

# L'Algérie pittoresque

P Clausolles


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



# ALGÉRIE PITTORESQUE.

---

## PARTIE ANCIENNE.



Toulouse. — Typographie de J.-B. Paya.

# L'ALGÉRIE PITTORESQUE

OU

## HISTOIRE DE LA RÉGENCE D'ALGER,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS;

PRÉSENTANT

AVEC LA SUITE DES ÉVÉNEMENS, LA DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE LA CONTRÉE;
DES OBSERVATIONS PRÉCISES SUR LES PEUPLES QUI L'HABITENT, SUR LEURS USAGES, LEURS LOIS, LEUR RELIGION
ET LEURS MOEURS; LE RÉCIT DE LA CONQUÊTE FRANÇAISE,
LES TRAVAUX DE L'OCCUPATION, ENFIN UN APERÇU DE LA COLONISATION ET SON AVENIR;

REDIGÉE ET MISE EN ORDRE,

D'après les Documens Officiels publiés par le Gouvernement,
les Memoires des Corps Savans, les Ecrits
des Historiens anciens et modernes, les Relations des Voyageurs les plus célèbres, etc.




L'OUVRAGE EST ORNÉ DE GRAVURES SUR BOIS REPRÉSENTANT : LES VUES
DES MONUMENS LES PLUS REMARQUABLES; DES SITES; DES SCÈNES D'INTÉRIEURS; LES GRANDS FAITS
HISTORIQUES; LES PORTRAITS DES PERSONNAGES ILLUSTRES, DES GÉNÉRAUX, ETC.,

ET D'UNE BELLE CARTE DE L'ALGÉRIE,

DONNANT LA CORRESPONDANCE DES NOMS ANCIENS AVEC LES NOMS NOUVEAUX,

GRAVÉE SUR ACIER,

PAR M. JACOB,

*Ingénieur géographe du dépôt de la guerre.*

---

PARTIE ANCIENNE.

---

TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE J.-B. PAYA, ÉDITEUR,
HÔTEL CASTELLANE.

—

1843.

# AVANT-PROPOS.

---

Qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur l'opportunité de ce livre, sur le plan dans lequel il a été conçu, les sources où nous avons puisé, les autorités qui le justifient.

Grâce à la conquête que nos armées ont faite de l'Algérie, en 1830, cette contrée est devenue le plus magnifique sujet d'application pour l'activité française, un théâtre où se déploie incessamment la gloire de nos soldats et tous les élans de notre civilisation. Chaque jour voit éclore des aperçus nouveaux éclairant les nombreuses questions de colonisation, de commerce, d'histoire, d'archéologie, d'art, d'agriculture qui se rattachent à cette terre. De hautes spécialités ont abordé, chacune selon son attrait, tous ces sujets si dignes d'intérêt, et cependant la curiosité n'est pas épuisée encore, et nous désirons tous étudier plus intimement ce pays, le connaître comme nous possédons notre France, dont le passé a été si merveilleusement restauré de nos jours par des historiens profonds.

Mais parmi tant de publications utiles ou frivoles, savantes ou purement descriptives, il n'en est aucune qui ait abordé l'Algérie sous un point de vue populaire, accessible à la

généralité des lecteurs, embrassant dans toute son ampleur l'histoire de cette contrée depuis l'antiquité, et considérant ce que la nature ou l'homme y a produit sous toutes les formes par lesquelles se développe la vie des populations. Notre siècle aime l'instruction déguisée sous des dehors qui l'intéressent : c'est bien mériter du public que d'obéir à de tels instincts.

Nous avons essayé de remplir cette tâche, et nous comptons assez sur l'indulgence du lecteur, pour croire que nos efforts seront accueillis avec bienveillance. Quelque étendu que soit notre plan, nous osons nous flatter de l'avoir rempli, malgré notre insuffisance; et nous avons trouvé pour cela de merveilleuses facilités dans l'adoption d'un cadre qui nous a servi pour ainsi dire de panorama pour tant de tableaux divers. En consacrant un chapitre distinct à chacune des populations qui sont venues successivement camper sur ce sol, nous avons suivi la marche même de l'histoire et de la civilisation; et tous les détails de mœurs, de religion, de commerce, de politique se sont présentés exactement à leur place et dans leur meilleur jour.

On voit bien aussi que, dans cette multitude immense de faits, il fallait choisir précisément ceux qui étaient dignes d'attention, et ceux que la science a donnés comme résultats certains; il fallait les prendre sans les discuter, et sur l'autorité des hommes éminens qui les ont mis en lumière. Nous ne pouvions adopter la forme d'une dissertation; il aurait fallu hérisser nos pages de notes fastidieuses, de justifications, de redressemens, ce qui aurait réduit notablement le champ du récit.

Mais nous devons y suppléer ici, et c'est dans ce but que nous allons énumérer les auteurs où nous avons puisé nos matériaux, dans l'ordre des chapitres. Les lecteurs pourront y recourir facilement, si les détails que nous avons donnés dans l'ouvrage leur paraissent mériter pour leur instruction de plus grands développemens.

Introduction. Les principaux ouvrages que nous avons consultés ou mis à contribution pour cette vue générale de l'Algérie, sont : Le voyage dans la régence d'Alger, du docteur Shaw; — Divers articles de M. d'Avezac sur la géographie de l'Afrique; — Tableau de la situation des établissemens français dans l'Algérie; — La France maritime; — Recueil de renseignemens sur la province de Constantine, par M. Dureau de la Malle; — Enfin plusieurs autres auteurs cités également dans la partie moderne.

Époque héroïque. Scylax, périple de la mer Méditerranée; — Léon, description de l'Afrique; — Heeren, de la politique et du commerce chez les peuples de l'antiquité; — Histoire universelle, traduite de l'anglais; — Bochart, Phaleg ou géographie primitive.

Les rois Numides. Salluste, guerre de Jugurtha; — Histoire romaine de Michelet, celle de Ségur, de Lévesque et autres; — Hirtius, de la guerre d'Afrique.

Les proconsuls Romains. Recherches sur l'histoire de la régence d'Alger, par une commission de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — Histoire des empereurs; — Vie des Saints d'Alban Butler, traduite par Godescard.

Les Vandales. Gibbon, histoire de la Décadence de l'empire romain; — Lebeau, histoire du Bas-Empire; — Procope, de la guerre des Vandales; — Marcus, histoire des Vandales.

Invasion des Arabes. Dynastie arabes d'Abulfarage; — Divers travaux de MM. Sylvestre de Sacy, Laurentie, Saint-Marc Girardin, etc. — Histoire des Arabes, par M. de Marigny.

Domination des Maures. Histoire des Huns, par M. de Guignes; — De l'Afrique, par Cardone; — Histoire des Croisades, par Michaud; — Histoire du cardinal Ximénès, par Marsollier.

Les deux Barberousse. Histoire du gouvernement d'Alger, par Laugier de Tassy; — L'Afrique, de Marmol; — Chronique d'Haroudj et de Khayr-ed-Din, par Rang et F. Denys.

EXPÉDITIONS DE CHARLES-QUINT. Histoire de Charles-Quint, par Robertson; — Histoire du royaume de Tunis, par Ch. Emmanuel.

PREMIÈRE PÉRIODE TURQUE. Haedo, histoire et géographie d'Alger; — Histoire d'Alger et de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée, par Ch. de Rotalier; — Vie de Cervantès, par Navarrette; — Description de l'Afrique, par Dapper; — Histoire des Chevaliers de Malte, par Vertot.

SECONDE PÉRIODE TURQUE. Histoire de la marine française, par Sue; — Relation d'un voyage des PP. de la Mercy à Alger.

TROISIÈME PÉRIODE TURQUE. Tableau du royaume et de la ville d'Alger et de ses environs, par Renaudot; — Histoire d'Alger et de son bombardement en 1816.

REVUE DE L'ALGÉRIE ANCIENNE. Esquisse de l'état d'Alger, par William Shaler; — Lettres écrites de l'ancienne Numidie, par l'abbé Poiret; et autres ouvrages cités dans les chapitres précédens.



Vue de la Côte.

# VUE GÉNÉRALE

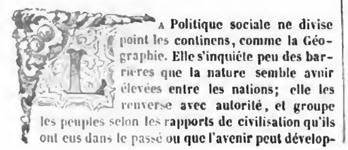
OU

# INTRODUCTION.

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE. — BAIE D'ALGER. — TRAVAUX DU PORT. — LITTORAL DE LA PROVINCE DE BONE. — LITTORAL DE LA PROVINCE D'ORAN. — MONTAGNES. — FLEUVES ET LACS. — MINÉRAUX. — ETHNOGRAPHIE. — ANIMAUX DOMESTIQUES. — AUTRES ESPÈCES. — OISEAUX, INSECTES, REPTILES. — POISSONS. — PRODUCTIONS VÉGÉTALES. — CLIMAT.

## I.

### DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.



La Politique sociale ne divise point les continens, comme la Géographie. Elle s'inquiète peu des barrières que la nature semble avoir élevées entre les nations; elle les renverse avec autorité, et groupe les peuples selon les rapports de civilisation qu'ils ont eus dans le passé ou que l'avenir peut développer entre eux. La communauté d'origine, les relations de commerce, les sympathies morales sont pour elle des faits plus importans que les crêtes des montagnes et les bassins des fleuves. Ainsi elle donne la vie de l'unité à des contrées diverses, parce qu'elles ont mêmes besoins, mêmes intérêts, même histoire.

Telle se présente à nous l'Afrique septentrionale. Tout concourt à l'isoler du reste de cette vaste presqu'île, pour la faire entrer dans l'orbite de la civilisation européenne. Dans son aspect matériel, c'est un grand plateau qui, à partir de la mer Méditerranée dont il festonne la rive sur une longueur de cinq ou six cents lieues, s'élève, de chaîne en chaîne, de terrasse en

terrasse, jusques aux cimes élevées du Haut-Atlas. Par de là cette arête culminante, sur l'autre versant, les vallées et les monts, d'étage en étage, redescendent pareillement vers le Sahara où ils retombent à longues ondulations. Ce plateau, d'ailleurs, varie de longueur et d'élévation. Depuis les rivages de l'Atlantique, au nord-est, où les cimes de l'Atlas sont couronnées de neiges éternelles, jusqu'au désert de Barcah, où la chaîne se perd dans les sables vers l'Orient, l'immense croupe s'abaisse et se resserre de plus en plus; dans cette direction, les chaînes collatérales vont s'évanouir à droite et à gauche, les unes dans la mer, les autres dans le Sahara. Ce plateau est comme une île gigantesque de forme allongée. La Méditerranée l'embrasse au nord; à l'ouest, l'Atlantique; au sud, la Mer de Sable, le Sahara, dont le rivage aussi est découpé de golfes et de promontoires; enfin, à l'est, vers les Syrtes, au point où expirent les montagnes, le désert et la Méditerranée se rejoignent et se confondent.

Au point de vue de l'histoire qui domine toutes les divisions naturelles, le plateau de l'Atlas est une dépendance de l'Europe. Une mer interne, pour les nations riveraines, est un lien plutôt qu'une séparation. C'est un bassin où elles se rencontrent d'abord pour se combattre, ensuite pour s'associer. Ainsi il est à propos de considérer la Méditerranée, centre du monde européen, comme un tout continu, dont ne peuvent se distraire ni l'Atlas, ni la vallée du Nil, ni la Syrie, ni l'Asie-Mineure. Aux plus anciens temps on voit en effet tous ces états riverains se mouvoir autour d'un même centre, dans une sphère commune d'activité; une même histoire les enveloppe. Et quant à l'Atlas en particulier, si peu que l'on se dégage un instant des habitudes, ne sent-on pas que par la Méditerranée il se rattache à l'Europe, tandis qu'il est séparé de l'Afrique par le Sahara? Cette contrée, n'ayant d'ouverture que sur le monde européen, ne peut se manifester au dehors sans entrer en contact avec la société européenne. Tout concourt à ce rapprochement: au pied de l'Atlas la nature est sicilienne et espagnole plutôt qu'africaine; les montagnes de Maroc et celles de l'Andalousie semblent ne former qu'une chaîne, si bien qu'une ancienne tradition rapporte que Calpé et Abyla adhéraient l'un à l'autre; enfin dans toute sa longueur l'Atlas, longeant la Méditerranée, penche vers nous le plus beau de ses versans. C'est pourquoi ils étaient bien inspirés les anciens géographes de Rome, qui regardaient la Lybie ou Afrique septentrionale, la seule connue d'eux, comme une portion de l'Europe.

Aujourd'hui, plus que jamais, ces considérations ont repris toute leur valeur. La France, fille aînée de la civilisation, a pris pied sur le sol de l'Afrique. La possession de la régence d'Alger n'est plus une matière à discussion, mais une donnée irrévocable, mais un fait acquis qui doit servir comme but de développement à notre activité. Nous avons conquis une terre qui égale au moins la fécondité de l'Europe méridionale, de notre Provence, de l'Espagne et de l'Italie. Les fruits les plus nécessaires et les plus beaux y sont abondans. Le blé et l'olivier, la vigne et l'oranger y confondent leurs trésors. Dans les plaines de Habrah et de la Métidja, le travail de l'homme est certain de sa récompense. Le colon français peut s'y trouver entouré de tous les produits qu'il a l'habitude de cultiver sur le sol natal.

Outre ces résultats assurés, dont une habile culture doit augmenter encore la fécondité, il y a de grandes expériences à tenter, qui promettent d'être heureuses. Cette terre n'a pas livré tous ses secrets, parce qu'elle n'a pas été scrutée avec assez d'industrie. N'est-il pas probable que le mûrier blanc peut s'y acclimater et nourrir des myriades de vers à soie? On convient que les essais tentés en coton et en indigo ont réussi; seulement les produits ont été faibles parce que la tentative a été timide.

Mais peut-on s'arrêter en chemin quand on a devant soi de si magnifiques espérances? et la France peut-elle négliger de s'assurer si désormais elle pourrait ne devoir qu'à elle-même la soie, le coton, l'indigo, c'est-à-dire les produits que réclament ses manufactures, et que son terrain continental ne lui livre qu'en partie?

Le sol de l'Afrique est doué d'une grande fécondité qui provoque et récompense le travail. L'agriculture, dont la France a le goût et le génie, peut s'y déployer à l'aise. Si, chez nous, la division de la propriété, qui est un bienfait politique, s'oppose quelquefois aux exploitations vastes et hardies, qui pourrait gêner en Afrique les entreprises d'une agriculture savante? Qu'on y appelle donc les bras d'une pauvreté laborieuse, et qu'on fasse à la France une colonie nouvelle, un riant et fertile jardin où ses enfans puissent aller chercher les uns l'abondance, les autres le repos, d'autres, enfin, la gloire.

Car le sang de nos soldats a fécondé aussi les sillons de cette Afrique, et l'agriculture y travaille aujourd'hui sous la protection de nos armes. En France l'esprit guerrier peut sommeiller, car c'est le danger des longues paix d'amollir la trempe des courages oisifs sous les drapeaux; mais nous possédons dans notre nouvelle conquête une gymnastique militaire, une arène qui attend ses soldats, et peut, à chaque minute, s'agrandir devant leur valeur. N'est-ce rien que de pouvoir tour à tour proposer à l'émulation de toute l'armée française l'imitation des Romains et la défaite des Arabes? On peut, d'intervalle en intervalle, renouveler dans la régence d'Alger l'effectif qui lui est nécessaire, et de cette façon, au bout de quelques années, toute l'armée nationale aura passé sur un théâtre de gloire. Les hommes du métier estiment qu'une infanterie qui a appris à résister au choc de la cavalerie Arabe, sera formidable pour tout ennemi, quel qu'il soit.

Les desseins politiques à la fois grands et utiles, sans illusion et sans chimère, peuvent montrer sous toutes les faces leur justesse et leur vérité. Non seulement l'agriculture et la guerre nous appellent en Afrique, mais la marine nous y convie avec autorité. Depuis dix ans la France possède une étendue de deux cent quarante lieues de côtes, à trois jours de distance de Toulon et de Marseille; nous sommes établis entre Malte

et Gibraltar. La régence nous livre les ports d'Alger, de Bone, d'Oran et de Bougie; nous avons les rades de Stora, d'Arzew et de Mers-el-Kébir. C'est à la science de nos marins et de nos ingénieurs de choisir, de fortifier les positions les plus avantageuses et les abris les plus sûrs pour nos vaisseaux.

Si la France veut être fidèle à tous les devoirs d'une ambition raisonnable, elle doit toujours proportionner l'importance de sa marine à celle de son armée de terre. La possession du littoral de l'Afrique contribue merveilleusement à nos desseins; elle est nécessaire, non seulement à l'éclat, mais à la sûreté de notre empire. Nous avons besoin d'une position forte pour contrebalancer Gibraltar qui domine le bassin occidental de la Méditerranée, et pour avoir l'équivalent de Mahon, qu'un réveil et des inimitiés de l'Espagne pourraient un jour nous rendre formidable. Alger protège Marseille et relève en notre faveur l'équilibre que les désastres de 1815 avaient fait pencher vers nos ennemis.

Ainsi l'agriculture, la guerre et la marine, ces trois vocations de la France, s'accordent à lier les destinées du littoral de l'Afrique à celles de notre patrie. Que ce vaste établissement soit donc consolidé. Si l'on se bornait à occuper deux ou trois points isolés, les colons ne viendraient plus, et ceux qui sont venus seraient sacrifiés : ainsi plus de développement agricole. L'armée perdrait aussi cette admirable occasion de s'aguerrir et de s'illustrer. La marine n'aurait plus ces ports et ces rades qui doivent provoquer chez elle tant de progrès et de puissance. Tout meurt avec une chétive occupation, tout grandit par la volonté d'enfanter une colonie.

L'intérêt puissant qui s'attache désormais à cette plage nous a porté à recueillir les souvenirs épars de son histoire, afin de la présenter à l'instruction du peuple, comme un appendice des annales de notre patrie. La gloire nationale de la France y revendique en effet de brillans faits d'armes. Déjà, sous Louis XIV, les noms de Beaufort et de Duquesne y avaient retenti avec éclat. Alger humiliée s'était inclinée devant le grand roi. Le dix-neuvième siècle l'a mise enfin en notre pouvoir, et dix années d'occupation en ont fait pour toujours une terre française.

Pour donner à ce récit toute l'étendue qu'il comporte, nous devrons étudier les origines de ce peuple multiple, formé dès la plus haute antiquité d'une foule de races diverses, Numides, Gétules, Massyliens, etc., qui se sont justa-posés par l'immigration ou par la conquête. Le pays, civilisé par les Phéniciens, au génie cosmopolite, devint comme un champ d'asyle ouvert aux réfugiés de toutes les nations africaines qui venaient y chercher un soleil plus doux, un climat moins dévorant. Presque jamais il ne s'appartint complètement à lui-même. Lors des guerres puniques, il fut successivement foulé par les Carthaginois et les Romains, et ses rois eurent à peine le choix de leurs alliances, sans la liberté d'être neutres.

Après Jugurtha, qui passa un instant à peine pour déployer dans toute son énergie le type numide, mélange de finesse et de rude apreté, il fut régi par les proconsuls du peuple-roi; et là, nous aurons à examiner les traces que l'administration romaine y laissa, et les monumens de cette civilisation puissante qui fit de la Numidie la terre nourricière de l'Italie.

La grande invasion des nations Indo-Germaniques n'épargna point l'Afrique. Les Vandales y furent appelés par la trahison. Cette révolution offre aussi à l'histoire de belles pages, car le christianisme y avait jeté sa semence; et les noms des Cyprien, des Optat, des Augustin, reposent doucement l'esprit entre les ravages de Genseric et les guerres de Bélisaire.

Les Arabes arrachèrent la Numidie à l'empire d'Orient, puis leur domination s'effaça insensiblement devant celle de plusieurs dynasties maures. Cette époque est obscure sans doute, comme tout le moyen âge; mais l'intérêt se relève un instant par l'apparition de St. Louis à Tunis, et les conquêtes des Almohades.

Jusqu'ici, la trame des événemens semble lier presque toujours les destinées de la Numidie avec celles de l'ancien territoire de Carthage; enfin cette dernière contrée se détache du grand plateau subatlantique pour former la régence de Tunis. Notre récit devra donc mener de front les deux pays quand les faits seront communs, les séparer dès que chacun vivra d'une vie indépendante.

Enfin arrive le génie moderne. Ximénès et Pierre de Navarre, Charles-Quint et Doria, revendiquent au nom de la civilisation et du christianisme cette terre que les Romains avaient fécondée, et où la foi avait eu de si illustres défenseurs; mais la piraterie se retranche derrière les rochers d'Alger, le sabre des Osmanlis lui vient en aide, et pendant trois siècles encore, l'Europe est contrainte de payer de honteux tributs et d'aller racheter à chers deniers ses enfans captifs.

Vainement les Pères de la Merci viennent y produire le spectacle touchant des vertus évangéliques, vainement Louis XIV a porté le ravage dans ce nid de forbans; leur audace semble s'accroître par la lassitude et la mésintelligence des nations de l'Europe. La séduction de l'or apporté par les Pères est plus puissante que la noblesse de leur dévouement. Les élémens aussi combattent pour Alger, et dissipent presque toujours les armées qui s'aventurent sur ce sol.

Il était enfin réservé à la France d'y planter ses drapeaux victorieux. Vingt jours ont suffi pour mettre en son pouvoir cette côte inhospitalière. L'occupation, il est vrai, est lente dans l'intérieur, de nombreux ennemis ressuscitent les vieilles guerres des Numides; mais dix ans de combats et d'efforts administratifs étendent la conquête, la prise de Constantine et la chûte d'Abd-el-Kader la fixent pour toujours.

Quel champ pour l'histoire! quelle mêlée d'événemens! quels noms à évoquer! et si nous descendons aussi dans la vie intime de ce peuple algérien si bizarre et si peu connu, quelles scènes intéressantes ou dramatiques ne trouverons-nous pas dans les excursions de la piraterie, dans les sanglantes révolutions du palais, dans les mystères du harem, dans les angoisses du bagne, dans tous les usages de la vie orientale!

Mais avant d'aborder ce récit, il convient de jeter un coup-d'œil général sur l'aspect matériel du pays, d'épuiser ce qui a trait à sa géographie physique. C'est l'objet de cette introduction. Ces détails écartés, l'histoire pourra se développer dans sa trame et ses épisodes.

Représentons-nous au moment où nous allons aborder cette côte. La baie d'Alger se déploie devant nous, ingrate pour le marin, étroite pour le commerçant. Examinons comment l'art pourra vaincre la nature, quels travaux l'homme devra s'imposer pour paralyser l'action désastreuse des élémens. Descendons dans le port lui-même, assistons un instant aux efforts surhumains qui depuis quelques années ont été faits pour l'agrandir. Rien ne donne une plus haute idée du génie moderne, que ces hautes entreprises où la science s'unit à la puissance matérielle, pour obtenir un grand résultat.

De ce point, comme centre, suivons le littoral, au levant d'abord, puis au couchant. Etudions avec les marins les attérages, avec les spéculateurs les sources de la production.

Pénétrons ensuite dans l'intérieur du pays; unissons en un même système les arêtes culminantes qui constituent comme le noyau du sol, rattachons-y les chaînes secondaires et les contreforts qui les soutiennent; suivons les rivières qui en découlent et qui portent la vie sur tous les points; ne dédaignons pas les lacs qui nous signaleront les anciennes irruptions de la mer.

Un champ plus vaste va s'ouvrir encore devant nous; les productions naturelles réclament notre attention. En premier lieu la nature inerte, les minéraux, les gemmes; puis les êtres vivans, les variétés de l'espèce humaine, les races d'animaux qui peuplent la contrée; ses richesses végétales; enfin, le climat, les variations de la température et les phénomènes qui appartiennent à la météorologie.

Puisse l'utilité de ces connaissances faire excuser ce que certains détails présenteront d'aride et de rebutant.

## II.

### BAIE D'ALGER.

La baie d'Alger occupe un espace de huit à neuf milles, de l'est à l'ouest, et sa profondeur est d'environ quatre milles. Elle n'offre aucun mouillage assuré contre les gros temps de l'hiver, car on ne peut, nulle part, s'y mettre à l'abri des coups de vent du nord : à l'embouchure du port, et dans le port même, des bâtimens ont été brisés par la houle et le ressac qu'y causent ces espèces d'ouragans. Les travaux exécutés depuis le commencement de l'année 1836, au moyen de grands blocs de béton, de 60 à 90 mètres cubes, ont déjà produit une amélioration sensible. On peut espérer que, si on les continue encore pendant quelques années, les bâtimens seront tout à fait en sûreté dans l'intérieur et à l'ouverture de la darse. Durant la belle saison, on mouille partout indifféremment dès qu'on est à la distance d'un mille à un mille et demi de la côte ; on trouve alors de 16 à 25 ou 30 brasses d'eau sur un bon fond de vase. Il est prudent de se servir de chaînes, les câbles étant exposés à rencontrer des ancres perdues.

Au nord du phare toute la côte est rocailleuse ; on n'y mouille jamais : on le pourrait peut-être vis-à-vis cette grande plage où l'on voit une si belle vallée ; mais il y a des roches dans les environs : il ne faudrait pas y rester avec des vents de la partie de l'est.

La roche Mtahem est réunie à la terre par un banc presque à fleur d'eau qui rendrait une jetée facile dans cet endroit. S'il était aussi aisé de la joindre à la partie nord de la batterie du môle, nul doute qu'un jour nous aurions un véritable port à Alger. Il serait possible de réunir cette dernière, à la pointe des roches de la batterie où aboutit la rue des Lotophages, par une jetée circulaire qui, présentant sa convexité vers le large, opposerait une plus grande résistance à la fureur des vagues. La plus grande profondeur de l'eau serait de 37 pieds; on gagnerait ainsi sur la mer un espace trois fois plus grand que le port actuel. Une communication serait établie entre les deux ports à travers l'ancien môle.

Au sud de la ville, à la distance d'un mille environ, la côte forme une petite anse, où l'on croirait, au premier abord, que les bâtimens pourraient trouver un abri ; mais pendant les grands vents du nord, il y a un ressac très dangereux. Le roc continue ensuite jusqu'à l'embouchure d'un ravin assez profond qui conduit à la mer les eaux pluviales des hauteurs voisines ; ensuite commence une grande plage, qui se courbe insensiblement en remontant vers le nord jusqu'à la rivière Hamize, formant ainsi la plus grande partie du circuit de la baie. Cette plage conserve presque partout une grande largeur, ce qui indique qu'elle doit être souvent battue par la mer ; on remarque en effet que les vagues s'y brisent continuellement, même pendant les plus beaux jours, dès que la brise du large est établie ; si on la considère alors du haut des collines du fort l'Empereur, elle paraît bordée de larges festons d'écume.

La partie orientale de la baie est fermée par une falaise qui s'élève graduellement jusqu'au cap Matifoux. A cette extrémité il existe un mouillage très-bon pour les vents d'est sur un fond de sable et de vase. On y voit un fort que les Algériens avaient élevé pour protéger les bâtimens qui venaient s'y réfugier.

## III.

### TRAVAUX DU PORT.

En sortant d'Alger, par la porte de France, qui touche à la mer, on traverse une jetée de trois cents pas environ, pour arriver à une petite île presque parallèle aux murs de la ville, ayant cent quatre-vingts pas de long sur soixante de large. Comme elle est formée, partie par des roseaux, partie par des sables mouvans,

on l'a revêtue, dans toute son étendue, d'une maçonnerie qui s'élève au-dessus de l'eau de près de deux toises; puis on y a construit des édifices destinés à servir de fortifications assez redoutables et d'arsenaux; au milieu s'élève une tour, sur laquelle le phare est placé. Ainsi le port présente un carré irrégulier, fermé de trois côtés, par la ville, la jetée de Khaïr-Eddin et l'île.

A l'arrivée des Français à Alger, le port, construit par les bras de plus de cinq mille esclaves, par le fameux pirate Kaïr-Eddin surnommé Barberousse, menaçait de disparaître, malgré d'immenses travaux annuels, unique occupation de milliers de captifs. Les fondations, minées dans leur base, offraient de profondes cavités où la mer venait s'engouffrer avec bruit; le couronnement, s'affaissait, lézardé de toutes parts, et bientôt il n'eût plus présenté qu'un amas de ruines sans adhérence, qu'une grosse mer, si fréquente et si terrible dans ces parages, eût bouleversé sans efforts. On devait donc, avant tout, s'occuper du port, la base de la ville, comme Alger lui-même est la base de notre colonie. Mais pour assigner des bornes à la mer, il fallait un effort puissant; on conçoit en effet que, dans les travaux de terre, la science et la pratique surmontent les plus rudes obstacles : car alors l'art est soumis par les règles. Il n'en est pas de même des travaux hydrauliques, où, à part les difficultés de l'art, qui ne doivent point embarrasser, il faut encore dompter cet élément, sur lequel un mètre de terrain conquis est une victoire chèrement achetée; où le travail, jamais semblable, modifié de mille manières suivant les fonds, les courans, l'action des brises, ne permet de s'étayer d'aucun précédent, et n'est toujours qu'un essai dont la réussite est subordonnée à mille chances; enfin, où il faut créer et non bâtir; où le courage, le génie, la constance, sont les plus sûrs matériaux pour obtenir le succès.

Quoique redoutable dans la tempête d'hiver, la mer, amortie par des bancs de pierre qu'elle rencontre au devant de la jetée de Kaïr-Eddin, permettait cependant d'en protéger la base par un système d'enrochemens continus qui, recevant seuls le choc de la vague, laissaient intactes les fondations sous-marines. D'énormes blocs de granit et de marbre furent donc arrachés des carrières de Bab-el-Oued, transportés à bord de la jetée et précipités à la mer. L'expérience de trois ans a prouvé l'efficacité de ce moyen; mais il restait à sauver cette partie de l'île appelée Môle, reposant sur un sable mouvant, isolée et en saillie, sur laquelle le flot, venant du large pour se précipiter dans le golfe, déferlait avec furie, où un fond de sable manquait et nécessitait un sol nouveau pour assurer des fondations nouvelles.

Aussi fallut-il charrier une immense quantité de blocs de marbre vers l'extrémité du Môle. On les jeta à la mer, on les entassa les uns sur les autres, on en forma une montagne qui entoura l'île. Et pourtant cette enceinte d'enrochemens disparut presque entièrement sous les eaux de l'hiver suivant; mais le bouleversement de ces travaux consolida une base sur laquelle il devint plus facile d'établir d'autres travaux; les enrochemens disposés admirablement par l'action de la mer et bien mieux que ne l'eût pu faire la main de l'homme, présentèrent un plan incliné sur lequel venaient rouler les flots amortis; et sur ce talus qui formait un sol ferme et stable on se disposa, dès que vint le beau temps, à poser de nouvelles fondations, destinées non seulement à protéger les anciennes, mais aussi à agrandir le port; il est vrai que bâtir dans une mer presque toujours irritée n'était pas chose facile, et tant d'obstacles restaient à vaincre qu'il était permis de douter encore du succès.

Cependant d'énormes caisses, hautes de plusieurs mètres, de forme différente, suivant la place qu'elles devaient occuper, se construisaient sur le chantier de la marine. Comme il fallait les échouer à côté les unes des autres, elles étaient sans fond pour prendre les formes sinueuses du sol, et garnies seulement par le bas d'une toile goudronnée, large d'un mètre. Lorsque la première fut lancée à la mer, un ponton vint la prendre pour la remorquer, et après avoir remonté le port, doublé la pointe du Môle où d'immenses approvisionnemens de pierrailles, de pouzzolane et de chaux avaient été préparés, elle vint se présenter à l'endroit qui lui était destiné, vers le milieu de l'île, du coté du large; des crampons de fer boulonnés la saisirent et l'attachèrent fortement au Môle, puis on mit tout autour des caissons remplis de boulets pour l'échouer et l'asseoir solidement sur sa base d'enrochemens; et des plongeurs, déroulant la toile du bas, la chargèrent aussi de boulets, pour l'appliquer exactement contre le fond. Pendant ce temps une multitude d'ouvriers, presque tous condamnés militaires, étaient occupés, soit à préparer, soit à charrier du mortier fait avec de la chaux, des pierres et la pouzzolane, dont la propriété est de se solidifier promptement dans l'eau et forme un massif d'autant plus dur qu'il est plus vieux. Les manéges tournent, les brouettes se croisent, les gamates passent rapides d'une main à l'autre, et vont se vider dans la caisse, qui se remplit peu à peu. Enfin, au bout de quinze heures d'un travail actif, elle est comble, et l'on remet au lendemain le roulage de la seconde.

Un jour encore et le mortier était solide, mais avec la mer peut-on compter sur un lendemain? A peine les travailleurs épuisés ont-ils quitté le port, que la brise fraîchit, que les flots noircissent au large et se couronnent d'écume; déjà la lame, se brisant contre la caisse, retombe sur le mortier frais et sans consistance, qu'elle emporte. La paroi extérieure, n'étant plus maintenue par un corps solide, ne peut long-temps soutenir le choc de ce poids immense, qui vient en roulant se heurter contre elle; malgré les poutres qui lui servent de bordage, elle ploie dans le milieu. Ce mouvement d'inflexion la soulève et fait échapper le ciment par dessous. Bientôt un panneau entier est emporté; alors la mer se noircit de pouzzolane, se couvre de planches qui s'entrechoquent; et le lendemain une immense quantité de pierres, qui laisse apercevoir l'onde tranquille et unie, attestait seule la

présence de la caisse dont on n'avait pu sauver que les débris.

L'efficacité du système était donc plus que jamais remise en doute, lorsque, dix jours après, la caisse, réparée et renforcée d'une double cloison, fut de nouveau échouée à cette place où elle avait tant souffert. Le coulage et le remplissage se firent avec une rapidité extraordinaire et un bonheur inespéré. Enfin plusieurs jours de calme permirent de couler quatre caisses successives qui formèrent un corps d'ouvrage déjà imposant et inattaquable. Restait le musoir du môle, point d'une difficulté inouie, mais qu'il fallait sauver à tout prix.

C'était vraiment un beau spectacle que l'échouage de cette énorme caisse, demi-circulaire, servant de raccordement à la jonction des deux lignes de l'intérieur et de l'extérieur de l'île. Pendant deux jours et deux nuits, plus de deux cents hommes furent constamment occupés à la remplir; le temps était précieux, aussi n'y avait-il aucune trève, aucun repos. Vers le soir du deuxième jour, quel tableau animé présentait cette foule d'hommes que quarante heures de fatigues non interrompues n'avaient pu abattre, se croisant en tout sens, s'activant mutuellement avec gaieté! les uns charriaient les pierres, l'eau, la chaux, ou tournaient les manéges à mortier; d'autres, rangés en longues files, traînaient les brouettes chargées, que ceux placés sur la caisse recevaient pour les disposer convenablement. Ici des plongeurs surveillaient les toiles du fond; là des charpentiers, l'outil en main, étaient prêts à réparer les avaries; et, placés de distance en distance, des fanaux éclairaient la scène. On entendait aussi, malgré le sourd mugissement de la mer, malgré le bruissement des travailleurs, la voix des contre-maîtres transmettant un ordre ou stimulant un ouvrier. Puis, ajoutant encore à l'effet, de nombreuses barques, remplies de curieux et de dames, se balançaient autour du môle, allant et venant par une fraîche soirée sur ce beau golfe uni, avec sa longue traînée de feu reflétant les rayons de la lune, avec sa ceinture de montagnes dont la crête non éclairée se découpait sombre et dentelée sur un pâle horizon; c'était un beau spectacle de travail au milieu d'une belle nature.

Cependant de gros nuages noirs, aux bords cuivrés, se lèvent derrière l'Atlas que l'on dirait voir grandir; ils s'étendent, couvrent le ciel, et l'obscurité devient profonde. La brise ne fraîchit point encore, mais de longues lames viennent de temps à autre se briser contre la caisse avec un sourd fracas, et jaillissent en blanchissant. Peu après, les barques disparaissent et rentrent dans le port. Un brouillard épais enveloppe le port, et les fanaux ne donnent plus qu'une lumière terne et rougeâtre. C'est alors que l'activité redouble, que le commandement devient plus fréquent, plus distinct. Courage, garçons! encore une heure et nous sommes parés! Il était temps, les vagues couvraient la caisse, menaçant d'emporter les travailleurs. Mais aussitôt les poutres sont placées sur la paroi extérieure qu'elles lient au parapet du môle. Les charpentiers se cramponnent d'une main, et, clouant de l'autre, forment un toit sur lequel vient se briser la vague, et qui sert à protéger les ouvriers ayant la mer sous leurs pieds et sur leur tête. L'ouvrage se pousse avec ardeur, l'élan est général. Bientôt ce cri : *nous sommes parés!* se fait entendre. On y répond par un houra prolongé, que porte au loin la brise qui s'élève en épurant l'atmosphère. La mer elle-même se calme, le ciel s'éclaircit, la lune reparaît étincelante, et quelques canots hardis reviennent glisser sur les flots. Et tous ces ouvriers disciplinaires, pris dans tous les régimens, payés à huit sous par jour, oubliant et cinquante heures de fatigues, et leurs mains sanglantes, et leur corps meurtri, réunis en demi-cercle sur le musoir du môle, autour de ce rocher fait de main d'homme qu'ils viennent d'imposer à la mer, servaient d'enseignement pour deux grandes choses, savoir : que le seul mobile du beau et de l'utile est un puissant levier pour faire agir les hommes, et qu'il y a un immense avantage à se servir des armées pour accomplir de vastes travaux.

## IV.

### LITTORAL DE LA PROVINCE DE BONE.

Du cap Matifou au cap Bengut, limite du district d'Alger, la côte, vue de la mer, présente peu d'accidens remarquables.

*Dellys.* En suivant le littoral dans la direction de l'est ou de Bone, le premier mouillage qui se rencontre est celui de Dellys. Il est protégé par une pointe longue et étroite qui s'avance comme un môle au milieu de la mer pour le garantir des vents de la partie de l'ouest. Quelques rochers peu élevés au-dessus de l'eau la prolongent encore d'une encâblure et demie à peu près. Il n'y a aucun danger dans les environs.

Les côteaux voisins de la mer, à l'origine de la pointe, sont remarquables par la manière et le soin avec lesquels ils sont cultivés. C'est une suite de jardins d'un aspect fort agréable, qui sembleraient annoncer dans les habitans de l'ordre et une certaine industrie. La ville est adossée à une montagne qui a tout au plus 400 mètres de hauteur. Ses maisons sont bâties en pierre et recouvertes de tuiles; tous les abords de la baie sont en général d'un aspect triste. On y trouve beaucoup d'antiquités, et les ruines de travaux importans témoignent que l'atterrage était autrefois fréquenté. C'est le *Rusucurrium* des anciens. Dans l'intérieur des terres, on aperçoit une montagne isolée, nommée par les habitans *Beni-Selim*, dont le sommet est facile à reconnaître, parce qu'il est terminé par une excavation intérieure, semblable au cratère d'un volcan.

*Bougie.* Au-delà du cap Sigli, on aperçoit l'île des Pisans, rocher sauvage, qui sert de retraite à d'innombrables oiseaux de mer. C'est là une triste déception pour celui qui croirait, à ce nom historique, retrouver les vestiges des établissemens des navigateurs italiens.

La côte qui se déploie en face répond bien à l'aspect de l'île; elle est âpre, montueuse et ne présente que des terres infécondes, où les Kabyles s'efforcent vainement de jeter une semence qui ne fructifie pas. Plus loin, à l'est, la masse du Gouraya, qui semble détachée du rivage, et le col déprimé qui l'isole, signalent à la fois et le gisement de Bougie et le passage de la voie romaine, qui, venant de Rusucurrium, se développait pour descendre à *Saldæ* (Bougie), sur le revers méridional de la montagne.

En approchant du cap Carbon, qui forme l'extrémité occidentale du golfe de Bougie, on cherche à sa base la percée fameuse sous laquelle les géographes du moyen âge faisaient passer les navires à la voile; mais c'est encore une illusion qu'il faut abandonner comme un rêve d'orient, car à peine les canots peuvent-ils le traverser.

Après avoir doublé la pointe de Bouac, on aperçoit la vallée des Singes et le jardin de la marine, dont la verdure contraste agréablement avec l'âpreté des escarpemens voisins; puis, au-delà du fort Abd-el-Kader, lorsqu'on a fait aux trois-quarts le tour de la gigantesque jetée que forme le Gouraya dans la mer, Bougie se découvre sur ses pentes rapides et faisant face au midi. L'extrême âpreté des montagnes qui environnent cette ville, la profondeur des défilés qui les sillonnent, le caractère indomptable des Kabyles qui les habitent, opposent dans cette région des difficultés presque insurmontables à une occupation militaire. Bougie n'est donc point une position d'où l'on puisse agir sur l'intérieur. Mais si ce pays avait des intérêts maritimes, Bougie en serait le pivot, et son influence deviendrait majeure. Sa rade, la meilleure peut-être de la régence, est en effet le débouché du vaste bassin de la Summau, et, de Dellys à Djigelli, le seul point abordable de la côte. L'inconvénient des rafales et de la forte houle auxquelles les navires y sont exposés, a son remède dans l'excellente tenue de l'ancrage. En dehors d'un espace de soixante hectares environ, réservé devant la ville aux embarcations marchandes, le mouillage de Sidi-Yahia peut recevoir, de la pointe Bouac au fort Abd-el-Kader, quatre vaisseaux de ligne, six frégates et un nombre plus considérable de bâtimens légers. Les Turcs y mettaient en hivernage leur flotte, qui n'aurait pas été en sûreté dans la darse d'Alger; les navires Barbaresques avaient l'habitude d'y venir chercher un refuge; enfin, la ville est demeurée jusqu'à l'époque de notre conquête le marché des productions de la contrée.

*Djigelli.* Cette position mérite d'être étudiée, puisque les Barberousse, et plus tard Louis XIV, la choisirent pour la principale base de leurs opérations dans les entreprises qu'ils tentèrent contre la régence. Cette préférence fut probablement déterminée par le voisinage de Constantine et par les qualités de l'atterrage. Placé sur un des saillans de la côte, ce point est sur le passage des vents réguliers du large, et les bâtimens y trouvent un abri, sans presque se détourner de leur route.

Le port de Djigelli est défendu, à l'ouest, par la presqu'île avancée sur laquelle est bâtie la ville; du côté du large, il est imparfaitement couvert par une chaîne d'îlots de rochers, entre lesquels la mer se précipite, dans le gros temps, avec violence. Cette chaîne, qui se rattache à l'extrémité de la presqu'île, court vers l'est, parallèlement à la côte; sa longueur est de deux cent trente mètres. Duquesne, qui commandait l'expédition de 1664, après avoir étudié cette station pendant un séjour de trois mois, proposait de réunir d'abord les îlots entre eux par de fortes maçonneries, puis de les prolonger par un môle de deux cents mètres de long, infléchi vers le sud-est. Une passe d'environ cent mètres serait restée ouverte à l'est; l'étendue du port eût été de près de six hectares. Duquesne estimait que dans son état naturel il pouvait abriter trois ou quatre vaisseaux, et qu'après l'exécution des travaux proposés il y viendrait quinze vaisseaux, douze galères et tous les sandals du pays.

*Collo.* Avant d'arriver à Collo, le cap Bougaroni (*Tretum promontorium*) oppose ses grandes masses à la mer déchaînée. Les montagnes qui ceignent le rivage sont, comme à l'ouest de Bougie, sauvages sans être pittoresques. Leur ensemble ne laisse pas d'être imposant; mais, quoiqne vertes, elles n'offrent aucun de ces détails gracieux qui charment le voyageur dans les Alpes et les Pyrénées. Ces parages passent pour être abondans en corail; malheureusement la férocité des tribus voisines ne permet pas aux bateaux pêcheurs d'y prendre abri.

Après le cap Bougaroni, la côte est profondément dentelée. Elle doit à cette configuration son nom de Montagnes des Sept-Caps. Sa crête est couronnée de pins et de caroubiers; des espaces cultivés, rares et rétrécis, brillans de la plus fraîche verdure, indiquent le voisinage des fontaines; près de chacune d'elles, quelques huttes semblent ensevelies sous les arbres et attestent la condition peu civilisée des habitans.

Enfin, au détour d'une roche, se présente la baie de Collo. Les petits bâtimens qui peuvent s'approcher de terre et s'amarrer devant la ville, sont à l'abri de presque tous les vents. Le fonds y est d'une très bonne tenue; on y mouille par quatorze et quinze brasses; puis la profondeur diminue peu à peu jusqu'à la plage, où l'on trouve un débarquement facile, ainsi que sur presque tous les points de la baie.

Les environs de Collo présentent le tableau le plus pittoresque. Au sud, c'est une plaine d'une belle étendue, couverte d'une belle végétation, au milieu de laquelle s'élève une montagne toute boisée, que les habitans ont appelée Roumadyah (la Charbonnière), et qui, du large, paraît comme une île au fond du golfe. Une rivière traverse cette vallée et vient se jeter à la mer dans l'est de la baie; à droite et à gauche de grandes masses s'élèvent graduellement; toutes les collines sont couronnées de bois; l'on voit des terres cultivées sur les endroits les plus élevés. A l'ouest de Collo, on remarque quelques sommets de montagnes stériles, un, entr'autres, de forme pyramidale, isolé, qu'on peut reconnaître dans toutes les positions, et qui est appelé Coudia; sa hauteur est de 590 mètres.

Il existe au sud, à deux milles environ, un lac ou bras de mer qui s'avance dans l'intérieur des terres,

mais qui est séparé de la baie par un intervalle de terrain sablonneux, d'environ trois cents pieds. On croit dans le pays que ce lac communiquait jadis avec la mer, et que c'était un beau port où l'on renfermait un grand nombre de bâtimens. On voit encore sur ses bords des restes d'anciennes constructions. On y a trouvé treize brasses d'eau dans quelques endroits. Les montagnes qui l'environnent sont couvertes de beaux chênes et d'autres bons bois, que le Dey envoyait prendre pour en approvisionner les chantiers d'Alger.

Quant à la ville de Collo, elle répond mal à la beauté de ses environs. C'est un amas informe de maisons d'un aspect misérable, et elle est bien déchue de son ancienne importance. Collo est un des lieux de la côte où le commerce européen a été le plus favorablement accueilli. Les Vénitiens et les Génois eurent d'abord le monopole des exportations; mais les Flamands et les Français ne tardèrent pas à partager ces avantages. Depuis, nous y avons presque toujours obtenu la préférence, et nos négocians y ont été regrettés toutes les fois qu'une rupture quelconque les a forcés de s'éloigner.

*Stora.* Au-delà de Collo, à huit lieues à l'est, se trouve Stora, dont la baie est en voie d'obtenir une grande importance par les constructions récentes de Philippeville et les communications faciles qu'on a ouvertes avec Constantine, capitale de la province.

Au sud de la baie s'échelonnent de petites plages entrecoupées de rochers. Les terres élevées de l'intérieur s'abaissent insensiblement, et les arbres qui les couvrent leur donnent un aspect agréable. En arrière s'étend une plaine immense couverte de prairies et de terres labourées. A droite, et près de là, est une anse de deux mille mètres au plus de profondeur, et d'environ deux mille cinq cents d'ouverture, où les bâtimens se mettent à l'abri pendant l'hiver. C'est un port commencé par la nature, et que la main de l'homme pourrait perfectionner. La baie présente un fond de bonne tenue; ce mouillage a près d'une lieue et demie d'étendue le long de la côte; des montagnes rocailleuses, incultes et parsemées de broussailles, le protégent contre les vents d'ouest. Rien ne garantit de ceux du nord, mais ils sont peu à craindre, parce qu'ils indiquent d'ordinaire le beau temps.

Le nouvel établissement de Philippeville est fondé sur les ruines d'une cité romaine. Le pays voisin est bien cultivé. La vallée de l'Oued-Ouach et surtout celle de l'Oued-Safsaf sont riches et du plus bel aspect. Toutes les collines et les montagnes qui les entourent sont couvertes de bois, dans lesquels on remarque de nombreux chênes-liéges et d'autres arbres de fort belle venue. Cette circonstance distingue entièrement les environs de Philippeville de tous les autres points de l'ancienne régence occupés par nos troupes, et cet avantage paraîtra de quelque importance, si l'on réfléchit que le manque de bois a été partout une des plus grandes difficultés de nos établissemens en Afrique.

*Bone.* Du cap Skikida qui forme l'extrémité orientale de la baie de Stora, jusqu'à celui de Garde, où commence celle de Bone, les terres sont hautes et inabordables. Le mont Edough, dont l'étroite et longue masse s'élève comme un rempart, remplit les quinze lieues qui séparent ces deux points; mais si l'on passe en arrière de la montagne, une route horizontale les réunit. La côte tourne ensuite brusquement vers le sud, et la mer s'y précipite pour former un golfe profond, où l'on trouve plusieurs mouillages. Les meilleurs sont ceux du fort Génois et des Caroubiers; l'expérience que la marine royale a faite de ces ancrages, depuis quelques années, en démontre la sûreté : les plus grands vaisseaux y ont séjourné en diverses occasions. Toutefois on ne doit s'y fier qu'avec réserve, d'autant que la distance de deux ou trois milles qui sépare ces points de la ville de Bone, nuit à l'opportunité des secours.

Entre le poste des Caroubiers et le Ras-el-Hamam (Cap des Pigeons), on voit de grandes plages, séparées par des falaises presque taillées à pic. Aux abords, il existe quelques roches sous l'eau, qui s'avancent peu au large.

Le Ras-el-Hamam est un massif taillé à pic du côté de la mer et couronné de quelque peu de végétation. Il a été ainsi appelé à cause de la quantité de pigeons qui viennent se réfugier dans les crevasses que présentent les diverses couches dont il est composé. A sa partie la plus avancée vers l'est, il y a un îlot d'un seul bloc, remarquable par sa forme extraordinaire. Quand on le voit de terre, il ressemble exactement à un lion; aussi lui en a-t-on donné le nom. Il a dix-sept mètres de hauteur.

A partir du Lion, la côte court droit au sud-ouest, formée par des roches presque perpendiculaires, ayant à leur pied un grand nombre de débris rocailleux, puis elle forme un petit creux qui a reçu le nom de plage du Cassarin : les corailleurs y viennent souvent pour se mettre à l'abri, mais cette station n'est point bonne pendant l'hiver.

Divers projets, plus ou moins impraticables, ont été faits pour ouvrir dans ces parages un port sûr et facile. Le seul qui présente quelques chances de succès consisterait à disposer dans ce but l'anse bordée de rochers comprise entre le fort Cigogne et la pointe du Lazaret de Bone : la mer y est profonde, l'accès très praticable et l'ensablement impossible.

*La Calle.* A l'extrémité de l'ancienne régence, la côte semble formée alternativement de falaises taillées à pic et de plages. Dans l'endroit où elle paraît se creuser le plus, à quatre milles du cap Rosa, on remarque une coupée dans le terrain, semblable à l'entrée d'une rivière : c'est par là que la mer communique à un étang très poissonneux, dans lequel les corailleurs entraient souvent, et qui était connu parmi eux sous le nom d'Etang du Bastion. La côte remonte ensuite vers l'est avec des terrains plus accidentés et qui s'élèvent davantage. C'est là que se trouvent, sur un escarpement rougeâtre, les ruines d'une tour qui appartenait à l'ancien Bastion de France, un des premiers établissemens des Français en Afrique, et qui a précédé la domination des Turcs. Il fut abandonné pour celui de la Calle; aujourd'hui on y voit un petit village.

A un mille du Bastion, il y a une pointe formée par

un terrain de moyenne hauteur, et difficile à distinguer, à moins qu'on n'en soit très près. La côte, après elle, tourne à l'est en se courbant un peu, et vient former le cap Gros, dont les contours sont arrondis, mais qu'on peut reconnaître de loin, aux terres élevées dont il est formé. On voit en effet, sur celles-ci, dans la partie orientale, une saillie assez remarquable, qui a été appelée Bec-de-l'Aigle, et qu'on distingue très bien quand on vient de l'ouest.

La Calle française, ancien établissement de la Compagnie d'Afrique, est à deux milles du cap Gros. Il y a une anse de deux cents toises de profondeur, abritée par une presqu'île, sur laquelle étaient bâtis tous les magasins. Les bateaux corailleurs peuvent s'y mettre à l'abri; mais pendant les vents frais du nord-ouest, ils doivent se tirer à terre, car ces vents y donnent en plein et la mer y est très grosse.

Enfin, à l'est de la Calle, la côte continue a être formée par des falaises parfois rocailleuses. On découvre de ce côté, à quatre milles de distance, une montagne conique, au sommet peu arrondi, que son isolement rend plus remarquable et plus facile à distinguer du large: c'est le Monte-Rotondo, qui n'est cependant pas bien élevé. Une petite rivière qui coule au pied, du côté de l'ouest, et vient se jeter à la mer tout près de lui, a long-temps servi de limite aux deux régences de Tunis et d'Alger.

## V.

### LITTORAL DE LA PROVINCE D'ORAN.

oici les points principaux que présente la côte de la province d'Oran à l'ouest d'Alger, en considérant cette dernière ville comme lieu de départ.

*Scherchel.* Cette ville a été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Césarée, par les Maures chassés d'Espagne vers la fin du XVe siècle. Le port, anciennement spacieux, circulaire et commode, fut bouleversé par un tremblement de terre : on aperçoit encore sous l'eau les ruines des édifices qui y ont été précipités; l'entrée est abritée, par des rochers, contre les vents du nord et du nord-ouest. Les Romains avaient creusé, à côté du port, un bassin qui communiquait avec lui, et dans lequel les bâtimens étaient parfaitement en sûreté; il est actuellement ensablé, mais il ne serait peut-être pas impossible de le déblayer.

A trois ou quatre lieues ouest de Scherchel, près d'une petite baie formée par un léger pli du rivage, et dans un canton très fertile, se trouvent les ruines de Breskou Breskar, autre colonie romaine, que les Maures d'Andalousie avaient également restaurée lors de leur expulsion d'Espagne, mais que la turbulence des tribus voisines les a forcés d'abandonner. Ce territoire nourrissait beaucoup de bétail; il produisait beaucoup de grains, du lin et les meilleures figues de la côte d'Afrique; on les portait habituellement aux marchés de Tenez et d'Alger, et, quand elles étaient sèches, jusqu'à Constantine et Tunis, et dans toutes les villes de la Barbarie. Le mûrier noir et le blanc y étaient également cultivés, et l'on y élevait des vers à soie.

*Tenez.* Avant la conquête de Barberousse, cette ville était la capitale de l'un des petits royaumes du pays. Tout ce qui en reste aujourd'hui consiste en un petit nombre de chétives maisons, ce qui donne une triste idée de la domination des Turcs. Elle est baignée par un ruisseau qui, après avoir décrit beaucoup de sinuosités, va se jeter dans la mer, vis-à-vis d'une petite île qui est située près du continent. Tenez est renommée depuis long-temps par la grande quantité de blé qu'on exporte en Europe; mais sa rade est trop exposée aux vents d'ouest et du nord, aussi est-elle souvent funeste aux bâtimens qui s'y réfugient.

A une petite distance à l'est de Tenez, s'élève dans la mer une haute montagne que les géographes nomment le cap Tennis, et les maures Nackos ou Nakouse, c'est-à-dire la Cloche, d'une grotte qui est à sa base et qui en effet présente cette forme. C'est l'un des promontoires les plus remarquables du pays. Vu de la mer, il ressemble, disent les matelots, à la hure d'un sanglier.

*Le Schélif.* A quatre milles du cap Ivi, qu'on double en venant de Tenez, se trouve une pointe rocailleuse que l'on pourrait appeler *la pointe du Schélif*, parce qu'elle est près de l'embouchure du fleuve de ce nom; elle a été souvent prise pour le cap Ivi. Une grande plage les fait communiquer; les terres de l'intérieur sont très élevées et de plus en plus cultivées à mesure qu'on s'approche de la rivière. La pointe du Schélif peut se reconnaître à deux petits mamelons isolés, ayant une forme conique, et placés à côté l'un de l'autre sur le penchant de la montagne, à environ un mille vers l'est et tout près du rivage.

*Mostaganem.* Après les plages qui précèdent et suivent l'embouchure du Schélif, la côte suit la direction du sud-ouest sans beaucoup de déviations : elle est formée de roches escarpées, et l'on voit, dans l'endroit où finissent les grandes hauteurs, une cascade qui tombe à la mer. Là se trouve Mostaganem, bâti à environ un demi-mille du rivage, sur une hauteur qui s'abaisse graduellement et se termine en pointe. Au-delà, il y a une rentrée de trois milles, avec un mouillage qui n'est bon que pour les vents de la partie de l'est; et quand ceux-ci varient vers le nord et qu'ils fraîchissent, ils y causent une grosse mer qui fatigue beaucoup les navires.

La partie sud de ce mouillage est terminée par une pointe assez aiguë qui s'avance vers le nord-ouest, et que l'on a appelée pointe de Masagran, du nom d'une petite ville située à peu de distance sur des collines, comme Mostaganem. A un mille et demi de cette pointe, on rencontre une plage très longue qui répond à un terrain bas de l'intérieur; puis viennent des roches et des terres plus élevées.

*Arzew.* Tout ce grand enfoncement qui s'étend depuis le cap Ivi jusqu'au cap Ferrat, et qui comprend les mouillages que nous venons de parcourir, a reçu le nom de golfe d'Arzew. Mais la partie qui reste à

décrire est la plus importante, en ce qu'elle renferme l'embouchure de la Macta et la baie d'Arzew.

La Macta, formée par la réunion des trois rivières, Sig, Habrah et Hammam, déverse ses eaux dans une anse où le mouillage est assez facile, par la qualité du fond qui est de vase molle. Les gros bâtimens sont exposés aux vents de nord-ouest qui battent par côté et donnent une très forte houle; mais les embarcations légères peuvent se mettre tout-à-fait à l'abri, dans des espèces de bassins, construits de main d'homme, et qui servaient probablement autrefois à retirer les galères.

Tout le long de cette côte, on remarque encore des ruines d'édifices publics et d'anciennes maisons de campagne. Un temple surtout est étonnant par son état de conservation. Il paraît érigé à Neptune.

Le mouillage d'Arzew est le seul, dans ces parages, qui réunisse tout ce qui constitue un excellent abri. Cependant, quand on y arrive de l'est en venant d'Oran, il est prudent, après avoir doublé le cap Ferrat, de se tenir à trois encablûres de la pointe de Carbon et des îlots qui l'avoisinent : les roches se prolongent au large. La pointe d'Arzew est facile à reconnaître de loin, au fort remarquable par sa blancheur qui est bâti à son extrémité, et à l'îlot qui se projette en avant; les abords sont sûrs, mais il n'y a pas de passage entre l'îlot et la terre ferme.

Les ruines nombreuses, les vestiges de temples, d'aqueducs, de vastes bâtimens qui s'étendent au loin sur cette plage, prouvent qu'autrefois une ville considérable occupait cet emplacement, et que ce port ouvert par la nature a dû être d'une grande importance. Si l'on favorisait à Arzew un mouvement commercial, la commodité des embarquemens attirerait toutes les provenances de la province.

Les Espagnols avaient fait construire à Arzew de vastes magasins, à l'abri, par leur solidité, des attaques des Arabes. Ces magasins étaient destinés à loger du blé, de l'orge et du sel. Il paraît prouvé que les Espagnols faisaient dans ce pays non seulement le commerce des grains, mais celui des plumes, des tapis, etc. Il y venait même des caravanes.

Un quai en pierres de taille se prolongeait assez loin au large, et devait permettre aux bâtimens de venir prendre eux-mêmes leurs chargemens. Les magasins sont encore en bon état; le quai aurait besoin de grandes réparations. Malheureusement, depuis que l'Espagne a abandonné cette province, les Turcs, suivant leur habitude, non seulement ont tout laissé tomber en ruine, mais encore ont perdu en partie le port, en laissant les sandals du pays, toutes les fois qu'ils venaient charger, jeter leur lest en pierre à la mer. Les bâtimens étrangers, moyennant une rétribution, usaient de la même faculté; aussi est-on étonné de la quantité de galets et de pierres qui se trouvent près du rivage, et s'étendent assez loin au large. Pour rendre à ce port son ancienne profondeur, et permettre même aux gros navires de mouiller plus en dedans et à l'abri de tous les vents, il faudrait le concours de plusieurs machines à curer et une grande persévérance dans les travaux.

*Oran et Mers-el-Kébir*. Le golfe d'Oran s'enfonce de quatre lieues dans les terres, entre la pointe de l'Abuja et le cap Falcon, distans l'un de l'autre de neuf lieues de poste. Les terres se dessinent en hautes falaises sur presque toute la circonférence, laissant toutefois une plage de deux lieues et demie à l'ouest dans la baie de Falcon, et quelques autres moins considérables aux abords de Mers-el-Kébir.

Oran est situé à l'entrée orientale du canal qui sépare l'Afrique de l'Andalousie. Les courans du littoral, secondés par les vents d'ouest qui règnent dans ces parages les deux tiers de l'année, poussent vers sa rade les navires qui viennent du détroit, et arrêtent la marche de ceux qui cherchent à passer dans l'Océan. Les vents, presque toujours parallèles au canal, sont également favorables pour se rendre en Espagne et pour en revenir; et portent indifféremment les navires en moins de quinze heures, d'Oran à Carthagène et de Carthagène à Oran. Avec ce concours de circonstances, des croisières établies entre ces deux ports intercepteraient, bien mieux que de Gibraltar, la circulation de la Méditerranée à l'Océan. Oran est donc une place très importante par elle-même, et située de manière à exercer son action sur de grands intérêts.

Sous le point de vue pacifique et commercial le port d'Oran ne mérite pas moins d'attention.

Le commerce d'entrepôt se fixe partout où un atterrage commode se trouve sur une route maritime; et, si quelques circonstances naturelles, comme la direction des courans, les caprices des vents, invitent les navigateurs à y relâcher, il devient inévitablement le rendez-vous des marchandises qui cherchent à se placer, et des bâtimens qui ont à compléter leurs cargaisons. Aucune de ces conditions ne manque au port d'Oran et leur concours lui garantit un très bel avenir. Il est sur la route des bâtimens innombrables qui passent le détroit de Gibraltar; la constance des vents d'ouest et la direction des courans y poussent ceux qui entrent dans la Méditerranée, et n'y arrêtent que trop ceux qui veulent en sortir. Oran, ainsi placé, doit devenir un marché d'échange et d'assortiment des productions naturelles de l'Espagne, de l'Afrique, des deux Indes, et des produits de l'industrie de la France et de l'Angleterre.

Mais la réalisation des avantages maritimes et commerciaux attachés à cette possession sera retardée par un grand obstacle, l'état des lieux.

L'amélioration complète de l'atterrage exigera du temps et des soins. La ville d'Oran est à une lieue et demie de Mers-el-Kébir. A Mers-el-Kébir le mouillage est sûr, mais les roches abruptes que baigne la mer n'offrent aucune place aux constructions nécessaires au commerce; à Oran les constructions existent, mais elles donnent sur une anse, où les bâtimens ne sauraient rester sans danger. Ils mouillent donc à Mers-el-Kébir, et les mouvemens des marchandises entre la rade et la ville s'opèrent sur des allèges qui font rarement plus d'un voyage par jour. C'est ainsi qu'on met quinze jours à embarquer ou à débarquer une cargaison, lorsque, dans un port bien organisé, cette

opération n'en exigerait qu'un seul. Il faut donc à Oran un port assez vaste et surtout assez ouvert, pour faire dans les gros temps le service d'une rade dont les imperfections sont encore nombreuses. La principale condition que doit remplir ce port, c'est d'être largement accessible par tous les vents, c'est que les grands bâtimens de guerre et de commerce entrent et sortent avec aisance.

*Ile et plage de Harchgoun.* Le littoral ne présente plus d'accident remarquable au-delà d'Oran, si ce n'est le golfe de Harchgoun dont l'extrémité orientale est fixée au cap Figalo et qui présente 45,000 mètres d'ouverture et 9,000 de flèche dans son plus grand enfoncement. Il est divisé en deux baies inégales par le cap Hassa. La première à l'est reçoit le Rio-Salado, rivière dont le cours est à peu près ignoré, mais qui justifie bien son nom par la qualité de ses eaux ; celle de l'ouest reçoit la Tafna grossie de quelques cours d'eau et notamment de la Sickack, torrent assez rapide que les opérations de la guerre contre Abd-el-Kader ont fait suffisamment connaître.

L'île de Harchgoun, séparée du continent par un intervalle de 2,000 mètres, a près de 800 mètres de long sur 200 mètres dans sa plus grande largeur ; elle est escarpée à pic sur tout son pourtour, à l'exception de la partie sud-ouest, où elle est accessible avec quelque difficulté ; elle est couverte partout d'une couche assez épaisse de terre végétale, où croissent des lentisques, des palmiers nains, des buissons très épais et beaucoup d'herbes. Une petite ruine s'aperçoit dans la partie la plus déprimée, seules traces qui restent des constructions anciennes que l'on attribue aux Romains.

## VI.

### MONTAGNES.



On a donné, dès la plus haute antiquité, le nom d'Atlas aux montagnes de l'Afrique septentrionale; mais comme les modernes y ont distingué plusieurs systèmes et plusieurs chaînes, il convient, pour fixer les idées, d'en étudier les directions et les nœuds. Nous prendrons pour remplir cet objet un travail récent qui nous a paru introduire une grande clarté dans cette partie de la géographie de l'Algérie, et qui rectifie par d'ingénieux aperçus les indications confuses qui s'étaient perpétuées jusqu'à nos jours (1).

« Dans toute la longueur de l'Algérie, le grand Atlas reste à peu près parallèle aux rives de la Méditerranée ; entre cette chaîne et la mer, à égale distance de l'une et de l'autre, règne comme un mur de refend, une chaîne secondaire que nous appellerons le Moyen-Atlas et dont les flexuosités suivent également celles du littoral ; enfin la bande comprise entre le Moyen-Atlas et la mer est elle-même longitudinalement coupée par le Petit-Atlas qui présente à peu-près les mêmes phénomènes en direction et sinuosités.

« A l'exception du pays du Maroc, il n'est peut-être pas, dans tout ce que nous connaissons de l'Afrique, un terrain plus tourmenté, plus accidenté que celui de l'Algérie : il y a des points où viennent se nouer cinq et même six chaînes, chaînons ou contreforts ; il est d'épais massifs de hautes montagnes, tels que le Merjéjah, le Jurjurah et les Bibans; d'autres massifs de faibles collines, tels que les Sahels d'Alger, de Stora; et néanmoins un œil attentif découvre sans peine dans ce chaos apparent des élémens d'ordre et de régularité ; tout se borne en réalité aux trois chaînes atlantiques et à des contreforts communs à deux d'entr'elles, ou en appuyant une seule.

« Examinons d'abord d'une manière spéciale chacune des trois grandes chaînes qui découpent l'Algérie suivant sa longueur : celle du Grand-Atlas est nettement dessinée, elle forme la véritable limite méridionale de la régence ; la pointe qui s'avance le plus vers le nord se trouve à quinze lieues de Setif, aux sources du Bousellam et du Ksour ; les parties qui s'éloignent le plus vers le sud correspondent aux deux extrémités opposées.

« Le Moyen-Atlas, en quelque sorte noué au Petit-Atlas par un contrefort à l'ouest de Tlemcen, court vers l'est l'espace de cent lieues, jusqu'au Schélif qui le coupe à six lieues de Médéah ; cette chaîne se redresse ensuite un peu au sud, jusqu'à un long contrefort qui paraît la prolonger et la relier au grand Atlas; mais en réalité elle se poursuit par les Bibans, est coupée par l'Agebby à quatre lieues nord de Zamourah ; elle enserre ensuite les sources de l'Oued-Dsaab et de la Jimmilah, et vient former aux portes même de Constantine un angle septentrional, correspondant aux Sept-Caps, ou *Tretum promontorium ;* elle reparaît sur la rive droite de la Seybouse et se prolonge jusqu'aux monts Thambes, aux frontières de Tunis.

« Suivons de même la direction générale du Petit-Atlas, coupé par la Tafna à six lieues de la mer : il domine la rive droite de l'Isser, puis la rive gauche du Sig, franchit cette rivière ainsi que l'Habra, enveloppe la plaine de Mascara et vient rencontrer le Schélif à cinq lieues du rivage de la mer ; il devient ensuite le Zarouël, le Merjéjah ; il reste constamment parallèle au littoral durant soixante lieues, et aboutit vers le fameux col de Mouzaïa, entre l'Oued-Jer et la Chiffa. Plus loin, il jette de tous cotés de puissans rameaux ; il donne des eaux et des sources à l'Aratch, à l'Hamise, à la Réghara ; il se laisse franchir par l'Isser ; il devient ensuite le haut massif du Jurjurah, qui domine la rive gauche de l'Adouse, et vient expirer à la mer près de Bougie. Le Petit-Atlas reparait aussitôt près du golfe même de Bougie ; il est coupé par le Mansourah et par le Rummel ; il enserre ensuite les sources des rivières qui tombent dans le golfe de Stora, et vient sur la Seybouse et la Mafrag se rapprocher du Moyen-Atlas.

(1) *De la Conquête et de la Colonisation de l'Algérie*, par M. Léo Lamarque, capitaine au 12e régiment d'artillerie.

« Dans le territoire de l'Algérie, les deux chaînes du grand et du moyen Atlas sont reliées par cinq contreforts communs qui mériteraient eux-mêmes le nom de chaînes transversales, à cause de leur continuité et de leur étendue. Deux de ces contreforts limitent à l'est et à l'ouest le bassin supérieur du Schélif et de son principal affluent le Midroc; deux autres enveloppent de même les régions qui versent leurs eaux au Bousellam et au Zianin, dont la réunion forme l'Ajebby qui s'abouche à la mer près de Bougie; le cinquième contrefort borne, vers l'occident, le bassin des affluents du Méjerdah (Bagradas).

« Le moyen et le petit Atlas appuient mutuellement leurs faîtes parallèles par un plus grand nombre de contreforts; on en compte cinq dans la province d'Oran : c'est à leur présence que la Mina, l'Habra, le Sig, l'Isser, la Tafna, l'Aggieroul doivent des bassins distincts et séparés; il se présente ensuite une lacune de soixante lieues, qui correspond au cours du Schélif, dirigé parallèlement aux chaînes. On retrouve les contreforts vers Médéah : l'un sépare cette ville du bassin de l'Isser; un autre, peu élevé, marque la ligne de partage des eaux qui vont à l'Isser ou à l'Adouse; un troisième rattache, à travers l'Adouse grossie du Chélir, le haut massif de Jurjurah à celui des Bibans, où se trouvent les fameuses Portes de Fer. Ces portes ou passages très étroits compris entre des roches abruptes sont d'une formation facile à concevoir : des couches alternatives de schiste argileux et de calcaire dur ont été verticalement redressées par un bouleversement terrestre, après s'être élaborées et durcies dans une position horizontale; l'érosion des eaux, les intempéries, les actions électro-chimiques ayant détruit ensuite les couches argileuses, l'espace vacant laissé par elles forme des rues comprises entre les couches calcaires qui sont restées inattaquables et figurent des murs à pic.

« A l'est des Bibans on trouve encore de nombreux chaînons qui servent à la fois de contreforts au moyen et au petit Atlas; ils s'interposent entre les bassins de l'Adouse et de l'Ajebby, du Mansourah et de l'Oued-Dsaab, du Boumerzoug affluent du Rummel, et de l'Oued-Zenati qui tombe dans la Seybouse. Tous ces contreforts diminuent de hauteur dans la province de Constantine, ainsi que les chaînes reliées par eux.

« Celle du petit Atlas est elle-même appuyée vers le nord par une multitude de contreforts qui s'abaissent graduellement de son faîte vers le rivage de la Méditerranée : nous citerons entre les principaux, ceux qui vont joindre la mer par les deux rives du Schélif, du Rummel et du Mansourah; ceux qui aboutissent à Djigelli, à Collo et à Stora, et enfin celui qui sépare Scherchel de la plaine de la Métidja. Tous ces contreforts semblent en outre appuyer une quatrième chaîne atlantique, en partie disparue sous les flots, jalonnée en plusieurs points du littoral par des massifs de collines isolées, tels que le Sahel d'Alger, de Coléah, etc. La ligne faîtière qui se prolonge parallèlement au rivage de Bougie à Bordj, serait dès-lors une portion non immergée de cette quatrième chaîne.

« C'est à la portion du littoral comprise entre Bougie et Alger que correspondent les montagnes les plus élevées et leurs ramifications les plus nombreuses : le Jurjurah en est comme la source centrale, il a des pics de trois milles mètres; la neige peut y braver les rayons du soleil d'été. Les indigènes qui habitent ces régions, véritables Asturies de l'Afrique, sont les descendans des anciens Numides; fiers et intraitables, ils ont toujours fait respecter leur nationalité par tous les conquérans.

« Maintenant que le squelette osseux de l'Algérie a été mis à nu et étudié, rétablissons les vallées qui en sont comme la beauté, la force et les muscles, les fleuves qui en figurent les artères, et les rivières qui viennent les joindre comme des veines sans nombre, et y font couler la vie. »

## VII.

### RIVIÈRES ET LACS.

Parmi les cours d'eau qui arrosent le territoire soumis à la domination française, nous distinguerons d'abord ceux du district d'Alger : ce sont l'Oued-Jer, la Chiffa, le Mazafran, l'Oued-Bouffarik, l'Oued-el-Kerma, l'Arrach et l'Hamise.

Ces rivières ou ruisseaux prennent naissance dans les montagnes du Petit-Atlas, à l'exception de l'Oued-el-Kerma, qui descend du massif d'Alger; aucun de ces cours d'eau ne peut devenir navigable. Presque tous sont des torrens dans la saison des pluies, et n'offrent pendant l'été qu'un lit presque desséché. Quelques-uns cependant, l'Arrach et le Mazafran, ont une importance fort grande, en ce que, destinés à recevoir les eaux que les dessèchemens de la plaine partageront entre les deux rivières, leur cours supérieur peut, à l'aide de travaux intelligens, fournir de puissans moyens d'irrigation aux cultivateurs de la Métidja.

La Chiffa prend sa source entre le mont Mouzaia et le mont Dakla; elle suit de nombreuses sinuosités en roulant avec une grande vitesse sur un fond de sable et de gravier. Elle va ensuite baigner le pied de la partie des collines du Sahel, où a été construite la ville de Coléah. Arrivée au pied du Sahel, la Chiffa reçoit l'Oued-Jer, et prend après cette réunion le nom de Mazafran. Puis, grossie encore de l'Oued-Bouffarik, son affluent de droite, elle remonte de front le massif d'Alger, dévie de sa route, perce les collines du Sahel par une gorge très resserrée, et se jette dans la mer à deux lieues de la presqu'île de Sidi-Ferruch.

Le cours du Mazafran est assez rapide, ses eaux sont peu profondes et de bonne qualité. Les berges en sont quelquefois si relevées, que le passage en devient difficile pour les cavaliers.

L'Arrach, qui n'est qu'un torrent quand il coule dans les montagnes, s'encaisse et roule paisiblement quand il entre dans la Métidja. Sur la rive droite, au pied des montagnes, est une des parties les plus fertiles

et les mieux cultivées de la contrée ; sa rive gauche est généralement marécageuse et couverte de broussailles. La pente générale de la Métidja étant du sud au nord, les eaux qui descendent des montagnes se portent dans cette direction, et sont arrêtées par le massif d'Alger, dont elles sont obligées de suivre le pied. Alors leur écoulement se fait avec lenteur, et il se forme des marais qui rendent la plaine peu saine dans sa partie septentrionale.

Pendant l'été cette rivière ne consiste qu'en un simple filet d'eau. Cependant lorsqu'elle a reçu l'Oued-el-Kerma qui afflue à sa gauche, son volume devient plus considérable et couvre tout le lit en quelques endroits resserrés. Elle est guéable presque partout, mais les gués sont plus ou moins faciles, selon la nature des berges. Le fond de son lit, comme celui de toutes les rivières torrentueuses, a de grosses pierres près de la source, des cailloux roulés vers le milieu de son cours, et du sable plus ou moins fin à l'approche de son embouchure. Les pierres qu'elle roule en débouchant de la montagne sont d'excellens matériaux de construction.

L'Hamise a son embouchure dans la baie d'Alger, près du cap Matifou. Elle se dirige d'abord quelque temps vers l'est, mais ensuite elle fait un coude à angle droit, et on la suit de l'œil jusqu'au pied de l'Atlas, d'où elle vient, en suivant la direction du méridien. Cette rivière est peu considérable, elle ne tarit jamais, mais on peut la passer à gué presque partout, le fond de son lit est vaseux, ce qui en rend l'eau mauvaise à boire.

La province de Bone ou de Constantine est également sillonnée de nombreux cours d'eau. Les plus considérables sont la Summam, l'Oued-el-Kébir, et la Seybouse. Il n'y a pas lieu de s'occuper de la Méjerdah dont le cours supérieur est à l'extrême frontière de l'est, et qui n'acquiert d'importance que dans la régence de Tunis.

La Summam prend sa source dans la province de Titery et traverse la chaîne du Jurjura qui sépare ce beylick de celui de Constantine. Elle longe de très près, en le laissant à gauche, un des rameaux du Jurjura qui l'accompagne jusqu'à son embouchure près de Bougie, et se termine à la mer par le cap Carbon. La vallée qu'arrose la Summam est étroite à son embouchure. Sans être navigable, cette rivière a souvent porté des bois de construction.

L'Oued-el-Kébir, nommé Oued-Rummel dans la partie supérieure de son cours, prend sa source dans un des contreforts de l'Atlas, à cinq journées de marche au moins de Constantine. Cette rivière coule d'abord dans un plateau élevé, où elle reçoit plusieurs cours d'eau, et vient percer la chaîne du petit Atlas dans un défilé où elle s'encaisse profondément. C'est au débouché de cette gorge qu'elle tourne autour des murs de Constantine, et entre dans une vallée qui la conduit près de la ville de Milah, puis dans le massif des montagnes qui bordent la côte. Enfin elle se jette dans la mer entre Djigelli et le cap Boujarone, après avoir longé la plage pendant plus d'une lieue.

La Seybouse ne porte son nom que dans la partie inférieure de son cours ; plus haut c'est l'Oued-Zenati et l'Oued - Alligah, qui coulent dans les gorges du Moyen - Atlas, et se réunissent à Medjez-el-Ahmer. A partir de ce point, la Seybouse entre dans une vaste plaine et va se jeter dans le golfe de Bone. Cette rivière, guéable dans toute la partie comprise dans les montagnes, est très profonde dans la plaine. Les grosses embarcations, les caboteurs du pays et les sandals, peuvent naviguer jusqu'à une assez grande distance de la mer.

C'est dans la province d'Oran que se trouve le fleuve le plus considérable de l'Algérie, le Schélif, qui, après un cours très sinueux de soixante lieues environ, a son embouchure dans le golfe d'Arzew, au dessus de Mostaganem. Il sort du désert d'Angad à trente lieues au sud-est du golfe. Ses sources, qu'on appelle à cause de leur nombre et de leur proximité mutuelle, *Sebaoun-Aïoun* ou les soixante-dix sources se jettent, peu après leur réunion, dans le Nahr-Ouassol, petit ruisseau qui prend alors le nom de Schélif. De-là, il coule d'abord à l'est l'espace de douze lieues et reçoit le ruisseau de Midroc, puis il traverse le lac de Titery, se dirige vers le nord, et tourne enfin brusquement vers l'ouest en traversant l'Atlas et se grossissant sur son passage d'une foule de cours d'eau secondaires.

Nous avons déjà mentionné, en longeant le littoral, les trois rivières, Sig, Habrah et Hammam, dont les eaux réunies forment la Macta. Il ne nous reste plus qu'à mentionner, pour compléter cet ensemble, le ruisseau d'Oran, remarquable par les accidens qui signalent son cours. Il prend sa source au sud-ouest de la ville dans le prolongement des montagnes du Ramiura. Il sort de ces montagnes en suivant une vallée dirigée de l'ouest à l'est, et dans laquelle on ne le voit pas, parce qu'il est conduit par un aqueduc souterrain. Au sortir de la vallée, ce ruisseau, toujours souterrain, marche vers le nord, en suivant un ravin peu large, mais très escarpé, qui longe le pied des montagnes ; à une distance de mille mètres avant d'entrer à Oran, à l'endroit appelé la Fontaine, une ouverture latérale faite au conduit, permet à une portion de l'eau de s'échapper pour couler dans le fond de la vallée, aller arroser les jardins qui s'y trouvent, faire tourner plusieurs moulins, et se jeter ensuite à la mer ; le reste, conduit par l'aqueduc sur le flanc ouest de la ville, se rend dans un bassin d'où l'eau est ensuite distribuée dans toute la vallée.

Lacs. Au sud de Constantine on trouve une grande vallée marécageuse qui s'étend, avec quelque interruption, entre deux chaînes de montagnes, et que les habitans appellent *Chot* ou lac salé. Elle présente en totalité une surface d'environ 1400 lieues ; mais dans plusieurs endroits ce n'est qu'un sol fangeux, délayé souvent par des pluies abondantes ou le débordement des ruisseaux voisins, et qui, dans les temps de sécheresse, se convertit en un sable mouvant, très dangereux pour les voyageurs qui n'y marchent pas avec précaution.

Dans les environs d'Oran on donne le nom de *Sebkha*

à des lacs produits par les ruisseaux qui ne trouvent point d'issue au milieu des labyrinthes formés par les contreforts de l'Atlas. Leurs eaux sont en général chargées d'une certaine quantité de sel, dont le sol qui les environne est imprégné. En s'évaporant pendant les chaleurs de l'été, elles diminuent beaucoup et finissent quelquefois par disparaître entièrement. Dans la Sebkha, située au sud d'Oran, le sel n'existant qu'en petite quantité, il ne reste après l'évaporation que quelques légers sédimens salins, qui deviennent, ainsi qu'un sable fin, le jouet des vents. Mais dans les lagunes d'Arzew le sol en est tellement saturé, que les eaux venant à s'évaporer on en extrait cette substance à coups de pioches et dans un état assez pur.

Les autres lacs de l'Algérie ont une bien moindre importance et ne doivent être mentionnés, ce semble, que comme offrant tous un témoignage permanent des anciennes irruptions de la mer; car ils présentent tous un fond salin. L'histoire dit, en effet, que sous le règne de Valentinien (an 365), un tremblement de terre des plus violens bouleversa les côtes de la Méditerranée; la mer se retira à une énorme distance, et mit à découvert des terres qui virent pour la première fois les rayons du soleil; au retour elles s'élancèrent avec une telle impétuosité qu'elles engloutirent des villes entières et changèrent les aspects des rivages.

Le même phénomène se renouvela, en 379, sous Galien, et l'on assigne à cette époque la destruction de *Julia Cæsarea* (Scherchel). Son port, qui recevait les flottes romaines, fut comblé par les ruines de la ville, et l'on distingue encore sous ses eaux transparentes des pans de murs, des débris de colonnes et de statues.

On est fondé à croire que la Métidja formait à une époque reculée un bras de mer qui séparait le massif actuel du continent. Toutefois ce retrait de la Méditerranée est antérieur aux temps historiques, car les itinéraires des géographes anciens témoignent que ces localités, du temps des Romains, étaient telles qu'on les voit aujourd'hui.

## VIII.

### MINÉRAUX.

Nous ne possédons que des notions fort incomplètes sur les richesses minérales de l'Algérie. Ce sol n'a pas été fouillé assez profondément pour donner tout ce qu'il renferme. On peut espérer que cette exploitation ne serait pas infructueuse. Les renseignemens épars que nous trouvons à cet égard dans plusieurs auteurs modernes, peuvent donner une idée des produits qu'un travail bien entendu y peut obtenir.

On sait que la pêche du corail a été depuis plusieurs siècles l'objet d'une concession exclusive faite par les Pachas d'Alger à la France. Les coraux de Bone, de la Calle et de Tabarca méritaient bien en effet cette préférence de notre part, car ils ont sur tous les autres une supériorité incontestable. Les extractions considérables qui en ont été faites ces dernières années, ont pu faire craindre un instant que ces bancs ne finissent par s'épuiser. Mais il faut dire aussi que ce ne sont point les seuls qui puissent attirer les pêcheurs. Les barques ont étendu récemment leurs explorations à de grandes distances de Bone, et ne demandent aujourd'hui qu'un peu de sécurité pour exploiter les côtes de Djigelli. En 1831, sept bateaux qui se sont avancés sur les gisemens vierges du golfe de Collo, ont obtenu, en quinze jours, 3,500 kil. de coraux de dimensions énormes. On en a tiré aussi d'assez beaux échantillons du golfe de Bougie, et des environs de Tunis et d'Oran. Du cap Bon aux Iles Zaffarines, la pêche a, sur une étendue de trois cents lieues de côte, des chances de succès, sur lesquelles une étude spéciale de la géologie sous-marine ne pourrait manquer de répandre de vives lumières.

Parmi les productions de la province de Constantine, il faut placer le marbre de Numidie, si souvent mentionné dans les écrivains de l'antiquité. Les architectes de Rome prisaient singulièrement celui qui était jaune ou safran avec des taches pourpre. Dans les montagnes qui forment le Ras-el-Hamrah ou *Cap-Rouge*, il existe trois carrières, dont deux sont d'un marbre blanc veiné de gris-pâle, et offrant même quelques tranches considérables d'un marbre statuaire aussi beau que celui de Carrare. On y a trouvé récemment des colonnes à peine ébauchées, et des blocs dans lesquels les coins sont encore enfoncés pour les détacher de la masse. Les rochers situés au nord de Bone sont aussi de marbre veiné; on y rencontre de plus quelques veines de quartz et de beau mica.

L'ancien nom de *Mons-Ferratus* donné à la chaîne du Jurjura, qui s'étend depuis le golfe de Bougie jusqu'aux limites du grand désert, celui de *Cap de Fer* que porte le promontoire oriental du golfe de Stora, semblent indiquer l'existence de mines de fer le long de cette partie de la côte. On en cite aussi des mines puissantes dans les montagnes de Ssakar, près de Miliana, et dans le Djébel-Daouy.

Les chalcédoines, les grenats, les tourmalines, se trouvent avec assez d'abondance dans quelques gisemens. Pline, dont tant d'assertions, d'abord révoquées en doute, ont été confirmées par les recherches ultérieures, rapporte que les anciens trouvaient des diamans entremêlés à l'or dans certaines localités d'Afrique; mais, depuis une longue série de siècles, nul diamant n'était venu d'Afrique, nulle mine n'avait été reconnue dans la région indiquée par cet ancien naturaliste, et les modernes regardaient ce passage comme fabuleux. Heeren seul avait eu foi dans les paroles de Pline. Une découverte récente vient de les confirmer pleinement, et trois grandes collections minéralogiques possèdent maintenant, à Paris, des diamans recueillis dans l'Etat d'Alger, à Constantine, parmi les sables aurifères que charrie le Rummel. Il y a lieu de croire que le Oued-el-Dzeheb ou *Rivière de l'Or*, qui se joint au Rummel entre Constantine et la mer, doit son nom aux paillettes d'or que sans doute il roule en abondance. Doit-on penser que le nom de Oued-el-Fadhdhah, ou *Rivière de l'Argent*, donné à un cours

d'eau qui descend du Moyen-Atlas, révèle pareillement la présence de ce dernier métal? On serait fondé à le croire, d'après cette autre assertion d'un auteur arabe, Bekri, qui assure que c'est aussi une mine d'argent qui a fait donner son nom à *Medjana*, la ville des mines.

Le plomb se trouve en abondance dans les montagnes habitées par les Beni-bou-Taleb, situées à sept lieues de Setif. Il en est de même de l'antimoine et du soufre. Mais ces peuplades sont si jalouses ou si ignorantes, qu'elles se sont presque toujours opposées à l'extraction de ces minerais, sous la domination des Turcs.

Les montagnes de Bougie et de Collo sont habitées aussi par des Kabyles indépendans, que les Turcs n'ont jamais pu contraindre à leur payer tribut. A l'abri de leurs rochers, ils ont toujours bravé les troupes des Deys, qui ne pouvaient les atteindre. Ils n'ont aucune relation de commerce avec les peuples voisins, et cependant ils sont tous armés et possèdent, dit-on, l'art de faire la poudre et de travailler l'acier, ce qui prouverait l'existence du salpêtre dans leurs montagnes, car il est peu probable qu'ils connaissent l'art de l'extraire de l'urine des animaux.

Il existe encore dans l'Algérie quelques autres produits naturels, qui doivent d'autant plus attirer l'attention des minéralogistes, que leur exploitation pourrait diminuer sensiblement les inconvéniens qui résultent du défaut de combustible sur plusieurs points de la régence. Pline nous apprend que, pour préserver de l'effet nuisible des vents humides les édifices de Carthage, construits en tuf, pierre molle et susceptible de se résoudre en poussière par l'action de l'air, on les recouvrait d'un enduit de poix et de bitume, qu'on faisait venir de la Numidie. Léon l'Africain mentionne aussi deux sortes de bitumes qui paraissent être communs dans la contrée : l'un qu'il a vu fabriquer dans les montagnes de l'Atlas et qui n'est autre chose que le goudron; l'autre se recueille dans certaines sources, dont les eaux fétides conservent un goût bitumineux. Ce dernier est probablement le pétrole, qui, d'après quelques géologues modernes, se trouve aussi dans l'Atlas. Le pétrole est produit par la houille, et sa présence indique souvent l'existence des mines de houille dans le sein de la terre.

Quant à la constitution physique du sol, on sent qu'elle doit varier à l'infini sur les divers points de l'Algérie, car aucun pays n'est aussi accidenté que celui-ci, aucun ne réunit d'aussi grandes diversités, d'aussi frappans contrastes. Le sol, dans la Jurjura, est noirâtre et mêlé de petites pierres brisées ressemblant à de l'ardoise. Les masses de rochers sont de la même pierre; elles sont disposées en couches ordinairement obliques, quelques-unes perpendiculaires. A gauche et à droite du défilé des Portes de Fer, les rochers sont composés de couches étroites et perpendiculaires, parallèles les unes aux autres; ils s'élèvent en quelques endroits à cinq ou six cents pieds. Ces couches sont elles-mêmes composées de petites couches horizontales. Les pierres sont calcaires et d'une couleur noirâtre. Il y a beaucoup de couches écroulées les unes au milieu des autres; celles qui restent s'élèvent comme des pans de muraille, à une grande hauteur, et leur intervalle est occupé par des arbres.

En 1830, le dépôt de la guerre a publié un aperçu historique, statistique et topographique, sur l'Etat d'Alger, à l'usage de l'armée expéditionnaire d'Afrique. Les renseignemens qu'il contient sont basés sur des documens authentiques, notamment sur un travail préparatoire du lieutenant-général Loverdo, et sur la reconnaissance faite en 1808 par le capitaine Boutin, d'après l'ordre de Napoléon. Nous y trouvons les détails suivans:

« Le sol de la régence d'Alger, est formé, sur la côte, par des marnes et des sables marneux, et par des calcaires compactes durs. Il est à présumer que ces dernières roches appartiennent à l'époque jurassique, et reposent sur une couche de marne argileuse très épaisse; le grand nombre de sources qui sourdent aux environs d'Alger rend cette opinion assez probable.

» Dans le Petit-Atlas, les montagnes se composent de calcaire et de grès; mais les vallées, ainsi que la plaine, du côté de la mer, sont sablonneuses. Le sol est souvent imprégné de sel marin, et présente même dans les contrées voisines du Sahara, des plaines entières recouvertes de cette substance. Il contient, en outre, une quantité notable de nitrate de potasse (salpêtre). Le flanc des collines est sillonné par de nombreux ravins qui n'ont de l'eau que dans la saison des pluies.

» L'ordre de superposition des couches, dans la chaine des montagnes de l'Atlas, est peu connu. On trouve çà et là des amas de sable plus ou moins calcaire, renfermant des coquilles marines peu différentes de celles qui vivent encore dans la Méditerranée. Quant aux collines du littoral, leur base est formée sur un calcaire assez dur, recouvert sur plusieurs points par un terrain tertiaire moderne, analogue à celui des collines sub-Appennines, et dans lequel les eaux ont creusé un grand nombre de ravins. »

Plusieurs voyageurs ont aussi reconnu l'existence de terrains volcaniques, surtout dans la province de Constantine. De nombreuses sources, chargées de particules de soufre et de minéraux, semblent confirmer cette observation. A peu de distance de Sour-Guslan (l'ancienne Auzia) est une fontaine appelée Aïn-Kitran, la *Source de Goudron*. Les Arabes prétendent que cette fontaine leur a été accordée miraculeusement par leur premier père, et ils se servent du bitume qui en découle pour oindre leurs chameaux. A un peu plus d'une journée de distance de Constantine, vers l'ouest, dans un lieu nommé Srama, on a trouvé des sources d'eaux minérales très chaudes. Tous les lieux désignés sous le nom d'Hammam contiennent des eaux de même nature. Les terrains qui avoisinent ces sources sont pour la plupart de formation volcanique. Cela est surtout sensible pour le sol qui environne les bains d'Hammam-Meskoutin, dont le naturaliste Poiret, qui les a visités, fait ainsi la description.

« Après avoir passé une suite de montagnes qui tiennent à l'Atlas, n'ayant d'autre chemin que des rochers très escarpés, des abîmes profonds, des forêts sombres

et désertes, des gorges extrêmement dangereuses, nous descendîmes en pente douce dans un large vallon, où se trouvent les eaux bouillantes. Une vapeur épaisse et noire sort de ces gorges profondes et vicie au loin l'air des environs. Le terrain calciné et brûlant faisait, à chaque pas, soulever nos chevaux. Au lieu d'une eau pure et limpide, il ne sort du sein de la terre que des eaux brûlantes roulant le bitume et le soufre. Elles bouillonnent au sommet de petites élévations d'où elles s'échappent par des ouvertures circulaires d'environ deux pieds de diamètre, tombent en nappes, et forment un petit ruisseau qui coule au bas du vallon et grossit dans sa course. Nous pénétrâmes jusqu'au cratère (ce sont les ouvertures circulaires dont je viens de parler). Nous y recueillîmes de très belles productions, particulièrement des dépôts calcaires (de l'arragonite) de différentes figures, en étoiles, en champignons, en aiguilles. Ils approchent beaucoup de la zéolite, et forment, comme elle, une gêlée dans l'acide nitreux... Nous en retirâmes encore de belles stalactiques, du soufre et du vitriol natif. Dans les endroits où l'eau bouillonne avec le plus de force, le mercure monte quelquefois jusqu'au 76e degré (Réaumur). Il baisse à mesure que la surface de l'eau s'élargit et offre plus de contact à l'air extérieur. L'on rencontre, de distance à autre, de grosses pyramides en pierres calcaires, dont la formation se devine aisément. L'eau jaillissant quelquefois à leur sommet et tombant en nappe, a peu à peu miné la terre des environs et formé ces pyramides naturelles. L'on trouve encore sur plusieurs d'entre elles d'anciens cratères bouchés ou presque détruits.... L'espace qu'occupent ces différentes sources est d'environ 1,200 pieds, tant en longueur qu'en largeur. »

Ce voyageur ajoute que les Arabes regardent les pyramides d'Hammam-Meskoutin comme des pétrifications des tentes de leurs ancêtres, ce qui peut donner une idée de leur dimension (1).

Le territoire de l'Algérie est presque partout rempli de sel et de nitre. Ce mélange considérable de particules actives ne serait-il pas une des principales causes de l'extrême fertilité du sol de la régence? D'illustres naturalistes ont répondu affirmativement. Tout le monde connaît, relativement à la végétation, les effets du gypse (qui est un composé de chaux et de soufre), lorsqu'il est employé comme engrais. De nombreuses expériences ont prouvé aussi que les résidus salins ont une grande influence, lorsqu'ils sont intimement combinés avec l'*humus* qu'ils rencontrent dans le sol. Ainsi la nature, dans cette contrée, a versé à profusion le soufre, le bitume, les molécules ferrugineuses qui remplacent avantageusement l'engrais végétal ou animal, dont les Arabes ne font point usage.

IX.

ETHNOGRAPHIE.



C'est à la race Sémitique qu'appartient presque en totalité la population de l'Algérie : car, à part les nègres qui y sont importés accidentellement de l'Afrique centrale, et quelques restes effacés ou inaperçus de la souche Vandale, tout le reste est dérivé, par des ramifications différentes, de la grande famille qui a peuplé l'Asie Occidentale et tout le bassin de la Méditerranée.

Toutefois il ne faudrait pas s'imaginer que les groupes qu'on désigne généralement sous les noms de Berbères, Maures, Arabes, Juifs et Turcs, soient des variétés distinctes et pures de l'espèce humaine. Ces agrégations se sont au contraire mélangées profondément par l'effet des invasions successives et du peu de fixité politique que l'histoire révèle dans la contrée. Ainsi, sous le nom de Berbères, il faut comprendre, non une race spéciale et bien caractérisée, mais la masse de tous les habitans anciens que les dominateurs romains et bysantins appelaient barbares, et qui s'était formée, soit de deux grandes souches réputées autochtones, les Lybiens et les Gétules, soit des immigrations anciennes des Mèdes, Arméniens et Perses, mentionnées par Salluste sur l'autorité des livres puniques d'Hiempsal, soit des Tyriens et des Palestins et de bien d'autres élémens effacés ou inaperçus. Quant à la seconde classe, celle des Maures, c'est à tort qu'on se la représenterait comme un reste de la nation que les Grecs et les Romains appelaient Maures et Mauritaniens. Il n'est point douteux qu'on ne doive aujourd'hui entendre sous ce nom les Arabes des villes, parmi lesquels tiennent le premier rang les nobles débris des conquérans de l'Espagne, expulsés d'Europe par les efforts des populations chrétiennes. Si on les consulte eux-mêmes sur leur origine, il se disent Arabes ou Andaloux. Le nom d'Arabes restreint par les Européens aux nomades, habitans des tentes, est parfaitement appliqué aux tribus les moins mélangées, originaires de la grande invasion du septième siècle ; mais il ne faudrait point leur donner exclusivement l'épithète de Bédouin qui s'applique quelquefois aussi aux Berbères. La classe des Juifs est composée de tous ceux qui professent le culte mosaïque, et c'est encore un préjugé européen que de les supposer tous sortis des Palestins déplacés par les expéditions de Vespasien et de Titus ; les historiens arabes ne laissent point ignorer qu'aux VIIe et VIIIe siècles, la plupart des Arabes professaient le judaïsme, et que la prédication musulmane fut loin d'opérer une conversion universelle. Quant aux Turcs

(1) Des pyramides du même genre et d'une formation analogue ont été observées et décrites par M. Charles Texier, si avantageusement connu par sa belle exploration de l'Asie-Mineure. Elles se trouvent dans tout le territoire de la ville d'Urgub, située au sud du mont Argée, dans un *terrain volcanique*, dont la nature change depuis la scorie sonore et ferrugineuse, jusqu'au tuf tendre et ponceux qui forme presque toujours la couche supérieure. La hauteur des pyramides varie d'un à cent mètres ; la ville d'Urgub elle-même n'est presque entièrement composée que de ces formations singulières, dans lesquelles les indigènes se sont creusé des habitations. *(Renseignemens sur la province de Constantine, par M. Dureau de la Malle.)*

qui habitaient la régence, et surtout à ceux qui y sont restés, il s'en faut de beaucoup qu'ils fussent de race homogène et tous véritables Osmanlys, car ce n'était qu'un ramas de gens de toute origine, Turcs, Grecs, Circassiens, Albanais, Corses, Maltais, et renégats des autres contrées de l'Europe, réunis pour composer une association de piraterie au dehors, de brigandage et d'opposition au dedans, reconnaissant la suzeraineté des Turcs et parlant leur langage, se perpétuant par la cohabitation avec les esclaves chrétiens, mais ne formant qu'une famille incomplète, puisque leurs enfans prenaient le nom de Koulouglis, et n'héritaient point de leurs priviléges.

Entre tant de débris de familles si peu homogènes, peut-on reconnaître encore le type d'une race spéciale, vierge d'altérations, fortement caractérisée, que l'on ait lieu de considérer comme le noyau de la population? L'homme au teint blanc, au front large, à la figure carrée, aux traits saillans, aux yeux bleus, à la blonde chevelure, se montre près de l'homme au teint olivâtre, au front étroit, à la figure ovale, aux traits arrondis, aux yeux foncés et cruels, aux cheveux noirs et rudes; et ces mêmes contrastes se produisent parmi les Berbères, parmi les Arabes, parmi les Maures, parmi les Juifs. Il faut y renoncer encore et les étudier plus profondément dans leurs usages, dans les monumens de leur histoire, surtout dans les divers dialectes de leurs langues.

Il nous suffira de dire ici que la langue arabe est la plus généralement répandue; c'est celle de tous les Arabes, soit musulmans, soit juifs, bien que l'on prétende qu'il existe sur les confins du désert quelques Juifs convertis à l'islamisme, qui auraient conservé dans leurs relations intérieures l'usage de l'idiôme hébraïque. La langue Berbère appelée *Chaouyah* est parlée dans toutes les tribus berbères, tantôt seule, tantôt concurremment avec l'arabe, sauf chez les Biskeris où l'arabe paraît avoir complètement prévalu. Le turc n'était usité que parmi la milice et pour les actes officiels. Enfin la *lingua franca*, patois roman, analogue au catalan, au provençal, au sicilien, et formé de leur mélange avec quelque peu d'arabe corrompu, est employé sur tout le littoral algérien, aussi bien que dans le reste de la Méditerranée, pour les communications mutuelles des indigènes et des Européens.

## X.

### ANIMAUX DOMESTIQUES.



Comme la principale richesse des populations de l'Algérie consiste dans le nombre de leurs troupeaux, il convient de décrire ici les différens animaux que l'on trouve dans ces contrées, en commençant par ceux qu'on appelle domestiques, parce que l'homme les a plus spécialement assujettis à son usage.

*Le Cheval.* Les belles races de chevaux qui faisaient anciennement la gloire de la Numidie ont beaucoup dégénéré depuis deux siècles. Les Arabes et les Berbères ont négligé l'éducation de ce bel animal, dans la crainte où ils étaient, sous l'ancien gouvernement, de se voir tôt ou tard frustrés de leurs peines par les officiers turcs, qui ne manquaient pas de leur enlever leurs chevaux, pour peu qu'ils en valussent la peine. D'où il résulte qu'aujourd'hui les haras des états du Maroc et de l'Egypte l'emportent sur ceux de la Barbarie, tandis qu'autrefois les chevaux barbes avaient une supériorité incontestée. Ils étaient surtout renommés pour la sûreté de leurs pieds, leur douceur à se laisser dresser et monter, la longueur de leur pas, etc. On ne sait dans ce pays ce que c'est que de trotter ou d'aller à l'amble; les Arabes regardent même ces allures du cheval comme inconvenantes; on n'en admet que deux, le pas et le galop.

Le cheval de Barbarie n'est pas de race arabe pure, mais il en approche beaucoup : il a la tête petite et bien faite, l'oreille élevée et bien coupée, le cou peu chargé de crin, l'encolure allongée, les épaules légères et plates, le garrot menu, les reins courts et droits, les flancs ronds sans beaucoup de ventre, les hanches bien effacées, la croupe un peu longue, les jambes fines et couvertes d'un poil fin, le pied très bien fait, mais le paturon un peu long. La couleur du poil varie; dans les environs d'Alger, cependant, dans la plaine de la Métidja et le Petit-Atlas, le gris et le blanc sont les couleurs dominantes; a Oran, c'est le bai brun et le noir. Les chevaux de cette province sont plus estimés que ceux d'Alger; ils sont généralement plus grands et ont les allures plus élégantes. Quoiqu'ils soient légers et qu'ils courent avec beaucoup de vitesse, ils sont cependant paresseux et ont besoin d'être stimulés; cela tient peut-être aussi à la manière dont ils sont conduits. La selle des Arabes, comme celle des Turcs, porte deux étriers rectangulaires extrêmement lourds, et dont les angles sont aigus; la bride pour les courroies est faite de la même manière que les nôtres; mais le mors est un anneau de fer, dont la partie qui entre dans la bouche porte un bras de levier, qui vient s'appuyer contre le palais, quand le cavalier marque un temps d'arrêt. Celui-ci a pour éperons deux longues broches en fer, légèrement recourbées aux extrémités, avec lesquelles il peut piquer doucement le ventre du cheval; mais s'il n'obéit pas, il lui enfonce ces broches dans le ventre, et l'animal part aussitôt. La construction du mors permet au cavalier d'arrêter son cheval tout court, même au grand galop: dans les premiers jours de l'invasion, en 1830, ce fut un grand étonnement pour nos soldats que de voir les cavaliers algériens lancer leurs chevaux à toute bride, les arrêter court, à porter de fusil, tirer, faire demi-tour aussitôt et fuir au galop, en se couchant dessus; mais cette surprise cessa quand on eut pu examiner leurs brides et leurs éperons.

Les Maures, les Arabes et les Berbères dépensent peu pour la nourriture de leurs chevaux. Ils les font paître dans toutes les saisons, et quand ils les ramènent chez eux, ils leur donnent de l'orge et un peu de mauvaise paille. Cependant ils ont le poil extrêmement fin et se portent bien sans être gras. On leur teint souvent

les flancs et les jambes avec de l'ocre jaune: c'est une parure; quand les tribus sont réunies, il n'y a que les chevaux des chefs qui soient décorés ainsi.

Les Algériens élèvent beaucoup de chevaux, dont ils font un commerce assez considérable, et qu'ils revendent surtout aux Français, depuis l'occupation. Chaque chef de famille Arabe ou Berbère possède au moins un cheval. Quand il en a plusieurs, celui qu'il monte pour aller à la guerre excite en lui un sentiment de prédilection, devant lequel tout s'efface. Il en parle à tous ceux qui veulent l'écouter; il raconte ses exploits et sa généalogie. C'est un grand honneur pour un Arabe d'avoir un cheval dont la filiation est bien constatée, et il conserve ces titres par écrit, comme un monument de haute distinction.

Quelques-uns des chevaux les plus mauvais sont employés à porter des fardeaux et à labourer la terre; mais les autres ne servent jamais que pour monter. Si dès leur naissance, les chevaux algériens étaient soignés comme les nôtres, au lieu d'être abandonnés à eux-mêmes, on peut être assuré qu'ils deviendraient superbes.

L'éducation des chevaux est une branche d'industrie qui peut devenir très lucrative pour les nouveaux colons; on aurait dans les environs d'Alger autant de chevaux qu'on désirerait, et en abondance de quoi pourvoir à leur nourriture. Ces chevaux se vendraient très bien en Europe; ils s'y acclimateraient parfaitement, car ils vivent dans le voisinage de Médéah, dont la température diffère peu de celle de nos contrées. Ces chevaux sont beaucoup plus vifs que les nôtres; dressés dès leur jeunesse, ils prendraient toutes sortes d'allures: ce seraient de fort jolis chevaux de main, et il y aurait un grand avantage à en user pour la remonte de notre cavalerie; mais ils sont trop délicats pour faire des chevaux de trait ou pour être employés aux travaux de l'agriculture.

*Le Chameau.* Un des animaux les plus utiles aux Arabes de l'Algérie par sa force, sa souplesse, sa vitesse dans la marche, sa patience infatigable, sa frugalité presque miraculeuse, c'est le chameau. Il supporte la fatigue avec une constance vraiment extraordinaire. Il est très sobre: de l'herbe, un peu d'orge, des fèves et quelques morceaux de pain suffisent à son existence. Il peut se passer de boire pendant sept ou huit jours, ce qui le rend extrêmement précieux pour voyager dans le désert, où il porte sur son dos l'eau nécessaire à toute la caravane, sans presque en diminuer la quantité par sa consommation. Cet animal marche très vite et long-temps; chargé de six à sept quintaux, il peut faire jusqu'à quatorze lieues par jour sans boire ni manger. Les Arabes élèvent une grande quantité de chameaux. On en trouve beaucoup dans la plaine de la Métidja et sur le versant du Petit-Atlas. Après leur avoir ôté les fardeaux, ils les lâchent et les laissent paître autour de leurs cabanes, sans s'en occuper davantage, jusqu'à ce qu'ils veuillent s'en servir: alors ils les reprennent, leur mettent le bât sur le dos et partent avec eux. Les chameaux des environs d'Alger sont magnifiques.

« Le Dromadaire, que les Maures appellent Machary, n'est pas, dit M. Rozet (1), aussi commun que le chameau; cependant on en voit encore un assez grand nombre. A la bataille de Staoueli, les Algériens en abandonnèrent près de deux cents dans leur camp. La vitesse du dromadaire est encore plus considérable que celle du chameau; les Arabes prétendent qu'un dromadaire fait plus de chemin dans un seul jour que le meilleur cheval en trois. Cet animal est plus petit que le chameau; il a le corps mieux fait et une seule bosse sur le dos.

» Les Algériens emploient les chameaux et les dromadaires uniquement pour porter des fardeaux. Je n'en ai jamais vu d'attelés à la charrue. Quant aux voitures, elles étaient inconnues en Barbarie avant notre arrivée.

» Lorsque les Arabes veulent se servir des chameaux, ils vont les chercher dans les pâturages et les amènent devant la tente. Là, ils les font coucher sur le ventre, en ployant les quatre jambes, et pour y parvenir, il leur suffit de frapper quelques coups avec une petite baguette sur celles de devant. Quand les chameaux ont pris cette posture, ils se laissent charger sans bouger, et attendent pour se lever que le maître, après être monté sur l'un d'eux, ait donné le signal du départ: alors ils se mettent en marche à la suite les uns des autres, et obéissent à la voix du conducteur monté sur le dernier. Les Arabes mettent quelquefois un licou aux chameaux; mais, la plupart du temps, ils négligent cette précaution, et étant montés dessus, ils les conduisent avec une petite baguette, dont ils leur donnent quelques coups sur la tête. Arrivé au point fixé, l'Arabe frappe avec sa baguette sur les jambes de ses chameaux; ils se mettent tous sur le ventre, et attendent patiemment qu'on veuille bien les décharger. J'en ai vu souvent au marché de Bab-Azoun rester pendant plusieurs heures dans cette position.

» Les habitans de la campagne se réunissent quelquefois en très grand nombre, avec leurs chameaux, pour venir au marché, et forment ainsi des caravanes, dont la vue est vraiment magnifique; je ne reconnais rien dé plus imposant qu'un bel Arabe drapé élégamment de son khayq, qui fixe autour de sa tête un triple cordon de laine brune, monté sur un chameau marchant à grand pas, et qu'il dirige avec une longue baguette blanche.

» Les allures du chameau sont le pas, l'amble, le petit et le grand tôt; mais il ne galoppe jamais. D'après ce que nous venons de dire, il semblerait que cet animal est très facile à conduire; il n'en est cependant pas ainsi: il faut de la douceur et une grande habitude pour y parvenir. Ceux que nous primes à la batailles de Staoueli furent distribués à l'armée pour être employés au transport des vivres et des bagages; eh bien! nos soldats ne purent jamais venir à bout de les faire marcher; ils les attachaient avec des cordes et les rouaient de coups; ces malheureux animaux poussaient des cris assez semblables à ceux du cochon. Quand on les lâchait, ils se sauvaient à toutes jambes, et on avait

(1) Voyez dans le Régence d'Alger, tome I.

beaucoup de peine à les reprendre. Je vis un jour un chameau chargé, que nos soldats avaient laissé échapper, courir de toutes ses forces, mettre la tête à terre, lancer une ruade et se débarrasser ainsi de son fardeau. Les cantinières auxquelles on avait donné des chameaux en tirèrent beaucoup mieux parti que les soldats; j'en ai connu plusieurs qui s'en servaient avec autant d'habileté que les Arabes.

» Le chameau sera d'un grand secours dans nos établissemens d'Afrique; on peut l'employer à tous les genres de transport, et principalement pour approvisionner les postes qu'on sera forcé d'établir sur le versant nord du Petit-Atlas, pour se rendre maître de la Métidja. Il offre deux grands avantages sur tous les animaux: il est extrêmement fort et ne coûte rien à nourrir. »

*L'Ane.* Les ânes de Barbarie sont absolument les mêmes que les nôtres, et on les emploie aux mêmes usages. Mais il est à remarquer que tous les écrivains de l'antiquité qui se sont occupés de l'histoire naturelle de cette contrée ont parlé des ânes sauvages comme d'une espèce qui y est commune. Ces animaux sont très vites à la course; ils ne le cèdent en rapidité qu'aux chevaux.

Arrien décrit, en témoin oculaire, la chasse de l'âne sauvage en Afrique; on peut conclure de là que la chair de cet animal était dès lors recherchée par les habitans du pays. On sait aussi que les Romains avaient adopté l'usage de manger des ânons domestiques et des onagres de lait. Cette coutume s'est perpétuée dans le pays pendant plusieurs siècles. D'après Léon l'Africain, la chair de l'animal, encore chaude, a une odeur désagréable et un goût sauvage: mais si on la laisse refroidir et qu'on la fasse bouillir ensuite pendant deux jours, elle est d'une saveur parfaite.

*Le Mulet.* Pour les grands travaux, les Arabes préfèrent le mulet au cheval. Ce produit de l'âne et de la jument doit avoir en Afrique une supériorité marquée, car les ânes de Barbarie ont à coup sûr les qualités distinctives de leur race à un degré aussi éminent que les chevaux du pays. Ils ont le corps bien fait, la tête élevée et les jambes fines. Les Maures et les Juifs s'en servent souvent pour monture, mais plus spécialement aussi pour porter des fardeaux. A cette fin on leur met sur le dos un gros bât auquel on suspend deux paniers faits en feuilles de dattier. Quoique les Algériens ne soignent pas mieux leurs mulets que les autres animaux, et qu'ils leur donnent une nourriture très frugale, ils se portent toujours parfaitement bien; ils ont le poil fin et beaucoup d'activité. Ces animaux ont le pied très sûr, aussi s'en sert-on pour voyager dans les montagnes. C'est presque toujours avec des mulets que les Maures et les Juifs entreprennent leurs voyages, et quand ces peuples vous parlent d'une journée de marche, vous pouvez entendre le chemin qu'un mulet peut parcourir depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ce qui doit être évalué, en plaine, à douze lieues de cinq mille mètres chacune.

*Le Bœuf.* La race du bœuf est un peu dégénérée dans l'Algérie. Les plus beaux individus de l'espèce sont petits, comparés à ceux des autres pays: cependant les montagnards en les faisant labourer assiduement les rendent robustes et très propres à supporter les travaux et les fatigues. Malgré l'abondance et la fertilité des pâturages, la viande du bœuf est sèche, coriace et sans suc; les vaches ne donnent qu'un mauvais lait et en petite quantité. Une vache d'Europe fournirait en un jour autant de lait que six vaches de Barbarie. Elles ont encore un autre défaut, qui est de perdre leur lait en perdant leurs veaux.

Les brebis et les chèvres suppléent d'ailleurs aux vaches, et c'est principalement de leur lait que se font tous les fromages qui se consomment dans le pays. Au lieu de pressure de veau, les Arabes et les Maures se servent surtout en été des fleurs de l'artichaut sauvage pour faire coaguler le lait. Quand il est caillé, ils le mettent dans de petit paniers où ils le pressent fortement. Leurs fromages pèsent environ deux ou trois livres chacun. Ils font leur beurre, en mettant la crême dans une peau de chèvre qu'ils suspendent aux deux extrémités d'une tente; ils le pressent ensuite également de chaque coté avec les mains, de manière à en faire sortir le petit lait. Ce qu'il y a de gras, d'onctueux reste dans la peau.

Dans quelques parties de la Barbarie on trouve des bœufs sauvages que les Arabes appellent *Bekker-el-ouache.* Ils diffèrent des bœufs ordinaires en ce qu'ils ont le corps plus rond, la tête plus plate, et les cornes plus rapprochées. Il y a quelque apparence que c'est le *Bubalus* ou buffle des anciens. Les petits s'apprivoisent facilement et paissent avec les autres bœufs.

Du reste les Arabes donnent aussi ce même nom de Bekker-el-ouache à une espèce de Daim qui a précisément les cornes d'un Cerf, mais qui n'est pas aussi grand. Ces animaux ont un naturel très doux. La femelle n'a point de cornes, ce qui fait que les Arabes l'appellent par dérision *Tête-chauve.*

*La Chèvre.* Cette espèce abonde dans quelques parties de l'ancienne Régence, mais elle est moins commune aux environs d'Alger. On en trouve quelques troupeaux sur les versans du Petit-Atlas et dans la plaine de la Métidja. Du reste elles diffèrent de celles de la Provence et de l'intérieur de la France: elles sont beaucoup plus petites, presque toujours de couleur noire; leurs oreilles sont longues et pendantes, elles ont les jambes courtes et un cri extrêmement désagréable.

Il y a aussi une espèce de Chèvre appelée *Fichtal* ou *Roui*, si peureuse que lorsqu'on la poursuit elle se jette de frayeur contre les rochers et dans les précipices. Elle est à peu près de la grosseur d'une Génisse d'un an, excepté qu'elle a le corps plus rond, une touffe de poil de la longueur de cinq pouces sur chaque genou, et une autre dans la nuque, de près d'un pied; sa couleur est la même que celle du Bekker-el-Ouache; mais ses cornes, cannelées et courbées en arrière comme celles des chèvres, ont plus d'un pied de long, et ne sont séparées sur le front que par un peu de poil comme celles des moutons.

*Le Mouton.* Les Berbères et les Arabes élèvent une

très grande quantité de moutons; on en voit des troupeaux immenses paître, pendant toute l'année, sur les montagnes et dans les plaines. Ces peuples en mangent la chair et en boivent le lait, mais c'est particulièrement pour leur laine qu'ils les élèvent. Les laines d'Afrique sont beaucoup plus estimées que les nôtres. Le gouvernement de l'ancienne régence en recueillait beaucoup sous forme d'impôt, et c'était une des branches lucratives de ses revenus par les exportations qu'il en faisait. Si l'on parvient à établir des relations amicales avec les peuplades de l'intérieur, ce sera encore là un objet important du commerce de la colonie.

Il existe dans ces pays deux espèces de brebis qui sont inconnues en Europe. L'une d'elles qui est très commune dans tout le levant et dans la régence de Tunis est remarquable par la grosseur de sa queue. Elle est principalement recherchée pour la qualité de sa laine; mais sa chair n'est ni aussi bonne ni aussi tendre que celle de l'autre espèce. Il n'y a que sa queue qui soit prisée même au goût. Toute la graisse de ces animaux se porte sur cette partie de leur corps qui acquiert des dimensions énormes et devient pour les Arabes un morceau très délicat. Elle pèse quelquefois de dix à vingt livres. On voit en Egypte des individus de cette espèce dont la queue devient si pesante que l'animal ne peut plus se mouvoir, à moins que le berger, pour lui donner quelque liberté de mouvemens, ne la lui soutienne avec de légers supports.

La seconde espèce de brebis qui se trouve dans le voisinage du désert, est presque aussi haute que notre Daim, et lui ressemble assez, excepté pour ce qui est de la tête. Sa chair est sèche, et sa laine qui a quelque rapport avec le poil de chèvre est grossière; ce que l'on peut attribuer à la chaleur du climat, à la rareté de l'eau, et aux mauvais pâturages.

*Le Chien.* L'espèce de chien la plus commune est de taille moyenne à poil lisse; le corps est long et fluet, le museau pointu, les oreilles droites et la queue très longue. Sa couleur la plus ordinaire est le jaune pâle et le blanc; on voit cependant aussi quelques chiens tachetés, mais presque jamais de noirs.

Il en existe encore une autre race à poil long et un peu frisé, qui se rapproche beaucoup de son analogue d'Europe. Les individus de cette espèce ont le museau plus grand et le corps plus allongé que les autres. Ils paraissent moins sauvages, et sont susceptibles d'être dressés comme les nôtres. Car on ne peut s'empêcher de remarquer que l'indifférence des Arabes pour les chiens, les mauvais traitemens qu'ils leur font essuyer, la privation de nourriture à laquelle ils les soumettent, ont fait perdre, en Barbarie, à cette précieuse race d'animaux, toutes les qualités sociales qui la distinguent. Ce n'est plus ce compagnon doux, caressant, fidèle, plein d'ardeur pour les intérêts de son maître, toujours disposé à le défendre, même aux dépens de sa vie. Chez les Arabes, il est cruel, sanguinaire, toujours affamé, jamais rassasié; son regard est féroce, sa physionomie et son aspect désagréables.

Chaque chef de famille arabe a toujours plusieurs chiens, qui font la garde autour de sa tente et l'accompagnent dans ses expéditions. Si vous venez au milieu du camp sans être accompagné d'un naturel, vous courez grand risque d'être dévoré par les chiens, quelque bien armé que vous soyez: ils se jettent sur vous de tous cotés, et il est impossible de leur résister. Quand les Arabes vont à la guerre, leurs chiens les suivent, ce qui fait que, dans les camps, il y a beaucoup plus de chiens que d'hommes. Ceux de chaque individu font la garde autour de la tente de leur maître, et sont les seules sentinelles du camp, et même, en face de l'ennemi, les guerriers arabes dorment profondément pendant toute la nuit, en se reposant sur leurs chiens pour leur donner l'alerte en cas d'attaque.

## XI.

### AUTRES ESPÈCES.



Au premier rang, entre les bêtes de ces contrées, il faut compter le *Lion* et la *Panthère*, mais il n'y a pas de Tigres. C'est au milieu des forêts de l'ancienne Numidie, que le lion est noble et majestueux; c'est là qu'il exerce son empire et qu'il se rend la terreur de tous les animaux. Les lions les plus féroces et les plus redoutables, s'il faut en croire Léon l'Africain, se trouvent entre Bone et Tunis. Ils s'élancent sans hésiter au milieu des troupeaux les plus considérables, et ils affronteraient même une troupe de deux cents cavaliers. Ils sont beaucoup plus rares dans la province d'Oran, et surtout dans celle d'Alger.

C'est une opinion généralement répandue et qui avait cours dans l'antiquité, que le lion se laisse attendrir par les prières et par les marques de soumission qu'on lui donne. Quoi qu'il en soit de cette croyance, il paraît certain que ce terrible animal n'est sanguinaire que lorsque la faim le presse et le domine. Dans l'état de satiété, s'il rencontre un autre animal, il passe avec fierté sans se détourner, ou reste en place sans se déranger. L'attaque-t-on? il dédaigne son ennemi: rarement il se défend; il se retire et ne fuit jamais. La nuit, pour écarter les lions des lieux où ils sont campés, les Arabes allument de grands feux; ce moyen est, dit-on, infaillible si l'animal n'est pas pressé par la faim. Comme il serait trop dangereux de l'attaquer en face, les habitans du pays lui tendent des piéges, ou se postent dans un lieu caché pour tirer sur lui sans en être aperçus. Du reste, parmi les bêtes féroces, il n'en est peut-être aucune qu'il soit plus facile d'apprivoiser. Souvent dans l'ancienne Rome, le char des triomphateurs était traîné par des lions; et les temps modernes, s'il était nécessaire, confirmeraient par des preuves nombreuses le témoignage de l'antiquité.

*Le Léopard.* Ainsi que le Lion, le Léopard et la Panthère se montrent en général peu féroces et ne sont nuisibles à l'homme que lorsqu'ils sont provoqués. « Les

montagnards de Constantine, dit Léon l'Africain, font à cheval la chasse au léopard. Ils lui ferment toutes les issues. Lorsque l'animal, courant de côté et d'autre, voit que tous les passages sont occupés par les chasseurs, il s'épuise en longs détours et tombe bientôt sous les coups de ses ennemis. Si le léopard s'échappe, le cavalier, dont la négligence a favorisé la fuite, est obligé, d'après une coutume reçue dans le pays, de donner un repas aux autres chasseurs ».

Le *Faadh* ressemble au léopard en ce qu'il est tacheté comme lui; mais il en diffère à d'autres égards. Il a la peau plus foncée et plus grossière, et n'est pas si farouche. Les Arabes croient qu'il provient du lion et de la femelle du léopard. Il se nourrit ordinairement de carcasses d'animaux morts; mais il mange aussi des racines et des herbes comme le chacal, et n'attaque les brebis et les chèvres qu'à la dernière extrémité.

Le *Dobbah* est de la taille du loup, mais il a le corps plus plat et boîte naturellement du pied droit de derrière. Malgré ce défaut, il est assez léger, et plus difficile à prendre à la course que le sanglier. Il a le cou tellement raide, que lorsqu'il veut regarder en arrière ou seulement de côté, il est obligé de se tourner entièrement. Sa couleur est d'un brun sombre tirant sur le rouge, avec quelques raies d'un brun encore plus obscur. Le poil de la nuque a presque trois pouces de longueur, mais il est moins rude que les soies du cochon. Il a les pieds longs et armés d'ongles dont il se sert pour remuer la terre, et en tirer des rejetons du palmier et d'autres racines, et quelquefois même des cadavres; lorsque les Arabes prennent un de ces animaux, ils ont grand soin d'en enfouir la tête, ou du moins le cerveau, de peur, disent-ils, que l'on ne s'en serve pour quelque sortilége. Après le lion et la panthère, le dobbah est le plus féroce et le plus cruel de tous les animaux de la Barbarie.

*Le Chacal* est l'espèce de bête fauve la plus commune sur la côte nord d'Afrique. Cet animal est beaucoup moins à redouter que les lions, les léopards, etc., mais il est plus vorace en ce qu'il fouille avec une promptitude vraiment extraordinaire les fosses où l'on a enterré des cadavres. Toutefois il n'attaque jamais les animaux vivans, pas même les moutons. Les Arabes laissent leurs troupeaux dans les champs sous la garde d'un seul homme et de quelques chiens, et les chacals ne les attaquent jamais; mais ils flairent continuellement autour, en aboyant par intervalles, pendant la nuit; et aussitôt qu'il meurt quelque tête de bétail, ils se jettent en foule dessus pour dévorer cette facile proie. Dans la journée les chacals fuient les habitations; aussitôt qu'ils aperçoivent un homme, ils se sauvent avec rapidité, mais dans les ténèbres rien ne les épouvante; ils viennent rôder autour des maisons et y entrent toutes les fois que la surveillance est en défaut. Les chacals sont très difficiles à prendre et à tuer; les Arabes en saisissent cependant quelques-uns qu'ils vont vendre au marché d'Alger.

*Le Sanglier*. L'Afrique septentrionale possède tous les animaux qui servent en Europe aux plaisirs de la chasse. Les sangliers surtout y sont très communs. On les y rencontre par troupes, partout, dans les broussailles, dans les forêts, et particulièrement dans les lieux humides et ombragés. Moins féroces et moins défians qu'en Europe, ils se laissent approcher par l'homme, et la chasse en est conséquemment plus facile. Ils servent de nourriture aux grands animaux carnassiers contre lesquels ils ne peuvent se défendre. Cependant, s'il faut ajouter foi au récit de quelques voyageurs, ils font quelquefois une belle résistance, et parviennent même à tuer leur ennemi avant de succomber. Il est arrivé souvent qu'on a trouvé un lion et un sanglier étendus morts l'un près de l'autre, tout couverts de sang et criblés de blessures.

*Les Lièvres* que les Bédouins apportent aux marchés d'Alger et d'Oran sont de la même espèce que les nôtres; mais ils sont un tiers plus petits. Ces animaux sont extrêmement nombreux dans la plaine de la Métidja et les collines qui la bordent au nord.

*Le Singe*. Cet animal se trouve en assez grand nombre dans les forêts du Petit-Atlas, dans les montagnes de Bougie et de Constantine; mais ils descendent aussi dans les plaines et viennent même jusque sur la côte. Les voyageurs s'accordent à leur donner une grande intelligence. Ces animaux mangent les fruits sur l'arbre et le grain en épis. Lorsqu'ils ont envahi un jardin ou un champ cultivé, plusieurs d'entre eux, postés à une certaine distance, font sentinelle. A la première apparence de danger, ils poussent un cri, et toute la troupe se sauve en un clin-d'œil sur les arbres du voisinage. La Mône, le Magot, le Malbrouk sont les espèces qu'on trouve le plus fréquemment.

*La Gazelle*. Ce charmant quadrupède habite les montagnes du Petit-Atlas depuis la régence de Tunis jusqu'à l'empire de Maroc. On peut en distinguer trois variétés : celle d'Alger est de couleur fauve, blanche sous le ventre, sans taches noires sur le flanc, elle a les cornes lisses; celle d'Oran n'en diffère que parce qu'elle a le long des flancs deux bandes noires, étroites, plus ou moins obliques; celle de Tunis a les bandes noires comme celle d'Oran; mais en outre, ses cornes sont contournées en spirales. Quant à la taille, elle est à peu près la même dans les trois variétés; celle d'Alger est peut-être un peu plus petite que les deux autres.

Les gazelles sont extrêmement communes dans le nord de l'Afrique; les Turcs et les Maures en avaient beaucoup dans leurs maisons de campagne : c'est un animal doux et facile à apprivoiser. Sa chair est extrêmement fade et peu nourrissante. Les gazelles ont une souplesse et une gentillesse dans les mouvemens qui font plaisir à voir, surtout lorsqu'elles prennent leurs ébats dans la campagne et même lorsqu'elles sont renfermées dans l'enceinte d'un jardin. Les chansons naïves des Arabes célèbrent, comme on sait, leur fidélité, leurs grâces et la vivacité de leurs yeux.

Le *Jird* et le *Gerboa* sont deux petits quadrupèdes inoffensifs qui habitent dans des terriers. Ils existent en grand nombre dans le Sahara; mais on en a vu aussi dans le voisinage d'Oran. Ils sont l'un et l'autre de la grosseur d'un rat; ils sont de couleur fauve avec le

ventre blanc; ils ont les oreilles rondes et creuses, et ressemblent au lapin quant à la disposition des dents de devant et des moustaches. Le jird a la tête un peu pointue et toute garnie de poil. Les nazeaux du gerboa sont plats et dégarnis, et presque de niveau avec la bouche. Les pieds du jird sont presque tous de la même longueur, et il a cinq doigts à chaque pied, au lieu que ceux de devant du Gerboa n'en ont que trois et sont très-courts. Ses pattes de derrière sont presque de la même longueur que le corps, et les pieds sont garnis de quatre ongles et de deux éperons, si l'on peut donner ce nom à de petites griffes placées au-dessus du pied. La queue du jird est un peu plus courte que celle du rat ordinaire, mais elle est plus fournie. Celle du gerboa, qui est aussi longue que son corps, est jaunâtre et a une touffe de poil noir à son extrémité : celui-ci, quoique ses pieds de derrière soient beaucoup plus longs que ceux de devant, court; ou, pour mieux dire, saute avec beaucoup d'agilité; il se sert de sa queue comme d'un gouvernail ou d'un contrepoids pour se diriger dans ses mouvemens; il la porte ordinairement en l'air et quelquefois recourbée. Le jird et le gerboa sont l'un et l'autre bons à manger.

Outre les animaux dont nous venons de parler, la Barbarie en nourrit aussi quelques-uns dont les espèces y sont moins communes que dans d'autres régions du globe. Tel est *l'Ours* dont a nié la présence dans ces contrées, mais qui existe positivement, du moins dans une de ses variétés; la *Genette* qu'on voit quelquefois dans les environs d'Alger; le *Chat*, que les Arabes ont en vénération, le *Porc-épic* et le *Hérisson* qui ont les mêmes instincts de dévastation, enfin le *Furet*, la *Belette*, la *Taupe*, et quelques autres plus rares encore comme l'*Ichneumon*. On comprendra sans peine que la différence de température entre ces régions avoisinant le Tropique et notre climat d'Europe, aient donné à toutes ces variétés d'assez grandes diversités d'avec celles que nous connaissons, ce qui aura porté les voyageurs et les naturalistes à en faire quelquefois des espèces distinctes. Mais il suffit d'un peu d'attention pour les ramener à leur type primordial.

## XII.

### INSECTES, REPTILES, POISSONS.

Un des principaux objets du commerce de l'Algérie, c'est le miel et la cire que l'on recueille dans cette contrée. Un naturaliste distingué, l'abbé Poiret, y a observé six espèces d'abeilles différentes. La mouche à miel, proprement dite, y existe à l'état sauvage, et dépose le fruit de son travail dans le creux des arbres et dans les fentes des rochers. Ce miel a une saveur délicieuse. Quant aux abeilles que les habitans du pays enferment dans des ruches, ce voyageur décrit ainsi la manière dont elles sont élevées par les Arabes : « Ils rassemblent les mouches dans une écorce de liége, en forme de tuyau cylindrique, qu'ils ont soin d'enduire de miel intérieurement. Ils en ferment les deux extrémités et ne laissent qu'une petite ouverture pour donner passage à l'essaim. Ces tuyaux sont étendus à plat, par terre, et environnés de broussailles. Il est incroyable combien on en tire de miel et de cire. Le premier sert de nourriture aux Arabes, et le second est un objet de commerce. »

Déjà, dans l'antiquité, Strabon avait signalé la quantité de scorpions que produit cette terre : « Les laboureurs de Numidie, dit-il, sont obligés de travailler avec des bottines et d'avoir le reste du corps couvert de peaux. Avant de se coucher ils frottent d'ail les pieds de leurs lits, et les entourent d'épines de paliure pour se garantir des scorpions. » Un auteur arabe assure que les animaux de cette espèce qu'on rencontre aux environs de Msilah, sont si dangereux, que leur piqûre est toujours suivie de la mort. Ceux que l'on trouve en deça de l'Atlas ne sont pas aussi pernicieux : leur morsure ne cause qu'une légère fièvre, et un peu de thériaque de Venise fait bientôt cesser la douleur qu'elle produit. Mais les scorpions du Zab et de presque toutes les parties du Sahara sont plus gros et plus noirs, leur venin est aussi beaucoup plus subtil et plus violent, et cause souvent la mort.

Les insectes et les vermisseaux qui existent en Barbarie sont plutôt nombreux que très curieux. On y distingue cependant une espèce de papillon très remarquable qui a près de quatre pouces d'envergure, et tout le corps couvert de raies couleur châtain et jaune, excepté les ailes inférieures qui sont dentelées et se terminent par un appendice étroit, ayant un pouce de long, et elles sont fort joliment bordées de jaune; près de la queue est une tache incarnat.

Dans ces climats, comme dans tous les pays chauds, les moustiques se réunissent en troupes nombreuses; elles ne laissent aux hommes aucun repos pendant le jour et troublent cruellement leur sommeil pendant la nuit. Mais l'insecte le plus nuisible de ces contrées est sans contredit la sauterelle. Ces animaux se sont montrés quelquefois en vols si nombreux que s'interposant entre la terre et le soleil, ils y formaient comme un vrai nuage. Ils rongent les arbres, les feuilles et les fruits. Avant de se retirer, ils déposent leurs œufs d'où sort ensuite une autre multitude de jeunes sauterelles qui dévorent tout. On a vu des champs couverts de superbes épis, mais dans lesquels on aurait vainement cherché un grain de blé; les sauterelles l'avaient tout dévasté. Un recueil anglais rapporte que sur les côtes d'Afrique un vaisseau, poussé par un vent frais, s'est trouvé arrêté dans sa marche par un énorme amas de sauterelles qui venaient de s'engloutir dans la mer, ou qui s'opposait à l'action des voiles. Pline, qui décrit assez longuement ces essaims, dit qu'ils passent souvent en Italie où ils exercent de si grands ravages, que parfois les peuples, poussés par la crainte de la famine, ont recouru, pour arrêter leurs progrès, aux conseils des oracles.

Les habitans du pays emploient divers moyens pour arrêter leurs effets désastreux. Tantôt ils creusent des

fossés à travers leurs champs et leurs jardins et les remplissent d'eau, tantôt ils rangent sur une même ligne une grande quantité de bruyère, de chaume et de matières combustibles et y mettent le feu à l'approche des sauterelles. Si ces précautions n'arrêtent pas entièrement les ravages de ces insectes rongeurs, elles doivent au moins les diminuer d'une manière sensible en en faisant périr un grand nombre.

Mais la Providence elle-même a placé le remède à côté du mal. Quoique naturellement herbivores, les sauterelles se livrent entre elles des combats continuels et les vaincues sont toujours dévorées au moins en partie par les victorieuses. Elles sont encore la proie des serpens, des lézards, des grenouilles et de plusieurs oiseaux carnassiers. Du reste plusieurs voyageurs ont parlé de l'usage où sont les peuples d'Afrique de manger des sauterelles. Les Maures vont à la chasse de ces insectes comme nous allons à la pêche des grenouilles. Ils les font frire dans un peu d'huile et de beurre et en font leur régal. Shaw en a goûté; elles approchent, dit-il, du goût des écrevisses d'eau douce.

Parmi les reptiles ovipares de la Barbarie, se trouvent la tortue de terre et celle d'eau. Cette dernière a le corps plus plat que l'autre, et n'est pas bonne à manger.

Les personnes douées d'une bonne vue peuvent facilement apercevoir des caméléons sur toutes les haies. Ce petit animal a une langue longue de quatre pouces et qu'il lance avec une rapidité étonnante contre les mouches et autres insectes qu'il veut attraper. Les Maures et les Arabes font de sa peau, après l'avoir fait sécher, une espèce d'amulette qu'ils portent au cou, et qu'ils croient douée de la vertu de les préserver des influences du mauvais œil.

On trouve aussi dans ce pays le lézard vert commun; il est de couleur brun clair et a la peau rayée de la tête à la queue, avec quelques raies jaunes.

Le serpent le plus remarquable de pays est le *Thalbanne*, qui présente quelquefois neuf à dix pieds de long. — Le *Zurreike*, autre serpent du Sahara, a ordinairement quinze pouces de long; son corps est mince, et ses mouvemens ont une vitesse surprenante.

Le plus dangereux de ces reptiles est le *Leffah;* il a rarement plus d'un pied de long, et a le corps plus gros que le *zurreike*. Les Arabes disent qu'il existe entre le leffah et le caméléon une antipathie aussi grande qu'entre ce dernier et la vipère, et qu'une seule goutte de la salive d'un caméléon cause à un leffah des convulsions qui sont toujours suivies d'une mort immédiate.

« La côte de Barbarie, dit M. Rozet, depuis Alger jusqu'à Oran est très poissonneuse; les pêcheurs Maures et Espagnols que j'ai vus sur cette côte faisaient de bonnes affaires. Dans mes deux traversées d'Alger à Oran et d'Oran à Alger, j'ai souvent vu le bâtiment entouré d'une grande quantité de *Bonites*, de *Tons* et de *Marsouins*. Ces derniers ne suivaient pas le bâtiment comme les autres; mais il en passait souvent des troupes à une certaine distance : nous avons aussi vu plusieurs *Poissons volans* sortir de la mer et faire dans l'air un trajet de plusieurs centaines de mètres sans toucher l'eau. On rencontre aussi des *Requins* et des *Marteaux*, que l'on reconnaît, à une grande distance, par leur nageoire dorsale qui sort de beaucoup au-dessus de l'eau quand ils viennent près de la surface. Les *Phoques* sont encore assez communs dans ces parages; j'en ai vu plusieurs fois venir se promener sans crainte à une demi-portée de fusil des falaises. Dans la baie d'Oran, où la mer est très peu profonde, les vagues jettent souvent sur le sable des *Phoques* à une si grande distance, qu'ils ne peuvent plus fuir et se laissent prendre en jetant cependant des cris affreux ».

Suivant le docteur Shaw, il n'y a guère de poisson sur cette partie des côtes d'Afrique qu'on ne voie aussi sur la côte opposée de la Méditerranée. On y trouve de plus le *Barbeau* d'eau douce qui est ferme et de bon goût et qui n'a que deux barbes à la mâchoire inférieure; la petite *Perche* de Capsa, qui a la gueule relevée et les nageoires bigarrées, une grande *Plume de mer* et un petit *Polype* de forme circulaire.

Parmi les crustacés il cite le *Bomare*, bien qu'il n'y soit pas fort abondant; mais il n'en est pas de même des *Crevettes* et des *Langoustes*, d'une espèce de *Crabe* et des *Ecrevisses* diverses que l'on y pêche en grande quantité.

On avait autrefois à Tunis beaucoup d'huîtres que l'on y apportait du port de Bizerte; mais les grandes pluies qui eurent lieu dans ces parages, à plusieurs époques, en adoucissant les eaux de la mer, ont contribué à en diminuer le nombre. Toutefois il n'est pas rare d'en trouver qui s'attachent à la quille, non seulement des navires qui font le cabotage le long des côtes, mais même de ceux qui ne font qu'un court séjour dans le port d'Alger.

## XIII.

### OISEAUX.



L'Afrique Septentrionale est le pays auquel nous devons la *Pintade*. Cet oiseau qui, par la beauté de son plumage et le fumet exquis de sa chair, figure avec un égal avantage dans nos volières et sur nos tables, était connu des anciens sous le nom de *Poule africaine*. Elevée autrefois avec tant de soin chez les Grecs et chez les Romains, la pintade s'était perdue en Europe, pendant tout le moyen-âge, et n'a reparu que depuis que les Européens ont côtoyé l'ouest de l'Afrique en allant aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. On assure qu'elle est commune aux environs de Constantine.

On trouve sur les bords de la mer une grande quantité de *Goëlands*, d'*Hirondelles de mer*, de *Bécasseaux* et des *Huîtriers*, qui sont les mêmes que ceux des côtes d'Espagne et de Provence. Les *Pigeons bisets* habitent le long des falaises, dans les trous des rochers, depuis Alger jusqu'au cap Falcon. Cette espèce est la même qui peuple nos colombiers de France : elle se propage beaucoup, et d'autant plus facilement, que les Algé-

riens ont pour elle une certaine vénération; ils ne mangent jamais de pigeons.

Quant aux espèces rares qui habitent la contrée, elles ont été décrites par le docteur Shaw, après les nombreuses observations qu'il en avait faites pendant un séjour de douze ans. Nous en avons extrait les passages suivans:

» Outre l'Aigle, dit-il, on y trouve le *Karaborno*, espèce d'épervier, de couleur cendrée et de la grandeur de notre buse. Il a le bec noir, les yeux rouges, les pattes jaunes et courtes, le dos bleu sale ou cendré, les ailes noires, le ventre et la queue blanchâtres,

» Le *Graal-el-sahara* ou le corbeau du désert, est un peu plus grand que notre corbeau ordinaire. Il a le bec et les pattes rouges; ce qui pourrait le faire prendre pour le *Corarias* ou le *Pyrrhocorax* des anciens.

» Le *Chaga-rag* est de la forme et de la taille du Geai; seulement il a le bec plus petit et les pattes plus courtes. Son dos tire sur le brun, sa tête, son cou et son ventre sont couleur vert pâle, et il a des taches ou des cercles bleu foncé sur les ailes et sur la queue; son ramage est désagréable. On le trouve sur les bords du Schélif, du Bouberak et de quelques autres rivières.

» Le *Hou-baara* ou *Hou-baary* est de la grosseur d'un chapon, mais il a le corps plus long. Il se nourrit de bourgeons d'arbres et d'insectes, comme le graal-el-sahara, et comme lui il vit sur le bord du désert. Il a le corps de couleur jaune pâle et partout tacheté de brun; les grosses plumes de ses ailes sont noires et ont une tache blanche vers le milieu; celles du cou sont blanchâtres, avec des raies noires et sont hérissées comme celles des coqs lorsqu'ils se battent. Son bec, qui est plat, a à peine un pouce et demi de long; ses pieds, comme ceux de l'outarde, n'ont pas des doigts en arrière. On dit que son fiel et l'intérieur de son estomac sont très bons pour les maux d'yeux: aussi se vendent-ils quelquefois extrêmement cher. Il n'y a rien de plus amusant que de voir le grand nombre de tours et de stratagèmes qu'emploie cet oiseau pour s'échapper quand il est poursuivi par un épervier.

» Le *Rhaad* ou *Saf-saf*, oiseau qui vit de grain et va toujours en troupe, n'a point non plus de doigt derrière. Il y en a deux espèces. La plus petite est de la grandeur d'un poulet ordinaire; mais l'autre est presque aussi grosse que l'hou-baara, et diffère de la petite en ce qu'elle a la tête noire et une touffe de plumes bleu foncé; elles ont toutes deux le ventre blanc, le dos et les ailes couleur de buffle avec des taches brunes, mais elles ont la queue plus claire et barrée de noir; elles ont aussi le bec et les jambes plus forts que ceux des perdrix. On prétend que le nom de *Rhaad* (qui en arabe signifie tonnerre) a été donné à cet oiseau à cause du bruit qu'il fait en s'élevant de terre, et celui de *saf-saf*, du mouvement de ses ailes quand il vole.

» Le *Litaouiah* ou le *Lagopus* d'Afrique, comme on pourrait l'appeler, est un autre oiseau qui se nourrit de grain, vit en troupe, et est aussi privé de doigt de derrière. Il habite les lieux les plus arides, au lieu que le rhaad se plaît dans les campagnes fertiles. Il ressemble à la colombe quant à la grandeur et à la forme, et a les pattes couvertes de petites plumes comme les pigeons pattus. Il a le corps d'une couleur livide, tacheté de noir, le ventre noirâtre, sur la gorge un croissant d'un beau jaune, et sur le bout de chaque plume de la queue une tache blanche; la plume du milieu est longue et pointue comme la queue du pivert. Sa chair est de la couleur de celle du rhaad, rouge sur la poitrine et blanche vers les pattes; elle est également bonne à manger, et se digère facilement.

» La *Perdrix de Barbarie* est la même que notre perdrix rouge; mais il y a une espèce de caille qui diffère de la caille ordinaire, en ce qu'elle n'a pas de doigt de derrière et qu'elle est d'une couleur plus claire. L'une et l'autre sont des oiseaux de passage, ainsi que la bécasse, qui commence à paraître en octobre, et qui séjourne dans le pays jusqu'au mois de mars; les Africains appellent cette dernière *Hammar-el-hadjil* ou l'âne des perdrix.

» Parmi les petits volatiles, se trouve une espèce de grive, dont le plumage est aussi beau que celui de quelque oiseau d'Amérique que ce soit. Sa tête, son cou et son dos sont d'un beau vert clair; ses ailes, gris cendré; sa poitrine est blanche ou tachetée comme celle de la grive; le croupion et les extrémités des plumes de la queue et de ses ailes sont d'un beau jaune. Si l'on en excepte les pattes qui sont plus courtes et plus fortes, cet oiseau ressemble pour le bec, comme pour tout le reste du corps, à la grive. Il n'est pas très commun, et on ne le voit qu'en été, dans la saison des figues.

» J'ajouterai à la nomenclature des petits oiseaux, une espèce de moineau que l'on nomme *Capsa*, et que l'on rencontre assez ordinairement dans les districts où croissent les dattes. Il ne diffère point du moineau ordinaire pour la grosseur; et il est de la couleur de l'alouette, excepté la poitrine, dont la teinte est plus claire et luisante comme celle du pigeon. Son chant est délicieux, et surpasse beaucoup, tant sous le rapport de la douceur que de l'harmonie, celui du rossignol et du serin des Canaries. On a essayé plusieurs fois d'en transporter à Kairouan et dans d'autres villes, mais inutilement; ils ne font plus que languir dès qu'on les change de climat.

» On trouve aux environs de Bizerta et dans quelques autres districts, une multitude d'alouettes de couleur cendrée.

» Outre les oiseaux aquatiques que l'on connaît en Europe, on trouve dans l'état d'Alger les espèces suivantes.

» L'*Anas platyrynchos* ou le pélican de Barbarie, comme on peut l'appeler, est de la grosseur d'un vanneau. Ses pattes sont rouges, et il a le bec large, plat, noir et armé de dents. Sa poitrine, son ventre et sa tête sont couleur de fer; mais son dos est plus foncé, et il a sur chaque aile trois taches, une bleue, une blanche et une verte.

» Le *Pélican* de Barbarie *à petit bec* est un peu plus

gros que le précédent; il a le cou rougeâtre et la tête ornée d'une petite touffe de plumes de la même couleur. Son ventre est tout blanc, et son dos bariolé d'une grande quantité de plumes blanches et noires. Les plumes de sa queue sont pointues, et ses ailes marquées de deux taches contiguës, l'une noire et l'autre blanche. L'extrémité de son bec est noire, et ses pattes sont d'un bleu plus foncé que celles du vanneau.

» Le *Canard* de Barbarie à tête blanche est de la grosseur du vanneau. Il a le bec large, épais et bleu; sa tête est entièrement blanche, et son cou couleur de feu.

» Le canard de Barbarie à tête noire a les ailes tachetées comme celles du pélican à petit bec. Il a les pattes d'une couleur qui tire sur le brun, le cou approchant du gris, le bec noir, le dos et les ailes noirâtres, et le ventre mêlé de blanc.

» La grise queue de Barbarie est moitié plus petite qu'aucun des oiseaux dont il vient d'être fait mention. Elle a le ventre blanchâtre, les pattes noires, le corps et les ailes grises, et elle a sur chacune de celles-ci une tache noire et une verte, environnées l'une et l'autre d'un cercle blanc.

» Les habitans du pays comprennent ces différens oiseaux, ainsi que la sarcelle, le vanneau et toutes les espèces de canards, sous la dénomination générale de *Brak*.

» La Poule d'eau de Barbarie est plus petite que le pluvier. Elle a le bec noir, d'un pouce et demi de long; la poitrine et le ventre brun foncé ou couleur de rouille; le dos de la même nuance, mais encore plus obscure; le croupion blanc par dessous, et rayé par dessus de noir et de blanc; les ailes tachetées de blanc et les pattes vert foncé.

» Le Francolin de Barbarie est encore plus petit que le vanneau. Il a les pattes longues et noires, avec le doigt du milieu dentelé des deux côtés; le bec, qui a quatre pouces de long, est brun, mais noir au bout; la tête petite et couleur de rouille, le cou de la même nuance et le croupion blanc; le dos et les ailes sont d'un brun fort obscur, et ces dernières sont tachetées de blanc; la poitrine est mouchetée comme celle de la bécasse.

» *L'Émisisy* ou l'oiseau de bœuf est de la grandeur du Corlieu. Il est couleur blanc de lait par tout le corps, excepté au bec et aux pattes, qui sont d'un beau rouge. Il vit ordinairement dans les prairies et se tient auprès du bétail; sa chair est de mauvais goût et se corrompt facilement.

» Le *Bou-onk* ou le long cou est une espèce de butor un peu plus petit que le vanneau. Il a le cou, la poitrine et le ventre jaune clair, le dos et le dessus des ailes noir de geai, et la queue courte; les plumes de son cou sont longues et rayées de bleu ou jaune pâle; son bec, qui a trois pouces de long, est vert, et semblable à celui de la cigogne; ses pattes sont courtes et menues. Lorsqu'il marche ou qu'il cherche sa nourriture, il allonge le cou de sept ou huit pouces; de là vient que les Arabes l'appellent bou-onk, le long cou ou le père du cou. »

## XIV.

### PRODUCTIONS VÉGÉTALES.

Le règne végétal de l'Afrique française est d'autant plus riche, que la températures à la fois très élevée et remarquablement douce de cette belle région, se prête à une grande variété de cultures. Les productions naturelles des pays situés entre les tropiques y croissent à côté des plantes de l'Europe méridionale; on pourrait dire qu'il n'y a presque point de végétaux nécessaires à l'existence de l'homme, recherchés pour la table du riche, employés par les échanges du commerce ou travaillés par l'industrie, qui ne prospèrent sous le beau ciel de l'Algérie.

La spontanéité est un des caractères les plus frappans de cette puissante nature. Elle a une exubérance de vitalité si communicative, qu'on en remarque les effets jusque dans les importations étrangères; les arbres de l'Europe et de l'Amérique, transplantés sur le sol de la régence, s'y propagent sans culture comme les productions indigènes.

Parmi le grand nombre de végétaux qui croissent naturellement, nous citerons d'abord les Lentisques, les Palmiers, les Arbousiers, les Genets épineux, les Agaves, les Myrtes, les Lauriers-roses, etc. Sous la forme de hautes broussailles, ils envahissent quelquefois la plaine, et presque toujours le versant des montagnes et des collines du littoral. Les grandes chaînes de l'Atlas se revêtent, vers la région supérieure, de masses de liéges, de chênes aux glands doux, de peupliers blancs et de genévriers de Phénicie, au milieu desquels on voit se dessiner çà et là la forme pyramidale du Pin de Jérusalem.

L'Arbousier porte un fruit très agréable au goût, de la couleur et de la forme d'une fraise, mais beaucoup plus gros. Le myrte produit une baie d'un goût un peu amer, qui devient noire en mûrissant.

L'Olivier, le Noyer, le Jujubier, l'Oranger amer, le Citronnier, le Grenadier, le Cactus, la Vigne et l'Absinthe, sont au nombre des productions spontanées du sol; ils poussent sur les montagnes, dans les vallées et les champs, et se mêlent aux tissus des haies, aux fourrés de broussailles, aux taillis des bois. L'Oranger et le Citronnier y sont d'une grande beauté; leurs fleurs et leurs fruits répandent en toute saison un parfum délicieux. A une élévation de six cents mètres, sur le versant septentrional de l'Atlas, on aperçoit encore des Orangers mêlés aux Cactus et aux Agaves; du côté du sud, les Figuiers vivent jusqu'à une hauteur de quatre cents mètres. Le Grenadier inculte est si fécond dans les environs d'Alger, que ses fruits, d'une parfaite maturité, s'y vendent à très bas prix (six, pour cinq centimes).

Les jardins, les champs, les habitations, dans les environs de la ville et dans les campagnes, sont pittoresquement entourés de haies de Cactus et d'Agaves. Le Cactus produit un fruit très rafraichissant, de la forme

d'une figue, dont les Arabes vivent en grande partie pendant six mois de l'année ; et les tiges, dépouillées de leurs nombreuses épines et hachées par morceaux, servent de nourriture aux pauvres, quand les végétaux sont peu abondans. Avec la feuille des agaves on fait une espèce de papyrus et un fil propre à former différens tissus et différentes cordes de trait.

Le Dattier, beaucoup moins commun que les autres arbres à fruit, vient aussi sur les collines et dans les vallées, au milieu des broussailles; souvent sa tige, remplaçant le palmier, s'élève comme une colonnette auprès du tombeau de marbre blanc sanctifié par la mémoire de quelque marabout. Les dattes, par la négligence des Arabes sans doute, plutôt que par le défaut de chaleur, ne mûrissent bien que vers le sud et dans l'immense contrée du Beled-el-Djérib, à laquelle elles ont donné leur nom (*Pays des Dattes*). Les fruits du Dattier nain sont peu estimés, quoique mangés par les indigènes; mais le cœur de cet arbuste, extrêmement tendre dans sa première croissance, est recherché pour les usages de la table.

Le Ricin, la Canne à sucre, le Cotonnier, le Cactus sans épines, le Henné, la Garance et le Lin, vivent à l'état sauvage.

Le Ricin, faible arbrisseau en Europe, prend les dimensions d'un arbre en Afrique. Depuis quelque temps son huile a été employée avec succès dans les savonneries: il donne deux récoltes par an. On rencontre partout le Cactus sans épines, nourriture ordinaire de l'insecte qui porte la cochenille dans le Nouveau-Monde.

Deux plantes tinctoriales, la Garance et le Henné, offrent des élémens de coloration à nos manufactures. Au lieu de la teinte vive et tranchée de la garance, le henné donne un brun-rouge d'une forte et belle couleur. Le henné est un bel arbrisseau, d'environ trois mètres de hauteur, et dont les nombreux rameaux font un angle presque droit avec le tronc. La colonie mauresque de Mostaganem en possédait autrefois de grandes cultures. C'est avec la feuille du Henné broyée en poudre fine, que les femmes maures et arabes se teignent les ongles, le dedans des mains, et la plante des pieds.

Plusieurs légumes, d'un usage journalier en France, tels que les Cardons, le Céleri, les Asperges, la Carotte, le Panais, poussent naturellement au bord des ruisseaux et à l'ombre des murailles.

Dans toutes les saisons, des fleurs sauvages tempèrent, par les charmes de leurs formes et la variété de leurs couleurs, l'éclat quelque peu sévère de la nature africaine. Une foule d'arbrisseaux odoriférans, les Myrtes, les Garous, la Lavande, l'Epine-vinette, etc., couvrent la campagne et parfument l'air des plus suaves émanations. Sur le vert plus ou moins foncé des broussailles et des haies, les fleurs du Cactus, des Grenadiers, des Rosiers sauvages, se détachent comme des points brillans, et partout le Laurier-rose forme, sur les bords des rivières et des ruisseaux, une lisière empourprée qui marque les sinuosités de leurs cours. Pendant l'hiver, au lieu d'une nappe de neige, on voit s'étendre, sur les côteaux, de riches tapis de Tulipes, d'Anémones, de Renoncules. Le printemps amène les Ornithogales, les Asphodèles, les Iris et le Lupin jaune qui forment de vastes champs; et avec l'automne paraissent la grande Scille et une multitude de petites fleurs de la même famille et de toutes les couleurs.

Nous n'avons pas encore parlé des différentes espèces d'arbres qui dominent dans les forêts et les bois de l'Algérie; ce sont le Chêne-vert, l'Olivier, l'Orme, le Frêne, le Chêne-liége, l'Aulne et le Pin. Il s'en faut de beaucoup que la régence soit aussi déboisée qu'on l'avait supposé. Depuis quelques années, les côtes, soigneusement explorées par nos navigateurs, leur ont apparu presque toutes couvertes de bois considérables. Les bois de Mazafran entre Coléah et Alger, d'El-Mazéra entre la plaine de Ceira et Mostaganem, de la Stidia ou de la Macta entre Masagran et l'embouchure de l'Habrah et ceux des terres de l'Oued-el-Ahral et de l'Oued-Nougha, méritent d'être distingués par l'étendue, la beauté et la vigueur des taillis.

On cite les forêts de Muley-Ismael et d'Msilah dans la province d'Oran, comme de puissantes et fécondes agglomérations d'arbres. Il y a de magnifiques forêts entre Bouja et le cap de Fer, et sur la route de Bone, dans le territoire de Djeb-Allah. Près de la Calle, au-delà des collines de cette ville, s'étendent plus de 20,000 hectares de belles forêts, coupées de lacs et de prairies, et peuplées de Chênes-liéges, d'Ormes, de Frênes et de Chênes-rouvres.

Ces terrains boisés fourniraient assez de liége pour toute la consommation de l'Europe, et la marine y trouverait beaucoup de bois courbes pour membrures de bâtimens. — Telles sont les richesses végétales que la nature sauvage fait naître spontanément, et avec une fécondité sans exemple, sur les terres de la région maritime de l'Atlas. Voyons maintenant la nature cultivée.

Nous retrouvons sur les terres cultivées par les Maures, les Arabes, les Kabyles, presque tous les végétaux que nous avons vus à l'état sauvage.

L'Olivier, le Noyer, le Noisetier, l'Amandier, le Jujubier, le Figuier blanc et le Figuier noir, le Grenadier, le Caroubier, le Bananier, le Palmier, le Dattier, l'Oranger doux et l'Oranger amer, les différentes espèces de Citronnier, le Cédrat, la Vigne, le Mûrier rouge, le Câprier, et enfin tous les arbres à fruits du centre de la France, le Pommier, le Cerisier, le Prunier, l'Abricotier, etc., peuplent les champs, les jardins et les vergers de l'Algérie.

L'état de l'agriculture, chez les Arabes, a amené la dégénérescence de quelques-uns de ces arbres ; mais la plupart sont des végétaux pleins de vigueur, d'éclat et de fécondité. C'est quelque chose de ravissant à voir, par exemple, que les superbes plantations d'orangers des campagnes de Blidah et de la plaine de Bone; on s'accorde à mettre les oranges d'Alger, pour la grosseur, le goût et le parfum, sur la même ligne que celles du Portugal, de Malte et de Candie. Les amandes, les pistaches et les raisins sont aussi d'une excellente qualité, et il s'en fait un commerce considérable.

Le district de Bone est célèbre depuis long-temps pour la rare beauté de ses jujubiers. Tout le monde

sait que cette ville a reçu des Arabes le surnom de Beled-el-Aneb, c'est-à-dire de Ville aux Jujubes. Les plus belles figues de la côte d'Afrique croissaient autrefois sur le territoire de Scherchel, et c'est de là qu'on les portait dans leur état de fraîcheur, aux marchés de Tenez et d'Alger,, et, quand elles étaient sèches, jusqu'à Constantine et Tunis, et dans toutes les villes de la Barbarie. On recueille aujourd'hui, au milieu de l'Atlas, des figues comparables à celles du midi de la France.

La culture du tabac est très répandue dans l'Afrique française, et y réussit parfaitement; on en connaît deux espèces : le *Nicotiana tabacum* et le *Nicotiana rustica;* la dernière est la plus commune et la plus estimée. Le tabac d'Alger se fait remarquer par sa rapide croissance, sa végétation vigoureuse et l'ampleur de ses feuilles: avec un meilleur procédé de fabrication, celles-ci donneraient un produit qui ne le céderait en rien au macouba de la Martinique.

Le Lin, autrefois si abondant dans le Canton de Scherchel, et le Henné, toujours très cultivé au pied des montagnes de l'Atlas, peuvent être comptés au nombre des cultures les plus productives de notre colonie d'Outre-Méditerranée. Les Indigènes n'ont jamais su tirer qu'un médiocre parti de l'indigo; cependant cette plante mûrit très bien dans l'Algérie, et y est largement pourvue de matière colorante, et peut y donner jusqu'à deux ou trois récoltes par an.

On voit partout des champs de blé, d'orge, de maïs, de millet et de sorgho, qui abondent surtout dans la province de Constantine : on fait un excellent fourrage avec leurs feuilles, quand les extrêmes chaleurs dessèchent l'herbe des pâturages. De grandes rizières occupent une partie des plaines qui s'étendent d'Alger à Oran.

Toutes les plantes fourragères d'Europe, le Sainfoin, la Luzerne, le Trèfle, les Vesces, foisonnent dans les immenses pâturages de la Métidja.

Les jardins potagers des Maures ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien fournis que les nôtres; des Melons, des Pastèques, des Concombres, des Citrouilles, des Oignons, des Choux, des Poivres longs, des Tomates, voilà leur fonds ordinaire; mais les légumineuses que nous avons importées dans l'Algérie viennent à merveille et donnent jusqu'à huit récoltes par an. En plaine, on cultive des Pois, des Lentilles, des Fèves, qui servent aux exportations du commerce, à la consommation intérieure et principalement à la nourriture des pauvres et des gens de la campagne.

En Afrique, il n'y a point, à proprement parler, de suspension complète dans l'œuvre de la production : celle-ci parcourt, pour ainsi dire, un cercle perpétuel d'enfantement, depuis les premiers jours de l'été, jusqu'aux derniers jours de l'hiver. A l'époque où les froids sévissent le plus rigoureusement de notre côté de la Méditerranée, la douceur du ciel produit à Alger les primeurs qu'on n'obtient en France qu'avec beaucoup de peine et de frais; ce qui fait dire que, pour les végétaux d'origine étrangère, l'hiver est moins un obstacle que l'été à l'abondance des produits.

Au mois de janvier, les arbres, dépouillés seulement depuis quelques semaines, commencent à se couvrir de nouvelles feuilles. Le blé, l'orge, le sainfoin et la luzerne, revêtent les champs d'une belle verdure et d'abondans pâturages. Les pommiers, les citronniers, les orangers à chaude exposition, les amandiers, les guigniers, sont en fleurs; et bientôt après on récolte dans les potagers des Fraises, des Petits-Pois, des Asperges, toutes sortes de salades, des Betteraves, des Pommes de terre, des Navets, des Carottes et des Choux-fleurs. En février, s'épanouit la fleur de l'Abricotier, du Jujubier, du Cerisier. Le Figuier fleurit en mars, le Grenadier et le Myrte en avril, la Vigne en juin. Quelques arbres sont chargés de fleurs et de fruits pendant toute l'année.

L'extrême précocité de la floraison suppose celle de la production. En janvier, les Bananes sont mûres; en mars, les Cerbouses; en avril, les premières amandes vertes; en juin, les Raquettes, les Jujubes, les Figues; en juillet, le Raisin; en août, la Grenade; le Pommier et le Poirier donnent deux récoltes, l'une en mars, l'autre en octobre; on moissonne l'Orge et le Blé à la mi-juin et dans les premiers jours de juillet.

Presque tous les végétaux grandissent sous l'influence du soleil de l'Algérie; le Fenouil, les Carottes et quelques autres ombellifères prennent un développement gigantesque; les Panais projettent quelquefois des pousses qui atteignent trois mètres de hauteur. On a vu des Coins gros comme de petites Citrouilles, des Choux-fleurs ayant près d'un mètre de diamètre, et des feuilles de mauve assez larges pour couvrir une assiette, et dont les tiges étaient de grands arbrisseaux. Les plantes fourragères atteignent, sans culture, un développement à peine croyable. Dans leurs expéditions, nos cavaliers disparaissent quelquefois presque en entier au milieu de l'épais fourré des herbes sauvages, et celles-ci, loin de perdre en qualité ce qu'elles gagnent en croissance, sont excellentes pour la nourriture du bétail et des chevaux.

Les broussailles, formées des Palmiers nains, de Lentisques, d'Ajoncs, s'élèvent quelquefois jusqu'à deux ou trois mètres au-dessus du sol. Quelque élevés que soient les arbustes sauvages, les Cactus les dépassent encore de plusieurs mètres. La taille des Orangers et des Citronniers égale presque celle de nos plus beaux arbres fruitiers. Le Jujubier, l'Olivier, le Caroubier atteignent des dimensions extraordinaires.

Les ceps de vigne sont d'une grosseur prodigieuse, et ils portent des grappes si énormes, qu'elles ne peuvent tenir sur les balances ordinaires de nos marchands d'Europe.

## XV.

### CLIMAT.



Situé dans la plus chaude moitié de la zône tempérée, mais loin encore du Tropique, l'état d'Alger doit à cette heureuse position, ainsi qu'à l'élévation montueuse du sol et au voisinage de la mer, un climat assez doux sur les pentes septentrionales de l'Atlas. Les saisons se succèdent sans ressauts; d'un bout de l'année

à l'autre, les indications du baromètre ne varient guère que d'un pouce. Pendant les mois de mars, avril, mai et juin, l'air est très agréable aux environs d'Alger ; les jours de mauvais temps y sont rares. Puis vient la saison des chaleurs qui se prolongent jusqu'au mois de novembre : alors la terre est aride et desséchée, les sources tarissent et la campagne est livrée à l'ardeur dévorante du soleil. Enfin, pendant les mois de décembre, janvier et février, règne la saison des pluies, quelquefois interrompue par de beaux jours.

La plaine de la Métidja est souvent, le matin, couverte de brouillards, qui s'élèvent un peu sur la pente septentrionale du Petit-Atlas ; le massif en a rarement : ils n'y durent jamais long-temps.

Les vents les plus fréquens sur la côte d'Alger sont ceux du nord et du nord-ouest ; c'est depuis novembre jusqu'en avril qu'ils règnent avec le plus de force. Les vents du sud et du sud-est soufflent moins souvent ; les plus rares sont ceux de l'est et de l'ouest.

Le vent du désert (*Khamsin* de la Régence, *Semoun* des Arabes) fait souvent sentir sa maligne influence sur le nord de l'Afrique. Il s'annonce à Alger par une espèce de brouillard qui se montre sur le Petit-Atlas ; la chaleur devient insupportable et le vent ne tarde pas à arriver. Les hommes et les animaux, affaiblis et pouvant à peine respirer, sont obligés de chercher un abri : il dure rarement plus de vingt-quatre heures. C'est au mois de septembre qu'il souffle le plus fréquemment.

« Les orages sont rares à Alger, dit M. Rozet, mais ceux qui éclatent sont extrêmement violens ; l'air est alors chargé d'une grande quantité d'électricité, les éclairs embrasent l'atmosphère, et le tonnerre roule avec un fracas épouvantable ; je l'ai vu tomber plusieurs fois en hiver. La masse d'électricité répandue dans l'air donne lieu, comme on sait, à une foule de phénomènes curieux.

» Quelques-uns de ces phénomènes se manifestent, en Afrique, avec une intensité inconnue en Europe. Le 8 mai 1831, après le coucher du soleil, toute l'atmosphère était en feu, le tonnerre grondait continuellement et les éclairs sillonnaient les airs dans toutes les directions. On aperçut alors aux extrémités des mâts de pavillon, qui sont en grand nombre dans l'intérieur d'Alger et sur les forts environnans, une lumière blanche en forme d'aigrette, qui persista pendant une demi-heure. Des officiers du génie, qui se promenaient, tête nue, sur la terrasse du fort Bab-Azoun, furent très étonnés de sentir leurs cheveux se dresser et de voir une petite aigrette à l'extrémité de chacun de ceux de leurs camarades. Quand ils levaient les mains en l'air, il se formait deux aigrettes au bout de leurs doigts, lesquelles disparaissaient aussitôt qu'ils les abaissaient. Pour vérifier complètement le fait, ces messieurs firent venir sur la terrasse dix soldats, sur lesquels ce phénomène se reproduisit à l'instant même et avec une égale intensité. Les officiers et les soldats éprouvèrent des contractions nerveuses dans les membres, et une lassitude générale, principalement dans les jambes. »

Quoique le froid ne soit pas aussi intense en Barbarie que dans le centre de la France, on en souffre peut-être davantage quand il se fait sentir. Toutes les fois que le thermomètre descend au-dessous de 6°, ce qui a toujours lieu par les vents du nord et du nord-ouest, il fait un froid humide extrêmement désagréable. Comme les maisons sont toutes appropriées à la saison d'été et qu'il n'y a pas de cheminée dans les appartemens, on y trouve l'hiver assez rigoureux. Les Maures et les Arabes supportent le froid aussi bien et peut-être mieux que les étrangers ; ils se couvrent cependant plus qu'à l'ordinaire, plusieurs mettent deux bernous, mais ils conservent toujours les jambes nues.

Si l'on veut aussi juger les questions de climat et de température générale par les produits de la végétation, il n'est pas inutile d'invoquer le témoignage des anciens qui ont observé ces localités. Léon l'Africain nous fournira, à cet égard, des renseignemens précieux :

« En mars, dit-il, tous les arbres se couvrent de fleurs ; en avril se nouent presque tous les fruits ; la fin de ce mois et le commencement de mai donnent des cerises mûres. A la mi-mai, on cueille des figues, et dans quelques lieux à la mi-juin, on trouve des raisins mûrs. Les poires, les oranges et les prunes atteignent leur maturité en juin et juillet. Les figues d'automne (c'est-à-dire la deuxième récolte) mûrissent en août. Mais c'est en septembre que les figues et les pêches sont le plus abondantes. Après la mi-août, on fait sécher une partie des raisins au soleil. Avec le surplus des grappes on fait du vin et du moût, surtout dans la province de Rifa. En octobre, on recueille le miel, les grenades et coings ; en novembre, les olives, qu'on abat à coups de gaules, quoiqu'on sache que ce procédé est nuisible aux arbres : mais les oliviers sont si élevés qu'on ne peut atteindre les fruits avec des échelles ordinaires. Il y a une espèce de grosses olives impropres à faire de l'huile et que les habitans mangent lorsqu'elles sont mûres. Les Africains comptent le printemps du 15 février au 18 mai ; pendant cette période, ils ont une température très douce. Si du 25 avril au 5 mai, il ne tombe pas de pluie, ils en tirent un mauvais augure pour leurs récoltes. L'été dure pour eux depuis le 19 mai jusqu'au 16ᵉ jour du mois d'août, période pendant laquelle l'air est extrêmement chaud et le ciel constamment serein. Si par hasard il tombe de la pluie en juillet et août, tout l'air est infecté et donne aussitôt naissance à des fièvres pestilentielles, dont il est bien difficile de guérir lorsqu'on en est attaqué. Ils comptent l'automne du 17 août jusqu'au 16 novembre. En août et septembre la chaleur diminue. L'époque comprise entre le 15 août et le 15 septembre est appelé le *four* de toute l'année, parce que c'est alors que mûrissent les figues, les coings et les autres fruits du même genre. Enfin, ils comptent l'hiver depuis le 15 novembre jusqu'au 14 février. Les labours se font en octobre sur les montagnes, dans les plaines à la fin de novembre. Les Africains regardent comme les plus chauds de l'année les quarante jours qui suivent le 12 juin, et comme les plus froids ceux qui commencent au 12 novembre. »

Mais toutes ces observations sont spécialement applicables aux côtes et ne peuvent convenir aux grands plateaux de l'intérieur, surtout à la situation de Cons-

tantine. Le dattier n'y croît pas, du moins les fruits n'y arrivent pas à leur maturité. Les dattes y sont apportées du midi de l'Afrique. Le latanier y vient, mais il y est maigre et chétif. Cependant ces deux arbres croissent, le second dans la Provence, le premier sur les côtes de Gênes, où il s'élève à une grande hauteur. A Alger, dont la température moyenne est d'environ 21° centigrades, les dattes mûrissent bien, quoique inférieures en qualité à celles du midi de l'Afrique.

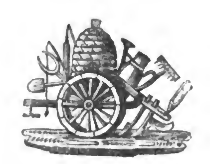
A Milah, près de Constantine, les pommes et les poires, originaires du nord de la France et du midi de l'Allemagne, ont une saveur excellente; la ville même a tiré son nom de l'abondance de ces fruits; tandis que ces arbres importés de l'Europe ont dégénéré sur la côte. A Média, qui est moins éloigné de la côte de Constantine, cactus, agaves, grenadiers, orangers ont disparu; ce sont nos arbres de France qui les remplacent.

Enfin, la neige et le froid extraordinaire qui, dans la première expédition de Constantine, ont si cruellement éprouvé nos soldats, peuvent encore nous donner une idée juste du climat de cette province, si différente, en cela, du reste de l'Algérie. Tout nous prouve que sur ce point la température est moins chaude que dans quelques endroits de la Provence, ce qui tient à la hauteur des plateaux.

La chaîne de l'Edough, voisine de Bone, est couverte de neiges pendant tout l'hiver. Le châtaigner y atteint de grandes dimensions et y donne de bons fruits. Une partie de la chaîne du Jurjura est constamment blanchie par les neiges. Il n'est pas surprenant, dès-lors, que cette province soit préservée de l'influence morbifique des chaleurs qui causent de si grands ravages dans les autres parties de la colonie.

Toutefois, certaines localités y auraient besoin d'être assainies, car les mortalités annuelles ont souvent dépeuplé les anciens établissemens de la compagnie d'Afrique. Entre la Calle et Bone, il existe plusieurs grands lacs, qui répandent au loin des exhalaisons pestilentielles. La plaine de Bone elle-même est basse, sablonneuse, baignée en partie par les eaux, couverte de marécages. Il existait autrefois des canaux pour recevoir les eaux pluviales; mais l'insouciance des Turcs les a laissé combler par les sables et les débris de rochers que charrient les torrens; aujourd'hui les eaux ne trouvant plus d'écoulement se répandent dans la plaine et forment des marais qui occasionent des fièvres.

Le climat est sain dans la province d'Oran: il est chaud, mais les chaleurs n'y sont point insupportables, à cause des brises périodiques qui y règnent pendant l'été. Les principes qui développent ailleurs des fièvres intermittentes, souvent mortelles, n'existent point dans la province; cependant, les changemens subits de température et l'usage immodéré des fruits et des boissons produisent, si l'on n'use de précautions, des maladies dangereuses.





Fondation d'Icosium.

# ÉPOQUE HÉROÏQUE.

ORIGINES LYBIENNES. — PREMIÈRES MIGRATIONS. — FONDATION D'ICOSIUM. — ATLAS ET ANTÉE. — COLONIES.

## I.

### ORIGINES LYBIENNES.

C'est des Phéniciens que les Grecs avaient emprunté le peu de connaissances positives qu'ils possédaient sur l'Afrique Septentrionale et les contrées de l'occident. Mais l'on conçoit que ces notions, se transmettant d'un peuple navigateur et commerçant à une nation douée d'un caractère éminemment poétique, aient dû perdre cette forme précise et positive qui résulte d'une exploration bien faite. De là, des fables sans nombre, des récits où la vérité est cachée sous le mythe, des descriptions pleines d'incertitude, des aperçus qui changent d'un siècle à l'autre, des confusions de peuples, de dates et de limites, qui ne laissent aucune ressource sûre pour l'histoire primitive de ces contrées.

Les annales des Phéniciens ne sont point parvenues jusqu'à nous, et nous n'avons que les auteurs Grecs, et les Romains, bien postérieurs encore, pour nous guider; aussi sommes-nous obligé d'invoquer comme eux la fable et l'histoire, d'éclairer le mythe par des conjectures, de suppléer souvent à l'infécondité du récit par l'induction.

Les premiers écrivains de la Grèce donnèrent le nom général de Lybie à toutes les contrées de l'Afrique situées à l'ouest de l'Egypte, et celui d'Ethiopie à celles qui étaient au sud. Ce nom de Lybie, ils le tenaient des Phéniciens, car on est fondé à croire qu'il dérivait de l'hébreu *Lebahim*, *ardent*, mot qui appartenait aussi à la langue phénicienne avec laquelle l'hébreu avait de nombreux rapports. Mais l'imagination des Grecs fit de Lybie une fille d'Epaphus, roi d'Egypte, qui avait, disait-on, fondé Memphis; ce qui pourrait faire soup-

çonner que dans leur pensée les peuplades des Lybiens étaient des colonies égyptiennes.

Pour eux, cette vaste presqu'île africaine ne formait point une division distincte du monde connu, car ils rattachaient l'Egypte à l'Asie, à cause des nombreux rapports de civilisation, de religion, de conquête, qui les unissaient l'une à l'autre; et la Lybie formait avec la fabuleuse Atlantique, la Sicile et l'Italie Méridionale, les terres de l'Hespérie ou du Couchant.

Plus tard cependant, lorsque leurs navigateurs eurent fondé Cyrène sur la côte d'Afrique, reconnu les mers de Sicile et d'Italie, établi des colonies et des relations dans toutes ces contrées, des divisions géographiques plus correctes furent appliquées à toutes ces terres occidentales, et le nom de Lybie fut restreint à la partie de ce continent qui avoisinait l'Egypte. Elle se divisa alors en Marmarique et Cyrénaïque; puis le reste du littoral reçut, suivant des démarcations assez précises, les noms d'Afrique propre, Numidie et Maurasie ou Mauritanie. Dans l'intérieur étaient l'Ethiopie au sud de l'Egypte et de la Lybie; et la Gétulie, occupant toute la chaîne de l'Atlas.

Alors la dénomination générale d'Afrique fut appliquée à l'ensemble de ces contrées, et l'on en forma une partie distincte du monde connu. Ce mot signifiait *privé de froid* (1). et caractérisait parfaitement la situation de ce continent. Toutefois, si l'on en croit quelques orientalistes, il faudrait en chercher l'étymologie dans l'arabe *phéric*, qui signifie un *épi*, désignation par laquelle on aurait voulu marquer la fertilité prodigieuse du sol; ou bien encore, elle dériverait d'un roi d'Yémen *Ilfiriqui*, dont une invasion fort ancienne aurait laissé des souvenirs parmi ces nations, et qui aurait imposé son nom au pays.

Quoi qu'il en soit de ces prétentions diverses, sur lesquelles nous ne pouvons prononcer, il reste constant que le nom de Lybie est le plus ancien qui soit mentionné dans l'histoire, et que les premières traditions de tous ces peuples se confondent dans une même incertitude, parce qu'ils furent des derniers appelés à la civilisation.

## VII.

### PREMIÈRES MIGRATIONS.

En circonscrivant notre attention sur la région de l'Atlas, la seule qui doive nous occuper ici, il nous sera facile de reconnaître que les Gétules formèrent le noyau primordial de la population. Ils étaient réputés *autochtones*, et Antée, leur roi, est appelé *Fils de la Terre*. Dans les traditions profanes, nulle trace n'apparaît qui rappelle leur premier établissement. Mais si nous remontons aux sources bibliques, si nous étudions la dispersion des tribus chaldéennes, après la confusion de Babel, on verra que la filiation de ce peuple se rattache avec quelque certitude à la postérité de Cham, qui, d'après le témoignage des Ecritures, fut le père des Africains. Suivant Josephe et St. Jérôme, *Chavilah* ou *Havilah*, fils de Chus et petit-fils de Cham, s'établit dans l'Arabie-Heureuse, et fonda la peuplade des *Chaulotœi;* or, comme les Arabes ont conservé le souvenir d'une migration de cette tribu vers l'occident, ces deux autorités ont conclu que les Gétules ont tiré de là leur origine, et ils y ont été amenés par la charpente des deux noms.

Les Gétules avaient occupé long-temps, sans doute, tout le plateau Sub-Atlantique, lorsqu'ils furent refoulés dans l'intérieur des terres par une armée de Mèdes, d'Arméniens et de Perses, qu'Hercule, disait-on, traînait après lui. Le souvenir de cet événement était consigné dans les Livres Puniques, qui avaient appartenu au roi Hiempsal, et Salluste, qui le rapporte, ajoutait foi à ce récit. Mais comme ce personnage d'Hercule était essentiellement phénicien, nous ne devons adopter de ce récit que le fait même de la migration, sans expliquer comment Hercule aurait eu une armée de Mèdes avec lui.

Le récit bien plus précis d'une autre invasion a été conservé par Procope. Cet auteur, s'appuyant sur le témoignage unanime de tous les historiens anciens de la Phénicie, assure que lors de l'invasion de la Palestine par Jésus, fils de Navé (Josué), tous les peuples qui habitaient la région maritime, depuis Sidon jusqu'à l'Egypte, et qui étaient soumis à un seul roi, les Gergéséens, les Jébuséens et les autres peuples de noms divers du pays de Chanaan, qui sont inscrits dans les Livres historiques des Hébreux, abandonnèrent leur patrie et se portèrent à travers l'Egypte, dans l'Afrique. Ils s'étendirent jusqu'aux colonnes d'Hercule, occupèrent la région septentrionale tout entière, et fondèrent, dans ce vaste pays, un grand nombre de villes dans lesquelles la langue phénicienne fut long-temps en usage. Cette assertion est confirmée par plusieurs Pères de l'Eglise africaine, qui ont tous remarqué l'affinité de l'hébreu et du punique. « Ces émigrés, ajoute Procope, ont construit un château fort dans une ville de Numidie, au lieu où est la ville appelée maintenant *Tigisis ;* là, près d'une source très abondante, sont deux colonnes de marbre blanc, portant une inscription en langue phénicienne gravée, et qui exprime ces mots : *Nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du brigand Jésus, fils de Navé.....* » (1). Tous ces détails sont trop précis pour pouvoir être révoqués en doute.

Il faut mentionner encore une invasion des Lybiens, voisins de l'Egypte, dans la Gétulie. Ce fait résulte de divers passages d'Hérodote et de Salluste, qui rappellent nettement que les *Nomades-Lybiens* s'accrurent si prodigieusement, qu'ils furent obligés d'envahir le pays appelé dans la suite, d'après eux, *Numidie*, où ils s'établirent. Le même fait était consigné dans les Livres puniques d'Hiempsal.

(1) Du grec ἀ privatif et φρίκη, *froidure*.

(1) Moyse de Khorène, qui vivait un siècle avant Procope, cite aussi l'inscription de Tigisis.

Ainsi la Gétulie a déjà changé de face. Ce peuple sédentaire s'est retiré dans les gorges de l'Atlas. Le pays est occupé par des Arabes, des Mèdes, des Arméniens, des Perses, des Phéniciens, des Lybiens, les uns agriculteurs, les autres commerçans, d'autres enfin nomades. C'est du mélange de tant de tribus diverses, appelées toutes *Barbares* par les Grecs, et où dominait cependant l'élément gétule, qu'est dérivée la nation Berbère, qui occupe encore aujourd'hui une partie du sol.

Ceux des Gétules qui se conservèrent purs de toute altération dans leur type primitif, ne furent civilisés qu'au temps de Jugurtha. Ce prince leur apprit à garder leurs rangs et à observer les autres règles de la discipline militaire. Il s'en servit comme d'utiles auxiliaires contre les Romains. Pendant long-temps ils n'avaient eu aucune forme de gouvernement. Ils étaient grossiers, se nourrissaient de la chair des bêtes sauvages, mangeaient par terre, erraient çà et là et passaient la nuit dans l'endroit où ils se trouvaient. Hercule, au rapport de Salluste, essaya de les policer, mais ses efforts n'eurent qu'un résultat passager, car ils ne construisirent jamais de ville et ils continuèrent d'habiter des cavernes, à la manière des Troglodytes.

## III.

### FONDATION D'ICOSIUM.

Il est, certes, bien difficile de remonter jusqu'à l'origine de toutes les villes qui furent bâties sur le littoral. Les noms de leurs fondateurs sont inconnus, les faits qui constituent leur histoire sont absolument nuls. C'est à peine si l'on peut préciser leur nom et conjecturer leur emplacement. Toutefois, nous avons dit plus haut quelques mots sur Tigisis, essayons de faire connaître Icosium.

Si l'on en croit une légende enfouie d'abord dans les poèmes cycliques de la Grèce, d'où elle passa dans les anciennes géographies, l'origine d'Icosium remonte au temps des expéditions d'Hercule. Ce héros, après avoir rempli l'orient de ses exploits, voulut aussi étendre jusqu'à l'occident le culte des dieux et les bienfaits de la civilisation.

Il franchit l'Egypte, fonda quelques temples en Lybie; et côtoyant le rivage de la mer, il fit de nombreuses incursions dans les terres des barbares, domptant les monstres, punissant les tyrans, enseignant aux hommes les arts utiles et les douceurs d'une vie calme.

Arrivé dans les plaines qui se déroulent bien au delà des Syrtes, l'aspect du pays charma ses compagnons; plusieurs d'entre eux lassés de ses courses aventureuses dans des régions inconnues le laissèrent poursuivre sa route et résolurent de s'arrêter là.

« Pourquoi chercherions-nous de nouveaux hasards, se disaient-ils les uns aux autres? que nous importent les monstres et les tyrans? Nous travaillons pour la gloire d'un chef; nous usons notre vie à façonner ou à combattre des peuples qui nous oublient ou nous maudissent; l'ingratitude ou la haine nous attend dans une carrière aussi orageuse. Fixons plutôt ici notre sort et laissons les périls aux plus téméraires. »

Ils choisirent donc à l'entrée d'un golfe riant un endroit convenable pour leur objet, adossé à une colline et défendu du côté de la mer par une masse de rochers. Ils taillèrent des pierres, équarrirent des troncs d'arbres et construisirent une petite ville, où ils appelèrent les habitans à demi sauvages de la contrée.

Quand vint le moment de donner un nom à la colonie, ils ne surent plus auquel d'entre eux serait réservé cet honneur. Ils étaient tous égaux, ne connaissaient point de chef, et ils craignaient de se donner un maître.

Après quelques hésitations, ils convinrent de perpétuer le souvenir de cette naïve incertitude dans le nom même de leur ville : et comme ils étaient *vingt*, ils l'appelèrent *Icosium*, d'un mot grec qui exprime ce nombre (1).

Or cet Icosium, qui s'effaça depuis dans l'histoire, et est à peine mentionné dans les géographes Romains, était précisément bâti sur l'emplacement même où est notre Alger, cette colonie de la France, qui recueille ses vieux souvenirs et ne laisse pas d'être fière d'une si haute antiquité.

Long-temps, sans doute, on a hésité a reconnaître cette synonymie. On a cru qu'Alger avait été fondée sur les ruines de *Julia Cæsarea*, de *Rusconia*, d'*Iomnium;* mais le calcul plus précis des anciennes distances a prévalu et le site d'Icosium n'est plus contesté de personne.

Tout récemment encore ceci a été confirmé par la découverte d'une inscription trouvée dans les ruines d'un édifice. Elle montre que les Romains avaient conservé à cette ville antique le nom de *colonie des Icositains* (2).

D'autres ont attaqué la légende elle-même, et ont regardé comme fabuleux le récit de ce voyage aventureux. Mais ce doute ne s'appuie sur aucune raison solide, et le fait est bien dans les mœurs de l'antiquité. Hercule est un personnage symbolique sous lequel les Phéniciens avaient voulu représenter le génie du commerce et de la civilisation, génie tutélaire de leur patrie. Les expéditions de ce héros ne sont autre chose que celles de ce peuple lui-même, comme nous le verrons bientôt; et quant aux détails de ses combats

(1) En grec εἴκοσι, *vingt*.

(2) Voici cette inscription, qu'on peut lire aujourd'hui sur une pierre tirée de cette vieille construction :

I. SITTIO. M. F. QVR.
PLOCAMIAN
ORDO
ICOSITANOR
M. SITTIUS S. P. F. QVR
CAECILIANUS
PRO FILIO
PIDOTISSIMO
H. R. I. R.

contre les géans et les monstres, n'est-ce pas une bien vive allégorie de la civilisation elle-même, qui refoule la barbarie et qui fait la conquête du monde sur les tyrans de l'époque primitive? Le culte de ce héros a pu être embelli sans doute par les Grecs, qui ignoraient la portée de ces symboles chez les Phéniciens, mais il n'est pas difficile de reconnaître la réalité sous cette poésie, et d'admettre le fond en rejetant quelques accessoires.

L'indifférence des compagnons d'Hercule dans le fait spécial qui nous occupe, est une nouvelle preuve de la vérité de cette expédition. C'est le propre du génie d'être trahi dans les découvertes qu'il médite. Tous ceux qui ont essayé d'initier l'humanité à un ordre meilleur ont été victimes de leur foi dans l'avenir: Orphée est déchiré par les Bacchantes, Socrate est condamné par les Athéniens à boire la ciguë, Christophe Colomb allant à la découverte d'un nouveau monde essuie les murmures de son équipage et l'ingratitude de sa patrie. N'est-ce pas trait pour trait l'image des vingt fondateurs d'Icosium, qui se rebutent dans le cours d'une expédition périlleuse, et qui abandonnent leur chef parce qu'ils ont trouvé quelque part un sol fertile et comme une nouvelle patrie?

## IV

### ATLAS ET ANTÉE.

Hercule poursuivant ses explorations avec le reste de sa troupe, arriva dans la Mauritanie, divisée alors entre plusieurs princes, dont les traditions n'ont conservé que le nom d'Atlas et celui d'Antée.

Atlas avait sept filles, nommées Atlantides, qui furent enlevées par Busiris, roi d'Egypte; mais Hercule les délivra et les rendit à leur père, qui, par reconnaissance, lui enseigna l'astronomie. Hercule apporta dans la suite cette science en Grèce, après l'avoir perfectionnée avec Atlas, et c'est pour cela que la fable dit qu'il aida ce roi à soutenir le fardeau des cieux.

Les connaissances astronomiques d'Atlas ne sauraient être révoquées en doute, car toute l'histoire de ce prince forme une espèce de cycle inscrit dans les constellations de la zone septentrionale. Ses filles sont les Pléiades. Persée et Méduse, qui jouent un si grand rôle dans les légendes de la Mythologie de cette contrée, figurent aussi dans ces symboles célestes; et quoique nous ayons perdu le sens de ces mythes, il n'en reste pas moins constant qu'ils furent dans l'origine l'expression de certains événemens héroïques. Il nous suffirait de constater ici que l'astronomie fut en honneur dans ces contrées, et que l'on peut, avec quelque fondement, attribuer à cette époque l'origine de plusieurs groupes ou figures d'étoiles dont les noms ne proviennent point de l'Egypte ou de la Chaldée.

Antée, autre prince de la Mauritanie, fit au contraire une guerre cruelle à Hercule. Les secours nombreux que lui fournissait la Lybie, sa première patrie, le mirent en état de remporter sur lui quelques avantages. Mais ce héros ayant fait prisonnier un corps de Maures ou de Lybiens qui marchait pour soutenir Antée, obtint enfin une victoire complète. Cette action décisive le mit en possession des trésors de ce prince. C'est ce qui donna lieu à la fable qu'Hercule, dans son combat contre Antée, ayant remarqué que son ennemi recevait de nouvelles forces chaque fois qu'il touchait la terre sa mère, l'éleva enfin en l'air et l'étouffa entre ses bras; elle ajoute qu'il vainquit le dragon, gardien du jardin des Hespérides, et qu'il se rendit maître des fruits d'or qui y croissaient.

Bochart croit que ce récit fait principalement allusion aux combats sur mer, dans lesquels Hercule eut ordinairement l'avantage, quoique Antée reçût des renforts de temps en temps; et qu'enfin il le défit dans un combat naval. Le même auteur pense que la stature gigantesque d'Antée marquait la grandeur des vaisseaux dont ses flottes étaient composées, et que les pommes d'or célébrées par les mythologistes figuraient les trésors dont la défaite d'Antée procura la possession à Hercule.

## V.

### COLONIES.

Nous devons, pour confirmer ce qui a été déjà dit sur le personnage d'Hercule, tel que l'expose le mythe, et pour compléter les faits qui appartiennent à cette époque primitive de l'Afrique Septentrionale, observer, d'après Heeren (1), que les colonies des Phéniciens s'échelonnèrent d'abord de l'est à l'ouest sur les côtes de la Méditerranée, depuis les confins de l'Egypte jusqu'au détroit de Gadès. Leurs voyages durent suivre cette direction, comme on est porté à le croire quand on lit ce qui reste de leurs traditions, telles qu'elles étaient dans leur forme native, avant qu'elles fussent défigurées par les Grecs.

Hercule, dit-on, entreprit son expédition avec une flotte nombreuse, rassemblée dans l'île de Crète. Il traverse l'Afrique, y introduit l'agriculture, fonde la grande ville d'Hecatompylos (2) et combat Antée. Il arrive ensuite au détroit, d'où il passe à Gadès; il soumet l'Espagne, en emporte un riche butin et s'en retourne par la Gaule, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile.

Or, ce n'est là qu'une narration épique et allégorique de la propagation du peuple phénicien par le commerce et la navigation. Hercule y est visiblement le Dieu tutélaire de la métropole et de ses colonies, et, par conséquent, le symbole de cette nation. La plupart des traits

(1) De la Politique et du Commerce, chez les peuples de l'Antiquité.

(2) *Hecatompylos* était une grande ville située dans l'intérieur des terres de Carthage, et qui, plus tard, fut prise par les Carthaginois.

de cette allégorie s'expliquent d'eux-mêmes. Elle n'a pu prendre naissance que chez un peuple navigateur : car on équipe une flotte pour cette expédition d'outre-mer; on lui assigne pour rendez-vous l'île de Crète, comme étant la mieux située, ce qui indique que les Phéniciens ne songèrent à s'étendre dans la partie occidentale de la Méditerranée, qu'après avoir bien assuré leur domination dans les îles orientales de cette mer. Aussi n'est-ce pas un peuple qui ne tendit qu'à détruire et à conquérir. Il répand la civilisation partout où il se montre; il enseigne aux barbares l'agriculture, et vient à bout de les habituer à des demeures fixes. Et dans quel lieu opère-t-il de si utiles changemens? Dans les pays colonisés par lui, l'Afrique, la Sicile, la Sardaigne, etc. Ainsi ce récit, tel que les légendes l'ont conservé, est d'accord avec la réalité. Les Phéniciens s'étaient établis sur les bords de la Méditerranée, leurs colonies étaient presque toutes des villes littorales, on peut en conclure que ce fut au commerce qu'elles durent leur fondation.

On ne peut rapporter avec quelque raison l'établissement de ces colonies qu'aux beaux jours de la Phénicie, lorsque le commerce et la navigation de Tyr firent des progrès si admirables, c'est-à-dire dans l'intervalle du temps qui s'écoula depuis David jusqu'à Cyrus (1000-550 av. J.-C.). C'est dans cette période que les données les plus positives nous autorisent à placer la fondation de plusieurs villes importantes de la côte, et notamment d'Utique, d'Adrumette, de Carthage, d'Hippone, de Leptis; ce qui doit paraître d'autant plus plausible, que presque toutes les colonies phéniciennes sont appelées expressément des *Filles de Tyr*, ville qui ne commença à prospérer qu'au temps dont nous parlons, et postérieurement à Homère, qui ne la connut pas, quoiqu'il parle souvent de Sidon.

Sans doute les premiers voyages du peuple phénicien remontent au-delà de cette époque florissante, comme le prouvent la migration de Cadmus en Béotie, la fondation de Thèbes, surtout l'expédition d'Hercule; toutefois, leurs établissemens commerciaux ne se développèrent qu'après de longs essais. Il est certain qu'ils ouvrirent de bonne heure des relations avec les peuples de l'Atlas; mais elles n'eurent point d'importance. Leurs efforts furent dirigés avec plus de suite sur Utique et Carthage, dont la situation était admirable; et c'est cette dernière ville qui dut enfin coloniser puissamment tous les points du littoral.

Les destinées de Carthage eurent une si grande influence sur celles de la Numidie, qu'il n'est pas hors de propos de montrer ici ses premiers accroissemens. Elle fut fondée vers le neuvième siècle qui précéda l'ère chrétienne, par une colonie de Tyriens, qui s'établirent en un lieu de la côte, où des navigateurs de leur patrie avaient créé quelques relations. Elle était conduite par Elise, appelée aussi Didon, sœur de Pygmalion, roi de Tyr. Cette princesse s'étant enfuie de sa patrie avec son frère Barca, bâtit Carthage, ou du moins agrandit cette célèbre ville, dont les premières assises étaient déjà posées sans doute. Elle y apporta les richesses de son époux Sichée, en éleva les murs et y construisit une forte citadelle. Le commerce, dès-lors, s'y développa avec succès par l'industrie des Tyriens, et, de tributaire qu'elle dut être d'abord, elle finit par jeter sur toutes les côtes voisines ce grand réseau de colonies qui firent affluer vers elle toutes les richesses de l'occident, et lui permirent de disputer à Rome elle-même l'empire du monde.

Parmi ces établissemens, nous devons citer les villes *Métagonites*, signalées comme tributaires de cette république. Elles paraissent avoir été fondées sur les côtes de la Numidie, à l'occident du territoire de Carthage; car le cap *Metagonium* des géographes romains est celui que nous appelons aujourd'hui Cap de Fer, et se trouve près de Bone, dans la province de Constantine. Pline regarde aussi le nom de *Metagonitis* comme synonyme de Numidie. On est suffisamment fondé à croire que toutes ces villes formaient comme une chaîne non interrompue, depuis les frontières du territoire de Carthage jusqu'aux colonnes d'Hercule. Un témoignage positif confirme ce fait.

Scylax donne une liste des villes et des ports assis sur la côte septentrionale d'Afrique; il les appelle *Collops*, *Pithecusæ*, *Tipasa*, *Kannikis*, *Jol*, *Chalka*, *Siga*, *Mes*, *Akra* (1). Puis il ajoute: « Les villes et places commerçantes, depuis les Hespérides (la Grande Syrte) jusqu'aux colonnes d'Hercule, appartenaient toutes aux Carthaginois. » Elles ne leur étaient pas seulement utiles dans leurs relations avec les tribus aborigènes; mais elles donnaient à leurs marchands et à leurs armées le moyen d'aller plus facilement en Espagne. Du reste, prises isolément, elles ne paraissent pas avoir été d'une grande importance, car aucune d'elles ne s'est rendue célèbre.

Les premiers rapports des Numides avec Carthage ont donné lieu à divers récits, que les poètes ont embelli, et dont nous ne pouvons apprécier l'authenticité. La nouvelle ville étant devenue en peu de temps peuplée et florissante, Iarbas, prince voisin, tâcha de s'en rendre maître sans effusion de sang. Dans cette vue, il témoigna le désir qu'on lui envoyât une ambassade, composée de dix des principaux Carthaginois. Il dit à ces députés qu'il avait formé la résolution d'épouser Didon, et il menaçait, en cas de refus, de faire la guerre à cette princesse. Les députés, à leur retour, n'osant informer leur souverain de la proposition de Iarbas, imaginèrent une ruse. Ils dirent que ce Numide désirait qu'on lui envoyât quelqu'un pour le civiliser, lui et ses sujets. Mais personne ne se trouvait dans Carthage qui consentit à vivre parmi les barbares. Didon, irritée de ce refus général, déclara que c'était une chose honteuse que personne ne voulût se prêter à une proposition qui ne pouvait qu'être avantageuse à leur patrie.

(1) La plupart de ces noms ont été corrompus dans les anciens manuscrits; quelques-unes de ces villes ont été ruinées, aussi est-il difficile de fixer leur emplacement ou leur synonymie avec des noms récens. Toutefois nous savons que *Callops* ou *Cullu* est le Collo moderne, *Tipasa* Theveste, *Jol* devint *Julia Cæsarea*, aujourd'hui Scherchel. Les autres sont inconnus. On voit, du reste, que la liste de Scylax est insuffisante, en ce qu'elle ne mentionne pas plusieurs autres localités, entr'autres *Icosium*, *Igilgili* (Gigel), etc.

Alors les ambassadeurs, qui n'avaient eu recours à cet artifice que pour tirer cet aveu de Didon, lui firent part de la proposition de Iarbas, et ajoutèrent que, d'après sa propre décision, elle devait se sacrifier à la conservation de son pays. Didon ne pouvant se résoudre à violer la foi qu'elle avait jurée à Sichée, demanda trois mois pour délibérer, et pour apaiser les mânes de son époux. Ce terme expiré, elle monta sur un bûcher qu'elle avait fait préparer, tira un poignard caché sous sa robe, et se donna la mort.

Il n'est pas hors de propos de faire connaître ici quels étaient les principaux objets dont se composait le commerce des Carthaginois, et les ressources qu'ils tiraient des contrées de l'Afrique pour l'alimenter.

Les marchandises qu'ils fournissaient aux autres pays consistaient en blé, et toutes sortes de productions naturelles. Ils exportaient des fruits, du miel, de la cire, de l'huile, des peaux de bêtes sauvages, et rapportaient en échange le fer, l'étain, le plomb et le cuivre des côtes d'au-delà le détroit. Sans parler des productions de l'Egypte, de celles de la Phénicie et des régions de l'Asie Centrale, nous ajouterons que le négoce le plus lucratif de ce peuple semble avoir consisté en escarboucles et autres pierres de prix, que les Africains apportaient à Carthage, où ils se rendaient annuellement pár caravanes. Ces pierres y étaient si recherchées et si abondantes, qu'au rapport de Pline les anciens les appelaient *Calchedoniennes* ou *Carthaginoises*.

Les Carthaginois faisaient le commerce avec les Lybiens et les peuplades d'Afrique et d'Espagne, de la manière suivante : après avoir abordé dans quelque baie, ils débarquaient leurs marchandises, les exposaient en quelque endroit élevé, retournaient à leurs vaisseaux, et avertissaient ensuite les Lybiens de leur arrivée, en faisant une fumée très épaisse. Ceux-ci se rendaient au lieu où étaient les marchandises, et mettaient auprès une certaine quantité d'or, ou l'objet de l'échange ; après quoi, ils se retiraient à une grande distance. Les Carthaginois revenaient ensuite au rivage. S'il y avait assez d'or, ils l'emportaient, et remettaient à la voile. Dans le cas contraire, ils attendaient. Les Lybiens remarquant que le marché n'était pas conclu, augmentaient la valeur de l'échange jusqu'à ce que les Carthaginois l'eussent enlevée. Aucun de ces peuples ne fit jamais tort à l'autre. Les Carthaginois ne touchaient à l'or des Lybiens que quand il égalait la valeur de leurs marchandises, et les Lybiens usaient de la même retenue à l'égard des marchandises des Carthaginois.



# LES ROIS NUMIDES.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE. — LOIS, MŒURS, COUTUMES DES NUMIDES. — GUERRES DES MERCENAIRES. — SYPHAX ET MASSINISSA. — MICIPSA — COMMENCEMENS DE JUGURTHA. — GUERRES CONTRE LES ROMAINS. — CONQUÊTE DE LA NUMIDIE.

## I.

### APERÇU GÉOGRAPHIQUE.

Au début des temps historiques, le nom de Numidie fut donné à la région qui s'étendait des limites du territoire de Carthage jusqu'au fleuve Malva (aujourd'hui Moulouia), répondant ainsi à ce que nous appelons l'*Algérie*. Elle était habitée par une foule de petits peuples, ayant leurs chefs indépendans, et dont les principaux étaient les Massyliens à l'est, et les Massésyliens à l'ouest, formés, les uns et les autres, du mélange de toutes les tribus qui étaient venues successivement camper sur ce sol.

Le pays des Massyliens, appelé aussi *Numidie Propre* au temps des proconsuls romains, était séparé du territoire de Carthage par la rivière de Tusca (Oued-Zenati), et du pays des Massésyliens (ou *Mauritania Cæsariensis*) par le fleuve Ampsaga (Oued-el-Kébir). Cette dernière contrée, plus étendue que la précédente, était bien inférieure en forces, soit que la population y fût plus clair-semée, soit qu'elle possédât moins de villes bien défendues, ou que la science de la guerre n'y eût point pénétré.

Le premier de ces états avait pour capitale *Cirtha* (Constantine), ville assez célèbre dans l'histoire ancienne, située dans l'intérieur des terres, à une petite distance de l'Ampsaga. Elle paraît avoir été fondée par les Phéniciens, même avant l'arrivée de Didon en Afrique ; car une tradition des temps héroïques portait qu'Hercule avait bâti *Carteia*, ce qui signifiait *une ville*, et que l'un des noms de ce héros était *Mel-Carth* ou *Melicerta* roi de Cirtha ou de la ville. Pour se convaincre de son importance dans l'antiquité, on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur les restes de ses édifices qui subsistent encore, et sur la commodité de sa situation. Elle était assise sur une espèce d'île ou de plateau qui n'était accessible que du côté du sud-ouest. Des rochers taillés à pic la garantissaient de toute approche sur les autres points. Au fond du précipice coulait une petite rivière, sur laquelle on avait jeté un pont admirablement construit ; au loin se déployait le plus beau paysage que l'on puisse se représenter, et, à l'horizon, les cimes élevées de l'Atlas qui formaient une autre barrière de défense. Parmi les antiquités on distingue une vingtaine de citernes au centre de la ville, un aqueduc qui, quoique bien plus défiguré par le temps que les

citernes, fait encore admirer la magnificence des princes numides; enfin les ruines d'un édifice somptueux dont on voit encore quatre bases sur sept pieds de diamètre, qui paraissent avoir fait partie du portique. Cet édifice est situé sur le bord du précipice, du côté du nord, et a été long-temps occupé par la garnison turque de Constantine. Du reste, cette ville était autrefois bien plus étendue qu'aujourd'hui. Micipsa surtout l'avait rendue si florissante, que, de son temps, elle pouvait mettre en campagne une armée de vingt mille fantassins et de dix mille chevaux.

Les autres villes importantes de cette province étaient:

*Hippo-Regius*, située à l'extrémité occidentale du golfe qui porte aujourd'hui le nom de Bone. Elle avait reçu ce titre de *royale* parce qu'elle fut pendant quelque temps la résidence des rois numides, et ce signe la distinguait d'*Hippo-Zarytus* qui appartenait au territoire de Carthage. On ne saurait disconvenir que la commodité de sa situation pour le commerce, la pureté de l'air qu'on y respirait, et les belles vues qu'offraient d'un côté la mer et un port spacieux, et de l'autre des montagnes couvertes d'arbres et de fertiles plaines parfaitement arrosées, ne rendissent Hippone digne d'être, aussi bien que Cirtha, le séjour des rois de la contrée.

*Tabraca* (aujourd'hui *Tabarqua*) située sur le bord occidental de la Tusca. On en voit encore les ruines dont on a construit un fort moderne, occupé long-par les Tunisiens.

*Sicca Venerea* qui renfermait un magnifique temple consacré à Vénus, où se pratiquaient les infâmes adorations que les Tyriens adressaient à Astarté.

Enfin *Vaga*, *Collops*, *Sigus*, *Tipasa*, *Theveste*, et une foule d'autres villes moins célèbres, toutes fondées par les Phéniciens, ainsi que leur nom l'indique le plus souvent.

La contrée des Massésyliens s'étendait depuis le fleuve Ampsaga à l'est, jusqu'au Mulucha ou Malva à l'ouest. Elle renfermait, comme la précédente, un grand nombre de villes, mais en général de construction plus récente, et élevées toutes à l'état de colonies romaines. Parmi celles qui remontaient à une plus haute antiquité on doit remarquer:

*Siga*, située sur une rivière du même nom (auj. la *Tafna*) et près de son embouchure, qui formait un port sur la mer. C'était la résidence, des rois et l'on y voyait le palais de Syphax qui fut démoli avec la ville, sous les empereurs.

*Sitifi* (Sétif) qui donna plus tard son nom à la Mauritanie *Sitifensis*.

*Auzia*, qu'on suppose avoir été fondée par Ichobaal, roi de Tyr. Tacite dit qu'elle fut bâtie dans une petite plaine entourée de tous côtés d'immenses forêts. Les Arabes voisins appellent les ruines de cette ville, *Sour-Guslan*, *les Murs des Gazelles*. Une grande partie de ces murs, garnis de petites tours carrées, subsiste encore aujourd'hui.

*Cartenna*, *Icosium*, *Jol*, *Tipasa*, *Arsenaria* dont on voit aussi quelques ruines, attestent les travaux de colonisation que les Romains exécutèrent dans la contrée.

Il y en aurait une foule d'autres à décrire, mais qui sont sans importance historique; elles n'apparaissent qu'à l'époque du proconsulat, ou lorsque l'Afrique entendit la prédication du christianisme. Les nombreux évêchés qui envoyaient leurs pasteurs aux conciles de Carthage et de Milève se présenteront à nous dans les grandes luttes de l'Eglise contre les donatistes. Aussi il est superflu de les énumérer ici.

## II.

### LOIS, MŒURS, COUTUMES DES NUMIDES.



Polybe dit que les Carthaginois avaient possédé toute cette partie de l'Afrique qui s'étend depuis les confins de la Cyrénaïque, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Mais ceci ne doit s'entendre que de la côte maritime de cette vaste étendue de pays; car il paraît suffisamment prouvé par les récits d'un grand nombre d'autres historiens et de Polybe lui-même, que l'intérieur de la Numidie était indépendant. La forme du gouvernement établi à Carthage avait été imposée à toutes les villes du littoral qui reconnaissaient son autorité; le reste obéissait à des rois. Gala, Syphax, Massinissa, et ceux qui régnèrent après eux, avaient un pouvoir à peu près illimité. La nature de l'ancien gouvernement oriental ou patriarchal, dont les Numides avaient conservé les traditions, ne laisse point de doute à cet égard. Toutefois, il faut reconnaître qu'il y eut long-temps, chez les Massésyliens, plusieurs rois ou chefs de tribus, dont l'autorité avait beaucoup de rapports avec celle des émirs de nos jours parmi les Arabes. Quoique souverains de leurs tribus respectives, ces chefs reconnaissaient Syphax pour leur maître; et l'on peut juger que le pouvoir de ce dernier, relativement à ces princes, doit avoir été absolu, car, sans cela, il ne lui aurait pas été possible de mettre de si nombreuses armées en campagne.

Une grande irruption de Lybiens nomades introduisit parmi ce peuple l'usage de former des villages composés de tentes qui se déplaçaient facilement lorsqu'il fallait changer de gîte. Ces tentes, ou *mapalia*, comme les appelle Salluste, étaient oblongues et ressemblaient à la carène d'un vaisseau renversé. Une tribu entière organisait son campement autour de la demeure du chef, dans un lieu fertile; et après en avoir consumé toutes les productions, elle se transportait ailleurs. Telle est encore actuellement la coutume des Bédouins dans la même contrée. Une telle manière de vivre est parfaitement appropriée à ce pays peu éloigné des déserts brûlans, et où les endroits productifs sont entremêlés de grands espaces sablonneux, ce qui l'a fait comparer par les anciens à une peau de léopard.

Le plus âgé des frères du roi, et non point son fils aîné, succédait à la couronne, particulièrement chez les Massyliens; quelquefois aussi c'était le fils de la sœur qui héritait préférablement à tout autre. Les his-

toriens anciens produisent de nombreux exemples de ces usages. La législation de ces peuples est peu connue. On sait seulement qu'il y était permis d'avoir plusieurs femmes ou concubines, quoiqu'à bien d'autres égards les lois de la tempérance fussent parfaitement observées.

Les Numides se nourrissaient ordinairement de grains, de légumes, de fruits, et ne buvaient presque jamais de vin. Une si grande sobriété contribuait beaucoup à les faire vivre long-temps et sans aucune infirmité.

Ils allaient à cheval sans selle ni bride, et gouvernaient leur monture avec une simple baguette, même au milieu des actions les plus chaudes. Ils étaient très habiles à lancer des dards, et par cela même fort redoutés de leurs ennemis. On assure que les Massyliens, quand ils faisaient la guerre à leurs voisins, tâchaient presque toujours d'en venir à une action générale pendant la nuit; bien différens en cela des Bédouins d'aujourd'hui qui ne combattent jamais dès que le soleil est couché.

Leurs chevaux étaient fort petits, admirables pour la course et très faciles à manier. Ils vivaient de peu, souffraient la faim et la soif avec une patience incroyable et étaient d'ailleurs infatigables. Ils avaient le cou raide et avançaient la tête en avant; c'est pourquoi les cavaliers numides faisaient une figure assez ridicule avant d'en venir aux mains; mais il n'en était pas de même dans la chaleur de l'action. Tite-Live insinue que du temps d'Annibal une partie de la cavalerie numide se servait de brides et portait des cottes de maille, des épées, des boucliers et des lances.

La désertion ne passait point pour un crime parmi eux. Quand une troupe avait été mise en fuite, les individus pouvaient s'en retourner chez eux ou rester à l'armée.

Les Numides de distinction portaient des habits longs et sans ceinture, comme ceux des Carthaginois et de la plupart des autres Africains. Les gens du peuple étaient presque nus.

Le progrès des arts et des sciences a dû être bien borné dans l'intérieur de la contrée. Mais sur les côtes de la mer, le commerce que les étrangers faisaient habituellement avait introduit quelque luxe, ce qui est confirmé par les vestiges qu'y a laissés l'architecture des résidences royales.

Quant à ce qui concerne le langage, ce pays a toujours été une vraie Babel. On sait quelle diversité d'idiômes emploient aujourd'hui toutes les races qui l'habitent; il en était à peu près de même dans l'antiquité car on y parlait la langue des Gétules, premiers habitans de la contrée, celle des Phéniciens, celle des Lybiens, enfin un mélange informe de tous les dialectes orientaux que des invasions successives y avaient apportés. Les Numides avaient un alphabet dont les lettres ressemblaient assez à celles de l'alphabet punique. C'est ce que prouvent les légendes de plusieurs anciennes médailles numides, et ce qui résulte aussi des nombreuses relations que les Carthaginois avaient établies dans ce pays.

## III.

### GUERRE DES MERCENAIRES.

D'ÉPAISSES ténèbres enveloppent l'histoire de la Numidie pendant plusieurs siècles. Mais lorsque les richesses de Carthage, accrues par le commerce et l'industrie, eurent fait naître d'imprudens désirs parmi ces populations à demi-civilisées, Numides, Gétules, Lybiens, Mauritaniens, tous se liguèrent pour se jeter sur cette proie qu'ils croyaient si facile à abattre. Cette coalition eut lieu vers l'an 400 avant J.-C. ainsi qu'il résulte de divers passages de Justin et d'Hérodote qui permettent de placer cet événement peu de temps après l'invasion des Lybiens dans le pays des Numides. Les Carthaginois opposèrent la science à cette ardeur inexpérimentée, et mirent sans peine en fuite une armée composée d'élémens aussi peu homogènes. Une des suites de cette victoire fut qu'ils cessèrent de payer le tribut qui leur avait été imposé depuis l'arrivée de Didon en Afrique. Leur domination fut bien assise dès-lors sur le pays, et il ne fut plus au pouvoir des indigènes de la renverser.

Les Africains se résignèrent à subir ce voisinage dangereux, sauf à recommencer la lutte toutes les fois qu'une occasion favorable se présenterait. Ce fut une longue alternative d'alliances et d'hostilités. Carthage les payait grassement lorsqu'ils s'engageaient dans ses armées comme mercenaires; elle les entraîna souvent dans ses expéditions contre la Sicile, mais, de retour en Afrique, ils faisaient cause commune avec ses ennemis, et leurs révoltes la réduisirent bien des fois à deux doigts de sa perte.

Telle fut leur tactique dans les guerres que cette ville soutint contre Denys, contre Agathocles, surtout contre les Romains, dans la mémorable expédition de Régulus. Ils servaient d'abord avec un dévouement apparent les intérêts des Carthaginois; mais au premier revers, au moindre retard dans leur solde, ils se livraient à la révolte, marchaient contre la ville opulente, et pillaient, chemin faisant, la campagne, se livrant à des atrocités, comme on peut le supposer de peuples barbares et indisciplinés. Ainsi, dans la première invasion romaine, lorsqu'ils eurent trouvé un appui efficace en Régulus, ils firent de nombreuses irruptions dans le territoire ennemi, et forcèrent, par leurs sanglantes exécutions, les habitans de la contrée à se jeter dans la ville, qui se trouva tellement remplie de monde, qu'une famine horrible s'ensuivit. Sans l'arrivée de Xantippe et des mercenaires grecs, Carthage eût été forcée de se livrer à discrétion.

Mais ce qui rendit toujours leurs efforts inutiles contre cette république astucieuse, ce fut leurs propres dissentions. Ainsi, après la première guerre punique, lorsque commença cette révolte générale de toutes les nations que Carthage avait enrôlées contre les Romains, et dont elle ne voulait point solder l'arriéré, les Numides se divisèrent : les uns firent cause com-

mune avec les mécontens, et ne furent pas les moins âpres dans cette lutte où la barbarie fut poussée à ses derniers excès; les autres se rangèrent du parti des Carthaginois et contribuèrent puissamment à leur succès en s'associant aussi à leur perfidie.

Amilcar qui commandait les troupes des Carthaginois, oubliant son génie, s'était imprudemment jeté dans des gorges sans issue. Toutes les hauteurs voisines étaient occupées par les révoltés et il ne pouvait échapper. Il songeait à ne plus prendre conseil que du désespoir, lorsqu'il fut sauvé par l'arrivée d'un jeune chef numide, nommé Naravase, qui commandait un corps de troupes de sa nation dans l'armée des confédérés.

Avant cette guerre, Naravase avait été fort attaché aux Carthaginois à cause de l'amitié qui avait subsisté plusieurs années entre son père et cette république. La grande estime que lui inspiraient le mérite et les exploits d'Amilcar, le détermina à venir offrir ses services à ce grand capitaine et à faire en même temps la paix avec Carthage. Il s'avança donc jusqu'aux portes du camp à la tête d'une centaine de chevaux numides, et dit à ceux qui occupaient les postes les plus avancés qu'il avait quelque chose d'important à communiquer à leur général. Comme les Carthaginois parurent lui témoigner quelque défiance, il mit aussitôt pied à terre; et laissant son cheval et ses armes avec la garde qui lui servait d'escorte, il alla droit à la tente d'Amilcar. Dans l'entretien qu'il eut avec ce général, il lui dit qu'il était dans les dispositions les plus favorables pour les Carthaginois; mais que l'objet principal de sa démarche était de contracter amitié avec lui, pour qui il ressentait la plus haute estime et la plus profonde vénération. Amilcar l'accueillit comme un libérateur, l'assura de la reconnaissance de Carthage et lui promit sa propre fille en mariage.

Au bruit de cet événement deux mille Numides vinrent en corps joindre Amilcar, qui, par ce renfort, se trouva en état de livrer bataille aux révoltés. L'action fut sanglante et la victoire resta long-temps en suspens. Naravase y donna les plus hautes preuves de son courage. Enfin les éléphans carthaginois renversèrent tout ce qui se trouva devant eux, les mercenaires furent défaits, et leurs généraux Autarite et Spendius obligés de prendre la fuite.

Peu de temps après la *bonne foi punique* parvint à abuser par de fallacieuses promesses les chefs des barbares enfermés dans des défilés semblables. On leur fit livrer leurs armes, et puis ils furent tous exterminés sans pitié au nombre de quarante mille.

Quand il ne resta plus un ennemi sur pied, les Carthaginois envoyèrent un détachement nombreux ravager le pays des Numides Nicataniens qui ne s'étaient point ralliés à eux pendant la guerre. Celui qui fut chargé de cette entreprise l'exécuta avec la dernière rigueur, et fit mettre en croix indistinctement tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

Telle fut la fin de cette guerre dont les atrocités remplirent le monde de stupeur, et que les historiens anciens ont qualifiée d'*inexpiable*.

## IV.

### SYPHAX ET MASSINISSA.



Au début de la seconde guerre punique (220 av. J.-C.), Gala, père du célèbre Massinissa, régnait sur les Numides Massyliens: Syphax commandait aux Numides occidentaux ou Massésyliens. Les hostilités s'étant déclarées d'une manière fort vive entre les Carthaginois et les Romains, après la ruine de Sagonte, P. Scipion se ligua avec Syphax, afin d'opposer à Carthage un ennemi placé sur le sol africain. Les Carthaginois, de leur côté, firent alliance avec Gala, à l'instigation de son fils Massinissa, qui avait été élevé à Carthage, et, de concert avec ce prince, ils firent marcher une puissante armée contre Syphax. On en vint aux mains, le combat fut long et opiniâtre; mais la victoire se déclara à la fin en faveur de Massinissa, dont les troupes passèrent trente mille Massésyliens au fil de l'épée, et obligèrent Syphax à se réfugier dans la Mauritanie. Cet échec terrible abattit Syphax et retarda l'exécution des projets ambitieux des Romains. Cependant il put remettre sur pied une nouvelle armée qui fut aussi défaite. Ces succès encouragent Massinissa; il passe en Espagne pour soutenir les Carthaginois contre les Romains; mais tout à coup la face des affaires est bouleversée, et par un jeu bizarre de la fortune les alliances se rompent et changent de camp.

Gala était mort; et quoique Massinissa ne fût point son successeur immédiat suivant les lois des Numides, un usurpateur s'interposa entre le trône et lui et mit ses droits en péril. D'un autre côté, Syphax avait profité de son absence pour se fortifier, et il s'était rendu redoutable aux Carthaginois. Ceux-ci, ne pouvant le réduire par la force, l'entamèrent par des négociations. Ils lui firent comprendre que ses véritables intérêts étaient de lutter avec eux contre l'ambition romaine; et pour l'attirer plus sûrement, ils lui donnèrent la main de Sophonisbe, fille d'Asdrubal, fiancée précédemment à Massinissa, et déjà aussi célèbre par sa beauté que par la haine qu'elle portait aux Romains. Massinissa, pressé par le désir de recouvrer ses états et de se venger de la perfidie des Carthaginois, se tourna alors du côté ennemi. Déjà cette alliance avait été préparée par la générosité de Scipion. Après plusieurs revers éprouvés par les Africains en Espagne, Massinissa déplorait la perte de son neveu, fait prisonnier, quand Scipion le lui renvoya sans rançon. La reconnaissance que ce procédé éveilla dans son cœur fut telle, que dès ce moment il fut aussi dévoué à Rome qu'il lui avait été hostile jusque-là.

Arrivé sur la côte d'Afrique, il sollicita l'appui de Bocchar, roi de Mauritanie, qui lui donna un corps de quatre mille Maures pour l'escorter. Les anciens soldats de son père, instruits de son approche, le joignirent sur les frontières de ses états, prêts à le soutenir Il se voyait déjà au terme de ses vœux, lorsque Asdrubal insinua à Syphax d'intervenir dans le conflit et de s'em-



Scipion l'Africain.

parer pour lui-même du trône disputé. Dans un engagement général que cette querelle amena, Massinissa fut complètement défait, et obligé de gagner, avec quelque cavalerie, le sommet du mont Balbus. Une bataille si décisive mit Syphax en possession du royaume des Massyliens. Cependant le prince fugitif faisait des incursions du haut de sa retraite, et pillait le pays des environs, surtout le territoire de Carthage contigu à la Numidie. Syphax, d'après les instances réitérées des Carthaginois, envoya à sa poursuite un fort détachement, promettant les plus grandes récompenses si on le lui amenait mort ou vif. Poursuivi à travers plusieurs défilés jusqu'aux plaines de Clypéa, blessé, harrassé de fatigue, Massinissa fut obligé pour se sauver de traverser à la nage un fleuve rapide, où plusieurs de ses compagnons perdirent la vie. Le bruit se répandit que lui-même s'était noyé. Il vécut quelque temps dans une caverne, ne subsistant que du pillage des cavaliers qui s'étaient enfuis avec lui. Mais dès que sa blessure se fut guérie, il s'avança hardiment vers les frontières de ses états, puisant toutes ses ressources dans son énergie, et invitant ses sujets à se réunir à lui. Le concours fut immense. En quelques jours il put former une armée de six mille fantassins et de quatre mille chevaux, avec lesquels il recouvra son royaume et put même ravager les frontières des Massésyliens.

Mais de nouveaux désastres l'attendaient. Syphax, pour réparer cet échec, leva deux armées et vint audacieusement camper sur le front de l'armée de Massinissa, tandis que son fils Vermina devait la prendre en queue. Ce dernier marcha toute la nuit dans des gorges peu battues, et prit poste au lieu marqué, sans avoir été aperçu des Massyliens. L'attaque fut simultanée. Massinissa et les siens firent des prodiges de valeur, mais ils ne purent résister à ce double choc et furent obligés de prendre la fuite. Le massacre fut horrible. Massinissa put à peine gagner la région Syrtique avec une escorte de soixante-dix cavaliers; il erra long-temps sur les frontières des Carthaginois, faisant de vaines tentatives, soit pour négocier un arrangement, soit pour rallier les débris de son armée. Enfin l'arrivée de Scipion et de la flotte romaine sur la côte d'Afrique, ranima ses espérances et lui permit de se relever.

Leurs efforts communs furent dirigés d'abord contre les Carthaginois dont ils défirent les armées commandées par Hannon et par Asdrubal. Puis ils attaquèrent Syphax et le poursuivirent dans une marche de quinze jours jusqu'au cœur de la Numidie. Vermina vint à son secours avec une armée nombreuse, mais elle fut taillée en pièces et ils furent faits tous deux prisonniers. Après cette victoire Massinissa se rendit devant Cirtha, capitale des états de Syphax. Comme il tenait ce roi captif dans son camp, il le montra au habitans de la ville. Ce spectacle les pénétra d'une douleur si vive, qu'ils ne songèrent pas seulement à se défendre.

Massinissa fit son entrée en triomphe, et courut au palais dans le dessein de venger l'outrage que Sopho-



Mort de Sophonisbe.

nisbe lui avait fait en épousant son rival, quoiqu'elle fût sa fiancée. Mais la fureur dont il était animé se calma tout à coup quand cette princesse se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux et le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas permettre qu'elle tombât au pouvoir des Romains, protestant que la mort lui paraissait mille fois préférable à l'humiliation d'une telle captivité.

Emu par ses caressantes prières, subjugué par une passion impétueuse, Massinissa promit à la belle captive ce qu'elle désirait. Mais bientôt la réflexion lui fit voir qu'il n'y avait qu'un seul moyen de l'arracher à la haine de ses ennemis : c'était de l'épouser. Il se flattait que Scipion n'oserait élever de prétention sur une princesse qui serait devenue sa femme. Mais ce mariage ne devait point sauver Sophonisbe. Syphax jeta dans l'ame du général romain un doute cruel : il lui fit entendre que la haine de cette Carthaginoise, servie par ses charmes, ne tarderait pas à détacher Massinissa de son alliance pour le rallier à ses ennemis. Scipion eut un moment la pensée d'aller l'arracher du lit nuptial : il se contint. Mais le lendemain il réclama au nom du sénat la captive, comme appartenant aux Romains par le droit de la guerre.

Massinissa comprima sa douleur en lui-même, promit de livrer son épouse, mais il ne la livra que morte. Il lui avait fait parvenir une coupe de poison, triste présent d'un hyménée formé sous de si funestes auspices. Sophonisbe la reçut sans trouble et reprocha à sa nourrice qui pleurait, de déshonorer sa mort par ses larmes. « Que mon époux sache, dit-elle, que je meurs contente puisque je meurs par ses ordres. J'accepte son présent avec reconnoissance, s'il est vrai qu'il n'ait pu faire davantage pour celle à laquelle il vient de s'unir. »

Pour apaiser la douleur de Massinissa après cet événement tragique, Scipion le reconnut roi au nom du peuple romain, et lui donna une couronne d'or, une chaise curule, une robe magnifique et une tunique bordée de branches de palmier. Quant à Syphax, il fut détenu quelque temps captif à Alba et mourut en allant à Rome, pour y servir d'ornement au triomphe de Scipion. On lui fit des obsèques honorables : tous les prisonniers numides obtinrent leur liberté ; et Vermina, par un effet de la protection des Romains, prit paisiblement possession d'une partie du royaume de son père. Le reste avait été annexé aux états de Massinissa comme récompense de sa fidélité et de son affection pour les Romains.

Après la seconde guerre punique Massinissa soutint contre les Carthaginois une lutte où les avantages restèrent de son côté, car les conditions du traité qui intervint furent dictées par lui, et elles étaient humiliantes pour ses ennemis. Il avait alors de 80 à 90 ans,

et cependant il ménagea et conduisit toute celte entreprise en personne, ce qui témoignait une grande connaissance de l'art militaire. Il mourut peu de temps après cet événement, lorsque Scipion Emilien fut venu prendre le commandement de l'armée qui devait ruiner Carthage.

Massinissa, depuis son alliance avec les Romains, n'eut plus jusqu'à sa mort qu'une suite continuelle de prospérités. Son royaume s'étendait depuis la Mauritanie jusqu'aux bornes occidentales de la Cyrenaïque, ce qui le rendait un des plus puissans princes de cette époque. Il civilisa plusieurs tribus de cette vaste étendue de pays, et leur fit connaître les richesses de leur territoire. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très robuste, qu'il dut sans doute à son extrême sobriété, et au soin qu'il eut de s'endurcir au travail et à la fatigue. Il restait à cheval plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, sans en être fatigué. Il discipline ses troupes et ne permit plus à ses soldats de ravager le pays suivant la coutume des Numides. Ce fut un prince pieux, puisqu'il renvoya à Mélita (Malte) une grande quantité d'ivoire que son amiral avait enlevée du temple de Junon. Massinissa regardant le présent qu'on lui en avait fait comme sacrilége, fit graver en lettres numides sur quelques-unes de ces pièces, des inscriptions qui marquaient qu'il avait fait la restitution de cet ivoire, dès qu'il avait su qu'il appartenait à la déesse.

Ce dernier trait fournit une preuve que les Numides avaient un alphabet propre, mais il n'est point resté de monumens de leur langue. Les arts étaient aussi fort peu développés. On dit toutefois que Massinissa mangeait dans de la faïence à la manière des Romains, mais qu'il y avait une riche vaisselle pour tous les étrangers qui étaient admis à sa table. Le second service était orné de baquets d'or très artistement travaillés. Ses festins étaient égayés par des musiciens grecs.

## V.

### MICIPSA.

Massinissa, avant de mourir, donna son anneau à l'aîné de ses enfans, et laissa à Scipion Emilien l'autorité et le soin de diviser ses biens entre tous. De cinquante-quatre fils qui lui survécurent, il n'y en eut que trois nés d'un mariage légitime, Micipsa, Gulussa et Mastanabal. Emilien, étant arrivé à Cirtha après la mort de Massinissa, laissa le royaume indivis et partagea l'administration entre ces trois princes. Micipsa, qui était l'aîné, et d'un naturel pacifique, eut Cirtha, la capitale, pour y faire son séjour, à l'exclusion des autres; Gulussa, doué de tous les talens de l'art militaire, eut le commandement de l'armée, et la direction de toutes les affaires relatives à la guerre ou à la paix; et Mastanabal, le plus jeune des trois, fut chargé de l'administration de la justice. Tout étant ainsi réglé, Scipion partit de Cirtha, emmenant avec lui un corps de troupes numides, sous la conduite de Gulussa, pour renforcer l'armée qui faisait alors la guerre aux Carthaginois.

Mastanabal et Gulussa ne survécurent pas long-temps à leur père; ainsi Micipsa devint seul possesseur du royaume de Numidie.

Ce prince eut deux enfans, Adherbal et Hiempsal, qu'il fit élever avec Jugurtha, fils illégitime de son frère Mastanabal. Jugurtha, à peine sorti de l'enfance, se fit remarquer par une force prodigieuse, une physionomie ouverte, un esprit vif, souple et pénétrant. C'était, comme son aïeul Massinissa, le meilleur cavalier de l'Afrique, le plus ardent chasseur, toujours prêt à frapper le lion. Il savait se faire aimer, même par ceux qu'il forçait à reconnaître sa supériorité.

Micipsa admirait ses grandes qualités, mais bientôt elles lui inspirèrent une juste inquiétude. Il craignait qu'avec tant de mérite ce prince, s'il devenait ambitieux, n'enlevât le trône à ses fils. D'un autre côté, il ne pouvait tenter de le perdre, sans porter à la révolte les Numides, qui ne dissimulaient point leur admiration pour lui.

Connaissant donc l'ardeur de Jugurtha pour la gloire, il résolut de l'exposer aux périls de la guerre, espérant que la fortune délivrerait ses enfans d'un rival si dangereux.

Dans ce temps, les Romains attaquaient Numance. Il leur envoya un corps de Numides, dont il donna le commandement à Jugurtha. Ce jeune prince, vigilant, actif, intrépide, ardent au combat, s'attira bientôt l'estime de Scipion, qui lui accorda sa confiance, et le chargea des expéditions les plus délicates. De nombreux et brillans succès accrurent sa renommée et l'affection des Numides pour lui.

Jugurtha était insinuant et libéral. Il forma d'intimes liaisons avec plusieurs officiers romains, avides de richesses et de pouvoir. Ceux-ci exaltèrent son ambition, et leurs flatteries lui firent comprendre que, s'il n'était pas né sur les marches du trône, il était bien digne d'y monter.

La guerre de Numance terminée, Scipion, avant de quitter l'Espagne, combla Jugurtha d'éloges et de présens; mais il le conjura en secret de se défier de ces amitiés dangereuses et de mériter plutôt, par une conduite loyale, l'estime et la bienveillance du peuple romain. Il le chargea ensuite d'une lettre pour Micipsa, dans laquelle il félicitait ce monarque d'avoir un neveu si digne de lui à tant d'égards.

Les éloges de Scipion, la gloire de Jugurtha, l'amour qu'il inspirait au peuple, décidèrent alors Micipsa à changer de dispositions envers lui. Il ne songea plus qu'à le gagner à force de bienfaits. Ainsi il l'adopta et le déclara, par son testament, héritier de la couronne, conjointement avec ses deux fils.

Sentant sa fin s'approcher, il appela près de lui les trois jeunes princes, et s'adressant à Jugurtha: « Je vous ai toujours chéri, lui dit-il, comme si j'étais votre père: vous n'avez point trompé mon attente; vos exploits ont répandu un grand éclat sur mon règne et sur votre patrie. Votre gloire a triomphé de l'envie: je vous



Mort de Micipsa.

conjure d'aimer ces deux princes, vos parens par la naissance, vos frères par mes bienfaits. Ce ne sont point mes trésors, ce sera votre amitié qui fera leur force. Le trône que je vous laisse à tous trois, inébranlable si vous restez unis, sera renversé facilement si vous vous divisez. Jugurtha, vous êtes le plus âgé, c'est votre expérience qui doit prévenir les malheurs que je crains. » Puis, s'adressant à Adherbal et à Hiempsal : « Soyez toujours pleins de déférence pour Jugurtha, leur dit-il, efforcez-vous de l'imiter et même de le surpasser, s'il est possible, afin qu'on n'ait pas lieu de dire que le fils adoptif de Micipsa a plus contribué à sa gloire que ses propres enfans. » Peu de jours après le vieux monarque termina sa vie.

## VI.

### COMMENCEMENS DE JUGURTHA.



Bientôt après les funérailles de Micipsa (an 112 avant J.-C.), les trois jeunes rois se partagèrent les trésors de leur père et fixèrent les limites de leurs états. Mais déjà la haine était dans leur cœur. Jugurtha ayant proposé de casser les ordonnances rendues par le roi, dans les cinq dernières années de sa vieillesse, parce qu'elles se ressentaient de la décadence de son esprit, Hiempsal répondit vivement qu'il adoptait d'autant plus volontiers cet avis, que l'adoption de Jugurtha ne datait que de trois ans. Ce mot amer alluma une haine qui ne s'éteignit que dans le sang.

Hiempsal s'étant retiré dans la ville de Thermida, qui lui avait été assignée en partage, quelques émissaires de Jugurtha, au moyen de fausses clés, introduisirent dans la demeure du jeune roi des soldats, qui lui coupèrent la tête. Ce crime frappa de terreur Adherbal et ses partisans. Tous les peuples de la Numidie, divisés par ce forfait, coururent aux armes. Le plus grand nombre se déclara pour Adherbal, les plus belliqueux pour Jugurtha. Celui-ci, rassemblant promptement ses troupes, marcha contre son ennemi, l'attaqua, le défit, le chassa de ses états et s'empara de toute la Numidie. Adherbal vaincu courut chercher un asile à Rome.

L'assassinat d'Hiempsal, un roi allié, avait excité dans cette ville une vive indignation; Jugurtha y envoya des ambassadeurs chargés d'or, dans le dessein de s'assurer l'appui de ses anciens amis de Numance, et d'en acquérir de nouveaux. L'arrivée de ces députés et la distribution de leurs présens opéra dans Rome un changement soudain, et la plupart des patriciens passèrent sans pudeur, en un moment, de la haine la plus violente contre Jugurtha à la bienveillance la plus active.

La conduite de Jugurtha fut justifiée dans le sénat, à la pluralité des voix. Les raisons que ses ambassadeurs

avaient alléguées, étaient, que les Numides s'étaient défaits d'Hiempsal à cause de sa cruauté; qu'Adherbal avait été l'agresseur dans sa querelle avec Jugurtha, et qu'après avoir été vaincu, il venait se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il aurait souhaité; qu'au reste, leur maître priait le sénat de juger sa conduite en Afrique par celle qu'il avait tenue à Numance, et de compter plus sur ses actions que sur les calomnies de ses ennemis.

On décida que dix commissaires seraient envoyés en Afrique pour partager la Numidie entre Adherbal et Jugurtha. Ce dernier mit dans ses intérêts le chef de cette commission, et par son influence obtint en partage les contrées les plus fertiles du royaume.

Il ne s'en tint pas là. Dès que les Romains furent partis, il recommença ses attaques contre Adherbal, qui rassembla ses troupes et écrivit au sénat pour se plaindre de cette nouvelle aggression.

Les deux armées se trouvèrent en présence près de la ville de Cirtha. Au milieu de la nuit, les soldats de Jugurtha surprirent le camp ennemi, et massacrèrent les troupes d'Adherbal, qui eut à peine le temps de se sauver avec quelques cavaliers dans la ville, dont son implacable rival forma le siége.

Rome envoya des députés aux deux princes, pour leur ordonner de mettre bas les armes; mais ayant trouvé Jugurtha intraitable, ils s'en retournèrent, sans avoir même conféré avec Adherbal. Une seconde députation, composée d'Emilius Scaurus, président du sénat, et de quelques autres patriciens de grand poids, arriva peu de temps après à Utique, et fit comparaître Jugurtha devant elle. Le Numide fut d'abord effrayé, surtout lorsque Scaurus lui reprocha ses crimes énormes, et le menaça du ressentiment des Romains, s'il ne levait pas sur-le-champ le siége de Cirtha; cependant il se ravisa, et aidé de la puissance irrésistible de l'or, il se ménagea tellement Scaurus, que ce Romain dégénéré abandonna Adherbal à sa discrétion. Ce prince, n'ayant plus aucune ressource, et voyant ses troupes fatiguées par la longueur de la guerre, se rendit, à condition qu'il aurait la vie sauve. Mais Jugurtha le fit périr dans des tourmens affreux, et tous les Numides qui l'avaient défendu furent passés au fil de l'épée.

Ce tragique événement excita une horreur générale à Rome. Memmius, tribun du peuple, et ennemi des sénateurs, engagea le peuple à ne pas souffrir que le crime demeurât impuni. Le sénat ne put résister à ces clameurs, et la résolution fut prise de châtier Jugurtha. Le consul Calpurnius Bestia fut chargé de cette expédition. C'était un général brave et expérimenté, mais qui ternissait ces belles qualités par une sordide avarice. Jugurtha instruit des préparatifs qu'on faisait à Rome pour l'attaquer, y envoya son fils, dans le dessein de conjurer l'orage. Mais Bestia, qui se promettait de grands avantages d'une expédition en Numidie, déconcerta toutes ses intrigues, et fit rendre un décret par lequel il lui était enjoint de sortir de l'Italie avec toute sa suite, dans l'espace de dix jours, à moins qu'ils ne fussent venus pour livrer le roi. Le consul arriva bientôt après en Afrique, avec une puissante armée. Il s'empara de plusieurs villes et fit un grand nombre de prisonniers; mais c'était pour se mieux faire payer sa retraite. On lui avait adjoint Scaurus, déjà gagné par Jugurtha; il ne leur fut pas difficile de s'entendre. Ce Numide vit bientôt qu'il pourrait acheter la paix. Il vint avec confiance dans le camp romain, se justifia pour la forme en présence du conseil, et convint en secret avec Calpurnius des articles d'un traité qui, moyennant un tribut, le laisserait en possession de son royaume. Après la signature de cet acte, il livra aux Romains trente éléphans, un certain nombre de chevaux et une somme d'argent peu considérable. C'était pour donner une sorte de réalité à cette affaire. Calpurnius retourna ensuite à Rome pour les élections.

Tout le monde fut convaincu à Rome que le prince du sénat et le consul avaient sacrifié à leur avarice l'honneur et les intérêts de la république. L'indignation publique se souleva de nouveau, et le tribun Memmius y contribua puissamment par ses discours. Le préteur Cassius eut ordre d'aller trouver Jugurtha, et de l'engager à venir à Rome, afin qu'on examinât s'il y avait des coupables. La probité de ce personnage était en si haute estime que le roi se confia avec plus d'assurance à sa garantie personnelle qu'au sauf-conduit de la république. Il arriva à Rome, non avec la pompe d'un monarque puissant, mais dans l'humble appareil d'un accusé qui cherche à exciter la pitié. Ses premières démarches eurent pour objet de s'assurer quelques appuis dans le peuple; mais la multitude irritée voulait qu'on le mît aux fers, et que s'il ne déclarait ses complices, on le fît mourir comme ennemi public.

Memmius, opposé à tout excès, et fidèle aux principes de la justice, déclara qu'il ne souffrirait pas que l'on violât la foi publique. Sa fermeté apaisa le tumulte, et ranima le courage des accusés. Jugurtha parvint à gagner un autre tribun de grand crédit, nommé Bébius, qui le tira d'affaire. Enhardi par le crédit de ce protecteur, Jugurtha osa même se porter à des excès plus grands.

Il existait alors à Rome un Numide nommé Massiva, petit-fils de Massinissa par un des enfans puînés de ce prince. Il s'était sauvé de Cirtha après le meurtre d'Adherbal. Les nouveaux consuls l'engagèrent secrètement à demander au sénat le royaume de Numidie. Massiva suivit cet avis. Jugurtha, informé de ses premières démarches, le fit assassiner par des hommes qu'avait apostés Bomilcar, un de ses favoris. Bomilcar fut arrêté et l'on commença des informations contre lui. Jugurtha donna cinquante ôtages pour le mettre en liberté, et le renvoya en Afrique; puis il tenta de réchauffer ses partisans par de nouveaux dons. Mais il ne put effacer l'horreur qu'inspirait ce nouveau crime. La guerre lui fut de nouveau déclarée et le sénat lui ordonna de sortir de l'Italie. On dit que, s'éloignant enfin, il tourna ses regards dédaigneux sur Rome et s'écria : *O ville vénale! il ne te manque plus qu'un acheteur !*




Marius.




Sylla.

VII.

GUERRES CONTRE LES ROMAINS.

Jugurtha, voyant sa ruine résolue par le sénat, opposa aux forces de Rome celles de son génie. Le consul Albinus était passé en Numidie, avec une armée romaine, bien décidé à pousser vigoureusement la guerre, pour obtenir le triomphe pendant son consulat. Mais le Numide mit en œuvre tant d'artifices pour l'amuser, qu'il n'arriva rien de décisif pendant toute la campagne. Cette inaction fut cause qu'on le soupçonna d'avoir imité la conduite de ses prédécesseurs, en se laissant corrompre comme eux. Son frère Aulus, qui le remplaça dans le commandement de l'armée, fut encore plus malheureux, car après avoir levé le siége de Suthul, où étaient les trésors du roi, il s'engagea dans un défilé, dont il ne put se tirer. Il se vit obligé de se rendre à l'ennemi, qui le fit passer sous le joug avec ses légions, et sous la condition qu'il évacuerait la Numidie dans l'espace de dix jours. Les Romains se retirèrent dans l'Afrique Propre (territoire de Carthage), qu'ils avaient réduite en province romaine, et ils y prirent leurs quartiers d'hiver.

Le sénat ne put dévorer la honte de ce traité; il refusa de le ratifier et déclara que le consul n'avait pu le conclure sans son ordre. Métellus fut choisi pour continuer la guerre. Jugurtha trouva en lui l'adversaire le plus redoutable, puisqu'à toutes les qualités d'un excellent général il joignait un parfait désintéressement. Certain qu'il ne pourrait ni le séduire, ni l'abuser, il résolut de tenter le sort des armes. Mais la fortune ne seconda pas ses efforts. Il fut défait à la première rencontre; Vacca, la ville la plus commerçante de la Numidie, tomba au pouvoir des Romains, et lui-même fut contraint à chercher un asile dans un endroit inaccessible, au cœur des rochers de l'Atlas.

Métellus, vainqueur, continua sa marche, prit plusieurs forteresses, ravagea les campagnes et se fit livrer beaucoup d'ôtages et une grande quantité de munitions.

Le roi battu, mais non découragé, changea de système. Il ne livra plus de bataille rangée; à la tête d'une nombreuse cavalerie il harcelait sans cesse les Romains, s'emparait de leurs convois, et tuait tous ceux qui s'éloignaient des colonnes. Il surprit même, dans Zicca, Marius, lieutenant du consul, qui faisait alors ses premières armes; mais celui-ci se tira de ce péril par une intrépidité héroïque et fit sa retraite sans être entamé.

Métellus forma le siége de Zama; il croyait Jugurtha fort loin de lui; mais au moment où il donnait l'assaut, ce prince infatigable fond sur le camp avec une poignée de gens et s'en empare. Toute la garde était déjà massacrée; quarante hommes seuls défendaient, à l'extrémité du camp, une porte élevée, lorsque Marius accourt avec quelques troupes, trouve les Numides occupés au pillage, les chasse du camp et en fait un grand carnage.

Le lendemain Métellus renouvelle l'assaut et Jugurtha recommence son attaque à la tête de toute son armée. La bataille dura deux jours; Métellus repoussa les Africains; mais affaibli par tant de combats, il leva le siége de Zama, laissa des garnisons dans les villes conquises, et prit ses quartiers d'hiver sur la frontière de la Numidie. Cherchant ensuite à combattre Jugurtha par ses propres armes, il corrompit Bomilcar qui avait sur lui toute influence et l'engagea par de grandes promesses à le trahir.

Bomilcar rejoignit son maître qu'il trouva dévoré d'inquiétudes. Il lui représenta que, ses campagnes étant dévastées et son trésor épuisé, le découragement porterait bientôt les Numides à traiter eux-mêmes avec les Romains, s'il ne prenait le parti de se soumettre et de négocier. Jugurtha, entraîné par ces conseils, envoya des ambassadeurs à Métellus pour déclarer qu'il acceptait la paix à telles conditions qu'on lui imposerait. Le consul exigea qu'avant toute conférence on lui livrât un grand nombre d'éléphans, de chevaux et d'armes, et deux mille livres d'or. Jugurtha obéit, et reçut ensuite l'ordre de se rendre à Tisidium, hors de ses états. Mais le prince effrayé par les avis secrets qu'on lui donna, changea tout à coup ses résolutions, et se décida à continuer la guerre.

Quelques succès passagers vinrent alors le dédommager de ses pertes. Il reprit Vacca dont il fit passer la garnison au fil de l'épée. Mais peu de temps après une légion romaine trouva moyen de rentrer dans la place, et en traita les habitans avec la dernière cruauté. L'ambition de Marius, qui aspirait alors à supplanter le consul, mit aussi la division dans leur armée et permit à Jugurtha de lever de nouvelles troupes. Il s'affermissait dans sa résistance et réparait les désastres de ses premières défaites, lorsque la perfidie de ses ennemis sut ajouter de nouvelles difficultés à celles qui l'accablaient déjà.

Marius prêt à se rendre à Rome pour briguer le consulat mit dans ses intérêts un prince numide, Gauda, qui, d'après le testament de Micipsa, devait hériter de la couronne au cas où ses descendans directs mourraient sans postérité. Il lui fit connaître que s'il invoquait ses droits auprès du sénat, et que s'il appuyait la demande que Marius se proposait de faire du rappel de Métellus, et de l'envoi de nouvelles troupes pour terminer promptement la guerre, ses démarches auraient le succès qu'il en attendait, et qu'alors Jugurtha serait bientôt dépossédé. Le but de Marius fut atteint. Ses amis agirent avec tant d'ardeur pour déconsidérer Métellus, que ce général fut rappelé, et Marius obtint le consulat, avec ordre de pousser plus vigoureusement la guerre.

De son côté Métellus qui avait entrevu cette intrigue, redoublait d'activité pour épuiser Jugurtha avant l'expiration de ses fonctions. Tous les moyens lui parurent bons pour obtenir ce résultat. Il organisa un complot pour le faire assassiner, et Bomilcar séduit par son or se chargea de l'œuvre. Mais Jugurtha, ayant intercepté une lettre qui lui découvrit cette trame, fit mettre à mort Bomilcar. Depuis ce moment la crainte de la trahison ne lui permit pas de goûter un instant de repos. Se croyant sans cesse environné de conspirateurs, il changeait fréquemment de ministres, de gardes, de logement et même de lit. Poursuivi dans son sommeil par des songes effrayans, souvent au milieu de la nuit il prenait ses armes, appelait ses gens à son secours et les effrayait eux-mêmes de ses terreurs.

Métellus marcha contre lui, le défit complètement, et le força de traverser les déserts, et de se retirer ensuite à Thala, où il avait renfermé ses enfans et les débris de ses richesses. Il l'y poursuivit encore, et Jugurtha découragé se retira en Mauritanie. Bocchus, roi de cette contrée, était son beau-père; il releva son courage et resserra son alliance avec lui, en prenant son parti contre les Romains. Ceux-ci ne prirent que les murailles de Thala; les habitans mirent le feu à la ville et périrent dans les flammes.

C'est alors qu'arriva Marius avec le titre de consul, des troupes fraîches et toutes les ressources qui pouvaient assurer le succès de son expédition. Dans le dessein d'aguerrir et d'encourager les nouvelles levées, il conduisit les troupes dans une contrée fertile, attaqua plusieurs forteresses, et fit partager aux soldats un immense butin. Les deux rois coururent au fond de leurs états pour y rassembler des forces contre ce redoutable ennemi.

Marius, poursuivant sa marche rapidement, battit en plusieurs rencontres les Maures et les Numides. Il surprit la ville de Capsa, dont il massacra les habitans. La crainte décida plusieurs autres cités à lui ouvrir leurs portes. Bocchus commença à s'effrayer des suites fâcheuses qui pourraient résulter contre lui de sa coopération dans cette guerre. Mais Jugurtha eut recours à son artifice ordinaire. Il entreprit de gagner les ministres de son beau-père et il y réussit. Il promit à Bocchus un tiers de son royaume, pourvu qu'il l'aidât à chasser les Romains d'Afrique, ou qu'il les engageât à lui confirmer, par un traité, la possession de ses états.

De telles offres déterminèrent Bocchus à soutenir puissamment Jugurtha. Ainsi, les deux rois ayant réuni leurs forces, surprirent Marius près de Cirtha. Les Numides combattirent avec tant d'avantage, qu'ils se crurent sûrs de la victoire. Mais tandis que les deux armées, excédées de fatigue, se livraient au repos de la nuit pour réparer leurs forces, tout à coup, avant le point du jour, Marius donne le signal du combat. Le bruit des trompettes, les cris des Romains réveillent en sursaut les Africains abattus et surpris. La vigueur de cette attaque soudaine répand parmi eux le désordre et la terreur. Un grand nombre périt en voulant se rallier et courir aux armes. Le reste prit la fuite, et cette déroute laissa parmi eux un découragement, dont ils ne se relevèrent plus.

Marius reçut encore un renfort considérable qui lui arrivait d'Italie. Il était commandé par Sylla, jeune patricien qui allait préluder dans cette campagne aux brillantes actions par lesquelles il acquit un pouvoir si immense dans la suite. Les peuples belliqueux de l'A-



Triomphe de Marius.

frique, opposant leur nombre au courage des Romains, remplaçaient leurs armées détruites par de nouvelles armées. Bocchus et Jugurtha vinrent encore attaquer les Romains; et tandis que Marius, à la tête de son aile droite, repoussait vaillamment les Numides, Bocchus, répandant le faux bruit de la mort du consul, mit le désordre dans l'aile gauche de son armée, et la poursuivit jusqu'au camp.

Sylla, accourant alors avec impétuosité, chargea les Maures, arrêta leurs progrès et rétablit le combat. Marius, vainqueur de son côté, vint se joindre à lui. Leurs efforts réunis mirent les Numides en pleine déroute, et Jugurtha, abandonné des siens, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Quelques jours après cette défaite, Bocchus, découragé, demanda la paix. Jugurtha, alarmé de cette négociation, redoubla d'intrigues pour la déjouer. Mais le vieux roi, las de la guerre, résolut de la terminer, et envoya des ambassadeurs à Rome, pour demander à quelles conditions il pourrait traiter avec la république.

Le sénat répondit qu'on oublierait le passé, et qu'on accepterait son alliance, lorsqu'il aurait su mériter l'amitié du peuple romain. En même temps Sylla fut chargé d'aller négocier avec lui cette affaire. Le camp de Jugurtha était dans le voisinage et il pouvait s'emparer de l'ambassadeur. Sylla le savait, mais il était inaccessible à la crainte. Le Numide surpris de son audace lui laissa traverser ses lignes sans oser l'arrêter, et se contenta de faire épier par ses agens les démarches du roi de Mauritanie.

Celui-ci, flottant entre la crainte que Rome lui inspirait et les sentimens qui l'attachaient à son gendre, n'avait plus que le choix des trahisons, et ne savait encore s'il devait livrer Jugurtha aux Romains ou Sylla à Jugurtha. Il passa la nuit dans cette cruelle incertitude, trahissant par ses agitations le désordre intérieur qui le bouleversait.

Dans la conférence publique, on ne parla que de la paix générale; mais enfin Bocchus et Sylla se virent secrètement. Le roi, incertain et faux comme tous les princes faibles, demanda d'abord que Rome lui permît de rester neutre entre elle et son gendre. Il ne put l'obtenir: Sylla le menaçait d'un côté de la perte de son trône, s'il ne se déclarait pas entièrement pour la république, et lui offrait en même temps l'alliance de Rome et une partie de la Numidie, s'il livrait Jugurtha.

Bocchus poussé par la peur, retenu par la honte, après avoir résisté long-temps, céda enfin à l'adresse et à l'éloquence de Sylla. Il fit dire à Jugurtha que le moment favorable pour faire la paix était arrivé, qu'on lui assurait des conditions honorables, et qu'il devait se hâter de venir conclure le traité.

Jugurtha désirait vivement la fin de la guerre; mais doutant de la sincérité des Romains, il répondit que, comme il se défiait de Marius, il exigeait, avant tout,

qu'on lui donnât Sylla en ôtage. Le perfide maure le lui promit, et ses protestations trompèrent les agens de Jugurtha comme leur maître.

Au jour marqué le roi de Numidie s'avança à la tête de ses troupes. Bocchus, dans l'intention apparente de lui faire honneur, vint au devant de lui avec quelques officiers, et s'arrêta sur une éminence derrière laquelle on avait embusqué des soldats.

Le prince numide, ne voyant rien qui pût exciter sa défiance, se sépare de sa troupe, et, suivi de quelques amis, s'approche du roi. Des deux côtés, suivant les conventions faites pour cette entrevue, on était sans armes; mais aussitôt que Jugurtha fut arrivé près de Bocchus, au signal donné, les soldats cachés se lèvent, l'enveloppent, massacrent ceux qui l'accompagnaient, et le livrent enchaîné à Sylla qui le conduit au camp de Marius.

De retour à Rome, Marius obtint les honneurs du triomphe. La populace fut charmée de voir Jugurtha dans les fers, et se souvint avec une joie féroce que le captif enchaîné était le même numide que son habileté et sa valeur avaient rendu si redoutable aux Romains. On dit que, dans la marche de la cérémonie, Jugurtha perdit la raison. Il fut ensuite jeté dans un cachot où les geoliers, se hâtant d'avoir sa dépouille, lui déchirèrent sa robe et lui arrachèrent les bouts des oreilles, pour avoir les anneaux qu'il y portait. En entrant dans cette fosse profonde et humide un souris forcé parut sur ses lèvres. « Dieux, s'écria-t-il, est-ce qu'à Rome les bains sont froids? » Il mourut dans ce lieu, après y avoir passé six jours à lutter contre la faim. La mort barbare qu'on lui fit souffrir sera toujours une tache pour les Romains, auxquels Mithridate avait bien raison de reprocher leur cruauté envers le petit-fils de Massinissa, le plus fidèle de leurs alliés.

## VIII.

### CONQUÊTE DE LA NUMIDIE.

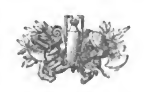
Le royaume de Numidie, après ces événemens, fut partagé de la manière suivante : Bocchus obtint, comme récompense de ses services, le pays des Massésyliens, contigu à la Mauritanie. Ce pays prit, depuis ce temps-là, le nom de *Nouvelle Mauritanie*. La Numidie, proprement dite, ou la contrée des Massyliens, fut divisée en trois parties, dont deux furent données aux enfans de Gauda, et la troisième fut annexée par les Romains à l'Afrique Propre.

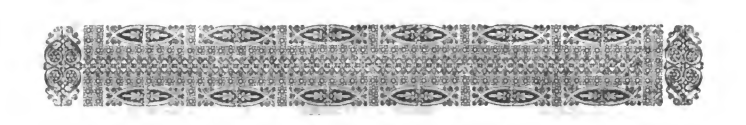
Jusqu'à l'époque des guerres civiles de Pompée et de César, l'histoire ne signale dans ces contrées aucun fait remarquable. Mais alors Iarbas, un des rois de la contrée, prit parti pour César. Pompée le défit et lui tua dix-sept mille hommes dans une grande bataille. Puis, il s'acharna à sa poursuite, surprit son camp et parvint à se saisir de sa personne. Il acheva la conquête de ses états, et les donna à Hiempsal II, autre prince numide, descendant de Massinissa.

Juba, fils d'Hiempsal, resta fidèle à l'alliance que son père avait contractée envers Pompée. Entre autres services qu'il lui rendit, il parvint à engager Curion, un des lieutenans de César, à une action générale, qu'il était de son intérêt d'éviter. Curion et un grand nombre des siens restèrent sur le champ de bataille. Comme on était en vue de la mer, la plupart de ceux qui tâchèrent de gagner les vaisseaux se noyèrent ou furent tués par les Numides qu'on détacha après eux. Le reste tomba entre les mains de Varus, lieutenant de Pompée, qui aurait voulu sauver ces soldats; mais Juba, qui s'attribuait tout l'honneur de la victoire, les fit passer au fil de l'épée.

Ce succès releva le courage des amis de Pompée, qui comblèrent Juba d'honneurs et lui conférèrent le titre de roi de toute la Numidie: mais César le déclara ennemi de la république, et adjugea la souveraineté de ses états à Bocchus et à Bogud, deux princes africains qui étaient entièrement dans ses intérêts.

Juba cependant parvint à se rétablir et à se rallier à Pétréius et à Scipion, qui avaient recommencé la guerre dans l'Afrique Propre contre César, dans les intérêts de Caton et des fils de Pompée, les derniers représentans de la liberté. Cette lutte fut conduite avec audace et persévérance, et César n'osa pas toujours engager le combat. Il surprit enfin les trois généraux près de la ville de Thapsus; et força leurs camps, l'un après l'autre. Scipion fut défait le premier; Juba se sauva en Numidie, mais aucun de ses anciens sujets ne voulut le recevoir pour ne pas encourir la vengeance de César. Alors renonçant à toute espérance, et craignant de tomber entre les mains du vainqueur qui l'aurait attaché à son char de triomphe, comme l'avaient été déjà tant de rois dépossédés, il confondit sa douleur et sa honte avec celles de Pétréius, et ils s'entretuèrent après un repas.





# LES PROCONSULS ROMAINS.

**SALLUSTE. — COLONISATION DE LA NUMIDIE. — ÉVÉNEMENS DIVERS. — L'AFRIQUE CHRÉTIENNE. — SAINT CYPRIEN. — SAINT AUGUSTIN.**

## I.

### SALLUSTE.

JULES-CÉSAR, avant de quitter l'Afrique, en donna le gouvernement à Salluste, avec le titre de proconsul. Il connaissait de longue main le caractère de l'homme qu'il imposait à la Numidie. Ils avaient trempé l'un et l'autre dans le complot de Catilina; il le savait avide d'argent, ami des plaisirs, de la bonne chère, de la magnificence; peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir; apte, en un mot, à pressurer un peuple qui lui avait été si rudement hostile, et dont les richesses enfouies pouvaient réparer les brèches de leur fortune, à l'un et à l'autre. Salluste d'ailleurs l'avait parfaitement secondé dans la dernière guerre, en dirigeant quelques expéditions, et ce choix pouvait aussi être coloré comme récompense.

Le nouveau proconsul n'eut pas plutôt jeté les yeux autour de lui et considéré sa province, qui était toute la côte d'Afrique, depuis Carthage jusqu'à l'Océan, qu'il résolut à la fois de recueillir des documens pour écrire l'histoire de Jugurtha et de l'Afrique, et d'immenses richesses pour mener à Rome une splendide existence. Les deux desseins furent conduits de front. Salluste ne faisait point les choses à demi; il voulait être le plus grand historien de Rome, et le plus riche des Romains. L'Afrique lui appartient désormais; il l'explore, il la fouille, il la presse, il en retire tout l'or qui avait échappé aux pillages des guerres précédentes, tous les objets précieux, tous les monumens de l'art, qui, après la ruine de Carthage, avaient été cachés par les habitans dans les *villas* éloignées les meubles, les tapis somptueux qui ornaient la demeure des rois; et aussi les archives des villes, les documens relatifs à l'histoire de ces nations, et dont le roi Hiempsal avait fait faire des recueils, enfin tout ce qui pouvait, pour la suite, lui offrir les moyens de vivre et d'écrire magnifiquement.

Toutefois, il ne put piller sa province qu'un an. Il savait que César avait d'autres ambitieux à satisfaire, et que plus d'un Verrès attendait l'expiration de ses fonctions, pour aller s'enrichir après lui, s'il le pouvait. Mais la mine était épuisée, et d'ailleurs la protection de César ne pouvait assurer l'impunité à tous ceux qui l'imiteraient.

De retour à Rome, il y fut accusé de concussion par les députés de Numidie qui l'y avaient suivi. « Il a tellement pressuré la province, dirent-ils, que cette paix nous a été plus funeste que la guerre. Il en a tiré sous son nom, ou sous des noms empruntés, tout ce qui était capable d'être transporté, et en aussi grande quantité que les vaisseaux ont pu le contenir. » Il fut absous



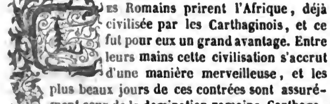
Salluste.

malgré l'évidence. César le couvrit de son influence : il le devait, car il avait touché, lui aussi, de ces rapines, six millions de sesterces (1,200,000 fr.). Les juges gagnés ou effrayés prononcèrent l'acquittement, mais ils parurent plutôt coupables que lui innocent.

A l'abri désormais de toute inquiétude, Salluste ne songea plus qu'à dorer sa vie. Il acheta la superbe maison de César aux environs de Rome, et dans Rome même de vastes terrains où il improvisa une délicieuse demeure, comme dans son année de proconsulat il avait improvisé sa fortune. D'élégantes constructions parmi lesquelles un beau palais, des jardins charmans, des jets d'eau, des statues chèrement payées s'élevèrent comme par enchantement. C'est dans ce splendide séjour, au milieu des marbres d'Afrique, des bronzes de Corinthe, et des chefs-d'œuvre de l'art qu'il écrivit ses ouvrages si haut placés dans l'estime des littérateurs, mais où ses prétentions à la vertu forment la critique la plus sanglante de sa conduite, si elles ne sont pas une amère dérision.

## II.

### COLONISATION DE LA NUMIDIE.



Les Romains prirent l'Afrique, déjà civilisée par les Carthaginois, et ce fut pour eux un grand avantage. Entre leurs mains cette civilisation s'accrut d'une manière merveilleuse, et les plus beaux jours de ces contrées sont assurément ceux de la domination romaine. Carthage, qu'Auguste rebâtit, devint bientôt la seconde ville de l'empire, et sa prospérité ne nuisit pas à la grandeur de Rome, comme on l'avait craint. Placée au milieu d'un pays fertile, à l'abri des invasions des peuples barbares, cette ville jouit pendant quatre cents ans d'une paix et d'une sécurité admirables. Ces jours de paix et de jouissance n'étaient interrompus que par l'avarice des gouverneurs romains, et encore la province pillée avait-elle souvent assez de crédit pour obtenir justice et le renvoi des proconsuls.

Les loisirs de la paix eurent à Carthage l'effet qu'ils ont toujours : ils développèrent les esprits, favorisèrent les lettres et les arts et corrompirent les mœurs. S. Augustin peint Carthage comme une ville pleine des plus impures amours; et Salvien, censeur plus âpre que S. Augustin, la représente comme l'égoût des vices du monde entier. A côté de cette corruption les lettres fleurirent à Carthage, et il est à remarquer que plusieurs des noms éclatans des derniers âges de la littérature romaine appartiennent à Carthage. Tels sont Apulée, Tertullien, St. Cyprien, Arnobe, St. Augustin surtout.

Beaucoup d'Italiens faisaient le commerce à Vaga ou Vacca et sur toute la côte. Ils avaient retrouvé les anciennes sources des richesses de la contrée, si bien exploitées par les Phéniciens et les Carthaginois. Les échanges consistaient surtout en blé, en fruits de toute espèce, pierres précieuses, beaux marbres de Numidie, huiles, lin, cire, éléphans, laines magnifiques, tissus fabriqués à Carthage. Ils enrichissaient la Province de tout l'or qu'ils y importaient, quand on ne sentait pas le besoin des produits de l'extérieur.

La propriété romaine fut lente à s'établir en Afrique; et les Romains attendirent prudemment que la conquête fût complète pour se substituer aux proprié-

taires du pays. Mais une fois commencée cette substitution fut rapide, et la propriété s'organisa en Afrique comme elle s'était établie en Italie ; c'est-à-dire qu'il y eut d'immenses domaines appartenant à un très petit nombre de grands, et cultivés pour eux par des esclaves. Sous le règne de Néron les cinq sixièmes de la contrée appartenaient à dix propriétaires que cet empereur fit mourir, comme lui portant ombrage. L'Afrique était en effet le grenier de Rome, et ces personnages auraient pu facilement exciter une révolution dans cette capitale du monde, en retardant les arrivages de blé pour l'affamer.

Toutefois cette constitution de la propriété ne doit s'entendre que de l'intérieur des terres, car, sur la côte, Rome avait organisé de nombreuses colonies, soit agricoles, soit militaires, où la division des terres avait prévalu et où elle était d'ailleurs le résultat des concessions faites par les premiers empereurs qui avaient tant d'anciens soldats à récompenser.

La Numidie, du temps de Pline, avait douze colonies romaines ou italiques, cinq municipes et trente-une villes libres : les autres étaient soumises à un tribut. On se figure à peine combien de centres intérieurs de civilisation, d'entrepôts pour les échanges mutuels, de remparts pour la défense du territoire, les Romains s'étaient créés en Afrique, à la faveur du système qu'ils avaient adopté d'appliquer l'armée aux travaux de colonisation. C'est là le secret des grandes choses qu'ils firent en Afrique.

Les conquérans vandales, arabes, maures et turcs, sont passés sur cette terre amoncelant les ruines, détruisant les antiquités, brisant les objets d'art, les reliques précieuses d'une si puissante architecture, aussi serait-il bien difficile de donner une idée juste de tout ce que les Romains y avaient édifié. Nous nous étendrons ailleurs sur les ruines de *Julia Cæsarea* (Scherchel), sur celles de *Lambesa* et de *Sicca Venerea* : qu'il nous suffise maintenant de nous transporter au village de Jemm qui dut être très florissant au temps du proconsulat.

On croit que c'est là le site de l'ancienne Tysdrus, dans l'Afrique Propre (auj. régence de Tunis). Elle était non loin des frontières de la Numidie ; et comme les deux provinces furent long-temps sous la même domination, l'état actuel de son amphithéâtre peut nous faire connaître quels travaux immenses en édifices, temples, ports, aqueducs, ponts et palais ont dû être construits par les Romains pendant cette période. Dans le voisinage se trouvent un grand nombre d'antiquités, des autels avec des inscriptions effacées, quantité de colonnes, de bustes et de statues mutilées. Les colonnes qu'on y exhume de temps en temps, toutes de marbre de Numidie, sont brisées par les Arabes et vendues ensuite comme meules de moulin. Toutes les statues que ces barbares viennent à rencontrer par hasard, sont immédiatement décapitées, suivant leurs croyances superstitieuses. On y remarque un torse semblable à celui du *colosse armé* et une Vénus qui rappelle celle de Médicis pour la pose et les proportions. L'amphithéâtre, reproduit dans la gravure, a résisté aux injures du temps. Il offre une magnifique preuve du luxe et de la richesse que les anciens Romains mettaient dans leurs constructions. Ce beau monument se compose de quatre étages dont les trois inférieurs présentent soixante-quatre arches avec leurs pilastres, et dont l'étage supérieur ou l'attique n'offre simplement qu'une rangée de pilastres portant sur un stylobate avec une ouverture carrée de distance en distance. Ces chapiteaux sont de l'ordre composite et semblables à celui de la colonne dioclétienne à Alexandrie. Les dessins de chacun de ces étages sont variés et différens l'un de l'autre. L'amphithéâtre avait autrefois deux entrées principales, mais celle qui était située à la partie ouest de l'édifice, ainsi que les trois arches adjacentes, furent détruites il y a cent ans environ par Mohammed-Bey, qui en avait fait une forteresse, et qui ne voulut point que ses sujets révoltés pussent s'en servir comme lui. A l'exception de cette brèche, tout le pourtour des murs existe encore, et la maçonnerie à l'extérieur est dans un état de conservation plus parfait peut-être que dans tout autre amphithéâtre romain subsistant ailleurs.

L'intérieur n'est point dégradé. Le plan incliné, sur lequel étaient fixés les siéges des spectateurs, est assez bien conservé ; les galeries, les vomitoires qui y conduisent subsistent également. Au-dessous de l'arène qui est circulaire, on voit des fosses profondément creusées dans la pierre, comme au Colysée et à l'amphithéâtre de Capoue. Dans l'une d'elles était probablement la base de la colonne qui soutenait le *velum*, tandis que les autres étaient destinées à renfermer les bêtes féroces qu'on devait lâcher dans l'arène. Les pierres formant les clefs ne sont point sculptées, à l'exception de deux dont l'une porte une tête de lion, et l'autre un buste de femme, ce qui a fait conclure que ce bâtiment ne fut jamais achevé conformément aux données du dessin original. Aucune inscription romaine n'apparaît sur ces ruines antiques : celles dont parlent certains voyageurs sont en caractères cufiques et arabes. La longueur de l'amphithéâtre, de l'est à l'ouest, est de quatre cent vingt-neuf pieds ; sa largeur, de trois cent soixante-huit ; l'arène en a deux cent trente-huit de longueur sur cent quatre vingt-deux de largeur. La base de la première arcade ou du premier étage est de trente-trois pieds au dessus du sol, et la hauteur du mur extérieur fut originairement de plus de cent pieds. En comparant ces dimensions avec celles des autres monumens semblables, on trouve que sa construction remonterait à l'époque des Antonins, puisqu'elle correspond et pour les proportions et pour le style à l'architecture de ce siècle. Or comme l'aîné des Gordiens fut proclamé empereur dans cette ville, il n'est pas impossible que, pour témoigner sa gratitude à une localité où il avait été couronné de la pourpre, il ait fondé ce monument. Sir Grenville Temple, un des voyageurs les plus distingués de notre époque, qui l'a visité en 1833, et auquel nous avons emprunté ces détails, ajoute dans son journal les observations suivantes :

« Privé des renseignemens qu'une inscription quel-

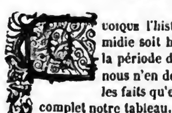


Amphithéâtre de Jemm.

conque aurait pu nous fournir, nous sommes forcé de suspendre notre jugement sur les circonstances qui présidèrent à l'érection de ce monument, qui, quoique moins grandiose et moins splendide que le Colysée, est cependant un des plus parfaits et des plus vastes que l'antiquité nous ait laissés. L'amphithéâtre de Nîmes m'est inconnu; mais celui de Pola, dans l'Istrie, bien que parfait dans sa partie extérieure, est dégradé quant à l'intérieur; et celui de Vérone est tout l'opposé de ce dernier, puisqu'il possède une rangée de siéges aussi complètement entière, que lorsque des citoyens émerveillés assistaient aux scènes de divertissemens qui se passaient dans l'arène; mais à l'exception de quatre arches il est complètement privé de toute façade extérieure, ce qui est toujours cependant la partie principale et la plus importante de ces prodigieux monumens. »

### III.

#### ÉVÉNEMENS DIVERS.



Quoique l'histoire politique de la Numidie soit bien stérile pendant toute la période de la domination romaine, nous n'en devons pas moins recueillir les faits qu'elle présente, pour rendre complet notre tableau.

Nous avons vu que Bocchus et Bogud, rois des deux Mauritanies, avaient occupé momentanément la Numidie, après la première défaite de Juba. Relégués dans leurs états propres pendant le proconsulat de Salluste et de ses successeurs, ils n'en servirent pas moins chaudement les intérêts de César. Ils combattirent pour lui à Munda et contribuèrent à cette mémorable victoire qui fut le coup de mort de la république. Mais ils se divisèrent dans les guerres civiles du second triumvirat, soutenant Antoine ou Octave selon leurs intérêts respectifs. Après leur mort, la Mauritanie ne passa point à leurs héritiers naturels.

Ce fut Juba II, le fils de leur ennemi, de celui qui avait été dépossédé par César, qui obtint leur couronne. Il avait d'abord été conduit à Rome comme prisonnier. Ne comptant plus sur les faveurs de la fortune, il avait cultivé les lettres et s'était attiré l'amitié de Mécène et même d'Auguste. L'empereur l'appréciait comme l'un des hommes les plus instruits de son siècle. Il lui donna es Mauritanies en échange du royaume de son père, c'est-à-dire de la Numidie, qui, depuis long-temps, était devenue province romaine.

Juba II eut pour successeur un prince nommé Ptolémée, qu'il avait eu de Cléopâtre Sélène, fille de Marc-Antoine et de la fameuse Cléopâtre. Ce jeune roi mourut misérablement par l'effet de l'avarice et de la cruauté de Caligula. En lui, s'éteignit la royale famille de Massinissa, qui avait élevé si haut les destinées de la Numidie.

Pendant que cette dynastie s'éteignait, la Numidie continuait à être pillée par les proconsuls. Les réclamations énergiques que le peuple avait adressées au sénat ayant été infructueuses, l'esprit de révolte gagna

tous les esprits. Un homme de cette nation, Tacfarinas, vrai condottieri, qui avait servi quelque temps dans les troupes auxiliaires des Romains, se forma un parti. Il rassembla un grand nombre de Maures et de Gétules, qui jusques-là n'avaient vécu que de brigandages, et en composa une armée qu'il disciplina à la manière des légions. Battu plusieurs fois, il renouvelait la guerre avec tenacité, faisant des courses jusqu'au cœur du pays, et un dégât épouvantable. Il passait avec tant de vitesse d'une province à une autre, qu'aucun détachement romain ne pouvait le joindre. Après bien des ravages, il enveloppa un jour une cohorte romaine qui défendait une forteresse, la mit en fuite, tua le commandant et s'empara du fort. Le proconsul fit décimer cette lâche cohorte, c'est-à-dire qu'on en assomma la dixième partie à coups de massue, conformément à l'ancienne discipline. Cette rigueur produisit un tel effet, que l'armée de Tacfarinas fut battue, et qu'un simple escadron le força à lever le siége de Thala. Après cet échec, Tacfarinas se décida à ne plus entreprendre de siége, mais à continuer une guerre d'escarmouches, sans en venir jamais à une action dans les formes. Aussi long-temps qu'il observa cette tactique, il rendit inutiles les efforts des Romains, jusqu'à ce que son camp ayant été surpris, un jour, par un corps de cavalerie, cette troupe peu expérimentée se débanda et fut complétement écrasée. Ceux qui échappèrent à l'épée du vainqueur furent obligés de se sauver dans la contrée du Sahara.

Cependant Tacfarinas, sans se laisser décourager par cette défaite, commença à recruter une nouvelle armée. Il poussa même l'arrogance au point d'envoyer des ambassadeurs à Rome et de menacer Tibère, qui régnait alors, d'une guerre éternelle, s'il n'assignait pas à lui et à son armée quelque établissement convenable. Tibère, irrité par cette forfanterie, ordonna à Blésus, qui commandait les forces romaines en Afrique, d'offrir une amnistie générale aux Numides, et de se rendre maître de la personne de Tacfarinas. On le poursuivit à outrance. Ses forces furent dispersées, son frère pris, et lui-même fut réduit à se cacher dans un désert. Ce désastre n'empêcha pas qu'il ne reçût un puissant renfort de Mauritaniens et de Gétules, avec lequel il se trouva encore une fois en état de faire tête aux Romains. Mais enfin, Dolabella, général expérimenté, le surprit après une marche forcée, et ne lui permit pas d'éviter le combat. Tacfarinas se battit bravement, mais il succomba dans la mêlée, et nul ne recueillit les débris de son armée pour continuer la guerre.

Dans l'année 311, Maxence, qui aspirait au titre d'empereur, et qui était déjà maître de Rome, réunit à ses conquêtes l'Afrique, qui avait d'abord refusé de le reconnaître, et où s'était fait proclamer un certain Alexandre, paysan pannonien, qui, pendant plus de trois ans, régna sur cette contrée.

Maxence avait arraché l'Afrique à cet Alexandre, aussi lâche et aussi incapable que lui-même. Le préfet du prétoire y avait été envoyé par ce tyran, avec quelques cohortes. Un léger combat suffit pour abattre le pouvoir chancelant de ce paysan parvenu. La belle province d'Afrique, dit un historien romain, Carthage, la merveille du monde, fut pillée, ravagée, incendiée par les ordres de Maxence, prince farouche et inhumain, dont le penchant à la débauche redoublait la férocité. Il paraît que la Numidie avait aussi accepté la domination d'Alexandre, et même que cet usurpateur, après avoir perdu Carthage, presque sans combat, s'était réfugié sous l'abri de la position forte de Cirtha. Cette ville souffrit beaucoup pendant le siége qu'elle essuya alors: Mais Constantin, vainqueur de Maxence, parvenu enfin à l'empire, fit relever, embellir Cirtha, et lui donna le nom de Constantine.

Après ces événemens, la Numidie retomba dans sa première tranquillité. Mais, en 371, l'avarice et les violences de Romanus, général et gouverneur de l'Afrique Septentrionale, avaient indisposé les habitans, et poussé à la révolte Firmus, fils de Nubel, l'un des plus puissans chefs des Maures, vassaux des Romains. Firmus prit le diadème impérial et trouva un puissant appui dans les querelles religieuses qui divisaient le pays. La révolte fit des progrès. Firmus avait pris et pillé Césarée; il était maître d'une grande partie de la Mauritanie Césarienne, quand Théodose, habile général, fut expédié des Gaules par Valentinien, pour châtier l'usurpateur et réduire ces provinces à la soumission.

Cette guerre ne fut pas moins rude que celle où la rébellion de Tacfarinas avait été étouffée : elle fut, comme celle-ci, mêlée de succès et de revers, et plus d'une fois les deux adversaires, tour à tour écrasés ou triomphans, durent à leur persévérant courage et à leur habileté un salut inespéré. Ainsi, l'armée de Théodose enveloppée prés d'Auzia (aujourd'hui Hamza) par les troupes de Firmus, s'échappa par un stratagème au moment où elle allait être exterminée. Lorsque le général romain ne peut entamer son ennemi, il le mine sourdement par la corruption des subordonnés. Enfin, après mille contremarches, habilement dirigées dans un pays coupé de montagnes et de défilés, il arrive chez un des chefs gétules, alliés de Firmus, le défait dans un combat sanglant, et parvient à s'entendre avec lui, comme avait fait Bocchus avec Sylla, pour qu'il lui livre Firmus. Celui-ci, pour échapper à la perfidie de son hôte, et se dérober à la cruauté du vainqueur, finit sa vie en s'étranglant lui-même. Le chef barbare apporta sur un chameau le corps de Firmus au camp de l'armée romaine. Théodose assemble centurions et soldats, et après avoir publiquement constaté l'identité du cadavre et de l'usurpateur, le fait pendre au haut d'un poteau.

Avant de passer aux événemens que l'histoire du christianisme nous présentera dans la terre d'Afrique, nous devons faire connaître les plus récentes divisions géographiques que les derniers empereurs y avaient introduites.

La contrée située entre les deux Syrtes, jusqu'à Cyrène, s'appela Tripolitaine, et fut régie par un *Præses*, qui était pour le rang et la dignité au-dessous du consulaire.

La Byzacène fut formée d'un démembrement de l'A-



Martyr de Saint-Cyprien.

frique proconsulaire ou territoire de Carthage, et nommée d'abord *Valeria*, en l'honneur de l'empereur Valerius Dioclétien. Alors la Numidie fut gouvernée par un consulaire, de même que la Byzacène, et prit le deuxième rang après l'Afrique Propre.

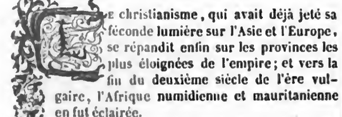
La Mauritanie Sitifensis fut formée d'une portion de la Mauritanie Césarienne, précédemment le pays des Massésyliens, et avait Sétif pour capitale. Ces deux provinces étaient gouvernées chacune par un *Præses*.

L'Afrique fut donc divisée en six provinces, qui étaient, en allant de l'est à l'ouest, la Tripolitaine, la Byzacène, la Proconsulaire (*Africa Propria*), la Numidie, la Mauritanie Sitifensis, et la Mauritanie Césarienne. Ces deux dernières avaient autrefois fait partie de la Numidie.

Quant à la Mauritanie Tingitane, elle était attribuée à l'Espagne, dont elle formait la septième province.

## IV.

### L'AFRIQUE CHRÉTIENNE.



Le christianisme, qui avait déjà jeté sa féconde lumière sur l'Asie et l'Europe, se répandit enfin sur les provinces les plus éloignées de l'empire; et vers la fin du deuxième siècle de l'ère vulgaire, l'Afrique numidienne et mauritanienne en fut éclairée.

Ses progrès y furent si rapides, qu'au commencement du cinquième siècle on y comptait six cent soixante-douze siéges épiscopaux. Ces évêchés avaient six métropoles, savoir : Julia-Cæsarea, Sitifis, Cirtha, Carthage, Adrumette et Tripoli. Il ne faut pas s'étonner de ce grand nombre d'églises, parce que leur juridiction avait très peu d'étendue, et que la réunion d'un petit nombre de villages formait un diocèse. De là, ces conciles si célèbres de Carthage, de Milève, de Ruspa et d'Hippone, qui pendant cinq siècles défendirent avec tant de succès la foi orthodoxe contre les hérésies des Donatistes, des Ariens, des Manichéens et des Pélagiens. De là aussi ces martyrs en si grand nombre qui purifièrent par leurs vertus le souffle empesté de Carthage.

C'est sans aucun fondement qu'on a prétendu que l'Afrique avait reçu la foi de saint Pierre lui-même, qui y aurait fait entendre ses prédications. Les passages des auteurs ecclésiastiques qu'on a cités en faveur de cette opinion prouvent seulement que Rome, siége de saint Pierre, aurait eu l'initiative des missions qui y furent dirigées, tandis qu'on aurait pu supposer une communication de l'Egypte ou de l'orient, de proche en proche. Il paraît bien prouvé que les annales de l'Eglise ne parlent de l'Afrique que sur la fin du deuxième siècle, et que cette terre avait reçu de Rome le commencement de son sacerdoce. La proximité et le commerce continuel qui régnait entre cette métropole et ses colonies, donnent tout lieu de le croire.

Les premiers noms illustres qui apparaissent dans les légendes des martyrs qui arrosèrent l'Afrique de

leur sang, sont ceux de sainte Perpétue et de sainte Félicité, qui souffrirent, sous la persécution de Sévère, en 203 ou 205. Elles furent imitées par une multitude d'autres chrétiens fervens que les cruautés des proconsuls semblaient multiplier, ainsi que l'atteste Tertullien, dont les paroles sont un des plus beaux témoignages que le christianisme puisse revendiquer : *Le sang des martyrs a été une source féconde de fidèles.*

Il n'entre pas dans nos desseins de raconter les défections que l'Eglise d'Afrique essuya par le schisme de Donat, et les combats qu'elle eut à soutenir contre les autres hérésiarques; nous aimons mieux reposer notre vue sur les exemples plus consolans que nous présentent les grands noms de St. Cyprien et de St. Augustin.

## V.

### SAINT CYPRIEN.



SAINT CYPRIEN, appelé par les Latins *Thascius Cyprianus*, eut pour père un des principaux sénateurs de Carthage. Après avoir fait de rapides progrès dans les belles lettres et la philosophie, il étudia l'éloquence avec un égal succès, et professa la rhétorique dans sa patrie. Il dit lui-même qu'il avait vécu long-temps au milieu des faisceaux qui étaient chez les Romains l'emblème de la souveraine magistrature; mais il déplore tout à la fois le malheur de sa jeunesse orageuse, et les funestes erreurs du paganisme où il était engagé.

« J'étais, dit-il, dans les ténèbres; je flottais sur la mer orageuse de ce monde, sans connaître la lumière et sans savoir où fixer mes pas. Il me semblait très difficile de renaître pour mener une vie nouvelle et de devenir un autre homme en gardant mon corps. Comment peut-on dépouiller tout d'un coup des habitudes enracinées et endurcies, qui viennent ou de la nature même de la matière, ou d'un long usage entretenu jusqu'à la vieillesse? Comment apprendre la frugalité quand on est accoutumé à une table abondante et délicate? Comment celui qui a paru vêtu de riches étoffes, brillant d'or et de pourpre, s'abaissera-t-il à un habit simple et vulgaire? Quand on est accoutumé aux faisceaux, aux honneurs et à une grande foule de cliens, on ne peut se résoudre à la vie privée, on regarde l'isolement comme un supplice. Je me parlais ainsi souvent à moi-même, et désespérant de trouver mieux, j'aimais le mal qui m'était comme naturel. Mais quand l'eau vivifiante eut lavé les taches de ma vie passée, et que mon cœur purifié eut reçu la lumière d'en-haut et l'esprit céleste, mes doutes s'évanouirent et mes ténèbres se dissipèrent. Tout devint lumineux à mes yeux, et je trouvai facile ce qui m'avait paru impossible. Je vis que le principe terrestre que je tenais de ma naissance m'exposait aux erreurs et à la mort, et que le nouveau principe que j'avais reçu de Dieu par la régénération me donnait de nouvelles idées, de nouvelles inclinations, et me faisait diriger toutes mes pensées vers Dieu ».

Les payens furent extrêmement choqués de sa conversion et lui reprochèrent la faiblesse de son esprit. Mais Cyprien réforma de plus en plus sa vie et ses habitudes; il se dépouilla des richesses qu'il avait acquises et qui étaient immenses. Il vendit ses terres et de magnifiques jardins qu'il possédait aux environs de Carthage. Il embrassa une continence parfaite, prit un habit de philosophe, et rendit tout son extérieur grave et modeste, quoique sans affectation.

Sa vertu jetait un si grand éclat qu'étant encore néophyte il fut élevé à la prêtrise, par une dispense des règles tracées autrefois par les apôtres, fondateurs de la foi et de la discipline de l'Eglise. Peu de temps après le siége épiscopal de Carthage étant devenu vacant, les fidèles s'empressèrent de le demander pour remplir ce poste. Cyprien se retira humblement à l'écart, refusant un honneur dont il se jugeait indigne; mais le grand nombre de voix qui s'élevèrent avec instances pour obtenir son adhésion le détermina enfin à accepter.

Durant la persécution de Valérius, St. Cyprien fut relégué à Curube, ville distante de dix à douze lieues de Carthage, par l'ordre du proconsul Aspasius Paternus. Après y être demeuré onze mois, il fut rappelé par Galère-Maxime qui lui ordonna de demeurer dans des jardins qu'il avait auprès de Carthage. Peu de temps après, ayant appris que le proconsul avait envoyé des soldats pour le prendre et l'amener à Utique, il se retira dans un lieu caché, afin de ne pas souffrir le martyre hors de son église et autre part qu'en la présence de son peuple. Enfin Galère étant retourné à Carthage, St. Cyprien retourna aussi dans le jardin qui lui avait été assigné. Il y était depuis quelques jours, lorsque deux officiers vinrent se saisir de lui, et le conduisirent au prétoire. Quand il y fut arrivé le proconsul ne paraissait pas encore : on le fit attendre dans un lieu retiré, où il s'assit sur un siége que les fidèles avaient recouvert de linges, car on avait coutume de couvrir ainsi par honneur les siéges des évêques. Comme il était tout trempé de sueur à cause du chemin qu'il avait fait, un soldat, qui avait été chrétien, lui offrit des habits à changer, espérant garder sa robe imprégnée de la sueur du martyr. Cyprien lui répondit : nous voulons remédier à des maux qui sans doute finiront aujourd'hui.

Aussitôt on avertit le proconsul qui le fit amener dans la salle où il était assis. Etes-vous Tascius-Cyprien? lui dit-il. — Oui, c'est moi. — Est-ce vous qui prétendez être le chef de ces hommes sacriléges? — Je le suis. — Les très sacrés empereurs vous ordonnent de sacrifier. — Je n'en ferai rien. — Veillez à votre conservation. — Faites ce qui vous est ordonné, je n'ai point à hésiter quand il s'agit de ma foi!

Le proconsul, ayant pris l'avis de son conseil, prononça la sentence avec peine, parce qu'il était souffrant d'une maladie cruelle. Elle était ainsi conçue : « Il y a long-temps, Tascius-Cyprien, que tu nourris en toi des pensées sacriléges, que tu conspires avec tes adhérens contre l'état, que tu es ennemi déclaré des dieux romains et des lois sacrées. Nos très augustes princes



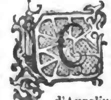
Saint Augustin.

Valérius et Gallien n'ont pu te ramener à leurs cérémonies. C'est pourquoi, convaincu que tu es coupable de crimes si pernicieux, tu serviras d'exemple à ceux que tu corromps par tes menées. Ton sang rétablira l'ordre que tu as violé ». Ayant dit cela, il écrivit la condamnation sur ses tablettes juridiques : Il est ordonné que Tascius-Cyprien soit exécuté par le glaive. Cyprien s'écria : Que Dieu soit loué ! et tous les chrétiens qui assistaient en foule à cette scène déchirante, disaient aussi : Qu'on nous exécute avec lui, nous refusons de sacrifier !

St. Cyprien, étant arrivé au lieu du supplice, ôta son manteau, se mit à genoux sur la terre, et se prosterna pour prier Dieu ; puis il se dépouilla de sa dalmatique, qu'il donna aux diacres, et demeura vêtu d'une simple chemise. L'exécuteur étant venu, le martyr lui fit donner vingt-cinq pièces d'or. Les chrétiens placèrent sous ses genoux des linges pour recevoir son sang et en emporter quelques gouttes comme de précieuses reliques. Il tendit la tête au bourreau, au milieu des sanglots de son peuple.

## VI.

### SAINT-AUGUSTIN.



e saint docteur, l'un des plus glorieux athlètes de la foi, naquit à Tagaste, petite ville de Numidie, en 354 ou 355, peu d'années avant la mort de saint Cyprien. On lui donna les noms d'Aurelius Augustinus. Son père, nommé Patrice, était pauvre, quoique du nombre des citoyens qui rendaient la justice, et avaient en mains l'administration de leur ville.

Ce Patrice était, suivant ce que saint Augustin en dit, un homme d'un assez bon naturel, mais horriblement colère et débauché, tandis que Monique, sa femme, est peinte dans les Confessions comme le modèle de toutes les vertus chrétiennes. Patrice était d'une famille payenne, il resta attaché à l'idolâtrie presque jusqu'à la fin de sa vie. Monique, au contraire, sortait d'une famille déjà convertie, et sa piété devint plus ardente avec les années; elle finit par gagner au christianisme son mari et sa belle-mère, et elle eut une grande influence sur la conversion de son fils. Saint Augustin conserva toujours pour elle le plus tendre attachement; il ne parle, au contraire, de son père et des vices qui le déshonoraient, que pour exalter les vertus, l'humilité, les douceurs, l'abnégation de Monique, dont l'Eglise a fait une sainte.

L'enfance et la jeunesse de saint Augustin sont si connues par le tableau qu'il en a fait lui-même, que nous nous bornerons à en rappeler les principaux événemens. C'est dans les Confessions mêmes, dans ce livre qui n'avait pas de modèle, qu'il faut lire tous ces détails d'intimité, tous ces secrets mouvemens du cœur, toutes ces agitations de l'esprit, qui font que saint Augustin a été connu des Chrétiens, pour ainsi dire, comme un ami. Il s'y est révélé tout entier; il y a mis à nu toutes ses faiblesses et toutes ses incertitudes, et ce livre renferme en même temps une profonde doctrine. Aussi est-il impossible de dire combien d'âmes d'élite ont été entraînées par cette âme aimante et passionnée dans la voie où il finit par se reposer de ses douleurs.

On l'envoya d'abord étudier à Madaure, ville voisine de Tagaste, et il y resta jusqu'à seize ans. A cette époque on le fit revenir pour l'envoyer à Carthage faire sa rhétorique; mais la somme d'argent nécessaire pour son voyage n'étant pas prête, il demeura un an tout entier dans la maison paternelle, sans avoir aucune occupation. Ce fut là qu'il commença de s'abandonner à ces plaisirs, qu'il se reprocha ensuite avec tant d'amertume. A Carthage, où il se rendit vers la fin de 371, il se livra de plus en plus à la volupté. L'amour des femmes, l'enivrement des sens, la distraction des jeux et des théâtres, l'orgueil de briller par son esprit au premier rang des jeunes gens de son âge, l'occupaient uniquement. Il raconte qu'à cette époque il voulut lire l'écriture sainte, mais que la simplicité du style l'en dégoûta. L'éloquence payenne avait plus d'empire sur lui, et un dialogue de Cicéron, aujourd'hui perdu, intitulé Hortensius, et qui était une exhortation à la philosophie, fut le premier ouvrage qui commença à changer son esprit, et à lui inspirer des affections plus relevées.

Il était possédé de ce désir ardent de connaître la vérité et de s'élever à la philosophie, lorsqu'il entendit parler du système des manichéens; il en fut séduit et l'embrassa. Il resta dans cette secte pendant près de neuf ans. Comme il s'apercevait cependant que ces hérétiques, qui montraient beaucoup de subtilité dans la dispute, ne prouvaient pas solidement la vérité de leur doctrine, il resta toujours dans la classe des *auditeurs*, sans vouloir se faire initier parmi les élus. Son orgueil fut extrêmement flatté du succès qu'il eut dans plusieurs disputes avec les orthodoxes. Il attira même dans le parti des manichéens plusieurs des catholiques, entr'autres Romanien, son bienfaiteur, qui avait contribué aux frais de son éducation.

Après être demeuré quelque temps à Carthage, il retourna à Tagaste, où il enseigna la rhétorique avec tant d'applaudissemens, que l'on félicitait sa mère d'avoir un fils si admirable. Cela n'empêchait pas cette sainte femme de s'affliger extrêmement de l'hérésie de son fils et du déréglement de sa vie. Il retourna à Carthage en 380, et y enseigna la rhétorique avec une grande réputation. Ce fut alors qu'il fixa son incontinence, qui avait été vague et répandue sur plusieurs objets. Il eut de cette dernière liaison un fils qu'il appela Adéodat.

Cependant il devenait de plus en plus flottant dans les opinions de sa secte, parce qu'il ne trouvait personne qui répondît pleinement aux difficultés qu'il avait à proposer : néanmoins il ne l'abandonna pas, il attendait de plus grands éclaircissemens. Monique, sa bonne mère, l'alla trouver à Carthage, pour tâcher de le tirer de l'hérésie; mais ses remontrances furent encore inutiles.

Il chercha un nouveau théâtre pour ses talens, et résolut d'aller à Rome; et afin de n'être pas détourné de ce dessein, il s'embarqua sans rien dire à sa mère, ni à Romanien. Dans cette ville il enseigna la rhétorique avec le même succès qu'à Carthage, de sorte que le préfet Symmaque ayant su qu'on demandait à Milan un habile professeur pour cet emploi, l'engagea à aller l'y remplir (an 383). Saint Augustin fut fort goûté à Milan. Il alla rendre visite à saint Ambroise et en fut bien reçu. Il assistait à ses sermons, beaucoup moins, dit-il lui-même, par un principe de piété, que par un principe de curiosité critique; il voulait voir si l'éloquence de ce prélat méritait la réputation où elle était montée. Mais les sermons de saint Ambroise firent sur lui une sérieuse impression. Les livres des platoniciens contribuèrent encore à l'éloigner du Manichéisme. Enfin il se déclara catholique en 384, et voici à quelle occasion :

Un jour qu'on lui avait raconté comment deux officiers de l'empereur, étant entrés par hasard dans un monastère, avaient été épris de la vie contemplative au point d'y demeurer, il se passa en lui une lutte décisive, qui termina toutes ses incertitudes. La tempête croissant de plus en plus dans son âme, par la considération de ses misères dont il voyait toute la difformité, il sentit qu'un torrent de larmes allait couler de ses yeux; il s'éloigna de ceux qui l'environnaient, pour n'être pas contraint, puis se roulant par terre, il donna un libre cours à ses sanglots. Tout à coup il entendit dans une maison voisine une voix, comme celle d'un enfant, qui disait en chantant : prenez et lisez, prenez et lisez. Ces paroles si simples, mais si inattendues, lui parurent une inspiration du ciel. Il ouvrit les Epîtres de saint Paul, et lut quelques versets qui se trouvèrent admirablement conformes à



Baptême de saint Augustin.

la situation de son esprit. Ce fut un rayon de lumière qui rétablit le calme dans son cœur et dissipa tous les nuages qui causaient ses doutes.

Du reste, les larmes et les prières de sa mère Monique, qui était venue le trouver à Milan, avaient bien préparé cette conversion. Elle se consolida dans un séjour de quelques mois qu'il fit à la campagne avec quelques amis d'élite, qui se réglant sur lui étaient devenus aussi pieux. Il reçut le baptême, ainsi que son fils Adéodat, de la main de saint Ambroise, dans l'année 387, comblant ainsi les vœux de sa mère et promettant à l'église un des plus éloquens défenseurs de la foi. L'année suivante il s'en retourna en Afrique. Il avait perdu sa mère à Ostie, où ils devaient s'embarquer ensemble.

Saint Augustin étant venu à Hippone pour travailler à la conversion d'un homme de qualité de cette ville, Valère, qui en était évêque, proposa à son peuple d'élire un prêtre pour cette église. Saint Augustin avait depuis long-temps renoncé au mariage et il vivait en communauté avec quelques-uns de ses amis, dans le jeûne, la prière et la méditation de la loi de Dieu : déjà même il avait composé plusieurs ouvrages apologétiques pour la religion. S'étant trouvé par hasard dans l'église, au moment où Valère demandait à compléter le nombre de ses pasteurs, il fut choisi par le peuple qui était édifié de ses vertus et émerveillé de ses talens. Aucun lien ne le retenait plus au monde; il avait perdu son fils, et il n'avait à objecter que le sentiment de son insuffisance ; mais il fallut obéir, et il fut ordonné comme malgré lui. Valère, qui avait destiné Augustin pour prêcher à sa place, lui permit de le faire en sa présence, contre la coutume des évêques de l'église d'Afrique. Il assista, en 393, à un concile tenu à Hippone, où il expliqua le Symbole en présence des évêques, qui conçurent une si haute estime de son savoir, qu'ils le jugèrent digne d'un poste plus élevé. Mais Valère, qui craignait qu'on ne lui enlevât un personnage si nécessaire pour le gouvernement de son diocèse, résolut de le faire son collègue ou coadjuteur dans l'église d'Hippone, et le fit ordonner par Mégalius évêque de Calame, l'an 395. Saint Augustin eut

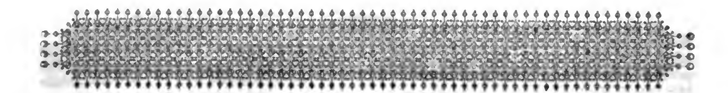
bien de la peine à consentir à cette ordination, quoiqu'il ne sût pas encore, comme il l'a depuis déclaré, qu'elle fût contraire aux lois de l'église, et aux canons du concile de Nicée, qui défend d'ordonner deux évêques dans une même église. Quand il fut entré dans ses fonctions, il établit dans la maison épiscopale un monastère de clercs avec lesquels il vivait, donnant au peuple le magnifique exemple de ses vertus, et au monde l'instruction solide de ses écrits.

Saint Augustin fut pendant son épiscopat le plus grand représentant du catholicisme. Il eut à lutter seul contre autant d'ennemis que les autres docteurs de l'église en ont eu pendant plusieurs siècles; et il lui fallut trente ans de travaux et de controverses pour combattre et édifier à la fois, pour terrasser des adversaires qui se multipliaient sans cesse, et pour développer des points de doctrine que son génie faisait jaillir des régions obscures de la foi. L'Afrique, depuis cent ans, était en proie à ce qu'on appelait le schisme des donatistes. Une question de discipline mal interprétée par un évêque du nom de Donat, avait engendré une révolte latente qui faillit devenir une révolution sociale. Des bandes de fanatiques se mirent à courir les campagnes, portant à la main des bâtons ou d'autres armes, sous prétexte de venger les injures, de redresser les torts, mais en effet pour commettre toutes sortes de crimes. Saint Augustin écrivit contre les donatistes et fit tous ses efforts pour ramener en Afrique l'unité de l'église. En même temps il écrivait contre les manichéens dont il connaissait bien les dangereuses doctrines; il écrivait contre les derniers débris de l'arianisme; il écrivait aussi la Cité de Dieu contre les philosophes et de nombreux traités contre les pélagiens. Cette lutte prodigieuse avec des ennemis sans cesse renaissans n'était pas terminée, lorsque les Vandales se déchaînèrent sur l'Afrique et vinrent ajouter le fléau de la guerre à celui des divisions intestines. Quand ils assiégèrent Hippone, le saint prélat, accablé des infirmités de la vieillesse, mais soutenu par la charité dont il était embrasé, faisait autant pour son peuple, que les guerriers qui défendaient les murailles.

Au milieu de ces dangers, il fortifiait les cœurs abattus, il leur apprenait à tirer avantage des maux de ce monde, il leur montrait une patrie où le fer des Vandales ne pouvait atteindre. Nous avons encore son dernier sermon, où respire une compassion vraiment paternelle jointe à une constance évangélique. Pendant les trois premiers mois du siége, il ne cessa de prendre soin des pauvres, de prêcher, de prier, de veiller pour son troupeau. Enfin succombant à tant de travaux, il tomba malade, et mourut le 28 août de l'an 430, âgé de 76 ans, avec la douleur de laisser sa ville d'Hippone exposée aux horreurs d'une dévastation.

Lorsque les Vandales y pénétrèrent, les habitans l'avaient abandonnée. Mais le génie d'Augustin y résidait encore; la grandeur de ses vertus, l'éclat de son nom imprimèrent aux Barbares un respect religieux. Son tombeau ne fut point profané; ils s'arrêtèrent, inclinant pieusement leur tête devant ces ossemens muets, et l'on sauva des flammes ses manuscrits où son âme respirait tout entière.





# LES VANDALES.

---

CAUSES DE L'INVASION VANDALE. — GENSERIC. — PRISE D'HIPPONE ET DE CARTHAGE. — EXPÉDITIONS EN ITALIE. — CAPTIVITÉ DE SAINT PAULIN. — SUCCESSEURS DE GENSERIC. — GÉLIMER. — CONQUÊTE DE L'AFRIQUE PAR BÉLISAIRE. — FIN DU PROCONSULAT.

## I.

### CAUSES DE L'INVASION VANDALE.

Bien que l'esprit militaire des Romains fût considérablement dégénéré à l'époque où la reine Placidie occupait (425 à 450) pour Valentinien III, prince lâche et énervé, le trône de l'empire d'Occident, les armées n'en étaient pas moins commandées quelquefois par de bons généraux. Aétius et Boniface, doués tous deux d'un grand courage et de beaucoup d'habileté, les conduisirent plus d'une fois avec succès en face des ennemis du nom romain. Tandis que les efforts réunis de ces deux grands capitaines devenaient si nécessaires au maintien d'un pouvoir de plus en plus faible et chancelant, quand le salut de l'empire était peut-être dans leurs mains, alors éclata entre eux une jalousie implacable dont les suites funestes causèrent, avec bien d'autres maux, la perte de l'Afrique.

Boniface gérait le gouvernement de l'Afrique Romaine; Aétius resté seul auprès de Placidie, profitant de l'ascendant qu'il était parvenu à exercer sur cette femme, conçut le projet de tromper à la fois sa souveraine et son rival, afin de mieux consolider son autorité. Déjà, par ses menées, Boniface est en même temps rappelé à Rome, et porté secrètement à désobéir à l'impératrice. Tandis qu'il lui représentait son rappel comme un arrêt de mort, il assurait à Placidie que cette désobéissance ne présageait autre chose qu'une révolte prochaine. La conduite de la reine à l'égard de Boniface exaspéra d'autant plus ce gouverneur, qu'il s'était constamment tenu dans les bornes du mandat qu'il en avait reçu. Aucun antécédent coupable de sa part ne pouvait la motiver. Il n'avait jamais usé de son pouvoir que pour servir l'honneur et les intérêts de l'empire, que pour maintenir une administration basée sur l'équité. Fort de sa conscience, et ne pouvant rien soupçonner de la perfidie d'Aétius, il reçut avec menaces le messager de l'impératrice, et lui déclara qu'il ferait payer bien cher à Placidie son ingratitude. Aussitôt il lève des troupes et devient rebelle

pour défendre son innocence. Placidie, convaincue de la fidélité et du zèle d'Aétius, l'admet dans tous ses conseils, et la guerre est décidée contre Boniface. On fait passer des légions en Afrique, on l'assiége dans les forteresses où il s'est retranché, on occupe Carthage et Hippone. Dans cette cruelle position, il n'hésita pas à embrasser le parti le plus dangereux; il appela à son secours les Vandales qui ravageaient alors l'Espagne, et un ami sûr fut chargé de faire à Gonderic, leur roi, les propositions les plus séduisantes.

Les Vandales faisaient partie de cette grande horde de peuples barbares, qui, vers la fin du IVe siècle, fondirent des contrées septentrionales comme une nuée sur toute l'Europe, marquant les traces de leur passage par la violence et la dévastation. Depuis les bords de la mer Baltique ils avaient parcouru une orbite immense, et ils se trouvaient aux extrémités de l'Espagne, disputant aux Romains l'Andalousie, et aux Suèves les provinces du centre. Déjà ils avaient refoulé les Suèves dans la Bétique, pris et pillé Hispalis (Séville), mis en fuite Castinus, général romain, et taillé en pièces son armée, lorsque le message de Boniface parvint au camp de Gonderic, et parut à ces barbares une occasion admirable pour élever leur puissance et ruiner enfin celle des Romains dans l'Europe occidentale. Mais ils ne se faisaient pas illusion sur leur force, et ils savaient que leurs succès passés étaient bien précaires. Les populations qu'ils avaient subjuguées tenaient pour l'administration romaine; elles étaient prêtes à se révolter, et les armées de l'empereur pouvaient facilement se recruter dans les Gaules. Outre cela, la position de l'Espagne était trop peu centrale pour qu'on pût de là attaquer l'empire au cœur de sa force, et porter le ravage dans ses provinces les plus riches. Ils résolurent donc d'allumer la guerre en Afrique. Arracher à l'empire Carthage et toute cette fertile côte, c'était le blesser à l'endroit le plus vulnérable, puisque c'était lui ôter les moyens de vivre, en lui retranchant sa subsistance et ses meilleurs revenus. Sur ces entrefaites Gonderic mourut, et cette circonstance confirma la nation dans ses nouveaux desseins. Peut-être aurait-il préféré, lui, ne pas tenter de nouveaux hasards, et rester campé dans les magnifiques plaines de la Bétique et de l'Andalousie. Il fut, dit-on, assassiné, et dès-lors la conquête de l'Afrique fut résolue.

## II.

### GENSERIC.



la mort de Gonderic, son frère Genseric fut élu chef des Vandales. Fils l'un et l'autre de Godegisile, une même mère ne leur avait pas donné le jour. La naissance de Genseric était illégitime, mais il rachetait cette défaveur par le caractère et le courage. Il s'était fait une haute réputation de valeur, quoiqu'il fût d'assez petite taille, et devenu boiteux par suite d'une chûte de cheval. Son nom mérite bien d'être placé entre ceux d'Alaric et d'Attila dans l'histoire de la destruction de l'empire romain, mais il avait de plus hautes qualités, et même de grandes vues. Guerrier intrépide, habile législateur, profond politique, adroit à former des intrigues et à diviser les nations qu'il voulait subjuguer, il agissait avec autorité et énergie, et arrivait sûrement à l'exécution de ses desseins. Genseric dédaignait d'imiter le luxe des nations qu'il avait vaincues, mais il se livrait aveuglément aux mouvemens de sa colère, et la vengeance était le plus doux de ses plaisirs. Le sang des catholiques qu'il répandit à flots a rendu sa mémoire exécrable; il les persécuta d'autant plus cruellement, qu'il était, dit-on, apostat. Né d'une mère esclave par laquelle il fut élevé dans la vraie croyance, il se fit arien par ambition. On lui reproche encore d'avoir sacrifié à une politique inhumaine la veuve et les enfans de son frère Gonderic. A son arrivée en Afrique, lorsqu'il se vit maître de la Mauritanie, il les fit noyer dans le fleuve Ampsaga.

Boniface renouvela à Genseric les propositions que son messager lui avait déjà faites. Il fut convenu qu'ils partageraient entre eux cette vaste contrée, et qu'ils se prêteraient un secours mutuel contre leurs ennemis. Le roi des Vandales ne pouvait refuser des offres aussi avantageuses. L'établissement qu'on lui donnait était beaucoup plus étendu que ce qu'il occupait en Espagne, où le territoire était partagé entre trois peuples différens et toujours en guerre. Le général romain lui fournit des vaisseaux et toute la nation reçut ordre de se préparer au départ.

On fixe à l'année 429 de notre ère l'arrivée des Vandales en Afrique. Ils étaient alors tous réunis sous le commandement de leur roi. Son autorité s'étendait aussi sur les Alains, dont une génération toute entière avait quitté les bords de la mer Caspienne et se trouvait ainsi transportée sous ce climat brûlant. Des aventuriers Goths, attirés par l'espoir du pillage, des Ibériens ruinés par l'administration romaine accouraient aussi pour tenter la fortune. Cependant cette armée ne montait qu'à cinquante mille hommes effectifs; et quoique leur chef, pour en grossir l'apparence, eût nommé quatre-vingts chiliarques ou commandans de mille hommes, les vieillards, les enfans et les esclaves n'élevaient point la totalité des forces de l'expédition à quatre-vingt mille hommes. Mais l'adresse du général et les troubles de l'Afrique lui procurèrent bientôt une multitude d'alliés. Les cantons de la Mauritanie qui bordent le grand désert et l'océan Atlantique fourmillaient d'une race d'hommes hardis, dont le caractère sauvage avait été plus aigri que corrigé par la terreur des armées romaines. Les Maures errans hasardèrent peu à peu de s'approcher du camp des Vandales; ils considéraient avec surprise les armes, les vêtemens, l'air martial et la discipline de ces étrangers. Lorsque les premières difficultés qui naissent de l'ignorance mutuelle d'un langage inconnu furent vaincues, les Maures embrassèrent sans hésiter l'alliance des ennemis de Rome. Reconquérir cette belle Afrique, un des greniers de Rome, où parmi des champs de blé inépuisables, des vergers immenses et des vignes sans fin, des villes

toutes plus florissantes l'une que l'autre se pressaient autour de l'opulente Carthage redevenue la reine de toutes : tel avait été toujours l'ardent désir des Maures. Ils sortirent donc de leurs forêts et des vallées du mont Atlas, pour rassasier leur vengeance sur les tyrans civilisés qui les avaient chassés de leur pays natal.

L'établissement des Vandales fut facile par suite des concessions que Boniface leur avait promises. Quoique l'on n'eût pas spécifié quelles provinces leur seraient abandonnées, la suite des événemens fait assez connaître qu'ils prirent immédiatement possession des trois Mauritanies et que le fleuve Ampsaga fut la borne convenue de leur domination.

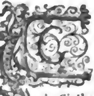
La persécution dirigée par l'autorité romaine contre les Donatistes ne favorisa pas moins l'entreprise de Genseric. Des édits nombreux avaient été promulgués contre leur secte ; les évêques qui avaient adopté leurs erreurs furent arrachés de leurs siéges, dépouillés de leurs possessions, proscrits, bannis dans les îles. Dans ces circonstances les Donatistes regardèrent Genseric, qui était chrétien, mais opposé à la foi orthodoxe, comme un libérateur puissant dont ils pouvaient espérer protection, et ils appelèrent de tous leurs vœux l'extension de ses conquêtes dans la Numidie et la Proconsulaire qui étaient encore restées sous l'autorité de l'empereur.

Cependant Placidie ne pouvait concevoir que Boniface, qui lui avait donné autrefois de sincères preuves de dévouement, eût trahi ses devoirs et appelé les Barbares en Afrique. Elle lui envoya un officier de confiance afin de s'éclairer avec lui et le ramener à l'obéissance. Le comte Darius, choisi pour cette commission délicate, était un homme vertueux, éloquent et ami de Boniface. Le mystère s'éclaircit dès la première entrevue ; on produisit et l'on compara les lettres d'Aétius, et sa perfidie fut évidente. Carthage et les garnisons romaines rentrèrent avec leur général sous l'obéissance de l'empereur. Mais la guerre et les factions déchiraient toujours le reste de l'Afrique. Vainement Boniface employa tout son crédit auprès des Vandales pour les engager à retourner en Espagne. Il n'en put obtenir qu'une trêve de quelques mois.

Le terme de la trêve étant expiré, Genseric se déclara hautement l'ennemi de Boniface et des Romains, et se mit en marche à la tête de son armée. Tout fut livré à une horrible dévastation. La cruauté naturelle aux Vandales était encore animée par leur zèle de sectaires et la haine qu'ils portaient aux catholiques. La plus riante contrée de l'univers et la plus fertile, peuplée de villes florissantes, enrichie depuis cinq siècles par le commerce de tout l'occident, fut désolée par le fer, par le feu, par la famine. Au risque de détruire leurs ressources à venir, ils n'épargnaient ni les moissons, ni les arbres fruitiers, pour faire mourir de faim les malheureux qui s'étaient réfugiés dans les cavernes ou sur les montagnes. Ils chargeaient de fardeaux les femmes et les personnes les plus illustres, et les faisaient avancer à coups d'aiguillons. Arrachant les enfans des bras de leurs mères, ils les écrasaient sous les roues des chars, ou les déchiraient en les écartant par les pieds. Et il faut bien remarquer que cette cruauté n'était pas cependant le fond dominant de leur caractère. Elle était le résultat de leur haine d'ariens contre tout ce qui était catholique. Leurs lois prouvent qu'ils étaient chastes, sobres, amis des jouissances de la vie domestique. Ils avaient traité les Espagnols avec quelque douceur après les premiers jours de l'invasion, et ils surent encore fonder un royaume en Afrique. Mais ils avaient compris que les catholiques servaient partout la cause des empereurs, et ils résolurent de les exterminer.

## III.

### PRISE D'HIPPONE ET DE CARTHAGE.



Genseric avait laissé la Mauritanie pour se jeter dans la Numidie et dans la Proconsulaire, provinces beaucoup plus riches et plus peuplées. Il s'y empara de toutes les villes, excepté de Cirtha, d'Hippone et de Carthage. Boniface, avec des forces trop inférieures, hasarda une bataille : il fut défait et contraint de se renfermer dans Hippone. Le vainqueur vint l'y poursuivre : mais là un obstacle nouveau pour lui devait, sinon mettre un terme à ses succès, du moins en ralentir le cours. Il s'agissait moins d'une bataille à livrer que d'un siége à diriger. C'était un ennemi caché et par cela même plus redoutable qu'il fallait combattre. Suivant le récit des contemporains, les Vandales s'entendaient peu encore à assiéger des places fortes. Ils ne firent même pas dans la suite de grands progrès dans cet art. A cette époque ils se contentaient d'affamer les villes, ou bien ils assemblaient une multitude de prisonniers autour de la forteresse qu'ils voulaient prendre, et les égorgeaient afin que l'infection de leurs cadavres portât la mort chez les assiégés et les forçât à se rendre. Le premier moyen que le général Vandale mit en usage pour forcer la reddition de la ville fut la famine ; mais elle contenait des magasins bien approvisionnés, qui, la mettant en état de supporter les lenteurs de l'attaque, rendirent cette tentative inutile. Néanmoins ni l'habileté de Boniface, ni l'ignorance des Vandales, ni les secours qu'envoya l'empereur d'Orient, Théodose, ne purent parvenir à la sauver de l'incendie et du pillage qui la détruisirent après une défense de quatorze mois. Les vaisseaux arrivés de Constantinople servirent à transporter à Rome Boniface et ses soldats, qui s'y embarquèrent après une défaite complète et avec toute la précipitation du désespoir.

Pendant ce siége, Boniface trouvait souvent un adoucissement à ses maux et une touchante consolation dans l'amitié de saint Augustin qui ne cessait par ses exhortations de ranimer sa confiance en Dieu, tout en raffermissant son courage. La mort du saint évêque arrivée quelques mois avant la ruine de sa ville, lui épargna la vue d'un si terrible spectacle.

La prise de la capitale de la Numidie fut suivie d'un fait qui est sans contredit le premier symptome de la civilisation des Vandales : le traité de paix entre Valentinien et Genseric, par lequel ce dernier chercha à s'assurer ses premières conquêtes avant d'en tenter de nouvelles.

Bien que la retraite de Boniface fût le signal de l'occupation définitive de l'Afrique, nous voyons cependant s'écouler un espace de huit années depuis l'évacuation d'Hippone jusqu'à la prise de Carthage. Il règne une grande confusion dans l'histoire de tout ce qui s'est passé durant cet intervalle dans le pays conquis par les Vandales. Ce sont tantôt des révoltes des Maures et des Donatistes, tantôt d'audacieuses tentatives d'ennemis personnels contre les jours de Genseric. Mais son habileté et son courage triomphèrent de tous les obstacles qui avaient rendu quelque temps sa conquête incertaine.

Pendant la paix d'Hippone il ne cessa de tenir ses regards attachés sur la seconde métropole de l'Occident, ou la Rome d'Afrique, ainsi que la désignaient les contemporains. C'est qu'en effet une ville comme Carthage méritait bien d'être l'objet de toutes les convoitises du général vandale. Quoique bien déchue du rang qu'elle tenait avant la dernière guerre punique, cette capitale offrait encore l'image d'une république florissante. Elle contenait, en armes, en denrées, en manufactures, la vie et les trésors de six provinces; ses bâtimens se faisaient admirer par leur magnificence et leur régularité; les arts libéraux y étaient enseignés avec éclat, et son port vaste et sûr la mettait en relations avec tous les peuples et faisait fleurir son commerce.

Rome qui perdait tous les jours quelque chose de sa souveraineté et marchait sensiblement à sa décadence, s'abusa jusqu'à penser que Genseric lui accorderait un repos devenu si nécessaire à sa faiblesse. Pendant que le crédule Valentinien faisait foi sur son amitié, le Vandale, par une politique subtile et adroite, parvint à l'endormir sur ses projets d'ambition et de conquête. Il ne devait s'éveiller de son léthargique sommeil que lorsque Carthage délaissée fut tombée au pouvoir des Barbares.

Genseric s'en empara par surprise le 19 octobre 439, pendant que les habitans assistaient aux jeux du cirque. En entrant dans la ville il arrêta par des ordres sévères l'avidité des soldats; il défendit le massacre et le pillage, mais c'était pour se réserver à lui-même toutes les richesses des particuliers. Il leur ordonna par un édit de lui apporter tout ce qu'ils avaient d'or, d'argent, de pierreries, de meubles précieux, et les força par les tourmens à déclarer tout ce qu'ils possédaient. Il détruisit presque tous les édifices publics, églises ou théâtres, les unes par haine des catholiques, les autres comme foyers de corruption. Ce qui restait d'idôles du paganisme fut alors renversé; on abattit le temple de la mémoire et toute la rue qui portait le nom de la déesse *Cœlestis*, bordée des plus superbes monumens.

Le bruit de la ruine de Carthage glaça de stupeur les Romains, et ses débris couvrirent une grande partie de l'Occident. Elle avait un sénat célèbre : de tant de personnes illustres, les unes furent réduites en servitude, les autres, dépouillées de toute leur fortune, furent d'abord reléguées dans des déserts, ensuite bannies de l'Afrique, et contraintes de traverser les mers. La plupart portèrent en Italie le spectacle de leur misère. On fit embarquer dans des vaisseaux brisés et prêts à faire naufrage l'évêque de cette métropole, avec un grand nombre d'ecclésiastiques, et on les abandonna à la mer, sans vivres et même sans vêtemens. La providence les sauva contre toute espérance; ils abordèrent heureusement à Naples. Le culte catholique fut interdit, celui des Ariens fut seul permis dans tous les états de Genseric. Ses délégués eurent ordre de chasser du pays ou de retenir en esclavage tous les évêques et toutes les personnes distinguées par leur naissance ou par leurs fonctions. Plusieurs de ces proscrits étant venus un jour le trouver pendant qu'il se promenait au bord de la mer selon sa coutume, se jetèrent à ses pieds, le suppliant de souffrir qu'après avoir perdu tous leurs biens, ils pussent demeurer dans la contrée sous la domination des Vandales, pour adoucir le sort de leurs compatriotes. Mais Genseric lançant sur eux des regards menaçans : « J'ai résolu, leur répondit-il, d'exterminer votre nation; et vous osez me faire une pareille demande! » Il allait sur l'heure les faire jeter à la mer, si ses officiers n'eussent, à force de prières, obtenu qu'il laissât la vie à ces malheureux.

Genseric organisa dans sa conquête une forte administration, dont les principaux de sa nation tenaient toute la trame. Il fit deux lots des terres : les meilleures et les plus fertiles furent distribuées aux Vandales et exemptées de redevances; les autres furent laissées aux anciens possesseurs, mais il les chargea de si grosses taxes, qu'à peine les produits pouvaient-ils suffire au paiement. Il soumit la Gétulie, et prit le titre de *roi de la terre et de la mer*. Par une politique bien contraire à celle des conquérans, il fit démanteler toutes les villes d'Afrique, de crainte que les Romains, venant à lui faire la guerre, ne trouvassent des places de défense où ils pourraient se retrancher, et que les peuples n'en devinssent plus hardis à se soulever et plus difficiles à réduire. Il ne laissa subsister que les murs de Carthage, encore ne se mit-il pas en peine de les entretenir, si bien qu'ils se ruinèrent aussi avec le temps. Cette mesure causa dans la suite la chûte prompte et totale de l'empire des Vandales. Aucune place ne se trouva en état d'arrêter Bélisaire lorsqu'il vint attaquer l'Afrique.

Mais si Genseric négligea de consolider sa puissance par des citadelles, il tourna toutes ses vues du côté de la mer. Il résolut de se créer des forces navales qui le rendissent maître sur la Méditerranée, et il exécuta cette grande entreprise avec autant de persévérance que d'activité. Il fut bientôt en mesure de lutter vigoureusement contre les Romains; l'ancien génie de Carthage sembla sortir du tombeau où il était enseveli.

## IV.

### EXPÉDITIONS EN ITALIE.

Dans la crainte que les deux empereurs d'Orient et d'Occident ligués contre lui ne vinssent l'expulser de l'Afrique, Genseric résolut de transporter chez ses ennemis le théâtre de la guerre. En peu de temps une marine considérable fut équipée, et bientôt la conquête de la Sicile, le sac de Palerme, et des descentes multipliées sur les côtes de la Lucanie, vinrent alarmer la mère de Valentinien. Mais Genseric était trop habile politique pour faire de ces excursions autre chose qu'une guerre de diversion, et dégarnir plus longtemps de troupes les grandes villes d'Afrique où sa puissance n'était pas assez solidement établie. Ce ne fut que trois ans après (de 442 à 445), et lorsque les révolutions du palais eurent laissé l'empire d'Occident sans défense et sans prince légitime, que sa flotte vint jeter l'ancre à l'entrée du Tibre.

L'empereur Valentinien avait été assassiné à l'instigation de Maximus, patrice et consul de Rome, qu'il avait outragé dans son honneur d'époux. Maximus, après la mort de ce prince lâche et débauché, força à son tour Eudocie, sa veuve, à partager sa couche. Eudocie irritée voulut confier le soin de sa vengeance à Genseric et lui dépêcha secrètement un exprès avec de riches présens. Elle lui fit connaître « Qu'elle gémissait dans la captivité la plus affreuse, étant forcée de recevoir les embrassemens d'un traître encore souillé du sang de son époux; qu'il était de l'honneur du roi des Vandales de venger son allié, et de son intérêt de dépouiller le meurtrier; que le lâche usurpateur ne connaissait que les assassinats, et que dès qu'elle apercevrait son libérateur, elle irait elle-même le prendre par la main pour l'introduire dans Rome ».

Il n'était pas besoin d'une sollicitation si pressante pour engager Genseric à venir piller Rome. Il ne tarda pas à se mettre en mer avec une puissante armée. A la nouvelle de son arrivée, Maximus s'échappa du palais, déguisé, afin de pourvoir à sa sûreté; mais il fut reconnu et lapidé par le peuple. Son cadavre fut mis en pièces et jeté dans le Tibre. — Trois jours après Genseric entra dans Rome : on n'osa point par une résistance inutile irriter ce barbare. La pape saint Léon dont les touchantes supplications avaient, quelques années auparavant, éloigné Attila cet autre *fléau de Dieu*, fut encore cette fois le salut de son peuple. Il obtint de Genseric qu'il n'emploierait ni le fer, ni le feu, et qu'il laisserait subsister les habitans et les édifices. Le pillage dura quatorze jours et le butin fut immense. Depuis le sac d'Alaric arrivé quarante-cinq ans auparavant, Rome s'était remplie de richesses; d'ailleurs les Goths n'avaient point osé toucher aux vases sacrés, que Genseric ne respecta pas. Tous les trésors du palais, les meubles précieux, la vaisselle d'or et d'argent, les pierreries, les ornemens impériaux furent enlevés. On chargea un vaisseau de ces riches dépouilles, et ce vaisseau fut englouti dans une tempête avant d'arriver à Carthage. Là se trouvait aussi une grande partie de la couverture du temple de Jupiter Capitolin; elle était d'un cuivre très fin, revêtu d'une couche d'or. Les vases sacrés du temple de Jérusalem qui avaient autrefois orné le triomphe de Vespasien et de Titus, le chandelier d'or à sept branches, la mer d'airain des sacrificateurs juifs, toutes ces reliques précieuses qui avaient survécu à tant de dévastations furent enlevées par les Vandales. Eudocie et ses filles furent emmenées en captivité; l'une d'elles fut mariée à Huneric, fils aîné de Genseric, les autres traitées avec honneur. Un grand nombre de prisonniers de distinction éprouvèrent toutes les rigueurs de la plus dure servitude.

Les dernières années de Genseric furent marquées par les mêmes désastres. Il renouvela avec plus de cruauté que jamais la persécution contre les catholiques, et l'étendit dans toutes les contrées où il portait le ravage. Il ne cessa d'infester tous les ans la Sicile et l'Italie. Ses flottes ravageaient les côtes de Sardaigne, du Péloponnèse, de l'Epire, de la Dalmatie : elles pénétraient jusqu'au fond du golfe Adriatique. Souvent s'embarquant lui-même au printemps avec les Vandales et les Maures qu'il avait associés à sa haine contre les Romains, il portait la désolation sur tous les rivages, brûlant les villes et traînant les habitans en esclavage. Il se croyait envoyé de Dieu pour accomplir cette mission de destruction. Un jour qu'il sortait du port de Carthage, le pilote lui ayant demandé de quel côté il devait conduire la flotte : *Vers les peuples que Dieu veut punir*, répondit-il.

## V.

### CAPTIVITÉ DE SAINT PAULIN.

Parmi les dévouemens sublimes que la religion inspira dans cette funeste époque, nous nous bornerons à citer le touchant récit de la captivité de saint Paulin, évêque de Nole.

Saint Paulin était né à Bordeaux d'une famille consulaire, vers le milieu du IVe siècle. Il eut pour maître de poésie et d'éloquence, le célèbre poète latin Ausone, de la même ville, et précepteur de l'empereur Gratien, homme savant et d'un esprit élevé. Il fit l'admiration de son siècle, et il eut l'honneur d'avoir pour panégyristes Sulpice Sévère, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérome, saint Eucher, Grégoire de Tours, Sidoine Apollinaire, Cassiodore, ministre du roi Théodoric, et d'autres grands hommes, la plupart ses contemporains.

Devenu évêque de Nole, dans le royaume de Naples, Paulin ne vit dans les honneurs de l'épiscopat qu'un motif de plus de pratiquer l'humilité et la charité, deux vertus qui d'ailleurs dirigèrent toujours les actions de sa vie. Il poussa si loin l'amour du prochain et l'abnégation de soi-même, qu'une pauvre veuve lui ayant demandé des secours pécuniaires pour racheter son fils,

esclave du gendre de Genseric, et se trouvant sans ressources parce qu'il s'épuisait en aumônes et en bienfaits, il s'offrit de remplacer le captif, et après avoir fait les dispositions nécessaires pour que l'administration de son diocèse ne souffrît pas trop de son absence, il partit avec cette femme pour l'Afrique.

Voici comment saint Grégoire-le-Grand rapporte ce trait d'admirable charité, dans le livre troisième de ses dialogues :

« La partie de l'Italie, connue sous le nom de Campanie, ayant été ravagée par les Vandales et un grand nombre de ses habitans emmenés sur la terre d'Afrique, Paulin, homme de Dieu, distribua aux captifs et aux indigens tout ce qu'il pouvait avoir à l'usage même de son ministère épiscopal. Déjà il ne lui restait absolument rien qu'il pût donner, lorsque une veuve se présenta, lui exposant que le gendre du roi des Vandales avait emmené son fils en esclavage, et suppliant l'homme de Dieu de lui payer sa rançon, si toutefois son maître daignait l'accepter et permettre à son fils de regagner ses foyers. Mais l'homme de Dieu, cherchant ce qu'il pourrait donner à cette femme qui le sollicitait vivement, ne trouva rien chez lui que lui-même, et s'adressant à la mère en pleurs :

« Femme, dit-il, je n'ai rien à vous donner, mais prenez ma propre personne, regardez-moi comme vous appartenant, et, pour recouvrer votre fils, livrez-moi à sa place. »

» Dans ces paroles sorties de la bouche d'un tel homme, elle s'imagina qu'il y avait plus de moquerie que de pitié; mais comme Paulin était très éloquent, il eut bientôt persuadé cette femme qui n'osait le croire. Ils se dirigèrent donc ensemble vers l'Afrique, et là, attendant au passage le gendre du roi qui était possesseur de son fils, la pauvre veuve le supplia d'abord de le rendre à son amour. Mais le barbare, enflé d'orgueil, refusa même de l'entendre. Alors la veuve ajouta : « Voici un homme que je vous offre pour le remplacer, » soyez donc assez compatissant pour me rendre mon » fils unique. »

» Le Vandale, voyant un si bel homme, lui demanda quel métier il savait. L'homme de Dieu répondit : « Je ne sais aucun métier, mais je sais bien cultiver un jar» din. » Le Vandale fut content, et, l'acceptant en échange, il remit en liberté le fils de la veuve, qui repartit d'Afrique avec lui.

» Paulin se mit donc au jardinage. Le gendre du roi venait souvent le visiter dans ses promenades, et trouvant dans sa conversation un charme irrésistible, il commença à délaisser ses amis.

» Paulin avait coutume de porter tous les jours des légumes à la table de son maître, et de retourner à son travail après avoir reçu un morceau de pain.

« Un jour il dit à son maître : « Voyez ce que vous avez » à faire dans l'intérêt du trône, parce que le roi va » bientôt mourir. » Comme le roi et son gendre étaient fort amis, celui-ci n'hésita pas à lui apprendre ce que lui avait dit son jardinier, dont la sagesse était grande. Le roi répondit aussitôt : « Je veux voir cet homme dont » tu me parles », et le maître du vénérable Paulin repartit : « A tous les repas il a l'habitude de me servir » des légumes; venez donc si vous voulez connaître » celui qui m'a parlé de la sorte. »

» Et le roi s'étant mis à table pour dîner, Paulin arriva, apportant des légumes et des verdures.

» Le roi l'ayant subitement aperçu, trembla et dit à son gendre : « Ce qu'il t'a dit est vrai, car cette nuit, » en songe, j'ai vu des juges assis sur leur tribunal pour » me juger, et parmi eux siégeait cet homme, et ils me » faisaient enlever le sceptre. Mais informe-toi qui il est, » car je ne pense pas qu'un personnage de ce mérite soit » un homme du peuple. »

» Alors le gendre du roi prit Paulin en particulier, et le questionna sur sa condition. L'homme de Dieu lui répondit : « Je suis votre esclave, celui que vous avez ac» cepté pour remplacer le fils de la veuve. » Et comme le vandale insistait vivement pour savoir, non pas qui il était, mais ce qu'il avait été dans son pays, l'accablant de questions pressantes, l'homme de Dieu, ne pouvant plus rien déguiser, déclara qu'il était évêque.

» A cet aveu, le vandale, saisi de crainte, lui dit humblement : « Demandez ce que vous voudrez, et re» tournez dans votre patrie chargé de présens. »

« Il n'est qu'un bienfait que vous puissiez m'accor» der, reprit l'homme du Seigneur, c'est de relâcher » tous les esclaves de mon diocèse. »

« Le gendre du roi les fit aussitôt chercher sur toute la terre d'Afrique, et ils furent renvoyés, en compagnie du vénérable Paulin, sur des vaisseaux chargés de blé.

» Peu de jours après, le roi des Vandales mourut, et il arriva ainsi que le serviteur du roi tout-puissant, après s'être rendu volontairement esclave pour un temps, à l'exemple de son divin maître, recouvra la liberté avec un grand nombre des siens. »

Saint Grégoire ajoute qu'il tient ce trait d'anciens dignes de foi, et qu'il le croit comme s'il l'avait vu de ses yeux.

## VI.

### SUCCESSEURS DE GENSERIC.

Les dernières années du règne de Genseric furent conformes à l'éclat des premières, et ses expéditions furent accompagnées du même bonheur. L'empereur Majorien, et après lui Léon, dirigèrent d'immenses flottes contre la puissance Vandale. Ils étaient persuadés qu'il importait au salut de Rome d'abattre cette nouvelle Carthage qui renaissait de ses ruines. Mais Genseric sut mettre à profit les mésintelligences des généraux, la haine de quelques populations barbares contre le nom romain, les difficultés de la navigation sur les côtes, aussi ces deux entreprises échouèrent honteusement. Ces flottes qui avaient coûté des sommes immenses et plusieurs années de travaux pour leur construction, furent incendiées ou détruites dans les baies, presque sans combat. Peu de vaisseaux échappèrent à ce désastre, et les empereurs durent renon-

cer pour long-temps encore à expulser les Vandales de l'Afrique.

Genseric expira après un règne de cinquante ans. Ce fut un des plus grands princes de son siècle. Vainqueur dans toutes les batailles où il se trouva en personne, créateur d'une marine redoutable, maître de Carthage et conquérant de l'Italie, aussi ferme à maintenir le bon ordre dans ses états, qu'habile à troubler ceux de ses ennemis; après s'être établi par la guerre, il laissa son royaume affermi par la paix, et mourut dans tout l'éclat de sa gloire, au milieu d'une famille nombreuse. Il avait réglé l'ordre de succession des rois Vandales de manière à maintenir l'autorité royale et à épargner à ses sujets les guerres civiles ou la faiblesse des minorités : il ordonna que la couronne passerait toujours à celui de ses descendans en ligne masculine, qui se trouverait le plus âgé. Mais cette loi qu'il fit insérer dans son testament comme un principe fondamental devint funeste à sa famille. Le prince régnant qui désirait laisser la couronne à ses fils faisait périr les autres princes de sa maison qui se trouvaient plus avancés en âge. Hunneric, fils et successeur de Genseric, usa le premier de cette barbare politique. Son frère Théodoric fut mis à mort sous de fausses inculpations avec sa femme, ses enfans et tous ceux qui leur étaient attachés. Hunneric n'avait aucune des grandes qualités de son père. Avide et impitoyable, il accabla ses sujets d'impôts; lâche et voluptueux, il laissa s'éteindre dans le cœur des Vandales cette ardeur guerrière qui les avait rendus la terreur des Romains. Il cessa d'entretenir ces armées et ces flottes que Genseric tenait toujours prêtes, pour prévenir par sa diligence les entreprises de ses ennemis. Les Maures révoltés se saisirent du mont Auras, dans la province de Constantine, et s'y maintinrent en liberté tant que les Vandales demeurèrent en Afrique. Hunneric ne fit la guerre qu'aux catholiques, qu'il traita d'abord avec douceur, et qu'il persécuta ensuite plus cruellement que n'avait fait Genseric. Méprisé de ses ennemis, détesté de ses sujets, il mourut après un règne d'environ huit ans, et laissa son royaume tellement affaibli, qu'il ne continua de se soutenir que par la lâcheté et la faiblesse des empereurs de Rome et de Constantinople.

Gunthamond l'aîné de ses neveux lui succéda au préjudice de son fils Hildica, conformément à la loi constitutive donnée par Genseric. Ce prince traita humainement les orthodoxes, fit ouvrir leurs églises et rappela leurs évêques. Il combattit les Maures, mais avec si peu de succès que ceux-ci se rendirent maîtres de toute la côte depuis Julia-Cæsarea (Scherchel) jusqu'au détroit. Etant mort après douze ans de règne, il eut Thrasimond son frère pour successeur. Celui-ci faisait espérer un règne doux et heureux, il était bien fait de sa personne, généreux, spirituel; il aimait les lettres; il n'employa d'abord que la séduction des récompenses et l'attrait des honneurs et des grâces pour amener les catholiques à la croyance arienne par l'apostasie. Mais voyant le peu de succès de ses artifices, il s'irrita de leur résistance et ne mit plus en œuvre que les rigueurs et les supplices. Son mariage avec Amalfride, sœur du grand Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, le rendit maître de Lilybée en Sicile. Il vécut en paix avec Anastase, empereur d'Orient, et mourut dans la vingt-septième année de son règne du chagrin que lui causa une grande défaite de son armée vaincue par les Maures.

Hildéric fils d'Hunneric fut appelé au commandement. Ce prince conservant dans son cœur les instructions qu'il avait reçues de sa mère Eudocie, termina la persécution et rendit deux cents évêques à leurs églises, avec la faculté de professer librement le symbole de saint Athanase, contre lequel les ariens protestaient toujours. Il était doux, affable, bienfaisant, mais si timide, qu'il ne pouvait se résoudre à entreprendre de guerre. Il chargea son frère Hoamer du commandement des armées. Hoamer remporta plusieurs victoires sur les Maures, et sa valeur était si hautement appréciée que les Vandales lui donnèrent le surnom d'Achille. Cependant, malgré la réputation du général, l'armée Vandale reçut un échec terrible; elle fut taillée en pièces par les Maures que commandait un chef du nom d'Antalas. Cet événement devint funeste à Hildéric. De nombreuses causes de mécontentement aigrissaient la nation contre lui : les prêtres ariens le traitèrent d'apostat à cause de son humanité envers les catholiques, les soldats lui reprochèrent de n'avoir pas le courage de ses ancêtres, le peuple enfin l'accusait d'avoir trahi ses intérêts en entretenant des liaisons onéreuses avec la cour de Constantinople où régnait Justinien. Tous ces griefs adroitement accumulés par Gélimer, héritier présomptif de la couronne suivant les dispositions de la loi, agirent avec force contre le malheureux Hildéric et amenèrent sa déposition. Il tomba sans résistance du trône dans une prison où il fut étroitement gardé ainsi qu'un de ses conseillers, et son neveu, l'Achille des Vandales, qui venait de perdre la faveur populaire.

## VII.

### GÉLIMER.

JUSTINIEN, qui occupait avec éclat le trône de l'empire d'Orient, prit avec intérêt la cause de Hildéric. Il savait que ce prince, quoique arien, avait eu une grande indulgence pour ses sujets catholiques; d'ailleurs il avait eu des rapports avec lui avant de porter la couronne; des lettres et des présens avaient fortifié leur liaison : c'était assez pour le porter à défendre la justice et la royauté menacées. Des ambassadeurs se rendirent en son nom auprès de Gélimer; ils lui conseillèrent de renoncer à ses coupables desseins, et de témoigner du moins quelque repentir de sa trahison : continuer de telles violences, c'était exciter l'indignation des Romains et de l'empereur; on l'engagea enfin à respecter les lois qui réglaient la succession au trône, puisqu'il en était l'héritier présomptif, et de permettre

à un vieillard infirme de terminer enfin sa carrière sur le trône de Carthage ou dans le palais de Constantinople. Les passions et les calculs de l'intérêt rendirent Gélimer insensible à des remonstrances qu'on lui faisait du ton de la menace et de l'autorité; et pour justifier son ambition, il prit un langage qui ne manquait pas de force et de dignité : il allégua le droit qu'ont les peuples libres, de déposer ou de punir le magistrat suprême qui remplit mal les fonctions de la royauté. Le monarque captif fut traité avec plus de rigueur; son neveu eut les yeux crevés, et le cruel Vandale, qui se reposait sur sa force, se moqua des vaines menaces et des lents préparatifs de l'empereur. Justinien résolut de délivrer et de venger son ami; et Gélimer résolut de son côté de garder le pouvoir qu'il usurpait. Selon l'usage des nations civilisées, avant de commencer la guerre, chacun des partis protesta solennellement qu'il désirait la paix.

## VIII.

### CONQUÊTE DE L'AFRIQUE PAR BÉLISAIRE.

Bientôt deux évènemens d'une haute importance vinrent confirmer l'empereur dans son dessein, et entraîner les suffrages de ses conseillers qui hésitaient à entreprendre une guerre où l'on avait déjà plusienrs fois échoué. Un des chefs de la Tripolitaine, nommé Pudentius, s'étant mis à la tête de quelques maures, se révolta contre les Vandales, les chassa de la la province, saccagea la ville de Leptis, et envoya demander du secours à l'empereur, lui promettant de le mettre sans peine en possession de tout le pays. Gélimer se proposait d'aller le combattre lorsqu'il fut arrêté par une défection aussi importante. Les Vandales possédaient la Sardaigne dont ils tiraient un grand tribut. Elle était alors gouvernée par un officier Goth attaché depuis long-temps à la famille de Genseric. Il se nommait Godas; c'était un homme hardi et entreprennant; il suspendit le paiement du tribut qu'il devait, après avoir déclaré qu'il n'obéirait plus à l'usurpateur, et il donna audience aux émissaires de Justinien, qui le trouvèrent maître de cette île fertile, environné d'une garde nombreuse et revêtu des ornemens de la royauté. Ainsi la discorde et la défiance diminuaient les forces des Vandales, tandis que les armées de l'empire se fortifiaient par de nouvelles alliances, et recevaient même un gage éclatant du succès à venir par le nom du général expérimenté, Bélisaire, qu'on allait mettre à leur tête pour cette expédition.

L'empire allait lutter pour la dernière fois contre Carthage, et les préparatifs de la guerre d'Afrique ne furent pas indignes de cette grande querelle. Bélisaire imbu des maximes et des vertus des anciens Romains, s'était formé une armée pareille à celles des grands généraux de la république, mais avec des difficultés bien autrement redoutables. Cette armée était une véritable mappemonde des nations grecques, germaines, sarmates et orientales. Il y avait là, outre les troupes grecques proprement dites, des Goths, armés comme les Vandales, de longues lances et de larges épées; des Alains cuirassés de pied en cap, avec des os qui leur couvraient le corps comme les écailles le poisson; des Huns et des Persans habiles à tirer de l'arc, des Hérules, bonnes troupes légères; des Syriens, portant de lourdes massues, et des Arméniens, ayant de grands boucliers, et combattant avec des sabres à double tranchant. Parmi ces peuples différens, plusieurs formaient chacun un corps à part, marchant au combat avec son drapeau national, et ne recevant d'ordres que d'un général choisi dans la tribu. Il ne fallait pas seulement faire observer une discipline sévère à tous ces peuples différens; il fallait encore étudier leurs aptitudes particulières dans le combat pour les poster à l'endroit le plus convenable, sans déranger l'ordonnance générale de la bataille. Bélisaire s'entendait admirablement à l'art de tenir sous le frein un ramas divers de troupes mercenaires recrutées chez toutes les nations du globe, et de les diriger toutes vers un seul but. Il alliait aussi, dans la guerre, la circonspection à l'intrépidité, et la prudence à l'audace. L'espoir et la présence d'esprit ne l'abandonnaient jamais dans la mauvaise fortune et il ne perdait point dans les prospérités la modération et la retenue. Judicieux en toutes choses il savait surtout imaginer de bons expédiens dans les occasions fâcheuses. A ces qualités d'un grand général il joignait aussi celles du cœur : l'affabilité, la gratitude, une sobriété digne de servir d'exemple. Aussi le respect de ses vertus, l'autorité de son nom, l'éclat de ses victoires contre les Perses, et le sage emploi qu'il savait faire de sa puissance, le faisaient-ils adorer et redouter des chefs comme des soldats, et personne n'aurait oser douter de ses succès dans l'expédition qu'il allait conduire.

Quel gigantesque appareil ! Cinq cents navires manœuvrés par vingt mille matelots de l'Egypte, de la la Cilicie et de l'Ionie, étaient rassemblés dans le port de Constantinople. Le plus petit de ces bâtimens était de trente tonneaux et le plus considérable de cinq cents. Le terme moyen donnera un résultat de cent mille tonneaux qui pouvaient contenir trente-cinq mille soldats et matelots, cinq mille chevaux, des armes, des machines et des munitions de guerre, et une provision d'eau et de vivres pour un voyage de trois mois. Enfin quatre-vingt-douze brigantins légers, à couvert des armes, des traits de l'ennemi et menés par deux mille des plus robustes pêcheurs de Constantinople, escortaient la flotte. L'histoire nomme vingt-deux généraux dont la plupart se distinguèrent ensuite dans les guerres d'Afrique et d'Italie. Mais Bélisaire seul commandait en chef par mer et par terre, avec un pouvoir aussi absolu que celui de l'empereur.

Ces six cents vaisseaux s'alignèrent avec une pompe guerrière devant les jardins du palais impérial qui descendaient en amphithéâtre jusqu'au bord de la mer. Le patriarche Epiphanius monta dans le vaisseau amiral; et après avoir imploré la bénédiction du ciel, il y fit entrer un soldat nouvellement baptisé pour sanc-



Bélisaire.

tifier cette grande entreprise. La flotte partit au bruit des acclamations et des vœux d'un peuple innombrable qui couvrait au loin le rivage, et alla mouiller à la rade d'Héraclée où elle s'arrêta cinq jours pendant qu'on rassemblait dans la Thrace un grand nombre de chevaux qui devaient compléter l'effectif de l'expédition. Enfin, après une longue navigation remplie d'incidens, Bélisaire aborda à Caputvada (Capoudia), à soixante-dix lieues environ au sud de Carthage, sur les confins de la Byzacène et de la Tripolitaine. Cette contrée ayant été tout récemment soumise à Justinien après la révolte de Pudentius, lui offrait en cas de revers une retraite assurée sur les provinces de la Cyrénaïque et de l'Egypte.

L'armée de Bélisaire venait à peine de camper sur le sol Africain, lorsque des soldats creusant un fossé trouvèrent une source qui fournit autant d'eau qu'il en fallait pour les besoins des hommes et des animaux, ce qui n'était jamais arrivé dans ce terroir qui, de sa nature, est fort sec. Les troupes regardèrent ce fait comme un présage de bon augure. A une lieue du camp il y avait, sur la route de Carthage, une ville nommée Sullectum (Sullecto), dont les murs avaient été démolis par les Vandales. Bélisaire y envoya un des gardes avec quelques soldats, et leur ordonna d'essayer de s'en rendre maîtres. Ils arrivèrent sur le soir à une vallée qui était située non loin de la ville, et où ils se tinrent couchés durant toute la nuit. Le jour venu, ils

y entrèrent avec les voitures des paysans qui se rendaient au marché. Ils firent venir l'évêque et les principaux citoyens, et leur assurèrent qu'ils n'étaient point venus en Afrique pour en opprimer les habitans, mais pour les soustraire au joug des Vandales. Cette déclaration produisit un très bon effet parmi le peuple.

Quand Bélisaire fut arrivé à Sullectum, il retint ses soldats dans une exacte discipline, et les empêcha de commettre aucune injustice ni aucun désordre. Aussi personne ne s'enfuit de la ville. Les habitans s'empressèrent au contraire de fournir aux troupes des vivres et tout ce qui leur était nécessaire. L'armée observa la même conduite partout où elle passa, et deux soldats qui s'étaient permis de cueillir quelques fruits dans la campagne, furent châtiés très sévèrement.

De Sullectum, Bélisaire marcha vers Carthage en bataille, ayant à sa droite la mer et les vaisseaux; à sa gauche un corps de six cents Huns ou Massagètes; et à l'avant-garde trois cents hommes des plus déterminés, tous couverts de boucliers et commandés par Jean l'Arménien, capitaine d'une prudence et d'une valeur reconnues. Les vaisseaux réglèrent leur marche sur celle des troupes de terre, en côtoyant le rivage; et l'on arriva ainsi par Leptis et par Adrumète jusqu'à Grasse (aujourd'hui Jerads) à vingt lieues environ de Carthage. Dans cet endroit, le roi des Vandales avait un château magnifique entouré de jardins délicieux, et si abondans en arbres fruitiers, qu'après que les soldats eurent cueilli autant de fruits qu'ils voulurent, il ne paraissait pas qu'ils eussent touché aux arbres.

Cependant Gélimer qui était campé dans l'intérieur du pays, sur la gauche, avait laissé l'armée des Grecs s'avancer jusqu'au défilé des collines d'Arriana à deux lieues de Carthage. Il put alors par un détour se poster sur leurs derrières, tandis que Ammatas son frère leur faisait tête appuyé sur Carthage, et que Gibamond son neveu les harcelait sur le flanc avec deux mille hommes. Le roi avait pour but d'acculer sur la mer les ennemis enfermés entre ces trois corps. Mais ces dispositions échouèrent par la précipitation d'Ammatas. L'avant-garde de Bélisaire battit ce dernier, qui perdit la vie dans le combat, et elle poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de la ville. Les deux autres corps Vandales attaquèrent sans ensemble et furent défaits l'un après l'autre. Cependant le succès avait paru un instant favoriser la troupe de Gélimer; mais ce qui contribua le plus à sa défaite, ce fut la frayeur et la tristesse qui s'emparèrent des Vandales à la vue du cadavre d'Ammatas. Gélimer au lieu de continuer vivement sa lutte contre les confédérés, perdit un temps précieux à rendre les honneurs de la sépulture à son frère et abandonna la défense des collines qui gardaient le défilé. Le bon ordre et la valeur des troupes de Bélisaire firent le reste. Elles mirent facilement en déroute ces Vandales qui depuis un siècle n'avaient combattu que contre les Maures, et qui avaient perdu leur ancienne énergie au sein des plaisirs.

Le lendemain, sur le soir, Bélisaire arriva à Carthage. Les habitans de cette ville en ouvrirent les portes et allumèrent des flambeaux pour éclairer sa marche. Mais ce général ne voulut pas entrer de nuit dans la ville : il craignit qu'il n'y eût quelque embuscade, ou que l'obscurité de la nuit ne donnât au soldat victorieux la licence de piller. Le jour suivant, (15 septembre 533), qui était celui de la fête de saint Cyprien, évêque et patron de Carthage, il y fit solennellement son entrée aux acclamations de tous les habitans.

L'un des premiers soins du vainqueur fut de chercher à sauver Hildéric et sa famille que Gélimer tenait dans une prison étroite. Mais ce dernier avait secrètement donné l'ordre de les mettre à mort pour se venger des maux que cette guerre lui attirait. Cet acte de fureur ne fut utile qu'à ses ennemis, en excitant la compassion du peuple sur la mort d'un prince, qui, au caractère de la légitimité, joignait des vertus personnelles qui le rendaient bien recommandable.

L'occupation de Carthage se fit avec le même ordre qu'on avait gardé dans toutes les villes précédemment soumises. Le commerce ne fut pas interrompu un instant, ni dans la ville, ni dans le port. Les Vandales restés à Carthage s'étaient réfugiés dans les églises; ils reçurent de Bélisaire la parole qu'ils ne seraient pas maltraités. Les uns furent mis sous bonne garde; on employa les autres à réparer les fortifications que les princes Vandales avaient laissées tomber en ruines. Bélisaire jugea à propos de ne pas poursuivre l'ennemi avant d'avoir mis en état de défense la capitale de l'Afrique, dont les murs furent alors entourés d'un large fossé.

Cependant Gélimer rassembla son armée dans les plaines de Bulla (Boullé) sur les confins de la Numidie, et rappela de la Sardaigne son frère Tzazon qui combattait sans succès la révolte de Godas. Dès qu'ils eurent réuni leurs forces, ils marchèrent sur Carthage et s'approchèrent même jusqu'à l'aqueduc qui y portait les eaux du mont Zagwan et celles des collines d'Arriana. Ils coupèrent ce canal pour priver la ville d'eau, et s'emparèrent de toutes les avenues, croyant que cela suffirait pour la réduire.

Cependant Bélisaire voyant que les réparations des murs étaient terminées, résolut de livrer bataille à l'ennemi. Celui-ci était campé à onze lieues environ de Carthage dans un lieu que l'on appelait Tricameron. En avant du camp Vandale, coulait un petit ruisseau qui ne tarissait jamais, quoique son cours fût si faible que les indigènes ne lui avaient pas donné de nom. Les Grecs vinrent se présenter sur l'autre bord et se disposèrent à une attaque. Gélimer commanda aux siens de mettre les femmes, les enfans et le bagage au milieu du camp, quoiqu'il fût assez mal fortifié. Il leur adressa ensuite quelques paroles pour ranimer leur ardeur : il leur dit qu'ils étaient dix fois plus nombreux que les Grecs, et que s'ils ne remportaient pas la victoire sur l'ennemi, ils laisseraient en mourant les Grecs maîtres de leurs familles et de leurs richesses; et que, s'ils survivaient à leur désastre, ils deviendraient les esclaves des Romains et les témoins de leurs propres malheurs. Il leur recommanda enfin de se battre, autant que possible, corps à corps, l'épée à la main, et sans faire usage de javelots ni d'une autre arme.

Les deux armées n'étaient séparées que par le ruisseau, lorsque Jean l'Arménien, à la tête d'une petite troupe de gens, le passa par ordre de Bélisaire, et alla charger le centre de l'armée Vandale. Tzazon le repoussa avec vigueur, et l'obligea de repasser le ruisseau sans oser le franchir lui-même. Jean revint une seconde fois à la charge avec un plus grand nombre de gardes couverts de boucliers, et fut encore repoussé par Tzazon. Enfin il attaqua une troisième fois avec tous les lanciers de Bélisaire et avec ses gardes et son étendard; mais les Vandales soutinrent courageusement le choc avec leurs épées. Alors il s'engagea un combat des plus violens, dans lequel Tzazon et beaucoup de braves guerriers Vandales restèrent sur le champ de bataille. Dans ce moment toute la cavalerie grecque s'ébranla, et passa le ruisseau pour se jeter sur l'ennemi. Le centre de l'armée barbare commençant à reculer, ses ailes furent bientôt forcées de prendre la fuite. Dès-lors ce ne fut qu'une déroute que l'indiscipline augmenta, et qui ne laissa plus au vaincu l'espoir de se relever.

Cependant Gélimer consterné de la mort de Tzazon s'était enfui presque seul du champ de bataille, sans veiller au salut de son armée. Les Vandales ne s'aperçurent point d'abord de l'absence de leur roi; mais les Grecs envahissaient le camp et personne ne donnait des ordres. Alors le bruit de son départ court de rang en rang, et chacun ne songe plus qu'à se sauver, abandonnant sa famille et ses richesses dont l'ennemi s'empare. Il se trouva dans le camp une quantité prodigieuse d'or et d'argent que les barbares avaient amassée dans leurs déprédations sur toutes les provinces des deux empires d'Orient et d'Occident. Tout cela tomba au pouvoir des Grecs qui abusèrent horriblement de leur victoire. Les ténèbres et la confusion de la nuit voilèrent les scènes les plus affreuses; ils égorgèrent sans pitié tout soldat qui se présenta devant eux. Les femmes et les jeunes filles vainement protégées par les retranchemens du camp eurent à subir les violences les plus inhumaines. Au milieu de cette licence les troupes les plus attachées à Bélisaire oublièrent leur circonspection et leur respect de la discipline. Enivrés de débauche et de pillage, ces guerriers parcoururent en désordre les champs voisins, les bois, les rochers et les cavernes qui pouvaient cacher quelques richesses. Chargés de butin, on les voyait sortir de leurs rangs et errer sans guide sur le chemin de Carthage; et, si l'ennemi en fuite eût osé revenir, il n'eût échappé qu'un bien petit nombre des vainqueurs. Bélisaire qui sentait la honte et le danger de cette conduite passa une nuit pénible; il arbora son drapeau sur une colline à la pointe du jour; il rappela ses gardes et ses vétérans, et rétablit peu à peu la soumission et la discipline. Les Vandales s'étaient réfugiés en supplians dans tous les lieux consacrés à la religion; il les protégea, les désarma; et afin qu'ils ne pussent ni troubler la paix, ni devenir victimes de la fureur du soldat ou des habitans, on leur assigna un canton particulier. Bélisaire apprit que le prince Vandale s'était réfugié dans un endroit presque inaccessible; cela le détermina, vu l'état avancé de la saison, à renoncer à une vaine poursuite et à prendre à Carthage ses quartiers d'hiver. Son principal lieutenant fut envoyé à l'empereur pour lui annoncer qu'en trois mois la conquête de l'Afrique avait été achevée.

En effet, ce qui restait des Vandales abandonna sans résistance ses armes et la liberté. Toutefois la conquête de l'Afrique demeurait imparfaite tant que Gélimer n'était pas livré mort ou vif aux Romains. Ce prince, prévoyant sa destinée, avait ordonné secrètement de conduire une partie de son trésor en Espagne, et il espérait trouver un asile sûr à la cour du roi des Visigoths. Mais son projet fut renversé par la perfidie de ses agens et l'infatigable poursuite de ses ennemis qui ne lui permirent pas de s'embarquer, et qui chassèrent jusqu'aux montagnes de Pappua (le mont Edough) ce monarque infortuné et un petit nombre d'hommes de sa suite. Il y fut assiégé par Pharas chef des Hérules à qui Bélisaire avait confié cette mission importante. Ce général après avoir fait une tentative audacieuse, mais vaine, pour emporter les retranchemens du roi détrôné, résolut de le tenir bloqué dans sa retraite pendant tout l'hiver, et d'attendre que la misère et la faim l'eussent amené à composition. Ce prince, habitué à toutes les jouissances que peuvent fournir le luxe et la richesse, était réduit à une affreuse nécessité. Les Maures, au milieu desquels il vivait, étaient eux-mêmes dans une situation peu différente de la vie sauvage. Leurs habitations étaient des espèces de tanières faites de boue et de claies, d'où la fumée ne pouvait s'échapper, et où la lumière ne pouvait pénétrer. C'est là que confondus avec leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux, ils couchaient sur la terre dure, recouverte à peine de quelques peaux de mouton. Leurs vêtemens étaient de malpropres lambeaux; le pain et le vin leur étaient inconnus, et ils apaisaient leur faim en dévorant de l'avoine, de l'orge, grossièrement pilés et à moitié cuits sous la cendre. Ces privations nombreuses et habituelles contribuèrent à détruire la santé de Gélimer; et le souvenir de sa grandeur passée, l'insolence journalière des Maures, la crainte que ces barbares ne trahissent les devoirs de l'hospitalité, augmentèrent encore ses souffrances. Pharas, qui connaissait cette situation, crut pouvoir écrire à Gélimer que, s'il capitulait avec lui, l'empereur lui donnerait probablement une place dans le sénat; qu'il l'élèverait à une des premières dignités de l'empire, le patriciat; et qu'il affecterait des revenus et de grands fonds de terre à son entretien. Il lui représenta en même temps qu'il vaudrait mieux souffrir la servitude et la pauvreté dans Constantinople que d'attendre la conservation de sa vie et de sa dignité de l'abjecte nation des Maures. Gélimer, encore indécis, remercia Pharas de l'avis qu'il lui avait donné, l'assurant qu'il ne connaissait rien de plus dur au monde que de servir un ennemi qui lui avait fait la guerre sans sujet. En même temps il pria Pharas de lui envoyer un luth, un pain et une éponge. Pharas ne pouvait concevoir pourquoi le prince Vandale lui faisait cette demande; mais le messager de Gélimer la lui expliqua en disant :

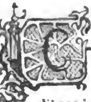
« Le prince désire un pain, parce qu'il y a long-temps qu'il n'en a vu ; il a besoin de l'éponge pour laver ses yeux enflés et endoloris ; il veut se servir du luth pour chanter un poème qu'il a composé sur ses malheurs. » Pharas, attendri du déplorable état de Gélimer, lui envoya ce qu'il demandait ; mais il n'en garda pas moins les avenues de la montagne avec autant de soin qu'auparavant.

Il y avait déja trois mois que le siége durait, l'hiver tirait à sa fin, et Gélimer avait à craindre que les assiégeans ne fissent bientôt un nouvel effort pour gagner le haut de la montagne. La famine commençait à exercer ses ravages, et plusieurs des enfans et des parens de Gélimer étaient atteints de maladie. Ce prince était affecté de ces malheurs de sa famille ; il supporta néanmoins sa disgrace avec une constance inébranlable, jusqu'à ce qu'il vit, un jour, un de ses neveux, tout enfant et le fils d'une femme maure se battre à outrance pour s'arracher un méchant gâteau d'orge écrasé, à demi cuit, et plein de cendre. Ce triste spectacle dompta la volonté de fer du roi Vandale, et il manda à Pharas qu'il était prêt à se rendre avec tous les Vandales qu'il avait autour de lui, si Bélisaire voulait lui promettre que l'empereur ferait tout ce que Pharas avait annoncé dans sa première lettre. Bélisaire confirma les premières propositions, et lui fit assurer, au nom de l'empereur, que sa personne serait en sûreté, et qu'on le traiterait d'une manière honorable. Alors Gélimer descendit de la montagne. La première entrevue publique eut lieu dans un des faubourgs de Carthage. On dit que lorsque le prince captif aborda son vainqueur, il poussa un éclat de rire. La foule crut peut-être que les chagrins avaient altéré la raison de Gélimer ; mais les observateurs habiles jugérent qu'il voulait avertir, par son apparente gaîté, combien les grandeurs humaines sont passagères et combien elles méritent peu de nous occuper sérieusement.

Ainsi finit (an 534) la domination des Vandales en Afrique après une durée de 105 ans. Cet empire fondé par une ame fortement trempée, Genseric, ne fit que décliner après lui. Les Vandales amollis par un siècle de paix et par l'habitude de toutes les jouissances du luxe, dans la voluptueuse Carthage, devaient être facilement vaincus par une armée aussi bien disciplinée que celle de Bélisaire. D'ailleurs ils avaient démantelé euxmêmes toutes leurs places fortes, ils ne savaient pas combattre à pied, ni se servir de l'arc et du javelot, et ils n'avaient pour armes offensives que la lance et l'épée. Avec des moyens aussi insuffisans, ils pouvaient à peine tenir le pays contre les Maures. Toutefois Bélisaire était trop prudent pour laisser dans cette contrée des fermens aussi actifs de rebellion. Il fit rassembler toute cette race qui s'était prodigieusement multipliée depuis l'invasion, puisque l'effectif de la nation, sous Genseric, n'était que de quatre-vingt mille personnes, et qu'on l'évaluait maintenant à six cent mille, et il fit embarquer tout cela, hommes, femmes et enfans, pour les disséminer dans l'Asie Mineure et en Syrie.

## IX.

### FIN DU PROCONSULAT.



Cependant Bélisaire s'occupa du soin de donner une organisation nouvelle à la province ; mais il ne put la remettre intégralement au pouvoir de l'empereur. Son autorité ne s'étendit pas à l'ouest au-delà de la Mauritanie Sitifensis. La Césarienne et la Tingitane, moins Césarée et Ceuta, restèrent au pouvoir des Maures qui soutenaient vigoureusement leur indépendance. On établit cinq commandans militaires à Tripoli, à Leptis, à Cirtha, à Césarée et en Sardaigne. Le titre de proconsul ne fut point rétabli : l'importance de ces contrées exigeait un préfet du prétoire. Justinien, selon son usage, réunit dans les mains de l'administrateur les pouvoirs civils et militaires, et bientôt en Afrique, ainsi qu'en Italie, on ne tarda pas à donner le nom d'Exarque au représentant de l'empereur.

Cependant l'envie qui poursuit les grands noms s'attacha bientôt à empoisonner la gloire de Bélisaire. Les généraux de l'armée romaine écrivirent à Constantinople que le conquérant de l'Afrique, fier de sa réputation et du suffrage de ses soldats, songeait à monter sur le trône des Vandales. Justinien laissa entrer ces soupçons dans son cœur ; mais trop faible pour manifester la plénitude de son autorité, il dissimula et laissa au choix de Bélisaire l'alternative honorable de demeurer en Afrique, ou de revenir à Constantinosle. Le général comprit, d'après ce qu'il savait du caractère de l'empereur et de l'audace de ses ennemis, qu'il fallait renoncer à la vie ou confondre ces lâches envieux par sa présence et sa soumission. Il fit embarquer immédiatement ses gardes, ses captifs et ses trésors, et sa navigation fut si heureuse qu'il arriva à Constantinople avant qu'on sût qu'il avait quitté Carthage. Une loyauté si franche dissipa les soupçons de Justinien, et on lui décerna les honneurs du triomphe, cérémonie que la ville de Constantinople n'avait jamais vue, et que l'ancienne Rome réservait aux Césars depuis le règne des empereurs.

Le cortége sortit du palais de Bélisaire dans tout l'éclat de la pompe orientale, traversa les principales rues, et se rendit à l'hippodrome. Mais le vainqueur n'était pas assis sur un char comme dans les anciens triomphes ; sa grande âme dédaignait un honneur qui n'était qu'une humiliation de plus pour les vaincus. Il se rendit à pied jusqu'au trône de l'empereur, conduisant ses braves soldats glorieux de partager l'ovation décernée à leur général. Parmi les dépouilles qui servirent d'ornement à cette fête on voyait des trophées magnifiques, de riches armures, des trônes d'or et les chars de cérémonie qui avaient servi à la reine des Vandales ; des vases richement ciselés, la vaisselle massive du roi captif, des pierres précieuses sans nombre, les parures que Genseric avait autrefois enlevées du palais des empereurs romains, et enfin les vases sacrés de Jérusalem qui allaient être rendus à leur première

destination et que Justinien fit rapporter dans la Palestine pour en orner l'église du Saint-Sépulcre. Une longue file de nobles Vandales sans armes et l'œil morne précédait Gélimer, soutenant avec dignité les regards hautains de la multitude. Le roi vaincu s'avançait à pas lents, revêtu d'une robe de pourpre et gardant toujours dans son malheur la majesté de la puissance. Quand il entra dans le cirque et qu'il vit l'empereur assis sur un trône fort élevé et tout le peuple debout à l'entour, il sentit encore plus qu'auparavant la grandeur de sa disgrâce ; et, sans verser une larme, sans pousser un soupir, on l'entendit répéter souvent ces paroles du roi Salomon : *Vanité ! vanité ! tout n'est que vanité !* Dès qu'il fut arrivé aux degrés du trône, on lui ôta sa robe de pourpre, et on l'obligea de se prosterner devant l'empereur. Bélisaire fut sur le champ déclaré consul pour l'année suivante, et le jour de son inauguration ressembla à un second triomphe. Des captifs Vandales portèrent sa chaise curule sur leurs épaules, et l'on jeta avec profusion au peuple des pièces d'or, des coupes, des armes, de riches ceintures et d'autres dépouilles précieuses prises sur les ennemis.

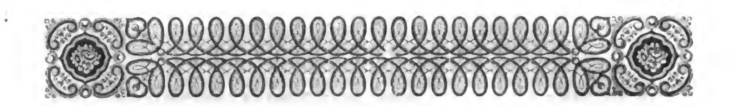
Peu d'années après, Bélisaire, disgracié et proscrit, expiait dans l'adversité la folie d'avoir cru à la faveur des rois ; tandis que Gélimer obtint dans la Galatie un vaste domaine, où il trouva avec sa famille et ses amis, la paix, l'abondance et le contentement.

Pendant que l'on célébrait à Constantinople le renversement de l'empire Vandale, l'Afrique faillit de nouveau échapper à la domination des Grecs par les révoltes des Maures. Mais Salomon, successeur de Bélisaire, qui avait appris l'art de la guerre en exécutant les savantes combinaisons de ce grand capitaine, reprit aux mécontens le pays des montagnes, la province de Zab, porta les frontières de l'empire aux limites du désert, et s'avança vers le sud jusqu'à quarante lieues au delà du Grand-Atlas.

En 543 il se forma une nouvelle ligue des tribus indigènes, jalouses de reconquérir leur indépendance. Après quelques alternatives de succès et de revers, Jean Troglita, qui avait servi aussi sous Bélisaire, et que l'empereur investit du pouvoir suprême sur toute l'Afrique, les défit complètement dans deux grandes batailles, et les convainquit si bien de l'infériorité de leurs forces, qu'à partir de cette époque elles furent complètement soumises, et que les habitans semblaient comme de véritables esclaves assouplis au joug. L'Afrique alors jouit pendant long-temps d'une paix tranquille et assurée, et délivrée du ravage de ces tribus turbulentes, elle vit fleurir de nouveau son agriculture et son industrie.

Les successeurs de Justinien continuèrent la politique de cet empereur. Aussi le silence de l'histoire est une preuve du calme et de la tranquillité uniforme de ce pays, jusqu'au moment où le fanatisme des Arabes vint ébranler le trône de Byzance, et lui arracher ses plus belles provinces.





# INVASION DES ARABES.

---

NOTIONS SUR LES ARABES. — MAHOMET. — L'ISLAMISME EN AFRIQUE. — FIN DE LA CIVILISATION ANCIENNE. — SCIENCES ET ARTS.

## I.

### NOTIONS SUR LES ARABES.

Voici bien le champ des traditions orientales, le pays natal des anges et des génies, l'éden fécond des poètes inspirés et des guerriers armés par le fanatisme. C'est tout un monde nouveau qui se développe devant nous, et qui va briller un instant au milieu des civilisations qui s'éteignent, comme ces météores lumineux dont l'orbite est à peine calculée et qui n'apparaissent une fois que pour nous faire mieux regretter leur passage rapide.

La Péninsule Arabe, l'une des contrées les plus inexplorées du globe, semblait destinée par sa nature même à donner à ses peuples un caractère particulier. Comme une arène sans limites, le grand désert qui, d'Alep à l'Euphrate, s'étend entre l'Egypte et la Syrie, offrait de vastes espaces aux hordes vagabondes des Bédouins-Nomades et des bergers. Le genre de vie de ce peuple, qui regarde une ville comme une prison; son orgueil, fondé sur l'antiquité de sa race, sur ses patriarches, sur la richesse et la poésie de son idiôme; ses moyens extérieurs d'action tels que la légèreté de ses chevaux, ses cimeterres étincelans, ses javelots qu'il croit posséder comme un dépôt sacré, on dirait que tout cela a préparé de loin les Arabes au rôle qu'ils devaient remplir un jour sur le déclin de l'empire romain et avant la renaissance européenne.

Déjà, dans les jours d'ignorance, comme ils appellent les premiers temps de leur histoire, ils s'étaient répandus au delà de leur péninsule et avaient fondé de petits royaumes dans l'Irak et en Syrie; quelques-unes de leurs tribus avaient même soumis l'Egypte et y régnèrent. Les Abyssins et les Gétules descendaient aussi de leur race, et toute l'étendue des déserts d'Afrique semblait être leur héritage. Séparés de la haute Asie par des mers de sable, protégés contre les attaques des conquérans, rien ne troubla ni leur liberté, ni l'éclat qu'ils tiraient de leur antique origine, de la noblesse de leurs familles, de leur valeur indomptable, de leur langue qui avait conservé sa fraîcheur native. Joignez à cela que, placés au centre du commerce du Midi et de l'Orient, ils réfléchissaient

les lumières de tous les peuples voisins, et partageaient avec eux une activité mercantile que l'heureuse situation de leur pays rendait naturelle. Ainsi, dès l'antiquité, se développa dans ces lieux une forme de culture intellectuelle, d'une originalité piquante, à la fois subtile et naïve; la langue des Arabes se forma aux discours figurés et aux sentences morales, long-temps avant qu'on eût songé à l'écrire. C'est sur le mont Sinaï que les Hébreux reçurent les Tables de la Loi, et le peuple de Moïse habita long-temps au milieu d'eux. Bientôt après, l'adoration des astres et l'idolâtrie s'y répandit par le contact des Chaldéens, des Perses, et des Egyptiens. Puis, quand les chrétiens s'élevèrent, les communions persécutées trouvèrent asyle sur ce sol. De ce mélange de juifs, de sectaires, de tant de croyances agitées en foule, comment ne serait pas née au temps propice, dans ce peuple, dans cette langue, une civilisation nouvelle? Une fois éclose à la limite des trois parties du monde connu, comment n'aurait-elle pas jeté d'au res racines sur toute la terre, par le commerce, la guerre, les invasions et les livres? L'idée moderne fécondant un sol aride fut donc un phénomène très naturel, sitôt qu'il se présenta un homme qui sut la faire jaillir de tant d'élémens prêts à la produire.

Cet homme fut Mahomet. Mais avant de raconter comment il accomplit sa mission, il ne sera pas sans intérêt d'examiner en quoi les Arabes avaient transformé les anciennes traditions des patriarches, des juifs et des chrétiens.

Leurs idées sur la divinité, après avoir été long-temps très pures, tombèrent dans un polythéisme grossier. Quelques tribus avaient cependant conservé le dogme de l'unité de Dieu, et celles-là ne s'écartaient pas beaucoup dans leur foi des idées juives.

Les Arabes reconnaissent en général de bons et de mauvais anges. Parmi les bons ils distinguent les quatre archanges, Gabriel, Michel, Azraël et Azrafel qui sont sans cesse auprès du trône de Dieu, disposés à exécuter ses ordres. Gabriel est chargé de porter les messages célestes, Michel préside aux élémens, Azraël reçoit les âmes des hommes, ce qui l'a fait nommer l'Ange de la Mort; enfin Azrafel est le gardien de la trompette céleste, et c'est lui qui doit en sonner à la fin du monde.

Les Musulmans chérissent surtout Gabriel, parce que, disent-ils, cet archange était l'ami intime de leur nation, et qu'il fut choisi par l'Eternel pour annoncer à Mahomet sa mission prophétique; aussi le nom de Gabriel est sans cesse répété sur les monumens, et Mahomet dit dans le koran : « Quiconque est ennemi de Gabriel, qu'il soit confondu! » A l'égard des mauvais anges le plus fameux est Iblis, qui se mit à la tête des anges rebelles et qui, suivant le koran, fut précipité avec eux du ciel à coups de cailloux embrasés : c'est le Satan de la Bible. Les Arabes ne l'appellent que *le lapidé.*

Après les anges les Arabes ont admis une race intermédiaire, celle des génies. Les génies, suivant le koran, se rapprochent des anges en ce qu'ils avaient été tirés comme eux de la substance du feu. Ils se rapprochent de la nature de l'homme, en ce que la terre, avant la création de l'homme, a été habitée par les génies. Presque toute leur race a été éteinte; le petit nombre de ceux qui échappèrent au désastre fut relegué dans des lieux écartés. Salomon les contraignit à travailler au temple; depuis, plusieurs ont embrassé l'islamisme.

Les Musulmans se rapprochent plus de nos croyances dans ce qu'ils disent de la création d'Adam et d'Eve.

Adam est regardé par eux comme un prophète, et ils sont persuadés qu'il avait sur le front un rayon lumineux à peu près semblable à celui qu'on représente sur le front de Moïse. Ils ajoutent que Dieu lui avait envoyé dix livres de révélations, à l'aide desquels ses descendans devaient suivre la droite voie, mais ces livres ne nous sont point parvenus.

Le rayon prophétique passa d'Adam à Seth, de Seth à Hénoch, d'Hénoch à Noé, et de Noé à son fils Sem.

Ainsi s'écoulèrent les temps qui précédèrent Abraham. Avec ce patriarche que les Musulmans appellent Ibrahim, commence pour ainsi dire une ère nouvelle. On l'a regardé comme l'ami de Dieu et le père des croyans. Quelques tribus Arabes se sont honorées de l'avoir pour aïeul, et il n'y a pas en Orient de nom plus vénéré.

Isaac et Ismaël héritèrent du rayon prophétique. Mais Ismaël étant considéré comme le père de l'islamisme, les Musulmans lui donnent le premier rang et le regardent comme le seul fils légitime. Ils racontent d'Ismaël ce que la Bible a dit d'Isaac. On trouve peu de détails sur Jacob; mais Joseph, ou, comme prononcent les Musulmans, Joussouf joue un grand rôle en Orient. Mahomet lui a consacré un chapitre entier du koran; et ce qu'il publie est si étrange, que quelques-uns de ses disciples, eux-mêmes, ont traité d'imposture une grande partie de son récit.

Plusieurs années s'écoulèrent après la mort de Joseph sans qu'on vît apparaître aucun personnage célèbre. Moïse ou Moussa est celui qui fut choisi de Dieu pour rappeler les grands noms de Noé et d'Abraham. Mahomet, obligé de quitter son pays comme Moïse, aimait à se mettre en scène comme le législateur des Hébreux et à s'autoriser de ses exemples.

L'avantage qu'a eu David de composer des Psaumes l'a fait mettre au même rang que Moïse, Jésus et Mahomet. Ce sont en effet les seuls dont les Musulmans reconnaissent les livres comme inspirés.

Le successeur de David au trône et à la lumière prophétique, fut son fils Salomon que les Orientaux nomment Soleiman. Il n'y a pas de merveille qu'on ne lui ait attribuée, et son nom est devenu l'emblème de de tout ce qu'il y a de grand sur la terre. Les Orientaux ajoutent que, lorsque Salomon rendait la justice, douze mille patriarches et prophètes assistaient à ses jugemens sur autant de trônes d'or placés à sa droite. A sa gauche étaient douze mille sages et docteurs de la loi assis sur des trônes d'argent. Son propre trône, d'une richesse sans exemple, était ombragé par les oiseaux du ciel. Salomon possédait le langage des

oiseaux, des insectes et de tout ce qui respire. Mahomet, dans le koran, n'a pas dédaigné de rapporter les entretiens de Salomon avec une fourmi. Il possédait un bouclier qui le mettait à l'abri des enchantemens, une épée flamboyante et une cuirasse impénétrable.

Le trésor le plus précieux de Salomon était l'anneau qu'il portait à son doigt. C'est avec cet anneau qu'il lisait dans le présent et dans l'avenir, et qu'il avait soumis la plupart des génies à ses ordres. Les génies étaient devenus si dociles aux volontés de Salomon, qu'il n'avait qu'à commander, et, en moins d'un instant, ses désirs étaient accomplis. Tel est d'après les Orientaux le moyen facile qui permit au fils de David d'élever le temple de Jérusalem, le palais de la reine de Saba et les autres monumens qui ont rendu son nom illustre.

Les Orientaux s'accordent avec l'Evangile sur la vie austère de S. Jean-Baptiste et sur la mort cruelle que lui fit subir une femme dont il voulait réprimer les excès. Ils ajoutent que ce crime fut la cause première de la ruine du temple de Jérusalem et de la dispersion des Juifs sur la surface de la terre. De nos jours les Musulmans vont encore en pèlerinage à Damas, où l'on présume que se trouvent les dépouilles mortelles de saint Jean-Baptiste, et sa fin tragique est devenue en Orient le signal de toutes les calamités qui désolent l'espèce humaine.

Mais le nom de Jésus ou Yssa, comme l'appellent les Musulmans, occupe chez eux un rang plus élevé. On lit dans le koran qu'il fut produit par la seule parole de Dieu; de là les Orientaux l'ont appelé le Verbe Divin, ou simplement le Verbe. Ils le mettent sur la même ligne qu'Adam, parce que l'un et l'autre furent le produit d'une création particulière. Les Musulmans reconnaissent tous les miracles que rapporte l'Evangile; ils admettent la faculté que le Sauveur avait de ressusciter les morts, de rendre l'ouïe aux sourds, de donner la vie aux malades, de faire marcher les boiteux. Ils citent même des prodiges dont la Bible n'a point parlé. Le koran s'exprime ainsi : « Nous avons donné à Jésus, fils de Marie, le pouvoir des miracles et nous l'avons assisté et fortifié du Saint-Esprit ». En général rien de plus louable que le respect des Musulmans pour Jésus.

Mahomet, dans l'Alcoran, fait ainsi parler l'Eternel : « O Jésus j'élèverai ceux qui s'attacheront à toi, et j'abaisserai ceux qui te méconnaîtront ». Malheureusement les Arabes ont nié la Divinité de Jésus-Christ; car on lit dans le Coran : « Ceux-là sont infidèles qui disent que le Messie est Dieu ». Mahomet, selon eux, occupe un rang plus distingué. Ils nient également la passion et la mort de J.-C. Voici ce qu'on trouve dans le koran, chap. IV : « Les Juifs croient avoir mis à mort le Messie envoyé de Dieu ; ce n'est pas lui qu'ils ont fait mourir, c'est quelqu'un qui lui ressemblait. L'opinion des Orientaux est que Jésus reviendra vers la fin des siècles et qu'alors les deux religions, chrétienne et musulmane, n'en feront qu'une.

Par suite du respect des Musulmans pour J.-C., ils professent une admiration profonde pour la Sainte-Vierge qu'ils appellent Mariam. Ils croient qu'elle et l'enfant Jésus avaient été exempts des traces du péché originel. Mahomet a dit : « Il n'y a pas d'homme qui en naissant ne porte sur lui les traces des atteintes de Satan; c'est pour cela qu'en venant au monde nous poussons tous des cris; Marie et son fils seuls ont été affranchis de cette épreuve ». Enfin les Orientaux respectent les douze apôtres et tous ceux qui ont contribué à la propagation du christianisme. Après J. C. ils ne reconnaissent plus de prophète jusqu'à Mahomet.

Tel était dans les premiers siècles de l'ère vulgaire le fond des croyances de ce peuple. On voit que c'était une simple altération des traditions juives et chrétiennes. Mais à mesure que l'on s'éloignait des temps apostoliques, cette doctrine perdait de plus en plus de sa pureté. L'adoration des étoiles et le culte de Zoroastre trouvèrent de nombreux sectateurs. Puis ces divinités secondaires furent symbolisées ou remplacées par des idoles dans les temples de quelques tribus moins éclairées, en sorte que l'idolâtrie avait jeté de profondes racines dans la nation, quand parut Mahomet.

Il ne peut entrer dans nos vues de raconter dans tous ses détails la révolution politique et religieuse que cet homme célèbre opéra dans l'Arabie. Il nous suffira d'en détacher les traits principaux et d'en faire connaître l'esprit, afin d'éclairer l'histoire de l'Algérie au moment où elle va être conquise par l'islamisme, et où la civilisation romaine, ses lois, ses mœurs, sa religion, vont être violemment remplacées par un autre culte et d'autres institutions.

## II.

### MAHOMET.



Vers la fin du VIe siècle (le 10 novembre 570), naquit à la Mecque cet homme qui devait être un incroyable mélange de tout ce que pouvaient produire sa nation, sa tribu et son siècle; marchand, orateur, poète, héros, législateur, sous chaque forme toujours fidèle au type arabe. Mahomet appartenait à la tribu des Koreïschites, qui prétendaient descendre en droite ligne d'Ismaël, fils d'Abraham. Depuis cinq générations c'était parmi eux qu'on choisissait les magistrats suprêmes et les prêtres du temple de la Kaaba le plus révéré du pays. Les historiens Arabes ne se lassent pas de raconter les prodiges qui signalèrent la naissance de Mahomet : une lumière inusitée se répandit dans le Ciel; le lac de Sawa se dessécha tout d'un coup, et le feu sacré, emprunté aux Perses et conservé depuis mille ans, s'éteignit de lui-même comme pour faire place à un culte nouveau. A l'âge de deux ans, Mahomet perdit son père Abdallah, le plus vertueux de sa tribu; Amina sa mère rejoignit bientôt après son époux, ne laissant pour tout héritage à l'orphelin que cinq chameaux et une esclave Ethiopienne. Mais son aïeul, magistrat révéré à la Mecque, prit soin de son éducation; et après

la mort de ce parent, son oncle Abou-Thaleb l'accueillit dans sa demeure. A peine âgé de treize ans, Mahomet entreprit avec son oncle un premier voyage en Syrie. L'usage était alors chez les Mecquois, même les plus illustres, de se livrer au commerce; ils transportaient à Damas les aromates et les parfums de l'Inde et de l'Arabie; en échange ils recevaient du blé, des étoffes et les produits de l'Occident. Cependant la pauvreté de Mahomet s'opposait à son avenir; Cadigia, riche veuve de la Mecque, se chargea de lever cet obstacle; elle confia la direction de son commerce au jeune Mahomet; ensuite elle l'épousa. Elle atteignait alors sa quarantième année, tandis que Mahomet n'avait pas vingt-cinq ans.

Possesseur d'une fortune immense, Mahomet, tout porte à le croire, songea dès ce moment à la révolution qu'il ne devait pas tarder à opérer. Son esprit s'était éclairé dans ses voyages. Le spectacle de ce qui se passait chez les juifs et chez les chrétiens avait dû le frapper vivement. Eux seuls, en effet, reconnaissaient un Dieu unique et c'est à lui qu'ils adressaient leurs hommages. Mahomet qui s'était fait lire les livres de l'ancien et du nouveau Testament témoigna de nombreux égards aux fidèles de ces religions. Non content d'admettre les livres saints comme base de sa doctrine, il suivit dans le principe plusieurs de leurs cérémonies. L'histoire se tait sur cette première partie de sa carrière; on sait pourtant qu'il se retirait souvent dans une caverne voisine de la Mecque afin de méditer sur les choses célestes, et c'est pendant quinze années de silence et d'obscurité que fut composé le koran, ce livre qui devait changer la croyance de la moitié du globe.

Enfin sa prétendue mission éclata. Un jour qu'il était enfermé dans la caverne, l'ange Gabriel, à ce qu'il raconta lui-même, lui apparut, et, lui montrant les instructions qu'il apportait des Cieux, le salua du titre d'apôtre de l'Eternel. Mahomet retourna aussitôt chez lui et fit part de sa vision à Cadigia; celle-ci crut en lui sans hésiter. Cet exemple fut suivi par Ali, fils d'Abou-Thaleb, et par Abou-Bekr qui succéda à Mahomet, avec le titre de khalife ou vicaire. Bientôt la nouvelle religion compta au nombre de ses disciples Osman et d'autres personnages célèbres. Tous furent appelés *Musulmans*, d'un mot arabe qui signifie *consacre à Dieu*. Mahomet fixait leur croyance et soutenait leur zèle par les révélations qu'il disait recevoir du ciel. Après trois ans de démarches cachées, il résolut de se montrer au grand jour; il invita à un festin ses oncles et ses autres parens qui avaient jusqu'alors persisté dans le culte des idoles, et là il exposa aux convives les vices de l'idolâtrie. Il leur prouva qu'on attendait en vain le bonheur d'images informes qui ne voyaient ni n'entendaient: « Y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui veuille être mon visir et mon lieutenant, s'écria-t-il, comme Aaron le fut autrefois auprès de Moïse? » A ces mots le jeune Ali, âgé de douze ans, répondit: « Oui, apôtre de Dieu, je serai ton visir et ton lieutenant ».

Cependant la religion nouvelle fit des progrès rapides et s'attira aussi beaucoup d'ennemis. Parmi les prosélytes on remarquait Hacuza oncle de Mahomet et Omar qui devint khalife dans la suite; le premier, esprit fougueux et irritable, fut attiré par les persécutions que l'on commençait à susciter contre son neveu; le second se laissa toucher par la lecture d'un passage du koran. A mesure que s'étendait le pouvoir du novateur, ses ennemis s'irritaient davantage; les deux partis ne se rencontraient plus sans en venir aux mains. Mahomet résolut de dissimuler. Il resta pendant quelque temps caché, ne conversant qu'avec ses amis. Mais à l'époque des cérémonies du pélerinage, lorsque la Mecque offrait la réunion de toutes les tribus de l'Arabie, il profitait de cet immense concours de peuple, pour insinuer sa doctrine aux étrangers. Il s'avançait sur les places publiques, récitant d'une voix inspirée les versets les plus merveilleux de son koran. Il abreuvait les imaginations ardentes des délices de son paradis, des parfums qu'on y respirait; et il montrait, comme contraste effrayant, ces flammes éternelles, ces désespoirs sans fin qui attendent les pervers et les incrédules. Un grand nombre d'habitans de Médine, jusques-là voués à l'idolâtrie, vinrent se présenter à Mahomet qui leur prêcha magnifiquement l'unité de Dieu. Soudain ils le reconnurent pour prophète et embrassèrent son parti. Telle était l'ardeur de leur zèle naissant qu'à leur retour à Médine ils propagèrent le nouveau culte, et bientôt cette ville ne renferma presque plus de maisons où l'on ne comptât quelques musulmans.

Lorsque Mahomet se vit un parti formidable, il ne craignit plus de se dire l'égal des patriarches et des anciens prophètes; il voulut même accréditer une merveille plus extraordinaire que toutes celles qu'on attribuait aux personnages qu'il nommait ses devanciers, et dans ce but il raconta son voyage au septième ciel. Si Abraham avait eu de fréquentes visites des anges, si Moyse avait passé quarante jours sur la montagne en entretien avec le Seigneur, si Jésus avait obtenu de Dieu des faveurs encore plus signalées, lui, Mahomet, avait paru en présence de l'Eternel. Voici le récit de sa prodigieuse ascension: on sent, en le lisant, qu'on est dans le pays des fictions propres à l'orient.

Il raconte qu'un jour il était endormi près du Mont Merva, quand Gabriel souffla sur lui et le réveilla. A côté, était la jument grise Elborak, dont le galop va plus vite que l'éclair. L'ange se mit à voler, et le prophète le suivit sur sa jument. Il traversèrent ainsi les six premiers cieux peuplés de patriarches, puis l'ange se retira parce qu'il ne lui était pas permis d'aller plus avant. « Raphaël prit sa place, dit Mahomet, et me conduisit à la maison divine de l'adoration, formée d'hyacinthes et entourée de lampes qui brûlent éternellement. Je pénétrai jusqu'au jardin des délices terminé par le Lotos de vie. Ses fruits sont si énormes, qu'il suffirait qu'il s'en détachât un pour nourrir pendant long-temps tous les êtres créés. Là se trouve une barrière que jamais mortel n'a franchie. C'est la limite qui sépare du ciel la demeure de Dieu. Au pied de son trône, soixante dix mille anges chantent ses louanges, et il n'est accordé à aucun de chanter une seconde fois dans ce chœur céleste.

» Tout à coup un nouveau spectacle vint éblouir mes yeux. L'ange me fit traverser, aussi vite que l'imagination peut le concevoir, deux mers de lumière et une troisième noire comme la nuit. Alors je me trouvai en présence de Dieu. La terreur s'emparait de tous mes sens, quand une voix plus bruyante que celle des flots agités me cria : « Avance, ô Mahomet, approche-toi du » trône glorieux! » J'obéis et je lus ces mots sur une des faces du trône : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* En même temps Dieu mit sa main droite sur ma poitrine et sa main gauche sur mon épaule; un froid aigu se fit sentir dans tout mon corps et me glaça jusqu'à la moëlle des os. Cet état de souffrance fut bientôt suivi de douceurs inexprimables et inconnues aux hommes, douceurs qui enivrèrent mon âme. A la suite de ces transports, Dieu me dicta les préceptes que vous trouverez dans le koran, puis il m'ordonna de vous exhorter à soutenir par les armes et le sang la nouvelle religion.

» L'Eternel ayant cessé de parler je rejoignis Gabriel; il déploya ses ailes brillantes comme le soleil, et nous descendîmes les sept cieux où souvent nous fûmes arrêtés par les concerts des esprits célestes. »

Cependant l'Islamisme se répandait dans l'intérieur de l'Arabie. Une nouvelle caravane de Médinois étant venue à la Mecque, abjura l'idolâtrie en présence de Mahomet. Alors, ce dernier cessa de se contraindre. Jusqu'à ce moment il avait recommandé la patience à ses adeptes; il leur fit enfin prêter serment de fidélité. Ses disciples jurèrent de le défendre comme ils défendraient leurs femmes et leurs enfans. Afin d'enflammer leur courage, il assura que tous ceux qui se feraient tuer pour lui entreraient dans le septième ciel. En apprenant cette nouvelle, les magistrats de la Mecque, saisis de stupeur, résolurent la mort du novateur. Mahomet prévit le danger et se déroba à leurs coups. Il fit partir secrètement ses fidèles pour Médine, et lui-même se mit en marche quelques jours après leur départ. Cet événement est appelé *Hégire*, d'un mot arabe qui signifie *fuite*, et depuis il a servi d'époque à toutes les nations musulmanes. On était alors dans l'année 622 de notre ère. Mahomet était âgé d'environ cinquante trois ans, et prêchait depuis treize ans sa doctrine.

Mahomet, reçu en triomphe à Médine, s'y arrogea toute l'autorité spirituelle et temporelle; ses disciples le considérèrent comme roi et comme pontife. Il s'occupa aussitôt à fonder sa puissance et à donner au culte musulman des formes qui n'ont presque plus changé. Il institua et régularisa la prière, la recommandant à des heures fixes cinq fois le jour. Il ordonna aussi de fréquentes ablutions, voulant purifier le corps comme il purifiait l'âme. C'était pendant le mois de Ramadan qu'il avait été visité par l'ange Gabriel; il voulut sanctifier ce souvenir par un jeûne austère et prolongé. Il dit dans le koran : « Pendant tout le Ramadan, dès qu'il fera assez jour pour distinguer un fil blanc d'un fil noir, jusqu'au moment où le soleil se couche, abstenez-vous de toute nourriture et passez la journée en prières. » Dès que son culte fut adopté par les habitans de Médine il y bâtit un temple, et c'est là que fut construite la première mosquée.

Cependant ses fidèles musulmans brûlaient de visiter l'antique kaaba, ce temple de la Mecque, objet de vénération dans toute l'Arabie. Il fallait vaincre bien des obstacles et arriver à ce but qui leur donnerait la domination sur le pays. Mahomet se mit à la tête de tous les siens, et s'avança pour livrer bataille aux Koreïschites qui l'avaient persécuté. Il fut vainqueur dans plusieurs combats, et obtint enfin un traité qui lui accordait le droit de prêcher sa doctrine et de faire des prosélytes. Quand il entra à la Mecque, cette ville était déserte et il put abattre les trois cents idoles qui profanaient la kaaba. Il ordonna dès-lors qu'à l'instant de la prière les musulmans tournassent leur face de ce côté, en quelque lieu écarté de la terre où ils se trouveraient, et il désira que chaque fidèle fît une fois dans sa vie un pélerinage à cette maison de Dieu.

A peine fut-il maître de l'Arabie, par le fanatisme de ses sectateurs, qu'il envoya des apôtres dans tous les royaumes voisins, en Perse, en Syrie, en Ethiopie, et même à l'empereur grec, pour les rallier à sa doctrine. Les uns foulèrent aux pieds ses lettres impérieuses, les autres répondirent par des présens, mais sans renoncer à leur croyance. De terribles combats s'ensuivirent qui appartiennent à l'histoire de l'Orient. Mahomet avait soufflé le feu de la guerre, cet incendie se répandit avec une prodigieuse rapidité. Mais il ne vit pas lui-même ce grand triomphe de sa foi; il mourut des suites du poison que lui avait donné une femme juive au siége de Khaïbar.

Pour apprécier convenablement cette grande figure de Mahomet, il faut se reporter à l'époque où il parut; il faut considérer l'Arabie comme livrée à d'horribles superstitions, et ensanglantant souvent les autels de ses dieux de victimes humaines. Alors on reconnaîtra que la révolution, opérée par cet enthousiaste, fut digne d'une âme noble et eut une salutaire influence sur son pays. Mais si l'on se souvient aussi qu'un fanatisme aveugle égara sa pensée, qu'il propagea ses doctrines par le fer et le feu, qu'il arracha l'Orient et l'Afrique aux destinées que le christianisme leur avait préparées, on déplorera amèrement cette funeste influence, et si l'on absout l'homme de génie on condamnera toujours l'imposteur.

## III.

### L'ISLAMISME EN AFRIQUE.



Abou-Bekr et après lui Omar, les plus ardens sectateurs de Mahomet, héritèrent de sa puissance sous le titre de khalifes. Sa doctrine, appelée *Islam*, c'est-à-dire *soumission* ou *foi en Dieu*, fit de rapides progrès sous leur règne, dans tout l'Orient. La Syrie, Jérusalem, la Perse, l'Egypte, échappèrent pour toujours aux empereurs, et subirent le koran sous la loi du cimeterre. De brillans faits d'armes illustrèrent ces conquê-

tes : la prise de Damas, de Memphis et d'Alexandrie jetèrent un vif éclat dans cette nuit du Bas-Empire ; la fondation de Bagdad et du Caire, la bataille de Kadésiah et celle de Nehavend qu'on appela *la victoire des victoires*, suffiraient pour immortaliser le khalifat. Un immense intérêt s'attache à ces commencemens de l'islamisme et nous aimerions à suivre dans toutes ses phases le développement de cette puissance appelée à de si éclatantes destinées; mais les limites de notre sujet nous rappellent en Afrique, et quoique cet horison soit si borné, nous y trouverons encore des récits attachans dans les invasions successives de cette religion armée.

Othman, troisième khalife, venait de succéder à Omar. Pendant qu'il s'affermissait dans l'Orient, il voulut charger un de ses lieutenans de la conquête de l'Afrique. Déjà les Arabes, maîtres de l'Egypte, avaient fait avec succès plusieurs incursions sur les terres des Romains. Le patrice Grégoire, gouverneur de la province, avait profité des embarras de la cour de Byzance pour s'ériger en souverain. Il ne reconnaissait plus les ordres de l'empereur, et se rendait odieux par sa tyrannie. Othman résolut de profiter de ses conjonctures pour étendre son empire jusqu'à l'Océan. Par ces ordres, Abdallah, gouverneur de l'Egypte, partit à la tête de quarante mille Moslems ou *croyans*, et s'avança vers les régions inconnues de l'Occident. Les sables de Barcah avaient pu arrêter les légions romaines, mais les Arabes étaient suivis de leurs chameaux, ils virent sans inquiétude un sol et un climat qui ressemblaient aux déserts de leur pays. Après une pénible marche, ils campèrent devant les murs de Tripoli et l'investirent du côté de la terre; mais comme ils n'avaient ni flotte, ni vivres, ni machines de guerre, ils ne purent en emporter les fortifications, et ils levèrent le siége pour tenter une bataille décisive.

A la première nouvelle de l'irruption des Sarrasins ou *Orientaux*, le patrice Grégoire avait rassemblé cent vingt mille hommes ; Abdallah n'en avait que quarante mille, mais c'était l'élite des tribus Arabes. Le général Musulman envoya d'abord offrir la paix au patrice, à condition qu'il embrasserait avec ses sujets l'islamisme, ou que du moins il se rendrait tributaire. Grégoire ayant rejeté avec mépris cette alternative, il fallut combattre. La bataille fut sanglante et dura jusqu'à la nuit avec des succès balancés. Grégoire donnait aux siens l'exemple de la valeur; mais on dit que sa fille le surpassait encore en courage. Cette jeune personne éclatante par sa beauté et la magnificence de sa parure, combattit à côté de son père, et terrassa plus d'un ennemi. Sa main était promise avec une riche dot à quiconque, soit chrétien, soit musulman, apporterait au camp romain la tête du général arabe. Cette récompense excitait l'ardeur des Africains et compromettait la sûreté personnelle d'Abdallah. Il se retira du combat sur les prières empressées de ses frères et de ses amis, mais ce fut encore une imprudence, car les Sarrasins ne voyant plus leur général se découragèrent en un instant et faillirent être vaincus.

Alors Zobéir, guerrier Arabe, qui ne suivait point le drapeau d'Abdallah, et qui dans l'action s'était trouvé séparé du corps de l'armée, se fit jour au milieu de la mêlée et parut tout à coup à la tête des combattans. « Où est notre général ? dit-il. — Dans sa tente. — Le général des Moslems doit-il être dans sa tente au moment du combat? » reprit Zobéir. Abdallah, qu'il alla trouver, répondit sur ses instances que ses amis le forçaient à la retraite parce que la vie d'un général était précieuse, et que le préfet romain offrait un grand prix au soldat qui lui apporterait la tête du chef des musulmans. « Employez contre les infidèles ce moyen peu généreux, répondit Zobéir, déclarez à vos troupes que celui qui apportera la tête de Grégoire obtiendra la fille du préfet et cent mille pièces d'or. Il n'est point de musulman qui n'aime mieux mériter la récompense par un exploit glorieux que par une perfidie. » Abdallah suivit son avis, et Grégoire se vit exposé au péril où il avait jeté le Sarrasin. Ce combat se termina sans décider de la victoire. On se battit ainsi pendant plusieurs jours : les deux armées sortaient de leurs camps respectifs au lever du soleil ; elles combattaient avec acharnement jusqu'au milieu du jour ; alors excédées de fatigue et de chaleur, elles se séparaient comme de concert pour recommencer le lendemain.

Enfin les Musulmans suppléèrent, par l'activité et l'artifice, au défaut de leur nombre, et ce fut encore par le conseil de Zobéir. Une partie de l'armée se tint cachée dans les tentes, tandis que l'autre prolongea une escarmouche irrégulière contre l'ennemi, jusqu'au moment où le soleil darda ses rayons les plus accablans, Les Africains épuisés de lassitude, se mettent en mouvement pour défiler vers leur camp. Au même instant Zobéir fait sonner la charge, et de nouveaux combattans recommencent la mêlée avec une intrépidité sûre de la victoire. Une attaque si brusque jette la terreur et le désordre parmi les Grecs; tout se débande, tout fuit. Grégoire, suivi de ses plus braves soldats, essaie en vain d'arrêter cette fougue impétueuse; il est renversé d'un coup de lance et expire sous les coups de Zobéir. Sa fille qui cherchait la vengeance et la mort, fut prise les armes à la main. On la conduit à la tente d'Abdallah qui demande où est son père : « Il est plus heureux que moi, répondit-elle, je l'ai vu mourir en homme de cœur, et moi je suis captive. Une seule espérance me reste, c'est de trouver ici la mort que j'ai vainement cherchée dans le combat ». Abdallah étonné que personne ne se présentât pour recevoir la récompense promise au vainqueur de Grégoire, fait venir ses principaux officiers. Dès qu'elle aperçoit Zobéir : « Ah, dit-elle, en détournant ses regards, le voilà le meurtrier de mon père, le voilà celui que vous cherchez! » On lui offrit la malheureuse captive; il voulut à peine la recevoir au nombre de ses esclaves : il observa d'un air tranquille qu'il avait consacré son glaive au service de sa religion, et qu'il travaillait pour obtenir un prix bien supérieur aux charmes d'une femme et à la richesse d'une vie passagère. On lui accorda une récompense digne de le flatter : il fut chargé de porter au khalife Othman la nouvelle de ce succès. Lorsqu'il fut arrivé à Médine, Othman assem-

bla le peuple dans la mosquée, et fit monter Zobéir dans la tribune pour annoncer lui-même ces glorieuses conquêtes. Son récit fut mille fois interrompu par des cris de joie, et le nom d'Abdallah, vainqueur de l'Afrique, fut placé à côte de celui d'Othman.

Après leur victoire les Sarrasins assiégèrent Sbaïtla, qui était l'ancienne Sufétula, l'une des plus opulentes villes de la Byzacène. Elle était décorée de somptueux édifices et avait acquis une très grande importance depuis que Carthage était déchue de son ancien lustre. Cette ville fut prise d'assaut et pillée. Le butin qu'on y fit monta à des sommes incroyables qui furent divisées entre les soldats, sauf la cinquième partie qu'on attribua au trésor public. Malgré ces succès, l'armée Musulmane affaiblie par les combats et par les maladies ne pouvait subsister plus long-temps en Afrique, où elle était depuis quinze mois. Les principaux de la province traitèrent avec Abdallah sans la participation de l'empereur. On convint de la paix à condition que les Sarrasins resteraient en possession de tout ce qu'ils avaient conquis et recevraient un tribut. Ils laissèrent des troupes pour s'y maintenir et retournèrent en Egypte.

L'invasion commencée par les Sarrasins vers l'Occident fut suspendue l'espace d'environ vingt années par l'effet des dissentions intestines qui agitaient le khalifat d'Orient. Mais alors les Africains eux-mêmes appelèrent l'ennemi, et ce fut par la faute des empereurs. Les ministres de la cour de Byzance instruits du tribut que la force avait imposé à ces malheureuses provinces, exigèrent d'elles une somme pareille à celle qu'on payait tous les ans aux Sarrasins. C'était, disait-on, pour les punir d'avoir traité auparavant avec Abdallah sans le consentement de l'empereur. Vainement ce peuple allégua sa misère et sa ruine totale; il représenta que ce traité lui avait été arraché par les désastres de la guerre et qu'on devait l'attribuer surtout à ce qu'il n'était venu aucun secours qu'on pût opposer aux armes des Musulmans. L'avidité des ministres fut inexorable. Leur réponse, publiée au milieu de Carthage, alarma et exaspéra les habitans. On chasse l'envoyé, on l'oblige à se rembarquer au plus vite. Une partie de la province se soulève. Le gouverneur se met lui-même à la tête des révoltés; il court à Damas et invite le khalife Moaviah à se rendre maître de l'Afrique, qui s'abandonne à lui pour s'affranchir d'une insupportable tyrannie. Moaviah lève une armée; c'était l'élite des troupes de Syrie et d'Egypte; il en donne le commandement à un habile général qui portait le même nom que lui. Ce dernier entre en Afrique; il traverse la Cyrénaïque et la Tripolitaine. Il rencontre dans une vaste plaine une armée de trente mille hommes, troupes d'élite que l'empereur avait fait partir à la première nouvelle du soulèvement de l'Afrique. Une bataille effroyable s'engagea dans laquelle trente mille Grecs furent taillés en pièces ou mis en fuite par la valeur des Sarrasins. Moaviah poursuivit l'armée en déroute dans ces immenses plaines sans retraite et sans horizon. Il fit quatre-vingt mille captifs et enrichit des dépouilles de plusieurs villes les aventuriers de la Syrie et de l'Egypte qu'il commandait. Ses exploits s'arrêtèrent là tout à coup, le khalife ayant rappelé cette armée pour la diriger contre d'autres peuples.

Si l'on veut se former une idée des champs de bataille où s'accomplissaient ces grandes luttes, il suffit de considérer cette plaine d'El-Sibhah où la vue n'est bornée par aucune ondulation du terrain et s'étend nue et aride comme un océan de sable et de sel. Les caravanes ne se hasardent qu'à regret dans ces steppes immenses, vraie demeure de la désolation. C'est à peine si à de rares distances on trouve quelques troncs de palmiers, quelques rochers singulièrement accidentés qui servent à marquer la route, et souvent même il est difficile de les apercevoir à cause des reflets fatigans que jettent ces myriades de cristaux de sel éclairés par le soleil comme une carrière infinie de diamans. Une soif dévorante saisit l'homme dans ces champs où il ne s'abreuve jamais, et, pour ajouter au tourment, un mirage trompeur lui représente au loin des lacs enchantés dont la surface se ride mollement au souffle des brises capricieuses. Si l'on envisage cette triste scène d'un point placé en deça du lieu où elle commence, l'on a sous les yeux la nature cultivée, des bouquets d'arbres, des eaux vives, et le contraste du lointain est encore plus effrayant, car là-bas nulle végétation, nul ombrage, aucune oasis ne viennent offrir un abri au voyageur haletant de fatigue. Cette perspective désolée n'a pourtant jamais arrêté les conquérans; mais un jour, tôt ou tard, les armées y trouveront un tombeau comme Cambyse dans les sables de la Haute-Egypte

Cependant Moaviah n'avait point renoncé à la conquête de l'Afrique. Il fit partir de Damas (an 670) un nouveau général, brûlant de courage et de fanatisme. C'était Oucbah, fils de Nafé, qui avait fait partie de l'expédition précédente, et qui était demeuré long-temps à Barca pour contenir les Berbères et leur prêcher le Mahométisme. On lui confia dix mille hommes des meilleures troupes de Syrie, la plupart excellens cavaliers, avec ordre d'étendre la puissance du khalife. Ayant grossi son armée par la conversion d'un grand nombre de Berbères, il s'avança dans la Byzacène que ses devanciers avaient conquise dans leurs premières incursions. Tout ce pays fut encore inondé du sang des chrétiens; mais fidèle à la loi prescrite par Abou-Beckre, Oucbah laissa la vie aux femmes, aux enfans et aux vieillards; toutefois il envoya quatre-vingt mille prisonniers en Egypte.

Maître de cette vaste contrée, il voulut s'en assurer la possession, en fondant une grande ville, qui rendit son nom immortel, et qui servit aux Musulmans de place d'armes pour étendre leurs conquêtes, et de retraite dans les événemens incertains de la guerre. Il choisit une situation avantageuse près d'une forêt, au midi d'une montagne fertile, à quarante lieues de Carthage vers le sud-est, et à quinze lieues de la côte où était bâtie l'ancienne Adrumette. Ce fut Kairoan. Cette ville était environnée d'une forte muraille de briques et flanquée de tours, sur un circuit d'une lieue et demie. Destinée à la résidence du gouverneur de l'Afrique, elle fut bientôt peuplée de Sarrasins et se



El-Sibbah ou la plaine de Sel.

rendit considérable, non seulement par ses richesses, mais encore par la culture des sciences et des lettres. Elle devint la capitale des états que les khalifes fathimites possédèrent en Afrique. Cette ville n'offre plus que des ruines depuis que les Turcs s'en sont rendus maîtres vers le milieu du seizième siècle ; mais elle fut assez puissante pour se soutenir pendant plusieurs siècles sous la domination de ses rois particuliers, même après la destruction de l'empire des Sarrasins en Afrique.

Pendant la construction de cette ville, qui fut achevée en cinq ans environ, Oucbah poussait ses conquêtes vers l'occident. Il battit encore l'armée grecque dans l'ancienne province de Numidie, et, ne voulant point s'arrêter devant les places fortes qui l'auraient épuisé sans résultat, il entra dans le pays de Zab. C'était alors une contrée florissante, qui avait peu souffert des ravages des guerres antérieures, et où la population s'était prodigieusement multipliée. Lamba ou Lambasa, sa ville principale, s'était, à la faveur de la paix, successivement formée d'une agglomération de bourgs où s'entremêlaient des champs ensemencés dans une étendue de trois lieues de circuit. Cette ville pouvait conséquemment opposer une longue résistance à l'invasion. Le gouverneur étant venu à la rencontre d'Oucbah, fut défait ; il rallia ses troupes sous les murs d'une forteresse où un grand corps de Berbères vint le joindre ; il fut encore taillé en pièces; alors les habitans s'étant sauvés dans des lieux inaccessibles, les Sarrasins demeurèrent maîtres du pays. Le vainqueur ne trouva plus d'obstacle et pénétra dans la Mauritanie. Il traversa le désert où ses successeurs ont élevé les capitales de Fez et de Maroc; et il arriva enfin au rivage de l'Océan et à la frontière du Sahara. Ces contrées étaient habitées par les plus grossiers d'entre les Maures, hordes sauvages qui n'avaient ni lois, ni discipline, ni religion; ils furent épouvantés de l'invincible force des Arabes; et comme ils ne possédaient aucun des métaux précieux propres à satisfaire les vainqueurs, ils livrèrent leurs femmes, dont la beauté vraiment

remarquable parut dédommager les musulmans, car plusieurs de ces captives furent ensuite vendues jusqu'à mille pièces d'or. Les rivages de l'Océan arrêtèrent la marche d'Oucbah, sans arrêter son zèle. Il poussa son cheval au milieu des flots, et, levant les yeux vers le ciel, il s'écria avec enthousiasme : « Grand Dieu ! si cette mer n'était pour moi un obstacle invincible, j'irais jusqu'aux royaumes inconnus de l'occident ; je prêcherais sur ma route l'unité de ton saint nom, et je passerais au fil de l'épée les nations rebelles qui adorent un autre dieu que toi. »

Après cette excursion de conquérant, Oucbah retourna sur ses pas, traversa de nouveau l'Afrique, et ne s'occupa qu'à embellir Kairoan. Il lui donna une enceinte de trois mille six cents pas de tour, défendue par des remparts de briques d'une grande élévation. En peu d'années on vit s'élever, autour du palais du gouverneur, une multitude d'habitations particulières qui attestaient le bon goût et l'élégance de leurs possesseurs. On bâtit une mosquée spacieuse qui avait cinq cents colonnes de granit, de porphyre et de marbre de Numidie. Mais les revers atteignirent Oucbah au faîte de sa puissance. Il crut n'avoir plus besoin de ses troupes ; il les dispersa dans les provinces conquises et ne retint que cinq mille hommes. Alors les garnisons grecques se rassemblèrent, et, faute d'un chef de leur nation pour les commander, elles s'adressèrent à un prince maure, grand capitaine, accrédité par sa prudence et par sa valeur parmi les indigènes. Il se nommait Kuscilé. Il s'était fait mahométan, mais plus ambitieux qu'attaché à cette religion de circonstance, il saisit avec empressement l'espoir de se former un royaume. Des Grecs et des Berbères qui venaient en foule se ranger sous ses étendards, il composa une armée plus nombreuse que ne pouvaient être les troupes musulmanes quand elles auraient été réunies. Il marcha vers Kairoan. Oucbah se défendit avec un courage digne d'un meilleur sort. Il rassemble sa troupe qui n'était guère composée que de cinq mille hommes, et la conduit résolûment contre l'ennemi qui en comptait près de cent mille. Puis il appelle un autre chef arabe, qui avait été autrefois son rival et qu'il avait fait mettre dans les fers ; il lui pardonne, le considère comme son lieutenant, et l'engage à mourir avec lui à la tête de cette vaillante troupe. Ils s'embrassent à titre d'amis et de martyrs, brisent les fourreaux de leurs cimeterres et s'élancent au combat. Les soldats imitent cet exemple et s'exaltent de la même fureur. Ils firent un affreux carnage des ennemis ; nul d'entre eux ne reçut la mort qu'après avoir abattu plus d'un adversaire. Mais ils devaient succomber sous le nombre. Le combat ne finit que par le massacre du dernier musulman. Oucbah expira sur un monceau de cadavres, et le champ de bataille, qui fut son tombeau, est encore aujourd'hui un monument de sa valeur, car on l'appelle le champ d'Oucbah. Kuscilé, vainqueur, chassa les musulmans de Kairoan, dont il demeura maître pendant dix-huit ans.

Pendant sa domination, il enleva successivement aux musulmans toutes leurs conquêtes dans la Byzacène. Ces pertes multipliées tirèrent à la fin le khalife Abd-el-Malek de son insouciance. Il rassembla les meilleures troupes de la Syrie (an 688), et en donna le commandement au brave Zucheïr, qui s'était signalé sous le commandement d'Oucbah dans ses rapides expéditions. Zucheïr était gouverneur de Kairoan lorsque Kuscilé vint s'en emparer, et il n'en était sorti qu'en frémissant de rage, prêt à s'ensevelir sous les ruines de cette place, si la garnison n'eût refusé de mourir avec lui. Quand il se vit à la tête d'une nouvelle armée il marcha droit à Kairoan, alors bien défendu par les Maures et les Berbères que Kuscilé avait formés à une rude discipline. Tout semblait égal dans les deux armées, le nombre des troupes, la science militaire dans les chefs, la bravoure dans les soldats. Mais les musulmans étaient excités par le fanatisme, l'un des plus puissans mobiles du succès. Après un combat opiniâtre, où la victoire changea souvent de parti, Kuscilé, couvert de blessures, succomba dans la mêlée, et sa chûte devint le signal de la défaite de son armée. Le carnage fut horrible ; le vainqueur entra à Kairoan où il exerça d'horribles représailles. Il songeait à pousser ses conquêtes vers l'occident, lorsqu'il apprit qu'une flotte, équipée par l'empereur Justinien II, faisait voile vers l'Afrique.

Cette expédition était formidable, car elle avait rallié, depuis son départ de la Thrace, tous les vaisseaux qui cinglaient dans la Méditerranée, et toutes les garnisons qui occupaient la Sicile et la Sardaigne. L'armée de Zucheïr, affaiblie par une victoire qui lui avait coûté beaucoup de sang, se trouvait fort inférieure à l'armée grecque. Mais les Sarrasins n'avaient pas appris à compter leurs ennemis. Emportés par une foi ardente, ils n'ignoraient pas que le koran devouait aux flammes éternelles les âmes lâches. Zucheïr engagea le combat, et, malgré son courage héroïque, il fut accablé par le nombre, et périt les armes à la main. Nul de ses soldats ne voulut lui survivre. Etonnés eux-mêmes de leur victoire, les Grecs n'osèrent en compromettre le succès en s'engageant dans le pays ; ils se rembarquèrent aussitôt, trop fiers d'aller montrer à Constantinople les dépouilles des Sarrasins. Ainsi l'Afrique resta comme un champ neutre, attendant d'autres évènemens et un maître.

## IV.

### FIN DE LA CIVILISATION ANCIENNE.

Depuis un demi-siècle, les Arabes avaient quatre fois tenté de soumettre l'Afrique à leur domination, et, malgré des succès éclatans, ils avaient toujours été contraints de renoncer à leur entreprise. Carthage, quoique elle ne fût plus qu'une ombre d'elle-même, conservait encore le titre de capitale de l'Afrique ; sa renommée imposait aux Sarrasins, et aucun de leurs généraux n'avait encore osé l'attaquer. Enfin Abd-el-Malek (an 697), ayant appris qu'une révolution venait de faire tomber Justinien II du trône de Byzance, crut l'occasion favorable pour renouveler ses tentatives. Il envoya des troupes à Hassan, gouverneur de l'Egypte,

avec ordre de marcher sur les provinces de l'occident et d'en achever la conquête. Hassan joignit à cette armée un corps de quarante mille hommes qu'il entretenait en Egypte. Il entra sans résistance dans Kairoan que ses habitans avaient abandonné, et après avoir fait reposer ses troupes il marcha droit à Carthage. Les soldats qui la défendaient n'étaient plus qu'une race dégénérée. A peine se fut-il présenté devant la ville, qu'il l'emporta d'assaut. Les habitans se jetèrent dans leurs vaisseaux, et se sauvèrent les uns en Sicile, les autres en Espagne. Ceux qui ne purent s'embarquer furent passés au fil de l'épée. Hassan fit tendre une grosse chaîne pour fermer l'entrée du port aux flottes romaines qui pourraient tenter de reprendre cette capitale.

Cet événement découragea tous ceux qui, en Afrique, soutenaient le parti de l'empereur. Ils firent cependant encore un dernier effort : les Berbères et les Maures, toujours ennemis des Sarrasins, accoururent pour reprendre l'offensive, et les deux nations réunies formèrent une armée considérable. Mais le nombre succomba sous la valeur de Hassan et de ses soldats. L'armée vaincue se réfugia dans Hippone. C'était la seule ville des provinces de Carthage et de Numidie qui restât au pouvoir de l'empereur. Toutes les autres suivirent la loi du conquérant. L'armée sarrasine rentra dans Kairoan chargée de dépouilles.

Dès que l'empereur avait eu connaissance de cette expédition, il s'était empressé de mettre en mer une flotte chargée de soldats, sous le commandement du patrice Jean, guerrier expérimenté et plein de valeur. Quoique ce général eût fait une extrême diligence, il n'arriva qu'après la prise de Carthage et l'excursion de Hassan. La vue des étendards des Sarrasins qui flottaient sur les murailles, n'abattit pas son courage. Il s'arme de résolution, et, faisant force de rames et de voiles, il rompt la chaîne qui fermait le port, débarque ses troupes malgré l'armée sarrasine qui bordait le rivage, la taille en pièces, et, maître de Carthage, il y passe l'hiver, occupé à réparer les fortifications, puis il demande de nouveaux renforts à l'empereur.

La cour de Byzance ne pouvait se persuader qu'après un succès aussi éclatant, le Patrice eût besoin de secours. L'on différa d'en envoyer, et dès-lors l'Afrique fut perdue pour jamais. Abd-el-Malek, prévenu par Hassan, fit partir une flotte beaucoup plus considérable que celle des Grecs. Hassan qui l'attendait au port d'Adrumette, y embarqua ses troupes et cingla vers Carthage. A son approche, la flotte romaine sortit du port et se rangea en bataille. Mais les officiers, par leur lâcheté et leur inexpérience des combats de mer, répondirent mal à la valeur du général. La plupart des vaisseaux grecs furent coulés à fond, les autres se dispersèrent. Jean se voyant sur le point d'être accablé dans le port même, gagna la terre avec ce qui lui restait de soldats, et prit position sur une éminence voisine du rivage où se rassemblaient les débris de sa flotte. Attaqué par les Sarrasins, qui investirent son camp, il put à peine s'échapper et regagner ses vaisseaux pour se rendre à Constantinople. Hassan, redevenu maître de Carthage, en rasa les murailles, abattit les édifices et livra aux flammes les demeures des particuliers. Ainsi cette fille de Tyr, rivale de Rome, arbitre des destinées de l'Afrique, aussi fameuse par ses conciles dans l'histoire de l'église que par ses guerres et son commerce dans les annales des nations, fut ensevelie dans une ruine totale, dont les khalifes essayèrent vainement de la relever.

Une sorte de fatalité de destruction pesa toujours sur cette ancienne reine de l'Occident. Au commencement du XVI^e siècle on était parvenu à y construire une mosquée, un collége où il n'y avait point d'étudians, et des masures informes où étaient parqués cinq cents paysans qui ignoraient jusqu'au nom de cette ville. Les Espagnols qui abordèrent sur cette plage, lors de l'expédition de Charles-Quint, détruisirent cette misérable bourgade. Du reste on s'explique la dégradation de la cité, par la corruption des habitans. Genseric avait été pour elle un fléau assez significatif. C'est au moment où elle était noyée dans les plaisirs, où le peuple insouciant courait aux jeux du cirque, que le fracas des armes avait retenti sur ses remparts escaladés par les Vandales. Elle passa donc, comme Babylone et Ninive, des splendeurs de la fête au deuil de la captivité. Mais cette leçon ne lui fut pas de longue durée. Elle oublia ses malheurs publics dans la débauche et dans l'orgie. De graves écrivains de cette époque nous représentent ses habitans comme livrés au dernier degré de la prostitution, les hommes voilés comme des femmes, oubliant sous cette parure toute pudeur et toute dignité. Comment la patrie aurait-elle pû compter sur de tels défenseurs!

C'est à peine si de rares débris ont survécu à l'action incessante du temps et aux ravages de l'homme. Toutefois on distingue encore où était la triple muraille qui environnait la ville et quelques autres constructions. Parmi ces ruines il faut compter une collection de citernes, dont les plus petites sont parfaitement conservées. Elles forment un carré long qui a 450 pieds de long sur 116 de large et qui contient dix-huit fontaines. La même source les alimente, et elles sont bâties en pierres de taille unies par un ciment très dur. Des citernes plus grandes, situées à quelque distance, ont été converties en maisons ou en étables. On en a reconnu jusqu'à treize, mais il doit y en avoir plusieurs autres. Elles étaient alimentées par les eaux du mont Zaghwan, qu'un aqueduc y conduisait de 50 milles de distance. Cet aqueduc deversait les eaux dans les citernes, par un canal de trois pieds de large. Toutes les constructions qui s'y rapportent témoignent de leur ancienne magificence. On voit encore une suite d'arches qui ont appartenu à ce monument; elles sont entières et hautes de soixante-dix pieds; des colonnes de seize pieds carrés les supportent.

Dans la gravure ci-jointe on s'est attaché à reproduire, autant que le crayon peut le faire, tout ce qui reste des ruines de Carthage. Le petit dôme que l'on aperçoit au milieu, appartient aux plus petites citernes. A gauche de ce dôme, on aperçoit des masses de maçonnerie qui, autrefois, faisaient probablement partie d'une église chrétienne. Un peu plus loin, et toujours



Ruines de Carthage.

sur la gauche, on peut distinguer les premières assises de quelques anciennes constructions, sur lesquelles on a élevé le Burj-je-Dead appelé aussi fort Saint-Louis. Là étaient probablement le temple de Cérès et celui d'Esculape, où périt Asdrubal lors de la prise de Carthage par les Romains. A droite se trouve le port de Carthage, le lac de Tunis et la baie; à l'horizon enfin se dessine la montagne de Zaghwan.

A la description des ruines de Carthage, se rattache celle de l'aqueduc et du temple de Zaghwan, puisque ces deux localités étaient liées l'une à l'autre par des besoins réciproques. Ce temple, dont on a fait ensuite une Casbah ou forteresse, était situé à une élévation considérable au-dessus du niveau de la mer, et à une distance de deux milles de la ville qui porte le même nom. Il avait la forme d'un fer à cheval, dont les diamètres conjugués auraient 118 pieds de long. Le sanctuaire était surmonté d'un dôme; le reste du temple était découvert, mais entouré d'un corridor ou d'un portique de 13 pieds de large. Les arceaux et la voute étaient soutenus par 36 colonnes corinthiennes, hautes de 40 pieds. Les murs qui en faisaient le tour étaient ornés de pilastres de même ordre. Tous les intervalles qui séparaient ces pilastres présentaient des niches, destinées très probablement à recevoir les statues des divinités qui gardaient les fontaines et les rivières sous leur protection immédiate. Les murs d'enceinte ont une épaisseur de 3 pieds 6 pouces, et paraissent avoir été garantis par un ouvrage extérieur qui ne s'élève plus au-dessus du sol. On arrive par deux rampes à l'entrée du portique couvert, et de là trois degrés conduisent dans le sanctuaire. Presque à l'entrée du portique, on voit la source elle-même entourée de maçonnerie et rendue accessible par des plans inclinés qui viennent y aboutir de divers côtés.

La dévastation de la Numidie ne fut pas moindre que celle de l'Afrique Propre; Hippone, Constantine, Julia. Cæsarea, n'échappèrent point au sort de Carthage et d'Utique. D'autres villes, situées plus avant dans l'intérieur des terres et qui auraient dû être par cela même à l'abri des incursions, furent ruinées aussi bien que les autres. Ce qui reste de Lamba ou de Lambasa peut donner une grande idée du degré de prospérité où était parvenu ce pays.

La ville de Lambasa pouvait avoir plus de trois lieues de circonférence. Une partie des murailles subsiste encore; elles sont formées d'une maçonnerie solide dans laquelle on n'a pas fait usage de la chaux. On y comptait quarante portes ou arcs de triomphes, dont plusieurs avaient trois portiques, celui du milieu plus grand que les portiques latéraux. Ces monumens, d'une belle architecture, ont jusqu'à 50 et 60 pieds d'élévation. Ils sont sans bas-reliefs; mais on y voit plusieurs inscriptions, une entre autres fort longue dont l'interprétation a échappé aux voyageurs. Peut-être est-elle en caractères phéniciens ou numidiques. La rue qui faisait suite à la porte sur laquelle est tracée cette inscription, était bordée par des palais et d'autres édifices.

On y voyait encore, il n'y a pas long-temps, la façade entière d'un temple d'Esculape composé de six colonnes cannelées, d'ordre ionique, hautes de 20 pieds, et soutenant un fronton sur lequel est gravée une inscription qui fait remonter ce superbe édifice au temps des Antonins. A côté de ce temple coule une rivière qui se jette

dans la Serkah, et sur laquelle il existe un beau pont. Non loin de là était un aqueduc, dont plusieurs arcades sont encore debout.

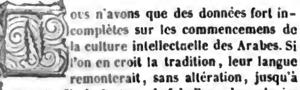
D'un autre côté, on voit les débris de plusieurs temples, et une quantité considérable de pierres tumulaires couvertes d'inscriptions ; aucune ne se rapporte au temps des chrétiens.

Auprès d'un ancien temple en ruines, qui offre encore de beaux fragmens de colonnes, des chapiteaux et d'autres débris d'architecture, les Arabes ont construit une espèce de mosquée, dans laquelle une inscription latine porte en toutes lettres le mot LAMBASENTIVM, ce qui ne laisse plus aucun doute sur l'ancienne synonymie de la ville actuelle. A côté se trouve un vaste amphithéâtre à demi ruiné, qui peut avoir eu trois cents pas de circonférence, et dont les gradins ont échappé à la destruction. Plus loin encore un vaste édifice que plusieurs ont considéré comme un arc de triomphe, mais que Bruce a jugé, d'après l'élévation des portes, avoir été une écurie pour les éléphans ou un magasin pour servir de dépôt aux machines de guerre. C'est un vaste enclos de muraille, de forme rectangulaire, ayant quatre façades, dont deux, celles qui regardent le nord et le sud, ont 28 pas de largeur. Chacune de ces façades est percée de trois portes. La porte du milieu de chaque façade a 40 pieds d'élévation sur 30 de largeur. Les portes latérales ont 10 pieds de hauteur. Elles sont séparées de la grande porte par six colonnes d'ordre corinthien, hautes de 20 pieds, posées sur des piédestaux de 10 pieds d'élévation, et supportant une corniche dont la hauteur est aussi de 10 pieds, et qui égale en tout la hauteur de l'ouverture principale. Les façades latérales ont trois portes comme les autres, et, de plus, un quatrième portail qui paraît un hors d'œuvre, et nuit à la symétrie de cette construction remarquable. Deux colonnes d'ordre corinthien de 50 pieds d'élévation et de 4 pieds de diamètre, étaient debout dans l'intérieur de l'édifice qui ne paraît pas avoir été jamais voûté ni couvert. C'est, selon Bruce, le seul monument de bon goût qui existe parmi les ruines considérables de Lambasa. Du reste, cette ville était dans une position des plus avantageuses, située à la naissance de la chaîne du mont Auras, dans une plaine basse et fertile, arrosée par une petite rivière et par une multitude de sources qu'on voit encore sourdre au milieu des décombres (1).

Mais si la conquête des Arabes porta un coup funeste aux monumens de la province d'Afrique et de la Numidie, elle atteignit d'une manière plus effroyable les institutions, les lois, la religion que les Vandales avaient du moins épargnées. Des noms nouveaux furent imposés aux localités, les rapports de commerce qui liaient ces contrées avec l'Europe furent violemment brisés ; le christianisme s'y éteignit entièrement, et l'on ne voit plus aucun vestige des trois cents diocèses que la Numidie seule possédait.

## V.

### SCIENCES ET ARTS.



ous n'avons que des données fort incomplètes sur les commencemens de la culture intellectuelle des Arabes. Si l'on en croit la tradition, leur langue remonterait, sans altération, jusqu'à Yareb, fils de Jectan, chef de l'une des colonies qui se dispersèrent lors de la confusion de Babel. Les Nomades qui, sous la conduite de leurs Scheiks, erraient au milieu des paysages enchanteurs de l'Arabie Heureuse, possédaient toutes les qualités qui favorisent le développement de la poésie naturelle, une imagination vive et une sensibilité exquise. Plusieurs passages des livres Juifs nous autorisent à supposer aux anciens Arabes un degré d'instruc-

(1) M. Dureau, de la Malle, à qui nous empruntons ces détails sur les antiquités de Lambasa, signale un mausolée remarquable qui se trouve à peu de distance de cette ville, et qui lui fournit l'occasion de faire des observations pleines de science et de critique judicieuse sur l'archéologie de cette contrée.

« A huit ou dix lieues au nord-ouest de Lamba, dit-il, Peyssonnel a trouvé un superbe mausolée dont il donne une description détaillée. C'est un grand corps de bâtiment rond, de 600 pieds de circonférence. Soixante pilastres d'ordre toscan, hauts de 25 pieds avec leurs corniches, entourent l'édifice qui se termine en pyramide par trente-deux degrés en pierre, comme celui de Kouber-el-Romeah à l'ouest de Coleah. Ces degrés ont chacun 2 pieds d'élévation sur 2 pieds et demi de largeur. La masse totale a près de 90 pieds de haut ; les pierres qui la composent ont toutes 7 à 8 pieds de long sur 2 ou 3 d'épaisseur. L'endroit où se trouve le mausolée se nomme Médrachem. Bruce, qui l'a dessiné, pense que c'est le tombeau de Syphax et des autres rois de Numidie; mais il n'appuie cette opinion sur aucune autorité. Les Arabes, persuadés que ce monument renfermait des trésors cachés, ont essayé de pénétrer dans l'intérieur. Ils y ont fait deux brèches qu'ils ont poussées jusqu'au quart du diamètre. Le revêtement extérieur du bâtiment n'est composé que d'un seul rang de pierres de taille. La masse est formée en dedans par des pierres de grès plates et peu épaisses. On ne trouve au dehors aucune inscription. Peut-être en existait-il dans la partie qui a été entamée par les Arabes.

« Il est important d'insister sur la ressemblance singulière qui existe entre ce mausolée des rois Numides et celui de Kouber-el-Romeah, que Pomponius Mela (I, VI, 10) signale entre Icosium (Alger) et Césarée (Cherchel) comme le monument commun de la famille royale, régnant en Numidie et en Mauritanie, *monumentum commune regiæ gentis*. Ce mausolée, dont nous avons maintenant un plan et une description exacte, rapportés par un officier d'état-major, repose sur une base cylindrique, et se termine comme celui de Médrachem, par une pyramide formée de degrés de pierres. La hauteur totale du monument est aussi de 90 pieds, quoique Shaw, qui en parle sans l'avoir vu (t. I, p. 57), ne lui donne que 20 pieds. Cette hauteur absolue de 90 pieds était-elle une mesure réglée par l'étiquette pour les mausolées des rois numides ? nous l'ignorons. Mais cette coïncidence remarquable d'une même élévation et d'une forme semblable, pour deux monumens situés à une aussi grande distance l'un de l'autre, a frappé mon attention; et il serait d'autant plus utile de les explorer, que nous ne possédons encore aucune représentation exacte de l'architecture numidique. » *Recueil de renseignemens sur la province de Constantine.*

Nous ajouterons à cette note remarquable, que les Arabes n'ont aucune idée juste de la destination première de ces monumens. Leurs legendes les remplissent de trésors et y font habiter des génies. — Voyez le conte gracieux qu'ils ont bâti sur le Koubar-el-Roumia, et que nous donnons dans la partie moderne de ce volume, *page* 109.



Temple et fontaine de Zaghwan.

tion assez élevé. Le livre de Job fut attribué à cette nation par d'éminens critiques, et quoiqu'on puisse avec fondement lui contester cette origine, il n'est pas hors de propos de dire qu'il offre le type et les caractères distinctifs des poésies écloses ensuite sous ce climat. On y trouve en effet des images grandioses, des métaphores pleines de hardiesse, des descriptions et des tableaux pittoresques, tout cela entremêlé de sentences et d'énigmes comme dans les fragmens des premiers écrivains que cette littérature a produits. Si les Arabes avouent eux-mêmes que tout le temps qui a précédé la venue de Mahomet fut une période d'ignorance, il ne faut point en conclure que l'art y ait été dans une stérilité absolue. La nation Arabe s'est toujours fait remarquer par la vivacité de son esprit, elle s'est particulièrement distinguée par des productions poétiques pleines de verve. A la foire de la Mecque, il y avait des réunions où les poètes les plus distingués faisaient assaut de talens : les poèmes auxquels on décernait le prix étaient écrits en lettres d'or sur des feuilles de byssus et on les suspendait dans la Caaba. Il nous reste sept de ces chants couronnés et un grand nombre d'autres pièces de moindre importance. Dans presque tous ces poèmes les querelles des tribus, la soif de la vengeance, la valeur dans des expéditions de brigandage, l'amour-propre et les jalousies de races forment les sujets principaux. Quant à la forme, ils sont écrits d'un style surchargé d'images, de maximes et de sentences, qui révèlent dans leurs auteurs une imagination puissante et hardie, une sensibilité profonde, qui éclate surtout dans le langage énergique et passionné qu'ils prêtent à l'amour et à la vengeance.

Avec Mahomet commence à la fois la grandeur des Arabes dans l'histoire et l'essor de leur littérature. Son ame saisit avec ardeur les doctrines religieuses des Juifs et des Chrétiens qui habitaient alors l'Arabie; il y mêla les légendes et les traditions nationales de ses compatriotes, et, avec un entraînement qu'il sut revêtir de la couleur de l'inspiration, il donna une direction nouvelle à leur culte et à leur pensée. Le koran, qui contient sa doctrine, est écrit en vers. Il fut publié dans l'espace de vingt-trois ans, partie à la Mecque, partie à Médine, suivant que le législateur avait besoin de faire parler le ciel. Les versets furent écrits sur des feuilles de palmier et sur du parchemin. On les déposait confusément dans un coffre. Abou-Bekr, après la mort de Mahomet, les recueillit en un volume, mais sans ordre. Othman, le troisième khalife de Damas le revit et le disposa tel qu'il est aujourd'hui; dès-lors la langue écrite des Arabes fut fixée et l'âge d'or de leur littérature fut inauguré.

Le style du Coran est très pur, très élégant; car il

est écrit dans le dialecte de la tribu des Koréïchs, le plus poli, le plus noble des dialectes Arabes. Ce livre est reconnu pour le modèle du langage en Arabie, et les Musulmans, se fondant sur le koran même, croient que ce style ne saurait être imité par aucun écrivain. Ils regardent cette perfection comme au dessus des forces du génie de l'homme, comme un miracle permanent plus grand que celui de la résurrection d'un mort, et cela seul est suffisant, disent-ils, pour convaincre le monde de l'origine céleste du livre. C'est à ce miracle que Mahomet en appella pour confirmer sa mission. Il défia publiquement l'homme le plus éloquent de l'Arabie (et il y en avait dont la seule étude et toute l'ambition était d'exceller dans l'éloquence de la composition et du style), de faire un seul chapitre qui pût être comparé au koran. On cite à ce sujet un fait assez curieux. Un poème d'Abid, l'un des plus grands écrivains de l'Arabie et le contemporain de Mahomet, ayant été affiché sur la porte du temple de la Mecque, honneur qu'on ne faisait qu'aux ouvrages les plus estimés, il ne se trouva aucun autre poète qui osât produire une composition pour être mise en concurrence avec l'ouvrage d'Abid. Mais le second chapitre du koran ayant été placé à côté de ce poème, Abid lui-même, quoiqu'il fût idolâtre, fut transporté d'admiration à la lecture des premiers versets; il professa sans retard la religion qui y était enseignée, déclarant que de telles paroles ne pouvaient venir que d'une personne inspirée par un être surhumain.

Le siècle qui suivit les prédications de Mahomet fut une période de conquête à l'étranger et d'affermissement intérieur. Alors les Arabes étaient sous l'influence absolue du fanatisme guerrier; le germe frêle et délicat des lettres ne pouvait fructifier dans des intelligences agitées sans cesse par des passions sanguinaires, distraites par la vie tumultueuse des camps. Le temps et le commerce avec des nations policées, adoucirent insensiblement cette âpreté de mœurs, cette humeur farouche et inquiète que les Arabes avaient contractées pendant une longue suite de combats. Sous le règne des khalifes Abbassides (750), les sciences et les lettres commencèrent à prospérer. Le khalife Haroun-al-Raschid qui régna depuis 786 jusqu'à 808 appela les savans de tous les pays à sa cour, et récompensa leurs travaux avec une munificence vraiment royale. Par son ordre, les ouvrages des meilleurs auteurs Grecs furent traduits en Arabe. Al-Mamoun, un de ses successeurs, offrit à l'empereur de Constantinople cent quintaux d'or et une paix perpétuelle, à condition qu'il enverrait le philosophe Philon pour quelque temps à sa cour de Bagdad. La dynastie des khalifes fathimites qui régnèrent en Afrique, établit à Alexandrie et à Kairoan des académies et des universités qui acquirent de la célébrité et une grande importance. Leur bibliothèque contenait cent mille manuscrits, d'une très belle écriture, qu'on ne refusait point de prêter aux étudians du Caire. Quand les Arabes eurent conquis l'Espagne, Cordoue devint pour les sciences, en Europe, un foyer aussi actif que Bagdad l'était en Asie. A une époque où les lettres ne trouvaient nulle part d'encouragement ni même d'asile, ils s'occupaient à recueillir le dépôt des connaissances que nous avait léguées l'antiquité. Ils ont cultivé avec succès l'histoire, la géographie, la philosophie, la physique, les mathématiques; ils ont fait faire des progrès notables à la géométrie, à l'algèbre, à l'astronomie. Ils enrichirent les sciences géographiques par des découvertes importantes : ils s'avancèrent jusqu'au Niger et au Sénégal. Dès leurs premières conquêtes les généraux Arabes avaient reçu ordre des khalifes de faire lever des cartes des pays qu'ils avaient soumis.

La philosophie des Arabes est d'origine Grecque; elle dérive principalement des doctrines d'Aristote qu'ils répandirent en Espagne, d'où elles se propagèrent dans les autres contrées de l'Europe Occidentale. La plupart de leurs savans étaient en même temps médecins. Ils ont rendu de grands services aux sciences médicales et physiques, qui étaient enseignées avec beaucoup de succès dans les universités de Cordoue, de Bagdad, d'Ispahan, d'Alexandrie, etc. Comme le koran défend les dissections cadavériques, l'anatomie ne put faire de grands progrès chez les Arabes; en revanche ils possédaient de vastes connaissances en thérapeutique et en botanique, et l'on peut les considérer comme les inventeurs de la chimie. S'ils furent moins heureux dans leurs travaux sur la physique, cela provenait de ce que, pour mettre les principes d'Aristote en harmonie avec les préceptes du koran, ils traitaient la nature d'après les principes de la métaphysique. De là sont venues tant d'erreurs accréditées dans le moyen âge sur les sciences occultes, l'astrologie, la recherche du grand-œuvre, l'art de la divination, et tant d'hypothèses fabriquées dans le cabinet, loin du grand livre de l'expérience.

Quant aux sciences mathématiques les Arabes en simplifièrent la marche et les enrichirent de découvertes importantes. Ils furent les premiers qui firent usage des chiffres; ils introduisirent dans l'arithmétique le système de numération que nous suivons encore aujourd'hui. Ils ne se contentèrent point de traduire et de commenter les auteurs Grecs, ils simplifièrent les méthodes et préparèrent la voie aux travaux lumineux des modernes. L'algèbre et la trigonométrie ont reçu d'eux une grande impulsion; mais l'astronomie fut la science qu'ils affectionnèrent le plus. Dès le commencement du IIIe siècle de l'Hégire, ils fondèrent des observatoires; le khalife Al-Mamoun fit fabriquer des instrumens bâtis sur le système de Ptolemée. Il fit mesurer dans les plaines de Sennaar, et puis un seconde fois dans celles de Cufa, un degré du grand cercle de la terre; et les tables astronomiques furent rectifiées dans de nombreux détails.

Le rapide développement des sciences exactes n'arréta point chez les Arabes l'essor de leurs facultés poétiques. Les chants nationaux furent recueillis en deux grandes collections. Mais plus tard cette poésie commença à perdre son caractère Oriental; elle dégénéra en un mysticisme nébuleux plein d'images hyperboliques et la langue se corrompit peu à peu. Les Arabes se sont appliqués à tous les genres de poésie, le drame



Une Caravane.

excepté; ils ont inventé la romance, petit poème dans lequel se peint vivement l'esprit chevaleresque et aventureux de cette nation. En général, ils ont exercé une influence puissante sur la poésie moderne de l'Europe; l'esprit romantique qui caractérise les productions poétiques du moyen âge émane en grande partie de cette littérature. C'est à elle que nous devons les contes de fées, les enchanteurs, l'exaltation chevaleresque et peut-être aussi la rime. D'après ce rapide exposé des services éminens que la nation Arabe a rendus à la marche de la civilisation pendant le moyen âge, on comprendra facilement que l'étude de cette langue est de la plus haute importance pour les philosophes, les historiens et les littérateurs. Elle se fait remarquer entre tous les dialectes de l'Orient par son ancienneté, la souplesse et l'abondance de ses formes.

Il n'est pas sans intérêt de donner ici quelques détails sur le mode que les Arabes ont adopté pour établir des relations de commerce, de voyage ou de pèlerinage dans ces contrées sablonneuses et peu fréquentées d'Asie et d'Afrique. Nous voulons parler des caravanes, connues dès la plus haute antiquité, mais qui n'ont reçu de très grands développemens que dans les temps modernes. L'absence de routes battues et certaines au milieu d'immenses steppes que parcourent, sans demeures fixes, des populations nomades et pillardes, et dès-lors le défaut de transports réguliers et de sécurité, tels sont les motifs permanens qui forcent les commerçans de ces contrées à se réunir en nombreuses troupes pour être en mesure de repousser par la force l'agression des hordes du désert. Il faut en effet se pourvoir d'une grande quantité de bêtes de somme indispensables pour porter les vivres et l'eau, indépendamment des montures pour ceux qui veulent s'épargner les effroyables fatigues d'une longue marche à pied sur un sol aride et brûlant, et des bêtes de charge destinées à porter les marchandises quand la caravane a un but commercial. Enfin il faut s'assurer des guides familiarisés avec ces solitudes sans routes tracées, et qui sachent y retrouver les sources où l'on peut renouveler ses provisions d'eau, sans perdre la direction du point éloigné où doit se terminer la course.

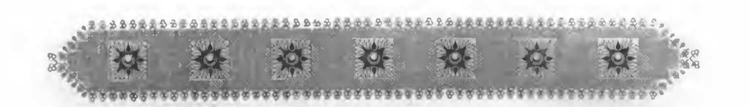
Les voyageurs s'organisent par groupes plus ou moins considérables, dont chacun a son chef particulier qui se range à son tour sous l'autorité d'un chef supérieur pour toute l'association; celui-ci est souvent désigné par le souverain ou le gouverneur du pays où se forme la caravane, et où demeurent pour servir d'ôtages certains individus appartenant aux tribus dont on prend à loyer guides, montures et bêtes de somme. Outre le chef officiel, la caravane a donc, pour chaque file de huit à dix chameaux, un conducteur particulier qui monte un chameau de selle placé en tête de la file, auquel est attaché le second, suivi du troisième et ainsi de suite jusqu'au dernier. Le guide exerce une autorité absolue sur tous les chameliers de la même file; ceux-ci ont le soin matériel des chameaux et s'occupent en particulier de charger et décharger le bagage, ce qui s'opère avec facilité au moyen de selles à crochets auxquelles les ballots sont simplement suspendus; il arrive souvent néanmoins qu'on ne décharge point les

chameaux, qui s'accroupissent et dorment sans rien déranger.

Les fatigues et les privations d'une longue route, les attaques de la part des tribus ennemies, l'abandon ou le meurtre des traînards par des compagnons rapaces et perfides, viennent décimer le personnel des caravanes, pendant que des larcins multipliés, parfois aussi le vol et le brigandage à force ouverte, s'exercent sans pudeur sur le bagage. Si le voleur est connu, la seule réparation est d'obtenir le remboursement d'un tiers de l'estimation du vol. Il ne faut point songer à ce que nous appelons faire un exemple : ce serait allumer contre soi une guerre à mort, non seulement de la part de la tribu dont on aurait châtié un seul membre, mais de la part de toutes les tribus amies ou ennemies, dont aucun frein n'enchaînerait plus les dispositions hostiles. Aussi le khalife lui-même au faîte de la puissance, et souverain direct des hordes indisciplinées de l'Arabie, était forcé d'abaisser son orgueil jusqu'à acheter par des tributs le passage des caravanes qui allaient accomplir le double pèlerinage de la Mecque et de Médine ; et pourtant ces caravanes étaient formidables par le nombre, car on en cite qui ont employé jusqu'à cent vingt mille chameaux ; mais la terrible soif met toute cette multitude à la discrétion des Bédouins auxquels appartiennent les puits du désert, ressource indispensable lorsque les provisions d'eau sont épuisées avant le terme sous l'action d'un soleil ardent qui en hâte l'évaporation : ennemi, le Bédouin laisse impitoyablement périr hommes et animaux pour s'emparer de leurs dépouilles; ami, il se borne à vendre son eau au poids de l'or et à rançonner sans scrupule le pèlerin.

Depuis la conquête de l'Afrique par les Arabes il partait tous les ans pour la Mecque une grande caravane, dont le noyau se formait à Maroc sous le commandement d'un des personnages les plus qualifiés du pays, et qui s'avançait lentement, en se grossissant sur la route, par le pays d'Alger, Tunis, Tripoli, Derneh et l'Egypte, puis suivait le littoral Arabique de la mer Rouge jusques à sa destination, visitant au retour Médine et quelquefois Jérusalem. La conquête de l'Egypte par Napoléon commença à mettre obstacle à ce pèlerinage. Il a été complètement supprimé depuis notre établissement dans l'Algérie.





# DOMINATION DES MAURES.

---

**LE MAGHREB. — ACCROISSEMENS DES MAURES. — CONQUÊTES DES ALMOHADES. — SAINT LOUIS A TUNIS. — DERNIÈRES DYNASTIES AFRICAINES. — LES MAURES CHASSÉS D'ESPAGNE — MINISTÈRE DE XIMÉNÈS. — EXPÉDITION D'ORAN. — PRISE DE BOUGIE ET DE TRIPOLI.**

## I.

### LE MAGHREB.

Kuscilé, en résistant comme il l'avait fait à l'invasion Arabe, venait de prouver à ses compatriotes qu'ils pouvaient conserver leur indépendance, s'ils puisaient dans leur patriotisme de nouvelles forces contre le fanatisme des conquérans. Ces derniers étaient bien maîtres des côtes, mais le cœur du pays n'était pas soumis. Vainement on envoya des émissaires dans les montagnes de l'Atlas, pour exiger des indigènes un tribut ou leur conversion à l'Islamisme; il ne s'y trouva que des hordes errantes, sans ressources, et peu disposées d'ailleurs à faire fléchir leurs croyances devant le cimeterre. Le christianisme ou l'idolâtrie leur importait peu sans doute; c'était la haine de tout joug qui s'abritait sous des semblans de religion. On put se convaincre que ces populations ne céderaient pas aussi promptement que les Grecs, et il fallut renoncer à les soumettre.

Ces contrées, où se retrancha si fièrement l'âpreté africaine, doivent désormais nous occuper d'une façon toute spéciale, puisque c'était surtout le sol de l'ancienne Numidie. On l'appela alors *le Maghreb*, ce qui, dans l'idiôme des Arabes, signifiait *pays de l'Occident*. Il est vrai que sous ce nom ils comprenaient également la Mauritanie, et quelquefois même l'Andalousie et l'Espagne; mais une division indécise, arbitraire, scinda ce Maghreb en deux régions : l'une, à l'est, entre le fleuve Moulouia et le Bagradas, fut appelée Maghreb Aousah ou Oriental, et correspond assez exactement au territoire actuel de l'Algérie; l'autre située à l'ouest au-delà du Moulouia, jusqu'à l'Océan Atlantique, fut le Maghreb Occidental.

Le territoire de Carthage ou Afrique Propre, dont Kairoan était la capitale depuis sa fondation par Oucbah, reçut le nom d'Afrikiah. C'est actuellement la

régence de Tunis. Cette contrée eut d'abord des gouverneurs nommés par les khalifes de Damas; mais la révolution qui précipita du trône les Ommiades pour y faire monter les Abbassides, ôta à l'Orient la suprématie directe sur l'Egypte et sur le pays d'Afrikiah. Des dynasties puissantes y fondèrent des royaumes indépendans, et les peuples de la Numidie ou du Maghreb Oriental furent souvent enveloppés dans cette domination. S'ils y échappaient, c'était pour tomber au pouvoir de khalifes d'Espagne, ou pour se diviser en plusieurs souverainetés. Il ne s'y trouva point de direction centrale et forte pour y constituer un royaume durable, qui embrassât toutes ces provinces et ces populations avides d'indépendance. Ces luttes sans grand résultat durèrent huit siècles, et le silence de l'histoire nous obligera d'y passer rapidement, jusqu'à l'époque où ce pays, recevant une nouvelle vie par l'arrivée des Maures d'Espagne, entrera désormais en action contre les puissances européennes, et deviendra même formidable sinon par sa force du moins par son audace.

## II.

### ACCROISSEMENS DES MAURES.

On a déjà vu (Introduction, pag. 16) que les Berbères issus de l'élément gétule formaient le noyau primordial de la population de la Numidie, et qu'ayant successivement vu passer devant eux tant de conquérans divers, Phéniciens, Romains, Vandales, Grecs, ils avaient dû conserver, plus que les autres races, le sentiment de l'indépendance, avec les traditions de leur nationalité. Ce fut cet instinct qui les fit résister avec vigueur à la conquête Arabe, bien que des souvenirs plus éloignés encore que ceux de l'origine gétule les rattachassent à l'Arabie comme à leur première patrie. Mais ce lien était si antique et si faible qu'il ne pouvait balancer le besoin de la résistance, et ils y entraînèrent aussi les Maures qui y avaient un intérêt égal, avec moins d'ardeur peut-être.

Les Maures se composaient d'une foule de familles de race étrangère, habitant surtout les villes et provenant du résidu de tant d'invasions. Ils commencèrent en cette circonstance à acquérir un certain éclat dans le pays en s'associant aux instincts des Berbères; et cette importance ne fit dans la suite que s'accroître de plus en plus par leur expédition en Espagne, et par le rôle plus grand encore qu'ils surent prendre jusqu'à ce que l'Espagne, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, les eût refoulés en Afrique.

Une femme inspirée par un ardent patriotisme réunit alors les deux peuples (an 709) sous un même étendard et proclama la guerre contre les Arabes. On donna à Kahina (appelée aussi Damiah) le titre de reine, et on se soumit, sous ses ordres, à une exacte discipline, chose inouie parmi ces ames indomptables qui jusque-là n'avaient pas connu de frein. Hassan commandait toujours les Arabes établis à Kairoan. Mais ces troupes qui n'avaient qu'un pied en Afrique ne pouvaient suffire à la garde du pays. Depuis le commencement de l'invasion, les conquêtes de plusieurs campagnes se perdaient en un jour. Le général Arabe refoulé par cette nouvelle aggression se retira sur les frontières de l'Egypte, et il y attendit pendant cinq années des secours que le khalife lui promettait. Après la retraite des Sarrasins, Kahina assembla les chefs des Maures et leur suggéra un expédient qui annonce des mœurs sauvages, mais une grande énergie de caractère. « Nos villes, dit-elle, et l'or et l'argent qu'elles contiennent attirent sans cesse les Arabes; ces vils métaux ne sont pas l'objet de notre ambition, les productions de la terre nous suffisent. Détruisons ces villes; ensevelissons sous leurs ruines ces funestes trésors, et, lorsque nous n'offrirons plus d'appât à la cupidité de nos ennemis, peut-être qu'ils cesseront de troubler la tranquillité d'un peuple qui sait faire la guerre. » Cette proposition reçut un accueil unanime. De Tanger à Tripoli, on démolit les édifices ou du moins les fortifications; on coupa les arbres fruitiers; on anéantit les cultures; des cantons fertiles et peuplés devinrent des déserts. Mais lorsque les élans de ce fanatisme furent calmés et qu'on put apercevoir les maux affreux qui en résultaient, Hassan n'eut qu'à se présenter et il fut accueilli comme le sauveur de la province. Vainement les Berbères reprirent les armes et tentèrent le sort d'un combat. Ils furent vaincus; Kahina, malgré son intrépidité, succomba dans la mêlée, et les points importans du pays furent de nouveau occupés par les Sarrasins.

Mousa, fils de Nosayr, succéda à Hassan dans le gouvernement de Kairoan. Comme il était connu pour un des plus ardens défenseurs de l'islamisme, le choix du khalife ne pouvait tomber sur un personnage plus digne. A peine eut-il pris possession de l'autorité qu'une nouvelle insurrection des Berbères dans le Maghreb vint mettre son énergie à l'épreuve. Il détacha contre eux ses deux fils Abdallah et Merwan qui firent d'incroyables massacres. La révolte fut bientôt comprimée, mais on pourra juger combien elle avait été opiniâtre, quand on saura que le nombre des morts fut évalué à plus de cent mille. Après ces succès, Mousa partit lui-même pour aller explorer les provinces soumises à sa domination. Les indigènes, qui n'étaient jamais soumis, le harcelèrent dans la route, et à la fin, une mêlée générale s'engagea. Mousa les culbuta, en tua beaucoup et fit trois cent mille prisonniers, dont une grande partie furent envoyés à Damas et vendus au profit du trésor du khalife. Il ne s'arrêta qu'à l'extrémité du pays de Sous, sur les bords de l'Océan. Le reste des Berbères, prévoyant le sort qui les menaçait, se soumirent et lui jurèrent obéissance. N'ayant plus maintenant autour de lui d'ennemis à combattre, le général Arabe retourna au centre de son gouvernement, en laissant dans le Maghreb son lieutenant Tarek avec une armée de 19,000 Berbères nouvellement convertis à l'islamisme. Puis il sollicita du khalife Walid la faveur de diriger une expédition contre l'Espagne, dont on lui avait dépeint la fertilité et le climat enchanteur.

Tarek s'empressa de profiter de son pouvoir pour tenter des conquêtes en son propre nom ; il ne restait plus sur la côte d'Afrique en dehors de la domination des Arabes qu'un coin de terre soumis aux Wisigoths d'Espagne. Il alla mettre le siége devant Tandja (Tanger), la plus forte place du pays, la contraignit à se rendre et força les habitans d'embrasser l'islamisme. Il trouva plus de résistance devant Ceuta, citadelle voisine des colonnes d'Hercule, que le comte Julien, qui en était gouverneur, défendit avec courage. Tout semblait présager un échec pour les Arabes, lorsqu'un événement inattendu changea complétement la face des affaires.

Le comte Julien était uni par les liens du sang et de l'amitié aux fils de Witiza, prince dépossédé du trône d'Espagne par les intrigues et les violences de Roderic. D'autres disent que Roderic, devenu roi, avait enlevé la fille de Julien et l'avait deshonorée. Quoi qu'il en soit, la vengeance s'alluma dans le cœur du comte et la trahison s'y glissa bientôt. Il n'eut plus qu'une pensée, celle de renverser l'usurpateur; et dans ce but, il n'hésita pas à introduire les Arabes dans ce pays, persuadé qu'avec leur secours il pourrait écraser le parti de Roderic.

Il envoya un messager à Mousa, chargé des propositions les plus séduisantes. Celui-ci venait précisément de recevoir du khalife l'autorisation de tenter la conquête de l'Espagne, puisque c'était accomplir la prédiction du prophète qui promettait à ses disciples l'Orient et l'Occident. Mais avant de confier une armée de Musulmans à la discrétion des infidèles étrangers, Mousa voulait faire une épreuve qui pouvait être dangereuse. Il donna à Tarek un corps composé de quatre cents Africains et de cent cavaliers Arabes, et une petite escadre de quatre vaisseaux. Le succès favorisa leurs desseins. Débarqués en Espagne, ils y furent bien accueillis par le parti des anciens rois; des chrétiens se joignirent à eux. Ils firent des incursions dans une plaine fertile et mal gardée, et ils revinrent sains et saufs chargés d'un riche butin. Dès les premiers jours du printemps suivant, une troupe de sept mille hommes, partie de Berbères, partie d'Arabes, renouvela cette tentative, sous les ordres du même chef. Julien avait fourni les navires de transport et devait encore les guider dans le pays. Tarek aborda au pied d'une montagne située sur le bord de la mer, l'ancienne Calpé; il l'appela le mont de Tarek ou *Gebel-Tarek*, dont on a fait par corruption Gibraltar. Le roi Roderic ayant appris son débarquement, rassembla une armée de cent mille hommes; Mousa de son côté envoya à Tarek un renfort de cinq mille Arabes; ainsi toute l'armée Musulmane ne montait qu'à douze mille hommes. Elle se grossit jusqu'à vingt-cinq mille par l'adjonction de Juifs, de transfuges, de mécontens de toute condition. La bataille qui décida du sort de ce royaume se donna aux environs de Cadix; la petite rivière de Guadalété, qui se perd dans la baie, séparait les deux camps, et durant trois jours il y eut de sanglantes escarmouches sur ses bords; mais le quatrième, les deux armées se confondirent en une mêlée générale. Les Sarrasins, malgré leur valeur, furent d'abord accablés par le nombre, et seize mille d'entre eux jonchèrent la terre de leurs cadavres. « Mes frères, dit Tarek aux troupes qui lui restaient, l'ennemi est devant vous, la mer est par derrière. Où pourriez-vous vous retirer? Suivez votre général; j'ai résolu de mourir ou de fouler aux pieds le roi des Romains. » L'intrépidité et le désespoir n'étaient pas sa seule ressource. Julien avait de nombreuses intelligences dans le camp de Roderic, notamment des princes de la famille de Witiza. Leur défection qui fut résolue pendant la nuit, entraîna nombre de chrétiens dans le parti ennemi; dès-lors la défiance et une sorte de terreur panique s'emparèrent des Wisigoths, et l'égalité fut rétablie entre les deux armées. On dit que Tarek, impatient de terminer la lutte, s'attacha dans le combat du lendemain à pénétrer jusqu'au roi lui-même. Suivi de ses intrépides cavaliers, il se fraie un passage à travers les escadrons ennemis, étend Roderic mort à ses pieds et lui tranche la tête. Cette tête fut plus tard envoyée à Damas, et le khalife la fit attacher au dessus d'un poteau à la porte du palais. Toutefois les auteurs espagnols rapportent aussi que Roderic échappa par sa fuite à l'ennemi et qu'il se noya en passant le Guadalété. On trouva sur le rivage son diadème, sa robe et son coursier; les flots ayant englouti le corps du prince, la tête que l'orgueilleux khalife fit exposer en triomphe à Damas n'était point la sienne.

Tarek, suivant les conseils de Julien, marcha ensuite sur Tolède, afin d'empêcher les grands et les évêques de se réunir dans cette capitale pour élire un nouveau roi. La ville capitula et conserva tous ses priviléges. Depuis Tolède jusqu'aux Pyrénées, aucune résistance n'arrêta la course du vainqueur. Toutefois quelques guerriers chrétiens, échappés au désastre de Xérès, se réfugièrent dans les Asturies, sous la conduite de Pélage qu'on disait issu des anciens rois. Ils y fondèrent une principauté qui conserva son indépendance, sans chercher à arrêter le torrent qui se déchaînait autour d'eux; et ce fut là le noyau de la monarchie espagnole qui reconquit dans la suite le pays sur les Musulmans.

L'Espagne avait été parcourue plutôt que subjuguée par les Arabes, et il restait à recevoir la soumission des villes. Mousa voulant dérober cette gloire à son lieutenant, lui interdit d'abord de pousser plus avant ses conquêtes, puis il passa le détroit (an 711-hég. 92.), avec une armée composée de dix mille Sarrasins et de huit mille Maures ou Berbères. La réduction des provinces ne coûta aucun effort aux conquérans. Mérida seule, capitale de la Lusitanie, opposa une résistance courageuse et obtint une honorable capitulation. L'armée d'invasion se scinda en plusieurs corps: Abd-el-Azid fils de Mousa soumit toute la contrée qui s'étend depuis Malaga jusqu'à Valence. Dans le même temps, Mousa passait les Pyrénées après avoir ruiné les cités de la Catalogne, et prenait possession de la Septimanie méridionale. Déjà il rêvait la conquête de l'Italie, la ruine de l'empire Grec, et il se flattait de rentrer dans la Syrie après avoir éclipsé par ses triomphes tous les

conquérans de l'antiquité, mais les projets de son ambition s'vanouirent dans une disgrâce bien méritée.

Tarek, en effet, avait éprouvé de sa part d'outrageantes humiliations. Livré à une enquête sévère relativement au butin conquis, il fut exposé au soupçon et à la calomnie, puis insulté et fustigé par l'ordre de Mousa. C'était sa gloire qui faisait ombrage au gouverneur de Kairoan. Mais le vainqueur de Xérès avait trouvé des amis à la cour du khalife, et Walid indigné de l'injustice de Mousa, peut-être aussi redoutant son ambition, rappela subitement ce général en Syrie. Il s'y rendit sans hésiter suivi d'un nombre immense de captifs. Le cortége qui le suivit de Ceuta à Damas étalait les dépouilles de l'Afrique et les trésors de l'Espagne; on y distinguait quatre cents personnages portant de petites couronnes et des ceintures d'or. Puis une quantité incroyable de meubles précieux, d'armes, de riches ornemens. Le khalife était mort sur ces entrefaites, et Suleiman, son successeur, avait des griefs contre Mousa. Pour le punir du traitement qu'il avait fait subir à Tarek, on lui infligea le même châtiment. Le vieux général, après avoir été fustigé en public, fut un jour entier exposé au soleil devant la porte du palais, ensuite exilé à la Mecque. Il y mourut de douleur en apprenant la fin tragique d'Abd-el-Azid, son fils, qu'un ordre du khalife avait fait massacrer à Cordoue où il était resté. On lui faisait un grief d'avoir épousé Egilone, veuve de Roderic, et d'aspirer à sa couronne. Cette union royale avait vivement excité la défiance de Suleiman. Depuis ce moment la cour de Damas plaça les gouverneurs d'Espagne sous la dépendance des vice-rois d'Afrique, politique soupçonneuse qui devait les humilier et les porter tôt ou tard à se rendre indépendans.

Le récit de la conquête de l'Espagne par les Arabes, simple incident de l'histoire de l'Algérie, était trop bien lié à notre sujet pour que nous eussions pu le négliger. La part que les Berbères et les Maures prirent à cette expédition devait nous porter à la donner avec quelques détails. Ce fut d'ailleurs la seule excursion importante que les indigènes tentèrent hors de leur pays, bien qu'opérée sous des bannières étrangères. Elle eut pour la suite des conséquences majeures, en ce que ce nom de Maures prit dès-lors une physionomie nette et tranchée. L'Espagne conserva cette dénomination à ses conquérans; et lorsqu'ils furent refoulés en Afrique, plusieurs siècles après, ils formèrent l'élément principal de la population, ayant en main l'influence dans les villes, les principales richesses de la contrée et tout ce qui constitue les forces actives de la civilisation.

Cependant l'Occident, que la conquête Musulmane avait si rapidement annexé à l'empire des khalifes, leur fut plus rapidement encore enlevé par des défections successives. Lorsque les Ommiades furent renversés en Syrie par la maison des Abbassides, un des princes de la famille détrônée passa en Afrique, et de là en Espagne, où il éleva le khalifat de Cordoue pour la seconde dynastie des Ommiades. En même-temps le royaume de Fez s'élevait dans l'ancienne Mauritanie pour les Édrisites dont le chef descendait de la famille de Mahomet. Le Maghreb-Aousah (Algérie) fut divisé en deux grandes provinces. L'une, à l'Occident, forma une monarchie indépendante appartenant aux Rostamytes, famille peu connue qui établit sa résidence à Tahart dont il ne reste presque aucun souvenir et qui dut être bâtie dans le voisinage de Tekedempt ou peut-être même sur l'emplacement de cette ville. L'autre, à l'Orient, relevait du royaume des Aghlabites ou d'Afrikiah dont la capitale était Kairoan.

L'histoire de toutes ces dynasties et de celles qui leur succédèrent dans l'Afrique septentrionale, ne devait point entrer dans notre cadre; nous nous bornerons donc à exposer celles qui ont eu une influence marquée sur les destinées du Maghreb-Aousah, et d'abord celle des Aghlabites.

*Dynastie des Aghlabites.*

Depuis l'extinction des Ommiades de Syrie les gouverneurs d'Afrique étaient presque souverains dans leur province, et n'obéissaient aux ordres des khalifes qu'autant qu'ils étaient favorables à leurs desseins. L'éloignement du maître laissait à ses lieutenans une grande latitude à l'administration, et leur soumission n'était guère que nominale. Ibrahim, fils d'Aghlab, que le khalife Haroun-al-Raschid éleva à ce poste, sur sa bonne renommée, prit ses mesures pour s'assurer une indépendance complète. Après avoir gagné le peuple par la douceur et les libéralités, il fit périr secrètement les chefs dont il redoutait l'opposition, et se créa une armée bien disciplinée et une garde dévouée à sa personne. Enfin il se trouva bientôt en état de soutenir sa révolte; et, secouant le joug, au mois de juillet de l'an 800, il substitua dans la prédication solennelle du vendredi, dans les mosquées, son propre nom à celui du khalife, ce qui était le signe de l'autorité suprême. Ainsi il devint fondateur de la dynastie des Aghlabites, qui compte cent huit années de règne sous onze monarques successifs.

800. — Hég. 184. *Ibrahim* Ier fils d'Aghlab. Après avoir vaincu la résistance de Hamdys qui s'était élevé contre lui dans Tunis, et avoir réduit à l'obéissance un de ses propres généraux qui, dans une subite défection, lui avait enlevé Kairoan, il demeura paisible possesseur de son royaume, et y fit fleurir les sciences et les lettres qu'il cultivait lui-même avec succès.

812. — Hég. 196. *Abdallah* Ier, fils d'Ibrahim. Ce prince était à Tripoli quand son père mourut; il se hâta de revenir à Kairoan où son frère Zeyadet-Allah s'était déjà fait proclamer, et reprit de ses mains le sceptre qu'il ne garda que cinq ans. Il périt en juillet 817, emporté par une maladie suivant les uns, tué suivant les autres, dans une émeute occasionnée par l'exagération des impôts qu'il voulait encore augmenter.

817. — Hég. 201. *Zeyadet-Allah* Ier, frère d'Abdallah. Des cruautés sans mesure signalèrent le commencement de son regne et poussèrent à la révolte El-Manssour, gouverneur de Tripoli qui défit ses armées et s'empara de Tunis et de Kairoan. Enfin il parvint

à mettre sur pied un corps nombreux de Berbères et d'Arabes et reprit plusieurs places aux rebelles. Après une longue guerre il parvint à ressaisir la plénitude de l'autorité, dont il fit désormais un meilleur usage.

Il équipa une flotte de cent voiles pour faire la conquête de la Sicile. Les Arabes y avaient fait déjà de nombreuses incursions; cette fois ils s'y établirent. Mais cette guerre fut longue, opiniâtre et mêlée de revers cruels. Pendant qu'ils assiégeaient Syracuse, des troupes envoyées de Byzance les obligèrent à se replier et les réduisirent à manger leurs chevaux pour subsister. Mais ils trouvèrent une ressource inespérée dans des excursions qu'ils organisèrent pour le pillage. Ils obtinrent enfin un succès complet. Zeyadet-Allah confia le gouvernement de cette nouvelle province à son neveu, qui se rendit maître de Palerme en juillet 835 et en fit le siége de son gouvernement. La Sicile demeura sous la domination des Aghlabites jusqu'au renversement de cette dynastie par les Fathimites.

Zeyadet-Allah signala la fin de son règne par de grands travaux d'utilité publique : il fit réparer les routes, bâtir un pont superbe et reconstruire en entier la mosquée de Kairoan.

838. — Hég. 223. *El-Aghlab*, frère des précédens. Ce prince se rendit recommandable par d'excellentes lois d'administration; il délivra ses sujets des rapines de la milice en attribuant à celle-ci une paie régulière sur le trésor public.

841. — Hég. 226. *Mohammed* Ier, fils de El-Aghlab. Ce règne fut agité par l'ambition de l'un des frères de Mohammed qui tenta plusieurs fois de s'emparer du trône. Après de sanglantes guerres le compétiteur fut vaincu et forcé de se retirer en Orient.

856. — Hég. 241. *Ahmed*, neveu de Mohammed. Il fit bâtir le plus grand et le plus magnifique des quinze bassins destinés à fournir de l'eau à Kairoan. Ce bassin était circulaire, et contenait en son milieu une tour octogone, percée de quatre portes, et surmontée d'une coupole soutenue par des groupes de colonnes; l'eau arrivait par un aqueduc élevé sur de vastes arcades.

863. — Hég. 248. *Zeyadet-Allah* II, frère d'Ahmed. Il n'eut qu'un règne de six mois, pendant lequel il ajouta aux ouvrages d'Ahmed un nouveau bassin et un palais. Ce prince était, au dire des sages de son temps, le plus savant et le plus vertueux des Aghlabites.

864. — Hég. 249. *Mohammed* II, fils d'Ahmed. Ce prince n'était âgé que de quatorze ans. Il fut, dit-on, libéral, humain, équitable, mais fort ami des plaisirs. Il mourut jeune, après avoir désigné son fils pour son successeur, et avoir exigé de son frère Ibrahim un serment solennel de ne point attenter à ses droits.

875. — Hég. 261. *Ibrahim* II, frère de Mohammed II. Le peuple proclama Ibrahim malgré les dernières dispositions du monarque défunt. Ce prince refusa d'abord le sceptre, mais les instances redoublèrent, et il accepta. Dès l'année de son avénement il fonda la ville de Rekadah, et y éleva un palais plus magnifique que tout ce que l'Orient pouvait se glorifier d'avoir en ce genre. Il fit fleurir à sa cour les lettres et les arts, et les sept premières années de son règne furent pleines de douceur et de justice. Mais depuis lors, entraîné par de funestes passions il devint cruel, et commanda de nombreuses exécutions. Officiers, ministres, parens et femmes, personne n'était épargné; aussi plusieurs villes se révoltèrent. Il envoya assiéger à la fois Tunis et Alger qui furent emportés d'assaut; et les autres, intimidées, rentrèrent dans le devoir. Ce succès le rendit plus ombrageux et plus tyrannique. Il fit périr son frère, ses femmes, ses neveux et plusieurs de ses enfans au nombre de seize. Après cette affreuse boucherie, il mourut voué à l'exécration universelle, ne laissant de sa nombreuse famille qu'un fils pour lui succéder.

902. — Hég. 289. *Abdallah* II, fils d'Ibrahim II. Ce prince avait trouvé grace devant son père à cause de sa soumission et de ses talens militaires. Devenu roi, Abdallah fut un modèle de douceur et de justice. Un parricide termina prématurément son règne et sa vie.

903. — Hég. 290. *Zeyadet-Allah* III, fils d'Abdallah II. Il avait été exilé en Sicile et il fut souçonné d'avoir fait assasiner son père par des eunuques, qu'il fit périr ensuite comme pour venger ce meurtre. Ce fut le dernier monarque de cette famille. Obeïd-Allah, chef de la dynastie des Fathimites, avait levé un nouvel étendard autour duquel se pressaient de nombreux adhérens. Zeyadet-Allah lui opposa des troupes qui furent battues et lui-même fut obligé de se sauver en Egypte. Il mourut empoisonné, l'an 908, et de l'hégire 296.

*Dynastie des Fathimites.*

Cette famille tire nom de Fathemiah ou Fatime, fille de Mahomet et épouse d'Ali, dont Obéïd-Allah prétendait être issu. Bien que cette illustre origine lui fût contestée, Obéïd-Allah qui ne manquait pas d'audace, se fit passer pour le Mahady (directeur des fidèles), annoncé par le koran et attendu comme un messie par les musulmans hétérodoxes. Dans ce but, il commença des prédications en Syrie. Dénoncé au khalife, il s'enfuit en Egypte et traversa toute l'Afrique jusqu'à Séjelmesse où il fut mis en prison. Mais une grande révolution changea bientôt sa destinée. La dynastie des Aghlabites s'éteignait dans le sang et les crimes. Un des généraux du dernier roi de cette race, Abou-Aldallah, qui avait été disciple du père d'Obéïd-Allah, eut la pensée d'élever sur le trône le prétendu Mahady. Il s'empara de Séjelmesse, délivra Obéïd-Allah, et le fit reconnaître par toute l'armée comme seul représentant de la foi de Mahomet. Cette dynastie est moins importante pour nous que celle des Aghlabites, vû qu'elle établit le siége de sa domination en Egypte, après en avoir fait la conquête. Il nous suffira même de mentionner les premiers princes qu'elle produisit, car elle cessa de posséder notre Maghreb Aousah vers l'époque même où elle occupa l'Egypte.

908. — Hég. 296. *Obeïd-Allah*. Il prit à son avénement les titres d'Iman et de khalife, et bâtit Mahadia qu'il fit capitale de ses états. Cette ville était située dans une presqu'île non loin de Kairoan, sur l'emplacement de l'ancienne *Aphrodisium*. Elle était défendue par de

forts remparts, et avait un château ou palais construit avec une rare magnificence.

933. — Hég. 322. *Caïm Mohammed*, fils d'Obéïd-Allah. Ce prince rendit une sorte d'indépendance au Maghreb Aousah, en conservant Kairoan.

946. — Hég. 334. *Al-Mansour*, fils du précédent. On lui attribue la fondation de Mansourah sur le bord oriental du Nil. Cette ville, à laquelle il donna son nom, était garnie de bonnes murailles protégées par neuf ou dix tours. Toutefois, comme l'Egypte n'était pas encore sous la domination de cette famille, il faut supposer que les premières assises de Mansourah furent jetées dans une sorte d'expédition d'essai, et que le nom du fondateur lui fut appliqué plus tard.

953. — Hég. 341. *Moezz*, fils d'Al-Mansour. Il se rendit maître de l'Egypte et il y transporta sa cour. Le Caire fut construit bientôt après et devint la résidence de ces monarques. — Les Fathimites avaient enlevé autrefois la Sicile aux Aghlabites avec leurs autres possessions. En 968, Moezz ordonna à l'émir Ahmed qui la gouvernait depuis 16 ans et qui cherchait à s'y faire un parti, en se prétendant issu des anciens rois, de se retirer en Afrique avec toute sa famille. Cette mesure occasionna de grandes divisions dans ce pays parmi les musulmans. Elles durèrent 60 ans environ, au bout duquel temps le comte Roger I$^{er}$ chassa les Sarrasins, se rendit maître du pays et prit le titre de roi. Moezz mourut en 975.

— La suite des princes de cette dynastie appartient plutôt à l'histoire de l'Egypte et à celle des croisades. Elle n'importe plus en rien à notre récit.

*Dynastie des Zeyrytes.*

Les deux dynasties, précédemment énumérées, appartenaient par leur origine à l'invasion Arabe; celle-ci est immédiatement Berbère, née dans le pays, et ne se rattache aux races du Yémen que dans l'antiquité. Après la chûte des Aghlabites, une foule de tribus du Maghreb Aousah profitèrent de cette révolution pour ressaisir leur indépendance. Plusieurs d'entre elles se firent une guerre acharnée. Zeyry, fils de Mounad, à la tête d'un fort parti, battit les Zénètes de l'occident, et le butin considérable qu'il remporta sur ces tribus le rendit assez puissant pour aller (en 935) dans la contrée d'Aschyr (état d'Alger) bâtir une ville à laquelle il donna ce même nom d'Aschyr, devenu aujourd'hui Askoura. Ce fut Caïm Mohammed, le second des Fathimites, qui lui envoya un homme capable de conduire cette entreprise, en reconnaissance de quelques services qu'il lui avait rendus antérieurement à sa dynastie. Zeyry fut en conséquence le fondateur d'une dynastie indigène qui posséda Bougie, Alger, Hamma et d'autres places, et qui subsista pendant plus de 200 ans.

935. — Hég. 324. *Zeyry*. Ce prince encouragea quelques savans dans ses états, et y fit fleurir le commerce. Il fut le premier qui y fit battre monnaie; avant lui on ne trafiquait que par échange, au moyen de bestiaux. Les pièces d'or et d'argent y étaient inconnues. Il mourut dans un combat que lui livrèrent les Zénètes, pour soutenir les prétentions d'un chef qui voulait se rendre indépendant.

970. — Hég. 360. *Balkin*, fils de Zeyry. Aussitôt qu'il eut pris le pouvoir, il marcha contre les Zénètes pour venger la mort de son père. Il les battit et leur enleva Tlemcen. Puis il prêta appui aux Fathimites d'Egypte, et étouffa pour eux, dans Kairoan, une insurrection fomentée par les descendans des Aghlabites. Il s'empara de Fez, de Séjelmesse et de presque tout le Maghreb.

984. — Hég. 373. *Aboulcasem*, fils de Balkin. Sous son règne, un prince de sa famille parvint à se former un état indépendant, en enlevant au khalifat de Cordoue plusieurs provinces tributaires sur la côte d'Afrique, ainsi que des villes importantes telles que Tlemcen, Tahart, Oran, Tenez, Scherchel. Le khalife El-Mansour remit à un chef Berbère, Zeyry ben Athyah, le soin de sa vengeance, et lui assura l'investiture des provinces dont il dépouillerait l'usurpateur. La campagne de Zeyry ben Athiah ne fut qu'une suite de triomphes, et il se trouva réunir sous son sceptre une vaste étendue de pays, depuis Sous jusqu'au Zab. Il envoya à Cordoue, avec la nouvelle de ses victoires, un magnifique présent composé de deux cents chevaux choisis, cinquante dromadaires des plus rapides à la course, mille boucliers de cuir, un nombre immense d'arcs et de carquois, des giraffes, des animaux féroces, mille charges de divers fruits exquis, et plusieurs mulets de bât portant des ballots de fines étoffes de laine. Ainsi il fonda une dynastie qui régna près de cent ans dans une partie du Maghreb, située à l'ouest de l'état d'Aschyr, et démembrée des possessions des Zeyrytes. — Aboulcasem eut encore à soutenir d'autres guerres contre les descendans des Aghlabites; mais elles furent moins funestes.

996. — Hég. 386. *Abou Badis*, fils d'Aboulcasem. Ce prince fit encore un démembrement de ses états en faveur de son oncle Hammad, fils de Balkin, lequel commença la dynastie des Hammadites, parallèle des Zeyrytes dans l'état d'Aschyr, et dont nous donnerons tout à l'heure la suite et la chronologie. — Il reprit à Zeyry ben Athyah, qui régnait encore, quelques unes des villes que son père avait perdues. Mais cet ennemi était trop puissant pour laisser l'offense impunie; il vint assiéger Aschyr qu'il emporta d'assaut et livra au pillage. Il aurait même dépossédé Abou Badis, s'il n'eût alors succombé à d'anciennes blessures qu'il avait reçues par trahison (1001).

1016. — Hég. 406. *Moezz*, fils d'Abou Badis. En vertu des dispositions du dernier roi, Hammad devait régner à Aschyr, et Moezz à Mahadia. Une guerre s'éleva entre ces deux princes; Hammad fut battu, et cependant les volontés d'Abou Badis furent exécutées. Moezz eut aussi à combattre les Zénètes, et il les vainquit (1019). Il envoya (1035) une flotte au secours des Musulmans qui luttaient difficilement contre les Chrétiens en Sicile; mais elle fut dissipée par la tempête.

1061. — Hég. 453. *Tamim*, fils de Moezz. Ce règne fut une longue alternative de succès et de revers. Tamin étouffa d'abord plusieurs révoltes, et porta ses armes victorieuses depuis Sous jusqu'à Tunis et Kairoan.

Puis il fut obligé d'acheter la paix des Chrétiens, qui, après avoir assiégé l'île de Corse, attaquaient ses possessions : il compta 80,000 pièces d'or et ils s'éloignèrent. Ses deux enfans, qu'il avait envoyés en Sicile porter du secours aux Musulmans, furent forcés de se retirer après plusieurs échecs; alors les Chrétiens en achevèrent la conquête. Dans l'année 1096 il s'empara de Cabes ou Tacape dans le district de Tunis, et deux ans après il agrandit encore sa puissance par la prise de l'île de Harba, de Majorque et de la ville de Tunis.

1108. — Hég. 501. *Yahiah*, fils de Tamin. Première apparition d'un faux Mahady, nommé Mohammed Abdallah, qui fondera bientôt après la dynastie des Almohades.

1115. — Hég. 509. *Ali*, fils de Yahiah. Il envoya une flotte dans l'île de Harba, dont les habitans s'étaient révoltés et tenaient alors la mer. Puis il assiégea Cabes dont le gouverneur, secouru par Roger II roi de Sicile, essayait de se rendre indépendant. Il fut défait et assiégé à son tour dans Mahadia; un traité intervint enfin et pacifia le pays.

1121. — Hég. 515. *Hassan*, fils d'Ali. Ce prince eut de longues guerres à soutenir contre les Chrétiens. Les troupes de Roger s'emparèrent de l'île de Harba, puis de Tripoli, de Mahadia, et de plusieurs autres villes. Tout le pays situé entre Tunis et Tripoli était tombé en leur pouvoir. Hassan tenta d'abord de se retirer en Egypte, puis chez Abd-el-Moumen, dans le Maroc. Ce dernier profita des circonstances pour envoyer une armée et un de ses généraux dans les provinces occupées par l'ennemi. Il parvint à arracher aux Chrétiens leur facile conquête; puis il se mit en marche, s'empara lui-même (1148. Hég. — 543) de toutes les possessions des Zeyrytes, et mit fin à cette dynastie.

*Dynastie des Hammadytes.*

On a vu qu'Abou Badis, quatrième roi de la famille des Zeyrytes, avait fondé dans son royaume un état indépendant en faveur de son oncle Hammad. Ce dernier acquit une grande puissance dans la ville d'Aschyr qui lui fut attribuée, et sa famille continua de la posséder ainsi que Bougie, Maisala et plusieurs autres places, jusqu'au moment où tout le Maghreb fut envahi par les Almohades.

Voici la suite de ces princes, sur lesquels, du reste, l'histoire a fourni fort peu de détails.

997. — Hég. 387. *Hammad*, fils du Zeyryte Balkin.

1027. — Hég. 419. *Kaïd*, fils de Hammad.

1054. — Hég. 446. *Mahasen*, fils de Kaïd.

1055. — Hég. 447. *Balkin*, fils de Mohammed, fils de Hammad.

1078. — Hég. 471. *Naser*, fils d'Elias, fils de Mohammed.

1088. — Hég. 481. *Mansour*, fils de Naser.

1104. — Hég. 498. *Badis*, fils de Mansour.

1108. — Hég. 502. *Aziz*, fils de Mansour.

1151. — Hég. 546. *Yahiah*, fils d'Aziz. Ce prince n'était occupé que de ses plaisirs, et avait confié le gouvernement de ses états à un lieutenant qui n'eut pas le courage de se défendre lorsque les Almohades vinrent l'attaquer. Yahiah se retira alors dans la ville de Constantine, et ses frères, Hareth et Abd-el-Azis, passèrent en Sicile. Abd-el-Moumen se rendit ainsi maître de Bougie et de tous les pays soumis aux Hammadites, sans avoir combattu. Il envoya ensuite dans le Maroc Yahiah, qui était venu se rendre à lui. Ainsi finit la dynastie d'Hammad, qui avait régné sur une partie du Maghreb Aousah pendant 160 ans, et avait donné neuf rois.

III.

CONQUÊTES DES ALMOHADES.

Cette dynastie eut pour fondateur un Berbère fanatique nommé Mohammed Abdallah, né dans les environs de Sous en Mauritanie, et qui se disait issu de Mahomet par Ali. Après avoir étudié la philosophie et la théologie à Bagdad, il revint dans sa patrie (en 1108) prêchant dans les villages, et s'arrêta dans un bourg près de Tlemcen, où il se lia avec un berger nommé Abd-el-Moumen, qu'il associa depuis à son apostolat. Couvert de haillons, il déclamait contre les idolâtres et les Chrétiens, et s'érigeait en réformateur des mœurs et des doctrines religieuses. De là il se rendit à Maroc pour y propager ses principes; il osa reprocher au roi Ali, de la dynastie des Al-Moravides, ses défauts, et disputer publiquement avec les docteurs, qu'il confondit par son audace. Mais comme il s'attribuait le don de prophétie et qu'il annonçait la chûte prochaine de la dynastie régnante, le visir, démêlant ses vues ambitieuses, conseilla au roi de le faire périr ou de s'assurer de sa personne. Ali, par un acte impolitique de clémence, se contenta de l'exiler. Retiré sur une montagne, le fourbe prit le nom d'Al-Mohady (directeur des fidèles), se donnant ainsi pour le Messie attendu par les dissidens.

1121. — Hég. 515. *Mohammed Abdallah Al-Mohady.* C'est de cette année que date le commencement de sa puissance. Ses progrès furent si prompts que le roi de Maroc en prit enfin l'alarme, mais la défaite de son armée accrut la force des rebelles, des tribus entières accoururent dans le camp de Mohady. Il donna alors à ses partisans les principes de sa doctrine écrits en langue Berbère, et il les appela du nom de *Al-Mowahedoun*, qui signifie *unitaires*. Après avoir conquis les provinces voisines de l'Atlas, et celles du Midi jusqu'à Aghmat, il se crut en état d'attaquer le roi de Maroc dans sa capitale. Mais son armée fut mise en déroute, et l'un de ses lieutenans fut tué. Mohady était en proie à une dangereuse maladie lorsqu'il apprit ce revers; il remercia Dieu de lui avoir conservé Abd-el-Moumen, et il expira après avoir déclaré ce dernier émir des fidèles et l'avoir fait reconnaître pour son successeur. — Un seul trait donnera une idée de la fourberie de cet ambitieux. Persuadé qu'il avait besoin de prestiges pour affermir sa puissance, il fit enterrer tous vivans, après



**Saint Louis.**

une bataille, quelques-uns de ses sectateurs, en leur laissant de l'air au moyen d'un tuyau. Il leur avait préalablement dicté la réponse qu'ils avaient à faire lorsqu'on les interrogerait, et il leur avait promis de brillantes récompenses s'ils exécutaient ponctuellement ses ordres. Il conduisit ensuite sur le champ de bataille les chefs des tribus et de l'armée, et leur dit d'interroger leurs frères morts, sur la réalité de ses prédictions et de son crédit auprès de Dieu. Les hommes cachés répondirent aussitôt : « Nous jouissons des récompenses célestes pour avoir embrassé et propagé par les armes la doctrine de l'unité de Dieu : combattez donc à notre exemple les Al-Moravides et comptez sur les promesses de notre maître ». A peine ces faux oracles avaient fini leur rôle que Mohady, pour prévenir leur indiscrétion, les fit étouffer en bouchant le tuyau.

1129. — Hég. 524. *Abd-el-Moumen*. Ce prince s'occupa d'abord à maintenir la concorde et la discipline parmi ses partisans, et à gagner leur affection. Il poussa sans relâche la guerre contre les rois de Maroc, Ali puis Taschfin. Il conquit Oran après la mort de ce dernier, prit Tlemcen, Fez, Tanger et Maroc, et mit fin à la dynastie des Al-Moravides (1146), en faisant périr Isahk, fils de Taschfin, seul héritier du trône. Peu d'années après, il ajouta à son empire les royaumes d'Aschyr et de Bougie qu'il enleva aux Zeyrytes et aux Hammadites; reprit Mahadia que Roger II roi de Sicile occupait depuis douze ans; se rendit maître de Tunis et poussa ses conquêtes jusqu'à Barcah. Dans cet intervalle, ses

généraux lui soumettaient l'Espagne musulmane, et des députés de Séville et de Cordoue venaient lui rendre hommage. Maître de toute l'Afrique septentrionale, il fit placer des pierres milliaires pour connaître les bornes de son empire; et, ayant retenu pour lui le tiers des montagnes, des vallées, des lacs et des rivières, il partagea le reste entre les tribus, auxquelles il imposa une contribution annuelle : opération inusitée jusqu'alors, et qui fait supposer d'assez grandes connaissances géométriques chez les agens qui en furent chargés. Il venait d'ordonner les préparatifs de guerre les plus formidables, et il se disposait à passer en Espagne pour y faire, en personne, la guerre aux princes chrétiens, lorsqu'il mourut après un règne de trente-trois ans. Roi et khalife, Abd-el-Moumen réunissait les deux pouvoirs, temporel et religieux, ne reconnaissant ni la suprématie des Abbassides de Bagdad, ni celles des Fathimites d'Egypte. De là, le schisme qui divisa les Musulmans d'Afrique et d'Espagne, et dont les rois de Castille, d'Aragon et de Portugal profitèrent, en favorisant le parti opposé à la domination des Almohades.

1163. — Hég. 558. *Yousouf* Ier, fils d'Abd-el-Moumen. Ce prince appelé aussi el-Mansour ou *le Victorieux*, se distingua dès le commencement de son règne par des actes de clémence; il pardonna généreusement à deux de ses frères qui avaient refusé de le reconnaître, l'un à Cordoue, l'autre à Bougie, et ne prit le titre d'Emir des Fidèles que lorsqu'ils se furent soumis. Il apaisa la révolte d'un faux prophète qui avait fait soulever plusieurs tribus, étouffa avec bonheur tous les fermens de discorde dans les diverses parties de son empire. Affermi sur le trône, il songea à accroître ses états aux dépens des Chrétiens d'Espagne; il passa en Andalousie, fit achever la ville de Gibraltar commencée par son père, et s'établit à Séville dont il fit construire la grande mosquée, le port, les quais, l'aqueduc. Il obtint la cession d'Alicante, de Murcie, de Carthagène et d'autres places, en épousant l'héritière du roi de Valence et de Murcie. Ses succès sur les Chrétiens lui donnèrent Tarragone et une partie de la Catalogne. Il périt malheureusement dans une expédition en Portugal, après un règne de vingt-deux ans. Il fut véritablement le héros de sa dynastie, et son règne fut rempli de gloire, autant par ses conquêtes que par la haute protection qu'il accordait aux lettres, aux sciences et aux arts.

1184. — Hég. 580. *Yacoub*, fils de Yousouf I. Les îles Baléares étaient restées à quelques princes de la race des Almoravides qui s'y étaient maintenus. La mort de Yousouf leur parut une circonstance favorable pour tenter un coup de main; Ali, l'un d'eux, vint s'emparer de Bougie et fit révolter une grande partie de la Barbarie Orientale. Yacoub n'eut qu'à paraître pour réduire à l'obéissance les villes rebelles. Il passa ensuite en Espagne, où les Chrétiens avaient obtenu de grands succès contre ses généraux. Il amenait avec lui une armée de trois cent mille hommes qu'il divisa en plusieurs corps, dont l'un gagna sur les Espagnols la funeste bataille d'Alarcon où fut fait un butin immense. Il ramena treize mille Chrétiennes captives en Afrique, après avoir élevé à Séville, pour trophée de sa victoire, une mosquée magnifique. Ce fut un prince rempli de belles qualités : son règne, qui dura près de quinze ans, fut signalé par de grandes largesses, des travaux d'utilité publique, mosquées, colléges, hôpitaux, ponts, fontaines, puits et auberges sur les grandes routes. L'Afrique jouit alors d'une sécurité qu'elle n'avait jamais encore goûtée.

1199. — Hég. 595. *Mohammed* II, fils de Yacoub. Il porta le dernier coup aux princes de la dynastie déchue, en refoulant leurs partisans d'Afrique dans le Sahara, et en s'emparant des Baléares au moyen d'une puissante flotte qui partit d'Alger pour cette expédition. Ali, qui prenait le titre de roi, fut pris dans Majorque et mis à mort. Les princes d'Espagne se liguèrent avec plus de succès qu'auparavant contre les Musulmans. Mohammed, qui voulait éclipser ses prédécesseurs, rassembla six cent mille hommes de toutes les parties de l'Afrique pour les repousser. Mais des divisions funestes se mirent dans son armée, et quand elle attaqua les Chrétiens, elle n'avait plus conscience de sa force. Il se donna dans les plaines de Tolosa (1212) une fameuse bataille, appelée par les Arabes eux-mêmes, la *Bataille du Châtiment*, qui assura pour jamais aux Chrétiens la prépondérance sur les Musulmans. Mohammed y laissa, dit-on, cent cinquante ou deux cent mille hommes, et fut contraint de prendre la fuite. Honteux de sa défaite, il alla se cacher dans son palais de Maroc où il mourut l'année suivante.

1213. — Hég. 610. *Yousouf* II, fils de Mohammed II. Ici commence le déclin des Almohades, en un prince faible, encore enfant, qui ne put défendre contre les Chrétiens nombre de places fortes dont ceux-ci s'emparèrent. Des défections commencèrent aussi à morceler le Maghreb; des gouverneurs se rendirent indépendans, au pays d'Afrikiah, dans Aschyr et dans Tlemcen. Nous laisserons donc cette dynastie se continuer sans force et s'éteindre enfin en Espagne et à Maroc, et nous nous bornerons à énumérer les derniers rois qu'elle a fournis.

1223. — Hég. 620. *Abd-el-Ouahed* Ier, frère de Yacoub.

1224. — Hég. 621. *Abdallah*, neveu de Abd-el-Ouahed Ier.

1227. — Hég. 624. *Yahiah*, fils de Mohammed II.

1227. — Hég. 624. *Edrys* Ier, frère d'Abdallah.

1232. — Hég. 629. *Abd-el-Ouahed* II, fils d'Edrys Ier.

1242. — Hég. 640. *Ali*, fils d'Edrys Ier.

1248. — Hég. 646. *Omar*, petit-fils de Yousouf Ier.

1266. — Hég. 665. *Edrys* II, arrière-petit-fils d'Abd-el-Moumen. Ce prince est le dernier des Almohades. Il fut dépossédé par les Mérynites, puissante famille du pays qui s'était déjà emparée de la souveraineté de Fez depuis un demi-siècle. Après cette époque, la côte septentrionale d'Afrique ne se trouva plus réunie sous la même domination, et elle fut constamment divisée en plusieurs royaumes indépendans qu'on appela les Etats Barbaresques.

IV.

SAINT LOUIS A TUNIS.

La piraterie avait déjà commencé, car c'est à tort qu'on en reporte ordinairement l'origine à la fin du xv<sup></sup>e siècle. Elle était exercée avec audace par les Musulmans de Maroc et de Tunis, et si elle avait alors un caractère moins impitoyable dans sa forme, elle n'en était pas moins funeste dans ses résultats.

Des corsaires troublaient fréquemment la navigation de la Méditerranée, et menaçaient les côtes d'Italie. Le pape Victor III (1087) invita les Chrétiens à prendre les armes, et leur ouvrit les trésors spirituels de l'église s'ils allaient combattre les infidèles. Les habitans de Pise, de Gênes et de plusieurs autres villes, poussés par le zèle de la religion et le besoin de défendre leur commerce, équipèrent des flottes, levèrent des troupes et firent une descente sur les côtes d'Afrique. Ce fut une véritable croisade, qui devança celles d'Orient, et qui fut aussi brillante que ces dernières, et comme elles sans résultat réel. Si l'on en croit les chroniques du temps, ils taillèrent en pièces une armée de cent mille Sarrasins. Après avoir livré aux flammes deux villes, Mahadia et Sbeitlah, et obtenu une forte contribution, les Génois et les Pisans revinrent en Italie, où les dépouilles des vaincus furent employées à l'ornement des églises. Ces événemens s'accomplissaient (1088, 1089) pendant la décadence des Fathimites d'Egypte qui régnaient aussi sur le pays d'Afrik'ah.

Il faut signaler aussi les actes de dévouement que la religion inspirait pour sauver les captifs opprimés par les Musulmans. Un saint prêtre, né vers l'an 1152 dans un château de la Haute Provence, aux environs de Barcelonnette, conçut, le premier, le généreux dessein de fonder l'ordre de la Rédemption. C'était porter dans le monde temporel les hautes pensées d'affranchissement que le divin fondateur du christianisme avait jeté dans le monde des croyances. Un tel projet ne pouvait demeurer stérile. Jean de Matha, à l'âme ardente, au cœur aimant et sensible, fit aisément partager son enthousiasme à Félix de Valois, vénérable ermite du diocèse de Meaux; ils partirent donc pour Rome vers l'an 1197, dans l'intention d'exposer leurs vues au souverain pontife. Le pape Innocent III les accueillit avec une touchante bienveillance; il approuva les statuts de l'ordre projeté, dont un article porte que les frères réserveront la troisième partie de leurs biens pour le rachat des esclaves Chrétiens. Il voulut que les nouveaux religieux portassent un habit blanc, avec une croix rouge sur la poitrine. Au retour en France des deux saints amis, le roi Philippe Auguste et plusieurs seigneurs favorisèrent leur dessein par leurs libéralités. Ayant ainsi recueilli des sommes considérables, ils se rendirent à Maroc et à Tunis où ils rachetèrent, dans la première de ces villes, 186 esclaves, et 110 dans l'autre. Ils délivrèrent aussi un nombre considérable de ceux que les Maures d'Espagne retenaient captifs ou à titre d'ôtages.

En l'an 1210, Jean de Matha fit, seul, un second voyage à Tunis, et y obtint la liberté de 120 Chrétiens. Ce fut ainsi qu'il couronna cette belle vie; car il revint aussitôt à Rome, où il succomba sous le poids de ses travaux et de ses austérités, en 1213, âgé de 61 ans.

Quarante ans après, cet ordre avait déjà plusieurs maisons, tant ses progrès furent rapides, tant fut grande la sympathie que le but de cette respectable institution trouva dans l'opinion de la chrétienté!

Pourrions-nous enfin passer sous silence la seconde croisade de saint Louis, qui mit à peine le pied sur la terre d'Afrique, mais qui la consacra par sa mort aux destinées futures de la France? Les malheurs des croisades d'Orient n'avaient pas refroidi le zèle des Chrétiens. Saint Louis surtout portait ses vœux vers ces contrées où le christianisme avait jeté de si vives lumières. Lorsque par les soins de son administration il eut vu la France calme, pacifique de tous les côtés, avec une jeune noblesse qui s'était renouvelée depuis les premières expéditions, et qu'il était important d'occuper, alors, il se laissa encore entraîner à cette voix intérieure qui le sollicitait d'attacher son nom aux conquêtes du christianisme. Un pieux enthousiasme remplissait cette âme que la faiblesse du corps trahissait. Il ne pouvait plus combattre comme autrefois: à peine pouvait-il supporter le cheval: n'importe, il guiderait son armée de la tête; et c'était un besoin impérieux pour le saint que de mourir comme les martyrs. Il écrivit au pape, qui d'abord le détourna de cette idée, mais qui s'en repentant bientôt, l'encouragea par les espérances les plus séduisantes, et par une dime qu'il fit lever en Italie et en France pour le soutien de la croisade. Ce fut vers Tunis qu'on résolut de la diriger. Louis avait deux motifs en agissant ainsi: il lui semblait que la conquête de ce pays lui ouvrirait le chemin de l'Egypte, sans lequel on ne pouvait garder la Palestine; puis il pourrait facilement rendre les côtes de l'Afrique tributaires de son frère Charles d'Anjou, roi de Sicile. On croit aussi que ce qui le détermina, c'est qu'il espérait convertir le roi de Tunis, et conquérir un vaste pays à la foi chrétienne. Le prince musulman, dont les ambassadeurs étaient venus plusieurs fois en France, avait lui-même fait naître cette idée, en disant qu'il n'était pas éloigné d'embrasser la religion de Jésus-Christ. Ce qu'il avait dit pour éviter une invasion, fut précisément ce qui lui attira la guerre. Louis répétait souvent qu'il consentirait à passer toute sa vie dans un cachot sans voir le soleil, si, à ce prix, le roi de Tunis embrassait le christianisme avec tout son peuple.

Les esprits étaient d'ailleurs charmés de ces aventureuses expéditions. Il suffisait de prononcer le mot de croisades pour réveiller l'enthousiasme en France. De tous les côtés on vint se croiser (1270). Le rendez-vous général était à Aigues-Mortes. Des vaisseaux génois transportèrent l'armée française, qui, après une traversée assez difficile, débarqua à trois lieues de Tunis. On vit d'abord quelques tribus qui couraient se réfugier dans les montagnes, et, dans le lointain, une armée immense de Sarrasins qui attendaient l'ennemi en assez bon ordre. Mais à peine les croisés eurent-ils

mis pied à terre que cette masse s'ébranla, et s'en alla comme ces volées d'oiseaux sauvages effrayés par des chasseurs. L'aumônier du roi proclama la formule qui marquait la prise de possession et l'autorité souveraine: « Je vous dis le ban de N. S. J.-C. et de Louis roi de France son sergent. » L'armée croisée se porta ensuite sur Carthage. Il ne restait de cette ville si historique qu'un château fortifié, qui commandait tout le pays. On s'en empara sans beaucoup de peine; mais une fois que les Chrétiens furent enfermés dans le château et quelques barraques à l'entour, les Sarrasins changèrent de tactique. Ils environnaient la ville, et tombaient impitoyablement sur les Français qui s'aventuraient dans la campagne. Une chaleur horrible, une eau malsaine et brûlante, qu'on puisait goutte à goutte dans quelques citernes, un sable fin que les Sarrasins soulevaient avec des machines et que le vent poussait vers Carthage, une nourriture corrompue, et qui commençait à devenir rare, tous ces maux assaillirent à la fois les croisés. La dyssenterie exerça bientôt de cruels ravages, et le roi lui-même en fut atteint. Dès que ce malheur fut connu, le désespoir s'empara des Français. Louis avait beau diriger les opérations avec le même ordre, sourire avec une résignation chrétienne, chacun disait qu'avec le roi la campagne était perdue; et tout le monde prévoyait sa mort dans celle de ce père adoré. Les hommes étaient consternés en sentant que le saint allait échapper à la terre. Il faut lire les instructions qu'il laissa à son fils Philippe : on sent à chaque ligne que l'esprit du ciel l'animait déjà. Faible et agonisant il s'agenouilla devant son lit, et reçut le Saint-Viatique. Ensuite, étendu sur une couche de cendre, les bras croisés sur la poitrine, les yeux au ciel, il mourut répétant ce verset d'un psaume : « Seigneur, j'entrerai dans votre temple, et je glorifierai votre nom ! »

Les restes mortels de Louis furent déposés dans deux urnes funéraires. Ses entrailles furent le partage de Charles d'Anjou, son frère, roi de Sicile; les ossemens et le cœur restèrent entre les mains de Philippe III son fils. Ce jeune prince ayant voulu les envoyer en France, les chefs et les soldats ne consentirent point à se séparer de ce qui leur restait d'un si bon monarque. La présence de ce dépôt sacré, au milieu des croisés, leur paraissait une sauve-garde contre de nouveaux malheurs.

La mort du saint roi exalta la confiance des Sarrasins. Le deuil qu'ils remarquaient dans l'armée chrétienne, ils le prenaient pour du découragement et ils se flattaient de triompher de leurs ennemis; mais leurs espérances ne tardèrent pas à s'évanouir. Le roi de Sicile prit le commandement de l'armée, vu que Philippe était souffrant, et fit recommencer la guerre. La maladie qui désolait l'armée semblait avoir suspendu ses ravages, et les soldats, long-temps emprisonnés dans leur camp, se sentaient plus de force à la vue des périls de la guerre. Les Maures qui, peu de jours avant, menaçaient les guerriers Chrétiens de les exterminer ou d'en faire leurs esclaves, ne purent soutenir leurs attaques; souvent les arbalétriers suffisaient pour disperser leur innombrable multitude. Des hurlemens horribles, des bruits de timbales et d'autres instrumens annonçaient leur approche; des nuages de poussière, partis des hauteurs voisines, annonçaient leur retraite et dérobaient leur fuite. Dans deux rencontres, ils furent atteints et laissèrent un grand nombre des leurs étendus dans la plaine. Une autre fois leur camp fut enlevé et livré au pillage. Le roi de Tunis ne vit plus enfin de salut pour lui que dans la paix. Ses ambassadeurs vinrent plusieurs fois au camp de l'armée chrétienne, chargés de faire des propositions, et surtout de séduire le roi de Sicile par les plus brillantes promesses.

Enfin une trève de dix ans fut conclue, et termina la croisade par le retour de l'armée en Europe. Tous les prisonniers furent rendus de part et d'autre, et les Chrétiens qu'on retenait dans les fers mis en liberté. Le souverain de Tunis s'engageait à n'exiger des Francs aucun des droits imposés dans son royaume au commerce étranger. Le traité accordait à tous les Chrétiens la faculté d'habiter les états de Tunis, d'y bâtir des églises et même d'y prêcher la foi. Le prince Musulman devait payer un tribut de quarante mille écus d'or au roi de Sicile, et deux cent dix mille onces d'or pour les frais de la guerre, aux chefs de l'armée chrétienne.

## V.

### DERNIÈRES DYNASTIES AFRICAINES.

On ne peut s'empêcher de reconnaître que le triomphe des Almohades dans le Maghreb fut celui de la race Berbère sur les Arabes. Ces nouveaux vainqueurs se montrèrent moins généreux que leurs devanciers, et leur joug pesa assez rudement sur le pays. C'est de cette époque que date cette teinte de férocité que l'on remarque dans la politique des gouvernemens barbaresques. Cependant, Abd-el-Moumen avait introduit dans le sien quelques formes qui témoignent des institutions assez avancées. Un sénat à peu près indépendant y traitait de toutes les affaires qui intéressaient directement la nation. Dans la suite Edrys I[er] répudia même les croyances de l'islamisme. Il combattit avec vigueur les Arabes partisans des Almoravides, et fit tomber dans une occasion 8,000 têtes, et dans une autre 1,400. Il exécuta fidèlement les promesses qu'il avait faites aux chrétiens; sa propre croyance était une sorte de christianisme grossier, car il déclara qu'il n'y avait point d'autre *Mahady* ou Messie véritable que Jésus-Christ. Mais tous ces symptômes d'idées plus avancées s'évanouirent bientôt à la chûte de cette dynastie (1269).

Les états qui surgirent après ce démembrement furent gouvernés par d'autres familles Berbères, à qui leur rudesse primitive avait donné plus de force et de vitalité. Nous ne pouvons faire marcher de front tant d'histoires particulières. D'ailleurs, la réserve des écrivains et la rareté des monumens sont pour nous ici un obstacle insurmontable. Il nous suffira de recueillir les données les plus certaines sur les origines de ces familles, et les faits qui intéressent plus particulièrement l'Algérie.

Quelques traditions berbères font remonter l'origine de cette race à Berr, fils de Mazyg, fils de Chanaam, fils de Cham. Le nom du fondateur perpétué dans sa famille serait un indice assez probable de la vérité de cette filiation. Cette nation serait donc comme autochtone et n'aurait point reçu d'altération notable depuis les temps diluviens. A ce point de vue, les branches qui en sont dérivées eussent été toujours le résultat de la division naturelle des groupes nombreux. Ils auraient peuplé surtout les contrées de l'Atlas, d'où, par des rameaux successifs, ils se seraient répandus sur la côte et même dans l'Andalousie.

Mais on est plus fondé à croire, sur l'autorité des anciens et des Arabes, que le nom de Berbères tire son origine de cette désignation de *Barbares* que les Grecs et les Romains donnaient à tous les peuples étrangers. Hérodote l'applique surtout aux populations de l'Afrique, et elles l'ont conservé parce qu'elles furent presque toujours envahies par ces deux peuples conquérans. Quant à la race elle-même, elle est descendue, selon toute apparence, de cinq tribus arabes du Yemen qui émigrérent vers l'occident sous la conduite du roi Ifriqui. (*Voy. ci-dessus*, *pag.* 31). Celles de ces familles qui ont laissé le plus de souvenirs historiques sont les Zénètes issus de Zénétah, les Senehadgiens de Senehedgah, les Massmoudiens de Massmoudah.

On évalue à plus de six cents tribus habitant l'Atlas la nombreuse suite des cinq souches primordiales des Berbères. Cette multiplicité dut occasionner entre elles des guerres fréquentes, et facilita par les rivalités qui s'éternisaient, l'établissement de tous les conquérans qui envahissaient le pays. Leur importance historique ne date réellement que du commencement du VIII$^{e}$ siècle. A cette époque, les Berbères qui avaient résisté vigoureusement aux Arabes, les suivirent ou les dévancèrent même dans leurs expéditions en Espagne, car trente-deux tribus et vingt-cinq scheiks contribuèrent à cette conquête. Depuis lors leur influence s'accrut dans le pays, et ils furent même prépondérans à la chûte des Almohades.

Dans cette lignée composée de tant de rameaux divers, la puissance appartint à quelques branches qui surent trouver plus d'espace pour se déployer. Ainsi, les ZÉNÈTES produisirent presque toutes les dynasties qui régnèrent à Fez et à Tlemcen, au nombre desquelles il faut compter les Merynites qui renversèrent les Almohades; les SENHEGAHDIENS donnèrent naissance aux Almoravides de Maroc, aux Zeyrytes d'Aschyr et aux Hammadytes de Bougie; enfin, les MASSMOUDIENS élevèrent les Almohades, et, après eux, la famille des Hafsites qui occupa Tunis et Bougie. — Les deux autres tribus primitives ont eu beaucoup moins d'éclat.

A l'époque où nous sommes parvenus (1270. — Hég. 669), le Maghreb Aousah (Algérie actuelle) va former quatre états indépendans dont les villes principales seront Tlemcen, Tenez, Alger et Bougie. Cette dénomination de Maghreb a disparu avec les restes de la puissance arabe.

Tenez et Alger ont encore peu d'importance. Toutefois, cette dernière ville élevée sur les ruines de la colonie d'Icosium a pris quelques accroissemens depuis la conquête des Arabes, et a reçu le nom d'*Alger*, corruption d'*Al-gézaïr* qui signifie *les îles*, à cause de deux îlots situés à ses pieds.

Tlemcen appartient à une branche des Zénètes, les Zyanytes qui ont conquis cette ville et son territoire en 1248 sur les Almohades. Leur roi Rahmiramiz est le plus puissant de la contrée.

Bougie relève du roi de Tunis. Tunis est occupée par les Hafsites dont le chef l'avait obtenu (1205) des Almohades à titre de gouvernement. Cette dynastie sut s'y rendre indépendante et s'y maintenir pendant plusieurs siècles. Peu d'années après l'expédition de saint Louis, le roi Omar détacha (1276) de sa souveraineté les provinces de Bougie et de Constantine dont il fit deux nouveaux états pour ses enfans. Des guerres atroces s'élevèrent entre ces princes; l'un d'eux demanda du secours au roi d'Aragon lui promettant tribut en échange de ce service; mais ses sujets révoltés investirent son palais, le massacrèrent, et réunirent son royaume à celui de son frère qui continua d'en tenir le siége à Bougie.

Ces quatre états se maintinrent dans la paix pendant plusieurs siècles, chaque roi réglant sa conduite sur celle de ses prédécesseurs. Mais le roi de Tlemcen ayant enfreint ces réglemens, About-Ferez, roi de Tenez, devenu très puissant et en même temps fort ambitieux, saisit cette occasion pour commencer la guerre. Il prit la ville de Bougie, et poussa ses conquêtes avec tant de rapidité que le roi de Tlemcen fut obligé de se soumettre à une paix désavantageuse. Les conditions furent que le roi de Tenez demeurerait en possession de ses conquêtes, et que celui de Tlemcen serait son tributaire. Cet accommodement fut maintenu jusqu'à la mort du roi de Tenez qui partagea ses états entre ses trois fils. L'aîné eut Tenez, le second Djigelli, et le troisième Bougie. Ce dernier, nommé Abdallah-ben-Aliz, fit la guerre au roi de Tlemcen et le succès répondit à sa valeur. Cet événement porta les sujets d'Alger qui étaient depuis long-temps tributaires du roi de Tlemcen, à se soustraire de l'obéissance d'un si faible protecteur pour déférer leur tribut au roi de Bougie. Ils crurent que ce dernier, devenu plus puissant, serait mieux en état de les défendre contre les attaques du dehors. Toute la côte septentrionale aurait sans doute subi le joug de ce prince, si l'Espagne, comme nous le verrons bientôt, ne fût intervenue avec une puissante armée.

## VI.

### LES MAURES CHASSÉS D'ESPAGNE.



Les rivalités des Arabes et des races africaines, sources de tant de révolutions dans le Maghreb, ne furent pas moins funestes à leur établissement en Espagne. Le triomphe des Almorades substitua ici comme en Afrique des dynasties Berbères aux princes Almoravides et aux familles qui avaient tenu si longtemps pour les Ommiades du khalifat de Cordoue. La maison des

Amerytes qui produisit les Almanzor et les Abderrahman, après avoir géré des gouvernemens et des visirats au nom des khalifes, obtint dans Valence la puissance souveraine (de 1031 à 1078), et fraya la route à plusieurs chefs de tribus nés de l'Afrique. Les Abadytes ou Beni-Abed, *fils d'Abed*, jetèrent un grand éclat pendant quatre générations sur le trône de Séville; et les Beni-Dzinnoun sur celui de Tolède. Des guerres cruelles troublèrent tous ces états et facilitèrent aux princes chrétiens les conquêtes qu'ils firent sur les musulmans. Cette lutte héroïque de huit siècles, où l'islamisme fut refoulé pied-à-pied jusques dans Grenade, puis extirpé de l'Espagne et rejeté enfin en Afrique, aurait eu peut-être des résultats bien funestes pour les Chrétiens, si des divisions intestines n'eussent paralysé les efforts des Maures. Le désastre d'Alarcon eût été suivi sans doute de nombreux revers, et la journée de Tolosa n'eût jamais été appelée par les Arabes la *Bataille du Châtiment*.

Le dernier épisode de ces sanglantes querelles, qui ruinèrent le khalifat d'Occident, éclata dans Grenade entre les Zégris et les Abencerrages, peu de temps avant le triomphe définitif de Ferdinand-le-Catholique. La farouche tribu des Zégris descendait des Zeyrites, rois Berbères d'Aschyr et de Kairoan, dont la monarchie avait disparu devant celle des Almohades. Les Abencerrages rattachaient au contraire leur origine à une illustre et puissante famille Arabe. Une légende, ou plutôt une épopée tout entière, nous a retracé les touchans événemens qui terminèrent leurs fatales discordes. Abou Abdallah, dont le nom a été transformé en celui de Boabdil, venait de monter sur le trône de Grenade. Son avénement, qui était un triomphe pour les Zégris, fut célébré par des fêtes magnifiques. Malheureusement elles amenèrent d'horribles exécutions. Les Zégris, farouches et vindicatifs, ourdissent une conspiration contre les Abencerrages, et pendant que ces derniers, vaillans et loyaux chevaliers, sont absens pour une expédition de guerre, on accuse leur chef d'avoir séduit la reine Alfaïma. Boabdil, dans sa fureur jalouse, jure l'extermination de toute la tribu. Quand les Abencerrages reviennent à Grenade, il les fait appeler un à un dans la cour des Lions au palais de l'Alhambra. Trente-six d'entre eux tombent successivement sous le fer de Zégris; mais leurs frères, avertis de la trahison, forcent les portes extérieures et font un grand carnage des Zégris; puis ils abandonnent Grenade, et vont à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, où ils reçoivent le baptême. Grenade fut assiégée bientôt après par les Chrétiens.

Quelques fictions qui aient embelli ce récit, on n'en doit pas moins conclure qu'il est fondé sur un événement d'un haut intérêt. Quant à la part de la vérité, nul ne peut la démêler aujourd'hui.

Il ne restait plus pour compléter la ruine de la puissance Maure, qu'à prendre Grenade. Ferdinand parut en vue de cette grande cité (1491), avec cinquante mille fantassins et dix mille chevaux. La force de la place et le fanatisme du peuple faisaient présager un siége long et sanglant. Quelque temps s'écoula avant qu'elle pût être réellement investie; mais enfin il coupa toutes ses communications avec les montagnes d'où elle tirait ses subsistances, et il attendit patiemment l'effet inévitable de la famine. Toutefois, des luttes terribles s'engagèrent aussi dans l'espace qui s'étendait entre les retranchemens du camp et les murs de la ville, et elles se terminaient toujours par la déroute des Musulmans. Les privations que ces derniers avaient à subir les poussèrent d'abord à murmurer, puis à menacer de la mort leur souverain. Abou Abdallah convoqua un conseil où la reddition de la place fut résolue. La proposition en fut faite au vainqueur qui posa les articles du traité avec d'assez grandes garanties pour les Maures. Vainement la populace irritée menaçait d'ensevelir Grenade sous ses ruines; le roi de l'avis de ses scheiks la livra à Ferdinand, même avant le temps convenu.

Ce fut le 4 janvier 1492, au lever de l'aurore, qu'Abou Abdallah, après avoir envoyé sa famille et ses trésors dans les montagnes des Alpujarras, s'avança, accompagné de cinquante cavaliers, au devant de Ferdinand qu'il salua comme son seigneur. Les clefs de la ville lui furent remises par le ministre qui en était détenteur; les Chrétiens entrèrent, et leurs étendards furent aussitôt plantés sur les tours de l'Alhambra et sur toutes les fortifications de la place.

Abdallah était sorti de Grenade par une des portes de l'Albaycin. Il n'eut point le courage de rentrer dans son ancienne capitale. Il fut tellement frappé de douleur à la vue des belles campagnes qu'il allait traverser pour la dernière fois, qu'il supplia son vainqueur d'ordonner que personne ne passât désormais par cette porte fatale; Ferdinand la fit murer. Lorsque ensuite il prit la route des Alpujarras, le cœur brisé, et jetant un dernier regard sur les tours de son palais qu'il laissait à son vainqueur, sa mère, la sultane Zoraya, laissa tomber sur lui ces accablantes paroles: « Des larmes de femme pour la perte d'un royaume te conviennent bien, à toi, qui n'as pas eu le courage de le défendre en homme! » Il ne resta pas long-temps en Espagne; il vendit ses domaines, et se retira en Afrique où il mourut dans une bataille, en défendant le trône de son parent, le roi de Fez. Deux princes de sa famille restèrent dans la Péninsule, ils embrassèrent le christianisme, et furent comblés d'honneurs et de richesses par leur nouveau souverain.

Après la soumission de Grenade, la résolution fut prise dans le conseil de Ferdinand de convertir ou d'expulser les Maures; mais leur nombre, l'assistance qu'ils pouvaient recevoir d'Afrique, et l'état encore peu fixé des nouvelles conquêtes retardèrent son exécution. Néanmoins en 1499, Ferdinand entra sérieusement dans la ligne qu'il regardait sans doute comme celle de son devoir. Il confia cette mission à deux éminens prélats, Ximénès Cisnéros, archevêque de Tolède, son principal ministre, et Fernando de Talavera, métropolitain de Grenade. Quoique animés d'un zèle égal pour la conversion des Infidèles, leurs caractères étaient bien différens: le premier était rigide et inflexible dans ses mesures, l'autre doux et conciliant; l'un avait recours à la force, l'autre à la persuasion. En choisissant deux

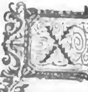


Ximénès.

instrumens si opposés, l'on voulait sans doute que la douceur de don Fernando fût fortifiée par la décision de Ximénès, et que l'influence du missionnaire trouvât un appui efficace dans la rigoureuse fermeté de l'homme d'état. L'on avait hâte de ramener l'Espagne à l'unité de doctrine comme elle était rentrée dans l'unité de gouvernement, et s'il fallait même en venir jusqu'à violer la capitulation et expulser ce peuple, on croyait devoir l'exécuter. Triste préoccupation qui causa de grands maux à l'Espagne, car le temps aurait amorti sans aucun doute la haine réciproque de ces deux races, et la sévérité dont on usa envers les Maures les obligea d'emporter leurs richesses et leur industrie.

## VII.

### MINISTÈRE DE XIMÉNÈS.



iménès est un des génies les plus élevés que la politique moderne ait produits. Jamais faible sujet n'accumula sur sa tête tant de dignités, d'honneurs, de puissance et de responsabilité, et jamais homme d'état n'usa de cette immense influence avec autant d'abnégation, d'humilité et de désintéressement. Simple moine, il devint archevêque de Tolède, primat, grand chancelier

de Castille, inquisiteur général, cardinal, confesseur de la reine Isabelle, ministre de Ferdinand-le-Catholique et régent d'Espagne pour Charles-Quint. Comme Richelieu il opéra une révolution pacifique dans un grand royaume, il le ramena à l'unité, il commanda des armées et des flottes, et fit triompher l'étendard des chrétiens sur les bannières des infidèles; mais bien différent en cela du ministre de Louis XIII, il n'aima point le pouvoir pour le pouvoir lui-même; sa rigueur inflexible ne dégénéra jamais en vengeance; il pardonna à ses assassins, il refusa même long-temps les charges éminentes dont on l'accabla, jusqu'à ce qu'enfin il lui fallut obéir à des ordres formels. Toutefois, comme le caractère de l'homme, quelque généreux qu'il soit, subit d'inévitables écarts, Ximénès oublia les maximes d'état et demeura trop exclusivement dévoué aux idées d'un prosélytisme ardent, dans les ressorts qu'il employa pour convertir les Maures, et dans les rigueurs dont il accabla ceux qu'il ne pouvait ramener à lui.

Fernando de Talavera suivit, pendant huit années, les voies d'une sage modération. Il fit venir les *alfaquis* ou docteurs Musulmans, discuta avec eux les principes de la foi, et les renvoya souvent chargés de présens. Soit persuasion, crainte ou intérêt, la plupart d'entre eux abandonnèrent leur ancienne religion et consentirent non seulement à être baptisés, mais à devenir les instrumens de la conversion de leurs frères. Leur exemple eut un grand effet; des milliers de Maures demandèrent leur admission dans l'église, et un bien plus grand nombre encore les eût imités sans le zèle immodéré de Ximénès qui occasionna des désordres effrayans dans le quartier de l'Albaycin en faisant emprisonner quelques récalcitrans. Ceux-ci ne voulurent point se laisser séduire par ses caresses ni intimider par ses menaces; de là, une insurrection qui ébranla Grenade pendant plusieurs jours et se serait même étendue fort loin sans l'intrépidité du cardinal. Il était assiégé dans son palais, et sa bonne contenance imposait aux révoltés; on allait mettre le feu à des matières combustibles entassées à la porte, quand un de ses affidés leur représenta que la vengeance de Ferdinand ne connaîtrait point de bornes s'ils se portaient à de telles extrémités. Cette multitude furieuse abandonna sa proie, mais ne déposa point les armes. Ferdinand en personne marcha pour comprimer la révolte. Il poursuivit les Maures au cœur de leurs montagnes, les contraignit à se soumettre et à remettre les places dont ils s'étaient emparés. Des missionnaires furent envoyés partout où il y avait un village mahométan, pour prêcher la nécessité d'une conversion immédiate. Ils étaient appuyés par des troupes qui dispersaient les attroupemens, saisissaient les familles attachées à l'islamisme et les dirigeaient vers les côtes, afin de les contraindre de s'embarquer pour l'Afrique. Des villes entières terrifiées se soumettaient à la foi chrétienne pour échapper à la proscription. Le baptême s'administrait sur des centaines de têtes à la fois; l'eau sainte et le temps ne suffisaient pas pour les cérémonies. Des conversions ainsi opérées ne pouvaient être durables. L'année suivante, les montagnards indépendans se révoltèrent de nouveau, et les chrétiens furent massacrés. Enfin, après une lutte vingt fois renouvelée, un décret irrévocable d'expulsion fut prononcé contre les sectateurs obstinés du prophète, et la plupart d'entre eux dirent un éternel adieu à cette terre qui les repoussait de son sein.

On évalue à un million d'individus le nombre des Maures qui se réfugièrent en diverses fois sur la côte d'Afrique. Ce fut la ruine de l'industrie, des arts et de l'agriculture en Espagne, car ils formaient la partie la plus intelligente et la plus laborieuse de la population. Cette désastreuse mesure ne doit être attribuée qu'à la rigueur de Ximénès. Elle fut sans doute motivée par de hautes raisons d'intérêt religieux; c'est une excuse aux yeux du croyant, mais c'est un tort envers l'humanité.

## VIII.

### EXPÉDITION D'ORAN.



Chassés d'Espagne, les Maures portaient encore ombrage à Ximénès. Il conçut le dessein de les poursuivre jusques sur le sol d'Afrique, et de conquérir sur cette côte de riches colonies à sa patrie. Il se ménagea des intelligences dans Oran, et quand il fut assuré que cette ville ne pourrait tenir contre ses attaques, il exposa ses vues à Ferdinand. Ce prince, entraîné alors dans les guerres d'Italie, refusa d'abord d'acquiescer au désir de son ministre. Mais quand ce dernier lui eut fait connaître les chances de réussite qui lui étaient offertes, et qu'il se fût engagé même à faire de ses propres fonds toutes les avances d'argent et de munitions nécessaires pour cette entreprise, sans en exiger le remboursement si elle ne réussissait pas, Ferdinand, vaincu par cette volonté de fer, lui donna son consentement. Tout le clergé d'Espagne ouvrit ses trésors pour coopérer à cette nouvelle croisade. Une flotte fut rassemblée dans le port de Carthagène. Elle se composait de quatre-vingts bâtimens de transport, que devaient escorter dix gros vaisseaux de guerre. L'effectif de l'armée se portait à dix mille fantassins et quatre mille cavaliers. Ximénès, tout en se considérant comme l'ame de ce vaste corps, en avait donné le commandement à Pierre de Navarre et à Jérôme Vianelli, hommes audacieux, vraiment propres à un coup de main, qui avaient commencé par être pirates et qui méritaient bien la réputation de vaillans capitaines que toutes les nations leur donnaient.

Mais ce ne fut pas sans peine que Ximénès parvint à imposer à cette armée et à de pareils chefs sa propre direction et son patronage suprême. Il passait des revues, montait à cheval, prescrivait d'importantes mesures; mais on répugnait à marcher sous les ordres d'un moine; car Ximénès, au sein des grandeurs, conservait le froc de bure sous la simarre de cardinal. La cour du prélat excitait une sorte de risée, et l'on se demandait si c'était bien là l'état-major qui devait

guider les soldats. Les murmures, les sarcasmes ne tarissaient pas; tout autre que Ximénès eût succombé sous de pareils traits. Le désordre augmenta encore et alla jusqu'à la sédition. Au moment où il fallut s'embarquer, la désertion fit des progrès funestes, l'expédition faillit manquer par ce mécontentement de mauvais aloi. Mais Ximénès n'était pas homme à reculer. Il fit pendre quelques mutins, répandit l'argent à profusion dans la troupe, et ramena par ses promesses les officiers principaux que la contagion et l'exemple avaient même entraînés.

Ce fut le 16 mai 1509 que la flotte appareilla enfin avec un vent favorable et gagna la pleine mer. Le lendemain au soir elle était déjà sur la côte d'Afrique, devant le port de Mers-el-Kébir, qui dessert la ville d'Oran. Mers-el-Kébir avait déjà été pris par les Espagnols en 1504, et cette circonstance devait singulièrement favoriser la nouvelle expédition. Le débarquement eut lieu la nuit, sur l'ordre même de Ximénès qui ne voulait point laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître. A mesure que les troupes prenaient terre, elles se formaient en ordre de bataille, prêtes à surprendre Oran au lever du jour. Ximénès sortit de son galion revêtu de ses ornemens pontificaux; il bénit l'armée et parcourut les rangs, précédé de sa croix archiépiscopale que portait un religieux de son ordre. Des banderolles flottantes attachées à tous les drapeaux laissaient lire comme présage de la victoire ces paroles qui avaient autrefois assuré l'empire du monde à Constantin : *C'est par cet étendard que vous vaincrez*. Le prélat voulait rester au milieu du corps de bataille afin de partager les périls des soldats et les animer par sa présence; mais on lui adressa tant d'instances pour l'engager à se retirer, qu'il céda à ce désir et alla s'enfermer dans la citadelle de Mers-el-Kébir, d'où l'on pouvait du reste dominer l'action.

Cependant, les Maures qui avaient eu à peine le temps de faire quelques dispositions pendant la nuit, aperçurent, des hauteurs voisines, l'armée chrétienne qui commençait à marcher en bon ordre sur Oran. Ils s'avancèrent avec impétuosité, et leur cavalerie qui était beaucoup plus nombreuse que celle des Chrétiens, engagea le combat en poussant de grands cris. Elle fut reçue piques baissées, avec un silence qui avait quelque chose de terrible, et elle revint ainsi plusieurs fois à la charge, sans pouvoir entamer les bataillons d'Espagne. Enfin, l'artillerie des vaisseaux et du fort de Mers-el-Kébir fit un furieux ravage parmi les infidèles, leur ardeur en fut ralentie, et les Chrétiens profitèrent de leur avantage pour les repousser au centre, et emporter la hauteur. La vue d'Oran qui de là se déployait en face redoubla le courage des assaillans, et alors une mêlée générale s'engagea dont le déplacement successif amena les combattans jusques sous les murs de la ville. La porte qui conduisait à Tlemcen était gardée par deux maures et un juif vendus depuis long-temps aux agens de Ximénès. Ils l'ouvrirent à l'instant même où se présenta un bataillon espagnol, qui avait fait un grand détour, et comme tout homme en état de porter les armes était sorti pour grossir les rangs des défenseurs, nul ne se rencontra pour s'opposer à cette prise de possession.

Les canons de la ville tournèrent bientôt du haut des remparts pour foudroyer les Maures qui en protégeaient les approches. Découragés à cette vue, les armes leur échappent des mains, mais bientôt reprenant toute leur énergie, ils poussent des cris de rage et recommencent le combat. Pierre de Navarre, don Diégo, Vianelli, le comte d'Altamira, tous les chefs de l'armée espagnole opposent un courage calme à ces transports de fureur. On fait avancer le corps de réserve qu'une colline dérobait à la vue de l'ennemi, et dès lors l'action ne fut plus qu'une boucherie. Nulle issue pour les Musulmans : les portes de la ville étaient gardées par les soldats qui s'y étaient introduits, et les chemins extérieurs étaient au pouvoir des vainqueurs. Cinq mille Maures restèrent sur le champ de bataille, mais ils vendirent chèrement leur vie. Par leurs cris ils excitaient les habitans d'Oran à mourir comme eux. Des barricades furent formées dans chaque rue, et il fallut livrer vingt combats pour les enlever. Cette résistance désespérée exalta l'animosité des Espagnols. Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui se présenta à leurs yeux, faibles enfans et vieillards débiles; il n'y eut que les femmes qui s'étaient réfugiées dans les mosquées qui échappèrent à ce massacre. On dit que de toute la population d'Oran il ne se sauva que quatre-vingts hommes qui purent gagner la route de Tlemcen. Tout le reste avait péri ou fut fait esclave.

Ximénès était resté à Mers-el-Kébir, prosterné en prières tant qu'avait duré le combat. Il se rendit à Oran sur un galion afin d'éviter cette quantité de cadavres dont la terre était jonchée. L'abord de cette ville du côté de la mer est magnifique. Lorsqu'il vit sa conquête se présenter à lui sous ce bel aspect, et la pompe militaire, le fracas et les acclamations qui allaient l'accueillir à son débarquement, il répéta avec un profond sentiment d'admiration chrétienne ces paroles du Psalmiste: « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous qu'il faut attribuer cette gloire, c'est à votre nom qu'elle est due. » Mais en contemplant l'affreuse solitude où l'inhumanité des soldats avait plongé la ville, il ne put s'empêcher de verser des larmes et de se plaindre aux chefs de l'emportement général. Il aurait voulu gagner ces ames à la foi chrétienne, car c'était l'un des principaux motifs qui l'avaient guidé dans cette entreprise.

Il abandonna à l'armée tout le butin qui était immense, on l'évalua à plus de cinq cent mille écus d'or. Il ne réserva que quelques objets précieux qu'il envoya au roi Ferdinand avec la nouvelle de sa conquête, et plusieurs livres arabes qu'il destinait à la bibliothèque d'Alcala. Oran était alors une ville puissante et riche, que son commerce avait élevée à un haut degré de prospérité, et peu de cités en Espagne auraient pu lui être comparées. Elle fut ruinée par sa conquête et dépérit bientôt sous l'administration des Espagnols qui firent de vains efforts pour la repeupler. Vainement Ximénès y fonda plusieurs établissemens d'utilité publique, des hôpitaux, des colléges, des conseils de com-

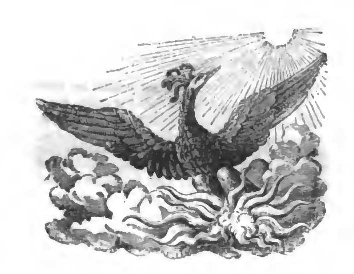
merce et d'agriculture, une oppression systématique y pesa sur les indigènes musulmans, et elle ne remonta plus à son premier éclat.

## IX.

### PRISE DE BOUGIE ET DE TRIPOLI.

Après la prise d'Oran, Vianelli et Pierre de Navarre proposèrent à Ximénès de continuer ses conquêtes sur la côte d'Afrique. On résolut d'attaquer d'abord Bougie qui venait d'acquérir une grande prépondérance par les succès d'Abdallah-ben-Aliz contre le roi de Tlemcen. On espérait qu'en étouffant ce foyer de la puissance africaine, le reste du pays suivrait facilement la loi du vainqueur. Ximénès les autorisa à poursuivre ces premiers succès, il leur laissa les troupes et les munitions considérables qu'il avait apportées d'Espagne, et il s'en retourna diriger la politique de Ferdinand.

Abdallah-ben-Aliz instruit par des émissaires du projet formé contre lui, fortifia Bougie et demanda du secours aux princes ses tributaires; mais l'étendue de ses possessions faisait ombrage à tous ses voisins, nul ne se présenta pour le soutenir contre l'ennemi commun. Il n'opposa que ses seules forces à Pierre de Navarre et il fut vaincu au premier combat. Les Espagnols occupèrent Bougie et firent de grands efforts pour s'y maintenir. L'année suivante (1510) le roi dépossédé ayant rassemblé une armée nombreuse de Berbères et d'Arabes, le général espagnol la tailla en pièces, et remporta une victoire des plus signalées. Fier de ce succès il alla attaquer Tripoli et s'en rendit maître. Tant de victoires le rendirent la terreur de toute l'Afrique; mais l'heure des revers allait sonner. Il fit une tentative sur l'île de Gelves, elle échoua; son armée y fut presque entièrement défaite par les Maures, Vianelli et un autre chef y furent tués. Obligé de se retirer en désordre sur Tripoli, il se dégoûta de cette guerre, et se retira à Naples où il mourut. Tripoli ne tarda pas à échapper aux Espagnols; Bougie demeura encore quelques années en leur pouvoir, mais cette ville leur fut enlevée en 1514 par Haruch Barberousse. De toutes leurs conquêtes, il ne leur resta qu'Oran qu'ils ont conservé jusqu'en 1792.



# LES DEUX BARBEROUSSE.

HARUCH LE CORSAIRE. — MORT DE SÉLIM-EBN-TÉMY. — MORT DE ZAPHIRE. — DERNIERS SUCCÈS D'HARUCH. — KHAYR-ED DIN.

## I.

### HARUCH LE CORSAIRE.

Haruch surnommé *Barberousse*, par les Espagnols, à cause de la couleur de sa barbe, était né à Mételin, petite île de la côte d'Asie, d'un rénégat Sicilien nommé Yacoub. Ce dernier avait long-temps exercé le métier de potier de terre ; il le quitta pour devenir pirate. C'était une magnifique époque pour se faire écumeur de mer. Les besoins du luxe, accrus par la renaissance des arts, donnaient un nouvel essor au commerce européen. Christophe Colomb et Vasco de Gama méditaient ces grandes découvertes d'outre-mer, qui devaient enrichir le vieux monde. On ne rêvait que fortunes improvisées, jouissances faciles, courses aventureuses, galions chargés d'or et d'argent. Quelle proie pour tout audacieux qui tenterait de rançonner le travail, de piller le marin trop confiant ! Maures, Turcs, rénégats infestèrent bientôt la Méditerranée. Une commune pensée les unissait dans leurs funestes entreprises : la haine des nations chrétiennes. Ils y furent fidèles, et l'Europe ne se ravisa qu'après trois siècles de déprédations.

Dès sa première jeunesse, Haruch suivit les traces de son père ; puis il se mit à faire la course en commun avec son jeune frère Khayr-ed-Din. Quoique un seul brigantin composât toute leur fortune, il ne leur en fallut pas davantage pour rendre leur nom redoutable dans la Méditerranée et sur la côte barbaresque.

Haruch, à peine âgé de treize ans, s'empara (1490) de deux galères appartenant au Pape. Au bout de huit années, les deux frères, grâce à leurs nombreuses captures, se trouvaient déjà à la tête d'une escadre de quarante galères, montées par d'autres pirates attirés par leur réputation. L'ambition et les richesses ne les séparèrent point. Le principal commandement appartenait, il est vrai, à Haruch ; mais, en son absence, Khayr-ed-Din exerçait une autorité égale à la sienne. Leur puissance navale les amena bientôt à devenir conquérans. Un port leur manquait pour mettre leurs prises en sûreté. Après une tentative infructueuse qu'ils dirigèrent sur Tunis en 1504, ils se rendirent maîtres de Djigelli,



Mort de Sélim-ebn-Témy.

sur la côte d'Afrique, non loin de Bougie. De ce point, ils ne tardèrent pas à s'étendre sur tout le littoral.

Cependant, les Algériens impatiens de secouer le joug des Espagnols et de s'affranchir du tribut qui pesait sur eux, profitèrent de la mort de Ferdinand, survenue en 1516, pour inviter les populations voisines à un commun effort. Ils appelèrent à leur aide Selim-ebn-Temy, scheik arabe des plaines de la Mélidja, renommé pour ses qualités militaires. Ce dernier se rendit à Alger à la tête d'une nombreuse troupe, composée des plus vaillantes tribus arabes et berbères. Il amenait avec lui sa femme Zaphire, dont les grandes qualités lui avaient concilié l'affection des siens, et son fils âgé d'environ douze ans. Il espérait faire de cette ville le centre de ses possessions, en l'arrachant à l'influence espagnole; et, afin de rendre plus efficaces ses attaques par terre, il dépêcha des envoyés à Haruch, l'invitant à opérer une diversion par mer. Haruch venait alors de tenter une expédition sur Bougie; il y avait échoué et avait même perdu un bras dans cette affaire. Les députés Algériens se rendirent à Djigelli où il s'était retiré, et en lui demandant son assistance, ils l'assurèrent d'une récompense proportionnée à l'importance du service qu'on attendait de lui. Haruch accueillit leur proposition comme un vrai corsaire; il espérait bien réparer à Alger son échec de Bougie.

Il expédia immédiatement dix-huit galères et trente barques à Alger, se proposant de marcher lui-même par terre, avec tous les Turs et les Maures qu'il trouva disposés à s'engager dans une entreprise si lucrative. Cette diligence de Barberousse remplit les Algériens d'espérance; ils le regardaient comme une puissance redoutable, et ils se flattaient d'acquérir par son aide la souveraineté sur tous les états de la contrée. Selim-ebn-Temy se porta à sa rencontre à deux journées de la ville. Il était accompagné des principaux habitans, qui rendirent à Haruch des honneurs dignes d'une ame plus haute. Ils le conduisirent en triomphe dans leur ville, aux acclamations du peuple. Ses troupes furent traitées avec la plus grande libéralité, mais elles en abusèrent bientôt. Enhardi par tant de soumissions, il forma le dessein de s'emparer d'Alger, et de faire naître une occasion favorable pour l'exécuter. Ses soldats commencèrent à agir en maîtres envers les habitans;

ils se livraient à des désordres qu'aucune autorité ne réprimait, et ils étaient même encouragés par leurs chefs, qui avaient le secret de Barberousse et qui considéraient déjà le pays comme conquis. Quant à lui, pour mieux tromper les Algériens, il fit mine de vouloir s'opposer sérieusement à l'ennemi. Il éleva une batterie à la porte qui regardait la mer, à environ cinq cents pas du fort espagnol. Mais son canon n'étant pas d'assez fort calibre, il battit la place sans aucun effet pendant un mois entier. Après quoi il renvoya cette attaque à un autre temps.

## II.

### MORT DE SÉLIM-EBN-TÉMY.



SÉLIM ne tarda pas à s'apercevoir de l'imprudence qu'il avait faite en demandant des secours à Barberousse. Ce dernier le traitait déjà d'une manière fort hautaine, et disposait du gouvernement de la ville sans le consulter. Les habitans irrités firent éclater leur mécontentement, et poussèrent ainsi Haruch aux dernières violences. Il résolut de se défaire de Sélim et de se faire proclamer par ses troupes, en profitant du trouble de cette exécution pour comprimer ceux qui essaieraient de résister.

Ce qui hâta l'exécution de son dessein, ce fut la violente passion qu'il avait conçue pour Zaphire. Il se flattait que devenue veuve et sans appui, et lui maître absolu du pays, il lui serait aisé d'en faire son épouse. Ce projet flattait aussi son ambition. Porté par le hasard au milieu de ce peuple, et sans considération réelle à cause de sa vie d'aventurier, il s'imagina que ce désavantage serait effacé par son alliance avec Zaphire qui tenait à une des plus hautes familles du pays. Il consolidait ainsi sa puissance, car il n'était pas probable que les autres princes et scheiks s'unissent jamais pour le renverser, lui, devenu l'allié de leurs familles, l'époux d'une femme dont les mérites feraient pardonner sa basse extraction.

Barberousse, rempli de ces pensées, dissimula quelque temps, afin d'endormir Sélim sur ses vues. Il annonça d'abord son départ prochain, entretint cette sécurité, imposa plus de circonspection à ses troupes. Par ces feintes manœuvres il obtint un accès plus facile dans les appartemens de Sélim, et il en profita pour épier toutes ses démarches, espérant le surprendre un jour, seul, sans défense, et dans la faiblesse d'une âme qui s'abandonne. Comme un tigre qui guette sa proie, il rôdait autour des avenues, frémissant et lançant de ses yeux des éclairs de colère et d'impatience qu'il réprimait aussitôt pour ne pas éveiller le soupçon. Enfin un jour où le prince était au bain sans gardes ni serviteurs, Haruch entre précipitamment dans la salle, se saisit d'un linge qui se trouve sous sa main et enveloppant rapidement la tête de sa victime, il étouffe ses cris, l'étrangle sous ses doigts nerveux, et en un instant lui arrache la vie. Il place ce cadavre dans l'attitude d'un homme tombé en défaillance et se retire sans être aperçu.

Un de ses affidés, Ramadan Shoulach, rénégat comme lui, fut le seul qui trempa dans ce meurtre, en veillant au dehors pour prévenir toute surprise. Dès que Barberousse reparut, les mains crispées encore par la force de l'étreinte et par les efforts convulsifs du mourant, Ramadan se hâta de rassembler quelques gens de service, avec lesquels Haruch rentra immédiatement dans la salle où venait de s'accomplir cette affreuse lutte, sous le prétexte de se baigner lui-même selon sa coutume. A la vue du corps inanimé de Sélim, une feinte surprise éclata sur son visage, et bientôt tout retentit de ses cris hypocrites et de ses lamentations. On débita que, selon toute apparence le prince s'était évanoui, et qu'il était mort faute de secours. Au milieu du trouble et de la consternation causés par cet événement, Haruch donna des ordres pour que ses troupes prissent les armes sans délai. Les Algériens, persuadés qu'il était le meurtrier, et craignant que ses mauvais desseins ne s'étendissent sur eux, se renfermèrent dans leurs maisons. Cette conduite timide laissa les soldats étrangers maîtres de la ville. Ils firent à Barberousse une escorte imposante et le promenèrent à cheval avec pompe, en le proclamant roi d'Alger.

Le fils de Sélim, persuadé que le pirate lui préparait le sort de son père, se retira secrètement à Oran, accompagné de deux seuls domestiques. Il s'y mit sous la protection de l'Espagne, et fut reçu du marquis de Gomarez, gouverneur de la place, avec tout l'intérêt qu'on devait porter à son triste sort.

Barberousse, ainsi établi sur le trône d'Alger, fit réparer les fortifications de la citadelle, et y mit une forte garnison avec l'artillerie nécessaire. Il fit aussi battre monnaie en son nom.

Le peuple ne fut pas long-temps sans ressentir tout le poids de sa tyrannie. Haruch fit étrangler tous ceux qu'il craignait ou qu'il soupçonnait d'être ses ennemis. Il extorqua de grosses amendes de ceux qui furent accusés d'avoir caché leur argent. Puis il tourna ses efforts contre l'extérieur, et c'est alors que fut régularisée par une sorte de discipline hardie, cette piraterie déjà si formidable aux vaisseaux chrétiens.

## III.

### MORT DE ZAPHIRE.



ZAPHIRE, prisonnière dans son palais, se voyait en la puissance de l'assassin de son époux, exposée à ses violences et à ses caprices. Pour les prévenir, elle s'arma d'un poignard qu'elle portait toujours sous sa robe, résolue de le plonger dans le sein du pirate, ou de le tourner contre elle-même s'il échappait à ses coups. Mais Haruch, en proie à toute l'effervescence de la passion, prit l'attitude du respect pour calmer cette douleur qui s'exhalait par des transports si vifs. Il ordonna qu'elle fut servie avec les plus grandes marques de déférence, espérant que



Mort de Zaphire.

le temps triompherait de son aversion. Zaphire, reconnut bien que ses malheurs étaient sans remède, et que vouloir venger la mort de Sélim serait une entreprise impossible. Elle sollicita la faveur de s'en retourner dans sa patrie. Mais Barberousse était occupé de pensées bien différentes. Il osa alors manifester son amour, et fit comprendre à sa captive qu'il la destinait à partager sa couche et qu'elle n'échapperait pas à son amour.

Une scène effroyable se passa entre eux, triste présage de la catastrophe qui devait être le dénoucment de ce drame. Zaphire puisa dans son indignation assez de forces pour lui reprocher en face le meurtre de Sélim, et elle lui demanda si le sang de sa victime n'arrêterait pas ses odieuses poursuites. Haruch déjà troublé par la passion, resta muet à cette accusation foudroyante. Puis reprenant son audace il allait se précipiter sur l'infortunée pour l'étouffer entre ses bras, lorsque ses femmes l'arrachèrent mourante et la sauvèrent de sa fureur.

Haruch pour échapper à cette terrible inculpation qui le compromettait aux yeux des Algériens et de Zaphire, dont les partisans étaient nombreux et dévoués, avisa avec Ramadan Shoulach aux moyens de faire dévier les soupçons. Il lui déclara sans détour qu'il fallait trouver un certain nombre de victimes pour faire illusion au peuple. C'était une sanglante comédie qu'ils allaient jouer; ils la conçurent froidement et l'exécutèrent de même.

Ramadan fit publier que le roi était informé que Sélim avait péri d'une mort violente et qu'on le soupçonnait injustement d'en être l'auteur; qu'ainsi il était ordonné à ceux qui auraient quelque connaissance de l'assassin et de ses complices de le déclarer, sous peine d'affreux chatimens. Il promettait en même temps une forte récompense aux délateurs. Bientôt après, un homme sans aveu, gagné par Ramadan avança qu'un arabe, domestique du jeune prince réfugié à Oran, lui avait révélé avant son départ les noms de ses complices au nombre de trente. Il ajouta qu'ils s'étaient engagés par serment à souffrir la mort plutôt que de trahir le secret, dans le cas ou les projets de Barberousse eussent échoué. Ce misérable reçut le prix convenu pour son infâme déposition, mais l'usurpateur redoutant les suites d'une in-

discrétion lui fit couper la langue pour s'assurer de son silence. Les trente complices prétendus furent conduits en présence de Barberousse par Ramadan, qui les avoit recrutés dans les rangs les plus dégradés de la soldatesque, en leur donnant l'espoir de la fortune et de l'impunité. Ces malheureux répondirent à tous les interrogatoires suivant leurs instructions et furent étranglés sans merci. Ramadan eut le même sort.

Barberousse que ce dernier acte de barbarie avait mis à l'épreuve de tous les remords, crut avoir levé les derniers obstacles qui s'opposaient pour triompher de la résistance de Zaphire. Pour donner une marque plus éclatante de sa prétendue justice et de son innocence, il fit clouer aux murs de son palais les têtes de ceux qu'on avait étranglés, et trainer leurs corps hors de la ville ; en même temps il faisait répandre des bruits favorables à sa justification.

Mais Zaphire trop pénérante pour se laisser séduire par de tels stratagèmes persista dans sa haine, témoignant tout ce qu'elle éprouvait d'horreur pour de telles cruautés. Barberousse ne garda plus de mesure, et voulut assouvir par la force sa brutale passion. Cette courageuse princesse le prévint, et lui lança un coup de poignard qu'il reçut dans le bras en garantissant sa poitrine. Il se retira un instant pour faire bander sa plaie et donner ordre qu'on s'emparât de l'infortunée. Mais Zaphire en profita pour avaler un poison subtil qui produisit immédiatement son effet.

Barberousse se vengea sur les femmes de Zaphire. Elles furent toutes étranglées et inhumées secrètement avec leur maîtresse. On répandit le bruit qu'elles s'étaient sauvées déguisées.

## IV.

### DERNIERS SUCCÈS DE HARUCH.

Pendant ces tristes événemens, les soldats de Barberousse qui se voyaient le soutien d'un pouvoir aussi compromis, continuaient leurs excès. Les habitans les souffraient, mais avec la vengeance dans le cœur. Ils étaient continuellement exposés aux insultes de cette milice, qui leur enlevait leurs effets les plus précieux, et les dépossédait même de leurs maisons de campagne et de leurs jardins.

Telles étaient les calamités de ce peuple, qui, peu auparavant, avait appelé Barberousse pour le protéger contre les Espagnols, et en repousser les invasions. Les Espagnols étaient néanmoins des maîtres beaucoup plus traitables ; et si les Algériens avaient eu recours aux Turcs pour les chasser, c'est qu'ils détestaient plus leur religion que leur gouvernement. Aussi s'adressèrent-ils, pour se délivrer de l'oppression turque, à ces mêmes Espagnols qu'ils regardaient peu auparavant comme leurs plus implacables ennemis.

Les plus influens des Algériens envoyèrent une députation secrète aux Arabes des plaines de la Métidja dont le prince, Sélim-ebn-Témy, leur avait déjà rendu des services qu'ils avaient récompensés de la dignité souveraine. Le motif de cette ambassade était d'engager ce peuple à se joindre à eux pour venger la mort d'un prince qui avait été également cher aux deux nations, et pour éteindre une tyrannie qui, avec le temps, pouvait s'étendre jusqu'au cœur de la province. Ils trouvèrent aussi le moyen d'entretenir une correspondance secrète avec le gouverneur du fort espagnol. On convint avec lui de faire un massacre de tous les Turcs, et de remettre Alger sous la protection de l'Espagne. Le jour étant choisi pour cette entreprise, il fut convenu qu'un grand nombre de Maures ayant des armes cachées sous leurs robes, porteraient leurs fruits et leurs herbes au marché, comme à l'ordinaire ; que d'autres en même temps mettraient le feu aux galères de Barberousse ; que les Turcs étant sortis de la ville pour aller éteindre l'incendie, on fermerait les portes sur eux ; que les soldats du fort espagnol attaqueraient les Turcs dans des barques armées, pendant que le canon de la ville jouerait sur eux. Mais les conjurés étaient en trop grand nombre, et Barberousse trop vigilant. L'usurpateur, persuadé que les Algériens méditaient sa perte, soupçonna la conspiration. Il dissimula néanmoins; mais pour faire avorter tout projet, il doubla les gardes des portes, et en plaça auprès des galères, sous prétexte de les mettre à couvert des entreprises des Espagnols. Cependant les Algériens, assez peu avisés pour ne pas voir que leur dessein était découvert, en remirent tranquillement l'exécution à une occasion plus favorable.

Barberousse eut bientôt occasion d'assouvir sa vengeance. Un jour qu'il allait à la mosquée, accompagné de son escorte, plusieurs des citoyens entrèrent après lui pour faire leurs dévotions. Il ordonna sur-le-champ de fermer les portes. L'édifice fut entouré d'abord de soldats turcs, qui en défendirent l'approche aux Algériens. Alors, Barberousse, après quelques vifs reproches sur la conspiration, fit couper la tête à vingt des principaux citoyens, jeter leurs corps dans les rues, et confisqua leurs biens. Cette exécution jeta tant de terreur dans la ville, que les habitans n'osèrent plus rien entreprendre.

Cependant le fils de Sélim, resté à Oran, était toujours animé du désir de venger les désastres de sa famille. Il profita d'une expédition que Haruch dirigea contre Bougie, pour lui susciter de puissans ennemis. Il avait communiqué un plan au marquis de Gomarez, pour mettre la ville d'Alger entre les mains des Espagnols. Il offrit de commander les troupes qu'on fournirait pour cette expédition, répondant du succès sur sa tête. Ses instances furent si vives auprès de ce gouverneur, qu'il en référa au cardinal Ximénès. Ce ministre approuva le projet, et en 1517, le roi d'Espagne fournit une flotte avec dix mille soldats, commandés par don Diego de Vera. Elle était destinée à délivrer Alger de la tyrannie de Barberousse, et à remettre le jeune Sélim sur le trône de son père. Ce prince, qui devait conduire l'entreprise, avait avec lui quelques Arabes expérimentés, qui avaient suivi sa fortune. Il fut joint dans le pays par d'autres de ses



Kayr-ed-Din Barberousse.

adhérens. On fit lever avec succès le blocus de Bougie, mais la flotte arrivée à la vue d'Alger, fut dispersée par une tempête qui en jeta la plus grande partie contre des rochers. Le peu d'Espagnols qui purent gagner le rivage furent ou assommés par les Turcs, ou jetés dans un esclavage pire que la mort.

Le mauvais succès de cette entreprise ne fit qu'augmenter l'orgueil et la confiance de Barberousse. Il se crut invincible, puisque les élémens se déclaraient si visiblement en sa faveur. Bravant dès-lors tous ses ennemis, il ne mit plus aucun frein à sa tyrannie.

Sur ces entrefaites il se fit une assemblée de tous les chefs des tribus arabes. Il y fut résolu d'envoyer une ambassade solennelle à Hami-Abdallah, roi de Tenez, pour lui demander du secours contre Barberousse, avec offre d'un tribut. Cette ambassade était composée de quatre Arabes, des plus distingués par leur sagesse. Une telle ouverture ne pouvait manquer d'être bien reçue d'Hami-Abdallah, déjà jaloux de la grande puissance de Barberousse. Il assura les ambassadeurs que, pourvu que la couronne fût établie dans sa famille, il ferait tous ses efforts pour exterminer les Turcs. L'occasion était trop pressante pour employer le temps en discussion, aussi les Arabes acquiescèrent-ils à toutes les demandes du roi de Tenez. Ce prince partit sur le champ (la même année 1517), à la tête de dix mille Maures. Il fut joint dans sa marche par les Arabes du territoire d'Alger.

Barberousse, informé de ces mouvemens, se prépara à une vigoureuse défense. Les armes à feu de ses troupes semblaient lui promettre une victoire assurée contre les flèches et les javelines des Maures et des Arabes. Il ne laissa qu'une faible garnison dans Alger, dont il confia la garde à son frère Khayr-ed-Din. Il emmena, pour sa propre sûreté, quelques-uns des plus notables citoyens. Toutes ses forces ne consistaient qu'en mille mousquetaires turcs et cinq cents Maures réfugiés de Grenade. Cependant, avec cette poignée de monde, il fit face à Hami-Abdallah, et mit sa nombreuse armée en déroute. Ce prince, forcé de chercher sa sûreté dans la fuite, alla s'enfermer dans sa capitale. Barberousse, animé par sa victoire, marcha

immédiatement vers Tenez. Le roi l'abandonna à l'approche du conquérant, et se retira vers le Mont-Atlas. L'usurpateur prit la ville et l'abandonna au pillage de ses troupes. Il força ensuite les habitans à le reconnaître pour leur souverain.

Cette victoire, suivie des plus rapides succès, remplit l'Afrique de la réputation de Barberousse. Les habitans du royaume de Tlemcen, qui borde à l'ouest celui de Tenez, résolurent d'offrir la souveraineté au pirate, et de détrôner leur roi Abou-Zijan, dont la mauvaise administration pesait sur eux.

Barberousse, ravi de l'occasion d'augmenter sa puissance, seconda volontiers leur mécontentement. Il ordonna à son frère Khayr-ed-Din de lui envoyer avec toute la célérité possible l'artillerie et les autres munitions nécessaires pour cette nouvelle entreprise. Il remit à son autre frère, Isaac Zémi, la garde de Tenez avec deux cents Turcs et quelques Maures, pendant qu'il marcha lui-même à grandes journées vers Tlemcen, avec quantité de chevaux chargés de provisions. Son armée fut considérablement augmentée sur sa route par les Berbères de plusieurs tribus, avides de butin.

Cependant le roi de Tlemcen ignorait encore la défection de ses sujets; mais dès qu'il eut appris que Barberousse s'avançait vers ses états, il marcha pour l'aller combattre, à la tête de six mille hommes de cavalerie et de trois mille fantassins. La bataille se donna dans la plaine d'Aghad, près d'Oran. On combattit pendant quelque temps avec beaucoup de valeur de part et d'autre; mais l'artillerie de Barberousse décida la victoire en sa faveur. Après cette défaite, le roi de Tlemcen, Abou-Zijen, perdit la vie par les mains de ses propres sujets. Ils envoyèrent sa tête au conquérant avec les clés de la capitale, et leurs députés le reconnurent, au nom de toute la nation. Barberousse fit fortifier Tlemcen, persuadé que le voisinage de cette ville deviendrait fort incommode au pays d'Oran. Il fit aussi alliance avec Muley Hamet, roi de Fez.

Au mois de septembre 1517, après la mort de Ferdinand-le-Catholique, Charles-Quint, étant allé prendre possession du royaume d'Espagne, le marquis de Gomarez, gouverneur d'Oran, se rendit près de lui. Il lui exposa la situation des affaires en Afrique, et lui demanda ses ordres à cet égard. Il avait avec lui Abou-Chennen, héritier légitime du royaume de Tlemcen, qui s'était réfugié à Oran après le désastre où le roi perdit la vie. Ils sollicitèrent un corps de troupes auprès de Charles-Quint, pour chasser l'usurpateur. Ce prince, qui, outre la nécessité de s'opposer au trop grand pouvoir de Barberousse, aimait les expéditions glorieuses, accorda à Abou-Chennen une armée de dix mille hommes, commandés par le gouverneur d'Oran. Ils furent joints, après leur débarquement, par le jeune prince Sélim et nombre de Maures et d'Arabes, après quoi ils marchèrent sur Tlemcen.

A la première nouvelle de cette expédition, Barberousse demanda au roi de Fez les secours stipulés par le traité, mais frustré de ce côté, le corsaire crut que son meilleur parti était d'affecter beaucoup d'intrépidité et d'aller chercher le marquis de Gomarez avec ses quinze cents mousquetaires turcs et ses cinq cents cavaliers Maures. Il sortit à leur tête de la ville de Tlemcen; mais à peine fut-il hors des portes, que ses ministres lui conseillèrent d'y rentrer et de s'y bien bien fortifier. Barberousse, fort inquiet alors, tant de l'approche des Espagnols, que d'un complot qui se formait dans la ville contre lui, prit dans la nuit le chemin d'Alger, accompagné seulement de ses soldats turcs.

Le général espagnol, informé de son évasion, traversa le pays, et le joignit près de la rivière d'Huexda, à huit lieues de Tlemcen. Barberousse, dans cette extrémité, joncha le chemin d'or, d'argent, de bijoux et de vaisselle, pour retarder la marche des chrétiens, et gagner assez de temps pour passer la rivière. L'amorce était séduisante, les Espagnols eurent cependant assez de vertu pour y résister, et tombèrent avec vigueur sur l'arrière-garde turque. Barberousse, qui était déjà de l'autre côté de la rivière, revint à son secours avec l'avant-garde. Mais après tous les efforts d'un courage désespéré, il fut accablé par le nombre, et tué sur la place avec tous ses soldats.

Fier de cette victoire, le marquis de Gomarez entra dans Tlemcen avec la tête du pirate au bout d'une pique, et mit Abou-Chennen en possession de son royaume.

Quelques jours après cet événement, le roi de Fez parut dans le voisinage avec un secours de vingt mille hommes de cavalerie Maure : mais apprenant la défaite et la mort de son allié, il ne trouva rien de plus prudent qu'une prompte retraite.

## V.

### KHAYR-ED-DIN.

Haruch avait porté ses conquêtes sur la côte d'Afrique à une assez grande distance, à l'est et à l'ouest d'Alger, puisqu'il occupait Djigelli, Dellys, Scherchel, Tenez, et que tous les points intermédiaires étaient soumis et payaient tribut. Il avait partagé, avec son frère Khayr-ed-Din, la souveraineté sur toute cette étendue de pays; il lui avait donné la partie orientale avec Dellys pour capitale, et s'était réservé Alger avec les provinces de l'ouest. A sa mort (1518), les soldats turcs et les capitaines des galères élurent à sa place Khayr-ed-Din, qui quitta sa résidence de Dellys et alla prendre à Alger le gouvernement de toute la province.

Khayr-ed-Din, surnommé Barberousse comme Haruch, acquit une plus grande célébrité que ce dernier, par ses exploits et ses expéditions de piraterie. Mais ce ne fut point comme chef du gouvernement algérien. C'est lorsqu'il eut été élevé par la Porte-Ottomane au rang de Capitan-Pacha ou commandant-général des galères du sultan. Il abandonna alors sa souveraineté d'Alger pour prendre un poste qui convenait mieux à ses mœurs de corsaire et à son esprit aventureux.

Son règne à Alger fut assez tranquille la première année. Il n'eut qu'une vive alerte causée par une flotte espagnole qui vint parader devant la ville, sous les ordres du comte de Moncada et parut vouloir opérer un débarquement. Mais elle fut encore dispersée par la tempête comme l'avait été deux ans auparavant celle de don Diego de Vera, et elle ne reparut plus.

Khayr-ed-Din s'apercevant bientôt après que son gouvernement était odieux aux Maures, bien qu'il les ménageât beaucoup plus que n'avait fait Haruch, ne douta point que ce peuple, de concert avec les Berbères et les Arabes, ne se révoltât enfin avec succès. Cette crainte le porta à se mettre sous la protection de Sélim Ier empereur des Turcs. Son messager avait ordre de notifier au Grand-Seigneur les conquêtes et la mort de Haruch, de lui offrir de mettre le royaume sous sa protection, avec un tribut annuel, pourvu que sa Hautesse voulût le maintenir sur le trône. En cas de refus, il était autorisé à lui céder la couronne, sous la seule réserve de la dignité de vice-roi pour Khayr-ed-Din.

Le grand-Seigneur accepta sans hésiter cette dernière proposition, et envoya à Alger deux mille janissaires d'une valeur éprouvée. Ces soldats, avec ceux de Khayr-ed-Din, tenaient les Maures et les Arabes en un tel esclavage, qu'ils ne pouvaient plus sans danger pousser la moindre plainte contre lui.

La Porte fut très exacte à envoyer tous les ans les recrues nécessaires, avec l'argent pour payer les troupes. Grand nombre de malfaiteurs, avec d'autres Turcs qui étaient sans ressource chez eux, passèrent du Levant à Alger. C'est ainsi que les Turcs devinrent assez puissans avec le temps pour dominer les Maures et les Arabes, et subjuguer entièrement le reste du pays.

Le fort espagnol situé sur un îlot en face d'Alger, incommodait beaucoup la ville. Khayr-ed-Din résolut de le détruire, ou du moins de forcer les Espagnols à l'abandonner. Après plusieurs tentatives inutiles, il eut recours à un stratagème. Il instruisit deux jeunes Maures de ses vues, et les envoya vers le fort. Ils demandèrent à y être admis sous prétexte de vouloir se faire Chrétiens. Le gouverneur les prit chez lui, pour les faire instruire avant de les baptiser. On ne se méfia point d'eux pendant quelque temps. Mais un jour de Pâques, que toute la garnison, excepté les sentinelles, était à l'église, un domestique du gouverneur aperçut les deux Maures au haut d'une guérite, qui donnaient le signal à la ville avec la mousseline de leurs turbans. Ce domestique soupçonnant quelque trahison, alla porter l'alarme au milieu du service. Le gouverneur mit sur-le-champ ses troupes sous les armes, pour s'opposer à toute entreprise. Les deux Maures furent menacés de la question, s'ils ne déclaraient pas sans détour leurs intentions. Ils confessèrent qu'ils avaient été envoyés par Khayr-ed-Din, avec ordre de professer le christianisme, et de lui donner ensuite connaissance du temps le plus favorable pour surprendre le fort. Après cet aveu, les prétendus prosélytes furent pendus à des potences fort élevées. On voulut par-là signifier à la ville que le complot était découvert. Khayr-ed-Din, furieux à cette vue, assembla un conseil général. Il y fut résolu de ne point se donner de relâche que la forteresse ne fût prise ou détruite.

Le même jour, Khayr-ed-Din envoya un officier au gouverneur pour le sommer de se rendre, et lui offrit une capitulation honorable. Il le menaçait en même temps de passer la garnison au fil de l'épée, s'il s'obstinait à vouloir se défendre. Sa réponse fut qu'il était Espagnol, que les menaces d'un petit vice-roi n'étaient point capables de lui faire trahir son devoir, et qu'il serait ravi d'être attaqué pour donner des preuves de ces sentimens.

Sur ces entrefaites, un vaisseau français échoua sur la côte d'Alger. Le capitaine vint demander au vice-roi la permission de transporter sa cargaison et de radouber le navire; ce qui lui fut accordé. Pendant qu'on travaillait à ces réparations, Khayr-ed-Din employa les canons du vaisseau pour battre le fort. Après quinze jours d'un feu continuel, les murailles furent presque entièrement renversées. Les Espagnols ne se défendant plus que faiblement, Khayr-ed-Din les crut réduits aux abois. Traversant alors le canal avec environ deux mille mousquetaires, il entra dans la place sans nulle opposition. Le gouverneur fut trouvé dangereusement blessé, et presque tous les soldats tués ou blessés. Les Turcs arborèrent le drapeau ottoman, et la ville le salua de salves nombreuses.

Le gouverneur espagnol fut porté dans la ville, où on le fit guérir de ses blessures. Mais quelques mois après, Khayr-ed-Din, pour venger quelques expressions menaçantes, lui fit donner une sévère bastonnade, dont il mourut. Cependant, pour colorer cette barbarie, on prétexta qu'il machinait une seconde révolte avec les Maures et les Arabes.

Après cette expédition, Khayr-ed-Din commença l'exécution d'un plan immense qu'il avait conçu pour établir un port à Alger. Il s'agissait de construire un môle et une jetée pour unir l'île à la terre ferme et former, avec un rocher isolé, un abri sûr aux vaisseaux pendant le gros temps. 30,000 esclaves chrétiens furent employés à cet ouvrage avec tant de vigueur, qu'il fut fini dans moins de trois ans, et cela sans aucune dépense pour Khayr-ed-Din. Il fit aussi réparer le fort, et y mit une nombreuse garnison. Aucun vaisseau n'entrait plus dans le port, sans rendre compte de sa marche et sans payer un droit.

Après l'exécution de ces deux ouvrages, le vice-roi fut non-seulement redouté des Maures et des Arabes, il devint même formidable aux Chrétiens. Les premiers se flattaient cependant de pouvoir un jour secouer le joug des Turcs par le moyen des Espagnols. Aussi, Khayr-ed-Din n'était-il pas sans alarmes de ce côté. Il craignait de leur part le blocus du port, la reprise de la forteresse, la destruction de ses vaisseaux, et quelque entreprise sur la ville. Il fit part de ses appréhensions au Grand-Seigneur, et lui demanda les secours nécessaires pour rendre la citadelle plus forte, et même placer des batteries dans les endroits les plus exposés aux descentes de l'ennemi. Rien ne lui fut refusé : aussi, il commença d'abord les nouvelles fortifications, qui,

depuis ce temps, ont été encore augmentées et conservées avec soin dans un état de défense formidable.

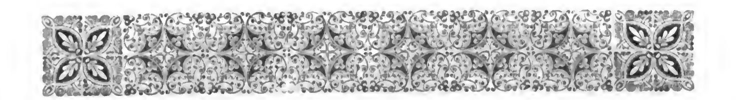
Les dissentions intérieures du royaume de Tunis appelèrent Khayr-ed-Din à de nouvelles destinées. L'héritier du trône ayant été dépossédé par son plus jeune frère, Barberousse suggéra au sultan Soliman II, qui avait succédé à Selim I, de profiter de la circonstance pour s'emparer de cet état. Ambitieux d'acquérir de la gloire et d'étendre les bornes de son empire, Soliman II accueillit ce projet. Quatre-vingt-dix galères et plus de deux cents navires chargés de munitions de guerre et de troupes de débarquement avec quatre-vingt mille ducats, furent mis par ses ordres à la disposition de Khayr-ed-Din. En présence de l'accroissement que prenaient alors chaque jour les forces maritimes des puissances européennes, il fallait à la Porte un homme habile et déterminé, capable de disputer à ses ennemis l'empire de la mer. Nul, mieux que Barberousse, ne pouvait remplir une tâche aussi difficile. Soliman le sentit, et il lui conféra en 1533 la dignité de capitan-pacha.

Le messager chargé de faire connaître à Khayr-ed-Din les dispositions du sultan, était aussi porteur de quelques ordres qui intéressaient vivement l'honneur et les intérêts de la France. Depuis une ancienne expédition que Louis II, duc de Bourbon, avait dirigée (1390) contre Tunis, quelques négocians Français s'étaient établis dans la partie orientale de la province de Constantine ; ces établissemens s'étaient consolidés en 1450 par des conventions privées avec les tribus du littoral, et des forts avaient été élevés sur divers points ; le sultan Sélim avait reconnu, dans un traité de 1518, notre possession comme très ancienne. Malgré cette reconnaissance Khayr-ed-Din s'était emparé du bastion de France, et en avait conduit à Alger les habitans captifs. Mais un ordre exprès de Soliman lui enjoignit de les relâcher, et il leur restitua le bastion de France avec les forts qui en dépendaient, et le privilége de la pêche du corail.

Il se prépara ensuite à marcher contre l'usurpateur de la couronne de Tunis. Pour mieux cacher ses desseins il fit voile du côté de l'Italie. Fidèle à ses habitudes de piraterie, il ravagea les côtes de la Pouille et de la Calabre, répandit l'épouvante dans Rome, Naples et Gaëte, pilla les côtes de la Sicile et fit dans ces différens lieux un grand nombre de captifs chrétiens. Puis il tourna tout à coup la proue de ses vaisseaux vers l'Afrique, parut devant Tunis, et s'en rendit maître sans coup férir, par la seule adresse de ses négociations. Biserte et la plupart des villes de l'intérieur tombèrent aussi en son pouvoir. Il y fit reconnaître, ainsi qu'à Tunis, la souveraineté du sultan. Les esclaves chrétiens qu'il avait réunis dans cette ville s'élevaient à vingt mille ; il les employa à ouvrir le canal de la Goulette, qui communique de la mer au lac sur lequel est bâti Tunis, et il assura par là un bon port à la ville.

Nous retrouverons bientôt Khayr-ed-Din aux prises avec Charles-Quint, mais son règne à Alger était fini et il n'appartient plus à l'histoire de cette ville. Il eut pour successeur l'Aga ou commandant de la marine, El-Hassan, rénégat Sarde, fameux par ses pirateries et qui s'était aussi formé sous lui dans l'art de la guerre.





# EXPÉDITIONS DE CHARLES-QUINT.

EXPÉDITION CONTRE TUNIS. — LA PIRATERIE. — EXPÉDITION CONTRE ALGER. — LES CHEVALIERS DE MALTE. — L'ORAGE. — RETRAITE DE L'ARMÉE ESPAGNOLE. — RÉGENCE DE TUNIS.

## I.

### EXPÉDITION CONTRE TUNIS.

XIMÉNÈS était mort, et toutefois l'Espagne continuait son mouvement d'ascension sous Charles-Quint, l'un des plus grands noms des temps modernes. Il était réservé à ce monarque, bouclier de l'Europe chrétienne contre le Turc, de diriger sur les puissances barbaresques l'une des plus glorieuses expéditions qui aient été tentées contre ces repaires de forbans; mais il eut aussi à essuyer le plus horrible échec dont ces plages aient gardé le souvenir. Triomphe immense et revers accablant : prise de Tunis et tempête d'Alger. Et ces deux noms semblent aussi un éloquent résumé de toute cette destinée impériale. Charles-Quint avait reconstitué l'œuvre de Charlemagne ; et ses faibles épaules ne purent en soutenir le fardeau. Il monta au faite le plus élevé de la puissance, et il descendit frappé d'inertie à la plus humble des conditions : une cellule de moine. Nous n'avons point à le présenter ici comme empereur, car l'histoire de sa vie appartient exclusivement à l'Europe; il nous suffit de remarquer que ses deux apparitions sur la côte d'Afrique semblent confondre en un même tableau tous les succès qu'il a obtenus et toutes les amertumes qu'il a goûtées ; aussi les opposerons-nous l'une à l'autre, comme le récit le plus digne d'intérêt que nous présente le seizième siècle.

Muley Hassan, roi détrôné de Tunis, demanda du secours à Charles-Quint contre Barberousse. Un rénégat génois, dévoué à ses intérêts, se chargea de la négociation et se rendit à la cour de l'empereur qui accueillit avec empressement les propositions qu'il lui fit. L'Italie gardait le souvenir des ravages que le corsaire avait faits sur ses côtes. L'appui du sultan et l'alliance d'Alger rendaient Khayr-ed-Din trop puissant à Tunis pour ne pas effrayer le commerce européen. L'empereur se flattait aussi d'étendre ses conquêtes en Afrique et de rendre Tunis et Tripoli tributaires ; il résolut donc d'entreprendre cette expédition et de la diriger lui-même.

Il fit faire secrètement et avec toute la diligence possible (1535) les préparatifs nécessaires dans les ports

de Naples, de Sicile, de Gênes et d'Espagne. Barberousse en fut averti par un Florentin que François Ier, l'éternel rival de Charles-Quint, adressait au sultan pour ses intérêts particuliers. Le corsaire en informa aussitôt la Porte, et fit représenter au divan qu'il courait risque de perdre sa flotte et toutes ses conquêtes de Barbarie s'il n'était promptement secouru. Mais ses espérances furent trompées. Soliman faisait la guerre en Asie avec toutes ses forces, et ses ministres ne purent envoyer à Barberousse le secours qu'il demandait en hommes et en vaisseaux.

La situation où il se trouvait n'abattit pas néanmoins son courage. Ne pouvant fortifier Tunis comme il l'aurait souhaité à cause des hauteurs qui commandent cette ville à l'ouest, il s'appliqua à défendre la Goulette qui n'était alors qu'une tour carrée, destinée à commander l'entrée du port par où la mer communique avec le lac. Il y ajouta des bastions et y mit une forte garnison de Turcs, abondamment pourvue de vivres et de munitions. Puis il invita les Maures et les Arabes à venir à son secours contre l'ennemi commun, en leur représentant que la perte de Tunis entraînerait celle de toute la Barbarie. Ces motifs effacèrent la vieille haine que ces populations avaient vouée aux Barberousse, et son parti se trouva bientôt grossi de tous les scheiks de la contrée et des nombreux corsaires du levant que ses émissaires allèrent recruter.

De son côté Charles-Quint informé des préparatifs qu'il faisait hâta son départ, et mit à la voile. Sa flotte, commandée par André Doria, présentait un effectif de quatre cents bâtimens de toute espèce, parmi lesquels il y avait quatre-vingt-dix galères royales. L'armée de terre se composait de vingt-cinq mille fantassins, de deux mille chevaux, et comptait dans ses rangs un grand nombre de volontaires, séduits par la grandeur de l'expédition, et des familles d'artisans, d'industriels disposés à s'établir en Afrique. On atteignit bientôt le cap de Carthage; et quand on l'eut doublé, l'empereur envoya reconnaître la Goulette, et débarqua son armée sans obstacle près de ce fort.

Barberousse ne se laissa point intimider par le nombre des ennemis, ni par les succès faciles qu'ils obtinrent en pillant plusieurs villages isolés. Il fit assembler les chefs Arabes, les excita à se bien défendre contre l'invasion et ranima dans leur cœur la haine contre le nom chrétien; puis il mit leurs troupes sous l'impulsion de quelques commandans Turcs, et les envoya battre la campagne et harceler les ennemis, pendant qu'ils faisaient le siége de la Goulette.

Leurs fréquentes attaques n'empêchèrent pas qu'on ne le poussât avec vigueur et avec succès. L'empereur avait amené d'habiles ingénieurs, des capitaines expérimentés, et l'audace des Africains devait s'amortir devant la tactique de la science. Quand les assiégeans eurent terminé leurs premiers travaux, toutes les galères royales, dont l'artillerie pouvait porter sur le fort, allèrent s'embosser à peu de distance, tandis que les batteries de terre, fortes de quarante-six pièces de fort calibre, furent tout à coup démasquées. Elles commencèrent un feu terrible et soutenu qui eut bientôt ouvert de larges brèches pour l'assaut. Les divers corps de l'armée chrétienne, rangés sous l'étendard de leur nation, s'y précipitèrent avec furie, et malgré la belle défense des assiégés et l'intrépidité de Barberousse, qui se montra aussi digne de commander de grandes armées que des escadres audacieuses, la place fut emportée après un combat sanglant. La garnison culbutée de tous côtés se jeta dans Tunis, ou franchit le canal pour se sauver dans la campagne, mais le fer des chrétiens atteignit le plus grand nombre des fuyards et peu échappèrent à ce carnage.

Il ne resta dans la Goulette que cent cinquante Turcs blessés et quelques esclaves qu'on y laissa pour mettre le feu aux mines, et faire sauter les assiégeans quand ils entreraient. Mais les Espagnols se saisirent si promptement de la place que ce projet avorta. Un Turc seulement parvint à embrâser des combustibles où étaient cachés deux barils de poudre, qui firent éclater l'étage supérieur et lezardèrent la tour en divers endroits. Un des capitaines de Charles-Quint y pénétra malgré la fumée et les dangers d'une autre explosion, fit main basse sur tout ce qui restait et donna ordre d'arborer enfin l'étendard de l'empereur au sommet.

Charles-Quint entra dans la Goulette avec l'infant don Louis, le roi de Tunis, et les seigneurs de sa suite, puis se tournant vers Muley-Hassan et lui montrant la brèche encombrée de cadavres, « Voilà, lui dit-il, la porte qui vous ouvre vos états. » Barberousse perdit dans ce fort trois cents pièces de canon de bronze et plusieurs autres de fer; quatre-vingt-sept bâtimens à rames, dont quarante-deux étaient des galères royales, la plupart prises sur les chrétiens. Il y eut quinze cents Turcs ou Maures tués, outre ceux qui périrent dans la retraite vers Tunis ou l'intérieur du pays. On y trouva encore un nombre considérable de mousquets, d'épées, d'autres armes et des munitions de guerre. Cette place était l'arsenal de Barberousse; il y retirait ses prises et son butin, parce qu'il l'avait crue jusqu'alors imprenable.

L'armée chrétienne reçut après quelques jours de repos l'ordre de marcher sur Tunis, qui est séparé de la Goulette par un grand lac ou golfe peu accessible aux vaisseaux, ce qui obligeait à l'attaquer par terre en suivant un grand détour. Barberousse fut bientôt informé de ces nouvelles dispositions, et il résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il ne dissimula point aux chefs des janissaires qu'ils étaient en grand péril, soit de la part des assiégeans, des Arabes ou des Tunisiens; il y avait aussi vingt mille esclaves chrétiens dont on craignait une révolte; il proposa de les massacrer afin de tenir les indigènes dans la stupeur. Mais cette odieuse mesure fut repoussée avec force comme étant de nature à exaspérer l'armée ennemie, dont on n'aurait plus de ménagement à attendre. Il ne lui restait donc plus que le combat à soutenir, avec une situation désespérée.

Les deux armées se rencontrèrent dans une plaine située à une lieue de Tunis, plantée de vergers et rafraîchie par des puits d'eau vive. L'avantage des lieux était aux Turcs qui étaient maîtres des sources, et les

chrétiens en proie à une chaleur dévorante (20 juillet 1535) souffraient avec résignation une soif que rien ne pouvait étancher. Leur courage cependant ne faiblit pas quand on en vint aux mains. Les Arabes, à qui on avait fait espérer un butin immense dans le camp des chrétiens, se présentèrent d'abord au combat avec vivacité, et commencèrent la charge avec de grands cris; mais dès qu'ils eurent entendu tonner l'artillerie et essuyé le premier feu, ils se débandèrent et s'enfuirent, sans que menaces ni promesses pussent les ramener à l'action. Les Turcs, entraînés par le mouvement de défection, plièrent et abandonnèrent leurs positions fortifiées par sept pièces de canon. Barberousse tâcha en vain de les rallier, avec des imprécations. Sa voix ne fut point écoutée et les chrétiens restèrent maîtres du champ de bataille.

Rentré à Tunis il ne songea plus dès-lors qu'à mettre ses trésors en sûreté, et à assouvir sa vengeance sur les esclaves chrétiens. L'ordre qu'il donna de mettre le feu aux poudres qui étaient sous la prison des esclaves ne laissa plus de doute sur le parti qu'il avait pris. Mais nul ne voulut exécuter cet ordre barbare.

Il y avait alors parmi les esclaves un commandeur de Malte, Paul Siméoni, brave et intrépide guerrier, que Barberousse n'avait jamais voulu relâcher, quelque rançon qu'on lui eût offerte, tant il redoutait son audace. Siméoni, ayant soupçonné l'horrible dessein du corsaire, gagna deux rénégats, geôliers des esclaves; ils lui fournirent des marteaux et des limes qui lui servirent à briser ses fers et ceux de ses compagnons.

Ils forcèrent ensuite la salle d'armes du château, s'emparèrent de cet arsenal; et après avoir massacré les soldats turcs qui le gardaient, ils s'en rendirent maîtres. Siméoni monta ensuite sur la tour et arbora une bannière blanche, pour avertir l'armée chrétienne de venir à leur secours. Barberousse accourut avec intrépidité pour comprimer cette insurrection; mais il n'était plus temps, il fut reçu avec une grêle de pierres et des décharges de mousqueterie. Il s'écria avec fureur : *tout est perdu!* et sortit précipitamment de la ville, ralliant tout ce qu'il pût ramasser de Turcs. Les troupes de l'empereur ne purent s'opposer à sa fuite; il gagna la ville de Bone où il se mit en sûreté.

Siméoni, ayant appris la fuite de Barberousse, en fit donner avis à Charles-Quint qui s'avança aussitôt. Il fut reçu aux grandes acclamations des chrétiens esclaves que sa présence délivrait. Ils étaient au nombre de vingt mille. Les principaux habitans vinrent lui présenter les clefs de la ville, et se remirent à sa discrétion, le suppliant de ne point livrer au pillage un peuple qui s'abandonnait à sa générosité. Muley-Hassan joignit ses prières à celles des députés, mais ce fut sans succès. Les troupes avaient compté sur un butin immense; il leur avait été promis par les chefs, et le seul bruit de ces négociations excita parmi elles une fermentation qu'il ne fut pas facile de calmer. C'était d'ailleurs un terrible droit attaché aux guerres de cette époque; et les infidèles l'avaient si cruellement mis en pratique par leurs excès que les autres nations le considéraient comme justice. Les plus affreuses cruautés furent commises par les vainqueurs. Ils massacrèrent tout ce qui se présenta, sans distinction d'âge ni de sexe. On faisait souffrir à ces malheureux d'horribles tortures pour les obliger à découvrir leurs trésors, et cela ne les sauvait pas de la mort. Les rues et les places publiques ruisselaient de sang; les femmes et les jeunes filles étaient livrées à l'immonde brutalité des soldats, puis exterminées sans pitié. Après cette boucherie qui dura trois jours et trois nuits, l'on commençait à démolir et ruiner les maisons dans l'espoir d'y trouver des richesses cachées, lorsque des ordres sévères de l'empereur prescrivirent aux troupes de sortir de la ville et de se réunir dans les faubourgs.

Alors on commença à se saisir des Tunisiens qui avaient échappé au massacre pour en faire des esclaves. Prés de quarante mille subirent cette triste loi. Le roi en racheta la majeure partie pour une faible somme. D'autres, qui avaient pu s'échapper dans la campagne avec leurs femmes et leurs enfans, périrent de misère, de faim et de soif, étouffés par une chaleur excessive ou anéantis par le désespoir. Les chrétiens mêmes se livrèrent entre eux des luttes sanglantes pour s'arracher le butin qu'ils avaient fait. Charles-Quint déplora amèrement ces excès; il rendit à Muley-Hassan ceux des esclaves auxquels il s'intéressait et le rétablit sur le trône, mais à condition qu'il relèverait de la couronne d'Espagne. Pour gage de la fidélité de ce prince il retint la Goulette, dont il rétablit les fortifications. Il obligea, par le traité, Hassan d'en payer la garnison, et d'y envoyer en ôtage le prince Mahomet, un de ses enfans, avec quelques Tunisiens des plus qualifiés.

L'historien Paul Jove, qui nous a donné le récit de de cette conquête, ajoute les détails suivans : « En ce saccagement de la Roque (le palais), Muley-Hassan regretta trois dommages d'incomparable perte; c'est à savoir : premièrement quelques livres arabics qui périrent en estant la bibliothèque destruite et pillée, et y étoient gardés de très-anciens volumes contenant non-seulement les préceptes de toute science, mais encore les gestes de ses prédécesseurs roys et l'interprétation de la superstition de Mohammet, lesquels le roy eut fort volontiers rachептés, s'il eût esté possible, de la valeur d'une ville, comme j'ai depuis ouï dire à lui-même. En second lieu, fut une boutique d'onguents d'odoriférentes drogues d'Inde, en laquelle boutique il avoit assemblé des singularités d'Orient, en somptuosité admirable et en superfluité inusitée, car il avoit fait serrer en des boistes de plomb et en petits coffres d'ivoire, telle abondance d'ambre, de musc et de civette, pour en user tous les jours en ses bains et pour parfumer ses chambres de jour et de nuit, que cela excédoit le prix d'un très-grand poids d'or. Barberousse, après être victorieux, avoit réprouvé et grandement méprisé telles drogues, comme endurci ès mésaises de la guerre. Finalement divers et fort précieux genres de peintures furent sottement abandonnés et dissipés par les ignares esclaves et soldats, cherchant seulement dépouilles de gaing présent et manifeste. Ils trouvèrent donc dedans des armoires plusieurs mor-



Vue de Tunis.

ceaux de ce bleu transmarin qui fait la couleur perse, et est appelé *Lazurium* par les auteurs grecs, et avec cela plusieurs sacs de cuir pleins de graine d'escarlate et de lacque indienne, qui donnent la couleur de pourpre et sont acheptés à grand prix par les plus excellents peintres et teinturiers de laine et de drap de soie.

« Aussi fust illec trouvé fort grand équipage d'arbalettes, d'armes à nostre mode et harnois, principalement de cuirasses à lames et d'habillements de tête, et y cognut-on des heaumes, des grèves et des cuissarts de chevaliers françois, gaignés par les Mores dès le temps que Louis, roi de France, avoit assiégé Tunes, trois cents ans y avoit ».

Outre ces raretés, ces manuscrits précieux que renfermait le palais fortifié de Tunis, il s'y trouva une grande partie des trésors de Barberousse, que ce corsaire ne put sauver, dans la confusion de son départ précipité. Ainsi trente mille ducats d'or furent découverts au fond d'une citerne, cousus dans des sacs de cuir. L'empereur en fit présent à l'un des généraux de son armée. Mais dans l'enivrement de sa victoire pouvait-il soupçonner que trois siècles plus tard les Français, ses cruels ennemis, viendraient retrouver sur la côte d'Afrique les dépouilles qu'il devait y laisser après son expédition d'Alger? La chrétienté vengea avec Charles-Quint les désastres de saint Louis; le dix-neuvième siècle a effacé par sa brillante conquête le triomphe facile des Algériens sur Charles-Quint.

### II.

#### LA PIRATERIE.

Khayr-ed-Din ne se laissa point abattre par les revers qu'il venait d'éprouver; il lui restait d'ailleurs d'immenses ressources. Deux mois à peine s'étaient écoulés, qu'il reparut en mer à la tête d'une nouvelle flotte pour ravager les côtes d'Espagne et de Sicile. Force ouverte, ruses audacieuses, impression de terreur, il employait tous les moyens pour nuire à l'ennemi et le surprendre. Un jour il arbore sur ses vaisseaux les couleurs nationales d'Espagne, et se pavoisant comme pour un triomphe, il se présente devant Mahon avec quarante galères qu'il a ramassées en vingt combats. Le gouverneur, trompé par cet appareil, s'imagine que c'est la flotte de Charles-Quint qui rentre dans ses états, au retour de Tunis. Aussitôt toute la ville prend un air de fête, les cloches s'ébranlent, l'artillerie lance de frivoles bordées en signe de joie. Introduits dans le port à la faveur de la nuit qui s'avançait, les corsaires

furent bientôt maîtres de toutes les positions, et les habitans apprirent le lendemain avec stupeur qu'ils étaient tous esclaves. Le pillage fut immense; tous les Mahonais jusqu'au dernier furent entassés sur les galères de Khayr-ed-Din et transportés à Alger, et nul ne put être relaché que sur rançon.

Le reste de l'histoire de Barberousse présente les mêmes coups, le même succès. On le trouve bientôt après sur les côtes d'Italie qu'il pille et ravage; il jette l'alarme dans les villes de la Pouille et s'empare par un coup de main de Fondi, où la belle Julie de Gonzague, la femme du gouverneur qu'il voulait enlever pour son harem, ne lui échappe qu'en se sauvant à-demi-nue au milieu de la nuit. En 1538 la guerre éclata entre la Porte-Ottomane et la république de Venise. On crut que Barberousse et Doria se trouveraient enfin en présence, et que l'audace du corsaire céderait devant le génie de l'amiral. Leurs flottes étaient nombreuses, aguerries, et désiraient combattre. Doria après avoir serré de près son ennemi dans les eaux de l'Adriatique l'avait forcé à se réfugier dans le golfe d'Ambracie, et l'y tenait bloqué. Un grand combat naval semblait inévitable; cependant, soit que Barberousse par ses habiles manœuvres réussit à se tirer de la position critique où il était, soit que ces deux chefs eussent, comme on l'a soupçonné, pris l'engagement de ne point hasarder leur vieille réputation dans une affaire générale dont les chances étaient si incertaines, il n'y eut point d'engagement, et le capitan-pacha put retourner à Constantinople après avoir ravagé les îles de l'Archipel.

L'année 1543 le vit à Marseille à la tête d'une flotte turque que Soliman II mettait à la disposition de François Ier pour tenir tête à Charles-Quint, dont l'ascendant en Europe faisait ombrage à toutes les têtes couronnées. Ce fut pour le roi de France un allié fort incommode, qui rançonna les Provençaux, épuisa le trésor public, et accabla de ses dédains et de ses hauteurs nos troupes et nos généraux. Doria et Barberousse se trouvèrent aussi en présense, mais toujours sans résultat. Après des évolutions multipliées et le blocus de Nice que les flottes combinées exécutèrent sans ordre et sans vigueur, l'amiral Turc continua sans obstacle le cours de ses déprédations, et revint à Constantinople avec sept mille prisonniers chrétiens, qui furent vendus comme esclaves au profit du sultan. Ce fut la dernière course de cette vie tant agitée. Il mourut peu d'années après (1546), au milieu des délices de son harem, comblé d'honneurs et entouré de la considération du sultan, et son tombeau resta long-temps pour les marins turcs l'objet d'une vénération superstitieuse.

El-Hassan Ier qui avait succédé à Barberousse dans l'état d'Alger, et qui avait fait ses premières armes sous les ordres de ce corsaire, répondit pleinement à l'opinion qu'on avait conçue de lui. Rien ne fut changé au mode de gouvernement, à l'atrocité des guerres, à cette organisation du pillage sur le bassin de la Méditerranée. Les efforts du nouveau chef furent dirigés vers l'accroissement des forces navales; ses nombreuses galères sillonnaient la surface des eaux avec la rapidité de l'oiseau de proie, et comme lui s'acharnaient sans merci sur la victime. Toutes les îles, toutes les côtes qui n'étaient point fortifiées furent infestées par les brigandages des Algériens. Ils enlevaient audacieusement les villageois et couraient les entasser dans les bagnes d'Alger. Dix mille chrétiens furent vendus en un an sur les places publiques. La France cependant souffrit moins que les autres nations de ces rapides descentes; elle le dut aux relations faciles qu'elle entretenait avec le Sultan. Mais nulle autre part la sécurité n'existait chez les peuples riverains de la mer; le commerce était anéanti, et les fatales divisions des rois d'Europe laissaient ces outrages impunis.

## III.

### EXPÉDITION CONTRE ALGER.



CEPENDANT le pape Paul III, dont les états avaient beaucoup souffert de ces dévastations, invita les princes chrétiens à s'armer contre Alger, et donna à ce projet d'expédition tout l'éclat d'une croisade. Charles-Quint fut le seul qui répondit à cet appel. Sa politique y était éminemment intéressée, et ce fut peut-être à ses secrètes sollicitations que le souverain pontife publia la bulle de convocation. Maître de l'Espagne, de la Sicile, du royaume de Naples, il était plus que personne exposé aux coups des pirates; sa marine avait aussi résisté à grand peine aux galères du Grand-Seigneur, qui étaient venues jusques dans les parages occidentaux de la Méditerranée. Alger offrait aux corsaires un point de relâche et de ravitaillement qui leur permettait de harceler avec succès les navigateurs sans défense. C'était donc cet arsenal, ce repaire qu'il fallait détruire; par là l'empereur paralysait les efforts du Sultan; il privait même la France d'une diversion puissante qui l'avait merveilleusement favorisée dans ses précédentes luttes contre lui. Il savait aussi que François Ier n'oserait l'attaquer pendant son absence; car il eût été odieux de s'opposer à une guerre sainte, à une guerre entreprise sur l'ordre du souverain Pontife, et dans l'intérêt commun des nations chrétiennes. Le champ était libre pour attaquer Alger; toute la côte d'Afrique depuis Oran jusqu'à Tunis allait tomber sous sa domination ou du moins sous son patronage. Quels motifs puissans pour déployer dans cette guerre de la célérité et de la vigueur!

L'appareil de cette expédition était aussi imposant que celui de la guerre de Tunis. L'armée était composée de vingt-cinq mille hommes de débarquement, au nombre desquels on comptait cinq cents chevaliers de Malte, et trois mille volontaires des premières familles d'Italie. Plusieurs seigneurs, une foule de gentilshommes, leurs dames et leurs demoiselles s'embarquèrent même dans l'espoir d'obtenir de hautes fonctions, des gouvernemens, des terres immenses dans une telle conquête. Fernand-Cortez, que ses succès en Améri-



Charles-Quint.

que offraient à l'admiration de ses contemporains, commandait les troupes de terre. La flotte présentait un effectif de trois cent soixante bâtimens de toute grandeur, sous les ordres d'André Doria, parmi lesquels se faisait remarquer la *Réale*, montée par l'empereur, toute éblouissante de dorures et de riches pavillons.

Paul III se rendit à Lucques où l'empereur dirigeait ses préparatifs; et dans une entrevue particulière il lui fit part des tristes pressentimens qu'il concevait déjà sur cette entreprise. Il craignait que son absence ne suggérât au Sultan la pensée d'attaquer l'Europe. La Hongrie était en effet menacée; un des généraux de Charles-Quint avait été battu près d'Ofen; Soliman s'avançait pour soutenir ces premiers succès, mais l'armée était prête à partir; tous les ordres étaient donnés, on ne pouvait plus reculer. D'ailleurs les populations belliqueuses de la Hongrie devaient se soulever pour repousser l'ennemi et c'était surtout en Afrique qu'il fallait entamer Soliman. Le pape n'insista pas, il bénit l'armée et ses étendards, et permit même qu'Octave Farnèse, son neveu, suivit l'empereur dans cette expédition.

La flotte mit à la voile le 29 septembre 1541. L'île de Majorque fut assignée comme rendez-vous général pour les vaisseaux des diverses nations qui devaient y réunir leur effectif. Dès les premiers jours de la navigation

quelques faits insignifians parurent à l'armée un sinistre présage ; l'escadre aussi faillit être dispersée par une tempête qui la força à relâcher en Corse, puis en Sardaigne. Elle atteignit les Baléares, où l'empereur fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie, et reçut les honneurs d'un triomphe anticipé que la fortune changea bientôt en revers. Les galères d'Espagne et de Malte ayant fait leur jonction, toutes ces forces se dirigèrent enfin sur Alger et se rallièrent au cap Matifoux, après de nombreux retards occasionnés soit par le calme, soit par l'état houleux de la mer.

La vue de cette flotte jeta Alger dans une consternation impossible à décrire. Cette ville n'était défendue que par une simple muraille, sans aucun ouvrage avancé. La garnison était alors réduite à huit cents Turcs et six mille Maures, peu aguerris et sans armes à feu, le reste des Turcs étant allé en excursion dans la campagne pour obliger les Arabes et les Berbères à payer des tributs. Le divan s'assembla pour délibérer sur le parti qu'on devait suivre, et l'on prit la résolution de se concentrer dans la ville pour y mieux organiser la défense, sans exposer les troupes à périr pour empêcher le débarquement. On se hâta de faire rentrer les détachemens, afin d'opposer à l'ennemi une résistance propre à amener une capitulation.

Cependant Charles-Quint s'avança vers les galères, à une portée de canon de la place et envoya sommer El-Hassan de se rendre. Le parlementaire se présenta à l'entrée du port, en déployant un drapeau blanc pour signe de sa mission. Il fut appelé bientôt en présence du corsaire, qui faisait lui-même une inspection des postes, monté sur un magnifique cheval, et avec une escorte nombreuse. Il exposa avec force les griefs de l'empereur fondés sur les ravages que les pirates avaient faits dans ses états; il ajouta que son honneur et l'intérêt de ses sujets l'obligeaient à en tirer vengeance; qu'on s'opposerait vainement aux forces redoutables qu'il avait amenées, mais que si l'on voulait éviter les malheurs imminens de la guerre, on leur accorderait un capitulation honorable, en garantissant aux Turcs et aux Maures leur liberté et l'exercice de leur culte. Des offres particulières furent faites à El-Hassan s'il voulait livrer la ville et rentrer dans la religion de ses pères qu'il avait abandonnée ; une grosse somme et des biens considérables lui étaient promis dans les possessions de l'empereur. Il fut un instant ébranlé par les séductions de l'envoyé, mais les Turcs et d'autres rénégats ayant soupçonné cette trame, soulevèrent le peuple qui menaça de se porter aux plus grands excès. El-Hassan fut donc obligé de rejeter avec un apparent mépris les propositions qui lui étaient soumises et se disposa à repousser l'aggression.

Les postes le plus importans furent confiés aux janissaires commandés par des chefs expérimentés. La Casbah, la porte de la Marine, celles de Bab-Azoun et de Bab-el-Oued furent fortifiées par des travaux de défense, exécutés à la hâte, mais offrant du moins une résistance à l'abri d'un coup de main. El-Hassan se réserva la garde d'un fort qui protégeait la ville du côté de la mer; il fit abattre les arbres qui masquaient les approches de la campagne, et occuper les points propres à des embuscades; il mit enfin en œuvre tous les moyens que son expérience put lui suggérer.

La confiance des habitans était aussi exaltée par des prédictions superstitieuses que l'habileté des chefs accréditait. On disait qu'une vieille femme avait prononcé autrefois trois grandes malédictions contre les chrétiens; que les deux premières avaient eu leur accomplissement par le naufrage du général espagnol don Diego de Vera, et par les désastres du comte de Moncade, et que la troisième devait amener la perte de la flotte et de l'armée de Charles-Quint. Il se rencontra également un espèce d'idiot, nègre et eunuque, nommé Youssouf dont le peuple vénérait les paroles mystérieuses, qui demanda à être introduit dans le divan pour lui communiquer ses inspirations. La multitude l'accompagnait avec les marques d'une conviction profonde. El-Hassan lui permit de parler. Après un long préambule à la louange d'Allah et de son prophète, « Seigneur, ajouta-t-il, voici une armée d'infidèles puissante en hommes et en vaisseaux. Elle est venue si subitement qu'il semble que les flots de la mer l'aient enfantée. Nous sommes dépourvus de tout pour lui résister, et il ne nous reste aucun espoir que celui d'être traités avec quelque humanité par une capitulation, s'il est vrai qu'on puisse trouver de l'humanité parmi les chrétiens. Mais Dieu seul qui confond les desseins des hommes, en pense autrement. Il délivrera son peuple des mains des idolâtres en dépit de leurs dieux. Seigneur Hassan, et vous ses ministres, prenez bon courage; croyez pour cette fois à ce pauvre Youssouf, et sachez qu'avant la fin de cette lune, Allah combattra les Chrétiens. Nous verrons périr leurs vaisseaux et leur armée. La ville sera libre et triomphante. Leurs biens et leurs armes nous seront acquis; nous aurons des esclaves qui construiront des forts pour nous défendre contre eux à l'avenir, et peu de ces hommes aveugles et endurcis retourneront dans leur patrie. Gloire à Allah, tout-puissant et incompréhensible! » Dès qu'il eut fini de parler, le peuple qui l'environnait poussa des cris d'enthousiasme, et le divan profita de ces dispositions pour arrêter qu'on résisterait neuf ou dix jours afin d'attendre la fin de la lune.

Le jour même où la sommation de Charles-Quint fut portée à Alger un vent impétueux se leva, et Doria craignant quelque désastre alla s'abriter au cap Matifoux qui offrait une anse commode. Le débarquement n'était pas opéré encore; on voulut l'effectuer en une seule opération et l'on attendit deux jours l'arrivée de plusieurs vaisseaux restés en arrière. Ce retard causa la ruine de l'armée. Il permit aux Algériens de faire rentrer les troupes de l'extérieur et de compléter leur défense. Sans cette fatale circonstance, ils eussent été pris au dépourvu, et l'on serait entré dans la ville presque sans coup férir. Les troupes furent mises à terre dans le plus grand ordre, et avec un appareil qui ressemblait à une cérémonie. Les galères défilaient une à une devant la *Réale* que montait l'empereur, et les soldats le saluaient de leurs acclamations. Tous les vais-

seaux étaient pavoisés de flammes et de banderolles parsemées de croix.

Les troupes prirent terre au moyen de petites embarcations qui les recevaient des galères, et les déposaient sur le rivage dans le plus grand ordre. Des nuées d'Arabes et de Berbères semblèrent un instant vouloir s'opposer à leur descente, mais elles furent promptement dissipées par l'artillerie des vaisseaux qui les foudroyait. L'empereur, suivi de ses gentilshommes, prit possession de la plage à neuf heures du matin et divisa immédiatement l'armée en plusieurs corps, sous les bannières de leur nation. L'on n'attendit point que le matériel fût débarqué pour marcher en avant. Dès le premier jour on s'avança de trois milles sur Alger, et l'on vint camper sur le revers d'une montagne à El-Hamah. Cette distance fut franchie sans opposition de la part de l'ennemi ; quelques pièces de petit calibre suffisaient pour l'écarter.

L'armée était postée à deux milles d'Alger seulement. Un officier de la milice turque, nommé Hagi-Bacha, proposa au divan de faire pendant la nuit une sortie sur les chrétiens. El-Hassan y consentit. On lui ouvrit la porte, et, déployant un étendard, il entraîna à sa suite une quantité prodigieuse de Musulmans. Il était trois heures du matin lorsqu'ils sortirent; ils s'approchèrent sans bruit du camp, et pénétrèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'au milieu des gardes avancées. Tout à coup ils firent une décharge générale de mousqueterie et d'arbalètes qu'ils accompagnèrent de cris, de hurlemens et du son aigre de plusieurs instrumens discordans. Leurs flèches atteignirent jusqu'au camp intérieur où était dressée la tente de Charles-Quint. L'escarmouche dura plusieurs heures et la surprise jeta quelque désordre dans le camp. Ils furent enfin repoussés quand le jour parut.

L'armée se porta immédiatement à un mille environ de la porte Bab-Azoun, en formant une grande ligne d'investissement, au centre de laquelle était l'empereur, logé à Sidi-Yacoub avec les allemands. A sa droite se déployaient les Italiens jusqu'à la mer, et à la gauche les Espagnols occupant les hauteurs. Un découragement profond régnait parmi les Algériens pendant cette journée (24 octobre 1541). Un motligère en sortit pour donner avis à l'empereur qu'il ne fallait pas ceindre toute la ville, afin de laisser une porte libre aux Maures qui songeaient à abandonner El-Hassan et à se retirer. Toutefois ils faisaient assez bonne contenance. Les Arabes surtout s'étaient retranchés dans les maison de campagne éparses dans la banlieue, et de là ils faisaient de rapides excursions pour harceler les chrétiens et couper leurs lignes. Deux braves capitaines Espagnols, don Vargas et don Sandéo se distinguèrent dans cette mémorable défense. Ils poursuivirent avec vigueur ces colonnes insaisissables, qui échappaient par la fuite à tout combat régulier, et dans leur entraînement ils parvinrent à s'établir et se maintenir sur la colline qui domine la citadelle d'Alger, et où depuis fut construit le fort *l'Empereur* que les Turcs armèrent d'une artillerie formidable.

Charles-Quint jugeant qu'il fallait frapper un grand coup pour réduire au plutôt un ennemi déjà placé dans un tel péril, donna ordre de débarquer le matériel de siége, et prescrivit à Doria de se tenir prêt à opérer avec ses vaisseaux une attaque par mer. Tout paraissait favoriser ses desseins, et il croyait déjà tenir en sa puissance cette ville dont la conquête devait couronner une si brillante expédition, lorsque tout fut mis en péril par un de ces événemens imprévus qui paralysent les efforts de l'homme, en le mettant aux prises avec les élémens.

Dès l'après-midi du 24 le ciel s'était montré couvert de nuages qui chassaient du nord avec rapidité. Vers le soir, le temps devint extrêmement froid; les soldats privés de tout soulagement, souffrirent beaucoup de la pluie qui, tombant en abondance, ruinait les chemins, grossissait les torrens, inondait les tentes. Après le coucher du soleil, la tempête était déclarée. La nuit fut terrible pour l'empereur, et cependant il ne pouvait soupçonner les maux qui venaient fondre à la fois sur sa flotte. Il cherchait à rassurer ses soldats, et lui-même puisait toute sa confiance dans le secours du ciel. On rapporte qu'il fit appeler un pilote, et lui dit : « Combien de temps la flotte peut-elle encore supporter la tempête? — Deux heures répondit le marin. — Quelle heure est-il? — onze heures et demie. — Ah! tant mieux, reprit le monarque d'un air satisfait; c'est à minuit que nos saints religieux se lèvent en Espagne pour faire la prière ; ils auront le temps de nous recommander à Dieu ».

Toute la nuit se passa dans une cruelle anxiété. Le jour commençait à peine à paraître que des clameurs épouvantables se firent entendre vers le bas de la montagne, non loin d'Alger. Ces cris annonçaient qu'une foule de Maures et de Turcs venaient attaquer l'armée plongée dans la douleur et l'engourdissement.

« Surpris de cette attaque, dit un historien qui prit part à l'action, recevant la pluie et le vent dans le visage, nous courons cependant à nos armes. A mesure que chaque chrétien se présente, on le pousse vers l'ennemi qui lâche d'abord pied ; mais c'est pour nous attirer dans l'embuscade qu'il a préparée, et où, en effet, nous allons donner, dans une imprudente ardeur. Nous étions supérieurs en nombre, égaux en courage, mais les armes de nos adversaires et leur position étaient préférables aux nôtres et leur donnaient l'avantage. D'un point élevé, où l'ennemi s'était placé, il nous accablait de flèches et de pierres, pour nous empêcher de monter jusqu'à lui. La pluie nous privant de l'usage de nos armes, nous n'avions aucun projectile à lui envoyer. Il nous fallait donc combattre avec nos lances, et, pour ainsi dire, corps à corps. Mais nous étions retardés par notre ignorance des lieux et la légèreté de l'ennemi qui fuyait devant nous, s'arrêtant parfois pour nous envoyer de loin des flèches et et des pierres. Ce genre de combat était tout nouveau pour nous.

» Voici quelle est l'habitude de ces guerriers : ils n'en viennent jamais aux mains pour se mêler avec nous et combattre de pied ferme ; mais ils nous chargent à cheval, en petit nombre, et nous lancent des flèches

pour nous faire quitter nos rangs ; si nous les abandonnons pour nous mettre à leur poursuite, ils reculent à dessein et prennent la fuite, espérant que nous les poursuivrons avec trop d'ardeur, loin de nos rangs, car alors ils tournent bride, et reviennent en grand nombre entourer et massacrer nos soldats épars.

» Dans cette affaire, les cavaliers sortis de la ville avaient amené avec eux un nombre égal de fantassins qui couraient au milieu d'eux avec une telle vitesse, qu'ils suivaient le galop des chevaux. Trompés par ce genre de combat, nos soldats, croyant l'ennemi en fuite, le poursuivirent imprudemment hors des rangs, jusque sous les murs de la ville ; mais à peine l'ennemi fut-il entré, qu'il accab'a les nôtres de flèches et de balles ; il en fit un grand carnage. Parmi les Italiens, ceux qui n'avaient pas une grande habitude de la guerre, furent mis en fuite, ce qui fit que les chevaliers de Malte restèrent seuls aux portes de la ville, avec quelques braves Italiens que leur courage avait retenus au combat. Quant à nous, soupçonnant que l'ennemi, voyant la débandade des nôtres, pourrait nous attaquer de nouveau, nous allâmes planter nos drapeaux dans un défilé situé entre les terres et une colline, où quelques soldats pouvaient combattre un grand nombre de leurs adversaires. .. Nos soupçons ne nous trompèrent pas ; à peine fûmes-nous engagés dans le défilé, que l'ennemi s'élança hors de la ville, exécutant sa charge en courant sur nous dans le plus grand désordre. Quand il se vit suffisamment rapproché, il lâcha pied, selon sa coutume, pour nous attirer hors du défilé, nous entourer et nous massacrer dans la plaine. Voyant que la ruse ne leur servait de rien, les Maures firent monter des fantassins sur la colline et sur les hauteurs qui nous dominaient, afin de pouvoir de là nous jeter des pierres et des flèches. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas d'armures ne pouvaient éviter leurs coups. Il en résulta que beaucoup quittèrent le champ de bataille, et que notre nombre se trouva fort diminué. L'ennemi s'irrita de voir une si petite troupe résister à tant de monde, et résolut de nous combattre de près. Il lança donc ses chevaux, et nous attaqua avec la pique, mais alors nos armures nous protégèrent.

» Voyant qu'il n'y avait plus d'autre ressource à attendre pour nous que de notre courage, nous pensâmes que nous devions plutôt mourir en laissant un noble souvenir de notre valeur, et en faisant payer cher notre mort à l'ennemi, que de nous laisser atteindre honteusement en fuyant. Ce qui nous affermissait dans cette résolution, c'était l'idée que nous serions peut-être secourus par l'empereur. Soutenus par cette espérance, nous continuions, en employant la lance, à repousser les charges de l'ennemi. Quand il se mêlait à nous, nous l'enveloppions, et les coups devenaient d'autant plus faciles que ces hommes vont nus au combat. Voyant notre résistance, les Algériens reculèrent un peu, mais seulement hors de la portée de nos lances. Alors, de cette distance, visant les parties découvertes de nos corps, ils nous envoyaient des traits et des javelines. Serrés comme nous l'étions, nous ne pouvions les éviter ; notre courage nous devenait donc inutile ; aussi, bientôt plusieurs de ceux qui avaient combattu au premier rang, affaiblis par leurs blessures, quittèrent leur poste et rendirent ainsi moins forte notre ligne. En ce moment, l'empereur arriva à notre secours avec toutes ses troupes allemandes. En l'apercevant, l'ennemi s'arrêta un peu, et nous laissa le temps de reprendre haleine. Charles avait placé ses troupes à l'endroit où les collines s'écartaient les unes des autres ; l'ennemi n'osa renouveler le combat ; il se retira en nous envoyant quelques boulets ».

## IV.

### LES CHEVALIERS DE MALTE.



Mais l'action avait été trop vivement engagée pour qu'on pût permettre à l'ennemi de se retirer en ordre et avec tous ses avantages. L'empereur commanda la charge et elle fut vigoureusement exécutée. La pluie avait éteint les mèches, gâté la poudre, et rendu les arquebuses inutiles ; c'était donc l'épée dans les reins qu'il fallait poursuivre les fuyards.

Parmi tant de vaillans guerriers se faisaient remarquer les chevaliers de Malte à qui l'honneur de la journée resta surtout. S'ils avaient été plus nombreux ou du moins mieux soutenus, c'en était fait de la ville d'Alger, l'armée chrétienne s'en emparait. Cette poignée de braves marchait à pied, précédée simplement de l'enseigne de l'ordre, que portait Ponce de Savignac. On voyait battre en retraite devant eux le gros de l'armée Algérienne, presque uniquement composée de cavaliers. Parvenus à l'entrée du faubourg, la mêlée s'engagea, et l'on ne combattit plus qu'à coups de lance et d'épée. Cette échauffourée fut surtout fatale à une foule de Musulmans qui y périrent. Pendant que les troupes se rapprochaient insensiblement des murs de la ville, le désordre et la confusion furent si grands, que les chevaliers de Malte, qui s'avançaient plus audacieusement que les autres, eurent la pensée de pénétrer pêle-mêle avec les Maures dans la place ; toutefois après avoir considéré leur nombre ils renoncèrent à ce projet. Hassan, d'ailleurs, ne leur laissa guère la possibilité de l'exécuter. Rentré avec la plus grande partie des siens, et se voyant pressé par les habits rouges (c'est ainsi qu'il appelait les chevaliers dont la cotte d'armes brillait par cette couleur éclatante), il fit promptement fermer la porte de Bab-Azoun, laissant ainsi un grand nombre d'Algériens à la merci de l'ennemi. Le plus grand nombre fut massacré au pied même de la redoutable phalange chrétienne. Ce fut en ce moment que le chevalier de Savignac, tenant l'enseigne de la religion d'une main, enfonça de l'autre son poignard dans la porte et l'y laissa fiché. Noble action qui remplit de stupeur les assiégés et mérita leur admiration.

Cependant Hassan se décida à faire une sortie contre les chevaliers exténués de fatigue et réduits à un petit nombre. Groupés à l'entrée du faubourg de Bab-

Azoun, ces braves essayèrent de tenir tête à l'ennemi, espérant qu'il leur arriverait du secours. Alors le courageux Ponce de Savignac fut blessé d'un trait empoisonné; emporté hors du champ de bataille par plusieurs de ses compagnons, il ne voulut point abandonner l'étendard de l'ordre, tant qu'il conserverait quelques forces; aussi ne lui échappa-t-il qu'au moment où il rendit le dernier soupir.

Un autre chevalier, français d'origine, Nicolas de Villegagnon, se fit remarquer en cette occasion par un trait plein d'audace. Blessé au bras d'un coup de lance, tandis qu'il combat audacieusement au milieu des cavaliers Arabes, il profite du moment où l'ennemi, contre qui il lutte, cherche à tourner son cheval, s'élance contre lui, le tire par force à terre et le tue à coups de poignard.

Mais le combat recommença vingt fois dans cette fatale journée, et les Musulmans qui avaient sur les chrétiens l'avantage du nombre, et celui de la connaissance exacte des sentiers et des ravins dont le pays était couvert, reparaissaient à chaque instant de tous les côtés à la fois et multipliaient leurs attaques. Ils firent un massacre horrible de tous les soldats qui s'étaient imprudemment portés du côté de la mer. Les officiers eux-mêmes étaient découragés et beaucoup pensaient déjà que tout était perdu. Mais l'empereur ne se laissa point abattre, et paya vaillamment de sa personne en organisant la défense et ramenant l'ordre parmi les fuyards. On le vit l'épée à la main, courant de toute l'impétuosité de son cheval, au milieu de ses lansquenets, les ramener dans la mêlée, avec des paroles de feu et l'exemple de sa bravoure. « Soldats, leur disait-il, c'est aujourd'hui qu'il faut combattre pour le salut de tous; votre empereur vous regarde! » Après ce peu de mots, il fait sonner la charge; les lansquenets, encouragés, pleins d'ardeur, se portent au-devant de l'ennemi qui fuit enfin et disparaît.

## V.

### L'ORAGE.



CEPENDANT le désastre qui mettait en péril l'armée de terre, frappait aussi la flotte, mais avec plus de fureur peut-être. Le vent, qui soufflait du nord, semblait redoubler d'intensité à chaque heure. Il était accompagné d'une pluie et d'une grêle violentes, du roulis effrayant de la mer, des éclats de la foudre tonnant dans une obscurité profonde, et dont l'horreur était redoublée par de lugubres éclairs; tous les élémens semblaient confondus pour conjurer la perte des Chrétiens. Les vaisseaux arrachés par la violence des vents de dessus leurs ancres, sans que les pilotes et et les matelots pussent les gouverner, heurtaient les uns contre les autres, ou échouaient contre les rochers qui les mettaient en pièces, ou s'abîmaient dans les flots. Quinze galères et cent vingt bâtimens de transport périrent en quelques heures. Huit cents marins furent noyés, et ceux qui tentaient de gagner la terre à la nage étaient impitoyablement massacrés par les Arabes.

L'armée contemplait avec stupeur ce naufrage immense; elle voyait s'engloutir ses provisions et n'avait plus en perspective qu'une mort sans combat sous le fer des Algériens, ou les horreurs de la famine. A la fin cependant la tempête s'apaisa; mais on passa une seconde nuit dans les plus terribles transes, car on ignorait s'il serait encore possible de sauver assez de vaisseaux pour retourner en Europe.

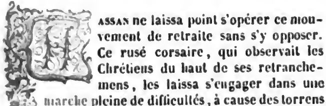
Les privations se firent sentir dès le lendemain; comme on ne pouvait amener de vivres à terre, on fut obligé de tuer plusieurs chevaux pour nourrir les soldats, et Charles-Quint donna l'exemple, en sacrifiant des coursiers d'un haut prix qu'il avait amenés pour son usage. Voyant un jour sa table couverte avec profusion: « Eh! quoi, dit-il, à son maître-d'hôtel, ne rougissez-vous pas de me servir ainsi, pendant que mes compagnons meurent de faim? » et aussitôt il va distribuer lui-même tous les mets aux malades et aux blessés.

Ce prince ne perdit rien de son énergie au milieu d'un si affreux malheur; tous ses projets étaient anéantis, il fallait renoncer à la conquête d'Alger et se retirer après avoir éprouvé de si grandes pertes; il se montra calme et résigné : témoin de la tristesse de quelques seigneurs, il prononça à haute voix ces paroles en élevant sa pensée vers Dieu : *Fiat volontas tua*.

Enfin un messager envoyé par Doria, sur une barque, étant venu à bout de toucher terre, informa l'empereur que Doria avait échappé à cette tempête la plus effroyable qui l'eût encore assailli depuis cinquante ans, et qu'il s'était retiré sous le cap Matifoux, avec ses vaisseaux fracassés. Comme le ciel était toujours orageux et menaçant, l'amiral conseillait à Charles-Quint de marcher sans délai vers le cap qui était l'endroit le plus propice au débarquement des troupes. Deux généraux fameux, Fernand Cortez, et le comte d'Alcaudette, gouverneur d'Oran, voulaient qu'on n'abandonnât point le siége commencé, et ils promettaient à l'armée une noble vengeance; mais ils ne furent point écoutés et l'armée reçut ordre de partir.

## VI.

### RETRAITE DE L'ARMÉE ESPAGNOLE.



HASSAN ne laissa point s'opérer ce mouvement de retraite sans s'y opposer. Ce rusé corsaire, qui observait les Chrétiens du haut de ses retranchemens, les laissa s'engager dans une marche pleine de difficultés, à cause des torrens qu'il fallait franchir; il fit sortir la garnison et les habitans d'Alger, qui attaquèrent l'armée avec furie, en firent un horrible carnage et emmenèrent un grand nombre de prisonniers. L'artillerie, les tentes et les gros bagages restèrent en son pouvoir.

Rentré dans Alger, il accorda des honneurs extraordinaires à ce Youssouf qui, dès le principe, avait an-

noncé le désastre de l'armée ennemie. Tout ce que la superstition a de plus ignoble fut dès-lors accrédité par son influence. On prétendit que le jour où l'orage s'était déclaré, il avait, par une inspiration d'en haut, été battre la mer avec une verge et avait excité cette heureuse commotion. Après sa mort on éleva une petite mosquée auprès de son tombeau, et les marabouts persuadèrent depuis au peuple, que dans un danger pressant on n'aurait qu'à battre la mer avec les os de ce saint pour exciter une semblable tempête.

Cependant l'empereur se disposait à suivre le conseil de Doria. Mais comment gagner le cap Matifoux, éloigné de quatre jours de marche? Les provisions débarquées à terre étaient épuisées, et les soldats découragés, affaiblis, n'avaient pas la force de résister à de nouvelles fatigues. On plaça les blessés et les malades entre la tête et l'arrière-garde, où se trouvaient ceux qui avaient le moins souffert. Cette marche fut longue et cruelle, elle acheva d'exténuer un grand nombre d'hommes qui tombèrent en route, tandis que d'autres mouraient d'inanition à leurs côtés, se noyaient dans les torrens que les pluies avaient prodigieusement gonflés, ou périssaient par le feu de l'ennemi qui ne leur laissait, ni jour ni nuit, un instant de relâche. Des racines, des graines sauvages, la chair des bêtes de somme, tels étaient les moyens de subsistance qui restaient à ces troupes consternées, souffrantes et encore exposées à tant de dangers. On arriva ainsi sur les bords de l'Arrach dont les eaux étaient tellement grossies, qu'il était impossible de le passer même à cheval, tandis que dans les temps ordinaires il présente des gués faciles. Il fallut, tout en contenant l'ennemi, construire un pont avec les débris des mâts, des vergues, et les planches dont le rivage était couvert. L'opération réussit au-delà de toute espérance, et l'armée se défendit avec tant de valeur, que El-Hassan renonça dès-lors à continuer sa poursuite, se contentant d'exercer sa barbarie sur les blessés et les malades qu'on fut forcé d'abandonner.

Le lendemain, le passage de l'Hamise présenta les mêmes difficultés, mais la mer rejetait encore des pièces de bois, des tronçons de carènes, ressource inespérée dont on usa, soit pour franchir le torrent, soit pour la cuisson des alimens. Pendant cette retraite calamiteuse, Charles racheta constamment l'imprudence qui lui avait fait entreprendre cette expédition dans une saison aussi défavorable, en déployant toutes les plus nobles vertus d'un roi. Sa fermeté, son humanité, sa constance et sa grandeur d'âme, lui conquirent l'admiration de l'armée. Il partagea les plus grands dangers, les plus grandes fatigues, se montra partout, consolant les malades et les blessés, ranimant ceux qui perdaient tout espoir, et donnant toujours l'exemple du courage et de la persévérance. Enfin, le 30 octobre, l'on atteignit le cap Matifoux; l'armée s'abrita et se fortifia dans les ruines de l'ancienne cité romaine de Rusgonia, où elle reçut de la flotte les vivres dont elle manquait depuis plusieurs jours.

Muley Hassan, roi de Tunis, s'y rendit pour offrir ses services, mu par un noble dévouement pour l'empereur, qui l'avait, dans l'expédition précédente, replacé sur le trône. Il fut accueilli avec toute la distinction que méritait une conduite si franche et si loyale.

La mer s'étant enfin calmée, Charles-Quint ordonna qu'on procédât à l'embarquement des troupes. Il congédia d'abord les chevaliers de Malte qui avaient pris une si honorable part à cette campagne; il les remercia de leur concours, et leur promit de hautes marques de sa munificence. Ils s'embarquèrent sur trois galères à demi brisées, et regagnèrent leur île avec beaucoup de peine. Les soldats des autres nations, Allemands, Italiens, Espagnols, furent ensuite reçus sur les vaisseaux qui restaient. Pour faire place à toutes les troupes, on fut obligé de jeter à la mer une grande quantité de provisions qui n'avaient pas été débarquées encore, et les chevaux que portaient les bâtimens de transport. Cette cavalerie était magnifique et n'avait donné aucun secours, tant on avait mis de précipitation à l'attaque d'Alger. Aussi l'on comprend le regret amer que durent éprouver tant de vaillans capitaines en se voyant arracher par les élémens une conquête que l'imprévoyance de l'ennemi devait rendre si facile. Fernand-Cortez croyait encore, à ce dernier moment, pouvoir s'emparer de la ville avec les seules ressources que présentait la flotte; on ne le crut pas, et sa confiance fu traitée de folle vision.

La moitié de l'armée était à peine à bord qu'une nouvelle tempête s'éleva aussi terrible que la première. Les vaisseaux gagnèrent cependant la haute mer, mais ils furent tous dispersés par les vents, et ils allèrent porter sur les côtes d'Espagne, d'Italie et de Sicile la nouvelle de cet immense désastre. L'empereur fut l'un des derniers à s'embarquer, et brava jusqu'au bout la présence d'un corps d'Algériens qui menaçaient de fondre sur l'arrière-garde. A peine monté sur sa galère royale, il fut obligé de relâcher à Bougie, d'où il ne partit que le 23 novembre, et il put enfin atteindre Majorque, après une pénible navigation.

Les derniers momens de son départ furent marqués par une terrible scène. Quelques vaisseaux, après avoir quitté le cap Martifoux, furent poussés par la tempête et allèrent échouer à peu de distance d'Alger, en se fracassant. A cette vue, des hordes d'Arabes accoururent suivis d'une foule de Maures, pour égorger les naufragés; mais les Chrétiens reprenant courage à l'aspect du danger, se serrent pour faire face de tous les côtés, et présentant partout à l'ennemi leurs longues et redoutables piques, s'acheminent audacieusement sur la ville, et forcent les masses opposées à s'ouvrir devant eux. El-Hassan prévenu qu'ils désiraient se rendre à lui, marcha à leur rencontre, et, touché de pitié et d'admiration, il leur accorda la vie.

Telle fut l'issue de cette entreprise qui porta le deuil dans une multitude de nobles familles d'Europe, et assura pour plusieurs siècles l'impunité aux déprédations des Algériens. Outre la perte de cent quarante vaisseaux ou galères, elle coûta la vie à plus de trois cents officiers distingués et à huit mille soldats et matelots, qui périrent dans la tempête ou succombèrent dans le combat. Quant au nombre des prisonniers, il fut si

grand que les Algériens n'avaient pas assez de cachots pour les garder ; ils portèrent l'insulte et le mépris jusqu'à les donner pour esclaves à raison d'un oignon par tête.

Ils accréditèrent le bruit que l'empereur, au désespoir de cette funeste déroute, avait, dès qu'il fut embarqué, jeté dans la mer la couronne qu'il portait sur sa tête, en disant : « *Que quelque prince plus heureux la retrouve et la porte* » ; et les rénégats Espagnols leur assuraient encore, il y a peu d'années, que les rois d'Espagne regardaient leur couronne comme perdue, jusqu'à ce qu'Alger eût succombé dans une nouvelle lutte.

## VII.

### RÉGENCE DE TUNIS.

Jusqu'au siècle de Charles-Quint, l'histoire de la régence de Tunis domine presque toujours celle d'Alger. Nous avons vu la Numidie effacée long-temps par l'influence de Carthage, puis ces deux états confondus sous la domination romaine, sous le joug des Vandales, des Arabes et de plusieurs dynasties indigènes. Mais à dater de cette époque, des gouvernemens distincts régissent les populations; et quoique la Porte Ottomane y conserve sa suprématie, leur indépendance se fortifie de jour en jour, et des hostilités prolongées attestent leur séparation. La régence d'Alger, plus belliqueuse que celle de Tunis, a, dans les temps modernes, tenu souvent cette dernière dans une sorte d'infériorité, et l'a contrainte plus d'une fois de payer tribut. Ces rapports ne sont point assez fréquens pour nous obliger à mener de front les deux histoires ; mais il convient cependant d'épuiser ce qui peut encore intéresser dans l'ancien royaume de Tunis, afin d'éclairer les événemens ultérieurs par la connaissance de la contrée.

On peut diviser la régence de Tunis en deux parties principales qui répondent assez bien à la Zeugitane et et à la Byzacène des anciens. La première, qui est au nord, est beaucoup plus agréable, plus fertile et plus peuplée que la seconde. Elle renferme un plus grand nombre de villes, de villages et de douairs ou campemens des Arabes. On y remarque aussi plus d'abondance et de prospérité, ce qui est dû sans doute au voisinage de Tunis, centre du gouvernement, qui du reste est bien moins tyrannique que celui d'Alger.

Le mélange des premiers habitans du pays avec les colonies que les Phéniciens y établirent, fit donner aux peuples qui l'habitaient le nom de Liby-Phéniciens. La ville de Carthage étant devenue la plus riche et la plus puissante par l'étendue de son commerce, soumit peu à peu toutes les autres, et en resta maîtresse jusqu'à ce qu'enfin elle fut forcée de céder l'empire de l'Afrique à Rome sa rivale.

Tout le littoral est découpé par des golfes qui devaient y favoriser merveilleusement la navigation; et comme les terres y sont d'une grande fertilité, c'est à ces deux causes qu'il faut attribuer le grand nombre de colonies qui y furent fondées. Les Carthaginois, et après eux les Romains, en tiraient tous les ans une grande quantité de blé. Les autres productions y étaient aussi fort variées; on y recueillait de très-beaux fruits, du miel, de la cire, des bois de construction et une laine renommée par sa finesse et sa blancheur, qui alimentait les manufactures de la métropole.

Le *Bagradas* (aujourd'hui Méjerdah) était le principal fleuve de la contrée. Il a sa source dans les montagnes de l'ancienne Numidie, et son embouchure dans le golfe de Carthage. Il fut rendu célèbre par les campemens de Regulus. Ce général romain trouva sur les bords de ce fleuve un serpent d'une grandeur monstrueuse qui inquiéta vivement l'armée. Les dures écailles de sa peau le rendaient invulnérable à tous les traits; ensorte qu'il fallut faire avancer contre lui des machines de guerre, et l'attaquer comme une citadelle. Après bien des coups inutiles, une énorme pierre lancée avec force le fracassa par le milieu du corps. Sa peau, longue de cent vingt pieds, fut envoyée à Rome, et suspendue dans un temple, où Pline le naturaliste dit qu'on la voyait encore du temps de la guerre de Numance. Ce récit a été considéré comme fabuleux par les modernes.

Parmi les autres rivières qui arrosent la régence de de Tunis, il faut remarquer : l'*Oued-Zenati* ou *Zaïne*, qui sépare à son embouchure ce territoire de celui de l'Algérie ; la *Miliana* qui déverse ses eaux dans le golfe de Tunis ; et le *Gabs*, *Cabès* ou *Triton* des anciens qui coule au sud, et débouche dans le golfe de ce nom. L'eau en est si chaude, dit-on, qu'on ne saurait en boire qu'après l'avoir laissée reposer pendant une heure.

### *Description.*

*Tunis.* Si nous abordons maintenant ces rivages célèbres, pour décrire les villes florissantes qui y sont assises, nous y trouverons un intérêt puissant qui résulte de leurs souvenirs historiques, aussi bien que de l'aspect des lieux. Le lac ou golfe de Tunis s'étend entre le cap Farina et le cap Bon sur une longueur de treize lieues, et présente l'ancrage le plus sûr que l'on puisse trouver sur toutes les côtes Barbaresques. Au fond du golfe est la Goulette, le grand entrepôt commercial du bey. Elle est très-bien fortifiée et s'élève sur le canal artificiel qui établit la communication entre le lac de Tunis et la mer. Elle contient deux cents pièces de canon données ou perdues par les puissances chrétiennes. Une de ces pièces est de quatre-vingt-quatorze, une autre est de soixante-huit. Les batteries sont établies à fleur d'eau et disposées dans un ordre excellent. Les abords du château sont défendus par la mer, mais les ouvrages sont dominés par une éminence voisine des ruines de Carthage, bien qu'éloignée d'environ trois mille cinq cents verges. A partir d'un beau bassin formé à la Goulette pour la réception des vaisseaux, commence un lac d'une vaste étendue, mais peu profond, à l'extrémité duquel est bâti Tunis. La surface de ce lac, qui a trente-cinq milles de circonférence est toujours animée par un grand nombre de bateaux, de sandals

et de radeaux qui transportent des passagers et des marchandises à l'industrieuse et active capitale de la province. Tunis (Tunes dans l'antiquité) s'étend sur le bord occidental du lac et commande la plage où était située l'antique Carthage. Cette ville est entourée d'un mur d'environ cinq milles d'étendue et a près de deux cent mille âmes de population. Les constructions particulières ne peuvent point supporter la comparaison avec celles d'Alger, mais Tunis est bien supérieur à cette dernière ville par la grandeur et la beauté de ses avenues, aussi bien que par l'élégance de ses bazars qui sont tous voûtés et possèdent des trottoirs à larges dalles. Les mosquées sont nombreuses et brillantes. Celle de Youssouf est décorée de colonnes de marbres, aux gracieux ornemens, sculptées et polies en Italie. Le palais de ville d'Hamouda-Pacha est de tous les monumens de Tunis celui qui présente le plus de magnificence. Les appartemens ont leurs ouvertures sur des cours pavées de marbre et entourées d'arcades que supportent de riches colonnes. La fraîcheur de l'air est entretenue par des gerbes d'eau au milieu de chaque cour. Les plafonds sont couverts de moulures en stuc et rehaussées par des peintures où brillent l'or, le vermillon et l'azur, mêlés avec ce charme qui est répandu dans les dessins mauresques.

La citadelle commencée par Charles-Quint et terminée par don Juan d'Autriche, est un monument historique plein d'intérêt, mais il a perdu de son prix comme travail de fortification. Tout au contraire les casernes modernes bâties par les pachas, marquent les progrès de la civilisation et le retour de l'art dans le glorieux et brillant royaume de Carthage. L'intérieur de la citadelle contient cependant quelques parties remarquables; les tours impériales sont tombées en ruines, mais plusieurs galeries subsistent encore et sont décorées d'épées, de lances, d'armures et de boucliers appendus aux murs.

Le bardo ou palais du bey est situé à environ deux milles de la ville, dans une plaine bien découverte où l'on ne trouve pas même un arbre pour s'abriter. Il est entouré d'une ceinture de murailles et contient plus de quatre mille habitans. Quoique l'intérieur de ces constructions soit simple, dépourvu d'ornemens et sans variété, l'abondance et la gaieté y règnent. Le divan, la salle de justice et le harem sont enfermés dans l'enceinte qu'entoure le palais du Bardo.

Comme Tunis est entouré d'étangs d'une eau stagnante, bâti sur un terrain découvert, sans défense contre les rayons d'un soleil brûlant, et enfin dépourvu d'eaux vives, on est naturellement porté à croire que le climat en est insalubre. Cependant la longévité n'y est pas rare, et les habitans y acquièrent une constitution plus forte que dans les climats les plus septentrionaux. Les émanations des marais où vont se confondre les égouts de la ville, sont corrigés par la grande quantité de myrtes, de romarins, de thyms sauvages et de différens arbustes aromatiques dont on se sert pour chauffer les fours publics et les étuves. L'air y est donc pur et chargé toujours d'une odeur agréable.

*El Mersa*. Ce nom qui signifie en Arabe *le Port*, a été appliqué au lieu où était anciennement située Carthage. Près des ruines de cette cité est le village de Mersa où les Beys et les personnes de distinction de Tunis vont souvent se divertir, parce que l'air y est fort bon et rafraîchi par les vents de mer et de terre qui y soufflent alternativement. Le terroir des environs est fertile en blé, en fruits et en cannes à sucre.

*Mahadia*. Cette ville appelée aussi *Africa* est située dans une petite presqu'île sur la côte orientale du royaume. Elle fut bâtie par les khalifes fathimites qui y établirent leur résidence; puis elle se peupla extraordinairement, et devint une place importante. Les murailles étaient hautes et solides, flanquées de six tours massives, outre plusieurs autres plus petites. Elles avaient de petites portes couvertes de lames de fer, et si basses qu'on ne pouvait y entrer qu'en se courbant, de sorte que chaque tour était une forteresse séparée.

A la seconde tour carrée, vers le levant, était la porte principale qui donnait dans une voûte obscure toute hérissée de herses de fer, avec de nombreuses retraites. Cela joint à la longueur et à l'obscurité du passage présentait quelque chose de terrible, et suffit pour donner une idée de ces forteresses Arabes. Les khalifes embellirent aussi la ville par de magnifiques édifices, mais depuis leur règne elle a subi tant de changemens et essuyé tant de révolutions, qu'il ne lui reste de son ancienne splendeur que ses murailles et quelques autres bâtimens qui tombent en ruines.

*Susa*. Cette ville, l'une des plus considérables du royaume, est située sur la même côte à trente lieues de Mahadia. Elle est bâtie sur un rocher d'où la vue domine et s'étend sur une grande plaine. Le terroir des environs produit de l'orge, des olives, des figues et autres excellens fruits. Elle fut long-temps la résidence des gouverneurs Turcs qui y avaient un magnifique palais. On y voyait aussi de belles mosquées, des casernes, des bazars et d'autres édifices aujourd'hui ruinés.

*Kairoan*. Cette ancienne capitale des possessions Arabes est encore une des principales villes du royaume, par le commerce et le nombre des habitans. Elle est cependant située dans une plaine stérile, où il n'y a ni source ni rivière, et l'on y porte les provisions des villes de la côte, qui en sont éloignées de cinq ou six lieues. Oucbah qui la construisit la fortifia et la ferma de belles murailles de briques, flanquées de tours. Il y fit bâtir une superbe mosquée soutenue, dit-on, par cinq cents colonnes de granit, parmi lesquelles il y en a deux d'un prix inestimable, qui sont d'un rouge vif et éclatant, et mouchetées de petites taches blanches comme le porphyre. Cette mosquée passe pour la plus belle de toute l'Afrique; elle a un grand nombre de docteurs, qui sont fort estimés et dont le chef a une juridiction fort étendue.

Les rois de Tunis ont eu long-temps leur sépulture dans cette mosquée, parce que c'est la première que les Mahométans construisirent en Afrique. Les grands et les gens riches veulent aussi y être enterrés par quelque motif de respect superstitieux. La ville même est si sainte qu'on y fait des pèlerinages, et que les grands seigneurs y font bâtir des chapelles et leur assignent



Vue de Sbeitlah (ancienne Sufetula.)

de grosses rentes pour l'entretien des Marabouts qui les desservent.

Ces riches fondations rendent la ville florissante, malgré la cherté des vivres qu'entretient un grand concours d'Arabes qui s'y rendent l'été avec leurs troupeaux. Les habitans sont assez industrieux : ils s'occupent à préparer des peaux d'agneaux, à filer de la laine dont on fabrique des burnous. Ils les envoient dans le Beled-el-Djérib et dans les autres provinces où l'on ne peut se procurer des draps d'Europe. Ce commerce les enrichirait promptement s'ils n'étaient accablés de taxes.

*Bizerte.* Située à huit milles au sud-ouest du cap Blanc et à dix au nord de Tunis, cette ville occupe l'emplacement d'*Hippo-Zarytus*, dont les deux noms se retrouvent dans celui de Bizerte. Elle était autrefois fort considérable; et quoiqu'elle n'ait qu'un mille de circuit, on assure qu'on y comptait jusqu'à six mille maisons. Les exactions des gouverneurs et les guerres qui ont désolé ces contrées ont dû y tarir les sources de la population.

Bizerte est défendue par plusieurs forts et par des batteries, surtout du côté de la mer; il y a aussi deux grandes prisons pour les esclaves, un magasin immense pour les marchandises, et deux tours qui défendent le port. Ses murs sont baignés par un grand lac qui fournit d'excellent poisson, objet d'un commerce lucratif. Malgré cette ressource les habitans sont misérables, et même orgueilleux, méchans et traîtres. Muley Hassan disait qu'il n'y avait point de peuple contre lequel il eût plus sujet d'être irrité, parce qu'il n'avait jamais pu le soumettre ni par ses bons procédés, ni par crainte. Aussi donna-t-il un libre cours à son juste ressentiment, après qu'il eut repris la ville et le château sur Khayr-ed-Din. Ils s'étaient déclarés pour lui, puis ils avaient tué leur gouverneur et reçu garnison étrangère.

Le district de Bizerte n'a point de villes, mais seulement huit villages, une grande plaine nommée Muter, et le territoire de Choros, la *Clypea* des anciens. Les habitans ne sont vêtus que d'une pièce de bouracan dont ils s'enveloppent le corps; ils se coiffent d'une espèce de turban, mais ils ont les jambes et les pieds absolument nus. Les gens du peuple couchent sur des peaux de mouton par terre; mais ceux qui sont plus à leur aise ont des lits longs et étroits, attachés aux murailles, qui sont de la hauteur d'un homme, et où l'on monte par une échelle. Ils sont habiles cavaliers; leurs chevaux n'ont pour la plupart ni selle ni bride, et ne sont point ferrés. Le voisinage des Arabes qui les désolent par leurs courses continuelles, augmente leur misère.

Ils sont extrêmement superstitieux : quand ils vont

au combat, ils portent au cou quantité de billets, marqués de certains caractères, et cousus dans du cuir, du velours, ou quelqu'autre étoffe de soie. Ils en suspendent aussi au cou de leurs chevaux, s'imaginant que c'est un préservatif contre toute sorte d'accidens.

*Porto-Farina.* Ainsi que ce nom l'indique, on doit voir dans cette localité un entrepôt des plus favorables pour le commerce des grains entre l'Afrique et l'Europe. Cette ville était autrefois fort considérable, mais elle est maintenant bien déchue. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est son port intérieur, où les Tunisiens retirent leurs vaisseaux. C'est un abri sûr contre les vents et les tempêtes. Il s'ouvre sur un grand étang navigable que forme la rivière Méjerdah, qui débouche par là dans la mer. La ville est située entre le cap de Bizerte et celui de Carthage, à une distance à peu près égale de ces deux points. Les habitans la nomment *Gar el Mallah*, la cave au sel, à cause d'une ancienne mine de sel qui en est tout proche. C'est là que mourut saint Louis dans sa funeste croisade de Tunis, et où Charles-Quint débarqua dans sa première expédition.

*Sbeitlah* ou l'encienne *Sufetula*, est un des lieux les plus remarquables de la Barbarie par l'étendue et la magnificence des ruines qu'on y trouve. Dès qu'on approche de cette cité, même à la distance de plusieurs stades, on voit de toutes parts des débris de constructions aussi imposantes qu'antiques, des statues brisées, des colonnes renversées, des arcs en ruines. Ici des groupes d'un goût exquis, des figures de femmes aux vètemens ondoyans reposent dans le lit d'un obscur ruisseau; là s'élèvent les restes d'un magnifique arc de triomphe de l'ordre Corinthien. Il est supporté de chaque côté par des arcs moins élevés, et conserve encore sur son fronton renversé l'inscription dédicatoire qui nous apprend que les habitans l'élevèrent en l'honneur de César-Auguste. Au sud-est de la ville on voit un second arc de triomphe qui a quarante pieds de haut et dix-huit de large, et qui est aussi de l'ordre Corinthien. C'est un ouvrage exquis qui a dû coûter des soins infinis. Les fragmens de l'inscription que l'on peut encore y lire attestent que cet arc a été élevé à Constance et à Maximien. Cet arc s'ouvre sur la ville et conduit à un forum par un chemin pavé, de construction romaine. Cette voie est encore entière et dans un bel état de conservation; sa largeur est la même que celle de l'entrée de l'arc. « Ce pavé, dit sir Grenville-Temple, résonna autrefois sous le piétinement des fiers et impétueux coursiers qui traînèrent à travers une foule empressée de citoyens, le char splendide du maître de l'empire, entouré d'une joyeuse et brillante escorte de cavalerie. Aujourd'hui il ne résonne plus qu'à de longs intervalles sous les pas de quelque voyageur chrétien, qui traversant ce lieu solitaire dans le silence de la réflexion, trouble le lézard ou le serpent qui aime à s'y placer l'après-midi pour aspirer la chaleur du soleil. Ce sont les seuls êtres animés qu'on puisse y trouver pendant le jour. La nuit, le lion altier et le loup hargneux viennent y rôder en cherchant leur proie; et ce silence solennel qui y règne et qui est si propre à agir sur l'âme, parce qu'il est absolu, est de temps en temps interrompu par les rugissemens effrayans du premier et par les aboiemens du second, ou par le cri monotone et mélancolique de l'oiseau de nuit. »

Sur le sol de l'ancienne cité, on peut encore voir trois temples qui semblent commander le respect. Ils sont tous contigus et forment le côté nord-ouest d'une place quadrangulaire de trois cents pieds de long sur cent cinquante de large. De ces trois temples celui du milieu appartient à l'ordre composite, les deux autres se rattachent à l'ordre Corinthien. Leurs façades sont ornées de colonnes, et leurs extrémités sont soutenues par des pilastres carrés.

*Neftah.* A deux milles environ de l'extrémité orientale de la plaine de Sel (El-Sibbah, *voy. p.* 80), non loin de la ville moderne de Neftah on trouve les ruines de Negeta, cité qui fut jadis embellie par les Romains. Elle se compose de trois quartiers distincts tous situés sur les bords du lac de Neftah qui sont en cet endroit escarpés et pittoresques. Les belles plantations dont ils sont couverts forment des retraites aux frais ombrages, et produisent les dattes les plus délicieuses du Beylick. Les oranges y viennent aussi en abondance et forment un objet important de commerce. Les habitans les échangent contre du froment, de l'orge, du linge et des esclaves noirs.

On y fabrique des articles d'habillement, des bernous par exemple, et cette industrie donne à la ville un air de vie, formant un contraste étrange avec le silence et la solitude qui règnent dans les environs. Un des voyageurs les plus distingués qui aient visité jusqu'à ce jour les deux régences, le docteur Shaw, prétend qu'en général toutes les villes du Jereed (ce mot signifie littéralement *le pays ferme* par opposition aux plaines de sable), sont bâties de boue et de branches de palmier si mal unies ensemble, qu'il suffirait d'une pluie de quelques jours pour les ruiner. Telle peut être et telle est sans doute la fragilité des humbles habitations que l'on trouve dans les rues secondaires et dans les faubourgs de ces cités, mais dans toutes les rues principales les maisons sont bâties en briques solidement jointes. Ces briques, disposées avec caprice ou avec un art parfait, forment, par leurs extrémités saillantes et leurs angles, des figures et des devises très variées. Tozer qui est une des plus belles villes du Jereed possède un grand nombre d'habitations élevées avec goût, et où l'on a prodigué toutes sortes d'embellissemens en dorure, en ciselure et en peinture, et il ne faut pas craindre de dire que plusieurs de ces constructions seraient fort admirées et à bon droit, même à Tunis.

Léon l'Africain, qui visita Neftah, dit, dans son itinéraire, que les habitans de cette ville manquaient d'urbanité; mais à en croire les voyageurs modernes ils ont prodigieusement changé depuis l'époque où écrivait ce géographe, sinon on pourrait juger que son opinion a été dictée par le préjugé ou formée précipitamment. Sir Grenville Temple y reçut des autorités et des habitans tous les témoignages de considération auxquels lui et sa suite pouvaient prétendre.



Vue de Neftah (ancienne Negeta.)

Les environs de Neftah sont extrêmement pittoresques : des ruisseaux qui prennent leur source à quelques milles de la ville, creusent des fossés profonds ou même des ravins dont tout le sol est entrecoupé. L'oreille est charmée du murmure que produit la chûte des eaux. Leur fraîcheur bienfaisante rend le climat plus salubre, et elles contribuent d'ailleurs à la prospérité commerciale des habitans à qui elles fournissent un moyen précieux de transport et de fabrication. La partie principale de la ville est disposée en amphithéâtre sur une langue de terre qui fait saillir dans le lac que forment les nombreux ruisseaux de Neftah en se réunissant. Ainsi elle n'a rien à craindre des vents qui soulèvent les sables brûlans du désert, et cependant elle est découverte, et le point de vue dont elle jouit est probablement le plus étendu et le plus grandiose de tout le territoire de Tunis. A l'ouest s'étend une vaste plaine, verte d'abord, mais qui prend bientôt une couleur plus claire et passe par des dégradations successives à l'aspect incolore du Sahara, qui est semblable à la mer. La vaste mer elle-même ne peut pas faire naître dans nos esprits des pensées plus simples, plus grandes, plus solennelles que celles qui s'y élèvent en présence des sables interminables qui forment les déserts de la Lybie. A l'est, la vue embrasse toute l'étendue de la *plaine de Sel* qui brille comme un miroir frappé par les rayons du soleil. Cette plaine est divisée en deux grandes parties inégales par la route qui conduit à Ghadamez, ville des Nègres, voisine de Tripoli et qui fut la capitale des Garamantes. Une longue chaîne de montagnes appelées l'Usaletus borne l'horizon au nord ; elle est habitée, dit-on, par une race d'hommes à haute stature, race nombreuse et guerrière.

Le lac de Neftah, dont les bords sont charmans, n'est pas moins remarquable par l'étendue et l'excellente qualité de ses eaux. C'est là que les Bédouins mènent leurs chameaux s'abreuver ; c'est là que se retirent les jeunes filles de Neftah pendant que l'atmosphère s'embrase d'une chaleur étouffante, pour laver leurs bernous et leurs voiles, et préparer ainsi leurs triomphes. Elles consacrent les momens de loisir que leur laissent leurs travaux, aux ébats de la danse mauresque dans une petite île qui s'élève au-dessus de la surface unie du limpide lavoir. L'extrait suivant du journal de sir Grenville Temple, nous présente un portrait extrêmement flatteur pour les femmes de Neftha. « Les femmes des Bédouins, dont plusieurs sont fort belles, et j'étais à même d'en juger puisqu'elles n'avaient point de voile, étaient alors occupées à laver. Comme elles ne prenaient aucun soin de cacher leurs charmes, j'eus, durant les deux heures que je passai sur ce rivage, plus

d'une occasion favorable pour juger qu'elles étaient très bien proportionnées dans leurs formes. Leurs yeux n'étaient que feu et lumière et auraient jeté de l'éclat, même au sein de ténèbres profondes. »

*El Kaff*, appelé *Sicca Veneria* dans l'antiquité, s'élève sur le penchant d'une petite montagne, où il se développe au soleil levant et présente aux regards un aspect rude et sauvage, dans une ceinture d'innombrables rochers. Cette cité émergeant comme par enchantement du sein d'une vaste plaine unie qui est couverte de bois, forme dans le paysage un brillant et admirable point de vue. Tous les voyageurs qui l'ont visitée, s'accordent à admirer ce site enchanteur et pittoresque.

El-Kaff est une ville frontière presque aussi riche et aussi forte que Tunis et Kairoan; on l'a toujours considérée comme le boulevard de Tunis du côté d'Alger. Dans les dernières guerres civiles qui se sont allumées à Tunis et ont duré près d'un siècle, les fortifications de cette place furent détruites, mais la sûreté de la province était tellement intéressée à leur conservation, que Hamouda-Pacha rassembla avec beaucoup de travail et à grands frais les plus grands blocs de pierre des palais ruinés de la ville, et éleva ainsi les solides ouvrages qui couronnent maintenant les hauteurs du Kaff. Ces travaux sont surmontés de plus de cent pièces de canon, dont quelques-unes sont de quarante-deux, mais ne pourraient point cependant produire un grand effet à cause de leur vétusté. Lorsque sir Grenville-Temple visita la Casbah du Kaff, elle renfermait une garnison composée de soixante-dix Turcs, de sept cents hommes de milice urbaine et de deux cents indigènes soldés. Contrairement aux règles des fortifications Arabes, des guérites sont élevées sur les créneaux, mais la garnison n'a jamais tiré aucun avantage de cette innovation, puisque aucune sentinelle n'a encore été postée sur les murs. Le voyageur qui visite la casbah et la ville elle-même, peut compter sur une réception courtoise. On est dans l'usage de le conduire d'abord sur le point culminant des murs. De là il promène ses regards sur un vaste horizon d'une riche beauté. La forteresse, située sur la montagne, forme une des extrémités de la ville, qui, par l'autre, aboutit à la plaine boisée. Cette dernière, conservant toujours le même caractère, s'étend sur une longueur de plusieurs lieues, en longeant le pied des montagnes sauvages et pittoresques de Djebel Hamasch et de Kalaat Snaan. La montagne du Kaff est couverte de neige pendant tout l'hiver. On attache un grand prix à cette matière dans ces contrées méridionales; on la recueille avec soin pour la déposer dans des excavations très sèches et froides. On trouve à Zaghwan et à Cowrah de semblables dépôts destinés à la consommation du Bey de Tunis. Les épaisses forêts qui couvrent la grande plaine produisent de très beaux bois de construction. Cette importante source de richesses appartient au gouvernement qui fait abattre chaque année pour l'arsenal naval plusieurs milliers de troncs. Des radeaux formés à l'aide de pièces de bois équarries suivent le cours du Quibir jusqu'à son embouchure à Tabarca.

A l'intérieur de la ville coule une fontaine qui fournit plusieurs tonneaux d'eau par minute, ce qui l'a rendue dans ces brûlantes régions, l'objet d'une vénération superstitieuse de la part des habitans. Elle était autrefois enfermée dans un temple dont il reste encore quelques ruines. Les autres débris que l'on trouve dans la ville, quoique moins nombreux, sont peu propres à jeter quelque jour sur les siècles passés, parce qu'ils sont trop mutilés et trop dégradés. Ce sont des arcades solitaires, des voûtes qui ont croulé, des thermes, des restes de citernes, et une rue pavée qui avait de chaque côté des sentiers destinés au passage des piétons, ou, si l'on veut, des trottoirs semblables à ceux de Pompéï. Deux inscriptions encore lisibles et intéressantes pour l'antiquaire ont été copiées par le Dr. Shaw. L'une d'elles exprime que l'édifice sur lequel elle était gravée était consacré à Hercule; l'autre est à peu près inintelligible. Après la destruction de la Casbah, en 1795, pendant que des ouvriers étaient occupés à déblayer les décombres de ce bâtiment, et à creuser la place de nouveaux fondemens, on découvrit une statue de Vénus parfaitement conservée; mais comme tous les Musulmans sont iconoclastes, cette production exquise de l'art fut aussitôt mise en pièces. Cette découverte est citée par les géographes comme une des preuves qui établissent l'identité de position entre El-Kaff et la Sicca Veneria de Strabon. On trouva près de la statue de Vénus une statue équestre de M. Antonius Rufus; elle avait un aspect noble et guerrier; et quoique les Maures aient un caractère belliqueux, quoiqu'ils fussent occupés à une construction militaire au moment où ils découvrirent la statue, elle n'eut pas un meilleur sort.

De savans écrivains estiment que Sicca Veneria a tiré son nom de *Succoth-Benoth*, divinité Assyrienne, dont le culte fut apporté en Afrique par les Phéniciens et perpétué par les Carthaginois. A Tyr et à Sidon elle portait le nom d'Astarté. Les jeunes filles allaient sacrifier leur pudeur dans le temple de cette déesse, et recevaient une dot pour le prix de leur infâmie. L'Orient était plein de ces tristes superstitions, et les expéditions lointaines des peuples en propageant le commerce propageaient aussi tous les vices.

*Autres antiquités.* Nous avons fait connaître (p. 32), l'amphithéâtre de Jemm situé dans l'ancienne Tysdrus; il ne nous reste à parler que de quelques autres monumens épars dans le pays et qui se rapportent aussi aux temps de la domination des Carthaginois ou des Romains. Près du lieu qu'on appelle *Seldy Doude* qui était un ancien prétoire, on voit encore trois pavés en mosaïque qui sont d'une rare beauté. Sans parler de l'ordonnance du dessein en général qui présente un entrelacement parfaitement bien entendu, et une variété admirable de couleurs, on y voit des figures d'oiseaux, de chevaux, de poissons et d'arbres, si judicieusement disposées et si artistement incrustrées qu'on les prendrait pour des tableaux exécutés sur toile. Il y a entre autres figures, un cheval dans une posture fort hardie, ce qui était un emblême de la force chez les Carthaginois.



El Kaff (ancienne Sicca Veneria.)

Sur la côte, à deux lieues au sud-ouest de Hamamet, se trouve le Menarah; c'est un grand mausolée qui a près de soixante pieds de diamètre, bâti en forme de piédestal cylindrique, avec une voûte dans la partie inférieure. Au dessus de la corniche se voient plusieurs petits autels, sur chacun desquels on allumait, suivant les traditions mauresques, des feux qui servaient à guider les mariniers. Il y a sur ces autels des inscriptions, dont trois seulement sont lisibles, et qui mentionnent la dédicace qui en était faite par des personnages Romains.

On trouve aussi plusieurs mausolées semblables à Hydrah, les uns sont ronds, les autres octogones, et soutenus par quatre, six ou huit colonnes; il y en a aussi qui sont carrés et d'une structure massive, avec une niche sur un des côtés, ou bien avec une large ouverture au sommet, semblable à un balcon. Quelques-uns de ces mausolées sont assez bien conservés; mais la plupart des inscriptions ont été effacées, soit par les injures du temps, soit par le caprice des Arabes.

*Histoire.*

Après la tempête qui dispersa la flotte de Charles-Quint devant Alger, et la défaite de son armée par les Turcs, les Espagnols ne conservèrent qu'une médiocre influence sur la côte Africaine. Toutefois les successeurs de Muley Hassan continuèrent d'être les vassaux des rois d'Espagne jusqu'en 1574. Alors le sultan Sélim II enleva à Philippe II Tunis et la Goulette.

Voici comment fut préparé cet événement. Une grande division déchirait le pays; Sinam, roi de Tunis, qui était aussi habile politique qu'homme de guerre, sentit que le résultat de cette guerre intestine amènerait nécessairement la ruine de son état. Pour prévenir sa chute, il se mit sous la protection du Grand Seigneur, créa un pacha de Tunis pour le représenter, forma un divan presque entièrement composé de militaires, et laissa, à son départ pour Constantinople, un corps de quatre mille janissaires pour maintenir ses nouveaux sujets dans l'obéissance et le devoir. Mais la rapacité des pachas engagea les Tunisiens à demander au Grand Seigneur d'abroger cette dignité. Celui-ci fit droit à leur requête, et ils élurent un dey qui avait le même pouvoir que celui d'Alger.

Le premier dey, qui régna sous le titre de khalife, fut massacré. Ibrahim lui succéda en 1575, et sut prévenir le même sort en se retirant à la Mecque.

Depuis cette époque jusqu'à l'avénement d'Hagi-Méhémed, c'est-à-dire pendant une période de cent deux ans, vingt-trois deys se succédèrent dans le gouvernement de Tunis; tous, à l'exception de cinq, fu-

rent détrônés, étranglés ou assassinés. Les beys, qui étaient les seconds officiers de l'Etat, s'élevèrent insensiblement à la souveraine puissance, sur la ruine de celle des pachas. Leur pouvoir devint si absolu, et il l'est tellement encore, que, lorsqu'ils assemblent le divan, c'est moins pour le consulter que pour le contraindre. Le divan n'a point d'influence sur l'élection des beys, et ce n'est guère que la violence qui les place sur le trône. Cette dignité est comme héréditaire, mais le fils ne succède à son père que lorsqu'il vient à bout de ranger la force de son côté.

A la mort de Mourad II (1678), Méhémet, Ali et Ramadan, ses trois fils, aspirèrent ensemble à la dignité de bey. Cependant Ramadan finit par se désister, et voulut que le gouvernement fût partagé entre ses deux frères. Mais l'ambition de ces deux princes fit verser des flots de sang. Enfin Méhémet cédant tout à coup au besoin du repos, se démit en faveur de son frère, et se retira à Kairoan, où il vécut dans la solitude et les pratiques de la dévotion. La tranquillité du royaume était à peine rétablie, qu'elle fut de nouveau troublée par la mort d'Ahmet, fils aîné de Méhémet. Ali, aux soins duquel on l'avait confié, le fit étrangler. Ahmet-Khéléby était alors dey : voyant, dans cette circonstance, un moyen de relever la puissance d'un titre qui était devenu complètement illusoire, il forma le projet de se défaire des deux frères. Il informa Méhémet de la cruauté perfide d'Ali, et s'offrit à l'aider dans sa vengeance. Méhémet, outré de la mort de son fils, sortit de sa solitude et s'avança vers Tunis. Khéléby en fit fermer les portes à Ali, qui fit contre la ville une tentative inutile; il fut entièrement défait et forcé de s'enfuir à Kaff. Pendant ce temps Méhémet faisait répandre la nouvelle qu'il n'en voulait qu'aux meurtriers de ses fils, et de son côté Khéléby fomentait dans Tunis le mécontentement contre les deux frères. Cependant les assassins d'Ahmet cherchaient à prendre la fuite sur un vaisseau; mais, avant qu'ils fussent sortis du port, Méhémet s'en empara et vengea par leur supplice la mort de son fils. Sur ces entrefaites, les Tunisiens signifièrent à ce dernier qu'il n'avait point à compter sur leur soumission s'il ne sacrifiait son frère à la tranquillité publique. Là-dessus une grande partie des troupes de Méhémet l'abandonna pour rentrer dans Tunis, ce qui facilita une réconciliation entre les deux frères; mais Khéléby marcha contre eux, les attaqua et les défit. Les rebelles, moyennant une somme de quarante mille piastres, obtinrent un corps de troupes des Algériens, commandées par Ibrahim, le dey lui-même, avec les deux beys de Tunis. Le siége de cette ville dura depuis le mois de septembre 1683 jusqu'au mois de juin de l'année suivante, que les chefs maures, las d'être confinés dans Tunis, abandonnèrent Khéléby et retournèrent dans leurs montagnes.

Kara Osman, qui commandait la cavalerie dans Tunis, en sortit sous prétexte de poursuivre les déserteurs, mais, en réalité, pour se joindre aux deux beys, auxquels la ville ouvrit ses portes. Khéléby fut arrêté au moment où il s'évadait, et conduit à la tente d'Ibrahim. Les Algériens, maîtres de la ville, se livrèrent à d'horribles cruautés; l'épouvante qu'ils inspirèrent glaça tous les cœurs, et l'on cite à ce sujet un épisode qui prouve que les beys vainqueurs ne se considéraient en réalité que comme des vaincus. Deux Algériens, le sabre au poing, poursuivaient deux Maures qui se réfugièrent dans le palais, et presque aux pieds de Méhémet; ce prince, épouvanté de la fureur ou plutôt de l'audace de ces deux étrangers, ne vit rien de mieux à faire, pour les calmer, que d'ordonner que l'on précipitât les deux Maures par la croisée. Après cette espèce de soumission à la fois lâche et barbare, comme la peur le tenait toujours, il s'enfuit dans son camp. Cependant Ali, plus résolu que son frère, entre dans Tunis pendant la nuit, et met fin au désordre en chassant les Algériens. Quelques-uns de ceux-ci, dévoués au parti de Khéléby; prirent la résolution d'assassiner les deux frères et firent irruption dans la tente même de leurs chefs où ils les croyaient réfugiés. Méhémet, averti à temps du résultat de cette fausse démarche de ses assassins, se sauva de son camp; Ali fut moins heureux. Ben-Chouker, le beau-frère de Méhémet, le joignit. Il stimula son courage en lui disant que sa présence était nécessaire et qu'elle suffirait à rétablir le calme partout; et que, d'ailleurs, c'était à Tunis qu'il devait vaincre ou mourir. Tant de pusillanimité dans le cœur de Méhémet était bien propre à entretenir ou à soulever le courage des partisans de Khéléby; ils formèrent donc la résolution d'enlever ce dernier du camp d'Ibrahim et de le proclamer bey. Mais Ibrahim, ayant eu avis de ce plan qui ne favorisait point ses vues, fit étrangler Khéléby en sa présence, et ordonna qu'on exposât son cadavre devant sa tente. Il se hâta de proclamer Méhémet, qui fut reconnu sans opposition, même par les plus zélés partisans de son adversaire. Le nouveau bey congédia les Algériens au même prix qu'il les avait appelés. Revêtu de l'autorité suprême, Méhémet ne tarda pas à en abuser; il opprima le peuple d'impôts, et s'empara de toutes les grosses fortunes, soit par la confiscation ouverte, soit par des moyens de ruine qu'il employait sourdement. Les Tunisiens appelèrent de nouveau les Algériens à leur secours; ils étaient tombés au dernier degré du malheur. Ceux-ci revinrent au nombre de dix mille; le dey lui-même les commandait. Méhémet s'avançait pour les combattre, mais, abandonné par les Maures, il fut obligé de regagner Tunis en toute hâte. La peur ébranla tous les courages, et la désolation fut si grande, que Ramadan, alors pacha, le dey et plusieurs Turcs de distinction, se sauvèrent sur un vaisseau français qui faisait voile pour l'Archipel.

Les Algériens dévastèrent tout le pays et mirent le siége devant Tunis. Méhémet défendit courageusement la place pendant quatre mois, mais continuellement trahi par ses sujets, il se retira secrètement dans les déserts de l'Est. Les Algériens désignèrent Ben-Chouker pour bey, et Tatar pour dey de Tunis. L'imagination la plus hardie et la plus habituée aux drames sanglans ne pourrait arriver à la réalité des crimes de ces deux monstres. Ben-Chouker confisqua les biens des plus riches citoyens, qu'il fit périr ensuite dans

d'affreux tourmens. Ayant tenté d'enlever quelques parentes de Méhémet d'un asile où elles s'étaient réfugiées dans Kairoan, cette dernière violence souleva tous les habitans, qui forcèrent le dey à quitter la ville. Cette révolte contre Ben-Chouker ne se fit pas seulement dans Tunis; elle fut presque générale, car les outrages et les violences de ce tyran effacèrent jusqu'au moindre souvenir des excès et des cruautés de Méhémet. Les amis et les partisans de ce dernier se réunirent pour aller le chercher au fond de sa retraite. Ce prince se tenait caché dans le territoire d'un puissant scheik, dont il avait fait périr le père; mais la conviction où était celui-ci que son père avait mérité son sort, et la générosité qu'il sentait à pardonner à un ennemi vaincu, le disposèrent à accueillir Méhémet; il lui fournit même un corps de dix mille hommes de cavalerie. Ce fut avec cette troupe et le secours de ses amis que le prince fugitif défit Ben-Chouker, et rentra dans Tunis. Après avoir ressaisi le pouvoir, il rappela Ramadan et lui conféra la dignité de dey.

Méhémet étant mort, peu de temps après, d'une attaque d'apoplexie, Ramadan, soutenu par les Algériens, lui succéda dans la dignité de bey, mais il ne dut cette dignité qu'à la force, car le divan et le peuple favorisaient Mourad son neveu. Le nouveau bey se reposa entièrement pour la direction des affaires sur un certain Mézaoul, rénégat italien. Mais la mauvaise administration de ce dernier fut cause que les Tunisiens se révoltèrent. L'étranger, voyant la tempête sur le point d'éclater, profita de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit faible de Ramadan, pour persuader à ce prince que son neveu conspirait contre son pouvoir et sa vie. Cette accusation fut portée devant le conseil, qui se composait tout entier des créatures de Mézaoul, et Mourad fut condamné à perdre la vue. L'exécuteur choisi pour cette opération était un chirurgien rénégat français. Il sut conserver les yeux à ce prince aux dépens de ses paupières. Le sang qui les couvrait et la tumeur qui se forma, firent croire à Ramadan et à ses amis que l'ordre du conseil avait été pleinement exécuté. Cependant le bey, soupçonneux, comme tous les esprits faibles, essaya d'un moyen pour s'en convaincre. Il donna l'ordre qu'on plaçât des brasiers ardens dans la chambre de Mourad, et qu'on fit voltiger des cimeterres autour de sa tête; Mourad affecta la plus grande impassibilité. Après ces épreuves, le prince fut enfermé dans le château de Susa, et confié à la garde de l'aga, ancien moine rénégat, que l'on avait surnommé *Papafulca*, pour faire allusion à son apostasie. Le rénégat ne tarda pas à se convaincre que Mourad n'était point aveugle, et il en informa Ramadan. Cependant les bonnes qualités du jeune prince, les souffrances qu'il avait endurées, lui avaient déjà gagné le cœur des Maures, des renégats et des Turcs du château, mais il ne pouvait se conserver qu'en prévenant les desseins de son oncle. Il hasarda cette dernière ressource. Il fit tuer l'aga par ses serviteurs qu'il avait séduits, puis il se sauva dans des montagnes inaccessibles, à trente lieues environ de Tunis. Au bruit de sa retraite, la meilleure partie des troupes de Ramadan déserta pour aller le joindre.

Ce dernier essaya de se sauver par mer, mais il fut pris et étranglé. Son corps fut réduit en cendres. On enferma Mézaoul dans une cage de fer, et pendant deux jours on le dépéça tout vivant. Lorsqu'il eut succombé sous la violence de ses douleurs, on livra son cadavre à la fureur de la populace, dont l'instinct cruel sut trouver des brutalités nouvelles à exercer contre ces débris sanglans. Mourad porta la vengeance jusqu'à insulter au cadavre de son oncle; il mêla même de ses cendres avec sa boisson.

Le premier acte public de son règne fut une déclaration de guerre contre les Algériens. Il n'avait point oublié qu'ils l'avaient exclu du trône pour y placer Ramadan. Les dépenses occasionnées par cette guerre, ses pertes, ses profusions, sa vengeance sans bornes, ses injustices amenèrent toutes sortes de calamités.

Les marabouts et les gens de loi qu'entourait la vénération publique ne purent trouver grâce devant son ressentiment. Il ne leur pardonna jamais d'avoir signé le décret que son oncle avait porté contre lui. Il est vrai que sa vengeance fut plutôt ridicule que cruelle. Après les avoir rassemblés dans son palais, il les força de se coucher nus sur les carreaux, et d'y demeurer pendant une nuit entière; le matin, il leur fit jeter plusieurs seaux d'eau sur le corps et les congédia. On raconte que cette exécution bouffonne l'amusa singulièrement, et qu'il riait beaucoup en se la rappelant. A la fin, il mourut poignardé par Ibrahim-Schérif, capitaine de ses gardes, qui le remplaça. Le nouveau bey, quoique fort brave et assez honnête homme d'ailleurs, fut malheureux. Dans une guerre désavantageuse qu'il soutenait contre Tripoli, il fut fait prisonnier par les Algériens et gardé pendant sept mois. Il n'obtint la liberté que sous la condition de leur payer deux cent mille piastres et de se reconnaître leur tributaire.

Mais pendant sa captivité les Tunisiens avaient élu pour chef Hassan-ben-Ali, rénégat d'origine grecque, qui a été la souche de presque tous les autres beys. Hassan-ben-Ali se consolida sur le trône par un meurtre. Les Algériens n'avaient rendu la liberté à Ibrahim-Schérif que dans l'espoir de rallumer la guerre civile chez leurs voisins. Hassan attira ce prince à Tunis sous le prétexte de lui rendre le pouvoir, mais il le fit décapiter aussitôt après son arrivée. Lui-même, expulsé par son neveu Ben-ali-Bey, auquel les Algériens prêtèrent assistance, ne tarda pas à périr d'une mort violente. Les Algériens, toujours désireux d'intervenir dans les affaires de la régence de Tunis, anciennement leur vassale, ne s'en tinrent pas là : ils envoyèrent une autre armée qui s'empara de nouveau de Tunis, et rétablit sur le trône Mohammed-Bey, fils aîné de Hassan-ben-Ali, auquel ils avaient donné son neveu Ben-Ali pour successeur. Ben-Ali fut étranglé. A Mohammed-Bey, qui ne tarda pas à mourir, succéda en 1782, après une courte régence, Hamouda-Pacha, le meilleur souverain qui ait gouverné l'état de Tunis, et dont le souvenir est toujours populaire chez les Tunisiens. La révolution française, les victoires de Napoléon en Egypte, la lutte maritime de la France et de

l'Angleterre, avaient vivement impressionné l'esprit de ce prince. Un de ses ministres lui conseillant de faire fouiller les montagnes Tunisiennes, où on ne pouvait manquer de trouver de l'or, il répondit : « N'éveillons pas inutilement l'attention des chrétiens sur notre beau pays; ses richesses agricoles sont déjà une grande tentation pour eux; que serait-ce si je faisais retirer du sein de la terre les métaux précieux qu'elle recèle?» A la suite d'un règne équitable de trente-deux ans, Hamouda-Pacha mourut assassiné par un esclave Napolitain. Son frère Othman-Bey, à l'instigation duquel avait été commis le crime, se fit reconnaître pour son successeur; mais à peine installé, il fut tué dans son lit, en 1814, par Mahmoud-Bey, fils de Mohammed-Bey, et petit-fils du fameux Hassan-ben-Ali. Mahmoud-Bey eut pour successeur Hassan, qui occupait le trône lors de la prise d'Alger par les Français. Le châtiment de cette ville lui apprit à respecter la France. Il est mort en 1835; comme il ne laissait que des fils en bas âge, Sidi Mustapha son frère, moins docile à l'influence française réussit à se faire proclamer bey.

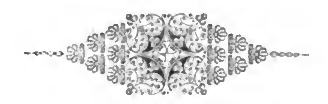
Nous terminerons cet aperçu par un examen rapide de la forme du gouvernement de Tunis. L'autorité y était despotique comme à Alger, avec cette différence qu'elle est restée héréditaire, et que le bey est même le maître de nommer pour son successeur celui de ses fils qu'il préfère, sans avoir égard à l'ordre de la naissance; il peut même, s'il n'a pas de fils qu'il trouve digne de lui succéder, faire monter sur le trône un frère ou un neveu après lui. On sait que cet ordre de choses est une source de guerres intestines et de révolutions.

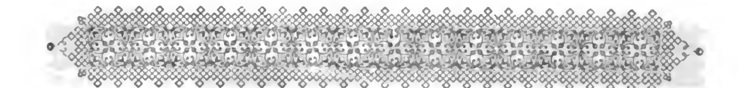
La Turquie ne domina complètement dans ce pays que sous le règne de Sélim II, successeur de Soliman, et, de plus, sa dictature fut de courte durée. Les rapines et les tyrannies des pachas ayant porté les Tunisiens à secouer le joug, les plus influens établirent une sorte de constitution d'après laquelle ces représentans du sultan ne pouvaient rien faire sans l'avis et le consentement du divan. Sa présence ne servit plus qu'à établir l'autorité nominale de la Porte, mais sans influence réelle.

Les beys, qui dans la hiérarchie tenaient le second rang après les pachas, surent attirer dans leurs attributions l'autorité administrative, le commandement des armées, le maniement des deniers publics, en un mot tout ce qui constitue le pouvoir. Ils vivaient avec splendeur et amassaient d'immenses richesses par leurs concessions. Ils divisèrent l'état en deux provinces ou quartiers dont ils firent des résidences distinctes d'hiver et d'été. Par là tout ce pays fut sous leur gouvernement immédiat; ils levaient le tribut en personne et faisaient annuellement leur tour à la tête d'un camp volant, ne se donnant scrupule de faire entrer une partie des revenus dans leurs coffres particuliers. Les pachas nommés par la Porte furent ainsi à leur merci, n'ayant aucune source de produits qui pût leur permettre de vivre avec éclat, et de tenir un aussi haut rang.

Quant au divan, comme il est composé principalement des amis et des créatures du bey, il ne s'assemble guère que pour donner du poids aux résolutions qu'il a prises. — Il prit bien quelque ombrage du pouvoir excessif que les beys surent s'attribuer en rendant leur dignité héréditaire dans leur famille, et en s'alliant avec les princes Arabes de leur voisinage, pour mieux en assurer la succession; mais les efforts qu'il a faits de concert avec les pachas pour secouer ce joug, n'ont n'ont servi qu'à le rendre plus pesant et à l'établir plus solidement.

Toutefois, même avec cette grande autorité, les beys actuels sont encore fort au dessous des anciens rois de Tunis pour leurs richesses et leur magnificence. Les Hafsites, qui les premiers prirent le titre de rois et firent de Tunis leur capitale, avaient une cour nombreuse et brillante, des ministres d'état auxquels ils confiaient les plus importantes affaires et les branches diverses de l'administration. Leur divan ou grand conseil était composé de trois cents personnes des plus distinguées par leur naissance, leur sagesse et leur expérience; ils avaient une garde de quinze cents hommes, la plupart renégats; leurs forces s'élevaient à quarante mille hommes et leurs revenus étaient proportionnés à cette splendeur. Tout cela finit avec Muley-Hassan que Barberousse détrôna en se rendant maître de Tunis et de la plus grande partie du Royaume. Muley-Hassan, lorsqu'il fut rétabli par Charles-Quint devint tributaire de ce monarque et ne put tenir l'éclat que ses prédécesseurs avaient eu pendant trois cents ans. L'importance de Tunis déclina encore lorsque cette ville fut sous la protection de la Porte ou plutôt sous l'oppression et la tyrannie de ses pachas. Ceux-ci ne furent jamais en position d'étaler beaucoup de magnificence; et les beys qui les supplantèrent, contenus quelque peu par le divan et les pachas, n'ont pu se livrer à tout leur goût pour le luxe; ensorte qu'ils se contentent d'assurer à eux et à leurs enfans le droit de régner avec une autorité absolue.





# PREMIÈRE PÉRIODE TURQUE.

---

ALGER AU XVI^e SIÈCLE. — FIN DU RÈGNE D'HASSAN I^er. — HASSAN II. — SALLAH-RAIS. — TEKELY. — RETOUR D'HASSAN II. — SIÉGE DE MALTE PAR LES TURCS. — MOHAMMED I^er. — ALY EL FARTAS. — BATAILLE DE LÉPANTE. — MEMMY I^er. — AHMED I^er. — RAMADAN I^er. — HASSAN III. — CAPTIVITÉ DE CERVANTÈS. — DJAFFAR. — FIN DE LA PREMIÈRE PÉRIODE.

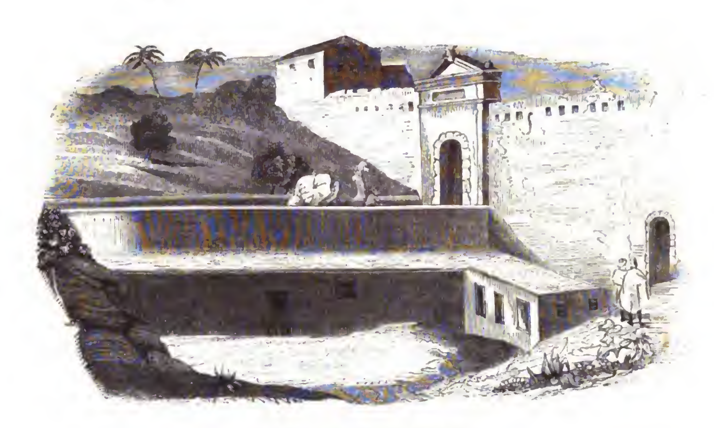
## I.

### ALGER AU XVI^e SIÈCLE.

Pour apprécier convenablement les accroissemens qu'Alger a reçus dans sa principale période historique, c'est-à-dire pendant les trois derniers siècles, il est important de retracer la description qu'en ont faite les auteurs anciens, et d'étudier à cette époque la physionomie extérieure de cette ville, ses fortifications, les travaux que Barberousse y exécuta. Dapper, qui nous a conservé ce tableau, l'a emprunté lui-même de l'Espagnol Haëdo, de Marmol et du récit des voyageurs qui la visitèrent alors; aussi nous ne pouvons trouver de guide plus exact que cet auteur, dans le résumé de ces diverses explorations.

« La ville est quarrée et bâtie sur la pente d'une montagne qui regarde vers le port en forme d'amphithéâtre... Ses murailles sont faites en partie de brique, en partie de pierre de taille, et ont en bas trois mille quatre cents pas de circuit, et en haut dix-huit cent, ou selon Pierre Dan, cinq quart de mille. Elles ont douze pieds en largeur et trente de hauteur dans les lieux les plus élevés de la ville; mais le long du port, elles en ont quarante, afin de pouvoir résister aux vagues de la mer. Elles sont fortifiées par des tours quarrées, quelques boulevards, et un grand fossé le long des murailles, particulièrement du côté de la porte Babason. Les fossés n'avoient autrefois que six pieds de large et étoient pleins en plusieurs endroits de boue et de verdure. Mais Arabamet les fit creuser depuis le château jusqu'à la mer, et leur donna vingt pieds de large et sept pieds de profondeur.

» La plupart des rues vont en penchant, conformément à la situation de la ville, et sont si étroites qu'à



Ancienne porte Bab-Azoun à Alger.

peine deux hommes y peuvent passer de front, ce qu'on a fait pour le garantir de l'ardeur du soleil : la rue qui va de la porte orientale à l'occidentale est beaucoup plus large; mais elle s'étrécit en quelques endroits. Les deux côtés de cette rue sont garnis de boutiques, pleines de toute sorte de marchandises; c'est là qu'est le marché du blé, du pain, de la viande et des poissons.

« La ville a six portes ouvertes et quelques autres murées. Les deux principales ont communication par cette longue rue qui a douze cents pas de long, celle qui est à l'orient s'appelle *Babason* et celle qui est à l'occident *Babalouette*. C'est près de la porte de Babason qu'on exécute les Turcs criminels, qu'on pend à un crochet qui est attaché aux murailles de la ville; et près de la porte de Babalouette, est le lieu où l'on fait justice des chrétiens. La troisième porte s'appelle la Nouvelle Porte, elle est aussi située vers l'orient du côté qui mène au château de l'Empereur. La quatrième est la porte d'*Alcassava*, qui est tout contre un château de même nom. La cinquième, qui regarde vers la mer, s'appelle la porte du Môle ou la porte du Divan. La sixième porte s'appelle en langue franque la porte de la Piscaderie. A chacune de ces portes il y a trois ou quatre turcs qui ont des bâtons à la main, dont ils frappent sur les épaules des esclaves qui passent, pour se divertir.

« Il y a près de 15,000 maisons faites de brique et de pierre, et blanchies par dedans et par dehors, qui sont toutes fort petites et n'ont pas plus d'un étage. Les chambres sont pavées de carreaux de brique de diverses couleurs, enchassés fort proprement. Dans chaque maison demeurent d'ordinaire cinq ou six familles; il y a quatre galeries en haut et autant en bas, qui répondent toutes à une cour qui est au milieu. Les chambres ne reçoivent du jour que par la porte, qui est si grande, qu'elle touche au plancher; mais les chambres qui regardent sur la rue ont des fenêtres. Il n'y a point de jardin derrière les maisons, ils sont tous hors de la ville.

» Le plus beau bâtiment d'Alger est le palais du bacha, qui est au milieu de la ville, entouré de deux belles galeries, l'une au dessus de l'autre, soutenues par deux rangs de colonnes de marbre; il y a aussi deux cours, dont la plus grande a trente pieds en quarré, où le Divan s'assemble tous les samedis, les dimanches, les lundis et les mardis. C'est là que le bacha traite les conseillers du Divan au temps de la fête *du Beyram*. L'autre cour est devant le palais du vice-roi.

» Il y a neuf beaux bâtimens qu'on appelle *casseries*, *fonduques* ou *alberges*, en langue franque, où demeurent six cents janissaires, qui les font tenir fort propres à leurs esclaves. Il y a six prisons qu'on nomme *bagnes*,

ou *bafios des esclavos*, où les Turcs mettent les esclaves qu'ils prennent sur mer. On y compte soixante-deux bains, dont les deux plus beaux ont des chambres pavées de marbre, avec des tuyaux par où l'on fait couler de l'eau fraîche et de l'eau chaude. Il y a environ cent sept mosquées, dont la plupart sont situées le long du rivage de la mer.

» Hors des murailles de la ville du côté de la mer, il y a un grand bâtiment de pierre qu'on appelle *Moglie* en italien, et en françois le *Môle*, parce qu'il vient du latin *Moles*. Il s'étend depuis la porte du divan, jusqu'à la pointe d'une petite île, et depuis l'autre pointe de l'île, il forme une petite jetée. Entre deux est l'entrée du port. Hayredin Barberousse le fit bâtir et lui donna six ou sept pas de large, et plus de cent de long, afin de résister à la violence des flots, et que les vaisseaux fussent en assurance dans son enceinte. Auparavant le hâvre d'Alger ressembloit plutôt à une rade qu'à un port. Au dessous du Môle qui s'étend depuis la porte du même nom jusqu'au château, il y a d'un côté un quai de pierre, et de l'autre un rivage de sablons et de rochers. Le Môle est défendu par un château de figure pentagone, bâti sur la pointe de l'île, et muni de quelques pièces de canon. De l'autre côté, à l'entrée du port, sont pointées quelques autres pièces de canon, avec quoi on fait feu la nuit pour diriger les vaisseaux qui veulent entrer au port. Le port que forme le Môle peut contenir un grand nombre de vaisseaux et de galères, et il y en a toujours beaucoup, tant des corsaires que des marchands.

» Il y a plusieurs forts tant dedans que dehors la ville. Le premier est à l'orient situé sur le sommet d'une montagne, qui commande à toute la ville et s'appelle le *château de l'empereur*, parce que Charles-Quint en jeta les fondemens lorsqu'il assiégeoit Alger. Les habitans l'ont ensuite achevé et y ont mis une garnison de cent hommes.

» Le second fort est le *nouveau château*, qu'on appelle aussi la citadelle heptagone, par rapport à sa figure; elle est située à cent cinquante pas de la ville, entre la ville et le château de l'empereur.

» Le troisième est l'ancien fort appelé *Alcassave*, bâti sur une hauteur dans l'enceinte de la ville : du côté qui est entre l'est et le sud, ses murailles font partie de celles de la ville; et de l'autre côté il en est séparé par un mur. Son circuit est fort grand et fortifié de deux tours, mais peu considérables, où demeurent des janissaires, qui y font la garde, et qui ont l'œil sur les vaisseaux qui sont en mer, pour en faire savoir le nombre par le signal accoutumé.

» Le quatrième fort est celui de Babalouette, bâti sur la pointe d'une roche, près du rivage de la mer.

» Le cinquième fort n'est qu'un petit boulevard, tout contre la porte du Môle, près de la grande casserie, où sont pointées cinq pièces de campagne qui défendent l'accès du port. Le sixième est le château du Môle, bâti dans l'île où le môle aboutit en forme de tour pentagone, où sont aussi plantées cinq pièces de de canon. Le septième fort est une petite tour ou batterie, à l'entrée du port, où quelques Maures font la garde. Il y a soixante-six canons de fonte sur le Môle, mais la plupart ne sont pas chargés, parce qu'on ne les tient là que comme un trophée pris sur les Tunisiens.

» La ville est défendue par plusieurs boulevards, comme celui de Babason, qui est vers l'orient du côté de la mer; le boulevard des Rénégats qui est un peu plus avant vers le midi. Les deux boulevards d'Alcassava, l'un sur la pointe orientale de cette citadelle et l'autre sur l'occidentale : le boulevard des Arraïs, tirant vers le nord : le boulevard de Babalouette vers la pointe occidentale de la ville, qui regarde sur la mer.

» Cependant avec tous ces forts et ces boulevards, cette ville est fort exposée au canon de tous côtés, si ce n'est de celui de la mer; à cause d'un grand nombre de côteaux et de collines qui la commandent et d'où l'on pourrait la réduire en poudre.

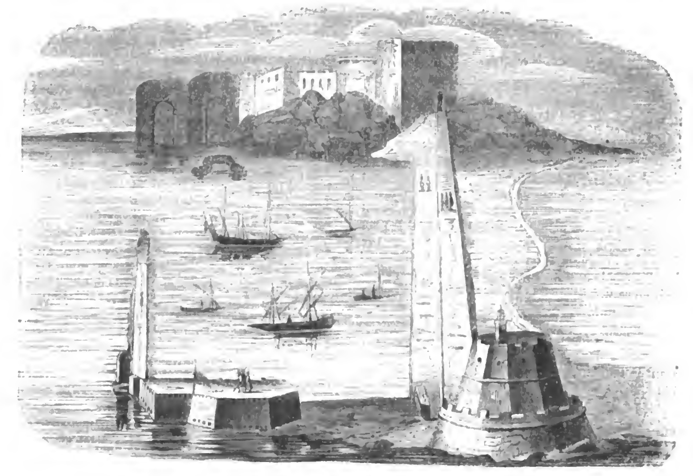
» Il n'y a ni logis ni auberge dans Alger; de sorte que les Turcs et les Maures qui y passent sont obligés d'aller loger chez quelqu'un de leur connaissance. Si c'est un marchand chrétien il peut aller loger chez les juifs, qui ont leur quartier à part, et tiennent des chambres garnies : il peut même louer une maison, s'il le trouve bon. Que s'il y manque de grands logis, il y a en récompense force cabarets et rôtisseries, que des esclaves chrétiens tiennent au nom de leurs maîtres, et où l'on vend du pain, du vin et de toutes sortes de viandes. Turcs, Maures, renégats s'y vont divertir pêle mêle; et quoique la loi de Mahomet défende le vin, on ne laisse pas de s'y enivrer tous les jours.

» Les faubourgs d'Alger étoient autrefois fort grands; puisque l'an 1533, il y avait près de deux mille maisons hors de la ville; mais au bruit de l'approche des Espagnols on les réduisit en cendre : et on ne s'est pas pas empressé de les rebâtir depuis. Il y a encore présentement hors de la porte de Babason un petit faubourg de trente ou quarante maisons qui servent d'écuries aux Arabes et aux Maures lorsqu'ils apportent des provisions en ville sur des chameaux.

» Le tombeau des bachas est hors de la porte de Babalouette, bâti en rond et vouté en forme de chappelle. Les sépulcres des autres Turcs sont dans la même plaine; chacun a le sien à part et presque tous sont embellis d'un chaperon de pierre. Il y a aussi des oratoires et des cellules de marabouts que les femmes vont visiter par dévotion tous les vendredis.

» La ville est environnée de fort beaux côteaux et de plaines très fertiles. Le terroir tout montagneux qu'il est, étant très fécond, les jardins y portent toutes sortes de fruits, et les vignes que les Maures de Grenade y ont plantées, y rendent beaucoup. A douze milles à la ronde d'Alger, il y a dix-huit mille jardins qui sont comme autant de métairies que les Janissaires et les Maures, qui en sont propriétaires, louent à des esclaves pour en labourer les terres et en paître les troupeaux. »

Après cet exposé, nous reprenons sans interruption l'histoire d'Alger, où nous avons laissé El-Hassan Ier maître paisible de la régence, et triomphant du désastre de Charles-Quint.



Ancienne vue du Môle.

## II.

### FIN DU RÈGNE D'HASSAN I^er^.

TLEMCEN avait conservé son indépendance au milieu des révolutions qui agitaient tous les états de la côte d'Afrique; mais des divisions fatales étant survenues entre les princes de la famille régnante (1543), Abdallah, l'un d'eux, demanda du secours aux Espagnols pour s'emparer de l'autorité, jurant de reconnaître la souveraineté de Charles-Quint et de lui payer tribut. Le gouverneur d'Oran, prévenu de ses dispositions, lui envoya un détachement de six cents hommes et de quatre pièces d'artillerie, commandés par don Martinez. A peine engagé dans le pays, ce capitaine se vit attaqué par une si grande multitude d'ennemis, que pour résister il fut obligé de se retirer au milieu de quelques ruines qui lui offrirent heureusement un abri. Il pouvait s'y maintenir avec avantage, mais il se laissa surprendre par Muley-Hamet, rival d'Abdallah. Les Espagnols vendirent chèrement leur vie; presque tous périrent les armes à la main, treize seulement tombèrent vivans au pouvoir des infidèles. Ce sanglant résultat témoignait de la gloire de ceux qui étaient morts.

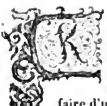
Charles-Quint ordonna au comte d'Alcaudette d'aller venger cet échec. Le comte partit d'Oran avec un corps de neuf mille hommes d'infanterie et de quatre cent chevaux. Un combat s'engagea où Maures et Arabes furent écrasés par la mousqueterie espagnole. Tlemcen fut pris et livré au pillage, et Abdallah eut la couronne de Muley-Hamet.

Mais à peine les Espagnols eurent-ils quitté Tlemcen, que les habitans se révoltèrent contre le souverain qu'on venait de leur imposer. Le pacha d'Alger, El-Hassan, prit alors parti dans cette querelle. Abdallah fut obligé de s'enfuir; ses derniers partisans l'abandonnèrent, et sa tête fut bientôt apportée aux pieds de Muley-Hamet qui venait d'être rappelé.

El-Hassan, qui en sa qualité de corsaire, n'avait point entendu se déplacer gratuitement, exigea de ce prince une grosse somme d'argent, et imposa à la ville un tribut annuel qu'elle fut obligée de payer toujours dans la suite. Après quoi il retourna à Alger avec des trésors immenses dont il fit entrer la meilleure part dans ses coffres. Il mourut quelque temps après d'une fièvre violente (1543), qui l'emporta dans la soixante sixième année de son âge.

III.

HASSAN II.



KHAYR-ED-DIN, à la mort de Hassan Ier, occupait encore à Constantinople une des premières dignités de l'empire, et il était dans l'ordre que la Porte le consultât sur le choix qu'on devait faire d'un nouveau pacha. Cependant les janissaires d'Alger, sans attendre les ordres du Grand-Seigneur, proclamèrent pour chef un vieux officier de ce corps nommé Haggy. Ces velléités d'indépendance n'eurent aucun résultat. A peine était-il en possession de sa dignité qu'il se vit attaqué par un puissant scheik Arabe, nommé Abou-Terice, qui ramassa une armée de vingt mille Arabes ou Berbères dans les montagnes de l'Atlas. Il vainquit sans peine ces troupes désordonnées et obligea ce chef à prendre honteusement la fuite.

Il fut néanmoins contraint, au bout de quelques mois, de résigner ses fonctions à Hassan II, fils de Khayr-ed-Din, que l'influence de ce dernier sut imposer au divan de Constantinople. Toutefois le nouveau pacha et la milice turque conservèrent toujours une vive estime pour Haggy, non seulement à cause de la victoire qu'il venait de remporter sur le scheik arabe, mais surtout parce qu'il s'était conduit avec une rare valeur pendant que Charles-Quint assiégeait Alger. C'était aussi le motif qui l'avait fait élire sans le consentement de la Porte. Il vécut ainsi plusieurs années après sa déposition, et mourut âgé de quatre-vingts ans.

Hassan fut reçu à Alger avec de grandes démonstrations de joie. Il amenait une forte escadre de douze galères bien équipées, et cet accroissement de la marine Algérienne allait élever la puissance et la richesse du pays par la ruine du commerce des nations chrétiennes. Les habitans de Tlemcen, toujours inquiets et remuans, essayèrent de déposer leur roi, qui cherchait secrètement l'appui des Espagnols d'Oran. Ils s'adressèrent au schérif de Fez, l'engageant à venir chez eux pour s'emparer du gouvernement ou y nommer du moins un prince de son choix, avec qui il ferait alliance. Ce dernier accepta de telles offres avec empressement, car il convoitait depuis long-temps cette province. Les préparatifs qu'il fit pour cette expédition alarmèrent les Algériens qui voyaient avec jalousie les rapides progrès de ce royaume. Hassan envoya une armée de cinq mille fantassins et de mille cavaliers, avec dix pièces de campagne, sous le commandement d'un alcayde Turc et de deux rénégats, avec ordre de soulever toutes les populations Arabes et Berbères des environs d'Oran, soit pour s'opposer au schérif de Fez, soit pour empêcher les Espagnols d'intervenir.

Les troupes de Fez qui s'étaient avancées déjà à la vue de Mostaganem, furent fort découragées en se voyant ainsi exposées à une double attaque du gouverneur d'Oran et des Algériens. Abdallah, l'un des fils du schérif, qui les commandait, ne se trouvant pas en état de combattre, se replia sur Tlemcen abandonnant ses chameaux et son bagage. Les Algériens et les Arabes atteignirent l'arrière garde commandée par son frère. Après un combat sanglant ils la mirent en déroute, tuèrent le jeune prince et portèrent sa tête en triomphe au bout d'une lance. Ce succès les rendit maîtres de Tlemcen qui fut livré au pillage. L'alcayde Sepher en prit ensuite le gouvernement au nom du pacha. Il conserva avec lui une garnison de 1500 Turcs; le reste s'en retourna à Alger avec un riche butin. Hassan fit mettre la tête du jeune prince dans une cage de fer qu'on plaça par son ordre sur la porte Bab-Azoun, où elle est restée plusieurs années.

Peu de temps après le Pacha fit bâtir une tour et d'autres fortifications sur la colline ou l'empereur Charles-Quint avait pris position lors de sa funeste entreprise. On l'appela le château de l'empereur. Il jeta aussi les fondemens d'un hôpital pour les Janissaires blessés, puis il fut rappelé à Constantinople pour avoir refusé de céder à Rostan, gendre du sultan, un magnifique établissement de bains que son père Kayr-ed-Din avait fait construire. Rostan, qui était tout-puissant dans le divan, ne put lui pardonner sa résistance; il le fit disgracier.

Hassan avant de quitter Alger en laissa le commandement à l'alcayde Sepher qu'il rappela de Tlemcen. Ce personnage, dont la prudence et la valeur étaient en haute estime, méritait bien cette distinction, car il avait su s'élever de la plus basse condition aux premières charges de l'état. Pendant sept mois qu'il gouverna, il se conduisit avec tant de sagesse et d'équité, qu'il ne s'éleva aucune plainte sur son administration, et qu'il ne fut infligé aucun supplice à personne, chose presque inouie dans ce gouvernement arbitraire. Ce fut lui qui fit construire l'ancien bastion de la porte du Môle. Il pourvut la ville de blé et des denrées, dont il y avait eu presque toujours disette jusqu'alors. Il n'agit jamais que dans l'intérêt du bien public, tant à Alger qu'à Tenez, dont il fut ensuite alcayde : c'est dans cette dernière ville qu'il mourut environ dix ans après, fort estimé et regretté.

IV.

SALLAH-RAÏS.



ROSTAN avait fait nommer au gouvernement d'Alger Sallah-Raïs, l'une de ses créatures, arabe de nation, mais déjà connu et estimé des Algériens, car il s'était distingué dans plusieurs expéditions navales à la suite de Khayr-ed-Din. Le premier exploit, par lequel il signala son règne, fut de réduire le roi de Tuggurt qui s'était révolté. Il marcha contre lui avec trois mille Turcs d'infanterie, mille Spahis et huit mille Arabes auxiliaires. Sans s'effrayer du désert qu'il fallait traverser, il traîna avec lui quelques pièces de canon et le matériel nécessaire pour cette armée. Il parut et campa à la vue de Tuggurt avant qu'on eût le moindre avis de l'expédition.

Le jeune roi, âgé à peine de quatorze ans, anima

lui-même les habitans à la défense de la ville, et par le conseil de son ministre, il fit barricader les portes et poster sur les murs tout ce qui était capable de porter les armes, dans l'espoir d'être bientôt secouru par les Arabes et les Berbères du pays, ennemis résolus des Turcs. Mais le pacha fit battre l'enceinte avec tant de succès pendant trois jours, que le quatrième elle était toute démantelée, et il l'emporta d'assaut. Il se fit alors un horrible carnage; les conseillers du roi furent attachés à la bouche d'un canon et expièrent leur résistance par cet horrible supplice. Les habitans qui échappèrent à cette boucherie furent vendus pour esclaves au nombre de douze mille.

Sallah-Raïs, menant ensuite le roi prisonnier, marcha contre Ouerghela, autre principauté qui s'était aussi soulevée. Il trouva la ville abandonnée. Le prince s'était retiré avec tous ses sujets dans des déserts inaccessibles. Il ne s'y trouva que quarante marchands nègres à qui les fugitifs avaient pris leurs chameaux et qui étaient restés pour veiller à leurs effets. Ils se rachetèrent pour une valeur de deux cent mille ducats, tant en bois de construction qu'en poudre d'or.

Il dépêcha sur le champ un courrier avec un dromadaire après les habitans, et leur promit l'oubli et le pardon de leur révolte sous la condition qu'ils resteraient fidelles à l'avenir et payeraient tribut. Il tint en effet sa promesse, mais il les menaça de sa fureur s'ils ne réprimaient leur caractère turbulent. A son retour, il passa par Tuggurt et il rendit la liberté au roi et à ses sujets aux mêmes conditions et sous de pareilles menaces. Il rentra enfin à Alger conduisant après lui quinze chameaux chargés de butin.

L'année suivante (1554) il équipa une flotte de quarante bâtimens, galères, brigantins et autres navires, et alla faire une descente dans l'île de Majorque. Il fut repoussé par les insulaires, et perdit dans cette expédition cinq cents hommes et quelques-uns de ses meilleurs officiers. De là il tenta d'aller ravager les côtes d'Espagne, mais partout une résistance opiniâtre le força de s'éloigner.

Cependant les schérifs s'étaient rendus si puissans à Fez et à Maroc que Sallah en prit de l'ombrage. Il prétexta que quelques Maures de ces provinces avaient commis des désordres sur ses terres, et il se mit en campagne avec un corps de cavalerie et d'infanterie et dix ou douze pièces de canon. Un des schérifs vint lui présenter le combat à la tête de quatre-vingt mille hommes de troupes de toute arme. Des forces aussi imposantes auraient pu intimider un général moins intrépide que le pacha. Mais il comptait à la fois et sur son courage et sur la défection de quelques Alcaydes du parti ennemi qu'il avait gagnés. A peine l'action fut-elle engagée qu'il y en eut plusieurs qui passèrent de son côté, ce qui causa la déroute du schérif avec une perte considérable.

Sallah-Raïs ne laissa pas à son ennemi le temps de réparer ce désastre. Il le poursuivit jusque sous les murs de Fez, et lui livra un second combat avec autant de succès que le précédent. Il le repoussa vigoureusement dans la ville, et il put même y entrer par l'une des portes pendant que le schérif sortait du côté opposé pour se retirer à Maroc. La ville fut livrée au pillage, les Juifs néanmoins se rachetèrent pour trois cent mille ducats. Il usa de générosité à l'égard de l'épouse principale du schérif et de ses deux filles qui étaient tombées entre ses mains; il les fit traiter avec tout le respect possible et conduire à Maroc.

Le pacha demeura deux mois à Fez pour affermir sur le trône Muley-Abou-Hassan, qu'il avait fait proclamer roi; après quoi il s'en retourna à Alger. Mais ce caractère inquiet et ambitieux ne pouvait s'accommoder d'une paix qui énervait ses forces. Il avait solidement établi sa puissance sur toutes les souverainetés barbaresques; il tourna alors son activité contre les Chrétiens. Il expédia une escadre qui s'empara du Pégnon de Velez, citadelle appartenant aux Espagnols, en face de Gibraltar; il y laissa une garnison composée de Turcs, et il fit rentrer toutes les forces disponibles, afin de les diriger contre Bougie.

Il se proposait d'attaquer cette place par une double expédition de mer et de terre, mais au moment du départ (1555) se présenta l'amiral Strozzy qui cherchait à intéresser toutes les puissances maritimes à une nouvelle coalition de la France contre Charles-Quint, et qui était fortement appuyé par la Porte. Sallah-Raïs fut obligé de mettre à sa disposition vingt-quatre galères bien équipées, ce qui affaiblit beaucoup ses forces et le réduisit à son armée de terre; mais il en fut dédommagé par un renfort de trente mille Arabes ou Maures que lui envoya le roi de Couco.

Arrivé devant Bougie, il en poussa le siége avec activité. Une batterie de six pièces de canon, qu'il établit sur le penchant de la montagne qui la domine, ruina promptement le fort impérial; le fort de la mer situé à l'entrée du port fut de même démantelé et la garnison n'eut plus de retraite que dans le grand fort contre lequel il dirigea toutes ses batteries. Après vingt-deux jours d'une défense opiniâtre, les Chrétiens voyant leurs murailles ruinées entrèrent en composition. Le gouverneur don Alphonse de Peralte négocia pour obtenir que la garnison fût transportée en Espagne; ces conditions furent d'abord accordées, mais le pacha viola le traité quand le fort fut conclu: il retint tous les soldats comme esclaves et n'accorda la liberté qu'aux officiers. Charles-Quint irrité de la perte de Bougie, fit trancher la tête au gouverneur à son retour en Espagne, sur la place de Valladolid.

Encouragé par ce brillant succès, Sallah-Raïs fit des préparatifs pour une entreprise plus importante encore. Il s'agissait d'expulser les Espagnols d'Oran et de Mers-el-Kebir, les seuls points qu'ils possédassent encore sur les côtes Barbaresques. Il envoya Mohammed son fils à Constantinople avec de riches présens pour informer la Porte de la prise de Bougie et obtenir une augmentation de marine. On lui confia quarante galères et un renfort de six mille soldats turcs, et on donna les plus grands éloges à son génie entreprennant et à sa bravoure.

Cette flotte mit à la voile pour Bougie, qui était le rendez-vous général de l'expédition. Sallah-Raïs se dirigea aussi vers cette ville avec trente galères et un

corps de troupes. Mais ayant pris terre au cap Matifoux il fut atteint de la peste qui régnait dans cette ville, et il succomba au fléau dans l'espace de vingt-quatre heures. La douleur et les regrets que sa mort causa sur toute la flotte témoignèrent hautement combien il était aimé. L'armée accompagna son convoi funèbre dans Alger. Son corps fut ensuite déposé près de la porte Bab-el-Oued, dans un tombeau que Hascen-Corse, son successeur, fit élever, et que Mohammed son fils, qui devint dans la suite pacha d'Alger, fit entretenir par un Marabout comme un monument digne de vénération.

Après ses funérailles, la milice d'Alger élut à sa place, en attendant les ordres de la Porte, Hascen son favori rénégat de l'île de Corse. Il était fort aimé des janissaires qu'il avait commandés long-temps en qualité d'aga ou de capitaine-général. Son caractère doux et affable n'était pas moins honoré que sa brvoure, et il était si réservé et si modeste que c'est à grand peine qu'on lui fit accepter la dignité de pacha.

Peu de temps après, la flotte envoyée du Levant qui ignorait encore la mort de Sallah-Raïs, arriva à Alger. Le divan résolut de continuer l'expédition d'Oran sans attendre la décision de la Porte. Oran fut investi, et le canon battit ses murailles sur deux points différens. Un fort construit hors de la ville pour défendre les sources des fontaines, tomba promptement entre les mains des assiégeans, qui déjà songeaient à rapprocher leurs batteries, quand une galiote arrivée de Constantinople rappela les galères Turques; le sultan n'avait pas cru prudent de continuer une entreprise de cette importance sans un chef de quelque valeur.

## V.

### TEKELY.

Hascen-Corse jouissait à peine de sa dignité depuis quelques mois, lorsqu'on eut avis que huit galères turques amenaient un nouveau pacha pour succéder à Sallah-Raïs. C'était Tekely, turc de distinction, et en grand crédit auprès de la sublime Porte. Les Algériens prirent la résolution de ne le point recevoir, mais de continuer Hascen-Corse dans son autorité, sans s'inquiéter du courroux qui éclaterait à Constantinople pour ce refus. Ils donnèrent ordre aux gouverneurs de Bone et de Bougie de ne point souffrir que Tekely mit pied à terre dans ces villes, et lorsqu'il se présenta lui-même devant Alger on ne lui fit point les saluts d'usage, et l'on ne dépêcha aucune embarcation pour le recevoir, ce qui signifiait assez qu'on était en révolte ouverte. Cette situation devenait fort embarrassante pour le nouveau pacha lorsque la mésintelligence des janissaires et des marins d'Alger vint y mettre un terme.

Les corsaires à qui l'appui de la Porte était nécessaire pour continuer leurs pirateries et accroître leurs richesses, ne tardèrent pas à reconnaître que cette source de profits recevrait un notable échec s'il fallait lutter contre la marine turque. Ils étaient jaloux d'ailleurs des priviléges que les janissaires s'étaient attribués dans Alger. Ils résolurent donc de favoriser Tekely et de lui ménager l'entrée de la ville. Une conjuration fut ourdie dans le port, et pour mieux tromper la milice, ils feignirent d'entrer dans ses vues et de partager son irritation. Le chef des corsaires, Khaloque s'engagea à se rendre auprès de Tekely pour le sommer de s'éloigner; mais à peine fut-il introduit en sa présence qu'il se déchaîna contre l'insolence, la cruauté et la tyrannie des janissaires, insistant sur la nécessité d'abaisser leur puissance et de faire une prompte justice de leur rébellion. Tekely saisissant avec promptitude l'occasion qui se présente de faire reconnaître son autorité, monte dans la galiote de Khaloque, et ordonne à ses huit galères de le suivre à une petite distance et d'entrer dans le port, dès que lui-même y aura pénétré. Les ténèbres de la nuit favorisaient leur dessein. Ils s'approchèrent de la porte du Môle gardée par les corsaires sous les armes, et bien disposés à faire un massacre des janissaires s'ils résistaient. Khaloque entra dans la ville à la tête de trois cents hommes et conduisit Tekely au vieux palais jusqu'à ce que le nouveau, occupé par Hascen-Corse, eût été évacué. En même-temps ils poussaient des cris qui jetaient la stupeur parmi les habitans : Vive le sultan Ottoman! Tekely! Tekely! Ces bruyantes démonstrations mirent bientôt les janissaires sur pied : ils accoururent en armes de leur casernes, mais comme le nombre des marins se grossissait d'une foule de Maures, que la présence du nouveau pacha ralliait à lui, ils n'engagèrent point de collision et ils se retirèrent promptement.

Tekely, voyant que tout réussissait au gré de ses désirs, marcha vers le nouveau palais avec toutes ses forces qui pouvaient s'élever à deux mille hommes. Hascen-Corse vint le recevoir à la porte avec toutes les marques du respect et de la soumission; il le félicita sur son arrivée, et l'assura qu'il n'avait pris aucune part à la résistance qui s'était formée contre lui. Tekely ne lui répondit que par un regard dédaigneux; il ordonna qu'on le saisit sur le champ et le fit jeter en prison.

Le premier acte du nouveau pacha fut d'envoyer deux galères à Bone et à Bougie pour arrêter les alcaydes qui lui en avaient refusé l'entrée.

Au bout de huit jours, la galère envoyée à Bougie ramena l'alcayde Ali-Sarde. Mais celui de Bone, qui avait pris sa fuite du côté de Tunis, ne fut saisi que plus tard; Tekely ordonna l'exécution d'Hascen et d'Ali. Le premier fut condamné au supplice du *chinkum*, c'est-à-dire, à être jeté sur les crocs des remparts. Il y demeura suspendu par le côté droit trois jours entiers, et expira dans les plus affreux tourmens. Ali fut traité avec plus de cruauté encore : il était riche, et pour le forcer à avouer où il avait caché son trésor, le pacha lui fit subir d'affreuses tortures, après lesquelles on finit par poser un casque brûlant sur la tête. Mais Ali n'ayant rien avoué, il fut enfin empalé non loin d'Hascen-Corse; ils expirèrent presque en même temps.

Après ces atrocités, Tekely persuadé que la terreur régnait dans tous les esprits, ne fit rien pour calmer les janissaires ou s'attirer leur affection. Irrité contre eux, il manifestait librement sa haine, et bientôt cette redoutable milice chercha le moyen de se venger. Un rénégat Calabrois, Yousouf, alcade de Tlemcen, devint le chef du nouveau complot. Il était l'ami d'Hascen-Corse, et il avait juré de punir sa mort. Informé du mécontentement des janissaires, voyant les Turcs sous ses ordres pleins d'irritation, il conçut le projet hardi de partir de Tlemcen à la tête de ses soldats, de marcher sur Alger et de renverser Tekely. Une circonstance particulière favorisa l'exécution de ses projets. La peste régnait à Alger, et le pacha s'était retiré sur les bords de la mer, à cinq mille de la ville, vers le couchant. L'alcade de Tlemcen tient sa marche secrète, arrive inopinément, et surprend le pacha qui n'a que le temps de se jeter sur un cheval pour fuir du côté d'Alger. Il en trouve les portes fermées ; à cette preuve certaine d'un complot, il reconnaît qu'il est perdu, et cependant il gravit la montagne et cherche encore à fuir. Arrivé près du Marabout de Sidi-Yacoub, au couchant d'Alger, il saute à bas de son cheval, et s'élance dans la chapelle où il espère trouver un refuge assuré. Yousouf, qui le suivait de près, y pénètre presque en même que lui la lance à la main. Alors Tekely s'avançant à sa rencontre : « Oserait-tu bien, lui dit-il, me tuer dans le temple même de Mahomet? Chien de traître! lui répond Yousouf, as-tu craint, toi, de faire périr Hascen, mon ancien patron, un innocent? meurs! » En disant ces mots il le perce de sa lance.

Yousouf fut reçu dans Alger comme un libérateur; l'aga des janissaires et les principaux de la milice vinrent à sa rencontre, et, par un mouvement spontané, le proclamèrent à la place de Tekely.

## VI.

### RETOUR D'HASSAN II.

Yousouf avait à peine administré quelques jours la régence, qu'il fut atteint de la peste et succomba à ce fléau, jeune encore, au grand regret des Algériens et surtout des janissaires, qui le firent inhumer avec Hascen-Corse, dont les restes défigurés obtinrent alors les derniers honneurs. Après sa mort ils se bornèrent à choisir un lieutenant, en attendant que l'on fût instruit des dispositions de la Porte. Ce fut Yahiah, turc de distinction, qui gouverna avec une rare prudence pendant six mois. A l'arrivée du nouveau pacha que la cour Ottomane envoya, il rentra paisiblement dans la vie privée, jusqu'à ce qu'il fut, quelques années après, appelé de nouveau à prendre part au gouvernement.

Celui que le sultan investit de ces fonctions (1557), était Hassan II, fils de Khayr-ed-Din, le même qui avait été contraint précédemment d'aller à Constantinople pour se défendre contre les machinations de Rostan. Le divan convaincu par les troubles sans cesse renaissans d'Alger, que ce pachalick ne pouvait être gouverné que par un homme d'une grande énergie et aimé toutefois de la milice et des habitans, le rendit à Hassan II dont la première administration avait été à la fois glorieuse et irréprochable.

Hassan, à peine maître du pouvoir, prépara une expédition pour voler au secours de Tlemcen, assiégé par le roi de Fez. En quelques jours il eut réuni dix mille arquebusiers Turcs et seize mille Maures conduits par leurs scheiks. Tandis que ces forces s'acheminaient par terre du côté de Tlemcen, une flotte de quarante galères ou galiotes faisait voile pour Mostaganem. Le roi de Fez, instruit de l'approche des Turcs, n'attendit point leur arrivée, et leva le siége commencé. Hassan le poursuivit et l'atteignit auprès de sa capitale. Une bataille sanglante s'engagea bientôt, et la victoire long-temps incertaine, parut enfin pencher en faveur du roi Maure. Le lendemain les Turcs n'osèrent point recommencer le combat; et dès que la nuit fut venue ils décampèrent, laissant quantité de feux allumés pour cacher leur retraite.

L'année suivante plus glorieuse aux Algériens, mais très fatale aux Espagnols par la mort du comte d'Alcaudette et de don Martin de Cordoue son fils. Le comte, gouverneur d'Oran, inquiet de l'accroissement que prenait la puissance Algérienne, avait projeté la conquête de Mostaganem qui favorisait merveilleusement les desseins des corsaires dans toutes leurs expéditions de l'ouest. Il avait demandé au conseil de Castille un renfort de douze mille hommes qui lui fut accordé en effet, mais dont l'expédition n'eut lieu qu'en deux corps séparés et à plusieurs mois de distance. L'arrivée de ces troupes et le mouvement inaccoutumé qui se manifestait dans la place d'Oran donna l'éveil aux Arabes et aux Maures de la contrée. Ils appelèrent le pacha d'Alger, et soulevèrent toutes les populations voisines dans un but de défense commune. Hassan se trouva à la vue de Mostaganem avec cinq mille janissaires, mille spahis et douze pièces de campagne avant que les Espagnols se fussent retranchés. Ils avaient perdu un temps précieux dans les lenteurs de la marche. Le comte fut obligé de combattre les Turcs avec un grand désavantage. L'excès de son courage lui fit accepter le combat; mais son armée fut entièrement mise en déroute; et lui-même y perdit la vie. Plus de douze mille espagnols furent faits prisonniers; de ce nombre étaient don Martin de Cordoue et une foule de gentilshommes. Hassan leur permit de se racheter; puis il s'en retourna à Alger chargé de butin.

Quelque temps après il fut obligé de marcher contre Abd-el-Aziz, prince des Beni-Abbas, peuplades de l'Atlas qui refusaient de payer le tribut. Il enrôla dans son armée un grand nombre d'esclaves chrétiens entassés dans les prisons et les bagnes d'Alger, surtout depuis la bataille de Mostaganem. La perspective d'obtenir leur liberté porta ces malheureux à l'apostasie; aussi put-il réunir pour cette expédition une armée de seize mille hommes, fantassins ou cavaliers.

Les troupes d'Abd-el-Aziz n'étaient point inférieures aux siennes. C'était même valeur, même discipline, mêmes moyens de succès. La guerre aurait pu traîner

en longueur ; mais au premier combat Abd-el-Aziz reçut une balle dans la poitrine, et succomba sur le champ, quoique le coup fût amorti par deux cottes de maille qu'il portait. Sa mort découragea tellement ses troupes que son frere se vit contraint de demander immédiatement la paix au pacha. Il l'obtint presque sans condition, et il ne s'obligea même point à payer les arrérages du tribut cause de la guerre. Mais Hassan fit construire sur les frontières du territoire des Beni-Abbas des forts qui devaient désormais tenir ces peuples en bride.

Jusqu'alors la politique d'Hassan avait toujours été conforme aux intérêts des Algériens, et son administration avait su lui concilier à la fois l'affection des janissaires et des corsaires, toujours en lutte pour leurs prérogatives ou pour le partage du butin. Ses alliances à l'étranger faillirent enfin lui devenir funestes ; elles compromirent du moins son autorité. Il avait épousé la fille du scheik de Couco, et Ali son favori la nièce de ce prince. Les rapports qui s'établirent entre les deux états le portèrent à permettre aux habitans de Couco de venir acheter des armes à Alger, privilége qu'on ne leur avait jamais accordé. Les janissaires furent mécontens de cette mesure qui allait donner une grande puissance à cette tribu guerrière ; ils remarquèrent même qu'en un seul jour il était venu à Alger une foule de gens appartenant à ce peuple, et que six cents d'entre eux avaient emporté, en se retirant, des munitions avec les armes achetées. Une sourde fermentation gronda parmi eux et ils éclatèrent enfin. Ils envahirent le palais, se saisirent du pacha et de son favori, les chargèrent de chaînes et les envoyèrent à Constantinople, accusant Hassan d'avoir formé le dessein de se faire roi d'Alger et de se soustraire à l'autorité du Grand-Seigneur. Ils appuyaient cette inculpation sur ce qu'ils avaient fait inutilement tous leurs efforts pour engager le pacha à révoquer la permission accordée aux Berbères de Couco. L'Aga des janissaires et un autre chef de la milice, autorisés par le divan, prirent en main le pouvoir, et interdirent désormais aux étrangers tout achat de munitions de guerre.

Ainsi cette milice audacieuse manifestait dès-lors l'esprit d'indépendance et de révolte qui devait l'amener bientôt à secouer le joug de la Porte. Elle ne tarda pas en effet à dominer le divan, puis à s'attribuer la nomination des pachas, enfin à accabler de ses tyrannies les fonctionnaires de tout rang, les Maures, les étrangers, les Arabes. Les délibérations même du divan furent soumises à l'influence ou au caprice des janissaires, par l'ascendant que prirent leurs officiers dans ce conseil. Ce ne fut plus alors qu'un gouvernement militaire avec la turbulence, l'oppression et les rapines qui le suivent toujours.

Hassan arrivé à Constantinople se justifia sans peine et fut bientôt remis en liberté ; mais pendant l'instruction de son affaire le divan avait envoyé un nouveau pacha à Alger, en sorte que sa position équivalait cependant à une disgrâce.

Un officier du sérail, Ahmed, qui avait été revêtu de ses fonctions à sa place, rétablit avec beaucoup d'énergie l'autorité du Grand-Seigneur. Il châtia nombre de janissaires, et fit arrêter les deux chefs qui avaient administré la régence en l'absence d'Hassan. Il les envoya à Constantinople où ils furent décapités.

Mais lui-même ne jouit pas long-temps de sa dignité. Il mourut au bout de quelques mois, détesté à cause de ses rapines et de son avarice sordide ; et l'administration fut encore confiée à Yahiah qui s'était si bien concilié auparavant l'estime et l'affection des Algériens.

Enfin Hassan avait obtenu justice à Constantinople, soit qu'on l'eut reconnu innocent, soit que la mémoire de Barberousse appelât sur lui l'intérêt du sultan. Il parut inopinément devant Alger avec une escorte de dix galères, dont les commandans avaient ordre de faire respecter en le rétablissant, la décision du divan. Mais toute démonstration violente eut été sans objet. Les Algériens avaient tellement souffert des exactions d'Ahmed, et ils étaient même si irrités de la tyrannie des janissaires qu'ils accueillirent Hassan avec de grandes démonstrations de joie, espérant qu'il humilierait et tiendrait en respect ce corps factieux. Hassan dissimula toutefois ses projets de vengeance ; il feignit d'avoir oublié l'injure qu'il avait reçue. Il résolut de décimer les janissaires, mais non par de froides et d'horribles exécutions. Il annonça le dessein de reprendre Mers-el-Kébir et Oran sur les Espagnols, se flattant secrètement d'exposer aux premiers coups de l'ennemi ces redoutables conspirateurs. Il comptait assez sur leur impétuosité pour croire que dans la furie du combat ils se laisseraient tous entraîner sur la brèche et qu'ils y trouveraient leur tombeau. Et en cela se révèle la trempe de cette âme qui avait hérité de la grandeur des Barberousses et de leur astuce. C'est en expulsant les Espagnols d'Oran qu'il voulait aussi abattre ses ennemis intérieurs ; il ennoblissait leur supplice sous les apparences de la victoire.

Le mystère le plus profond couvrait ses desseins, et ses préparatifs dépassèrent tous ceux qu'Alger avait vus jusque-là. L'armée était forte de quinze mille mousquetaires turcs, Renégats ou Maures, de mille spahis et dix mille chevaux fournis par les Arabes et le scheik de Couco. La flotte était proportionnée à cet armement : elle consistait en trente-deux galères ou galiotes montées par des marins expérimentés et était suivie de plusieurs bâtimens de transport pour les vivres et les munitions.

Hassan partit avec cette puissante armée dans le mois d'avril 1563, et se porta immédiatement devant Mers-el-Kébir, dont il commença le siége avec ardeur, résolu d'attaquer ensuite Oran si le succès couronnait ses desseins. La place était défendue par des troupes d'élite, à la tête desquelles était don Martin de Cordoue qui avait déjà glorieusement combattu les Algériens dans l'expédition de Tlemcen. On l'attaqua par mer et par terre avec tant de furie qu'il y eut bientôt de larges brèches, théâtre de mille combats sanglants, escaladées plusieurs fois avec audace et défendues toujours avec une valeur héroïque. Les étendards Turcs plantés sur les remparts dans l'impétuosité de l'attaque, en étaient arrachés avec fureur, et les assaillans précipités

dans les fossés qu'ils inondaient de leur sang. L'assaut recommençait tous les jours, et la place, ravitaillée par la garnison d'Oran, opposait sans cesse des troupes fraîches aux Algériens épuisés de fatigue. Mais le courage de ces derniers ne mollissait point. Hassan blessé à la figure était toujours à la tête de ses Turcs. « Quelle honte! s'écriait-il, que quelques misérables tiennent dans une pareille bicoque contre des Musulmans! » La rage et le désespoir s'emparent de son âme; il embrasse son écu, tire son cimeterre, et s'élance sur la brèche où il veut terminer sa vie « Je mourrai, s'écriait-il, je mourrai pour votre éternel deshonneur! » Vains efforts, des murailles vivantes remplacent les murs écroulés, et les janissaires, dont les cadavres ont comblé les fossés, sont en trop petit nombre pour recommencer l'assaut. Ils se retirent en frémissant et invoquant la vengeance.

La ville presque réduite en un monceau de ruines serait bientôt tombée au pouvoir d'Hassan, si l'arrivée de Doria qui s'avançait avec une forte escadre, ne lui eût fait craindre la perte de sa flotte dans un combat trop inégal. Il leva précipitamment le siége et arriva après trois mois d'absence à Alger, où ses pertes nombreuses avaient été cruellement ressenties par toute la population. Pendant que chacun pleurait la perte de ses proches il s'applaudissait intérieurement du résultat fatal de son entreprise, et il trouvait une compensation à cet échec dans le sentiment de sa vengeance assouvie sur les janissaires.

Cependant la flotte chrétienne ayant laissé échapper les galères d'Alger se dirigea sur le Penon de Velez, dans l'espérance de se dédommager de ses évolutions inutiles. Mais elle fut rudement reçue par une poignée de Turcs qui gardaient la place, et elle se retira avec perte. Enfin, l'année suivante, la lâcheté du gouverneur fit à Doria des chances meilleures; et ce fort, regardé presque comme imprenable, se rendit après d'insignifiantes démonstrations.

## VII.

### SIÉGE DE MALTE PAR LES TURCS.

La prise du Penon de Velez excita le ressentiment d'Hassan; il annonça hautement qu'il réparerait cette fatale défaite en portant aux puissances Chrétiennes, un coup qui aurait un long retentissement. Les chevaliers de Malte avaient surtout contribué à ce succès, et c'était contre eux que le pacha exhalait le plus sa fureur. Il lui fut facile de la faire partager à Dragut, amiral de Soliman II, et alors, agissant de concert, ils persuadèrent au Sultan d'abattre enfin cet ordre, ennemi acharné de sa puissance, et de lui enlever l'île de Malte comme il l'avait expulsé de Rhodes. Plusieurs tentatives audacieuses que les chevaliers firent sur ces entrefaites contre diverses possessions des Turcs, et la prise d'un magnifique galion qui cinglait dans l'Adriatique et qui apportait des objets de prix aux Sultanes, le poussèrent à bout, et il donna enfin des ordres pour les préparatifs de cette expédition, la plus formidable qu'il eut jamais entreprise.

Trente mille hommes et cent quatre-vingt-treize vaisseaux de toute grandeur composaient l'armée turque. Le dénombrement s'en établissait ainsi : six mille trois cents janissaires, tous vieux soldats; six mille auxiliaires armés de piques; deux mille cinq cents Grecs; treize mille volontaires dépendans du corps des Derviches ou Ulémas, espèce de corporation religieuse qui avait fait vœu de combattre les infidèles jusqu'à l'extermination. Enfin trois mille cinq cents aventuriers, vêtus de peaux de lions ou de tigres, et portant sur leur tête des plumes d'aigle et d'autres oiseaux de proie, complétaient cette formidable armée et semblaient les emblèmes de la férocité et de la fureur dans les combats.

Dans la flotte on comptait cent trente-sept galères, trente-cinq galiotes et vingt-un galions ou vaisseaux de charge. La galère capitane, à trente bancs, était dorée et ornée de croissans; ses cordages et ses voiles entièrement de soie achevaient de donner une haute idée du luxe des amiraux.

Des chefs d'une haute expérience commandaient l'expédition. C'étaient Piali et Dragut, corsaires fameux par leurs audacieuses entreprises, Mustapha-Pacha, général formé sous Soliman; enfin Hassan, pacha d'Alger, qui devait amener le contingent des régences barbaresques, mais qui n'assista point aux premières opérations.

Malte, malgré le courage des chevaliers et malgré le dévouement de la population de l'île, ne pouvait résister à un attaque vigoureuse. Mais toute la chrétienté s'intéressait vivement à l'ordre. Philippe II le regardait comme son premier boulevard contre les Turcs; le Pape avait sollicité les Hongrois et l'Empereur à faire une diversion en attaquant l'empire Ottoman. Toutefois ce n'était là que des vœux; et lorsque le grand-maître Jean de la Valette passa la revue de ses troupes, l'effectif, qui ne se composait que de cinq cents chevaliers et de huit mille soldats auxiliaires, Maltais ou Italiens, parut si disproportionné pour lutter contre l'armée turque, qu'il fallut bien considérer la résolution de se défendre comme un arrêt de mort, et qu'il n'y eut plus de salut à espérer que dans les secours promis par don Garcie, vice-roi de Sicile, sur les ordres de Philippe II.

Le siége traîna dans les commencemens, et les Turcs, au lieu d'attaquer d'abord la cité, consumèrent leur ardeur devant le fort Saint-Elme. Ils s'en emparèrent après des efforts incroyables, mais Dragut fut blessé dans un assaut et succomba. Sa perte fut vivement sentie par les Turcs. Les chevaliers eux-mêmes avaient été tellement frappés des brillantes qualités de ce corsaire, qu'ils regardèrent sa mort comme une compensation suffisante de la ruine du fort.

L'espace nous manque pour exposer ce siége avec tous les développemens qu'il mériterait. D'ailleurs il ne se rattache à notre histoire que par le concours d'Hassan, le pacha d'Alger. Il nous suffira donc de raconter la marche des événemens à dater de son arri-

vée devant Malte. Nous suivrons pour cet objet un écrivain moderne (1) qui a su donner à ce récit toute l'ampleur et tout l'intérêt qu'il pouvait comporter.

« Le Grand-Maître n'avait rien négligé pour mettre en état de défense tous les points menacés. Des travaux continuels avaient renforcé les fortifications de la presqu'île de saint Michel, les maisons qui pouvaient faciliter l'attaque furent rasées, le port fut fermé avec plus de soin, et les remparts munis et gardés avec une extrême vigilance.

» Le 8 juillet (1565), Hassan-Pacha, roi d'Alger, parut devant Malte à la tête de vingt-huit voiles, parmi lesquelles on comptait sept galères royales; il amenait deux mille cinq cents vieux soldats qui s'appelaient fièrement eux-mêmes les braves d'Alger, nom que personne ne leur disputait. A la vue du fort Saint-Elme, ils ne craignirent pas de dire que s'ils l'eussent attaqué, ils en fussent venus plus promptement à bout. Les plus grandes réjouissances fêtèrent dans le camp des Turcs l'arrivée de ce renfort.

» Déjà les brèches s'ouvraient de toutes parts, quelques-unes étaient assez grandes et assez faciles pour qu'un homme pût y entrer à cheval, et il semblait que l'ennemi ne devait avoir que l'embarras du choix; il hésitait, en effet, sur le point où il dirigerait son attaque principale, quand l'avis d'Hassan-Pacha vint fixer toutes ses irrésolutions. Dans un divan, où les chefs rassemblés discutaient les moyens d'attaque, le roi d'Alger conseilla d'assaillir avant tout la presqu'île Saint-Michel, et de l'attaquer à la fois par les deux points extrêmes, afin de jeter l'incertitude dans l'esprit des défenseurs et de diviser leur forces. Une fois maîtres de cette langue de terre, ils l'étaient du port, et le Bourg, pris à revers, attaqué par le point le plus faible ne pouvait opposer aucune résistance. L'avis d'Hassan prévalut : Mustapha-Pacha déclara qu'il laisserait au roi d'Alger tout l'honneur et tout le soin de l'assaut prochain, et qu'il pourrait choisir dans l'armée entière les hommes les plus aguerris et de meilleure volonté pour les joindre à ses propres soldats.

« Tout se prépara dans le camp des infidèles pour cette double et terrible attaque. La pointe de l'île Saint-Michel ne pouvant être abordée que par mer, une multitude de barques de diverses grandeurs furent réunies le long de la rive Saint-Elme, et l'artillerie établie sur cette presqu'île ne cessa de battre l'éperon et l'estacade du port; mais ce fut sans grand effet, parce qu'elle tirait du haut en bas.

» Devinant les projets de l'ennemi, Jean de La Valette prit lui-même les mesures les plus sages et les plus énergiques. Trente mille grenades, des cercles goudronnés, si terribles dans les assauts, des feux d'artifices, des pierres, des épées, des piques, furent distribués sur les remparts, vers les points d'attaque. Les braves qui, après avoir défendu le fort Saint-Elme, étaient rentrés blessés au Bourg, furent renvoyés au danger qu'ils avaient appris à mépriser. Les chevaliers et les soldats couchèrent en armes sur les remparts, et se tinrent prêts au combat.

» Le 15 juillet, à un coup de canon servant de signal, la flotille ennemie doubla la pointe de Coradin, où elle s'était abritée, et se dirigea sur l'éperon de Saint-Michel; quatre-vingts barques ou bateaux et plusieurs galères, garnies de sacs de laine ou de coton et pavoisées d'une multitude d'étendards et de banderoles, portaient les troupes destinées à l'assaut. Aluch-Ali-Candelissa, renégat grec, lieutenant d'Hassan, monté sur un caïc aussi léger que rapide, guidait l'attaque. Le premier vaisseau portait une troupe de muftis ou santons de la loi. Leur costume était bizarre; de grands chapeau verts ombrageaient leurs têtes, et ils tenaient à la main des livres où ils lisaient des imprécations contre les assiégés.

» Méprisant le feu du château Saint-Ange et de la Bormole, l'ennemi aborda l'estacade et prit terre au cri trois fois répété d'Allah. Mais en vain il voulut rompre la chaîne qui fermait le port, ou détruire les palissades construites à la pointe de l'éperon; le travail trop solide rendit inutiles tous ses efforts. Alors commencèrent pour les Turcs les pertes les plus cruelles. Le canon du fort Saint-Ange les découvrait en plein, et plusieurs coups chargés à mitraille coulèrent à fond les embarcations, ou semèrent le carnage dans les rangs pressés des infidèles. Malgré le danger, malgré la mort qui fond sur eux de tous côtés, les Ottomans avancent toujours et se jettent avec tant d'impétuosité contre l'éperon, qu'on put croire un instant qu'ils l'emporteraient. Le chevalier de Sauveguerre, commandant du poste, fut tué, et sa mort, rendant une nouvelle ardeur aux assaillants, ils allaient demeurer maîtres du parapet, quand une décharge d'artillerie, dirigée par le chevalier de Guiral renverse la moitié des assaillants, et jette la terreur dans le reste. Abandonnant alors ce point trop vigoureusement défendu, ils tournent leur fureur contre le poste des Siciliens. Leur première attaque fut encore si violente, que peu s'en fallut qu'ils n'emportassent le fort; un secours envoyé à propos par le grand maître leur enleva la victoire.

» Après ce double échec, les Turcs perdirent tout courage; en vain Aluch-Ali essayait de les ramener à l'assaut en leur annonçant que le roi d'Alger était entré par la brèche de la Bormole, et qu'on y voyait flotter ses étendards; ces paroles, qui avaient un instant soutenu leur courage, étaient maintenant inutiles; ils ne songeaient qu'à fuir et à abandonner un champ de bataille si funeste. Mais c'est alors que commença le plus épouvantable carnage. D'après l'ordre du pacha d'Alger, Aluch-Ali avait renvoyé les embarcations, afin que ses gens, n'ayant plus de retraite, combattissent avec le courage du désespoir. Le peu de barques demeurées sur le rivage furent promptement encombrées; les unes restaient engravées, et les autres enfonçaient ou chaviraient, et l'on voyait les Turcs éperdus courir à la mer, revenir contre le fort et demeurer exposés à toute la violence de l'artillerie. Un chevalier, apercevant ce désordre, prend avec lui une poignée de braves, sort des murs, et se jette l'épée à la main

(1) Histoire de la Piraterie des Turcs dans la Méditerranée, à dater du XVIe siècle, par Ch. de Rotalier.

sur les infidèles. A peine s'il éprouve quelque résistance; les Turcs fuient à son aspect et se précipitent dans la mer, où ils trouvent une mort certaine : d'autres tombent à genoux, et demandent grâce, un petit nombre seulement meurt en combattant. Les chrétiens tuaient sans miséricorde tout ce qui leur tombait sous la main, en criant : « Paye Saint-Elme! » C'était, dit Bosio, un horrible spectacle que cette mer teinte de sang, couverte d'armes, d'enseignes, de turbans, de corps se débattant dans les dernières convulsions, et de mourans qui s'attachaient encore aux barques renversées!

» Mustapha-Pacha envoya des chaloupes porter secours à ces malheureux; quelques-uns, qui nageaient encore, ou que leurs longues robes soutenaient sur l'eau, furent sauvés.

» Parmi tant de victimes, les chrétiens ne firent que deux prisonniers. Remarquables par la richesse de leurs habits, on pouvait présumer qu'ils tenaient un rang élevé dans l'armée. Ils furent conduits au grand maître, interrogés, et livrés au peuple, qui les mit en pièces. On voudrait voir Jean de La Valette se priver de ces sanglantes représailles; mais la position d'un chef chargé de veiller au salut de tous est quelquefois soumise à de terribles nécessités, et le grand maître crut nécessaire de compromettre les Maltais par cet odieux massacre, pour les forcer à mourir plutôt que de se rendre.

» Tandis que ces scènes de carnage abreuvaient la mer de sang, un combat acharné s'engageait sur la brèche de la Bormole, et rappelait les assauts que le fort Saint-Elme avait soutenus et repoussés. Cette fois c'est Hassan-Pacha et les braves d'Alger que les chevaliers ont à combattre. Le fils de Khaïr-ed-Dine dirige lui-même ses intrépides soldats, il les encourage de la voix et de l'exemple, et leur communique une telle ardeur, que, du premier choc, leurs enseignes parurent au haut du parapet. Au sourd grondement du canon, à l'éclat de la mousqueterie, succède tout à coup le cliquetis des épées, mêlé de cris et d'imprécations. C'est, de part et d'autre, une fureur égale; on se voit, on se parle, on se saisit, on se pousse, on combat l'épée et le poignard à la main. Qui peut dire quel eût été le succès de cet assaut, où les infidèles présentaient des troupes toujours fraîches, si la faiblesse et la lassitude des chrétiens n'eût trouvé dans une prudente prévoyance un puissant secours. Une ou deux pièces de canon réservées pour cet instant critique se démasquèrent tout à coup, et répandirent la mort sur la brèche. Les braves d'Alger tombent frappés de mille coups, et les plus intrépides même sont forcés de céder au danger. Ils fuient, mais c'est pour voler à un nouveau combat; une seconde brèche était ouverte sur un autre point, ils s'y précipitent. Là, ils rencontrent le chevalier Du Roux, dont le courage et l'expérience étaient au-dessus de tous les dangers. Repoussés, ils cherchent encore un autre point où puisse tomber leur fureur; le pacha d'Alger leur montre le poste où commandait le chevalier Simon de Mélo, et ils l'envahissent comme un torrent. Le combat recommence alors plus acharné que jamais; les infidèles redoublent d'audace, et les chrétiens de courage et de sang-froid. Ici, les artifices, les grenades, les pierres lancées du haut des murs, les cercles enflammés surtout, furent les armes avec lesquelles on se défendit. L'effet des cercles fut terrible, et la plupart des invincibles soldats d'Alger, devenus la proie des flammes et des plus horribles brûlures, furent heureux de trouver la mer à une petite distance. Hassan avait vu périr ses plus braves soldats, il n'avait que trop éprouvé le courage des assiégés, et, renonçant à l'assaut, il céda la place à Mustapha-Pacha qui, pendant six heures, attaqua les mêmes postes avec ses plus vaillans janissaires; mais ce fut en vain : la résistance des assiégés lassa le courage et l'impétuosité des Ottomans. Dans Malte, il n'était personne qui ne se fût fait soldat : les enfans eux-mêmes paraissaient à la brèche, et, ne pouvant encore manier la lance ou l'épée, faisaient pleuvoir une grêle de pierres sur les assaillans. Deux mille cinq cents Turcs périrent dans ces différens assauts.

« Les assiégés regrettèrent quarante chevaliers et deux cents soldats; aucun de ceux qui avaient combattu ne se retira sans blessures.

» Après cette victoire, de solennelles actions de grâces furent rendues à Dieu dans la ville, et le grand maître, en personne, alla déposer sur l'autel de l'église Saint-Laurent huit drapeaux enlevés aux ennemis.

» Attentif à ne rien négliger de ce qui pouvait soutenir le courage des chevaliers et des soldats, La Valette donna des louanges publiques à ceux qui s'étaient fait remarquer par leur valeur, accorda quelques distinctions honorifiques, fit distribuer de l'argent, et nomma les plus méritans aux emplois des chevaliers morts dans le combat.

» Peu de jours après, son neveu, Parisot de La Valette, périt dans une entreprise hasardeuse dont il avait sollicité l'exécution. Quoique vivement touché d'une perte aussi cruelle, le grand maître remercia hautement le ciel d'avoir envoyé à son neveu une fin si glorieuse, et protesta publiquement qu'il n'accordait point à ce jeune homme un intérêt plus grand qu'aux autres chevaliers, ses enfans comme lui.

» A ces discours, à ces mesures, qui portaient dans les esprits la satifaction et la confiance, le grand maître crut indispensable d'ajouter l'espérance d'un prochain secours, et, sur quelques faibles indications qui donnaient plus de poids à ses paroles, il annonça d'une manière certaine qu'on le verrait paraître le 25 juillet, jour de la Saint-Jacques. Des réjouissances publiques et des salves de mousqueterie accueillirent et semblèrent confirmer cette nouvelle.

» Malgré la longueur et la difficulté du siége, malgré les pertes qu'il avait faites, l'ennemi ne se décourageait point. Plus d'une fois Mustapha-Pacha, et Piali-Pacha cessèrent d'être d'accord, mais leurs dissentimens firent toujours place à la plus vive émulation, et, après quelques instans de repos ou de querelles, le siége était repris avec une nouvelle vigueur.

» Il nous faudrait raconter, si nous voulions être l'historien exact de ce siége fameux, les travaux de

l'ennemi, ses tranchées sans nombre, les galeries souterraines par lesquelles il descendait dans les fossés, les mines qu'il poussait sous les remparts, les ponts qu'il jetait de la contrescarpe à l'escarpe, lorsque le rocher ne lui permettait ni de s'enfoncer ni d'atteindre facilement le pied des murs; les ruses, les faux avis, par lesquels il cherchait à porter le découragement dans l'âme des assiégés, les surprises, les attaques violentes tentées tour à tour, et ces mille actions de courage ou de cruauté qui marquent toutes les guerres, mais surtout celles de cette époque. Mais notre tâche est plus bornée, et, laissant à regret de côté tant de détails que d'autres pourront recueillir, nous devons surtout nous attacher aux faits principaux et aux actions où figurèrent les corsaires.

» Les deux pachas s'étaient divisé les soins du siége. Mustapha attaquait l'île de la Sangle, et Piali le Bourg; l'un et l'autre avaient obtenu des brèches considérables. Déjà plusieurs assauts avaient été livrés sans succès, lorsqu'ils convinrent enfin de tenter ensemble les plus grands efforts, et d'attaquer le même jour et à la même heure, pour étonner l'ennemi, diviser ses forces et triompher plus facilement. Les soldats furent encouragés par la perspective des plus glorieuses récompenses, s'ils étaient vainqueurs; on les menaça de la colère du sultan et des plus affreux supplices, s'ils étaient vaincus. On chercha aussi à effrayer les chrétiens en simulant l'arrivée d'une flotte nouvelle et d'un renfort considérable.

» Ces précautions prises, l'assaut commença. L'attaque de Mustapha, moins vive qu'on n'aurait pu le craindre, fut repoussée, et, de ce côté, la ville ne courut aucun danger; mais Piali-Pacha, brûlant du désir de s'emparer le premier du Bourg et de recueillir ainsi tout l'honneur de la guerre, agit avec plus de vigueur et d'audace. Quatre mille Turcs, pressés autour de l'étendard impérial, furent réunis en silence dans les tranchées, et, au moment où le pacha put croire que les assiégés s'étaient portés au secours de l'île de la Sangle, il donna le signal de l'assaut. Un instant après, leur enseigne flottait au haut du parapet, et, poussée par le vent, déployait ses vastes plis jusque dans l'intérieur du bastion. L'irruption des Ottomans avait été si prompte, que, du premier jet, ils avaient gagné le sommet de la brèche. Mais là ils rencontrèrent le chevalier de Maldonnat et une poignée de braves contre lesquels vint se briser toute leur impétuosité. En trop petit nombre, les chrétiens devaient pourtant succomber s'ils n'étaient promptement secourus, et la place allait être prise! Un moment de terreur régna dans la ville; les femmes qui contemplaient du haut de leurs fenêtres cette scène de carnage, voyant flotter l'étendard musulman jusque dans l'intérieur du bastion, crurent qu'il était tombé au pouvoir de l'ennemi, et redoublèrent par leurs cris le désordre et l'effroi. Dans ce moment terrible le grand maître était sur la place, et cent cinquante chevaliers, seules forces maintenant disponibles, l'entouraient. Son écuyer accourut, et de loin, avant même que sa voix pût être entendue, il lui faisait signe de fuir et de se retirer dans le château Saint-Ange. Mais La Valette demanda ses armes, couvrit sa tête d'un casque, ceignit son épée, prit une pique, et, ne se donnant pas le temps de revêtir sa cuirasse, il se dirigea, de toute la vitesse que lui laissait le poids des ans, vers le bastion attaqué. Aucun trouble ne paraissait sur ses traits; son œil était calme et ardent comme au jour de sa jeunesse. » Allons, disait-il à ceux qui l'entouraient,
» allons, enfans, voici l'heure de combattre et de mou-
» rir pour Dieu et sa sainte religion. N'ayez ni crainte
» ni doute; quel que soit le résultat, cette journée est
» à nous! »

» N'apercevant pas l'ennemi lorsqu'il fut arrivé au bout de la rue, il jugea que le danger était moins pressant, et que les chrétiens, après avoir perdu le bastion, tenaient encore le retranchement intérieur. Il se couvrit alors de sa cuirasse, mit sa saproveste, et continua de s'avancer, résolu de vaincre ou de mourir. Les chevaliers qui l'accompagnaient s'élancèrent les premiers vers la brèche et apportèrent un secours utile aux assiégés. Le grand maître les suivit de près; il arriva sur la courtine, monta sur le parapet, se mêla parmi les combattans, et paya de sa personne comme un simple chevalier. On le pressait de se retirer; le commandeur de Mendoce, se jetant à ses pieds, au milieu des combattans, lui dit que de sa personne dépendait le salut de tous, et que, s'il périssait, c'était fait de leur vie et de l'honneur des femmes et des filles de Malte. Mais ces conseils, ces prières étaient inutiles; il ne quitta la brèche qu'après qu'il eut vu fuir les Turcs, emportant leur étendard jeté dans la poussière.

» Cette expérience lui ayant fait reconnaître la grandeur du péril et l'utilité de sa présence sur le théâtre du danger, il quitta son palais pour se loger près du poste qui venait d'être attaqué. L'artillerie ennemie foudroyait les maisons où il s'était établi; mais aux représentations qu'on lui adressa il répondit qu'à soixante et onze ans il ne pouvait pas terminer sa vie d'une manière plus glorieuse qu'en mourant pour Dieu, avec ses frères et ses meilleurs amis.

» Tel était le grand maître, tels étaient les moyens par lesquels il parvenait à exciter l'admiration, à maintenir partout l'obéissance et la discipline, et à ranimer le courage des plus abattus. Il possédait à un haut degré toutes les qualités nécessaires au commandement. Le courage est la moindre vertu d'un chef; mais la dignité qui inspire le respect, la force d'âme qui courbe tous les esprits, la prudence qui ne hasarde rien, la promptitude qui ne néglige aucune occasion, la sagacité qui comprend ou devine tout, la prévoyance qui n'est jamais prise au dépourvu, et cet heureux mélange de douceur et de fermeté, cet art de céder ou de sévir à propos, sont autant de qualités presque incompatibles et que la nature ne départit que de loin en loin à quelques hommes favorisés. L'illustre La Valette les possédait toutes.

» A ce premier assaut succédèrent coup sur coup d'autres attaques. Souvent la brèche parut au pouvoir des infidèles, plus d'une fois ils se crurent les maîtres de la ville; mais dans les plus grands périls le courage

des chrétiens s'enflammait encore, et toujours la victoire fut le prix de leur vaillance. Leur nombre diminuait à chaque affaire, les pertes les plus cruelles payaient tous les jours le salut de la cité, et le grand maître lui-même fut blessé dans une des occasions les plus dangereuses. Le nombre des combattans était réduit au point que les malades et les blessés furent obligés de paraître sur les remparts. L'artillerie des Turcs ne cessait de tonner, et les murailles étaient en plusieurs endroits tellement détruites, que les armes et les poitrines des Chrétiens en formaient les seules défenses. Le peuple, les femmes, les enfans, animés d'une invincible ardeur, accouraient au combat, écrasaient l'ennemi sous une grêle de pierres, et lançaient contre eux des chausse-trapes qui les blessaient à la tête, s'embarrassaient dans leurs vêtemens, ou tombaient sous leurs pieds pour les blesser encore. On combattait sur les cadavres des morts et des mourans, car on n'avait ni le temps ni les moyens de les retirer. Le grand maître se montrait partout où le péril menaçait davantage, et ce fut un miracle s'il ne périt point.

» On touchait à la fin du mois d'août, et les chrétiens voyant dans le ciel quelques apparences de mauvais temps, commençaient a espérer que l'ennemi serait obligé de lever le siége quand tout à coup un péril plus grand que jamais les menaça. Le poste de Castille, si souvent attaqué, si vaillamment défendu, tomba au pouvoir des infidèles. Ce ne fut point par un assaut, mais par le travail plus sûr de la sape; abrité derrière un rang de tonneaux pleins de terre, l'ennemi se maintint aisément au sommet de la brèche, et les chevaliers furent obligés de se retirer dans le retranchement intérieur. Les Ottomans occupaient alors une position si importante, que, s'ils l'eussent conservée longtemps, la place allait tomber entre leurs mains. Devant un si grand danger on assembla le conseil de guerre. La position parut des plus critiques, et personne n'y trouva de remède. Presque tous les membres du conseil étaient d'avis qu'on abandonnât le Bourg, et qu'on se retirât au château Saint-Ange avec les armes, les munitions et les vivres qu'on pourrait emporter. Le grand maître ne partagea point cette opinion; il fit voir que cette entreprise offrait elle-même le plus grand péril, et qu'il serait facile aux Turcs, dans la confusion de cette retraite, de s'emparer du château Saint-Ange. Il prouva que le Bourg rendu, l'île de la Sangle tombait d'elle-même, car une place ne pouvait pas être défendue sans l'autre. Cet avis rejeté, quelques chevaliers voulaient que du moins La Valette mît à l'abri sa personne et qu'il se retirât avec le trésor et les archives de l'ordre dans le château. Mais sa grande âme ne pouvait point accepter un conseil si timide : il déclara qu'il partagerait la fortune bonne ou mauvaise de ses frères d'armes, et, sans perdre plus de temps dans de vaines discussions, il cherche les moyens de déloger l'ennemi et de le rejeter dans le fossé. Son courage, la fertilité de son esprit et sa connaissance de la guerre, lui en fournirent les moyens. L'ennemi repoussé, un nouveau rempart s'éleva avec une incroyable promptitude sur les ruines de l'ancien, et les Turcs virent fermée à leur audace la brèche où ils avaient cru trouver les portes de la ville.

» Ainsi, au moment où tout paraissait perdu, le génie et la persévérance d'un seul homme firent jaillir du péril même l'espérance certaine du salut.

» Pendant que le siége traînait en longueur, les secours promis par Philippe II et par don Garcie, viceroi de Sicile, achevaient de se réunir, et bientôt une flotte chrétienne parut en vue de Malte. Aluch-Ali, lieutenant du pacha d'Alger, eut ordre d'aller la reconnaître. Il revint en annonçant que les vaisseaux que l'on avait aperçus s'étaient retirés; mais il pensait que la flotte entière ne tarderait pas à se montrer, et qu'alors elle tenterait audacieusement de pénétrer dans le port de Marsa-Muscièta pour s'emparer des galères turques, au moment où, dépourvues de leurs équipages, elles étaient hors d'état de manœuvrer.

» Piali-Pacha, voulant avant tout sauver les vaisseaux confiés à ses soins, déclara que son intention était de gagner la haute mer, sans s'exposer, par plus de lenteurs, à un si imminent péril. Cependant le conseil assemblé décida qu'on devait encore tenter un dernier et vigoureux assaut, après quoi on songerait au rembarquement. Mais les soldats ottomans étaient fatigués d'un siége si long; la faim, la soif, les maladies commençaient à les tourmenter, et ils n'aspiraient qu'au moment de quitter une terre où tout leur courage était venu se briser. Les chefs ne savaient comment faire renaître l'ardeur éteinte de leurs troupes, quand Hassan-Pacha, roi d'Alger, proposa de monter lui-même à l'assaut, d'y conduire ses braves, et de planter de sa main son enseigne sur la crête du parapet. Mustapha-Pacha jura après lui qu'il pénétrerait jusqu'au sommet de la brèche, et que, s'il lui restait alors un peu de force ou de vie, il montrerait à ses soldats le chemin de la ville. On convint incontinent de l'ordre d'attaque; chacun eut son poste assigné, le canon commença à tonner contre les remparts, et tout annonça un prochain et terrible assaut. Mais cette dernière chance de victoire n'était plus permise aux Turcs; le moment était venu où ils devaient renoncer à leur entreprise, et les chevaliers allaient enfin être délivrés des dangers qu'ils avaient si long-temps et si courageusement bravés.

» L'escadre chrétienne revint le 7 septembre, et cette fois, mieux servie par le vent et plus entreprenante, elle versa sur la plage de Melecca un corps de huit mille hommes et des vivres frais en abondance. Une heure suffit pour le débarquement; il se fit dans un silence si parfait, que les Turcs n'en furent instruits, par le rapport de quelques espions, qu'au moment où le secours était déjà entré dans la Cité-Vieille. Don Garcie parut bientôt après en vue du château Saint-Ange; il tira d'abord trois coups de canon de la Réale, et toutes ses galères firent ensuite trois salves successives. C'était le signal convenu, et le grand maître comprit que le secours était entré dans la cité. La nouvelle qui s'en répandit à l'instant même porta la joie et l'ivresse dans toutes les âmes; on se cherchait, on s'abordait pour se l'annoncer, pour en parler, on s'embrassait les yeux

pleins de larmes, on levait les mains au ciel, on tombait à genoux pour remercier Dieu; tous les malheurs, toutes les souffrances étaient oubliés; quelques-uns seulement pensaient à leurs parens, à leurs amis morts pendant le siége, et regrettaient qu'ils ne fussent pas témoins d'un si beau jour!

» Pour répondre aux salves de don Garcie le grand maître fit sonner les cloches et les trompettes, et arborer tous les pavillons; car il ne lui restait presque plus de poudre à canon.

» Le pacha d'Alger, accompagné de son lieutenant Aluch-Ali, sortit avec quatre-vingts galères contre la flotte chrétienne; mais elle disparut bientôt, et le corsaire reconnut l'inutilité de sa poursuite.

» De ce moment, les Infidèles ne songèrent plus qu'à lever le siége, et, faisant tirer une dernière fois toute leur artillerie contre la ville, ils commencèrent aussitôt leur retraite. Ils y déployèrent une si merveilleuse activité que, le 8, l'armée entière était à l'abri dans la presqu'île de Saint-Elme. Le canon fut promptement embarqué, et les troupes elles-mêmes allaient monter à bord quand un renégat sarde vint avertir le pacha que l'armée catholique se composait à peine de six mille hommes sans expérience, abattus par la fatigue de la traversée, et commandés par des chefs divisés entre eux. Cette nouvelle rendit quelque courage à Mustapha qui, faisant un retour sur le passé, trouva honteux d'avoir levé le siége, à la simple annonce d'un secours dont il ignorait même la force. Un conseil de guerre décida qu'avant de quitter l'île l'armée ottomane tenterait encore une fois la fortune, et qu'elle attaquerait les troupes nouvellement débarquées; certain, si la victoire lui demeurait, d'entrer immédiatement dans Malte.

» Le 11 septembre, la flotte infidèle gagna la calle Saint-Paul pour y faire de l'eau, et treize mille Turcs, portant des vivres pour deux jours, se dirigèrent du côté de la Cité-Vieille. Avertis des projets de l'ennemi, les Chrétiens prirent les armes, formèrent trois bataillons, et sortirent, enseignes déployées, à sa rencontre. L'ardeur dont ils étaient animés paraissait un sûr garant de la victoire. Prenant ses dispositions avec habileté, don Alvare de Sande choisit un terrain favorable, posta ses arquebusiers sur un point élevé qui commandait la route que devaient suivre les Turcs pour regagner leurs vaisseaux et engagea le combat. L'affaire fut à peine disputée, assaillis avec une rare impétuosité, les Turcs furent renversés, mis en déroute et repoussés en désordre jusqu'au bord de la mer. Hassan, pacha d'Alger, montra seul quelque résolution et quelque intelligence de la guerre; à la tête de ses braves, il prit les Chrétiens en flanc, repoussa leurs arquebusiers, et pénétra jusqu'au corps de la bataille; mais là il rencontra à son tour une résistance devant laquelle échoua tout son courage, et, entraîné par la fuite de l'armée, il regagna ses vaisseaux.

» Malgré la chaleur accablante du jour et le poids de leurs armes, les Chrétiens poursuivirent les Infidèles avec la plus vive ardeur. Plusieurs bataillons quittèrent leur cuirasses pour courir avec plus de légèreté, et c'était sans danger, car l'ennemi ne songeait plus à se défendre. Le carnage fut horrible, les Chrétiens n'accordèrent aucun quartier, et ils étaient tellement animés, qu'ils suivirent les Turcs jusque dans la mer. Trois mille infidèles périrent en ce jour: Mustapha-Pacha lui-même n'échappa que par la vitesse de sa fuite et le dévouement de ses serviteurs.

» Les Chrétiens ne comptèrent pas plus de quatorze morts.

» Après cette défaite, l'armée Ottomane retourna à Constantinople, et Hassan-Pacha reprit la route d'Alger.

» C'est ainsi que finit, après quatre mois d'attaque, le siége de Malte, et qu'une brillante victoire couronna la plus magnifique défense dont l'histoire nous fournisse l'exemple. Vingt mille Turcs y perdirent la vie, savoir: douze mille soldats et huit mille matelots. Les Chrétiens regrettèrent près de neuf mille personnes de tout âge et de tout sexe, au nombre desquelles on comptait seize mille combattans. Sur cinq cents chevaliers, deux cents soixante furent tués par l'ennemi. On calcula que les Turcs avaient tiré plus de soixante mille coups de canon contre la ville ou contre le fort Saint-Elme. »

## VIII.

### MOHAMMED I.

Quelque temps après le retour d'Hassan à Alger, huit galères arrivèrent de Constantinople, amenant un nouveau pacha pour lui succéder. C'était Mohammed, fils de Sallah-Raïs. Hassan comprit que sa disgrâce était désormais irrévocable, et il abandonna sur le champ le palais afin de ne point donner à la milice, qui le haïssait, le prétexte de se soulever. Il passa avec toutes ses richesses à Constantinople où il ne vécut que trois ans, et il fut enseveli dans le même tombeau que son père dont il avait si merveilleusement continué la vie.

Mohammed fut excellent administrateur. Il fit revenir l'abondance dans le pays, qui depuis long-temps souffrait de la disette; il extermina de nombreux bandits qui infestaient la régence; enfin il appliqua tous ses soins à éteindre les haines qui divisaient les janissaires et les autres milices. Il parvint après de longs efforts à les réunir en un seul corps; mais cette mesure devint dans la suite funeste à l'autorité des pachas, par la puissance qu'elle donna à l'armée active. Enfin il ajouta des fortifications considérables à la ville et au château de l'Empereur, étant surtout préoccupé de cette pensée qu'il fallait rendre Alger imprenable.

Il n'eut à soutenir de guerre que contre les habitans de Constantine qui s'étaient soulevées contre leur gouverneur et avaient chassé la garnison. Sa présence fit bientôt rentrer les mutins dans le devoir; mais il usa d'une injuste sévérité en faisant vendre comme esclaves tous ceux qui tombèrent entre ses mains. Les vaincus trouvèrent moyen de porter leurs plaintes à la cour Ottomane et d'y faire accueillir leurs griefs. On pré-

senta la conduite du pacha comme un acte qui manifestait des tendances à s'affranchir de la domination de la Porte. Le soin qu'il avait mis aussi à fortifier Alger semblait donner prise à de telles inculpations. Il fut rappelé après quatorze mois d'administration, et il eut pour successeur un fameux corsaire Aluch-Aly, connu aussi sous le nom d'Aly-el-Fartas, qui avait rempli les mers du Levant de ses exploits et de ses pirateries.

## IX.

### ALY EL FARTAS.



LUCH-ALY, nommé par mépris Aly el Fartas, c'est-à-dire *le Teigneux*, était un homme d'une naissance obscure, sorti d'un pauvre village de la Calabre. Esclave d'abord, il se fit rénégat et s'éleva par l'éclat de ses aventures au rang de pacha (1568), digne récompense d'une vie toute dévouée aux intérêts de la Porte.

Il se signala dès les premiers mois de son gouvernement par la conquête du royaume de Tunis qui était sous la protection intéressée de l'Espagne, et qu'il rangea sous l'obéissance du Grand-Seigneur. N'ayant pu enlever le fort de la Goulette qui domine la ville et défend l'entrée du port, il se rendit lui-même à Constantinople pour obtenir du divan une flotte qui lui servit à en faire le siége. Mais à son retour, oubliant Tunis et les Espagnols, il continua dans la Méditerranée ces courses aventureuses qui allaient si bien à son humeur de pirate. Il réunit sous son commandement sept galères et douze galiotes, et, à la tête de ces forces il se disposa à faire une guerre impitoyable aux escadres d'Italie, d'Espagne et de Malte, dont les mouvemens et les apprêts mystérieux donnaient de l'inquiétude au sultan.

Saint Clément, général des galères de Malte, avait eu ordre en effet de rallier en Sicile la flotte de Jean Doria. Les puissances chrétiennes cherchaient à frapper un grand coup contre les forces Ottomanes qui sillonnaient toutes ces mers et interceptaient leur commerce. Il était parti avec une faible escadre et il voguait dans la canal qui sépare Malte de la Sicile. Tout-à-coup se déploya devant lui la flotte d'Aluch-Aly. Les chevaliers jugeant leurs forces trop inférieures pour accepter le combat, crurent que le meilleur parti était de se dérober à un ennemi si menaçant. La plupart s'enfuirent à force de voiles et de rames; le commandant de la Sainte-Anne fut le seul qui combattit; et après avoir soutenu l'effort de huit galères Algériennes pendant plus de deux heures, il ne se rendit que lorsque tous les chevaliers et la plupart des gens de l'équipage eurent été tués ou mis hors de combat. Le pacha poursuivit alors les autres; il en rejoignit deux et les combattit avec le même succès. Il y trouva un riche butin et quelques centaines d'esclaves, Maures ou Turcs, à la chaine.

Il retourna avec ces prises à Alger, et fit suspendre à la voûte de la porte de la marine les boucliers des chevaliers, avec l'image de saint Jean, patron de l'ordre, qu'on avait enlevée de la poupe de la capitane. Digne appréciateur du mérite, il se montra plein d'égards et de bons procédés pour les braves combattans de la Sainte-Anne, et n'eut que du mépris pour les lâches qui avaient voulu éviter le combat.

Aluch-Aly ne passa dans Alger que le temps nécessaire pour réparer ses vaisseaux; puis, au printemps de l'année 1571, il alla joindre dans l'Archipel la flotte du sultan qui se préparait à une lutte décisive.

## X.

### BATAILLE DE LÉPANTE.



ES princes chrétiens, excités par le pape Pie V et par leur propre danger, se réunissaient enfin dans une ligue que le nombre de ses vaisseaux et le génie de Don Juan d'Autriche devaient rendre formidable. Le sort du monde paraissait dépendre de la victoire; il s'agissait du triomphe de la Croix ou du triomphe du Croissant. Ce fut le 7 octobre 1571, à deux heures après-midi, que les deux flottes se rencontrèrent dans le golfe de Lépante. Les galères chrétiennes, au nombre de deux cent cinq, étaient disposée sur une ligne courbe en face de deux cent soixante galères turques serrées en forme de croissant. Don Juan, généralissime de la coalition, occupait le centre de la flotte avec la galère capitane; le pavillon rouge du pacha Perthau, grand amiral des Turcs flottait au centre de sa ligne, en face du grand étendard de Castille. Jean-André Doria commandait l'aile droite et avait pour adversaire Aluch-Aly; enfin l'amiral Vénitien Veniero, avec l'aile gauche, était opposé à Ali-Pacha.

Après de longues irrésolutions les deux flottes s'ébranlèrent, courant l'une sur l'autre à force de rames; des deux côtés s'élevaient d'épouvantables clameurs, quand l'explosion d'un canon partie de l'avant d'une galère extrême fut répétée dans toute l'étendue des deux lignes, et les détonations de l'artillerie se mêlèrent aux voix de cinquante mille hommes. Les flottes enveloppées de fumée ne se distinguaient plus : on eût cru voir deux nuages porteurs de la foudre, rouler, se heurter au milieu de la mer, et se confondre enfin avec un horrible fracas. L'aile droite de la flotte turque fut la première entamée; ses galères brisées s'enfonçaient sous l'eau et souvent entraînaient dans le même naufrage Turcs et Chrétiens, qui, acharnés encore quand le navire manquait sous leurs pieds, s'égorgeaient en se débattant dans les flots. Les Turcs se battaient avec rage, mais ils devaient succomber; leurs galères, servies par des esclaves chrétiens portaient dans leurs flancs des élémens de destruction. Quand le combat était echauffé, les forçats prisonniers brisaient leurs chaînes et se joignaient à l'ennemi qui sautait à l'abordage. La mer fut bientôt couverte des débris de la flotte Turque; les janissaires se jetaient à la mer le sabre aux dents, et tentaient de gagner le rivage; ils étaient



Cervantès.

égorgés ou assommés à coups d'aviron par les chrétiens; car c'était une lutte à mort. Les flots étaient rouges de sang et balançaient les carcasses fumantes des galères incendiées. Enfin l'amiral Perthau est frappé d'un coup mortel, l'étendard Musulman est renversé et le pavillon d'Espagne flotte à sa place aux acclamations répetées des Chrétiens. La victoire leur est dé-ormais assurée.

C'est en vain que le pacha Aluch-Aly, dont les galères sont restées intactes par la faiblesse et la lâcheté de l'amiral Génois, se replie sur le centre pour écraser Chrétiens avec ses troupes fraîches. Il obtint d'abord un léger succès : les galères de Malte et celles de Venise, après avoir soutenu son premier choc, ne purent résister davantage, affaiblies qu'elles étaient par un long combat. Dix d'entr'elles, au nombre desquelles on comptait la Capitane de Malte, tombèrent au pouvoir d'Aluch-Aly. Don Juan ayant aperçu le désordre qui régnait sur ce point s'y porta rapidement et faillit envelopper Aluch-Aly. Mais le vieux corsaire eut le temps de se dégager. Forcé d'abandonner la capitane de Malte, il emporta du moins l'étendard de l'Ordre, et réunissant ses galères il fit une trouée dans la ligne ennemie et s'échappa avec bonheur. Ainsi dans le désastre de l'armée Ottomane, lui seul ne subit aucune perte et en fit éprouver de sérieuses aux Chrétiens.

Après la retraite d'Aluch-Aly, ce ne fut plus dans

la flotte Turque qu'une horrible déroute et un massacre général. Les infidèles ne songèrent plus à se défendre; à des combats partiels et opiniâtres, succéda le découragement. Ils se laissaient maintenant égorger sans demander grâce et sans résister; vingt-cinq mille hommes furent massacrés en quelques heures. Cent trente galères Turques tombèrent entre les mains des Chrétiens, et cinquante seulement furent sauvées par le courage et le génie d'Aluch-Aly; le reste se brisa à la la côte.

Le pacha d'Alger regagna Constantinople, et Sélim, frappé de l'audace et du talent qu'il avait montrés dans cette grande bataille, le mit aussitôt à la tête de la marine Turque, jugeant avec raison, qu'il était seul capable d'effacer le souvenir de cette triste défaite. Aluch-Aly occupait donc enfin le poste éminent où Khayr-ed-Din avait été appelé, et, sorti comme lui du rang des corsaires et des gouverneurs d'Alger, il se trouvait à son tour élevé à la première charge de l'empire Ottoman.

Les résultats de cette affaire furent pour les Turcs la destruction presque totale de leur marine, et la perte de leur suprématie dans la Méditerranée. Les Janissaires ne se crurent plus invincibles. Ils venaient d'apprendre que les Chrétiens pour qui ils affectaient tant de mépris avaient cependant de meilleures troupes, de de plus agiles vaisseaux et un courage à toute épreuve; la confiance cessa désormais de les soutenir.

## XI.

### MEMMY I.



ÉLIM, en conférant à Aluch-Aly les fonctions de capitan-pacha, ne lui ôta point le titre de gouverneur d'Alger; il lui permit de faire gérer son pachalick par Memmy, renégat de l'île de Corse, son favori. Ce dernier se conduisit avec prudence et modération, et sut, pendant toute la durée de son administration, conserver l'affection des habitans et l'estime des Janissaires.

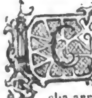
Ce n'était plus Malte ou l'Europe qui était le point de mire des efforts du divan de Constantinople; c'était Tunis, dont la conquête avait été opérée par Aluch-Aly, mais qu'on ne devait point considérer comme définitive, tant que le fort de la Goulette resterait au pouvoir des Espagnols. Il était de la plus haute importance de leur reprendre ce fort, et l'on se préoccupa du dessein d'y trouver une compensation à la défaite de Lépante.

De son côté don Juan reçut de Philippe II l'ordre d'aller ravitailler la Goulette et d'expulser de Tunis les Turcs qu'Aluch-Aly y avait jetés en 1570. Il parut devant cette ville au moment où l'éclat de sa victoire et la terreur de son nom y étaient encore présens à tous les esprits. Son escadre, forte de quatre-vingt-dix galères et de dix-huit vaisseau de transport, y jeta l'épouvante; Ramadan qui y commandait comme lieutenant d'Aluch-Aly n'osa point entreprendre de se défendre; et prenant la fuite du côté de Kairoan, il abandonna la ville aux Chrétiens.

Aluch-Aly ayant appris ce nouvel échec, obtint du Sultan une forte escadre avec laquelle il poursuivit don Juan à son retour de Tunis; mais l'amiral Autrichien ne jugea pas à propos de compromettre sa réputation dans un combat qu'on ne lui offrait qu'avec mollesse; il continua son chemin sans s'inquiéter des forces qu'il qu'il laissait derrière lui, et qui cependant allaient lui ravir sur la côte d'Afrique le fruit de ses succès, et ruiner pour jamais la conquête de Charles-Quint.

## XII.

### AHMED I.



EPENDANT, par suite des nouvelles dispositions de la Porte, le gouvernement d'Alger avait été confié à Ahmed Arab, natif d'Alexandrie, mais d'une famille arabe. Ce nouveau pacha arriva dans la régence en 1574, avec de nouvelles troupes et avec ordre d'organiser une forte armée, pour diriger contre Tunis une attaque de terre pendant qu'Aluch-Aly en ferait le siége par mer. Pour prévenir toute surprise de la part des Espagnols, il s'appliqua d'abord à réparer les fortifications de la place et à y en ajouter de nouvelles; il fit raser un grand et spacieux faubourg situé hors de la porte Bab-Azoun, fit abattre cette porte avec une partie des remparts et les fit reconstruire sur de meilleurs plans.

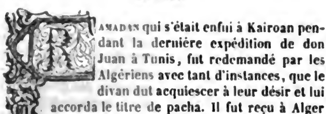
Il employa ainsi les deux ans que dura son administration à embellir et fortifier la ville (1), pendant que la peste faisait les plus cruels ravages et emportait le tiers des habitans. Il eut toujours soin de s'assurer de l'affection des troupes, en les payant régulièrement et en témoignant de grandes complaisances pour les janissaires, de crainte que leurs préventions contre lui, en qualité d'Arabe, ne causât parmi eux quelque trouble ou ne lui attirât quelque insulte. Mais, avec ces qualités il était inhumain et peu favorable aux Maures, et les sacrifiait toujours au ressentiment des Turcs.

Ayant enfin reçu l'ordre de se joindre à Aluch-Aly pour le siége de la Goulette, il partit d'Alger avec les forces de la régence, laissant le gouvernement à Ramadan Sarde, que le divan lui donna pour successeur.

(1) On peut mettre au nombre de ces constructions, le fanal qui est dans l'île devant la ville, au faîte du château bâti autrefois par Barberousse, et que l'on y voit encore, aussi bien que la fontaine de la porte Bab-Azoun qui est entretenue par de nombreux ruisseaux. Parmi les fortifications, nous ne parlerons que du beau bastion qui avoisine la porte de Bab-Azoun au point le plus vulnérable de la ville du côté de terre. — Ahmed dirigeait lui-même tous ces travaux, une pique à la main, comme un homme accoutumé dès son enfance à disposer de nombreux ouvriers. Il y employa un grand nombre de Maures et d'esclaves chrétiens, qu'il traitait avec la dernière inhumanité.

## XIII.

### RAMADAN.



Ramadan qui s'était enfui à Kairoan pendant la dernière expédition de don Juan à Tunis, fut redemandé par les Algériens avec tant d'instances, que le divan dut acquiescer à leur désir et lui accorda le titre de pacha. Il fut reçu à Alger (1576), avec les plus grandes démonstrations de joie. Son premier soin fut d'obéir aux ordres de la Porte qui lui prescrivaient d'intervenir dans les querelles de la famille souveraine de Fez. Il se mit en campagne à la tête de six mille Janissaires, de mille Berbères et mille Spahis, et leva encore sur son chemin un effectif de six mille chevaux Arabes ou Maures. Le schérif Mohammed, contre lequel il devait combattre, avait réuni un effectif de trente mille Maures ou Renégats, parfaitement équipés et bien fournis d'armes et de munitions. Mais à peine les Algériens touchèrent-ils le territoire de Fez, que cette armée intimidée d'avance par la réputation des Algériens, lâcha pied et se débanda de tous côtés, et le trône resta sans coup férir à Muley-Moluch, le compétiteur de Mohammed.

Cependant Aluch-Aly avait fait tous les préparatifs que nécessitait le siége de la Goulette. Le 13 juillet 1576 il parut en vue du cap de Carthage, avec une flotte de deux cent quatre-vingt-dix vaisseaux. Quarante mille hommes furent débarqués sur la côte, Hassan-Pacha, gendre de Sélim II, les commandait. Aluch-Aly prit la direction du siége et il contribua si puissamment au succès, qu'on put juger que sans lui il eût été infructueux.

Les Musulmans attaquèrent à la fois la Goulette et Tunis afin de diviser les forces des Espagnols, insuffisantes pour garder les deux places. Mais ceux-ci craignant de s'affaiblir défendirent à peine la ville et se concentrèrent dans la Goulette et le fort Neuf qui étaient les clefs du pays. La Goulette fortifiée par Charles-Quint était capable d'une grande résistance, mais le fort nouvellement construit par les ordres de don Juan manquait de plusieurs travaux importans; tout annonçait que l'ennemi l'emporterait sans peine. Toutefois le courage héroïque du gouverneur lui fit braver les menaces et l'attaque opiniâtre d'Aluch-Aly, et le fort succomba le dernier.

Cette conquête fut assurée à la Porte dans l'espace d'un mois environ, et il ne resta plus qu'Oran aux Espagnols sur la côte d'Afrique. Mais ces succès n'arrêtèrent pas le déclin de l'empire Turc, qui depuis Lépante avait perdu tout son prestige. La vie s'affaiblit dans ce grand corps, ses membres se détachèrent insensiblement du tronc et ne puisèrent plus leur énergie qu'en eux-mêmes. Alger et Tunis qui avaient soutenu sa marine s'affranchirent insensiblement et exercèrent la piraterie pour leur propre compte. Cet édifice chancelant ne se soutenait plus que par les rivalités des puissances Européennes, qui recherchaient à l'envi l'alliance de la Porte, au lieu de s'unir pour refouler les Turcs en Asie

## XIV.

### HASSAN III.

Fier de son expédition de Fez, Ramadan était rentré à Alger aux acclamations de la multitude, comme s'il eût remporté une victoire signalée et conquis de grandes provinces. Mais ce triomphe facile ne le mit pas à l'abri des inquiètes susceptibilités du divan. L'affection de la multitude, en augmentant l'autorité du pacha, diminuait celle du sultan. Il fut disgrâcié quelques mois après. Il avait gouverné Alger trois ans et un mois avec tant de sagesse et d'équité qu'il ne s'était élevé aucune plainte sur son administration. Sa modération et la droiture de son caractère plaidèrent si bien pour lui à Constantinople qu'on le nomma dans la suite pacha de Tunis.

Hassan, rénégat Vénitien, qui lui succéda (1577), fut au contraire un vrai fléau pour le pays. Encore enfant il avait été fait esclave par Dragut et élevé parmi ces corsaires, avides de pillage, qui portaient dans l'administration la même rapacité dont ils usaient envers leurs ennemis. Sa réputation l'avait précédé à Alger, et il y fut reçu très-froidement. Il commença l'exercice de ses fonctions par des traits de tyrannie. D'abord il obligea tous ceux qui possédaient des esclaves dont on pouvait espérer une forte rançon, de les lui vendre fort au dessous du prix d'achat. Puis il exigea un cinquième net de toutes les prises que faisaient les corsaires, au lieu d'un septième qu'ils avaient payé jusque-là; il s'empara du commerce du blé dont le prix était très élevé par suite de longues disettes; il y ajouta la vente exclusive de presque toutes les denrées de première nécessité, en sorte que par tous ces monopoles il réduisit la régence d'Alger à la condition la plus déplorable. Les Turcs ne se révoltèrent point d'abord parce que les vexations n'atteignaient guère que les Maures et les Indigènes; mais lorsqu'il voulut toucher à leur paie et prélever un droit sur le prix de leur engagement, ils portèrent contre lui des plaintes si graves au Sultan, et dépeignirent si vivement ses cruautés, ses injustices et ses extorsions qu'il fut enfin rappelé, malgré ses nombreux protecteurs et les sommes qu'il répandit à Constantinople pour se maintenir dans son pachalick.

## XV.

### CAPTIVITÉ DE CERVANTÈS.

Dans cette mémorable journée du golfe de Lépante qui a rendu à jamais célèbre le nom de don Juan d'Autriche, une galère de sa flotte, la *Marquesa*, se distingua par-dessus toutes les autres en abordant audacieusement la capitane d'Alexandrie, en y tuant cinq cents Turcs avec leur commandant, et en s'emparant de l'étendard royal d'Egypte. Sur cette galère si vail-



Interrogatoire de Cervantès.

lante, un homme fit surtout admirer son intrépidité et sa généreuse ardeur; malade d'une fièvre intermittente, aux approches du combat aucune prière, aucune instance, aucun ordre ne put le déterminer à rester dans l'entrepont; tant que dura l'action, c'est-à-dire durant huit heures, on le vit, pâle et affaibli par la maladie, mais soutenu par l'exaltation de son courage, combattre de son mieux, fort et ferme, debout au poste le plus périlleux, si bien qu'il y reçut, en faisant son devoir, trois coups d'arquebuse, deux à la poitrine et l'autre à un bras qui fut fracassé. Don Juan s'étonna de tant d'héroïsme; il voulut savoir le nom de ce soldat inconnu la veille, et dont toute la flotte parlait le lendemain avec enthousiasme : on lui dit que c'était un nommé Miguel Cervantès, âgé de vingt-trois ans. — Nom illustre à plus d'un titre; car à la gloire des armes il réunit merveilleusement celle des lettres et la noblesse du caractère, ainsi que le prouve l'histoire de sa captivité à Alger trop peu connue.

C'était quatre ans après la bataille de Lépante (1575). Cervantès se rendait de Naples en Espagne, sur la galère espagnole *El sol*, avec son frère aîné Rodrigo, et le général d'artillerie Quesada qui avait été gouverneur de la Goulette. Il avait fait depuis cette mémorable bataille trois campagnes en Italie, et il y avait déployé la même valeur; maintenant il allait revoir l'Espagne après sept ans d'absence; don Juan l'avait muni d'excellentes lettres de recommandation pour son frère Philippe II; il espérait donc obtenir de l'avancement pour ses services; il était heureux. L'œil fixé sur l'horizon, à l'occident, il attendait l'instant où la terre d'Espagne allait lui apparaître, lorsque le 26 septembre, la galère qui le portait se vit à l'improviste enveloppée par une flottille Algérienne, et après un combat opiniâtre, mais trop inégal, obligée d'amener son pavillon. Trois jours après Cervantès était à la chaîne à Alger; il était esclave, maltraité lorsqu'il relevait son front, accablé de coups de bâton lorsque l'horreur de sa situation lui arrachait quelques plaintes.

Pour comble de malheur les lettres de don Juan avaient été trouvées sur lui; son maître, Dali-Mami, rénégat grec, homme avare et réputé cruel même parmi les Algériens, tint son prisonnier pour un des premiers personnages d'Espagne, et voulant en obtenir prompte et forte rançon, il lui fit souffrir toutes sortes de privations et de tortures. Mais Cervantès, irrité par les mauvais traitemens, n'attendit pas que sa famille pourvût à son rachat; il appliqua toutes les ressources de son esprit inventif à se ménager les moyens de s'enfuir, et il parvint à délivrer avec lui une foule de gen-

tilshommes espagnols, qui trompèrent la surveillance de leurs gardiens et se confièrent sans réserve à son audace.

Il leur fallait un guide pour les conduire par terre jusqu'à Oran; un maure qu'il avait séduit par ses promesses et par ses démonstrations d'amitié, s'engagea à aplanir les difficultés de cette route périlleuse à travers un peuple cruel et adonné au pillage. Mais à la première journée, cet homme effrayé sans doute du châtiment qui l'attendait si cette entreprise était découverte, disparut tout-à-coup, et nos fugitifs se virent contraints de retourner à Alger reprendre leur chaîne et subir la colère de leurs patrons.

Cependant le vieux père de Cervantès, en apprenant le malheur de ses fils, s'était hâté de vendre tout son bien; il leur en envoya le prix avec les dots de leurs sœurs qui n'étaient point mariées. Mais l'avidité du renégat Dali-Mami ne pouvait être satisfaite par les offres que lui fit Cervantès. La rançon d'un personnage recommandé si chaudement au roi d'Espagne par don Juan, devait être prisée plus haut. Il repoussa fièrement la modique somme qui était tout le patrimoine d'une famille, et il déclara que si l'on consentait à l'appliquer intégralement au rachat de Rodrigo seul, il l'accepterait; mais que pour Miguel, c'était un personnage qu'il estimait plus haut qu'un captif ordinaire. Ce marché fut conclu, non sans de grands déchiremens de cœur pour les deux frères dont la destinée allait être si différente.

Cervantès avait recommandé à son frère d'obtenir du vice-roi de Valence, qu'on envoyât avec précautions une frégate observer la côte de la régence, à peu de distance d'Alger, car il avait formé un nouveau plan d'évasion qui devait profiter à la plupart des captifs employés dans les jardins qui avoisinent la ville. C'était une trame habilement ourdie et dont la réussite paraissait infaillible. Ils avaient découvert un souterrain dans une propriété peu éloignée du bord de la mer et cultivée par un esclave espagnol, dont le maître, moins sévère que les autres, lui laissait quelque liberté. C'est là qu'ils se rendaient à mesure que leur évasion avait pu réussir. Ils y étaient déjà rassemblés au nombre de quinze, et Cervantès avec une incroyable fécondité d'esprit pourvoyait à tout, surveillait l'extérieur, procurait les vivres, soutenait leur courage défaillant par l'espoir de la liberté. Leurs amis d'Espagne ne les avaient point oubliés. Un vaisseau se présenta sur la plage, pour les recueillir à la faveur de la nuit; mais cette tentative échoua par la présence de quelques Maures que le hazard avait amenés en cet endroit, et qui s'empressèrent d'aller donner l'alarme au sujet de ce bâtiment étranger, dont les projets paraissaient suspects. Les embarcations qui se rendaient au rivage purent à peine se sauver, et les captifs furent contraints de rentrer dans le souterrain, perdant tout espoir de revoir jamais leur patrie.

Leur sort devait encore s'aggraver. Ils avaient été obligés de se confier à la discrétion d'un renégat qui leur procurait des vivres, et leur servait d'intermédiaire. avec l'extérieur. Ce misérable les trahit, et dans la pensée d'obtenir une forte récompense, il alla découvrir le mystère de cette affaire au pacha lui-même, Hassan III, qui occupait alors cette dignité. Celui-ci enchanté de cette découverte qui lui offrait un moyen de satisfaire son avarice en s'appropriant ces esclaves comme perdus, ainsi que le voulait la coutume d'Alger, fit cerner le souterrain par une escouade de janissaires, et ces infortunés furent conduits à son bagne la chaîne au cou, et traités désormais avec la plus grande inhumanité.

Cervantès qui, pour adoucir leur position, s'était généreusement déclaré l'auteur de cette trame, fut amené en présence d'Hassan. Le pacha mit en œuvre tout ce que l'astuce et la force peuvent déployer, pour savoir de lui quels étaient ses complices. Flatteries, menaces, espoir de la liberté, appareil de la mort, rien ne fut oublié pour séduire ou effrayer le captif. Il pensait que les pères de la Merci, occupés alors dans Alger à d'importantes négociations, favorisaient secrètement le projet de cette évasion, et il voulait faire payer cher aux bons religieux leur zèle imprudent, en s'emparant de leurs personnes et de leurs trésors. Mais Cervantès resta imperturbable dans ses dénégations; il déclara que seul il avait conçu le projet, et qu'il voulait sauver ses camarades, sans même leur communiquer à l'avance ses moyens de réussite, en sorte qu'Hassan ne put éclaircir le fait, et il se borna à s'approprier les captifs saisis, et notamment Cervantès qui fut confiné dans son bagne, chargé de chaînes pesantes et privé de toute communication avec les autres.

Cervantès languit deux ans dans cette situation, et toutefois il était moins maltraité que les compagnons de son infortune, par l'espoir que conservait Hassan d'en obtenir une forte rançon. Le tableau qu'il a laissé de ces horribles prisons nous les montre comme un atelier de tortures, retentissant de cris et dégoûtant de sang. « Quoique la faim et la nudité nous fissent éprouver, dit-il, des souffrances atroces, notre malheur personnel s'effaçait par la comparaison de celui qui atteignait nos amis. Notre courage s'épuisait à la vue des cruautés inouïes qu'Hassan exerçait dans son bagne. Tous les jours un supplice nouveau accueilli avec des cris de malédiction et de vengeance; tous les jours un captif était suspendu au croc fatal, un autre empalé, un troisième avait les yeux crevés, et cela sans motif, pour satisfaire cette soif du sang humain naturelle à ce monstre et qui inspirait même de l'horreur à ses bourreaux. »

L'indignation enflamma encore le zèle de Cervantès, et il organisa une nouvelle conjuration pour briser ce joug odieux. Cette fois le complot était vraiment merveilleux, et il ne tendait à rien moins qu'à déchaîner vingt-cinq mille esclaves qui gémissaient dans Alger, à s'emparer de la ville et à la soumettre à la domination de Philippe II. Il était parvenu à s'évader lui-même de sa prison et il agissait dans les autres bagnes avec un succès, une prudence, et une obstination héroïques. Il fut encore trahi par des renégats qui espéraient toucher une forte récompense, car sa tête avait été mise à prix. Il fut traîné au palais du dey, au milieu des outrages de la populace ameutée, les mains

chargées de chaînes, la corde au cou et suivi par l'appareil et les instrumens du supplice. Il répondit à l'interrogatoire qu'on lui fit subir avec tant de courage et de présence d'esprit, que tous les soupçons du Dey sur ses complices s'évanouirent. Cet homme généreux n'avait accusé que lui-même ; et forcé de reconnaître qu'il avait eu des confidens, il nomma adroitement quatre gentilshommes Espagnols qu'il savait être alors en sûreté en Espagne. Hassan fut frappé de cette force d'âme que les tortures et les cris de la multitude et la vue du supplice n'intimidaient point. Il défendit à ses gardes de lui faire aucun mauvais traitement : il crut avoir en sa puissance un des personnages les plus importans d'Espagne, et il craignit de fortes représailles si on le maltraitait. Toutefois il redoubla la surveillance autour de lui. « Quand je tiens sous bonne garde l'Espagnol estropié, s'écriait-il, il me semble que je tiens en sûreté ma capitale, mes esclaves et mes galères ! »

Enfin après cinq ans de cette affreuse vie, Cervantès fut demandé par les pères de la Merci qui avaient ordre de le racheter; et ce moment fut encore une terrible épreuve pour lui, car Hassan venait d'être disgracié, il était rappelé à Constantinople, et il emmenait avec lui le malheureux captif, embarqué déjà sur son vaisseau. A ce moment suprême, de nouvelles difficultés s'élevèrent sur le prix du rachat, mais les pères rédempteurs consentirent aux sacrifices qu'on exigea d'eux, et Cervantès *jouit* enfin, comme il l'a exprimé lui-même, *de l'une des plus grandes joies qu'on puisse goûter dans ce monde, qui est de revenir, après un long esclavage, sain et sauf dans sa patrie.*

## XVI.

### DJAFFAR.



Hassan III eut pour successeur Djaffar, rénégat hongrois. Il arriva à Alger (1580) au moment où la famine et la misère, produites par la folle administration et l'avarice du dernier pacha, exerçaient les plus affreux ravages. Huit mille Arabes ou Maures étaient morts dans l'espace de six semaines. Il publia immédiatement un avis portant que tous les marchands Chrétiens pouvaient venir librement à Alger, soit dans l'intérêt de leur commerce, soit pour traiter de la rédemption des captifs. Il les engageait en même-temps à apporter du blé et toutes autres denrées de première consommation, promettant son appui, sa protection et l'abaissement des droits à ceux qui répondraient à son invitation. De telles mesures étaient inouies dans Alger qui n'avait prospéré jusque-là que par l'oppression du commerce extérieur ; aussi quand la crise fut passée, une conspiration fut ourdie contre lui, et il n'échappa à la mort que par le zèle de ses principaux officiers à qui il inspirait une affection sincère.

L'aga des janissaires était à la tête de ce complot, et il avait séduit un grand nombre de ses subordonnés avec l'or que devait fournir un Maure des plus influens. On devait d'abord assassiner le pacha, après quoi les principaux conjurés devaient s'emparer du gouvernement et du trésor. Mais lorsque l'aga dévoila son projet aux autres chefs de la milice, ils s'écrièrent tous qu'ils se feraient tailler en pièces plutôt que trahir le sultan et Djaffar, son digne représentant. Ce dernier fut instruit de la conjuration; il assembla le grand divan, et quoique les deux traîtres y eussent beaucoup d'amis, personne n'osa ouvrir la bouche en leur faveur. L'aga fut étranglé, et le Maure acheta sa grâce moyennant trente mille ducats.

Aly, Capitan-Pacha de la Porte Ottomane, arriva sur ces entrefaites à Alger (1582) avec six galères, sous prétexte de diriger une expédition contre le Maroc, mais en effet pour extorquer des sommes et des esclaves aux pachas de Tunis, d'Alger et de Tripoli. Quand il eut bien pressuré la province, imposé arbitrairement de fortes sommes aux habitans et aux fonctionnaires, il annonça la révocation de Djaffar qui avait perdu ses protecteurs auprès du sultan, et il replaça dans la régence d'Alger Hassan III, sa créature, qui venait grossir sa fortune par de nouvelles rapines et se venger de ceux qui l'avaient desservi auprès du divan après sa première administration.

## XVII.

### FIN DE LA PREMIÈRE PÉRIODE.



La période que nous venons de traverser dans l'histoire de la régence d'Alger, a servi à développer surtout la suprématie de la Porte Ottomane. Les pachas sont nommés par le sultan, appuyés par ses flottes, par ses janissaires, et révoqués par lui. C'est à Constantinople qu'est le foyer des intrigues qui se trament pour obtenir ce poste plein de périls, mais qui est aussi une source de richesses et un appât puissant pour celui qui a l'ambition de dominer. Alger toutefois n'est point sujet ou tributaire de la Porte ; les impôts qui s'y recueillent n'alimentent point le trésor du sultan, les lois qui y sont en vigueur sont purement locales et n'émanent point du divan suprême. Le Pacha l'administre à son profit et se borne à faire des présens aux grands dignitaires de l'Empire, en échange de la protection qu'il en a reçue. Quant aux relations politiques de Constantinople et d'Alger, ces deux états sont dans une alliance intime, surtout contre les puissance chrétiennes ; ils dominent de concert dans la Méditerranée, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident; et leur énergie est telle que la chrétienté dut plusieurs fois déployer toutes ses forces pour briser leur joug.

Depuis l'usurpation des Barberousse jusqu'à la bataille de Lépante, l'histoire d'Alger est assez féconde en guerres importantes, mais la fin du seizième siècle ne présente guère que de petites jalousies, des complots de la milice, des cruautés, des traits de vengeance, des vexations suivies de révoltes, escorte ordinaire de tous les gouvernemens fondés sur le sabre. C'est une monotonie de crimes qui fatigue et repousse. Aussi passerons-nous rapidement sur la succession des

pachas qui terminent cette époque, afin de donner plus d'étendue au récit des événemens qu'Alger vit s'accomplir, lorsque ayant accru son indépendance, et étant privée de son appui naturel, cette ville eut à résister seule aux puissances Européennes.

1582. Hassan III. — Le second règne d'Hassan ne dura qu'un an et fut presque entièrement employé à des expéditions de piraterie sur les côtes d'Epagne et de Sardaigne. Dans l'une de ses courses qu'il dirigea lui-même, il fit plus de deux mille captifs et rapporta un butin immense. Au retour il rencontra un vaisseau de Raguse, richement chargé, qu'il obligea de se racheter pour trente mille ducats. Il fut rappelé avec le titre de Capitan-Pacha, et emprisonné quelque temps après à Constantinople par suite des intrigues du fameux renégat Cicala, qui lui succéda dans cette derdernière charge.

1583. Memmy II. — C'était un renégat Albanais qui lança de nombreuses expéditions de corsaires jusques dans l'Océan. Il résista aux ordres du Grand-Seigneur qui lui enjoignait d'indemniser plusieurs négocians anglais des captures faites sur eux. Sur son refus il fut rappelé et condamné à une amende de trente mille ducats que son successeur s'appropria.

1586. Ahmed II. — Il avait acheté le commandement d'Alger à prix d'argent, et se récupera largement par ses rapines et les produits de la piraterie. Il faillit dans une de ses courses tomber entre les mains de Doria qui s'empara néanmoins de plusieurs de ses galères.

1589. Hayder. — Il fit une expédition assez ridicule contre le scheik des Beni-Abbas qui refusait de payer le tribut. Après de grandes démonstrations ils n'osèrent ni l'un ni l'autre en venir aux mains. Le tribut fut diminué cependant et les arrérages perdus. Il fut rappelé sur les plaintes énergiques de la milice.

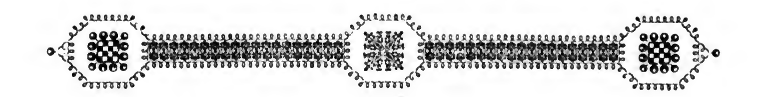
1590. Schaaban Ier. — Son administration fut encore remplie par les courses de ses pirates; et malgré le bonheur qui l'accompagna dans ces expéditions, il encourut aussi la haine de la milice qui le fit disgràcier comme les pachas précédens.

1595. Mostapha Ier. — Il exerçait depuis quelques mois à peine ses fonctions lorsqu'il fut accusé de négliger l'entretien des fortifications de la ville. Comme ces inculpations étaient toujours suivies d'une disgrâce et d'une amende, il en fut quitte pour payer quinze mille ducats dont la milice et ses accusateurs profitèrent.

1596. — Hayder et Mostapha reprirent successivement, à la faveur de l'intrigue, les fonctions dont ils avaient été dépouillés, et les profits qu'ils en retirèrent servirent à les indemniser largement des amendes qu'ils avaient payées lors de leur première disgrâce.

Tel est le cercle fatal où tourne pendant près d'un demi siècle l'histoire d'Alger : des intrigues qui se mêlent, se croisent, aboutissent à de petites disgrâces; nul intérêt, nulle portée dans les faits, rien qui dédommage de cette monnotonie.





# DEUXIÈME PÉRIODE TURQUE.

LES DEYS RIVAUX DES PACHAS. — LE BASTION DE FRANCE. — CONSPIRATION DES KOULOUGLIS. — LA PIRATERIE. — BOMBARDEMENT D'ALGER PAR DUQUESNE. — MEZZO-MORTO. — TRAITÉ DE PAIX. — SCHAABAN II. — MOSTAPHA II. — IBRAHIM LE FOU. — ALI I[er]. — LE RACHAT DES CAPTIFS. — SAINT VINCENT DE PAUL A TUNIS.

## I.

### LES DEYS RIVAUX DES PACHAS.

Fatiguée de l'oppression des pachas Turcs, la milice d'Alger envoya au commencement du XVII[e] siècle une députation à la Porte, chargée d'exposer ses nombreux griefs. Les janissaires se plaignaient de ce que ces gouverneurs, jouissant d'un pouvoir absolu, sans contrôle, n'en usaient que pour extorquer à leur profit tous les revenus de la régence. Ils insistaient surtout sur la mauvaise adminisiration des fonds envoyés de Constantinople, et sur la retenue de la paie qu'on leur faisait quelquefois subir, ce qui occasionnait de nombreuses désertions, affaiblissait la discipline, et justifiait assez leur mécontentement. Un danger imminent en résultait pour l'autorité du sultan sur les régences barbaresques; car il était à craindre que les Arabes et les Maures, profitant de ces causes de trouble, ne se trouvassent bientôt en état de secouer le joug des Ottomans, avec le secours de quelque puissance chrétienne. Les députés proposèrent donc d'autoriser la milice à choisir dans son sein un dey ou patron, qui veillerait à ce que les revenus du trésor fussent exactement employés à mettre le pays en état de défense et à solder les troupes, afin que la Porte ne fût point obligée d'envoyer sans cesse des fonds pour subvenir à ces besoins.

Du reste, ils s'engageaient à reconnaître toujours le sultan pour leur souverain, à l'assister de toutes leurs forces et de leur marine, et à respecter son pacha à qui l'on rendrait toujours les honneurs accoutumés. L'état devait lui fournir un palais, et l'entretenir avec ses gardes et sa maison, comme par le passé, à condition qu'il n'assisterait qu'aux divans généraux où il aurait la faculté d'opiner quand l'intérêt de la Porte l'y enga-

Conspiration des Koulouglis.

gerait. Quant aux autres affaires, elles devaient être réglées par le dey et par le divan.

Cette requête, appuyée de riches présens, fut favorablement accueillie, et Alger eut désormais à la fois un pacha et un dey, cherchant sans cesse à empiéter mutuellement sur leurs attributions respectives. La cour ottomane eut bientôt lieu de se repéntir de sa facile condescendance, car la milice put enfin réaliser tous les projets auxquels elle s'essayait depuis un siècle. Jusque-là elle s'était bornée à intriguer à Constantinople, pour le rappel des pachas, ou si elle s'était portée à des excès plus grands comme de les renvoyer garrotés, chargés de chaînes, ses violences avaient du moins respecté leur vie. Désormais c'est par le massacre qu'elle préludera à ses révoltes; et l'on doit s'attendre à une suite continuelle d'insurrections, d'assassinats, de supplices, de dépositions, qui amènent toujours une oppression plus rigoureuse sur le peuple, et une plus grande instabilité dans le gouvernement. Voilà, avec les courses des pirates, ce qui forme le fond de chaque règne. C'est un enchaînement de trahisons et de révolutions sanglantes. Nous n'essaierons pas d'en donner la nomenclature repoussante; aussi bien cette série des pachas et de deys présente de nombreuses lacunes qu'il est à peu près impossible de remplir. Nous nous bornerons à reporter notre attention sur les actes extérieurs de ce gouvernement, sur ses luttes avec les puissances européennes, avec la France surtout qui l'écrasa sous Louis XIV, et qui se préparait ainsi à le renverser plus tard, — sans négliger cependant les révolutions intérieures dont l'histoire a gardé le souvenir, lorsqu'elles offriront assez d'intérêt pour entrer dans notre cadre.

## II.

### LE BASTION DE FRANCE.



OTRE établissement sur la côte d'Afrique est contemporain de celui des Turcs. En 1520, tandis que Khaïr-ed-Din s'emparait de Bone et de Constantine, des négocians provençaux traitaient avec les tribus du littoral, pour faire exclusivement la pêche du corail depuis Tabarca jusqu'à Bone. Cette concession, jointe à la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, explique suffisamment comment la France fut à cette époque l'alliée de Khaïr-ed-Din et de Soliman.

Sous Charles IX, Sélim II nous assurait aussi le commerce des places, ports et hâvres de la Calle, de Collo, du cap de Rose et de Bone. En vertu de ce traité, deux négocians de Marseille, Thomas Linches et Carlin Didier,

jetèrent les fondemens du *bastion de France* (1561), qui devait assurer à nos marins une grande sécurité. Mais lorsque Alger eut modifié si étrangement les rapports qui l'unissaient avec la Porte Ottomane, et que cette régence eut obtenu une plus grande indépendance par la nomination de ses deys, le vol et la piraterie devinrent la seule règle des corsaires, et nos établissemens ne furent pas épargnés. Vers l'an 1600, les Marseillais furent expulsés de la Calle, et le bastion de France qui protégeait notre commerce sur toute la côte fut ruiné. La diplomatie eut grand peine à force de présens, de promesses et de caresses à rétablir nos comptoirs. Après bien des tentatives infructueuses, Richelieu (1626) parvint à conclure un accommodement. Les négocians de Marseille se cotisèrent pour indemniser les membres du divan, c'est-à-dire pour acheter la paix. On accorda à la France le droit de relever les anciennes fortifications, d'occuper tous les points anciennement concédés, d'y pêcher le corail, d'y faire toute espèce de commerce, et notamment celui des cuirs, de la cire, de la laine et des chevaux, moyennant *une redevance annuelle de* 26,000 *doubles pour la paie des soldats, et* 10,000 *doubles pour le glorieux trésor de la Casaubah.*

Le bastion de France était la place principale; c'est là qu'habitaient le capitaine et le lieutenant des troupes à la solde de l'établissement; le centre de l'administration y était fixé, et l'on en avait fait le magasin de toutes les provisions de guerre ou de bouche, et de tous les ustensiles appartenant à la compagnie.

Vingt-et-un bateaux, montés chacun par sept hommes, servaient à la pêche du corail; les pêcheurs ne recevaient point de salaire fixe, mais on leur payait le corail à un prix déterminé d'avance.

La pêche se faisait à cette époque comme de nos jours, au moyen d'étoupes, qui, traînées au fond de la mer, s'attachaient aux branches du corail et le ramenaient à la surface.

L'établissement de la Calle faisait un commerce très actif non-seulement du corail, mais encore de tous les produits du pays, et les provinces limitrophes y trouvaient de grands avantages. Aussi les Berbères et les Maures s'intéressaient vivement à sa conservation. Ils prirent même dans une guerre remarquable (1638) le parti des Français contre le dey d'Alger. Ils refusèrent de payer le tribut, prétextant que la ruine du bastion qu'on avait encore saccagé, leur enlevait les moyens de subsistance, et qu'ils étaient conséquemment forcés par leur position à défendre les étrangers. Ils prirent les armes, avec résolution, contre la milice algérienne, et lui firent éprouver de nombreuses pertes. Entourés de toutes parts, au milieu de populations hostiles, les janissaires étaient menacés d'un massacre général, si un marabout n'eût intercédé pour eux et ne leur eût fait accordé la vie aux conditions suivantes :

1° Que désormais les Berbères ne seraient plus inquiétés pour le tribut;

2° Que les Turcs rentreraient immédiatement dans Alger, sans pouvoir se détourner du chemin le plus court, sous peine d'être taillés en pièces;

3° Qu'ils rebâtiraient le bastion de France, et les échelles et lieux qui en dépendaient, car c'était là qu'ils allaient autrefois vendre leurs marchandises et recevoir l'argent qui leur permettait de payer le tribut;

4° Qu'ils rétabliraient tous les Koulouglis dans Alger aux honneurs et charges dont on les avait injustement dépouillés.

Mais ce traité qui stipulait pour les intérêts des tiers ne pouvait être sanctionné. Le marabout qui l'avait ménagé eut l'imprudence de se rendre à Alger pour le faire accepter; il fut saisi et condamné au dernier supplice. Le rétablissement de la Calle fut accordé par le dey, à des considérations de respect pour la France. Quant aux Koulouglis, le motif de leur disgrâce était trop puissant pour qu'on pût arracher une telle concession au divan. Il ne fut rien changé à leur sort.

### III.

#### CONSPIRATION DES KOULOUGLIS.

Pour bien comprendre cette querelle des Janissaires et des Koulouglis, qui occasionna une révolution sanglante dans Alger, il faut pénétrer dans les mystères du gouvernement oriental, de ce despotisme turc qui ne subsiste que par la terreur qu'il inspire, mais qui au milieu de sa force tremble sans cesse sur lui-même, et paie par ses tortures de chaque jour l'ombre de sécurité dont il jouit. Que ce pouvoir exorbitant appartienne à un seul homme, ou à un conseil appelé divan, ou à un corps de milice, Janissaires ou Strélitz, cette inquiétude n'en est pas moins terrible par les excès où elle pousse; les hommes qui disposent du pouvoir ne se croient pas mieux assurés parce qu'ils sont plus nombreux; car les passions haineuses se communiquent dans toute leur force et demandent toujours à s'assouvir.

La soldatesque d'Alger, en se constituant indépendante, était devenue ombrageuse; maîtresse du pouvoir, elle craignit que d'autres ne voulussent s'en saisir à leur tour. La diversité des races autorisait et entretenait ces dispositions. Les Janissaires nourrissaient une sourde défiance contre les Maures, dont un grand nombre occupaient de hauts emplois, et ils enveloppèrent même dans leurs soupçons, les Koulouglis, c'est-à-dire les fils de Turcs, nés dans le pays de femmes Algériennes. Sur le bruit vague d'un complot formé contre eux, les Janissaires se rassemblent au nombre de dix-huit cents, et décrètent que tous les Maures et Koulouglis, officiers ou membres du divan, seront bannis de la ville et du royaume, et que sous peine de mort ils devront en être sortis dans un mois (1626). Cédant à l'orage, les proscrits obéirent d'abord; les Maures qui avaient été jusque là peu influens, ne songèrent plus à leurs priviléges perdus, et subirent leur sort. Mais les Koulouglis, forts de leur origine turque et possesseurs de grands biens, rentrèrent dans la ville après quelques mois, pensant que l'irritation était passée et que la

perte de leurs emplois avait désarmé leurs ennemis. Les Turcs, avertis de leur présence, en saisirent quelques-uns, les lièrent dans des sacs et les jetèrent dans la mer; les autres furent forcés de s'expatrier.

Après ce terrible exemple de sévérité, les Koulouglis demeurèrent deux ans sans rien entreprendre. Ils semblaient oubliés, quand un jour quelques-uns des plus hardis s'introduisent dans la ville sous des déguisemens et portant des armes cachées dans leurs habits. Ils s'emparent d'une porte de la Casbah, pénètrent dans la citadelle et en demeurent maîtres. Une poignée d'hommes résolus avait exécuté cette audacieuse tentative; ils étaient à peine cinquante, et s'ils eussent trouvé quelque énergie dans la population d'Alger, cette ville échappait à la tyrannie des Janissaires. Mais ces habitans, lâches et indolens, effrayés des conséquences terribles qui pouvaient résulter de leur révolte, se renfermèrent dans leurs maisons et abandonnèrent aux représailles des Turcs les Koulouglis qui luttaient si généreusement contre le despotisme. Les Janissaires courent aux armes, investissent la Casbah et somment les rebelles de se rendre. Ceux-ci répondent fièrement qu'ils veulent avant tout que la loi de leur bannissement soit révoquée. Vain espoir; le signal de l'attaque est donné. L'enceinte trop vaste de la citadelle ne peut être défendue sur tous les points, et les assaillans se multplient. Une porte à cédé à leurs efforts, les Koulouglis vont être faits prisonniers, quand une résolution désespérée les arrache pour jamais à leurs ennemis et ensevelit ces derniers dans leur triomphe. Le feu mis aux poudres renfermées dans les caves de la citadelle ouvre à ces braves un tombeau digne d'eux; et ce fut même pour les habitans l juste punition de leur lâcheté. Plus de cinq cents maisons furent abattues par cette explosion, et plus de six mille personnes furent écrasées sous les ruines.

« Quelques Koulouglis (1) saisis par les Turcs, expièrent dans les plus épouvantables supplices le crime et le courage de leurs compagnons. Les uns furent rompus tous vifs, les autres, cloués par les pieds et les mains sur des échelles, y attendirent une mort lente et cruelle; d'autres furent enterrés vivans ou renfermés entre quatre murailles ou empalés; quelques-uns enfin, jetés sur des ganches ou crochets de fer, y demeurèrent suspendus et attendirent la mort pendant quatre jours, dans les douleurs les plus aiguës, sous un soleil ardent, et tourmentés par les insectes qui venaient dévorer avant le temps ces cadavres encore vivans!

« La fureur des Turcs était portée à un degré d'exaspération impossible à décrire, et l'on cite un officier du divan qui, se jetant sur un des Koulouglis qu'on promenait dans les rues, lui mordit le bras et mangea la chair qu'il en arracha, s'écriant qu'il voudrait qu'on le lui laissât dévorer tout entier.

(1) Histoire de la Piraterie des Turcs dans la Méditerranée, par Ch. de Rotalier. Cet ouvrage, auquel nous empruntons de nombreux détails, est un excellent guide pour l'histoire des régences barbaresques pendant les trois derniers siècles.

» Après ces terribles vengeances, le premier soin des corsaires fut de rétablir la Casbah; ils y déployèrent une incroyable activité, le Pacha lui-même montra le plus grand zèle; tous les habitans d'Alger furent obligés d'y travailler et une nouvelle citadelle sortit bientôt des ruines.

» Jamais les Koulouglis ne furent rétablis dans leurs premiers privilèges. Admis enfin dans la milice, ils ne purent y parvenir à aucun emploi; la marine seule resta une carrière ouverte à leur courage; mais traités à l'égal des Maures, ils ne purent jamais ni siéger dans le divan, ni occuper les premières dignité de l'Etat ».

## IV.

### LA PIRATERIE.

On ne trouve plus qu'un faible intérêt dans l'histoire propre d'Alger, pendant le demi-siècle qui suivit la conspiration des Koulouglis. Ce ne sont que brigandages de pirates, commis impunément contre toutes les nations, malgré les injonctions sévères des sultans. La France surtout, alliée si fidèle de l'empire Ottoman, avait adressé souvent d'énergiques réclamations aux visirs et au divan pour faire cesser ces odieuses déprédations. Mais leur autorité était méconnue à Alger, et d'ailleurs ces fonctionnaires entraient volontiers en arrangement avec les corsaires et partageaient avec eux le butin. On fit à ces derniers, pour la forme, une réprimande accompagnée de menaces, à laquelle ils répondirent insolemment « qu'on devait bien leur permettre de faire la course, puisqu'ils étaient le seul boulevard contre les puissances chrétiennes, et en particulier contre les Espagnols, les ennemis jurés du nom Musulman. *Ajoutant* que s'ils respectaient scrupuleusement ceux qui achetaient la paix ou la liberté du commerce avec l'empire Ottoman, ils n'avaient plus d'autre parti à prendre que de mettre le feu à leurs vaisseaux, et de se faire chameliers pour subsister ».

Les Français furent les premiers qui entreprirent de châtier les Algériens de ces infractions au droit des gens. Dans l'année 1617, M. de Beaulieu reçut le commandement d'une flotte de cinquante vaisseaux de guerre ou galères, avec ordre d'aller bloquer Alger, détruire ses fortifications et sa marine, et délivrer les esclaves chrétiens qui gémissaient dans ses prisons. Cet amiral ayant eu avis qu'une forte escadre de corsaires avait paru sur les côtes de Catalogne, s'y rendit pour la capturer. Mais à son approche ils se dispersèrent; et les vents ayant favorisé leur fuite, il ne put atteindre que quelques galiotes dont les commandans se battirent en désespérés, et aimèrent mieux se faire couler à fond avec leur équipage que de se rendre. La saison étant devenue mauvaise il fut contraint de rentrer à Toulon avec quelques prises peu importantes qu'il fit sur son retour.

Les autres nations ne tardèrent pas à user également de représailles contre les Algériens. La cour d'Es-

pagne sollicita vivement le roi d'Angleterre de contribuer par son secours à détruire ces pirates. Une flotte de vingt vaisseaux fut mise sous les ordres de l'amiral Mansel, avec de nombreux brûlots, dans le dessein d'incendier toute leur marine dans le port, pendant qu'on simulerait une attaque. Cette entreprise fut mal conduite ou échoua par la mésintelligence des chefs. Les Algériens augmentèrent les moyens de défense du Môle et des forts. Ils résistèrent avec courage, et les assaillans purent à peine s'emparer de quelques galères. Toutefois ce système persévérant d'attaques prouvait qu'une vive indignation s'amassait en Europe contre les corsaires, et qu'il ne fallait qu'une occasion pour la rendre générale.

Ces déprédations étaient trop fructueuses pour qu'ils se résignassent à y renoncer de sitôt. En 1638 Aly Péchinin, leur amiral, parut tout à coup en vue des côtes de l'Italie avec une escadre de seize galères ou galiotes parfaitement équipées. Son projet était de piller le trésor de Lorette, ce qui aurait été sans contredit bien audacieux et fort lucratif. Le vent contraire ne lui permit pas de s'avancer assez haut dans le golfe. Les pirates se bornèrent à faire une descente dans la Pouille, où ils commirent de grands ravages et emmenèrent un grand nombre de captifs, entre autres plusieurs religieuses qui furent victimes de leur brutalité. De là ils se portèrent vers la Dalmatie, écumèrent la mer Adriatique, et après s'être chargés d'un butin immense, ils allèrent rallier une flotte turque qui croisait dans l'archipel pour intercepter les Maltais et les Florentins.

Cependant les Vénitiens alarmés de les voir porter si loin leurs ravages, lancèrent une puissante flotte de vingt-huit voiles sous les ordres de l'amiral Capello, et lui enjoignirent de brûler, de couler à fond, et de prendre toutes les galères barbaresques qu'il trouverait, non seulement en pleine mer, mais dans les ports du Grand-Seigneur, en vertu d'un traité conclu depuis peu entre la République et la Porte. Il joignit Aly-Péchinin et le bloqua dans le port de Valone. Le corsaire ayant essayé d'échapper à cette croisière étroite, Capello lâcha sa bordée et les Algériens ripostèrent avec vivacité. Le combat s'engagea et fut opiniâtre pendant deux heures, malgré le feu que les Turcs faisaient du château sur les Vénitiens; un boulet de canon brisa même le mât d'un de leurs vaisseaux, et le capitaine fut blessé d'un éclat. Enfin l'escadre des Algériens, fut si maltraitée par le feu continuel des Vénitiens que cinq de leurs vaisseaux étant désemparés, les autres furent forcés de rentrer dans le port après avoir perdu quinze cents hommes Turcs et Maures, tués ou blessés, outre seize cents esclaves Chrétiens qui recouvrèrent leur liberté.

Cette défaite remplit Alger de trouble et de consternation, car chacun ressentait vivement la perte d'un si grand butin, de tant d'hommes et de vaisseaux. Toute la ville était prête à se soulever, lorsque le divan, prévoyant le danger, annonça de nouveaux préparatifs plus formidables. Il s'occupa en effet avec tant de diligence à rétablir sa marine, qu'au bout de deux ans les Algériens se trouvèrent en état de reparaître en mer avec plusieurs escadres, dont l'effectif s'élevait à soixante-cinq vaisseaux de course, outre les galères et les moindres bâtimens qui ne s'écartaient pas des côtes de la régence. Leur puissance était parvenue au plus haut degré. Ces forces se dirigèrent sur presque tous les points que le commerce européen fréquentait. Ils poussèrent même leurs aventureuses expéditions jusque en Islande où ils enlevèrent six cents esclaves à défaut de tout butin; ils capturèrent des navires Hollandais presque en vue des ports; ils pillèrent si audacieusement tous les états chrétiens, et se rendirent si redoutables à leur marine, qu'on se laissa imposer des tributs pour avoir la paix.

Quand ils furent arrivés à ce degré de puissance et d'audace de pouvoir obliger la France, l'Angleterre et la Hollande à acheter leur amitié, et les autres nations à craindre une guerre inexorable et sans relâche, il était naturel qu'ils se montrassent insolens même envers la Porte qui ne pouvait les châtier, occupée qu'elle était à des guerres étrangères. Aussi les pachas nommés par elle n'étaient plus que des fonctionnaires sans autorité, emprisonnés souvent dans leur palais, victimes des réactions populaires ou de l'ambition des deys. C'est à peine si l'on a pu recueillir quelques noms au milieu de ces agitations incessantes, afin de continuer la liste de ces souverains sans pouvoir. Les voici :

1601. Husseïn Ier.
1603. Hassan IV.
1603. Soliman.
1606. Mustapha Ier.
1626. Maharam, sous le gouvernement duquel eut lieu la conspiration des Koulouglis.
1628. Husseïn II.
1648. Pyaly.

Cette énumération, tout incomplète qu'elle est, cesse même à partir de cette époque. Les deys ont pris un tel accroissement que c'est eux seuls désormais qui sont en scène, et les pachas disparaissent pendant le reste de cette période.

## V.

### BOMBARDEMENT D'ALGER PAR DUQUESNE.

Enfin Louis XIV, dont la puissance commençait à se manifester en Europe, résolut de rendre la sûreté à son commerce, et de réprimer les pillages que les corsaires venaient effectuer sur les côtes de la Provence, malgré les traités, et malgré les injonctions du sultan. Son conseil crut utile, pour atteindre ce but, de s'emparer d'un point important sur les côtes d'Afrique, et l'on songea à Djigelli qui par sa position intermédiaire entre Tunis et Alger, les deux foyers les plus actifs de la piraterie, paraissait bien capable de les contenir.

Le duc de Beaufort chargé d'y fonder un établissement considérable, car le bastion de France établi plus loin ne suffisait pas, quitta Toulon en 1664, emme-



Duquesne.

nant sur ses vaisseaux cinq mille deux cents hommes de troupes régulières, et cinq cents volontaires ou autres gens préposés aux bagages. Après quinze jours de navigation, la flotte parut à la hauteur de Bougie, dont l'amiral eut un instant la pensée de s'emparer. Au désordre et à la terreur des Maures que l'on voyait s'échapper de la ville, chargés de leurs effets les plus précieux, il paraissait certain qu'on y entrerait sans difficulté; mais les ordres du roi retinrent Beaufort qui se porta sur Djigelli.

Il fut assez facile de s'emparer de cette place mal défendue et sans ressources. Mais l'insalubrité du climat et les attaques réitérées des Arabes et des Berbères épuisèrent si bien nos troupes, que, décimées par les maladies et fatiguées d'une lutte incessante, elles durent se rembarquer après quelques mois de séjour, sauf à recommencer cette tentative si elle n'inspirait aucune crainte aux Algériens.

Les années suivantes virent éclater de nouvelles hostilités de la part des corsaires et des répressions plus énergiques de la part de la France. Le duc de Beaufort fut encore envoyé contre eux et leur fit subir des pertes cruelles dans plusieurs combats. Il poursuivit leurs vaisseaux jusque sous les forts de la ville, et il fut assez heureux pour leur brûler et couler à fond les plus grands. Découragés enfin par les pertes qu'ils n'avaient

cessé d'éprouver, et intimidés surtout par les préparatifs formidables qu'on faisait contre eux, ils demandèrent la paix. La France en dicta les conditions et elle fut signée en 1670. Tous les esclaves Français furent remis en liberté, et les navires capturés furent rendus à leurs maîtres.

Le dey Aly Ier, qui avait conclu le traité ménagé par le duc de Beaufort l'exécuta fidèlement, et ne chercha plus à rompre l'harmonie qui régnait entre ses sujets et la France. Mais son successeur Baba-Hassan, homme stupide et présomptueux, lâcha de nouveau (1681) ses corsaires contre les bâtimens français qui naviguaient dans la Méditerranée, et obligea Louis XIV à lui infliger enfin le châtiment que ces violations sans cesse renouvelées devaient attirer sur Alger.

Un conseil fut tenu par le grand roi pour aviser aux moyens de détruire ce repaire de forbans. Duquesne, qui venait d'élever la gloire de nos armées navales, fut rappelé des mers du Levant, et dut proposer les plans les plus efficaces. Depuis long-temps cet amiral avait mûrement songé à une expédition contre les barbaresques, et nul autre ne pouvait mieux éclairer la question. Il proposa d'établir un blocus étroit, de boucher l'entrée du port d'Alger au moyen de vaisseaux maçonnés qu'on y coulerait, ou encore d'attaquer la ville avec des forces suffisantes de débarquement. Ces projets avaient jeté tous les esprits dans l'hésitation, lorsqu'un jeune homme d'une rare capacité, Renau d'Eliçagaray, qui essayait alors avec succès de nouveaux systèmes de construction des vaisseaux, osa proposer au conseil de bombarder Alger avec une flotte. Cela parut alors d'une folie étrange. On était persuadé que des mortiers à bombes ne pouvaient être posés que sur un terrain solide. La routine et l'envie luttèrent contre une innovation que l'une ne comprenait pas, que l'autre ne comprenait que trop bien. Renau fut traité de visionnaire; mais il défendit sa cause avec cette éloquence, avec cette fermeté qui naissent de la conscience que le génie a de ses propres forces, et Louis XIV lui permit de faire l'essai de cette invention.

Renau fit construire au Hâvre et à Dunkerque cinq bâtimens de moyenne grandeur, très forts de bois et à fonds plats. Chacun d'eux portait deux mortiers placés en avant du grand mât, et quatre pièces de canon de chaque bord, placées à l'arrière. Ils étaient de la force des vaisseaux de cinquante canons, mais d'une construction plus matérielle pour résister à la réaction de la bombe : dans le combat ils devaient présenter la pointe à l'ennemi, afin d'offrir une moindre surface à ses coups. Les mortiers, de douze ou quinze pouces, étaient fixes, sur une inclinaison de 45°, la plus favorable à la longueur du tir. Ils reposaient sur une plateforme de bois, supportée par des lits alternatifs de madriers et de cables. Le succès le plus complet couronna les premières expériences de Renau, et prouva qu'il avait résolu le problème d'établir sur un navire, un appareil assez solide pour supporter le tir du mortier.

On avait prétendu qu'il était impossible de construire des bâtimens de cette espèce, Renau venait de donner un premier démenti à ses détracteurs. On doutait maintenant qu'ils pussent naviguer avec sûreté; l'événement va confondre une seconde fois la critique. Il s'embarqua sur les bombardes du Hâvre pour aller chercher celles de Dunkerque. Celle qu'il montait fut battue d'un coup de vent des plus furieux, presque à l'entrée de la rade de Dunkerque. L'ouragan renversa un bastion de cette ville, rompit les digues de la Hollande et submergea quatre-vingt-dix vaisseaux sur la côte; mais la galiote de Renau, cent fois abîmée, échappa à ce désastre sur les bancs de Flessingue, et arriva à Dunkerque après être sortie victorieuse de cette épreuve décisive.

Le 21 juillet 1682, l'armée navale composée de onze vaisseaux de guerre, de quinze galères, de cinq galiotes à bombes, de deux brûlots et de quelques tartanes, sous la conduite de Duquesne, arriva devant Alger. L'amiral comptant sur le calme qui règne ordinairement sur cette côte durant l'été, donna immédiatement l'ordre de bataille; mais après quelques bordées il s'éleva un coup de vent si violent, que c'est à peine si les vaisseaux purent gagner le large. Duquesne se décida à renvoyer les galères en France parce qu'elles manquaient d'eau, et il fut obligé d'agir seulement avec les bombardes et les vaisseaux.

Suivant ses premières dispositions, les galères devaient remorquer les autres bâtimens à demi portée du canon de la place, ce qui devait faciliter prodigieusement les moyens d'attaque. Obligé d'y renoncer, il eut recours à un expédient qui obtint plein succès. Des ancres furent portées par des chaloupes très près du port; on y attacha des amarres, et leur extrémité fut donnée à cinq vaisseaux embossés à une petite distance. Les galiotes n'avaient plus alors, pour prendre leur poste de combat, qu'à se hâler sur ces amarres qui leur fournissaient de même un moyen facile de retour.

On engagea le feu. Renau monté sur une bombarde, *la Fulminante*, jouissait de l'effet que les projectiles devaient produire, lorsqu'une carcasse qu'on allait tirer dans un mortier, s'enflamma avant le temps et allait répandre l'incendie aux voiles et à quelques mèches soufrées. L'équipage de cette galiote, terrifié, et croyant déjà voir en feu les deux cents bombes qu'elle avait à bord, se sauve à la nage malgré les ordres du capitaine et de Renau; et les autres galiotes, interrompant un moment l'action, se hâtent de prendre le large pour n'être pas abimées par l'explosion de cette horrible machine, qui devint bientôt, par ses flammes ardentes, le point de mire de l'artillerie algérienne. Cependant un officier voulut s'assurer s'il n'y restait plus personne, et si toute espérance était perdue de la sauver. L'épée à la main, il força une partie de son équipage à gagner la galiote. Il y monta aussitôt, et vit Renau sur le pont, occupé avec deux autres hommes à couvrir de cuir plus de quatre-vingt bombes chargées. On éteignit enfin l'incendie qui la dévorait, et elle fut encore la première à vomir des bombes, ce qui dura jusqu'au point du jour.

Plusieurs esclaves s'étant sauvés d'Alger à la nage



La Consulaire.

pendant le tumulte, rapportèrent que le désordre et l'épouvante régnaient par toute la ville; que les projectiles avaient tué quantité de gens, renversé plusieurs maisons, et écrasé plus de deux cents personnes sous les débris de la grande mosquée qui était tout à fait ruinée, que la plupart des Algériens se sauvaient dans les montagnes et qu'un parti nombreux, en pleine insurrection, voulait forcer Baba-Hassan à envoyer un parlementaire à l'amiral français. Il n'y eut cependant encore aucune proposition, et la nuit suivante les galiotes recommencèrent un feu bien nourri, malgré une sortie que tentèrent les galères algériennes et qui fut victorieusement repoussée. Le dégât fut encore plus horrible, et le 4 septembre, après de longues irrésolutions, le P. Levacher qui remplissait à Alger les fonctions de vicaire apostolique et de consul de France, vint en parlementaire demander la paix à Duquesne et le prier, de la part du divan assemblé, de ne plus jeter de bombes. Mais l'amiral ayant exigé qu'avant toute négociation l'on rendît quatre cents esclaves d'origine française, les Algériens se révoltèrent contre la faiblesse du divan, et les hostilités durent recommencer. Quoique leur ville eût été à moitié réduite en cendres, ils étaient revenus de leur terreur, et l'on prétend même que le dey, apprenant à quelle somme immense s'élevaient les frais de cet armement, dit que si Louis XIV lui en eût offert

la moitié, il l'aurait brulée lui-même tout entière. Le temps s'était perdu en négociations, le vent fraîchit tout à coup, et Duquesne fut forcé de s'en retourner, laissant quelques vaisseaux pour bloquer le port, jusqu'à la nouvelle expédition qu'il se proposait de faire l'année suivante.

On fit construire pendant l'hiver un plus grand nombre de galiotes, et l'on forma pour ce service un nouveau corps d'artillerie et de bombardiers. Renau avait aussi fait couler d'autres mortiers qui lançaient les bombes beaucoup plus loin et jusqu'à dix-sept cents toises. Attaqué une seconde fois, les 26 et 27 juin 1683, Alger fut écrasé et s'abima dans les flammes. Sept ou huit cents personnes demeurèrent ensevelies sous les ruines des maisons; le désordre se mit dans la ville, et les magasins, à moitié détruits par les bombes, furent pillés; la populace, la milice elle-même, tombèrent dans la consternation, et l'on vit des femmes, portant les têtes ou les membres mutilés de leurs enfans et de leurs maris, se diriger vers le palais du dey et demander la paix à grands cris. Baba-Hassan essaya donc de renouer les négociations de l'année précédente, et envoya de nouveau le P. Levacher avec un interprète et un de ses affidés à l'amiral.

Duquesne accueillit ces propositions comme les précédentes; il refusa de traiter de la paix avant qu'au préalable les Algériens n'eussent rendu tous les esclaves français, et même les étrangers qui avaient été capturés à bord des bâtimens français. La terreur qu'avaient jetée parmi eux les bombes lancées la nuit précédente, et l'anxiété où ils étaient de voir recommencer le feu, les fit acquiescer à ces conditions, et peu de jours après ils avaient déjà rendu cinq cent quarante-six esclaves.

La discussion des articles du traité devait commencer bientôt, et l'on était convenu que le dey livrerait des ôtages. Mezzo-Morto, renégat italien, amiral de la flotte algérienne, et Aly, raïs de la marine, furent désignés par Duquesne. Ils se rendirent à son bord, et cette nouvelle preuve de soumission parut le gage le plus certain d'une prompte issue des négociations, lorsque une violente rupture fit éclater de nouveau la guerre, et imprima, à la défense des Algériens, un caractère d'atrocité qui a été flétri par l'indignation de tous les peuples.

## VI.

### MEZZO-MORTO.

Mezzo-Morto et Aly avaient à peine quitté Alger, qu'une sédition redoutable éclata parmi le peuple, par l'appréhension où l'on était de payer de fortes indemnités pour les prises opérées par les corsaires sur le commerce français. La ville était déjà à demi ruinée, et il était impossible de satisfaire aux demandes de l'amiral. Le dey chargea ses négociateurs de faire connaître le danger de sa position, les Algériens étant maîtres de la ville et bien déterminés à ne plus écouter aucune proposition de paix.

Les ôtages furent alors renvoyés. Mezzo-Morto en se retirant avait promis à Duquesne de lever ces difficultés et d'user de son influence sur la milice pour contenir le peuple et le faire acquiescer aux conditions exprimées. Mais ce renégat ne fut pas plutôt de retour dans la ville, que, rassemblant les officiers de la milice, il leur représente le peu de forces des Français, la pusillanimité du dey; il les excite, soulève la populace, et, marchant à leur tête au palais de Baba-Hassan, il le poignarde de sa propre main et se fait proclamer dey à sa place.

Duquesne croyant aux bonnes dispositions que lui avait manifestées Mezzo-Morto, se persuada que cette révolution servirait admirablement ses projets. Il envoya complimenter le nouveau dey et attendit quelques jours la reprise des négociations. Mais enfin, voyant qu'on l'avait joué avec de perfides démonstrations, il hissa de nouveau le pavillon rouge qu'il fit appuyer de deux coups de canon à boulet. Les Algériens arborèrent pareillement l'étendard de guerre et firent une décharge de leurs batteries.

La nuit étant survenue, l'attaque recommença avec fureur. Les carcasses incendiaires produisirent l'effet le plus désastreux. Ce qui échappait à l'action destructive des bombes restait en proie à l'activité des flammes. La défense des Algériens était énergique, mais leur inexpérience les trahit et ils firent peu de mal à la flotte. Bientôt leur exaltation fit place à la rage, et ils se livrèrent à des actes de barbarie qui sont toujours un deshonneur pour les peuples qui les emploient. Le 29 juillet, Mezzo-Morto irrité des ravages produits chaque nuit, accusa le P. Levacher d'avoir fait des signaux à la flotte française, et lui donna à choisir entre l'apostasie et la mort. Le généreux missionnaire répondit qu'il était prêt à marcher au supplice. Il fut attaché à la bouche d'un canon monstrueux dressé sur le Môle, et son corps déchiré en lambeaux alla frapper d'horreur l'escadre française.

Cependant le feu des assiégeans ne se ralentissait pas. Les galiotes parvinrent même à s'embosser le jour et produisirent une consternation inouie en atteignant par les éclats de leurs projectiles un grand nombre d'individus rentrés le matin dans la ville, après s'être sauvés pendant la nuit au dehors pour échapper à leurs efforts destructeurs. Ils se vengèrent en répétant sur quelques esclaves restés dans Alger les mêmes atrocités qu'ils avaient commises envers le P. Levacher. Il ne se passa pas de jour où ces terribles scènes ne se renouvellassent, et quarante environ d'entre eux subirent cet affreux traitement (1).

(1) Cette redoutable pièce de canon fut appelée par les Algériens eux-mêmes *la Consulaire*, après qu'elle eut servi au supplice du P. Levacher, consul de France.

Elle avait été fondue en 1542 par un vénitien, pour célébrer l'achèvement du Môle, à l'une des embrasures duquel elle fut braquée.

La direction de cette bouche à feu, si difficile à manier par sa longueur et sa pesanteur, était vers la pointe Pescade; sa portée à toute volée était de 2500 toises. Aussitôt qu'un navire ennemi se hasardait à doubler le cap, des canonniers d'élite, habitués à sa charge, à son pointage et à sa portée, la tiraient

Il se passa toutefois alors un événement touchant, qui contraste d'une façon merveilleuse avec les tristes épisodes de cette boucherie, et témoigne bien que quelques-uns de ces barbares eussent pu être accessibles à des sentimens d'humanité, si le Dey ne les eût comprimés par la terreur. Au nombre des esclaves se trouvait le chevalier de Choiseul, officier de marine qui avait long-temps navigué dans les mers du Levant. Déjà il était attaché au fatal canon, lorsqu'il fut reconnu par le capitaine d'une caravelle turque, fait autrefois prisonnier par son équipage, et qui avait été traité avec beaucoup d'égards, puis relâché. La reconnaissance porta alors ce turc à un acte de dévouement qui aurait pu lui devenir funeste. Il se précipite à la bouche du même canon et s'attache d'une forte étreinte au chevalier déjà résigné au supplice. Il déclare qu'il lui doit la vie, qu'il veut mourir avec lui ou obtenir sa grâce. Il l'obtint en effet; M. de Choiseul fut reconduit au bagne et délivré enfin quand la paix fut conclue.

Cependant Mezzo-Morto, que s'était élevé au pouvoir en poussant le cri de guerre et en comprimant les partisans de la paix, se défendait vigoureusement, malgré les insurrections sans cesse renouvelées qui troublaient Alger. Avec cette tenacité il se maintint jusqu'aux approches de la mauvaise saison, et alors Duquesne, dont les vivres étaient épuisés et qui avait jeté toutes ses bombes, fut obligé de s'en retourner sans avoir obtenu la satisfaction de réduire la ville. Toutefois près de 600 esclaves avaient été rendus, de nombreux vaisseaux avaient été coulés ou incendiés dans le port, Alger n'était plus qu'un monceau de ruines. Le châtiment était rude et l'on pouvait se flatter que les pirates seraient hors d'état de rien entreprendre de long-temps.

avec une exactitude qui a souvent compromis les bâtimens que venaient frapper ses boulets.

Cent cinquante ans après l'expédition de Duquesne, cette pièce, monument de la cruauté des Algériens, est devenue pour l'armée française un glorieux trophée de sa valeur. Lorsque Alger est tombé en notre pouvoir, en juillet 1830, la France en a confié la conservation à ses marins, et ce précieux dépôt a été transporté à Brest.

En entrant dans le port de cette ville, par la grille dite du Bassin, l'observateur est frappé par la vue de *la Consulaire*, s'élevant majestueusement au premier plan sur la place d'Armes.

Elle est élevée sur un piédestal, dont trois faces représentent des allégories ou des attributs, et la quatrième une inscription ainsi conçue :

LA CONSULAIRE,
PRISE A ALGER LE 5 JUILLET 1830,
JOUR DE LA CONQUÊTE DE CETTE VILLE
PAR LES ARMÉES FRANÇAISES,
L'A. B. DUPERRÉ COMMANDANT L'ESCADRE :
ÉRIGÉE LE 27 JUILLET 1833,
S. M. LOUIS PHILIPPE RÉGNANT,
LE V. A. Cte DE RIGNY MINISTRE DE LA MARINE,
LE V. A. BERGERET PRÉFET MARITIME.

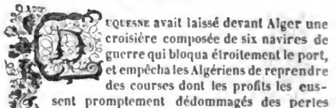
L'ensemble de ce trophée s'offre dans la gravure tel qu'il apparaît à la première vue en entrant dans le port. Il est entouré d'une balustrade de 46 pieds 8 pouces de pourtour; les grilles en fer ont la forme de flèches de 2 pieds 10 pouces de hauteur; l'intérieur est carrelé en dalles de granit poli.

La bouche à feu formant le fût de la colonne, a 20 pieds 5 pouces 6 lignes de hauteur, et le piédestal 6 pieds 6 pouces. L'élévation totale est donc de 27 pieds au-dessus du sol.

Ce monument se fait remarquer par les souvenirs qu'il réveille, par la beauté du granit employé dans le socle, et par l'exécution des ciselures. Il est surmonté d'un coq doré, tenant un globe sous sa patte.

## VII.

### TRAITÉ DE PAIX.



Duquesne avait laissé devant Alger une croisière composée de six navires de guerre qui bloqua étroitement le port, et empêcha les Algériens de reprendre des courses dont les profits les eussent promptement dédommagés des pertes qu'ils venaient d'essuyer. Découragés enfin, ils envoyèrent des ambassadeurs en France pour demander la paix, et pour prévenir une nouvelle expédition. Mezzo-Morto sentant que sa chute et son supplice seraient sans doute la conséquence de ces dispositions, se hâta de prendre la fuite.

M. de Tourville eut ordre d'aller conclure un traité avec le nouveau dey Ibrahim Ier. Les Algériens pensant bien que la première condition qu'on leur imposerait, serait de rendre tous les esclaves chrétiens qui restaient encore dans leurs bagnes ; pour éluder l'exécution de cette clause, ils en envoyèrent une grande partie à Constantinople. Mais on leur signifia que cette duplicité obligerait le roi de France à retenir tous les esclaves de leur nation qui étaient à Marseille et à Toulon, jusqu'à ce qu'ils eussent remis ceux qu'ils ne voulaient pas représenter, et le traité fut enfin signé dans les termes suivans :

1° Le Dey rendra tous les Français généralement détenus esclaves dans le royaume et domination d'Alger, et on lui rendra seulement les janissaires du Levant qui sont sur les galères de France.

2° Les vaisseaux d'Alger ne pourront faire de prises dans l'étendue de dix lieues des côtes de France.

3° Tous les Français pris par les ennemis de l'empereur de France qui seront conduits à Alger et autres ports du royaume, seront aussitôt mis en liberté sans pouvoir être retenus comme esclaves;

4° Les étrangers passagers sur les vaisseaux Français, ni pareillement les Français pris sur des vaisseaux étrangers, ne pourront être faits esclaves sous quelque prétexte que ce soit, quand même les vaisseaux sur lesquels ils auraient été pris se seraient défendus.

5° Si quelque vaisseau Français se perdait sur les côtes de la dépendance d'Alger, soit qu'il fût poursuivi par les ennemis ou forcé par le mauvais temps, il sera secouru de tout ce dont il aura besoin, pour être mis de nouveau en mer et pour recouvrer les marchandises de son chargement, en payant le travail des journées qu'on y aura employées, sans qu'on puisse exiger au-

cun droit ni tribut sur les marchandises qui seront mises à terre, à moins qu'elles ne soient vendues dans les ports de ce royaume.

6° Il ne sera donné aucun secours ni protection contre les Français aux corsaires de Barbarie qui seront en guerre avec eux, ni à ceux qui auront armé sous leur commission.

7° Le Dey, Pacha, Divan, et milice d'Alger feront défense à tous les sujets d'armer sous commission d'aucun prince ennemi de la couronne de France : ils empêcheront aussi que ceux contre lesquels l'empereur de France sera en guerre, puissent armer dans leurs ports pour courre sur ses sujets.

8° Les Français ne pourront être contraints, pour quelque cause et prétexte que ce soit, à charger sur leurs vaisseaux aucune chose contre leur volonté, ni faire aucun voyage aux lieux où ils n'auraient point dessein d'aller.

9° Toutes les fois qu'un vaisseau de guerre de l'empereur de France viendra mouiller devant la rade d'Alger, aussitôt que le consul en aura averti le gouverneur, ce vaisseau sera salué à proportion de la marque du commandement qu'il portera, par les châteaux et les forts de la ville, et d'un plus grand nombre de coups que ceux de toutes les autres nations.

10° La même chose se pratiquera dans toutes les rencontres de vaisseaux de guerre à la mer.

11° Si la paix venait à être rompue, tous les marchands Français qui se trouveront dans l'étendue du royaume d'Alger pourront se retirer où bon leur semblera, sans qu'ils puissent être arrêtés pendant le temps de trois mois.

Ce traité fut fait pour *cent ans*. Djaffar Aga, envoyé par le dey Ibrahim, qui avait succédé à Mezzomorto, se rendit en 1684 à Paris pour le signer. Mais trois ans après les pirates recommencèrent leurs courses, pendant que le divan demandait quelques changemens à ces conventions. On crut inutile de négocier davantage avec eux. M. de Mortemart, qui commandait une forte escadre dans la Méditerranée, eut ordre de les poursuivre sans autre déclaration, et de diviser sa flotte en plusieurs croisières, afin de les circonvenir avec plus de succès. On reprit le dessein de les bombarder en 1688 pour la troisième fois; et pour empêcher les cruautés de la dernière guerre, et ces horribles exécutions par le canon, on fit embarquer sur la flotte les principaux Turcs qu'on leur avait pris dans les courses récentes, et on menaça de les traiter comme les Algériens eux-mêmes traiteraient les chrétiens.

Le maréchal d'Estrées eut ordre de se rendre devant Alger avec huit vaisseaux et huit galères, d'y jeter dix mille bombes, de ruiner la ville, de pénétrer dans le port, d'y brûler les vaisseaux, d'en faire autant à Scherchel et à Bougie, avec la plus grande promptitude possible; de se répandre de là dans toutes leurs croisières et de tâcher d'y prendre leurs vaisseaux qui étaient dehors. Il remplit sa mission au mois de juillet, jeta onze mille bombes dans Alger, et coula bas cinq vaisseaux dans le port.

Les Algériens, ayant souffert le bombardement avec la plus grande opiniâtreté, et sans se soumettre, on laissa dix vaisseaux dans la Méditerranée pour les poursuivre, et on les sépara en plusieurs escadres qui occupèrent les différens parages dont on vient de parler, et firent de nombreuses prises.

Cette guerre, tout avantageuse qu'elle était, troublait cependant le commerce, fatiguait beaucoup la marine. Louis XIV chercha les moyens de la finir avec dignité, d'autant qu'il prévoyait avoir bientôt besoin de toutes ses forces contre des ennemis plus formidables. On négocia par la voie de Tunis, avec qui l'on était en paix alors.

Les choses étant disposées pour conclure, on envoya Tourville à Alger avec une forte escadre; on lui ordonna d'en laisser la plus grande partie au large pour ôter tout ombrage de surprise, et de ne paraître devant la ville qu'avec deux ou trois vaisseaux; de le faire remarquer au divan avant de traiter avec lui, et de lui faire valoir ce ménagement pour disposer les esprits à la paix. On se relâcha sur les conditions, on alla même jusqu'à offrir aux Algériens des retraites dans les ports de France, en cas de tempêtes ou de besoins de vivres; on leur permit d'hiverner et de se radouber dans les ports de France, quand ils feraient la course dans l'Océan contre les Anglais; on leur promit que leurs malades seraient reçus dans les hôpitaux, et qu'on leur rendrait leurs esclaves homme pour homme, ce qui fut exécuté dans la suite, au point que n'ayant pu compléter le nombre d'Algériens nécessaires pour équivaloir aux esclaves français qu'ils avaient pris, on obligea les communautés de Provence de racheter le surplus.

Enfin la paix se fit à ces conditions, et elle dura plus d'un siècle sans aucune collision grave.

## VIII.

### SCHAABAN II.



CHAABAN II qui avait succédé (1688) à Ibrahim, envoya deux ans après une ambassade solennelle à Louis XIV, pour confirmer la paix si heureusement conclue. Méhémet Fleming, chargé de cette mission, fut présenté au roi par le ministre de la marine dans la grande galerie de Versailles. Il fut émerveillé de la pompe de cette cour, et il reproduisit ses sentimens dans la harangue qu'il prononça en Turc, et qui fut traduite par Petit de Lacroix, orientaliste et interprète du gougouvernement. La voici telle qu'elle nous a été conservée :

« Très puissant, très majestueux et très redoutable empereur, Dieu veuille conserver votre majesté avec les princes de son sang, et augmenter de un à mille les jours de votre règne.

» Je suis envoyé, ô très magnifique empereur, toujours victorieux, de la part des seigneurs du divan d'Alger, et du très illustre dey, pour me prosterner devant le trône impérial de votre majesté, pour lui témoigner

l'extrême joie qu'ils ont ressentie de ce qu'elle a eu la bonté d'agréer la publication de la paix qui vient d'être conclue entre ses sujets et ceux du royaume d'Alger.

» Les généraux et les capitaines, tant de terre que de mer, m'ont choisi, Sire, d'un commun consentement, nonobstant mon insuffisance, pour avoir l'honneur d'entendre de la bouche sacrée de votre majesté, la ratification de cette paix, étant persuadés que c'est de cette parole royale que dépend son éclat et sa durée, qui sera, s'il plaît à Dieu, éternelle.

» Ils m'ont ordonné d'assurer votre majesté de leur très-profond respect, et de lui dire qu'il n'y a rien au monde qu'ils ne fassent pour tâcher de se rendre dignes de sa bienveillance. Ils prient Dieu qu'il lui donne la victoire sur tant d'ennemis de toutes sortes de nations qui se sont liguées contre elle, et qui seront confondues par la vertu des miracles de Jésus et de Marie, pour le droit desquels nous savons que vous combattez.

» Je prendrai la liberté, Sire, de dire à votre majesté, qu'ayant eu l'honneur de servir long-temps la Porte Ottomane, à la vue de l'empereur des musulmans, il ne me restait, pour remplir mes désirs, que de saluer un monarque qui, non-seulement par sa valeur héroïque, mais encore par sa prudence consommée, s'est rendu le plus grand et le plus puissant prince de toute la chrétienté, l'Alexandre et le Salomon de son siècle, et enfin l'admiration de tout l'univers.

» C'est donc pour m'acquitter de cette commission, qu'après avoir demandé pardon à votre majesté, avec les larmes aux yeux, et avec une entière soumission, au nom de notre supérieur et de toute notre milice, à cause des excès commis pendant la dernière guerre, et l'avoir priée de les honorer de sa première bonté, j'ose lever les yeux en haut, et lui présenter la lettre des chefs de notre divan, en y joignant leurs très humbles requêtes, dont je suis chargé; et comme ils espèrent qu'elle voudra bien leur accorder leurs prières, il n'y a point de doute qu'ils ne fassent éclater dans les climats les plus éloignés, la gloire, la grandeur et la générosité de votre majesté, afin que les soldats et les peuples, pénétrés de son incomparable puissance, soient fermes et constans à observer, jusqu'à la fin des siècles, les conditions de la paix qu'elle leur a donnée.

» Je ne manquerai pas aussi, si votre majesté me le permet, de rendre compte, par une lettre à l'empereur ottoman mon maître, dont j'ai l'honneur d'être connu, des victoires que j'ai appris avoir été remportées par vos armées de terre et de mer sur tous vos ennemis, et de prier Dieu qu'il continue vos triomphes. Au reste, toute notre espérance dépend des ordres favorables de votre majesté. »

Louis XIV répondit : « Je reçois agréablement les assurances que l'ambassadeur me donne des bonnes intentions de ses maîtres; je suis bien aise d'entendre ce qu'il me vient de dire de leur part, et je confirme le traité de paix qui leur a été accordé en mon nom. J'oublie ce qui s'est passé, et pourvu qu'ils se comportent de la manière qu'ils doivent, ils peuvent s'assurer que l'amitié et la bonne intelligence augmenteront de plus en plus, et qu'ils en verront les fruits. »

La suite de cette cérémonie répondit bien à tous ces complimens à l'orientale ; on invita l'ambassadeur à aller voir à Paris tout ce que les arts et l'industrie française offrent de curieux : le Louvre excita vivement son admiration ; l'Académie royale, l'Observatoire, les différentes manufactures, et les Gobelins surtout, provoquèrent ses éloges intarissables. L'Opéra lui parut une suite merveilleuse d'enchantemens, et il déclara *qu'il n'y avait rien d'impossible pour la nation française*, *sinon d'éviter la mort*. Il fut admis ensuite à assister au diner du roi, et il ne fut pas moins surpris de la magnificence et de la splendeur de sa cour. Après toutes ces parades, on lui fit de riches présens, parmi lesquels se trouvait un fort beau portrait de Louis XIV, et on le congédia, enchanté d'avoir obtenu une réception aussi gracieuse, au lieu de l'accueil sévère qu'il redoutait.

Schaaban voulut répondre dignement à toutes ces civilités. Il fit venir à Alger le commandant du bastion de France, le combla d'honneurs, et signa avec lui un nouveau traité portant reconnaissance de nos droits de *propriété* sur le littoral compris entre Bone et Tabarcah, indépendamment de la concession exclusive du commerce et de la pêche du corail entre Bone et Bougie.

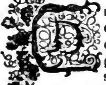
Les dernières années du règne de Schaaban furent troublées par une révolte générale des Maures dans les régences barbaresques. La domination des Turcs pesait, d'une façon odieuse, sur les indigènes, et leur autorité avait été compromise plusieurs fois. Les maures de Tunis firent alors alliance avec ceux de Maroc, et fomentèrent une insurrection dans Alger, en appelant à la liberté tous ceux qui étaient opprimés par le despotisme des Turcs. Schaaban eut assez de forces et d'adresse pour déjouer le complot. Il envoya sur les frontières de Fez une armée d'observation, et marcha lui-même contre Tunis, à la tête de trois mille cinq cents Turcs, et de quinze cents Maures dont la fidélité n'était pas douteuse. Méhémet, bey de Tunis, lui opposa une armée de 20,000 hommes, soutenus par dix-huit pièces de canon ; ces forces, si imposantes, étaient rendues plus formidables par le cri de liberté que poussaient les Tunisiens. Mais les Turcs montrèrent qu'ils étaient encore ces redoutables guerriers dont aucune armée maure ou arabe ne pouvait soutenir le choc. Malgré l'infériorité du nombre, ils engagent hardiment le combat, culbutent et écrasent les Tunisiens, et en font un horrible carnage. Après cette victoire signalée, ils marchent sur Tunis, l'assiègent, l'emportent, et y établissent pour bey un homme dévoué à leurs intérêts. Deux cent mille piastres, et un immense butin, payèrent les frais de cette guerre que déshonorèrent d'atroces cruautés.

Attaqué à son tour, le roi de Maroc fut aussi vaincu et obligé de se soumettre aux conditions que lui imposa Schaaban.

---

## IX.

### MOSTAPHA II.


Depuis l'expédition de Ximénès, Oran était toujours resté en la possession de lE'spagne. Cette nation attachait un grand prix à l'occupation de ce point sur la côte d'Afrique, parce qu'il favorisait singulièrement son commerce. On en tirait un grand nombre d'esclaves, des grains, de l'huile, des cuirs, de la cire et quantité d'autres denrées précieuses; la commodité et la grandeur de son port y attirait un mouvement immense, sans compter que cette importante forteresse tenait les Algériens en bride et pouvait être regardée comme la clef du pays.

Alger, de son côté, convoitait cette ville, et avait maintes fois dirigé contre elle des attaques infructueuses. Tout récemment encore, le bey de Tlemcen l'avait investie avec des forces imposantes; mais les Espagnols surent attirer dans leur parti les Berbères de la tribu des Beni-Ammer, et lui opposèrent une vive résistance. Le bey fut tué dans un combat, et le marabout de Sidi-Chabal marque encore la place où il tomba frappé d'une balle.

Mostapha II, qui avait succédé à Schaaban (1700), réalisa enfin ce dessein où avaient échoué tant d'intrépides guerriers. Il fonda la ville de Mascara dans le beylick de l'ouest, affermit son autorité dans le pays, et enrôla dans son armée une foule de tribus arabes qu'il soumit à une exacte discipline. Les Beni-Ammer après avoir fidèlement défendu les Espagnols, firent leur soumission, et préparèrent la chute d'Oran. Les circonstances étaient d'ailleurs très favorables à Mostapha : l'Espagne, intérieurement déchirée par la guerre de la succession (1708), laissait sa colonie sans défense, et comme le siége était vigoureusement pressé, elle succomba bientôt.

Oran devint alors le chef-lieu du beylick de l'ouest, qui jusque-là avait été fixé à Tlemcen. Les Algériens réparèrent les fortifications de cette ville, et mirent aussi Mers-el-Kébir en état de résister long-temps. Une armée de quinze mille Maures ou Arabes et de deux mille Koulouglis, occupa les deux places, et les Espagnols n'osèrent tenter de les reprendre que vingt-cinq ans après, lorsqu'on ne s'attendait plus à les voir reparaître.

## X.

### IBRAHIM-LE-FOU.


Le règne d'Ibrahim-le-Fou (1710), qui dura à peine l'espace d'un mois, va nous révéler tout ce despotisme oriental qui donne une libre carrière à la fougue des passions, mais qui attire aussi sur lui-même les vengeances les plus soudaines.

Ibrahim avait quelques bonnes qualités qu'il ternissait par d'incroyables dérèglemens. Il punissait sévèrement les fraudes, les vols, et tout ce qui tendait à nuire au commerce; il avait d'ailleurs une rare perspicacité pour découvrir les ruses et les machinations les plus secrètes; mais il aimait passionément les femmes, et pour assouvir cette soif de voluptés, il mettait en œuvre tout ce que la puissance, la séduction et les libéralités offrent de dangereux. Informé par ses confidens des maisons où l'accès lui serait le plus facile, il s'y rendait secrètement, à une heure indue, lorsque le maître était en mer ou en campagne; il achetait le silence des esclaves, ou les comprimait par les menaces, et usant de tout le prestige de la richesse et du pouvoir, il obtenait les faveurs des épouses qui, dans ces surprises, s'abandonnaient sans réserve à lui.

Une nuit, la femme de Mahmoud, le corsaire, fut exposé à ces insolentes attaques. Un esclave nègre, fort laid, qui gardait les portes, avait laissé entrer le dey; mais au moment où il croyait son triomphe assuré, cette femme répondit à sa déclaration par des injures atroces et par des menaces; elle s'arma d'un poignard, et mit en fuite l'audacieux, déconcerté par cette résistance.

Au retour de Mahmoud, elle lui exposa l'attentat dont elle avait failli être victime, et demanda que sa vengeance s'exerçât sur le dey. Mahmoud fut effrayé des conséquences que pouvait avoir un éclat; il témoigna qu'il aimait mieux assoupir cette querelle que de la publier. Outrée de cette lâcheté, sa femme s'exhala en injures, disant qu'elle croyait avoir épousé un vrai musulman, mais qu'elle voyait bien qu'il n'était qu'un infidèle, et qu'elle l'obligerait bien de la répudier s'il ne se lavait pas d'un affront aussi sensible.

Elle confia cette affaire aux femmes de plusieurs raïz ou capitaines de vaisseaux, leur représentant le risque qu'elles couraient toutes d'être victimes des audacieux transports d'Ibrahim, ajoutant qu'il y avait tout à craindre d'un homme qui souillait le pouvoir par de tels excès. Elle les engagea à communiquer leur indignation à leurs maris, afin d'exciter ainsi le ressentiment de Mahmoud. Celui-ci, rendu à son énergie par l'assentiment de tous les principaux Algériens, promit enfin d'organiser un complot dans le but de massacrer le dey; et il voulut que le premier coup lui fut porté par le nègre même qui l'avait introduit dans la maison. Toutes les mesures furent prises pour cette exécution, et l'on n'attendit plus qu'une occasion favorable.

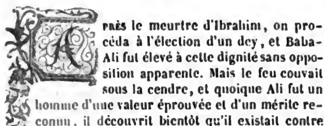
Quelques jours après cet événement, le Dey se rendait de la marine à son palais, lorsqu'il fut assailli d'un coup de fusil que lui porta le nègre placé en embuscade dans l'embrasure d'une porte. Soudain il pâlit, mais comme il n'était point blessé il hâta le pas pour regagner son palais, sans s'informer même auprès de ceux qui l'entouraient d'où partait le coup; car une pareille tentative est toujours le signal d'une révolution Le nègre, qui avait pris les devans et rechargé son fusil, lui tira un second coup, et le manqua encore. Le Dey et toute sa troupe arrivèrent à la porte du palais, où les conjurés qui le suivaient de près, crièrent : *char Allah! char Allah! justice de la part de Dieu!* La populace se joignit à eux; et l'ayant accusé hautement de ses crimes, on cria confusément qu'il fallait qu'il périt.

Le Dey, effrayé, eut le temps de gagner sa chambre et de s'y enfermer avec deux esclaves chrétiens qui étaient ses pages. Les conjurés vinrent à la porte avec des haches pour l'ouvrir; mais comme cet appartement est orné des armes précieuses dont les souverains étrangers font présent au Dey, telles que des fusils et des pistolets à plusieurs coups, il fit, en entrant, décrocher les armes par les esclaves. Il tirait par chaque brèche qu'on faisait à la porte, et tuait ou blessait tous ceux qui se présentaient.

Alors les conjurés résolus d'accomplir leur dessein sans désemparer, montèrent sur la terrasse située au-dessus de cet appartement et y firent une grande ouverture. Par cette meurtrière; ils lancèrent quelques grenades enflammées qui atteignirent enfin le Dey et les rendirent maîtres de placer sur le trône un homme qui leur fût dévoué.

## XI.

### Ali Ier.



Après le meurtre d'Ibrahim, on procéda à l'élection d'un dey, et Baba-Ali fut élevé à cette dignité sans opposition apparente. Mais le feu couvait sous la cendre, et quoique Ali fut un homme d'une valeur éprouvée et d'un mérite reconnu, il découvrit bientôt qu'il existait contre lui une puissante faction composée des amis et des partisans de son prédécesseur, de sorte que pour se maintenir il fut obligé de procéder à de nombreuses exécutions. Pendant le premier mois de son règne (1710) dix-sept cent personnes périrent dans les supplices ou furent noyées secrètement. Toutefois, Ali après avoir occupé le trône pendant huit ans, mourut paisiblement dans son lit, chose rare parmi les deys d'Alger, et cette faveur de la destinée le fit regarder comme un saint.

Pour comprendre le secret de cette incroyable fortune, il faut convenablement apprécier le caractère énergique d'Ali, tempéré par une souplesse et une habileté peu communes. Dès l'abord les personnages les plus influens irrités de l'excessive sévérité du Dey, prirent de là le prétexte de former plusieurs complots qu'il déjoua avec bonheur avant qu'on eût pu les exécuter. Il prit cependant des mesures pour contenter et apaiser ce qui restait des amis du dernier Dey, il eut soin de faire inhumer le cadavre d'Ibrahim qui avait été insulté et traîné dans les rues, et il lui fit dresser un mausolée. Puis il s'efforça de porter un dernier coup aux pachas turcs dont le faste et les intrigues blessaient et inquiétaient les Algériens, et par là il se rendit cher au peuple qui le soutint aussi bien que la milice dans toutes ses entreprises.

Sans doute les pachas venus de Constantinople avaient été depuis long-temps dépouillés de toute participation aux affaires; mais il leur restait encore assez d'influence pour troubler sourdement Alger. Placés par le Grand-Seigneur dans un rang éminent, ils voyaient avec dépit que ces vains honneurs ne leur donnaient aucun droit au commandement, et qu'ils ne pouvaient faire prévaloir dans le divan les intérêts de la Porte. Un antagonisme sourd et violent existait donc entre le Pacha et le Dey, et ce dernier ne comptait pas dans l'Etat un ennemi plus dangereux. C'était le Pacha qui excitait les mécontens et fomentait dans l'ombre ces terribles conspirations qui finissaient par éclater dans le sang et le meurtre. Ali résolu de conserver le pouvoir que le sort lui avait départi, ne souffrit pas long-temps les preuves de ces dispositions hostiles; mécontent du Pacha, il le fit saisir, jeter à bord d'un vaisseau et conduire à Constantinople, avec menace, si jamais il remettait les pieds à Alger, de lui faire trancher la tête. Si Ali se fût borné à cette seule violence, il eût manqué de l'adresse et de l'intelligence nécessaires aux hommes qui veulent disputer le pouvoir aux factions, ou accomplir de grands changemens dans l'état. En se bornant à détruire, il eût compromis le reste de l'édifice qu'il avait à cœur de conserver; mais il sut comprendre, avec cette pénétration dont semblent doués tous les novateurs habiles, qu'il fallait flatter d'une main le Sultan qu'il insultait de l'autre, ne pas briser les derniers liens qui réunissaient Alger à Constantinople, et conserver tous les avantages d'une pareille union, tandis qu'il se débarrassait des dernières charges qu'elle imposait; enfin, en chassant l'homme, ménager une dignité dont le nom seul avait encore une grande importance. Il fallait moins détruire que réformer. Un ambassadeur précéda donc le pacha à Constantinople; les sultans, les visirs, les principaux officiers du sérail, furent gagnés par de somptueux présens, et l'envoyé du Dey put aisément faire goûter au sultan les excuses d'Ali. « Le Pacha, dit-il, s'était fait remarquer par un esprit d'intrigue qui avait failli porter le désordre dans l'Etat, et la mort seule eût été une punition digne d'un si grand crime; par respect pour le Sultan, la milice s'était contentée de l'expulser; mais la colère des janissaires était à son comble, les pachas leur étaient devenus odieux, et si d'autres étaient envoyés de Constantinople, il serait impossible d'éviter aux sublimes commandemens de la Porte un irréparable outrage. Il suppliait donc le sultan de ne point exposer son autorité, mais de daigner accorder à Ali lui-même le titre glorieux de Pacha. »

Cette audacieuse ambassade eut plus de succès que celle qui, autrefois, avait précédé Hassan II, renvoyé à Constantinople par la milice. Les temps n'étaient plus les mêmes; depuis plus d'un siècle, Alger vivait dans une indépendance réelle, et Constantinople, affaiblie, n'était plus en état d'imposer sa volonté à des provinces si éloignées. Le Sultan subit donc la rebellion des janissaires, et, ne pouvant la punir, il la sanctionna: Ali-Dey fut nommé Pacha. De ce moment, la grande transformation qui s'était préparée dès le principe, et que les circonstances intérieures et extérieures rendaient nécessaire, fut accomplie (1).

(1 Ces détails et ces appréciations nous sont fournis par l'excellent ouvrage de M. Rotalier, que nous avons eu l'occasion de citer plusieurs fois.

Ali fit paraître dans ce poste élevé un grand amour pour la justice et un soin merveilleux pour les intérêts de ses sujets. Il conclut, avec l'Angleterre, un traité qui assurait aux commerçans de cette nation toute sécurité pour leurs affaires; il fit respecter, en mainte occasions les droits des consuls étrangers que les Algériens avaient si souvent méconnus.

Il joignait à toute la rusticité d'un pirate, la simplicité, la franchise et la générosité d'un soldat. Il disait souvent à un esclave napolitain auquel il était attaché : « Remarque un peu combien la Providence est grande, et comment elle distingue, conduit, élève les hommes qui doivent commander aux autres. Il y a quarante ans, je gardais les moutons dans un village d'Asie, aujourd'hui je suis roi ! » — « Et grand roi, ajoutait l'esclave, puisque tous ceux de l'Europe recherchent et achètent ton amitié ! »

Soit bravoure, soit habitude, il avait de commun avec le héros du nord, Charles XII, un geste menaçant dont il n'était pas le maître. Au moindre bruit, au plus petit mouvement extraordinaire, il portait la main au yatagan, et n'épargnait pas ceux qui l'avaient provoqué s'ils se présentaient devant lui dans ce premier moment. Quand il lui était arrivé de maltraiter quelqu'un ou de le condamner à mort dans un de ses emportemens, son esclave chéri le boudait; mais aussitôt que le Dey s'en apercevait, il lui demandait : « Qu'as-tu? » L'esclave ne répondait pas ou répliquait : « Rien. » Le Dey jurait, s'emportait et voulait savoir la cause de ce silence. Alors l'esclave prenait un ton dogmatique où perçaient des reproches burlesques, suffisamment autorisés par ses familiarités, et il lui disait : « Tu veux savoir ce que j'ai, ne le vois-tu pas? Ne vois-tu pas que je suis affligé des meurtres que tu commets chaque jour, à chaque moment! Pourquoi as-tu fait mourir telle ou telle personne aujourd'hui? Ne pouvais-tu pas attendre que ta fureur fût passée pour juger de sang-froid? Tu ne crains pas de te montrer aussi sanguinaire que le plus grand scélérat des casernes? Apprends qu'un roi ne doit que pardonner; mais tu n'es pas roi, tu n'es qu'une bourrique! » Le Dey écoutait cette harangue dans un profond silence, et après le mot *bourrique*, qui en était la conclusion ordinaire, il répondait en employant la *lingua franca*, mauvais baragoin composé de dix idiomes : « *Per dios, ti parlar jouste !* Par Dieu, tu dis vrai ! »

Malgré l'attachement qu'Ali avait pour cet esclave, il ne put refuser de lui rendre la liberté quand celui-ci parut la désirer. Le Dey lui représenta qu'il était son ami, qu'il pouvait disposer de ce qui lui appartenait. « Je ne te forcerai point à changer ta religion contre la mienne, lui dit-il, quoique ce soit pour toi le plus sûr moyen de parvenir aux emplois qui conduisent à la fortune; je ne gênerai point ta croyance pour te faire du bien; suis le mouvement de ton cœur; de loin ou de près je serai ton ami, et ma reconnaissance surpassera toujours les sentimens que tu auras pour moi. Sois libre comme l'est le soleil de faire le tour du monde toutes les vingt quatre heures : pars, et daigne accepter les gages que je veux te donner de mon amitié! » On dit qu'effectivement ce prince barbare le combla de biens en pleurant sa perle, et que, voulant mettre le sceau à ses largesses, il lui donna un joli bâtiment pour le conduire dans sa patrie. On ajoute encore qu'afin d'avoir occasion d'enrichir cet esclave avec plus de délicatesse, il lui donna commission d'apporter à Alger un chargement de blé et qu'il lui fit de fortes avances pour lui faciliter cette opération. Mais l'esclave, ayant fait cet achat, au lieu de retourner à Alger, se dirigea sur l'Espagne où ce trait odieux fut regardé comme une espièglerie fort ingénieuse.

Ce même Napolitain fut assez hardi pour revenir à Alger deux ans après cette action. En paraissant devant le Dey il voulut s'excuser : « Ton excuse est dans mon cœur, » lui dit Ali, que la présence de ce traître avait d'abord fait pâlir; « en te voyant, j'oublie que tu as pu me tromper. » L'esclave exalta l'amitié qu'il avait pour son cher maître avec toutes les démonstrations de la plus vive tendresse. « Enfin je ne pouvais pas vivre sans te voir, dit ce fourbe. » — « Tu m'as vu, c'en est assez, répondit le Dey, pars sur le champ. Mon amitié ni ma puissance ne pourraient pas te garantir des ressentimens de mes sujets que ton ingratitude a indignés, tes jours ne sont point en sûreté et ils me sont encore chers. Adieu! tu recevras de nouvelles marques de mon attachement : accepte-les, et souviens-toi toujours que le meilleur de tes amis est le roi d'Alger. » Ce prince lui tint parole jusqu'au dernier moment de sa vie.

Ali termina par une mort naturelle son règne, dont les commencemens avaient été fort orageux. Ses funérailles furent faites avec une pompe inusitée, car il était estimé et aimé de ses sujets. Pendant sa maladie, et lorsque l'on commença à désespérer de sa vie, les officiers de sa maison et du divan, craignant que l'élection de son successeur ne fût sanglante, au milieu du trouble occasionné par sa mort, choisirent secrètement un autre personnage pour lui succéder. Dès qu'il fût expiré, Mohammed qui était khazenadji ou trésorier de l'état fut placé sur le fauteuil doré et revêtu du caftan. On ouvrit, le matin, les portes du palais à l'heure ordinaire; on fit tirer le canon et l'on annonça au peuple stupéfait la mort d'Ali et l'élection de Mohammed.

## XII.

### LE RACHAT DES CAPTIFS.

Nous devons avant de terminer cette période de l'histoire d'Alger, faire connaître avec quelques détails le régime des bagnes, et cet horrible commerce des esclaves qui faisait le principal gain des pirates. Cette plaie de la société moderne était si vivement sentie par les puissances européennes, qu'il n'y eut aucun traité de paix, aucune négociation importante entre elles et les Algériens, où elles ne demandassent l'abolition de l'esclavage pour tous leurs sujets. La France était entrée la première dans cette voie, puisque ce fut le principal



**Le marché des esclaves.**

motif de l'expédition de Duquesne; elle a eu la gloire d'y mettre enfin un terme, par l'expulsion du dey et la colonisation de cette contrée.

Dans le principe tous les esclaves étaient renfermés dans un bagne unique appartenant au Dey. Le nombre en était fort considérable, et ils parurent dangereux à Khayr-ed-Din, qui, effrayé des complots dont on le menaçait, les fit massacrer plusieurs fois. Cette politique barbare ne fut point adoptée par ses successeurs : ils trouvèrent dans le rachat des esclaves par les religieux d'Europe une source de bénéfices qu'il leur convenait d'exploiter et de ne point laisser tarir. Mais pour éloigner tout danger de révolte, ils les divisèrent en plusieurs bagnes et autorisèrent même les propriétaires des jardins situés hors la ville, à les faire cultiver par eux, ce qui les rendait plus faciles à surveiller.

Ce trafic horrible s'était enraciné dans les mœurs par le peu d'essor de la civilisation. La navigation des Algériens était, dans le principe, assez bornée. Elle se réduisait à peu près à la course, et les produits de son commerce maritime, à la vente des prises, c'est-à-dire des esclaves, des marchandises et des bâtimens. De là résultait que la piraterie était regardée par le gouvernement et les particuliers, comme une branche d'industrie naturelle, qu'on pouvait librement cultiver, comme la base de la puissance et de la richesse du pays; par conséquent c'était l'objet le plus important des soins et de la sollicitude de l'administration. Ce système eut un plein succès pendant le seizième et le dix-septième siècle. Mais après le bombardement d'Alger par Duquesne, lorsque la France et l'Angleterre eurent obtenu des traités de protection qui mettaient obstacle à la capture de leurs bâtimens, il fallut se résigner à modifier cette politique barbare, et faire des déclarations de guerre préalables lorsqu'on voulait attaquer une nation. Cela arriva dans le siècle suivant. Ainsi, en 1716, les prises devinrent rares, les caisses du dey ne s'emplissaient pas, les agens de son fisc se plaignaient, et le divan reconnut que la cause de ce défaut de produits dans les revenus publics venait de ce que la régence n'avait point en ce moment d'ennemi

assez riche sur lequel ses corsaires pussent s'abattre. En effet, les navires barbaresques ne rencontraient guère que des bâtimens français, hollandais ou Anglais avec lesquels on était en paix. Dans une telle conjoncture, le divan s'assembla pour décider, à la pluralité des voix, contre lequel de ces trois peuples la guerre serait déclarée. Elle fut résolue contre la Hollande. On se saisit aussitôt d'un vaisseau de cette nation qui se trouvait dans le port d'Alger, et les ordres furent donnés d'en user de même dans tous les ports de la régence.

La guerre, chez les Algériens, impliquait le droit, non-seulement de capturer les vaisseaux, de s'en adjuger la propriété, et celle des marchandises dont ils étaient chargés, mais de considérer comme esclaves les hommes composant les équipages, de même que les passagers ou voyageurs des deux sexes qui s'y trouvaient. Toutefois, ces derniers devaient être remis aux consuls de leur nation, s'ils pouvaient prouver qu'ils n'avaient pris aucune part à la résistance des bâtimens.

Dès qu'un vaisseau, armé en corsaire, était arrivé de son expédition, amenant une prise, on débarquait les esclaves et on les conduisait dans des salles attenant au bagne du roi. Là, le dey en choisissait la huitième partie, et quelquefois la cinquième, pour être vendue au profit de la milice. Puis on procédait à la vente, qui avait lieu au *Batistan* ou marché des esclaves.

Cette vente se faisait aux enchères, au plus offrant, en présence du dey. Le produit en était partagé, au prorata des grades, entre tous les marins qui avaient pris part à l'expédition. Mais avant toute répartition, on prélevait une foule de droits, tels que, 1° dix pour cent pour la douane; 2° quinze piastres au profit du dey, pour le droit nommé le caftan du pacha (la piastre algérienne valait seize francs); 3° quatre piastres pour les secrétaires d'état; 4° sept piastres pour le capitaine du port.

Les marchands, qui spéculaient sur la misère des esclaves pour les revendre, cherchaient, par de belles paroles, à obtenir d'eux toutes sortes de renseignemens sur leur position; s'ils étaient de famille distinguée ou riche, ce qu'ils présumaient qu'on pourrait payer pour leur rançon; et pour vérifier l'exactitude de leur déclaration, ils examinaient leurs dents, la souplesse des membres et leurs mains, afin de juger, par la délicatesse ou la dureté de leur peau, s'ils étaient gens de loisir ou habitués à des travaux grossiers. Ils observaient surtout ceux qui avaient les oreilles percées, s'imaginant qu'ils n'étaient pas de classe inférieure, puisqu'étant enfans ils avaient portés des pendans d'oreilles. Sur ces remarques, plus ou moins fondées, les uns étaient destinés aux travaux les plus accablans, les autres étaient réservés pour des rachats plus lucratifs.

Les femmes étaient traitées avec la même inhumanité lorsqu'elles appartenaient à une nation ennemie, soit d'Europe, soit d'origine africaine. La loi impitoyable du vainqueur ne connaissait ni le respect dû à la pudeur, ni les égards imposés par la faiblesse, le malheur et la religion. Exposées à demi-nues, parmi leurs compagnons d'infortune, aux regards insultans des acheteurs, elles passaient du bazar des esclaves dans le harem d'un riche maure, pour subir ses insultantes caresses, ou pour être chargées des soins les plus pénibles de leur maison.

Diverses maisons religieuses d'Europe, les pères de la Merci et ceux de la Trinité, apportèrent de grands soulagemens à ces maux. Ces congrégations, encouragées par les rois et les souverains pontifes, se rendaient fréquemment sur cette terre de désolation pour y verser dans le sein des captifs les aumônes pieusement recueillies dans la chrétienté. Quand les sommes étaient suffisantes, ils opéraient de nombreux rachats, mais souvent aussi ils durent se borner à consoler les esclaves, à leur donner quelques secours, à les encourager dans leur lutte contre les dangers de l'apostasie. Quelquefois ils étaient obligés de rester en ôtage, pour garantir les emprunts qu'ils faisaient aux juifs quand leurs ressources étaient épuisées. Mais leur séjour contribuait immensément à adoucir le sort des chrétiens. Ainsi, en 1609, trois religieux obtinrent la permission d'élever un autel dans une grande salle où ils célébrèrent les saints mystères. « Tous les samedis, écrivait l'un d'eux, nous disons la messe de la sainte Vierge, dans une salle qui nous sert de chapelle, sous l'invocation de la *Sainte-Trinité*. Un de nous exhorte les chrétiens, dont les uns mettent leurs chaînes par terre; les autres, enferrés pieds et mains, ont bien de la peine à fléchir les genoux. Je les encourage le mieux que je puis, à garder les commandemens de Dieu, et je tâche de faire en sorte que tous, hommes et femmes, se confessent et communient souvent. »

Mais les soins de l'âme ne préoccupaient pas seuls ces bons religieux, et leur première pensée, après avoir dressé un autel, fut de préparer un lit pour le vieillard et l'infirme.

« En un petit hôpital, nous avons huit lits, à savoir: quatre de chaque côté, tous scellés dans la muraille, à la hauteur d'un pied et demi. Les parois y sont nattées de jonc, les matelas de feuillage et de jonc encore; les couvertures et les mantes de pareille étoffe, et le reste de la garniture est fait de pauvres haillons, qu'apportent avec eux les pauvres malades, à savoir: de vieilles jupes de drap et de serge toutes rapiécées, et de quelques caleçons. »

Nous donnerons aussi, avec quelqu'étendue, le récit qu'un des religieux de la Merci nous a laissé, d'un voyage entrepris par ordre de ses supérieurs pour le rachat des captifs. On jugera par là quelle ardente charité devait animer ces pieux pèlerins, pour les porter à affronter tant de dangers et subir tant d'humillantes tribulations. Les procédés qu'ils employaient pour leurs opérations; les droits iniques, les extorsions qu'on leur imposait; les artifices grossiers que les autorités algériennes employaient pour épuiser leurs ressources, tout cela y est exprimé dans une langue si sincère et si naïve, que nous avons dû renoncer à tracer nous-mêmes ce tableau.

*Départ des Religieux.* « Dans l'assemblée des Pères

de la Mercy de France, tenue l'an 1660, il fut fait choix du P. Auvry et du P. Recaudon, pour aller en Barbarie, en qualité de rédempteurs, racheter les fidèles esclaves du royaume de France. Sur quoy le très-révérend P. Provincial leur expédia la permission de partir, au premier temps commode, pour la ville d'Alger, et leur accorda un ample pouvoir de traiter de leur embarquement, du transport des aumônes, de leur employ au rachat des captifs, et mesme, en cas de besoin, d'emprunter dans la ville d'Alger, et de s'engager et les biens de la Religion jusques à une certaine somme raisonnable....

» Arrivés à Marseille, les pères comptèrent leur argent, firent visiter et examiner les espèces par des personnes bien intelligentes, prenant garde de ne rien porter qui n'eût bon cours à Alger, où les Turcs se rendent très difficiles en la recette des piastres, demies et quarts de piastres qui doivent être des pièces belles, pesantes et toutes mexicaines ou sévillanes; et d'autant que les risques de la mer sont grands, et qu'il ne faut épargner aucune précaution pour conserver le trésor des pauvres et l'argent amassé avec tant de fatigues et sueurs pour le rachat des chrétiens esclaves, on trouva bon de faire assurer les deniers qui devoient être transportés en Barbarie; on noliza une barque, et l'on contracta avec un patron pour le port de l'argent et le retour des esclaves.

» Le 14 de septembre, jeudy, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, Dieu accorda un temps tel qu'il était nécessaire pour le départ. Alors le révérend père commandeur du couvent de Marseille bénit l'étendart de la Rédemption et le fit arborer à la satisfaction de plusieurs spectateurs sur la barque destinée au voyage; puis on mit les voiles au vent, et la barque se sépara de terre.

» Il n'y a presque jamais de navigation exemple de péril; surtout on a coutume d'appréhender le passage du golfe du Lion; mais Dieu aidant ceux qui avaient à cœur de soulager les chrétiens souffrant l'esclavage, se rendit à leur endroit très benin et favorable sur la mer, et on peut dire qu'il tira de ses thrésors les vents les plus propres de tous, pour porter les péres rédempteurs au lieu où ils prétendoient tous exercer la charité. On n'en peut juger autrement, si on fait réflexion que ce trait de six cent milles ou de deux cents lieues fut fait en moins de trois fois vingt-quatre heures.

» Le samedi au soir on eut appréhension que le vent portant la barque avec grande vitesse, ne la fist trop tôt approcher de nuit vers la Barbarie; c'est pourquoi on se contenta, durant plusieurs heures, de prendre moins de vent, afin que le dimanche, au lever du soleil, on pust aborder au port d'Alger. En effet, le lendemain, à la pointe du jour, on discerna cette ville, et aprés avoir avancé quelques lieues, le vent cessa, si bien qu'il fut nécessaire que plusieurs matelots descendissent dans l'esquif, où voguant durant une ou deux lieues ils approchèrent la barque assez près du port.

« Enfin le dimanche, sur les huit ou neuf heures du matin, les pères rédempteurs arrivèrent au lieu tant désiré. Sitôt que de la ville on aperçut cette barque avec l'étendart de l'ordre, où entr'autres choses paraissoit un grand crucifix, avec les armes de France, et l'écusson de la Mercy, il y eut grand concours de peuple, tant de Turcs, Mores et reniés, que de juifs et pauvres esclaves, sur le môle, au château que l'on bâtit à la Marine, et sur le bord de la mer, les uns attendant à ce voyage leur liberté, et les autres espérant s'enrichir par la vente et débit qu'ils feroient de leurs esclaves. Incontinent, un vieillard vint dans un esquif pour monter dans la barque et interroger les religieux qu'ils nomment Papasses. Cet homme était gros, de haute taille, et étant gardien du port, il avait charge de venir avant tous sçavoir le sujet de leur venue; il les traita assez civilement. Le truchement, qui est un jeune homme renié, et François, des quartiers de Beauce, se rendit aussi, vers les pères, en diligence, et leur témoigna qu'ils seroient bien venus, et auroient satisfaction, s'informant surtout si les espèces sonnantes que l'on portait montoient à une somme fort considérable....

» Le gardien, le truchement, et autres officiers, firent apporter sur le tillac les dix caisses où étaient les aumônes amassées en France. Ils firent aussi recherche de tout l'argent qui appartenoit à des particuliers; ce qui sembloit long aux religieux, qui étoient là exposés à l'ardeur du soleil, et qui depuis trois jours n'avoient pris presque aucune réfection, ny jouy d'un bon sommeil. Ces officiers firent bien clouer les morceaux de bois qui ferment le dessous du tillac, et y ayant mis en divers endroits de la cire, ils scellèrent le tout, afin qu'en leur absence on ne pust tirer de ce lieu ny argent, ny marchandises quelconques, pour frustrer la douane, ou l'épargne de la ville, des droits dus pour l'entrée.

*Entrée des pères dans Alger.* « La barque de la rédemption étant proche de terre, on fit descendre les religieux, qui révérèrent ce lieu, à cause que plusieurs péres y venant opérer leurs fonctions, y avoient beaucoup souffert pour la gloire de Dieu, et pour procurer les intérêts et avantages des chrétiens esclaves. Les officiers ayant aussi mis pied à terre, firent charger les caisses par des divers Mores comme des portefaix, qui étant conduits par un chaoux (sergent ou archer), alloient, l'un après l'autre, en rang, tout le long de la ville; M. le consul les suivoit avec le truchement et les pères. On arriva à une maison où il y a l'ouverture d'une grande et haute porte cochère, peinte autour, et au travers de laquelle est pendue une grosse chaîne de fer, afin qu'on n'y entre pas trop facilement. On entra dans ce lieu, qui communément s'appelle la maison du Roy, à cause que le bacha y résidoit autrefois, et mesme à présent, quoy qu'il lui soit interdit par les soldats de prendre aucune connaissance des affaires de l'état ny de la ville. Il y a une fort grande cour où les soldats s'assemblent quand ils viennent quérir la paye. Plus avant il y a comme une grande salle voûtée, où l'on voit une assez agréable fontaine qui a divers jets, et où l'on puise de l'eau pour les besoins

de la maison et pour se désaltérer. Au-delà des quatre piliers qui soutiennent la voûte, on remarque des siéges fort bas. A un coin est assis le gouverneur Chaban-Aga, renié Portugais, et qui paroist prudent, mais selon la prudence du monde et de la chair : vers la droite il a, sous une petite voûte séparée, les deux escrivains, ou secrétaires et greffiers qui, en peu de mots, tiennent registre des résolutions qu'il leur dicte, et des réglemens qu'il fait en choses de conséquence. Il est assis à la mode des tailleurs, il a à la gauche son caïc ou lieutenant, à une distance respectueuse. Il s'y trouve d'ordinaire aussi, en la même posture, quelques Mansulagas, qui ont passé par tous les degrés de la milice. Entre les piliers et les siéges, il y a par terre des nattes tissues d'un petit jonc; on y voit par dessus des tapis de Turquie étendus, et couverts d'autres tapis de cuir, sur lesquels les mansulagas ayant les pieds nuds, et sans leurs petits souliers, s'asseoient les jambes croisées, et là reçoivent et comptent l'argent qui est apporté pour les droits d'entrée, des portes ou de sortie, ou pour les autres tributs. Auprès de ces tapis, on déchargea les caisses, et M. le consul accompagna les Pères, qui allèrent saluer le gouverneur et lui baiser la main, et à son caïc, selon la coutume du pays. Il témoigna être joyeux de leur arrivée; il leur demanda des nouvelles de France, et leur fit entendre qu'ils étaient venus en un temps propre pour avoir satisfaction. Il s'informa quelle quantité de piastres ils avoient apportées, et il leur dit qu'ils pouvoient aller prendre un peu de repos, faire porter où ils voudroient les neuf caisses, mais que pour la dixième, il étoit nécessaire de la laisser en ce lieu, que personne n'y toucheroit en son absence, et qu'à leur retour, dans une ou deux heures, on en feroit l'ouverture, et y prendroit ce qui seroit juste pour le droit d'entrée de toute la somme.

» Au sortir de la maison du roy, les Pères firent porter leur argent au logis de M. le consul de France; et approchant l'heure de midy, ils y entendirent la messe qui fut célébrée dans une chapelle belle et fort proprement parée, par un religieux esclave de l'ordre de Saint-Dominique. Incontinent après, ils se rendirent au palais du roy, où l'un des escrivains ayant en un instant fait le calcul, déclara ce qu'il falloit prendre pour les droits de la somme de vingt-neuf mille et tant de livres. Sur le champ, un des mansulagas, député pour compter l'argent, n'eut besoin de marteau ny de tenailles pour l'ouverture de la cassette, mais au premier coup qu'il donna de son pied nud sur le couvercle, il le brisa en pièces. Luy et ses associés renversèrent l'argent sur le tapis de cuir, prirent précisement ce qu'ils avoient dit être dû; et ayant fait voir à des juifs qui préparoient des aspres pour la paye des soldats et officiers, les pièces qui paroissoient douteuses ou légères, ils rendirent aux Pères ce qui étoit de reste.

» Cela étant paisiblement expédié et sans conteste, les Pères Rédempteurs étant fort abbattus de la diète qu'ils avoient gardée les jours précédens, et du tracas de faire tant de tours et retours par les rues de la ville, furent conviés par M. le consul d'aller prendre en sa maison leur réfection. Comme il sçavoit leur besoin, il avoit pourvu à tout, de sorte que par le charitable accueil et le bon traitement qu'il leur fit, ils commencèrent comme à revivre.

» Ce même jour, voilà qu'ils virent venir à eux plusieurs religieux de divers ordres, tous esclaves, qui ayant appris leur arrivée avoient hâte de les saluer et embrasser, et parmy les grands déplaisirs de leur esclavage, de recevoir par leur vue quelque consolation. Entr'autres, on vit entrer plusieurs religieux de l'ordre de Saint-François, qui étant sujets du roy d'Espagne, avoient été pris par les corsaires et menés en captivité, tandis qu'ils passoient d'un pays à un autre pour obéir à leurs supérieurs. Hélas! le visage défiguré des uns, et les habits déchirés des autres, faisoient bien voir qu'ils étoient captifs, et qu'ils étoient dans la souffrance d'une pauvreté qui enchérissoit au-dehors pardessus la volontaire. Parmy eux il y en avoit un des isles de Canarie, fort atténué par une longue maladie, qui avoit bien de la peine à se soutenir avec son bâton, et auquel il ne restoit que quelques parties de son habit religieux. Ils étoient tous fort à plaindre, et il auroit fallu être bien insensible pour ne pas jeter des larmes à la vue de tant de misère. Il se présenta aussi des religieux de Saint-Dominique, un peu mieux couverts, mais qui avoient bien droit aussi à la commisération dans leur esclavage; puis, deux très-habiles prestres, de l'ordre de Saint-Augustin qui, au-dehors, si ce n'est leur modestie, n'avoient aucune marque de leur profession ny de leur charactère sacerdotal. Ces hommes, si dignes d'être considérés, étoient méprisés par les Turcs comme de la fange, et les prières et les sollicitations qu'on avoit employées pour eux, ne les avoient pas pu exempter des galères. En effet, ils y étoient alors occupés, et ayant quelques vieux justaucorps gris, on ne les auroit jamais pris pour des ecclésiastiques. Les Pères Rédempteurs les remercièrent de leur civilité, les exhortèrent à persévérer généreusement, et leur promirent, non de les racheter, à cause qu'ils n'étoient pas sujets du roy de France, auxquels seuls les aumônes appartenoient, mais qu'ils les iroient visiter, leur porteroient quelque charité et les assisteroient dans leurs plus pressans besoins.

» Les visites de tous ces bons religieux étant achevées, il fut question de trouver une maison où les Pères Rédempteurs de France fussent décemment logés, et où surtout les pauvres esclaves pussent venir confidemment pour décharger leur cœur, et procurer leur rachat à telle heure qu'il leur plairoit, sans que cela pust préjudicier envers leurs patrons. On découvrit une des commodes et vastes maisons de la ville, dont le locataire étoit un Espagnol, esclave de Chaban Aga, gouverneur d'Alger, qui luy a permis d'occuper ce logis, afin qu'il y fasse son profit, et gaigne de quoy se racheter. Cet homme donc loge quelques captifs comme en chambre garnie, ou en pension, et paye la lune (1) pour un pauvre esclave espagnol qui leur sert de valet. De plus, son dessein est que les Pères Rédemp-

(1) Indemnité mensuelle payée au maître par tout esclave qui fait un négoce pour gagner le prix de son rachat.

teurs, tant de France que d'Espagne, en bien payant, y prennent leur logement. C'est là le lieu où les Pères vinrent prendre leur retraite. Quand ils eurent rendu grâces à Dieu pour l'heureuse arrivée en ce pays-là, et qu'ils lui eurent recommandé les affaires de toute leur rédemption, ils estimèrent qu'il étoit à propos d'aller saluer le gouverneur, ne voulant rien omettre de tout ce qui leur pourroit être utile. Ils allèrent donc faire civilité à Chaban Aga, et le prièrent qu'on leur accordât tout ce qui avoit précédemment été concerté en faveur des Pères de l'Aumône. Il s'y engagea de parole, et fit connaître que le gouvernement d'Alger n'était pas tyrannique comme il avoit été cy-devant; que les années dernières on violentoit les Rédempteurs à racheter grand nombre d'esclaves contre leur volonté; mais qu'à présent on ne procéderoit pas de la sorte, et qu'à l'exception des sept esclaves forcés, qui ne leur seroient donnés que de la nation françoise, ils choisiroient ceux qu'ils voudroient, et de telle province et ville qu'il leur plairoit, sans que personne, sous très-griève peine, osât les astreindre à d'autres rachats. Il envoya aussi publier par la ville que personne, sous peine d'un très-rigoureux châtiment, ne fist insulte aux *Papasses* de l'aumône de France, ny par la ville, ny en leur maison, et qu'on ne leur causât aucun dommage. Il fut dit aussi aux Pères que le chef de la milice étant aussi président de la douane, il était bienséant de luy faire civilité. On fut donc aussi à son logis, et on quitta les souliers pour entrer dans la chambre, où il étoit assis sur trois ou quatre beaux tapis, à la façon des tailleurs, ayant de précieux coussins de part et d'autres pour s'appuyer; on luy baisa la main, et le truchement luy fit compliment en langage turc pour les Pères, auxquels il témoigna qu'il les appuyeroit de son authorité, toutes les fois qu'on auroit recours à luy, qu'il étoit réjouy de leur venue, et leur souhaitoit un heureux succès en leur négociation.

*Etat des esclaves* « Les Pères étant de retour en leur maison, y trouvèrent des deux ou trois cents esclaves qui les attendoient. Les uns apportoient des lettres pour leur faire sçavoir qu'ils étaient recommandés par les prélats et autres personnes d'authorité. Les autres alléguoient leur jeunesse, représentant que leurs patrons usoient tantôt de flatteries, tantôt de menaces pour leur faire quitter la croyance de l'Eglise romaine et les rendre sectaires de Mahomet, et qu'ils les sollicitoient à des abominables lubricités. Les autres montroient leurs cheveux blancs, faisant instance que durant qu'ils avoient pu souffrir les fatigues de l'esclavage, ils avoient pris patience, mais qu'alors succombant sous le faix des années, et étant inhabiles au travail, on devoit les mettre en repos, en les retirant de l'esclavage. Vous eussiez vu venir des hommes de moyen âge, qui demandoient la liberté, non tant pour leur commodité particulière, que pour gaigner la vie à leurs femmes, et à plusieurs petits enfans. Il y avoit des personnes de condition, ou de braves officiers, qui faisoient entendre que leur talent étant caché, et leur qualité n'étant pas connue, on les auroit alors à bon marché; mais que si l'on différoit davantage, tout seroit découvert, et que l'on ne les pourroit retirer qu'à graisse d'argent. Quelques uns causoient une grande compassion, pleurant de ce que si l'on ne les rachetoit dans trois jours, il leur faudroit s'embarquer pour aller faire la guerre contre les chrétiens. Il se présentoit des familles entières, dont le mary prenant la parole, prioit que l'on rachetât sa femme ou son fils, ou qu'on le mît en liberté, afin d'aller en terre chrétienne, procurer des aumônes pour les deux autres. Quelques chrétiens désintéressés donnoient ou prêtoient quelque argent pour partie du rachat des autres, qu'ils reconnoissoient être plus maltraités. Enfin quelques captifs charitables ne venoient rien demander pour eux, mais ils se rendoient solliciteurs des autres, accompagnant des aveugles, des sourds, des boiteux, des estropiés, et priant que puisque l'on les pouvoit acheter à bon marché, on ne les laissât pas périr dans la misère.

» D'autres faisoient leurs plaintes de ce qu'ils avoient à faire à des patrons endiablés, qui ne les laissoient pas un instant en repos : mais tantôt les assommoient de coups, tantôt les faisoient crever sous les travaux; tantôt ne leur donnoient de quoy vivre, se contentant de les saouler d'injures. D'autres assuroient qu'étant sans cesse occupés à travailler aux montagnes, ils ne fréquentaient que des hommes plongés dans les vices les plus honteux; qu'on ne leur parloit jamais de Dieu; qu'en six mois ils n'avoient pas la commodité d'entendre une messe, et qu'à leur grand regret les quatre ou cinq années s'écouloient sans qu'ils se pussent confesser une seule fois. O mon Dieu! n'est-il pas vray que ces pauvres esclaves jugeront tant de chrétiens qui abusent de tant de belles commodités qu'ils ont d'avancer facilement les affaires de leur salut?

» Les Pères Rédempteurs percés de douleur au récit de tous ces maux, écoutoient un chacun avec patience, consoloient selon leur pouvoir les plus affligés, et prévoyant que leurs aumônes ne suffiroient pas à tous, ils mettoient en écrit les noms de ceux qu'ils prenoient résolution de racheter, et donnoient de bons conseils aux autres, ou sur les moyens par lesquels ils pourroient obtenir leur rachat, ou pour les faire persévérer parmy les afflictions de la captivité.

*Visite des Religieux aux bagnes et aux hôpitaux.* » Les Pères Rédempteurs estimèrent qu'ayant été visités à leur arrivée par plusieurs religieux et autres personnes, qui dans l'esclavage donnoient de bonnes et assurées preuves de leurs religieux sentimens, ils devoient leur porter aussi quelques consolations; c'est ce qu'ils firent les jours suivans. Ils allèrent donc dans divers baignes et prisons, et là ils parlèrent à ceux qui joignoient à la mortification de leur règle, l'austérité de l'esclavage : si bien que ces dévots et pénitens esclaves restèrent charmés de s'être entretenus avec les Pères Rédempteurs.

» Ils firent le tour de quelques baignes; ils admirèrent comment des hommes si mal nourris, couchés si

misérablement, et pour l'ordinaire accablés de rudes travaux, pouvoient vivre si long-temps. Il y en a qui pour tout lieu de repos n'ont que la plate terre, étant bienheureux d'avoir un petit coin qui soit sous quelque toit, et exempt des injures de l'air. Quelle patience ne doivent pas avoir ces bons chrétiens, auxquels les patrons ne font pas donner quelquefois en une semaine un morceau de pain, et qui pour toutes paroles de caresses ne s'entendent nommer que chiens, traîtres, juifs, etc.! Quelle douceur d'esprit ne doivent-ils pas avoir acquise pour souffrir tant de mauvais traitemens sans se détruire eux-mêmes, ou sans attenter par rage sur la vie de leurs patrons! Souvent on leur donne la falaque, ayant la tête contre terre, et recevant sur leurs pieds élevés en haut et passés dans les trous d'un morceau de bois, des centaines de coups de bâtons, ou de cordes poicées, ou de nerfs de bœuf? Ne faut-il pas que Dieu leur accorde une constance bien héroïque pour persévérer dans la créance des vérités de l'Evangile, et mépriser la secte superstitieuse de Mahomet?

» Les Péres firent aussi un tour dans les hôpitaux qui sont très-petits, et en une grande disette, ayant pourtant divers lits où étoient couchés quelques malades. Dans le baigne du roy il y a un hôpital un peu plus grand, où les lits sont beaucoup plus propres, et les malades mieux assistés : et les Pères Rédempteurs reçurent une grande consolation en remarquant que sur l'autel de cet hôpital, où d'ordinaire la messe se célèbre tous les jours, il y a un beau tableau de S. Pierre de Nolasque, patriarche de l'ordre de la Mercy, qui, dans ses voyages à Alger, a tant fait et souffert pour la gloire de son Maître et le nôtre, et pour le soulagement des esclaves, lesquels il regardoit comme ses fréres, ou plutôt comme Jésus-Christ même.

*Premiers rachats des Pères.* « C'est l'ancienne coûtume de la ville d'Alger d'astreindre les Rédempteurs à recevoir sept esclaves, dont six de la douane et un de l'Aga, sans avoir aucun droit de les choisir : et pour ce sujet on les appelle forcés, d'autant qu'il n'est pas à la liberté des Pères de l'Aumône de les prendre ou de les refuser; mais ils sont obligés par force de les recevoir tels qu'ils soient. Suivant cette coutume qui à présent a force de loy, Chaban Aga, gouverneur, envoya quérir les Pères Rédempteurs, leur ordonnant de payer par avance deux cent quinze piastres et demie pour chacun des six esclaves qui concernoient l'état. Comme il n'y avoit point de réplique à faire, son ordre fut exécuté sur le champ, on lui mit sur le tapis de cuir une grande quantité de piastres; et les mansulagas commis pour compter l'argent, prirent ce qu'il falloit pour ces captifs qui furent délivrés immédiatement. Il y en avoit un Marseillois tout moribond, duquel il fallut un soin tout particulier afin de le pouvoir transporter en France. Les Pères accueillirent et embrassèrent ces prémices de leur rédemption, et les exhortèrent à rendre grâces à Dieu de leur liberté, et à se préparer à loisir à faire une bonne confession.

» Vers le soir ils allèrent chez le seigneur Aga qui les avoit aussi fait prévenir. Ils entrèrent dans sa cour proprement carrelée, et il s'y rendit aussitôt après avoir fait apporter de petits siéges de jonc grossièrement travaillés. Luy et les Péres s'assirent, et le truchement, sans lequel les Péres ne pouvoient rien conclure de valide, luy compta deux cent quinze piastres et demie; et incontinent parut l'esclave acheté, qui, suivant la forme ordinaire, baisa la main de son patron, comme prenant congé de luy, et ensuite baisa celle des Péres, comme signifiant qu'il leur appartenoit et qu'ils pouvoient disposer de luy. Le seigneur Aga fit de grandes instances aux Pères, afin qu'ils reçussent encore de sa main un autre esclave forcé, lequel peut-être il avoit acheté quarante écus pour le leur revendre deux cent quinze; mais les Pères sçachant qu'il ne pourroit venir à bout de les y contraindre, tout en usant de paroles de soumission et de civilité, ils luy refusèrent absolument de faire cet achat et firent tant, qu'il cessa de les en presser.

» Ce combat fut petit en comparaison d'un autre qui survint aprè. Un des grands de la douane, donna ordre à M. le consul de venir un matin en sa maison, accompagné des de x Pères et du truchement; chose bien extraordinaire, car comme ce turc est marié, aucun homme, s'il n'est proche parent, n'entre jamais dans sa maison. On s'y rendit donc à heure précise, et on s'arrêta dans un vestibule ou allée fort malpropre, dans laquelle nonobstant son grand pouvoir et ses richesses, il donne parfois audience. On eut ordre ensuite d'entrer jusques dans sa cour, laquelle, à la manière de toutes les maisons médiocrement belles d'Alger, ressemble à un préau de cloître de religieux, ayant autour, tant en bas, qu'aux étages d'en haut, quatre galeries. Cet homme puissant descendit, et ayant fait asseoir avec civilité toute la compagnie dans des fauteuils préparés, il prit la place la plus honorable, et faisant un grand discours en turc, où il mêloit quelques phrases espagnoles, il fit entendre qu'il avoit bonne volonté, et grande inclination pour les Pères, et qu'il avoit dessein de les obliger, mais qu'il les prioit et conjuroit d'acheter dix ou douze de ses esclaves, que luy-même leur choisiroit; que puisqu'ils venoient pour faire la charité aux pauvres esclaves, ils ne devoient pas exclure les siens de cette libéralité, qu'il auroit égard à cette déférence qu'ils luy rendroient, et qu'en échange dans toutes les rencontres il les favoriseroit. Il fit même paroître les dix ou douze esclaves qui avoient bon visage, et sembloient être robustes, et il les excitoit à parler aux Pères, et à gagner sur eux qu'ils les rachetassent. Mais attendu que cette façon d'agir, quoy qu'assez ordinaire aux puissans dans la ville d'Alger, est néanmoins violente, et diminue cette pleine liberté dans laquelle les Pères Rédempteurs doivent être pour les rachats; les Pères s'excusèrent par diverses fois, et firent entendre que s'ils procédoient de la sorte, ils se nuiroient à eux-mêmes, et porteroient même préjudice aux autres Algériens; en un mot ils témoignèrent qu'on fist de leurs personnes et de leurs aumônes ce que l'on jugeroit à propos; mais qu'ils ne vouloient



Le rachat des captifs.

point consentir à cet achat qui ne les accommodoit pas. Le truchement, par diverses reprises, témoigna aux Pères qu'il craignoit pour eux que cet homme étant tout-puissant ne fust capable de ruiner leurs affaires, comme il pouvoit aussi leur donner une forte protection. Mais les Pères se confiant en Dieu, de qui ils ménageoient les intérêts; et ayant d'ailleurs égard à l'état de la ville, estimèrent que le danger n'était pas si grand; c'est pourquoy ils ne voulurent pas démordre de leur sentiment. Leur fermeté mit en colère cet homme d'authorité; il leur dit qu'il les avoit priés d'une d'une chose qu'il eût pu avoir d'eux par une autre voye, que quand ils voudroient donner mille piastres pour un seul de ses esclaves, il ne s'en défairoit pas en leur faveur, qu'ils commençassent et hâtassent leur rédemption et qu'ils se retirassent du pays avec Dieu : c'est la phrase dont ils se servent donnant congé à quelqu'un. Les Pères furent contens de cette dernière réponse; mais le bruit se répandit qu'un tel étoit fâché contr'eux, et leurs amis appréhendoient qu'il ne leur fist jouer quelque pièce.

*Procédés pour le rachat des Esclaves.* « Devant que de parler de quelle façon les Pères Rédempteurs achètent les Chrétiens détenus parmy les Barbares, il y a deux choses à remarquer. La première est que lorsque l'on a fait la prise de quelque vaisseau, barque ou galère, la dixième partie de la prise appartient à la douane, comme qui diroit la ville ou la république (eux la nomment le Beylic); de sorte que de cent esclaves la douane en a dix; elle les tient dans un baigne, ou grande maison en forme de prison, et les occupe aux ouvrages qui concernent le public, comme à réparer les murs, à porter des matériaux pour les fortifications, pour le môle du port, pour les mosquées, etc. Et quand la douane vend un de ses esclaves, elle est obligée en même temps d'en acheter deux autres, de crainte que le nombre ne se diminue. Les autres esclaves sont partagés aux officiers qui étoient dans le vaisseau victorieux, et à ceux à qui appartient ce vaisseau, et qui ont fait les frais nécessaires pour la navigation. Or quand chacun a ce qui

luy doit échoir d'esclaves, il les occupe à ce qui luy plait. Les uns les font aller sur mer pour servir de matelots ou de sous-officiers. Les autres les envoyent aux montagnes pour couper du bois, tirer de la pierre et se livrer à autres semblables travaux de fatigue. Les autres les destinent à labourer la terre, à faire des fossés, à traîner des charrettes, à garder du bestial, à cultiver des jardins dans leurs métairies qui sont à quelque distance de la ville, et, soit dans les montagnes, soit aux champs, les pauvres esclaves sont très-mal nourris, leur pain, qui est leur seul aliment, n'étant pas à demi cuit. Les autres les occupent au métier qu'ils sçavent exercer, ou, à coups de bâtons en peu de temps ils leur en font apprendre un. Les autres les employent à aller incessamment quérir de l'eau, ou moudre le bled, ou pétrir le pain, ou rendre les services dont s'occupent en France les valets et les servantes.

» La seconde chose qu'il faut remarquer, c'est que si un patron a trop d'esclaves ou qu'il s'en veuille défaire de quelqu'un, il s'en peut accommoder avec qui il luy plaira, et le luy donner au prix dont ils conviendront entr'eux, sans qu'il soit requis autre cérémonie. Mais si quelqu'un veut trafiquer en esclaves, comme en France on ferait en chevaux ou en vaches, on les expose dans un certain lieu de la ville, qui est le marché destiné pour ces ventes, et qui se nomme Baptistan. Au milieu il y a un quarré de maisons, et autour quatre rues, dans lesquelles on fait marcher et courre les chrétiens. Ceux qui les veulent acheter ont liberté de voir s'ils sont forts et robustes, s'ils n'ont point quelque playe et incommodité qui les rende moins propres au travail, et à raison de laquelle ils soient de moindre prix. Si on n'en trouve pas la vente, on les promène par toute la ville, et le maquignon ou un préposé crie *arratche, arratche*, qui voudrait dire *à vendre*, ou *qui veut acheter*. D'ordinaire après les prises, certains Turcs ou Mores, achètent les esclaves à bon marché afin de les revendre après beaucoup plus cher.

» Mais lorsque les Pères Rédempteurs s'appliquent au rachat des Chrétiens, on y procède d'autre façon. Quand les Pères ont rencontré ceux qui leur sont recommandés par les prélats ou par les villes, ou qu'ils croyent devoir être rachetés, ils leur disent d'ordinaire qu'il ont dessein de les retirer pourvu que leur patron soit raisonnable; qu'ils tâchent donc de le faire prévenir par quelqu'un qui ait ascendant sur luy, et de pressentir à quel prix au dernier mot il le vendra. Quand cela réussit, on fait avertir le patron tel qu'il soit, turc, more ou renié, que s'il veut vendre tel esclave, il peut l'amener, et que l'on tâchera de s'accommoder. Le patron venant avec son chrétien, on appelle en même temps le truchement; le marché d'ordinaire ne se conclud qu'après diverses propositions de part et d'autre. Comme l'on a affaire à des gens cauteleux, il faut user de mille souplesses pour terminer heureusement le marché, il faut picquer les Turcs d'honneur, de charité, de reconnaissance des bons services qu'il a tirés du chrétien, et surtout représenter que l'argent de l'aumône est presque épuisé, et que le patron ne rencontrera jamais une si belle occasion de se défaire de son chrétien. Si le patron fait le fâcheux et veut sortir, on l'oblige par civilité cinq ou six fois de se rasseoir; quelques-uns parfois l'embrassent, le conjurant de faire bon chemin au chrétien selon la phrase du pays : quelques-uns feignent de vouloir donner d'aumône pour ce rachat cinq ou dix piastres, afin de porter le patron à rabattre quelque chose; enfin le pauvre chrétien voyant que c'est là comme l'instant décisif de son bonheur ou de son infortune, se met à genoux, baise les pieds et les mains de son patron, et conjure les Pères Rédempteurs de ne pas laisser échapper l'occasion, mais de conclure le marché sur le champ, de crainte que le patron ne se rétracte. Enfin les Pères reconnaissant qu'ils ne peuvent faire rien rabattre davantage, vuident un sac d'argent sur la table, et le truchement le compte une ou deux fois : alors on écrit le nom et le prix du rachat du chrétien; sur quoy il faut remarquer que nul marché n'a de fermeté qui se fait hors de la présence du truchement, lequel est exact à noter quelque marque par laquelle l'esclave puisse être discerné. Alors l'esclave baise la main du patron et des religieux, qui en trois mots l'avertissent que comme il sort de la condition servile, il faut aussi qu'il s'affranchisse de l'esclavage du péché, et qu'il vive en véritable chrétien, et serve fidèlement Dieu qui vient de luy rendre la liberté. On fait sçavoir au patron, que devant que de sortir du logis, il examine les espèces qu'il a reçues, et qu'après on ne recevra pas les pièces qu'il rapportera pour être ou fausses ou légères. Le patron se met à terre dans la galerie, et souvent il amène ou envoye quérir quelqu'un pour l'aider à bien considérer ce qu'il a reçu. Que s'il n'est expert aux monnoyes, ou qu'il n'ait personne qui l'assiste, il demande qu'on permette que le chrétien sorte avec luy, et que le même rapporte les pièces qui ne seront pas trouvées de bon aloy. Si le patron est homme puissant, il prie que le rachat se fasse chez M. le consul, ou il députe chez les Pères un de ses amis pour opérer en son nom. Les Pères agirent suivant ce style, et avec l'assistance de Dieu ils rachetèrent en peu de jours un bon nombre d'esclaves de diverses provinces du royaume.

*Persécution contre les Chrétiens.* « Le nombre des affranchis s'augmentant, les Pères Rédempteurs qui jusqu'alors alloient tous les jours célébrer la sainte messe chez M. le consul, avec lequel ils conféroient aussi sur les épineuses difficultés qui se présentoient, résolurent de faire dresser chez eux un autel dans une belle et spacieuse chambre haute de leur logis, afin que les Chrétiens rachetés, et les autres qui en fort grand nombre les visitoient fréquemment, prissent part à toutes les prières et qu'on leur administrât les sacremens.

» Cette chrétienne pratique dura plus d'une semaine; mais elle fut interrompue par des événemens que nous rapporterons tout à l'heure, après avoir fait connaître l'état de l'église catholique en Alger.

» Les membres vivans de cette communion qui habitent cette ville et les jardins environnans, sont au nombre de douze mille, et on n'exagère pas en les comptant ainsi. Il y a d'ordinaire un prestre qui en qualité de

vicaire apostolique, député par le pape, gouverne ce troupeau. Depuis plusieurs années, MM. les missionnaires de S. Lazare de Paris ont cet emploi, dont ils s'acquittent avec un rare dévouement. Il y a cinq endroits dans la ville où les pauvres Chrétiens affligés, et souvent tous meurtris de coups, et à la veille d'être mis en pièces, vont chercher de la consolation en oyant la messe, recevant les sacremens, et assistant à quelque partie des offices divins. La première chapelle qui est comme la principale, à cause que M. le vicaire apostolique y officie, est chez M. le consul. On y peut chanter, prêcher et faire assemblée, sans que les Turcs y contredisent, ou qu'entrant dans la maison ils commettent dans la chapelle aucune irrévérence. Il y a, de plus, quatre baignes où il y a chapelle capable de contenir à la fois deux cents personnes. Ce sont comme autant de paroisses servies par des religieux esclaves, et chacune a environ trois ou quatre prestres. Sur quoy il y a grand sujet d'admirer la conduite de la providence de Dieu, qui envoye par divers moyens de bons religieux, de zélés missionnaires à sa vigne qui est en Afrique, afin qu'ils la cultivent et luy fassent porter des fruits. Et si les uns tombent sans s'y attendre entre les mains des pirates, et si les autres y viennent par l'ordre de leurs supérieurs, c'est toujours pour travailler au salut et à la consolation de leurs frères Chrétiens, mourant de déplaisir et d'affliction. Une fois engagés dans ce pays de malédiction, on ne les en retire qu'après des années entières. Tout cela arrive assurément afin que leur présence en Barbarie empêche beaucoup de maux et procure à ces infortunés de très grands biens spirituels. Il y a donc présentement en la ville d'Alger, des Observantins, des Dominicains, des Augustins, un père Capucin, et un Carme déchaussé, tous occupés à servir les églises des baignes, et administrer les sacremens aux fidèles qui sont partie François ou Espagnols, partie Italiens et des autres endroits où la religion catholique fleurit : ils reçoivent leur mission de M. le vicaire apostolique tenant lieu d'Ordinaire, et s'appliquent aux ministères spirituels, chacun selon leur capacité. L'œconome ou sacristain de l'église du baigne, a soin de l'entretenir d'ornemens, et de tout ce qui est nécessaire pour la messe; il donne ordre que d'intervalle en intervalle on célèbre plusieurs fois le Saint Sacrifice, et que les prestres ne manquent pas de rétribution.

» Sur ce point le lecteur souffrira quelque difficulté, et demandera si les patrons se privent volontiers du service que leurs esclaves religieux leur pourroient rendre, et s'ils consentent facilement qu'ils demeurent dans les baignes, et y exercent les fonctions ecclésiastiques. Pour la résolution de ce doute, il faut sçavoir que les patrons ont un pouvoir absolu sur tous leurs esclaves : suivant cela, un patron pourroit obliger un religieux, son esclave, à travailler aux montagnes et à s'acquitter dans sa maison des plus vils ministères : mais comme plusieurs patrons, et non pas tous, consentent que leurs esclaves s'appliquent à ce qu'ils voudront, moyennant qu'ils leur payent la lune, c'est-à-dire que par mois ils leur rendent le profit d'une piastre et demie ou de deux piastres, ou de plus grande somme; ainsi fort souvent les patrons des papasses ou religieux, après l'entremise de quelques amis, agréent que ces prestres captifs demeurent et s'acquittent de leur ministère dans les baignes, pourvu qu'ils soient payés de la lune. Ores les simples Chrétiens contribuent libéralement de leurs petites épargnes, afin que les religieux satisfassent à cette lune, et ayent tous les jours une honneste rétribution de leurs messes, afin qu'ils vivotent et s'entretiennent de ce qu'il faut tant en santé qu'en maladie.

» Ces bons religieux esclaves exerçoient donc à l'ordinaire leurs fonctions dans les baignes, et les Péres Rédempteurs se servoient de l'autel qu'ils avoient dressé dans leur maison, lorsqu'il s'éleva dans la ville une émeute et persécution contre l'Eglise, pour le sujet que nous allons dire. On reçut nouvelle en Alger, qu'en Espagne on traitoit fort mal les Mores ; c'est pourquoy les Turcs et autres d'Alger prirent résolution de s'en venger, et de jeter feu et flamme contre les Espagnols captifs, et surtout contre les religieux, avec dessein de s'en prendre aussi aux églises, et de n'épargner aucune chose sacrée. Les patrons commencèrent à faire raser tous les cheveux et la barbe à leurs esclaves espagnols et surtout aux religieux, afin que cet état les humiliât et les fist tomber en confusion. En effet, dès ce jour là, un capitaine espagnol fort pieux et très-prudent, qui demeuroit au logis des Pères Rédempteurs, fut obligé d'obéir à son patron, qui luy fit mettre à bas tout le poil, et on traita de mesme manière tous les religieux esclaves, afin qu'après ils fussent le sujet de la raillerie et du mépris de toute la ville. Presque en même temps les Mores coururent avec grande impétuosité et un étrange transport dans les églises des baignes, afin d'y détruire, mettre en pièces, et jeter au feu tout ce qu'ils y rencontreroient, et avec volonté de n'épargner pas mesme les choses les plus sacrées. Il est vray que les prestres par un certain pressentiment de ce qui devoit arriver, avoient détourné une partie de ce qui mérite le plus d'être révéré; mais le reste fut foulé aux pieds, déchiré, brisé, et passa par les flammes; ensuite ces sacriléges fermèrent et barrèrent les églises, afin que les prestres n'y pussent rentrer. La rage de ces Mahométans ne s'arrêta pas là; car il y eut ordre de la part de la douane, que tous les religieux esclaves travaillassent manuellement, et fussent employés pendant une saison bien chaude à élever des fortifications, fouïssant la terre, transportant de l'eau et des matériaux, et tirant, à guise de chevaux, des charrettes pleines de pierres ; il fallut, sans contredit, obéir à ce commandement si rigoureux. Tous ces bons Pères, se souvenant de ce que les anciens martyrs avoient souffert pour la querelle de Jésus-Christ, allèrent librement au travail ordonné, et ils bénissoient Dieu de ce qu'il vouloit ce jour-là les éprouver extraordinairement. On exigeoit d'eux beaucoup de besogne, et on ne leur donnoit pour toute réfection que du pain et de l'eau ; si bien qu'ils succomboient sous la pesanteur du travail. M. Huguet, vicaire apostolique, les alla consoler en leur atelier et leur distribua quelques aumônes, afin que le

soir ils eussent quelque réfection plus solide. Le R. P. Castellat, de l'ordre de la Mercy de Catalogne, qui était en ôtage à Alger pour des emprunts qu'il avoit faits en la rédemption précédente, les envoya aussi saluer, et leur fit porter de quoy réparer leurs forces, et remédier à la foiblesse que les fatigues excessives et les jeunes outre mesure leur donnoient. Enfin, ces hommes qui par leur patience dans les peines se faisoient paroitre véritablement enfans et imitateurs de Jésus crucifié, quoyque leur courage allât toujours s'augmentant, furent tellement débilités, qu'il fut nécessaire que l'on consentist qu'ils prissent un peu de repos, et que gardant la maison, ou plutôt l'hôpital, ils restassent attachés à leurs pauvres et durs grabats.

» Les Pères Rédempteurs de France étant de bonne heure avertis des sacriléges qui se commettoient dans les baignes par la prophanation des choses les plus saintes, usèrent de précaution, et avec diligence ôtèrent toutes les marques qui pouvoient donner à connaître que l'on célébrât la messe dans leur maison; et afin de ne donner occasion à semblable insulte, ils s'abstinrent désormais de célébrer dans le lieu qu'ils avoient destiné et préparé pour le saint sacrifice, s'astreignant à aller tous les jours célébrer dans la chapelle de M. le consul.

» Ores sitôt qu'ils sçurent que la persécution contre les religieux étoit cessée, ils retournèrent une seconde fois dans les baignes, dont ils virent les églises ouvertes, mais désolées; et après avoir visité et departi quelques aumônes à tous les hôpitaux, ils entrèrent aux lieux où les religieux, presque tous incommodés gardoient le lit; ils témoignèrent à ces dévots religieux combien leurs peines, fatigues et humiliations leur avoient été sensibles; et laissèrent pour chacun d'eux quelque charité, dont ces prestres captifs témoignèrent de grandes reconnaissances.

*Progrès de la Rédemption.* « Durant que cette persécution contre les religieux esclaves était échauffée, les Pères Rédempteurs s'appliquoient fort assiduement à leur ministère, ne se contentant d'écouter les plaintes et demandes qui leur étaient adressées, mais rachetant effectivement quantité d'esclaves de diverses provinces de France, et de différentes conditions. On ne sauroit exprimer la consolation que recevoient ceux auxquels on donnoit la liberté, et les remerciemens qu'ils faisoient aux Pères, lesquels ne manquoient jamais à les exhorter au changement de vie, et à se résoudre à vivre en véritables chrétiens. Les Pères avoient toujours deux ou trois personnes occupées à s'informer si les esclaves dont ils devoient faire le rachat étoient retournés de la mer, à prier les patrons de se rendre à la maison où se faisoient les rachats, et à faire solliciter les Turcs, Mores ou reniés qu'ils ne fussent pas si inflexibles pour le prix de la vente de leurs chrétiens, mais qu'ils se rendissent un peu plus traitables : on usoit de toutes sortes d'artifices, et on employoit différentes personnes pour tirer des patrons la composition que l'on désiroit. Les uns étoient fermes et ne démordoient point de la première proposition ou demande qu'ils avoient faite; et voyant qu'on ne leur accordoit le prix qu'ils demandoient, pour témoigner qu'ils avoient connoissance d'un Dieu, ils disoient : Puisque l'on ne peut pas s'accorder, c'est signe que le temps n'est pas venu, auquel il doit être racheté; quand l'heure sera arrivée, et que ce sera la volonté de Dieu, il retournera en son païs. Mais d'autres, dont les richesses sembloient être le dieu, lorsqu'on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient, entroient en colère, s'échauffoient contre l'esclave, le chargoient d'injures et le menaçoient de le maltraiter. Les autres alléguoient que pour les services que lui avoit rendus l'esclave, ils rabattoient telle ou telle somme; et que puisqu'ils luy faisoient cette douceur, il étoit bien raisonnable que les Pères usassent aussi de charité en haussant un peu le prix que de prim'abord ils avoient offert. Enfin d'autres patrons plus généreux affranchissoient en ce temps leurs esclaves gratis; et ces bonnes personnes, toutes joyeuses d'avoir obtenu leur liberté, à laquelle la venue des Pères avoit donné occasion, venoient prier que l'on les gratifiât de quarante piastres ou environ, nécessaires pour payer le droit de la sortie ou des portes.

» Ainsi le nombre des chrétiens rachetés s'augmentoit, et la famille des Pères alloit croissant de jour en jour, car sitôt qu'un captif étoit mis en liberté, s'il avoit un patron raisonnable et qui le traitât bien on laissoit à sa liberté, ou d'y demeurer quelques jours ou d'en sortir sur-le-champ; mais si le patron étoit rigoureux, ou qu'il négligeât que son chrétien fust médiocrement bien nourri, alors les Pères lui ordonnoient de venir loger et prendre les repas chez eux; de sorte qu'à leur table ils avoient toujours trois ou quatre de ceux qui avoient récemment reçu la liberté; et de plus, il y avoit une ou plusieurs secondes tables auxquelles très souvent vingt-cinq ou trente esclaves prenoient leur réfection.

» Ores de même que les patrons traitant de la vente de leurs esclaves étoient plus ou moins difficiles; aussi les pauvres esclaves, du rachat desquels on ne pouvoit pas convenir, ou pour lesquels on n'entreprenoit de conclure aucune chose, à raison de la petite quantité des aumônes, avoient des mouvemens bien divers. Les uns s'irritoient contre leurs parens, qui les mettoient en oubly; les autres se plaignoient du procédé des Pères, comme s'ils eussent eu un fonds suffisant pour vuider toutes les prisons de la ville d'Alger; quelques uns, plus raisonnables, attribuoient à leurs péchés leur captivité, et de ce qu'ils n'étoient pas du nombre de ceux auxquels on donnoit la liberté; enfin, quelques autres, fort désintéressés, concluoient qu'il valait mieux en retirer plusieurs, dont le rachat coutât moins aux Pères que s'ils appliquoient à eux seuls des sommes fort considérables, qui pourroient plus légitimement être partagées à plusieurs.

*Secours donnés aux autres captifs.* » Pour bien connoître les sujets qui se rencontrent de pratiquer la charité par la voye de l'aumône dans la ville d'Alger, il est importent de faire réflexion sur les besoins et né-

cessités que souffrent les pauvres Chrétiens : quelques-uns endurent la faim, leur patron ne leur donnant pas un morceau de pain à manger : les autres souffrent la nudité, les habits qu'ils ont apportés de terre chrétienne étant en pièces, et tout rompus, et personne ne leur donnant de quoy se couvrir. On y en voit qui sont consumés de vermine, et qui n'ont pas un seul haillon blanc pour changer et recevoir un peu de soulagement. Plusieurs de ces captifs sont malades ou blessés ; ils trouvent bien des chirurgiens qui charitablement les soigneroient, pourvu que quelqu'un d'ailleurs leur donnât de bons alimens, nécessaires, autant que les remèdes, pour recouvrer la santé. C'est pourquoy outre les charités qui se font chez monsieur le consul de France, il y a de belles occasions de donner l'aumône à ces pauvres nécessiteux. Mais la disette, qui tourmente davantage les Chrétiens esclaves, c'est qu'ils n'ont pas moyen de payer la lune à leurs patrons; d'où il arrive qu'ils mènent une vie misérable et qu'il tombe sur eux comme une gresle de coups de bâtons ; car plusieurs esclaves crèvent sous le travail, à cause qu'ils n'osent composer avec leurs patrons pour les lunes, pour lesquelles ils ne pourroient pas satisfaire, et ensuite ils éprouveroient la furie et la rage de leurs patrons. D'autres ont fait un pacte, et rendent par mois, qui deux, qui trois piastres; et pour s'acquitter de de cette debte, les uns, pâtissant beaucoup portent sans cesse sur leur col de gros barrils d'eau qu'ils vendent par la ville; les autres débitent quelques petites merceries qu'ils vendent cher, les ayant achetées à bon prix : mais d'autres presque sans nombre, vendent du tabac, de l'eau-de-vie, ou quelques autres liqueurs. Enfin d'autres s'appliquent ou à la chirurgie, et à faire le poil, ou (ce qui est un grand négoce dans Alger), à vendre du vin dans les baignes, dont ils sont comptables à quelques esclaves plus accommodés, ou bien à leurs risques et fortune : car dans les baignes on voit de tous côtés de petites tavernes, et les chrétiens, après avoir fait le vin, y en débitent une très-grande quantité, surtout aux Turcs et aux Mores.

» C'est pourquoy dans la ville d'Alger il y a chaque jour des Chrétiens qui faute de payer la lune qu'ils doivent, expérimentent de très-rigoureux traitemens, et d'autres qui faute d'avoir quatre ou cinq piastres devant eux pour se mettre en état de pouvoir faire quelque petit gain, n'osent composer avec leurs patrons, craignant de n'être en puissance après de les satisfaire. De sorte que les Péres Rédempteurs ne pouvant racheter tous ceux qui imploroient leur miséricorde, et demandoient leur liberté, ils diminuoient leur peine. et adoucissoient leur mal, leur départissant quelques piastres, ou pour se nourrir quelques jours, ou pour se vêtir, ou pour se faire solliciter dans leurs maladies, ou pour apaiser leur patron en luy payant la lune pour un ou deux mois, ou en leur fournissant un peu plus pour lever quelque petite boutique. C'étoit une grande consolation à ces Pères de voir qu'avec deux cents piastres ils remédioient à beaucoup de maux, et qu'en remettant, et faisant revenir à soy plusieurs esprits abattus à cause de la disette et des souffrances, ils les ramenoient au bon chemin, avec le secours de Dieu ils les empêchoient de renoncer à la religion chrétienne. Les Pères Rédempteurs employoient donc certaines heures à continuer les rachats, et en dédioient d'autres à remédier aux besoins de ceux qu'ils ne pouvoient point racheter, considérant qu'ils n'étoient passés à Alger que pour secourir Jésus-Christ souffrant en ses membres nécessiteux.

» Les courses qu'ils étoient obligés de faire soit pour aller à la maison du roy, soit pour leurs autres affaires, ne se terminoient pas sans que par la ville on ne leur fist diverses pièces. Il est vray que les personnes âgées les attaquoient rarement ; une fois un certain renié commença à crier que puisque ces papasses étoient françois, il falloit les brûler : mais d'ordinaire c'étoient les enfans qui les molestoient ; les uns leur crachoient au visage, les autres leur jetoient des pierres ; il y en avoit qui les tirailloient par les habits, qui les poussoient, et qui avec un bâton leur donnoient quelque coup; tous s'offensoient si on les pressoit tant soit peu, et leur reprochoient de ce qu'au langage du païs ils ne crioient pas *Balec*, qui signifie *Détournez-vous*. Aussi les religieux évitoient de donner prise sur eux, et surtout passé quatre heures après midi ils ne sortoient pas dehors, observant en cela la coûtume des chrétiens, qui depuis que le More à cette heure-là a crié du haut de la tour de la Mosquée, ne paroissent point dans les rues, craignant que quelque Turc sortant alors saoul et enyvré de la taverne, ne joue des couteaux qu'il porte toujours à sa ceinture, et ne les blesse à mort, comme l'on rapporte que semblable malheur est arrivé à quelque Père Rédempteur d'Espagne. Je ne veux icy obmettre que l'on rapporta aux religieux, que quelqu'un avoit dessein, lorsqu'ils seroient sur le point de leur départ, de tuer l'un des deux : ils se mirent sous la protection de Dieu, espérant qu'il les préserveroit de cette violence; en effet il ne leur arriva rien d'extraordinaire. Au reste je dois dire que les Pères Rédempteurs ne gardoient chez eux que l'argent qu'ils pouvoient employer en deux ou trois jours, réservant le reste en dépôt en quelque autre maison qu'ils estimoient être plus assurée; le hazard permit qu'un domestique laissât ouverte, la nuit, la porte qui donne sur la rue; de sorte qu'il étoit facile à plusieurs Turcs qui auroient eu mauvais dessein, d'entrer dans cette maison, et de se saisir des deniers de la Rédemption, et d'autres sommes considérables destinées pour être employées par d'autres personnes pour le rachat de certains particuliers, mais Dieu détourna ce malheur. Le Mezuart, qui est comme le bourreau, et qui faisant aussi fonction de prévôt, de chevalier et du lieutenant du guet, visita les rues de la ville durant la nuit, étant accompagné de chaoux, qui sont des sergens et archers, frappa par hazard contre cette porte, et la trouvant ouverte, y entra avec son escorte, et faisant grand bruit dans la cour pour éveiller le maître du logis, il se retira sans causer aucun dommage. On s'aperçut incontinent du grand danger où l'on avoit été, car ce Mézuart pouvoit adroitement envoyer quelque canaille pour piller ce logis : mais

Dieu ne permit pas qu'il arrivât aucun dommage nonobstant cette négligence, montrant bien qu'il protégeoit le lieu où il est fidèlement servi, et qu'il veilloit pour la conservation des aumônes faites par les personnes charitables pour le soulagement des Chrétiens.

*Pénurie des Pères.* « Les Pères remarquant que le temps destiné dans le contrat du nolizement de la barque s'écouloit insensiblement, ne perdoient pas un moment à faire les rachats dont ils étoient chargés, et sitôt que ceux qu'ils étoient tenus de retirer, venoient de la mer, incontinent ils travailloient à leur affaire, estimant qu'ils seroient heureux lorsque tout leur argent seroit utilement employé. En effet, ils procurèrent la liberté à plusieurs vieillards qui ne pouvoient être laissés dans ce lieu de souffrance sans quelque espèce de cruauté. Ils retirèrent de la chaîne des hommes qui, en terre chrétienne, pouvoient être utiles au public, ou même au service de sa majesté. Ils ont délivré de ces prisons d'Afrique des hommes mariés, qui élèvent maintenant leurs enfans, lesquels, durant la détention de leur père, étoient comme dans l'abandon. En un mot, ils ont rendu à l'église plusieurs de ses enfans qui, pressés par la force de la disette, des travaux, des tourmens et des confusions, auroient peut-être bientôt abandonné le party de Jésus-Christ, pour suivre avec la perte de leurs âmes celuy de Mahomet.

» A peine restoit-il aux Pères Rédempteurs de quoy fournir médiocrement aux frais de leur retour, qu'il se présenta encore à eux des esclaves qu'ils ne purent se dispenser de racheter; et les fonds leur manquant, ils eurent recours à des marchands ou commissionnaires de Marseille qui avoient fait le voyage avec eux, lesquels sans répugnance leur prêtèrent, mais avec les gains que les marchands prétendent en semblables rencontres. En même temps ils donnèrent ordre afin qu'on leur cuisist dix-sept cents livres de biscuit, et pourvûrent aux autres choses nécessaires pour la navigation; et craignant que quelques esclaves ne s'égarassent, on en fit deux ou trois fois la revue, et le catalogue fut lu, afin que si quelqu'un s'absentoit, on en fist la recherche.

» Les Pères ayant disposé les préparatifs spirituels et corporels pour le retour de leur troupe en France, au moment où il ne leur restoit, ce semble, que de payer le droit des portes à la sortie, le gouverneur les obligea de trouver de nouveau de l'argent pour le sujet qui va être raconté.

» Un des grands de l'état d'Alger ayant été banni de la ville, par ordre de la douane, pour être trop puissant, ou à ce qu'on luy imputoit, pour avoir entrepris quelque chose au préjudice du public; et étant relégué à une terre distante de la ville de quelques vingt lieues, deux de ses esclaves chrétiens et françois, soit à raison de quelque mauvais traitement qu'ils recevoient, soit sur la nouvelle de la rédemption qui se faisoit en Alger, quittèrent leur patron et cherchèrent refuge en la ville. Le gouverneur étant averti de l'arrivée de ces esclaves, les fit appréhender comme fugitifs, et conduire à la maison du roy; puis il prit résolution, tant pour faire pièce à leur patron, que pour se témoigner fort zélé pour le bien public, de les faire vendre au profit de la douane. Pour ce sujet, il les fit exposer en vente au batistan, qui est le marché où se vendent les chrétiens; puis les conduire et reconduire par la ville, afin que l'on en trouvât de l'argent; mais comme il avoit sujet de craindre que le banni ne se rétablit dans sa première fortune, et qu'il ne cherchât querelle à celui qui auroit fait nouvelle acquisition de ses deux esclaves, personne ne les voulut acheter, chacun aimant mieux la paix et le repos que d'acheter à bas prix les deux fugitifs.

» C'est pourquoi, le gouverneur voyant que ceux du païs ne faisoient état de sa marchandise, s'avise de la faire vendre aux Pères. Il les envoye quérir en hâte par un chaoux, afin qu'à l'heure même ils le viennent trouver. Faute de rencontrer le truchement, dont la compagnie leur étoit nécessaire, ils ne vont pas le même jour à la maison du roy; le lendemain il leur envoye une personne expresse pour leur dire qu'il les prie d'acheter de luy à un prix fort raisonnable deux esclaves au profit de la douane, qu'il désire qu'ils les viennent quérir sur-le-champ, et qu'ils payent comptant le prix du rachat; et que, s'ils ne défèrent à sa prière, on passera au commandement, et qu'on leur fera exécuter par force, ce qu'ils n'auront pas voulu faire de bonne grâce. Les Pères, qui n'avoient pas cent aspres ou liards à employer à ce rachat, et qui ne savoient où en trouver, avoient quelque pensée de résister au gouverneur; mais d'autre part, ils avoient sujet d'appréhender qu'on n'usast de main mise sur eux, vu que peu d'années auparavant, un prestre très-vertueux, faisant trop le rétif à payer quelques droits que l'on luy demandoit pour certains esclaves, un des principaux officiers avança qu'il le falloit brûler; et qu'il est certain que si ce prestre, sur quelques avis qu'il reçut, ne se fust caché, et qu'un autre de la douane ne l'eût protégé, il n'eût pas évité la peine du feu. Les Pères craignant donc que le refus de faire une nouvelle dépense ne ruine leurs affaires, se soumettent à la volonté du gouverneur, auquel ils représentent qu'attendu que leurs coffres sont vuides, il leur faut du temps pour trouver de l'argent. En même temps on leur envoye les deux esclaves, afin qu'ils les reçoivent, et ne diffèrent pas d'en faire le payement; le lendemain on les envoye quérir, afin que sans délay ils apportent ce qui est dû pour les deux derniers esclaves. Eux n'ayant trouvé de l'argent qu'avec peine, et à de gros intérêts, vont au logis du roy, font représenter au gouverneur, qui veut aussi en même temps les portes des deux, qu'ils sont très pauvres, qu'il ne reste plus d'argent, et qu'ils le prient de ne plus faire sur eux aucune exaction, et de leur relâcher les portes de ces deux, dont ils ne font le rachat que par contrainte. Il leur répond qu'il leur remet les portes de l'un des deux, mais qu'ils donnent sur l'heure ce qu'ils doivent, et qu'ils ne retardent pas à payer les portes de tous les esclaves, parce que la douane a besoin d'argent pour payer la solde aux officiers et aux soldats. Les Pères luy témoignèrent qu'ils prépareroient tout, et se retirèrent faisant une simple révérence,

parce qu'étant irrité contre eux, il dit tout haut qu'il n'agréoit pas que les papasses lui baisassent la main.

*Le départ des Pères est différé.* « Les Pères Rédempteurs ayant fait nouvelle revue de leurs chrétiens, apportent les dernières dispositions pour leur départ, ne pensant nullement à la défense qui va leur être faite dans le port d'Alger. Il y avoit quelques vaisseaux que l'on préparoit pour conduire en Levant; entr'autres, on en chargeoit un de quantité de fort riches marchandises, pour la conservation desquelles ceux d'Alger étoient fort intéressés. C'est pourquoi le gouverneur envoya faire défense à monsieur le consul et aux Pères, que l'on n'eût à partir durant quinze jours; et la raison de cette défense étant demandée en particulier au truchement, il répondit que le gouverneur étant renié, il devoit agir avec grande précaution; et que si consentant que les chrétiens sortissent, il arrivoit alors quelque attaque à ces vaisseaux, cela seroit imputé aux avis que les chrétiens partis d'Alger auroient donnés de la disposition de ces bâtimens aux aggresseurs; et que la folle-enchère de tout cela tomberoit sur la tête du gouverneur, lequel on maltraiteroit comme un conspirateur contre le païs, et comme étant d'intelligence avec les chrétiens dont il auroit conservé encore la foy dans son cœur.

» Les Pères firent grandes réflexions sur quantité d'inconvéniens qui naîtroient de ce retardement. Car premièrement il y avoit danger que durant ce délay les Turcs n'usassent, à leur ordinaire, de ruses et subtilités pour pervertir les chrétiens affranchis, et que quelqu'un des moins fermes et avisés ne tombât dans le piége. Secondement il y avoit sujet d'apprehender qu'un d'eux ne s'engageât dans quelque batterie contre les Mahométans, ou qu'après avoir trop bu, étant rencontré de nuit dans les rues, il ne fut mis de rechef à la chaîne. Troisièmement, c'étoit une grande dépense pour les Pères, qui avoient à nourrir pour long-temps, nonobstant leur disette, le grand nombre de ceux qu'ils avoient rachetés, outre plusieurs autres qu'ils avoient par charité reçus dans leur logis. Et de plus, comme l'on parloit souvent dans Alger des rencontres que les Turcs faisoient alors des vaisseaux françois, on pouvoit soupçonner que ce délay simulé étoit pour mieux couvrir le dessein que les Turcs avoient d'arrêter et de mettre à la chaîne tant les papasses, que ceux dont ils avoient payé la rançon. Et passant plus avant, ce retardement pouvoit être l'occasion de plus grand péril sur mer, d'autant que vers le mois de novembre, les vents sont fâcheux à la côte de Barbarie, et souvent ils y causent la perte de plusieurs bâtimens. Joint que supposé ce délay la barque n'arriveroit en France qu'en un temps où des gens mal vêtus, ennuyés des fatigues de la servitude, et des peines souffertes sur la mer, appéteroient bien plutôt aller goûter un peu de repos dans leurs familles, que de se transporter au cœur du royaume pour y faire quelques processions, suivant leur obligation.

» Mais à peine ont ils eu le loisir de digérer le déplaisir précédent, qu'un autre nouveau leur arrive. Ils avoient réglé certain différent entre quelques chrétiens, dont les uns étoient créanciers des autres; et le résultat étoit que les uns iroient en terre chrétienne chercher de quoy satisfaire les autres qui demeureroient en Alger. Cette composition ne s'étoit conclue que moyennant certaine somme d'argent assez considérable, que les Pères déboursèrent. Néanmoins, un des créanciers faussant sa parole, entra dans un tel excès de colère, et se transporta d'une telle furie, que les Pères jugeant qu'il alloit renier chrême et baptême, et prendre Mahomet pour son appuy et protecteur, ils prirent la résolution de le contenter à quelque prix que ce fust, même engageant leur propre liberté; et en effet, comme on ne prévoyoit pas que l'on pust emprunter à d'autres qu'à des juifs, il falloit se résoudre de demeurer en Alger pour la sûreté de la somme que l'on recevoit d'eux.

» A peine ce second pas si fâcheux fut-il franchi, qu'il s'en recontra un troisième, où il y avoit encore danger de broncher. Le gouverneur, chaque jour, faisoit dire aux Pères qu'il étoit pressé d'argent pour fournir la solde aux officiers et simples soldats, et que pour cette raison ils ne différassent pas de payer toutes les portes dont ils étoient chargés, lesquelles montoient à plus de trois mille écus. Lorsque les religieux eurent porté la plus grande partie de cette somme pour les portes de soixante chrétiens, le caïe, qui est le lieutenant du gouverneur, et les mansulagas occupés à compter l'argent, se plaignirent qu'on ne leur payoit pas leurs droits. D'après les usages reçus jusqu'alors, il ne leur étoit pas dû une obole; mais le gouverneur qui devoit trancher ce différend, n'osant choquer les siens, ordonna de payer ce que ces officiers prétendoient de droits pour chaque esclave.

» Voilà bien des embarras pour les Pères; mais ils n'étoient pas encore à la fin. Quelques esclaves, pour obtenir plus facilement leur rachat des Rédempteurs, leur avoient témoigné qu'il n'étoit question que de sortir d'affaire avec leurs patrons; mais que pour les droits des portes, ils ne seroient nullement à leur charge, ayant ou dans leur bourse, ou dans celles de leurs amis, de quoy les payer. On se rendit facile à les croire; néanmoins, quand ils furent sollicités de faire paroître les espèces destinées pour ce payement des portes, ils saignèrent du nez, alléguant que les affaires de leurs amis étoient changées, et qu'ils n'avoient plus la commodité de les assister; si bien qu'il falloit ou s'arrêter en Alger, ou que les Pères trouvassent de quoy accomplir ce payement.

» Tous ces emprunts, indispensables pour mettre la dernière main aux affaires imprévues de tant de personnes, selon le cours ordinaire des choses, demandoient que l'un des Pères demeurât en ôtage; et en d'autres temps ils n'auroient pas trouvé de l'argent à emprunter sans se donner eux-mêmes pour gage et pour caution. Mais en cette conjoncture, Dieu qui permit toutes ces difficultés eut la bonté de les applanir, voulant que des marchands de Marseille fissent offre aux Pères de leurs fonds, à condition d'être rembour-

sés dans un mois en France pour le principal et les intérêts de change maritime.

» Les Pères ayant donc reçu de la bourse de ces négocians françois de quoy subvenir à tous ces besoins inopinés, et ayant payé jusques au dernier aspre tout ce qu'ils devoient dans la ville d'Alger, amassèrent en diligence tout leur monde, afin que lorsqu'il faudroit paroître en la maison du roy et devant les chefs de la douane, personne ne fust absent. Le samedy 28 octobre (1662), l'un des Pères se rendit, avec le truchement, à l'Alcassave, où se tient le conseil, pour obtenir la permission de partir; l'autre fit exhortation aux rachetés, leur enseigna à voyager en bons chrétiens, leur recommanda d'avoir souvent recours à la prière, de souffrir avec patience les défauts du prochain, de s'entresoulager les uns les autres, et surtout de s'abstenir d'offenser Dieu. Après midy, il fallut finalement acquitter les debtes de ceux qui devoient partir, car sans cette satisfaction et acquit, les créanciers eussent pu les retenir dans la ville d'Alger.

*Départ d'Alger.* « Ce fut six semaines après leur descente au port d'Alger que les Pères eurent permission d'en sortir sur le midy; après que toutes les hardes et provisions furent embarquées, le truchement vint avertir que si l'on vouloit sortir ce jour là, il falloit aller en diligence à la maison du roy, où la compagnie de la douane étoit descendue. Tous les pauvres chrétiens attendoient avec impatience cette heure, comme les âmes du purgatoire en désirent la sortie, si bien qu'il ne fut besoin de les presser pour s'y rendre. Les Pères y trouvèrent à l'entrée de la cour un grand nombre de soldats, qui y étoient bien arrangés en haie d'un côté seul de la muraille; et jetant la vue plus loin, ils s'aperçurent que ceux qui composoient d'ordinaire la douane, savoir : l'Aga, 24 aiabaschis avec leur capot noir, et des adobaschis se tenant tous debout et les mains croisées l'une sur l'autre, paroissoient être dans l'attente de quelque événement.

» Le truchement s'approcha du gouverneur, tenant en main le catalogue des esclaves rachetés, et l'un des Pères ayant près de soy tous les esclaves, en tenoit aussi la liste, pour reconnoitre si le truchement n'en sautoit pas quelqu'un. A mesure qu'il les appeloit tout haut, on les faisoit passer devant le gouverneur et entre les deux rangs de toute l'assemblée, afin que chacun les pust considérer et découvrir s'il n'y avoit point de surprise. Cette cérémonie achevée, il s'éleva un grand bruit, toutes ces personnes parlant haut comme en grondant, et avec de la confusion; et certains adobaschis alloient, avec grande déférence, rapporter à l'aga les sentimens de la compagnie et leur conclusion.

» Tout ce murmure ne faisoit pressentir rien de bon aux Pères, qui appréhendoient que ce ne fust là un concert pour les arrêter avec leurs chrétiens rachetés. Alors le gouverneur appela le truchement, et luy donna ordre de faire entendre aux Pères que le conseil n'approuvoit pas que pour les deux esclaves récemment rachetés de la douane, ils ne payassent que les portes d'un seul, mais qu'il falloit sur le champ payer sans delay quarante et tant de piastres. Les Péres s'en voulurent défendre, mais ce fut en vain; de sorte qu'ils promirent de délivrer cette somme au truchement dans la barque. Alors le gouverneur leur fit témoigner que l'on désiroit qu'ils sortissent contens du païs, et que s'ils avoient reçu du déplaisir, et été maltraités de quelqu'un, ils pouvoient librement faire leurs plaintes, et qu'on leur rendroit bonne justice; les Pères les remercièrent de leur offre, et prirent congé du gouverneur, de son lieutenant, de l'aga et de toute la compagnie. Le truchement dit alors aux Péres, qu'après cet adieu il falloit promptement sortir de la ville par le plus court chemin qui conduit à la Marine, et qu'il était nécessaire de veiller sur les esclaves, parce que si quelqu'un s'écartoit il étoit en danger de demeurer en Alger. Ainsi les Pères ayant eu le matin un sauf-conduit (qui leur fut vendu bien cher), afin que les vaisseaux d'Alger ne pussent pas leur nuire, même après avoir touché terre chrétienne en quelque port, ils sortirent de la ville, et vinrent à la Marine, où il y avoit des bateaux préparés pour les passer dans la barque. Il y eut presse à qui entreroit des premiers; néantmoins tant les officiers turcs, que les Pères et les esclaves, passèrent sans danger.

» Le truchement fit la revue de tous ceux qui étoient officiers de la barque et de son équipage, et il les fit passer à un bout, afin qu'on les distinguât d'avec les autres. Ensuite le truchement et autres officiers ayant visité l'estive, de crainte qu'il ne s'y cachât quelque esclave, ils clouèrent les planches qui le ferment, afin que personne n'y entrât. Incontinent, il fit sortir de la barque tous les chrétiens qui étant descendus dans les bateaux remontoient à mesure que le truchement les nommoit.

» A peine eut-il achevé de parcourir son catalogue et fait rentrer tous les chrétiens, que voicy un officier, nommé le Comptador, ou fermier des entrées et sorties des marchandises, qui demande aux Pères un droit sur chaque esclave, prétendant qu'il luy soit dû. Les Pères protestent contre ces nouvelles extorsions; enfin après diverses contestes, il fut résolu que l'on iroit à la maison du roy pour faire régler ce différent : un des Pères y court en diligence avec ces officiers, que l'on déclara avoir raison et ne rien demander que justement. A son retour, on emprunta dans la barque, et on paya les sommes auxquelles on venoit d'être condamné.

» Alors le coucher du soleil approchant, on leva les voiles qui venoient d'être rendues au patron, et qui durant tout le séjour avoient, selon la coutume, été gardées dans les magasins de la ville.

*Retour en France.* « On entra bientôt en pleine mer, mais sans faire aucune avance notable, de sorte qu'après vingt-quatre heures on voyoit encore facilement la ville d'Alger, ce calme causant beaucoup d'appréhension à toute la troupe des chrétiens rachetés, qui sçavoient que d'ordinaire les barbares font les meilleures prises durant la bonace. Le temps de la seconde nuit ne fut pas beaucoup plus favorable; car, à la pointe du jour, on



Procession d'esclaves rachetés.

ne remarqua pas que l'on fût en une plus grande distance que de dix lieues de la ville d'Alger; mais on aperçut quatre puissans bâtimens, desquels on étoit éloigné environ de quatre ou cinq lieues, et qui sans doute, à la faveur d'un vent de terre, s'étoient avancés. Cette découverte intimida les passagers, et les Pères, ayant recours à la prière, ceux qui commandoient dans la barque jugèrent à propos que, pour éviter les approches des Mahométans, qui les auroient dévorés en un instant, il falloit se dégourdir les bras, et employer autant de rames qu'il s'en trouveroit, vu qu'il y avoit bon nombre de vogueurs. On ne vit jamais des gens de mer travailler avec plus de courage; si bien que cet effort dont on usa, servit à s'avancer et à prendre plus de vent; il est certain que ce jour on fit plus de chemin que le précédent, mais on ne perdoit pas de vue les quatre vaisseaux qui étoient le sujet de la crainte.

« La nuit, il s'éleva un vent de levant ou d'est, de sorte que le mercredy matin, premier jour de novembre, et feste de tous les saints, il parut que l'on récompensoit le temps perdu des deux jours précédens; mais la crainte devint plus grande qu'auparavant, d'autant qu'outre les quatre premiers vaisseaux, que l'on s'étoit persuadé être d'Alger, il en parut deux autres, qui selon le sentiment commun étoient de Tunis, et alloint en course vers les quartiers du détroit; ayant remarqué cette barque, qui n'étoit pas capable de leur résister, ils se mettoient en devoir de luy donner la chasse. L'appréhension dont on étoit justement saisi donna du courage aux plus vigoureux de la compagnie, qui commencérent à s'exercer tout de bon, et à donner avec la force des rames telle secousse à la barque, qu'étant poussée d'ailleurs d'un bon vent, elle sembloit voler. Les pirates, qui étoient dans l'un de ces vaisseaux de Tunis, ne perdoient pas, de prime abord, espérance de se rendre maîtres de la barque, et de mettre à la chaîne, et réduire à une honteuse servitude, tant les Pères Rédempteurs que les pauvres chrétiens, qui, après avoir supporté tant de coups, essuyé une si longue misère, et répandu tant de larmes, ne faisoient que de goûter la liberté depuis trois jours. Il y avoit donc des-

sein formé de part et d'autre : les Turcs désiroient approcher et donner l'attaque à ceux qu'ils reconnoissoient être les plus foibles ; les chrétiens ne s'épargnoient pas à fuir et à gagner le devant. Enfin Dieu donna l'avantage à tant de bonnes gens qui, l'espace de plusieurs années, avoient persévéré constans dans leur foy, nonobstant les violences des supposts de Mahomet ; si bien que la barque étant comme portée par les anges tutélaires de la mer, laissa bien loin après soy le vaisseau des corsaires qui, changeant de dessein, semblèrent reprendre leur course vers le détroit.

» Le lendemain, le temps fut inconstant, et il survint un météore nommé sielon (1), qui donna une grande appréhension à tous, mais spécialement à ceux qui le pouvoient discerner, et sçavoient par expérience les funestes accidens qu'il a coutume de produire. C'étoit un nuage fort épais et noir, en forme d'un demy arc-en-ciel, ou plutôt une colonne qui paroissoit de la grosseur de quinze à vingt pieds de diamètre; la longueur étoit vingt ou trente fois de plus grande étendue ; de l'un de ses bouts, elle sembloit toucher les nuées, et de l'autre la mer, d'où elle attiroit en l'air, à la manière d'une syringue, une très-grande quantité d'eau, et faisoit de gros bouillons ; puis se tenant quelque peu suspendue, elle tomboit peu à peu, tournoyant en façon de vis et de ligne spirale. Il arrive quelquefois que ce météore attrapant un navire par le mast, l'élève tant soit peu, et le submerge par l'abondance d'eau qui tombe dedans, en ayant parfois enlevé plus de cinq cents muids.

» Ce météore causa grande alarme, et les plus courageux eurent bientôt recours aux prières; il y a apparence que quelques-uns, fondés sur une expérience très-blâmable, usoient de superstition ; car ayant fiché sur du bois un couteau à manche noir, ils faisoient quelques signes de croix, et employoient certaines prières pour conjurer le sielon ; mais un des Pères Rédempteurs ne pouvant souffrir cette façon d'agir superstitieuse, prit à toute force le couteau, et par l'avis des mariniers, récitant tout haut l'*In principio*, qui est le commencement de l'évangile de saint Jean, on aperçut, un peu après, que ce météore s'éloignoit de la barque, et se dissipoit insensiblement ; il tomba pourtant incontinent après une petite pluye que l'on assuroit être un effet de ce météore. Quelques heures après on découvrit le païs de Catalogne ; et le vent ayant été favorable durant tout le jour et la nuit suivante, l'on arriva le lendemain matin qui étoit le vendredy, sur les huit ou neuf heures, au port de Barcelonne. »

Le retour de ces bons religieux en France ne présenta pas d'autre incident. Ils s'acheminèrent, par terre, de Barcelone à Marseille, avec leur touchante escorte de captifs rachetés, sans s'exposer à retomber dans les mains des corsaires, comme ils devaient le craindre en traversant le golfe du Lion ; car le sauf-conduit qu'ils avaient reçu des Algériens n'eût pas été respecté par les pirates de Salé, de Tunis, de Tetuan, et des autres ports barbaresques. Ces nations, se faisant un jeu des droits les plus sacrés de l'humanité, spéculaient ainsi sur les désastres de tant de familles, et sur l'incurie des gouvernemens européens ; leur marine était comme un immense réseau tendu sur les mers, et les navires des chrétiens qui les parcouraient devenaient leur proie, quels que fussent les motifs de leur voyage, leur origine ou leur destination.

Aussi, quelle admiration ne doit-on pas avoir pour les ordres religieux qui s'étaient voués au rachat des esclaves! quelle ingénieuse charité! eux seuls apportaient quelque soulagement à leurs maux, les affermissaient dans le danger de perdre la foi, et payaient leur rançon quand leurs familles étaient sans ressources. C'était surtout à leur retour de Barbarie qu'ils recueillaient les plus abondantes aumônes. Les statuts de leurs congrégations les obligeaient à faire de nombreuses processions dans toutes les villes, afin de stimuler la générosité des âmes compatissantes. Les captifs y paraissaient avec leurs longues barbes, blanchies dans l'esclavage, et qu'il leur était défendu de couper. Quelques-uns portaient aussi les tronçons de chaînes qu'ils avaient rapportés des bagnes, des massues qui figuraient les instrumens des supplices qu'ils avaient endurés. Ce lugubre spectacle, remuait tous les spectateurs, aussi bien que le port majestueux des Pères, et c'étaient de merveilleuses occasions pour recueillir les sommes destinées à opérer de nouveaux rachats.

## XIII.

### SAINT VINCENT DE PAUL A TUNIS.

Nous ne saurions mieux terminer les détails relatifs à l'esclavage des Chrétiens, qu'en donnant le récit de la captivité de saint Vincent de Paul dans ces tristes repaires. Cet apôtre de l'humanité raconte lui-même dans une de ses plus intéressantes lettres à M. Commet, qu'en se rendant de Marseille à Narbonne (1606) pour quelque œuvre pie, le navire qui le portait fut chassé dans le golfe du Lion par trois brigantins barbaresques qui s'en emparèrent après une vive défense. « Les premiers éclats de leur rage, dit-il, furent de hâcher notre pilote en mille pièces pour avoir pendu un des principaux des leurs, outre quatre ou cinq forçats que les nôtres tuèrent; cela fait ils nous enchaînèrent, et après nous avoir grossièrement pansés, ils poursuivirent leur pointe, faisant mille voleries, donnant néanmoins liberté à ceux qui se rendoient sans combattre, après les avoir volés; et enfin chargés de marchandises au bout de sept ou huit jours, ils prirent la route de Barbarie, tanière et spélonque de voleurs sans aveu du Grand-Turc, où, étant arrivés, ils nous exposèrent en vente, avec un procès-verbal de notre capture, qu'ils disoient avoir été faite dans un navire espagnol, parce que, sans ce mensonge, nous aurions été délivrés par le consul que le roy tient en ce lieu-là pour rendre libre le commerce

(1) Une trombe.

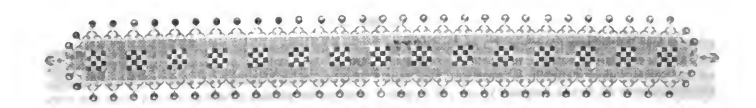


Saint Vincent de Paul.

aux François. Leur procédure à notre vente fut qu'après qu'ils nous eurent dépouillés, ils nous donnèrent à chacun une paire de caleçons, un hoqueton de lin avec un bonnet, et nous promenèrent par la ville de Tunis où ils étoient venus expressément pour nous vendre. Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville, la chaîne au col, ils nous amenèrent au bâteau afin que les marchands vinssent voir qui pouvoit bien manger et qui non, et pour montrer que nos plaies n'étoient point mortelles; cela fait, ils nous ramenèrent à la place, où les marchands nous vinrent visiter, tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents, palpant nos côtes et sondant nos plaies, et nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter pour voir la force d'un chacun, et mille autres sortes de brutalités. Je fus vendu à un pêcheur qui fut contraint de se défaire bientôt de moi, pour n'avoir rien de si contraire que la mer; et depuis, par le pêcheur, à un vieillard, médecin spagirique, souverain tireur de quintessences, homme fort humain et traitable, lequel, à ce qu'il me disoit, avoit travaillé l'espace de cinquante ans à la recherche de la pierre philosophale. Il m'aimoit fort, et se plaisoit de me discourir de l'alchymie, et puis de sa loy, à laquelle il faisoit tous ses efforts de m'attirer, me promettant force richesses et tout son savoir. Dieu opéra toujours en moi une croyance de délivrance, par les assidues prières que je lui faisois, et à la Vierge Marie, par la seule intercession de laquelle je crois fermement avoir été délivré. L'espérance donc, et la ferme croyance que j'avois de vous revoir, me fit être plus attentif à m'instruire du moyen de guérir de la gravelle, en quoy je lui voyois journellemen faire des merveilles; ce qu'il m'enseigna, et même me fit préparer et administrer les ingrédiens.... Je fus donc avec ce vieillard depuis le mois de septembre 1605 jusqu'au mois d'août 1606, qu'il fut pris et mené au Grand Sultan, pour travailler pour lui, mais en vain, car il mourut de regret par les chemins. Il me laissa à un sien neveu, vrai antropomorphite, qui me revendit bientôt après la mort de son oncle, parce qu'il ouït dire comme M. de Brèves, ambassadeur pour le roy en Turquie, venoit avec bonnes expresses patentes du Grand-Turc, pour re-

couvrer tous les esclaves Chrétiens. Un rénégat de Nice en Savoie, ennemi de nature, m'acheta et m'emmena en son temat (ainsi s'appelle le bien que l'on tient comme métayer du Grand-Seigneur), car, là le peuple n'a rien, tout est au Sultan; le temat de celui-ci étoit dans la montagne, où le païs est extrêmement chaud et désert. L'une des trois femmes qu'il avoit étoit Grecque chrétienne, mais schismatique; une autre étoit Turque, qui servit d'instrument à l'immense miséricorde de Dieu, pour retirer son mari de l'apostasie, et le remettre au giron de l'Eglise, et me délivrer de mon esclavage. Curieuse qu'elle étoit de sçavoir notre façon de vivre, elle me venoit voir tous les jours aux champs, où je fossoyois, et un jour elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu. Le ressouvenir du *Quomodo santabimus in terrâ alienâ* des enfans d'Israël captifs en Babylone, me fit commencer, la larme à l'œil, le Psaume *Super flumina Babylonis*, et puis le *Salve Regina* et plusieurs autres choses, en quoy elle prenoit tant de plaisir que c'étoit merveille. Elle ne manqua pas de dire à son mari, le soir, qu'il avoit eu tort de quitter sa religion, qu'elle estimoit extrêmement bonne pour un récit que je lui avois fait de notre Dieu, et quelques louanges que j'avois chantées en sa présence : en quoy elle disoit avoir ressenti un tel plaisir, qu'elle ne croyoit point que le Paradis de ses pères, et celui qu'elle espéroit, fust si glorieux, ni accompagné de tant de joye, que le contentement qu'elle avoit ressenti pendant que je louois mon Dieu; concluant qu'il y avoit en cela quelque merveille. Cette femme, comme un autre Caïphe, ou comme l'ânesse de Balaam, fit tant par ses discours, que son mari me dit dès le lendemain qu'il ne tenoit qu'à une commodité que nous ne nous sauvassions en France; mais qu'il y donnerait tel remède que dans peu de jours Dieu en seroit loué. Ce peu de jours dura dix mois qu'il m'entretint en cette espérance, au bout desquels nous nous sauvâmes avec un petit esquif, et nous nous rendîmes le 18 juin à Aigues-Mortes, et tôt après en Avignon, où M. le vice-légat reçut publiquement le rénégat avec la larme à l'œil et le sanglot au cœur, dans l'église de Saint-Pierre, à l'honneur de Dieu et édification des assistans. »





# TROISIÈME PÉRIODE TURQUE.

CARACTÈRE DE CETTE PÉRIODE. — EXPÉDITION DE MONTEMAR. — ÉLECTION ET MASSACRE DE CINQ DEYS. — EXPÉDITION DES DANOIS. — EXPÉDITION DU GÉNÉRAL O'REILLY. — LES ESPAGNOLS ÉVACUENT ORAN. — RUPTURE ENTRE LA FRANCE ET ALGER. — TRAITÉ DE PAIX. — ÉVÉNEMENS DIVERS. — GUERRE AVEC LES ÉTATS-UNIS. — EXPÉDITION DE LORD EXMOUTH. — LE DEY A LA CASBAH.

## I.

### CARACTÈRE DE CETTE PÉRIODE.

Si l'on a suivi avec attention les rapports survenus entre Alger et Constantinople, et les efforts toujours persistans de l'autorité locale pour s'affranchir de la suprématie du sultan, on restera convaincu que désormais le rôle des deys devait consister à ne rendre que de stériles honneurs à la Sublime Porte, et à ne plus considérer ses ordres que comme des invitations officieuses, lorsque leur intérêt les porterait à y résister. Le divan avait fait une concession immense en permettant que les dignités de pacha et de dey fussent cumulées sur la tête d'Ali I[er]. C'était lui donner la plénitude de l'autorité souveraine, puisqu'il réunissait, au commandement des armées, le pouvoir administratif, celui de représenter le sultan, de rendre la justice, d'assembler le divan, de traiter avec les souverains. Si Ali eût failli dans l'exercice de ses fonctions, c'en était fait peut-être de l'indépendance d'Alger, et la Porte eût ressaisi ses droits; mais son règne eut cela de merveilleux, qu'après avoir été sanguinaire et despotique au début, il s'adoucit et se régla sur l'équité, lorsqu'il eut été sanctionné par l'acquiescement du sultan; et l'on ne put trouver ainsi aucun prétexte pour réformer l'ordre de choses qu'on venait d'inaugurer.

Cette marche ascendante du pouvoir algérien est facile à constater, et est le principe même de la division de son histoire en trois périodes. Dans la première, le pacha est le représentant absolu du grand seigneur; il

est nommé par lui : c'est un vice-roi chargé de faire exécuter ses ordres. Dans la seconde, ses fonctions sont purement honorifiques ; une puissance rivale, celle des deys, s'est élevée. Celle-ci, née de l'élection militaire, administre l'intérieur, dispose des emplois, et empiète, avec audace et tenacité, sur toutes les attributions du pacha. Enfin, dans la troisième période, la Porte n'a plus de représentant direct à Alger, ou plutôt c'est le dey lui-même qui s'impose comme pacha. Il ne rend plus qu'un vain hommage au sultan, lors de son avènement : des présens sans importance, des protestations de dévouement obséquieuses, un accueil plein de déférence pour ses envoyés ; mais en réalité une indépendance absolue, et le droit de traiter avec les ministres de la Porte, comme de puissance à puissance.

Une seule chose était imposée au divan dans l'élection du dey : c'est que son choix ne pouvait porter que sur un Turc. Les Maures et les Arabes, les Koulouglis même, quoique fils de Turcs, nés à Alger, en étaient exclus. Jusqu'alors on avait quelquefois dérogé à ce principe en faveur de quelques rénégats, comme Mezzomorto et Schaaban I, ou pour des Arabes que l'influence de la Porte soutenait, et qui étaient d'ailleurs enrôlés dans la milice ; mais lorsqu'il n'y eut plus de pacha pour représenter le sultan, le choix des janissaires ne s'égara plus sur des étrangers, et cet usage passa tellement dans les mœurs, qu'il finit par avoir force de loi.

Quoique sorti de la milice, le dey était souvent victime de la fureur ou des caprices des partis qui la divisaient, et rarement ils finirent d'une mort naturelle. Le souvenir de tant d'exécutions sanglantes les porta enfin à lutter contre leur turbulence, et à s'affranchir de cette tutelle dangereuse. On a déjà vu qu'Ali Ier sacrifia dix-sept cents têtes à sa sécurité, dans les premiers mois de son règne ; plusieurs de ses successeurs usèrent de la même énergie, jusqu'à ce qu'enfin ils eurent porté leur domicile dans la Casbah, et qu'ils s'y furent fortifiés. Leurs efforts durent donc tendre désormais à se rendre indépendans des janissaires, comme leurs prédécesseurs avaient renversé le pouvoir des pachas.

La Porte, qui avait investi Ali Ier de l'autorité suprême, accueillit avec la même faveur l'élection de Mohammed IIe, son successeur (1718), et dès-lors on peut dire que la séparation des deux états fut consommée. Voici, du reste, à quelle circonstance singulière ce pacha dût son élévation.

Mohammed avait été recruté dans un village de Caramanie où il avait pris naissance. Il fut conduit fort jeune à Alger, et il se comporta, dans le service militaire, de façon à mériter les éloges de ses supérieurs, et la considération de ses camarades. Naturellement froid et sans passions, il employait, à la réflexion et à l'étude du Koran, les momens que les hommes de son âge donnaient aux plaisirs. Il avait un goût décidé pour la vie paisible et sédentaire ; aussi, de très-bonne heure, il quitta la caserne pour prendre une petite boutique, afin de pouvoir se livrer sans contrainte à son penchant. Vivant de peu, et couchant sur la dure, le jeune Mohammed vendait des souliers, et gagnait assez pour ses besoins modérés ; il avait borné son ambition à pouvoir les satisfaire, et chaque jour il voyait ses désirs remplis, lorsqu'un beau matin un *chaoux* vint le chercher de la part du dey. Quel étonnement pour ce pauvre cordonnier qui pensait n'être pas connu du chef suprême de l'état. Il fallait se rendre à cette invitation, il obéit. Mais à quelles réflexions ne se livra-t-il pas dans le chemin ! Qu'ai-je fait ? se disait-il à lui-même ; que me veut-on ? pourquoi notre gracieux souverain appelle-t-il à lui le pauvre Mohammed ? A ces perplexités devait succéder un grand étonnement ; car sitôt qu'il fut en présence du dey, et qu'il lui eut baisé la main, celui-ci le renvoya sans mot dire : on s'était trompé. Pour comprendre cette aventure, il faut savoir que la place de *khodja*, écrivain, ou capitaine des gardes, était vacante, et que le dey avait ordonné au chaoux d'aller chercher, pour remplacer celui qui la quittait, un nommé Mohammed-le-Roux, qui demeurait dans une petite boutique. Or, notre homme, se nommait Mohammed, il avait une petite boutique, et, pour compléter sa ressemblance avec l'homme demandé, il avait le poil roux. C'est surtout dans les gouvernemens despotiques que la fortune étonne par la bizarrerie de ses caprices. Comme Mohammed tournait humblement le dos pour regagner son modeste asile, le dey fit réflexion, et dit : « *Kischmet* : cela est écrit. Dieu a per-
» mis que cet homme eût assez de ressemblance avec
» celui que j'avais demandé, pour que le chaoux se
» soit trompé. Peut-être a-t-il quelque dessein sur lui.
» Que Dieu le bénisse, et qu'il prospère ! Qu'on l'ins-
» talle dans la place que j'avais destinée à ce Moham-
» med-le-Roux, qui n'est pourtant pas lui, et qu'il
» vive heureux ! »

C'est ainsi que Mohammed II commença sa fortune. De cette place, il passa à celle de khazenadji, d'où il sortit pour régner à la satisfaction de tous, et sans effusion de sang, ce qui ne s'était peut-être jamais vu.

Ce pauvre cordonnier, à l'âge de soixante ans, porta sur le trône des vertus et des qualités dont s'honoreraient les plus grands rois. Il était sage par tempérament, humain, prudent, réfléchi ; il se possédait bien, parlait peu et avec beaucoup de douceur ; il était aussi juste que possible envers les hommes qu'il commandait ; laborieux, sobre et zélé disciple de Mahomet. Voilà ses qualités dominantes qui firent pardonner en lui quelques défauts, et qui justifièrent le choix du divan, quand on le donna pour successeur à Ali Ier.

Peu de temps après son avènement, Mohammed eut occasion de témoigner à la Porte que les hommages pleins de respect qu'on rendait aux firmans du Grand-Seigneur, n'enchaînaient nullement son indépendance, et que l'intérêt de la régence serait sa seule règle de conduite pour l'avenir.

La guerre avait été déclarée à la Hollande (1719), par une décision solennelle du divan, que nous avons fait connaître (page 175). Déjà plusieurs navires, richement chargés, avaient été capturés, et les Hollandais voyaient avec effroi que les corsaires, alléchés par les premiers gains, refuseraient tout accommodement,

afin de faire durer long-temps un état de choses qui leur était si profitable. Ils s'adressèrent au sultan pour obtenir de lui un ordre formel, adressé aux Algériens, d'avoir à cesser toute hostilité contre leur commerce, et ils obtinrent, en effet, à force de présens, qu'un Capidji-Bachi serait envoyé à Alger pour notifier au pacha les volontés de Sa Hautesse. Rien ne saurait donner une idée des honneurs extraordinaires qui furent rendus à ce personnage et au message du sultan : salves d'artillerie, assemblée du divan, réception solennelle au palais en présence de tous les fonctionnaires de la régence, revêtus des insignes de leur dignité, génuflexions, baisement des mains, tout fut prodigué pour exprimer le profond respect qu'on portait au glorieux firman ; mais en réalité on n'en tint aucun compte, et quand le Capidji-Bachi s'en fut retourné, la course fut maintenue contre les Hollandais, jusqu'à ce qu'ils eussent acheté la paix par des présens et un fort tribut.

Mohammed mourut assassiné, le 18 mai 1724, et laissa le trône à Abdy, aga des spahis, qui y passa sans laisser de souvenirs.

## II.

### EXPÉDITION DE MONTEMAR.



LI II succéda à Abdy (1730) dans ce poste si redouté et si glissant. Son règne ne fut troublé dans Alger par aucune de ces catastrophes sanglantes si communes dans un état despotique, et il serait passé inaperçu, si l'Espagne n'eût profité de cette fausse sécurité pour reprendre Oran.

Les Turcs attachaient une grande valeur à cette conquête, et ils avaient pris de grandes mesures pour s'y fortifier et la mettre à l'abri d'un coup de main. Le bey de la province de l'ouest y avait rassemblé de nombreuses troupes : quinze mille Maures, deux mille Koulouglis, quinze cents Turcs y formaient une garnison permanente qui semblait devoir résister longtemps ; et dans un rayon de quelques lieues, les tribus les plus belliqueuses de la régence étaient prêtes à se lever au premier signal d'alarme qui serait donné. Mais l'Espagne ressentait trop vivement la honte de son expulsion pour ne point renouveler ses tentatives sur cette place. Son commerce était beaucoup plus inquiété depuis qu'elle avait perdu ce poste d'où elle pouvait surveiller toutes les côtes barbaresques. Lorsqu'elle fut enfin délivrée des guerres et des intrigues de la succession, elle avisa aux moyens de réparer ses anciennes pertes. En 1732, une armée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de trois mille chevaux vint débarquer dans la baie du cap Falcon, et marcha sur Oran. Le comte de Montemar commandait ces forces. Elles étaient trop imposantes pour que les indigènes pussent faire une résistance sérieuse. Les Maures firent quelques vaines démonstrations pour s'opposer au débarquement, mais ils furent bientôt dissipés par l'artillerie des vaisseaux qui les foudroyait. Les Espagnols, enhardis par ce premier avantage, marchèrent avec résolution sur Oran. Ils le trouvèrent abandonné. Les habitans, les Turcs eux-mêmes, effrayés d'une attaque si vive, avaient pris la fuite, et le bey s'était retiré à Mostaganem.

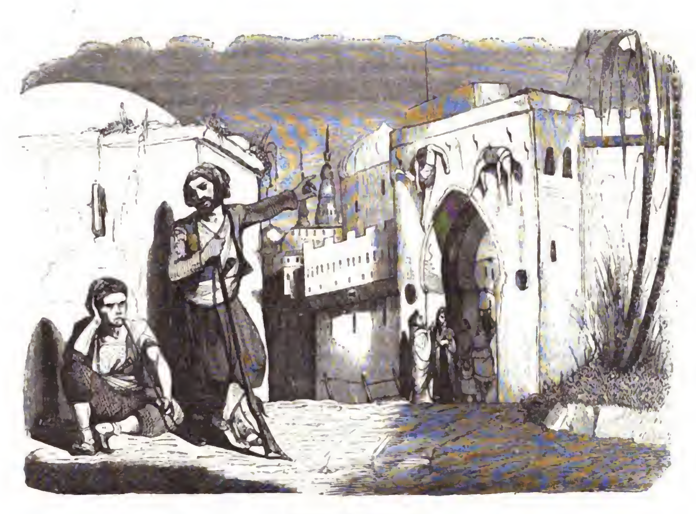
Ali II accourut, à marches forcées, avec toutes les troupes qu'il put rassembler dans Alger, afin de reprendre Oran, ou du moins afin d'empêcher l'ennemi de pousser plus avant ses conquêtes. Il n'arriva que pour être témoin de la prise de Mers-el-Kébir qui se rendit après une faible résistance. Altéré par ce nouvel échec, il n'osa reprendre le chemin de sa capitale où il aurait indubitablement payé de sa tête le désastre qu'il venait de subir : il se sauva dans le Maroc, avec sa famille et ses trésors, dont il ne s'était point séparé.

## III.

### ÉLECTION ET MASSACRE DE CINQ DEYS.

IBRAHIM II fut élu le 25 août 1732, et conserva le pouvoir jusqu'au mois de février 1748.

Plusieurs factions divisaient alors la milice, et les habitans, qui d'ordinaire s'abstenaient de participer à ces luttes, entraînés cette fois par l'effervescence des haines, avaient pris les armes pour soutenir l'ambition, ou plutôt pour perpétuer les rivalités des chefs. L'intrigue s'était changée en un combat acharné, et les rues d'Alger ruisselèrent de sang. Le palais fut envahi plusieurs fois, pris et perdu par les janissaires, par les marins, par les Maures qui avaient tous de leur côté un prétendant à élever. Il suffisait que ce prétendant arrivât au fauteuil doré et fît tirer le canon en signe de sa prise en possession, il était immédiatement reconnu pour Dey ; mais si le poignard d'un traître l'atteignait sur ce siége trempé de sang, la lutte recommençait avec ivresse, avec fureur, se propageait du palais dans les casernes, des casernes dans la rue, et sollicitait de nouvelles victimes. Cinq fois dans la même journée le canon annonça l'élection d'un nouveau souverain, et cinq fois son cadavre jeté sur les dalles, foulé aux pieds, traîné sur les places publiques, appelait de nouvelles vengeances et laissait le champ libre au massacre. Le dernier qui succomba dans cette lutte effrénée périt du supplice des criminels, et fut lancé sur les fatals crochets de la porte Bab-Azoun. Arraché de son siége à l'instant où le baisement des mains allait commencer, il fut enlevé par un groupe de Janissaires et cloué à l'horrible pointe qui le perça de part en part. Son agonie qui dura plus de deux heures remplit de stupeur tous les partis, même ses ennemis personnels. Les plus faibles finirent enfin par se coaliser et par imposer leur volonté aux autres. Le peuple effrayé s'était renfermé dans les mosquées, dans l'intérieur des maisons, et nul n'osait se hasarder dans les rues où le pied glissait dans le sang. Alors les chefs convinrent de laisser au sort le choix du nouveau pacha. Ils se transportèrent au vestibule de la grande Mosquée résolus à nommer le premier qui en sortirait. Ce fut un pauvre cordonnier, qui refusa d'abord avec obstination



Supplice des crochets.

l'honneur dangereux qu'on voulait lui faire; il protesta de son incapacité, demandant humblement qu'on le laissât retourner à son échoppe. Mais ses paroles ne furent point écoutées. On le conduisit dans le palais, on le revêtit du caftan d'honneur et les hérauts le proclamèrent dans toute la ville.

On dit que la position éminente dans laquelle il se trouva placé d'une façon si imprévue développa chez cet homme une capacité qu'il ignorait lui-même : il gouverna avec fermeté et sagesse et fut un des meilleurs Deys qu'Alger ait eus. Un des premiers soins de son administration fut d'élever cinq tombeaux aux cinq personnages qui avaient été successivement élus lors de cette sanglante révolution ; par là il se concilia l'estime de tous les partis qui avaient perdu leurs chefs dans cette fatale journée. On voit encore ces monumens hors de la porte Bab-el-Oued : ce sont cinq grosses tours octogones en partie ruinées, construites en briques, et sur les faces desquelles il reste encore quelques-uns des carreaux de fayence qui les décoraient.

Mohammed II occupa le trône (1748) après Ibrahim, et fut assassiné après six ans de règne par quelques rénégats Albanais.

Ali III lui succéda (1754), et gouverna assez paisiblement jusqu'en 1766.

## IV.

### EXPÉDITION DES DANOIS.

Mohammed III succéda à Ali III (1766), et releva par ses éclatantes qualités la fortune d'Alger, qu'un long calme et la faiblesse des derniers Deys avaient déprimée.

Trop prudent pour oser s'attaquer aux grandes puissances, il fit tomber sur les nations du second ordre l'effet de ses calculs intéressés. Il signifia à la Hollande, à la Suède, au Danemark, aux Républiques italiennes qu'elles eussent à lui payer régulièrement, et tous les deux ans, certains tributs qui ne leur étaient imposés qu'à l'avènement des nou-

veaux deys. C'était pour mettre de l'ordre dans ses finances, et savoir sur quoi compter. La contribution du Danemarck fut fixée à cinq mille piastres, ce qui parut exorbitant au consul de cette nation, car le commerce des Danois dans la Méditerranée était presque nul. Il résista long-temps avec fermeté, mais enfin entraîné par l'exemple des autres, qui se soumirent, il crut qu'il suffirait à son gouvernement de faire au Dey, pour le moment, de riches présens qui calmeraient sa mauvaise humeur. Mais ce n'était pas la pensée du corsaire; il n'attendit pas que ces dons fussent arrivés, et il déclara brusquement la guerre.

Une escadre munie de bombardes fut dirigée contre Alger par la cour de Copenhague. On se promettait un magnifique effet de ce déploiement de forces, et l'on espérait renouveler les effets terribles du bombardement de Duquesne. Mais les Algériens avaient ajouté de nombreuses batteries à celles qui existaient un siècle auparavant, et comme ils s'attendaient à cette expédition ils en construisirent une nouvelle très-redoutable, à fleur d'eau, qui balayait les abords du port à une grande distance. Les évolutions des vaisseaux Danois n'inspirèrent que du mépris, quand on vit que leurs bombes n'arrivaient pas jusqu'au Môle, et l'on ne daigna pas même leur envoyer un seul coup de canon.

Après quelques jours d'observation, Mohammed craignant que cette attaque infructueuse ne se changeât en blocus, ce qui aurait ruiné sa piraterie, se décida à prendre l'offensive, et fit construire à la hâte des radeaux assez forts pour porter de l'artillerie, afin de prendre les vaisseaux ennemis par les flancs. Mais la flotte s'éloigna au premier vent favorable et disparut. Bientôt le Danemark fut obligé d'acheter la paix au prix de cent mille écus et de deux navires chargés de munitions de guerre; et les Algériens, fiers de leur triomphe facile, composèrent un chant national où ils exaltèrent leur bravoure et la honte de leurs ennemis.

## V.

### EXPÉDITION DU GÉNÉRAL O'REILLY.

La paix dont l'Espagne jouissait depuis un demi-siècle, avait rendu disponibles les forces les plus actives de la nation, et le gouvernement de Charles III songeait sérieusement à donner un essor à cette ardeur qui bouillonnait dans les âmes. Tous les yeux étaient tournés vers l'Afrique, cette antique ennemie de la Péninsule, et le succès de la dernière expédition dirigée contre Oran était d'un heureux augure pour les conquêtes nouvelles qu'on voudrait entreprendre sur cette terre. Une subite agression des Maures contre le Penon de Vélez fournit sur ces entrefaites au ministre Grimaldi un prétexte selon ses vues. Il profita du ressentiment national soulevé par cet incident, pour tenter le coup qu'il méditait.

Ce fut contre Alger que se porta la colère du cabinet de Madrid. Une expédition fut résolue (1775) contre cette ville insolente, principal foyer des corsaires. Les troupes les plus aguerries et un matériel immense de marine et d'artillerie furent réunis à Carthagène pour cet objet. Jamais armée navale plus brillante n'était sortie des ports d'Espagne depuis le siècle de Charles-Quint et de Philippe II. Dix-huit mille deux cents hommes d'infanterie, huit cent vingt cavaliers, deux cent quarante dragons, trois mille trois cent quarante marins, formant ensemble vingt-deux mille deux cent soixante hommes, élite des forces de terre et de mer, étaient portés par une flotte de trois cent quarante bâtimens de transport, qu'accompagnaient et protégeaient quarante-quatre vaisseaux de guerre. Plus de cent bouches à feu de campagne et de siège, quatre mille mulets pour le service de l'artillerie; une grande quantité de munitions de guerre et de bouche, d'immenses approvisionnemens et matériaux de tout genre, complétaient cet armement. Le commandement en chef de l'expédition fut donné au généra O'Reilly et la direction de la flotte à l'amiral Castéjon.

O'Reilly était un officier de fortune Irlandais. Après avoir servi plusieurs années en Autriche, il était passé dans l'armée française et s'y était distingué assez sous le maréchal de Broglie pour s'en faire un titre de recommandation auprès du roi d'Espagne qui le nomma colonel. Son importance s'accrut à l'avénement de Grimaldi, principal ministre de Charles III, dont il était l'ami intime depuis long-temps : c'est à cette faveur qu'il avait dû le commandement de la nouvelle expédition. La responsabilité dût en rester à tous les deux.

Le 22 juin 1775, tous les préparatifs étant terminés, le canon du départ fit retentir les montagnes qui ceignent le port de Carthagène, et l'imposante *Armada* mit à la voile aux acclamations de la ville assemblée.

La traversée dura une semaine, et tout ce temps fut consumé en discussions, souvent fort vives, entre le général en chef et ses officiers. Il y avait désaccord entr'eux sur presque tous les points capitaux de l'entreprise, et l'anarchie régnait au sein du conseil. Le principal antagoniste d'O'Reilly était le marquis de La Romana, homme impétueux et altier, qui était major général de l'armée et qui censurait avec aigreur toutes les mesures du commandant.

La première division de la flotte parut à la vue d'Alger le 30 juin. Elle comprenait cent quatre-vingts bâtimens de transport, trois vaisseaux, huit frégates et quatre chebecs. Le reste arriva le 1er juillet. Il faisait un temps magnifique. Tous ces vaisseaux, rangés dans le meilleur ordre, étalèrent en arrivant tout ce qu'ils avaient de pavillons et de flammes. Le coup d'œil était superbe, mais peu propre à intimider les Algériens qui professaient un souverain mépris pour la plupart des nations d'Europe. Le Dey, homme de sens, jugea de la suite par ces premières évolutions, qui n'étaient qu'une vaine parade. Il ne craignit pas d'avancer que ce ne serait qu'une *espagnolade*, mot que les barbaresques appliquent de prédilection à toute entreprise dont la fin ne répond ni à la grandeur ni à la pompe des préparatifs.

La flotte jeta l'ancre dans la baie d'Alger, et prit position de manière à battre la rive orientale de l'Arrach, qui coule à l'est de la ville. De la mer on aperçut bientôt un camp étendu sur la rive, et des groupes de cavaliers qui caracolaient en vue des vaisseaux. Les Maures paraissaient si peu alarmés, qu'au coucher du soleil ils tirèrent des salves de mousquetterie en signe de réjouissance. L'ordre du débarquement fut donné, puis retiré, parce que la nuit devenait orageuse et que le vent portait contre terre.

Une semaine entière se passa dans une complète inaction. Le conseil de guerre se rassemblait tous les jours, et le temps se perdait en discussions vaines et en âcre polémique. La Romana trouva encore là l'occasion de faire éclater son insubordination, et il se fit souvent rappeler à l'ordre par le général. Ces temporisations imprudentes compromirent le succès de l'entreprise. Les Maures prirent pour de la peur ces délais intempestifs; le sentiment de leur supériorité et de leur force ne fit que s'exalter davantage, et ils devinrent téméraires jusqu'à l'insolence. Ce long retard avait encore cela d'impolitique, qu'il permettait à l'ennemi de se reconnaître et de prendre à son aise toutes les mesures défensives qu'un prompt débarquement et une exécution rapide eussent prévenus.

Le sixième jour après leur arrivée, les Espagnols voulant prouver qu'ils étaient venus dans l'intention de se battre, détachèrent le vaisseau *le Saint-Joseph*, pour aller détruire la batterie la plus voisine du lieu où il avait été décidé que s'effectuerait leur débarquement. Ce vaisseau tira quatre heures de suite sans toucher son point de mire; et toutefois les boulets atteignaient bien au-delà. Cependant la batterie était si délabrée et si dépourvue de toutes munitions, que ce ne fut que long-temps après les premières volées du vaisseau qu'on la crut en état d'agir. Au premier coup, la terrasse s'écroula par l'effet de l'explosion, et canons et artilleurs disparurent en même temps. Le commandeur du *Saint-Joseph*, voyant que la fortune secondait si bien ses efforts, redoubla d'ardeur aussitôt, et tonna pour achever l'œuvre du temps et de la négligence. Mais les Algériens réparèrent tranquillement leur batterie sous le feu de leur ennemi, qui fut obligé de se retirer vers quatre heures du soir, après avoir beaucoup souffert.

Enfin les dernières instructions furent distribuées à l'armée; elles renfermaient, sur la manière de combattre des Maures et sur la tactique à leur opposer, des idées tellement précises et si mal suivies, que les adversaires d'O'Reilly répandirent dans la suite que ces intructions avaient été données après l'événement.

La méthode des Maures, disaient-elles, est de feindre une violente attaque et de fuir en désordre à la première résistance, afin d'attirer l'ennemi dans des embuscades. Il était en conséquence recommandé aux troupes de ne point rompre leurs lignes et d'aller toujours d'ensemble. L'armée une fois réunie, devait marcher en colonne serrée et sur six hommes de profondeur, dans le double but d'occuper peu d'espace et d'opposer une masse solide à la cavalerie maure. Chaque bataillon devait se pourvoir de deux cents outils de pionniers et de deux cents sacs de terre, afin de pouvoir élever sur le champ des redoutes propres à placer l'artillerie de campagne et à protéger le débarquement de la cavalerie. On devait avant tout s'emparer de quelque hauteur d'où l'on commanderait la place avec avantage.

Le 8, en effet, une forte division débarqua sans opposition, à deux heures du matin, entre l'embouchure de l'Arrach et le septième des fortins construits dans toute la longueur de la rade. Les Algériens étaient dans la plus complète sécurité, et bien éloignés de soupçonner tant de hardiesse à leurs adversaires; aussi l'étonnement fut-il grand lorsque le soleil, en se levant, leur découvrit dix ou douze mille hommes rangés en bon ordre sur le rivage, à quatre milles de la ville. Il se passa bien du temps avant de se déterminer à agir et à repousser les assaillans. Les Espagnols pouvaient employer ce délai, d'un prix inestimable, à former des retranchemens, et surtout à s'emparer d'une batterie voisine qui les maltraita fort; ils pouvaient mieux choisir leur terrain d'opération qui avait été déterminé avec une maladresse et une ignorance des lieux inconcevables. Mais ils négligèrent les premiers soins dont s'occupe toute armée d'invasion.

Le débarquement se continua en présence de quatre-vingt mille barbaresques, dont les deux tiers de cavalerie sous les ordres du bey de Constantine. Les Turcs étaient demeurés pour la défense de la place; aucun ne parut pour disputer le rivage. A mesure que les troupes touchaient le sol, elles se formaient, suivant les instructions reçues la veille, en colonne compacte. On a vu que ces instructions recommandaient avant tout l'ensemble, enjoignant aux troupes débarquées les premières, d'attendre les autres avant de faire aucun mouvement. L'infraction à cette loi sage et prévoyante perdit l'entreprise : les Espagnols tombèrent dans la faute qui leur avait été signalée avec le plus d'insistance.

A peine l'avant-garde était-elle formée, qu'un petit corps ennemi se présenta sur son front. A cette vue, l'officier des gardes, Navarro, qui commandait la première division, s'élança hors la ligne, en brandissant son épée, au cri de *vive la Religion! vive la foi du Christ! à eux mes enfans!* Ce mouvement irréfléchi entraîna les troupes; elles s'élancèrent sur les Maures, qui, fidèles à leur tactique, lâchèrent pied et s'enfuirent en désordre. C'est à ce moment qu'il faut rapporter tous les malheurs de cette fatale journée. Les Espagnols marchèrent en avant au pas de charge, ayant en tête les volontaires d'Aragon et de Catalogne, espèce de compagnies franches, pleines de bravoure, mais mal disciplinées. L'ennemi se retirant toujours, on se fatiguait à le poursuivre sans jamais l'atteindre; cette marche inconsidérée était d'autant plus périlleuse, que la cavalerie algérienne cherchait à couper l'armée pour l'empêcher de retourner à ses vaisseaux; il ne lui manqua pour y réussir, qu'un peu plus de décision.

Nous empruntons au journal d'un officier Espagnol, qui faisait partie de l'expédition, les détails suivans sur cette campagne malheureuse : « Nous marchâmes toujours devant nous, jusqu'à ce que nous nous trouvâ-

mes engagés dans un pays coupé, où l'ennemi était répandu en petits postes, et si avantageusement placé dans les haies, qu'il faisait sur nous un feu sûr, sans que nous pussions y répondre. Nos grenadiers et nos chasseurs, qui avaient été détachés en avant, furent repoussés. En ce moment, on nous fit soutenir par quelques troupes tirées du second débarquement ; et le gros canon étant arrivé, nous occupâmes, à la faveur d'un feu très-vif, quelques postes d'où nous tirâmes beaucoup, mais sans parvenir à déloger l'ennemi. Jusque-là, nos soldats avaient montré beaucoup d'ardeur et d'intrépidité ; mais voyant une si grande perte d'hommes sans le moindre avantage, ils commencèrent à tomber dans le découragement. Le feu du premier rang se ralentit ; mais les trois derniers tirant toujours, cela ne faisait que gêner la première ligne et augmenter le désordre. Tout le zèle des officiers devint inutile ; les ordres et les exhortations ne faisaient plus d'effet. Démoralisées par ce premier échec, les troupes étaient sourdes à la voix de la discipline. Ceux-ci avançaient, ceux-là reculaient, chacun faisait à sa tête. Dans cette grande confusion, nous aperçûmes tout-à-coup, sur notre gauche, un grand troupeau de chameaux conduits par quelques Maures, dans le but, sans doute, d'attirer notre feu. Le cri de ces animaux était si affreux, que nous fûmes renversés par nos propres chevaux frappés d'épouvante. Cet accident fut comme le signal général de la retraite. Sans attendre d'autres ordres, plusieurs brigades se formèrent en colonne, d'autres en bataille, et toutes se retirèrent précipitamment. Nous laissâmes sur la place une grande quantité de morts et de blessés. Ceux-ci nous suppliaient en grâce de ne pas les abandonner ; ils n'obtinrent pas tous cette faveur ; mais ceux que nous pûmes emmener furent sauvés ; car nous trouvâmes derrière nous un retranchement garni de trois pièces de 8 qui avait été élevé à la hâte par les troupes du troisième débarquement, pour protéger notre retraite. Nous l'opérâmes tranquillement, grâce à cette batterie improvisée, et à la bonne conduite du commandant des frégates, qui, du rivage, faisait sur l'ennemi un feu chaud et bien dirigé. De dix-sept ingénieurs qui étaient venus avec nous pour reconnaître les lieux, quatorze furent blessés ; les trois qui survivaient ne suffisant plus pour conduire les travaux, il en résulta que les retranchemens se trouvèrent beaucoup trop petits pour contenir toute l'armée. Dans cet état de gêne, et pressés les uns contre les autres sous un soleil ardent, nous fûmes fort maltraités par les carabines maures qui portaient beaucoup plus loin que nos fusils, et par trente-six pièces de canon qui battaient notre droite ; l'ennemi s'étant mis encore à tirer du fort qui avoisine l'Arrach, ce double feu nous incommoda cruellement, malgré les épaulemens dont nous cherchâmes à nous couvrir. Les Maures ne cessèrent de se présenter sur notre front ; ils nous bravaient jusque dans nos retranchemens, quoiqu'on en fit un grand carnage. Nous demeurâmes ainsi jusqu'à la nuit. Alors les troupes reçurent ordre de se rembarquer, en commençant par les plus jeunes, pour gagner du temps. Cette manœuvre s'exécuta avec tant de tumulte, de désordre et de confusion que, sans l'extrême ignorance des ennemis, qui ne surent pas profiter de leurs avantages, rien ne pouvait sauver l'armée d'une ruine complète. »

Toutefois le rembarquement ne se fit pas sans qu'il s'élevât encore de grands débats entre les généraux sur le parti qui restait à prendre. O'Reilly n'avait plus à combattre au conseil l'irascibilité altière du marquis de La Romana ; cet officier s'était fait tuer un des premiers à la tête de sa division ; mais il trouva dans le général Vaughan, Anglais au service d'Espagne, un adversaire encore plus inflexible. Vaughan s'opposa constamment au départ, représentant que la perte essuyée n'était pas assez considérable pour mettre l'armée hors d'état d'agir, qu'il fallait passer la nuit dans les retranchemens, et recommencer l'attaque le lendemain matin. Ce parti était le plus honorable, et sans doute aussi le plus sage ; éclairés par une première défaite, les Espagnols auraient facilement évité, à une seconde épreuve, la faute qui les avait perdus. La chance pouvait tourner, et la fortune des combats passer du côté des chrétiens. Toutefois, cette opinion ne prévalut pas ; la timidité l'emporta, et l'ordre du départ fut donné aux troupes.

On a beaucoup exagéré la perte des Espagnols : quelques-uns ont porté jusqu'à quinze mille le nombre des morts ; mais en consultant les auteurs les mieux informés, nous trouvons qu'il n'y eut guère plus de cinq à six cents hommes tués et deux mille blessés ; mais on laissa quinze pièces de canon, trois obus, une grande quantité d'armes, presque toutes les munitions. Quant aux blessés abandonnés sur le champ de bataille, pas un n'eut la vie sauve. Le dey d'Alger, par un raffinement de barbarie, fit promettre une somme énorme pour chaque tête qu'on lui apporterait. Mais cela se réduisit à cinq sequins. On évalua à cinq ou six mille hommes la perte des vainqueurs, mais il paraît qu'il faut comprendre dans ce nombre les blessés.

L'humiliation des Espagnols fut complète. O'Reilly voulait, en se retirant, bombarder Alger, afin de donner au moins une dernière satisfaction à son honneur compromis. Mais les provisions de l'armée avait été débarquées, et celles qui restaient à bord suffisaient à peine pour la traversée. Tout retard était donc impossible ; il fallut renoncer à cette vengeance désespérée. On laissa quelques bâtimens de guerre dans la baie, afin de tenir en respect les croisières algériennes ; et la flotte remit à la voile le 12, pour porter elle-même à l'Espagne la première nouvelle de son affreux désastre. Elle aborda à Barcelone dans les premiers jours d'août. « Ils nous ont envoyés à terre, écrivait à sa femme, un sergent espagnol, comme si nous n'avions été là que pour prendre le café avec les Maures. *Nos manduron a tierra, como si ibamos a beber café con los moros.* »

Telle fut l'issue de cette expédition entreprise sous de si brillans auspices : elle peut être rangée par l'histoire à côté de celle de Charles-Quint ; inspirées l'une et l'autre par les mêmes inimitiés, et dans le même but, elles eurent toutes les deux des résultats pareils. Cette

dernière catastrophe ne fit qu'enfler l'orgueil des barbares, et rendre leurs déprédations plus audacieuses et plus insolentes. Il fallait plus d'un demi-siècle encore afin qu'on portât le coup décisif à cette race malfaisante.

Les dernières années du règne de Mohammed III virent se renouveler encore les tentatives de l'Espagne pour châtier Alger. Cette fois les expéditions furent conduites avec plus de prudence, mais elles furent néanmoins sans résultat. Ce fut l'amiral Barcello qu'on investit du commandement des escadres. Ce marin est le seul homme de sa nation qui ait su combattre les corsaires avec bravoure et habileté. Il avait déjà ruiné leur marine dans des engagemens partiels et il aurait anéanti sans doute leur repaire, si le cabinet de Madrid avait mis assez de confiance en ses talens supérieurs pour lui laisser diriger quelque expédition importante. Mais il échoua par l'insuffisance des moyens qu'on mit à sa disposition, et cependant son nom était devenu la terreur des barbares, comme son bras en était le fléau.

Mohammed mourut le 12 juillet 1791, âgé de plus de quatre-vingts ans, après avoir tranquillement occupé le trône pendant vingt-cinq ans. C'est le plus long règne qu'ait vu Alger.

## VI.

### LES ESPAGNOLS ÉVACUENT ORAN.

Hassan V, le premier ministre de Mohammed III, lui succéda sans opposition, et continua avec bonheur sa politique de résistance contre les puissances européennes.

Un traité de paix avec l'Espagne rendit aux Algériens Oran et Mers-el-Kébir. Oran venait d'être dévasté par un horrible tremblement de terre. Toutes les constructions un peu anciennes furent renversées; les fortifications du Château-Vieux, et plusieurs casernes, n'offrirent plus qu'un monceau de ruines. Sur une population, tant militaire que civile, de 7,000 âmes, non compris les Espagnols déportés aux galères, 4,000 individus furent ensevelis sous les décombres. Dans une caserne de la vieille Casbah, vingt hommes seulement, sur un régiment entier, s'étant placés, par instinct de conservation, sous les arceaux des portes et des croisées, échappèrent à cette catastrophe. Le gouverneur, qui résidait dans ce quartier, et le général commandant les troupes, furent du nombre des morts.

Plus des deux tiers de la ville avaient été détruits. Ce qui restait de la population, abandonnant des ruines infectes et misérables, reçut ordre d'aller camper dans le terrain, alors libre, qui s'étend du Château-Neuf ou nouvelle Casbah, au fort Saint-André. Là, des tentes et des abris en planches furent dressés pour recevoir les soldats et la faible portion d'habitans qui survivaient à cette catastrophe.

Le moment parut favorable au bey de Mascara, Mohammed, pour se rapprocher d'Oran, tenter un coup de main et compléter la destruction des Espagnols. Mais il échoua par deux fois, malgré les renforts considérables qu'Hassan V lui envoya d'Alger.

Enfin en 1792, le roi d'Espagne, engagé dans une guerre ruineuse contre la France, trouvant dans l'occupation isolée d'Oran et de Mers-el-Kébir un lourd fardeau, que n'allégeait aucune compensation, conclut une convention avec le pacha. Oran devait être évacué par les Espagnols, et ensuite occupé pacifiquement par les troupes du bey. Au lieu de laisser les Espagnols détruire les fortifications, comme ceux-ci le voulaient d'abord, il fut résolu qu'ils s'éloigneraient, sans rien dégrader, et sans indemnité, en emportant les canons de bronze, laissant les autres, mais enlevant les approvisionnemens de toute espèce. Les troupes, et les habitans d'origine espagnole, furent transportés à Carthagène; le corps de déserteurs indigènes, et quelques musulmans réfugiés, durent être débarqués à Ceuta. Il fut même permis à ces derniers, avec amnistie pour les faits antérieurs, de rester dans la ville.

Mohammed fixa sa résidence à Oran. Montrant des vues plus éclairées que la plupart des gouverneurs turcs, ce bey réclama du chef espagnol un homme de chaque profession pour rester en ville et y exercer son industrie, en lui assurant aide et protection. Cette demande fut agréée, et la condition exactement tenue par lui. Mais les successeurs de Mohammed n'offraient plus les mêmes garanties. Bientôt, pour ces pacifiques industriels, Oran ne fut plus une patrie, mais une terre étrangère. Ils réalisèrent peu à peu leurs ressources, et rentrèrent successivement en Espagne. Un seul se fixa définitivement à Oran, revêtu de la charge de joailier du bey. Son fils lui succéda. Les Français, en 1830, le trouvèrent dans la ville, où il réside encore (1).

Les nouveaux possesseurs s'empressèrent de démolir les constructions qui avaient dû coûter tant de peines à leurs devanciers. Plusieurs ouvrages furent même détruits sur l'ordre exprès du pacha d'Alger, qui envoya sur les lieux un agent chargé de faire sauter les pièces de fortifications désignées par lui. Son but était d'empêcher que la possession d'une ville, forte comme Oran, ne donnât au bey, son vassal, quelques velléités d'indépendance.

Afin de repeupler, sans délai, sa capitale, le nouveau chef fit un appel aux populations maures des autres points de la province. Il appela aussi à Oran des juifs de Mascara, Tlemcen, Mostaganem, dans le but de raviver le commerce. Il leur concéda du terrain, avec la condition de construire suivant les prescriptions d'assiète et d'alignement données. Voilà l'origine du quartier supérieur à Oran, en général assez bien bâti, qui compose la nouvelle ville sur le plateau, à la droite du ravin. Là, sont encore réunis tous les juifs. Quant aux Maures, ils s'établirent dans la vieille ville : ils relevèrent, à grands frais, les maisons que le tremblement de terre avait renversées, et qui ne présentaient alors qu'un amas de décombres.

(1) Lapène, Tableau historique de la province d'Oran.

VII.

RUPTURE ENTRE LA FRANCE ET ALGER.



PENDANT le cours du XVIII<sup></sup> siècle, Alger avait vu grandir son influence et s'étendre ses relations. Les ridicules expéditions des Danois et des Espagnols avaient fait oublier les bombardemens de Louis XIV. L'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Danemark, l'Espagne, l'Amérique, lui payaient tribut; les états d'Italie n'obtenaient la paix à aucun prix. Quoique sa marine militaire fut réduite à des navires de troisième rang, l'audace de ses corsaires et la force de sa position lui tenaient lieu de nombreuses flottes. Puis, comme elle nuisait surtout au commerce des nations les plus faibles, l'avidité des autres qui voulaient dominer exclusivement, la soutenait dans ses brigandages.

La France seule ne s'abaissa jamais jusqu'à payer un tribut à Alger, mais toujours ses présens furent magnifiques et offerts à propos. Sa politique était adroite, persuasive, persévérante. Ses agens étaient en général fort habiles, et connaissaient très-bien les intérêts de leur pays. Avec des dons faits à propos, de l'or comme moyen de corruption, ils se conciliaient la faveur des individus qui composaient le gouvernement algérien et de leurs subordonnés. Peu leur importait l'argent, s'ils atteignaient le seul but de leur ambition, les avantages du commerce français. Aussi, le mouvement d'affaires du port de Marseille était immense; et par suite des hostilités de la régence contre les états italiens, le pavillon national primait dans la Méditerranée.

Cette source de prospérité diminua pendant la révolution française. L'expédition d'Egypte, si glorieusement conduite par Bonaparte, inquiéta le sultan, qui manda au dey Mostapha III, qui avait succédé à Hassan IV (1796), d'avoir à cesser tous rapports avec la république. L'Angleterre, habile à profiter de ces dispositions de la Porte, envenima la rupture par ses suggestions. A la fin de l'année 1798, les négocians français furent expulsés de leurs comptoirs de Bone et de La Calle, et le consul Dubois-Thainville fut enlevé de sa maison et embarqué violemment pour être conduit prisonnier au château des Sept-Tours, à Constantinople. Par représailles, Sidi-Aboukaia, envoyé extraordinaire d'Alger à Paris, fut enfermé au Temple, et son secrétaire eut ordre de retourner à Alger pour faire connaître au dey la mesure que le directoire venait de prendre.

La guerre était donc déclarée, mais elle était trop contraire aux intérêts des deux états pour être prolongée long-temps. Mostapha avait, en effet, autorisé de fortes exportations de blé en faveur des armées de la république; il était même intéressé dans cette fourniture, faite par la maison Busnach et Bacry, juifs, de Marseille, établis à Alger. C'est dans ses intérêts propres que Sidi-Aboukaia s'était rendu à Paris. Il lui importait donc de cesser au plutôt les hostilités; aussi profita-t-il des évènemens du 18 brumaire pour envoyer au nouveau gouvernement un autre ambassadeur, avec des propositions de paix.

VIII.

TRAITÉ DE PAIX.



SALLAH, Kodja, ou écrivain du Dey, avait ordre surtout en venant à Paris d'agir auprès de Bonaparte, premier consul, en invoquant la bonne volonté que le gouvernement algérien avait mise à permettre les envois de grains pour les approvisionnemens de ses armées. Il devait protester des dispositions amicales du Dey, de son admiration pour ses exploits militaires, enfin de son déplaisir d'avoir eu à obéir aux ordres de la Porte. Cette négociation eut un plein succès. Un armistice fut conclu le 20 juillet 1800, et le traité de paix fut signé l'année suivante par le Dey Mostapha, et le consul Dubois-Thainville, dont on avait obtenu la liberté à Constantinople.

En vertu de ces accords, les négocians français furent réintégrés dans leurs propriétés, et le Dey accorda, même en indemnité, la remise d'une année de droits pour la pêche du corail.

Cet état de choses fut quelquefois interrompu par des malentendus; mais les explications qui survenaient replaçaient toujours les rapports sur le meilleur pied. On peut en juger par les lettres suivantes qui articulent après deux ans de paix, de nouveaux griefs du premier consul, avec les réparations du Dey :

« BONAPARTE, premier consul, au très haut et très magnifique Dey d'Alger; que Dieu le conserve en prospérité et en gloire!

» Je vous écris cette lettre directement, parce que je sais qu'il y a de vos ministres qui vous trompent, et qui vous portent à vous conduire d'une manière qui pourrait vous attirer de grands malheurs. Cette lettre vous sera remise, en mains propres, par un adjudant de mon palais. Elle a pour but de vous demander réparation prompte, et telle que j'ai droit de l'attendre des sentimens que vous avez toujours montrés pour moi. Un officier a été battu dans la rade de Tunis par un de vos officiers rais. L'agent de la république a demandé satisfaction et n'a pu l'obtenir. Deux bricks ont été pris par vos corsaires, qui les ont menés à Alger et les ont retardés dans leurs voyages. Un bâtiment Napolitain a été pris par vos corsaires dans la rade d'Hyères, et par là ils ont violé le territoire Français. Enfin du vaisseau qui a échoué cet hiver sur vos côtes, il me manque encore plus de 150 hommes, qui sont entre les mains des Barbares. Je vous demande réparation pour tous ces griefs; et, ne doutant pas que vous ne preniez toutes les mesures que je prendrais en pareille circonstance, j'envoie un bâtiment pour reconduire en France les 150 hommes qui me manquent. Je vous prie aussi de vous méfier de ceux de vos ministres qui sont ennemis de la France; vous ne pouvez

en avoir de plus grands; et si je désire vivre en paix avec vous, il ne vous est pas moins nécessaire de conserver cette bonne intelligence qui vient d'être rétablie, et qui seule peut vous maintenir dans le rang et dans la prospérité où vous êtes; car Dieu a décidé que tous ceux qui seraient injustes envers moi seraient punis. Que si vous voulez vivre en bonne amitié avec moi, il ne faut pas que vous me traitiez comme une puissance faible; il faut que vous fassiez respecter le pavillon Français, celui de la république Italienne qui m'a nommé son chef, et que vous me donniez réparation de tous les outrages qui m'ont été faits.

» Cette lettre n'étant pas à autre fin, je vous prie de la lire avec attention vous-même, et de me faire connaître, par le retour de l'officier que je vous envoie, ce que vous aurez jugé convenable. »

BONAPARTE, *premier consul.*

*Réponse.*

« Au nom de Dieu, de l'homme de Dieu, maître de nous, illustre et magnifique seigneur, Mostapha-Pacha, Dey d'Alger, que Dieu laisse en gloire;

» A notre ami Bonaparte, premier consul de la République Française, président de la République Italienne,

» Je vous salue, la paix de Dieu soit avec vous.

» Ci-après, notre ami, je vous avertis que j'ai reçu votre lettre datée du 20 messidor. Je l'ai lue, elle m'a été remise par le général de votre palais et votre vékil Dubois-Thainville. Je vous réponds article par article.

» 1° Vous vous plaignez du raïs Ali-Tatar. Quoiqu'il soit un de mes joldaches, je l'ai arrêté pour le faire mourir. Au moment de l'exécution, votre vékil m'a demandé sa grace en votre nom, et pour vous je l'ai délivré.

» 2° Vous me demandez la polacre napolitaine prise, dites-vous, sous le canon de la France. Les détails qui vous ont été fournis à cet égard ne sont pas exacts; mais, selon votre désir, j'ai délivré dix-huit chrétiens composant son équipage; je les ai remis à votre vékil.

» 3° Vous demandez un bâtiment napolitain qu'on dit être sorti de Corfou avec des expéditions françaises. On n'a trouvé aucun papier français; mais, selon vos désirs, j'ai donné la liberté à l'équipage que j'ai remis à votre vékil.

» 4° Vous demandez la punition du raïs qui a conduit ici deux bâtimens de la République Française. Selon vos désirs je l'ai destitué: mais je vous avertis que mes raïs ne savent pas lire les caractères européens; ils ne connaissent que le passeport d'usage, et pour ce motif il convient que les bâtimens de guerre de la République Française fassent quelque signal pour être reconnus par mes corsaires.

» 5° Vous demandez cent cinquante hommes que vous dites être dans mes états; il n'en existe pas un. Dieu a voulu que ces gens se soient perdus, et cela m'a fait de la peine.

» 6° Vous dites qu'il y a des hommes qui me donnent des conseils pour nous brouiller. Notre amitié est solide et ancienne, et tous ceux qui chercheront à nous brouiller n'y réussiront pas.

» 7° Vous demandez que je sois ami de la République Italienne, de respecter son pavillon comme le vôtre, selon vos désirs. Si un autre m'eût fait pareille proposition, je ne l'aurais pas acceptée pour un million de piastres.

» 8° Vous n'avez pas voulu me donner les deux cent mille piastres que je vous avais demandées pour me dédommager des pertes que j'ai essuyées pour vous. Que vous me les donniez ou que vous ne me les donniez pas, nous serons toujours bons amis.

» 9° J'ai terminé avec mon ami Dubois-Thainville, votre vékil, toutes les affaires de la Calle, et l'on pourra venir faire la pêche du corail. La compagnie d'Afrique jouira des mêmes prérogatives dont elle jouissait anciennement. J'ai ordonné au bey de Constantine de lui accorder tout genre de protection.

» 10° Je vous ai satisfait de la manière que vous avez désiré pour tout ce que vous m'avez demandé, et pour cela vous me satisferez comme je vous ai satisfait.

» 11° En conséquence je vous prie de donner des ordres pour que les nations, mes ennemies, ne puissent pas naviguer sous votre pavillon, ni avec celui de la République Italienne, pour qu'il n'y ait plus de discussion entre nous, parce que je veux toujours être ami avec vous.

» 12° J'ai ordonné à mes raïs de respecter le pavillon français à la mer. Je punirai le premier qui conduira dans mes ports un bâtiment français.

» Si, à l'avenir, il survient quelque discussion entre nous, écrivez-moi directement, et tout s'arrangera à l'amiable.

» Je vous salue; que Dieu vous laisse en gloire. »

Alger, le 13 de la lune de Rabiad-Eouel, l'an de l'Hégire 1217.

MOSTAPHA-PACHA.

Ainsi, ce n'était point avec des flottes nombreuses, mais par la toute-puissance de son nom, que Bonaparte faisait respecter les intérêts de la France et de ses alliés, chez un peuple qui s'était si souvent joué des traités et de la foi jurée; bien différent en cela de l'Angleterre, qui n'agissait alors que par l'intrigue dans le but de contrebalancer notre influence à Alger. Les consuls de cette nation mettaient en œuvre la corruption et la flatterie, pour s'assurer de la bienveillance des grands fonctionnaires; mais ces manœuvres échouèrent toujours devant la fermeté du pacha. Celui-ci osa même en chasser un et le fit embarquer pour Constantinople, l'accusant d'avoir, contre les lois du pays, donné asile à deux femmes mauresques réclamées par leurs maris. L'amirauté donna ordre à Nelson d'aller réintégrer le consul dans son poste. Il parut devant la rade d'Alger avec une escadre de sept vaisseaux de ligne ou frégates, demandant une éclatante réparation. Mais ses sommations trouvèrent le Dey inflexible, et il se retira après avoir vainement tenté d'établir un blocus.

Les dernières années du règne de Mostapha III virent éclater, dans la régence, des troubles qui démontraient

bien que l'esprit d'indépendance et de haine contre les Turcs était encore vivace parmi les populations des Kabyles, et qu'il ne leur manquait qu'un chef pour reconstruire leur nationalité.

Le bey d'Oran, Osman, fils de ce même Mohammed, sous qui s'était accomplie l'évacuation des Espagnols, n'était pas de force à continuer l'administration vigoureuse de son père, et toutefois il en fit la tentative. Il quitta la résidence ordinaire des beys, au Château-Neuf, pour aller s'établir à l'autre extrémité de la ville, à la Vielle-Casbah. Il fit restaurer ce fort et l'arma d'artillerie, afin d'y être à l'abri d'un coup de main. Il entreprit aussi quelques réparations au fort élevé de Santa-Cruz. Mais sur l'ordre du pacha, qui craignait que cet audacieux vassal ne s'en servît pour lui opposer quelque résistance, il suspendit ses travaux et démolit ce qu'il avait commencé.

Méprisé des habitans, ou las du pouvoir, Osman traita bientôt avec un armateur anglais qui devait venir l'enlever secrètement, ainsi que ses trésors, ses femmes et ses enfans. Instruits du projet, les chefs de la milice et les principaux habitans, se saisirent de lui et l'envoyèrent au pacha, chargé de chaînes. Celui-ci se contenta d'exiler Osman à Blidah.

On suppose que, pour s'en débarrasser sans scandale, après deux ans, le pacha le nomma bey de la province de Constantine, où des factions turbulentes avaient déjà écrasé plusieurs chefs. En effet, une insurrection s'éleva bientôt parmi les Kabyles de Beni-Ouelban, qui habitent les bords de l'Oued-el-Zour, dans les montagnes de Constantine. Un marabout, nommé Ben-Arach, homme rusé et en grand crédit dans ce pays, les poussa à la révolte. Informé de ces troubles, le Dey d'Alger, Mostapha, écrivit au bey cette lettre d'un laconisme effrayant : « Ta tête ou celle de Ben-Arach. » Le bey sortit donc de Constantine avec quelques troupes rassemblées à la hâte, et marcha contre les tribus insurgées. Attiré par une ruse de l'ennemi dans une gorge marécageuse, il fut attaqué à l'improviste, et vit son armée entière détruite. Lui-même, demeuré prisonnier, eut la tête tranchée par ordre de Ben-Arach, ou peut-être de Mostapha.

Mais le Dey ne survécut pas long-temps à sa victime. Il fut déposé, puis étranglé par les janissaires, mécontens des troubles qui agitaient la régence.

## IX.

### ÉVÉNEMENS DIVERS.

Mostapha eut, pour successeur, Ahmed III, qui ne fit pour ainsi dire que passer au pouvoir. Une révolte éclata contre lui le 23 juillet 1808; un autre Dey fut élu par la milice; mais il fut presque aussitôt massacré, et Ahmed, que ses partisans avaient sauvé et mis à l'écart, fut reconnu de nouveau. Enfin le 7 novembre suivant, l'insurrection recommença de nouveau et il fut décapité.

L'auteur de ce mouvement, Ali IV, proclamé par cinq à six cents soldats, ne fut pas reconnu sans opposition. La fermentation était vive et les prétendans nombreux; cependant après quelques jours d'hésitation, un divan général, assemblé dans la principale caserne, mit fin à ce conflit, et la tranquillité reparut.

Ce calme était bien nécessaire au Dey pour conserver l'influence qu'Alger était menacé de perdre sur les provinces. Le succès de Ben-Arach avait fait surgir de nombreux partisans. Ben-Chérif, un de ses affidés et marabout comme lui, quittant alors les montagnes de Constantine et se rapprochant d'Oran, se donna comme l'envoyé de Dieu, prêcha la guerre contre les Turcs et annonça leur expulsion. Les tribus accoururent à sa voix, crurent à sa mission, et bientôt l'audacieux marabout, se voyant à la tête d'une armée, s'avança contre Oran.

Mostapha-el-Manzali, bey d'Oran, sortit à sa rencontre, et les deux armées se joignirent dans la plaine de Fortassa. Le combat ne fut pas long-temps douteux; Mostapha, vaincu, courut s'enfermer dans Oran, dont il fit murer les portes. Ben-Chérif investit la place, et coupa ses communications avec Mers-el-Kébir. Mais, sans canon, sans aucune connaissance de l'art des siéges, il lui fut impossible d'entrer dans une ville heureusement assez forte pour se défendre elle-même, car à peine le lâche Mostapha osait-il paraître sur les murailles.

Deux mois se passèrent ainsi, pendant lesquels l'insurrection fit de rapides progrès. Ben-Chérif, maître de Mascara, de Tlemcen, de Callah, etc., commandait en souverain depuis Miliana jusqu'à la frontière de Maroc.

Le Dey d'Alger, effrayé du danger dont il se voyait menacé dans la province de l'ouest, destitua le bey et lui donna pour successeur Mohammed-Mekallech, homme de conseil et d'exécution. « Je te nomme, lui dit-il, bey d'un beylick que tu auras à conquérir. » Mohammed accepta ce poste difficile, et, la route de terre étant interceptée, il s'embarqua pour Oran, sur une frégate, avec onze cent cinquante Turcs.

Son premier soin, en arrivant à Oran, fut d'ouvrir les portes que son lâche prédécesseur avait fait murer, et, profitant habilement du retour d'énergie que sa présence avait fait renaître parmi les troupes de la garnison, il sortit de la ville et alla chercher l'ennemi. Surpris par une attaque si brusque, Ben-Chérif n'eut que le temps de se replier sur le Sig, et il chercha à concentrer ses forces dans la plaine de l'Habrah. Mohammed, de son côté, ne resta pas oisif. Des lettres, des émissaires, furent envoyés dans toutes les tribus, et, à la promesse du pardon si elles cessaient de prendre part à la révolte, étaient jointes les plus terribles menaces si elles continuaient la guerre. Effrayées par ce langage, dont les Turcs leur avaient si souvent appris à connaître la valeur, beaucoup de tribus furent ébranlées, et quelques-unes, pour faire oublier leur rébellion, se jetèrent sur les troupes que Ben-Chérif commençait à réunir dans la plaine de l'Habrah, les taillèrent en pièces, enlevèrent leurs chameaux, prirent les chevaux et les bagages du marabout et les emmenèrent à Oran.

Mohammed-Mekalleck poursuivit alors les tribus restées fidèles au marabout. Il en atteignit une partie sur le bord de la mer, à Azara, où s'engagea un combat sanglant; les Turcs furent victorieux, douze cents cavaliers Arabes demeurèrent sur la place, et trois cents hommes furent décapités après le combat.

A cette nouvelle, Ben-Chérif fit un appel à toutes les tribus du sud. Un nouveau désastre l'attendait. Mekalleck guida lui-même ses troupes au combat, et, quoique blessé, chargea à la tête de ses cavaliers. Les Arabes, incapables de résister à son impétuosité, furent vaincus, et douze cents têtes exposées sur les murailles d'Alger apprirent au pays quelle était la justice des Turcs.

La famille de Ben-Chérif, demeurée à Mascara, tomba entre les mains des janissaires, et périt tout entière, après avoir été exposée aux insultes de la soldatesque d'Alger.

Quant à Ben-Chérif, il échappa à ce désastre, et depuis un an il paraissait oublié, quand tout-à-coup le bey d'Oran apprend qu'il s'est réuni à Ben-Arach, et que les deux marabouts appellent de nouveau les Arabes à la révolte. La tribu de Beni-Ammer fut la première à les rejoindre. Mekalleck sort aussitôt d'Oran, surprend, par une marche rapide, les cavaliers des Beni-Ammer, les attaque et les taille en pièces. Ben-Chérif et Ben-Arach échappèrent par la fuite et se réfugièrent dans le royaume de Maroc. Mais long-temps encore après, dit un écrivain (1) moderne, les os blanchis de six cents cadavres apprenaient aux tribus épouvantées combien avait été sévère la vengeance du bey.

Après cette activité de la guerre, Mekallech, n'ayant plus d'ennemis à combattre, se laissa corrompre par l'oisiveté et le calme de la paix. Musulman peu scrupuleux, il commença par boire du vin et des liqueurs fortes, et finit par s'adonner à l'ivrognerie. Bientôt les liqueurs n'étant plus un excitant assez fort, il fuma et but de l'hachich (chanvre). Cette plante, réduite en poudre, ou bien infusée dans de l'eau-de-vie, se fume et se boit; elle procure une ivresse désordonnée, dans laquelle on est capable de tous les excès. Mekallech ne recula bientôt plus devant aucun; tout obstacle devait disparaître devant ses caprices, tout devait céder à ses violences. Dans son délire, il faisait arracher de leur maison les femmes et les filles des habitans honorables de la ville; malheur à qui osait opposer quelque résistance à sa volonté, à qui osait murmurer contre son odieuse tyrannie! Plusieurs familles des plus recommandables d'Oran furent déshonorées dans les honteuses orgies de la Casbah; plusieurs jeunes filles furent enlevées de force de la maison de leur père pour aller servir à la débauche de cet homme en démence. On raconte qu'un jour il fit venir chez lui la femme de l'aga des Smélas, et qu'il lui fit donner autant de pièces d'or qu'elle avait fait de pas pour arriver de sa maison à Bordj-el-Hamar, où était le palais des Beys. Ce fait, qui se passa avec impudeur, à la vue du soleil, comme disent les Arabes (les chaoux du bey accompagnaient cette femme et comptaient exactement ses pas), mit le comble à l'exaspération des habitans. Plusieurs, bravant la colère de Mekallech, osèrent aller se plaindre à Alger. Le pacha les écouta, et bientôt il envoya Omar, son aga, qui fit étrangler Mekallech dans le palais de la Casbah.

Cette rébellion comprimée, l'esprit de révolte des Marabouts ne fut point détruit, et l'on en vit bientôt renaître (1813) quelques étincelles, que la fermeté des Turcs chercha de nouveau à éteindre dans le sang: mais c'était un mal qui ne devait point se terminer encore, et nous étions appelés à en recueillir le triste héritage.

Cependant, le désastre de Trafalgar avait porté le dernier coup à notre marine et à notre commerce. On vit alors l'Angleterre, toute-puissante sur les flots, nous remplacer dans les établissemens de la Calle, y pêcher le corail, y faire le commerce, et flatter Alger par des soins et des caresses qui montraient l'importance qu'elle attachait à son amitié. L'empereur en prit ombrage, et, malgré les immenses embarras qui pesaient sur sa couronne, il nourrit un instant le projet d'une descente sur les côtes d'Alger. Le capitaine du génie Boutin fut chargé, dans une exploration secrète, de reconnaître les fortifications de la ville, ses abords, et le point de la plage où pourrait s'opérer un débarquement. La rade d'Alger lui parut trop bien gardée pour qu'on pût y renouveler les tentatives des Espagnols; mais la presqu'île de Sidi-Ferruch attira son attention, et il fixa à trente-cinq mille hommes la force de l'armée qui, de ce point de la côte, marcherait contre Alger. Toutefois, de longues années devaient s'écouler avant que Boutin eût la gloire de voir la France suivre les plans qu'il avait étudiés avec tant de soin, à travers de si grandes difficultés.

A cette époque les Algériens avaient atteint, grâce à la protection de l'Angleterre, le plus beau degré de puissance et de considération auquel ils pouvaient aspirer. Leur amitié était recherchée par toutes les nations; ils croyaient avoir établi leur grandeur maritime sur une base indestructible, parce qu'ils avaient capturé récemment une frégate portugaise en combat singulier. Une guerre qu'ils avaient eu à soutenir aussi avec Tunis avait été heureuse, et le pavillon tunisien s'était abaissé devant eux. Ils avaient même osé insulter le Grand-Seigneur, en capturant quelques vaisseaux grecs portant l'étendard musulman: alors ils se vantaient d'être la première puissance maritime après l'Angleterre.

Dans les dernières années qui précédèrent l'abolition de l'esclavage à Alger, le traitement des Chrétiens y avait perdu beaucoup de son ancienne rigueur. Le gouvernement algérien avait interdit toute croisière particulière, et les captifs ne pouvaient être employés qu'à des services publics; l'on peut dire même que leur condition n'y était pas plus malheureuse que celle des prisonniers de guerre dans plusieurs pays civilisés et chrétiens. On sait avec quelle cruauté ils étaient traités en Angleterre, en Espagne et en Russie.

(1) Walsin-Esterhazy; *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger.*



Arago.

Les femmes captives étaient traitées avec les égards dus à leur sexe. Le travail des hommes n'avait rien d'excessif; ceux qui pouvaient trouver une caution pour répondre qu'ils ne s'évaderaient pas, étaient libres d'aller où il leur plaisait, en payant chaque mois une modique rétribution. Il y avait à Alger une foule d'emplois lucratifs qui étaient toujours occupés par des esclaves, et qui devenaient pour eux une source de richesses; ceux qui étaient employés dans les palais, ou qui s'attachaient à la personne des grands de l'état, étaient traités avec douceur; il suffisait enfin qu'ils eussent de l'activité pour qu'ils trouvassent les moyens d'être heureux.

C'est pendant cette époque de mésintelligence entre la France et Alger que se place la captivité de notre illustre Arago chez ce peuple si singulier à étudier. Napoléon avait envoyé ce représentant de la science moderne à Barcelone, pour continuer jusqu'à ce point la détermination de la mesure de l'arc du méridien, déjà fixée par MM. Méchain et Delambre de Dunkerque à Perpignan. M. Arago avait levé ses plans et rempli sa mission, il s'était embarqué pour retourner en France, lorsque, en vue de Rosas, le bâtiment qu'il montait fut surpris par des corsaires algériens, et capturé malgré les efforts surhumains de l'équipage. Arrivé sur cette terre où il devançait ainsi la génération qui l'a conquise, M. Arago eut à subir des brutalités inimaginables de la part de ses gardiens, qui lui imposèrent des marches forcées, malgré ses souffrances, pour le conduire à sa destination. Il fut mis à la chaîne; et les réclamations qu'il élevait en sa qualité de français, puisqu'il n'y avait point de guerre déclarée entre Alger et sa patrie, ne furent long-temps qu'un objet de dérision pour ces forbans. Mais enfin le consul le réclama avec des représentations si énergiques, que le dey, qui se piquait lui-même d'être un lettré, lui rendit la liberté.

Telle est la version incomplète, et entachée même de graves inexactitudes, que nous trouvons dans toutes les notices biographiques, sur cet épisode de la vie de M. Arago. Nous sommes heureux de pouvoir suppléer en partie ces lacunes, et rectifier ces défectuosités par le récit suivant, qui a été recueilli de sa bouche même. Toutefois, une chose manquera à ce tableau, c'est le charme, les traits brillans qu'il sait répandre dans tout ce qu'il dit, et qu'il nous était impossible de reproduire.

La mort de Méchain avait laissée inachevée la mesure de l'arc du méridien en Espagne; le gouvernement français chargea MM. Biot et Arago d'aller terminer cette grande opération. La triangulation destinée à joindre les côtes d'Espagne et les îles Baléares était complète, les deux astronomes avaient même déjà mesuré la latitude de Formentera, extrémité méridionale de l'arc, et l'orientation de l'un des côtés de la chaîne, lorsqu'il fut décidé par le Bureau des Longitudes que l'île de Majorque serait rattachée à Ivice et à Formentera par un triangle à peu près dirigé de l'est à l'ouest. Ces observations, dont M. Arago resta chargé tout seul, étaient à peu près achevées; il n'y avait plus qu'à mesurer la latitude du sommet de la montagne la plus élevée de Majorque (le Clop de Galazo), lorsque l'insurrection de Palma, capitale de cette île, fut provoquée par l'arrivée d'un officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon, M. Berthmy, qui apportait à l'escadre espagnole de Mahon l'ordre de se rendre à Toulon.

Quelques jours auparavant, M. Arago avait été témoin à Majorque des excès déplorables auxquels la population se livrait contre tout ce qui tenait, de près ou de loin, au prince de la Paix; et, entre autres, de l'incendie des voitures de l'évêque et de la famille du ministre de finances, Soler. Mais aussitôt qu'on apprit la levée des boucliers de Madrid, et les représailles sanglantes que le prince Murat y avait exercées, le mouvement fut tout entier dirigé contre les Français.

M. Arago était alors au Clop de Galazo.

Cette montagne domine la plage dans laquelle don Jaime, *el conquistador* (1), débarqua, lorsqu'il alla arracher les îles Baléares aux Maures. Il n'en fallut pas davantage pour persuader à la population, que le but unique des signaux de feu que faisait M. Arago toutes les nuits, était d'éclairer la marche de l'escadre française chargée de s'emparer de tout cet archipel.

Les plus exaltés résolurent d'aller rejoindre le jeune savant à sa station, et de faire de lui leur première victime. Le timonier majorquin du bâtiment que le gouvernement espagnol avait mis aux ordres de la commission scientifique, M. Damian, les devança, apporta à M. Arago un costume complet des habitans du pays, et l'avertit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour sauver sa vie. MM. Arago et Damian rencontrèrent, en effet, sur leur route, au pied de la montagne, une troupe de furieux qui se portaient en courant vers le Clop, et qui leur demandèrent des nouvelles du *gavacho* maudit. M. Arago, qui parlait le dialecte majorquin avec une grande perfection, les invita lui-même à se hâter de gravir la montagne, en leur disant qu'il savait de science certaine que l'astronome allait descendre et se diriger vers Majorque par un chemin détourné.

Ce fut à travers la population de Palma, soulevée et encombrant toutes les rues, que M. Arago, conduit par M. Damian, se rendit sur le port, puis sur le bâtiment qui, jusques-là, avait toujours obéi à ses moindres ordres.

D. Manoel de Vacaro, qui en était commandant, éleva difficultés sur difficultés pour se rendre à Barcelonne, où M. Arago désirait se faire transporter. Il avertit même le jeune astronome que sa présence sur le bâtiment ne pourrait pas rester long-temps cachée, et, ajoutant la dérision à la lâcheté, il lui offrit pour unique cachette, en cas d'une invasion du peuple, une caisse, dans laquelle, toute vérification faite, M. Arago aurait pu se tenir en mettant ses jambes dehors. Il ne fallait pas une grande dose d'intelligence pour comprendre ce que voulait le loyal capitaine; aussi ne tarda-t-il pas à déclarer à M. Arago que le seul moyen de salut serait de se réfugier dans le château-prison de Belver, à l'entrée de la rade.

Le capitaine-général Vivès envoya, le soir même, l'écrou nécessaire. Il était temps! le lendemain matin, de bonne heure, lorsque M. Arago descendait dans la chaloupe pour se rendre en prison, accompagné du fidèle Damian et de deux matelots, le môle était déjà couvert d'une foule d'énergumènes, qui s'empressèrent de faire, en courant, le tour de la rade pour se saisir, au débarquement, de la proie qu'ils voyaient prête à leur échapper. Le zèle des matelots sauva M. Arago; mais il courut les plus grands dangers. Haletant, couvert de sueur, après s'être fait jour à travers les flots de ces misérables dont il fut un moment entouré, il arriva enfin à la porte du château de Belver. On a vu souvent des individus courir avec une précipitation désordonnée en fuyant une prison; M. Arago faisait des efforts semblables pour aller s'y faire enfermer. Telle était même l'impérieuse nécessité de cette course, qu'il ne s'aperçut pas d'un coup de stylet dont sa cuisse avait été effleurée.

M. Berthmy était déjà entré dans cette forteresse, où

(1) Jaime ou Jacques *le Conquérant*, fils et successeur de Pierre II, roi d'Aragon, enleva aux Musulmans Majorque (1229), puis tout le royaume de Valence (1238), avec l'aide des barons, prélats et chevaliers français, qui, sur la publication d'une bulle de Grégoire IX, avaient pris la croix pour cette expédition. Par un traité avec le roi de France, en 1258, il acquit la souveraineté du Roussillon; il abandonna, en échange de cette concession, toutes les prétentions de la maison d'Aragon sur l'héritage de celle de Toulouse. Il voulut aussi aller faire des conquêtes en Terre-Sainte; mais une tempête disloqua son armement, et le rejeta à Aigues-Mortes, d'où il regagna ses états (1269). Un revers éprouvé par ses généraux, de la part des Maures révoltés, empoisonna les derniers momens de ce prince, qui avait vaincu ses ennemis dans trente-trois batailles, leur avait enlevé trois royaumes, et avait rendu au culte des chrétiens plus de mille églises : il mourut le 23 juillet 1276, laissant nombre d'enfans. Le second de ses fils eut, à titre de royaume, Majorque, le Roussillon et Montpellier.

le capitaine-général eut la louable prévoyance de ne plus placer qu'une garnison suisse. Ce qui n'empêcha pas, cependant, des tentatives répétées de la part de quelques fanatiques, auprès des soldats qui allaient chercher, en ville, la nourriture des deux prisonniers; et il ne s'agissait de rien moins que d'empoisonnement pour les deux français.

Cette captivité dura jusque vers la fin de juillet, et donna lieu à une foule d'incidens dont il est superflu de parler ici. Un seul doit être rapporté :

M. Arago lut, dans une gazette d'Espagne, qui lui avait été envoyée, sans doute, dans un but tout à fait charitable, une relation détaillée du supplice qu'il avait subi (*ahorcamiento*) avec M. Berthmy, son compagnon d'infortune, sur la place publique de Palma. Il crut que dans ce temps de trouble et d'exaspération, la relation ne tarderait pas à devenir l'expression d'un fait, et il conçut, dès ce moment, la pensée de s'échapper. Les chances de se noyer lui paraissaient peu de chose en comparaison de tout ce qui *pouvait lui arriver* sur la place publique, à en juger par la relation anticipée.

M. Rodriguès, l'un des deux commissaires espagnols attachés à la mesure de la méridienne, partagea les idées de M. Arago, et s'occupa alors des moyens de faire évader son ami, avec un courage, une persistance, et un dévouement qui n'avaient pas besoin, pour être admirés, du contraste hideux qu'offrait la conduite de D. Manoel Vacaro.

M. Rodriguès parvint à convaincre le capitaine-général Vivès, que le séjour des deux prisonniers ne pouvait être pour lui qu'une cause de dangers. Ce dernier, agissant comme toutes les personnes faibles, déclara qu'il fermerait les yeux sur l'évasion, qu'il donnerait même au commandant de la prison l'ordre verbal de ne pas mettre obstable aux moyens employés, pourvu que M. Rodriguès se chargeât, sous sa responsabilité, de toutes les dispositions nautiques qui devaient assurer le succès de cette hasardeuse entreprise.

Faute de mieux, M. Rodriguès acheta une chaloupe qui, quelques jours auparavant, avait été trouvée abandonnée sur la côte; il y plaça des provisions de pain, trois ou quatre paniers d'oranges; et dans la nuit du 27 juillet, MM. Arago, Berthmy, et un autre prisonnier (le neveu du célèbre corsaire Babastro), placé quelques jours auparavant à Belver, descendirent sur le rivage. Ils trouvèrent à bord du navire le fidèle Damian qui s'était enfui pour servir activement à l'évasion de M. Arago, et trois matelots, censés, pour tout le monde, pêcheurs de sardines, mais auxquels, M. Damian, n'avait pas cru devoir cacher qu'il s'agissait de sauver M. Arago *et son domestique*.

La barque s'éloigna sans accident, et s'arrêta quelques heures dans la petite île de Cabrera (1), qui devait bientôt acquérir une si déplorable célébrité. Elle traversa ensuite une escadre et un convoi anglais; et telle était la faiblesse de ses dimensions, qu'il lui suffit, pour ne pas être aperçue, d'abaisser son mât et sa petite voile latine. Elle entra enfin dans le port d'Alger le 1er août.

Les fugitifs crurent un moment qu'ils ne pourraient point débarquer, et qu'on les renverrait à Majorque; un constructeur de vaisseaux, espagnol au service de la régence, donnait, de son autorité privée à M. Damian, l'ordre de départ. Mais un génois, sans emploi quelconque, et témoin du débat, donna, avec le même fondement, l'ordre de rester. De là, un combat à coups d'avirons entre le malveillant constructeur et le génois. L'avantage étant resté à celui-ci, les fugitifs débarquèrent, non pas sans avoir reçu quelques coups qui n'étaient point à leur adresse. Les musulmans témoins de cette scène n'y firent absolument aucune attention; ils se contentèrent de laisser faire.

MM. Arago et Berthmy furent reçus par M. Dubois-Thainville, consul de France, avec une obligeance extrême. Un bâtiment, propriété d'un des personnages les plus influens de la régence, monté, en partie, par un équipage grec, allait faire voile pour Marseille; après bien des sollicitations, M. Dubois-Thainville obtint que les deux français y seraient embarqués comme passagers, mais à la condition qu'ils se procureraient des passeports du consul d'Autriche. Ces passeports furent accordés, et M. Arago s'embarqua le 8 août 1808, après avoir été transformé, par la complaisance de M. Ferrier, agent autrichien, en négociant de Schwecat, en Hongrie.

Le voyage commença heureusement; mais presque en vue de Marseille le bâtiment fut canonné et pris par un corsaire espagnol de Palamos, et conduit à Rosas. Il n'y avait sur le navire qu'une seule personne qui pût se mettre en communication avec les autorités espagnoles, et leur adresser, au nom du capitaine algérien, de vives réclamations concernant l'acte arbitraire et contraire au droit des gens, dont un navire d'une nation amie venait d'être victime. La perfection avec laquelle M. Arago avait appris, durant son séjour en Espagne, à parler la langue de ce pays, devint le prétexte sur lequel on se fonda pour ne pas faire droit aux justes réclamations du raïs algérien. Malgré son passeport, M. Arago, dans les rêves ardens et cupides du capitaine et de l'équipage du corsaire, devint un espagnol transfuge qui était passé par Alger pour s'en aller avec toute sa fortune dans le maudit pays de France. Pendant la quarantaine, toutes les investigations furent dirigées dans ce sens. La confiscation était le but où l'on tendait. Vainement M. Arago leur prouvait-il qu'il avait

(1) Cabrera, au sud de Majorque, dans le groupe des Baléares, est un amas de rochers taillés à pic, de gorges profondes, presque sans végétation et inhabitables. C'est là que furent entassés, pendant les guerres de la Péninsule, huit mille prisonniers français, précédemment jetés dans les pontons de Cadix, et dont la plupart périrent de misère et de faim dans cette affreuse solitude. Les autorités espagnoles de Majorque les avaient réduits à une demi ration d'un pain noir et dégoûtant et de légumes, qui leur manquait même quelquefois par la difficulté des communications et le mauvais état de la mer. Le désespoir donna des forces à quelques-uns d'entre eux, qui trompèrent la vigilance de leurs gardiens et parvinrent à s'évader à travers des périls incroyables. Le récit de cette merveilleuse évasion a été consigné dans les *Aventures d'un marin de la garde*.

reçu le don des langues, en leur parlant successivement l'idiôme d'Ivice, de Majorque, de Valence, en leur offrant même, ce qui n'était nullement dangereux, de leur parler hongrois, esclavon, vallaque; la cupidité était plus forte que l'admiration. La qualité d'espagnol allait être définitivement reconnue au jeune savant, quand il déclara qu'il savait aussi le français. Aussitôt on le mit en conférence avec un officier du régiment de Bourbon, qui affirma qu'il le croyait né en France et non en Espagne.

C'est au milieu de toutes ces incertitudes que l'équipage du bâtiment algérien fut mis en quarantaine dans un moulin à vent, situé sur les bords de la mer, entre Rosas et Figuières.

Ce séjour fut très peu agréable. Privé de toute communication avec les habitans, l'équipage crut un jour qu'on voulait se défaire de lui d'une manière vraiment trop magnifique, car les bordées du vaisseau anglais, l'*Aigle*, semblaient en vouloir au moulin. Mais ils apprirent bientôt après, que les boulets lancés étaient destinés à reconnaître la portée des projectiles, afin de combiner des moyens de défense contre les Français qui approchaient.

La quarantaine finie, avant de conduire les prisonniers dans la citadelle de Rosas, on fit autour d'eux, et sciemment, tout ce qui précède une exécution militaire, dans l'espérance qu'à sa dernière heure, et pour racheter sa vie, M. Arago avouerait sa qualité d'espagnol. L'équipage fut conduit définitivement dans la citadelle, et quelque temps après au fort *du Bouton*.

Les besoins de la défense *du Bouton de Rosas* ayant exigé que la chambre dans laquelle étaient entassés les vingt-sept prisonniers, Maroquins, Arabes, Turcs, Grecs, Juifs, Français, etc., fût donnée à la marine anglaise, on les fit descendre dans un souterrain où souvent on oubliait de leur porter à manger, et où ils étaient dévorés eux-mêmes par la vermine. Ce souterrain, malgré son état affreux, étant devenu nécessaire au service, on embarqua tous ces malheureux, et on les transporta à Palamos où ils furent jetés sur un ponton.

Le bâtiment algérien sur lequel le jeune savant avait été pris, portait deux lions destinés par le dey à l'empereur. L'un de ces lions mourut de maladie, peut-être aussi un peu de faim. Pendant sa détention à Rosas, M. Arago avait réussi à faire arriver au dey, par la voie d'Alicante, une lettre dans laquelle on lui disait que les Espagnols avaient tué un de ses animaux. L'arrestation de tous ses sujets n'aurait peut-être pas ému le monarque; la mort de l'animal lui parut une chose plus grave; il fit appeler le consul d'Espagne, Onis, lui demanda 80,000 fr. de dédommagement, et le menaça de la guerre si son bâtiment n'était pas relâché.

Au moment où les fugitifs croyaient leurs affaires dans le plus mauvais état, ils reçurent, de la junte de Gironne (1), la permission de remonter sur leur navire et de s'en aller. Ils ne se le firent pas dire deux fois, et se dirigèrent vers Marseille.

Déjà ils apercevaient la ville française et ses riantes bastides, lorsque le mistral s'éleva avec une extrême violence. Le bâtiment fut jeté sur la côte de Sardaigne, et comme les Algériens étaient alors en guerre avec les Sardes, on ne put pas chercher un refuge dans l'île. Il fallut donc tenir la mer.

Telle était l'habileté des personnes qui dirigeaient les manœuvres, qu'après avoir marché à l'aventure pendant quatre ou cinq jours, on se trouva à Bougie lorsqu'on croyait pouvoir entrer au port de Majorque. Le navire était en fort mauvais état, il était dangereux de lui faire reprendre la mer. D'autre part, les barques de la côte d'Afrique qu'on appelle des *sandals*, ne devaient se hasarder à faire voile pour Alger qu'après un intervalle de six mois. Un si long séjour ne parut pas acceptable, même à celui qui venait d'essuyer toutes les tribulations d'une prison espagnole, M. Arago se décida donc à se déguiser en arabe, à se confier à un marabout, et à s'en aller sous une si frêle sauve-garde, de Bougie à Alger, par terre.

Un voyage de Bougie à Alger! c'est un événement que les officiers de notre armée, en Afrique, regardent comme fabuleux. Aucun ne l'a fait; et malgré sa confiance dans la véracité de M. Arago, M. Marey, colonel des spahis, en débarquant à Bougie, chercha à confirmer, par le témoignage de quelque habitant de ce point de la côte, ce qu'il avait appris de M. Arago. Ce témoignage ne lui manqua pas.

Ce voyage si périlleux dura sept à huit jours, et fut accompagné d'incidens qui ne seraient pas sans intérêt dans un moment où nous saisissons si avidement tout ce qui concerne l'ancienne Afrique; mais nous devons nous borner ici, et réserver ce récit à M. Arago lui-même, qui le communiquera au public, nous l'espérons.

Le dey Ahmed, à qui le jeune savant devait sa délivrance, venait de périr. Le dey qui succéda à Ahmet succomba à son tour dans une révolution dont M. Arago fut témoin; leur successeur enfin, voulut exiger, dans un pressant besoin d'argent, le paiement immédiat de quelque prétendue dette de la France. L'ordre catégorique de ne rien donner étant arrivé de Paris, le consul et tous les Français qui se trouvaient à Alger furent inscrits sur le rôle des esclaves, et chaque jour la menace d'être conduits au bagne et aux travaux du port retentissait à leurs oreilles. M. Arago fut réclamé par le consul de Suède, M. Norderling, et obtint la permission de résider chez cet homme distingué.

(1) Pendant cette mémorable guerre où l'Espagne combattit avec tant d'éclat pour la défense de sa nationalité, et qu'on a nommé *la guerre de l'Indépendance*, il se forma au sein de cette nation des assemblées provinciales qui prirent le nom de *juntes*, et qui réveillèrent dans tous les cœurs cet antique héroïsme de la grande lutte contre les Maures qu'on avait cru éteint et qui sommeillait seulement. Ces juntes, qui se substituèrent au gouvernement central, prirent en main la plénitude de l'autorité, levèrent des armées et administrèrent le pays pendant l'invasion, et au milieu des désastres inouïs qui en étaient la suite. Une partie de la Catalogne suivit l'impulsion que lui donna la junte de Gironne, car c'est là que s'étaient retranchés le nerf et le cœur de la défense, pendant que Barcelone était occupée par les armées françaises.



Vue de Bougie.

Après de longues négociations avec la famille juive de Bacri, les affaires furent arrangées, et la rançon des Français payée : là remonte aussi l'origine des débats du dernier dey d'Alger avec le consul de France, la première cause du fameux coup d'éventail, et de l'expédition qui nous a rendus maîtres de l'Algérie.

Le 1er juillet 1809, M. Dubois Thainville, sa famille, M. Berthmy et M. Arago obtinrent la permission de quitter la régence avec un convoi de bâtimens Algériens, escorté par un corsaire de la même nation. M. Arago était embarqué sur le corsaire où il remplissait les fonctions d'interprète.

En vue de Marseille, le convoi fut arrêté par deux frégates anglaises, et conduit à Toulon à l'escadre de l'amiral Colingwoot, qui devait décider de son sort. Mais quelques fausses manœuvres permirent au corsaire de s'échapper et d'entrer à Pomègue au moment où les chaloupes de la frégate l'atteignaient. Quelques tentatives faites la nuit, pour l'enlever, furent sans résultat, et M. Arago entra enfin au Lazaret, où, après la quarantaine obligée, on lui permit d'aller visiter sa famille à Perpignan, et de reprendre ses travaux.

On ne se lasse pas d'entendre raconter à M. Arago les mille et mille aventures, tour-à-tour gaies et dramatiques, qui sont venues se grouper dans son odyssée de trois ans ; mais il nous semble que l'illustre secrétaire de l'Académie des Sciences, après avoir livré au monde savant les résultats de ses travaux astronomiques et géodesiques, doit un compte public à tous ses contemporains des précieuses observations qu'il a recueillies sur les mœurs espagnoles et africaines, et le récit détaillé des périls nombreux dont sa présence d'esprit et sa résolution le firent triompher.

X.

GUERRE AVEC LES ÉTATS-UNIS.



La fin du règne d'Ali IV fut remplie par des actes d'une cruauté capricieuse, qui le rendirent un sujet d'horreur pour tous ceux qui l'approchaient. Il fut enfin empoisonné par son cuisinier qui délivra ainsi la régence d'un monstre (1814). A cette nouvelle, l'aga Omar qui combattait encore l'insurrection dans les provinces, retourna à Alger. On lui offrit la couronne d'un consentement unanime. Par des motifs qui sont inconnus, il refusa d'abord cet honneur précaire, et pressa l'élection de celui qui était khazenadji, ou principal ministre. On sait peu de chose de ce dernier, si ce n'est que c'était un homme modéré, sage et très âgé. Il refusa aussi ce dangereux honneur, mais on lui signifia qu'il fallait opter entre la couronne et la mort. Quatorze jours après, ce vieillard fut massacré, on ne sait pour quels motifs, et l'aga monta sur le trône.

Omar, dit M. Shaler, fut un des hommes les plus remarquables qui portèrent le sceptre d'Alger. Il était né dans l'île de Mételin (l'ancienne Lesbos). A son avénement au trône d'Alger il avait quarante-trois ans. On dit qu'il descendait de rénégats grecs. Sa taille était d'environ cinq pieds, dix ou onze pouces. Il était robuste, actif et bien fait; son teint était brun, sa barbe épaisse, brillante, noire, et parsemée de blanc, ses traits étaient réguliers, ses yeux noirs et pleins d'expression ne regardaient jamais personne en face et ne se levaient qu'à la dérobée sur ceux à qui il parlait : sa figure était sérieuse; quand il était de bonne humeur, ce Dey avait quelque chose d'agréable et de séduisant. Etait-il mécontent, son air devenait sombre, triste, repoussant; il y avait cependant de la gravité dans son maintien, de l'affabilité dans ses manières; jamais il ne sortait de son caractère, quelle que fût la gravité de la circonstance; il hésitait quelquefois; embarrassé en parlant, il semblait que son orgueil ne lui cachait pas son ignorance.

Omar avait un bon sens naturel, une intelligence vive et beaucoup de dignité dans le caractère. Son courage intrépide lui avait acquis de bonne heure le glorieux surnom de *Terrible*. Mais il était, dit-on, dans sa vie privée, d'une modération exemplaire, et sa morale sévère suivait scrupuleusement les lois de la religion qu'il professait. Il n'avait qu'une femme dont il eut trois enfans, et il passait avec eux ses heures de loisir, paraissant jouir dans son intérieur du bonheur le plus parfait. Lorsque ses affaires étaient terminées, rien n'était plus ordinaire que de le voir rentrer chez lui suivi d'un seul domestique qui portait une lanterne. Après qu'il se fut élevé au souverain pouvoir, on citait de lui plusieurs traits d'amitié et de reconnaissance, et jamais on ne l'accusa d'injustice.

La discussion qu'il eut avec les Etats-Unis, la première année de son règne, le prépara bien à soutenir ensuite avec vigueur la guerre que lui firent l'Angleterre et la Hollande dans l'intérêt général du commerce européen. Cette querelle des Etats-Unis, soulevée plusieurs fois depuis trente ans et toujours assoupie, devait enfin recevoir un terme. Elle remontait dans son origine à l'époque même de la déclaration d'indépendance des Américains. Lorsque le pavillon des Etats-Unis commença à paraître dans la Méditerranée, les pirates ne manquèrent pas de se jeter sur les navires de cette nation, qui faisaient le commerce sur la foi du droit des gens et qui ne devaient avoir rien à démêler avec Alger. Après quelque résistance, les Américains vaincus par la tenacité et l'audace des corsaires, consentirent à envoyer un consul à Alger pour défendre leurs droits, c'est-à-dire qu'ils s'obligèrent à faire périodiquement des présens considérables au pacha, et même à payer un léger tribut. Quelques années après, le gouvernement algérien trouvant ce tribut trop faible, avisa aux moyens de le faire augmenter, et il prétexta de quelque insuffisance dans les présens pour recommencer les hostilités. Les grandes guerres de la France et de l'Angleterre ayant écarté tous les neutres et surtout les Etats-Unis des mers où se vidait le différend, cette nation eut d'abord peu à souffrir des pirateries des Algériens; mais après la chûte de l'empire colossal de Napoléon, lorsque l'Europe se fut ranimée par la paix, le congrès américain ne pouvant plus supporter l'idée de payer un tribut aux Algériens, résolut de mettre un terme à leur insolence, et fit les préparatifs nécessaires pour envoyer dans la Méditerranée des forces navales qui pussent ou forcer la régence à conclure la paix, ou protéger le commerce contre le brigandage de ces croiseurs.

« A cette occasion je fus choisi, dit M. Shaler (1), par le président, conjointement avec les capitaines Bainbridge et Decatur, commandans de l'escadre, pour traiter de la paix avec Alger. Je partis de New-Yorck en mai 1815 avec ce dernier, qui commandait une division composée de trois frégates, un sloop, un brick, trois schooners. Nous entrâmes au commencement de juin dans la Méditerranée, et le 16 du même mois, nous rencontrâmes et primes, à la hauteur du cap Gatte, une frégate algérienne. Deux jours après, nous primes un gros brick, et le 28 du même mois, nous parûmes à la hauteur d'Alger. Conformément à nos instructions, nous proposons à la Régence les conditions auxquelles elle peut renouveler la paix avec les Etats-Unis. Les Algériens parurent confondus par ces événemens, et comme ils avaient tous leurs croiseurs en course, ils acceptèrent presque sans discussion, les conditions que nous leur dictâmes. Le traité fut signé le 30 juin, et le soir du même jour, je débarquai à Alger comme consul-général des Etats-Unis, titre que m'avait conféré le président dans le cas où la paix serait conclue.

» Ces événemens se succédèrent si rapidement, que je pouvais à peine y croire. Que la régence d'Alger cédât à la première menace, voilà ce qui me paraissait incompréhensible; mais un léger examen me découvrit le ridicule fantôme de leur puissance, je regrettai que

(1) *Esquisse de l'Etat d'Alger.*

nos instructions ne nous permissent pas de leur infliger un châtiment plus exemplaire.... Cette leçon fit, sur les puissances barbaresques, l'impression la plus profonde qu'elles eussent ressentie depuis leur infâme existence. »

C'est qu'en effet il est démontré à tous les yeux que ces repaires ne subsistaient que par la mésintelligence des puissances européennes. Si la France ou l'Angleterre eussent voulu sérieusement exterminer leurs corsaires, ils n'auraient point résisté à une guerre suivie sans relâche; mais on se contentait de les frapper sans les accabler, on se réservait des traités favorables afin que les écumeurs de mer, ruinant le commerce des nations secondaires, laissassent le champ libre aux autres. Il fallut enfin que la France fût insultée et que l'Europe lui permît de tirer vengeance de cette injure.

## XI.

### EXPÉDITION DE LORD EXMOUTH.

L'ANGLETERRE avait été chargée, par le congrès de Vienne, de poursuivre l'abolition de l'esclavage des chrétiens dans les régences barbaresques. Sans doute elle avait accepté cette mission, afin d'obtenir pour elle-même et pour ses alliés, des traités qui les garantiraient surtout contre les déprédations des corsaires. En avril 1816, lord Exmouth reçut de l'amirauté des instructions pour négocier avec ces états la reconnaissance des Iles Ioniennes comme possessions anglaises, pour conclure la paix entre ces régences et les royaumes de Sardaigne et de Naples, et les obliger à l'entière abolition de l'esclavage des chrétiens. Lord Exmouth fit voile pour Alger avec une flotte de cinq vaisseaux de ligne, sept frégates, quatre bâtimens de transport et quelques chaloupes canonnières. Il conclut avec le dey un traité qui comprenait à peu près toutes les conditions qu'il avait ordre d'obtenir. Omar reconnut les Iles Ioniennes, promit de délivrer tous les esclaves Sardes et Génois, au prix de cinq cents dollars par tête, et les Napolitains pour mille dollars. Il consentit à ne point faire la guerre au roi de Sardaigne tant que la paix subsisterait entre les Algériens et les Anglais; mais il refusa obstinément d'abolir l'esclavage. Lord Exmouth se rendit ensuite à Tunis et à Tripoli, signa un traité semblable avec les deux beys, et, de plus, leur arracha une déclaration par laquelle ils promettaient de traiter à l'avenir les prisonniers de guerre comme le font entre elles les puissances européennes. Le succès de cette négociation faillit devenir fatal à lord Exmouth. Les janissaires, qui connaissaient l'objet de sa visite, ne pouvaient contenir leur fureur à son aspect. Lorsqu'il traversait les avenues du pachalick, ils manifestaient par d'horribles imprécations et des gestes menaçans combien ils en voulaient à sa vie. L'amiral anglais n'opposa à leur rage qu'un sang froid imperturbable, et ce calme qui désarme souvent la colère d'une populace révoltée. Un jour, cependant, les janissaires de Tunis, furieux de ce qu'il obtenait l'abolition de l'esclavage, poussèrent l'emportement jusqu'à diriger leurs sabres sur sa poitrine, et ils l'auraient certainement massacré, sans les représentations modérées de l'un de leurs officieurs, à qui cet acte d'humanité aura peut-être coûté la vie. Lord Exmouth revint ensuite à Alger, dans l'espoir que la condescendance des beys de Tunis et de Tripoli déterminerait celle d'Omar-Pacha, relativement à la cessation de l'esclavage; mais le dey persista dans son refus, en alléguant que sa qualité de sujet du Grand-Seigneur ne lui permettait pas d'accéder, de son autorité privée, à une condition de cette nature. Trois mois lui furent accordés pour lever cet obstacle, et l'on mit à sa disposition une frégate anglaise qui devait conduire son ambassadeur à Constantinople. Mais la crainte qu'inspirait l'escadre de lord Exmouth s'évanouit à son départ. Les pirates recommencèrent à infester les mers. Le consul britannique à Alger fut jeté dans une prison, et les Turs s'emportèrent à mille outrages envers le commandant d'un vaisseau de guerre anglais qui se trouvait dans la baie. Ces premières violences en annonçaient de plus affreuses encore, qui ne tardèrent pas à éclater. Des atrocités furent commises à Oran; enfin, vers le 20 mai, les Algériens, sans aucune provocation, massacrèrent de pauvres pêcheurs de corail, français, anglais, espagnols et italiens, au nombre de plus de deux cents, qu'ils surprirent dans une église de Bone, pendant la célébration de l'office divin. Cet effroyable attentat ne devait pas rester impuni; un cri d'indignation retentit dans l'Europe entière, et le cabinet de Saint-James résolut de tirer une éclatante vengeance d'une race sanguinaire qu'on lui reprochait, non sans raison, d'avoir trop long-temps ménagée.

Une expédition menaçante fut préparée, et lord Exmouth reçut l'ordre de se diriger vers Alger. Le 26 août 1816, il se présenta en vue de cette ville, après avoir accepté la proposition du vice-amiral hollandais Van der Capellen, de se joindre à lui avec six frégates. L'escadre combinée était forte de trente-deux voiles; on y comptait douze vaisseaux de ligne, parmi lesquels *la reine Charlotte*, de cent dix canons; plusieurs frégates et corvettes, entre autres *le Belzébuth*, chargé de fusées à la Congrève, que Sa Seigneurie surnomma *le premier ministre du diable*; cinq chaloupes canonnières et un brûlot. Le lendemain, lord Exmouth envoya un parlementaire avec une dépêche, dans laquelle il proposait au dey : 1° de délivrer immédiatement les esclaves chrétiens sans rançon; 2° de restituer tout l'argent qu'il avait reçu pour le rachat des captifs sardes et napolitains; 3° de déclarer solennellement qu'à l'avenir il respecterait les droits de l'humanité, et traiterait tous les prisonniers de guerre d'après les usages suivis par les nations européennes; 4° de faire la paix avec les Pays-Bas, aux mêmes conditions qu'avec l'Angleterre. Omar ne répondit à ces propositions que par l'ordre de tirer sur la flotte anglaise. Il faut convenir que les préparatifs de défense qu'il avait fait faire avec intelligence et activité, auraient inspiré de la hardiesse à un homme moins résolu. Les fortifications avaient été réparées, de nouvelles batteries construites, et par ses soins trente mille Maures et Arabes étaient venus renforcer la milice

turque avant l'apparition de l'escadre anglaise. Omar, pendant toute la durée du bombardement, ne démentit ni son courage, ni son énergie; et peut-être le succès aurait-il couronné ses efforts, si, méprisant les menaces des habitans, il eût différé de vingt-quatre heures d'entrer en négociation.

Lord Exmouth fit embosser ses vaisseaux à demi-portée de canon, sous le feu des batteries du port et de la rade. Lui-même se plaça à l'entrée du port, tellement près des quais, que son beaupré touchait les maisons, et que ses batteries, prenant à revers toutes celles du môle, foudroyaient les canonnières d'Alger qui restaient à découvert. Cette manœuvre, aussi habile qu'audacieuse, et que favorisait l'absence d'un fort dont elle a fait sentir depuis la nécessité aux Algériens, obtint le plus désisif et le plus prompt succès. Ceux-ci, pleins de confiance dans leurs batteries casematées et dans la valeur des équipages de leurs navires qui avaient reçu ordre d'aborder les vaisseaux anglais, se croyaient si bien à l'abri d'une attaque de ce genre, qu'une innombrable populace couvrait toute la partie du port appelée la Marine, afin de contempler avec plus de facilité la défaite des chrétiens. L'amiral anglais, éprouvant quelque répugnance à foudroyer cette multitude ignorante et insensée, lui fit de son bord signe de se retirer; mais il ne fut point compris, ou les Maures s'obstinèrent dans leur imprudence, car ils restèrent à la même place, et ce ne fut qu'après avoir vu l'effroyable ravage produit par les premières bordées, qu'ils se dispersèrent en poussant d'épouvantables clameurs.

Cependant les troupes du dey ne partagèrent point cette lâche terreur, et déployèrent au contraire la résistance la plus furieuse et la plus opiniâtre. Pris en flanc par l'artillerie des vaisseaux anglais, ils tombaient écrasés, mutilés ou broyés horriblement; mais à peine une rangée de canonniers avait-elle été balayée qu'une autre lui succédait d'un front calme, et ne cessait de diriger contre l'ennemi les pièces en batterie du port, dont plusieurs étaient de soixante livres de balle. Le combat se soutenait depuis six heures avec un acharnement incroyable; les détonations multipliées de plus de mille bouches à feu, l'éruption des bombes qui éclataient avec un bruit effrayant, le terrible sifflement des fusées à la Congrève, faisaient du port d'Alger, en ce moment, un théâtre d'horreur et d'épouvante. Toutefois, la rage des Africains semblait s'accroître encore à la vue de cet effroyable spectacle, et rien n'annonçait qu'ils fussent près d'abandonner la victoire. A la fin, deux officiers anglais demandèrent la permission d'aller attacher une chemise soufrée à la première frégate algérienne qui barrait l'entrée du port, cette détermination fut suivie d'un succès complet. Un vent d'ouest assez frais mit bientôt le feu à toute l'escadre barbaresque: cinq frégates, quatre corvettes et trente chaloupes canonnières devinrent la proie des flammes. Pendant ce temps, le bey ne cessait de parcourir les postes et d'exciter ses soldats. De son côté, lord Exmouth déployait un merveilleux courage et une grande activité. Il courut les plus grands dangers. Au fort de l'action, il causait paisiblement avec le capitaine Brisbane, sous le feu le plus meurtrier: c'est alors que celui-ci fut atteint d'une balle morte qui le renversa sur le pont. L'amiral, sans s'effrayer, appelle aussitôt le premier lieutenant, et s'écrie: « Pauvre Brisbane! c'en est fait de lui; prenez le commandement. » — « Pas encore, milord, pas encore », répondit froidement Brisbane en levant la tête. Un moment après il était sur ses pieds et avait repris le commandement, comme si rien ne lui fût arrivé. Au même instant, lord Exmouth reçut deux blessures, l'une au visage et l'autre à la jambe. Son vaisseau servit sans interruption pendant cinq heures, du tribord sur la tête du môle, et du bâbord sur la flotte algérienne. Le bâtiment était jonché de morts, lorsque, vers neuf heures et demie du soir, une frégate embrasée et poussée sur lui par les vents, le força de couper ses câbles pour n'être point incendié. Une demi-heure après, lord Exmouth, ayant achevé la destruction du môle, se retira dans la rade.

La marine des Algériens, leurs arsenaux, la moitié de leurs batteries, étaient détruits; et des rapports ultérieurs ont porté à six mille le nombre de leurs hommes tués. Les bombes avaient fait, en outre, des dégâts considérables dans la ville. L'escadre combinée, quoique victorieuse, ne laissait pas d'avoir souffert aussi des avaries très fortes, et de compter neuf cents hommes tant tués que blessés.

Le lendemain, 28 août, lord Exmouth entra en vainqueur dans le port d'Alger. Il écrivit au dey une dépêche ainsi conçue: « Pour prix de vos atrocités à Bone contre des chrétiens sans défense, et de votre mépris insultant pour les propositions que je vous ai adressées au nom du prince régent d'Angleterre, la flotte sous mes ordres vous a infligé un chatiment signalé..... Je vous préviens que je recommencerai dans deux heures, si d'ici là vous n'acceptez les conditions que vous avez refusées hier. » Omar, qui s'était signalé par une constance et une activité à toute épreuve, pouvait encore ne pas se croire vaincu, et engager un nouveau combat que la flotte anglaise eût soutenu avec moins d'opiniâtreté que la veille; mais les habitans épouvantés le forcèrent d'accéder aux propositions de lord Exmouth.

Un memorandum de l'amiral, mis à l'ordre de la flotte anglaise, trois jours après l'action, annonça ainsi les résultats de la victoire:

« Le commandant en chef est heureux d'informer la flotte que sa vaillante attaque a eu, pour conclusion, la signature d'une paix confirmée par un salut de vingt et un coups de canon, aux conditions suivantes, dictées par son altesse royale le prince régent d'Angleterre:

» Art. I. L'abolition perpétuelle de l'esclavage des chrétiens.

» II. Délivrance demain à midi, à mon pavillon, de tous les esclaves actuellement dans la possession du dey, à quelque nation qu'ils puissent appartenir.

» III. Remise encore demain à midi, à mon pavillon, de tout l'argent reçu par le dey pour la rançon des captifs, depuis le commencement de cette année.

» IV. Une réparation a été faite au consul anglais, pour toutes les pertes que lui a causées son emprisonnement.

» V. Le dey a fait des excuses en présence de ses ministres et de ses officiers, et demandé pardon au consul en des termes dictés par l'amiral. »

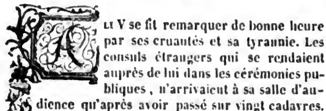
Le royaume des Pays-Bas, en raison de la part que l'escadre hollandaise avait prise à l'expédition, participait à ce traité avec la Grande-Bretagne. Le dey remplit toutes ces conditions : les esclaves qui se trouvaient à Alger et dans les environs furent remis à l'amiral anglais qui reçut, en outre, trois cent cinquante-sept mille piastres pour le roi de Naples, et vingt-cinq mille cinq cents pour le roi de Sardaigne.

Après le départ de lord Exmouth, la milice parut mécontente de son chef, qu'elle accusait de n'être pas heureux, crime sans excuse à Alger. Des factions se formaient, et le plus grand danger menaçait le Dey ; mais, plein de cette audace et de ce sang-froid qui imposent aux plus factieux, Omar parcourt les casernes, harangue les soldats, leur distribue de l'argent, et parvient à comprimer leur irritation. Déployant ensuite une activité remarquable, il répare les fortifications, il construit de nouvelles batteries, nettoie le port, achète et équipe quatre navires corsaires, ordonne la construction de navires de guerre, et, en moins d'un an, met Alger à l'abri de toute attaque par mer.

Mais tant d'efforts ne purent le sauver lui-même ; une nouvelle conspiration, dont il ne sut point démêler la trame, le surprit au milieu de ses travaux, et appela Ali V surnommé Khodja ou *le maître*, au gouvernement du deylick. Attaqué dans son palais par les conspirateurs, Omar n'essaya point une résistance inutile ; après quelques représentations demeurées sans effet, il tendit le cou au lacet fatal et mourut étranglé (8 septembre 1817).

## XII.

### LE DEY A LA CASBAH.



Ali V se fit remarquer de bonne heure par ses cruautés et sa tyrannie. Les consuls étrangers qui se rendaient auprès de lui dans les cérémonies publiques, n'arrivaient à sa salle d'audience qu'après avoir passé sur vingt cadavres. Entouré de gardes, et magnifiquement vêtu, il affectait de tenir toujours un livre à la main, et il montrait en effet quelque goût pour la littérature, afin de justifier le titre de Khodja qu'on lui avait donné. Mais aussi voluptueux que cruel, il ne connaissait ni frein, ni obstacle à ses passions, et il faisait, sans scrupule, enlever les femmes qui avaient le fatal privilége de lui plaire.

Les Turcs n'avaient point souffert, sans impatience, tant de caprices et de tyrannies, et de nombreux complots s'ourdirent bientôt contre Ali dans les casernes ; mais pour les déjouer, il résolut d'aller habiter la Casbah, citadelle de la ville, entourée de murs très élevés, et déjà défendue par une nombreuse artillerie.

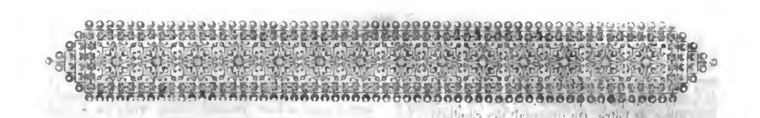
Voici comment M. Rozet raconte cet événement, dont il a consigné les détails dans son *Voyage sur la régence d'Alger*.

« Quelque temps après son avénement, Ali fit porter, par les juifs, plusieurs pièces de canon de la Marine à la Casbah ; quand ce fort fut armé le mieux possible, il changea tous les ministres et les employés supérieurs de l'administration, donna l'ordre que tous les Turcs fussent rentrés dans leurs casernes à six heures du soir, et menaça de punir de mort tous ceux qu'on trouverait dans les rues plus tard. Il avait autour de sa personne trente turcs qui lui étaient entièrement dévoués. Un vendredi, vers le minuit, cinquante mulets, préparés par ses ordres, et escortés par sa garde, firent huit voyages pour transporter tout le trésor. Quand il eut l'assurance que tout le trésor était transporté, il fit casser le mat de pavillon du palais auquel était arboré le drapeau rouge, et partit accompagné de sa famille et de toute sa maison, avec la musique en tête. Personne ne comprit rien à ce qui se passait, et l'ordre de tuer tous ceux que l'on trouverait dans les rues passé six heures du soir ayant épouvanté quelques turbulens, il se rendit tranquillement à la Casbah ; quand il y fut entré et qu'il eut fait fermer la porte, il dit à ceux qui l'entouraient : *maintenant je suis Dey*. Le lendemain, de grand matin, il fit publier dans toute la ville qu'il était dans la Casbah, et que tous ceux qui avaient besoin de lui pouvaient venir l'y trouver.

» Les Turcs, très mécontens de ce qui venait de se passer, parce qu'ils perdaient par là toute leur influence, dissimulèrent leur ressentiment et ne se révoltèrent pas d'abord ; mais deux jours après, dans la soirée, toutes les compagnies de janissaires prirent les armes, et se portèrent à la Marine dont elles s'emparèrent. Les révoltés passèrent toute la nuit à délibérer ; le massacre du Dey fut résolu, et le lendemain matin ils montèrent à la Casbah pour exécuter leur projet.

» Le Dey, menacé, avait pris toutes les dispositions pour se défendre, et aussitôt qu'il eut connaissance de la révolte, il fit crier dans la ville par des maures : Que tous les amis du pacha prennent les armes et se réunissent pour combattre les Turcs! ceux-ci, arrivés devant la porte de la Casbah, furent accueillis par une décharge d'artillerie qui leur fit éprouver de grandes pertes ; les Maures armés, qui les avaient suivis, les attaquèrent alors par derrière : les Turcs, se voyant pris entre deux feux, se débandèrent et se sauvèrent dans leurs casernes, où les plus acharnés essayèrent en vain de se défendre. Le Dey fit aussitôt trancher la tête à tous les principaux officiers de la milice, qu'il remplaça par des hommes sur lesquels il pouvait compter. Des ordres sévères, envoyés par des courriers dans toutes les provinces, joints au récit de ce qui venait de se passer, terrifièrent les garnisons des villes et des forteresses, qui n'osèrent pas faire le moindre mouvement.

» Par cette conduite ferme et les canons qui entouraient son palais, le pacha affermit son pouvoir plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Sous son règne, toutes les révoltes de la milice furent réprimées : il mourut de la peste qui ravagea Alger en 1818, après avoir embelli et beaucoup fortifié son palais. »



# REVUE DE L'ALGÉRIE ANCIENNE.

---

DU GOUVERNEMENT ALGÉRIEN. — DE LA MILICE. — MARINE ET CORSAIRES. — FINANCES. — RELIGION, CULTE. — ADMINISTRATION DE LA JUSTICE. — INDUSTRIE ET COMMERCE. — MŒURS, USAGES, COUTUMES. — SCIENCES ET ARTS.

## I.

### DU GOUVERNEMENT ALGÉRIEN.

Nous avons suffisamment fait connaître, dans l'histoire des trois derniers siècles qui viennent de passer sous nos yeux, les formes du gouvernement algérien, les révolutions qu'il a subies, ses relations avec l'empire ottoman et les autres puissances d'Europe. En l'examinant ainsi dans ses entreprises du dehors et dans ses secousses intérieures, on a pu en concevoir une idée plus nette que si nous eussions procédé à une exposition raisonnée de ses principes et de son système. C'est par ses œuvres surtout que nous l'avons jugé; il ne nous reste maintenant qu'à aborder les détails de l'administration, et rendre sensibles tous les reliefs de cette physionomie.

*Du Dey.* Les révolutions qui changèrent à Alger les formes de la nomination du souverain, diminuèrent aussi les honneurs et le respect qui lui étaient d'abord rendus. Ainsi, lorsque la régence n'était qu'une vice-royauté de l'empire ottoman, les plus grandes marques de déférence étaient accordées au pacha. A son arrivée, il était accueilli avec pompe et solennité; deux galères allaient à sa rencontre; les officiers du divan, l'aga à leur tête, venaient le recevoir jusques sur le port; quinze cents coups de canon saluaient ses premiers pas; dès qu'il avait pris terre, un magnifique cheval richement caparaçonné, portant une bride et des étriers d'or enrichis de turquoises, lui était présenté; il le montait, et, couvert d'une veste blanche richement brodée, il s'avançait vers son palais, où l'attendaient toutes les splendeurs du luxe oriental.

Mais lorsque le sultan eut consenti à abandonner à la milice le choix d'un administrateur, de ce jour data l'affranchissement d'Alger. Le titre de *Dey*, qui signifie *patron* ou *oncle*, fut donné à ce chef militaire avec des attributions civiles; un nouvel aga temporaire fut plus spécialement chargé de la guerre, et le pacha vit s'abolir son influence et les honneurs qui lui étaient attribués.

Dans le principe, l'élection du Dey se faisait devant toute la milice réunie au palais. L'aga qui en était le commandant en chef, monté sur un tabouret, demandait en criant, qui l'on voulait élire pour Dey ; chacun nommait celui qui lui plaisait, ou qui lui paraissait le plus digne de l'être. On proposait des candidats, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât un qui réunit presque tous les suffrages. Alors on le revêtait du caftan, espèce de robe de soie qui est, chez les Turcs, la marque des hautes dignités; ensuite on le portait sur le siége du Dey, qui fut d'abord un fauteuil doré, puis une estrade de marbre recouverte d'une peau de lon ou de tigre. Aussitôt qu'il y était placé, de nombreuses acclamations se faisaient entendre : *A la bonne heure ! ainsi soit-il ! Que Dieu accorde au Dey félicité et prospérité !* Le Cadi ou grand-juge s'approchait pour lui faire connaître toutes les obligations que lui imposait sa condition : *Allah*, disait-il, *t'a appelé au commandement de la milice pour punir les méchans et faire jouir les bons de leurs priviléges, tu dois exactement donner la paix aux Turcs, employer tous tes soins à la prospérité du pays, fixer le prix des denrées dans l'intérêt des pauvres*, etc.

Quand le Cadi avait fini sa harangue, chacun s'approchait du nouveau souverain pour lui baiser la main et lui jurer fidélité et soumission. Pendant que ceci se passait au palais, des salves d'artillerie annonçaient à la ville qu'elle avait un nouveau Dey ; et un héraut, placé sur la porte du palais, criait de toutes ses forces: *Gloire et prosperité au Dey qu'Allah a voulu appeler au gouvernement du royaume et de la milice guerrière d'Alger*.

Un dey d'Alger ne mourait presque jamais dans son lit : il était ordinairement assassiné par la milice, mécontente de lui, ou soulevée par un ambitieux qui avait tout mis en usage, argent, promesses, séductions pour se faire un parti parmi les janissaires. Cependant l'ordre pour la succession était fixé et le principal ministre était désigné en vertu des anciens usages. Il devait être Turc, et c'était le premier personnage de la régence après le Dey, mais il était rare qu'il fût élu. Aussitôt que le prince était mort, le divan s'assemblait pour faire reconnaître son successeur; mais c'était alors l'instant des brigues et des violences, et souvent celui qui parvenait au pouvoir suprême, était obligé de passer sur plusieurs cadavres de prétendans égorgés. Le plus audacieux l'emportait souvent. S'il était assez heureux pour arriver le premier sur le siége à la faveur du tumulte, et pour faire hisser le pavillon qui se trouvait au-dessus de la porte du palais et qui donnait le signal des salves d'artillerie, il était immédiatement reconnu.

« Aussitôt après leur élection, dit M. Shaller (1), les deys d'Alger jouissent de toutes les prérogatives attachées à l'autorité souveraine; mais leur installation solennelle n'a lieu que lorsqu'ils ont reçu le firman du Grand-Seigneur, qui approuve leur élection, et, avec le firman, le caftan et le sabre d'officier, qui leur sont apportés par un capidji-bachi ou messager d'état. Tous les trois ans, dans ses jours de prospérité, Alger envoie au Grand-Seigneur un présent qui est transporté à Constantinople, sur un vaisseau de guerre étranger, avec l'ambassadeur qui doit l'offrir. Telle est encore de nos jours (1826) l'influence de la régence, que cette mission, regardée par elle comme un titre d'honneur, n'est jamais accordée qu'au gouvernement qui se trouve pour le moment le plus avancé dans ses bonnes grâces. Le présent est toujours magnifique, et s'élève quelquefois à la valeur de 500,000 dollars. Du reste, il paraît qu'Alger ne reconnaît pas autrement la suprématie du gouvernement Ottoman ; et même dans l'ivresse de son pouvoir imaginaire, il lui est arrivé de ne pas toujours respecter son pavillon. Comme compensation, la Porte lui envoie ordinairement un vaisseau avec des munitions de guerre et de mer, lui accordant en outre la permission de lever des troupes dans le pays soumis à sa domination.

» Une simplicité noble et imposante se montre dans les formes extérieures de ce gouvernement, et proclame d'une manière claire la nature de ses prétentions. Le Dey, assis sur son trône, donne indistinctement audience à tous ses officiers. Au point du jour, après les prières du matin, ils lui font leurs rapports et reçoivent ses ordres. Au moment où il se lève pour se retirer, tous inclinent leurs têtes vers la terre, et d'une voix forte font entendre ces mots : *Dieu sauve notre souverain*. Le Dey, passant pour sortir devant les différens corps qui sont rassemblés devant lui en ordre, se tourne lentement, et la main appuyée sur le cœur, il leur rend leur salut. Ceux-ci s'inclinent une seconde fois et répètent encore le cri : *Dieu sauve notre souverain*.

» Ce sont là les occasions qu'on choisit pour déposer les deys d'Alger. Au moment où le souverain quitte son trône, les conspirateurs se jettent sur lui, le saisissent par la ceinture, et l'égorgent sur la place, ou le conduisent hors de là pour l'étrangler *secundùm artem*. Aussitôt son successeur est placé sur le trône d'où celui-ci vient d'être renversé. »

Le Dey était vraiment l'esclave de la milice. Il vivait dans une continuelle défiance, toujours occupé à déjouer les trames qui menaçaient ses jours, méditant et exécutant de sinistres vengeances contre ceux qu'il soupçonnait de nourrir des projets ambitieux. D'ailleurs les prétextes les plus frivoles donnaient lieu à des insurrections. Si la paix durait trop long-temps au gré de ces pirates affamés de rapines, si quelque expédition était infructueuse, s'ils soupçonnaient quelque partialité dans la distribution du butin, si le paiement de la solde souffrait le moindre retard, la vie du Dey courait le plus grand danger. La révolte s'éveillait, et vainement le souverain essayait de la calmer par toutes sortes de promesses. Son sort était décidé, et il devait cesser de régner et de vivre en même temps. Mais si la milice était sans pitié envers le Dey qu'elle avait résolu de précipiter du trône, elle était également sourde aux refus de ceux qui redoutaient le périlleux honneur d'y monter. On lui faisait vio-

(1) *Esquisse de l'Etat d'Alger.*

lence pour le revêtir de cette dignité, et cela n'empêchait pas de lui arracher le sceptre et la vie au moindre prétexte de mécontentement. Un jour le choix des soldats tomba sur un pauvre maître d'école qui n'avait certes jamais aspiré à ce poste périlleux, et qui se serait même estimé très-heureux de ne point abandonner ses humbles mais paisibles fonctions. Il lui fallut accepter le pouvoir suprême, et, peu fait pour ce haut rang, il y conserva un amour de la paix et une douceur qui ne tardèrent pas à amener son heure fatale. L'ordre lui arriva de quitter le pachalick. Il ne fit pas difficulté d'obéir, croyant qu'une prompte soumission amollirait des cœurs d'airain, et qu'il en obtiendrait au moins la faveur de retourner à ses élèves, et de finir ses jours dans l'obscurité. Vain espoir! « Cela n'est point possible, lui dirent les révoltés. Telle n'est pas la coutume. Vous étiez Dey, vous avez été notre chef, vous ne pouvez plus régner et vous devez mourir. »

Lorsqu'un Dey était massacré par le peuple, ses femmes étaient dépouillées de tout ce qu'il avait pu leur donner, et ses enfans étaient réduits à la simple paie de soldats et exclus de toutes les charges de l'état. Si, au contraire, il mourait de mort naturelle, ce qui était fort rare, il était révéré comme un saint; on l'enterrait avec cérémonie, et on n'inquiétait point sa famille.

*Du Divan.* Le divan d'Alger ou grand conseil de la régence, quoi qu'il ne fût ordinairement composé que des principaux ministres, des officiers supérieurs et autres dignitaires, devait cependant comprendre aussi tous les plus anciens soldats Turcs du royaume. Chaque janissaire entrait dans ce conseil à son tour, rien ne pouvait l'en exclure, qu'une bien mauvaise conduite, ou plutôt ses ennemis. Encore, dans ce cas, il n'était pas privé de son droit sans compensation; on l'obligeait de vendre son siége à celui qui devait lui succéder par rang d'ancienneté; et ce n'était qu'après cette cession qu'il se retirait.

Ce conseil était divisé en deux compagnies. Les vingt et un plus anciens formaient l'assemblée du grand divan; l'autre partie portait le nom du petit divan. Deux salles près du palais royal servaient à les rassembler lorsque le Dey désirait les consulter. Souvent aussi, lorsqu'il avait quelques affaires délicates, il convoquait le divan dans une salle de ses appartemens, le hangar des miroirs. Assis par terre à la gauche du trône, sur deux rangs, dos contre dos, les uns tournés vers l'orient, et les autres vers le couchant, les conseillers examinaient l'affaire que le Dey venait de leur communiquer. Quand chacun avait donné son opinion, l'aga en rendait compte, et le divan était dissous. Le Dey délibérait seul avec tous ses ministres, et la formalité de la consultation suffisait pour mettre sa conduite à l'abri de toute recherche.

L'habit de cérémonie des conseillers du grand divan consistait en une robe de drap vert, courte, serrée autour du corps par une ceinture de cuir, et dont les manches étroites tombaient sur le bout des doigts. Ils portaient de plus une grande culotte de même étoffe, et des bottes de marroquin rouge brun, dont les talons étaient ferrés et la tige plissée jusqu'aux genoux. Leur tête était surmontée d'un casque de cuivre jaune, sur lequel s'élevait un rang de grandes plumes formant un large éventail. Les membres du petit divan portaient une ceinture comme les premiers, et, sous leur robe, de couleur bleu céleste, une petite veste descendant jusqu'aux reins. Au lieu de bottes ils avaient des chaussettes de fil blanc et des pantoufles de maroquin jaune sans quartiers ni talons; au lieu de plumes une peau blanche tombait du cimier du casque jusqu'au bas du dos. Cet ornement de peau était si large qu'il couvrait les deux épaules.

*Des fonctionnaires.* Le dey d'Alger avait six ministres chargés chacun d'une branche de l'administration. C'était d'abord le *khazenadji*, ministre des finances, qui avait le maniement des deniers publics et gardait la clef du trésor, dans lequel le Dey lui-même ne pouvait pas entrer sans lui. *L'aga*, ministre de la guerre était général en chef de toutes les forces de la régence. Quand il sortait il était presque toujours accompagné par des portes-étendards et des musiciens; deux *chaoux*, messagers du Dey, marchaient devant lui à cheval, et criaient à haute voix pour faire détourner les passans: *rangez-vous, voilà l'aga qui passe.* Chaque soir on lui remettait les clefs de la ville, et tous les ordres faits à la troupe étaient donnés en son nom. Sa maison était entretenue aux frais du gouvernement et il recevait en outre un traitement important. Quand il marchait pour quelque expédition, il était escorté par une vingtaine de cavaliers dont quelques-uns portaient devant lui les drapeaux des différentes couleurs qui composent l'étendard du prophète; il était en outre suivi par cinq domestiques, dont un était uniquement chargé de bourrer sa pipe; un second de la porter et de la lui présenter quand il la demandait; le troisième conduisait un mulet chargé de grandes cruches d'eau; un quatrième avait son mulet chargé de vivres, qui se composaient en grande partie de pâtes frites et de pâtisseries; enfin le mulet conduit par le cinquième était tout chamarré d'or, et portait dans des paniers de superbes tapis destinés à être étendus sur l'herbe lorsque le maître mettait pied à terre.

Le ministre de la marine, *vékil-harj*, était chargé de l'administration des ports et de l'armement des vaisseaux. Il donnait les ordres pour l'expédition des corsaires et la surveillance des bâtimens étrangers. Toutes les fois qu'un navire venait mouiller devant Alger, le vékil-harj allait lui-même à son bord, ou y envoyait un de ses officiers pour savoir d'où il venait et ce qu'il voulait faire; ensuite il conduisait lui-même le capitaine du bâtiment devant le Dey pour le complimenter.

Tous les navires étrangers qui partaient d'Alger étaient visités par le vékil-harj, ou ses officiers, pour s'assurer si quelques esclaves chrétiens n'étaient point allés s'y cacher pour se sauver. Presque tous les différends qui survenaient dans les affaires maritimes étaient jugés par le vékil-harj. Dans les affaires importantes seulement il convoquait l'amiral et tous les capitaines de vaisseau pour prendre leur avis; ensuite il faisait

un rapport au Dey qui approuvait toujours le jugement rendu.

Le *Kodja del Key* était un officier chargé des chevaux et de tous les bestiaux qui appartenaient au Dey. Cette charge était très-importante en ce qu'elle était toujours gérée par un homme ayant la confiance personnelle du souverain. Hussein, dernier dey d'Alger, en était pourvu lorsqu'il fut mis sur le trône sans commotion, après la mort d'Ali IV.

Le *Kodja del Osera* avait l'administration de tous les magasins du Deylick, et il était en outre chargé de percevoir les droits sur les maisons, les boutiques et presque toutes les propriétés foncières ; c'était lui qui était chargé de pourvoir aux subsistances de la troupe et d'en vérifier la qualité.

Enfin le *Beith-el-Mel* ou ministre des domaines, était chargé de s'emparer au nom du Dey, de toutes les successions dévolues à l'état par la condamnation à mort, l'exil ou l'esclavage des propriétaires, ou lorsque quelques-uns mouraient sans laisser après eux des enfans ou des frères. Les femmes n'héritaient point de leurs maris; mais en s'emparant de la succession, le Beith-el-Mel était obligé de leur rembourser leur dot.

Quand le Beith-el-Mel, accompagné de ses officiers subalternes, allait prendre possession d'une succession, il faisait peindre ou sculpter sur les murs des bâtimens, une main ouverte, ce qui était la marque des propriétés échues au deylick, et signifiait *je prends*. Dans le même temps, d'après la manie bien connue des habitans d'Alger, d'enfouir leur argent dans la terre, il faisait faire des fouilles partout, pour découvrir s'il n'y avait pas quelque trésor caché.

A Alger, où la polygamie est permise, peu de personnes meurent sans enfans, mais le grand nombre des condamnations à mort avait fait échoir tant de successions au Deylick, et elles s'étaient si bien accumulées depuis trois siècles, qu'Hussein-Pacha possédait ainsi plus d'un quart des maisons de la ville, et des propriétés de la campagne environnante.

*De l'autorité locale.* A Alger le chef de l'administration civile et municipale était le *Scheik-el-Beled*, appelé aussi *Scheik-el-Medina* (chef ou gouverneur de la ville). Il était seul chargé de la justice municipale et de la police. Sous ses ordres, étaient des *Naibs* (lieutenans), et des *Amins* (chefs de corporations).

Il existait en outre un second gouverneur, choisi parmi les premières familles, et descendant d'un Marabout ; ce personnage était investi du titre de *Naib-el-Aschraf* (chef des notables), et devait, dans toutes les circonstances importantes, réunir chez lui le Scheik-el-Beled et tous les Amins qui dépendaient de lui, afin de délibérer sur les mesures à prendre.

Ces divers fonctionnaires réglaient les affaires de la ville, pourvoyaient aux dépenses, maintenaient l'ordre dans les différentes classes industrielles, surveillaient la police locale, la salubrité, les aqueducs, les établissemens publics et de bienfaisance.

Des attributions de nature bien diverse étaient affectés au *Mezouard* ou préfet de police. Il avait une compagnie de gardes à pied qui ne devait recevoir d'ordres que de lui directement. Il observait tout ce qui se passait dans la ville pendant le jour, il la parcourait fréquemment pendant la nuit, et rendait compte tous les matins au Dey de ce qui était arrivé de nouveau durant les vingt-quatre heures. Il avait plein pouvoir sur les femmes de mauvaise vie ; elles étaient sous son autorité particulière, et il en percevait un tribut pour lequel il versait tous les ans dans le trésor, une somme d'environ 24,000 francs. Dès qu'il découvrait quelque fille ou femme mariée dont la conduite n'était pas très-régulière, il avait le droit de s'en saisir ou de lui faire payer une amende, pourvu qu'il pût une fois la surprendre en flagrant délit. Il était aussi chargé des exécutions à mort, ainsi que de faire donner la bastonnade quand il en recevait l'ordre du Dey. Cette profession de bourreau que nous avons en horreur est très honorée dans les régences barbaresques ; on porte beaucoup de respect à celui qui l'exerce. Ajoutez qu'elle est fort lucrative et qu'elle est une marque de la faveur du souverain.

Telles étaient les principales fonctions qui étaient afférentes à l'administration générale dans l'ancienne régence d'Alger. Quant à celles qui avaient trait à la milice, aux finances, à la justice, au culte, elles trouveront leur place dans leurs chapitres respectifs.

## II.

### DE LA MILICE.



Voici quelles étaient, d'après M. Shaller, les attributions et les conditions d'existence des janissaires dans les derniers temps de la régence.

« A des époques plus reculées, le corps des Turcs qui occupent le royaume d'Alger, s'est rarement élevé au-dessus de cinq mille ; dans ce moment (1826), des raisons particulières l'ont réduit à moins de quatre mille. Seuls, ils peuvent prétendre aux premières dignités de l'état, ou aux charges lucratives et honorifiques. Mais les naturels, quoique exclus de tout emploi civil, peuvent, dans la marine, s'élever par leur mérite, aux premiers degrés militaires. Reis Hamida, grand-amiral d'Alger, qui, en juin 1815, périt dans la bataille où son vaisseau fut capturé par le commodore Decatur, appartenait à l'une des tribus de montagnards indépendans de l'intérieur, et n'était arrivé à ce rang que par sa valeur et la supériorité de ses talens. Les fils des Beys ont quelquefois succédé à leurs pères, et des Koulouglis ont été nommés Kaïd ou gouverneurs de districts. Mais ils le devaient probablement à l'argent, car on regarde ces exemples comme contraires à l'esprit de la constitution. Le corps des janissaires reçoit continuellement des recrues du Levant, qui sont pour la plupart des malheureux sortis des prisons et le rebut de la société de ces pays barbares.

» Le gouvernement entretient, à Constantinople et à Smyrne, des agens qui engagent les recrues et les envoient à Alger sur des vaisseaux de louage. A leur ar-

rivée, ils sont soldats de fait sous la dénomination de janissaires. On les incorpore dans les différentes barraques de la ville, auxquelles ils appartiennent le reste de leur vie, quel que soit, par la suite, le changement de leur fortune. C'est dans les quartiers qu'ils s'élèvent par rang d'ancienneté au plus haut degré de paie, et deviennent membres du divan, à moins que quelque heureux hasard ne les jette dans l'administration; et il faudrait qu'ils fussent d'une ineptie bien rare, pour ne point parvenir à quelque emploi avantageux. La paie d'un janissaire, à son arrivée du Levant, est tout au plus d'un demi-dollar par mois; avec le temps elle s'élève à environ huit dollars; c'est le maximum; mais depuis peu, les Deys d'Alger, pour se rendre populaires, ont augmenté la solde des janissaires. Un corps ainsi constitué est toujours prêt à la révolte; leurs rations se composent chaque jour de deux livres d'un assez mauvais pain. Ceux qui ne sont pas mariés sont logés dans des barraques très commodes et très grandes; le gouvernement leur fournit des habillemens, les armes, les munitions, à un prix très modique. Un janissaire, dans son costume complet de bataille, porte une ou deux paires de pistolets dans sa ceinture, un cimeterre ou yatagan; sur la poitrine, un poignard, et sur l'épaule, un long mousquet. Toutes les armes sont revêtues des plus beaux ornemens, quand la fortune de l'individu lui permet de le faire. On pourrait assez justement comparer un janissaire armé de toutes pièces, au valet de carreau dans le jeu de cartes.

» Quoique les Turcs soient essentiellement soldats, cependant il y en a qui forment une division ou classe civile, qu'on nomme la classe des Khodgia ou écrivains. Elle comprend tous ceux qui savent lire et écrire, ou qui sont en état de l'apprendre. Ce corps jouit de grands priviléges, et c'est de là qu'on tire les écrivains pour les charges publiques.

» Les jeunes turcs sont casernés dans des barraques d'où ils ne sortent que les jeudis, sous la surveillance d'un gardien qui répond de leur conduite. Ils n'ont droit à porter le turban et à s'aventurer dans le monde, sous leur propre garantie, que lorsqu'ils ont une assez belle barbe. Quoique les Turcs, par un principe de politique bien entendu, observent scrupuleusement, et veillent que les autres observent de même les préceptes de leur religion, cependant l'expérience leur a démontré la nécessité de quelque tolérance en faveur d'une soldatesque effrénée. Voilà pourquoi on tolère des tavernes, que tiennent des juifs, et où les soldats trouvent à leur disposition du vin et des liqueurs spiritueuses. Mais s'il en résultait quelques scènes scandaleuses en public, elles seraient sévèrement punies. Cet état de contrainte auquel sont soumis les janissaires est réellement fastidieux, et on les voit déserter, quand ils le peuvent, s'ils ne sont pas liés au pays par des mariages ou des places lucratives.

» Le service militaire se fait entre les Turcs à tour de rôle, ce qui leur donne la facilité d'embrasser la carrière civile pour laquelle ils se sentent quelque vocation, sans qu'ils perdent pour cela aucun de leurs droits; seulement ils doivent être prêts pour le service public, toutes les fois qu'on a besoin d'eux. Les fortunes de ceux qui restent en dehors du mouvement des affaires politiques, sont beaucoup plus stables que celles des autres que l'ambition pousse vers la richesse et les honneurs, dont l'acquisition et la possession sont également environnées de dangers. Il est sûr que les Turcs ont pour leur gouvernement une sorte d'attachement qui, dans ses effets, ressemble beaucoup à du patriotisme, et que tiennent toujours en action les révolutions si fréquentes qui bouleversent l'administration; la roue de fortune tourne si souvent, qu'il n'est pas un individu qui ne puisse se promettre dans sa vie un heureux hasard; voici une anecdote qui peut servir de commentaire à mon idée :

» Le premier été de mon arrivée à Alger, un vieux turc se présenta chez moi; il se donna le titre de reis ou capitaine de vaisseau, et me dit qu'il avait fait, avec le commodore Bainbridge, le voyage d'Alger à Constantinople, en qualité de membre de la députation algérienne que cet officier avait en mission d'y conduire. Il me parut s'intéresser beaucoup au commodore, et je crus que l'unique but de sa visite était le désir de savoir des nouvelles de sa santé et de sa position. Mais, au moment de se retirer, il me dit qu'il était sans emploi, très pauvre; et il finit par me prier de lui prêter un dollar, chose que je fis en l'engageant à recourir à moi, quand il serait dans le besoin, l'assurant que je m'empresserais de lui être utile autant que mes moyens me le permettraient. Plusieurs fois, dans des cérémonies publiques, je rencontrai ce même vieillard, et toujours il s'empressa de m'offrir une prise de tabac d'un air humble et affectueux, en ayant soin de se placer à une grande distance des hauts personnages auxquels je rendais visite. Quelques années plus tard, il fut élevé au poste éminent de Khazenadji ou premier ministre, qu'il occupe encore aujourd'hui, à l'âge de quatre-vingt dix ans; le revenu de sa place est, chaque année, de 50,000 dollars.

» La force militaire de ce gouvernement est d'environ quinze mille hommes, tout compris, Turcs, Koulouglis et Arabes. Les Turcs et les Koulouglis forment l'infanterie, les Arabes la cavalerie. Ils sont distribués dans des garnisons et des camps volans, soit à Alger ou dans le royaume. Chaque année on change la garnison turque. Ce sont les Turcs qui veillent à la perception des impôts de l'état, et au maintien de l'ordre public.

» Les officiers de la régence d'Alger ne reçoivent, pour leur salaire, que leur paie et leurs rations comme janissaires. Le pacha lui-même se soumet à cette loi, avec une apparence de simplicité primitive. Mais, dans leurs rapports avec la société, ces mêmes officiers se reposent sur les priviléges de leurs places et la licence qu'elles leur donnent pour toutes sortes d'exaction. »

Chaque soldat avait droit à l'avancement, qui était toujours donné à l'ancienneté de service, jusqu'à ce qu'il devînt membre du divan. Les vieux soldats, et ceux que des blessures ou des infirmités empêchaient de continuer à servir, recevaient pendant toute leur vie leur traitement intégral, comme s'ils eussent été présens sous les drapeaux. Les actions d'éclat n'étaient récompensées que par des augmentations de paie; des



Une boutique à Alger.

circonstances remarquables, comme l'élection d'un dey, le gain d'une bataille, amenaient aussi des augmentations de solde. La haute paie, celle que touchaient tous les officiers et le dey lui-même, ne s'élevaient pas au-delà de trois piastres (seize francs) pour deux mois.

Il n'était point défendu aux soldats de la milice d'exercer une profession quelconque, lorsque les époques du service lui laissaient cette latitude, et tous prenaient ainsi leur retraite. C'était alors chose curieuse que de voir ces janissaires si indisciplinés s'accroupir dans une boutique, enveloppés dans un ample manteau, pour vendre des menus objets de consommation, des eaux de senteur, du tabac, des pipes, des broderies du pays. On trouve encore à Alger quelques rares représentans de ce corps, qui, devenus bourgeois paisibles, ont oublié sans doute de se rembarquer avec leurs vieux camarades, quand la conquête les a dépossédés. Impuissans pour se venger, ils se sont résignés à subir la tolérance du vainqueur, et toute leur colère s'est changée en un froid dédain.

### III.

#### MARINE ET CORSAIRES.

C'est par l'audace et l'activité que les Algériens étaient devenus la terreur des nations commerçantes d'Europe; mais dans ces derniers temps, leur marine était bien déchue du rang qu'elle avait autrefois tenu. Il y a deux siècles, elle rivalisait avec celle des plus puissans états, et en 1830, lors de la conquête, elle se trouvait réduite par ses pertes successives, à quelques bâtimens presque sans valeur.

Quand lord Exmouth détruisit leur flotte, elle se composait de quatre frégates de 40 à 50 canons, d'une frégate de 38, de quatre corvettes de 20 à 30 canons, et d'une douzaine de bricks et de goëlettes. Il y avait, en outre, trente chaloupes portant chacune, sur la proue, une pièce de douze et même de vingt-quatre, employées

à donner la chasse aux bâtimens qui s'approchaient trop près des côtes. Tout cet effectif ayant été détruit dans cette guerre, ils achetèrent ou construisirent rapidement un bon nombre de petits vaisseaux. La Porte, Maroc, Tripoli, les aidèrent à réparer ce désastre, et, peu d'années après, ils étaient en mesure de recommencer leurs courses. Ils offrirent même au sultan deux frégates pour le soutenir dans sa guerre contre les Grecs. Mais ces frégates ne rentrèrent point à Alger. Poursuivies par deux bâtimens français, elles furent obligées de se réfugier dans le port d'Alexandrie, où ceux qui les montaient prirent le parti de les vendre en détail pour subsister. Le blocus de 1827 à 1830, acheva de ruiner cette marine.

Les chantiers d'Alger étaient toujours bien fournis en bois de charpente, que fournissaient les nations du nord de l'Europe, et en matériaux nécessaires à l'armement et au radoub des vaisseaux de guerre. Ce gouvernement entretenait toujours un corps d'environ trois mille marins, qu'en cas de besoin il pouvait aisément porter à six mille. Nul peuple n'était au-dessus d'eux pour l'activité, quand il s'agissait de préparer un armement; mais leurs marins connaissaient très mal la manœuvre et la manière de combattre sur mer. Dans les engagemens ils n'envoyaient que des boulets, jamais de mitraille; ils n'en savaient point faire usage. Les équipages étaient armés de pistolets et de sabres; nul, parmi eux, ne connaissait la carte ni la boussole; aussi avaient-ils la précaution, dans les expédions lointaines, de prendre avec eux des esclaves chrétiens pour se faire piloter.

Le personnel d'un navire armé en course se composait d'un *raïs* ou capitaine, d'un *bacha-raïs* second capitaine, d'un *sassa-raïs* lieutenant, d'un maître d'équipage, de douze *sotto-raïs* (c'étaient les premiers matelots qui parvenaient avec le temps au grade de raïs); d'un khodja ou écrivain, et d'un imam qui remplissait ses fonctions comme à terre, en appelant à la prière, aux mêmes heures, et de la manière accoutumée. On commandait les matelots, tous maures, le bâton à la main, et de la façon la plus dure. Les Turcs ne recevaient d'ordre de personne; le raïs qui était le plus souvent un maure ou un koulougli, ne leur parlait même qu'avec circonspection. Ils étaient pourtant soumis au divan, composé des huit plus anciens de leurs camarades, du raïs, du bacha-raïs et du sassa-raïs.

Les soldats et les matelots étaient engagés à chaque expédition, pour un certain nombre de parts, réglées suivant le rang et la capacité de chacun. Dans les prises, le gouvernement ou l'armateur prélevait la moitié; le raïs avait quarante parts de l'autre moitié, le second vingt, ainsi de suite.

Depuis plusieurs années, tous les bâtimens appartenaient au dey : les particuliers ne pouvaient plus armer pour leur compte; il leur était seulement permis d'avoir de petites barques avec lesquelles ils faisaient le cabotage.

Il existait à l'égard des bâtimens des corsaires une particularité assez singulière : c'est que, s'il se trouvait à bord, au moment où ils faisaient une prise, un passager de quelque nation et de quelque culte que ce fût, il en avait sa part, parce que les Turcs étaient portés à croire qu'ils devaient peut-être à sa présence le succès qu'ils avaient obtenu.

Jamais le raïs n'appareillait avant d'avoir visité quelques-uns des marabouts les plus réputés pour leur sainteté. Il les consultait sur son voyage, se recommandait à leurs prières, et en recevait un mouton, qu'il devait sacrifier en mer pour obtenir une heureuse navigation. Ces charmes échouaient-ils? les corsaires poussaient souvent la bizarrerie jusqu'à ordonner à leurs esclaves d'invoquer, pour eux, la sainte Vierge, saint Nicolas, ou tout autre saint.

Il n'était pas besoin d'une déclaration de guerre en forme, pour signifier à une nation que les hostilités allaient commencer contre elle. Le dey lançait ses corsaires en leur ordonnant de placer, sous leur mat de beaupré, le pavillon de la puissance qui était menacée. Ce signal devait suffire pour rompre la paix. Naviguant avec une extrême prudence, les Algériens n'attaquaient que les vaisseaux plus petits ou ceux qui étaient isolés; ils se sauvaient à toutes voiles, à la moindre apparence de danger.

Lorsqu'un corsaire avait fait une prise, pour peu qu'elle fût importante, le raïs la conduisait à Alger. Si elle n'était que de mince valeur, il la coulait bas, après s'être emparé de son équipage, et l'avoir désagréée complétement. Il tirait le canon, d'intervalle en intervalle, même avant d'être en vue, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le port. Dès qu'il était en rade, le raïs de la marine se rendait à bord, pour s'informer de la prise, du nombre des esclaves, de la quantité et de la qualité des diverses espèces de marchandises, et il allait en rendre compte au dey.

Après avoir mouillé dans le port, le capitaine conduisait tous les esclaves au palais du dey, où les consuls des puissances étrangères étaient aussitôt appelés, pour réclamer ceux qui appartenaient à leurs nations respectives. Les consuls s'assuraient s'ils étaient passagers, ou s'ils faisaient partie de l'équipage du bâtiment capturé. Dans le premier cas, ils devenaient libres; mais s'ils avaient été pris les armes à la main, leur position de passagers ne les sauvait pas, ils étaient de droit esclaves.

Le dey en prenait huit à son choix et se réservait surtout les officiers, les ouvriers et les charpentiers, qu'il envoyait à son bagne; les autres étaient conduits au marché des esclaves pour subir les injures et les humiliations dont nous avons déjà fait le récit.

## IV.

### FINANCES.

Outre le gouvernement propre d'Alger, trois provinces ou *beylicks* dépendaient de cette régence : Constantine à l'est, Oran à l'ouest, Titery au midi. Elles étaient administrées par des *beys* ou gouverneurs, nommés par le dey et révocables à sa volonté.

Leur autorité était absolue dans leurs rési-

dences : ils levaient les impôts dans les villes, les tributs dans les campagnes, et étaient investis du commandement des troupes dans leurs provinces, soit lorsqu'il fallait marcher pour la guerre, soit quand il s'agissait de pressurer les habitans. Ils étaient tenus de verser dans le trésor le produit des impôts, par semestre, régulièrement, et de venir eux-mêmes tous les trois ans, à Alger, rendre compte au Dey de leur adminstration. Leur réception était toujours magnifique, mais, sous ce cérémonial, était caché un danger profond. A leur arrivée au palais du Dey, celui-ci devait les revêtir d'un caftan de soie comme un témoignage de sa faveur; mais si la robe magnifique ne paraissait pas, plusieurs chaoux se présentaient qui saisissaient le malheureux et le conduisaient au lieu des exécutions où on l'étranglait. Lorsque, sous prétexte de maladie ou d'une nécessité absolue de leur présence dans leur gouvernement, ils ne se rendaient pas eux-mêmes à Alger, ils risquaient d'encourir la disgrâce du Dey, ce qui les poussait souvent à la révolte ou à la fuite.

Malgré les dangers attachés à leurs fonctions, on peut dire cependant que les beys étaient autant de rois dans leur gouvernement, et beaucoup moins exposés que le Dey aux caprices de la fortune. Ils ne songeaient qu'à vivre avec faste et à amasser des sommes considérables, ce qu'ils ne pouvaient faire qu'aux dépends de l'état et au détriment des populations. Il était difficile, au reste, de les déplacer ou destituer quand ils ne venaient pas à Alger; et il ne restait alors d'autre moyen de repression que de les faire assassiner par surprise, ce qui arrivait quelquefois. D'autres, après avoir amassé de grosses sommes, se sauvaient en pays étranger, pour en jouir impunément.

Au dessous du Bey se rangeaient : le khelifa ou lieutenant qui avait pour attributions de le seconder, soit pour l'administration, soit pour la guerrre; des *kaïds* préposés à des *outhans* ou districts; des *cadis* chargés de la justice; enfin des *scheiks* qui commandaient à un ou plusieurs *douairs* (campemens des arabes).

Dans la province d'Alger, l'aga remplissait les fonctions de bey sous les ordres du pacha. Ainsi, en remontant du scheik de quelques tentes ou d'une tribu, au kaïd de l'outhan ou district, de celui-ci au bey de la province ou à l'aga, et de ces derniers au Dey lui-même. La hiérarchie était bien définie, et l'obéissance réglée; l'exercice de l'autorité successivement déléguée pouvait descendre jusque dans le plus humble hameau, et le paiement de l'impôt remontait par les mêmes voies jusqu'au souverain.

*Des impôts et revenus.* Les impôts portaient sur les personnes, sur les biens, sur les industries, sur les professions, ou sur les charges, sur les consommations, et sur quelques établissemens d'intérêt public,

Les revenus consistaient dans les monopoles, dans le produit des fermes et des maisons, dans les redevances payées à divers titres, soit à des époques déterminées, soit lors de l'entrée en charges de quelques fonctionnaires, soit dans le produit des prises, amendes et confiscations.

Les paiemens se faisaient en nature ou en numéraire; les paiemens en nature consistaient principalement en grains, cire, miel, couvertures, vestes brodées, pièces de toile, huiles, figues sèches, riz, beurre, suif, bœufs, moutons, chevaux, chameaux, bois de construction, et même en esclaves nègres.

Les impôts sur les personnes n'existaient que dans les villes, et n'atteignaient que certains individus, notamment les juifs, la base n'en était pas la même pour tous ceux qui y étaient soumis, et variait de un à plusieurs boudjoux.

Une portion des impôts que payaient les corporations était aussi fixée à tant, par personne; mais ces impôts s'acquittant en raison des métiers ou professions exercées par les individus, faisant partie de ces corporations, il doit être considéré comme portant sur les industries.

Les impôts sur les biens portaient principalement sur les campagnes.

Le plus important était la dîme des récoltes ou l'achour (aschr), dont le paiement est prescrit par le Koran.

Cet impôt n'était dû que sur les propriétés mises en rapport par chaque cultivateur ou éleveur de bestiaux. Tous les ans, avant la récolte, des employés faisaient une tournée dans les outhans ou districts, pour reconnaître les propriétés cultivées et estimer les récoltes; quand elles étaient faites, les kaïds-achour, c'est-à-dire les collecteurs de cet impôt, escortés de quelques soldats, en faisaient la perception. Le redevable devait apporter la dîme, à ses frais, dans les établissemens du gouvernement affectés à cet usage : la Ferme-Modèle et la Maison-Carrée étaient du nombre; l'aga s'y transportait avec son camp à l'époque des perceptions, et souvent il était obligé d'en venir aux mains, et de faire tomber quelques têtes pour assurer les rentrées.

Le produit de l'impôt, pour les provinces d'Alger et de Titery, était amené sous la conduite des kaïds-achour et la surveillance de l'aga. Dans les provinces de Constantine et d'Oran, cet impôt était compris dans l'abonnement annuel imposé aux beys, qui percevaient directement l'achour, et devaient en faire parvenir le montant, net de tous frais de transport et de perception.

Toutes les industries payaient un impôt; il était perçu par les anciens des corporations ou des métiers, qui payaient un abonnement déterminé, et faisaient un profit énorme tant sur ce qu'ils percevaient pour leur compte que sur le produit des amendes qu'ils imposaient.

Une source productive de revenus consistait dans les droits de douane à l'importation et à l'exportation : les premiers étaient de 5 p. 0/0 sur les marchandises introduites par les musulmans ou par les étrangers qui avaient des traités avec la régence; de 10 p. 0/0 pour celles qu'introduisaient les juifs ou les étrangers qui n'avaient pas de traité. Les droits d'exportation ne se percevaient que sur un très petit nombre d'articles, pour lesquels le gouvernement accordait des monopoles ou des concessions qu'il faisait payer fort cher. Il était

interdit d'exporter les autres produits naturels ou fabriqués.

Enfin, il y avait une multitude de redevances pour concessions d'emplois, des tributs, des présens consulaires, des revenus provenant de successions vacantes, dont une grande partie restait entre les mains des administrateurs, ce qui réduisait notablement les ressources que le gouvernement aurait dû posséder.

M. Shaller a cru pouvoir établir ainsi, d'après des renseignemens exacts, le tableau des recettes et des dépenses du gouvernement algérien pendant l'année 1822, qui peut servir d'évaluation générale pour les derniers temps de la régence.

*Tableau des recettes pour l'année* 1822.

| | PIASTRES. |
|---|---|
| Bey d'Oran, pour les impôts de la province. | 60,000 |
| Le même, pour le droit d'exportation. | 15,000 |
| Bey de Constantine, pour les impôts de la province. | 60,000 |
| Les sept kaïds dépendant de la province d'Alger. | 16,000 |
| Le Beit-el-mal, pour revenu des successions. | 40,000 |
| Le Scheik-el-Beled ou gouverneur de la ville. | 5,000 |
| Bey de Titery, pour les impôts de la province. | 4,000 |
| Le khodja des peaux, pour sa charge. | 4,000 |
| Le khodja de la douane, pour sa charge. | 800 |
| La communauté juive, pour impôts. | 6,000 |
| Douanes, pour importations. | 20,000 |
| Rentes des domaines publics dans la ville d'Alger. | 40,000 |
| Gouvernement français pour la pêche du corail. | 30,000 |
| Monopole des laines, cires et peaux. | 40,000 |
| Tribut annuel payé par le roi de Naples. | 24,000 |
| — par le roi de Suède. | 24,000 |
| — par le roi de Danemark. | 24,000 |
| — par le roi de Portugal. | 24,000 |
| Total. | 434,800 |

La régence prélevait, en outre, une taxe annuelle de deux cent mille mesures de blé sur différens scheiks arabes, et six mille mesures d'orge sur chacun des beys d'Oran et de Constantine. On les faisait servir à la subsistance des marins, des soldats et des ouvriers employés aux travaux publics. Les autres prestations en nature étaient moins importantes.

*Tableau des dépenses pour l'année* 1822.

| | PIASTRES. |
|---|---|
| Ouvriers, artisans, etc. qui travaillent dans les chantiers. | 24,000 |
| Achat de bois de charpente, cordages, etc. | 60,000 |
| Solde des officiers de mer et des marins. | 75,000 |
| Solde des militaires de tous grades. | 700,000 |
| Total. | 859,000 |

Ainsi il existait pour le trésor un déficit de 424,200 piastres, lequel ne pouvait être comblé qu'en puisant dans le trésor amassé de longue main dans la Casbah. Cet état de choses était survenu à la suite de la répression de la piraterie, exercée depuis 1815 par lord Exmouth, et il était causé surtout par le mauvais état de la marine algérienne.

## V.

### RELIGION, CULTE.

Les Khalifes, successeurs du prophète, avaient réuni leur pouvoir temporel au pouvoir spirituel; ils étaient à la fois pontifes, juges et docteurs de la loi. Dans l'impossibilité d'exercer eux-mêmes ces prérogatives dans toute l'étendue de leur vaste empire, ils établirent des vicaires que devaient recommander aux peuples leur science et leur piété. Leur ordre prit le nom de corps ou collége des Ulemas (savans lettrés), et se divisa en trois classes: les *Imams* (ministres du culte), les *Muphtis* (docteurs de la loi), les *Cadis* (juges.)

Le muphti obtint à la longue la première place parmi les ulemas. Il en est demeuré le chef à Constantinople, où on lui donne le titre de Scheik-el-Islam (l'ancien de l'Islamisme). Le muphti d'Alger jouissait du même privilége, et sa suprématie était incontestée dans la régence.

La principale fonction du muphti dans le culte mahométan semblerait être, comme l'indique l'étymologie de son nom, de rendre des décisions (fetwa) sur des points obscurs ou controversés de la loi; mais son pouvoir, surtout à Alger, n'est pas renfermé dans de si étroites limites.

Le muphti peut remplir le ministère de la doctrine; il peut acccomplir le devoir de l'imam; il est apte à exercer les fonctions de cadi. Cette affinité, ou, pour mieux dire, cette association de pouvoirs, chez un peuple dont la loi religieuse est le seul code, explique l'inaltérable respect qu'obtient toujours la justice.

L'admission au rang des Ulemas ne s'obtenait autrefois qu'après de longues études et des épreuves multipliées: il ne paraît pourtant pas qu'à Alger il soit maintenant si difficile d'y être admis. Si l'on exige avec moins de rigueur des connaissances parfaites, le nombre de celles dont il est nécessaire d'avoir une teinture n'a guère décru. Ce sont la grammaire, la logique, la morale, la rhétorique ou science des allégories, la théologie, la philosophie, la jurisprudence, le koran avec ses commentaires, la sunna ou tradition. Ce cadre serait encore immense s'il était rempli, mais les musulmans de la régence n'ont d'autre école à leur portée que le *médressé*, ou collége attaché à la grande mosquée et dont le muphti est aujourd'hui le professeur. Un petit nombre d'hommes faits vont se perfectionner à Fez, ville renommée pour sa science, sorte d'université barbaresque où les moyens de s'instruire manquent moins qu'à Alger. Le corps des Ulemas s'y recrute donc forcément de simples Thalebs (étudians), capables de réciter le Koran de mémoire, et initiés à quelques-unes seulement des connaissances exigées.

Les cérémonies fort simples du culte Musulman ont

lieu dans les mosquées *Djama* : ce sont pour chaque jour cinq prières, la lecture d'une fraction du saint livre (un trentième), de manière qu'il soit relu en entier chaque mois; la *Khotba*, tout à la fois profession de foi et prière pour les chefs des croyans, récitée le vendredi à midi; enfin la prédication.

Les *Djama*, mosquées par excellence, ne doivent être bâties qu'au milieu des agglomérations d'hommes, dans l'intérieur ou le voisinage des cités; il n'en existe point dans les campagnes. Elles sont ordinairement consacrées par les souverains. La Khotba ne peut être récitée dans les établissemens d'un ordre inférieur nommées *Mesdjid* (chapelles ou oratoires), dont le nombre est considérable, et que la piété des particuliers a élevés.

Dans la Mosquée (il en existe encore trois à Alger seulement, outre un grand nombre de Mesdjid), on ne voit ni tableaux, ni statues, simulacres condamnés par la loi, mais seulement des stances en versets extraits du Koran, inscrits sur les murailles. Le sol est couvert de nattes ou de tapis. Sur l'un des côtés du temple est la *Kibla*, sorte de niche indiquant la situation relative de la Mecque, vers laquelle le Musulman doit se tourner pendant sa prière. A droite de la *Kibla* est une tribune où se placent les *Moeddins* (ou chantres) qui appellent le peuple à la prière, et à gauche une chaire où se récite la Khotba.

Les ulemas consacrés au service du culte sont divisés en quatre classes :

1° Les *Scheiks*. Ce titre correspond au mot latin *senior*, et représente l'idée des anciens dans la loi juive. Il se donne habituellement aux prédicateurs des Mosquées. Les Muphti et les Cadis même prennent ce titre, parce qu'ils en peuvent remplir et en remplissent, sans doute, les fonctions. Les Scheiks, dans leurs exhortations du vendredi, ne se bornent pas toujours au dogme ou à la morale; on a vu leur zèle fougueux s'en prendre aux hommes puissans et même au souverain.

2° Les *Khatebs*. Ce sont ceux qui président à la prière solennelle du vendredi, et récitent la Khotba.

3° Les *Imams*. Ils assistent aux prières, les jours autres que le vendredi, et font la lecture quotidienne du Koran. Le premier des imams fait en quelque sorte les fonctions d'officier de l'état civil, ou plutôt de curé chez nous; car il n'assiste aux différens actes de la vie civile que pour faire des prières et appeler les bénédictions du ciel sur la famille. Il est aussi présent à la circoncision, au mariage et à la sépulture des croyans.

4° Enfin les *Moeddins* (vulgairement *Muezzins*). Ce sont des espèces de chantres des Mosquées. Du haut des minarets, ils appellent les fidèles aux cinq prières de la journée.

Il existe encore, pour les fonctions inférieures, des gardiens et serviteurs de la Mosquée, leur nombre dépend de la richesse du temple.

A la tête de tout ce personnel, le muphti se trouve placé. A Alger, où deux dignitaires de ce rang sont reconnus, c'est au muphti de la secte Malékite que la prééminence appartient.

L'autorité française institue et dépose le muphti, et jusqu'ici il ne paraît pas que le choix de ce chef du culte musulman, soigneusement circonscrit parmi les ulémas, ait suscité des résistances. Mais si les titres conférés par le pouvoir dominant ont été reconnus, il ne faut pas se dissimuler que le caractère religieux venait d'ailleurs, que le droit véritable au respect des fidèles avait une tout autre origine. L'islamisme, comme le catholicisme reconnaît un chef spirituel indépendamment du maître imposé par la force ou les traités : ce lien ne saurait être brisé sans altérer les croyances elles-mêmes.

En Algérie, comme dans tous les pays musulmans, les frais du culte, qui comprennent le traitement des ministres, l'entretien des temples, les dépenses ordinaires et extraordinaires, sont acquittées sur les revenus des biens immeubles qui appartient aux Mosquées ou oratoires, en vertu de libéralités ou d'institutions faites par les fondateurs ou d'autres donateurs dans un esprit de religion. Les imams reçoivent aussi les dons des fidèles pour les actes qui intéressent l'état civil des familles.

Au dehors des villes, le culte musulman n'existe pas, du moins publiquement; l'absence de Mosquée exclut naturellement le concours du ministre du culte.

Les populations sont abandonnées à des Marabouts (*Morabethin*, *liés* ou *dévoués*), personnages qui participent de l'hermite et du religieux, sans autre caractère que celui que leur prête la multitude. Quelques-uns de ces hommes méritent la vénération qu'ils inspirent par leur piété et leurs vertus; le plus grand nombre ne doivent leur autorité usurpée qu'à l'hypocrisie et à la superstition. Les Marabouts d'ailleurs n'appartiennent, à aucun titre, à la hiérarchie Musulmane.

La conquête n'a sans doute laissé aux musulmans de l'Algérie qu'un petit nombre de leurs édifices religieux; mais il est reconnu maintenant qu'ils suffisent aux besoins de la population. Du reste, les ministres de la religion musulmane ont été respectés, les temples garantis de toute insulte; l'entrée même en a été sévèrement interdite : leurs biens ont été protégés, la gestion en est soigneusement surveillée; et un magnifique portique en colonnes de marbre, qui s'élève devant la grande mosquée d'Alger, prouve aux indigènes que l'administration française ne prend pas moins soin de leur culte que du nôtre (1).

## VI.

### ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.



SELON les idées musulmanes, la justice est la sœur de la piété; conséquemment le droit aussi bien que la capacité de la rendre émanent de la religion, dont les intérêts sont tout à fait inséparables.

Les fonctions du sacerdoce et l'administration de la justice étant réunies dans un seul et

(1) Tableau de la situation des établissemens français dans l'Algérie.

même corps, le collége des ulémas, à la tête duquel le muphti se trouve placé, il s'ensuit que ce dignitaire est réellement le chef de la magistrature musulmane, le supérieur de tous ceux qui exercent l'office de juge.

Néanmoins la nomination des cadis (juges) ne lui appartient point : la justice étant le devoir le plus sacré dont le souverain puisse s'acquitter envers ses sujets, ces cadis sont partout institués par le prince ou en son nom. L'autorité française les a nommés partout où le besoin s'en est fait sentir, et nul n'a contesté la légitimité de leur titre.

Au moment de la conquête, l'institution des juges correspondait, avec une parfaite exactitude, aux divisions administratives du territoire.

Le muphti d'Alger avait la prééminence spirituelle sur ceux qui pouvaient être appelés à des fonctions analogues dans les provinces; il était le supérieur reconnu de tous les cadis. La supériorité appartenait au cadi Hanéfite; ce rit était celui des Turcs : depuis l'occupation française, elle a passé au cadi Malékite, la côte septentrionale de l'Afrique ayant exclusivement adopté la doctine de Malek, l'un des quatre grands docteurs de l'Islam.

A Alger, il existait deux cadis comme deux muphtis, un pour chaque rit; des cadis spéciaux étaient en outre attachés à l'institution du Beit-el-mal, et à la fondation de la Mecque et Médine, pour juger seulement les contestations dans lesquelles ces deux établissemens étaient intéressés.

Dans chacune des villes principales, la justice comptait, selon leur importance, un ou plusieurs cadis, dont la juridiction s'étendait soit sur la généralité de la population, soit seulement sur les fidèles de leur secte, ou les intérêts particuliers confiés à leur vigilance. Le cadi d'Alger était reconnu supérieur à ceux des principales villes de la régence; ceux-ci à leur tour dominaient les cadis des villes du dernier ordre, au-dessous desquels venaient se placer encore les cadis des outhans. Quand les lumières manquaient à ces derniers, ils avaient recours à leurs supérieurs.

Les conditions régulièrement requises pour être apte aux fonctions de cadi, étaient de faire parti du collége des ulémas, d'appartenir à l'un des quatre rits orthodoxes, d'être de condition libre, sain d'esprit, pieux, probe, prudent, et de bonnes mœurs. On exigeait, en outre, des connaissances étendues en théologie, l'intelligence du Koran, du droit et des règles que nous pourrions, par similitude, appeler canoniques. Il est inutile de dire que ces qualités étaient bien rarement réunies : l'intrigue et la vénalité présidaient souvent aux choix, car toujours les hommes capables et dignes sont rares.

La compétence des cadis s'étendait sur toutes les matières civiles ou criminelles réglées par la loi, c'est-à-dire par le Koran, les traditions authentiques, et les commentaires consacrés dans chaque ville par une longue autorité. Ces trois élémens forment réellement le code musulman. Les chefs temporels connaissaient autrefois de tout le reste. Les cadis prononçaient encore sur tout ce qui était relatif au dogme, au rit, à la morale, à la discipline religieuse, et aux institutions qui intéressaient les établissemens pieux et de bienfaisance; ils remplissaient l'office de notaires, et rédigeaient en forme authentique toutes les conventions civiles; enfin ils étaient les tuteurs légaux des orphelins, des insensés, des absens, et nommaient des curateurs pour prendre soin de leurs intérêts.

La juridiction des cadis n'était point limitée au territoire pour lequel ils avaient été institués; le juge le plus voisin pouvait être saisi, quels que fussent d'ailleurs le domicile des contestans et la situation de l'objet contesté; seulement, il fallait que les parties pussent être toutes présentes, amenées ou représentées devant le tribunal. Les contendans pouvaient soumettre leurs différends à un cadi de leur choix, et cela non-seulement dans toute l'étendue de la régence, mais en tout pays musulman, à Fez ou à Tunis, par exemple. C'est que les seuls étrangers sont, dans les idées musulmanes, ceux qui ne professent pas l'Islamisme; c'est que la justice est moins rendue au nom du prince qu'au nom de Dieu, qui a des organes également respectables partout où règne sa parole, formulée dans le livre saint.

Le cadi, comme juge, compose seul le tribunal musulman; mais il est assisté de plusieurs *oudoul* (deux au moins), témoins nécessaires de toutes les conventions que le juge constate, qu'ils signent avec lui, après les avoir rédigées sur des formules consacrées. Les parties ne signent jamais. Les oudoul assistent à l'instruction et au jugement des procès, pour vérifier et constater que le cadi lui-même et les témoins entendus jouissent, ainsi que l'exige la loi, de la plénitude de leur raison.

Les formes de procéder sont de la plus extrême simplicité. Quand une partie se présente seule devant le juge, celui-ci envoie chercher son adversaire par un chaoux. Le justiciable ainsi mandé, se rend sans difficulté; s'il refuse, il est contraint à l'instant même, et selon les circonstances il peut être puni. Chacun expose ses raisons sans le ministère d'avocats ou défenseurs de profession, « hommes, dit un écrivain musulman, pétris de ruse, d'artifice et de sophisme, et qu'il faudrait bannir de toute société, aussi bien que les empyriques et les maquignons, pour garantir les peuples de l'art insidieux des uns, de l'ignorance des seconds, et de la fraude des derniers. » Cette proscription de tout intermédiaire, entre le justiciable et le juge, est poussée si loin, que les fondés du pouvoir sont admis, seulement, dans certains cas fort restreints et en matière civile exclusivement.

Les femmes viennent aussi demander justice au cadi, et le mari ne peut leur refuser, en ce cas, la permission de sortir de sa maison; mais elles ne comparaissent que voilées, n'entrent pas dans l'auditoire, et, d'une pièce attenante, parlent au juge à travers une fenêtre grillée.

Les musulmans sont, plus qu'aucun peuple, disposés à se soumettre, sans murmurer, à ce qui est ordonné par la justice; et toutefois, il ne faudrait pas en conclure qu'il n'existât absolument aucune espèce de recours contre une sentence inique, et manifestement contraire à la loi.

Sans doute les jugemens étaient, en principe, considérés comme irrévocables, et la cause ne pouvait être portée, à aucun titre, devant un juge nouveau; cependant, et pour les rares occasions où la justice avait failli, où les formes avaient été violées, la loi ouvertement méconnue, le plaignant s'adressait, à Alger, au pachâ lui-même, et au bey dans les provinces, et demandait la révision. Alors une assemblée générale des ulemas était convoquée : l'affaire était examinée de nouveau. Si l'avis contraire à la sentence prévalait, elle était cassée; en revanche, si le recours était reconnu mal fondé, celui qui avait ainsi douté de la justice était puni de la bastonnade. En présence d'une telle éventualité, cette épreuve n'était tentée que bien rarement.

L'administration de la justice criminelle n'appartenait qu'au pacha et à ses ministres. Le meurtre, le vol simple, le vol par effraction, l'incendie, la trahison, l'adultère, étaient punis de mort. Quand il s'agissait d'un crime politique, un turc était étranglé, mais en secret; un naturel était pendu, décapité, mutilé ou précipité sur les crochets des murs de la ville, où il n'expirait qu'après de longs tourmens. Mais dans ces occasions le bourreau prenait sur lui, si on le payait bien, d'étrangler sa victime avant de la précipiter. Les juifs condamnés à mort étaient pendus, décapités ou brûlés vivans. Les fautes légères et les petits larcins, étaient punis par de fortes amendes, par la bastonnade, ou par la peine des travaux forcés; ce dernier châtiment était le plus en usage, depuis l'abolition de l'esclavage des chrétiens. Ainsi le gouvernement, au lieu d'esclaves, avait des ouvriers pour les travaux publics.

La maxime d'Alger, contraire à celle des autres pays, établissait en principe, qu'il valait mieux punir un innocent que de laisser échapper un coupable. Aussi était-ce une situation affreuse que celle des accusés comparaissant devant leurs juges, s'ils ne pouvaient prouver leur innocence de la manière la plus évidente, ou si leur bonne fortune ne leur procurait de puissans protecteurs. Car, quoique la justice criminelle fût fort expéditive et peu gênée par les formes, elle se trouvait quelquefois arrêtée par la faveur.

Quand un juge était convaincu de prévarication, le Dey lui faisait trancher la tête sur le champ, et cependant il n'était pas toujours lui-même à l'abri de la corruption. Souvent même, il prenait l'argent en promettant de faire grâce, et un instant après, il faisait mettre à mort celui pour lequel on le lui avait donné. On cite surtout l'exemple de soixante pères de famille, injustement accusés d'avoir tué un janissaire, et que le Dey fit pendre en dehors de la porte Bab-Azoun, après avoir reçu une somme très considérable pour leur grâce. On conçoit que dans un état où le chef donne de pareils exemples, ceux qui sont placés à la tête des différentes branches de l'administration, ne doivent pas être très scrupuleux.

---

## VII.

### INDUSTRIE ET COMMERCE.

Un peuple qui n'avait avec les autres que de rares communications, qui demeurait systématiquement étranger aux sciences et aux arts, jadis cultivés par lui avec tant d'éclat, dont le gouvernement, par sa nature propre aussi bien que par les ressources qui le faisaient vivre, devait demeurer isolé au milieu des états qu'il mettait à rançon, ne pouvait jouir d'une grande prospérité commerciale et industrielle. La race turque, à qui appartenait le pouvoir, ne manifestait pas, sur ces côtes, plus de tendance au progrès que partout ailleurs; les Arabes, divisés, travaillés par des querelles intestines, rendus depuis plusieurs siècles aux habitudes de la vie agricole et pastorale, n'étaient point conviés par leurs maîtres à prendre part au mouvement des nations européennes. Dans un tel état des sociétés africaines, leurs rapports avec les peuples étrangers étaient nécessairement limités, et parmi les produits qu'ils empruntaient aux autres pays, on pouvait presque compter au premier rang les instrumens de guerre et les moyens de destruction.

L'industrie était dans l'enfance, et à peu près au niveau des besoins auxquels elle devait pourvoir. Sauf la fabrication des tissus de laine, destinés aux burnous et aux khaïqs, manteaux et tuniques que tissent les femmes sous les tentes arabes, l'industrie manufacturière était renfermée dans les villes et les villages de quelque importance. Plusieurs localités étaient renommées pour la bonté de leurs étoffes, appropriées aux usages du pays. La fabrication des étoffes de soie, des tapis, des mousselines brodées en or ou d'argent, des maroquins, les broderies plus ou moins riches pour les vêtemens ou pour le harnachement des chevaux; tels sont, avec les professions qui s'appliquent aux constructions, au travail des métaux et aux besoins de la vie civile ou de la guerre, les effets de l'industrie dans l'ancienne régence.

L'homme avait si peu fait pour utiliser les ressources que lui offrait la nature, qu'il existait un fort petit nombre de moulins à eau, encore très mal construits, dans lesquels se perdait la meilleure partie de la force motrice. La mouture se faisait généralement à l'intérieur des villes, dans des usines qui employaient les chevaux comme moteurs.

On assure que les Kabyles qui travaillent les métaux, et en général se suffisent à eux-mêmes, savent traiter le minerai de fer, qu'ils extraient des montagnes aux environs de Bougie. Toutefois, des renseignemens certains manquent sur ce point, et le doute est raisonnable, puisque nulle part les mines diverses dont le pays abonde, ne sont exploitées.

Il existait, dans les villes, un certain nombre de caravanserails et de bazars, où les producteurs de l'intérieur et les marchands de produits indigènes ou exotiques vendaient à tout venant. Au dehors s'étaient



Caravansérail à Alger.

établis, dans des lieux inhabités, des marchés conventionnels, où les Arabes se réunissaient de divers points, toujours en armes, et traitaient des ventes ou échanges. Tels ont été long-temps, au voisinage d'Alger, les marchés de Bouffaric, de l'Arba, etc. Depuis que l'intérieur des places occupées est plus sur que la campagne, les Arabes apportent leurs produits sur les marchés urbains,

Le trafic des marchandises de toute nature se faisait par les Maures ou les Juifs, dans des boutiques étroites et basses, où le marchand nonchalamment assis à côté de son maigre étalage, semblait craindre de montrer ce qu'il avait à vendre, tant il était dangereux de paraître posséder beaucoup. Quelques Maures, qui venaient acheter en Europe, revendaient aux détaillans les marchandises qu'ils avaient importées. Les Juifs, courtiers habituels de toutes les affaires d'argent, intermédiaires de presque toutes les transactions, travaillaient à peu près, seuls, les métaux précieux.

Les achats et les ventes se faisaient toujours au comptant, le crédit était inconnu aussi bien que les valeurs représentatives du numéraire; les Juifs seuls, par leurs rapports avec leurs co-religionnaires d'Italie et de France, pouvaient et savaient en user.

Le commerce de la régence avec les autres pays était difficile, et ne se faisait guère que sous le bon plaisir du gouvernement. La règle fixait bien les droits d'importation à 5 ou à 10 p. 0|0, selon la faveur accordée en vertu de conventions, dont quelques nations avaient acheté l'avantage. Mais les garanties promises n'étaient pas toujours respectées, et l'étranger habituellement considéré comme ennemi, n'échappait souvent à une ruine complète, qu'au moyen des sacrifices et des présens dont il payait la bienveillance du prince et la protection des grands.

On manque absolument de documens officiels qui permettent d'évaluer l'importance du commerce de la régence avec l'étranger. L'ancien gouvernement ne nous a pas laissé des archives qu'il soit possible de consulter. Quelques faits particuliers peuvent seulement être cités.

Avant 1789, la compagnie française d'Afrique ache-

tait sur les côtes, principalement de la province de Constantine, des quantités considérables de grains qu'elle vendait dans le midi de la France, en Espagne et en Italie : c'était là une des principales sources de ses profits.

Du port d'Arzew, s'expédiaient annuellement 250 à 300 cargaisons de céréales ; et, en 1814, on chargea dans le même port 40,000 bœufs destinés à l'armée anglaise en Espagne.

D'après un mémoire de la chambre de commerce de Marseille, les importations dans la régence se montaient à une valeur de 2,200,000 fr., dans laquelle la France entrait pour moitié.

En 1822, les marchandises importées atteignaient le chiffre de 6,500,000 fr.; et la France ne participait plus à ce commerce que pour moins de 1,500,000 fr.

En 1829, un seul négociant d'Oran expédiait sur Gibraltar 70,000 fanègues (la fanègue de 102 litres) de blé et d'orge, et à peu près autant à d'autres destinations. Le même exportateur, et dans la même année, fournissait 3,000 bœufs. Outre ces divers produits, on exportait ordinairement l'huile, les laines, les peaux et la cire.

Les importations d'Europe consistaient en tissus de soie, de laine, de coton, soie brute, denrées coloniales, quincaillerie, mercerie, bijouterie, fer et acier.

La Grande-Bretagne était, depuis long-temps, en possession d'approvisionner la régence des tissus de coton, dont la consommation est assez grande; les soies venaient d'Italie, les draps de France et d'Angleterre ; ce dernier pays fournissait, avec l'Italie et le Maroc, la quincaillerie grossière, et partageait avec la France la fourniture des autres produits. L'Espagne prenait une faible part à quelques unes de ces importations, et faisait le commerce des transports.

Les exportations diminuaient d'année en année; elles ne s'étaient élevées, en 1822, qu'à 14 ou 1,500,000 fr. : c'était le résultat inévitable de l'état de décadence, dans lequel toutes les sources de la richesse publique étaient tombées sous un gouvernement qui semblait prendre à tache d'étendre les limites du désert, jusqu'au rivage de la Méditerranée (1).

## VIII.

### MOEURS, USAGES, COUTUMES.

Nous réunissons, sous ce titre, quelques particularités qui n'ont pu trouver place dans le récit historique, et qui sont relatives à certains usages établis dans l'administration algérienne ou dans la vie privée. C'est en recueillant des anecdotes surtout, que nous ferons ressortir les côtés inaperçus du caractère de cette nation. Le défaut d'espace nous obligeant à resserrer beaucoup ce cadre, il a fallu nous borner à choisir les faits les plus saillans, parmi ceux qui foisonnent dans les auteurs que nous avons eus sous nos yeux. Nous le faisons, avec le regret cependant de n'avoir pu y grouper tous ceux qui présentent un intérêt réel.

*Honneurs diplomatiques.* Quand les navires des nations soumises au régal tardaient un peu à paraître, le dey envoyait chercher les consuls; et, comme s'ils étaient maîtres des circonstances et des événemens qui peuvent causer ces retards, il leur fixait un terme, dans l'espace duquel devaient arriver les présens : à défaut d'exactitude à l'expiration de ce terme, le consul était chassé, et la guerre déclarée.

En 1778, les Vénitiens envoyèrent leur présent, accompagné d'un vaisseau de guerre, d'une frégate et d'un chébec. M. Aimo, noble vénitien, qui commandait cette petite escadre, fut annoncé au dey comme un homme de sa qualité; en conséquence, on lui permit de s'asseoir devant sa majesté algérienne à l'audience où il fut admis, sur une vieille chaise à barbier, qui pourrissait dans un coin des galetas du Palais-Royal. Pour cet honneur, il lui fut enjoint de faire un présent équivalent à celui dont est chargé le consul. On eut beau parler, crier, se débattre, les Algériens tinrent ferme, et le noble vénitien paya la distinction de la chaise trente mille livres.

Il n'y a point de nation au monde moins avare d'honneurs que les Algériens : ils en rendent au premier venu, mais toujours à prix d'argent ; il ne faut que demander et payer. Deux ans avant l'anecdote du vénitien, un certain M. Jonsthon, anglais, fut envoyé par le gouverneur de Mahon, pour solliciter un chargement de blé auprès de cette régence. Comme il n'y avait point alors à Alger de consul de sa nation, il prétendit être salué, ou, pour mieux dire, il pria le dey de le faire saluer à son débarquement par le canon de la place, pour honorer le caractère d'ambassadeur, dont il se disait revêtu. Cette grâce lui fut accordée, et M. l'ambassadeur commissionnaire, dont l'emploi à Mahon était celui de scribe ou secrétaire du gouverneur, eut cinq coups de canon en mettant pied à terre. Il distribua des cadeaux au dey et à tous les grands de la régence, en raison de son titre, du bruit et de la fumée qui avaient accompagné ses premiers pas à Alger, et certainement ces cadeaux étaient assez considérables pour qu'il pût se croire quitte; mais, par une triste fatalité, il avait oublié le canonnier, qui, ne perdant point de vue M. le commissionnaire, vint le trouver chez le consul de France, où il était en partie, pour lui remettre le mémoire de la salve. Rougir, pâlir et vomir deux cents *goddam* fut l'affaire d'un moment pour M. l'ambassadeur, qui finit par dire qu'il ne paierait pas les honneurs que réclamait son rang. « Les Algériens ne font pas » payer les personnes auxquelles ils doivent, dit le mu» sulman porteur du mémoire; tu as demandé cinq » coups de canon, qui coûtent quatre-vingt-quatre li» vres; paie-les tout de suite, et tiens-toi fort honoré » d'avoir trouvé pour ce prix une grâce aussi éclatante. » L'anglais, honteux et confus de voir sa petite menée démasquée par un turc, qui ajoutait à cet affront le plus profond mépris, sortit deux portugaises de sa poche,

(1) Tableau de la situation des établissemens français dans l'Algérie, publié par le ministère de la guerre, 1838.

qu'il aurait sans doute doublées et triplées pour n'avoir pas éprouvé cette humiliation devant des Français.

*De l'uzansa.* Il y a un mot de bas mauresque si bien établi chez les Algériens et si bien mis en pratique, qu'il serait difficile de le détruire, *uzansa* (usage). Si quelqu'un s'avise de faire un cadeau à un fonctionnaire, il faut qu'il continue tous les ans, sans quoi celui qui l'a reçu une fois l'envoie demander une seconde, ainsi de suite, en disant : *Estar uzansa.* On raconte à Alger un fait qui justifie non-seulement ce que j'avance de ce mot, mais qui montre encore que cet usage impudent n'est pas seulement établi chez les gens en place.

Un médecin italien, demeurant dans cette ville, avait coutume de donner tous les jours, à un pauvre qui se tenait près de sa porte, une petite pièce d'argent de la valeur de trois mesonnes; il recevait pour cette somme des bénédictions et l'assurance qu'on adressait journellement des prières au saint Prophète pour sa conversion, parce que ses qualités généreuses le rendaient digne d'être musulman. Il y avait déjà quelques années que les aumônes et les prières continuaient sans interruption, lorsque le médecin fut obligé de repasser en Europe. Le pauvre prit date, souhaita un bon voyage, et persista dans ses assiduités près la porte de son bienfaiteur comme si celui-ci eût été présent, bien qu'il ne reçût plus le petit tribut qui l'y avait attiré si long-temps. Un an et demi s'était à peine écoulé que le médecin reparut, et la première personne qu'il rencontra, en arrivant, fut le pauvre, auquel il s'empressa de vouloir donner trois mesonnes, en lui témoignant le plaisir qu'il avait de le retrouver. « Ami, lui dit celui-ci (en » regardant cette pièce au bout des doigts du médecin), » tu te trompes : ne te souvient-il plus que l'*uzansa* » était trois mesonnes par jour? Il y en a cinq cent » quarante-sept que tu ne m'as rien donné, par consé» quent tu me dois cinq cent quarante-sept pièces, qui » font vingt-deux sequins et demi trois mesonnes. » Qui n'aurait pas ri de ce calcul et du sang froid avec lequel ce maure le faisait? L'italien n'en pouvait plus : il entra chez lui en riant; il riait encore, quand un chaoux vint l'avertir de se rendre au palais. Sans faire la moindre question à cet officier, le médecin le suivit, pensant qu'on avait besoin de son ministère. Mais quel fut son étonnement en arrivant, de voir le pauvre devant le khazenadgi, qui réclamait une dette de vingt-deux sequins et demi trois mesonnes, dont lui, médecin, refusait le paiement. Il avait à peine cessé de rire des premiers propos du pauvre, lorsqu'il fut obligé de recommencer. En se calmant un peu, il dit au ministre : « Seigneur, » ce malheureux est sans doute en démence; faites-moi » la grâce de lui faire accepter cette pièce de six me» sonnes pour rassurer sa tête, et le dédommager des » vingt-deux sequins et demi trois mesonnes, qu'il croit » que j'aurais pu lui donner, sans mon absence. » Le khazenadgi, qui ne riait point, dit qu'il paraissait dans le procédé du pauvre assez de sincérité et de raison pour qu'on dût y faire attention, et ne point se moquer des choses saintes et des usages sacrés. Le médecin, représenta que personne n'était en droit de mettre hypothèque sur sa générosité, et de demander comme dû ce qu'il pouvait refuser à toute la terre; que certainement il n'y avait aucunes lois au monde qui l'obligeassent à regarder comme un engagement les effets momentanés de sa volonté. L'usage est une loi chez nous, dit le ministre, qu'il n'est permis à personne d'enfreindre sans se manquer à soi-même, sans manquer à ceux qu'on pourrait condamner à des privations. Mais l'on ne prive pas les personnes auxquelles on ne doit rien, répliquait le médecin. C'est les priver d'un bien auquel elles ont dû s'attendre, que de négliger un usage établi par la conscience, répondait le ministre. La conscience engage à faire le bien quand on le peut, disait l'italien; mais cet homme, en comptant sur ma générosité parce qu'il est pauvre, n'a pas dû la fixer, la forcer même. « Cela » est vrai, reprit le ministre, aussi n'a-t-il suivi que la » règle qu'elle lui a prescrit : il ne te demande pas six » mesonnes par jour, puisque tu étais dans l'usage de » ne lui en donner que trois; et n'est-il pas aussi géné» reux que toi de se contenter du principal, tandis » qu'il pouvait, sans compromettre sa conscience, » compter sur un dédommagement. » A ce mot, le médecin s'emporta, mais le ministre l'arrêta, en lui disant qu'il sentait bien que ce pauvre n'était pas fondé à exiger légitimement cette somme, et qu'il n'avait compté que plaisanter en défendant cette cause. Puis, avec un ton affectueux, il vanta les bonnes qualités du médecin, sa générosité particulièrement. « Finis cette affaire, dit ce rusé ministre; ne laisse pas crier ce malheureux; je t'en conjure, *per facia de mi* (par mon visage). » C'est ainsi que s'expriment les Algériens, quand on leur oppose la raison et la fermeté; et il est très dangereux de les refuser si l'on est dans le cas d'avoir besoin d'eux. Le pauvre médecin paya donc la somme réclamée, et éprouva, par cette obligation, que l'uzansa est une des lois algériennes les mieux observées.

*Respect pour les vieillards.* En dépit d'une infinité de causes qui semblent s'opposer à la conservation de l'espèce humaine dans ce royaume, il y a pourtant des habitans qui poussent leur carrière fort loin et dont la vieillesse n'est accompagnée d'aucune infirmité. Les Maures respectent leurs vieillards tant qu'ils sont utiles; mais, quand ils cessent de travailler, et qu'ils sont à charge, on leur témoigne, sans ménagemens, l'ennui qu'ils causent.

On dirait que la tendresse paternelle et la tendresse filiale ne soit que des mots inventés par l'homme civilisé, pour donner à la nature un caractère de sensibilité qu'elle n'a point. L'homme sauvage s'occupe de lui seulement; il aime sans efforts ceux qui lui sont utiles, et les oublie de même quand ils cessent de l'être : père, mère, frère, sœur, ce sont là de vains titres pour mériter sa reconnaissance et son attachement. Le maure qui n'a appris de ses parens qu'à boire et manger, croit avoir acquitté sa dette quand il a donné la même éducation à ses enfans. Il n'est point sensible à l'abandon de ses proches, ni des personnes qui paraissent même devoir mériter ses plus grandes affections. Une anecdote, qui vient à l'appui de cette vérité, servira à faire prendre d'eux la véritable opinion que l'on doit en avoir.

Un chirurgien portugais assurait qu'un maure de campagne vint le trouver un jour, et lui dit : « *Christian barbèros* », (c'est ainsi qu'on nomme les chirurgiens étrangers dans ce pays), « donne-moi quelques drogues pour faire mourir mon père; je te les paierai bien. » Le portugais, étonné comme le serait tout européen à qui l'on ferait une pareille demande, resta un moment interdit; mais, en homme qui connaissait bien cette nation, il revint à lui, et dit à ce maure, avec un sang-froid égal à celui qu'avait employé ce dernier pour faire son atroce demande : « Est-ce que tu ne vis pas bien avec ton père? » — « On ne peut pas mieux, » répondit le maure; « c'est un brave homme; il a gagné du bien, m'a marié et m'a donné tout ce qu'il possédait. Nous vivons ensemble depuis quelques années, et je le nourris, sans reproche; mais il ne peut plus travailler, tant il est vieux, et ne veut pas mourir. » — « C'est une bonne raison, » dit le chirurgien; « je vais te donner de quoi l'y faire consentir. » En même temps il prépara une potion cordiale, plus propre à reconforter l'estomac du vieillard qu'à le tuer, et sans faire la moindre observation à ce sauvage, pensant bien qu'il suffirait de montrer la plus petite répugnance pour déterminer le maure, naturellement défiant, à aller trouver d'autres personnes qui montreraient moins de scrupule à lui accorder sa demande. Le maure paya bien et partit; mais, huit jours après, le voici qui revient annoncer que son père n'est pas encore mort. « Il n'est pas mort! » s'écrie le chirurgien; « il mourra. » Aussitôt il compose une autre potion, qu'il se fait également payer, et promet qu'elle ne manquera pas son effet : le maure le remercia. Quinze jours n'étaient pas écoulés, qu'il reparut de nouveau, assurant que son père paraissait mieux se porter depuis qu'il prenait des drogues pour mourir. « Il ne faut pourtant point se décourager, » dit ce bon fils au chirurgien, « donne-m'en encore d'autres, et mets toute ta science à les rendre sûres. » Après celles-ci le maure ne revint plus. Mais un jour le chirurgien le rencontra, et lui demanda des nouvelles du remède. « Il n'a rien fait, » dit le maure; « mon père se porte bien; Dieu l'a fait survivre à tout ce que nous lui avons donné; il n'y a plus à douter que ce ne soit un *marabout* (saint). »

La simplicité et la franchise avec lesquelles ce maure se préparait au plus grand des crimes, ne semblent-elles pas annoncer un homme en démence? Dans ce pays c'est la chose du monde qui paraît la plus naturelle. Un homme inutile ou à charge, chez les Maures, doit mourir s'il n'est un saint. Sans doute quelques derviches auront été, après la mort de ce vieillard, s'établir sur sa tombe, pour vivre aux dépens des simples, auxquels ils n'auront pas manqué de réciter cette anecdote édifiante (1).

*Bains.* Le bain mauresque mérite une description particulière. Figurez-vous une cour complètement couverte par en haut, et au milieu de laquelle se trouve un grand réservoir. La colonnade qui règne à l'entour, est munie intérieurement d'une élévation à laquelle on arrive par deux degrés. Sur cette estrade sont étendues des nattes de paille, et entre les colonnes sont suspendues, à des cordons, des serviettes qui se maintiennent toujours à la même température, c'est-à-dire d'environ dix-huit degrés de Réaumur. On se place sur une de ces nattes ou paillassons pour se déshabiller, et l'on pose ses habits sur des planches attachées au mur par des crochets. On peut, sans la moindre inquiétude, remettre sa bourse, son épingle, ses bagues et autres objets de prix au maître du lieu, qui commence d'ordinaire par les regarder avec curiosité et les comparer aux siens, après quoi il les place dans une case ouverte. Il n'y a pas d'exemple que rien ait jamais été pris.

On peut se baigner à toutes les heures de la nuit comme du jour. On n'a qu'à frapper à la porte extérieure, et dès que l'on est parvenu à se faire entendre, la porte s'ouvre. Tout étant prêt, et le bain toujours chaud, on n'a pas besoin d'attendre un moment.

Dès que l'on s'est déshabillé, un des baigneurs vient vous nouer autour du corps une toile bleue, comme il en porte une lui-même; il vous présente des pantoufles de bois, et vous conduit par une galerie un peu plus chaude, dans un caveau chauffé à trente ou trente-cinq degrés au plus, ayant au milieu, comme la première pièce, un si vaste réservoir d'eau, que l'on pourrait au besoin y nager. Le pavé est en pierres brûlantes, ce qui rend les pantoufles de bois indispensables. Sur les côtés, règnent plusieurs niches dont le sol est plus élevé et plus frais, et le long des murs sont des fontaines où les personnes qui se baignent sont *travaillées.* Si l'on ne veut pas entrer dans le caveau commun, il y en a de plus petits, ayant chacun sa fontaine d'eau tiède et qui ne peuvent contenir qu'une personne. On reste pendant quelque temps assis à transpirer sur le bord du bassin, puis un grand linge est étendu sur l'endroit que l'on a choisi pour cela, et l'on doit alternativement se coucher, s'asseoir, se relever, se recoucher, jusqu'à ce que toutes les opérations du massage, du tapotage, de l'extension des membres, du brossage avec une espèce d'étrille, du savonnage, soient terminés. Quelque désagréables que soient souvent ces opérations, elles ne sont pourtant pas tout à fait aussi insupportables que le prétendent bien des voyageurs; il est du reste certain que c'est le seul moyen de se nettoyer parfaitement le corps, et après chaque bain on se sent soulagé de quelques livres de son propre poids.

La première fois que je pris un de ces bains, j'avais pour me servir un garçon à peine âgé de seize ans, mais vigoureusement bâti, et qui écorchait à grand' peine quelques mots de la langue franque, langue composée de toutes celles de l'Europe réunies, et qui, en outre, était vêtu d'un costume à demi arabe. Je ne comprenais qu'une fort petite partie de ce qu'il me disait, ce qui ne l'empêchait pas de s'impatienter très fort quand je n'obéissais pas sur-le-champ à ce qu'il me commandait, tandis que cela me devenait le plus souvent impossible, à force de rire; ainsi, par exemple, quand il fallait que je me couchasse, il me criait comme à un chien : *couche!* et la seconde fois il accompagnait ce mot d'un juron arabe; quand je devais m'as-

(1) *Renaudot, Tableau du royaume d'Alger.*

seoir, il disait : *sedi*, et pour me lever, c'était : *alz*, sans doute une abréviation du mot *alzare*. Dans les entr'actes, il chantait, en me frottant en mesure, une mélodie nationale fort triste. Quand il m'étrillait la figure, ce qui me faisait faire parfois des grimaces, il souriait et me demandait avec un grand air de satisfaction intérieure : *fa bono? si, fa bono, bono.*

Lorsqu'à la fin on est tout couvert de mousse de savon et puis bien lavé avec de l'eau tiède comme un cheval, on se rasseoit sur le banc de pierre, pour transpirer encore un peu, ou bien on se promène de long en large dans le vaste caveau, où l'écho répond à chaque pas que l'on fait. Puis le baigneur revient avec un panier tout plein de linge chaud, vous enveloppe d'abord la tête d'une serviette en guise de turban, essuie après cela vos membres avec grand soin, et enfin vous enveloppe tout le corps de trois à quatre grands draps bien doux. Ainsi costumé, vous retournez à votre paillasson dans la salle commune, où dans l'intervalle on a étendu un matelas blanc avec des oreillers. Vous vous y couchez, et on vous recouvre encore de couvertures de coton et non pas de laine; car le but que l'on se propose n'est pas de transpirer davantage comme dans nos bains russes, mais de s'y reposer agréablement. Là, on vous donne une pipe, avec d'excellent café ou sorbet, et vous y restez tant que cela vous plaît. D'ordinaire celui qui vous a servi au bain et un autre garçon encore, se couchent à côté du lit, et demeurent les yeux fixés sur vous, soit pour vous apporter ce dont vous pouvez avoir besoin, ou pour remettre à sa place une serviette qui se dérange, ou pour remplir votre pipe, ou pour vous reprendre la tasse vide, etc., etc. Pendant ce temps vous êtes doucement massé tantôt par l'un, tantôt par l'autre, ce qui non-seulement sèche parfaitement le corps et prévient tout refroidissement, mais encore vous fait tomber peu à peu dans un sommeil doux et rafraichissant. Aussi les Turcs de distinction se font faire cette opération chaque jour, avant de s'endormir, par de jeunes mameloucks.

Ce qui vous étonnera c'est que tous ces services variés, le café, le linge et la pipe compris, ne coûtent que trente sous; et comme je donne toujours deux ou trois fois cette somme, on me baise la main comme à un sultan.

*Repas.* Nous avons emprunté à un voyageur distingué (1), observateur plein de goût, les détails qui précèdent sur les bains mauresques, nous le suivrons encore en ce qui a trait aux repas de cérémonie.

Le ci-devant bey de Titery m'a invité, dit-il, à venir le voir à sa maison de campagne, et je m'y suis rendu d'autant plus volontiers, que j'étais curieux d'assister à un vrai repas turc du grand style. Parmi les autres convives était un jeune marseillais qui venait d'arriver à Alger. L'honnête et aimable amphytrion nous reçut à la porte de son jardin d'orangers; il était suivi de deux nègres majestueusement vêtus. Je trouvai sa maison de campagne très joliment arrangée; je fus surtout charmé de la cour, pavée en carreaux de porcelaine et ornée de bassins et de fontaines, qu'entouraient des salons d'été frais et élégans, d'une dimension peu ordinaire, et qu'ombrageaient quelques beaux arbres. La vaste pièce située au premier étage, dans laquelle on nous introduisit, était couverte d'un tapis rayé de couleurs éclatantes, qui ne se fabrique, à ce que l'on me dit, que dans le désert. Autour des murs régnaient des divans peu élevés, garnis de coussins brodés en or. Une collection choisie d'armes enrichies d'argent et de pierres précieuses, suspendues à l'entour, quelques antiques glaces de Venise et deux tables massives, complétaient l'ameublement de ce salon. On nous présenta sur-le-champ des pipes et du café avec des confitures assez singulières, faites de pommes de terre et de citrouilles. On plaça par terre, devant nous, un grand bassin d'argent qui devait recueillir, après qu'ils auraient rempli leur office, les petits charbons dont on se sert ici pour allumer les pipes. A nos côtés on posa, pour nos tasses et nos confitures, de très jolis petits guéridons, d'un pied de haut, faits de bois précieux, incrusté de nacre. La conversation se fit en langue italienne que le bey parle assez couramment. A cette occasion, le colonel nous raconta plusieurs anecdotes piquantes de la guerre contre les Arabes, pendant son séjour ici.

Une table qui n'avait guère plus d'un pied de haut, et qui était chargée de mets étrangers, fut apportée en ce moment et interrompit la conversation. Puis entrèrent deux convives maures, membres de la famille. Nous nous assîmes sur des coussins, les jambes croisées à la manière des Turcs, manière à laquelle je commence déjà à m'accoutumer, mais qui faisait souffrir cruellement le jeune marseillais. Au milieu de la table se trouvait un grand plat de nouilles cuites dans du bouillon, et il fallut que tout le monde y puisât avec des cuillers de bois artistement sculptées. Il y avait, en outre, devant chaque convive, plusieurs petites assiettes remplies des hors-d'œuvres les plus hétérogènes, tels que de la crême douce, des *alioli* (aulx écrasés avec des œufs), du lait caillé avec du sucre, des petits radis, des confitures, des cornichons confits au vinaigre, divers objets marinés à l'huile, etc. Pendant tout le cours du dîner, on se servait et s'offrait réciproquement de ces divers hors-d'œuvres que l'on prenait avec les doigts. Une nappe, grande comme un rideau, entourait la table tout entière et tenait lieu de serviettes à tout le monde. Après la soupe, on servit une espèce de *vol-au-vent* ou de pâté chaud très léger, et je puis dire que je n'en ai jamais mangé de meilleur. Mais ce qui était on ne saurait plus dégoûtant pour un européen, c'était la manière d'en prendre, en y trempant sans cesse des doigts déjà pleins de graisse. Le vol-au-vent fut suivi d'une excellente friture de poisson, à laquelle les *alioli* servirent plus particulièrement de sauce; puis un *couscoussou* (1) très délicat garni d'amandes, de beurre

(1) Le prince Puckler-Muskau : *Chroniques, lettres et journal de voyage.*

(1) Espèce de met, fait avec de la farine de maïs, de l'huile d'olive et des morceaux de volaille : tous les peuples de ce pays en sont très friands.

et de crème douce très épaisse. Nous eûmes après cela un rôti de mouton assaisonné d'ail; puis des poulets rôtis, et enfin un riz au lait avec des confitures dont la délicatesse ne laissait réellement rien à désirer. Le dessert fut remarquable. Des raisins secs de Smyrne, des dattes du désert, les plus belles pistaches fraîches, des bananes et de magnifiques oranges, avec un grand nombre de fruits confits, décorèrent dignement la table. Nous fûmes pourtant tous fort contens quand nous vîmes paraître le bassin d'argent avec les eaux de senteur et la serviette fine, qui nous annoncèrent le moment où nous pourrions changer la pénible position de nos jambes. Le marseillais nous assura que si cela avait duré cinq minutes de plus, il aurait eu des convulsions, et comme d'un autre côté, ignorant les usages, il n'avait pas manqué, crainte d'offenser, de tout ce qu'on lui avait offert, tandis que, pour tout breuvage, il n'y avait eu que du lait coupé, il s'attendait à avoir une indigestion des plus douloureuses. J'avais pris la liberté, sous prétexte de mauvaise santé, d'apporter avec moi une bouteille de vin de Bordeaux que mes amis n'osèrent pas, par considération pour notre hôte, partager avec moi.

Après le dîner on offrit de nouveau le café et les pipes. Une promenade dans les divers jardins termina la journée; et étant remontés à cheval, nous revînmes à Alger à la chute du jour, fort contens de cet échantillon d'hospitalité turque.

*Pratiques superstitieuses.* Les Maures et les Juifs attribuent la plupart de leurs maladies à des génies malfaisans, qu'ils supposent habiter les sources des montagnes ou les rivages de la mer. Ils cherchent à les apaiser, et à se les rendre favorables en leur immolant des victimes. Au pied de l'Atlas, et le long de la Méditerranée, ces traditions se sont également perpétuées.

Ces autels en plein air ont des nègres qui les desservent. Nommés par le chef de la nation, ils sont toujours au nombre de sept, et dès que l'un vient à mourir, il est de suite pourvu à son remplacement. Un grand sacrificateur est choisi parmi eux, et les sacrificateurs ordinaires lui témoignent, en toute circonstance, une vénération profonde.

Aux sacrificateurs ordinaires sont adjointes deux ou trois négresses. Ces femmes ou prêtresses sont préposées à la garde des sources, autour desquelles elles placent et allument des cierges.

Avant d'être immolée, la victime doit être purifiée : on l'immerge d'abord (1); puis, pendant la durée des sacrifices, on la parfume, elle et les sources, avec de l'encens et divers aromates qu'on brûle ensuite sur des réchauds. Chaque prêtresse est armée du sien.

Quand les victimes sont des quadrupèdes, des chèvres, des moutons, etc., etc., on les soumet à des onctions d'huile et de feuilles de henné. Ces onctions, qui s'appliquent sous la forme de raies, sont au nombre de trois principales : la première s'étend de la tête, à partir du museau, jusqu'à l'extrémité de la queue; la seconde, d'une épaule à l'autre, jusqu'aux membres, et de manière à former une croix avec la première; la troisième, d'une hanche à l'autre jusqu'aux pieds. Après les onctions, on administre à l'animal une préparation blanchâtre, qui paraît être de la crème ou du lait caillé. Si les victimes, au contraire, sont des volatiles, avant de les immoler, on les promène plusieurs fois autour de la tête des patiens. A peine ont-ils cessé de vivre, que les assistans se hâtent d'en détacher les plumes, de les faire voltiger sur les sources, et les femmes même ne manquent pas d'en emporter une certaine quantité pour les convertir en amulettes.

Ces premières cérémonies terminées, le sacrificateur, tourné vers l'Orient, auquel il présente le tranchant du couteau sacré, appuie le pied gauche sur le corps de la victime; puis il en assujettit la gorge de la même main et la lui coupe de l'autre. Le coup porté, les quadrupèdes meurent toujours sur place. Les volatiles, au contraire, sautent encore plus ou moins, et lorsque par hasard ils plongent dans la mer, on en tire un heureux augure.

Les victimes sont fournies aux sacrificateurs par les malades, ou, en leurs noms, par d'autres personnes, ordinairement par des parens. Lorsque le malade est lui-même présent, le sacrificateur le marque avec le pouce du sang de la victime sur le front, si la maladie est générale, et sur les parties souffrantes, si elle n'est que locale.

Les animaux immolés sont repris par les malades, qui les mangent eux et les leurs. Il ne reste sur la place que les extrémités, que, depuis notre occupation, quelques femmes européennes viennent ramasser après.

Les prêtresses entretiennent la lumière des cierges qui brûlent autour des sources, qu'elles parfument, de temps à autres, en passant à la surface de l'eau les réchauds d'où se dégagent les aromates qui servent à purifier les victimes. On voit des malades boire de cette eau et s'en frotter différentes parties du corps, d'autres en recueillir dans des vases pour en faire ailleurs le même usage. Communément, dans l'intérieur des familles, on en boit pendant trois jours, en même temps qu'on s'en sert pour les ablutions.

Enfin, avant de se séparer, les sacrificateurs se rassemblent autour de leur chef, et récitent en commun une prière à laquelle les malades prennent mentalement part; après, les uns et les autres se baisent réciproquement les mains et se retirent.

Les sacrifices commencent tous les mercredis, au lever du soleil, et se prolongent jusqu'à midi et même au-delà. Leur durée se règle sur la quantité des victimes à immoler. C'est du moins ainsi qu'ils ont lieu près de l'hôpital de la Salpêtrière, au pied d'un rocher schisteux d'où s'échappent plusieurs petites sources. Les sacrificateurs y précèdent toujours les malades, et ils les expédient dans l'ordre de leur arrivée. Le tribut qu'ils exigent pour chaque victime, varie de 2 à 10 sous de notre monnaie. L'affluence des assistans n'est pas toujours la même; mais elle est quelquefois si considérable qu'à peine les prêtres peuvent-ils suffire (1). Mais lors-

(1) Dans la mer, lorsque la source en est voisine.

(1) Il n'est pas rare que le nombre des victimes immolées dépasse deux et trois cents.

que des intervalles plus ou moins longs s'écoulent entre l'arrivée des uns et des autres, les sacrificateurs s'assoient sur le rocher, s'étendent sur le rivage, et, en tournant leurs regards vers la ville, se plaignent et de l'indifférence des fidèles et de leur mauvaise journée.

Voici la prière que récitent ordinairement les assistans :

« O sidi Sliman, vous qui avez sans cesse pitié des » fidèles serviteurs de Dieu !

You, you, you (cris de joie).

» O sidi ben Abbases-Sebti (1), vous qui êtes le vrai » roi de la terre et de la mer !

You, you, you.

» Ayez compassion de moi, malheureuse créature ; » je viens me placer sous votre protection ; faites que » ma guérison soit prompte, et ma reconnaissance sera » aussi éternelle que votre renommée !

You, you, you. »

Pendant tout le temps que s'accomplissent ces bizarres pratiques, Juifs, Maures, Arabes, Nègres, sont paisiblement côte à côte. Point de dissentiment, point de trouble ; c'est le même recueillement qu'en un lieu plus saint. En religion, les hommes diffèrent ; en superstitions, il y a confraternité générale.

Les Maures et les Arabes ont une grande foi dans les talismans. Quand ils leur en distribuent, les marabouts ont soin de spécifier les maux et les dangers dont ils doivent les garantir.

A l'époque où se répandit le bruit de la mort du bey de Constantine, des juifs, à qui on en parlait, répondirent : « *Cela n'est pas possible, parce qu'il était invulnérable. Le plomb ne pouvait l'atteindre* ; puis ils » ajoutèrent : *Il est vrai qu'il peut avoir été tué d'un* » *coup de sabre.* »

Les juifs s'abstiennent de boire de l'eau pendant une heure ou deux, à certains mois de l'année. Ils donnent pour raison de cet usage, que l'ange qui préside aux eaux, est changé à ces époques, et que si on a le malheur d'en boire au moment où le premier ange est parti, et avant l'arrivée de son successeur, les chairs s'enflent et se crevassent, et qu'on finit par mourir dans les plus vives douleurs. Ils prétendent même que si l'on observe l'eau avec attention, on la trouve opaque et troublée à l'instant où l'ange en sort.

Plusieurs fixent un fer à cheval à l'une des colonnes des maisons qu'ils habitent. C'est dans le but, disent-ils, de se garantir des effets pernicieux du regard des étrangers. Ils sont dans la croyance que si l'individu qui entre dans une maison s'arrête quelque temps pour l'examiner, elle est frappée d'un sort, et qu'on doit s'attendre à quelque malheur (2).

(1) Sidi ben Abbases-Sebti était un marabout d'Alger fort célèbre ; on prétend cependant qu'ayant passé la mer, il se rendit en Europe, où il embrassa la religion catholique. Les Maures assurent qu'aussitôt après avoir mis pied à terre, il bénit à jamais la mer et la rendit par là plus facile à la navigation. C'est pour cette raison, sans doute, qu'on l'invoque encore dans cette prière.

(2) *De l'établissement des Français dans la régence d'Alger*, par M. Genty de Bussy.

*Fêtes publiques.* Nous terminons cet aperçu des mœurs, usages et coutumes de l'ancienne régence, par le récit des cérémonies et des réjouissances qui terminaient le *ramadan* ou le carême des Mahométans.

La fête du grand *bayram* commence le premier jour après la lune de *ramadan*. C'est la pâque des Mahométans. Ce jour est annoncé par le canon des forts et par toutes les fusillades et réjouissances des dévots et des jeunes gens. C'est ordinairement la veille de la fête qu'éclatent ces réjouissances, au moment où l'on aperçoit la nouvelle lune. Ce grand jour, le dey se place sur son trône deux heures avant le soleil levé, pour recevoir les baisemens et félicitations des ministres. Après cette cérémonie, il se rend à la mosquée, accompagné de tous ceux qui l'entourent et d'une partie des gardes. En rentrant chez lui, à la pointe du jour, il est salué par tous les forts, qui font à cette occasion des décharges complètes de leur artillerie. Dans ce moment, les portes du palais sont ouvertes au peuple, qui en occupe aussitôt les galeries et les terrasses, d'où chacun peut jouir du plaisir de voir le souverain, assis sur un tapis, sous le hangar des miroirs, mangeant par terre avec tous les conseillers du divan. Les ministres et les cuisiniers en chef servent, et ne prennent part à ce festin qu'à la dérobée. Aussitôt la table levée, le monarque monte sur son trône. Le muphti, le cadi et deux autres hommes de la loi, s'asseyent sur le banc des grands écrivains, et tous les conseillers du grand divan se rangent sur l'estrade qui est à gauche. Le ministres vont se mettre dans un petit retranchement qui est au-dessus de l'estrade, et le petit divan se tient vis-à-vis et debout sur une file. Dès que chacun est à sa place, la musique annonce les lutteurs, qui sont rangés au bas de la cour, pour attendre l'ordre de commencer leurs exercices. Aussitôt qu'il leur est donné, ils se présentent deux à deux sur l'arène, et renouvellent aux yeux des spectateurs les jeux de leurs ancêtres. Après ce divertissement, le dey se lève, et deux des ministres viennent lui passer le caftan, qui est une robe d'étoffe or et argent. Quand il en est revêtu, il se met sur son trône : les ministres disparaissent encore, et les membres du grand divan quittent leurs siéges les uns après les autres, pour baiser la main au dey, après quoi ils se remettent en place. Le dey fait ensuite apporter un caftan, dont il décore l'aga des deux lunes, qui sort aussi du palais avec tout le divan, pour aller se promener dans les principaux quartiers de la ville, et montrer son caftan et le cheval blanc sur lequel il doit être monté. Les ministres viennent renouveler le baise-main, et se ranger sur une file et debout à gauche du trône. En même temps le muphti et les gens de loi se lèvent, embrassent le dey et se retirent. Puis se montrent tous les corps, tous les Turcs qui le jugent à propos, enfin la *Mauraille*, les étrangers et les principaux des juifs, pour baiser la main les uns après les autres. Quand tout est fini, le bon prince, fatigué, comme on pense que doit l'être un homme qui présente sa main à sept ou huit cents personnes auxquelles il dit encore, *Osgueldi*, regagne ses appartemens pour se délasser des fatigues et des ennuis de la cérémonie.



Ecole.

Tous les planchers de son palais sont garnis, pour cette époque, de grosses *pastèques* (melons d'eau), suspendues par des fils de caret, et qui menacent d'écraser les gens que la curiosité ou le devoir amènent à cette fête. Celle du petit bayram se passe de même; et dans toutes les fêtes auxquelles des occasions extraordinaires donnent lieu, le divan joue le même rôle, et c'est le plus brillant et le plus utile de ce conseil.

## IX.

### SCIENCES ET ARTS.

Depuis plusieurs siècles, dit le docteur Shaw (1), les Mahométans ont singulièrement négligé les arts et les sciences, quoiqu'à une époque ils aient été presque les seuls peuples qui s'appliquassent avec succès à l'étude de la philosophie, des mathématiques et de la médecine. La vie errante des Arabes, et la tyrannie avec laquelle les Turcs traitent les Maures, ne permettent ni aux uns ni aux autres de s'occuper des sciences, que l'on ne peut cultiver qu'en repos et en liberté.

Les Maures envoient leurs enfans à l'école à l'âge d'environ six ans. Là, ils apprennent à lire et à écrire. Ils ne se servent pas de papier pour écrire, mais d'une petite planche mince et carrée, légèrement blanchie, et où l'on peut facilement effacer les caractères que l'on y a tracés. Lorsqu'ils ont fait quelques progrès dans la connaissance du Koran, qu'on leur enseigne d'abord, on les instruit avec soin de toutes les cérémonies de leur religion. Quand un enf nt se fait remarquer par une aptitude particulière et par des progrès extraordinaires dans ses études, ses parens le vêtissent magnifiquement, et le font monter sur un cheval richement caparaçonné, puis ses camarades le conduisent ainsi par les rues, en célébrant son triomphe par des exclamations. Les amis de la famille le comblent alors de présens, et s'empressent de féliciter le père et la mère. Après qu'un enfant a passé trois ou quatre années à l'école, on lui fait apprendre un métier, ou bien on l'engage dans les troupes. Il y en a peu qui, dans ce dernier état, n'oublient bientot tout ce qu'ils ont appris, excepté cependant les *sanjacktars* ou enseignes dans l'armée, et ceux qui sont employés à la recette des tributs et dans les bureaux de douane, attendu qu'ils sont obligés de tenir des comptes.

(1) Voyage dans la régence d'Alger. Nous ne saurions suivre un guide plus sûr que le docteur Shaw, dans l'exposition de l'état des sciences et des arts à Alger pendant la domination des Turcs; nous nous contentons de l'abréger un peu pour l'assortir à notre cadre.

Le peu de gens qui ont le loisir de se livrer à l'étude, ne lisent guère que le Koran et quelques commentaires assez inintelligibles que l'on en a faits. Tout le savoir de ces peuples se réduit à un peu de géographie et à quelques traités incohérens et fort insipides sur l'histoire moderne; car tout ce que leurs auteurs disent des temps qui ont précédé la venue de Mahomet, n'est qu'un tissu de contes romanesques.

Cependant, pour donner une idée de l'état des sciences et des arts dans les régences barbaresques, il y a lieu de faire remarquer que, pour ce qui concerne la médecine, on y manque absolument de bons praticiens, puisqu'il y a peu ou presque point de maladies dangereuses qui ne deviennent mortelles, ou du moins ne soient d'une très longue durée. Il est vrai que beaucoup de Mahométans professent une telle soumission pour le dogme de la prédestination, qu'ils se refusent opiniâtrément à toute espèce de conseils, et s'obstinent à ne prendre aucun genre de remède; tandis que d'autres se moquent des secours de la médecine, et attendent leur guérison de la nature seule, ou bien ont recours à ce qu'ils appellent *magareah*, c'est-à-dire aux charmes et aux enchantemens.

Les principaux remèdes en usage dans ce pays varient par le caprice des médecins, soit dans la préparation, soit dans l'application. Ceux que l'on emploie dans le traitement des accidens extérieurs le sont quelquefois avec tant de parcimonie, qu'il semble que le malade se soucie aussi peu de guérir que le médecin de le soulager, et que le succès leur est indifférent à tous deux; tandis que dans d'autres cas tout à fait semblables le médecin agit d'une manière tout opposée, comme s'il était persuadé, par exemple, plus il ordonnera de cataplasmes, plus le malade guérira promptement. Ils n'en usent pas avec plus de précautions quant aux remèdes que l'on administre intérieurement; car une poignée d'herbes, soit vertes, ou sèches, est la dose ordinaire dans toutes maladies. Les remèdes compliqués sont très rares, et les médecins n'en usent qu'avec une extrême circonspection; ils prétendent, en général, les avoir reçus, par tradition, de leurs ancêtres ou de quelques fameux marabouts, ce qui ferait soupçonner qu'ils ne connaissent guère la matière médicale par expérience. Telles sont certaines prescriptions attribuées anciennement à un de leurs saints personnages, qui les recommandait en les accompagnant de la formule suivante : « La vie de tous les hommes est dans la » main de Dieu, et lorsque l'heure de chacun est venue, » il faut mourir. »

Ces peuples n'entendent pas mieux les mathématiques que la médecine, et ils considèrent les quarts de cercle, les astrolabes et les autres instrumens de leurs ancêtres, qui ont échappé aux ravages du temps, plutôt comme de simples objets de curiosité que comme des choses d'une utilité réelle. Ils ont d'anciens calendriers où la place du soleil, les signes du zodiaque, la durée du crépuscule, et les heures des prières, pour chaque jour, sont très exactement indiquées et distribuées par colonnes avec beaucoup de symétrie; mais on ne s'en sert pas plus aujourd'hui que des instrumens de mathématiques, et lorsque le temps est couvert et qu'ils ne savent plus comment régler leurs grandes et leurs petites clepsydres sur leurs mauvais méridiens, ils sont obligés de s'en rapporter entièrement à leurs muezzins ou crieurs, quoique leur loi prescrive que les heures de leurs dévotions soient indiquées avec une scrupuleuse exactitude. Ils n'ont point d'autres méthodes pour mesurer le temps, et ne savent ce que c'est que des horloges publiques.

Leur ignorance en mathématiques est telle, qu'ils n'ont pas les premières notions de l'arithmétique ni de l'algèbre, quoiqu'il paraisse d'ailleurs incontestable que leurs ancêtres ont fourni à l'Europe les caractères de l'une de ces sciences, et qu'ils ont même apporté de grands perfectionnemens à l'autre. Cependant on trouve parmi leurs marchands beaucoup de bons calculateurs, et qui sont en état d'additionner et de soustraire de mémoire les plus grosses sommes. Ils ont aussi une manière de compter sur les doigts qui est assez singulière. Pour cela, ils mettent leurs mains dans leurs manches, et, touchant successivement l'une et l'autre d'entre elles, ils résolvent les calculs souvent les plus difficiles, et terminent les affaires les plus importantes sans proférer un seul mot, et sans que ceux qui sont présens puissent même s'en apercevoir. Mais une chose beaucoup plus extraordinaire, c'est la jonglerie de leurs thalebs, qui prétendent avoir une connaissance telle des nombres, qu'en les joignant et les combinant de différentes manières, ils sont à même de pouvoir découvrir les choses les plus secrètes, de faire et de rompre toute espèce de charmes, et d'exécuter beaucoup d'autres sortiléges du même genre.

De tous les arts, celui que les Maures entendent le mieux, c'est l'architecture; et la chose à laquelle ils attachent le plus de prix dans leurs habitations, c'est d'être commodément et largement logés. Cependant, leurs architectes sont plutôt considérés comme des espèces d'artisans, que comme des gens qui exercent une profession libérale. Nous ferons connaître ailleurs (Voy. la partie moderne de cet ouvrage), le système de constructions pour les maisons ou édifices particuliers. Quant aux mosquées, elles sont bâties précisément comme les temples dans les pays où domine le culte protestant. Au lieu de bancs, les Mahométans couvrent le pavé de nattes sur lesquelles ils s'asseient et se prosternent, en faisant beaucoup de contorsions. Au centre, à peu près de chaque mosquée, est une espèce de grande chaire entourée d'une balustrade, et élevée d'une demi-douzaine de marches. Chaque vendredi, jour de leurs assemblées religieuses, le muphti ou un imam y monte, et explique quelque passage du Koran, ou exhorte le peuple à la piété et aux bonnes œuvres. Le côté de la mosquée qui regarde la Mecque, et vers lequel les Mahométans ont toujours le visage tourné pendant leurs prières, s'appelle *kiblah*. Il y a ordinairement dans cette partie de la mosquée une niche vide, pour signifier la présence et en même temps l'invisibilité de Dieu; et au côté opposé, une tour carrée, surmontée d'un mat de pavillon. C'est sur cette tour que le muezzin monte à des heures déterminées, et qu'après avoir déployé un



Tour de la Noria.

petit drapeau, il appelle le peuple à la prière. Les Mahométans subviennent à l'entretien de leurs muphtis, de leurs imams, et de tous les individus attachés au service des mosquées, par le revenu de terres ou de maisons léguées par des particuliers, ou destinées par l'état à cet usage.

Ces peuples entendent fort bien l'agriculture, et utilisent très bien les anciennes constructions du pays pour les faire servir à ce dessein. Dans la banlieue d'Alger, ils ont pratiqué de tout temps des canaux d'irrigation pour leurs jardins, ce qui en augmentait singulièrement la fertilité. Près de la villa de *Mustapha-supérieur*, on voyait une grosse tour, dans l'intérieur de laquelle était une *noria* ou machine destinée à puiser de l'eau, d'où elle s'épandait au loin par un plan incliné. Depuis l'occupation la machine a disparu, et la tour est devenue une chapelle où l'on entre par une ouverture pratiquée dans le côté.

Pour ce qui est de la musique, les habitans de l'Algérie possèdent plusieurs instrumens, mais leurs connaissances dans cet art sont fort bornées. L'*arabebbah*, qui est une vessie assujettie par une corde, est l'instrument favori des Bédouins; il paraît être très ancien, de même que leur *gaspah*, espèce de chalumeau ouvert aux deux bouts, avec trois ou quatre trous, suivant l'habileté du musicien, quoique d'ailleurs leurs airs s'étendent rarement au-delà de l'octave. Quelque simple que soit leur musique, elle paraît cependant assujettie à une certaine méthode. Leurs cantates ou chansons historiques sont précédées d'une espèce de prélude, et chaque stance commence par un petit air sur l'arabebbah, après quoi vient le récit qu'accompagne le gaspah.

Le *tarr*, autre instrument des Bédouins, consiste en un cercle de bois mince, recouvert d'une peau de parchemin. C'est leur principale basse, et ils en jouent avec beaucoup d'adresse tour à tour avec les doigts, le dos, et la paume de la main, selon que la mesure l'exige. Le tarr doit être incontestablement le *tympanum* des anciens; c'est du moins ce que l'on peut conclure de son universalité dans toute la Barbarie, l'Egypte et le Levant, par la manière dont on le joue, et enfin par la forme même de l'instrument, qui répond exactement à celui que l'on voit entre les mains de Cybèle et des Bacchantes, dans les bas-reliefs et dans les statues qui nous restent de l'antiquité.

La musique des Maures est plus harmonieuse et s'exécute avec plus d'art que celle des Bédouins. Ils ont aussi une plus grande variété d'instrumens qu'eux. Outre plusieurs espèces de flûtes et de hautbois, ils ont le *rebebb*, qui est un violon à deux cordes, et qu'ils jouent avec un archet; l'*a-oude*, luth de basse à deux cordes, plus gros que notre viole, et que l'on joue aussi avec un archet; et enfin des guitarres de différentes grandeurs, toutes montées d'une octave plus haut l'une que l'autre. Ils ont aussi perfectionné le tarr des Bédouins, en fixant sur les bords, avec un fil d'archal, de petites plaques de cuivre minces et concaves, lesquelles touchant les unes aux autres, suivant le plus ou moins de force avec lequel l'instrument est manié, rendent des sons assez mélodieux, et remplissent les vides qui autrement auraient immanquablement lieu dans leurs symphonies. Nonobstant cette diversité d'instrumens, et leur manière d'en jouer, il ne laisse pas d'y avoir beaucoup d'harmonie dans leur musique, dont ils exécutent au reste tous les morceaux par cœur. Ne con-

naissant pas une note, ils n'ont d'autre guide que leur oreille; et cependant ils savent si bien tous les morceaux qu'ils jouent, qu'il n'est pas rare d'entendre vingt ou trente personnes jouer ensemble des nuits entières, en changeant continuellement d'airs, sans jamais se tromper, et sans faire la moindre dissonance.

Nous terminerons cette notice par deux petites pièces, où se produit le génie propre de ces peuples pour les compositions littéraires. La première est une romance maure, la seconde un chant sur la prise d'Alger. Ces deux morceaux ont été recueillis par M. Genty de Bussy, dans l'ouvrage déjà cité, *De l'Établissement des Français, etc.*

I.

*Désespoir d'un amant, et louanges de sa maîtresse.*

O toi, dont la taille ressemble au rosier, Lella-Amena! vois les pleurs que je verse; mes yeux tireraient des larmes des pierres et amolliraient les murailles.

O toi, dont la taille ressemble au bananier, Lella-Amena! je rêve à toi pendant la nuit. Que ne puis-je te posséder? Pour jouir d'un pareil bonheur, je donnerais l'or à pleines mains.

O toi, dont la taille ressemble au jasmin, tu m'as laissé accablé de douleur parmi les hommes. Mais il se trouvera une hache entre mes mains; j'abattrai les murs qui me séparent de toi; je déchirerai le voile qui te dérobe à mes regards.

Il y a long-temps que j'attends, ô prunelle de mes yeux! ô toi, dont les joues sont pareilles à l'ambre! Lorsque tu parais dans une assemblée, les hommes meurent d'amour et les femmes se troublent.

Je les ai derobées, ces deux grenades choisies des montagnes, et je m'en réjouis autant que si c'était l'ange qui veille à l'entrée du paradis, qui les eût données.

Je les ai dérobées, et j'ai disparu; mon songe s'est en même temps dissipé; je me suis éveillé, je me suis mis sur mon séant, et j'ai appelé Dieu à mon secours. Ma main déchirait alors le voile.

O toi, dont la taille est comme celle du rosier, Lella-Amena! ô toi, dont les joues retracent les couleurs de la rose, quand tu viendras le matin de bonne heure, je tirerai les verrous et fermerai les portes.

O toi, dont la taille ressemble au laurier, Lella-Amena! du couchant au levant, jusqu'à Tunis et aux états du Sultan, il n'y a rien de comparable à toi.

II.

*Sur la prise d'Alger.*

O Alger! qui apportera un remède à tes maux?

Je lui donnerai ma vie pour récompense, à celui qui fermera les plaies de ton cœur et éloignera les chrétiens de tes rivages! Ceux qui combattaient pour toi t'ont trahie.

J'ai cru qu'ils étaient ivres.

Mes yeux ne cessent de pleurer, et mon cœur de pousser des soupirs.

La douleur fait partout résonner ses accens, et le sommeil a fui des paupières.

La raison se trouble et s'égare, et la désolation s'est emparée de la ville.

Le juif, satisfait, au contraire, rit, et son âme est exempte de peines.

Mon cœur ne peut s'y accoutumer; il faut que nous nous éloignions de toi.

O séjour que nous allons quitter! les larmes coulent par torrens de nos yeux.

Ton sol est livré à d'autres qu'à nous, et c'est mal faire, pour celui qui vient vers toi, de le visiter.

Tu n'es plus ce que tu étais et ce que tu devais être.

Mes nuits n'ont plus de jours qui leur succèdent.

Il m'est cruel de t'abandonner.

Mon cœur ne peut se reporter vers d'autres lieux.

L'attrait qu'il a pour toi est un feu qui l'embrase, et les larmes ont sillonné mes joues.

L'infidèle remplit tes rues.

Que ne puis-je rejoindre mes aïeux!

Ils se sont emparés violemment de tes maisons.

L'amertume inonde le cœur.

La douleur a déchiré tes entrailles, et la main cherche, sans savoir où les trouver, les alimens nécessaires au soutien de la vie.

O mes yeux! pleurez; pleurez la journée entière, pleurez sur l'humiliation d'Alger.

Ils sont entrés dans tes forts, et en ont enlevé ce qu'ils contenaient de propre à la guerre.

Ils se sont réjouis en comptant les richesses qui s'y trouvaient, et ils les ont emportées, tandis que nos yeux versaient des larmes.

Les prostituées se sont livrées à eux, et la religion n'a pas été un frein pour elles.

Ils ont abattu avec le fer les boutiques des marchés.

Le vin, ils l'ont bu à pleines coupes.

Les juifs se sont enivrés et sont devenus insolens.

Tes plantations, tes arbres ont été détruits, et tes habitans épouvantés se sont enfuis et dispersés.

Les hommes généreux que tu possédais se sont éloignés, les uns par terre, les autres par mer.

Ils ont vendu à vil prix les richesses qu'ils avaient acquises dans ton sein, et des torrens de larmes coulaient de tous les yeux.

Que Dieu mette fin à tes peines!

La bonté préside à l'accomplissement de ses décrets.

FIN DE LA PARTIE ANCIENNE.

# TABLE DES MATIÈRES.

## PARTIE ANCIENNE.

# MUSIQUE DES INDIGÈNES.

---

Voici un spécimen de musique ancienne qui nous a été conservé par Swah, et auquel nous avons adapté des paroles françaises :

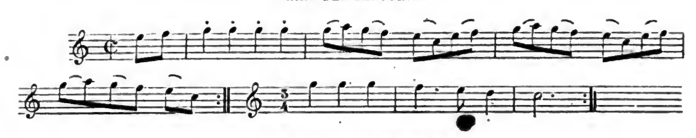
1° Romance maure, avec accompagnement de piano.
2° Air des Bédouins.
3° Prélude pour le Mizmoune.
4° Le Mizmoune.
5° Danse des Maures.
6° Air Turc.

# ROMANCE MAURE.




nes de l'air. Viens donc, cé - les - te Al - - mé - - - - e, ma hou - ris bien - ai -
mé - - - - e, Sous le vieux sy - co - - - mo - - re; Viens au dé - - clin du
8va
pp
jour. Les doux ser - - - ments et la chan - son du Mau - - - re, Bel -
8va
Dolce.
pp
le Fat - - - - - - mé, t'in - - - vi - - - tent à l'a - - mour.
p
Procédés de E. Duverger.

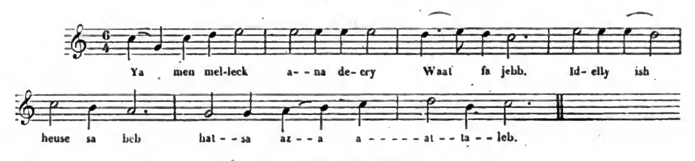
## AIRS DES BEDOUINS.



## PRÉLUDE POUR LE MIZMOUNE.



## LE MIZMOUNE.




## DANSE DES MAURES.




## AIR TURC.



# ALGÉRIE PITTORESQUE.

---

## PARTIE MODERNE.

# L'ALGÉRIE PITTORESQUE

OU

## HISTOIRE DE LA RÉGENCE D'ALGER,

### DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS;

PRÉSENTANT

AVEC LA SUITE DES ÉVÉNEMENS, LA DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE LA CONTRÉE; DES OBSERVATIONS PRÉCISES SUR LES PEUPLES QUI L'HABITENT, SUR LEURS USAGES, LEURS LOIS, LEUR RELIGION ET LEURS MOEURS; LE RÉCIT DE LA CONQUÊTE FRANÇAISE, LES TRAVAUX DE L'OCCUPATION, ENFIN UN APERÇU DE LA COLONISATION ET SON AVENIR;

**RÉDIGÉE ET MISE EN ORDRE,**

D'après les Documens Officiels publiés par le Gouvernement, les Mémoires des Corps Savans, les Ecrits des Historiens anciens et modernes, les Relations des Voyageurs les plus célèbres, etc.




L'OUVRAGE EST ORNÉ DE GRAVURES SUR BOIS REPRÉSENTANT : LES VUES DES MONUMENS LES PLUS REMARQUABLES; DES SITES; DES SCÈNES D'INTÉRIEURS; LES GRANDS FAITS HISTORIQUES; LES PORTRAITS DES PERSONNAGES ILLUSTRES, DES GÉNÉRAUX, ETC.,

ET D'UNE BELLE CARTE DE L'ALGÉRIE,

DONNANT LA CORRESPONDANCE DES NOMS ANCIENS AVEC LES NOMS NOUVEAUX,

GRAVÉE SUR ACIER,

**PAR M. JACOB,**

*Ingénieur-géographe du dépôt de la guerre.*

---

## PARTIE MODERNE.

---

**TOULOUSE,**

IMPRIMERIE DE J.-B. PAYA, ÉDITEUR,

HÔTEL CASTELLANE.

—

1843.

# AVANT-PROPOS.

---

Terminant à l'élection du dernier pacha l'histoire de l'Algérie ancienne, nous avons besoin de justifier en quelques mots ce procédé, lequel rejette ainsi dans le lointain une multitude d'événemens qui sembleraient plutôt faire corps avec l'histoire moderne. — Pourquoi donc les deux Barberousse, Charles-Quint et la domination des Turcs à Alger, dans les trois derniers siècles, ne commenceraient-ils pas nettement la période européenne de l'Algérie? N'est-ce pas arbitrairement que nous avons coupé notre récit à l'année 1818? — Non, notre intention en cela a été de développer en deux phases bien distinctes le passé d'Alger et la nouvelle ère qui a commencé par la conquête glorieuse que nous en avons faite. L'expédition de 1830 a eu un tel retentissement dans le monde qu'il fallait bien la dégager des autres événemens, où elle aurait été comme obscurcie. Dès lors, cette seconde partie du volume devait commencer avec les causes mêmes de la guerre, et avec l'avénement du dey dont la folle témérité la provoqua.

Nous avons apporté à ce travail, bien nouveau pour nous, à cause du récit des opérations militaires, le soin le plus scrupuleux. N'ayant pas été témoin des événemens,

nous avons du moins consulté les auteurs les plus dignes d'estime, les rapports des généraux qui ont dirigé nos troupes; nous les avons souvent même incorporés dans notre texte pour nous mettre à l'abri de toute erreur. Le lecteur acquerra par là une plus grande certitude des faits, et nous l'avantage d'en reproduire avec plus de vérité la physionomie.

Voici, du reste, les ouvrages qu'on peut consulter sur toute cette période de la guerre et de l'occupation :

HUSSEIN-PACHA. Les autorités qui confirment le récit des événemens consignés dans ce chapitre, sont : Le Moniteur de 1818 à 1830; — La Revue de Paris, octobre 1831, article de M. Jal; — Tableau de la situation des Etablissemens français dans l'Algérie, publié par le Gouvernement, 1838 et 1839; — Anecdotes pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger, par M. Merle; — Histoire de l'Algérie, par le baron de Vinchon; — Histoire de la guerre d'Alger, par plusieurs témoins oculaires; — Au roi et aux chambres, sur les véritables causes de la rupture avec Alger, par M. Delaborde.

L'EXPÉDITION. L'Algérie, par le baron Baude; — Annales algériennes, par M. Pellissier; — Relation de la guerre d'Afrique, par M. Rozet; — La France maritime; — Campagne d'Afrique, par Fernel; — Coup-d'œil sur la campagne d'Afrique et sur les négociations qui l'ont précédée, avec les pièces officielles, par M. d'Aulx.

STAOUELI. Revue des Deux-mondes, tome 5, article de M. Barchon de Penhoen; — Campagne d'Afrique en 1830, par M. le baron Denniée; — Extrait du journal d'un officier supérieur, attaché à la 2e division de l'armée d'Afrique.

SULTAN-CALASSI. La France militaire, par M. Abel Hugo; — Ali le Renard, par M. Eusèbe de Salles; — Journal d'un officier de l'armée d'Afrique, par M. Desprez; — De la Domination française en Afrique.

L'OCCUPATION. The shores and islands of the Mediterranean; — Revue du Midi, tome VII, Visite à Alger par un voyageur; — Considérations statistiques et militaires sur la régence d'Alger, par M. Juchereau de Saint-Denis.

LA POPULATION D'ALGER. Voyage dans la régence d'Alger, par M. Rozet; — Aperçu sur la situation politique, commerciale et industrielle d'Alger, par M. Blondel; — Aperçu sur Alger, par Walkenaer; — Revue de Paris, divers articles de M. d'Aubignosc.

LES BEYLICKS. Revue encyclopédique, tome 60, article de M. de la Tour-du-Pin; — L'Algérie, Landscape africain, promenades pittoresques et chroniques Algériennes; — Considérations sur l'état actuel de la régence d'Alger.

EXPÉDITION DANS L'ATLAS. Revue de Paris, tome 39, articles de M. Lugan; — Observations du général Clausel sur quelques actes de son commandement à Alger.

COALITIONS REPOUSSÉES. Alger, en mars en avril, 1832; — Note sur l'occupation d'Afrique; — Relation de l'expédition de Bougie, dans le Spectateur militaire; — De l'occupation d'Alger depuis la conquête, par M. d'Aubignosc; — Chroniques, lettres et journal de voyage, par le prince Pukler-Muskau; — Tableau historique de la province d'Oran, depuis le départ des Espagnols en 1792, par le colonel Lapène; — Revue africaine.

ABD-EL-KADER. Mémoire sur notre établissement dans la province d'Oran, par le général Bugeaud; — Les prisonniers d'Abd-el-Kader, par A. de France; — Oran sous le commandement du général Desmichels; — De la fausse direction donnée aux affaires d'Alger, par le système d'expéditions.

EXPÉDITIONS DE CONSTANTINE. Journal des opérations de l'artillerie pendant l'expédition de Constantine; — Relation de l'expédition de Constantine, par le docteur Baudens (dans la Revue des Deux-mondes); — Sur l'expédition et le siège de Constantine, par le général Fleury; — Campagne de Constantine de 1837, par C. Sédillot; — Relation d'une excursion à Constantine, par M. Falbe et sir Grenville Temple; — Explications du maréchal Clausel sur la première expédition de Constantine.

LA GUERRE SAINTE. Nouvel aperçu de l'Algérie, par M. Blondel; — De l'Algérie, par M. Desjobert; — De la politique de la France en Afrique, par M. Jouffroy; — De l'établissement de légions de colons militaires dans le nord de l'Afrique, par le général Bugeaud; — Lettre d'un lieutenant de l'armée d'Afrique, par le général Bugeaud; — De la régence d'Alger, par M. Eugène Cavaignac; — De la situation d'Abd-el-Kader en Afrique, par le général

Oudinot; — Post-scriptum des mélanges sur l'Afrique, par le général de Brossard; — Annales de la propagation de la foi, pour l'échange des prisonniers.

Avenir de la colonie. De l'établissement des Français dans la régence d'Alger, et des moyens d'en assurer la prospérité, par M. Genty de Bussy; — Voyage politique et descriptif dans le nord de l'Afrique, par Evariste Bavoux; — L'Algérie prise au sérieux, par M. Leblanc de Prébois; — Solution de la question de l'Algérie, par le général Duvivier; — Nouvel aperçu sur l'Algérie, par Léon Blondel; — Observations sur la situation et l'avenir de nos possessions d'Afrique; — Annales de la société coloniale de l'état d'Alger; — Manuel du cultivateur africain, par M. Caussèdou; — L'Algérie monumentale, par M. Berbrugger; — Publications diverses du général Bugeaud, sur la colonisation de l'Algérie.



Vue d'Alger, prise hors de la porte Babazoun.

# HUSSEIN-PACHA.

ÉLECTION D'HUSSEIN. — FAIBLESSE DES CABINETS EUROPÉENS. — UNE LIQUIDATION A PARIS. — L'INSULTE. — INCENDIE DE LA CALLE. — LE BLOCUS. — LA GUERRE EST RÉSOLUE. — LES ALLIÉS DU PACHA.

## I.

### ÉLECTION D'HUSSEIN.



L'AVÉNEMENT d'Hussein, dernier pacha d'Alger, ne fut point accompagné de ces exécutions meurtrières qui depuis trois siècles avaient, presque à chaque élection, souillé de sang le palais des deys.

La peste qui venait d'enlever Aly, son prédécesseur, (janvier 1818), tenait dans l'abattement toute la population. Les chefs des janissaires, les ministres, les anciens officiers, ceux que leurs fonctions appelaient à composer le grand divan d'élection, n'étaient point préparés à faire un nouveau choix. Nul n'avait songé à se garder contre une intrigue, à réunir ses partisans, à leur faire comprendre qu'en présence du fléau, l'autorité pouvait tomber en des mains hostiles, et qu'ainsi se tourneraient toutes les chances de fortune et de crédit.

Ces circonstances contribuèrent singulièrement à assurer l'élection d'Hussein. Du reste, il était, plus que nul autre, de force à tenir ce pouvoir exorbitant de pacha. Il s'était élevé par son mérite, de la situation la plus obscure, aux plus hautes dignités de la Régence, et il ne lui restait à monter que ce dernier degré.

Il était né à Vourla, petite ville de l'Asie-Mineure. Son père, officier d'artillerie au service de la Porte, soigna sa première éducation, et l'envoya ensuite à Constantinople, dans l'école spéciale, fondée par le baron de Tott. Hussein s'engagea alors comme soldat. Son zèle et son intelligence le portèrent rapidement à un grade distingué dans les *Topchys* ou Canonniers. Mais son caractère irascible et opiniâtre l'ayant exposé un jour à subir un châtiment sévère, il s'enrola dans la milice d'Alger, et partit furtivement pour sa nouvelle destination.

L'âge et l'ambition réprimèrent bientôt la violence qui était au fond de son caractère. L'influence que d'autres cherchaient par la turbulence et la bravoure, il la demanda à l'étude et à la régularité de la vie. Un goût particulier pour la science des choses saintes le

fit remarquer par Omer Pacha. Il s'était d'ailleurs attiré la confiance et l'estime de beaucoup d'habitans, à qui il donnait des avis sur l'administration de leurs biens, et le meilleur emploi à faire de leur fortune. Le titre de *Kodja* lui fut donné, ce qui veut dire maître. Puis il devint *imâm*, c'est-à-dire professeur de la vraie croyance. Sa considération s'en accrût. Omer Pacha le fit secrétaire de la Régence, et lui donna la direction de tous les domaines appartenant à l'état, avec le rang de *Kodja del Key* et de membre du conseil. Hussein garda toutes ses fonctions sous l'administration d'Aly, successeur d'Omer, et il sut pénétrer plus avant dans sa confiance, quoique l'esprit insensé de ce pacha et la dépravation de ses mœurs, dussent éloigner de lui un homme dont la présence était un sanglant reproche pour sa conduite.

Mais comme c'est le privilége d'un caractère intègre d'attirer les respects, Aly sut apprécier son ministre, et en mourant il écrivit dans le codicille de ses dernières volontés, qu'Hussein était le seul qui pût lui succéder. Cette désignation d'un homme pieux pour héritier du trône, que les débauches avaient souillé, fut accueillie avec faveur par les membres du Divan. Dans leur scrutin confirmatif de la volonté du pacha défunt ils eurent deux pensées : la première, qu'Hussein, religieux, bon administrateur, ferait oublier bien vite la tyrannie d'Aly ; la seconde que le peuple et les tribus d'Arabes reconnaîtraient aisément un pacha qui avait eu des rapports fréquens avec eux. Ces rapports étaient de plusieurs sortes : comme secrétaire de la Régence et directeur des domaines, Hussein était en relation avec la ville et tous les fermiers des propriétés du gouvernement; comme Imâm, il était le canal des grâces de tous les solliciteurs, auprès du pacha qui l'aimait; comme receveur des impôts en nature, il traitait chaque jour avec les habitans des provinces qui apportaient le blé, les laines, les fruits de toute espèce dans les magasins de la Régence; comme *mîr-akhor* (ou grand écuyer) il commandait la cavalerie, et avait une charge ministérielle presque aussi importante que celle de l'*aga*, ministre de la guerre. Hussein avait donc un grand pouvoir réel, qu'appuyait une bonne réputation; le choix d'Aly était excellent, et, quelles que fussent les ambitions dans le divan ou au dehors, on devait lui céder.

Le nouveau Dey n'était point à la Casbah quand Aly mourut. Cette mort cachée pendant plusieurs heures à la ville, ne fut connue que lorsque Hussein redescendit du château, où le Divan l'avait fait appeler aussitôt que le testament du pacha avait été ouvert. L'étonnement d'Hussein fut grand; il ne s'attendait pas à cette marque de préférence de la part d'un homme dont les idées différaient essentiellement des siennes; il ne se souciait pas de la puissance souveraine qui donnait une responsabilité effrayante. Son premier mouvement, sa première parole furent pour refuser. « Le choix de notre maître Aly m'honore beaucoup, dit-il; mais, sans vaine modestie, je n'en suis pas digne; d'ailleurs il y a dans le divan deux personnes qui peuvent prétendre avant moi au trône ; nommez l'une d'elles, et je serai son très humble sujet ». Le Divan insista, et il ne fut plus au pouvoir d'Hussein de refuser (1).

Quand Hussein eut déclaré qu'il se rendait à la volonté d'Allah, si hautement manifestée par deux voix solennelles, celle du mourant et celle de la majorité des membres de la Régence, on le revêtit du cafetan d'honneur, qui est le signe du pouvoir suprême; et il alla en cortége aux casernes, donner aux janissaires des marques de sa libéralité. La proclamation du Divan fut accueillie avec transport par les habitans de la ville, et fit très bon effet parmi les troupes. Chose rare, et qui prouve en faveur de l'unanimité des opinions au profit de Hussein, pas une goutte de sang ne fut versée dans cette circonstance, qui est ordinairement le signal de l'explosion des haines, ou des intérêts des partis. Après la cérémonie, Hussein remonta à la Casbah, où il reçut aussi les hommages de la foule, élevé sur une estrade de marbre, recouverte d'une magnifique peau de lion. Une triple salve d'artillerie mêlait sa grande voix aux acclamations du peuple. Puis les portes de la Casbah se refermèrent, et la journée se passa en fêtes et cris de joie. Le lendemain chacun retourna à ses affaires, le pacha resta enfermé dans sa forteresse, et tout reprit ses allures de despotisme et d'immobilité.

Si l'on en croit quelques bruits qui transpirèrent sourdement hors du conseil, la science et la sagesse d'Hussein n'étaient que le calcul d'une basse hypocrisie, et le testament d'Aly ne fut qu'une invention que le divan accrédita, pour colorer la violence qu'il subissait.

Les récits les plus contradictoires ont été faits sur cette élection, et il est encore difficile d'asseoir une opinion que le doute ne puisse atteindre. La version qui précède a été donnée par M. Jal, qui la tenait du pacha lui-même (2). Nous devons, avec impartialité, rapporter aussi celle que le *Moniteur* donna en mars 1830, et qui paraît résulter des renseignemens consulaires.

On dit que le jour où mourut Aly, rien ne transpira d'abord de cet événement. Hussein qui jouissait de sa confiance en avait profité pour placer ses créatures

(1) Voici comment le Dey a expliqué lui-même, pendant le séjour qu'il fit à Paris, l'obligation où il se trouva d'accepter.

« Il y allait de ma tête, disait-il, en racontant son avénement au pachalick ; car ceux des électeurs du Divan, » dont le choix était tombé sur moi, m'auraient tenu compte » de ce mépris que je semblais faire de leurs votes, qui avaient » trompé de hautes espérances, et avaient dû leur donner » pour ennemis tous les prétendans sur lesquels je l'avais » emporté. D'un autre côté, l'un des prétendans, arrivé au » trône, aurait bien pu se débarrasser d'un homme, possé» dant l'affection du peuple, à qui il était difficile de cacher » que cet homme avait été désigné par le testament du pa» cha, et élu ensuite par le Divan. Je pouvais donc devenir » dangereux au Dey; j'étais la seule garantie des électeurs » qui m'avaient choisi ; force me fut d'accepter. »

(2) Voyez la *Revue de Paris*, *octobre* 1831, où nous avons puisé la plupart de ces détails.

dans tous les emplois qui relevaient de la personne du Dey. Il en fut instruit le premier, et il put enfin se flatter de couronner son ambition.

Car depuis long-temps il se berçait des rêves du pouvoir. Le titre de Kodja del Key, ou ministre des propriétés nationales, l'amitié d'Aly dont il était secrétaire, l'influence dont il jouissait dans les délibérations, le personnel nombreux qui dépendait de ses fonctions, tout cet éclat d'une faveur sans limites ne lui suffisait pas; il se sentait né pour commander, toute puissance supérieure à la sienne lui faisait ombrage, et il travaillait secrètement à applanir les voies qui devaient le conduire au terme de ses désirs.

Ne pouvant heurter de front le dey devenu inattaquable depuis qu'il résidait à la Casbah, il minait son pouvoir par de sourdes menées, et cherchait à l'engager dans des mesures dangereuses. Il exaltait son orgueil, et effaçait le peu de qualités que la culture des lettres, si rare dans un despote, avait fait germer en lui.

Il connaissait les secrets de son maître; il savait que son projet était de se rendre indépendant des menées des janissaires, que dans ce but il avait fait sonder les principaux habitans, et s'était assuré l'appui de plusieurs chefs arabes et kabyles; qu'il voulait renforcer encore la milice maure, écartée jusqu'alors des emplois par la politique turque; qu'il réservait ses faveurs et les fonctions délicates à ceux qu'il sentait disposés à le seconder dans l'exécution de ses desseins; qu'enfin il voulait éloigner de sa tête, par l'énergie et le massacre, le sort de tant de pachas que la trahison et le crime avaient tour à tour élevés et immolés.

Tandis qu'Hussein feignait d'entrer dans les vues d'Aly et de désirer, comme lui, la ruine d'un corps insolent, factieux, qui se jouait de la puissance des deys, il lui offrait la perspective de devenir la souche d'une race de rois qui pourrait s'affermir et régner tranquille. Il le flattait de soustraire, par ce moyen, le peuple à la tyrannie des Turcs; il lui peignait le tableau du bonheur de ses sujets après ce coup d'état glorieux, il lui citait l'exemple d'une révolution semblable opérée à Tunis et à Tripoli, et lui fermait les yeux sur les chances funestes de son entreprise.

Sous de telles apparences de dévouement, Hussein restait impénétrable pour son maître. Confident perfide, il dévoilait aux chefs de la milice turque les projets du dey et entretenait avec eux des intelligences, dans le but de déjouer ces périlleuses entreprises.

Tout cela formait une intrigue secrète, ténébreuse, dont nul ne voyait la trame, et qui devait amener tôt ou tard le renversement d'Aly.

Mais la peste mit fin à ses jours et épargna à Hussein cette violence. A peine ce dernier eut-il connaissance de cette mort, qu'en sa qualité de secrétaire de la Régence, il convoqua les ministres comme pour un conseil ordinaire, et sans donner d'autre motif à la réunion que quelques mesures de police à concerter; il leur apprit que le pacha avait succombé au fléau, mais que d'énergiques dispositions étaient prises pour que rien ne fut troublé par cet événement. Il les engagea à ne point aggraver les désastres qui pesaient sur la ville. Il leur dit que l'autorité était déjà en réalité dans ses mains et qu'il ne lui en manquait plus que le titre; qu'il était certain de l'appui de la milice; qu'il leur conservait à tous leurs dignités, et que le but de cette convocation était plutôt de leur annoncer un fait accompli, que d'obtenir une adhésion dont à la rigueur il pouvait se passer.

Cela fut dit poliment, aussi poliment qu'un pacha pouvait le dire, mais les formes ne détruisaient point le fond de la pensée; l'on vit bien que le lion se faisait largement sa part et que nul ne pouvait la lui disputer.

Au même instant un officier de confiance rassemblait devant le vestibule de la Casbah une partie des janissaires que l'on savait être parfaitement disposés en faveur d'Hussein. Il leur annonça son avènement comme le résultat d'une élection régulière. Aussitôt de grandes acclamations couvrirent sa voix, et le nouveau pacha fut proclamé.

Quoi qu'il en soit de cette double version que nous ne pouvons juger, faute de renseignemens suffisans, Hussein, pendant son administration, se montra ferme, persévérant, et l'on peut dire que son caractère semble justifier le premier récit. Dans les décisions qu'il eut à rendre comme dey il fit preuve de beaucoup de sagacité et de justice, mais aussi de cette bizarrerie que les orientaux adoptent quelquefois dans l'application de la loi. Il mettait de l'affectation à s'appuyer sur les traditions des anciens khalifes. Il professait une vive admiration pour le sultan Mahmoud et pour Méhémet-Aly, le réformateur de l'Egypte; il applaudissait aux efforts que faisaient ces deux personnages pour façonner leurs états à la civilisation européenne. Il aurait tenté d'opérer de même à Alger, s'il eût pu se produire hors de la Casbah, et si ce peuple de pirates n'eût, chaque jour, menacé de ses violences tout souverain qui aurait essayé des innovations.

Souvent il témoigna combien il regrettait de ne pouvoir se mêler à la foule pour connaître ses besoins; les précautions qu'il était obligé de prendre pour s'assurer contre les complots, lui pesaient étrangement. Il voyait bien que la Casbah ne serait jamais pour lui qu'une prison.

Un jour, c'était quelques mois après son avènement, il sortit à l'improviste et se rendit à la ville basse pour inspecter de nouvelles fortifications qu'on élevait sur le bord de la mer. Le bruit s'en répandit en quelques instans, et tout aussitôt il y eut un grand mouvement dans les casernes. S'il ne fut retourné de suite à la Casbah, il aurait couru risque de la vie. La milice, qui commençait à s'insurger, n'avait cependant aucun grief contre lui. Elle cherchait l'occasion de massacrer le dey, afin de jouir des profits que lui aurait procurés l'élection d'un nouveau maître.

Depuis lors Hussein resta enfermé dans sa citadelle, à l'exemple d'Aly et il n'en sortit plus que douze ans après, lorsque le général de Bourmont en prit possession avec son état-major.

## II.

### FAIBLESSE DES CABINETS EUROPÉENS.

Cependant un congrès était assemblé à Aix-la-Chapelle pour donner une dernière sanction au remaniement politique de l'Europe, commencé à Vienne en 1814, dans ces ténébreuses intrigues que le retour de Napoléon dénoua si brusquement. Le Czar, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, et tous les grands joûteurs de la diplomatie, avisèrent à établir une paix durable, qui leur permît enfin de s'endormir dans leur gloire. Parmi les questions de droit international qui furent agitées dans ces conférences, où présida, il faut le dire, un esprit plus libéral qu'à Troppau, Laybach et Vérone, la sécurité de la navigation dans la Méditerranée fixa au plus haut point l'attention. La piraterie était toujours audacieuse, et les côtes d'Espagne et d'Italie souffraient des incursions armées des corsaires barbaresques. La tentative de lord Exmouth, contre Alger, en 1816, n'avait amené aucun résultat. Le consul de France avait dû intervenir plusieurs fois, pour réclamer l'exécution des clauses de ce traité, qui garantissaient l'inviolabilité des navires du Saint-Siége et de Naples. On résolut d'en finir avec les pirates, et l'on examina sérieusement s'il ne serait pas opportun de proclamer une croisade générale contre ces ennemis de la civilisation européenne, dont les déprédations bravaient tout chatiment.

En dehors du congrès il s'était formé une société pour l'abolition de la piraterie, qui comptait parmi ses membres tous les anciens chevaliers de Malte, restés unis de cœur après la dispersion de l'Ordre. Une foule d'hommes éclairés de toutes les nations appuyaient leurs efforts. L'association avait pour président le commodore sir Sidney Smith, si célèbre par la défense de Saint-Jean-d'Acre contre l'armée française, dans la mémorable expédition d'Egypte. Ce personnage qu'on voyait à la tête de toutes les réunions philantropiques, poursuivait avec un égal dévoûment, l'abolition de la traite des nègres et la répression de la piraterie, cette traite des blancs, mille fois plus odieuse que l'autre, parce qu'elle était exercée par la barbarie contre la civilisation, par le mahométisme contre le nom chrétien.

Toutefois, les efforts de Sidney Smith et de la société *antipirate* agirent sur le congrès d'une manière défavorable. L'Angleterre vit avec dépit que les chevaliers de Malte eussent quelque pensée de se reconstituer. Elle craignait que si on leur laissait prendre une importance quelconque, l'Ordre ne finît par revendiquer ses possessions, et surtout cette île que la politique anglaise tenait à conserver, comme un œil toujours ouvert sur la Méditerranée, comme une sûre station pour son commerce. Puis, ces princes avaient compris leur mission d'une manière bien insuffisante. Ils voulaient conserver l'équilibre européen tel que le congrès de Vienne l'avait posé. Plusieurs feignirent de croire que si l'on adoptait en principe la suppression des états Barbaresques, d'énergiques réclamations ne fussent soulevées par l'empire Ottoman, qui percevait un tribut de tous ces pachas, et qui avait droit à une souveraineté nominale. C'était se créer des difficultés pour de bien minces intérêts.

Le choc des avis divers n'amena rien de sérieux à Aix-la-Chapelle, contre les états de la côte d'Afrique. On se borna à décider que l'Angleterre et la France feraient des injonctions au dey d'Alger, pour qu'il eût à cesser tout acte de piraterie. L'attention du congrès était d'ailleurs plus vivement sollicitée, par les autres objets soumis à son examen.

En conséquence de cette déclaration, le commodore anglais Fréemantle, et l'amiral français Jurieu de la Gravière, furent envoyés en septembre 1819, avec une escadre forte de deux vaisseaux de ligne (le Colosse et le Rochefort), de deux frégates, d'un brick, d'une goëlette et d'un cutter, pour notifier au dey les volontés des gouvernemens d'Europe.

Mais cette mission qui ne s'appuyait que sur des moyens insuffisans, et qui s'exécutait en vertu d'une délibération si long-temps contestée et entravée, ne pouvait avoir de résultat sérieux.

Le dey sentit sa force. Il répondit aux deux amiraux comme à des parlementaires en négociation, et non comme à des délégués chargés de faire exécuter les ordres d'une assemblée de rois.

Il leur dit que l'abolition de la piraterie n'était point immédiatement praticable; que les voies de la persuasion n'aboutiraient à rien auprès des sujets de la Régence; qu'il fallait temporiser, sonder les esprits et laisser s'infiltrer lentement les idées que le congrès appuyait; que du reste les Algériens n'avaient point de commerce qui pût les dédommager de la suppression de la course, dont il faudrait les indemniser; que leur marine périrait si elle n'avait plus à s'exercer contre des rivaux qui les détestaient; et que lui, Hussein pacha, serait infailliblement victime d'un mouvement populaire, s'il essayait de toucher à une telle question.

Les deux amiraux, dont les instructions étaient très limitées, cessèrent leurs instances, en disant qu'ils en référeraient à leurs gouvernemens respectifs; et cette négociation qui aurait dû être soutenue par la dernière raison des rois, le canon, échoua honteusement contre cette inflexibilité.

Aussi les années qui suivirent cette ridicule démonstration, furent-elles marquées par de nouvelles avanies que l'arrogance du pacha multipliait. Il déclara aux consuls de toutes les nations, que ceux qui ne se soumettraient pas à un tribut, il les considérerait comme en guerre avec la Régence; qu'il entendait que les présens d'usage fussent régulièrement payés, et que les états qui avaient d'anciens comptes à régler avec son trésor ou avec ses sujets, eussent à prendre des mesures pour les liquider sans délai.

Il s'étudia à raviver d'anciennes querelles avec l'Espagne, avec la Hollande, avec le royaume de Naples, afin d'offrir à ses corsaires des occasions d'exercer de

continuels brigandages. Les côtes de Sicile et du territoire de Valence virent apparaître souvent des embarcations qui pillaient les villages isolés, enlevaient des fermiers avec leurs familles, pour les transporter dans les bagnes d'Alger, d'où ils ne sortaient qu'avec de fortes rançons. Cette tenacité qui aurait dû secouer de leur torpeur les gouvernemens européens, les trouva sans énergie. La plupart renouvelèrent leurs anciens traités, en débattant les conditions le mieux qu'ils le pûrent (1).

## III.

### UNE LIQUIDATION A PARIS.

LA France, dans ses stipulations avec le gouvernement algérien, avait été, sans contredit, plus ménagée que les autres nations. Ceci tenait surtout à ce que les exportations de la Régence pour nos provinces méridionales étaient plus importantes que les échanges qu'elle faisait partout ailleurs. D'autres causes agissaient également pour imprimer quelque respect. C'était le caractère audacieux des Français, le souvenir du bombardement d'Alger sous Louis XIV, l'éclat que nos armes avaient reçu de l'expédition d'Egypte et du grand nom de Napoléon. Aussi le dey, mû par des sentimens dont il ne se rendait pas compte absolument, traita pendant quelques années (de 1818 à 1823) notre consul, avec des égards qu'on n'était pas habitué à trouver en lui.

Mais ces procédés devaient s'altérer bientôt, car il restait à vider une affaire grave, épineuse, qui se traitait depuis vingt ans, et dont la solution renfermait la guerre.

Le trésor algérien se trouvait indirectement intéressé dans la liquidation des fournitures de blé que les négocians juifs, Busnach et Bacri, avaient faite autrefois à la France, pour l'approvisionnement de l'armée d'Italie. Cette maison, toute puissante qu'elle était, avait dû, en plusieurs occasions, solliciter les deys de lui faire des avances, de lui confier en dépôt des denrées, des laines et autres marchandises, dont elle effectuait la vente, afin de s'aider dans ses nombreuses opérations. Ses livraisons de blé à la France s'élevaient à 24,000,000 fr. Le remboursement était exposé à subir des lenteurs; il pouvait en résulter une gène, onéreuse pour des particuliers; aussi il n'est point étrange qu'ils eussent demandé l'appui de leur gouvernement.

Ce marché avait été passé sous le Directoire, et déjà en 1801 la liquidation s'était compliquée. Plusieurs négocians de Marseille avaient à réclamer de fortes sommes qui leur étaient dues, soit par la maison Busnach et Bacri, originaires de cette ville, soit par des sujets de la Régence d'Alger. Ils paraissaient fondés à demander que le gouvernement français retînt sur le paiement des fournitures de blé, le montant des créances qui seraient reconnues légitimes. D'un autre côté, survint une multitude de réclamations, faites par des Algériens contre des Français établis dans la Régence. On discuta, on poursuivit, on négocia; enfin une convention eut lieu le 17 décembre 1801, dont l'une des stipulations portait:

« Son Ex. le dey d'Alger s'engage à faire rembour-
» ser toutes les sommes qui pourraient être dues à des
» Français par ses sujets, comme le citoyen Dubois-
» Thainville prend l'engagement, au nom de son gou-
» vernement, de faire acquitter toutes celles qui seraient
» légitimement réclamées par des sujets Algériens. »

Le texte de ce traité fut un nouveau motif pour le gouvernement français, de procéder à cette liquidation avec quelque prudence. Il fallait retenir sur le paiement des sommes dues à Busnach et Bacri, le montant des réclamations qui les frappaient. On se borna donc à leur donner de loin en loin quelque faible à-compte. Les pachas qui se succédèrent, insistèrent avec force

(1) Voici qu'elles étaient, dans les derniers temps, les obligations imposées aux états qui entretenaient des consuls à Alger:

Le royaume des Deux-Siciles payait au dey un tribut annuel de 24.000 piastres fortes, et faisait en outre des présens de la valeur de 20,000 piastres.

La Toscane, par suite d'un traité récent, n'était soumise à aucun tribut, mais à un présent consulaire de 23,000 piastres.

La Sardaigne avait obtenu, par la médiation de l'Angleterre, d'être libre de tout tribut; mais elle payait une somme considérable à chaque changement de consul.

L'Etat de l'Eglise devait à la protection du roi de France, la délivrance de tout tribut et de tout présent consulaire.

Le Portugal avait conclu un traité, aux mêmes conditions que les Deux-Siciles.

L'Espagne était parvenue à s'affranchir de tout tribut, mais elle devait des présens à chaque renouvellement de consul.

L'Autriche, par la médiation de la Porte Ottomane, avait obtenu la remise des tributs et des présens consulaires.

L'Angleterre devait un présent de 600 livres sterling à chaque changement de consul, malgré les conditions dictées en 1816, sous le canon de lord Exmouth.

La Hollande, qui avait coopéré en 1816 à bombarder Alger, fut comprise dans les stipulations du traité. Depuis ce temps elle ne payait pas de tribut; aussi le dey cherchait-il l'occasion de rompre avec cette puissance.

Les Etats-Unis, dans le traité conclu par le commodore Decatur, avaient adopté le même arrangement que l'Angleterre.

Le Hanovre et Brême devaient payer une somme considérable, à chaque changement de consul.

La Suède et le Danemark payaient annuellement un tribut, consistant en munitions de mer et matériaux de guerre, pour une valeur d'à-peu-près 4,000 piastres fortes.

Outre cela, ces états payaient à la rénovation des traités, c'est-à-dire, de dix en dix ans, un présent de 10,000 piastres fortes. De plus leurs consuls en entrant en fonctions faisaient des cadeaux.

Il faut remarquer encore que le gouvernement Algérien, pour se dédommager des concessions qu'il avait dû faire à quelques états d'un rang secondaire, s'étudiait à amener de temps en temps des différends et des contestations avec eux. Il en résultait toujours une nouvelle transaction qui nécessitait de nouveaux dons ou un changement de consul, ce qui revenait au même.

Quoique la France ne dût rien payer, suivant la lettre de son traité, on avait cependant conservé l'usage de faire des présens, à l'occasion de l'envoi de nouveaux consuls.

pour obtenir un apurement définitif. Mais mille causes s'y opposaient. Ils essayèrent alors la violence et l'arbitraire le plus odieux. Plusieurs fois les propriétés des Français à Bone, à Alger, à la Calle, furent violées, saisies, pillées par les ordres de ce gouvernement sans foi. La maison du consul établi à Oran fut envahie, sa caisse forcée, et le produit de plusieurs consignations appartenant à des armateurs de Marseille et de Gênes, fut enlevé. Une partie de ces sommes fut remise aux Bacri comme à-compte sur leurs créances; le reste fut versé au trésor du Dey. Il était constant que les Bacri avaient souvent provoqué l'autorité algérienne à ces exactions, et qu'ils en avaient presque toujours profité.

Les opérations de la grande guerre continentale occupaient alors les soins de Napoléon, et ne lui permettaient pas de tirer vengeance de ces avanies. La Restauration survint, et nos rapports avec Alger reprirent quelque sécurité; le privilége de la pêche du corail nous fut rendu; des conventions préliminaires rétablirent une sorte d'harmonie; enfin un traité conclu au mois d'octobre 1819, stipula que la somme réclamée et s'élevant encore, après tant de paiemens effectués, à 14,000,000, serait réduite à 7,000,000, et que les créanciers des Bacri seraient payés par privilége, sur le montant de cette allocation.

Mais une loi était nécessaire pour donner sa force à cette transaction. Il y eut de nombreuses oppositions. On rappela les spoliations que le Dey avait ordonnées contre notre commerce; on demanda si cette créance était donc plus légitime que tant d'autres qui avaient été enfouies dans le gouffre des déchéances; on soupçonnait d'ailleurs que cette liquidation renfermait quelque grave irrégularité. L'armée d'Italie n'avait pu consommer pour 24,000,000 de blé, et la réduction énorme que les Bacri consentaient si facilement à subir, prouvait bien qu'il y avait dans cette affaire quelque chose de scandaleux.

Malgré cette opposition la loi fut votée, tant le ministère fit d'efforts pour applanir les difficultés. Tout paraissait donc remettre nos rapports avec la Régence sur un excellent pied, lorsque une nouvelle contestation, dérivant de la première, les compromit plus gravement.

Les créanciers Français des Bacri firent opposition à la délivrance du solde pour une valeur de 2,500,000. On déposa le gage à la caisse des Dépôts et Consignations. Le Dey, qui avait compté sur cette somme pour liquider sa propre créance sur Bacri, fut mortifié de voir qu'elle lui échappait, par suite des paiemens opérés en faveur de tous les autres saisissans. Il demanda avec énergie qu'une enquête vérifiât la légitimité de ces créances privilégiées, car il soupçonnait que dans le nombre il s'en trouvait de fictives. Il dépêcha au gouvernement français un envoyé extraordinaire, sidi Mahmoud, chargé de ses doléances. Ses menaces, ses caresses, sa diplomatie, tout échoua. On fêta sidi Mahmoud, on adressa force complimens au dey, mais on ne le paya point.

C'est que, les formes administratives et les procédés de la justice, ne permettaient point de donner une autre marche à la liquidation. Les créanciers privilégiés absorbaient toutes les sommes saisies. La négociation dut s'effacer devant leurs exploits timbrés.

## IV.

### L'INSULTE.



Les exigences du dey allaient croissant. La condescendance que le gouvernement français avait mise à régulariser, par une loi, la transaction du mois d'octobre 1819, ne suffisait pas à son caprice. Ce n'était plus la maison Bacri qui demandait le paiement de ses fournitures, c'était le dey lui-même qui se plaignait qu'on voulût solder légalement leurs créanciers. Il regardait les intérêts des infidèles comme de nulle considération, s'ils n'étaient sanctionnés et validés par lui.

Malheureusement la France se trouvait alors représentée à Alger d'une manière bien peu énergique.

Lorsque en 1815 le ministère de la seconde restauration voulut reconstituer notre système colonial, anéanti par trente ans de revers maritimes, on n'oublia pas que la France avait joui pendant trois siècles, sur le littoral de l'Afrique, d'un privilége exclusif pour la pêche du corail. On résolut de lier en un seul faisceau toutes nos relations avec les états Barbaresques, et de former ainsi, en face de Marseille, un centre d'affaires, qui dédommagerait notre commerce des pertes qu'il avait essuyées.

M. Deval, né dans le Levant, avait été choisi pour être le principal instrument qui devait réaliser cette pensée. On le nomma consul-général des états d'Afrique, et l'on fixa sa résidence à Alger.

On supposait que connaissant la langue turque, ayant habité long-temps Constantinople, et s'étant initié aux usages des nations de l'Orient, à leur esprit, à leurs exigences, il serait plus propre que personne à remplir l'objet de sa mission. Or, M. Deval avait passé sa vie, non dans les chancelleries, mais seulement dans les maisons de banque et de commerce du faubourg de Péra, et il n'avait pris du contact des turcs, que cette obséquieuse souplesse à laquelle ils façonnent tous leurs subordonnés. Il ne possédait rien de cette dignité si nécessaire dans le représentant d'une grande puissance, rien de cette fermeté que ses rapports futurs avec le pacha auraient dû trouver toute formée en lui.

Un de ses premiers soins fut d'obtenir le rétablissement de nos postes à la Calle, et sur tout le littoral compris entre la Seybouse et le cap Bon. Mais il mit tant de faiblesse dans la discussion des articles du traité, que nos avantages furent à-peu-près illusoires. Dans l'origine, la compagnie française qui avait obtenu cette concession, n'avait été sujette qu'à un droit de 17,000 fr. Cette somme avait été doublée, et ensuite triplée dans le cours du XVIIIe siècle. On aurait sans doute consenti sans peine à une légère augmentation,



Scène de chasse-mouches.

mais M. Deval accorda, sans insister beaucoup, une redevance annuelle de 200,000 fr., et sacrifia ainsi les intérêts de la France, au désir de se faire à Alger une position facile, auprès des autorités.

Les anciens traités stipulaient aussi en notre faveur le droit de construire des forts et des retranchemens armés de canons, et d'y établir des garnisons pour protéger notre commerce. Hussein-Pacha exigea une renonciation de ce droit, et M. Deval y consentit avec la même légèreté.

Puis, craignant le blâme de son gouvernement, il agit par l'intrigue auprès des ministres Algériens; il flatta, caressa, donna des présens, pour qu'on fermât les yeux sur ses menées, et marchant par des voies tortueuses, il fit relever et armer les ouvrages militaires de la Calle et de Bone. La connivence du Divan servit ses vues. Hussein ne connut ces constructions que lorsqu'elles furent terminées. Il réclama avec énergie contre la duplicité astucieuse du consul; il qualifia sa conduite de mauvaise foi; mais il ne put demander la destruction immédiate de ces fortifications, parce que cette dérogation aux anciens traités n'avait été consentie que par une convention verbale, et non par une stipulation écrite.

Pour racheter le mauvais effet de cette infraction, M. Deval redoubla de souplesse et d'égards envers les ministres et le pacha. Il fit abnégation de toute fermeté, et, dans une occasion importante, il alla même jusqu'à sacrifier les principes du droit des gens.

Par des raisons particulières et politiques dont l'appréciation nous échappe, le Divan exigea que les consuls lui remissent les Maures libres et les Kabyles, qu'ils avaient à leur service, et qu'ils couvraient conséquemment de la protection consulaire. La plupart, surpris d'une telle décision, refusèrent d'y adhérer, et firent évader secrètement ceux dont ils pouvaient disposer. M. Deval livra les siens, et parut ainsi faire abandon des droits et des priviléges attachés aux fonctions de consul. Le gouvernement Algérien ne le paya de cette faiblesse que par une indifférente froideur, et ses collègues par le mépris. L'affaire était grave cependant; c'était la dignité de la France et sa haute protection dont il faisait si bon marché. Le Divan s'appuya de cette concession énorme, pour agir arbitrairement envers les autres consuls. Il fit enlever de la chancellerie anglaise quinze kabyles qu'on n'avait pas voulu livrer, et il se saisit même du consul qu'il tint aux fers pendant quelques jours.

Ce conflit faillit amener la guerre. Dans les premiers jours de février 1824, une division anglaise vint blo-

quer Alger. Le consul sortit incognito de la ville, avec toute sa famille, pour se rendre à bord du vaisseau amiral. Il demanda pour toute réparation de rentrer à Alger, d'y être reçu avec un cérémonial d'honneur, et d'être libre désormais d'arborer le pavillon anglais sur sa maison de ville; car jusqu'alors les Algériens n'avaient permis dans leurs murs aucun pavillon étranger. Le Dey ayant rejeté toutes ces propositions, on tint le blocus serré, et l'on fit venir de Malte une forte escadre munie de bombardes. Ces vaisseaux commencèrent un feu nourri, ce qui amena bientôt la soumission du dey. Le blocus fut levé et la paix rétablie.

Cet incident était à peine levé que la vieille querelle de la liquidation Bacri se raviva avec plus d'intensité et sous des formes irritantes.

Hussein n'avait pu soupçonner que les créanciers de ces fournisseurs eussent à élever des réclamations pour une somme aussi énorme que 2,500,000. Il apprit tout à coup que M. Deval s'était fort remué, avait beaucoup écrit, beaucoup intrigué dans cette liquidation. Il crut savoir que ses bons offices avaient été chèrement payés par les intéressés, et son mécontentement s'accrut. Il ne se borna plus à réclamer le montant des sommes déposées à la caisse des Consignations; il exigeait en outre 2,000,000 qu'il supposait avoir été comptés à M. Deval dans ce trafic. Il se déchaînait contre lui avec une animosité sans mesure. Il écrivit au ministre des affaires étrangères, au président du conseil, au Roi. Ses lettres restèrent sans réponse, parce qu'en France, nul, pas même le roi, ne peut enfreindre les formes de la justice. Sa bile s'éleva et fermenta deux ans.

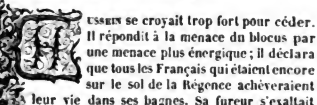
Enfin, le 27 avril 1827, le jour de la réception solennelle qu'il faisait à l'occasion des fêtes du Beyram, lorsque les grands fonctionnaires eurent défilé devant lui, apercevant M. Deval au milieu du corps des consuls, il l'apostropha vivement, et lui lançant un regard courroucé : *Avez-vous, lui dit-il, une lettre de votre gouvernement à me remettre? — Votre Altesse sait bien*, répondit, M. Deval, *que le roi de France ne peut correspondre avec le dey d'Alger!* A ces imprudentes paroles, Hussein s'exhala en un débordement d'injures et d'épithètes grossières, où la majesté royale était enveloppée, et qu'il termina en frappant le consul au visage, d'un chasse-mouches en plumes de paon qu'il avait à la main.

C'était une attaque directe à la dignité nationale de la France, faite sur la personne du consul, son représentant. L'offense était publique; elle ne pouvait se réparer que par une satisfaction analogue. Le baron de Damas, ministre des affaires extérieures, écrivit au nom du roi, pour formuler nettement le grief et les termes de la réparation. L'obstination d'Hussein repoussa toute ouverture d'accommodement. *C'était lui-même*, disait-il, *qui était le plus fondé à se plaindre, car M. Deval l'avait offensé.*

Alors on prononça les paroles de rupture et de blocus. M. Deval reçut ordre de cesser tout rapport officieux avec le dey d'Alger, et de se tenir prêt à partir.

## V.

### INCENDIE DE LA CALLE.



Hussein se croyait trop fort pour céder. Il répondit à la menace du blocus par une menace plus énergique; il déclara que tous les Français qui étaient encore sur le sol de la Régence achèveraient leur vie dans ses bagnes. Sa fureur s'exaltait d'instant en instant. Il regrettait de n'avoir pas imposé des conditions plus onéreuses au rétablissement de nos postes; il calculait, en les grossissant, les redevances que l'Angleterre lui aurait volontiers payées pour un droit exclusif; il fit examiner de plus près les traités et les négociations qui se rattachaient à cette affaire, et il résolut de faire servir les circonstances actuelles, à enrichir ses revenus d'un produit plus lucratif.

Voici, du reste, qu'elle était l'origine de nos Concessions d'Afrique, et les vicissitudes que ces établissemens avaient suivies jusqu'alors (1).

Khaïr-Eddin, pour s'assurer l'amitié de la France contre Charles-Quint et les Espagnols, avait conclu avec François 1er, en 1520, un traité qui nous donnait le privilége exclusif de la pêche du corail, le long de la côte d'Afrique, dépendant de la Régence d'Alger. En outre, il nous permettait par une clause spéciale, l'exportation annuelle d'une certaine quantité de grains, ainsi que des cuirs, des laines, des cires et autres productions du pays.

Par suite de ce traité, il se forma sous le nom de Compagnie d'Afrique, une association de plusieurs négocians, la plupart Marseillais, pour exploiter la pêche du corail, qui jusqu'alors s'était exercée avec faveur, de temps immémorial, sur les côtes d'Italie, de Corse et de Sardaigne. Comme le corail de ces parages était très supérieur à celui des mers d'Italie, il en résulta pour nos manufactures un avantage réel sur celles de l'étranger, et la compagnie qui s'était formée pour l'exploitation du privilége, entra dans une voie de prospérité dont peuvent faire foi les nombreux comptoirs qu'elle possédait au XVIIe siècle, sur la côte orientale de la Régence, au cap Roux, à Bone, au Collo, à Djigelli et à Bougie.

Le premier poste qu'ils formèrent fut le *Bastion de France*, situé entre Alger et Tunis, à 100 lieues environ de la première ville et 40 de la seconde. mais en 1694 la compagnie ayant reconnu les inconvéniens d'un lieu qui n'offrait aucun abri aux navires, crut devoir l'abandonner, pour aller établir le siége de ses opérations à La Calle, située 4 lieues plus à l'Est, presque sur la limite des territoires d'Alger et de Tunis.

Des considérations de diverse nature déterminèrent ce choix. On doit citer entr'autres, l'avantageuse po-

(1) Voyez pour de plus amples détails : le *Tableau de la situation des établissemens français dans l'Algérie*, publié par le Gouvernement; l'*Algérie*, par M. le baron Baude; etc.

sition du rocher isolé de la Calle, au fond de cette vaste baie qui s'étend au delà du cap Gros, le joli port que cette position procure, la fertilité des environs, la bonté et l'abondance des eaux, l'heureuse configuration du terrain pour la défense militaire, et enfin le voisinage des mers les plus riches en corail. Aussi la Calle est restée pendant plus d'un demi siècle le centre de tout le commerce de la compagnie d'Afrique; il y avait ensuite de simples comptoirs sur divers points de l'Algérie, et en dernier lieu à Tabarca, régence de Tunis.

Avec tant de ressources la Calle devait parvenir et parvint bientôt en effet à un état florissant. La compagnie y entretenait un agent principal avec le titre de gouverneur, un chancelier, un trésorier, un inspecteur, un aumônier, des drogmans, des ouvriers de toute profession, enfin une garnison commandée par un capitaine.

La pêche du corail s'effectuait pour le compte de la compagnie, au moyen d'une cinquantaine de bateaux qui lui appartenaient, et dont les équipages étaient composés pour chaque bateau de 10 à 12 matelots. La plupart, Corses ou Provençaux, retournaient chez eux pendant l'intervalle d'une pêche à l'autre. Alors les les bateaux étaient tirés à terre, et l'on procédait à leur réparation sous des chantiers couverts.

Outre les bateaux affectés à la pêche du corail, la compagnie possédait encore un *aviso* et plusieurs bâtimens du port de 50 à 200 tonneaux, pour le transport en France des produits de la pêche, et de ses achats en graines, cuirs, cires et laines. Elle en rapportait des marchandises manufacturées qu'elle débitait dans le pays, et tous les objets que ne lui fournissait pas le sol d'Afrique.

La Calle comprenait un grand nombre de beaux magasins, des quais, une église, un hôpital, un lazaret, quatre postes militaires, quatre bastions armés de canons, une mosquée pour les maures employés par la compagnie, enfin tout ce qui pouvait être nécessaire au bien être, à l'approvisionnement et à la défense d'une ville de 2000 âmes, bien qu'en certaines saisons la population descendit au dessous de ce chiffre.

Les environs de la Calle étant susceptibles d'une belle culture, et toutes les terres ne reconnaissant d'autre propriétaire que le bey, la compagnie était parvenue à augmenter l'étendue de ses possessions territoriales, en s'attachant à payer exactement les redevances convenues, à faire les présens d'usage, et à entretenir une bonne intelligence avec la régence d'Alger et les cheiks du pays. Elle jouissait, en outre, d'une grande prépondérance dans la contrée, à cause du bien être qu'elle procurait par les achats, et ses troupeaux paccageaient paisiblement à plusieurs lieues.

L'établissement de la Calle profitait à nos provinces du midi, auxquelles il offrait des matières premières utiles pour notre marine; il fut long-temps une excellente école de navigation.

Cette prospérité dura jusqu'en 1799. La guerre maritime lui porta un coup funeste, et la saisie des propriétés de la compagnie, au commencement de l'expédition d'Egypte, força les habitans de la Calle d'abandonner la colonie. Tout ce qu'ils laissèrent sur les lieux fut livré au pillage et à la destruction.

Sur ces entrefaites l'Angleterre, restée maitresse de la Méditerranée, profita de son ascendant sur la régence d'Alger pour se faire céder, en 1807, nos concessions d'Afrique, moyennant une redevance annuelle de 267,500 fr. Elle les garda près de dix années; car notre prise de possession ne date que de 1816; après la paix générale nous n'avions à reprendre que des ruines; l'expédition de lord Exmouth venait d'avoir lieu, et avait été le signal de l'incendie et de la destruction presque complète de la Calle par les Maures.

La restauration des bâtimens dût, en conséquence, être le premier soin du gouvernement. On y travailla avec activité, et au bout d'une couple d'années l'arsenal, les casernes, les retranchemens, les magasins, tout allait sur le meilleur pied. Mais il était dans la destinée de cette station d'être le point de mire des jalousies étrangères et de la défiance des pachas. Hussein à qui elle causait un si vif déplaisir, n'aurait pas dû cependant s'en alarmer, car les fortifications pouvaient bien protéger les bâtimens pêcheurs et la colonie contre les insultes des corsaires et les rapines des Arabes; mais elles n'auraient pu résister à des troupes organisées. Leurs canons n'avaient jamais tiré que des salves de réjouissance dans les fêtes nationales, et des saluts d'honneur. La garnison était faible, et les ouvrages vulnérables sur trop de points. L'événement prouva bien que ce poste n'était pas de force à tenir contre une attaque sérieuse, et quand le dey voulut réaliser ses menaces, il lui fut facile de les mettre à exécution.

Cependant on se flattait encore d'obtenir une éclatante réparation. Le 11 juin 1827, une division navale commandée par le contre-amiral Collet parut dans la rade d'Alger. La goëlette la *Torche* commandée par le capitaine de frégate *Faure*, se détacha de l'escadre et vint apporter à M. Deval des instructions du ministre des affaires extérieures.

M. Deval se rendit aussitôt à bord. Sur son injonction les membres du consulat et les sujets français résidant à Alger, quittèrent cette ville et s'embarquèrent sur un brick, qui rallia la goëlette et se réunit à la station.

M. Deval ayant conféré avec M. le contre-amiral Collet, convint avec lui des mesures à prendre pour mener cette négociation avec dignité. Une note fut rédigée; elle exigeait qu'une députation à la tête de laquelle se trouverait le Wekil-Harj, ministre des affaires étrangères et de la marine de la Régence, se rendit à bord du commandant de l'expédition, et fit des excuses au consul-général sur la conduite du dey à son égard; que le pavillon de France fût arboré sur les forts d'Alger et salué de cent coups de canon, faute de quoi les hostilités commenceraient.

Cette note fut présentée au dey par le consul de Sardaigne. La satisfaction demandée n'ayant pas eu lieu dans les vingt-quatre heures, la négociation fut rompue.



Incendie de La Calle.

Le dey ne manquait pas de ressources pour colorer sa conduite. Il articulait des griefs qu'il estimait tous aussi fondés, que ceux formulés par les représentans du gouvernement français.

Il se plaignait amèrement d'avoir été frustré de deux millions et demi dans la liquidation des fournitures de Bacri; il disait que pour conserver des relations amicales avec la France, il avait bénévolement renoncé au traité plus lucratif que les compagnies anglaises lui avaient consenti pour la pêche du corail; que la protection de la France en s'étendant sur les pavillons de Naples, du Saint-Siége et de Sardaigne, avait frustré la Régence de ses redevances les plus productives; que depuis plusieurs années les tributs que ces puissances devaient payer et qui avaient été arrêtés par l'autorité française, étaient encore à solder; que toutes ces causes l'exaspéraient et ruinaient son trésor; que le consul, dans la fameuse audience des fêtes du Beyram, l'avait insulté par une réponse inconvenante, et avait provoqué son vif mécontentement, qui, du reste, n'atteignait que ce fonctionnaire. Il finissait en invoquant le témoignage des résidens étrangers qui assistaient à la cérémonie.

Ces observations n'étant appuyées par aucune influence diplomatique restèrent sans effet, et le commandant de la station dut remplir les mesures rigoureuses qu'on lui avait prescrites. Une croisière étroite fut établie aux abords du port.

Hussein usa de représailles. Il donna l'ordre au gouverneur de Bone d'aller incendier le poste de la Calle, et d'autoriser les Bédouins à le piller. Tout fut mis à feu et à sang. Quelques heures suffirent pour cette dévastation. Pour la troisième fois, depuis vingt-cinq ans le pillage atteignit ces établissemens où la France avait enfoui des capitaux considérables, et les corailleurs durent s'éloigner de cette côte qui dévorait si cruellement leur industrie.

## VI.

### LE BLOCUS.

Alors commença ce blocus dispendieux qui fatigua nos marins bien plus que les sujets de la Régence, et qui coûta plus à la France qu'il ne causa de dommages au dey.

Ce fut pendant trois ans une triste déception. En interrompant le commerce d'Alger on avait espéré faire naître la misère dans cette ville, exaspérer le peuple et le pousser à quelque sanglante révolution qui aurait déposé le pacha. Mais la campagne fournissait à tous les besoins. Le commerce

s'alimentait par Tunis et Maroc, le trésor du dey souffrait bien quelque peu par la diminution du produit des douanes; mais il y avait encore d'amples ressources, et l'on n'était pas aux abois pour céder.

Enfermé dans sa forteresse, sûr de l'appui de la milice, le dey ne craignait point qu'un mouvement populaire pût forcer les portes de la Casbah. Les trois cents canons qui la défendaient étaient une force bien capable de tenir en respect les mutins.

Le blocus lui semblait donc une mesure assez peu efficace, et toutefois il avait essayé de résister vigoureusement. Il lança, dès les premiers jours, contre la division française une escadrille composée de onze vaisseaux, frégates, goëlettes et bricks, portant à bord un total de 200 canons et de 3260 hommes. Il avait promis une gratification de 100,000 piastres fortes si l'on parvenait à s'emparer d'une des frégates françaises, et de 1,000 piastres fortes par canon pris. Ces pompeuses promesses eurent peu d'effet, et n'exaltèrent point le moral des Algériens. Un engagement eut lieu dans lequel cette flotille fut dispersée, dès les premières bordées de nos frégates. Elle rentra dans Alger, et le dey dût renoncer désormais à faire lever le blocus par des forces si insuffisantes.

Dès ce moment aucun fait bien sérieux ne vint rompre la monotonie de cette croisière. On put bien reprendre de loin en loin aux Algériens quelques navires de commerce, qu'ils avaient depuis long-temps capturés aux armateurs français. On s'empara même de deux bâtimens de leur marine; mais ce résultat mesquin compensait peu les frais du blocus, la fatigue de nos équipages, et le ridicule même d'une aussi longue station.

Pendant les trois années qu'il dura, les maladies et la mortalité causèrent de grands ravages parmi nos marins. Le brave et infatigable amiral Collet devint victime de son zèle, et de sa persévérance à tenir la mer et à serrer de près la ville ennemie, même lorsque les tempêtes semblaient exiger qu'il s'éloignât de ces parages dangereux. Il succomba et fut remplacé par M. Massieu de Clerval.

Cependant des renseignemens inexacts sur l'état du pays et de la population algérienne, de faux avis sur les dispositions du dey et de ses ministres, firent croire qu'une nouvelle tentative amicale pourrait obtenir enfin quelque satisfaction de la part du dey, et amener la paix à des conditions honorables. M. de la Bretonnière, alors capitaine de vaisseau, fut chargé de cette mission délicate. Il s'embarqua à Toulon sur la *Provence*, et parut devant Alger dans les premiers jours du mois d'août 1829. Introduit auprès du dey il lui fit connaître les dispositions pacifiques de la France, et la nature des réparations quelle lui demandait.

Le mot de réparation indigna Hussein. Dans sa réponse hautaine il déclara qu'il n'en ferait pas; qu'il était lui-même offensé; et qu'il ne consentirait pas à accorder la paix à la France, à moins qu'elle ne se soumît à lui payer tout ce qui lui était dû, pour cette ancienne querelle de la liquidation Bacri, et à l'indemniser des pertes que lui avait occasionnées la longueur du blocus.

Après un tel discours M. de la Bretonière n'avait pas d'autre parti à prendre que de se retirer. Il arrivait à bord de la *Provence* qui déjà avait levé ses ancres et commençait à marcher, lorsque les batteries du môle firent feu sur ce vaisseau, quoiqu'il n'eût pas cessé de porter au grand mat le pavillon parlementaire.

Cet outrage fut-il ordonné par le Pacha ou doit-il être imputé à l'humeur insultante du commandant de la marine? On assure à Alger qu'il fut exécuté sur un signal parti de la Casbah. Le dey a protesté depuis qu'il était innocent de cette infraction aux lois qui régissent les nations civilisées. Il destitua le commandant du môle et fit donner la bastonnade aux canonniers qui avaient servi les pièces. Quoi qu'il en soit le feu s'était continué jusqu'au moment où la *Provence* fut hors de la portée des canons. Elle portait les marques de 80 boulets qui se logèrent dans la quille et firent quelques dégats dans les agrets, mais qui ne causèrent aucun mal à l'équipage.

## VII.

### LA GUERRE EST RÉSOLUE.

CETTE nouvelle violation du droit des gens provoqua en France l'indignation de tous ceux pour qui l'honneur national était encore un culte. Mais ce sentiment ne fit pas explosion dans le public parce qu'alors on était livré à une préoccupation plus grave.

Le ministère, formé en 1827, par M. de Martignac, venait de se retirer. Ce système de transaction, entre les idées de l'ancien régime et les exigences de l'esprit progressif se maintenait difficilement, entre deux actions si absolues et si opposées. La volonté du roi qu'on disait immuable, sollicitait le cabinet à résister aux influences parlementaires qui le débordaient, et d'un autre côté les réclamations énergiques de la presse, lui arrachaient tous les jours de nouvelles concessions. La prérogative royale intervint dans ce conflict, cassa ce ministère honnête, et fit un appel aux passions bouillonnantes des plus exaltés. MM. de Polignac, de Bourmont, de la Bourdonnaie se portèrent pour sauver le sceptre; mais ce fut en jetant le gant à la nation.

C'est dans ces circonstances et après le 8 août, époque de cette crise ministérielle, que M. de la Bretonnière vint faire connaître au roi la nouvelle insulte du pacha. Les flancs de son vaisseau sillonnés de boulets, disaient hautement à la France et la gravité de l'injure et la nécessité d'une réparation. Cependant la presse que le peuple devait regarder comme la sauve-garde de son honneur, comme elle l'est de sa liberté, ne fit point entendre la voix de la dignité blessée. La position que le pouvoir royal venait de prendre la rendait inquiète. Elle regardait comme beaucoup plus alarmant le duel où la couronne la provoquait.

Le roi Charles X fut celui qu'émut le plus l'infructueuse tentative de M. de la Bretonnière; il portait ses pensées trop haut pour voir cette insulte avec indifférence. La pensée d'affranchir la chrétienté de l'oppression honteuse des puissances barbaresques avait toujours occupé son esprit, comme celui de Louis XVIII. Cette mesure avait échoué aux congrès de Vienne et d'Aix-la-Chapelle; mais elle n'en était pas moins reconnue nécessaire. Les prétentions et les exigences, chaque jour renouvelées, du dey, faisaient éprouver au petit-fils de Louis XIV le besoin d'achever ce que Duquesne avait commencé. Mais l'urgence des affaires politiques, les obstacles sans cesse renaissans, dont l'administration fut embarrassée, pendant les premières années de son règne, ne lui permirent pas de réaliser ce vœu.

Au sein du ministère, M. de Bourmont fut le premier qui crut devoir proposer une expédition en Afrique. Il ne se dissimulait pas combien le cabinet dont il faisait partie était impopulaire, et après avoir cherché les moyens les plus propres à le réhabiliter dans l'opinion de la France, il arrêta ses idées sur une expédition militaire qui offrît à la fois de la gloire à l'armée, de grands avantages au pays, et qui frappât les imaginations par la grandeur de son but. La conquête d'Alger remplissait toutes ces conditions. On y trouvait le merveilleux des croisades, la nationalité de l'expédition d'Egypte. Elle délivrait l'Europe de la plus humiliante servitude, elle servait la cause de la morale et de l'humanité; elle devait offrir à l'agriculture, au commerce, à l'industrie d'immenses moyens de succès, et à la civilisation progressive de l'Europe un des plus beaux pays de globe, et les richesses d'une ville qui depuis trois siècles enfouissait les trésors de la chrétienté.

M. de Bourmont fit part de son projet à M. de Polignac qui sans le repousser ne lui dissimula pas que quoique ces idées fussent depuis long-temps dans l'esprit du roi, on aurait peine cependant à lui en faire concevoir l'opportunité, dans un moment où son ministère allait se trouver en présence d'une chambre dont l'opposition était systématique. Il fut néanmoins convenu qu'on en parlerait d'abord à M. le Dauphin (1). M. de Bourmont trouva le prince tout à fait contraire à ce projet. Il le combattit sous le double rapport de la dépense et des difficultés, et cependant comme l'affaire avait une portée nationale, il engagea le ministre à demander au roi l'autorisation de la soumettre au conseil. Charles X fit de nombreses objections, auxquelles M. de Bourmont répondit avec précision. Il termina en disant : « Qu'il fallait faire cette guerre quand elle ne servirait qu'à prouver à l'Europe, qu'un roi de France ne se laisse pas impunément insulter par un chef de pirates. » C'était prendre le roi par les idées qui lui étaient les plus chères : un sentiment d'honneur qui tendait à l'identifier avec la nation; il autorisa donc la discussion de ce projet.

La majorité du conseil repoussa d'abord ces vues. Le ministre de la marine jugeait impossible de faire dans l'espace obligé de quelques semaines, les préparatifs d'un armement aussi considérable, et le ministre des finances déclarait le trésor hors d'état de faire les avances des sommes énormes que devait coûter l'expédition. M. de Bourmont triompha cependant de cette résistance; le roi l'appuya par ce motif que ce n'était point avec des hypothèses qu'il fallait trancher une question de cette gravité; qu'il convenait d'en chercher la solution administrativement, c'est-à-dire qu'on devait solliciter des rapports, consulter le directeur du matériel sur l'état des approvisionnemens, s'éclairer enfin par des chiffres et des données certaines.

On réunit une commission des officiers les plus expérimentés de la marine. La plupart d'entre eux, qui portaient trop loin la crainte des dangers qu'on avait à courir sur les côtes barbaresques, désapprouvèrent cette opération. Quelques-uns donnèrent même un tel caractère d'exagération au tableau effrayant des tempêtes qui, suivant eux, ne cessaient de battre dans toutes les saisons, ces rivages inhospitaliers, bordés d'écueils, que quelques personnes crurent y entrevoir un secret dépit de ce, qu'à défaut du blocus maritime qui n'avait produit aucun résultat, on avait recours à l'armée de terre.

Mais le vice-amiral Duperré, ne consultant que l'honneur et la gloire nationale, et ne voyant dans les dangers de la navigation près des côtes barbaresques que ces accidens communs qu'on trouve dans presque toutes les mers, fut d'avis que l'expédition contre Alger pouvait être entreprise, pourvu que dans la composition du personnel et du matériel des forces de terre et de mer, et dans la quantité de leurs approvisionnemens on ne se laissât pas guider par les vues étroites d'une économie trop limitée, et pourvu qu'elle fût exécutée dans la saison la plus favorable, c'est-à-dire depuis le milieu d'avril jusqu'à la fin de juillet.

Cependant les rapports qu'on avait demandés aux commandans de la marine de Brest, de Rochefort, de Lorient, de Toulon sur les facilités des moyens d'exécution, ne laissèrent plus aucun doute sur la possibilité de cet armement; et comme le conseil des ministres voyait de plus en plus la nécessité d'effacer par un grand éclat, ce qu'avaient de facheux dans l'opinion publique les antécédens de plusieurs de ses membres, l'expédition fut enfin résolue, et les ordres furent donnés pour qu'on commençât les préparatifs.

On dut communiquer ce projet aux puissances européennes. Presque tous les cabinets s'empressèrent d'approuver une expédition qui avait pour but de délivrer à jamais les nations chrétiennes d'un joug à la fois incommode et avilissant. La plupart offrirent leur assistance si elle était nécessaire.

(1) M. Merle, secrétaire de M. de Bourmont, pendant la campagne d'Afrique, expose avec des détails pleins d'intérêt, dans ses anecdotes sur l'expédition, les motifs qui déterminèrent le conseil des ministres à entreprendre cette guerre, ainsi que les petites intrigues qui s'agitèrent à la cour pour la nomination du général en chef. Cet ouvrage nous a été d'un précieux secours pour bon nombre de faits que nous aurions vainement cherchés ailleurs, et dont M. Merle, par sa position a dû être informé.

Le ministère anglais, présidé par le duc de Wellington, présenta seul quelques objections sur les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne. Il désirait savoir ce que la France serait disposée à faire de la régence d'Alger après l'avoir conquise.

Le prince de Polignac répondit avec énergie : « Que » la France insultée ne demandait le secours de per- » sonne pour venger son injure, et qu'elle n'aurait » besoin de consulter personne pour savoir ce qu'elle aurait à faire de sa nouvelle conquête. »

## VIII.

### LES ALLIÉS DU PACHA.



Hussein avait bien compris que la guerre était inévitable. Il en fut d'ailleurs positivement instruit par le consul anglais, sir Saint-John, qui en avait reçu l'assurance de son gouvernement. Il songea donc à faire ses préparatifs et à solliciter ses alliés. Il se rapprocha des autres agens consulaires avec qui il avait eu quelques mésintelligences. Presque tous encouragèrent sa résistance, et lui inspirèrent, dans ses ressources militaires, cette confiance qui causa sa perte. Sir Saint-John surtout, l'assurait sans cesse que les Français ne feraient jamais qu'une vaine démonstration contre lui, et que d'ailleurs ils échoueraient dans une attaque sérieuse.

Les chefs qui relevaient de son pachalick étaient le bey d'Oran, le bey de Titery et le bey de Constantine. C'est sur ceux surtout qu'il devait s'appuyer.

Hassan, bey d'Oran, lui était parfaitement dévoué. Son administration se faisait d'ailleurs remarquer par des actes de modération, et il pouvait tirer de cette province de grandes ressources en hommes et en argent. Sans trop pressurer le peuple il avait eu l'adresse, depuis vingt ans qu'il l'administrait, de prélever les impôts à la satisfaction générale. Un tel délégué était réellement un homme précieux, puisqu'il avait su concilier à la fois tous les intérêts du peuple avec les exigences du souverain. Il était cassé par l'âge, et ne pouvait venir lui-même au secours d'Hussein, mais il promit des levées et il tint parole.

Le bey de Titery allait être destitué lorsque les bruits de guerre obligèrent Hussein à concentrer son mécontentement. Ce bey gardait une profonde rancune au pacha, car il avait été instruit du sort qui lui était réservé. Il l'endormit avec des promesses et de feintes marques de dévouement; il lui annonça qu'il amènerait 160,000 hommes, qui se réduisirent enfin à 6 ou 7000.

Ahmed, bey Constantine, était aussi en disgrâce au moment où la guerre allait éclater; ses précédens méritent d'être racontés. Il était en bas âge lorsque son père, *Khelifa*, ou lieutenant du bey de cette ville, fut étranglé. Sa mère qui appartenait à une tribu du désert voulant soustraire son fils au même sort qu'on lui aurait reservé, malgré son enfance, le prit et se sauva seule avec lui au milieu des siens. Là, Ahmed reçut une éducation toute sauvage, et nourrit son cœur des idées de vengeance que le ciel africain fait germer et développer dans la race bédouine. Mais l'assassin de son père mourut quand il était à peine dans l'adolescence, et il ne put assouvir contre lui ses ressentimens. Vers sa vingtième année, il fut rappelé à Constantine et y devint aussi khelifa.

On dit qu'errant une nuit dans la campagne, il pénétra dans une maison où se trouvaient deux jeunes filles auxquelles il fit violence. Le père ayant demandé justice de ce crime, Ahmed reçut l'ordre de les épouser toutes les deux, et de leur assigner à chacune un douaire considérable. Toute résistance étant impossible il s'exécuta, mais il les répudia bientôt. Le bey, mécontent de cette conduite, écrivit à Alger et demanda sa tête. Mais déjà Ahmed s'était fait de puissans amis à la cour du dey et il obtint grâce de la vie. On se contenta de répondre qu'il fallait l'envoyer à la Mecque en pèlerinage.

A son retour Ahmed fut exilé à Médéah, d'où il obtint bientôt par l'entremise des mêmes amis de revenir à Alger. Il y employa habilement les richesses qui lui avaient été en partie rendues, et il fut élevé, en 1827, aux fonctions de bey de Constantine. Son insubordination ne tarda pas à lui attirer le mécontentement du pacha, et déjà, deux ans après, sa perte était résolue. On devait prendre l'occasion du voyage que les beys sont obligés de faire à Alger pour le paiement de l'impôt. Il y eût été infailliblement étranglé, si les événemens qui se pressaient n'eussent inspiré au dey la pensée de conserver un chef si énergique. Il eût été impolitique de le sacrifier, lorsque sa coopération pouvait sauver la Régence.

Hussein fit aussi des efforts pour intéresser à sa cause l'empire Ottoman, le Maroc, les régences de Tunis et de Tripoli; mais il n'obtint que de grandes protestations d'amitié et des prières bien superflues. Le sultan, qui venait d'être écrasé à Navarrin, promit d'intervenir par sa diplomatie; l'empereur de Maroc ne pouvait se persuader que les infidèles s'emparassent jamais d'Alger; le bey de Tunis avait engagé à la France sa promesse de neutralité. Quant à celui de Tripoli, il répondit aux sollicitations d'Hussein par la lettre suivante, monument curieux, mais bien stérile, de sa foi.

TRÈS EXCELLENT SEIGNEUR :

» Louange à Dieu ! puissent ses bénédictions s'étendre sur la plus parfaite des créatures, la lumière qui dissipe les ténèbres; le prophète après lequel il ne viendra plus de prophètes, notre seigneur Mahomet, sa famille et ses compagnons !

» Que Dieu conserve le souverain fort, victorieux sur terre et sur les mers, dont la puissance est redoutée de toutes les nations, au point de les remplir de terreur, le chef des guerriers qui combattent pour la foi, celui qui retrace les vertus des khalifes, dont le génie est élevé et l'aspect gracieux, notre frère Sidi Hussein pacha d'Alger la bien gardée, et le séjour des



Hussein-Pacha.

ennemis des infidèles! l'assistance de Dieu soit toujours avec lui! que la victoire et la prospérité guident ses pas!

» Après vous avoir offert nos salutations les plus sincères et les plus parfaites (que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions vous visitent soir et matin) nous avons l'honneur de vous exposer que nous sommes, et Dieu en soit loué, dans une situation satisfaisante, et que nous demeurons fidèles aux sentimens d'amitié et d'affection qui depuis long-temps ont uni d'une manière si étroite, en toutes circonstances, les souverains des deux Oudjacks d'Alger et de Tripoli, sentimens dont nous ne nous écarterons jamais.

» Votre réponse nous est arrivée, nous en avons rompu le cachet, et nous avons lu les bonnes nouvelles que vous nous y donnez relativement à votre personne. Vous nous informez aussi qu'il était arrivé à votre connaissance que nous faisions des préparatifs sur terre et sur mer, et que nous nous disposions à marcher à la rencontre du maître des pachalicks de l'Orient. Votre excellence s'en étonne et nous demande de lui expliquer cette circonstance, non pas d'une manière succincte mais avec détails.

» Avant la lettre que nous écrivons aujourd'hui, vous savez que nous en avons écrit une autre, dans laquelle nous vous faisons connaître que les nouvelles qui ont donné lieu à nos préparatifs étaient venues de tous côtés; qu'elles se trouvaient dans les journaux reçus par les consuls; et elles sont assez justifiées par l'événement; que les Français, ces ennemis de Dieu, étaient, disait-on, les instigateurs de Méhémet-Ali dans cette affaire; qu'ils l'avaient excité à s'emparer des pachalicks de l'Occident, lui avaient persuadé que les chemins étaient faciles, lui avaient promis de l'aider à accomplir les projets d'indépendance qu'il poursuit; et à devenir roi de toute l'Afrique des Arabes; qu'ils s'étaient engagés à l'appuyer par l'envoi d'une expédition qui irait mettre son fils Ibrahim-Pacha en possession d'Alger.

» Eh bien, lorsque nous avons eu connaissance de ces nouvelles, nous avons levé et équipé des troupes, et préparé tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre. Nous avons, en même temps, envoyé aux habitants de toutes les parties de notre oudjack, l'ordre de se tenir prêts à entrer en campagne, et d'être bien sur leurs gardes.

» Maintenant, si Dieu permet que Méhémet-Ali se présente, nous le recevrons à la tête de nos troupes, sans sortir toutefois des limites de nos possessions, et nous le ferons repentir de son entreprise. S'il plaît à Dieu, il retournera sur ses pas avec la honte d'une

défaite; avec la grâce du Tout-Puissant nous lui donnerons le salaire qu'il mérite pour sa conduite. Les trames perfides tournent toujours contre ceux qui les ourdissent.

» Ce n'est pas que nous ne fussions contens que Méhémet-Ali se bornant à ses états, renonçât à ses projets de porter la guerre dans les nôtres, car nous n'avons rien de plus à cœur que d'épargner le sang des musulmans, et de voir l'Islamisme dans une paix complète. La guerre entre fidèles est un feu, et celui qui l'allume est du nombre des misérables.

» Si votre seigneurie désire avoir des nouvelles concernant notre personne, nous lui dirons que nous avons été fort ennuyés et fort affligés que les Français (que Dieu fasse échouer leur entreprise!) rassemblaient leurs troupes et allaient se diriger contre votre oudjack. Nous n'avons cessé d'en avoir l'esprit en peine et l'âme triste, jusqu'à ce qu'enfin ayant eu un entretien avec un saint de ceux qui savent découvrir les choses les plus secrètes, et celui-là a fait en ce genre des miracles évidens qu'il serait inutile de manifester, je le consultai à votre sujet; il me donna une réponse favorable qui, je l'espère de la grâce de Dieu, sera plus vraie que ce que le ciseau grave sur la pierre. Sa réponse a été que les Français (que Dieu les extermine!) s'en retourneraient sans avoir obtenu aucun succès. Soyez donc libre d'inquiétude et de soucis et ne craignez, avec l'assistance de Dieu, ni malheur, ni revers, ni souillure, ni violence; comment d'ailleurs craindriezvous? n'êtes-vous pas de ceux que Dieu a distingués des autres par les avantages qu'il leur a accordés? Vos légions sont nombreuses et non point été rompues par le choc des ennemis; vos guerriers portent des lances qui frappent des coups redoutables, et ils sont renommés dans les contrées de l'Orient et de l'Occident. Votre cause est en même temps toute sacrée; vous ne combattez ni pour faire des profits, ni dans la vue d'aucun avantage temporel, mais uniquement pour faire régner la volonté de Dieu et sa parole.

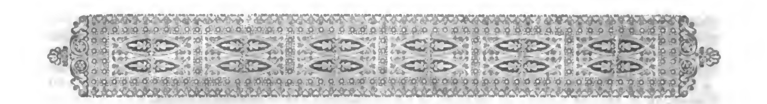
» Quant à nous, nous ne sommes pas assez puissans pour vous envoyer des secours; nous ne pouvons vous aider que par de bonnes prières, que nous et nos sujets adresserons à Dieu dans les mosquées. Nous nous recommandons aussi aux vôtres dans tous les instans. Dieu les exaucera par l'intercession du plus généreux des intercesseurs et du plus grand des prophètes.

» Nous demandons à votre seigneurie de nous instruire de tout ce qui arrivera; nous en attendons des nouvelles avec la plus vive impatience. Vous nous obligerez de nous faire connaître tout ce qui intéressera votre seigneurie. Vivez éternellement en bien, santé et satisfaction. Salut.

Le 24 de Del-kaadi de l'an 1245.

YOUSEF, fils d'Ali, pacha de Tripoli. Dieu lui accorde sa grâce et son secours. Ainsi-soit-il.





# L'EXPÉDITION.

ÉTAT DES ESPRITS. — PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION. — COMPOSITION DU PERSONNEL. — DÉPART DE LA FLOTTE. — INCIDENS DE LA TRAVERSÉE. — RELACHE A PALMA. — NAUFRAGE DU SILÈNE ET DE L'AVENTURE. — COTE D'AFRIQUE.

## I.

### ÉTAT DES ESPRITS.

Ce ne fut qu'au mois de février 1830 que le public fut instruit en France de la résolution prise par le gouvernement, de diriger une expédition contre Alger.

Cette nouvelle fut accueillie avec des sentimens bien divers par les organes de l'opinion. Comme c'est l'ordinaire, la presse se trancha en deux camps opposés, qui outrepassèrent, chacun de son côté, l'attaque et la défense.

Nul ne se méprennait sur le sens caché de ce projet. On y voyait, pour le pouvoir, l'arrière-pensée de se fortifier, mais nul ne pensait encore qu'il y procéderait par la violence et les coups d'état.

Les défenseurs de la monarchie le louaient sans réserve. Ils disaient, que dans l'intérêt de l'humanité, dans l'intérêt de la civilisation et de la sécurité du commerce des états, il était instant, indispensable même de réduire Alger. Le dey devait être à jamais dépouillé d'un pouvoir dont il n'avait usé qu'en barbare. La force seule pouvait le contraindre à adopter des principes de modération et d'équité, et il fallait l'employer.

Ils revenaient aussi à leur ancien dessein d'indemniser l'ordre de Malte, mais ils en modifiaient le plan à cause de l'opposition qu'il avait essuyé.

» Rétablir à Alger l'ordre de Malte sous le nom de *Chevaliers de la Méditerranée* serait, disaient-ils, un projet non moins digne d'être mis à exécution. Le nom de Charles X attaché à cette restauration d'un ordre de chevalerie qui rapelle tant d'illustres souvenirs marquerait son règne glorieux. Tout cœur généreux se complait à l'idée que la ville d'Alger, une fois tombée en notre pouvoir, serait purifiée par le baptême, et prendrait le nom de CARLOPOLIS pour perpétuer le souvenir de l'expédition ordonnée par un des meilleurs rois de la race des Bourbons ».

Puis c'étaient déjà des fanfares de triomphe.

» L'armée, disait-on, accepte avec transport une guerre légitime dont le succès assurera la prospérité des nations et la sécurité de notre commerce. Venger la dignité nationale offensée est un devoir sacré pour nos braves. Ils marcheront avec courage sous l'étoile qui depuis quinze années préside aux destinées de la France. Ils sont fiers de parcourir les sentiers de la gloire. Animés d'une égale ardeur, ils iront tous moissonner de nouveaux lauriers sur la terre d'Afrique, où va les transporter le génie des combats. Revenus d'une expédition périlleuse, mais pleine d'honneur, il sera doux de les voir unir ces lauriers aux palmes qu'ils

ont déjà cueillies dans les plaines de l'Ibérie et sur le sol de cette Grèce où les ombres d'Alexandre, de Thémistocle, de Périclès ont dû naguères se réveiller au bruit de nos armes, etc. »

On voit que les souvenirs classiques n'étaient pas éteints dans leur esprit, et que leur enthousiasme savait s'éveiller à point nommé, lorsque l'inspiration descendait du trône.

D'un autre côté l'opposition qui s'effrayait de la force qu'une telle entreprise donnerait au pouvoir, si le succès était favorable, accumulait les difficultés, atténuait les torts du dey, et voulait du moins que le gouvernement s'engageât à faire de sa conquête future un champ d'asyle et comme une France nouvelle aux réfugiés politiques de toutes les nations (1).

C'était une noble et belle pensée qui aurait rallié toutes les opinions au gouvernement, et l'aurait même préservé de sa chûte, en donnant un noble but à l'activité de tant de cœurs froissés dans leurs sentimens politiques. Mais le ministère avait besoin qu'un des leurs allât passer une revue en Afrique, et lui envoyât un bulletin de triomphe daté d'Alger. Il se retrancha dans le droit des gens, dans la dignité nationale offensée par le dey; et publia enfin son manifeste de guerre. Cette pièce diplomatique où les griefs étaient savamment accumulés, se résumait ainsi :

« Tel est l'exposé succinct des griefs dont le roi se dispose à tirer vengeance : violation du principe du droit des gens; infraction aux traités et aux conventions; exactions arbitraires; prétentions insolentes aux lois du royaume et préjudiciables aux droits des sujets français; pillage de nos bâtimens; violation du domicile de nos agens diplomatiques; insulte publique à notre consul; attaque dirigée contre le pavillon parlementaire, le dey semble avoir tout épuisé pour rendre une guerre inévitable, et pour animer le courage de nos soldats, auxquels est réservée la noble mission de venger la dignité de la couronne, et de délivrer la France et l'Europe du triple fléau que les puissances chrétiennes ont enduré long-temps : l'esclavage de leurs sujets, les tributs que le Dey exige d'elles, et la piraterie, qui ôte toute sécurité aux côtes de la Méditerranée, et qui menace sans cesse les bâtimens qui naviguent sur cette terre.

## II.

### PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION.

Les bruits de guerre retentissaient, les régimens étaient désignés, le personnel de l'état-major avait été arrêté en conseil des ministres, et rien encore ne montrait dans les arsenaux, ni dans les ports que l'expédition dût être immédiate. Les plus confians commençaient à mettre en doute la sagesse du ministère, et disaient hautement qu'il se préparait à lui-même une grande déception, s'il comptait entrer en campagne au printemps.

(1) Voici comment ce projet était exposé dans le *Temps*, journal qui venait d'être fondé par les députés de l'Opposition. Nous le citerons volontiers parce qu'il pourrait offrir aujourd'hui encore à nos gouvernans, des vues sages et pleines de patriotisme.

« Le parti de nos hommes d'état a su exploiter, à son profit, et la mort du duc de Berri, et la guerre d'Espagne : toute sa préoccupation est d'exploiter aujourd'hui de même l'expédition d'Alger... Si tout en cherchant à mettre sa prééminence hors de contestation, il avait eu quelque idée des besoins de la France, il aurait pu rattacher cette expédition à une haute pensée politique.

» Lorsque les vicissitudes d'une longue révolution ont passé sur un pays, elles laissent derrière elles une foule d'ambitions trompées, de positions dérangées; des milliers d'individus restent sans carrière; des milliers de famille perdent l'avenir sur lequel elles comptaient. La division de la propriété, le besoin d'ordre et de liberté ont neutralisé en France les fermens de discorde que, dans un autre pays, le passé aurait légués à une restauration; pour le prouver il suffit de nommer l'armée de la Loire. Cependant à quoi des hommes de très-bonne foi, dans une opinion opposée à la nôtre, attribuent-ils ces inquiétudes populaires dont ils sont préoccupés, si ce n'est aux regrets du passé qu'ils supposent à une partie considérable de la nation? Si nous partagions leurs craintes, nous songerions que les plus grandes scènes de la révolution d'Angleterre furent l'ouvrage de ces hommes dont Charles 1er empêcha, en 1637, l'émigration pour les colonies; nous chercherions de hautes garanties de repos et de stabilité, dans un événement qui ouvrirait à toutes ces activités inquiètes une carrière où elles cesseraient de nous alarmer; nous voudrions leur dire: Allez porter les arts, le génie et la souveraineté de la France sur les rivages Africains. C'est pour vous que nous en voulons la conquête, c'est en vous y assurant de très grands avantages que nous prétendons vous y attirer... Exploitez avec nous ce vaste continent, conquérez-le à notre civilisation. En deux ans, vos aînés avaient pacifié l'Egypte, et quoique la plupart de leurs actes fussent empreints d'esprit de retour, ils avaient appris au pays à bénir leur domination. Réalisez tous leurs projets... et que votre confraternité devienne une des sources les plus fécondes de la prospérité de la France. »

» Nous voudrions, pour l'honneur de notre pays, que nos hommes de parti se fussent sentis capables d'un pareil langage; il y aurait eu alors moyen de s'entendre avec eux, et beaucoup de révolutionnaires qui s'ignorent eux-mêmes, auraient servi de leur courage et de leur habileté les vues de ceux dont ils troublent bien involontairement le sommeil.

» Un pareil projet devrait trouver faveur auprès des cabinets étrangers. Après les commotions qu'ont subies la Pologne, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, ce refuge ouvert à des hommes que la communauté d'opinions rendrait bientôt compatriotes, serait sans doute un puissant moyen d'assurer dans ces contrées, si ce n'est la liberté, au moins le repos; et pourquoi l'Angleterre n'y trouverait-elle pas un débouché pour une partie de ses Irlandais?

» Les vues du ministère Polignac ne sont pas si hautes: il ne peut pas, en les publiant, donner à son expédition la popularité qui lui manque, et qui triplerait l'efficacité des moyens d'action qu'on y destine.

» L'hypothèse que nous venons de considérer ne serait peut-être pas la plus favorable aux destins de la liberté qui s'enfonce plus profondément dans notre sol à chaque ébranlement que lui communiquent ses ennemis; mais elle ajouterait certainement à la considération et à l'influence politique de notre gouvernement; elle consoliderait la jouissance commune et paisible de la navigation de la Méditerranée... et personne ne contestera la réalité de ces avantages. »

(*Le Temps* 1830.)

Mais la France possédait des ressources qu'on ne pouvait soupçonner. Ses finances étaient florissantes. Quinze ans de paix avaient fortifié notre marine et notre artillerie; les approvisionnemens en magasin étaient immenses. Il ne fallut que quelques semaines pour réunir le tout à Toulon, et pour confectionner ce qui manquait; tant la centralisation pouvait donner de facilités pour l'exécution d'une mesure si compliquée de détails.

Comme on avait le souvenir de l'expédition de Charles-Quint et de celle d'Oreilly qui échouèrent, l'un et l'autre devant Alger avec des armées de 25 à 30,000 hommes, on crut que pour ne laisser rien au hasard, il était nécessaire que les troupes françaises qui seraient envoyées en Afrique, possédassent un effectif de 25 à 30,000 hommes d'infanterie, de 5 à 6000 hommes de cavalerie, ainsi que des détachemens d'artillerie et du génie, proportionnés à l'importance du siége et des autres opérations.

D'après le tableau exagéré des difficultés nombreuses qu'on aurait à vaincre, pendant le cours de cette expédition, on avait lieu de craindre que les chaleurs, les travaux, les maladies et les combats, n'affaiblissent en peu de temps les premières troupes, et ne finissent par les rendre insuffisantes pour la campagne. On prit en conséquence la résolution de former près de Toulon une division de réserve qui serait appelée, partiellement ou intégralement, au secours des troupes expéditionnaires, si par l'effet des circonstances, cet appel devenait indispensable.

Des ordres furent aussitôt donnés dans tous les ports, pour qu'on s'occupât avec la plus grande activité, de l'armement d'une flotte destinée au transport de l'armée et de ses convois. Ces immenses préparatifs n'étaient qu'une partie de ceux que nécessitait l'expédition; il fallait disposer et mettre en état dans nos arsenaux, l'artillerie de siége et de campagne, le parc des équipages, et le matériel du génie; en même temps il fallait pourvoir au service des vivres pour six mois, et noliser un nombre suffisant de batimens pour le transport. Tout cela s'exécuta avec une précision admirable.

Une commission fut chargée sous la présidence du général Loverdo d'examiner tous les documens militaires et topographiques qu'on possédait sur le royaume d'Alger. On produisit au ministère de la guerre un plan ou projet d'attaque dressé en 1808, avec une grande connaissance des lieux, par le capitaine Boutin qui avait exploré cette partie de la côte barbaresque; on en recueillit tout ce qui pouvait s'accorder avec les données plus récentes, et l'on en forma un *memorandum* qui devait guider le général en chef.

Le sous-intendant militaire Bruguières fut délégué pour parcourir les côtes d'Espagne et les îles Baléares, afin de demander au roi Ferdinand VII son adhésion à un établissement d'hopitaux militaires à Mahon.

L'artillerie eut ordre de confectionner des fusées incendiaires, dont le secret venait d'être importé en France, et dont les essais tentés à Vincennes avaient eu un plein succès. Les batteries de campagne et de siége furent organisées suivant le nouveau mode, qui les mobilisait et les rendait si propres à un coup de main. Les chantiers étaient encombrés d'ouvriers qui travaillaient jour et nuit. Marseille et Toulon étaient comme deux immenses manufactures où tous les bras se mouvaient par une même impulsion.

Le génie établit ses ateliers à Lyon et à Avignon; il fabriqua avec la plus grande célérité les gabions, les sacs à terre, les chevaux de frise, les échelles de siége. On construisit à grands frais des blockaux de forme nouvelle à deux étages, retranchemens admirables qui paraissaient être un souvenir du moyen-âge, et qui rappellaient ces tours de bois que les croisés avaient élevées au siége de Jérusalem.

On se ferait difficilement une idée de l'appareil immense qui fut réuni pour cette expédition. Le parc d'artillerie de siége se composait de 82 bouches à feu, munies de 104 affuts et pourvues de 64,000 boulets, de 9,600 obus, de 6,400 bombes et de 1300 boites à balle. Les batteries de campagne au nombre de 15 étaient également bien munies. On emportait 320 fusées de guerre, avec les affûts pour les tirer, 10 blockaux dont 6 à deux étages, 5000 palissades, 300 chevaux de frise, 300,000 kil. de poudre à canon, et une quantité incroyable de machines, telles que des chèvres, des mouffles, des cries, des roues, des ferrures de rechange, et les outils nécessaires pour la sape, la mine et toutes les opérations de siége.

Le service des vivres n'était pas moins important. l'armée devait être approvisionnée pour trois mois, et la flotte pour six, en farine, biscuits, riz, légumes, eau-de-vie, salaison, médicamens, fourrages. Un parc de plus de 1000 bœufs était rassemblé à Cette, et devait s'embarquer sur des tartanes auxquelles on donna le nom de *bateaux-bœufs*. On voyait entassés sur les quais de Toulon les effets de campement tels que tentes, marquises, canonnières; le mobilier des hôpitaux et des ambulances; des amas énormes de madriers, de poutres, de planches pour les plates-formes des batteries; les caissons et les chariots du train; les équipages des mulets de bât. C'était tout un monde, le matériel d'une colonie et d'une armée, qu'il fallait transporter sur une plage ennemie, où tout était à craindre et de l'homme et des élémens; aussi nulle précaution n'était superflue.

La marine déployait de son côté la plus grande activité. La rade de Toulon recevait chaque jour les bâtimens de guerre, tout équipés, qui arrivaient de nos stations du Levant ou des ports de l'Océan. Quatre cents transports de nations différentes, Français, Espagnols, Grecs etc., étaient nolisés pour le compte du gouvernement, et se réunissaient dans le port de Marseille. On construisit ou plutôt on improvisa des bateaux de forme spéciale, appelés *chalands*, et propres à opérer le débarquement. Pendant la traversée ils devaient être hissés à bord des gros navires; d'autres furent appropriés au transport de l'artillerie. Les uns pouvaient porter des pièces démontées; d'autres recevaient l'artillerie de campagne sur les affûts, et avec les canonniers nécessaires pour les servir. Arrivés



Le général de Bourmont.

sur la plage ils décrochaient le devant du bateau qui, en tombant, formait un pont sur lequel on poussait la pièce, et elle se trouvait ainsi toute prête à tirer sur l'ennemi, s'il résistait. Les bateaux-écuries étaient parfaitement aménagés pour le service. Les chevaux y étaient à leur aise, et ils avaient du sable sous les pieds, ce qui les empêchait de détériorer le fond du navire. En disposant ainsi tous les batimens pour le transport des armes spéciales, l'opération du débarquement ne pouvait plus présenter d'inquiétude.

C'était un spectacle plein d'enchantement que cette forêt de mats, aux voilures diverses, sillonnant cette vaste rade ou plutôt tout le golfe, et l'animant par les travaux du chargement, et le bruit confus de tant de voix mêlées, où dominait la prononciation accentuée des populations méridionales. On recrutait des marins de toutes parts, on enrolait des ouvriers de toute profession. Les esprits qui jusqu'alors avaient le plus douté de la possibilité de l'expédition, se rendirent à l'évidence; la guerre allait commencer.

## III.

### COMPOSITION DU PERSONNEL.

Rien ne transpirait encore sur le choix que le roi avait fait du commandant en chef de l'expédition. La tête qui devait donner l'impulsion, la force et la vie à ce vaste corps était cachée dans l'ombre, et semblait craindre de se produire au grand jour. Par une tactique fort habile, M. de Bourmont avait intéressé toutes les hautes notabilités de l'armée à appuyer le projet de guerre. On savait qu'une liste de plusieurs maréchaux et lieutenans-généraux avait été soumise au roi.

Chacun espérait que ses services passés ou l'éclat d'un grand nom feraient pencher la balance en sa faveur. Aussi n'y avait-il au château des Tuileries, au ministère de la guerre, au faubourg Saint-Germain, qu'un concert unanime d'approbations sur la grandeur de l'entreprise, et la gloire qui s'attacherait au nom de Charles X.

Il fut facile à M. de Bourmont, que ses fonctions de ministre appellaient souvent auprès du roi, de faire fléchir vers lui la volonté du monarque. Il avait été l'un des plus ardens promoteurs de la guerre; pour l'appuyer dans le conseil il avait fait valoir des raisons d'état d'une haute gravité, qui avaient entraîné l'assentiment de Charles X. Ses ordres toujours précis et bien conçus, avaient merveilleusement dirigé les préparatifs qui se déployaient. Il était donc naturel qu'il obtînt ce commandement, et qu'il menât à fin une affaire, où la royauté croyait puiser sa force et son salut.

Mais ce choix fit sur l'armée et sur la nation, une impression pénible. Il justifiait toutes les craintes manifestées par l'Opposition. On apercevait le ministre derrière l'homme d'épée; on craignait sa politique absolutiste, ses vieilles haines contre le parti national. D'ailleurs un nuage obscurcissait la vie militaire de M. de Bourmont. Plus il attachait d'honneurs et de titres à son nom, plus il faisait ressortir le fâcheux contraste que les cent jours et Waterloo y avaient imprimé. On appréciait sans doute sa politesse exquise, ses qualités d'homme privé, ses connaissances administratives, l'esprit d'ensemble qui distinguait toutes ses vues; on voyait avec intérêt ses quatre enfans qui allaient payer de leur sang la dette de leur père à la France, mais tout cela était effacé par les répugnances qui planaient sur lui.

Pour contrebalancer l'effet de cette nomination, et couvrir l'entreprise d'une capacité éclatante, qui ralliât toutes les sympathies, le gouvernement confia le commandement de l'escadre au vice-amiral Duperré. l'opinion publique applaudit vivement à ce choix. En prenant l'expédition sous sa responsabilité, l'amiral n'entendait servir que les intérêts de la France; son dévouement n'était terni d'aucune pensée servile. On aimait à se rappeler ses brillantes campagnes dans l'Inde, la pureté de ses opinions, la franchise de ses conseils. Il avait été long-temps opposé au projet de cette guerre, mais comme c'était par de hautes vues de prudence, et qu'il avait, mieux que personne, discuté dans le conseil d'amirauté, le fort et le faible de cette opération, le pouvoir rendit hommage à son expérience, en le chargeant de la diriger, et la nation se reposa sur ce choix, qui lui inspirait toute sécurité.

On citait de lui des faits glorieux, des actes de fermeté empreints d'un caractère éminemment français. On savait que dans ses démarches, et dans ses rapports avec le pouvoir, il avait toujours été guidé par le stimulant des grandes ames, l'honneur de la patrie, plutôt que par les calculs de l'ambition. Tout récemment encore, et en pleine restauration, il avait fait respecter le pavillon de l'empire, dans une circonstance où d'autres, moins énergiques, auraient fléchi; et le trait est assez beau pour mériter d'être raconté ici.

Il commandait la station des Antilles, lorsque une affaire du service l'amena devant l'île de Saint-Thomas, sur la frégate *la Gloire*, à bord de laquelle il avait mis son pavillon. Le jour de son arrivée dans l'île se trouvait être justement celui de la fête du roi George. Une frégate anglaise placée bord à bord de la *Gloire* s'était pavoisée, et par une inconvenance que la jalousie de nos voisins peut seule expliquer, le second de ce bâtiment avait fait suspendre le pavillon tricolore au dessous de la poulène, en signe de mépris. C'est la place que lui donnaient en temps de guerre les bâtimens anglais, et nous ne manquions pas non plus pour leur rendre la pareille, d'amarrer leurs couleurs sous cette partie du vaisseau, où sont établies les latrines de l'équipage.

L'amiral Duperré qui était descendu à terre pour rendre une visite au gouverneur de Saint-Thomas, aperçoit le pavillon tricolore ainsi placé sur la frégate anglaise. Il se rend tout de suite à bord de *la Gloire* il y trouve ses officiers et son équipage saisis de l'indignation qu'il éprouve. Les marins n'aiment pas que l'on outrage ce qui est proscrit, que l'on flétrisse les souvenirs d'une époque glorieuse. L'amiral ordonne à un de ses officiers, de se rendre près du capitaine anglais, et de lui signifier que si dans dix minutes le pavillon tricolore n'est pas arraché de l'endroit où l'on a eu l'audace de le placer, il va faire sauter à bord de la frégate anglaise, l'équipage de *la Gloire*, qui saura bien faire respecter des couleurs sous lesquelles il avait combattu l'anglais. Il ne fallut pas dix minutes pour que la satisfaction demandée par M. Duperré lui fut donnée. Le pavillon tricolore fut retiré. Le capitaine anglais n'était pas à son bord, et cet officier s'excusa auprès de l'amiral, d'une faute qui n'avait été commise que par son second, chargé en son absence de pavoiser la frégate. Le second fut d'abord mis aux arrêts, et quelque temps après débarqué de son navire, pour être renvoyé en Angleterre sur un brick de guerre, qui fit voile pour Porsmouth.

Cet acte de vigueur qui devint alors célèbre dans les Antilles surprit bien des esprits. Il y avait au moment où l'amiral Duperré en donna l'exemple, plus que le danger d'une disgrâce à encourir.

C'est avec de tels souvenirs qu'il se présenta à Toulon pour prendre le commandement de l'escadre, aussi fut-il accueilli par les sentimens les plus expressifs d'intérêt et de confiance.

Sur le second plan, les ambitions s'agitaient, se croisaient, à la faveur de l'intrigue et des clameurs de parti. L'armée devait se composer de trois divisions, chaque division de trois brigades. L'état-major général comportait un grand nombre d'officiers supérieurs, des intendans, des payeurs, un grand-prévôt, et ces nuées de fonctionnaires à la suite, qui embarrassent toujours une expédition. Les corps spéciaux, le génie, l'artillerie, la cavalerie offraient une carrière

aussi recherchée. La marine, de son côté, présentait des chances d'avancement à un certain nombre de contre-amiraux et d'officiers. Les choix furent généralement bons; les exigences de cour, en imposèrent bien quelques-uns à l'armée; mais le mérite et l'avancement par ordre d'ancienneté, élevèrent à leur place des capacités éprouvées.

M. de Bourmont conserva pendant toute la campagne le portefeuille de la guerre, qui fut mis en réserve jusqu'à son retour. Il choisit le lieutenant-général Desprez pour son chef d'état-major, et le maréchal de camp Tholosé pour sous-chef.

Les lieutenans-généraux, baron Berthézène, comte Loverdo et duc d'Escars, furent désignés pour commander les trois divisions d'infanterie.

Les brigades de la première division furent confiées au baron Poret de Morvan, au baron Achard, au baron Clouet.

Dans la seconde division, le commandement des brigades fut donné au comte Denis Damrémont, au vicomte Monck-d'Uzer et à M. Colomb d'Arcine.

Le vicomte Berthier, le baron Hurel et le comte de Montlivaut furent nommés dans la troisième division.

Le commandement de l'artillerie fut confié au maréchal-de-camp vicomte de Lahitte, aide-de-camp du Dauphin.

Le maréchal-de-camp, baron Valazé, eut sous sa direction le génie militaire;

Le baron Denniée fut nommé intendant en chef; M. Firino, payeur général; et M. Maubert de Neuilly, grand-prévôt de l'armée. Cette dernière charge était politique. On en avait usé beaucoup dans la guerre d'Espagne pour surveiller les fonctionnaires dont le dévouement était suspect. C'était alors un instrument de vexations et d'iniquités, dont on aurait dû s'abstenir pour la guerre d'Afrique, où rien ne devait donner ombrage au pouvoir, ni motiver l'emploi d'un moyen aussi odieux.

L'amiral Duperré avait pour second, le contre-amiral Rosamel, et pour major-général, le contre-amiral Mallet. Il établit son pavillon à bord de la *Provence*, vaisseau de 74, et M. Rosamel montait le *Trident*.

Les rues de Toulon et de Marseille, tous les cantonnemens de cette contrée, eurent bientôt le spectacle varié des corps nombreux désignés pour la guerre, et que l'impatience du départ animait. C'étaient des uniformes éclatans, des armes étincelantes, des décorations, des broderies, des figures épanouies, un contentement qu'on respirait avec l'air, et cela, au milieu d'une population immense que la curiosité y attira de tout le midi et de la capitale même. Chacun aurait voulu s'associer à l'expédition. Elle apparaissait aux esprits charmés comme un but de promenade, plutôt que comme une rude campagne. Un grand nombre de jeunes gens de hautes famille, et des étrangers de distinction demandèrent à partir comme volontaires; les noms de Poniatowski, de Montebello, de Chabert, de Talleyrand, de Montalembert, étaient inscrits sur les contrôles de l'armée. C'était partout un enthousiasme qui se communiquait avec le plus vif entrainement.

## IV.

### DÉPART DE LA FLOTTE.

Peu de jours après l'arrivée de M. de Bourmont, lorsque tout fut prêt pour l'embarquement, hommes, vaisseaux, équipages, matériel immense d'une flotte et d'une armée, le dauphin, grand-amiral, parut à Toulon pour passer en revue ces forces, les plus actives de la France, qui allaient fonder sa domination sur un théâtre digne d'elle. Soudain la rade, et le port, et la ville, pavoisés de pavillons et de drapeaux se couronnèrent de cet air de fête que la restauration savait si bien puiser dans les traditions de l'ancien régime, et qui éclatait bruyamment dans les fanfares, dans les salves d'artillerie, dans les cris officiels, dans les bouquets d'artifice, dans une explosion combinée de discours, de protestations et de parades. Ce fut surtout un merveilleux spectacle que la visite du prince au vaisseau-amiral. Son embarcation, resplendissante de dorures, sillonnait la rade, escortée d'une multitude de navires parés de blanches voiles, où se détachaient des flammes de couleurs variées. Les vaisseaux de haut-bord lançaient leurs tonnantes bordées pour le saluer, et les matelots vêtus de blanc, suspendus aux vergues, agitaient des miliers de drapeaux qui multipliaient les reflets du jour et de la joie. Toutefois, il faut bien le dire, le prestige qui entourait le trône commençait à se dissiper, et le silence des masses sur le rivage, contrastait péniblement avec l'enthousiasme improvisé des plus ardens. Le Dauphin adressa quelques félicitations à l'amiral et au commandant en chef, mais il oublia l'armée, et ce tort qui devint plus sensible encore le lendemain, glaça subitement tous les cœurs.

On fit, en la présence du prince, un simulacre du débarquement, tel qu'on se proposait de l'exécuter sur la côte d'Afrique. L'essai réussit; mais, comme représentation, ce fut une chose froide, inanimée et réduite à de mesquines proportions. Quatre chalands remorqués par des canots, furent dirigés du côté de la grosse tour, à l'entrée de la rade. Ils portaient des pièces d'artillerie, des sapeurs du génie et des soldats. Lorsque les canots approchant du rivage, manquèrent d'eau, les marins se jetèrent à la mer et remorquèrent eux-mêmes les chalands jusqu'à ce qu'ils échouassent. En quelques minutes, les pièces de siège et l'infanterie furent à terre. Les sapeurs formèrent, dans une espace de 50 mètres de pourtour, une sorte de retranchement mobile, composé de faisceaux de lances; puis, au milieu de quelques évolutions assez rapidement exécutées, l'artillerie commença un feu nourri, sous les ordres du général Lahitte, qui, en sa qualité d'aide-de-camp du Dauphin, s'agitait beaucoup pour rendre la cérémonie aussi intéressante que possible. C'est lui qui obtint les honneurs de la journée et les félicitations du prince.

A cet instant même un brick de la station d'Alger, entrait dans la rade, et apportait la nouvelle que le bey de Constantine oubliant sa querelle avec le pacha, organisait enfin son armée pour combiner ses efforts avec lui. Le général en chef n'eut plus dès-lors qu'une pensée : c'était de presser l'embarquement, et d'arriver sur la côte d'Afrique avant la jonction d'Ahmet. Il passa avec le Dauphin une dernière revue des troupes; puis le prince étant retourné à Paris, il multiplia les ordres de départ et en fixa définitivement les détails.

Il établit son quartier général à bord de la *Provence*, où flottait déjà le pavillon amiral. Il voulait activer par lui-même une opération dont la responsabilité toute entière pesait sur M. Duperré. La circonspection de ce dernier le fatiguait; il aurait voulu faire plier à la fois les hommes et les élémens, briser les impossibilités matérielles. Dès-lors une mésintelligence profonde s'éleva entre les deux chefs, et s'envenima de plus en plus, jusqu'à la fin de la campagne, en s'alimentant des empiètemens d'attributions, de l'opposition des vues politiques et des sentimens inverses des subordonnés. Ce défaut d'harmonie pouvait compromettre tout, et l'armée en souffrit en de graves occasions.

L'embarquement fut poussé avec une ardeur sans exemple. La première division toute cantonnée aux environs de Toulon, fut la première qu'on porta à bord. Une des plus belles matinées de printemps favorisa cette opération, dirigée d'ailleurs avec un ordre admirable. Les compagnies entières s'entassaient régulièrement et comme par une manœuvre accoutumée, dans les tartanes qui les transportaient sur les vaisseaux. La vie de bord allait devenir pour le soldat une nouvelle existence, qui le charmait d'avance. Il n'en calculait ni les ennuis ni les inconvéniens. Il passait du pied de paix sur le pied de guerre; c'étaient pour lui des paroles magiques qui le faisaient tressaillir. La seconde division arriva de Marseille, où elle était rassemblée, en faisant de même bonne contenance, malgré une pluie battante qui l'avait assaillie pendant toute la traversée. Les troupes bivouaquèrent gaîment sur les glacis des remparts de Toulon, et n'eurent que l'entrepont des vaisseaux pour se délasser de la course pénible qu'elles venaient de faire. La troisième division, cantonnée à Aix, fut embarquée le cinquième jour, et l'armée se trouva ainsi toute prête à partir.

Un des officiers préposés à l'embarquement raconte ainsi d'une manière très pittoresque la suite de cette opération : « lorsque après le tour des hommes arrivait le tour des chevaux, la scène changeait. C'était pitié comme ces pauvres animaux, aussitôt que nous étions parvenus à les faire entrer dans les bateaux qui devaient les conduire à bord, se montraient inquiets et troublés. Ils trépignaient, ils ruaient, ils se battaient entre eux. A mesure que nous nous éloignions ensemble du rivage, ils fixaient sur nous un œil de plus en plus attristé. Baissant ensuite la tête avec découragement, ils ne la relevaient plus qu'au moment où des mains vigoureuses, au moyen d'un système de cordages et de larges sangles qui leur passaient sous le ventre, les hissaient à bord : alors, en quittant la terre, ils se débattaient quelques secondes avec fureur; mais bientôt s'apercevant qu'ils ne frappaient que le vide, suspendus, balancés au milieu des airs, ils se laissaient aller tête et jambes pendantes, sans plus donner signe de vie. A peine seulement tressaillaient-ils encore parfois comme un mourant au dernier moment de son agonie. C'est dans cet état qu'ils arrivaient à fond de cale. Là, tout étourdis, ils se laissaient choir dans la position où ils touchaient terre. Pour les rappeler à eux il fallait un coup léger, une forte caresse; mais alors ils se relevaient vivement avec de joyeux hennissemens, tout prêts à s'élancer : ils se retrouvaient encore les nobles compagnons de l'homme. »

M. de Bourmont avait manifesté le désir d'appareiller le 15 mai, jour anniversaire du départ de Napoléon pour l'Egypte, mais l'amiral refusa de mettre à la voile avant que le temps ne fut favorable, et il augura qu'il ne pourrait l'être avant le 25. Le vent du nord-est qui soufflait, battait directement dans la rade de Toulon et traversait le canal d'entrée. Il aurait été dangereux de mettre en mouvement, à la fois, cent vaisseaux de guerre et deux cent cinquante bâtimens de transport qui, tous obligés de louvoyer dans cet étroit passage, n'auraient pu éviter, en s'abordant, de se causer mutuellement de très fortes avaries.

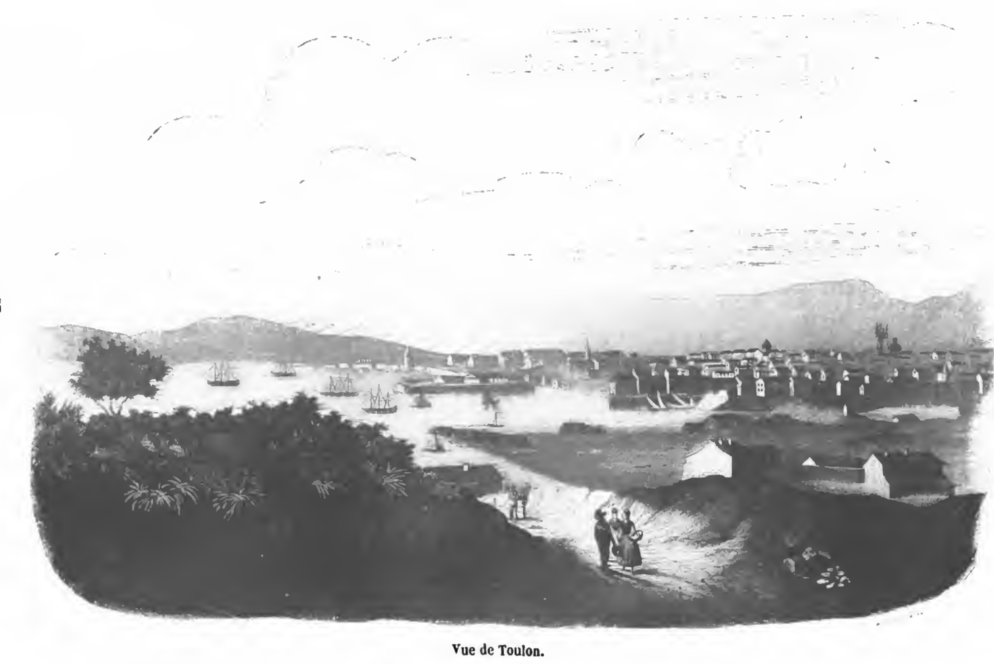
Ce furent dix jours d'ennui qui fatiguèrent les troupes, et où l'on formait les conjectures les plus sombres, car on ne voulait pas s'en rapporter aux marins qui disaient que ce n'était point un temps *fait*. On supposait une rupture avec l'Angleterre, un changement de ministère, la disgrâce du général en chef. Enfin, l'ordre du jour suivant dissipa toute crainte que l'expédition ne fût suspendue; mais il ne calma point l'impatience de l'armée, car le vent n'avait pas encore tourné. Il fut lu dans chaque corps, et placardé dans la ville aux acclamations de la foule.

Soldats,

« L'insulte faite au pavillon français vous appelle au-delà des mers : c'est pour le venger, qu'au signal donné du haut du trône, vous avez tous brûlé de courir aux armes, et que beaucoup d'entre vous ont quitté avec ardeur le foyer paternel.

» A plusieurs époques les étendards français ont flotté sur la plage africaine. La chaleur du climat, la fatigue des marches, les privations du désert, rien n'a pu ébranler ceux qui vous ont devancés. Leur courage tranquille a suffi pour repousser les attaques tumultueuses d'une cavalerie brave mais indisciplinée. Vous suivrez leur glorieux exemple.

» Les nations civilisées des deux mondes ont les yeux fixés sur vous. Leurs vœux vous accompagnent. La cause de la France est celle de l'humanité; montrez-vous dignes de votre noble mission; qu'aucun excès ne ternisse l'éclat de vos exploits. Terribles dans le combat, soyez justes et humains après la victoire, votre intérêt le commande autant que le devoir. Trop long-temps



Vue de Toulon.

opprimé par une milice avide et cruelle, l'arabe verra en vous des libérateurs; il implorera votre alliance; rassuré par votre bonne foi, il apportera dans nos camps les produits de son sol. C'est ainsi que, rendant la guerre moins longue et moins sanglante, vous remplirez les vœux d'un souverain, aussi avare du sang de ses sujets que jaloux de l'honneur de la France.

» Soldats, un prince auguste vient de parcourir vos rangs; il a voulu se convaincre par lui-même que rien n'avait été négligé pour assurer vos succès et pourvoir à vos besoins. Sa constante sollicitude vous suivra dans les contrées inhospitalières où vous allez combattre. Vous vous en rendrez dignes en observant cette discipline sévère qui valut à l'armée, qu'il conduisit à la victoire, l'estime de l'Espagne et celui de l'Europe entière. »

Comte de Bourmont.

Ainsi que l'avait pressenti l'amiral Duperré, une brise de nord-ouest se leva le 25, et parut enfin se fixer (1). Le pavillon de *partance* fut déployé sur son vaisseau, et soudain un mouvement extraordinaire anima le port et la rade. Des milliers d'embarcations couraient, se croisaient en tout sens, emportant à terre ceux qui avaient un dernier adieu à donner, ou ramenant à bord les retardataires. Les collines qui ceignent le rivage, les quais et les édifices se couvrirent d'une foule immense accourue pour jouir du coup-d'œil de ce départ, et jeter leurs vœux aux vents et aux flots. Bientôt l'ordre fut donné à l'escadre d'appareiller. Un peuple de matelots se suspendit dans les cordages, se pressa au cabestan pour déployer les voiles, lever l'ancre et donner l'impulsion aux vaisseaux. Tout s'ébranla à la fois, au milieu des cris de joie, du bruit des rames, du frémissement des agrets, des fanfares de la musique militaire, qui saluait la flotte balancée par les vagues. L'œil n'apercevait plus la mer à l'horizon, elle était couverte de mille voiles déployées.

L'armée navale ouvrit la marche dans l'après-midi, et les bâtimens de transport suivirent ce mouvement; à la chute du jour, il ne restait plus un seul gros vaisseau dans le port, mais seulement une partie du convoi, qui appareilla le lendemain et le jour suivant.

Les bœufs avaient été embarqués à Cette. Les transport des vivres et des fourrages qui se trouvaient dans la rade d'Hyères, avaient reçu l'ordre de partir également le 25.

La baie de Palma, dans l'île de Majorque, fut désignée par l'amiral comme le premier point central de ralliement, dans le cas de dispersion de la flotte, par l'effet de la violence des vents ou de l'état houleux de mer. Ainsi l'on se précautionnait d'avance contre les chances funestes qui pouvaient survenir.

## V.

### INCIDENS DE LA TRAVERSÉE.

En se pressant à l'entrée du goulet pour sortir de la rade, cette multitude de bâtimens s'était mêlée, malgré les ordres de l'amiral et malgré les efforts des équipages. Mais ce mouvement n'était pas le désordre; il n'y eut ni trouble, ni choc, ni avarie; et si, à la chute du jour, l'œil ne savait où se poser dans cette masse confuse, le lever du soleil la montra le lendemain divisée en trois grands corps, voguant avec une merveilleuse régularité.

Au centre était l'escadre de guerre composée de vaisseaux de haut-bord et de frégates. Elle marchait sur deux colonnes parallèles dont les extrémités se perdaient à l'horizon. La *Provence*, qui portait l'amiral et le commandant en chef, formait la tête de la première colonne; le *Trident*, monté par le contre-amiral Rosamel, dirigeait la seconde. Cette escadre avait à bord les troupes de la première division sur des frégates armées en flûte, et une partie seulement de la seconde sur les vaisseaux armés en guerre. Dans le plan du débarquement l'armée navale devait attaquer les batteries ennemies pour protéger la mise à terre de la première division, effectuée par les chalands. Ainsi la principale force de l'expédition était là (1).

Sur la droite, à quatre mille de distance, se déployait l'escadre de réserve, armée en guerre, et disposée également sur deux lignes, sous la conduite de deux capitaines de vaisseau Elle portait le reste de la seconde division.

Enfin, sur la gauche, à une égale distance de quatre milles, marchaient les bâtimens du convoi portant le

(1) L'on a accusé après coup l'amiral d'avoir retenu par une prudence affectée la flotte dans Toulon, et d'avoir ainsi fait perdre dix jours à l'armée. Les journaux de l'époque le justifient au contraire parfaitement.

« L'amiral voyant que le N. O. tardait tant à arriver, avait ordonné aux petits bateaux de sortir en louvoyant, pour se porter en pleine mer, tandisque les vaisseaux et les frégates y seraient traînés à la remorque par les bateaux à vapeur. La violence du vent contraire a mis obstacle à cette opération. »

*Aviso* mai 1830.

(1) Voici l'ordre de marche de cette escadre de guerre:

1re colonne: La Provence, la Pallas, la Surveillante, le Breslaw, l'Iphigénie, la Didon, la Guerrière, l'Herminie, la Melpomène, l'Amphitrite, la Vénus, la Belle-Gabrielle, la Magicienne, la Médée, la Proserpine, l'Aréthuse.

2me colonne: le Trident, le Dragon, le Superbe, l'Algésiras, la Ville-de-Marseille, le Duquesne, la Couronne, la Marie-Thérèse, le Scipion, la Jeanne-d'Arc, l'Arthémise, le Marengo, le Nestor, la Thémis, la Cybèle, l'Orythie, la Caravane.

La flotte se composait en totalité de 11 vaisseaux, 24 frégates, 23 briks, 14 corvettes, 8 bombardes, 9 gabarres, 4 goélettes, 7 bateaux à vapeur; en tout 100 bâtimens de la marine royale; pour les transports 357 navires nolisés, dont 119 français et 238 étrangers; enfin une flotille de chalands dont 12 pour l'artillerie de siége, 11 pour l'artillerie de campagne, et 30 pour faciliter le débarquement des troupes.

La force des équipages de service dans les bâtimens de guerre s'élevait à 27,000 hommes, ce qui joint à l'armée de terre donnait un effectif total de 64 000 hommes, et 4000 chevaux

matériel, les subsistances, les équipages et la troisième division des troupes de ligne.

Le génie, l'artillerie, les administrations étaient répartis sur les trois escadres, afin que chacune put opérer partiellement, si besoin était.

Les matelots de la marine royale étaient formés en compagnies, et connaissaient très bien les manœuvres de l'infanterie et de l'artillerie. Ces équipages pouvaient mettre 10,000 hommes à terre, pour venir prêter main forte à l'armée, si elle avait essuyé des revers. On sait que Napoléon avait, dans les dernières campagnes de l'empire, employé ce moyen; les *Marins de la Garde* ont laissé des souvenirs non moins glorieux que les autres corps.

Jamais un armement aussi bien ordonné, aussi compliqué de détails, aussi imposant par la force et la majesté de l'ensemble, n'était allé porter la gloire de la France au-delà des mers. Chacun était fier d'y participer, et l'enthousiasme n'avait pas besoin d'être excité par les proclamations et l'espoir de l'avancement; il était spontané et pur de tout retour de l'intérêt personnel.

Le 26, les côtes de France apparaissaient encore à l'horizon comme une ligne d'azur argenté, lorsque l'attention de l'armée fut fixée par l'approche d'une frégate française, la *Duchesse-de-Berri*, commandée par M. de Kerdrain qui faisait partie de la station du blocus d'Alger. Elle accompagnait une autre frégate étrangère, qui portait le pavillon ottoman, et paraissait avoir à bord un personnage de haute distinction.

M. de Kerdrain manœuvra pour se rapprocher de l'amiral, et après avoir salué la flotte de treize coups de canons, il fit connaître par ses signaux qu'il avait d'importantes nouvelles à communiquer. Voici quel en était l'objet:

La frégate turque, montée par Tahir-pacha, grand amiral, avait tenté de s'introduire à Alger pour forcer le Dey à donner pleine et entière satisfaction au roi de France. M. Massieu de Clerval qui avait des instructions précises pour ne laisser pénétrer dans la ville aucun bâtiment, de quelque nation que ce fût, ne put les faire fléchir en sa faveur. Il engagea le diplomate turc à s'adresser à l'amiral Duperré, qui était chargé des plus amples pouvoirs du gouvernement français. La frégate ottomane s'était donc dirigée vers Toulon, escortée ou plutôt surveillée par la frégate la *Duchesse-de-Berri*.

Tahir-pacha eut alors une longue conférence avec le vice-amiral et le commandant en chef. On lui fit connaître que tout arrangement avec le Dey était impossible, et que ce barbaresque subirait inévitablement le sort qu'il s'était attiré; que si cependant les circonstances exigeaient la médiation de S. E. turque, on le ferait prévenir. En attendant on l'engageait à se rendre à Toulon pour y suivre le cours des événemens.

Cette mission de Tahir-pacha n'était certainement pas tout-à-fait diplomatique. Il paraît que la Porte ne pouvant s'opposer par la force ouverte à notre expédition, avait envoyé cet amiral à Alger, avec la qualité de gouverneur pour le Sultan.

Tahir-pacha, une fois entré dans la ville, soit furtivement, soit en sa qualité de négociateur, devait déployer le firman du Grand-Seigneur, et se faire reconnaître par la milice turque. La flotte de l'expédition, en arrivant devant Alger, y eût trouvé le pavillon ottoman arboré, et l'autorité régulière du Sultan reconnue, avec l'abolition de la piraterie et de l'esclavage des chrétiens, comprise dans le firman. La France alors n'avait plus de prétexte pour s'emparer d'Alger, et nos immenses préparatifs tombaient en pure perte, car il devenait embarrassant d'attaquer un gouverneur du Sultan, avec lequel on était en paix.

Mais le général Guilleminot, ambassadeur à Constantinople, ayant débrouillé les fils de cette intrigue, au moment où elle s'ourdissait, dépêcha un *aviso* à la station d'Alger, et dès-lors toute l'attention de l'escadre du blocus fut d'intercepter la frégate turque dont l'arrivée prochaine lui était annoncée.

On conçoit, d'après ces détails, que les démarches ultérieures de Tahir-pacha dûrent être sans résultat.

La vie de bord commençait alors pour nos soldats, et malgré l'épreuve un peu rude du mal de mer, elle n'était pas sans charme. Une gaîté franche, expansive, se communiquait dans tous les rangs, alimentée par les souvenirs de garnison ou par les récits pittoresques des aventures de long cours. Le troupier et le marin fraternisaient avec cordialité, dressant le plan d'attaque de la côte d'Afrique, avec un aplomb qui aurait déconcerté les meilleurs tacticiens. Puis, c'était le spectacle de la mer qui apparaissait à l'horizon comme une image de l'infini; puis, aux couleurs du soleil, les bataillons de nuages où l'imagination retrouvait tout un diorama. Il n'en fallait pas tant pour tenir en éveil tous les esprits, et remplir les loisirs de la traversée.

## VI.

### RELACHE A PALMA.

Bien que la flotte n'eût pas déployé toutes voiles, afin de marcher en ordre et d'éviter les chocs, comme elle était favorisée d'un bon vent, elle parcourut rapidement les deux cent lieues qui mesuraient sa course. A la hauteur des îles Baléares, l'amiral envoya le capitaine Huyon, commandant du convoi, vers les bateaux-bœufs partis de Cette, qui devaient se trouver à Palma, rendez-vous de ralliement. L'ordre leur fut donné de quitter ce point et de se rendre dans la rade de Torre-Chica ou Sidi-Ferruch, à cinq lieues ouest d'Alger.

Le 30, dans la matinée, quatrième jour après le départ de Toulon, on signala la côte de Barbarie. La flotte n'en était plus qu'à 15 lieues et l'on filait six nœuds à l'heure. Mais le vent avait fraîchi, la mer était houleuse. Plusieurs bâtimens du convoi de transport avaient été séparés de la flotte et n'étaient plus en vue. L'amiral jugea qu'on ne pourrait aborder qu'avec de



L'amiral Duperré.

très grandes difficultés; il ordonna de virer de bord, et de se tenir au large.

Le lendemain, quelques bâtimens de la croisière de station d'Alger joignirent la flotte, et les capitaines déclarèrent que la mer était trop grosse pour permettre le débarquement. Cet avis décida l'amiral à attendre le moment favorable, et à mettre le cap sur Palma. Deux frégates, la *Pallas* et l'*Iphigénie*, continuèrent seules à se diriger au sud, vers Sidi-Ferruch, pour y rallier tous les bâtimens qui devaient s'être rendus à cette destination, sous la conduite du capitaine Hugon. Elles leur firent connaître le nouvel ordre qui était de retourner aux Baléares. Le *Sphinx*, bateau à vapeur, fut aussi envoyé à la recherche des navires de transport dispersés, mais il revint sans pouvoir en donner des nouvelles.

L'armée ne vit ces dispositions inattendues qu'avec un profond déplaisir. On ne pouvait se persuader que la côte fût si dangereuse. Quelques heures suffisaient pour atteindre Alger, par le vent qui soufflait de l'est. Les bruits les plus contradictoires circulaient, et trouvaient crédit. On disait, tantôt que c'était une fausse manœuvre de l'amiral pour surprendre plus favorablement Alger au point du jour; tantôt qu'une flotte anglaise était là pour s'opposer à nos opérations; d'autres estimaient que la paix était conclue, que Tahir-pacha en était porteur; etc. On se perdait en conjectures, et l'on s'irritait que des explications un peu étendues ne fussent point communiquées à l'armée.

L'escadre arriva le 2 juin dans la baie de Palma; les bâtimens marchands mouillèrent près de la ville, et les vaisseaux de guerre se tinrent à la voile à l'entrée de la baie.

Ce fut une grande rumeur dans l'île quand la flotte parut et vint se fixer à une si petite distance. On crut que l'expédition d'Alger n'avait été qu'un prétexte, mis

en avant par le gouvernement français, pour faire dévier l'opinion, et à la faveur de cette feinte, s'emparer des Baléares. Le temps avait été constamment beau, et le gouverneur espagnol n'avait aucune donnée qui pût l'induire à penser que la crainte d'un grand sinistre de mer obligeât l'armée à relâcher. L'amiral Duperré eut toutes les peines du monde à le rassurer; mais comme ses dispositions étaient toutes pacifiques, cette chimère d'une conquête inopinée s'évanouit bientôt, et les officiers du convoi qui stationnait près de la ville, purent communiquer avec les habitans.

Ce furent pour eux dix jours de plaisirs, de bals et de fêtes, tandisque le reste de l'armée entassé sur les vaisseaux de haut bord, était soumis à une consigne rigoureuse, qui interdisait tout débarquement. Les longs ennuis de la rade de Toulon se reproduisirent avec une monotonie plus désespérante, plus mortelle. Le découragement était à son comble. Les troupes souffraient du défaut d'air dans les batteries, du régime échauffant des salaisons, surtout de l'incertitude peinte sur tous les fronts, enracinée dans tous les cœurs. Et ce qui ajoutait à cette anxiété, c'était le silence de l'amiral, l'absence de toute nouvelle, et les courses inexplicables qui les ballottaient d'un cap à l'autre, ou de la rade à la haute mer. Au lever du soleil, toutes les longues-vues se dirigeaient vers le vaisseau amiral, pour y saisir quelque nouveau signal. C'était toujours même réserve, même immobilité. Le temps était magnifique, et cette circonstance augmentait le dépit, car deux jours auraient suffi, disait-on, pour toucher cette terre d'Afrique tant désirée. Il fallut dévorer cette longue inaction, et chacun dut puiser dans son énergie morale une force que les chefs s'abstenaient de donner.

Toutefois, le séjour de la flotte dans la baie de Palma ne fut point perdu. On profita des brises favorables pour rallier la partie du convoi qui avait été dispersée. Des bricks et des bateaux à vapeur furent ancés sur tous les points, et les ramenèrent par petites divisions. On s'occupa également de perfectionner quelques dispositions administratives, et de compléter les provisions de fourrages à bord des bâtimens-écuries.

Mais ces motifs n'étaient pas les seuls qui avaient retenu l'amiral.

Le 9 juin, la *Provence* donna le signal aux trois vaisseaux qui portaient les généraux de division, d'approcher à son bord. Un conseil de guerre se tint, où le départ fut enfin décidé, et où les dernières dispositions à prendre pour le débarquement furent arrêtées. Le bruit s'en répandit bientôt dans l'armée, et la joie la plus expansive succéda à l'abattement. Les généraux surent que deux bricks de l'escadre de blocus, le *Silène* et l'*Aventure*, avaient péri sur la côte d'Afrique, avec des circonstances effroyables; que l'amiral n'avait point voulu exposer la flotte sur cette plage orageuse, jusqu'à ce que l'on fût fixé sur le sort du convoi que le vent avait dispersé; que tous les bâtimens de transport étaient rentrés dans la rade, et qu'à la première brise, le lendemain, si c'était possible, on se dirigerait sur Alger.

L'armée ne connut point encore les détails du sinistre qui avait consterné la station d'Alger. Si elle en avait été informée, il était à craindre qu'elle ne fût profondément saisie par avance et des difficultés de la descente, et des chances terribles qui pouvaient l'assaillir dans les terres. Ces circonstances furent alors tenues secrètes par l'amiral, au risque d'encourir le blâme universel, pour ce séjour à Palma, dont on ne voyait pas tous les motifs. Il fut, en effet, accusé légèrement d'humeur capricieuse et de circonspection exagérée. Une responsabilité immense pesait sur lui. Elle s'augmentait encore du souvenir des expéditions précédentes de Charles-Quint et d'Oreilly, que les tempêtes avaient anéanties. Il eut donc été juste que l'armée de terre s'en rapportât à sa prudence, comme elle se fiait à son habileté.

Voici, du reste, le récit de ce naufrage, où la nuit, la tempête et la mer assaillirent les deux bricks de leur fureur, et où il ne resta d'asile aux malheureux qui en furent atteints, qu'une terre ennemie, peuplée d'hommes féroces, qui leur disputèrent encore la vie et les vêtemens.

## VII.

### NAUFRAGE DU SILÈNE ET DE L'AVENTURE.

Le brick l'*Aventure*, commandé par M. d'Assigny, lieutenant de vaisseau, officier distingué de notre marine, avait été envoyé par M. Massieu de Clerval, avec la frégate la *Bellone*, pour porter des dépêches au consul de France à Tunis. Au retour, ils naviguaient de conserve pour aller rejoindre la station, lorsque dans la nuit du 14 au 15 mai, un coup de vent sépara les deux bâtimens. Quand le jour parut, M. d'Assigny chercha vainement la *Bellone* à travers un rideau de brouillards qui voilait l'horizon; il n'aperçut que deux bricks à une distance assez rapprochée. L'un d'eux était un navire de commerce anglais; l'autre, un bâtiment de l'état, le *Silène*, qui venait de Mahon et allait aussi se rallier à l'escadre du blocus. Les deux commandans, s'étant communiqué leurs points, crurent être d'accord, et cependant une différence notable existait dans les indications; elle se perdit dans des signaux ressemblans, ce qui contribua à amener la catastrophe dont ils furent victimes, par la sécurité qui en résulta.

Le *Silène* courait dans les eaux de l'*Aventure*, la brise était fraiche, et les huniers seuls étaient déployés. A huit heures du soir, les deux bâtimens avaient parcouru un espace d'environ sept milles, depuis le moment où ils s'étaient dirigés sur Alger, quand un grain, chargé de pluie, fondit sur l'*Aventure*, qui, peu de temps après, ressentit une légère secousse. Le commandant se précipita sur le pont pour reconnaître où était le danger. L'ordre fut immédiatement donné de pousser la barre à tribord et d'orienter au plus près; mais quelque rapide que fût l'exécution de cette manœuvre, il était déjà trop tard : l'*Aventure*

venait de franchir l'accore d'un banc de sable; et la lame qui l'avait soulevé ayant cessé en déferlant de lui prêter son appui, le navire porta entièrement sur le sable, présentant son travers à des vagues énormes, qui, roulant sur ce bas-fond, poussèrent de plus en plus le brick vers le rivage. L'équipage jugea dès-lors sa position comme désespérée. L'horreur de la nuit, la violence des vagues, les craquemens profonds de la carène, l'absence de secours fermaient toute issue, et ne laissaient entrevoir que la mort. M. d'Assigny reconnut que la chûte de la mâture était inévitable, et qu'elle hâterait sa ruine; il donna des ordres pour la faire abattre avec précaution. Les rides des haubans, une fois coupées, les deux mâts croulèrent à la fois, entraînant la voilure et le gréement dont ils étaient chargés. Ce fut leur planche de salut; car le rivage était là, on ne l'avait pas aperçu tant la nuit était sombre, et la confusion pleine d'anxiété. Il s'établit sur ces pièces une sorte de pont volant entre le navire et la terre, et M. d'Assigny put enfin espérer de sauver ses marins.

Toutefois il défendit d'abord avec énergie, qu'on se portât sur la plage. Il se flattait encore de pouvoir se dégager. Il comptait que le *Silène* serait assez heureux pour échapper au péril, et recueillir l'équipage au jour naissant. Mais cette illusion s'évanouit bientôt. La mer se déchaîna avec plus de fureur, poussant le le brick sur les milles pointes des rochers qui ceignaient le rivage. Sa destruction était imminente, il fallut enfin l'abandonner. Cette retraite se fit avec ordre, sous les yeux du commandant, qui ne quita son poste que le dernier, et le cœur brisé.

Le même sort attendait le *Silène*. Il était à peu de distance de l'*Aventure*, et il suivait cette fatale route, quand la tempête s'était levée. Le premier naufrage avait été si instantané, que nul n'avait pu essayer les signaux pour prévenir cet autre désastre; d'ailleurs l'obscurité de la nuit les aurait rendus bien superflus. L'impétuosité des courans amena M. Bruat dans cette passe tourbillonnante. Monté sur le pont, à l'instant où la fureur des élémens était le plus déchaînée, il aperçut l'écume blanche de la mer, qui semblait se briser sur des rochers. Il appelle tout son équipage à la manœuvre pour virer de bord; mais la violence du vent paralyse leurs efforts, et tout aussitôt, une lame immense soulève la masse du navire et l'échoue complétement.

M. Bruat s'empressa de faire couper son grand mât, conservant encore quelque temps celui de misaine, soit dans l'espoir qu'une nouvelle vague viendrait le soulever, soit pour se rapprocher davantage de terre. Il intima formellement l'ordre, que pas un homme de l'équipage ne tentât d'abandonner le bâtiment; du reste il était moins endommagé par la mer que ne l'avait été l'*Aventure*. Couché, le pont vers la terre, il ne livrait à l'action des lames que la carène à-demi submergée. Mais aux premiers rayons du jour, il fallut se décider à l'évacuer. Le plus grand ordre régna pendant cette opération. Les malades d'abord, puis l'équipage, les officiers, et enfin le commandant gagnèrent la terre, et rejoignirent les naufragés de l'*Aventure*, qui, depuis sept ou huit heures, erraient sur le rivage.

On forma immédiatement un conseil, composé des états-majors des deux bricks, pour aviser aux moyens d'échapper, s'il était possible, à la cruauté des Bédouins. L'avis prévalut d'armer le mieux possible les équipages, à l'aide des ressources que les bâtimens pouvaient encore présenter, et de se rendre à Alger, en suivant le rivage, pour se placer sous la protection des agens consulaires de toutes les nations, qui invoqueraient en leur faveur le droit des gens. On réunit ce qu'on put de vivres et de munitions, et après avoir relevé le moral de ces hommes, ébranlé par une catastrophe si soudaine, on se disposa à marcher.

Bientôt une troupe de bédouins armés de fusils et de poignards, déboucha de derrière une colline, en poussant des cris effrayans. Parmi les marins du *Silène*, se trouvait un maltais, qu'on avait recueilli devant Oran. Il savait l'arabe, et avait long-temps navigué sur ces côtes. Cet homme essaya de se dévouer au salut de tous. Après avoir recommandé aux matelots français de ne point le contredire dans la déposition qu'il allait faire, il protesta à ces barbares que les naufragés étaient anglais. Par trois fois on lui mit le poignard sur la gorge, afin de l'effrayer et de reconnaître par son émotion, si ce qu'il disait était vrai. Il sut combattre les craintes que pouvaient lui inspirer ces menaces, et les Arabes, bien que médiocrement convaincus en apparence, n'en éprouvèrent pas moins dans l'esprit un doute qui contribua puissamment à sauver les deux équipages.

Mais quel que fût le degré de croyance qu'ils accordassent aux assertions du maltais, ils n'en persistèrent pas moins à vouloir guider la route des marins, et sous prétexte de les conduire à Alger par un chemin plus court et plus praticable, ils enfoncèrent toute la caravane dans les montagnes; leur véritable but était évidemment d'attirer les naufragés dans le voisinage d'une espèce de bourg, formé de la réunion de quelques cases mal construites, et qui se trouvait à un quart-d'heure de marche du bord de la grève. Arrivés là, les Arabes se jetèrent parmi les marins, qu'ils pillèrent complètement. Cet acte de brigandage et de cruauté laissa ces malheureux entièrement nus, exposés aux rigueurs de la brise, que glaçaient les froides ondées du nord.

On reprit la marche à travers les montagnes, et après avoir parcouru un espace de plus de quatre lieues dans les sables et les plantes sauvages, les marins, toujours escortés de la première bande de bédouins, arrivèrent à un second village, plus considérable que le précédent: on y fit une halte, pendant laquelle les Arabes accordèrent une petite distribution de pain. Cette halte fut de peu de durée, et bientôt la pénible marche reprit, dans les accidens continuels d'une route inégale, à peine tracée, et le plus souvent coupée par des excavations de terrain, ou des végétaux piquans qui hérissaient le sol. La horde d'Arabes qui depuis la grève accompagnait les deux équipages, les abandonna bientôt, pour

en transmettre la conduite à une nouvelle bande de ces misérables; à cette seconde en succéda une troisième. Les cris les plus forcenés, les démonstrations les plus hostiles accompagnaient sans cesse la rencontre des villages, et ce fut un véritable miracle qu'au milieu de tant de poignards, de tant de yatagans levés, le sang ne coula point; un seul matelot fut frappé à la tête, et encore la blessure n'eut aucun caractère sérieux.

Un troisième village, dans lequel les Français et les Arabes parvinrent vers le soir, devait servir de halte pour la nuit; mais il s'éleva de vives discussions parmi ces forcenés, sur les embarras que présentait le total des marins, eu égard au petit nombre de cases que formait le village. Tout cela eut pour résultat que M. Bruat resta avec la moitié des hommes, pour être logé dans le bourg, et que M. d'Assigny fut contraint de retourner avec les siens sur la route qu'il avait déjà parcourue, afin de trouver une retraite pour la nuit.

On ne saurait se faire une idée de toutes les misères qui vinrent assaillir ces malheureux pendant cette nuit terrible et les jours suivans. Le récit qu'en a fait M. d'Assigny fera comprendre l'horreur de cette situation, bien mieux que tout ce que l'imagination pourrait suggérer; nous en extrairons les passages suivans:

« Les femmes, dit-il, qui d'abord nous avaient rebutés, finirent pourtant par s'attendrir sur notre sort, et la première maison qui nous avait repoussés devint notre asile. On nous alluma du feu, on nous donna à manger, et deux jours se passèrent sans trouble. Le premier sujet d'inquiétude nous fut donné par quelques marins qui s'échappèrent des maisons voisines, et coururent la campagne dans l'espoir de se sauver: ils furent arrêtés peu après, mais les Bédouins nous observèrent davantage, nous soupçonnant tous d'avoir les mêmes intentions.

» Le 18, vers le soir, les frégates de la division et quelques bricks s'étant approchés des navires échoués, envoyèrent des embarcations pour les reconnaître. Ces dispositions de débarquement jetèrent la terreur de toutes parts; tous les Arabes s'armèrent et descendirent les montagnes en hurlant; les femmes mirent leurs enfans sur leur dos, prêtes à fuir; nous autres, on nous enferma dans les cases les plus fortes, nous menaçant de mort, au moindre mouvement que nous ferions pour nous sauver.

» Nous étions au moment d'être égorgés: un coup de canon que nous entendîmes nous parut pour tous le moment du massacre; car, de quelque côté que tournât la fortune, les Bédouins vaincus devaient se venger sur nous de leurs pertes, ou, exaltés par leurs succès, nous ajouter aux malheureuses victimes de leur fureur. Heureusement, la chance tourna plus favorablement que nous ne devions l'espérer; la frégate rappela ses embarcations, et tout rentra pour nous dans l'ordre accoutumé; mais il n'en fut pas ainsi dans les montagnes.

» M. Bruat, que j'avais laissé avec vingt-trois hommes, compris le maltais et six officiers, fut logé d'abord dans la même maison, avec ses compagnons; mais comme elle n'était pas assez grande pour tout le monde, on les en fit sortir, et on les plaça dans une espèce de mosquée ouverte à tout venant, ce qui les exposa à des recherches pénibles et à des mauvais traitemens. Les deux premiers jours, les Arabes qui les avaient capturés, leur disaient que la rivière de Bouberak, gonflée par les pluies, ne leur permettait pas de les conduire à Alger. Le troisième jour, quoique leurs intentions parussent plus hostiles encore, la vie des hommes était en sûreté, lorsqu'un fils de turc, ayant passé la rivière, vint dire dans les villages que les officiers du Dey étaient de l'autre côté pour nous protéger, mais que, pour eux, ils étaient bien sots de nous prendre encore pour Anglais.

» Le maltais jugeait que sa présence hâterait les secours que nous attendions, étant plus à même que personne d'expliquer notre situation affreuse; à sa demande, M. Bruat le fit partir, en lui recommandant toute diligence.

» Il y avait à peine une heure qu'il était en route, que nos marins furent mieux traités; plusieurs des Arabes leur rendirent les effets dont ils les avaient dépouillés le premier jour de notre captivité; en même temps, un des guides fit sortir M. Bruat, et lui fit entendre qu'il allait le conduire à la rivière: celui-ci refusa de se séparer de ses camarades, qu'il informa aussitôt de la proposition qui venait de lui être faite; d'un avis unanime, ils lui représentèrent que sa présence parmi eux ne serait pas à beaucoup près aussi utile qu'auprès des officiers du pacha: il se décida donc à partir. En passant la rivière à la nage, il perdit ses effets, qui furent entraînés par la violence du courant; mais arrivé sur l'autre rive, un turc se dépouilla des siens pour l'habiller. De là, ayant été mené à la tente de l'effendi, et ne trouvant personne qui sût le français ou l'anglais, il fut interrogé en espagnol, et reçut les plus grandes assurances pour la sécurité de tous. »

Sur le champ, on expédia deux officiers dans les montagnes, pour adoucir le sort des naufragés; on permit aussi à M. Bruat d'écrire une lettre à son second, pour lui donner les mêmes assurances. L'effendi, tout en lui témoignant beaucoup d'humanité, lui fit plusieurs questions sur le débarquement. Il lui demanda *s'il était vrai que les troupes partissent contre leur gré?* M. Bruat lui répondit que *la conduite de nos soldats, lorsqu'ils seraient débarqués*, leur prouverait la *fausseté de cette assertion*. Quand au point et à l'époque où devait avoir lieu le débarquement, il observa que les circonstances seules pourraient en décider.

On insista particulièrement pour savoir ce qu'étaient devenues ses dépêches; sur la réponse qu'il fit qu'il les avait déchirées quelques minutes après l'échange, on lui fit dire par un officier turc qui parlait le français, que, *s'il pouvait les lui livrer, il obtiendrait sur le champ sa liberté*, sa réponse fut que, quand même ses jours y seraient attachés, il ne balancerait pas à les lui refuser.

Tout paraissait tranquille dans les montagnes, le sort des marins semblait être assuré; mais à huit heures du soir environ, de grands cris se firent entendre de l'autre côté de la rivière: on disait que la division s'était

approchée des débris des bricks, que des Bédouins avaient été blessés par le feu de l'artillerie, qu'enfin plusieurs français, échappés dans les montagnes, y avaient blessé une femme. Ces causes réunies furent le signal d'un massacre où une vingtaine d'hommes furent égorgés. L'effendi pâlit en apprenant ces nouvelles, et se plaignit de ce que la présence de ces navires avait exaspéré les Arabes, sans pouvoir donner aucun secours.

Cependant, M. Bruat lui fit observer que les bâtimens avaient fait leur devoir, dans la supposition que les équipages fussent encore cachés dans les montagnes; et que pour les autres parties du rapport qu'on venait de lui adresser, il était probable qu'elles étaient fausses.

Le lendemain, cet officier fut expédié pour Alger, d'après les ordres du dey, et y arriva le 20 au matin. Il fut conduit chez l'aga, qui lui renouvela les questions déjà faites; une lettre qui lui fut montrée, datée de Toulon, prouva qu'il recevait des informations sur tout ce qui se passait.

Après le départ de M. Bruat des montagnes, les Arabes conduisirent à la rivière, en deux bandes, onze personnes, dont deux officiers : ils furent aussitôt expédiés pour Alger.

Enfin, le 20, à quatre heures du matin, les Arabes chez lesquels la division de M. d'Assigny était logée rassemblèrent les naufragés pour les conduire à la rivière de Bouberak, et les remettre aux officiers du dey. L'un de ces derniers, qui parlait français, leur apprit que les Bédouins avaient massacré dans quelques localités les groupes qu'on y avaient internés; que déjà vingt têtes avaient été portées à Alger, et qu'on parlait d'un nombre plus considérable encore. Ces atrocités n'avaient pu être empêchées par les agens du Dey, survenus trop tard.

Les deux équipages passèrent d'abord la nuit au cap Matifoux; une escorte de soldats turcs et une population nombreuse les accompagnèrent dans la ville. Conduits au palais du dey, un horrible spectacle vint jeter l'épouvante dans leurs âmes. Les têtes de leurs camarades étaient exposées aux insultes d'une population fausse.

Bien que les consuls d'Angleterre et de Sardaigne eussent obtenu du dey que les états-majors de l'*Aventure* et du *Silène* fussent logés chez eux, MM. Bruat et d'Assigny ne voulurent point y consentir, préférant rester parmi leurs marins et partager jusqu'à la fin leur mauvaise fortune.

« Quelque affreuses que soient les suites de ce naufrage, disait M. d'Assigny en terminant son rapport au ministre de la marine, nous devons encore bénir la Providence d'avoir permis à nos soins d'en recueillir autant de débris; car jusqu'à cette époque, les équipages dont les bâtimens périrent sur ces côtes, entraînés par les courans variables, ont presque tous été massacrés. Un navire même de la Régence n'y éprouverait pas un sort moins funeste. Pour nous, nous avons fait ce que nous devions faire; et, quels que soient les douloureux souvenirs dont nos âmes resteront toujours pénétrées, nous avons encore la consolation de n'avoir à accuser de notre perte que les chances malheureuses de la navigation (1). »

## VIII.

### LA CÔTE D'AFRIQUE.

Enfin, après dix jours d'incertitude et d'ennui, consumés à Palma, la flotte reçut ordre d'appareiller et de reprendre l'ordre de marche. Soudain, au silence morne qui couvrait la baie, succéda une explosion de cris et de vives acclamations. La musique des corps, qui ne s'était point fait entendre, depuis que la flotte était si tristement arrêtée, mêla ses fanfares à l'expression de la joie commune, donnant ainsi un air de fête à ce départ. Bientôt les divisions se disposèrent sur trois lignes, et présentèrent le même spectacle qu'au sortir de la rade de Toulon. Les bateaux à vapeur, dociles à la voix de l'amiral, sillonnaient la mer en tout sens et seuls allaient d'une colonne à l'autre, formant, dirait-on, les articulations de cet immense corps. Toutefois on laissa dans la baie de Palma la partie du convoi qui portait l'artillerie de siége, et les munitions qui n'étaient pas indispensables pour les premières opérations. L'amiral craignait, avec raison, que cette multitude de navires ne put évoluer avec facilité dans les anses où il se proposait de débarquer, et que leur présence ne fût plutôt un embarras qu'un secours.

Les fatigues de la rade furent bientôt oubliées. Les hommes des deux armées reprirent ces communications franches et pleines d'intérêt, qui avaient tant charmé les premiers jours de la navigation; les caractères se groupaient suivant leur attrait, et formaient dans les batteries et sur le pont des cercles nombreux, où la saillie pétillait sous mille formes imprévues, bizarres, gro-

(1) On sait que, d'après les lois maritimes, tout commandant d'un bâtiment de l'état, naufragé, perdu ou pris par l'ennemi, doit être jugé par un conseil de guerre. En exécution de ces lois, MM. Bruat et d'Assigny, commandans des deux bricks naufragés, furent traduits devant un tribunal composé d'officiers supérieurs et généraux, sous la présidence de M. le contre-amiral Duranteau. Ces deux officiers ont été honorablement acquittés; l'instruction de cette procédure a démontré qu'ils étaient sans reproches dans les manœuvres qu'ils avaient ordonnées pour préserver leurs bâtimens du naufrage qui les a engloutis; des éloges ont été accordés à ces deux commandans, sur les mesures qu'ils ont prises à bord et à terre, au milieu de ce désastre, pour sauver leurs équipages. M. Bruat a donné des preuves d'un dévouement admirable lorsque, pour sauver les naufragés, il traversa à la nage la rivière très rapide de Bouberak, afin d'aller réclamer des secours des Algériens, dont il n'avait à attendre que la mort.

Le ministère de la marine a récompensé la conduite courageuse des états-majors et les équipages de l'*Aventure* et du *Silène* Quant au maltais, dont le dévouement sauva la totalité de marins d'une mort violente et certaine, il a reçu du gouvernement français le présent inestimable pour lui, d'un bateau de pêche, approprié aux exigences de son industrie habituelle. La croix de la légion d'honneur a été jointe à cette récompense matérielle.

(*France maritime.*)

tesques, extravagantes. L'esprit s'y montrait dans sa rudesse native, mais aussi dans toute sa spontanéité; et plus d'une fois l'état-major du gaillard-d'arrière se surprenait à écouter les scènes étranges, les parodies, les pantomimes expressives qui se jouaient sur ce théâtre compliqué de tant de scènes. De leur côté, les officiers amusaient leurs loisirs avec plus de goût, mais moins d'entrain; c'était toute une vie semée d'épisodes qu'on avait à se raconter. On se connaissait à peine depuis quelques jours, et déja l'intimité avait mis tous les cœurs à l'unisson. On devait bientôt se séparer, pour ne plus se revoir sans doute; mais nul ne pouvait oublier désormais ces momens si délicieusement passés (1). L'homme, comme l'enfant, se berce de songes, et c'est peut-être alors qu'il est le meilleur.

Le 11 fut une journée remplie de décevantes émotions; le beau temps, dont on avait joui continuellement depuis dix jours, sembla tout-à-coup se ternir. Le ciel se couvrit d'immenses nuages à couleur blafarde, l'horizon disparut dans un épais brouillard; des éclairs apparaissaient de loin en loin sur ce fond menaçant, et faisaient espérer que les vents dissiperaient les élémens de la tempête; mais l'atmosphère reprenait bientôt son pesant linceul, et poussait de longues rafales contre la flotte. Une sorte de stupeur gagna tous les esprits. Ce n'était point l'orage qu'on craignait; on redressait fièrement sa tête contre ces noirs présages de destruction: on appréhendait qu'un ordre de l'amiral ne ramenât l'escadre dans la baie de Palma: déjà il avait prescrit de courir quelques milles sur Alger, et de mettre ensuite en panne. N'était-il pas visible que les difficultés du débarquement le préoccupaient, et qu'à tout instant l'issue de l'expédition était remise en question?

Cette panique se dissipa avec les nuages, et sur le soir, le soleil couchant illumina leurs derniers flocons d'une couronne radieuse.

Le lendemain, les longues-vues signalèrent la côte d'Afrique, et quelques heures après, toute l'armée put apercevoir, dans un rideau de vapeurs, les collines aux flancs desquelles est adossé Alger. L'escadre de blocus vint se mettre sous le commandement de l'amiral, et marcha de conserve avec la flotte. Un mouvement

(1) Parmi ces mille et un riens qui occupaient les loisirs de la traversée, le spirituel auteur des *Anecdotes* sur l'expédition d'Afrique, embarqué sur *la Didon*, nous a conservé le portrait d'un capitaine anglais, qui avait obtenu la faveur de servir dans nos rangs, et qui se fit remarquer par ses excentricités. Comme ce personnage se produisit sous les formes diverses de soldat, d'observateur et de diplomate, et que nous le verrons figurer plus tard dans les négociations qui suivirent la prise d'Alger, il n'est pas hors de propos, pour connaître son caractère, de le montrer dans ce négligé de bord, qui a tant de charme sous la plume de M. Merle.

« Les journaux se sont long-temps entretenus d'un capitaine de vaisseau anglais qui faisait partie de l'expédition; chacun en a parlé d'une manière différente et selon ses passions du moment. La présence de cet officier de la marine anglaise était une chose assez extraordinaire pour fournir une ample matière aux conjectures... Il s'est surtout dessiné à Alger d'une manière particulière, au milieu des agens diplomatiques de toutes les nations qui faisaient leur cour à M. de Bourmont. Je puis donner sur cet officier, que j'ai beaucoup connu sur *la Didon*, où il était passager, quelques renseignemens qui ne seront pas sans intérêt.

» Le capitaine Mansell est descendant de l'amiral Mansell, qui commanda des flottes sous Elisabeth. Lui-même a eu des services très honorables; il était officier en 1816, à bord de *la Reine-Charlotte*, lors de l'expédition de lord Exmouth contre Alger. C'est un homme de 36 ans, mais dont les traits, fatigués par une continuelle irritation nerveuse, donnent à sa figure l'aspect d'un homme de 50 ans. M. Mansell est doué d'une imagination vive et ardente, qui a poussé sa vie dans une carrière aventureuse. Il était aux eaux de Tœplitz, en Bohème, quand il apprit qu'une expédition française était résolue contre Alger. Dès ce moment, il fut tourmenté du désir d'y prendre part. Je n'ai jamais pu savoir sous quel point de vue il avait présenté ce désir à son gouvernement, pour en obtenir l'agrément: les rapports que j'ai eus avec M. Mansell m'en ont donné une opinion assez favorable pour être convaincu qu'il n'y a eu rien que d'honorable dans ses vues.

» Après s'être procuré quelques recommandations auprès de M. de Bourmont, il vint le rejoindre à Toulon. C'est là que je l'ai rencontré souvent dans les salons du général en chef, avec son habit noir rapé, boutonné dans toute sa longueur, qui cachait un gilet de soie taché de tabac; il avait un chapeau rond, dont les bords et le fond paraissaient avoir beaucoup souffert dans les filets d'une diligence. Son pantalon et ses bottes étaient tout à fait en harmonie avec le reste de son costume, qui, au milieu d'une réunion d'épaulettes et de broderies, n'avait rien de bien attractif. Cependant des yeux vifs et une physionomie spirituelle, des manières aisées qui annonçaient l'habitude de la bonne compagnie, prouvaient à l'homme le moins observateur que la lame valait mieux que le fourreau. M. Mansell n'a rien de la recherche ni de la propreté anglaises, mais il a le bon sens et le sang-froid de sa nation; et malgré une teinte très prononcée de mélancolie, on retrouvait souvent chez lui des paroxysmes de gaieté et même d'*humour*

» Sa présence presque habituelle à la table et dans la société intime de M. de Bourmont, parut à beaucoup de gens au moins fort singulière; on en causait diversement, et, il faut le dire, les conjectures n'étaient pas toujours très favorables au capitaine anglais. Il était loin de jouir auprès de M. Duperré de la faveur dont l'honorait M de Bourmont. L'amiral le voyait d'assez mauvais œil; et malgré l'insistance que mettait le général en chef à obtenir pour lui le passage sur un des bâtimens de l'escadre, celui-ci s'y était constamment refusé. Le 18 mai, j'étais allé m'établir à bord de *la Didon*, où mon passage avait été désigné; je me promenais à neuf heures du soir sur le pont, lorsque la sentinelle de l'échelle annonça à l'officier de quart un bateau à tribord: Il amenait le capitaine Mansell, qui remit au commandant son permis d'embarquement Il était pâle, défait et souffrant; j'allai au devant de lui, et, comme installé déjà à bord, je lui offris mes services: « Pour ce soir, me dit-il, je ne demande qu'un » verre d'eau; et quand à mon logement, il est inutile de s'en » occuper: je coucherai dans mon manteau, sur le pont, » entre deux canons; j'ai passé une journée si pénible et si » affligeante pour moi que, pour le grade d'amiral, je ne » voudrais pas la recommencer. » L'intérêt que je lui témoignais le décida à me raconter toutes ses mésaventures. « Hier, » me dit-il, à minuit, le colonel Bartillat est venu chez moi » m'annoncer que l'amiral avait enfin consenti à me recevoir » à bord d'un des bâtimens de l'escadre, et qu'il m'avait » désigné la frégate *la Guerrière*, commandée par M. Ra- » baudy. J'ai passé toute la journée à faire mes préparatifs de » départ, et à courir pour avoir mon ordre d'embarquement. » Enfin, à quatre heures, j'ai pu aller à bord de *la Guerrière*. » Le commandant, sans doute prévenu d'avance contre moi, » m'a reçu avec un dédain dont mon amour-propre et ma » dignité nationale ont été vivement choqués; Il a fini par » me dire que mon nom n'était pas porté sur la liste des pas- » sagers qu'on lui a remise. J'ai dévoré avec une indignité » concentrée l'affront d'un accueil auquel est peu habitué un

extraordinaire agita tous les équipages ; c'était le branle-bas général de combat, car on voulait débarquer le jour même. Mais tout-à-coup la brise fraîchit, la mer était houleuse, et plusieurs navires gouvernaient difficilement : on fut obligé de virer de bord et de regagner la haute mer.

La nuit se passa dans l'anxiété, car on ne savait plus quel serait le terme d'une navigation si inconstante ; mais le 13 juin, jour de la Fête-Dieu, toute incertitude cessa : on était en pleine vue de la terre. Le temps avait permis de changer la manœuvre, et l'on marchait rapidement sur Alger. Alger apparut enfin, et fut salué par de vives démonstrations. Cette ville, fièrement assise sur une colline escarpée, semblait observer et défier la flotte. A voir ses maisons couronnées de plate-formes et percées de petites ouvertures, semblables à des meurtrières, on aurait dit un amas de citadelles retranchées les unes sur les autres ; les deux promontoires qu'elle jette sur ses deux flancs figuraient assez bien deux fortes serres prêtes à saisir leur proie. Du côté de la terre, l'Atlas étendait autour d'elle tout ensemble une ceinture brillante et une ligne de défense redoutable. On distinguait au point culminant de la ville la Casbah, garnie de canons, et sur toute la côte des batteries dominées par des forts. A mesure que l'escadre approchait, on pouvait reconnaître facilement les préparatifs de défense que le Dey avait faits. Bientôt le fort l'*Empereur* tira le canon d'alarme, et tous les artilleurs se postèrent à leurs pièces. Le môle de la marine parut hérissé de cinq rangs de canons ; le Dey lui-même se montra sur les terrasses de la Casbah pour s'assurer que chacun fit bien son devoir. Mais ce fut une mesure bien superflue ; il eut été téméraire d'attaquer de front un port que les Algériens avaient si merveilleusement fortifié depuis le bombardement de lord Exmouth : c'était par une double étreinte de terre et de mer qu'on avait projeté d'enlacer la ville, et ce jour là les amorces furent vainement brûlées.

La flotte défila à distance devant Alger et ses forts, en se dirigeant sur le cap Caxine, d'où elle avait ordre de pousser jusqu'à la presqu'île de Sidi-Ferruch.

Cette presqu'île est située à cinq lieues à l'ouest d'Alger ; elle s'avance d'environ dix-sept cent mètres du sud au nord, et sur ses faces latérales elle présente

» officier de mon grade ; mais ce n'était rien auprès de ce qui » m'attendait à bord de la *Provence*, où je me suis fait conduire. Il ne m'eût pas été permis même d'arriver à bord, » sans l'empressement de M. Aimé de Bourmont : l'amiral » venait de se mettre à table, et il m'a été impossible d'être » admis à l'honneur de lui parler. J'ai attendu deux heures » sur le pont, sans avoir pu trouver moyen d'expliquer la » singulière position dans laquelle j'étais placé. Cependant, » le général en chef ayant été instruit que j'attendais des ordres, réclama si vivement de l'amiral l'exécution des promesses qu'il lui avait faites, que j'obtins un ordre en règle » pour me présenter à bord de *la Didon* ; M. Aimé est venu » me l'apporter de la façon la plus gracieuse, et j'arrive ici » sans savoir si j'y serai mieux reçu que sur *la Guerrière*. » Je rassurai M. Mansell : « Le général en chef vous a donné une preuve de l'intérêt qu'il vous porte, en vous faisant placer auprès d'un officier qui est connu comme le plus aimable et le plus poli de la marine. M. de Villeneuve est ce que vous appelez en Angleterre un véritable *gentleman* ; et vous n'aurez, j'en suis sûr, qu'à vous louer de ses procédés. » M Mansell s'est aperçu que je n'avais pas exagéré les éloges auxquels a droit M. de Villeneuve, et comme homme de bonne compagnie, et comme officier du plus grand mérite.

» Les études variées du capitaine Mansell, sa conversation intéressante par un grand nombre d'anecdotes curieuses, l'avidité avec laquelle on écoutait les renseignemens qu'il avait recueillis dans l'expédition de lord Exmouth, sur les forces d'Alger, et sur la manière de combattre des troupes du Dey, faisaient rechercher par tous les officiers sa société. Bientôt, malgré son habit rapé, son col noir déchiré et sa casquette crasseuse, il fut traité avec une grande considération. Il plaisantait lui-même de très bonne grâce sur le négligé un peu plus que philosophique de son costume ; il me répétait souvent avec gaieté qu'il voulait jouer un rôle dans un mélodrame sur la conquête d'Alger, et qu'il verrait avec plaisir son petit habit noir figurer sur le dos d'un acteur du théâtre de Franconi. Bon convive, bon compagnon, bon camarade, le capitaine Mansell était recherché de tout le monde, soit qu'il parlât marine avec M. de Villeneuve, art militaire avec le général Tholosé, artillerie avec le colonel Anvray, wisk avec le directeur des vivres Breldt, littérature avec le commandant Montcarville, musique avec le capitaine Chapelié, ou théâtre avec moi. J'aurai, du reste, à m'occuper de lui dans d'autres circonstances où il se présentera sous des points de vue différens. »

— Puis, au moment du débarquement, en présence des batteries masquées de l'ennemi, la scène change.

« On s'attendait à une affaire très chaude. Le capitaine Mansell parut sur le pont, non plus cette fois comme nous l'avions vu depuis son embarquement... mais avec un uniforme simple et sévère qui, sans être précisément celui de la marine anglaise, s'en rapprochait beaucoup ; il portait les épaulettes de capitaine de vaisseau, et avait la cocarde blanche à son chapeau ; il avait obtenu de M. de Bourmont l'autorisation d'assister au combat sous la couleur française. Je n'ai jamais vu un homme plus content ; l'idée de se retrouver encore sous le feu des batteries algériennes le comblait de joie ; il nous assurait qu'il ne changerait pas sa position contre le plus riche commandement de l'Inde ; il avait, au lieu d'épée, une claymore à garde d'acier d'une forme et d'un dessin du XVIe siècle ; je ne me souviens plus de quel chef de clan elle lui venait, mais elle n'était guère moins illustre que celles des Argyll, des Atholl, des Lindsay ou des Graham. Le capitaine Mansell était considéré comme l'oracle du bord, à cause de ses souvenirs de l'expédition de lord Exmouth, et de l'étude particulière qu'il avait faite des forces de la Régence, et de la manière de combattre des Turcs ; souvent, quand il était en train de plaisanter, il nous exagérait d'une manière fort gaie les dangers du débarquement ; il ne s'agissait de rien moins que de deux cent pièces de canon en batterie, masquées par les broussailles, et hors d'atteinte du feu de nos vaisseaux. Parlant ensuite plus sérieusement, il estimait que nous devions regarder comme une chose très heureuse de ne perdre que trois mille hommes dans le débarquement, qui était, selon lui, l'opération la plus difficile de la campagne. »

— Nous ne pouvons le suivre sur le champ de bataille, mais nous ajouterons un dernier trait qui caractérise admirablement le personnage.

« Le capitaine Mansell fit avec une grande valeur la campagne comme volontaire ; dès les premiers jours, il avait demandé et obtenu une place à nos avant-postes. Il s'était fait incorporer dans une compagnie de grenadiers, partageait la soupe du soldat, et prenait place au feu du bivouac. Une nuit, il promenait, selon son habitude, ses rêveries philosophiques, et jouissait, en chemise, de la fraîcheur, assez près d'une sentinelle avancée, qui le prit pour un bédouin, fit feu sur lui et le manqua fort heureusement ; le capitaine Mansell s'avança vers l'homme, se fit reconnaître, et lui dit avec son sang-froid britannique : *Camarade, une autre fois regardez mieux, et visez mieux.* »



Vue de Sidi-Ferruch

deux baies où le mouillage est assez facile. Basse à l'endroit où elle adhère à la côte, elle se relève en promontoire dans la partie opposée, et cette hauteur est encore dominée par une tour qui a reçu le nom de *Torre-Chica;* une chapelle ou marabout, et d'autres constructions y sont adossées. On devait présumer que ce poste important serait défendu ; il pouvait balayer tout le rivage et rendre le débarquement meurtrier. Mais les Algériens n'en avaient tiré aucun parti; ils avaient même abandonné une batterie à douze embrasures, construite en maçonnerie l'année précédente, pour défendre le mouillage de l'ouest. Ils se flattaient qu'en laissant débarquer l'armée, il leur serait facile de lui couper toute retraite, et de la prendre ainsi sans coup férir. Le gros de leurs troupes s'était campé sur des hauteurs dominant les deux baies, derrière des redoutes distantes de la presqu'île d'environ six cents toises. Ce lieu fut appelé le camp de la *Yasma*, ou de la fontaine, du nom d'une source où les troupeaux s'abreuvaient; les drapeaux se déployaient sur les tentes, et l'on put juger que ce serait là le théâtre de la première action sérieuse.

Le dey avait eu connaissance du plan adopté par le gouvernement français, pour attaquer à la fois Alger par mer et par terre. Il savait que la presqu'île de Sidi-Ferruch était le point où devait s'opérer le débarquement. Les relations, qui depuis quelques années avaient été publiées en Europe sur la Régence, indiquaient que de là on pouvait s'avancer facilement pour battre le fort l'*Empereur*. D'ailleurs, des âmes venales surprenaient en France les secrets de l'administration, et en informaient nos ennemis. La chose était notoire. M. Bruat, après son naufrage, ayant été conduit chez l'aga, gendre du dey et chef des forces algériennes, y vit une lettre écrite de Toulon, contenant la preuve que des renseignemens précis étaient donnés sur tout ce qui se passait. Mais les idées fatalistes qui dominent dans la religion et dans la politique des nations musulmanes, ne laissèrent point au dey la liberté d'esprit nécessaire, pour user de toutes ses ressources dans sa défense. Il compta sur la protection des marabouts du pays, et son aveuglement lui coûta cher. La presqu'île était précisément un lieu de pèlerinage, à cause du monument où l'on conservait les restes du santon Sidi-Ferruch, qui lui avait donné son nom. Lorsque le bruit de notre expédition se répandit, les Algériens allèrent y faire de nombreuses offrandes, pour obtenir l'extermination des Français. Elle leur fut promise par un derviche à qui la garde du tombeau était confiée. Cet oracle les mit dans une fausse sécurité. Ils se gardèrent bien d'armer la presqu'île, afin d'attirer l'armée dans les terres, et de réaliser les prédictions du soli-

taire. Mais l'événement devait leur donner le démenti le plus formel.

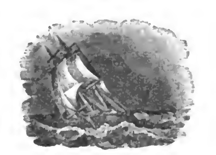
Toutefois, comme on ignorait si la presqu'île n'était point défendue par de l'artillerie masquée dans les sinuosités du terrain, ou établie dans la tour et les constructions adjacentes, l'escadre d'attaque s'avança avec précaution. Deux bricks marchaient en tête de la colonne, et sondaient fréquemment; ils étaient suivis par la *Provence*, le *Breslaw*, la *Surveillante*, l'*Iphigénie*, la *Didon*, la *Pallas*, la *Guerrière*, l'*Herminie*, la *Sirène*, qui depuis le matin avaient fait branle-bas général de combat. Le silence le plus absolu régnait dans la presqu'île, et rien ne trahissait la moindre pensée de défense. Les vaisseaux doublèrent le front du promontoire, pour venir s'embosser dans la baie occidentale, plus profonde que l'autre, et plus favorable aux manœuvres du débarquement. Un des bricks alla jeter l'ancre à demi portée de canon de la côte, et n'en fut point empêché. Alors l'amiral ordonna que deux bateaux à vapeur, le *Nageur* et le *Sphinx*, s'approchassent du rivage et jetassent quelques boulets dans la direction des redoutes éloignées où flottaient les drapeaux. L'ennemi attendait ce signal, afin d'éviter le reproche d'avoir commencé les hostilités; il répondit par une décharge d'artillerie qui partait d'une forte batterie au front de sa ligne, mais la presqu'île ne fit aucune démonstration, et parut réellement abandonnée; plusieurs bombes vinrent éclater au-dessus des vaisseaux, et des hommes furent blessés par leurs éclats à bord du *Breslaw*. Le jour allait vers son déclin, et si le feu s'était continué pendant l'obscurité, il aurait occasionné de grands dégâts dans la flotte. Déjà l'amiral se disposait à faire débarquer la première division pour occuper l'ennemi, et prévenir les coups qui atteignaient l'escadre, mais les Algériens cessèrent de tirer, suivant leur coutume de garder religieusement le repos de la nuit. Le silence ne fut point troublé jusqu'au lendemain matin, et l'armée reçut ordre de se tenir prête à gagner le rivage aux premières clartés du jour.

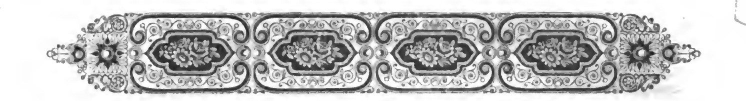
On profita des derniers instans de la soirée pour rappeler aux soldats les instructions que plusieurs *ordres du jour* leur avaient déjà données. Elles embrassaient de nombreux détails relatifs, à leur conduite sur le champ de bataille et dans les bivouacs, des prescriptions hygiéniques, des observations importantes sur leurs rapports futurs avec les indigènes.

On leur disait qu'il était dans l'intérêt de tous d'inspirer de la confiance aux habitans, de respecter leur religion, leurs personnes, leurs propriétés, leurs usages; de ne les troubler ni dans la culture de leurs champs, ni dans la garde de leurs troupeaux. Ceux qui n'auraient pas fui à notre approche, devaient surtout trouver sécurité et protection. Il était formellement défendu de démolir, pour se procurer du bois, les maisons, même celles qui auraient été abandonnées.

Les prisonniers devaient être traités avec douceur. Il était interdit de les dépouiller de leurs vêtemens. On engageait les soldats à ne point user de représailles, dans le cas même où le droit des gens aurait été violé à leur égard. Leur justice, leur bonne foi et leur humanité ne devaient pas contribuer, moins que la force des armes, à la prompte soumission du pays.

Sans doute ces principes si sages eussent pu trouver leur application dans une guerre où l'on aurait eu à lutter contre des peuples initiés à nos usages et à nos mœurs; mais il devenait impossible de les faire triompher en face des hordes barbares, pour qui la guerre n'était qu'une atroce boucherie.





# STAOUÉLI.

LE DÉBARQUEMENT. — SIDI FERRUCH. — LE BIVOUAC. — L'ORAGE. — LE MARABOUT DEVANT L'ÉTAT-MAJOR. — BATAILLE DE STAOUELI. — COMBAT DE SIDI-KALEF.

## I.

### LE DÉBARQUEMENT.



Marins et soldats, tous étaient à leur poste, animés des meilleurs sentimens. Ils attendaient avec une vive impatience l'heure fixée pour prendre enfin possession de cette terre d'Afrique qui, plusieurs fois, avait semblé reculer devant eux.

C'était dans la nuit du 13 au 14 juin. La mer était calme et belle, et les étoiles seules éclairaient le ciel de leur scintillante clarté. L'on n'entendait que le bruit monotone des vagues qui allaient mourir sur la plage, ou se briser contre les rochers qui ceignent le nord de la presqu'île. A trois heures le signal est donné, et bientôt au léger bruissement de l'air se mêlent les voix sourdes des soldats qui s'embarquent dans les chalands, et à qui les officiers recommandent à chaque instant le silence. Les matelots n'agitaient les rames qu'avec précaution, car chez eux la circonspection est instinctive, et le danger les a, de longue main, assouplis. Malgré l'activité de la flotte et le mouvement d'une quantité innombrable d'embarcations, la rade présentait un aspect mystérieux, qui avait quelque chose d'imposant et de solennel. Ce mouvement inacoutumé, en présence d'une plage silencieuse, l'heure choisie pour cette opération, le recueillement où chacun paraissait jeté, la régularité de la marche, le calme attentif des élémens, tout inspirait une sorte d'admiration, et concourait à rehausser la grandeur de l'entreprise.

Plus d'un esprit dut alors se replier sur lui-même, consulter ses poétiques souvenirs, et juger d'une certaine hauteur de vues le drame dans lequel il allait jouer un rôle actif, et qui devait faire époque dans sa vie, dans l'histoire de sa patrie, peut-être même dans les destinées de l'humanité. Combien dûrent évoquer les grandes ombres qui avaient autrefois illustré ces rivages, les Scipion, les saint Louis, les Charles-Quint, qui tous avaient conquis une gloire immortelle, en servant selon des principes différens, la cause de la civilisation. Un anneau merveilleux rattachait à ces idées les noms de Duquesne et de Napoléon; l'un, comme un présage de la chute d'Alger; l'autre, comme un motif d'émulation et de conquête, sur cette Afrique où il avait laissé l'empreinte de ses pas. Il fallait s'associer à tous ces triomphes et venger aussi les anciens revers. Toutes ces pensées bouillonnaient dans les cœurs et exaltaient les imaginations. Elles se communiquérent rapidement dans l'armée, par la solennité même des circonstances, et par l'effet de ces commotions instinctives qui saisissent les masses, en présence de tout noble but.

A trois heures et demie, la brigade d'avant-garde, commandée par le général Poret de Morvan, aborda la côte.

Dans les dispositions concertées à Toulon pour le débarquement, on avait résolu, si l'ennemi se présentait en force sur la plage, pour s'opposer à la descente des troupes, de s'avancer sur une longue ligne de chalands et de grandes chaloupes, que son étendue ne permettrait pas d'attaquer sur plusieurs points à la fois. On aurait ainsi marché simultanément et en ordre, sous la protection des bateaux à vapeur et de quelques bricks, destinés à balayer le rivage par le feu de leur artillerie.

Mais les Arabes s'étant retranchés à plus d'un quart de lieue de la côte, ce mode compliqué de débarquement devenait inutile. Les troupes furent mises à terre successivement par brigade, en commençant par la première brigade de la première division.

Impatiens de gagner le rivage, tous les soldats se jetèrent à l'eau, aussitôt qu'ils purent aborder, sans mouiller leur giberne. Ils touchèrent cette terre d'Afrique avec des acclamations que le silence de l'ennemi rendait plus vives et plus expressives.

Une batterie d'artillerie de campagne, les canonniers chargés du service des fusées incendiaires, et une compagnie de mineurs furent débarquées en même temps que la première brigade.

Nos armes brillèrent bientôt au premiers rayons du soleil, et l'ennemi ne paraissait point. Quatre pièces de campagne dans la presqu'île, prenant l'armée en flanc et en revers, eussent rendu tout débarquement impossible; quelques centaines de tirailleurs, disséminés derrière de petits tertres qui bordaient la côte, et dont chacun pouvait mettre dix ou douze hommes à couvert, nous eussent fait un mal incalculable. On aurait pu défendre la presqu'île, soit en armant les tours et le marabout de Sidi-Ferruch, soit en fortifiant l'ancienne batterie placée en face de la baie de l'ouest. Ce défaut de tactique, cette incurie assura le succès de la journée, et peut-être de l'expédition. Le jour paraissait à peine, qu'une compagnie du 37ᵉ de ligne put, sans opposition, occuper la Torre-Chica et arborer le drapeau blanc au sommet.

La première division, aussitôt qu'elle fut à terre, forma ses colonnes sur le col de la presqu'île et se disposa à marcher, ayant en avant son artillerie de campagne. L'ennemi, situé en face, sur les élévations du terrain, s'était couvert par des retranchemens, d'où il commença à tirer, dès qu'il vit nos régimens s'ébranler. Le sifflement des boulets, les éclats des bombes ne firent aucune impression sur nos soldats, qui presque tous voyaient cependant le feu pour la première fois. Deux bateaux à vapeur qui s'approchaient des côtes, firent bientôt taire la redoute de gauche et facilitèrent la suite de l'opération.

Le général en chef débarqua avec l'état-major général, aussitôt après la première division, et se porta immédiatement en avant, pour reconnaître la force et les mouvemens des Algériens. Au même instant, deux boulets vinrent tomber à ses pieds et le couvrirent de sable.

L'ennemi était en position. A la direction de ses feux on put reconnaître que par sa droite il s'appuyait à la mer, à l'est de la presqu'île, tandis que l'armée débarquait à l'ouest. Sa gauche était faible; son front était couvert de broussailles épaisses. Il s'agissait de le tourner par une de ses ailes. Le choix ne pouvait être douteux puisque déjà sa redoute de l'ouest avait momentanément suspendu son feu; c'était par là qu'on devait l'attaquer.

La première division se mit en marche en colonnes serrées. Une de ses brigades resta d'abord en face de la grande batterie pour faire diversion. Elle eut beaucoup à souffrir de l'artillerie algérienne, et l'on fut obligé d'abord de la garantir, en usant des sinuosités du terrain, puis, de l'envoyer à la suite des autres pour continuer le mouvement de conversion sur la gauche de l'ennemi.

Nos soldats s'élancèrent avec enthousiasme et au pas accéléré. Les Bédouins, au nombre de six cents, vinrent inquiéter cette marche et fondre sur nos tirailleurs, à travers les broussailles. C'était un mode de combat bien fait pour surprendre nos troupes. Ils s'avançaient à la manière des anciens Numides, en désordre, pêle-mêle, mais avec une grande bravoure, ajustaient avec précaution, et se retiraient avec toute l'impétuosité que leur chevaux vifs et nerveux pouvaient comporter. Leurs fusils, d'un fort calibre et de longue portée, les servaient admirablement, malgré leur poids embarrassant; et l'on vit bien alors que dans toutes les escarmouches de tirailleurs, le nombre des morts ne serait pas de leur côté.

Ils ne purent cependant tenir devant l'impétuosité de nos régimens. Le mouvement qui s'exécutait sur leur gauche, était irrésistible. Les redoutes furent attaquées, tournées et enlevées dans un instant. Ces masses d'hommes, confuses, indisciplinées, se rompirent devant nos baïonnettes, et se retirèrent précipitamment dans le plus grand désordre; au bout de quelques heures, nous restâmes maîtres de leur position de la Yasma.

C'est à la tactique du général Berthezène que fut dû le succès de cette journée. Il avait parfaitement discuté l'opportunité de cette manœuvre, en la proposant au général en chef, et son avis avait été accepté. On reconnut, après l'événement, que si l'on eût attaqué l'ennemi par la droite, il aurait fallu marcher, pendant trois quarts d'heures, sur un terrain découvert, uni, incliné du côté de la mer, en face d'une batterie de douze pièces de gros calibre, dont pas un coup n'eût été perdu. Le succès eût pu être fort douteux, du moins il eût été chèrement payé, et peut-être en serait-il resté de fâcheuses impressions dans l'armée. Maintenant le soldat était plein de confiance en lui-même, et de l'idée de sa supériorité sur l'ennemi.

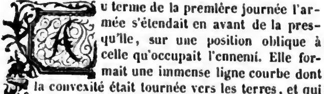
Pendant que la première division s'était portée en avant, la seconde opérait son débarquement, et chaque brigade allait successivement se placer en seconde ligne, pour soutenir la division engagée. Le feu des tirailleurs dura toute la journée devant le front de bataille; avant la nuit, les troupes de la première di-

vision, et celles de la seconde, furent définitivement disposées sur une ligne, et établirent leurs bivouacs. Nos ennemis durent contempler avec admiration ces longues files, semblables à des murs hérissés de pointes de fer; de leur côté, rien de parcil : chacun y paraissait abandonné à son impulsion individuelle. Le débarquement de la troisième division s'opéra avec la plus grande tranquilité, et comme si elle fût arrivée sur une terre amie. Elle ne put participer à l'action, qui était déjà terminée quand elle se déploya sur la côte.

Le résultat de cette journée fut décisif : c'était un début magnifique pour la campagne. La prise de possession du rivage, qui était regardée comme une opération d'une haute difficulté, avait été exécutée avec bonheur; l'ennemi avait été chassé de ses hauteurs, et sa forte batterie était tombée en notre pouvoir, sans qu'il eût eu le temps d'enclouer ses canons. Onze pièces de bronze d'un gros calibre, et deux beaux mortiers richement ciselés, qui avaient appartenu à Charles-Quint, étaient d'assez beaux trophées, et furent regardés comme un heureux présage de la conquête que nous allions faire des trésors d'Alger et de ses arsenaux. Nous perdîmes une centaines d'hommes, qui furent mis hors de combat. Quelques-uns tombèrent entre les mains des Arabes, qui les mutilèrent et leur coupèrent la tête. Un officier du premier régiment de marche, s'étant trop avancé, fut pris, et le lendemain on le retrouva, la tête, les mains et les pieds coupés, avec plusieurs entailles sur le corps. Ce spectacle remplit nos soldats de stupeur; ils virent dès-lors contre quels ennemis il fallait se défendre. On sut que le dey venait d'établir dans Alger un bureau où chaque tête était payée. Les prisonniers n'avaient point de pitié à espérer de ces barbares. Aussi, l'indignation et le désir de venger ces atrocités, exaltèrent l'armée, non moins que l'enthousiasme et le désir de la gloire.

## II.

### SIDI-FERRUCH.



Au terme de la première journée l'armée s'étendait en avant de la presqu'île, sur une position oblique à celle qu'occupait l'ennemi. Elle formait une immense ligne courbe dont la convexité était tournée vers les terres, et qui s'appuyait à droite et à gauche sur les rivages des deux baies. Les sommets de plusieurs collines coupaient ce front, composé des brigades échelonnées de la première et de la seconde division, l'une à gauche, l'autre à droite.

En face étaient d'autres collines plus élevées, sur lesquelles les Arabes allèrent camper; et au-delà, un grand plateau fort au-dessus du niveau de la mer, où était le principal point de ralliement des forces de la Régence. Derrière notre principale ligne, était postée la troisième division formant la réserve, et qui occupait le col de la presqu'île.

Le général de Bourmont était allé, dans la journée même, avec tout son état-major, s'établir dans les bâtimens dépendans du marabout de Sidi-Ferruch. Ce marabout, l'un des plus beaux de la contrée, est l'objet d'une vénération toute particulière de la part des fidèles musulmans. Le santon y repose dans une grande salle, couverte d'un dôme octogone, où l'on ne pénètre qu'à travers d'autres salles et une cour fermée de murs élevés. La châsse, qui renferme ses restes, est artistement composée de petits morceaux de bois très bien travaillés, et ornée d'une infinité d'amulettes en argent, corail et verroteries. Trois grands drapeaux avec des lances étaient plantés autour; des bannières et des fichus de soie de différentes couleurs décoraient les murs de la salle, comme des *ex-voto*. Le général fit religieusement respecter toutes ces choses, et personne n'y toucha. Il se logea dans la chapelle elle-même, qui était la pièce la plus propre du lieu. Ses aides-de-camp, le major-général et les autres officiers supérieurs occupèrent quelques cabinets ou des masures attenant au marabout. Le service des signaux et le télégraphe furent établis dans le donjon de *Torre-Chica*. Cette tour s'élève à peine de douze mètres au-dessus du sol; elle est couronnée par une petite plate-forme avec quatre embrasures, dans lesquelles on trouva trois canons en fer de petit calibre, qui paraissaient remonter au temps de Barberousse. Ils étaient profondément oxidés, et semblaient recouverts, tant à l'extérieur qu'au dedans, de larges écailles métalliques très peu adhérentes. Sur le pavé, on remarquait une centaine de boulets également dégradés par la rouille. Cela n'avait plus aucune valeur.

Le général du génie Valazé dut s'occuper immédiatement de former, à la gorge de la presqu'île, une ligne de retranchemens, qui devaient la fermer contre tout accès du côté de la campagne. Outre le quartier-général, on se proposait d'y établir le dépôt des munitions, du matériel, des hôpitaux; en un mot, toutes les administrations que les hazards de la campagne auraient pu troubler. Ces lignes de terrassement furent confiées à la garde d'une partie de la troisième division. En cas de revers, ce poste serait devenu comme une place imprenable, où l'armée pouvait se ravitailler par l'extérieur.

## III.

### LE BIVOUAC.

Dès que l'armée eut pris possession de la presqu'île et du rivage, il fallut songer à profiter des accidens du terrain pour s'abriter le mieux possible pendant la nuit. Les broussailles et les haies furent bientôt explorées et fournirent amplement aux feux de bivouac. Chaque compagnie, groupée en cercle, alluma son foyer, et dans un instant tout le pays fut illuminé dans une étendue d'une lieue. C'était un coup d'œil ravissant. Le son des cors et le bruit des tambours, battant le rappel, se mêlaient aux cris des soldats et allaient se




Plan du débarquement et de la presqu'île de Sidi-Ferruch.

répercuter au loin, contre les collines qui bordaient l'horizon. Cette plage, jusques-là déserte, s'était animée comme par enchantement. Quarante bataillons de notre armée y bourdonnaient comme des milliers d'essaims.

Lorsque les dernières lueurs du crépuscule furent tombées, des sentinelles nombreuses furent postées à tous les points principaux. La consigne était de tirer à la moindre alerte; aussi l'armée fut sur pied presque toute la nuit. Les cris des chacals, qui étaient inconnus à nos soldats, leur semblaient être des signes de ralliement de l'ennemi; ils faisaient feu incontinent, et mettaient tout le camp en émoi. Les mouvemens de ces animaux au milieu des broussailles faisaient juger que les Bédouins arrivaient, et, dans la confusion où cette pensée jetait la troupe, il y eut des méprises déplorables; car plusieurs patrouilles tirèrent les unes sur les autres, ce qui occasionna une perte de dix ou douze hommes. Cette panique, renouvelée deux ou trois fois, cessa enfin par suite des injonctions précises des officiers et de leur soin à rétablir l'ordre.

Le 15 au matin, les tentes des Bédouins se dessinèrent sur le plateau de Staouéli, à une lieue en avant de notre ligne. Dans l'espace intermédiaire, on voyait des groupes de cavaliers, dont les mouvemens irréguliers n'offraient rien de bien inquiétant. Quelques-uns vinrent cependant attaquer nos avant-postes, et il y eut des escarmouches de tirailleurs, où nous eûmes une vingtaine d'hommes blessés. A l'extrémité de notre aile gauche, une compagnie eut à soutenir un engagement assez vif; mais le feu des bricks, qui étaient assez rapprochés de ce point, dispersa bientôt l'ennemi.

Toute la journée fut employée à pousser vivement les retranchemens de la presqu'île, à disposer les bataillons dans un ordre qui leur permît ou de se former immédiatement en carré, s'ils étaient attaqués par la cavalerie, ou à s'échelonner pour se porter en avant.

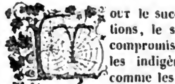
Dans la nuit suivante, il y eut encore quelques fausses alertes; mais elles ne furent pas meurtrières. Les accidens de la veille avaient donné plus d'aplomb au soldat. D'ailleurs, il s'était convaincu que rien de sérieux ne pouvait être entrepris, et l'on soupçonnait déjà que les Bédouins s'abstenaient de combattre entre deux soleils.

Il y avait à peine deux jours que l'armée était débarquée, et déjà le camp de Sidi-Ferruch présentait un aspect merveilleux. Deux routes, tracées par le génie, débouchaient de la presqu'île dans des directions divergentes, et établissaient une facile communication entre le quartier-général et le gros de l'ar-

mée. Des cabanes de feuillage improvisées, quelques tentes, placées de distance en distance, semblaient comme les élémens d'une ville entrecoupée de massifs. Chaque corps, chaque service administratif eut bientôt son quartier distinct. Les avenues étaient occupées par les équipages, les caissons, l'artillerie, les cantines, le matériel des hôpitaux, et cet attirail immense qui suit toujours une expédition. L'industrie privée étalait ses magasins et ses restaurans, pourvus de comestibles, de café, de liqueurs et de vins choisis. Des fours furent promptement établis; l'armée commença à recevoir du pain frais trois jours après le débarquement. En un mot, le soldat ne manqua jamais du nécessaire, et il put se procurer même le superflu.

### IV.

#### L'ORAGE.



Tout le succès des premières opérations, le sort même de l'armée fut compromis par un de ces orages que les indigènes pourraient regarder comme les élémens naturels de défense du pays, car l'histoire a conservé le souvenir des nombreuses *Armada* qui ont succombé dans ces catastrophes imprévues.

Le soleil s'était levé couvert d'un voile rougeâtre, qui faisait ressortir, par un contraste effrayant, la couleur grise et plombée du ciel. L'atmosphère était lourde et étouffante, chargée de vapeurs, qui s'agglomérèrent en nuages, et parurent un instant ramener la nuit. Tout annonçait une tempête, ou plutôt une profonde commotion des élémens. Les préludes en furent longs, et ce silence précurseur semblait un avertissement donné à l'homme de pourvoir à sa sûreté. Aussi les marins étaient soucieux, les officiers les plus prudens assuraient leurs ancres et soulageaient leur mâture; le service du débarquement du matériel fut interrompu. L'orage éclata enfin. De larges globules d'eau se détachèrent des flancs caverneux des nuages, et allèrent tacher le sable poudreux. Un vent impétueux souffla du nord-ouest, et la mer, si calme et si unie quelques minutes auparavant, commença à se rider et à blanchir. On vit dès lors à quels désastres la flotte était exposée, car la direction de l'ouragan poussait tous les vaisseaux contre les brisans de la presqu'île. Le péril était manifeste, et il faillit se réaliser dans toute son étendue. La plage fut enveloppée dans des tourbillons de grêle et de pluie, si épais qu'on n'y voyait point à dix pas. La mer s'y roulait en lames furieuses, et submergeait en passant tous les petits bateaux qui bordaient le rivage. Plus d'un vaisseau fut couché sur son travers, puis brusquement relevé sur sa quille; plusieurs chassèrent sur leurs ancres, et reçurent des chocs horribles. Les coups de canon de détresse, que quelques-uns firent entendre, se perdirent dans les roulemens du tonnerre qui éclatait en divers points du ciel. La consternation était dans tous les cœurs. L'armée de terre était sans abri contre les torrens de pluie qui l'inondait; elle regardaient avec douleur, d'un côté, cette scène de désolation, qui pouvait détruire ses approvisionnemens, ses munitions, ses subsistances, et de l'autre, les bandes de Bédouins qui s'apprêtaient à recueillir les débris des embarcations échouées, et à massacrer les équipages. Des ordres furent donnés pour que l'armée se concentrât et repliât ses extrémités. On craignait que le saisissement où elle pouvait être plongée n'offrît à l'ennemi des chances d'attaque trop favorables. Heureusement, l'esprit des troupes était excellent; ce mouvement de conversion n'était pas nécessaire, et il ne s'opéra point, car la tempête s'apaisa enfin. Le vent changea de direction, et une heure suffit alors pour rendre au ciel sa sérénité.

Mais la mer resta encore agitée, au point qu'il ne fut pas possible de continuer à débarquer les vivres dont l'armée avait besoin. L'amiral donna l'ordre alors de jeter à l'eau des tonneaux de vin et d'eau-de-vie, des caisses de biscuit, des boucauts de farines, des barillons de foin, etc., que les vagues apportèrent sur la côte, et qui furent recueillis par l'armée, sans que rien fût perdu. On avait eu la précaution, à Marseille, de recouvrir ces colis d'enveloppes imperméables, soit pour les garantir des avaries, soit pour obvier aux difficultés du débarquement. Cette prévoyance fut très utile en cette circonstance, car, sans cela, l'armée aurait souffert du défaut de vivres, et ces privations eussent été désastreuses dans un pays si dépourvu de ressources.

### V.

#### LE MARABOUT DEVANT L'ÉTAT-MAJOR.

Pendant les premiers jours de la campagne, de nombreuses proclamations en langue arabe furent répandues par les commandans des postes avancés, dans les sentiers, sur les haies de clôture, dans tous les lieux qui paraissaient les plus fréquentés par les indigènes. On leur faisait connaître que le but de l'expédition était de les délivrer de la tyrannie des Turcs; que nous n'entendions nullement les troubler, ni dans leurs propriétés, ni dans leur religion, ni dans leur famille; qu'en se rendant à nous ils s'épargneraient les maux de la guerre et les effets de l'oppression des janissaires, et qu'on leur adressait ce manifeste pour les rassurer sur nos intentions.

Ce fut sans doute un de ces écrits qui amena quelques jours après, au quartier-général, un marabout arabe. Il fut le premier de sa nation qui osât s'aventurer dans nos rangs. Son arrivée fournit un assez piquant épisode, qui nous a été rapporté dans une relation pleine d'intérêt sur l'expédition; nous ne priverons pas nos lecteurs de ce récit (1).

(1) Ces pages, si parfaitement écrites, appartiennent aux SOUVENIRS sur l'expédition d'Afrique, par *M. Barchou de Penhoën*, dans la Revue des Deux Mondes, tome 5.



Le marabout devant l'état-major.

« Quelques soldats d'un poste avancé, auprès duquel je me trouvais par hasard, aperçurent un bédouin qui tantôt se montrait, tantôt disparaissait dans les broussailles, pour se laisser voir de nouveau, mais un peu plus près de nous. Il était naturel de penser d'abord à quelque embuscade. Cependant, un officier, qui crut deviner son intention, fut à lui, armé seulement d'un poignard, qu'il cacha pour ne pas l'intimider. Il l'amena. C'était un vieillard encore plein de force et de verdeur, mais dont les nombreuses rides annonçaient bien soixante-dix ans. Il était haletant, épuisé de fatigue et aussi de faim, comme il nous l'apprit plus tard; car, pour exécuter le dessein qu'il avait formé de venir à nous, il avait fallu se tenir caché trente-six heures dans les broussailles, et, depuis ce temps, il était à jeun; de plus, se voyant au milieu de nous, bien qu'il l'eût voulu, la terreur le saisit; nous eûmes bien de la peine à le rassurer par mille protestations transmises, peut-être un peu défigurées, par un interprète. Quelques gouttes d'eau-de-vie l'ayant un peu ranimé, nous le conduisîmes alors à l'état-major de la première division. Là, il s'assit les jambes croisées, chargea sa pipe et se mit à fumer. Il affectait en tout cela une grande impassibilité. Néanmoins, certaine contraction nerveuse, qui de temps à autre plissait son front, dénotait une profonde émotion. Son menton rasé, tout son extérieur, et, plus que tout cela, ses discours où le nom de Dieu se trouvait à chaque parole, annonçaient un marabout. « Dieu est grand, ne cessait-il de répéter; c'est Dieu qui l'a voulu; que la volonté de Dieu soit faite! » Entre autres questions, l'un de nous, lui montrant la foule de soldats qui nous entouraient, nos faisceaux d'armes et nos canons, lui fit demander si, avec tout cela, il croyait qu'il nous serait bien difficile de venir à bout des Turcs. A cela le vieillard se saisit de quelques petites branches sèches qui se trouvaient à sa portée, et les brisant une à une, il les jeta à fur et à mesure loin de lui, répétant plusieurs fois : « Si Allah! si Allah! » Si Dieu le veut, voulait-il dire sans doute, il en sera comme de ce bois. Cependant, lorsqu'il se fut reposé assez de temps, lorsqu'il eût plusieurs fois rempli et vidé sa pipe, mangé des oranges et des citrons que nous lui offrîmes, qu'on eut épuisé tous les moyens possibles de le rassurer, le lieutenant-général me chargea de le conduire au général en chef. Je n'en vins pas à bout sans quelque difficulté. La foule accourait sur notre passage de manière à nous empêcher d'avancer; il me fallut, pour traverser le camp, l'aide d'une compagnie de grenadiers, beaucoup de patience et passablement de coups de crosse.

» Pendant ce trajet, un lieutenant-général nous arrêta quelques instants, et interrogea l'Arabe d'un ton

hautain, en l'examinant avec une sorte de curiosité méprisante. Dans toutes ses manières perçaient une arrogance, un dédain que ne tempéraient aucune noblesse, aucune dignité. Tirant ensuite sa bourse, il voulut lui donner, ou plutôt lui jeter quelques pièces d'argent; mais à peine eut-il vu ce geste, qu'il recula vivement de deux ou trois pas, jetant en même temps les mains en avant pour repousser ce qui lui était offert : tout son vieux sang parut se rallumer pour venir porter à son visage l'expression d'une généreuse indignation. Puis, tout aussitôt, faisant à son tour le geste de fouiller dans ses poches, il fit comprendre que lui-même était disposé à donner de l'argent, non à en recevoir. Cette pantomime inattendue, rendue assez piquante par le contraste de ses haillons et des broderies du général, termina la scène à son avantage, en mettant, comme on dit, les rieurs de son côté.

» Au quartier-général, l'Arabe se borna à répéter les mêmes exclamations dont il avait été si prodigue avec nous. Cependant un interprète, dont il partageait la tente, étant parvenu à gagner sa confiance, il finit par s'ouvrir à ce dernier. Personnage important d'une des tribus arabes, il s'était dévoué à venir, sous l'habit d'un pauvre marabout, à travers mille fatigues et mille dangers, voir de près les étrangers qui envahissaient sa patrie. Il voulait leur demander à eux-mêmes compte de leurs desseins, savoir la conduite qu'ils voulaient tenir avec les tribus déjà opprimées par les Turcs. Vous vous doutez bien des réponses qu'il reçut. Nous nous montrâmes les zélés défenseurs des tribus si méchamment tyrannisées. C'est tout au plus s'il ne dût pas croire que c'était à l'unique intention de les délivrer que nous avions passé la mer. Aussi, notre marabout supposé fut-il complétement satisfait, tellement qu'il demanda dès le lendemain à retourner parmi les siens, pour leur répéter ce qu'il venait d'apprendre. Affectant de l'assurance en faisant cette demande, il laissait toutefois percer quelques craintes d'un refus. « Je ne suis pas votre prisonnier, se hâtait-il de dire; je suis venu de mon plein gré au milieu de vous. » Personne ne lui disait le contraire. On se disposa à le reconduire aux avant-postes. Alors, au moment du départ, en prenant congé du général en chef, il témoigna le désir d'emporter quelque chose qui nous eût appartenu comme un gage de souvenir. En même temps il montrait du geste un mouchoir de poche. Cependant, comme parmi les foulards de campagne qu'on avait là, on n'en trouva pas un qu'on jugeât digne de la circonstance, on lui présenta, pour y suppléer, plusieurs pièces d'or, parmi lesquelles on le pria de choisir. Cette fois, pas plus que la veille, il ne se méprit sur l'intention qui lui fit offrir de l'argent; il prit une pièce sans la regarder, au hasard, la porta à son front, sur son cœur, puis la serra dans son mouchoir. Néanmoins, malgré tous ces témoignages d'amitié, arrivé aux avant-postes de la première brigade, lorsqu'il ne vit plus personne entre lui et les vastes plaines où, pendant tant d'années, il avait erré en liberté, il laissa éclater sa joie, comme s'il n'avait cessé, jusqu'au dernier moment, de conserver des doutes sur la sincérité de nos intentions : ses yeux étincelèrent, sa figure s'épanouit, il appuya ses deux mains sur les épaules de l'un de ceux qui le conduisaient, le regarda quelques instans avec des yeux humides d'attendrissement, qui semblaient dire : « Vous ne m'avez donc pas trompé? » puis il s'éloigna à grands pas.

» Nous apprîmes, peu de jours après, que les Turcs, instruits de sa démarche, lui avaient fait trancher la tête. Il vécut assez, toutefois, pour nous donner une preuve de ses dispositions à notre égard. Dans la soirée du même jour où il nous avait quittés, trois jeunes arabes, s'annonçant comme venant de sa part, se présentèrent aux avant-postes de la division. Ils venaient nous donner avis d'une attaque générale que les Turcs préparaient pour le lendemain. Cet avis fut confirmé, peu de temps après, par un nègre déguisé en femme, que nous envoyâmes au quartier-général. Il répondit ingénument à toutes les questions qui lui furent faites, et annonça que la milice de la Régence et les différens contingens des Beylicks étant réunis au camp de Staouéli, il fallait se préparer à un combat prochain. Il témoigna le désir de rester avec les Français, et on consentit à le garder. Notre humanité le sauva, sans doute, d'un sort semblable à celui du malheureux vieillard que la curiosité avait poussé dans notre camp. »

## VI.

### BATAILLE DE STAOUÉLI.

La route que l'armée devait parcourir, depuis Sidi-Ferruch jusqu'à Alger, pourrait être figurée par un arc de cercle, dont la convexité serait tournée au sud. Au premier tiers de ce trajet, en avant de la presqu'île, se développe le plateau de Staouéli, couvert d'une végétation active, et traversé par un faible ruisseau qui se dirige au nord. Staouéli n'est pas un village, mais un douair, site temporaire de campement, où les bergers arabes ont coutume de s'établir avec leurs troupeaux pendant la belle saison. C'est là que devait s'effectuer la réunion des forces algériennes. L'aga, gendre du dey, avait pris le commandement; les beys de Constantine et de Titery s'y trouvaient réunis en personne à la tête de leurs troupes; le khelifa, ou lieutenant de la province d'Oran, remplaçait son chef cassé par l'âge; enfin plusieurs cheicks kabyles, sous les ordres du fameux Ben-Zamoun(1), s'y étaient rendus avec leurs tribus. Ces forces réunies se montaient à 25 ou 30,000 hommes, y compris 3,000 Turcs de la milice d'Alger.

(1) Avant l'expédition, Mohamed Ben-Zamoun commandait à plusieurr tribus qui occupaient une vaste étendue de territoire, non loin des côtes, au-delà du cap Matifoux. Sous l'ancien dey, il s'était constamment maintenu dans une sorte d'indépendance, qui n'avait pas peu contribué à lui concilier l'affection et le dévouement des Arabes soumis à son autorité. Depuis la conquête nous avons eu souvent à repousser ses agressions, aussi le retrouverons-nous encore dans le cours de cette histoire, toujours âpre et remuant.

Plus de la moitié des Arabes et des Kabyles étaient à cheval, ce qui formait une cavalerie très nombreuse, au choc de laquelle l'ennemi croyait que notre infanterie ne pourrait résister.

Leurs tentes nombreuses et régulièrement disposées s'étendaient sur tout le plateau. En avant, et à une grande distance, on voyait une redoute qui protégeait le camp; on l'avait élevée à la hâte, depuis le 14 seulement. Elle était parfaitement située, sur une hauteur assez rapide, armée de pièces de gros calibre et occupée par de forts détachemens. Enfin, sur les ondulations du terrain qui précédaient encore la redoute, des nuées d'Arabes, campés depuis plusieurs jours, harcelaient nos avant-postes en tiraillant.

Notre position n'était pas aussi bien soutenue. Nos ailes présentaient plusieurs vides, et tout le front de bataille, composé des deux premières divisions, se détachait du camp retranché par un espace trop considérable. M. de Bourmont n'avait rien changé à son échiquier depuis le 14. Il ne voulait se porter en avant que lorsque les épaulemens de la presqu'île auraient été terminés, et que tout le matériel serait à sa disposition. La troisième division venait en seconde ligne, comme réserve, et masquée par les deux autres, dont l'effectif s'élevait à 21,000 hommes seulement.

L'ennemi, ne pouvant s'expliquer les motifs de notre inaction apparente, l'attribua à la crainte, qu'il croyait nous inspirer. Sa fierté s'en accrut, et il annonça que si l'armée française ne se rembarquait pas bientôt, il la culbuterait et la jetterait à la mer.

Enfin, le 19 juin, à la pointe du jour, derrière un brouillard épais qui inondait la campagne, les masses confuses des ennemis, s'ébranlèrent, après s'être divisées en deux grands corps.

L'aga, qui commandait les Turcs, les Koulouglis et les Maures, s'était proposé de tourner notre gauche, et de la séparer du rivage et de la presqu'île, en manœuvrant sur les derrières. Pendant ce temps, le canon de la redoute devait entamer notre front, et le bey de Constantine, à la tête de ses troupes et des Bédouins, avait ordre d'attaquer la droite, et de placer ainsi notre armée entre plusieurs feux.

Pour exécuter ce plan, d'ailleurs bien conçu, les Turcs dirigèrent tous leurs efforts contre les trois régimens qui formaient l'extrême gauche; ils s'y portèrent avec bravoure et impétuosité. Cette attaque fut inopinée, et ressembla à une surprise; car le camp de Staouëli était éloigné d'une lieue et demie, et la marche de l'ennemi avait été cachée par le brouillard. Dans quelques instans, la première ligne de nos postes fut ébranlée, et quelques-uns des retranchemens, qui les protégeaient, furent envahis. La brigade Clouet eut ordre d'abandonner ses positions, et d'en prendre d'autres plus en arrière. Elle exécutait son mouvement rétrograde, quand tout à coup elle fut vigoureusement attaquée par un grand nombre de cavaliers et de fantassins qui débouchaient des vallons et des dunes. « Arrêtez-vous, face à l'ennemi! » cria le colonel Mounier, au 28e de ligne, qui formait l'arrière-garde. Le régiment fait volte-face; mais le soleil levant éblouissait les soldats, et la fumée de la poudre, jointe à la poussière que soulevait la cavalerie, leur cachait l'ennemi. Malgré ces désavantages, ils faisaient bonne contenance, lorsque les munitions vinrent à manquer. En quelques minutes, le tiers d'un bataillon avait succombé; plusieurs compagnies se reployaient sur la seconde ligne. Il ne restait plus qu'une section pour garder le drapeau, et un peloton de janissaires marchait dessus pour s'en emparer. Au drapeau! s'écria encore le colonel; et les fuyards, à défaut de cartouches, croisent la baïonnette et se rallient. Enfin le général d'Arcine arrive à la tête du 29e, qui était en seconde ligne; une vive impulsion est imprimée aux deux régimens; l'ennemi est refoulé et prend la fuite. On le poursuivit bien au delà des premiers postes, dans la direction de la plage; et alors deux bricks, qui s'étaient embossés dans la baie, dirigèrent contre lui un feu meurtrier, l'empêchant dès lors de reprendre l'offensive.

Au centre, l'attaque avait été moins soutenue. La marche irrégulière des Arabes, dont les hordes voltigeaient sur notre front, ne permit pas à la redoute de Staouëli de diriger son feu avec succès. Notre artillerie au contraire, les balaya maintes fois, et jonchа la plaine de morts.

Pendant que l'action était engagée à l'aile gauche, le bey de Constantine et le khelifa d'Oran marchaient vers la droite, et tentaient de nous tourner aussi, suivant le plan ordonné par l'aga. A trois heures et demie, ils descendirent au galop de deux mamelons qui étaient devant la division Loverdo, entraînant une multitude d'Arabes, qui apparaissaient tout à coup de derrière les broussailles et les sinuosités des ravins. Une batterie de campagne leur envoya, dès qu'ils furent à portée, des obus qui firent de larges trouées dans ces masses. Notre bonne contenance n'amortit point leur ardeur; ils attaquèrent à la fois et la batterie d'obusiers et la brigade de l'extrême droite. Mais le 48e, qui était le plus exposé dans cette manœuvre, ne se laissa point entamer; et alors aussi trois bateaux à vapeur, qui stationnaient dans la baie de l'ouest, s'approchèrent de la côte, et, par une canonnade soutenue, empêchèrent que l'ennemi ne débordât cette aile, et l'obligèrent enfin à se retirer.

Ainsi, sur toute la ligne, l'attaque avait été repoussée, et ces bandes s'étaient reportées sur les élévations qu'elles occupaient la veille. Un feu de tirailleurs, soutenu par celui de quelques pièces d'artillerie, commença sur ce front étendu, et dura, sans interruption, pendant toute la matinée. Il était neuf heures, et le général en chef n'avait point encore paru; personne ne résumait l'ensemble des opérations et ne donnait des ordres. Chaque brigade, et même chaque régiment, était abandonné à sa propre impulsion. Le général Lahitte, qui commandait l'artillerie, voyant qu'on perdait l'occasion de pousser l'ennemi, prit sur lui de faire marcher en avant plusieurs régimens de la droite. Les brigades Monck

d'Uzer et Damrémont se portèrent vivement vers un ruisseau dont les Bédouins occupaient les deux rives. Dans quelques instans, elles les culbutèrent et faillirent même empêcher leur retraite en les enveloppant.

Après quelques heures d'un combat opiniâtre, bien qu'il n'eût été fait aucune manœuvre un peu hardie pour prendre l'offensive, nos troupes entraînées par le feu même de l'action, étaient parvenues sur les hauteurs que les Bédouins occupaient le matin. On avait franchi le premier rideau de collines, qui nous séparait du camp des Turcs ; on s'arrêta pour reprendre haleine. En face de cette nouvelle position, était une vaste plaine aboutissant à une pente rapide, couronnée à son sommet par les batteries qui défendaient le camp de Staouéli. Les Algériens suspendirent leur mouvement rétrograde, et occupèrent ces élévations parallèles aux premières, décidés à s'y maintenir à tout prix. Bientôt, voyant qu'après les avoir refoulés nous étions rentrés dans notre inertie apparente, ils reprirent courage, et essayèrent encore de nous harceler, en faisant relever par des troupes fraîches celles qui étaient fatiguées du combat. Nos soldats commençaient à murmurer de l'incertitude qui paraissait présider aux dispositions des chefs : il était à craindre que le découragement ne vînt s'y mêler ; aussi, le général Berthezène envoya un de ses aides-de-camp à M. de Bourmont, pour l'engager à se rendre sur le champ de bataille, afin qu'il jugeât par lui-même du véritable état des choses.

M. de Bourmont était prévenu dès la veille, soit par le marabout, soit par d'autres émissaires, que les Algériens avaient formé le projet de nous attaquer ce jour-là. Il entendait un feu beaucoup plus nourri qu'à l'ordinaire, le canon grondait sur toute la ligne, et cependant il se tenait sur la réserve, voulant réduire l'action à un engagement d'avant-postes. Dès qu'il eut reçu l'avis que lui transmettait le général Berthezène, il se porta immédiatement sur le front d'attaque, suivi du chef d'état-major, du général Tolosé et de quelques officiers d'ordonnance. Après avoir examiné les lieux, il dit qu'il regrettait qu'on se fût tant avancé, parce que le matériel du siége n'étant pas encore débarqué, on ne pouvait suivre ce mouvement de progression. Jugeant aussi que sur ces hauteurs on n'était plus assez soutenu par le camp retranché, il songeait à reprendre ses positions du matin, lorsque le général Berthezène lui fit observer qu'on ne pouvait plus reculer, que ce serait abattre l'ardeur des troupes et relever celle de l'ennemi, qu'il fallait même pousser jusqu'au camp de Staouéli et s'en emparer. Dans une sorte de conseil de guerre qui se tint au sommet d'une colline, il fut décidé qu'on poursuivrait le succès qui avait si bien commencé la journée.

Le général en chef ordonna alors un mouvement fort bien conçu, mais qui ne fut exécuté qu'à demi. Il s'agissait de tourner l'ennemi par sa gauche en faisant avancer notre droite par échelons ; pour faire cette conversion, les régimens marchèrent en colonne serrée, à cent pas d'intervalle l'un de l'autre. La gauche devait rester presque immobile, et la droite, en pivotant sur elle, avait à décrire un grand cercle, pour enfermer les Algériens entre l'armée et la mer. Mais le général Loverdo ayant à parcourir un terrain couvert de broussailles et coupé de ravins profonds, ne put s'y porter avec assez de rapidité, aussi le centre opéra son mouvement bien avant l'aile droite, et l'ennemi ne put être enveloppé comme le plan l'avait prescrit.

Plusieurs heures s'étaient passées dans l'exécution de ces ordres, et il était midi. La chaleur devenait accablante ; les soldats, harassés de fatigue, trempés de sueur, se battaient depuis l'aube, exécutant des marches rapides sur une échelle démesurée : un grand nombre succombaient à la peine, et les plus confians étaient découragés en voyant le faux résultat de la manœuvre ordonnée. M. de Bourmont prit alors un autre parti ; il fit avancer rapidement l'aile gauche, pour attaquer de front les batteries qu'on ne pouvaient plus tourner.

Cette attaque était pleine de péril, car l'artillerie turque dominait la plaine, tandis que le feu de la nôtre, dirigé de bas en haut, demeurait sans efficacité. Mais au moment où la charge sonna, nos soldats, emportés par un nouvel élan, se précipitèrent vers la redoute, à travers le feu bien nourri qu'elle jetait par toutes ses embrasures. Nos obusiers, qui les avaient suivis, engagent une canonnade assez vive à la portée du pistolet ; enfin, les épaulemens sont envahis par trois régimens, et les Turcs se sauvent de tous côtés, laissant les pièces encore chargées et une grande quantité de munitions.

Cependant notre droite, arrêtée d'abord dans sa marche par les difficultés du terrain, eut encore à lutter contre les bandes nombreuses commandées par le bey de Constantine, auxquelles s'étaient jointes de nouvelles tribus réunies tout récemment ; les brigades Monck-d'Uzer et Damrémont les culbutèrent avec intrépidité, et parvinrent aussi sur les hauteurs de la redoute, au moment ou la division de gauche venait de s'en emparer.

Le camp de Staouéli était en face ; l'ennemi, repoussé sur tous les points, s'y porta avec précipitation pour le défendre : nos soldats le suivent au pas de course et y arrivent avec lui. Quand il se vit ainsi pressé, la baïonnette dans les reins et sans artillerie, sa déroute devint complète : Arabes, Turcs, Kabyles, se jettent dans toutes les directions, en longues traînées que l'œil ne peut mesurer. Ils abandonnent leurs morts et leurs blessés, étendus pêle-mêle, et foulés aux pieds des chevaux : leurs tentes, leurs bagages, leur artillerie, leurs munitions, leurs chameaux, tout resta en notre pouvoir.

Revenus de leur première stupeur, ils essayèrent dans la soirée de se rallier et de tenter un coup de main pour reprendre le camp ; ils occupèrent çà et là quelques hauteurs à distance, dans cette intention, mais nos brigades prirent immédiatement position sur tous les points qui paraissaient devoir être attaqués, et quand ils virent que la défense s'organisait sur ce pied, ils prirent le parti de se retirer.

La bataille de Staouéli est une des plus glorieuses victoires de notre armée depuis les conquêtes de l'empire. Si M. de Loverdo eût exécuté avec plus de promptitude le mouvement qui lui avait été ordonné après

l'arrivée du général en chef, la gauche de l'ennemi aurait été refoulée sur le centre qui, attaqué lui-même par les pelotons suivans, aurait été rejeté sur la droite. Cette manœuvre aurait pu acculer l'armée musulmane à la mer; et, dans cette possition, on en aurait fait un très grand carnage. Toutefois, il y eut dans cette journée trois à quatre mille Africains tués ou blessés, cinq pièces de canon et quatre mortiers enlevés, une grande quantité de bétail, des vivres et des munitions pour plusieurs jours, et soixante-dix ou quatre-vingt dromadaires qui furent partagés aux régimens pour porter les bagages. On fit très peu de prisonniers, presque tous blessés; de notre côté, on n'eut que six cents hommes mis hors de combat.

Les ennemis mettaient un grand soin à enlever leurs blessés et même leurs morts : ils attachaient ceux-ci par les pieds, et les traînaient ensuite de toute la vitesse de leurs chevaux loin du champ de bataille; mais leur fuite fut si rapide, qu'ils furent obligés d'en abandonner beaucoup, qu'on trouva ensuite horriblement déchirés et défigurés par les broussailles et les pierres des chemins. Le champ de bataille était hideux à contempler; il offrait un spectacle à navrer le cœur, car partout où nos tirailleurs écartés avaient été surpris par la mêlée du matin, on les trouva décapités et les entrailles mises à nu. Ces restes furent inhumés avec un soin religieux; on éleva même ensuite à Sidi-Ferruch un monument simple, et d'un style sévère, à la mémoire des braves qui avaient succombé dans cette campagne.

Les deux armées firent dans cette journée des prodiges de valeur : nos généraux s'y montrèrent bien dignes de cette grande école, formée par Napoléon, et dont les traditions vivaient en eux. On ne sait ce qu'il fallait le plus admirer. de leur constance à soutenir l'attaque, ou de leur impétuosité à charger; de leur sang-froid dans les mouvemens stratégiques, ou de leur bravoure au milieu du feu : tous y méritèrent des éloges. Le général Achard oublia un grave accident qu'il avait reçu la veille, se fit porter sur son cheval après avoir déchiré les appareils, et reprit le commandement de sa brigade, voulant payer de sa personne jusqu'au bout; les vicomtes Damrémont et Monck-d'Uzer firent preuve de la plus haute énergie morale au milieu des contremarches fatigantes qui leur furent prescrites. Dans les rangs inférieurs de l'armée, même fermeté, même courage. On citait des soldats qui s'étaient précipités au milieu des groupes ennemis pour enlever un étendard, pour dégager un prisonnier, pour tenter une capture importante; et ces exemples de valeurs se répétaient sur toute la ligne : des cantinières même, donnèrent de belles preuves du mépris de la mort et de dévouement à nos soldats, en courant partout pour fournir à leurs besoins ou pour aider au transport des blessés, L'une d'elles reçut un coup de feu, dont elle expira quelques heures après, sans que cet événement ralentit l'ardeur des autres et les effrayât sur le danger qu'elles couraient.

Dans les rangs ennemis, on put remarquer que les janissaires n'étaient point dégénérés de ces braves Osmanlis, qui avaient été la terreur du Bas-Empire; ils eurent, comme on l'a vu, au commencement de l'action, un succès passager, où ils prouvèrent qu'ils étaient bien dignes de lutter contre nous, et que s'ils avaient eu d'autres auxiliaires que les Kabyles et les Arabes, notre victoire eut été chèrement achetée. L'aga Ibrahim, qui les commandait, fut très beau au moment de l'attaque, mais ce feu s'amortit bientôt, et notre résistance parut le déconcerter, en paralysant ses moyens. A l'autre aile, au contraire, Ahmed, bey de Constantine, combattit vaillamment jusqu'à la fin de l'action, et fut souvent le point de mire de nos efforts, car il était vraiment remarquable, et par la richesse de son costume, et par l'éclat de ses armes et par son intrépidité.

Sur le soir, quand l'heure de la déroute arriva, et qu'ils ne purent plus espérer de prendre leur revanche, Turcs et Arabes se précipitèrent en foule sur la route d'Alger, où ils allèrent communiquer aux habitans la stupeur dont ils étaient eux-mêmes saisis. Cette population fut agitée de sentimens si divers de fureur et d'épouvante, qu'elle essaya de s'insurger contre le dey, et qu'elle se fût soumise à l'armée Française, si nous eussions poursuivi les fuyards jusques-là. Les murailles de la Casbah étaient assiégées par une multitude effarée qui se ruait contre ses portes; les uns voulaient demander compte au dey des désastres de la journée; les autres apportaient les têtes des français qu'ils avaient décapités pendant la mêlée, et en exigeaient le prix suivant le tarif fixé. Mais la Casbah était trop bien gardée, et le trésor ne s'ouvrait pas ce jour là pour payer une défaite; l'aga fut seul introduit. Dès qu'Hussein l'aperçut, sa fureur concentrée se déchaîna contre lui avec des sarcasmes, avec des mépris, et des paroles insultantes, et des gestes odieux; il lui demanda s'il avait donc jeté les chrétiens à la mer comme il l'avait promis, et sans attendre sa réponse il le traita de lâche, lui cracha au visage, et porta même la main à son poignard, comme pour assouvir sa rage sur lui. Mais l'aga se retira précipitamment, s'inclinant encore avec respect, tant il y a d'empire et de religion dans les liens du sang chez les Orientaux.

Cependant nos régimens occupaient le camp de Staouéli. On pût se faire alors une idée de la magnificence que l'aga y avait déployée. Sa tente formait un appartement complet et commode, richement décoré, où chaque détail était savamment approprié pour les jouissances de la vie. On y voyait d'élégans péristyles en draperies, des portiques, des salons, des boudoirs distribués avec goût, ornés de beaux meubles et de superbes tapis de Perse, car tout un harem y avait été transporté. Les tentes des autres chefs et celles des janissaires, au nombre de 280, toutes de formes diverses, soit en pyramide, soit en croissant ou en dôme, offraient un coup d'œil grâcieux. Là, point d'uniformité dans le choix des etoffes, mais des dessins variés, rayés, à rosaces, disposés, en un mot, avec un élégant contraste. Pour tempérer la chaleur de ce climat brûlant, on y avait ménagé de l'air et de la fraîcheur par des irrigations, et avec cela, un butin immense, des denrées de luxe, du café, du tabac exquis, des



Défense d'une batterie arabe.

eaux de senteur, mille objets de curiosité en brocards, vases, tentures de prix; c'était comme un pays de féerie, où l'armée se trouva tout à coup transportée.

## VII.

### COMBAT DE SIDI-KALEF.

Nos troupes furent peu inquiétées pendant leur séjour à Staouéli. La journée du 19 avait découragé les Turcs. Les Bédouins, au contraire, ne cessaient de se montrer autour du camp par bandes nombreuses. Ils ne manifestaient aucune disposition hostile. Néanmoins, malgré toutes les démonstrations amicales que nous leur faisions, nous ne pûmes entrer en relation avec eux. M. de Bourmont se flatta plusieurs fois de pouvoir s'approvisionner dans leurs douairs, des denrées et des bestiaux nécessaires pour le service des vivres; il crut même à propos d'annoncer à l'armée, dans un ordre du jour, que nous n'avions plus sur le sol de la Régence d'autres ennemis que les Turcs. Il prescrivit aux soldats d'user des plus grands égards et surtout de la plus scrupuleuse probité dans leurs relations avec les indigènes, qui allaient accourir auprès de nous comme auprès de leurs libérateurs. Mais ces espérances ne se réalisèrent pas : une attaque générale vint lui montrer le 24 au matin combien il s'abusait.

L'aga Ibrahim, après avoir repris le commandement de l'armée musulmane, était parvenu à rallier les tribus ébranlées par leur défaite du 19; il se crut assez fort pour reprendre l'offensive. M. de Bourmont, qui avait toujours son quartier-général à Sidi-Ferruch, n'attendit pas cette fois qu'on le vint chercher. Dès les premières démonstrations qu'il entendit, il se rendit à Staouéli; nos avant-postes seulement étaient engagés, mais ils l'étaient sérieusement. Six compagnies du 28e, envoyées en tirailleurs à l'extrême gauche, avaient été obligées de se former en ligne circulaire, pour n'être point débordées par les Bédouins, qui s'étaient portés là en grand nombre.

M de Bourmont ordonna à la première division (Berthezène) et à une partie de la seconde (Loverdo), de se porter en avant pour repousser l'ennemi. La marche n'était point sans quelque difficulté; le pays s'offrait coupé de ravins, bouleversé d'une multitude d'accidens, qui formaient pour les Arabes un champ de bataille admirablement approprié à leur manière de combattre. C'étaient, comme depuis dix jours, des postes retranchés l'un derrière l'autre dont il fallait les débusquer; à chaque pas ils avaient improvisé des batteries derrière

des haies, des masures ou des touffes d'agaves. Là, ils se plaçaient, ainsi que dans des embuscades, par groupes de six ou huit tirailleurs ou canonniers, harcelant sans fin nos détachemens. Il n'était pas rare de trouver dans ces batteries des femmes, des enfans, qui leur chargeaient d'autres armes, pendant qu'ils ajustaient avec précaution; et ils multipliaient ainsi les coups en se faisant servir avec opportunité. Mais ces moyens de défense ne pouvaient tenir contre notre artillerie et nos colonnes serrées; l'ennemi se retirait de position en position sans se laisser aborder, et nos régimens s'engageaient à sa suite, entraînés par la vivacité de l'action. Il se porta enfin, par une manœuvre désespérée, vers notre droite, faisant mine de la déborder et de vouloir couper nos derrières. Sa cavalerie, extrêmement agile, lui donnait quelques avantages pour exécuter ce mouvement. Mais on reconnut son intention assez tôt; la brigade Damrémont, qu'il voulait tourner, eut ordre de s'arrêter sur un mamelon pour le tenir en respect, pendant que le général Berthezène, avec sa division, continuerait de se porter en avant.

Le pays qu'on parcourait était montueux, couvert de broussailles et coupé de ravins; bientôt on rencontra un hameau composé de quelques maisons, entourées de jardins et de vignes. Du milieu d'un petit bois de palmiers, de cactus et d'agaves, s'élève le marabout de *Sidi-Kalef*, qui donne son nom à ce hameau. Les Arabes s'étaient cachés derrière tous ces massifs et faisaient un feu très vif; mais les tirailleurs les abordèrent à la baïonnette et les mirent encore en fuite.

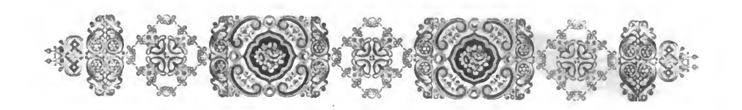
Quand le général en chef leur vit faire une si prompte retraite, il dépêcha un aide-de-camp pour presser l'arrivée de la cavalerie, qui avait dû partir le matin de Sidi-Ferruch. Deux escadrons de chasseurs à cheval, dont quelques compagnies étaient armées de lances, parurent bientôt après.

Ils auraient rendu de grands services à l'infanterie, et fait beaucoup de prisonniers, si le terrain vers lequel se dirigeait le mouvement de la bataille eût été aussi uni que les environs du camp de Staouéli. Mais dans la direction d'Alger, le pays change d'aspect; la chaîne du Boujaréah commence par des mamelons qui s'exhaussent graduellement, puis s'étendent comme des plateaux, déchirés par intervalles en petits vallons, où la moindre pluie fait rouler des torrens. Les escadrons ne purent manœuvrer sur un terrain si inégal, et l'ennemi continua de s'échapper en tiraillant parmi ces sinuosités.

Il se rallia cependant, vers le soir, sur un plateau en avant du vallon de Backjé-déré, et il fit de grands efforts pour s'y maintenir, car la route d'Alger passait au bas, et il lui importait de l'occuper. Mais nos tirailleurs, soutenus par le feu de deux pièces d'artillerie qui avaient suivi leur mouvement, le forcèrent encore à battre en retraite. Au moment où l'état-major atteignait le sommet de ce plateau, une forte détonation se fit entendre, et la division fut enveloppée dans un nuage noir et sulfureux qui l'inonda d'une pluie de sable fin: c'était l'explosion d'un magasin à poudre, situé à mi-côte, dans le versant par où fuyaient les Algériens, et auquel ils avaient mis feu, dans la pensée que l'armée était à leur poursuite; mais on avait fait halte sur le et l'armée ne fut pas atteinte par ce coup.

Cependant, la brigade Damrémont, restée en route pour contenir les Bédouins qui voulaient la tourner ou attaquer le camp, avait refoulé ces bandes au loin; elle reçut aussi l'ordre de se porter en avant, et elle alla se placer à la droite de la division Berthezène, sur les plateau, nouvelles positions que l'armée avait prises.

Tel fut le combat de *Sidi-Kalef*. Le général en chef, satisfait d'une journée qui lui avait fait gagner deux lieues de terrain, et ne lui avait coûté que peu de soldats, reprenait le chemin de Sidi-Ferruch, quand on vint lui donner la triste nouvelle qu'un de ses quatre fils avait été dangereusement blessé. Il comprima sa douleur de père pour veiller encore au salut de l'armée, et ne lui laissa son libre cours que lorsqu'il eut pourvu à tout. Amédée de Bourmont avait bien bravement couru au-devant de ce triste et glorieux coup. Pendant le combat, il sollicita du colonel Magnan, qui l'aimait et l'estimait, la faveur de charger à la tête de la compagnie de grenadiers dont il faisait partie, un groupe de bédouins retranchés dans un jardin, derrière une haie d'arbousiers et de lauriers-roses. A peine l'eut-il obtenu qu'il s'élança le sabre à la main, suivi de son détachement; au même instant il reçut presque à bout portant une balle qui le traversa de part en part. Il eut encore la force, vomissant le sang à pleine bouche, de se traîner soutenu par deux de grenadiers, à plus de cinq cent pas pour arriver à l'ambulance, où les premiers soins lui furent donnés. De là, il fut transporté à Sidi-Ferruch, où son père put enfin l'embrasser, avec des déchiremens de cœur, que toute l'armée ressentit comme lui.

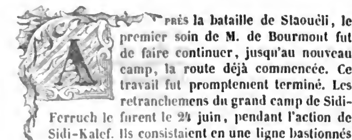


# SULTAN-CALASSI.

L'ARRIVÉE DU CONVOI. — MARCHE DE L'ARMÉE. — COMBAT DE SIDI ABDERRAHMAN. — INVESTISSEMENT D'ALGER — SIÉGE DU FORT L'EMPEREUR. — L'EXPLOSION. — TRAITÉ.

## I.

### L'ARRIVÉE DU CONVOI.



Après la bataille de Slaouëli, le premier soin de M. de Bourmont fut de faire continuer, jusqu'au nouveau camp, la route déjà commencée. Ce travail fut promptement terminé. Les retranchemens du grand camp de Sidi-Ferruch le furent le 24 juin, pendant l'action de Sidi-Kalef. Ils consistaient en une ligne bastionnés qui allait d'une rade à l'autre, et qui séparait le promontoire du continent. Vingt-quatre pièces de canon, montées sur des affûts marins, composèrent la défense de cette place d'armes, assez formidable pour braver au besoin toutes les forces de la Régence. Des redoutes, armées avec des pièces enlevées à l'ennemi, furent construites sur la route, de distance en distance, pour assurer les communications.

C'était la crainte de laisser Sidi-Ferruch à découvert et de manquer d'artillerie pour le blocus et le siége, qui avait porté M. de Bourmont à rester sur la défensive jusqu'au 24. Mais les fortifications de la presqu'île allaient lui rendre toute sa liberté d'action. Les bâtimens qui transportaient le matériel et les chevaux de l'artillerie de siége étaient en vue, et une brise d'est les poussait au mouillage. On était donc en position d'acculer l'ennemi jusque sous les murs de sa capitale, et l'on pourrait ensuite en effectuer l'investissement, sans que les travaux fussent interrompus par le manque de munitions et de subsistances.

Le quartier-général se trouvait déjà trop loin du champ de bataille; il fut transporté au camp de Staouëli. Tout l'état-major quitta la presqu'île, où il ne resta que les administrations financières, les vivres et les hôpitaux.

Enfin, le 25, le convoi, si long-temps retenu à Palma, arriva dans la baie. On avait commencé le débarquement de l'artillerie, lorsqu'un vent d'ouest affreux se leva dans l'après-midi et l'opération fut interrompue. Les plus gros vaisseaux de transport et de guerre reprirent le large par ordre de l'amiral. Des rafales, semblables à la tempête du 16, causèrent aux bâtimens restés dans la baie, des avaries qui les réduisirent presque à leur perte. Le canon d'alarme se fit entendre plusieurs fois, et les marins, occupés au débarquement, furent obligés d'abandonner les chalands et de se réfugier à terre. Ce furent deux jours d'anxiété pour toute la flotte. On fut obligé de jeter à la mer des tonneaux remplis de provisions, qui, cette fois, s'imprégnèrent de l'eau salée et furent perdus. Enfin, le ciel parut serein le 27, mais le soleil, en se levant, montra sur la côte plusieurs navires échoués et profondément endommagés.



Revers d'Alger.

La mise à terre du matériel put enfin s'effectuer. Les marins, sur qui tomba le fardeau pénible du débarquement, montrèrent un zèle et une persévérance dignes des plus grands éloges. Chaque vaisseau de la flotte avait détaché une partie de son monde à terre pour faire le service de la plage. Ce travail accablant commençait au jour et ne finissait qu'avec la nuit, et il fallait supporter quatorze heures de soleil d'Afrique sur un sable brûlant. Du reste, une union fraternelle existait entre les troupes de terre et de mer. Désirant que l'armée pût disposer de tout son personnel, pour les combats auxquels donneraient lieu l'investissement de la place d'Alger et les opérations du siége, l'amiral Duperré offrit de dédoubler ses équipages, et de faire occuper les retranchemens de Sidi-Ferruch par deux à trois mille marins.

Sur un des bâtimens du convoi se trouvait l'imprimerie de l'armée, ou plutôt le matériel et le personnel nécessaires au service d'une presse. La plage d'Afrique allait donc recevoir pour la première fois ce chef-d'œuvre de la civilisation, qui garantit à l'esprit de l'homme son immortalité sur ce globe. Deux tentes suffirent alors pour l'abriter. Les ouvriers baptisèrent cette presse du nom d'*Africaine;* ils en firent l'inauguration en présence d'un grand nombre d'officiers de terre et de mer, de soldats et de marins accourus pour jouir du curieux spectacle d'une imprimerie française dans le pays des Bédouins. Des cris universels éclatèrent quand on distribua et qu'on jeta au vent les premiers exemplaires d'une relation de notre débarquement et de nos premières victoires. Puis ce furent les ordres du jour, les proclamations et les bulletins de nos succès, qui doublaient l'enthousiasme du soldat parce qu'ils lui étaient personnellement adressés.

## II.

### MARCHE DE L'ARMÉE.

En venant de Sidi-Ferruch, les premières habitations qui se présentent sont à Sidi-Kalef, là où fut livré le principal combat du 24 juin. Au nord, en face du marabout de ce nom, on aperçoit une grande maison, en partie ruinée, que l'on appelle *el Kazenadji;* et sur la direction de la route, les enclos et le marabout de *Sidi-Benedy*. Ces deux noms désignent non point des villages, mais des lieux de plaisance qui annoncent le voisinage d'Alger. El Kazenadji était l'ancienne villa du ministre des finances. Sa position, sur un plateau fort étendu, d'où l'on découvre la mer et une grande éten-

due de terrain, jusqu'aux montagnes du Petit Atlas, est vraiment magnifique. L'armée ne l'occupa point, parce que cette résidence est détournée du chemin direct, et que le jour du combat on était entraîné à la poursuite de l'ennemi. Sidi-Bénedy, au contraire, devint un site de halte, parce que près de là se trouvait une maison parfaitement propre à la défense, qu'on crénela pour protéger la route. Les vergers qui entouraient les constructions, quoique à demi abandonnés, étaient encore très beaux; les myrtes, les orangers, les grenadiers en fleurs y répandaient les parfums les plus suaves. Une fraîcheur délicieuse y était entretenue par un ruisseau qui serpentait au fond de la vallée, et l'on eut une sorte d'avant-goût des bosquets de la banlieue d'Alger et de la plaine de la Mitidja.

On arriva enfin aux premiers échelons du Boujaréah; c'est là que l'armée avait pris position après le combat de Sidi-Kalef. Cette montagne est au nord, sur la gauche; et l'on n'a point à franchir le massif, mais seulement la partie inférieure des ondulations. A ce point est un bois d'oliviers, au milieu duquel s'élève le marabout de *Sidi-Abderrahman Bou-Néga*. Le quartier-général s'y transporta quelques jours après l'action du 24, et ce poste fut appelé *Fontaine-Chapelle*, à cause d'une source abondante qui était située près du marabout.

Le pays qu'on avait suivi jusque-là, singulièrement coupé de ravins et d'anfractuosités, le devint encore davantage; et malgré les cartes, malgré les documens qu'on avait apportés, les divers corps de l'armée s'égarèrent plusieurs fois dans le labyrinthe des vallons qui les séparaient d'Alger. Il fallait se battre à chaque pas, disputer le terrain pied à pied aux Bédouins, pour se trouver en dernier résultat fort loin du point que l'on voulait atteindre. Mais avant de suivre le détail de ces escarmouches compliquées, il est bon de se former une idée de la partie du chemin qui restait à parcourir.

En face du plateau qu'occupait l'armée, se trouvait un des contreforts du Boujaréah beaucoup plus élevé. C'était le point de ralliement des troupes ennemies. Les deux armées étaient séparées par un ravin large et profond, le Backjé-Déré, sillonné perpendiculairement à sa longueur par le lit de plusieurs torrens. A gauche, s'offrait un petit bois d'arbres verts, au milieu duquel ressortait, par son éclatante blancheur et son dôme pittoresque, le tombeau du marabout Sidi-Abderrahman; enfin, dans tous les sens, des plis et des gorges où les Turcs pouvaient se rassembler facilement et tenter quelque entreprise. On voit les difficultés d'une position ainsi dominée. Il s'agissait d'escalader le rideau qu'on avait devant soi, en évitant les embuscades, et sans dévier dans les vallons divergens; mais ces obstacles franchis, on atteignait les pentes du Boujaréah qui font face au fort l'*Empereur*, et vers le bas l'accès en était également facilité par une ancienne route romaine qui passe au pied de ce fort. Là, le coup-d'œil est d'une rare beauté; on a devant soi le revers du massif d'Alger, où la végétation déploie un luxe inconnu dans nos climats; la route est bordée de riches maisons de campagne, aux jardins gracieux et rafraîchis par des fontaines intarissables. Un aquéduc mauresque élève dans le fond ses arcades, tandis que d'un autre côté la Mitidja déploie ses champs dorés et ses tapis de verdure, comme des carrières d'opale et d'émeraudes.

Dès le lendemain du combat de Sidi-Kalef, les Turcs se hâtèrent d'amener du canon de gros calibre sur le grand plateau qu'ils occupaient. Ils profitèrent de l'inaction où nous mettait la longue tempête du 25 et du 26, pour y élever deux fortes batteries, et donner une protection imposante à tous les mouvemens d'attaque et de feinte retraite de leurs miliciens. Les deux lignes échangèrent quelques boulets sur plusieurs points, et les avant-postes continuèrent cette guerre de tirailleurs, plus avantageuse à l'ennemi que les engagemens sur grande échelle. L'armée était fort incommodée de cette multitude d'alertes. On ne pouvait déplacer un détachement avec quelque sécurité; il était aussitôt enveloppé par des nuées de Bédouins, qui le harcelaient et le fatiguaient, tuant du monde sans qu'on pût leur faire grand mal. Cet état de choses dura plusieurs jours et ne prit fin que lorsque tout fut prêt pour l'investissement d'Alger.

Cependant M. de Bourmont prenait ses dispositions pour faire avancer l'armée et assurer ses derrières. La route que le génie construisait fut poussée jusqu'à Sidi-Abderrahman. Toute la ligne de communication, entre ce point et Sidi-Ferruch, fut fortifiée par huit redoutes, et les intervalles qui n'étaient point assez liés le furent par des blockaus. La troisième division, qui n'avait pas pas encore pris part aux combats, reçut ordre le 25 de quitter le camp retranché pour se porter en première ligne. Le général Berthier arriva sur le front avec sa brigade dans la matinée, la seconde brigade ne put s'y rendre qu'après le jour, et la troisième dut s'échelonner sur la route, pour défendre les postes de communication.

Par un mouvement inverse, l'on fit retourner les corps commandés par le général Damrémont à Staouéli, où se trouvait le quartier-général. Il eût été imprudent de laisser ce point trop dégarni.

Ces déplacemens, quoique très simples, se firent avec désordre; les uns, au milieu du jour, par une chaleur de 38 degrés, qui abattit quantité de soldats sur le chemin; les autres, dans l'obscurité de la nuit, et ceux-ci furent également funestes; car il arriva que deux régimens qui se croisèrent se crurent attaqués par l'ennemi, et, dans cette méprise, il y eut plusieurs coups de feu qui atteignirent quelques hommes. Les Bédouins, de leur côté, inquiétèrent la brigade Damrémont lorsqu'elle eut quitté le gros de l'armée, et leurs attaques, sans être fort meurtrières, ne laissèrent pas que d'être funestes.

En arrivant sur le front de bataille, la brigade Berthier eut à souffrir beaucoup de l'artillerie turque qui labourait le terrain. On eût pu facilement la garantir en usant des sinuosités et des abris formés par des tertres ou des retranchemens naturels; mais les soldats, avides de voir l'ennemi, dédaignaient ces précautions. Ils restèrent toute la journée exposés à un feu assez sou-

tenu qui mit cent hommes hors de combat. Enfin, deux pièces d'artillerie de montagne vinrent soutenir la brigade engagée et égaliser les moyens de défense ; alors les batteries des Algériens ralentirent leur feu.

Telle fut pendant quatre jours la portée de ces escarmouches : une fusillade sans but et sans résultat. Le 28 cependant, l'armée fut sérieusement attaquée sur la droite. Les Bédouins débouchèrent des vallons au nombre de 3 ou 4,000 et vinrent prendre cette aile en flanc. On était sans défiance, parce que le feu avait été moins nourri que de coutume, et la marche de l'ennemi dans les ravins n'avait pas été aperçue. Pour comble de surprise, le 4e léger, qui formait l'extrême droite, était occupé à nettoyer ses armes; il fut pris au dépourvu, et chacun dut songer à se replier confusément, ne pouvant se défendre. Un des bataillons perdit cent cinquante hommes et céda le terrain, jusqu'au moment où un autre régiment s'avança pour le soutenir et reprendre l'offensive. Les Arabes ne tinrent pas contre ce renfort; ils se retirèrent quoique bien plus nombreux, terminant par cette fuite l'action commencée.

Pendant cette alerte on se battait avec acharnement à la gauche, dans le petit bois où était le marabout. Il nous importait d'occuper ce point, parce que nos avant-postes s'y appuyaient, et que l'ennemi aurait pu nous tourner facilement s'il en eût été maître. D'un autre côté, il n'était pas moins intéressé que nous à s'en emparer. Outre l'avantage que donnait cette position, il s'y mêlait un respect religieux pour le marabout, que les Turcs ne voulaient point abandonner aux infidèles. C'était un lieu sacré qu'il fallait sauver de la profanation ; aussi l'on ne cessa pas de s'y porter avec tenacité, jusqu'à ce qu'enfin il tomba en notre pouvoir.

On se battait toujours à cinq ou six endroits à la fois, sans qu'on prît un pouce de terrain à l'ennemi; on fut même obligé sur plusieurs points de se concentrer, parce que les positions n'étaient pas bien prises, et qu'aucun officier général ne survenait pour les rectifier. Ainsi, une compagnie du 35e ayant été chargée de défendre un poste trop avancé, se vit enveloppée par six cents Turcs et se retira avec perte. Le duc d'Escars, qui commandait la troisième division, ayant vu cet échec, envoya l'ordre de reprendre le poste à quelque prix que ce fût. On retourna à la charge. L'ennemi fut culbuté et chassé à deux cent pas au-delà; mais la compagnie eut la moitié de ses hommes mis hors de combat, et ils auraient été tous massacrés si un demi bataillon ne fut venu à leur secours. Les Turcs reparurent deux fois et en nombre pour reprendre l'offensive ; ils le firent avec bravoure, mais ils furent toujours repoussés. Enfin, le général voyant que cette position n'était pas assez importante pour y compromettre tant de braves soldats, ordonna de retrograder pour en prendre une autre mieux liée au front de bataille.

On eut à regretter dans ces combats la perte de M. Borne, chef de bataillon, aide-de-camp du duc d'Escars, qui eut l'épaule emportée par un boulet et qui ne survécut que quelques heures à cette horrible blessure. Celui-là mourut au moins d'une mort glorieuse, tandis que d'autres, surpris dans des courses écartées, étaient misérablement enveloppés par des partis d'Arabes, qui les assassinaient avec un horrible sang-froid. Ainsi un jeune officier d'artillerie, M. Amoros, crut pouvoir s'aventurer sur le chemin de Staouéli avec un employé de l'administration, qui avait affaire au quartier-général. Au détour d'un vallon, ils furent aperçus par un groupe d'Arabes, qui fondirent sur eux. M. Amoros essaya de se défendre, mais bientôt blessé et sentant que la lutte était inutile, il invoqua le nom d'Allah pour fléchir ces misérables. Vaine protection pour un infidèle! le chef le fit saisir après l'avoir désarmé, et le prenant par les cheveux, il lui broya la tête dans ses mains de fer; puis, tout étourdi de cette étreinte, il la lui trancha lentement et avec gravité, comme s'il accomplissait un devoir religieux. L'employé pendant cette triste scène, avait pu s'écarter et se jeter dans un buisson; il échappa ainsi au même sort qui l'attendait.

## III.

### COMBAT DE SIDI-ABDERRAHMAN.

Tous ces engagemens partiels épuisaient l'armée et il devenait difficile d'opérer avec succès, si on laissait une division entière de Sidi-Ferruch à Staouéli. M. de Bourmont accueillit l'offre que lui avait faite l'amiral Duperré de débarquer des marins pour défendre la presqu'île. La garde du camp retranché fut donc confiée à 1400 artilleurs tirés des vaisseaux, et à un bataillon du 48e de ligne, sous le commandement du colonel Léridan. Cette mesure permit au reste de la brigade Monck-d'Uzer de reprendre son rôle actif. En même temps le général en chef donna des ordres précis pour que les convois de munitions et de vivres qui devaient être expédiés chaque jour aux divisions, fussent convenablement escortés et mis à l'abri d'un coup de main. Il écrivit enfin aux autorités militaires de Marseille de faire embarquer sans délai 1000 hommes environ, appartenant aux divers corps de l'expédition, et qui étaient restés au dépôt général. Puis, il jugea que rien ne s'opposait plus à ce que l'armée se portât sur Alger, et il résolut le 28 de faire attaquer les positions de l'ennemi dès le lendemain.

Des mouvemens importans avaient eu lieu dans le camp des Turcs. Le zèle des contingens d'Oran, de Titery et de Constantine, affaibli après la journée de Staouéli, s'était tout à fait découragé après celle de Sidi-Kalef; leurs chefs s'étaient retirés emmenant leurs milices. Aussi notre inaction de quatre jours fut-elle une faute, et si l'on eût profité des premiers succès, l'on fût entré dans Alger, peut-être sans coup férir. Mais quand cette panique fut passée, Hussein fit agir auprès du bey de Titery, Mustapha-bou-Mezrag, pour l'engager à ne point déserter sa cause, et il lui conféra le titre d'aga et le commandement de l'armée, à la place de son gendre, qu'il destitua comme sans valeur. Ce pro-

cédé ramena tous les Arabes de ce beylick, plus intéressés que les autres à la défense d'Alger ; aussi les troupes s'étaient-elles renforcées après avoir été pendant quelques jours réduites à cinq ou six mille hommes. De son côté, le dey fit des efforts pour exalter les esprits, en invoquant des motifs religieux. Il fit venir le muphty qui avait le titre de Cheik-el-Islam, ou chef de l'islamisme et lui ordonna d'appeler tous les croyans à la guerre sainte. De nouveaux étendards furent déployés et l'on rallia encore bon nombre de miliciens. Mais c'étaient les derniers accens du fanatisme qui s'éteignait, et ces troupes improvisées cédèrent au premier choc.

Le quartier-général de l'armée française était à la maison crénelée de Sidi-Bénedi, d'où M. de Bourmont, après des contr'ordres inexplicables, prescrivit enfin l'attaque pour le 29 et en régla les dispositions. On résolut d'escalader, dès la pointe du jour, les hauteurs occupées par l'ennemi, de les enlever et de se porter ensuite en avant, pour investir la ville et le fort l'*Empereur*. La première et la troisième division, en brigades par colonnes serrées, devaient s'y porter en ordre parallèle, et chacune culbuter tout devant soi. La seconde division, dont la majeure partie était à Staouéli, ne pouvait prendre part à l'action que beaucoup plus tard, et sa place lui était assignée entre les deux autres. L'artillerie de montagne et les obusiers s'intercalaient entre tous ces corps.

Le 29, à deux heures du matin, les troupes prirent les armes et s'ébranlèrent silencieusement. Le général en chef, suivi d'un nombreux état-major, vint se mettre à leur tête pour partager le danger et bien ordonner l'action. On n'entendait que les cris des chacals, et les aboiemens des chiens sauvages qui leur répondaient. Le commandement se faisait à voix basse. Les pas mesurés du soldat ne produisaient qu'un bruit confus qui ne pouvait donner l'alerte à l'ennemi. Le vallon intermédiaire fut bientôt franchi, et nos colonnes se dessinèrent sur le versant opposé, émergeant du sein d'un brouillard épais que la fraîcheur du matin tenait encore condensé au fond du ravin. Leurs armes scintillèrent aux premiers rayons du soleil, sans que l'ennemi se fût aperçu de leur mouvement. Enfin, le sommet est gravi, une ligne immense se déploie au couronnement, et tout à coup un immense cri jeté par toutes les bouches va réveiller l'ennemi en sursaut et porter en lui l'épouvante. Il ne tint nulle part. Pressé à la baïonnette, culbuté hors du camp, sur l'autre versant du plateau, il s'enfuit dans le plus grand désordre, en abandonnant son artillerie, et se jeta dans les défilés qui s'offraient à à lui. Ce ne fut pas un combat, mais une déroule telle que l'histoire n'en mentionne pas, et consommée en une heure.

Cependant quand ces bandes furent revenues de leur terreur, elles se rallièrent et commencèrent contre la troisième division, un engagement de tirailleurs qui ne tint pas devant le feu de notre artillerie. Nous restâmes maîtres de leurs positions, prêts à les poursuivre cette fois jusques sous le canon de la place. On s'arrêta un instant pour bien diriger la marche. Une fausse appréciation des lieux avait fait juger qu'on avait Alger devant soi, en ligne directe de Staouéli, tandis qu'il fallait parcourir un arc de cercle, et remonter au nord-est en faisant dévier la direction suivie jusque-là. La brigade d'Arcine, située à l'extrême gauche, était dans la bonne voie. Elle put s'avancer sur les pentes du Boujaréah, à portée de canon du fort, près des consulats de Hollande et d'Espagne, chassant toujours devant elle des Arabes embusqués derrière les haies et dans les maisons. Le général en chef manœuvrait au contraire sur le front, et la brigade Achard sur la droite. Le soleil se leva et montra la Mitidja comme noyée dans un bain de vapeurs. La couleur cendrée de cette apparition fit juger que l'on était en face de la mer, qu'on avait trop suivi la voie directe et qu'il fallait appuyer sur la gauche. On fit une demi conversion et l'on s'y porta immédiatement.

Cependant le général Loverdo, arrivé après l'action, au lieu de se placer au centre de marche, comme le plan le prescrivait, s'était jeté à droite dans la route romaine, et tournait par un immense circuit le plateau qu'on avait escaladé au lever du jour. Le général Tolosé lui fut adressé pour rectifier sa route, ce qui fut difficile, tant il avait été trompé par les sinuosités des vallons. Il reprit enfin sa position centrale ; mais pour cela on fut obligé de déplacer la troisième division et de l'envoyer dans des gorges non moins coupées et inextricables. Ces contre-marches harrassèrent le soldat ; il y eut même un instant où tous les corps de cette dernière division furent tellement mêlés et confondus par les commandemens qui se croisaient, par les voix qui s'appelaient en sens inverse, qu'on fut obligé de battre des rappels comme après une mêlée. Enfin l'ordre se rétablit, et l'armée, après avoir nettoyé les environs du Boujaréah, en couronna le sommet. Elle vit se déployer devant elle tout le revers d'Alger, le fort l'*Empereur*, et à l'horizon, la mer, où l'œil découvrait notre escadre qui accourait pour combiner une double attaque.

## IV.

### INVESTISSEMENT D'ALGER.



Ussein avait fait une faute immense en négligeant d'élever des redoutes sur les sommets du Boujaréah, qui dominent le fort. La marche de l'armée avait été si pénible dans la journée du 29, et sa position si critique, lorsqu'elle luttait pour se dégager des défilés, qu'elle eût pu être écrasée facilement, si les Algériens avaient eu à leur tête un autre capitaine que le bey de Titery. Ainsi leur inexpérience fut la principale cause de leur perte. Nos soldats étaient épuisés, haletans, et bon nombre de régimens désorganisés. Trois mille Turcs, survenant à cette heure, les auraient ensevelis dans ces mêmes fondrières qui avaient été autrefois si funestes à Charles-Quint. Vainement nous eussions tenté devant leur résistance d'escalader la cime du Boujaréah ; mais un aveuglement fatal poussait le dey à sa perte.

et la faiblesse de nos ennemis nous servit mieux que notre tactique.

A la vue des Français postés sur le plateau, le fort tira le canon d'alarme. La Casbah, dont on voyait le couronnement défendu par une artillerie formidable, répondit mollement à cet appel, et envoya quelques rares boulets qui vinrent à peine effleurer le terrain à nos avant-postes. L'ennemi semblait observer nos mouvemens avant de tenter une démonstration sérieuse. D'ailleurs la distance était visiblement trop grande pour que ses canons pussent troubler nos opérations. Les Turcs campaient sous les murailles, mais les Arabes voltigeaient, suivant leur mode inquiet de combattre, et quelques-uns même s'avançaient vers nous jusqu'à moitié chemin, par les ondulations des vallons.

Sur la droite de nos positions naissait et se déroulait au loin une campagne magnifique, dont l'œil ne pouvait mesurer l'étendue. C'est la Mitidja. Adossée aux pentes septentrionales de l'Atlas, elle n'a rien à redouter du souffle brûlant du désert, et elle semble jetée sur la côte comme une immense ceinture d'or, pour appeler à elle et enlacer l'industrieuse Europe, dont la mer la sépare. Presque toute l'année elle se pare d'une riche couronne de moissons, ou elle étend ses pelouses vertes sous les pieds des odalisques, ou elle exhale en tourbillons les émanations embaumées de ses roses et de ses orangers. Dix mille maisons mauresques, un semis de marabouts élégans, de tombeaux, de forts, de fontaines, y paraissent jetés dans des corbeilles de verdure, ainsi que des villas charmantes dans une oasis. C'est là que les habitans aisés venaient passer la saison des chaleurs, que les consuls des puissances européennes tenaient leur résidence officielle. Ils avaient arboré leurs couleurs sur le faîte de leurs habitations, et ces drapeaux réveillèrent dans tous les esprits les souvenirs de la patrie, par les idées qui s'y rattachaient. C'étaient des nations amies, notre langue, notre civilisation, nos mœurs. Nous allions en leur présence venger notre injure et la longue oppression de tous les peuples commerçans du monde.

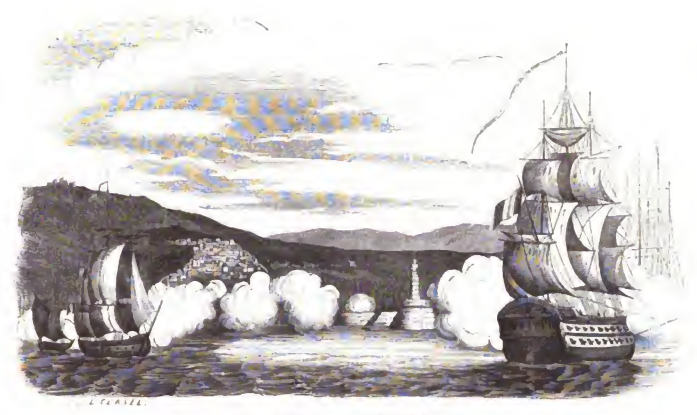
Une maison entre toutes attirait les regards, parce qu'elle était gardée par un détachement de janissaires. Le pavillon des Etats-Unis se déployait au-dessus. Le général Achard y fut envoyé en reconnaissance, avec un fort détachement. Il y trouva les consuls des puissances européennes réunis avec leurs familles, à l'exception du consul anglais, qui semblait par son absence protester contre notre invasion. Ils accueillirent parfaitement le général et témoignèrent le désir de rester neutres. A ce titre ils réclamèrent le droit de s'entourer d'une garde, pour protéger leur chancellerie.

Après avoir donné des ordres pour l'occupation du Boujaréah, M. de Bourmont descendit de ces hauteurs et se porta vers le chemin creux et pavé qui se dirige vers Alger, et dont on attribue la construction aux Romains. Il le suivit pour s'approcher du fort et choisir le lieu le plus favorable à l'attaque. On n'en était plus qu'à une distance de 500 mètres, et il tirait avec une activité extraordinaire. Les bombes, les boulets et la mitraille sillonnaient le terrain que parcourait l'état-major, et malgré cela, le général en chef donnait ses ordres avec calme et précision. Il décida avec le général Valazé que dans la nuit on ouvrirait la tranchée sur le point que l'on venait de reconnaître; puis il ordonna à la division Berthezène de continuer sa marche sur les élévations du Boujaréah, en poussant au nord jusqu'à la mer et s'emparant de la pointe Pescade. Pendant ce temps les deux autres divisions devaient occuper toutes les constructions disséminées, et se lier fortement l'une à l'autre. Ainsi était commencé un grand cercle d'investissement autour d'Alger. Pour le rendre complet, il fallait aussi s'appuyer à la mer en étendant notre droite; mais là le terrain offrait de grandes difficultés.

Un ravin inégal et profond, où s'encaissent souvent les eaux torrentueuses du Boujaréah, sépare la plaine de la Mitidja des jardins qui ceignent Alger. M. de Bourmont, après avoir examiné les localités avec son chef d'état-major et avec les deux commandans des armes du génie et de l'artillerie, renonça à développer sa ligne jusqu'à la plage. Il reconnut que si l'on se portait au-delà du ravin pour entrer dans la plaine, l'armée perdrait de sa force sur un front aussi étendu; et en-deça elle eut été vivement inquiétée par le fort Bab-Azoun, situé au sud de la ville, par la Casbah et surtout par le fort l'Empereur. De plus, on était sans défense aux abords de la route de Constantine, et les Bédouins pouvaient y accourir en nombre. On eut un moment la pensée de s'emparer avant tout du fort Bab-Azoun, afin d'y appuyer tout le système des opérations du siége; mais la garnison qui venait de s'enfermer dans Alger, pouvait y porter un détachement nombreux, et en disputer long-temps la prise et la possession. Le plan d'investissement s'arrêta donc sur la berge gauche du ravin, à la hauteur des consulats d'Espagne et de Hollande. Mais la troisième division qui se déployait jusqu'à cet endroit était faible; elle resta exposée toute la nuit à être tournée de ce côté, ou à être attaquée par la voie romaine. Heureusement l'ennemi était démoralisé et ne savait point profiter de ses avantages.

Pour rectifier ce qu'avait de défectueux cette position, M. de Bourmont donna ordre à la division Loverdo, de se tenir prête à aller le lendemain appuyer les brigades du duc d'Escars, en se plaçant à la partie supérieure du ravin. Elle ne put effectuer ce mouvement le soir même à cause de la fatigue inouie qu'elle avait essuyée tout le jour. D'après ces dispositions, la Mitidja était suffisamment éclairée, et les vallons par où les Algériens pouvaient faire des sorties, étaient observés par les troupes postées sur les hauteurs qui leur faisaient face.

Les résultats de la journée du 29 furent immenses en ce que l'armée fut portée en face d'Alger et du fort. Cinq pièces de canon tombèrent en notre pouvoir, ainsi qu'une centaine de prisonniers, et nous ne perdîmes que peu de monde. Les maisons de campagne que nous trouvâmes abandonnées furent en général pillées et dévastées. Celles de plusieurs consuls européens, dont les soldats ne connurent point le pavillon, souffrirent



Attaque d'Alger par la flotte française.

comme les autres. Quelques habitans trouvés cachés dans les maisons et dans les haies furent massacrés. Il y eut des scènes de désolation dont il faut détourner les yeux, car l'ennemi avait fait la guerre avec atrocité et l'on usa souvent de représailles. Mais la conduite des chefs fut toujours admirable, toujours pleine d'humanité et de protection pour les malheureux qui se livraient à nous, et il fallut plus d'une fois toute l'énergie que donne l'autorité pour arracher aux soldats les prisonniers qui tombaient entre leurs mains.

## V.

### SIÉGE DU FORT L'EMPEREUR.

Depuis l'attaque de lord Exmouth contre Alger, les deys qui s'étaient succédé avaient employé tous leurs efforts à rendre ses fortifications inexpugnables du côté de la mer. Les principaux ouvrages qui défendent l'entrée et les approches du port sont construits sur ce rocher ou cette île, que Khaïr-Eddin réunit au continent par une jetée magnifique. On y a entassé quatre rangs de batteries, les uns au-dessus des autres, et tous ces massifs sont en pierre, d'une très grande solidité et d'une exécution bien entendue dans les détails.

Au dessus du port s'élève Alger *la Guerrière*, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, où elle semble avoir creusé ses rues et façonné ses blanches maisons comme dans une carrière de craie. Elle est entourée d'un mur à l'antique avec tours et créneaux, d'une construction assez irrégulière, haut de 25 pieds environ, et large de 7 à 8. Cette ville forme un triangle dont un des côtés est appuyé à la mer. Au sommet est la citadelle ou Casbah qui la domine, et qui se lie par deux de ses faces au mur d'enceinte. Trois portes conduisent dans la campagne, et les abords en sont bien gardés : au nord, sur le bord de la mer, la porte Bab-el Oued, défendue par le fort Neuf; au sud, au bas de la ville, la porte Bab-Azoun avec le fort de ce nom; enfin dans le voisinage de la Casbah, la porte Neuve qui conduit au fort l'Empereur.

La construction de ce fort remonte au seizième siècle. Pendant sa malheureuse expédition de 1541, Charles-Quint avait établi sa tente impériale au haut d'un morne qui dominait Alger. Après la retraite des Espagnols, Muley-Hassan, qui gouvernait la Régence au nom de la Porte-Ottomane, voulut mettre cette position importante

à l'abri d'une autre tentative, et il fit élever un chateau, que les Maures désignèrent d'abord par le nom de son fondateur *Bordj* (citadelle) *Muley-Hassan*. Plus tard les Turcs lui donnèrent le nom de *Sultan-Calassi*, château du sultan ou de l'empereur, soit en l'honneur du sultan de Constantinople, soit en mémoire de la victoire remportée sur le sultan chrétien qui y avait campé. Diverses réparations et altérations y furent faites dans les siècles suivans. Lorsque les Français l'assiégèrent, le Sultan-Calassi était un bâtiment carré, flanqué de tours bastionnées; ses murailles étaient hautes de 40 pieds du côté de la ville, et de 25 du côté de la campagne. Il n'avait ni ouvrages extérieurs ni fossés; mais au centre était une tour ronde, fort élevée, servant de réduit et entourée de magasins casematés. Les bastions, les courtines et la terrasse de ce donjon étaient armés de canons de gros calibre, ainsi que toutes les embrasures de l'enceinte de la forteresse. Sur les remparts, sur la terrasse du donjon, et même dans le fossé, étaient placés à profusion des mortiers à bombe.

Les abords de la ville étaient encore défendus au sud par de nombreuses batteries échelonnées sur la plage, et au nord par le fort des Vingt-Quatre Heures, situé à 300 mètres du fort Neuf, et plus loin encore, à 1500 mètres, par le fort des Anglais. Malgré ces constructions multipliées, la défense d'Alger était faible du côté de la campagne, car il n'y avait sur ce point que le château de l'Empereur, qui est dominé lui-même et vu dans son intérieur par le plateau supérieur du mont Boujaréah, sur lequel les Algériens n'ont jamais construit un ouvrage militaire.

Tous les préliminaires du siége étaient enfin achevés. Après avoir déterminé le nombre d'hommes strictement nécessaire pour les travaux et pour leur défense en cas de sortie, on laissa une masse disponible pour repousser toutes les attaques extérieures et pour assurer les communications avec Sidi-Ferruch, dépôt central des vivres et des munitions de guerre. On ne pouvait attaquer utilement l'enceinte d'Alger, sans soumettre auparavant le Sultan-Calassi qui domine la Casbah, la ville et tous les forts extérieurs; ce fut donc là l'unique point de mire des efforts de l'armée.

Dans la soirée du 29, le général Valazé, commandant du génie, ordonna, d'après les avis de M. de Bourmont, d'occuper militairement, en les crénelant, cinq maisons situées à une distance moyenne de 500 mètres du château, et qui formaient un cordon entre le consulat de Suède à droite, et un mamelon opposé à la face ouest du fort. Tous ces points devaient être reliés en suivant les crêtes des collines. Plusieurs communications existantes servaient à parcourir, sans être vu, les derrières de ces lignes, du moins sur une assez grande étendue. Elles consistaient en sentiers tels qu'on en voit généralement dans le pays, avec un bourrelet de chaque côté, surmonté de haies d'aloës et d'arbustes. Nos deux ailes étaient assez bien appuyées, à droite par des escarpemens considérables, près du consulat de Suède, et par un camp posté en arrière, et sur la gauche par des pentes rapides qui rendaient inabordables les positions extrêmes du plateau.

Quoique les fatigues de la journée du 29 ne permissent de disposer, pour l'ouverture de la tranchée, que d'un bataillon de travailleurs et de deux bataillons pour la garde, on n'en procéda pas moins cette nuit même aux premières opérations, et au jour, le développement des lignes était de 1000 mètres environ. Elles formaient un angle indécis, dont le sommet s'appuyait à la voie romaine, et dont les côtés étaient parallèles aux faces sud et ouest du château.

Peu après notre arrivée devant le fort, le Khazenadji ou ministre des finances, officier qui avait toute la confiance du dey, était venu en prendre le commandement. Il avait avec lui les meilleurs canonniers et environ 1500 janissaires, choisis dans la milice; ils jurèrent tous de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Lorsqu'ils découvrirent nos travaux, le 30 au matin, ils commencèrent un feu terrible, surtout contre la ligne de l'ouest, dont quelques parties n'étaient qu'à la distance de deux cents et quelques mètres de leurs batteries. Le chef de bataillon du génie, Chambaud, y fut blessé d'un coup de biscaïen à travers le corps, et ne survécut que quelques jours à sa blessure. L'armée perdit en lui un officier du mérite le plus distingué.

Dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, on reprit tous les travaux suspendus depuis le jour; la colline fut couronnée par la tranchée, dans tout son développement. A la gauche, on s'étendit aussi loin que possible sur l'extrémité d'un plateau où l'artillerie désirait établir une batterie de revers contre le château.

Le jour venu, les Turcs tentèrent une sortie et furent repoussés avec perte. Ils s'embusquèrent alors dans les jardins et dans les haies, en avant de nos ouvrages, et se mirent à tirailler avec avantage. Nous leur opposâmes les meilleurs tireurs de tous les régimens, que l'on arma avec des fusils de rempart. Cette mesure permit de travailler à l'élargissement des tranchées et au perfectionnement de tout ce qui avait été fait. On termina les communications, en soignant surtout celles par où l'on devait amener l'artillerie.

Les batteries de siége qui, avec leur matériel, avaient couché à Staouéli, partirent de grand matin et vinrent se réunir au parc près du quartier-général. Après leur arrivée, les capitaines qui les commandaient furent conduits par le général Lahitte à la tranchée, afin de choisir les positions les plus avantageuses pour les placer. Elles étaient au nombre de six et l'on travailla sur le champ à les élever.

La première, située à l'extrême droite, fut établie derrière un mur, dans le jardin du consulat de Suède; elle était formée de quatre obusiers de 8, et était appelée d'*Henri IV*. Au nord de celle-ci, s'élevait derrière de fortes haies de raquettes (ou figuiers de Barbarie), la batterie du *Roi*, qui se composait de six pièces de 24; ses canonniers servaient aussi une petite batterie de deux obusiers de 8, à laquelle on donna le nom du duc de Bordeaux, *Dieudonné*.

En face du côté ouest du chateau, était placée la batterie du *Dauphin*, forte de quatre pièces de 24; puis une seconde de quatre mortiers de dix pouces, sous le nom de *Duquesne;* et enfin une dernière de

six pièces de 16, appelée *Saint-Louis*. Presque toutes ces batteries dépassaient de plusieurs mètres le parapet du fort, et la vue plongeait dans l'intérieur. L'une d'elles n'en était éloignée que de 400 mètres.

Depuis le 1er jusqu'au 3 juillet inclus, les travaux marchèrent sans interruption et reçurent tout le perfectionnement dont ils étaient susceptibles. La ligne d'investissement se continua au nord avec succès. Le général Achard envoya du côté de la mer une compagnie de grenadiers, chargée de fouiller les vallées profondes qui se trouvent sur le versant nord des montagnes, et où l'on disait avoir vu se glisser des Turcs et des Arabes. Cette compagnie, arrivée sur les derniers contreforts, voyait à dos toutes les batteries de la côte. Quelques coups de fusil mirent en fuite ceux qui les occupaient; ils se sauvèrent en laissant leurs drapeaux, leurs munitions et presque toutes les pièces chargées.

Nos travailleurs furent peu inquiétés les premiers jours. Les sorties n'étaient ni fort nombreuses, ni vigoureusement soutenues. Les chefs ennemis ne pouvaient aprécier le progrès des ouvrages, et les soldats s'étant fait une idée ridicule de la marche d'un siége, croyaient leur citadelle imprenable et ne veillaient que bien mollement à sa défense. Le peuple d'Alger s'était imaginé nous ne pourrions attaquer le Sultan-Calassi qu'en élevant en face de lui un fort semblable, où nous nous retrancherions, et qu'alors un vaste duel s'établissant entre ces deux colosses, le leur, soutenu par la Casbah, aurait bientôt ruiné nos imprudentes attaques, si toutefois les difficultés de la construction, les maladies, les inondations, le mauvais temps ne décimaient auparavant notre armée. Les chefs, par orgueil ou par incurie, ne détruisirent point ce préjugé. D'ailleurs, ils voyaient eux-mêmes avec un souverain mépris notre inertie apparente; ils ne comprenaient rien à ces sillons que toute l'armée était occupée à tracer, qui cheminaient si lentement, et où le canon ne grondait pas. C'était à nous une insigne lâcheté que de ne pas marcher droit à eux! que de recevoir les éclats de leur mitraille sans riposter!

Cependant le quatrième jour ils furent éclairés sur le danger où ils étaient, et ils dirigèrent de sérieuses attaques contre la batterie de l'extrême gauche. Des nuées d'Arabes vinrent l'assaillir, en se glissant à travers les ravins environnans et les broussailles qui les recouvraient. Ils arrivèrent jusqu'aux embrasures, en tiraillant et jetant des pierres et des éclats de bombes dans la batterie. Nos soldats plièrent un instant et l'ennemi faillit s'emparer des pièces; mais étant revenus à la charge, ils tombèrent sur lui à la baïonnette et le mirent en déroute.

Sur d'autres points les attaques furent également vives. La batterie du Dauphin faillit à être enlevée par surprise pendant la nuit. Un poste qui occupait aussi un marabout très avancé du côté du nord de la ville, résista héroïquement à 300 Turcs qui l'attaquaient avec acharnement pour l'en déloger, et le força enfin à la retraite.

Le feu des batteries algériennes, soit du fort l'Empereur, soit de la Casbah, ne se ralentissait pas; les canonniers algériens tiraient avec une grande justesse, et la plus grande partie de leurs bombes tombait dans la tranchée. Nos pertes s'élevaient à près de 100 hommes par jour, et les soldats étaient inquiets que l'artillerie ne répondît point au feu de l'ennemi. Après avoir été exposés pendant plusieurs heures à une grêle de projectiles, ils étaient obligés de s'armer pour repousser les sorties qui s'avançaient pour détruire leurs ouvrages. Cette alerte continuelle les démoralisait et leurs murmures éclataient hautement.

Le général en chef, instruit de ces mécontentemens, engagea l'amiral Duperré à faire canonner par ses vaisseaux de guerre les batteries du port et celles des forts maritimes, situées aux deux extrémités de la ville. Cette canonnade devait produire une diversion favorable au progrès des travaux du siége, en appelant vers la mer une partie des canonniers algériens.

L'amiral adopta ces vues. Déjà le 1er juillet il avait fait une démonstration qui avait inquiété les assiégés. Une longue colonne de vaisseaux de guerre, ayant en tête le *Trident*, monté par le contre-amiral Rosamel, avait dirigé un feu très vif à demi portée du canon, contre toutes les batteries du môle. Le dommage fut à peu près nul; mais un grand nombre de canonniers et de janissaires descendirent en ville et se portèrent vers les batteries de la mer. Les ouvriers de la tranchée, moins harcelés pendant quelques heures, purent donner une plus grande activité à la marche des travaux.

Le 3 juillet, pendant l'armement des batteries de la tranchée, l'amiral Duperré renouvela cette tentative. Tous les vaisseaux y prirent part. Monté sur la *Provence*, il se chargea lui-même de la direction de l'attaque.

La colonne, forte de 17 vaisseaux, s'approcha du rivage, à environ 300 toises de distance, et foudroya toutes les batteries, en passant à plusieurs reprises devant elles. Les forts de la côte et ceux du môle ripostaient; mais très peu de boulets atteignirent les vaisseaux et aucun ne fit de dégât sérieux. La perte des marins français aurait été presque nulle dans ces deux attaques, sans l'explosion d'un canon de 36, qui en crèvant à bord de la *Provence*, tua ou blessa dix-neuf hommes.

La terreur fut grande dans la ville basse; la manœuvre de la flotte était audacieuse, et l'on crut à un bombardement. L'amiral aurait pu en effet en commencer l'exécution, car il avait huit bombardes, qui se tenant hors de la portée des canons, auraient pu causer un ravage immense; mais il voulait concerter son attaque avec celle que les batteries de siége devaient faire contre le fort l'Empereur, et il cessa cette démonstration ce jour-là, ayant atteint le but qu'il voulait obtenir, et qui était de détourner l'attention des assiégés des travaux qui se terminaient.

Le lendemain, quand les batteries furent démasquées, il ne fut point prévenu. La flotte évoluait au loin, et son concours eut été d'ailleurs superflu, puisque six heures d'une canonnade soutenue suffirent, comme on le verra, pour réduire le fort.

Cependant nous avions achevé un développement de



Explosion du fort l'Empereur.

tranchée de deux mille mètres environ ; des communications sûres et faciles pour l'artillerie et l'infanterie conduisaient partout où l'on avait besoin d'aller. L'ordre fut donné de commencer le feu le 4, à la pointe du jour. Vers minuit on mit les pièces en batterie, et l'on plaça de nombreux détachemens pour les garder. Six compagnies d'élite des différens régimens furent réunies afin de repousser l'ennemi en cas de sortie, et pour monter à l'assaut, aussitôt que la brèche serait praticable. Elles prirent position et passèrent la nuit derrière les batteries du front d'attaque.

De leur côté, les Algériens pressentant que l'attaque allait devenir sérieuse, garnirent dans la journée tous leurs parapets et leurs plateformes avec de grosses balles de laine ; ils en avaient surtout placé une grande quantité autour du donjon, ce qui indiquait que là se trouvait le principal magasin à poudre. Leurs canonniers paraissaient animés d'une vive ardeur ; ils nous adressaient des cris et des menaces mêlés de sarcasmes, et ils disaient que si nous ne pouvions commencer notre feu, faute de canon, ils étaient prêts à nous en envoyer. Des communications actives étaient établies entre le fort et la Casbah. Les ordres du dey paraissaient se multiplier, et tout annonçait qu'ils étaient disposés à se défendre vaillamment.

## VI.

### L'EXPLOSION.

ux premières clartés qui annoncèrent le jour, tout fut disposé pour l'attaque. Les batteries étaient armées, les canonniers se tenaient à leur poste et l'on n'attendait plus que le signal. Le général en chef se transporta au consulat d'Espagne, situé à quatre cents mètres, derrière la tranchée, afin de veiller à tout et de donner ses ordres avec opportunité. Une fusée volante, partie de sa terrasse, annonça que le moment était venu. Aussitôt un demi-cercle de flamme éclaira la tranchée, et nos batteries lancèrent une décharge qui alla porter la terreur dans le fort. Au feu horizontal des canons se mêlait celui des mortiers plus terrible ; et les bombes, après avoir décrit en l'air une courbe éclairée, qui se dessinait aux teintes encore sombres du firmament, allaient éclater sur la plateforme du château, dont les boulets ébranlaient les flancs.

L'artillerie du Sultan-Calassi répondit vigoureusement à cet appel. Les deux étages de ses batteries s'illuminèrent après quelques instans d'une vive lumière,

et il ressembla à un volcan qui vomirait des projectiles par vingt cratères.

Ces détonations réveillèrent en sursaut toute la ville; les terrasses de la Casbah se couvrirent de janissaires, et de notre côté aussi l'armée garnit les sommets du Boujaréah, contemplant avec anxiété une lutte qui préludait par d'aussi grands efforts.

Le feu continua avec vivacité du côté du fort. C'étaient des salves entières qui se succédaient sans interruption, au milieu d'un nuage de fumée, dont l'édifice était enveloppé. Nos artilleurs, au contraire, mesurèrent mieux la portée de leurs pièces. Le général Lahitte, qui visitait les batteries avec l'état-major, leur recommandait de viser plutôt à la justesse, qu'à la multiplicité des coups. Ils attendaient paisiblement que ce manteau de fumée se dissipât, et ils ne tiraient qu'à de rares intervalles des décharges précises, régulières, et pour annoncer leur présence. Enfin, une légère brise d'est se leva, et, chassant le nuage vers la mer, découvrit le château. Aussitôt notre feu recommença avec furie. Nos boulets bien dirigés portaient en plein dans les embrasures, et y jetaient la destruction. On voyait des pans de muraille écroulés, des pièces renversées, des canonniers tués à leur poste. Le tir des bombes et des obus ne fut pas d'abord aussi juste, mais après quelques tâtonnemens il se rectifia, et aucun projectile ne manqua plus le but. Les Algériens ripostaient, non seulement du château, mais encore de la Casbah et du fort Bab-Azoun. Pendant quatre heures la défense fut aussi sérieuse que l'attaque. Le service, dans l'intérieur du fort, était organisé d'une manière admirable. Les topchys qui périssaient, étaient à l'instant remplacés par d'autres également intrépides et dévoués. Si l'un d'eux était blessé, on le donnait à des Bédouins qui l'emportaient dans les salles inférieures. Plus de cinquante étaient occupés à ce transport; d'autres formaient des chaînes pour passer les munitions, des magasins aux batteries. Les pièces n'étaient abandonnées par leurs servans que lorsqu'elles étaient tout à fait désemparées; beaucoup d'embrasures étaient déjà détruites, et les assiégés comblaient les vides avec des sacs de laine, replaçaient les pièces, et recommençaient à tirer. Mais toute leur bravoure devait échouer devant l'habileté de nos pointeurs. La batterie de 24, placée à la droite de la voie romaine, donnait contre la face méridionale du château; les batteries de l'autre ligne prenaient, soit à revers, soit d'enfilade, les canonniers et les pièces qui étaient sur le rempart. Les obusiers du consulat de Suède, tirés à ricochet, étaient destinés, ainsi que les bombes, à écraser les casemates et la plate-forme du donjon, à inquiéter partout les Algériens. Aussi, dans ce tumulte, ceux-ci ne mesuraient point leurs coups; leurs boulets portaient mal, faisaient peu de dégât, et, par un hasard bien suprenant, leurs bombes, quand elles tombaient dans nos batteries ou à côté, ne blessaient personne de leurs éclats.

Ils se trouvaient alors dans une situation vraiment désespérée. Ils étaient entassés deux mille dans un terre-plein, calculé pour cinq à six cents hommes; nos obus arrivaient dans leurs rangs et y faisaient d'affreux ravages. Tous les canons étaient renversés, les affûts brisés, les casemates enfoncées, les merlons et le parapet dentelés, percés à jour. Le commandant, vieillard de soixante et quelques années, fut renversé trois fois, et continua de donner ses ordres avec une rare intrépidité!

Le Sultan-Calassi, épuisé, haletant, démantelé, ne faisait plus entendre sa voix tonnante qu'à de longs intervalles; c'était le râle de l'agonie, il était blessé à mort. Le général Lahitte, voyant les feux à peu près éteints, donna l'ordre de battre en brèche, et aussitôt les batteries dirigèrent leurs coups au pied du mur. De nombreux éboulemens annoncèrent que la place serait bientôt ouverte, et, en effet, l'angle du sud-ouest s'écroula avec bruit, au milieu d'un tourbillon de poussière.

Il était dix heures; la garnison, aux abois, avait disparu; elle couvrait le chemin d'Alger, laissant de longues traînées de morts et de blessés, qu'atteignait une une batterie de quatre pièces de campagne, établie à l'extrême gauche. Le fort était abandonné. Il ne se montrait plus que trois nègres, qui circulaient comme des fantômes livides dans cette atmosphère de fumée. L'un d'eux est renversé par un boulet; le second a les jambes fracassées par un autre coup; le troisième croise ses bras sur sa poitrine et l'étreint comme pour cuirasser son cœur de résolution. Il examine les progrès de la brèche, arrache les drapeaux qui flottaient sur le fort, et descend dans l'intérieur de la tour, en brandissant une mèche fumante.

Bientôt un immense jet de flamme tourbillonne dans les flancs déchirés du château. Il est suivi d'une commotion qui ébranle au loin l'édifice, fait crier ou ployer les arbres, remplit l'ame de stupeur, comme le ferait le roulement prolongé de cent tonnerres. Une grêle de pierres, de moëllons, d'affuts tachés de sang, noircis de poudre, tombe sur nos batteries, avec des membres mutilés, des cadavres encore palpitans. Le fort a sauté : Sultan-Calassi a disparu dans une colonne de fumée qui s'élève au zénith, puis s'étend comme un triple parasol, et voile quelques instans le jour, tant elle est épaissie par la poussière rousse des décombres du fort, et les flocons de laine que l'explosion a désagrégée. Quand le vent eut dissipé ce nuage lugubre, et que les rayons du soleil éclairèrent de nouveau l'édifice, l'armée reconnut que toute la face de l'ouest s'était éboulée, comme une immense brèche; le donjon, déchiré dans toute sa hauteur, n'offrait plus qu'un amas de ruines. Si le grand magasin des poudres eût pris feu, Sultan-Calassi aurait été anéanti dans ses fondemens, mais le dépôt de service avait été seul atteint, ce qui épargna de grands désastres à l'armée.

Un fort détachement d'artillerie et de troupes de ligne, se porta immédiatement à l'entrée du château, pour le reconnaître. Tous les abords étaient obstrués par les décombres, à une distance de trois cents pas. C'étaient des pièces de canons, des madriers, des blocs de maçonnerie, des armes, des cadavres qui jonchaient le sol. Les murs du château étaient profondé-

ment lézardés, criblés de boulets; les salles inférieures renfermaient des blessés que la garnison n'avait pas eu le temps d'évacuer, et des chevaux étourdis par la commotion. Un artilleur monta au donjon et arbora sa chemise, que toute l'armée prit de loin pour un drapeau blanc et salua de ses acclamations. Lui-même fut porté en triomphe par ses camarades, et obtint ainsi les honneurs d'une facile ovation.

Le succès que l'artillerie venait de remporter excita un enthousiasme général. La veille, les soldats étaient découragés par la longueur des préparatifs du siége, maintenant ils entrevoyaient le terme de la campagne, et ils sentaient que cette grande lutte n'exigerait plus que quelques légers efforts. Ils demandaient à marcher en avant et à enlever la place d'assaut. Ils étaient impatiens d'occuper ces riches maisons, ces jardins ombragés qui couvraient les côteaux et leur étaient promis comme un lieu de délassement. Alger se taisait et était plongé dans la stupeur. L'explosion du fort avait imposé silence à la Casbah. Il fallait donc pour marcher sur la ville.

## VII.

### TRAITÉ.

Aussitôt qu'on fut maître du fort, le général du génie, Valazé, prit des dispositions pour ouvrir la tranchée le jour même, devant la ville, afin de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître. Une parallèle fut tracée à sept cents mètres de la Casbah, au pied de la colline du château de l'Empereur, et un boyau fut poussé vers la hauteur du fort ruiné de l'Étoile ou des Tagarins, qui commandait la Casbah, dont il n'est éloigné que de quatre cents mètres.

Pendant ces opérations, une compagnie d'infanterie, envoyée sur notre droite pour tirailler, ne rencontra aucune résistance, descendit progressivement vers le fort Bab-Azoun, et n'apercevant point de défenseurs derrière ses parapets, crut pouvoir s'en emparer. Dès que du haut du fort de l'Empereur on eut reconnu l'intention de cette troupe, un officier du génie et un détachement de sapeurs furent envoyés pour la seconder; mais à peine étaient-ils à moitié chemin, que des coups de canon et de fusil, tirés sur la compagnie, au moment où elle allait atteindre le pied des murailles du fort, firent tout rétrograder. Si l'on avait eu le temps de faire venir du dépôt de tranchée quelques échelles d'escalade ou quelques sacs de poudre pour faire sauter la porte, on aurait sans doute assuré le succès de cette petite expédition, dont le résultat eût été de nous mettre en possession complète de la principale issue de la ville sur la campagne.

Dès le soir même, on aurait pu commencer à battre en brèche la Casbah, mais il n'en fut pas besoin. M. de Bourmont s'était porté au château de l'Empereur, avec son état-major général; il prenait des dispositions, lorsqu'un turc, que les sinuosités d'un chemin creux nous avait caché, apparut tout-à-coup un drapeau blanc à la main. On fut à lui, on l'interrogea; son costume, à la fois élégant et simple, annonçait un personnage de distinction : il se nommait Sidi Mustapha, et il était secrétaire intime du dey. Il vint offrir aux vainqueurs, de la part de son maître, d'abandonner toutes ses anciennes créances sur la France, de se soumettre à toutes les réparations qu'on avait exigées de lui avant la rupture, et de payer tous les frais de la campagne, si les Français consentaient à quitter le pays.

Ces conditions étaient présentées avec hésitation, et en tremblant, par ce négociateur, dont les traits exprimaient le sentiment de la plus grande terreur.

« Dites au dey, répondit M. de Bourmont, que maître du château de l'Empereur, et de toutes les positions dominantes, je tiens son sort entre mes mains. Les cent bouches à feu que j'ai apportées de France, et les quatre-vingts canons et mortiers à bombes que j'ai trouvés dans les batteries algériennes, dont je me suis déjà emparé, suffiront pour détruire, en peu d'heures, comme vous en avez déjà la preuve, votre Casbah et les murailles d'Alger. Je consens à donner la vie sauve au dey, aux soldats Turcs et aux habitans de la ville, s'ils se rendent *à discrétion*, et s'ils remettent sur le champ aux troupes françaises les portes de la ville, de la Casbah et de tous les forts extérieurs. »

Sidi Mustapha avait demandé deux heures pour rapporter la réponse du dey; il retourna quelques instans après, accompagné du consul et du vice-consul anglais, pour demander que le général donnât par écrit les conditions qu'il voulait imposer aux vaincus. Le consul assura M. de Bourmont que c'était comme ami du dey, et non pas comme agent de S. M. Britannique, qu'il avait accompagné le parlementaire, et que c'était pour arrêter l'effusion du sang. Alors survinrent aussi deux maures, Bouderbah et Hassan-Othman, qui se dirent envoyés par les grands et la milice d'Alger : ils ne nommaient plus le dey.

La première réponse de M. de Bourmont, rapportée à Alger par Sidi Mustapha, y avait causé une grande fermentation, ainsi qu'à la Casbah. On ne se faisait point une juste idée de ce que le général entendait par ces mots se rendre *à discrétion*, et tous les esprits étaient dans une anxiété mêlée de fureur. Il devenait donc nécesssaire de formuler, par écrit, les articles de la capitulation, et de les faire appuyer par un interprète qui représentât le général en chef.

Une sorte de conférence se tint dans une prairie, à l'ombre de quelques arbres. Le projet de traité fut discuté, d'un côté, par les généraux français réunis en commun, de l'autre, par les envoyés du dey.

Pendant cet entretien, un boulet tiré du fort Bab-Azoun vint tomber aux pieds des Maures et les troubla singulièrement. « Ne craignez rien, dit le général Lahitte à l'un d'eux, en lui frappant sur l'épaule, ce n'est pas à vous qu'on en veut. »

Au moment où ils prirent congé, M. de Bourmont laissa apercevoir quelque doute sur l'entière soumission du dey, promise en son nom. Mustapha, qui voulait élever au trône le khazenadji, dont il était la créature, offrit la tête d'Hussein, comme gage de la paix et de

l'élévation de son patron ; mais le général français, qui avait mission de détruire la domination turque à Alger, repoussa ces offres, que l'honneur ne lui permettait point d'ailleurs d'accepter.

Ils partirent enfin, accompagnés de M. Brassewitch, interprète de l'armée, chargé d'expliquer au dey le sens des articles du projet de traité. Sa mission était périlleuse, et il fallait un grand dévouement pour l'accepter. Elle fut remplie avec noblesse et courage ; mais l'impression que cet estimable fonctionnaire en ressentit lui fut fatale, et il survécut peu de temps à cette terrible scène.

Voici du reste le récit qu'il a fait lui-même de sa mission :

« J'étais auprès du général en chef dans l'après-midi (4 juillet), quand Bouderbah et Sidi Mustapha vinrent y demander à traiter au nom du dey. On ne s'accordait pas sur *l'ultimatum* du général en chef ; il fallait quelqu'un qui se dévouât pour aller l'intimer au dey au milieu de son divan. Si c'eût été une mission militaire, on n'eût pas manqué d'officiers pour la solliciter ; mais il fallait un interprète, et personne ne s'offrait : on jouait sa tête dans cette ambassade. J'avais traité avec Mourad-Bey dans la campagne d'Egypte, je trouvai piquant de traiter avec Hussein dans celle d'Afrique ; je m'offris et on m'accepta. En arrivant à la porte Neuve, qu'on n'ouvrit qu'après beaucoup de difficultés, je me trouvai au milieu d'une troupe de janissaires en fureur : ceux qui me précédaient avaient peine à faire écarter devant moi la foule de Maures, de Juifs et d'Arabes qui se pressaient à nos côtés, pendant que je montais la rampe étroite qui conduit à la Casbah ; je n'entendais que des cris d'effroi, de menaces et d'imprécations, qui retentissaient au loin, et qui augmentaient à mesure que nous approchions de la place. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes aux remparts de la citadelle ; Sidi Mustapha, qui marchait devant moi, s'en fit ouvrir les portes, et elles furent, après notre entrée, aussitôt refermées sur les flots de la populace qui les assiégeaient. La cour du divan, où je fus conduit, était remplie de janissaires ; Hussein était assis à sa place accoutumée ; il avait, debout autour de lui, ses ministres et quelques consuls étrangers. L'irritation était violente ; le dey me parut calme, mais triste. Il imposa silence de la main, et tout aussitôt me fit signe de m'approcher, avec une expression très prononcée d'anxiété et d'impatience. J'avais à la main les conditions du général en chef, qui avaient été copiées par M. Denniée sur la minute du général Desprez, écrite sous la dictée de M. de Bourmont. Après avoir salué le dey, et lui avoir adressé quelques mots respectueux sur la mission dont j'étais chargé, je lus en arabe les articles suivans, que je m'efforçai de rendre du ton le plus rassuré possible : 1° *L'armée Française prendra possession de la ville d'Alger, de la Casbah et de tous les forts qui en dépendent, ainsi que de toutes les propriétés publiques, demain 5 juillet* 1830, *à neuf heures du matin* (*heure française*).

» Les premiers mots de cet article excitèrent une rumeur sourde, qui augmenta quand je prononçai les mots *à neuf heures du matin* ; un geste du dey réprima ce mouvement d'humeur. Je continuai : 2° *La religion et les coutumes des Algériens seront respectées ; aucun militaire ne pourra entrer dans les mosquées.* Cet article excita une satisfaction générale. Le dey regarda toutes les personnes qui l'entouraient comme pour jouir de leur approbation, et me fit signe de continuer. 3° *Le dey et les Turcs devront quitter Alger dans le plus bref délai.* A ces mots, un cri de rage retentit de toutes parts ; le dey pâlit, se leva, et jeta autour de lui des regards inquiets ; on n'entendait que ces mots, répétés en fureur par tous les janissaires : *El mouth! el mouth*! (la mort ! la mort !). Je me retournai au bruit des yatagans et des poignards qu'on tirait des fourreaux, et je vis leurs larmes briller au dessus de ma tête. Je m'efforçai de conserver ma tête ferme, et je regardai fixement le dey. Il comprit l'expression de mon regard, et prévoyant les malheurs qui allaient arriver, il descendit de son divan, s'avança d'un air furieux vers cette multitude effrénée, ordonna le silence d'une voix forte, et me fit signe de continuer. Ce ne fut pas sans peine que je fis entendre la suite de l'article, qui ramena un peu le calme : *On leur garantit la conservation de leurs richesses personnelles ; ils seront libres de choisir le lieu de leur retraite.*

» Des groupes se formèrent à l'instant dans la cour du divan ; des discussions vives et animées avaient lieu entre les officiers turcs : les plus jeunes demandaient à défendre la ville. Ce ne fut pas sans peine que l'ordre fut rétabli, et que l'aga, les membres les plus influens du divan, et le dey lui-même, leur persuadèrent que la défense était impossible, et qu'elle ne pourrait amener que la destruction totale d'Alger et le massacre de la population. Le dey donna l'ordre que les galeries de la Casbah fussent évacuées, et je restai seul avec lui et ses ministres. L'altération de ses traits était visible. Sidi-Mustapha lui montra alors la minute de la convention que le général en chef nous avait remise, et dont presque tous les articles lui étaient personnels, et réglaient ses affaires particulières. Elle devait être échangée et ratifiée le lendemain matin avant dix heures. Cette convention fut longuement discutée par le dey et par ses ministres ; ils montrèrent dans la discussion des articles et dans le choix des mots, toute la défiance et la finesse qui caractérisent les Turcs dans leurs transactions. On peut apercevoir, en la lisant, les précautions qu'ils prirent pour s'assurer les garanties désirables ; les mots et les choses y sont répétés à dessein et avec affectation ; et toutes ces répétitions, qui ne changeaient rien au sens, étaient demandées, exigées ou sollicitées avec les plus vives instances de la part des membres du divan.

» Sidi-Mustapha copia en langue arabe cette convention, et la remit au dey avec le double en langue française, que j'avais apporté. Comme je n'avais pas mission de traiter, mais de traduire et d'expliquer, je demandai à retourner vers le général en chef, pour lui rendre compte de l'adhésion du dey, et de la promesse que l'échange des ratifications serait fait le lendemain matin. Hussein me parut très satisfait de la

conclusion de cette affaire. Pendant que ses ministres s'entretenaient entre eux sur les moyens à prendre pour l'exécution de la capitulation, le dey se fit apporter par un esclave un grand bol de cristal, rempli de limonade à la glace. Après en avoir bu, il me le présenta, et je bus après lui. Je pris congé : il m'adressa quelques paroles affectueuses, et me fit reconduire jusqu'aux portes de la Casbah par le *bachi-chiaoux* et par Sidi-Mustapha. Ce dernier m'accompagna, avec quelques janissaires, jusqu'en dehors de la porte Neuve, à peu de distance de nos avant-postes.

» Je revins au quartier-général avec une fièvre nerveuse, suite des émotions violentes que je venais d'éprouver pendant plus de deux heures, et je ne fus pas du nombre des personnes qui se rendirent le lendemain matin, à la Casbah, pour prendre les derniers arrangemens sur la reddition des postes de la ville, des forts et de la citadelle. Cette mission fut confiée à M. de Trélan, premier aide-de-camp du général en chef, et à MM. Lauxerrois et Huder, interprètes. On leur adjoignit le colonel Bartillat, qui remplissait les fonctions de commandant du quartier-général. »

Voici quels furent les termes définitifs du traité :

CONVENTION

*Entre le général en chef de l'armée française et S. A. le dey d'Alger.*

Le fort de la Casbah, tous les autres forts qui dépendent d'Alger, et le port de cette ville, seront remis aux troupes françaises, le 5 juillet à dix heures du matin, (heure française).

Le général en chef de l'armée française s'engage envers son S. A. le dey d'Alger à lui laisser sa liberté et la possession de toutes ses richesses personnelles.

Le dey sera libre de se retirer avec sa famille et ses richesses particulières dans le lieu qu'il fixera ; et, tant qu'il restera à Alger, il y sera, lui et sa famille, sous la protection du général en chef de l'armée française. Une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille.

Le général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection.

L'exercice de la religion mahométane restera libre. La liberté des habitans de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte. Leurs femmes seront respectées.

Le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur.

L'échange de cette convention sera fait avant dix heures, ce matin, et les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Casbah, et successivement dans tous les forts de la ville et de la marine.

Au camp devant Alger, le 5 juillet 1830.

HUSSEIN PACHA. C^te^ DE BOURMONT.

Ainsi tomba, à la satisfaction de la France, et aux acclamations de l'Europe et du monde, cet état dont l'existence insultait aux droits de l'humanité, dont la vie était une guerre à mort à la chrétienté ! Par cette victoire, nous mîmes fin à la *traite des blancs*, aux exactions de ces tributs honteux, que des puissances chrétiennes payaient à des régences barbaresques, et aux avanies que l'Europe avait trop long-temps souffertes. Pour la première fois, la civilisation moderne se montrait avec quelque puissance dans ces lieux où avait brillé, avec tant d'éclat, la civilisation romaine. Et, cette œuvre, quelques jours avaient suffi pour l'accomplir ! l'avenir de l'Afrique était tout entier dans ce traité ; elle était désormais liée à la France, et la Méditerranée, qui les séparait, n'était vraiment plus qu'un lac français.





# L'OCCUPATION.

---

ENTRÉE DES FRANÇAIS A ALGER. — LA CASBAH. — PREMIÈRES MESURES DE L'OCCUPATION. — DÉPART D'HUSSEIN. — ASPECT D'ALGER. — EXPÉDITION DE BLIDAH. — OCCUPATION DE BONE ET D'ORAN. — RÉVOLUTION DE JUILLET.

## I.

### ENTRÉE DES FRANÇAIS A ALGER.

Enfin le moment arriva où l'armée dut prendre possession d'Alger. Le dey, après avoir demandé un sursis de deux heures pour se retirer de la Casbah avec sa famille, et pour enlever ses richesses particulières, sollicita un nouveau délai, qui ne put être accordé. Les troupes avaient reçu l'ordre de se tenir sous les armes pour le moment fixé; tous les corps étaient en tenue, enseignes déployées, et avec l'appareil dont s'environne une grande armée qui triomphe; on ne pouvait donc céder à ses exigences, il dut se soumettre.

Il était onze heures; M. de Bourmont, suivi de son état-major, partit du quartier-général et arriva sur un petit plateau, situé à moitié chemin du château de l'Empereur, à Alger. Là, il traça les dernières dispositions qui réglaient l'occupation de la ville. Le général Achard, avec sa brigade, devait tenir les forts voisins de la porte Bab-el-Oued; le général Berthier de Savigny devait se placer aux postes de la marine; des détachemens du génie, de l'artillerie et le 6e de ligne, eurent ordre de se porter à la Casbah, résidence du général en chef; enfin, les autres corps conservèrent leur camp à l'extérieur, afin d'être en garde contre toute surprise.

L'artillerie eut peine à marcher dans la route encaissée et difficile qui conduisait à la ville; elle parvint à la porte Neuve, et se dirigea de suite vers la Casbah. Elle précédait l'état-major ivre de joie, rayonnant de la gloire de l'armée; ce fut un coup-d'œil magnifique, que cette entrée solennelle, exécutée aux sons d'une musique qui traduisait l'enthousiasme de tous les esprits. Brillans uniformes, drapeaux percés de balles, canons poudreux, armes étincelantes: quels magiques décors pour une fête! et que la splendeur du triomphe faisait bien oublier la fatigue et les dangers des combats!

Toutefois un serrement de cœur inexprimable se fit sentir dans toutes ces poitrines, lorsque approchant des remparts, l'armée put apercevoir dans les fossés de la ville, les cadavres mutilés des prisonniers que les Algériens avaient faits pendant la campagne. Des têtes séparées du corps, des membres épars, des cadavres traversés par des crochets, souillés de boue et de sang, livrés à de dégoûtantes insultes! Une larme fut donnée à ces nobles restes, auxquels on rendit ensuite les honneurs de la sépulture; et la générosité du vainqueur sut encore pardonner ces froides atrocités, lorsque le vaincu ne sut pas même lui en épargner le spectacle.



Vue d'Alger, prise hors de la porte Bab-el-Oued.

Alger ne présentait point l'aspect triste et désolé d'une ville conquise. Quand l'armée y pénétra, un assez grand nombre d'habitans, et surtout des enfans sortirent de leurs maisons pour la voir. Les boutiques étaient fermées, mais les marchands, assis tranquillement devant leurs portes, semblaient attendre le moment de les ouvrir. La crainte ne se trahissait point sur leur physionomie, ils savaient que la capitulation garantissait à chacun l'inviolabilité de ses propriétés, le respect des femmes, sa sûreté individuelle; aussi témoignèrent-ils plus de curiosité que de défiance. Les Maures, les Koulouglis et les Juifs surtout, accueillirent notre domination sans trop de peine; ils espérèrent que la longue oppression des Turcs allait faire place à un régime humain, basé sur la légalité et la justice. La façon généreuse dont nous usions de la victoire ne les surprenait pas moins que la tenue de nos régimens, que nos manœuvres précises et régulières, que la rapidité foudroyante avec laquelle nous avions terminé la guerre en quelques jours. Les Turcs étaient consternés; la résignation ennoblissait leur défaite, autant que leur courageuse défense avait mérité notre estime dans les combats.

L'armée observa rigoureusement les articles du traité; les propriétés particulières furent respectées, et nulle violence ne fut faite à personne. Il faut le dire à la gloire du soldat, il comprit admirablement qu'il représentait l'une des nations les plus civilisées du monde, et il mit une grande loyauté dans ses rapports avec les habitans. L'administration n'a pas été toujours aussi scrupuleuse; elle a opéré depuis la conquête, d'après des principes empreints d'avidité, d'usurpation, de fiscalité; elle n'a point su conserver intacte la réputation que l'armée s'était faite.

Toutefois, cette réserve du vainqueur dans une ville si opulente, ne doit point faire oublier que quelques désordres eurent lieu à la Casbah. Hussein venait d'abandonner son palais, et s'était retiré dans une maison de la ville basse, qu'il occupait avant son élévation; il y avait déjà fait transporter ce qu'il possédait de plus précieux, mais il restait encore une grande quantité de meubles et d'objets de luxe, qu'on n'avait pu déménager faute de temps. Lorsque les corps qui devaient occuper la Casbah entrèrent dans la cour du divan, les esclaves du dey, qui emportaient de nombreux paquets, saisis de frayeur à la vue des soldats, abandonnèrent les objets dont ils étaient chargés, et se sauvèrent tous. Les troupes se répandirent bientôt dans le palais, et la nouveauté des objets qui s'offraient de toutes parts devint un motif de tentation. Chacun crut se faire un trophée de ce qui avait le plus piqué sa curiosité : c'étaient des babouches de maroquin et des pantoufles de femme richement brodées, des tasses de porcelaine d'Italie, des soucoupes en cuivre doré de Constantinople, des vases de terre et de cristal à fleurs d'or, des flacons remplis d'eau de senteur, des cuillères de forme bizarre pour manger le riz et le couscoussou, faites en bois de palissandre, en ivoire ou en ébène, garnies de petits grains de corail; d'autres avaient trouvé, dans les coffres abandonnés par les esclaves, des robes de prix,

des voiles, des pièces de soie, destinées à faire des turbans. Quelques officiers, qui entrèrent les premiers dans les appartemens du harem, y trouvèrent des bijoux de peu de valeur. M. de Bourmont, ayant su qu'on en avait retiré des pièces d'argenterie et de vermeil, donna l'ordre qu'elles fussent déposées dans le trésor. Ce désordre dura à peine quelques heures; il fut d'ailleurs plutôt un effet de la négligence, qu'un calcul de cupidité.

M. de Bourmont établit son quartier-général à la Casbah, et se logea lui-même dans les appartemens que le dey venait d'abandonner. Au moment où il entrait dans la cour du divan, il aperçut un Turc de distinction assis, les jambes croisées, et dans le plus grand calme, devant une porte surbaissée, garnie de forts tenons : c'était le khazenadji qui attendait ses ordres, pour faire à qui de droit la remise du trésor de la Régence, placé sous sa responsabilité. Le général en chef nomma immédiatement une commission composée de M. Dennièe, intendant de l'armée; de M. Firino, payeur, et du général Tholosé : ils étaient chargés d'inventorier les espèces et d'en diriger le transport sur la France. Le khazenadji leur remit les clefs et se retira; ceux-ci, après avoir visité le trésor, mirent un piquet de gendarmerie pour en garder la porte, sur laquelle ils posèrent les scellés.

Le lendemain, l'ordre du jour suivant fut donné à l'armée :

« La prise d'Alger étant le but de la campagne, le dévouement de l'armée a avancé l'époque où il semblait devoir être atteint; vingt jours ont suffi pour la destruction de cet état dont l'existence fatignait l'Europe depuis tant de siècles. La reconnaissance de toutes les nations civilisées sera pour l'armée d'expédition le fruit le plus précieux de ses victoires; l'éclat qui doit en rejaillir sur le nom français aurait largement compensé les frais de la guerre; mais ces frais mêmes seront payés par la conquête. Un trésor considérable existait dans la Casbah; une commission composée de M. l'intendant en chef de l'armée, de M. le général Tholosé et de M. le payeur général, a été chargée par le général en chef d'en faire l'inventaire; elle s'occupe de ce travail sans relâche, et bientôt le trésor conquis sur la Régence ira enrichir le trésor français.

Au quartier-général de la Casbah, le 6 juillet 1830.

C^te^ de Bourmont. »

## II.

### LA CASBAH.

Quand on entre dans Alger, par la porte Neuve, située au sud-ouest, une ruelle étroite et difficile conduit devant la Casbah ou citadelle, qui renfermait la demeure des anciens deys, leurs magasins et leur trésor. Elle est séparée de la ville par une muraille très élevée et garnie de canons. Une grande porte à deux battans, portant au-dessus une inscription arabe, donne entrée à un porche obscur, rendu moins triste par une fontaine de marbre, d'où s'échappe dans une coupe de forme gracieuse, une eau fraîche et limpide. Si de ce vestibule on se dirige vers la gauche, on arrive à la cour du divan, qu'on peut regarder comme la partie la plus importante de cette enceinte; elle est pavée en marbre, et entourée d'une galerie couverte, formée par un rang d'arcades mauresques, soutenues par des colonnes de marbre blanc. Une fontaine avec un jet d'eau, abritée par un magnifique citronnier, tempère la chaleur du soleil qui se reflète sur toutes les faces polies de ce cloître.

Le côté de la galerie opposé à la porte d'entrée était beaucoup plus orné que les autres; il était formé d'un double rang de colonnes ; on y voyait des glaces à encadremens variés, des pendules arabes, de belles tentures à franges. Une banquette régnait dans toute sa longueur, et à l'une de ses extrémités elle était recouverte d'un tapis de drap écarlate. C'est sur ce tapis que se plaçait le dey quand il tenait son divan, qu'il rendait la justice, ou qu'il donnait audience aux consuls et aux marchands étrangers; c'est de là que partit le fameux coup d'éventail qui a été cause de sa chute.

Sous cette même galerie, à l'extrémité de cette banquette, était la porte du trésor, armée de ses grosses serrures et d'un fort guichet de fer; elle donnait entrée à deux ou trois corridors, sur lesquels ouvraient des caveaux sans fenêtres ni soupiraux, coupés dans leur longueur par une cloison de quatre pieds à peu près. C'était là qu'étaient jetées en tas, des monnaies d'or et d'argent, depuis le boudjou d'Alger jusqu'à la quadruple du Mexique.

Cette cour intérieure du divan donnait jour aux appartemens du dey placés aux étages supérieurs. Le premier se composait de galeries, dans l'une desquelles on voyait une espèce de palanquin, sous lequel le dey venait entendre la musique; elle communiquait à une plate-forme qui renfermait une forte batterie dominant la ville. Un escalier conduisait à une galerie supérieure où venaient aboutir les quatre longues chambres, sans glaces ni tentures, mais blanches à la chaux, qui formaient l'appartement du dey. Une porte extrêmement basse conduisait au quartier des femmes, composé de six petites pièces, clos par de hautes murailles : ces appartemens n'obtenaient de jour que par une cour intérieure, dont le sol était à la hauteur du premier étage.

Cette demeure était rendue plus triste, d'un côté par les canons qui commandent la campagne dans la direction du château de l'Empereur, et de l'autre, c'est-à-dire du côté de la cour principale, par une épaisse muraille, où, pour satisfaire la timide curiosité des femmes, on avait pratiqué, dans quelques-unes des chambres, des espèces de meurtrières longues et étroites, projetées obliquement, afin d'offrir à la vue une partie de la galerie supérieure, dans laquelle le dey venait parfois se délasser.

Les autres bâtimens, renfermés dans l'enceinte de la Casbah, consistaient en une mosquée fort belle, dont le pavé était couvert de précieux tapis, un kiosque, une salle d'armes, des magasins, des écuries et des jardins,



Intérieur d'une maison mauresque à Alger.

ou plutôt des cours plantées d'arbres ; une ménagerie renfermant quelques tigres et quelques lions ; un vaste magasin à poudre, dont le dôme avait été mis à l'épreuve de la bombe, par un double lit de balles de laine ; un parc à boulets, des salles d'armes, une longue treille et un berceau de jasmin pour la promenade des femmes du dey, le tout enclavé dans de hautes murailles de quarante pieds, terminées par une plate-forme à embrasures, sur laquelle étaient placés à peu près cinquante canons de tout calibre, peints en vert et en rouge à leur embouchure, et dont une moitié servait à la défense du côté de la campagne, et dont l'autre était tournée vers la ville pour la foudroyer en cas de révolte.

Le mobilier des appartemens intérieurs des femmes était plus somptueux qu'élégant ; c'étaient des tapis de grand prix, jetés partout sur le carreau, des étoffes d'or et d'argent, un luxe étonnant de coussins de toutes les grandeurs et de toutes les formes, en damas et en velours, rehaussés de riches broderies arabes ; des glaces et des cristaux sans nombre ; des meubles d'acajou lourds, massifs, et surchargés d'ornemens de bronze doré, des lits entourés de moustiquaires de mousseline de l'Inde, brochée à fleurs d'or ; des divans de tous côtés : et cela dans une atmosphère de rose, de jasmin, de musc, de benjoin et d'aloës. On trouva dans le harem un grand nombre de tables, de toilettes, de coffres et de nécessaires en bois précieux d'Asie, incrustés de nacre, d'ambre, d'ivoire et d'ébène ; des porcelaines de la Chine et du Japon, et une multitude incroyable de petits meubles bizarres et inconnus en Europe, inventés pour satisfaire les caprices enfantés par l'ennui et le désœuvrement du harem.

Les pièces servant à la demeure du dey étaient beaucoup plus simples ; des tapis et des divans, voilà les seuls meubles qui les ornaient. Des pipes, des armes, plusieurs pendules anglaises, un baromètre et quelques lunettes marines, ce fut tout ce qu'on y trouva ; le reste avait été emporté par le dey.

Quelques parties de la Casbah, telles que la mosquée, la cour du divan et les appartemens des femmes du dey, pourraient donner une idée exacte de l'architecture mauresque ; car c'était partout une profusion d'ornemens, de moulures variées, d'arcades gracieuses, de colonnades élancées, torses ou cylindriques, seules ou accouplées ; mais tout cela a été singulièrement dégradé depuis l'occupation. Pendant les premiers mois, les vainqueurs arrachèrent presque partout le pavé, construit, soit en grandes dalles de marbre, soit en mosaïque de tuiles vernissées, dans l'espoir d'y trouver des trésors cachés. On y voit néanmoins encore de jolies galeries, formées par des arcades bysantines, et chargées de détails d'un art exquis et d'un style fantastique ; des pièces charmantes, des salles de bain, des kiosques ; et tout cela est animé par des fontaines d'une eau courante, qui communiquent à l'air une pénétrante fraicheur, par les ombrages des bananiers, des ceps de vigne en treille, des citronniers et d'un grand nombre de plantes et de fleurs, aussi rares que belles, dont on a embelli cette enceinte.

La Casbah n'était cependant qu'une prison où le dey s'enferma pendant douze années que dura son règne, entouré de ses femmes, de ses janissaires et de ses esclaves, sans que rien vînt apporter à cette existence, quelque diversion digne d'un souverain. C'est à peine si en deux ou trois occasions solennelles il réunit sa famille pour quelque grande fête, où il pouvait oublier qu'il était despote, pour redevenir homme (1). Ses femmes étaient attentives à prévenir ses moindres désirs, ses filles le chérissaient tendrement comme un bon père, et cependant il dut s'interdire ces réunions, où le cœur reprend tous ses droits, car c'est au sein des plaisirs qu'on néglige les hautes mesures de sûreté, et souvent la lame d'un poignard a brillé à la lueur des flambeaux qui illuminent une folle nuit.

Ainsi, en arrivant dans la Casbah, les Français pûrent y trouver trois choses, qui sembleraient devoir s'exclure : l'appareil imposant de la guerre, l'attirail des spéculations, et les détails somptueux du harem.

On procéda, dès le lendemain, à la reconnaissance des valeurs du trésor. La commission des finances fut mise en rapport avec le khazenadji, par l'un des interprètes de l'armée. Ce fonctionnaire déclara d'abord :

1° Que le trésor de la Régence était demeuré intact ;

2° Qu'il n'avait jamais existé de registres constatant ni les recettes, ni les dépenses faites par le trésor ;

3° Que les versemens de fonds s'opéraient sans qu'aucun acte en constatât l'objet ou l'importance ;

4° Que les monnaies d'or étaient entassées pêle-mêle, sans acception de valeur, de titre ni d'origine ;

5° Que les sorties de fonds ne s'opéraient jamais que sur une décision du divan, et que le dey lui-même ne pouvait pénétrer dans le trésor qu'accompagné du khazenadji.

Après ces déclarations, le khazenadji conduisit la commission dans les salles où était renfermé le trésor.

La première ne renfermait que des boudjoux, monnaie algérienne de 3 fr. 60 c., pour une somme de 300,000 fr. environ.

La commission pénétra ensuite dans une salle où étaient placés trois coffres, formant des banquettes. Ces coffres contenaient encore des boudjoux, de la monnaie de billon, et l'un d'eux des lingots d'argent.

Trois portes également espacées, s'ouvrant au moyen d'une même clé, fermaient trois pièces obscures, coupées comme la première salle, par des compartimens en bois.

La pièce du milieu renfermait des monnaies d'or, jetées pêle-mêle, depuis le roboa-soltani (3 fr. 80 c.), jusqu'à la double quadruple du Mexique, 168 fr. (Il y avait près de 24 million en or.)

Les deux caveaux latéraux renfermaient, l'un des mokos ou piastres de Portugal, le second des piastres fortes. (Il y avait en argent près de 24 millions.)

La reconnaissance de ces valeurs s'opéra avec toute

(1) La gravure représente une fête d'intérieur, où des musiciens ont été appelés pendant la collation. Une femme est occupée à exécuter une cantate dont chaque strophe est souvent amenée par un prelude d'instrumens. La narration elle-même est accompagnée par des accords qui soutiennent la voix.

la publicité que comportait une opération si délicate.

Ce trésor s'élevant à la somme de 47,639,010 fr. 84 c. fut pesé et non compté, ce qui eût été impossible. Cette opération eut lieu par les soins d'officiers d'état-major et de la trésorerie, sous la surveillance de la commission des finances, qui y employa d'une manière permanente, une douzaine de sous-officiers d'artillerie pour fermer et clouer les caisses.

Ces caisses ficelées et cachetées, recevaient une série de numéros d'ordre, et étaient placées méthodiquement dans l'un des caveaux, d'où elles ne sortaient que pour être transportées au port, par des militaires de corvée, commandés par des officiers, et sous la conduite du payeur-général et des agens de la trésorerie.

Ce qu'on avait dit des trésors d'Alger était fort audessous de ce que l'on trouva en réalité. Des agens consulaires, qui se disaient bien informés, évaluaient à plus de 250 millions les richesses des deys d'Alger. Un mémoire adressé en l'an VIII au gouvernement français, les portait à 100 millions; mais tout cela était exagéré. On crut pendant quelques jours que la Casbah renfermait quelque casemate, quelque souterrain ou quelque lieu secret, où étaient cachées de grandes valeurs. On menaça le khazenadji d'une prison sévère, s'il ne révélait pas ce qu'il savait à cet égard. Le général Desprez l'interrogea lui-même, ainsi que deux autres fonctionnaires, chargés de l'accompagner quand il ouvrait les portes du trésor; on n'en obtint aucun renseignement; tous les trois offrirent de jurer sur le koran que tout ce qu'on voyait était le trésor de la Régence; et ils consentaient à ce qu'on fît tomber leur tête, si l'on trouvait dans la Casbah un autre endroit, qui contînt de l'argent.

Il paraît prouvé que depuis vingt ans les dépenses avaient toujours excédé les recettes de quelques millions. Cela tenait, soit à la diminution de la piraterie, soit aux constructions énormes qu'on avait faites au port, depuis le bombardement de lord Exmouth. Ces déficits annuels, comblés avec les économies du trésor, l'avaient diminué considérablement, et avaient rendu fausses les évaluations basées sur des conjectures. Au reste, tout cela rendait très vraisemblable cette opinion des Algériens, qui disaient : « qu'autrefois le puits » d'Ali débordait d'or, que depuis il fallut se baisser » beaucoup sur la margelle pour l'atteindre, et qu'à » présent il fallait une longue échelle pour y puiser. »

L'ancien trésorier conduisit ensuite les membres de la commission à l'endroit où l'on fabriquait la monnaie. Après avoir reconnu qu'il existait là des lingots pour 25 ou 30,000 fr., on ferma la porte et l'on y mit une sentinelle. Mais pendant la nuit tous les lingots furent enlevés par un trou que l'on pratiqua dans le mur, du côté opposé à celui où était la sentinelle. On n'a jamais pu découvrir les auteurs du vol. C'est à cette soustraction, exagérée par le bruit public, qu'il faut attribuer l'opinion qui s'accrédita dans la suite, d'une dilapidation du trésor de la Régence. Il est certain que rien n'en a été détourné.

La Casbah renfermait aussi une quantité incroyable de marchandises. Le dey était le principal négociant de la Régence; il prélevait sur toutes les cargaisons qui arrivaient à Alger, une remise en nature, qui allait à 5, 6 et même 10 pour cent. On trouva dans ses magasins des amas de laine, de peaux, de cuirs, de cire, de plomb et de cuivre; du blé, du sucre, de la toile pour les vaisseaux. Il avait le monopole du sel; il l'achetait à vil prix, aux îles Baléares, et le vendait fort cher à ses sujets. La marine possédait de très beaux approvisionnemens. Dans toute la longueur du môle se trouvent de grandes salles voûtées, qui étaient presque toutes remplies de bois de construction, de cordages et de chanvres. A la porte de Bab-el-Oued, entre le fort Neuf et l'enceinte de la ville, s'étendent de belles pièces, qui étaient principalement destinées à l'entrepôt des bois et des ferrures, provenant des bâtimens capturés par les corsaires, et démolis près de là, sur le bord de la mer.

A tout cela il faut ajouter l'artillerie et les munitions de guerre, dont Alger regorgeait. On a évalué à 1200 le nombre des canons trouvés, soit dans les forts, soit dans les batteries de la côte et du môle. Chaque batterie était servie par un magasin, renfermant de la poudre et des projectiles de tout calibre. Une fonderie de canons, avec des bâtimens immenses, se trouvait dans l'intérieur de la ville, près de la porte Bab-el-Oued. Le fourneau était assez bien construit, et tout y était parfaitement approprié pour le service. La force de la marine algérienne n'était pas considérable; elle était singulièrement déchue depuis le bombardement de 1816. Incendiée par lord Exmouth, elle ne s'était plus relevée de ce coup. L'armée française trouva sur le chantier une frégate en construction et deux grands canots. Tous les bâtimens que renfermait le port étaient démâtés; ils n'étaient point sortis depuis le blocus. Ces bâtimens consistaient en deux frégates assez mauvaises, sept bricks et quelques chebecks. Il y avait en outre, une flotille, composée de trente-deux *chaloupes*, portant sur la proue une pièce de bronze. *Cette flotille* était destinée à se mettre en ligne devant les forts de la marine, et sous la protection de leur canon, pour empêcher d'approcher et pour attaquer, s'il était possible, les vaisseaux de guerre qui tenteraient de venir s'embosser sous les forts.

Voici quel fut le résultat matériel de la prise d'Alger, établi d'après des documens officiels et irrécusables.

| | | |
|---|---|---|
| Les frais extraordinaires de l'expédition (marine, guerre et finances) se sont élevés, pour 1830 (conquête et occupation), à la somme de | 49,107,453 fr. | 80 c. |
| Mais de cette somme il faut déduire, pour la valeur des approvisionnemens, qui n'ont pas été consommés et qui ont accru le matériel de la guerre et de la marine, pour les années suivantes, environ | 10,000,000 | 00 |
| Reste pour le chiffre réel de la dépense | 39,107,453 | 80 |
| Or la conquête a produit | 54,737,357 | 41 |
| Excédent ou bénéfice réel | 15,629,923 | 61 |

Voici, du reste, le détail, par article, des produits

qu'on a retirés de l'expédition, suivant les inventaires qui ont été dressés :

| | | |
|---|---|---|
| Trésor du dey (espèces et matières d'or et d'argent) | 47,639,010 fr. | 84 c. |
| Recettes diverses, impôts, subsides, etc. | 675,196 | 37 |
| Matériel d'artillerie : 785 bouches à feu en bronze, 399 en fer, projectiles, etc. | 4,589,624 | 43 |
| Matériel de marine : 2 corvettes, 5 goëlettes, 1 chebeck, etc. | 799,791 | » |
| Effets d'habillement, campement, etc. | 155,990 | 35 |
| Mobilier et médicamens | 81,010 | 70 |
| Denrées et marchandises diverses | 796,733 | 72 |
| Total | 54,737,357 | 41 |

Les lingots d'or et d'argent et les espèces, provenant du trésor du dey, fondus à la Monnaie de Paris, à l'effigie du roi Louis-Philippe, ont produit :

| | | |
|---|---|---|
| Or | 20,368,635 fr. | » |
| Argent | 19,315,821 | » |
| Total | 39,684,456 | » |

Le reste, se composant d'espèces monnayées, ayant cours dans la Régence, a été employé à Alger au service des dépenses publiques.

L'argent qu'on a trouvé dans la Casbah n'était qu'une faible partie de celui qu'on aurait pu tirer de la conquête d'Alger, si M. de Bourmont n'eût accordé une capitulation trop avantageuse. Des généraux moins scrupuleux auraient pu frapper sur la ville une contribution de guerre de 20 millions, qui, dans le premier moment de terreur, eût été acquittée en vingt-quatre heures. Mais ce dont on aurait pu s'emparer aisément, c'était le trésor dit *de la Mecque et de Médine*, qui se compose du produit des dons pieux, faits par les Musulmans pour le tombeau du prophète : ces dons sont immenses. Cette fondation possède à Alger plus de deux mille maisons, et aux environs, plus de cinq cents maisons de campagne et corps de ferme. Les dotations faites en argent étaient aussi très considérables ; elles s'élevaient à des sommes énormes, dont la Mecque ne recevait jamais le quart.

Les biens et les revenus du domaine public étaient une source immense des richesses : mais ces biens sont peu connus ; leur comptabilité était tenue très secrète, et il ne reste aucune trace de leur existence. Il y avait encore aussi d'autres caisses, dont les produits n'arrivaient à leur destination qu'en subissant de fortes retenues. Ce n'est pas exagérer que d'estimer à 100 millions toutes ces valeurs.

A cela, il faut ajouter la valeur de la conquête elle-même, trois mille six cents lieues carrées de terrain, enlevées à la domination turque, et une position sur la côte d'Afrique, admirable pour notre marine, et dont la colonisation devait être, pour la France, une source immense de richesses.

## III.

### PREMIÈRES MESURES DE L'OCCUPATION.



Quoiqu'on fût entré à Alger par capitulation, les autorités de cette ville ne prirent aucune précaution pour en assurer la tranquilité ; pas un seul commissaire ne se présenta pour guider les troupes, pour faire connaître le régime administratif de la province. M. de Bourmont eut tout à créer. Dans l'ignorance où il était des intentions du gouvernement, au sujet de cette conquête, il se tint prêt pour tout événement. Ainsi, dans l'hypothèse où on l'abandonnerait, il se fit présenter un travail sur les moyens de détruire les fortifications de la marine et de combler le port, et, dans le cas où on la conserverait, il rendit plusieurs arrêtés qui annonçaient de la prévoyance, et le désir de bien asseoir l'autorité française dans tous les esprits.

Il créa une commission centrale du gouvernement, chargée de proposer les modifications administratives que les circonstances rendaient nécessaires. La présidence en fut dévolue à M. Denniée, intendant en chef de l'armée, qui se mit immédiatement à l'œuvre. Pour la direction des affaires de la ville, on forma un conseil municipal, composé de Maures et de Juifs. Le service de la police fut confié à M. d'Aubignosc. Son action dut s'étendre sur la ville et sur le territoire d'Alger. On plaça sous ses ordres un inspecteur, et une brigade de sûreté maure, composée de vingt agens. Malgré tous ces moyens et le concours de l'autorité militaire, la police française fut presque toujours au-dessous de sa mission, ce qui formait un fâcheux contraste avec l'administration précédente, dont la force et la régularité d'action étaient admirables.

Les corporations des Juifs, des marchands et quelques corps de métiers furent conservés. Les syndics durent désormais être nommés par l'autorité. Les nègres libres devaient aussi faire agréer leur khaïd ou chef.

Le service des octrois, celui des douanes et celui des domaines de la Régence, souffrirent beaucoup par la retraite des fonctionnaires qui les exerçaient précédemment. Presque toutes les perceptions s'arrêtèrent, soit qu'on ne connût pas les tarifs existans, soit qu'on négligeât d'en établir de nouveaux. Ce ne fut que plusieurs mois après, et sous l'administration du général Clausel, que toutes ces branches du revenu furent régularisées, et devinrent productives.

Un désarmement général de tous les corps fut ordonné. Les Algériens s'y attendaient et s'y soumirent sans murmure ; il commença dès le lendemain de notre entrée dans la ville, et il continua plusieurs jours de suite. Des détachemens d'infanterie se rendirent dans chaque caserne et reçurent des janissaires qui y étaient logés, leurs armes, fusils, yatagans et pistolets, dont la plupart étaient d'une grande beauté, avec des incrustations ou des reliefs. Ceux qui étaient établis en ville dûrent les apporter eux-mêmes à la Casbah.

Le 6 juillet, la brigade Montlivault reçut ordre de se porter sur la Maison Carrée et sur la Rassauta, autre ferme voisine d'Alger, pour s'emparer des haras et des troupeaux du gouvernement qui s'y trouvaient; mais le bey de Constantine, qui avait repris, avec ses troupes, la route de sa province, les avait enlevés. Cette brigade s'avança jusqu'au cap Matifoux, qui ferme à l'est la rade d'Alger. Elle reconnut sur la côte plusieurs batteries, armées de 120 pièces de canon, qu'elle n'avait ni les moyens ni la mission d'enlever. Quelque temps après, des canots furent envoyés pour les désarmer; mais la vue des Arabes, qui se portaient en nombre sur ce point, les empêcha de le faire. Cela resta deux mois en cet état.

L'occupation de Sidi-Ferruch n'était plus nécessaire; des ordres furent donnés pour l'abandonner. La marine travailla immédiatement à en retirer le matériel. La garnison des redoutes, construites sur la route, fut réduite à une compagnie pour chacune d'elles. Puis, lorsque la presqu'île fut désarmée, le 48e, qui l'occupait, se replia sur Alger, et toutes les stations échelonnées le suivirent. Les Arabes, depuis cette époque, ont respecté tous les travaux que nous avions fait sur cette route, et n'ont point cherché à les tenir militairement.

Ainsi toute l'armée se trouva réunie autour d'Alger. Ce fut un grand désastre pour toutes les magnifiques maisons de campagne qui l'environnent. Au lieu d'employer des moyens réguliers pour avoir du bois, on coupait les haies de clôture et les arbres fruitiers, on démolissait les cabanes pour brûler les portes, les fenêtres et même les poutres. Les bassins, les marbres, les ornemens de sculpture, tout était brisé sans but et sans profit. Les aquéducs, ayant été rompus en plusieurs endroits, les fontaines manquèrent d'eau et l'armée fut sur le point d'en souffrir beaucoup. Un ordre du jour du général en chef recommanda à tous les chefs de corps de veiller à ce que ces actes de vandalisme ne se renouvellassent plus; mais on était en pays conquis, l'absence des propriétaires laissait les habitations sans protection, et les injonctions des supérieurs restèrent long-temps sans effet.

## IV.

### DÉPART D'HUSSEIN.



Après la prise de possession d'Alger, la présence du pacha déchu pouvait devenir une source d'embarras. Elle n'était pas même sans danger pour sa personne, parce que beaucoup de janissaires irrités, avaient menacé de le poignarder. Il se refusa long-temps à rendre une visite au général en chef; pour l'y déterminer, on fut obligé de mettre en jeu son intérêt. Il n'avait eu que dix-huit heures pour faire enlever de la Casbah ses effets les plus précieux et ceux de son harem. Dans ce déménagement précipité, un grand nombre d'objets de prix furent oubliés; il les fit réclamer après l'entrée des Français. On profita de cette circonstance pour l'amener à une entrevue. On lui fit observer qu'il n'obtiendrait que par ce moyen des arrangemens de départ, et on lui promit aussi de l'autoriser à faire enlever les effets qu'il réclamait.

Il fut reçu par M. de Bourmont avec de grands honneurs, et il montra, en sa présence, une dignité véritable. Les évaluations qu'on lui demanda, sur une partie de sa fortune, qui était restée à la Casbah, et qu'il s'agissait de lui restituer, furent trouvées exactes. Il remit au général en chef une somme considérable en inscriptions de rente sur l'Angleterre, en disant qu'elle ne lui appartenait pas en propre, qu'elle faisait partie du trésor de l'état, et qu'ainsi il ne pouvait pas la garder aux termes de la capitulation.

On lui avait laissé le choix du lieu de sa retraite. Il proposa lui-même la ville de Naples, qu'il avait connue et visitée en venant de Constantinople à Alger, et dont le séjour lui avait paru agréable. Le consul anglais s'agitait beaucoup pour l'engager à se rendre en Angleterre. Il en parla même à M. de Bourmont; mais celui-ci le repoussa poliment, en lui disant que « c'était une affaire qu'il voulait arranger en famille avec le dey. »

De tous les pachas précipités du trône, il fut presque le seul qui survécut à sa chute. Cette exception, que le sort a faite en sa faveur, Hussein la méritait sous beaucoup de rapports. Ce qu'il avait de mauvais lui était commun avec la soldatesque dont il était le chef et le représentant; ce qu'il eut de bon était bien à lui, lui appartenait bien en propre. Au témoignage unanime des consuls européens, il usa avec une modération extrême, jusque-là inconnue, du pouvoir immense autant qu'éphémère, dont il fut quelques années dépositaire. Le droit, la justice, l'équité, étaient pour lui choses sacrées; il les aimait et les *pratiquait*; et c'est même cette haute idée qu'il s'*en faisait qui* amena sa chute. Trouvant ses prétentions légitimes dans les réclamations qu'il éleva au sujet des trois ou quatre millions de l'affaire Bacri, il ne parvint jamais à comprendre que ce fût devant les tribunaux français qu'il s'agissait de les faire valoir. Tout avis de s'adresser à eux, que lui fit donner notre gouvernement, il le considéra toujours comme un déni de justice. — Si le roi de France, disait-il au moment de la rupture, était créancier d'un de mes sujets, le roi de France serait payé, ou la tête du débiteur tomberait dans les vingt-quatre heures. De là, son irritation, et le fameux coup d'éventail dont il brisa son trône fragile.

Avant de quitter le sol de l'Afrique, Hussein, plein de reconnaissance pour la conduite attentive et généreuse des Français à son égard, crut devoir leur donner des conseils d'amitié.

« Débarrassez-vous le plus tôt possible, disait-il, des janissaires turcs. Accoutumés à commander en maîtres, ils ne pourront jamais consentir à vivre dans l'ordre et la soumission. Les Maures sont timides, vous les gouvernerez sans peine; mais n'accordez jamais une entière confiance à leurs discours. Les Juifs, qui

sont établis dans cette regence, sont encore plus lâches et plus corrompus que ceux qui habitent Constantinople; employez-les, parce qu'ils sont très intelligens dans les matières fiscales et de commerce; mais ne les perdez jamais de vue; tenez toujours le glaive suspendu sur leurs têtes. Quant aux Arabes nomades, ils ne sont pas à craindre : les bons traitemens les attachent et les rendent dociles et dévoués; des persécutions les aliéneraient promptement. Ils s'éloigneraient avec leurs troupeaux, et porteraient leur industrie jusque dans les plus hautes montagnes, et même dans le Beled-el-Gérib, ou bien ils passeraient dans les états de Tunis. Pour ce qui est des Kabyles, ils n'ont jamais aimé les étrangers; ils se détestent entre eux. Evitez une guerre générale contre cette population nombreuse et guerrière; vous n'en tireriez aucun avantage. Adoptez, à leur égard, le plan constamment suivi par les deys d'Alger : c'est-à-dire, divisez-les, et profitez de leurs querelles.

» Quant aux gouverneurs de mes trois provinces, dont j'ai eu lieu d'être mécontent dans cette dernière campagne, changez-les.

» Ce serait, de votre part, une bien grande imprudence que de les conserver : comme Turcs et comme mahométans, ils ne pourront que vous haïr. Je vous recommande surtout de vous tenir en garde contre Mustapha-Bou-Mezrag, bey de Titery; c'est un fourbe. Il viendra s'offrir, il vous promettra d'être fidèle; mais il vous trahira à la première occasion. J'avais résolu depuis quelque temps de lui faire trancher la tête. Votre arrivée l'a sauvé de ma colère.

» Le bey de Constantine est moins perfide et moins dangereux. Habile financier, il rançonnait très bien les peuples de sa province, et payait ses tributs avec exactitude; mais il est sans courage et sans caractère. Des hommes de cette trempe ne peuvent pas convenir dans des circonstances difficiles. Je viens d'en faire la triste expérience.

» Le bey d'Oran est un honnête homme; sa conduite est vertueuse; sa parole est sacrée. Mais, mahométan rigide, il ne consentira pas à vous servir; il est aimé dans sa province. Votre intérêt exige que vous l'éloigniez du pays. »

La sagesse de ces conseils fait honneur au jugement d'Hussein; on se serait épargné bien du mal si on les eût suivis de point en point.

Il s'embarqua le 10 juillet pour aller faire quarantaine à Mahon, et se rendre ensuite à Naples. Par des motifs religieux, il désira ne partir qu'après le coucher du soleil. Cent-dix personnes composaient sa suite. Son gendre, Ibrahim et sa famille étaient avec lui. Le juif Bacri, qui avait été quelque temps un des agens confidentiels d'Hussein, prétendit qu'il n'emportait avec lui, comme sa propriété particulière, qu'une somme de 4,000,000 de francs en argent et en bijoux. D'autres pensent que ses ressources futures, pour son entretien et pour celui de la suite nombreuse qui l'accompagnait, étaient beaucoup plus considérables. Le nombre des objets qu'il enleva est inimaginable : plus de cent portefaix furent occupés, une partie de la journée, à les transporter à bord de deux grands bateaux qui en étaient chargés. A huit heures du soir, Hussein sortit de sa maison à pied; ses femmes étaient dans des palanquins fermés; les esclaves suivaient. Le cortége était triste et silencieux; il y avait très peu de monde dans les rues. Pendant le trajet de sa maison à la marine, la figure du pacha fut sévère, mais sa contenance était noble et digne. On assure que, quand il quitta le rivage, de grosses larmes roulaient dans ses yeux, et qu'il tourna plus d'une fois ses regards vers ces murs, où il avait commandé pendant quinze années.

Le départ d'Hussein fut suivi, le lendemain, de celui des janissaires non mariés, qui occupaient les casernes d'Alger; ils étaient au nombre d'environ quinze cents. On leur fit délivrer à chacun un secours de deux mois de solde. Ils le reçurent comme un bienfait auquel ils pensaient n'avoir aucun droit. La même faveur fut accordée aux hommes mariés qui demandèrent à partir, ainsi qu'à chacun de leurs enfans. Ils furent transportés dans l'Asie-Mineure, où les autorités locales les accueillirent fort mal, imputant à leur lâcheté la chute d'Alger *la Guerrière*. On les campa dans le voisinage de Smyrne, et ils y restèrent long-temps exposés à la misère et aux mauvais traitemens de leurs compatriotes. Leur bravoure et leur résignation méritaient un meilleur sort.

M. de Bourmont, délivré des principales forces qui auraient pu l'inquiéter dans Alger, s'occupa des travaux administratifs qui réclamaient ses soins, soit comme général en chef, soit comme gouverneur. Il avait déjà adressé au conseil des ministres de nombreuses demandes d'avancement et de décorations, pour récompenser les officiers qui s'étaient distingués pendant la campagne; il ne crut pas devoir prendre sur lui la responsabilité de ces nominations, bien qu'il l'eût pu, soit comme ministre de la guerre, soit en vertu des pleins pouvoirs qu'il avait reçus du roi avant son départ. Quand l'inventaire des richesses, trouvées dans la Casbah, fut terminé, il sollicita, en outre, l'autorisation de disposer, en faveur de l'armée, d'une somme équivalente au dixième de ce trésor, afin d'indemniser les militaires des privations qu'ils avaient souffertes, et de celles qui les attendaient encore dans un pays dépourvu de tout, et si misérablement exploité par les Juifs. Les ministres répondirent que le trésor du dey appartenait à la France, et qu'on n'en pouvait rien distraire pour l'armée, à qui la solde de campagne devait suffire. Quant aux récompenses honorifiques ou à l'avancement, le travail devait être soumis aux bureaux de l'administration de la guerre, et il fallait suivre les erremens administratifs. On annonçait que le roi lui conférait le bâton de maréchal, avec le titre de duc d'Alger, et qu'il élevait le vice-amiral Duperré, à la dignité de pair. Les autres nominations devaient arriver ultérieurement. Elles n'eurent aucun effet par suite de la révolution de Juillet.

Convaincu que c'était par les indigènes qu'il fallait agir sur le pays, M. de Bourmont accueillit avec bienveillance le fils du bey de Titery, qui annonçait l'arrivée de son père et sa soumission. On verra plus tard que



Le bazar du Figuier.

c'était une perfidie. — Puis il choisit un nouvel aga des Arabes, mais il eut le tort de conférer cette charge à un maure qui n'y avait aucun droit, et qui devait d'ailleurs exciter quelques répugnances, à cause de la différence de race. C'était Hamdam-el-Secca, qui lui avait été fortement recommandé par Ahmed-Bouderbah, l'un des agens de la capitulation. Les intentions de M. de Bourmont étaient droites, mais on ent ait déjà dans ce système vicieux d'administration qui s'est perpétué depuis, et qui a plusieurs fois compromis la colonie.

## V.

### ASPECT D'ALGER.

Il n'est pas sans intérêt d'examiner qu'elle était la physionomie d'Alger à l'époque de la conquête. Cette esquisse fera mieux ressortir les travaux importans que l'administration française y a faits depuis.

Qu'on se figure une ville bâtie, comme la plupart des cités d'Orient, en rues étroites, tortueuses, sans pavé le plus souvent, et obscurcies par des étages en surget et des toits avancés. Les voies principales, qui coupaient cet amas inextricable de maisons, étaient d'abord la rue Bab-Azoun (ou de la porte d'Azoun), et la rue Bab-el-Oued (*ou porte de la Ravine*), située au nord de la précédente. Ces deux rues n'en formeraient qu'une, sans une place irrégulière qui les sépare. Elles courent du nord au sud, en traversant toute la ville sur une longueur de 940 mètres ou d'environ un quart de lieue. A l'est de la place, on trouve la rue de la Marine; elle va aboutir sur le port à la porte de France, appelée, par les Arabes, Bab-Eddjezaïr ou porte d'Alger. Dans une autre direction, la rue de Casbah, longue, sinueuse et étroite, court de la mosquée d'Ali-Bedjnem dans la rue Bab-el-Oued, jusqu'à la place des Victoires, au pied de la Casbah, qui couronne la ville à 118 mètres au-dessus de la mer. La rue de la Porte-Neuve, à peu près parallèle à la précédente, se termine, d'une part, à la place, et de l'autre, à la Porte-Neuve ou Bab-Edjedid, au sud de la Casbah. Les plus belles rues n'ont guère que sept mètres de large dans leurs parties les moins étroites, les autres sont si resserrées que deux hommes ne sauraient y marcher de front. Dans le quartier de la marine, près du port, elles sont disposées avec quelque régularité, et se coupent souvent à angles droits. Ailleurs, et surtout dans la partie haute de la ville, elles forment un vrai labyrinthe; tortueuses, escarpées, pleines de degrés et d'impasses, souvent elles dégénèrent en sombres pas-

sages à peine éclairés par les deux extrémités. La rue de la Monticule du Diable et la rue des Pyramides, appelée, par les Arabes, rue de la Voûte-des-Chats, semblent faites pour désorienter l'étranger, qui, après avoir bien tourné, se trouve ramené au point d'où il est parti. Il n'y a guère de pavé que dans la rue Bab-Azoun et dans celle de la Casbah, cette dernière étant disposée en larges degrés à cause de son escarpement.

Lorsque les Français sont arrivés à Alger, l'industrie qu'on y exerçait était presque nulle; quelques tisserands, pour les ceintures et les étoffes grossières, un petit nombre de teinturiers et de tailleurs, de fileurs de soie et de fil d'or, des fabricans d'essence de rose, de jasmin et d'eau de fleur d'oranger : voilà en quoi consistait l'industrie algérienne. On faisait aussi des tuyaux de pipe, du tabac d'une poudre très fine; enfin les objets les plus usuels étaient confectionnés par des ouvriers spéciaux, menuisiers, serruriers, armuriers, etc. Quelques Juifs vendaient diverses étoffes; d'autres exerçaient la profession d'orfèvres ou celle de changeurs de monnaie.

Les boutiques d'Alger, car il est impossible de donner le nom de magasins aux échoppes dans lesquelles on voit accroupis la plupart des marchands, sont fermées sur la rue à hauteur d'appui; on n'y entre pas; les achats se font en dehors, le marchand seul est dedans, assis les jambes croisées; ces boutiques sont si petites, que, dans le plus grand nombre, il peut, sans se lever, atteindre à tous les rayons sur lesquels sont placées les marchandises. Il ne faut chercher chez ces marchands, ni des objets de luxe, ni des objets d'agrément, ni des objets de goût; du tabac, des pipes, du sucre, du café, des épices, des étoffes de laine et des tissus de coton, des calots rouges de Tunis, des essences, des verroteries d'Italie de forme bizarre, quelques fichus de soie de Smyrne, des ceintures de brocart à fleurs et à franges d'or de fabrique algérienne; et, au milieu de tout cela, de sales étaux de bouchers et de fruitiers, des rues entières remplies de cordonniers et de fripiers, voilà ce qu'offre de plus curieux le quartier marchand.

Il faut toutefois faire une exception en faveur du bazar du Figuier. C'est une petite place où sont réunis les marchands les plus riches, et qui est en même temps un rendez-vous d'affaires et un lieu de délassement. Un café proprement tenu y attire tout ce qu'Alger renferme de Maures élégans. C'est le plus joli coin que l'on puisse trouver pour passer le temps entre onze heures et midi, chaque matin; c'est là qu'on voit les plus belles parures, les plus riches tapis, et les meilleures armes exposées pour la vente. Ces marchandises trouvent souvent des acheteurs qui les admirent, et y mettent le prix convenable. Il n'est pas rare d'y rencontrer des personnages importans de l'ancienne Régence, que l'invasion française a rendus oisifs, et à qui elle a laissé d'immenses richesses, dont ils usent sans trop de faste. Les étrangers de distinction affectionnent aussi ce lieu, comme le seul où ils puissent voir à leur aise la fashion d'Alger.

Toutes les maisons mauresques sont construites sur le même plan. L'architecture domestique reproduit exactement le style ou les formes que l'Orient a adoptées depuis dix siècles. On trouve dans ces maisons de larges portes, des chambres spacieuses, des pavés en marbre, des cours parfaitement bien fermées, où coulent de fraîches fontaines. C'est sur ces cours que donnent les fenêtres, car la jalousie naturelle à ce peuple lui rend insupportable toute ouverture considérable, pratiquée sur la rue. Le rez-de-chaussée est presque toujours occupé par des écuries, des magasins, des citernes et le vestibule ou *skiffa*. C'est une pièce, placée immédiatement après la porte d'entrée, très grande chez les gens riches, et dont les côtés sont garnis de banquettes en maçonnerie, sur lesquelles on place des nattes de jonc ou des tapis. Elles sont divisées par des colonnes de marbre blanc ou de pierre, qui supportent un fronton ou des arcs mauresques sculptés, et formant ainsi de petites arcades, sous lesquelles le maître de la maison s'accroupit en fumant sa pipe, pour recevoir ses visites et traiter d'affaires, car l'entrée des autres appartemens est interdite aux étrangers.

En sortant de la skiffa, on monte un escalier dont les marches sont formées de pièces d'ardoises ou de grandes dalles de marbre, et l'on arrive ainsi, au premier étage, dans une cour carrée, élevée sur les voûtes du rez-de-chaussée, et autour de laquelle règne une colonnade, qui supporte le second étage. Cette cour n'est point couverte; c'est par là que la lumière pénètre dans tout l'intérieur de la maison. On y reçoit quelquefois les visites, et alors on y place des nattes et des tapis, et on élève une vaste tente pour l'abriter. Une balustrade et des arceaux gracieux y forment une galerie à quatre faces, sur laquelle communiquent des salons assez spacieux pour toute une famille. Ils contiennent quelquefois les appartemens de trois générations; et si des familles distinctes sont devenues locataires d'une même maison, une grande pièce leur sert à toutes de salon commun. Dans les classes les plus opulentes, les murs de ces salles sont ornés jusqu'à moitié hauteur, de tentures de velours ou de damas blanches, bleues, rouges, vertes, que l'on peut enlever à volonté. Mais des décorations plus permanantes, des ornemens en stuc et en ciselures, des devises tout à fait ingénieuses décorent la partie supérieure. Une boiserie forme ordinairement le plafond, artistement peint ou divisé en un grand nombre de panneaux aux moulures dorées, et parsemés de versets du koran. Le pavé est en tuiles peintes, et couvert ordinairement de tapis du plus haut prix. Des coussins de velours ou de beau drap sont placés le long des murs; des divans moelleux y remplissent la destination des chaises, dont l'usage n'a pas été adopté. Un salon particulier est quelquefois séparé de la pièce principale par une petite balustrade au milieu. La même particularité se retrouve à l'entrée des chambres à coucher (1).

La maison mauresque se termine par une plate-forme

(1) Voir la gravure qui représente *le Harem*, et qui donne une idée de ces salons.



Intérieur d'une maison mauresque.

couverte d'une couche épaisse de ciment bitumineux. C'est sur ces terrasses que les Algériennes montaient le soir, avant l'occupation des Français, pour jouir de la bienfaisante fraîcheur des brises, et goûter le charme de la conversation. Elles s'y rendaient dans un très grand négligé, aussi les hommes s'abstenaient d'y paraître pendant ces heures, parce que la vue se promène sur toutes les maisons environnantes. Il eût été dangereux pour quelqu'un d'entr'eux, de s'exposer à la jalousie et à la vengeance des voisins. L'indiscrétion de quelques Français, depuis la conquête, a dépeuplé les terrasses et ravi aux mauresques ce délassement si inoffensif. Ce lieu est aussi consacré, dans chaque maison, à des actes de piété. Des inscriptions, tirées du koran, y rappellent cette destination, qui est la plus importante de toutes. Durant quelques grandes fêtes, on y dresse des loges et on y porte les malades, pour les recommander à Dieu à son prophète.

Depuis dix ans, et peu à peu, Alger a changé de physionomie ; les ressources y sont nombreuses ; peu de villes de nos départemens présentent plus de moyens de satisfaire les besoins des gens pauvres et les fantaisies de l'homme riche. Ceux qui y sont arrivés les premiers ont eu d'incroyables privations à supporter. On se figurerait difficilement les dépenses énormes, la persévérance, le courage obstiné dont les colons ou les industriels ont eu besoin alors, pour vaincre les difficultés innombrables qu'ils rencontraient à chaque instant, et qui étaient rendues plus décourageantes par l'esprit exclusif de quelques gouverneurs, qui se rendaient peu compte de l'importance de la colonisation.

Aujourd'hui, du moins dans l'intérieur de la ville, c'est une métamorphose complète : des rues entières ont été percées ou reconstruites, des bâtimens somptueux, à plusieurs étages, se sont élevés, et le marbre est répandu à profusion sur les édifices. L'industrie particulière y a fait des progrès merveilleux. Dans divers magasins, on trouve des assortimens complets de toute denrée, de toute marchandise. On n'est pas même embarrassé pour se pourvoir en objets de luxe et de pur ornement, en porcelaines, en bois vernis, en bronze, en dorures, en glaces. On voit des bazars de modes et de nouveautés, portant les enseignes célèbres de Paris, et très riches en châles, en broderies, en étoffes de laine, de soie, ou de coton ; des épiciers, des marchands de drogues, de couleurs et de vernis ; des

dépôts de carreaux, en terre cuite, en ardoise, en marbre; des tailleurs à grand étalage, des chapeliers, des bottiers, des coiffeurs élégans; des cabinets de lecture, des imprimeurs, des lithographes, des hôtels meublés et bien servis, pour toutes les fortunes et toutes les positions.

Des travaux immenses ont été faits dans la place du Gouvernement, dans les rues de la Marine, de Bab-Azoun, de Bab-el-Oued; elles offrent le plus beau coup-d'œil que l'on puisse imaginer, avec leurs longues et magnifiques galeries, leurs magasins somptueux et la foule qui y circule. On n'y trouve plus une seule maison mauresque, avec ses portes fermées et les niches sans profondeur de ses boutiques. Tout y est changé; on se croirait dans une des plus belles villes de France. L'étranger et l'indigène lui-même, malgré son impassibilité, sont étonnés, éblouis de la richesse et de la bonne tenue de tous les magasins qui s'y sont dressés, aussi rapidement qu'une décoration de théâtre.

## VI.

### EXPÉDITION DE BLIDAH.



ussitôt après la prise d'Alger, le bey de Titery avait envoyé son fils à M. de Bourmont. Il vint prêter serment de fidélité à la France, et fut maintenu dans son gouvernement. Il engagea M. de Bourmont à s'avancer jusqu'au pied de l'Atlas et à visiter la ville de Blidah, qu'il désirait faire joindre à son gouvernement. « La présence du général en chef de l'armée française, aura pour effet immédiat, disait-il, de faire naître la confiance et de hâter la soumission de toute la population de la province. » D'autres notables du pays, et surtout le nouvel aga des Arabes, Hamdan-ben-Secca, qui préparait alors un arrangement pacifique entre les Français et les cheiks arabes de la province d'Alger, représentaient à M. de Bourmont que le bey de Titery, connu comme le plus fourbe des hommes, cherchait à l'attirer dans un piége. Ils lui représentaient qu'il serait bon de ne pas s'aventurer aussi loin d'Alger, avant d'avoir terminé cette négociation, et de s'être assuré des dispositions amicales des peuplades voisines. Mais il avait promis au bey de Titery d'aller examiner par lui-même l'état des choses; il repoussa ces prudentes insinuations : « J'ai promis, répondit-il d'aller à Blidah, je passerais pour avoir peur si je ne tenais pas ma parole. » D'ailleurs un secret désir le pressait d'aller planter le drapeau français sur l'Atlas, et il voulait assurer sa conquête, en l'étreignant lui-même sur plusieurs points.

Blidah, située au pied du Petit-Atlas, dans une campagne couverte de bois de citronniers et d'orangers, était considérée comme l'entrepôt du commerce entre Alger et l'intérieur de l'Afrique. L'importance de ce point avait frappé le général en chef. Revenu de ses dispositions favorables pour le bey de Titery, il ne voulait plus détacher cette ville du district d'Alger, et il nomma un aga particulier, qui devait en prendre le commandement. Cette décision excita, dans les tribus environnantes, un mécontentement, qu'entretenait le bey, trompé dans ses espérances. Ce fut pour en prévenir les effets que M. de Bourmont se décida à effectuer cette expédition.

Le 23 juillet, il sortit d'Alger à quatre heures du matin avec une escorte de 1500 hommes d'infanterie, un escadron de chasseurs et une demi-batterie de campagne. Il avait avec lui les généraux Desprez, Lahitte, d'Escars, Hurel et un nombreux état-major. Il emmenait le nouvel aga de Blidah avec une trentaine de Maures, pour l'installer dans sa résidence. On pensait ne faire qu'une promenade militaire; on traversa sans obstacle les hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre au-dessus d'Alger, et après avoir franchi un des affluens de l'Arrach, on entra dans la plaine de la Métidja. Quoique brûlée par le soleil, elle offrait encore des pâturages abondans, et d'agréables bouquets d'arbres. En approchant de l'Atlas, on trouva que le paysage s'embellissait : de vastes champs couverts de lauriers-roses et d'oliviers, des haies touffues de lentisques, d'où sortaient de larges feuilles d'aloës et de grosses figues de Barbarie, des plantations de tabac et de maïs, des blés coupés et des vignes chargées de grappes déjà mûres, annonçaient un pays cultivé et une population civilisée.

Les troupes marchaient depuis douze heures par une chaleur que tempérait une brise légère, lorsqu'on aperçut à travers les arbres des jardins, la ville et les minarets de Blidah. Une députation des habitans vint au devant de la colonne d'expédition jusqu'à près de deux lieues, pour faire acte de soumission à la France. Les notables offrirent des rafraîchissemens avec bienveillance, et prièrent M. de Bourmont d'épargner à la ville le logement des troupes, incompatible avec les mœurs et les usages musulmans. Cette demande fut accueillie, et l'on bivouaqua hors des enclos qui avoisinent la ville.

Le 24, de grand matin, M. de Bourmont, suivi d'un faible détachement, s'avança jusqu'à une lieue, à la reconnaissance du pays vers le Massafran ; ensuite il installa dans ses fonctions l'aga, que les habitans parurent bien recevoir.

Cependant on ne tarda pas à s'apercevoir que les Arabes et les Kabyles se préparaient à nous attaquer. Les soldats du train, qui avaient conduit leurs chevaux à une fontaine située au pied de la montagne, furent harcelés par des bandes de tirailleurs et perdirent quelques hommes. Le général, voyant qu'il n'était pas aussi en sûreté qu'il l'avait cru d'abord, songea à la retraite, et ordonna le départ. Bientôt quelques coups de fusil se firent entendre autour de la maison qu'il occupait. M. de Trélan, son premier aide-de-camp, sortit pour aller voir ce qui se passait, et fut rapporté blessé à mort; il expira quelques instans après. Les bivouacs français furent aussitôt enveloppés; on eut à peine le temps de se mettre en défense. Les Kabyles arrivaient de tous côtés en poussant des cris horribles, et affrontaient nos soldats avec une inconcevable témérité. Une vive fusillade, et quelques

décharges d'artillerie les repoussèrent, et permirent à la colonne de commencer son mouvement de retraite. Le général Hurel, qui la dirigeait, se rappela que le chemin suivi la veille était creux et encaissé dans une assez grande distance; il en prit un autre qui conduisait dans la plaine. Sans cette heureuse inspiration, on eût éprouvé d'immenses pertes. La marche fut longue et périlleuse; les Kabyles harcelaient les troupes avec acharnement. Plusieurs fois elles furent obligées de se former en carré, et d'employer l'artillerie pour les éloigner. L'état-major se trouva engagé dans une charge, et le général Desprez faillit tomber entre les mains de l'ennemi.

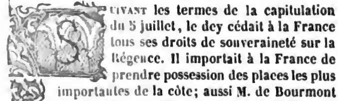
Enfin, à huit heures du soir, les bandes se retirèrent dans leurs montagnes, et nos troupes arrivèrent à Bir-Toula, où elles passèrent la nuit. L'ordre le plus parfait n'avait cessé de régner dans ce mouvement de retraite; et néanmoins, comme on ne fit pas de halte depuis Blidah jusqu'à ce lieu, la rapidité de notre marche lui donna l'apparence d'une fuite. C'est là que M. de Bourmont reçut son bâton et son brevet de maréchal de France, qu'un officier d'état-major lui apporta, et qui étaient arrivés à Alger pendant son absence.

Le 25 au matin, la colonne rentra dans Alger, ne comptant environ qu'une soixante d'hommes tués ou blessés. Les Arabes, retournés à Blidah, se vengèrent sur les Juifs et les Maures du bon accueil fait aux Français : la ville fut livrée au pillage. L'aga et la garde maure, qui du reste avaient fait preuve de bravoure et de dévouement à notre cause, étaient revenus à Alger avec nos troupes.

Cette excursion prouva que la population arabe était encore loin d'être soumise. Les négociations entamées avec quelques chefs de tribus furent rompues. Le bey de Titery leur avait fait entendre que le mouvement opéré sur Blidah avait pour but de couper leurs communications, de les envelopper et de les détruire successivement. Ils jurèrent de se venger, et, sur le point de devenir des amis utiles, ils devinrent d'implacables ennemis.

## VII.

### OCCUPATION DE BONE ET D'ORAN.



SUIVANT les termes de la capitulation du 5 juillet, le dey cédait à la France tous ses droits de souveraineté sur la Régence. Il importait à la France de prendre possession des places les plus importantes de la côte; aussi M. de Bourmont dut songer immédiatement à l'occupation de de Bône et d'Oran.

Le comte Damrémont reçut l'ordre de se diriger sur Bône avec un corps d'expédition, composé de sa brigade et d'un détachement d'artillerie et du génie. Il s'embarqua le 25 juillet sur une escadre, formée d'un vaisseau, de deux frégates et d'un brick, et commandée par le contre-amiral de Rosamel. Contrariés par le temps, ils n'arrivèrent que le 2 août devant le port de Bône; ils avaient été dévancés par un bâtiment qui portait M. de Rimbert, ancien agent des *Concessions françaises* en Afrique. Celui-ci avait conservé des intelligences dans la ville, et persuada sans beaucoup de peine aux habitans, d'y recevoir les Français. Le débarquement s'opéra donc sans obstacle.

Le général Damrémont ne s'endormit pas dans une fausse sécurité; il fit réparer immédiatement la citadelle qui portait aussi le nom de Casbah, et fit élever des retranchemens sur les points les plus abordables. Ces dispositions avaient surtout pour objet de défendre la ville contre les attaques des Arabes, qui l'avaient maintes fois inquiétée. Ils ne tardèrent point en effet à venir harceler nos avant-postes par un feu de tirailleurs importun. Le 6 août, le général ordonna de prendre l'offensive; ils ne soutinrent pas notre choc et se dispersèrent. Le lendemain, le cheik de La Calle leur ayant amené du renfort, ils reprirent courage, et nous fatiguèrent sans résultat pendant plusieurs jours.

Enfin, le 11, on s'aperçut, au grand mouvement qui régnait parmi eux, que leur nombre s'était encore accru et qu'une affaire sérieuse se préparait. Le général se porta dans la redoute qui, par sa position, paraissait la plus menacée, et se disposa à une vigoureuse défense. L'attaque eut lieu à onze heures du soir, contrairement à la coutume où sont les Arabes de ne point combattre après le coucher du soleil. Ils se précipitèrent sur nos retranchemens avec une rare intrépidité. Repoussés d'abord, ils revinrent à la charge, et plusieurs franchirent les fossés, escaladèrent les parapets et combattirent à l'arme blanche dans l'intérieur des redoutes, où ils laissèrent un grand nombre de morts. Ils furent enfin obligés de se retirer, et n'essayèrent plus désormais que quelques engagemens de tirailleurs.

Le général Damrémont profita du repos que lui laissèrent les Arabes pendant quelques jours, pour veiller au service administratif de la ville de Bône, et le mettre en harmonie avec la pensée de l'occupation. Toutes les mesures qu'il prit furent empreintes d'un grand esprit de sagesse et de conciliation, et sa conduite lui attira l'estime des habitans, comme sa bravoure lui avait mérité l'admiration de l'armée. Il confirma dans leurs fonctions les principales autorités de l'ordre civil, et il constitua un conseil des notables, pour lui servir d'intermédiaire auprès des indigènes. Tous ses ordres, tous ses désirs s'exécutèrent ainsi sans trouble, sans secousse. Il faisait entendre sa volonté à ce conseil, qui était chargé d'en poursuivre l'exécution par les meilleures voies. Sa justice et sa modération commençaient à porter les meilleurs fruits, et il aurait sans aucun doute consolidé la domination française dans la province, lorsque soudainement il reçut ordre d'évacuer la ville et de se rembarquer. En se retirant, il laissa aux habitans des munitions considérables, pour se défendre, soit contre les Arabes, soit contre le bey de Constantine, qui devait être irrité de l'accueil qu'on avait fait aux Français; mais ce secours ne fut pas d'une grande utilité entre leurs mains : les Arabes r -

prirent bientôt toutes les positions que nous abandonnions.

Pendant que cette expédition se poursuivait avec tant de succès, Oran se soumettait au fils aîné du général en chef.

Hassan-Bey, qui gouvernait cette province, était cassé par l'âge et incapable de se défendre. Le capitaine Louis de Bourmont fut chargé d'obtenir de lui la reconnaissance de l'autorité française. Parti d'Alger, à bord du brick le *Dragon*, le 22 juillet, il arriva le 24 en vue d'Oran, et rallia la station française qui croisait devant cette ville; il adressa au bey les propositions les plus honorables, et celui-ci dépêcha deux Turcs à bord du *Dragon*, pour y traiter des conditions. Louis de Bourmont apprit d'eux que le bey était prêt à se soumettre, mais que quelques-uns des membres de son divan, qu'il avait consultés à ce sujet, avaient manifesté hautement des intentions contraires, et qu'ils l'avaient même abandonné pour grossir les rangs des Arabes révoltés. Réduit à se défendre contre eux, avec sept à huit cents Turcs qui lui restaient fidèles, Hassan sollicitait vivement l'appui des troupes françaises. Les deux envoyés Turcs ajoutèrent qu'il serait bon, pour rendre les communications plus faciles, que la station française vînt mouiller dans le port de Mers-el-Kébir, situé à trois milles d'Oran, et dont l'entrée, selon les apparences, ne lui serait pas contestée.

Ces deux parlementaires étaient à peine rendus auprès du bey, que les bricks français le *Voltigeur*, le *Dragon* et l'*Endymion* mouillaient déjà devant les batteries de Mers-el-Kébir. Cent-dix hommes, pris dans les équipages des trois bricks, s'élancent à terre, à la vue des consuls étonnés d'Angleterre et de Sardaigne, qui avaient accompagné les deux envoyés du bey, et, conduits par leurs officiers, ils entrent dans le fort, au milieu de la garnison turque, stupéfaite de tant d'audace. Louis de Bourmont, qui dirigeait ce coup de main, fait entendre aux Turcs qu'ils n'ont rien à craindre, s'ils veulent demeurer tranquilles, mais qu'ils seront exterminés s'ils tentent de se défendre. Ils s'abstinrent de toute résistance, et nos marins occupèrent le fort, où l'on compta quarante-deux pièces de différens calibres en batterie. Le lendemain, deux Turcs apportèrent à Louis de Bourmont la reconnaissance de la souveraineté de la France par le bey.

Cependant les Arabes, qui se montraient en armes autour d'Oran, donnaient de l'inquiétude au bey, qui ne se croyait pas assez fort, avec ses janissaires, pour résister à une attaque sérieuse; et le détachement de Mers-el-Kébir était insuffisant pour occuper les deux places. Hassan écrivit au général en chef le priant d'envoyer des troupes pour occuper Oran. Sa demande étant parvenue à Alger, une division de trois frégates fut désignée pour transporter deux bataillons du 21e de ligne, commandé par le colonel Goutfrey, une batterie d'artillerie de campagne, et cinquante sapeurs du génie. L'expédition mit à la voile le 6 août; mais à peine était-elle mouillée dans la rade d'Oran, qu'elle fut rappelée comme celle de Bône. Quelques compagnies étaient déjà à terre; on les embarqua sur le champ, et l'on abandonna le fort de Mers-el-Kébir, en faisant sauter le front du côté de la mer, afin d'enlever du moins ce poste à l'ennemi.

## VIII.

### RÉVOLUTION DE JUILLET.

Les Arabes et les Kabyles se vantèrent, après l'expédition de Blidah, d'avoir vaincu les Français, et cette nouvelle, répandue avec rapidité dans toute la Régence, ranima le courage des tribus, et des Turcs demeurés à Alger. Une conspiration se trama dans le silence, et les indigènes qui avaient commencé d'amener des approvisionnemens à l'armée, cessèrent tout à coup leurs relations. Le consul d'une nation étrangère ne fut pas étranger, dit-on, à ces menées, qui avaient pour but de chasser les Français de la Régence, et de nommer dey d'Alger le bey de Titery. Celui-ci prenait déjà hautement le titre de pacha. Heureusement quelques-uns de ses émissaires furent saisis. Des Arabes, chargés de porter secrètement à leurs complices d'Alger, qui avaient été désarmés, des cartouches et des yatagans, cachés dans des paniers de fruits, furent découverts et condamnés à mort. On se contenta ensuite d'arrêter les Turcs les plus notables, et on les embarqua sur un vaisseau de guerre mouillé dans la rade. On voulut les contraindre en même temps à payer une contribution extraordinaire de huit millions, mais comme on n'employa que des menaces, la chose en resta là. On envoya à Smyrne tous les détenus et tous les Turcs valides qui se trouvaient encore à Alger. Ils eurent la liberté d'emmener leurs familles, et l'autorité fut encore assez facile pour les défrayer du voyage et de l'entretien.

L'expulsion des Turcs fut le dernier acte de l'administration de M. de Bourmont. La révolution du 29 juillet venait d'éclater à Paris. L'armée était depuis plusieurs jours sans nouvelles de France, et ce silence avait jeté tous les esprits dans un sombre pressentiment, à cause de l'hostilité qui existait entre le ministère et la nouvelle chambre sortie des élections. Enfin, le 11 août, un bâtiment de commerce arriva dans la baie, et répandit bientôt dans la ville des centaines d'exemplaires d'une dépêche télégraphique, imprimée à Marseille.

Elle était laconique, mais foudroyante. Charles X avait abdiqué, le dauphin renonçait à ses droits à la couronne, le duc d'Orléans était lieutenant-général du royaume, les noms de Lafayette et d'Odilon-Barrot, chefs de l'opposition, figuraient dans la liste des membres du gouvernement provisoire. Les marins débarqués ajoutaient que le drapeau tricolore flottait à Marseille et dans toute la France, que leur bâtiment l'avait porté jusqu'à l'entrée de la baie d'Alger, et que c'était uniquement sur les ordres des vaisseaux de la croisière qu'ils l'avaient amené.

Les sentimens les plus divers agitèrent l'armée à cette nouvelle. Les uns parlaient du rétablissement de



**Le maréchal Clausel.**

la République, et s'indignaient que le maréchal ne se conformât pas immédiatement aux événemens accomplis; d'autres saluaient de leurs vœux le trône qui allait s'élever sur des institutions politiques, franchement acceptées par la nation; M. de Bourmont enfin et le petit nombre de ceux qui voulaient rester fidèles à des principes dont la vitalité s'éteignait, manifestèrent l'intention de défendre la cause royale, et de conserver Alger à des princes qui avaient déposé la couronne et ne pouvaient plus régner. C'est dans ce but qu'il s'empressa de faire évacuer Bône par le général Damrémont, et de rappeler la garnison d'Oran avant qu'elle eût pu prendre possession de la citadelle. En concentrant toute l'armée à Alger, il se flattait que sa voix serait plus écoutée et qu'on suivrait encore l'impulsion qu'il voudrait imprimer.

Mais peu de jours après, il reçut les communications officielles du nouveau gouvernement; il sut que Louis-Philippe avait été appelé au trône, que la nation avait prononcé la déchéance de branche aînée, et que le général Clausel allait arriver à Alger pour prendre le commandement de l'armée d'occupation. Les événemens étaient si positifs qu'il se résigna, et il annonça, dans un ordre du jour, la révolution qui venait de s'accomplir, en s'arrêtant toutefois à la composition du gouvernement provisoire, et sans faire connaître que la sanction législative avait fermé tout avenir à la légitimité.

Cependant les couleurs nationales avaient remplacé, en France, le drapeau blanc, et l'armée demanda que l'on prît enfin cette mesure. M. de Bourmont y acquiesca; et le 17 août, à huit heures du matin, l'on vit flotter, pour la première fois, le pavillon tricolore sur la haute tour de la Casbah, et sur la grande batterie du môle. Il fut accueilli à l'instant par de nombreuses salves de tous les vaisseaux de guerre, et des remparts de la ville.

M. de Bourmont se flattait que le service récent qu'il venait de rendre à la France et à toute la chrétienté, parlerait assez haut pour lui mériter la conservation de ses fonctions. Il ne tarda pas à s'apercevoir que ses rapports avec le nouveau cabinet seraient pleins d'amères difficultés; il tomba dans un découragement qui devint funeste à notre position dans la Régence. Le bey de Titery fit d'insolentes bravades, et son audace ne fut point réprimée. Des multitudes d'Arabes s'avancèrent à moins d'une demi-lieue d'Alger, et y tinrent l'armée pour ainsi dire bloquée, sans qu'on songeât à les repousser. Tous les militaires qui s'aventuraient au-delà des lignes étaient massacrés. On perdit ainsi plusieurs officiers supérieurs, qui tombèrent sane défense entre les mains de l'ennemi. Cette triste situation appelait impérieusement un chef dont les opinions fussent goûtées du pouvoir central.

Le 2 septembre, dans la matinée, on signala un vaisseau français, avec toutes voiles dehors, qui gouvernait directement sur Alger. Bientôt on sut que c'était l'*Algésiras*, monté par le nouveau général en chef. Vers midi, il tira vingt-un coup de canon pour saluer la place, qui lui rendit aussitôt son salut. Un concours innombrable de personnes, Français, Maures et Arabes, se pressaient sur le port pour former un cortége au général Clausel, que sa réputation militaire rendait bien digne de cet honneur, et à son état-major, composé en partie de vétérans de l'Empire, qui venaient ajouter une dernière campagne à leurs glorieux services.

Le nouveau gouverneur publia en arrivant une proclamation, dans laquelle il annonçait à l'armée les événemens que le bruit public avait portés jusqu'à elle, et le règne de Louis-Philippe « qui réunissait, disait-il, à la légitimité du droit, la légitimité du choix et de la nécessité... et sous qui tous les droits de l'armée seraient religieusement respectés. »

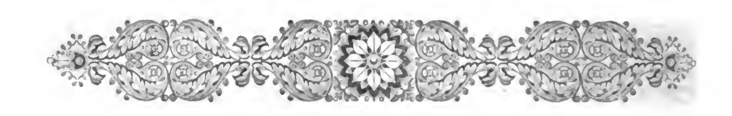
De son côté, le maréchal de Bourmont, qui n'avait agi ou commandé, depuis la nouvelle révolution, qu'au nom du lieutenant-général, publia aussi, le 2 septembre, un ordre du jour, pour faire connaître à l'armée qu'il remettait le commandement à son successeur.

« En s'éloignant de ses troupes, dont la direction lui avait été confiée dans une campagne qui n'a pas été sans gloire, disait-il, le maréchal éprouve des regrets, qu'il a besoin de leur exprimer. Il eût été heureux pour lui, qu'avant son départ, ceux dont il a signalé le dévouement en eussent reçu le prix (1); mais le choix de son successeur leur garantit que cette dette sera acquittée. »

Le maréchal de Bourmont remit ensuite le service au général Clausel, avec une lettre pour le ministre de la guerre, auquel il annonçait son intention de passer quelque temps à l'étranger, en Italie ou en Belgique, sans s'expliquer sur le serment qu'il avait à prêter. L'amiral Duperré lui ayant refusé un bâtiment de l'état pour le conduire autre part qu'en France, il s'embarqua sur un navire autrichien, monté par huit matelots, et se rendit à Malaga avec deux de ses fils. L'aîné était allé porter en France les drapeaux pris sur l'ennemi, le quatrième avait succombé à sa blessure.

Ainsi, du lieu même de sa conquête, s'acheminait vers l'exil un général qui venait d'accomplir un des plus beaux faits d'armes des temps modernes. Il dut à ses hautes qualités non moins qu'à la bravoure de ses soldats, le succès qu'il obtint dans une entreprise où avait échoué Charles-Quint, et après lui dix autres capitaines ou amiraux. Ne cherchons pas à diminuer cette gloire par des motifs de dissidence politique : la France devrait être fière de toutes ses illustrations.

(1) M. de Bourmont avait demandé :
Pour 4 maréchaux-de-camp, le grade de lieutenant-général;
Pour 8 colonels, celui de maréchal-de-camp;
Et dans la même proportion pour les grades inférieurs.
De plus :
240 décorations de la légion d'honneur;
40 décorations du grand-cordon, de grand-officier, de commandeur et d'officier;
100 croix de chevaliers de Saint-Louis;
6 de commandeur du même ordre.
Ces demandes étaient faites avec justice, et l'esprit de parti n'y avait eu aucune part.

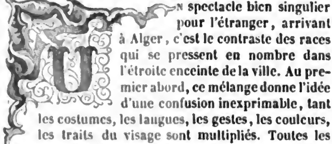


# LA POPULATION D'ALGER.

**DIVISION GÉNÉRALE. — LES BERBÈRES. — LES ARABES. — LES MAURES — LES TURCS. — LES KOULOUGLIS. — LES JUIFS. — LES NÈGRES. — AUTRES RACES.**

## I.

### DIVISION GÉNÉRALE.



Un spectacle bien singulier pour l'étranger, arrivant à Alger, c'est le contraste des races qui se pressent en nombre dans l'étroite enceinte de la ville. Au premier abord, ce mélange donne l'idée d'une confusion inexprimable, tant les costumes, les langues, les gestes, les couleurs, les traits du visage sont multipliés. Toutes les contrées du monde y ont des représentans. Tous les types primitifs de la race africaine, tous ceux que les migrations ou les conquêtes successives ont transplantés sur ce vieux sol s'y trouvent, les uns modifiés par le croisement, les autres préservés de toute altération dans leur physionomie, par l'invariable coutume de la vie nomade au sein des tribus. Notre objet n'est point de démêler scientifiquement les souches primitives dont se compose cette Babel. Il nous importe seulement de considérer ces classes d'habitans, dans les différences essentielles qu'elles présentent au point de vue social.

Dans l'Algérie, comme dans toutes les contrées où la civilisation a pénétré, la diversité la plus tranchée qui se fasse remarquer dans l'instruction, le costume, les mœurs, les habitudes extérieures des principaux groupes de population, est celle qui résulte de l'agglomération des uns dans les villes, et de la dissémination des autres dans la campagne; ou pour parler le langage de notre Europe, entre le bourgeois et le paysan. Dans la première catégorie sont le Maure, le Turc, le Koulougli, le Juif et le Nègre; dans la seconde, le Berbère et l'Arabe.

Mais comme ces classes diverses sont composées elles-mêmes d'une foule d'élémens différens, qui se sont sur-ajoutés l'un à l'autre presque à chaque siècle, et qu'ailleurs (dans l'Introduction) nous avons dû suivre cet ordre historique, pour montrer la composition définitive de cette population si multiple, il nous paraît convenable de les représenter encore dans cette même succession, afin que le lien qui les rattache aux événemens ne soit pas rompu.

Ainsi nous aurons à considérer :

Les Berbères, dont le noyau primitif est essentiellement africain, composé de Gétules, de Lybiens, de Numides, et parmi lesquels se fondirent le reste des Vandales, quelques Goths, etc.

Les Arabes, descendant de la grande invasion qui conquit l'Afrique à l'Islamisme.

Les Maures, venus en majeure partie d'Espagne, après la destruction du khalifat, mais auxquels s'unirent, dans une faible proportion, les anciennes familles

qui habitaient les villes, et provenant des Mauritaniens, Phéniciens, etc.

Les Turcs, en très petit nombre, mariés dans le pays, restes de la milice que les deys d'Alger recrutaient dans l'empire ottoman.

Les Koulouglis, fils de Turcs et de femmes indigènes.

Les Juifs, qui s'étaient introduits dans le pays, à la faveur du négoce, individuellement et non comme corps de tribus, n'ayant, par conséquent, aucune origine historique ou politique.

Les Nègres, amenés d'abord de la zone Torride pour servir d'esclaves, et qui se sont quelque peu élevés, en adoptant, avec la langue arabe, les doctrines du koran.

A cela, il faut ajouter quelques tribus voisines du désert, les Tuariks, les Biskeris qui viennent à Alger remplir le métier de portefaix, les Mozabis qui ont également des professions particulières, et enfin ce ramassis de familles émigrées de toutes les côtes de la Méditerranée et qui se portent vers l'Algérie, comme vers une terre favorable aux aventuriers.

## II.

### LES BERBÈRES.

Parmi les peuples qui habitent l'Algérie, on doit placer en première ligne les Berbères ou Kabyles, puisqu'ils descendent, en majeure partie, de la plus ancienne nation historique qui ait habité ce sol. Ils occupent les montagnes du Petit-Atlas, depuis le royaume de Tunis, jusqu'à l'empire de Maroc; chaque tribu porte le nom de *Beni*, qui signifie *les enfans*, auquel on ajoute la dénomination de la montagne où elle se trouve; telles sont les tribus de Beni-Zéroual, de Beni-Sala, etc.

Les Berbères ne sont pas généralement d'une haute stature; ils ont le teint foncé, les cheveux également bruns et lisses; ils sont maigres, mais par suite très nerveux et fort robustes, et leur corps offre des lignes et des poses qui ne sont pas sans élégance. Ils diffèrent des Arabes par la rondeur de leur tête plus prononcée, et par les traits du visage, qui sont plus courts. Ce n'est plus le même type. L'expression de leur figure est rude et sauvage, et leurs yeux témoignent même d'une sorte de cruauté, qui est confirmée, du reste, par les actes de brigandage auxquels ils se livrent sans répugnance. Une caravane passe rarement sur leur territoire ou dans le voisinage sans qu'ils ne se réunissent plusieurs pour l'attaquer aussitôt. On les voit même venir en grand nombre attendre les Arabes leurs compatriotes, sur les chemins par où ils doivent passer au retour des marchés, et se jeter sur eux pour leur ravir le produit de leurs denrées. Mais leur cruauté se manifeste surtout à la suite des combats. Malheur à ceux de leurs ennemis, qui tombent entre leurs mains; ils n'ont jamais la tête tranchée d'un seul coup; avant de mourir ils subissent les plus affreuses tortures.

Des cabanes, formées avec des pieux fichés en terre, entrecroisés de roseaux et de branches d'arbres, et enduits extérieurement d'une sorte de terre glaise : telles sont leurs habitations. On en trouve néanmoins qui sont construites en pierres brutes, mais disposées avec beaucoup d'art; elles offrent une forme rectangulaire et sont surmontées de deux pignons et d'un toit surbaissé, fait en chaume ou en roseaux. Une porte basse et étroite donne passage dans l'intérieur, qui n'est éclairé que par de petites lucarnes pratiquées dans le mur.

On ne trouve point chez les Berbères de grandes réunions de cabanes formant des villages; elles sont presque toutes isolées, ou groupées en fort petit nombre sur le versant des montagnes ou dans le fond des vallées. Dans quelques tribus, elles sont réunies quatre ou cinq ensemble, formant un rectangle, dont le milieu est une cour. Ces habitations sont tenues avec assez de propreté. Les Berbères pratiquent dans la terre, à l'entour, des trous côniques assez grands, dans lesquels ils enferment leurs provisions pour les conserver. Ces trous sont fermés par de larges pierres, recouvertes de terre battue. Dans leurs excursions, les Français y ont trouvé quelquefois des fruits secs, et des pots de terre cuite renfermant de l'huile, du beurre fondu, des légumes et du couscoussou. Le grain est enfermé dans de grands vases d'argile, scellés dans le mur, ou attachés à de gros piliers de bois, à l'aide de deux liens de fer, placés, l'un à la partie supérieure, et l'autre au milieu. On l'en retire au besoin, par une large ouverture pratiquée à la partie inférieure du vase. Les provisions d'un usage journalier, telles que le lait, le beurre et le miel, sont placées dans des jarres ou des pots.

L'ameublement des maisons, chez les Berbères, est d'une grande simplicité. Deux pierres destinées à moudre le grain, quelques paniers en roseaux, des pots en terre assez malpropres, quelques nattes de jonc et des peaux de moutons, servant de lit, suffisent à leurs besoins. Quand survient la nuit, ils étendent les nattes par terre ou sur de petites estrades de bois, élevées d'un ou deux pieds au-dessus du sol, et, malgré la dureté de leur couche, ils n'en goûtent pas moins un profond sommeil. On en a vu plusieurs, à Alger, coucher au milieu des rues ou sur les terrasses des maisons. La seule précaution qu'ils prenaient, était de se couvrir la tête en l'enveloppant dans cette pièce de laine, qui leur sert d'habillement.

Leur costume est de la plus grande simplicité; ils se revêtent d'une sorte de chemise de laine à manches courtes, resserrée à la ceinture au moyen d'une corde, et ils portent sur leur tête une petite calotte blanche en feutre. Leurs jambes et leurs pieds sont toujours nus. Les chefs sont les seuls qui portent une chaussure : des babouches en temps de paix, et des bottes rouges garnies d'éperons, quand ils vont faire la guerre. Par-dessus la chemise de laine, ils portent une pièce d'étoffe, qu'ils appellent *khaïq*, et dans laquelle ils se drapent. Cette pièce d'étoffe est rattachée à la tête par un cordon de laine brune,



Turc. Berbère. Arabe.

qui en fait trois ou quatre fois le tour dans un ordre symétrique; mais, quand le froid est vif, ils s'en garantissent en se servant du bernous, espèce de manteau à capuchon semblable à celui des Arabes.

Le costume des femmes est le même que celui des hommes, à l'exception du bernous qu'elle ne portent jamais, et, à cette petite différence près, qu'elles n'attachent point le khaïq à leur tête. Elles laissent leurs cheveux flotter au vent, marchent pieds nus, et ne se voilent point comme les Mauresques.

Leurs ornemens sont de grands anneaux de cuivre ou de fer qu'elles portent à leurs oreilles, et des dessins de différentes couleurs qu'elles se font avec une adresse étonnante sur toutes les parties du corps, et particulièrement sur les jambes et sur les bras. Elles ont, en outre, l'habitude de se teindre en rouge les ongles, la paume de la main et la plante des pieds.

Les Berbères sont très sobres; leur manière de vivre est presque la même que celle des Arabes. Le laitage, les fruits de leurs jardins ou des haies qui les avoisinent, et le miel, forment leur principale nourriture. Quelquefois ils font cuire du mouton et de la volaille avec le couscoussou. Pour leur boisson; l'eau pure en fait tous les frais. Ils n'ont pas de pain. Les femmes, après avoir écrasé le grain, en font une espèce de galette, qu'elles font cuire sous la cendre avec de l'huile rance.

Ceux d'entre eux qui se rendent au marché d'Alger, pour y vendre leurs denrées, ne vont presque jamais dans les *fondues* ou auberges. Ils se réunissent par groupes de quatre ou cinq, et mangent en commun. Leur plus grand régal consiste en une espèce de ragoût composé de morceaux de viande coupés ou hachés très menu, de graisse de mouton, de tomates, d'oignons, etc., et de plantes aromatiques, à la vapeur desquelles ils ont fait cuire le couscoussou. Ce ragoût, une fois cuit, est versé dans un grand plat, autour duquel chacun vient s'accroupir pour y puiser avec la main ce qui lui est nécessaire. Dès que le plat est vidé ou que l'appétit est satisfait, une cruche d'eau passe à la ronde, et, après que cha-

eun s'en est servi pour boire et pour se laver la moustache, il s'enveloppe dans son manteau, et s'endort sans quitter la place.

Les montagnes du Petit-Atlas, par les mines de cuivre, de plomb et de fer qu'elles renferment, ont fait naître l'industrie des Berbères, qui s'occupent généralement de leur exploitation. Ils font, avec le plomb, des balles pour la guerre et la chasse, et avec le cuivre, des ornemens pour leurs femmes. Il en même qui travaillent l'or et l'argent, et qui fabriquent de la fausse monnaie, des réaux-boudjoux, qu'ils vont échanger à Alger et dans les autres villes de la Régence. L'art de confectionner avec le fer les divers instrumens aratoires, ainsi que des canons de fusils et la coutellerie, ne leur est pas inconnu; enfin, ils fabriquent eux-mêmes de la poudre très estimée, qu'ils réservent pour leurs besoins.

D'après cela, nous devons juger qu'ils ne sont pas aussi arriérés qu'on le pense, et la manipulation de la poudre principalement, prouve qu'ils possèdent une instruction assez avancée.

Les femmes, après les soins qu'elles doivent à leur ménage, partagent avec leurs maris les travaux agricoles. Ce sont elles qui, pendant l'hiver, tissent les manteaux de laine blanche, ainsi qu'une grosse toile de lin, qu'elles emploient à plusieurs usages.

Les troupeaux des Berbères sont très nombreux; leurs moutons sont petits et couverts d'une laine rare. Les vaches, les bœufs, les chèvres sont aussi d'une très petite espèce; mais leurs ânes et leurs mulets sont les plus beaux de toute la Barbarie et les plus estimés, surtout par les étrangers. Ils ont de la volaille en très grande quantité, et le dromadaire est le seul animal domestique qui manque dans leurs montagnes.

L'agriculture est beaucoup plus avancée chez les Berbères que chez les Maures et les Arabes. Leurs jardins, parfaitement bien tenus, renferment une grande quantité d'arbres à fruit, tels que des orangers, des poiriers, des pommiers, des abricotiers, des pêchers, etc. La vigne fournit des raisins en abondance. Les fruits exquis de leurs figuiers produisent une espèce de pâte, qu'ils composent en les pressant entre deux planches, après les avoir faits sécher au soleil. Mais l'arbre qu'ils cultivent le mieux, c'est l'olivier; il occupe à lui seul presque tous leurs soins; ils en retirent de magnifiques olives dont ils font de l'huile, qu'ils emploient à composer du savon, à filer la laine, et à conserver les olives elles-mêmes. Pour ce dernier usage, ils remplissent d'olives un grand vase, et les recouvrent ensuite d'huile; quand le vase est fermé hermétiquement avec de la terre glaise, elles se conservent environ l'espace d'un an.

Les montagnes du Petit-Atlas sont donc cultivées avec un soin admirable, et offrent des points de vue charmans par la quantité de vergers dont elles sont couvertes. Mais les céréales ne sont pas aussi bien cultivées par les Berbères que par les Maures et les Arabes; ils sèment du blé, de l'orge et un peu de seigle, mais ce qu'il en faut tout juste pour leur nourriture et celle de leurs chevaux.

D'après cet exposé, il est facile de se former une idée de l'état de l'agriculture chez ce peuple; nous dirons maintenant quelques mots touchant son commerce.

Il consiste en instrumens, ustensiles de fer et d'acier, huile, savon, fruits secs et frais, olives confites et dattes. Ils vendent en outre quelques bestiaux, des bœufs principalement, beaucoup de volaille. Leur industrie s'étend aussi jusqu'à trafiquer de la peau des tigres et des lions, ou autres bêtes fauves qu'ils ont prises à la chasse. Ils apportent tous ces objets dans les villes de la Régence, pendant les foires qui ont lieu à différentes époques de l'année.

Ces produits variés, que les Berbères doivent à leur grande activité, leur font gagner beaucoup d'argent, mais l'avarice les empêche de le faire servir à leurs besoins. Ils l'enfouissent dans la terre, et n'en usent que fort rarement pour acheter quelques mouchoirs, des bijoux de similor, des verroteries, de vieux tapis, des nattes en jonc, des pots de terre et quelques autres objets semblables.

Une grande quantité de Berbères vont à Alger servir de domestiques aux Maures et aux Turcs. Un marabout les accompagne ordinairement dans leur migration, parce que les tribus étant presque toujours entre elles dans un état d'hostilité, ils ne pourraient traverser les territoires voisins sans s'exposer à être attaqués par leurs compatriotes mêmes. Le marabout, après être convenu avec eux du prix qu'ils lui donneront pour le service qu'il va leur rendre, fixe le jour du départ et se met en route à leur tête. Comme ces enfans des montagnes sont très attachés à leur pays, ils passent rarement six mois sans aller le revoir, et ils profitent alors du retour du marabout qui a conduit leurs compagnons.

Ils sont ainsi préservés de tout danger; car les marabouts sont des personnages sacrés, pour lesquels la vénération est poussée jusqu'au fanatisme. Mais, s'il arrivait par hasard que, dans une autre époque de l'année, le bruit se répandît que leur tribu est en guerre, alors, sans craindre aucune sorte de danger, ils partent avant l'arrivée des marabouts, et affrontent tout pour voler au secours de leurs frères qui combattent.

Les Berbères, comme presque toutes les autres peuplades de la Barbarie, sont divisés en tribus, dont chacune en particulier est soumise à un cheik, et qui dépendent toutes d'un chef principal, distingué le plus souvent par son courage et ses vertus, et qu'on appelle cheik-zabo. C'est cette organisation qui leur a fait donner le nom de Kabyles, qui signifie *les tribus*.

Lors de la prise d'Alger, c'est à l'un de ces chefs qu'obéissaient les habitans des montagnes situées dans les provinces d'Alger et de Titery. Ce chef était le fameux Ben-Zamoun, célèbre par sa réputation militaire et par les désastres assez nombreux qu'il fit éprouver à l'armée française.

Les Berbères sont d'un caractère très indépendant et très belliqueux. Jamais ils n'ont été soumis à la do-

mination du dey d'Alger; jamais ils ne lui ont payé le moindre tribut. Aussi ce prince et les beys qui gouvernaient ses provinces en son nom, ne pouvant rien obtenir d'eux, ont eu toujours recours à la force et à la ruse pour les forcer à contribuer. Quand on savait que leurs troupeaux étaient descendus dans la plaine, les janissaires se jetaient sur eux à l'improviste, faisaient les gardiens eux-mêmes prisonniers, et les obligeaient de cette façon à se racheter à chers deniers. Mais à leur tour, les Berbères se répandaient dans les villes et les pillaient, et quand les beys des provinces voisines se rendaient à Alger pour y apporter leur tribut, ils les attendaient dans des gorges, et prenaient leur revanche en les rançonnant.

Le motif le plus léger, le prétexte le plus simple est pour ce peuple un sujet de discorde et de guerre. Le vol d'un mouton, un arbre coupé, une insulte faite à une femme et autres causes semblables les font courir aux armes. On les voit s'emparer aussitôt des positions, et se tirer des coups de fusil en s'abritant derrière les arbres. Ils ont toujours leurs cheiks à leur tête, ainsi qu'un marabout qui se trouve là pour pacifier et mettre d'accord les deux partis; car après quelques coups de fusil, restés sans effet à cause de l'éloignement où ils se trouvent placés les uns des autres, les marabouts interposent leur toute-puissance, et après avoir parlementé, on convient d'une espèce de traité, par lequel le parti offensé reçoit ordinairement quelque indemnité, et tout rentre dans l'ordre. Ces sortes de combats restent presque toujours sans résultat dangereux; c'est pour ainsi dire un semblant de guerre, par lequel ils paraissent vouloir montrer combien ils sont susceptibles, sur ce qui regarde leur honneur ou le bien de leurs compatriotes.

Les Berbères sont armés d'un long fusil, d'un yatagan et d'une paire de pistolets, et ils s'avancent, tribu par tribu, rangés autour de leur drapeau, que porte un des plus braves soldats. Leur manière de faire la guerre est assez singulière. Au moment de l'attaque, les cavaliers fondent au galop sur l'ennemi, et les fantassins sont emportés dans leur course rapide, en se tenant d'une main à la selle ou à la queue des chevaux. Arrivés à une certaine distance, les porte-drapeau s'arrêtent, et tous les Berbères se groupent autour d'eux, tirent leurs coups de fusil, puis retournent en arrière pour recharger, et s'avancent encore pour tirer de nouveau. Les cavaliers, après avoir déchargé leurs armes, fuient en se couchant sur les chevaux, laissant les fantassins s'abriter derrière les haies et les buissons. Leur système de combat se réduit à se disperser devant l'attaque de l'ennemi et à se rallier aussitôt pour lui tomber dessus et le prendre par derrière. Le canon produit sur eux un effet si extraordinaire, qu'il leur suffit d'en apercevoir un seulement, pour n'oser plus aller dans la même direction.

Les Berbères sont cruels dans leur manière de traiter les prisonniers de guerre qui tombent malheureusement entre leurs mains; ils ne leur font jamais grâce, et les soumettent aux tortures les plus inouies, avant de leur donner la mort. Ils se livrent ensuite sur les cadavres à des horreurs dégoûtantes, croyant, par ce moyen, se rendre agréables à Dieu, et bien mériter de leur patrie. Arrivés chez eux, après leurs expéditions, ils portent les têtes de leurs ennemis, et racontent leurs exploits à leurs femmes et à leurs enfans, sans oublier les raffinemens de cruauté auxquels ils se sont livrés.

Les ennemis de guerre ne sont pas seuls exposés à être traités ainsi. Tous les étrangers qui entrent dans leurs montagnes sont autant de victimes, qui n'ont plus de salut à espérer. Les Berbères qui habitent le long des côtes, depuis Stora jusqu'au cap Matifoux, sont cruels au dernier point. Leur principale occupation est d'épier les navires qui s'approchent du rivage, et si malheureusement il arrive à quelqu'un d'entre eux d'échouer, ils se jettent aussitôt sur l'équipage, qu'ils massacrent, et ils pillent la cargaison.

Une pareille barbarie ne peut, comme on le conçoit bien, dériver que d'un manque d'idées religieuses, ou du moins, de principes de morale, bien peu solidement établis. Et effectivement, les Berbères des montagnes ne pratiquent aucune espèce de culte; ils diffèrent, en cela, de ceux qui habitent Alger, qui ont une mosquée dans le faubourg Bab-Azoun. Ils professent toutefois une grande vénération pour leurs marabouts, qu'ils enterrent avec pompe après leur mort, et auxquels ils élèvent de petites chapelles, dans lesquelles chacun va consulter leurs mânes.

Le marabout est, à la fois, le médecin, le juge, le prophète de tous ceux qui croient en lui, car tous n'y croient pas. Suivant l'opinion que chacun professe à son égard, il a ses partisans qui le défendent et le protègent. On ne saurait croire combien ces hommes exploitent la crédulité publique, et comment à force de s'entendre appeler le savant, le saint, etc., ils finissent par se persuader qu'ils le sont réellement.

Les Berbères portent à un degré excessif leur vénération pour les morts. Ils ont leurs cimetières sur des plateaux élevés; les tombes entourent ordinairement un marabout et sont couvertes de fleurs, qu'ils ont le soin d'y cultiver. On ne peut rien dire de précis sur leur manière de faire les funérailles.

Pour compléter ce tableau de mœurs, nous parlerons encore des mariages, tels qu'ils s'opèrent dans ces tribus. Nubiles de très bonne heure, à 15 et à 12 ans, les jeunes gens et les jeunes filles peuvent se voir et se fréquenter avant leur mariage, et chacun tâche de se faire aimer. Les femmes ne se voilent pas comme chez les Musulmans.

Aussitôt qu'un jeune homme a obtenu l'aveu d'une jeune fille, il va trouver le père à qui il fait ses propositions, et il tâche de s'accorder avec lui. Le marché est ordinairement une somme d'argent, qui varie suivant le degré d'amour et la beauté de la jeune personne, de 30 jusqu'à 100 boudjoux (65 jusqu'à 185 fr.). Cette somme peut être convertie en une valeur équivalente en bestiaux. Le marché conclu, le père et le gendre vont trouver le marabout qui approuve ou désapprouve l'union, suivant son caprice. Mais enfin, lorsque tous les obstacles sont surmontés et toutes les difficultés aplanies, le futur apporte la somme con-

venue ou le bétail promis, chez le père, qui lui remet sa fille ; il l'emmène alors dans sa cabane, et elle devient son épouse sans autre cérémonie.

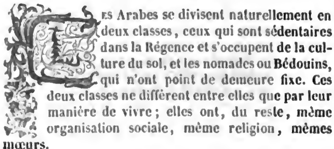
La loi accorde à chaque Berbère, jusqu'à quatre femmes, mais jamais au-delà. Le divorce leur est permis. Un mari, pour répudier sa femme, n'a qu'à se plaindre à un marabout des griefs qu'il a contre elle, et la femme rentre chez son père, emportant simplement les habits qu'elle a sur le corps. La somme donnée par le mari à l'époque du mariage ne lui est reversible que lorsque sa femme veut se marier à un autre individu ; c'est le second mari qui rend la somme au premier. Quoique enceintes, les femmes continuent à travailler jusqu'au dernier jour de la grossesse. Dès que l'enfant vient au monde, elles frottent son corps avec du beurre et elles l'exposent, dans tous les sens, devant un grand feu.

Cet exposé suffit pour montrer les traits de ressemblance frappans et nombreux que les habitans des montagnes du Petit-Atlas ont avec ces anciens Numides, dont parle Salluste, et pour prouver que la civilisation n'a fait aucun progrès dans cette partie du globe, depuis un espace de près de 3000 ans.

Même caractère : légers, turbulens et perfides. Même manière de combattre, soit pour le mélange de l'infanterie et de la cavalerie, soit pour leur système de fuite, soit pour la façon d'attaquer et de rallier. Mêmes mœurs : également sobres, également libres d'épouser plusieurs femmes, et dans tous les temps possesseurs de pâturages immenses, et d'une grande quantité de bétail.

## III.

### LES ARABES.



Les Arabes se divisent naturellement en deux classes, ceux qui sont sédentaires dans la Régence et s'occupent de la culture du sol, et les nomades ou Bédouins, qui n'ont point de demeure fixe. Ces deux classes ne diffèrent entre elles que par leur manière de vivre ; elles ont, du reste, même organisation sociale, même religion, mêmes mœurs.

Les hommes sont grands, bien faits et d'une force remarquable. Leur visage ovale offre des traits allongés, mais d'une assez grande régularité ; ils ont les yeux très vifs, le visage découvert, et les cheveux généralement noirs. Leur teint est brun, parfois olivâtre, rarement noir comme celui des Nègres, mais quand ils offrent ce caractère, c'est le seul trait de rapprochement qu'ils aient avec cette dernière race. Le type des femmes est à peu près le même que celui des hommes.

Entreprenans et audacieux à l'excès, les Arabes marchent à l'ennemi avec assurance, et traitent rigoureusement les vaincus, sans se livrer cependant, comme les Maures et les Berbères, à des actes de cruauté remplis de dégoût et d'horreur ; ils logent dans des cabanes fort bien construites, avec des branches d'arbres, liées par du ciment et quelquefois consolidées par des pierres brutes, mais parfaitement ajustées l'une à l'autre. Ces habitations, réunies au nombre de dix à douze et même quelquefois de trente à quarante, forment des villages entourés de haies de cactus, auxquels ils donnent le nom de *Daskeras*. Au milieu du groupe, se trouve la cabane du cheik, ou chef de tribu, et une mosquée, qui n'est autre chose qu'une loge semblable aux autres, mais construite seulement sur des dimensions plus vastes.

En parlant de ces habitations, il ne peut être question que de celles qui appartiennent aux cultivateurs ; car on sait que les nomades vivent sous des tentes ou cabanes, qu'ils transportent partout, suivant le caprice de leur course. Quand ils ont choisi un lieu propre au campement, les Bédouins se réunissent au nombre de dix, douze ou quinze et établissent leurs tentes en rond. Ces tentes, composées d'étoffes noires et blanches, reposent sur des pièces de bois disposées en prisme triangulaire et couvrent un espace de quatre mètres de long, sur deux ou trois de large, suffisant pour loger une famille entière, c'est-à-dire un homme, trois, quatre femmes et cinq ou six enfans. Des nattes étendues sur le sol servent de lit commun à tous les membres de la famille, et au milieu de la tente se trouve continuellement dressé un métier à tisser la laine. Ces réunions de tentes composent encore de petits villages nommés *Douairs*. Le milieu du cercle est vide et forme une espèce de cour dans laquelle on réunit les bestiaux. Ordinairement chaque famille possède deux cabanes, l'une pour son habitation particulière, et l'autre pour enfermer le bétail.

Des pots de terre pour le ménage et pour conserver le lait, des nattes de jonc, des outres pour porter le lait ou l'huile à la ville, une lampe, quelques instrumens aratoires, des quenouilles pour filer la laine, et un métier pour la tisser composent tout l'ameublement des cabanes.

Quant au costume, les Arabes sont vêtus de la même manière que les Berbères. Ils portent le khaïq et le bernous ; seulement ils ne mettent jamais de tunique sous le khaïq ; il n'y a que les cheiks, qui, mieux vêtus que le reste du peuple, portent une chemise de toile, s'enveloppent la tête de voiles de mousseline, et couvrent même leurs jambes et leurs pieds de culottes larges et de bottes rouges. Les Arabes ne portent pas de babouches, ils entourent leurs pieds avec des lanières de peau de vache ou de bœuf, dont le poil est en dehors, et qu'ils font tenir à l'aide d'une petite corde d'écorce d'arbre attachée à leur jambe. Mais la plupart se dispensent encore de cette espèce de chaussure et vont continuellement pieds nus. Ils n'ont point de coiffure, le capuchon du bernous ou celui du khaïq leur en tient lieu, et ils ont soin de se raser la tête, laissant croître la barbe seulement.

Les femmes sont mises très simplement ; une chemise de laine blanche fort large et à manches courtes compose tout leur costume ; une corde assujettit cette chemise au milieu du corps. Leur chaussure est pareille à celle des hommes, et elles laissent flotter leurs longs



Une famille arabe.

cheveux sur les épaules ; rarement elles les attachent avec une corde ou un mouchoir. Elles ont toujours la face découverte dans leurs *douairs*, et ce n'est que lorsqu'elles se mettent en voyage avec leurs maris, ou qu'elles ont des courses un peu longues à faire, qu'elles se couvrent la partie inférieure du visage avec un morceau de linge. A l'imitation des Berbères, elles ont l'habitude de se tatouer et de se teindre les ongles avec du *henné*, sorte de composition rouge. Leur passion pour les bijoux est si forte, que celles qui sont trop pauvres pour en avoir, mettent à leur cou des colliers faits avec des noyaux de dattes ou de petites boules de bois de différentes couleurs. Les enfans sont presque tous entièrement nus, et l'on ne voit que ceux des riches qui portent quelques habits.

Scrupuleux observateurs de la loi de Mahomet, on ne voit jamais les Arabes boire aucune espèce de liqueur fermentée. Malgré leur goût pour le café, ils s'en privent le plus souvent, et ce n'est qu'au terme d'un grand voyage, en entrant dans les villes, qu'ils se permettent de boire de cette liqueur, et de fumer leur pipe, dont ils font un usage bien moins fréquent que les Maures. Ils prisent un tabac très fin et très fort, qu'ils préparent eux-mêmes, et à l'exception des cheiks, qui ont des tabatières de corne, d'argent et même d'or, ils remplacent cet objet de luxe par un tuyau de roseau, coupé au-dessous du nœud, et bouché avec un morceau de bois à l'autre extrémité. Ce n'est que dans les solennités qu'ils mettent sur leurs tables des plats de viande et du couscoussou. D'ordinaire, ils passent la journée avec quelques figues de Barbarie, des pastèques, des poivres longs, conservés dans de l'huile toujours rance, et de la galette cuite dans un plat de terre renversé sous le feu. Quand ils sont obligés de partir pour faire la guerre, ils portent un petit sac rempli de farine pour faire leur galette ; on la mange délayée seulement avec un peu d'eau, si le temps et les ustensiles nécessaires viennent à manquer.

Les Arabes allient à la fois dans leur caractère la paresse et l'industrie. N'ayant pas de grands besoins et ne travaillant guère que pour les satisfaire, ils ne se donnent point beaucoup de souci, et restent volontiers

une grande partie de la journée dans une quiétude qui rappelle le *far niente* du *lazzarone*. On pourrait croire d'après cela, que chez eux l'industrie ne peut aller que d'un pas bien lent; mais loin de là, sans parler de l'agriculture, qu'ils entendent fort bien, ils fabriquent tous les objets nécessaires à la tribu ou à la famille dont ils font partie, excepté les armes, les munitions de guerre et les instrumens de labour, qu'ils achètent aux Berbères et aux Maures; ils tressent des nattes et des paniers, harnachent leurs chevaux, font des siéges et des ruches à miel, artistement construites avec des branches d'osier et des fragmens d'écorce d'agave. Ils filent le lin qu'ils cultivent, et en font de la toile, qui sert à leur habillement. Enfin, ils se livrent avec succès au commerce des bestiaux.

Il n'est pas une seule famille qui ne possède au moins plusieurs centaines de moutons, trente à quarante vaches et une douzaine de bœufs. Ces troupeaux, qui ne coûtent rien à nourrir, fournissent un lait abondant, avec lequel on fait des fromages et du beurre, que l'on va vendre à la ville, de la viande pour les jours de fête, et de la laine assez belle et en grande quantité.

Les Arabes se servent, en outre, du chameau, qui leur est d'une très grande utilité; c'est sur le dos de cet animal qu'ils placent leurs tentes, leurs bagages, leurs femmes et leurs enfans, quand ils sont obligés de changer de gîte. Les chamelles fournissent encore une certaine quantité de lait excellent, qui vient augmenter la quantité de celui que donnent les vaches et les brebis.

Mais l'animal le plus estimé des Arabes, c'est le cheval; tout individu en possède au moins un, et a pour lui tant de vénération, si nous pouvons toutefois nous exprimer ainsi, qu'il passe souvent de longues heures à le contempler. Le cheval, c'est le compagnon et l'ami de l'Arabe, c'est lui qui partage ses courses aventureuses, ses voyages, ses fatigues à la guerre; c'est lui qui, rapide comme le vent, l'enlève du milieu du danger et le ramène au sein de sa tribu. Aussi, il faut voir quel soin un Arabe a pour son cheval; comme il lui peigne coquettement la queue et la crinière, et lui coupe les crins des jambes; puis, après qu'il l'a bien choyé et lavé, il fume sa pipe avec extase devant lui. Lorsque les chevaux restent oisifs, ils n'ont pour toute nourriture que l'herbe des pâturages, où ils vont brouter tout le jour, mais quand ils doivent travailler, ils ont de plus quelque peu d'orge et de la paille coupée. Les chevaux les plus beaux ne servent qu'à monter les cavaliers; les médiocres portent des fardeaux. Les mulets et les ânes, qui se trouvent en petite quantité sous les tentes des Arabes, sont employés aux travaux de l'agriculture.

Les céréales, le blé, le seigle et l'orge occupent beaucoup les Arabes; mais cependant il ne faut pas croire que toutes les tribus s'en occupent spécialement, car elles ne demeurent d'ordinaire dans un endroit, que tout autant qu'il contient encore de l'eau et des pâturages, et elles lèvent leurs tentes dès que ces ressources sont épuisées. Bien plus, après avoir semé, elles se retirent ordinairement et ne reviennent que pour faire la moisson, et, une fois la récolte faite et le grain battu et enlevé, elles partent de nouveau sans payer aucune espèce d'impôt, ni même le prix du fermage. Cette manière d'agir offre nécessairement un bénéfice net.

Les tribus des vrais cultivateurs vivent sous des cabanes et sont répandues dans la plaine de la Mitidja; elles sèment et récoltent du blé, de l'orge, du seigle, du sarrasin, des pois, des lentilles, et quelque peu de maïs. On voit aussi quelques pieds de vigne et des arbres fruitiers autour des *douairs* ou des *daskeras*. Les jardins renferment des citrouilles, des concombres, des melons, des tomates et des poivres longs, dont on fait une consommation assez considérable, à défaut d'épiceries.

On voit, d'après cela, quelles sont les denrées que les Arabes peuvent transporter sur les marchés qu'ils fréquentent: des fromages, du beurre, de la volaille et même du gibier; les peaux des bêtes féroces qu'ils chassent fréquemment et dont ils tirent un excellent parti, ainsi que des plumes d'autruche; ils vendent de même les jeunes têtes de leurs bestiaux. Au retour de ces marchés, ils rapportent dans leurs tentes, quelques morceaux d'étoffe, des souliers, des couteaux et d'autres objets en fer, mais surtout de la poudre et des armes, quand ils sont assez heureux pour s'en procurer; du reste, ils n'emploient jamais tout l'argent qu'ils ont retiré de leurs marchandises. Tenaillés par l'avarice et esclaves d'une manie bizarre, ils emportent chez eux la plus grande partie de l'argent et l'enfouissent dans la terre; et il ne faut pas croire que ce soient seulement quelques hommes qui agissent ainsi, c'est un usage général et commun au peuple ou aux nobles de la tribu, quel que soit leur rang et leur instruction. C'est le même travers que nous avons reconnu chez les Berbères.

Le dey étendait son pouvoir sur une partie des Arabes de la Régence; mais ce pouvoir était bien souvent illusoire, surtout à l'égard des tribus nomades, qui, au moindre mécontentement, déplaçaient leurs tentes. Quant à ceux qui avaient des habitations fixes, il est arrivé qu'ils les ont eu quittées bien souvent, emportant sur le dos de leurs bêtes de somme, leur mobilier, et jusqu'aux portes et aux croisées de leurs maisons, afin d'échapper aux exactions.

Les Arabes, comme les Berbères, sont divisés en tribus, ou réunions de plusieurs familles, sous la conduite d'un cheik. Ces tribus se distinguent les unes des autres par le nom du cheik; elles sont ensuite réunies et mises sous la dépendance d'un chef suprême, nommé kaïd.

On procède à l'élection de ces cheiks d'une manière fort simple: chaque tribu, renfermant toujours un certain nombre de familles nobles, les membres de ces familles sont convoqués, et alors les Arabes choisissent parmi eux. Un cheik a un pouvoir fort étendu. Il a, pour ainsi dire, droit de vie et de mort sur ses sujets, qui lui rendent une obéissance aveugle. Il commande les troupes, ordonne de la paix et de la guerre, mais il ne perçoit d'impôt que fort rarement. Les dépenses

exigées par son rang ne sont jamais assez considérables pour que sa fortune ne lui permette pas d'y suffire. Quelques jattes de lait servent à recevoir les étrangers de distinction qui viennent demander l'hospitalité, et quelquefois on pousse le cérémonial jusqu'à égorger un mouton. Outre le cheik, quand la tribu est nombreuse, il y a encore un kadi ou juge, et un mufti pour ce qui regarde les affaires religieuses.

Les Arabes sont toujours prêts à combattre, toujours armés de pied en cap, soit dans la paix soit dans la guerre. Ils portent le fusil suspendu en bandoulière, le yatagan et les pistolets à la ceinture. Ils ont grand soin des harnais des chevaux, comme de tout ce qui se rattache à ces animaux favoris, compagnons de leurs travaux, qu'ils montent avec une adresse singulière, et dont ils pressent le pas à l'aide de longues tiges de fer, placées à leurs talons en guise d'éperons. Tout homme doit porter les armes; et dans les affaires qui semblaient promettre un pillage considérable, on a vu les femmes et les enfans former une seconde armée derrière les rangs; mais là où le pillage ne leur promet rien, les femmes et les enfans restent dans leurs cabanes et les Arabes eux-mêmes ne se rendent qu'en bien petit nombre.

Leur manière de combattre diffère peu de celle des Berbères; la moindre discussion, le prétexte le plus léger, suffisent pour allumer une guerre de tribu à tribu, qui se réduit, fort heureusement, à quelques coups de fusil échangés de part et d'autre, et suspendus par l'intervention d'un marabout, personnage toujours saint et toujours révéré, qui met les partis d'accord. Mais nous devons ajouter quelques mots sur la manière dont ces coups de fusil sont échangés. Les cavaliers arabes marchent à l'ennemi, divisés en plusieurs groupes; parvenus à une certaine distance, ils se détachent au galop, successivement, et en suivant une courbe excentrique. Quand ils atteignent le point le plus éloigné, ils tirent leur coup de fusil et retournent au milieu des leurs pour charger de nouveau le fusil, en achevant de décrire la seconde moitié de la courbe. Si l'affaire devient un peu chaude et qu'il soit nécessaire d'en venir à l'arme blanche, les cavaliers, après avoir fait feu, font passer leur fusil dans la main gauche, et le sabre au poing, ils chargent avec ardeur.

Les Arabes se livrent à ce même exercice quand ils ont à célébrer quelque fête; c'est une sorte de tournoi, où chaque cavalier rivalise de force et d'adresse, pour mériter les cris d'approbation des femmes, qui les entourent avec leurs enfans, et qui sont prodigues de railleries pour les moins expérimentés et les moins hardis.

Ceux que leur pauvreté oblige à combattre à pied, sont armés de fusils, de carabines, de tromblons, de pistolets, de sabres, de yatagans et de massues. Ils sont assez bons piétons et supportent avec constance la fatigue et les privations, à cause de leur tempérament naturellement sobre.

Premiers nés et fondateurs de l'Islamisme, les Arabes sont sincèrement attachés à cette religion, et la plupart d'entre eux pratiquent tous les devoirs qu'elle leur impose; mais il faut observer qu'il en est d'autres parmi lesquels la dévotion est fort attiédie et qui font bien rarement toutes les ablutions ordonnées par le prophète. Superstitieux à l'excès, ils croient aux mauvais génies et ont recours aux conjurations. Ils portent des amulettes, qu'ils suspendent aussi au cou de leurs chevaux et de leurs bêtes de somme. Les devins captent facilement toute leur confiance; quant aux marabouts, ils ont mêmes pouvoirs, mêmes priviléges que chez les Berbères. Enfin, leurs tombeaux deviennent des lieux consacrés et des autels, où, pleins de dévotion, hommes et femmes viennent s'agenouiller et prier pour la réussite de leurs entreprises.

Leur vénération pour toute personne avancée en âge est vraiment remarquable. On voit rarement un mendiant arabe, aveugle ou perclus, qui ne soit pas accompagné d'un ou de deux jeunes gens, qui lui servent de guide et tendent pour lui la main. Les cimetières sont généralement négligés, mais ceci doit dépendre de la vie nomade de ces peuples; ils sont disposés ordinairement autour d'un marabout, et les tombes sont recouvertes de broussailles qui projettent leur ombre au-dessus. Si un guerrier vient à mourir, ses parens et ses amis, montés à cheval, viennent pendant huit jours, au soleil levant, se placer autour de la tombe, pendant à peu près vingt minutes, et prier pour le défunt. Sur le champ de bataille, il n'est pas de péril que les Arabes n'affrontent pour enlever à l'ennemi les cadavres de leurs compagnons, à l'aide de crampons de fer, attachés à une petite corde, qu'ils jettent sans descendre de cheval; ils accrochent les morts et les emportent avec eux dans leur fuite rapide.

On prétend que cette coutume d'enlever les cadavres tient à une idée superstitieuse qui les porte à croire que tout musulman enseveli par un chrétien ne saurait être reçu en paradis.

Une autre singularité, digne d'observation, c'est la régugnance qu'ils manifestent pour se faire amputer un membre, même lorsque la blessure pourrait causer la mort. Des faits nombreux ont montré, pendant la campagne, que cela tenait aux idées religieuses. M. Merle en a cité un exemple bien remarquable dans ses *Anecdoctes sur l'Expédition*.

« La mort d'un jeune arabe fut causée, dit-il, par un événement aussi touchant que déplorable. Quelques jours avant la capitulation, on conduisit au camp un Bédouin qui avait demandé aux avant-postes la faveur de voir son fils blessé et prisonnier. Après avoir visité plusieurs tentes sans le rencontrer, il vint à celle où il était. Leur reconnaisance fut attendrissante. Ce n'étaient pas des pleurs, ce n'étaient pas des démonstrations énergiques et violentes, c'était un sentiment profond, mêlé de satisfaction, de douleur et de résignation. Ces deux êtres se retrouvaient, mais ils se retrouvaient vaincus, malheureux et souffrans. Le vieillard était debout, devant le lit de son fils, les bras tombant devant lui et les mains jointes, la tête penchée sur sa poitrine; son regard était affectueux, mais triste. Le jeune homme le regardait avec une douceur naïve; il lui tendait la main comme pour attirer la

sienne sur ses lèvres. Ils échangèrent quelques paroles, après lesquelles le vieux Bédouin leva brusquement la couverture qui couvrait son fils, et nous montra la blessure horrible de sa jambe, cachée à peine par un large appareil. Un interprète lui fit comprendre que le lendemain on devait tenter l'amputation du blessé, comme le seul moyen de lui conserver la vie. La physionomie du père prit à ces mots tous les caractères de l'indignation ; il adressait d'un ton solennel à son fils des mots, qui à coup sûr, étaient des ordres. Ses traits avaient tant d'expression, ses accens tant de gravité, que je regrettais de ne pas savoir l'arabe ; j'étais convaincu qu'il devait y avoir de l'éloquence et de la poésie dans ce qu'il disait. Un tunisien, témoin de cette scène, me la traduisit tant bien que mal en mauvais italien. Ce que je pus comprendre, c'est que le vieillard défendait expressément à son fils « de permettre l'amputation, qu'il regardait comme une action criminelle devant Dieu. Le corps que nous tenons de lui, disait-il, ne nous appartient pas plus que la vie qu'il nous a donnée ; nous ne pouvons disposer ni de l'un ni de l'autre. Couper une partie de notre corps est un sacrilège dont notre vie ne peut pas dépendre, car le terme de cette vie est fixé par la Providence, et Dieu n'a donné aux hommes ni le droit de l'abréger, ni le pouvoir de la prolonger. » Tout cela était mêlé d'*Allah* qui revenaient à tous momens, et de versets du Koran, qu'il récitait en agitant les grains d'un chapelet. Puis il s'accroupit tristement au chevet du lit de son fils, et fuma sa pipe en silence. J'ai su depuis que le chirurgien n'avait pas osé lutter contre les scrupules religieux de l'arabe, et que ce jeune homme était mort, victime des superstitions de l'Islamisme. »

L'hospitalité, dont les droits devraient être sacrés dans tous les pays et chez tous les peuples, n'est plus qu'un nom chez les Arabes, la protection du cheik n'est pas même suffisante pour préserver du vol les les voyageurs qui sont forcés de s'arrêter parmi eux. Aussi, avec cette détestable passion, voit-on une grande quantité d'Arabes infester la plaine, pour faire main-basse sur les caravanes. Tout le territoire de la Régence est couvert de ces Bédouins, qui pillent leurs compatriotes eux-mêmes au retour de leurs marchés.

Les Arabes sont fort attachés à leurs femmes, et ils sont bien loin d'imiter les désordres des Maures : il n'y a parmi eux que quelques riches qui aient des esclaves. Les femmes, peut-être, se montrent plus relâchées dans leurs mœurs que les hommes ; mais en général ce peuple est assez retenu dans ses amours ; et si parfois on surprend des écarts condamnables, ils sont si rares, que nous devons les couvrir d'un voile, sans y laisser reposer notre attention.

Le mariage n'est, dans le fond, qu'une espèce de marché, conclu entre le père et le gendre futur, et confirmé par le cadi ou le chef de la tribu.

Les jeunes filles n'étant point voilées, les préliminaires sont assez faciles. Ainsi, les jeunes gens peuvent faire la cour aux filles et tâcher de se faire aimer avant de contracter un lien. De cette façon, on trouve parmi eux quelques femmes cruelles, comme partout, du reste, et leur dédain forme ordinairement le fond d'une plainte modulée, d'un récit d'amour trompé, que les Arabes chantent presque continuellement, soit en voyageant, soit en surveillant leurs troupeaux.

Immédiatement après le mariage, les femmes Arabes doivent rester voilées pendant un mois, au bout duquel seulement elles sont libres comme le reste des femmes. Elles s'occupent des soins du ménage, écrasent le grain et font les galettes ; l'état de grossesse ne les empêche nullement de continuer leur travail journalier. Aussitôt que l'enfant est né, on lui frotte tout le corps avec du beurre, et on l'expose devant le feu pour le faire sécher, après quoi on l'enveloppe soigneusement dans un chiffon de laine. Les mères s'imposent la loi de les nourrir, et les portent toujours avec elles ; quelques-unes les attachent derrière le dos.

Les Arabes sont très doux et très attachés à leurs femmes ; ils sont tendres pour leurs enfans, et se font toujours accompagner de leur famille. Ils peuvent répudier leurs femmes, mais ce cas arrive rarement, et la plupart des divorces qui ont lieu se font avec le plein consentement des deux parties. Une femme passe souvent dans les bras de trois ou quatre maris différens.

Les femmes arabes sont généralement assez maigres et peu propres. On est porté à croire que si elles ne négligeaient pas les ablutions commandées par le prophète, elles ne pourraient qu'y gagner, sans aucun doute. D'après cela, il ne faut pas penser que la maigreur et la malpropreté soient des causes suffisantes de divorce, comme chez les Maures, car, sans aucun doute, ils seraient un peu plus fréquens.

## IV.

### LES MAURES.

Produit de vingt migrations différentes, qui vinrent se mêler aux habitans des villes de cette contrée, les Maures n'ont jamais été constitués d'une façon homogène et serrée. Ils furent subjugués à chaque invasion étrangère et dûrent surtout adopter les lois, les mœurs et le culte des Arabes et des Turcs, dont la domination fut la plus exclusive de toutes.

Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un certain nombre de familles primitives, car la grande quantité d'Européens qui sont passés en Afrique a fait dégénérer les races. Français, Espagnols, Italiens, Allemands, etc., tous ceux qui ont formé des établissemens durables sur cette côte sont devenus Maures à leur tour, en épousant des femmes mauresques.

Mais, malgré ce croisement de nations diverses, on peut démêler le véritable type des Maures et les reconnaître aisément. Les hommes sont d'une taille moyenne ; ils ont les cheveux noirs, le teint basané et le visage plein ; leurs traits sont moins prononcés que ceux des Arabes et des Berbères, et n'offrent pas leurs formes gracieuses et belles. Leur nez, au lieu d'être aquilin est généralement arrondi, leurs yeux sont très ouverts



**Juif.** **Maure riche.** **Mauresque parée.**

et peu vifs, et leur corps offre des contours assez bien prononcés. Les femmes ne diffèrent pas beaucoup de ce type; elles ont presque toutes les cheveux noirs, les yeux très jolis, une taille avantageuse et paraissent assez bien conformées. Mais ce qui pourrait, quoique fort belles, les déprécier aux yeux des Européens, c'est leur embonpoint, qu'elles entretiennent par toutes sortes de moyens, et qui déforme désagréablement leur taille; elles ont, en outre, les seins extrêmement allongés, car dès leur plus tendre enfance on leur pétrit la gorge pour obtenir ce résultat.

Bien que les Maures résident principalement dans les villes, on en voit néanmoins qui habitent la campagne, mais à des distances peu éloignées, car ils deviennent alors un objet de haine pour les Arabes et les Berbères, qui les pillent et les tuent. La manière de vivre des Maures de la campagne ne diffère pas beaucoup de celle des Arabes; ils sont généralement fort sobres, se nourrissent de laitage, de fruit et de jardinage. Ils n'ont d'autre pain que l'espèce de galette dont nous avons parlé précédemment; encore même ce régal n'est pas habituel. Ils aiment passionnément les figues de Barbarie; au temps de leur maturité, ils viennent en cueillir une vingtaine environ, s'asseoient à l'ombre du figuier, et après les avoir mangées, ils s'endorment, ou s'accroupissent pour fumer leur pipe; et si quelque café se trouve dans le voisinage, ils font grande consommation de cette boisson.

Les Maures de la ville ne sont pas aussi sobres; ils mangent de la volaille, de la viande de boucherie, et surtout beaucoup de pâtisserie et de couscoussou. Ils passent volontiers leurs journées dans les cafés, à fumer et à jouer au jeu de dames, ou bien encore dans les boutiques des barbiers, qui ont toujours quelque nouvelle politique à raconter, ou la chronique de la ville à faire.

On sait que le vin leur est interdit par le prophète, aussi s'en abstenaient-ils autrefois avec scrupule; mais les mœurs françaises ayant été introduites à Alger, aujourd'hui beaucoup de Maures sont moins réservés, et beaucoup d'entre eux font même de cette boisson un usage immodéré. Seulement, pour ne point offenser le

prophète, ils ont la précaution de se tenir à l'écart, dans un lieu où ils ne voient point le ciel.

Ils ne font pas un fréquent usage de la viande; ils se nourrissent plus souvent de fruits et de légumes secs, dont ils font provision : ce sont des pois, des fèves, des figues et des confitures, qu'ils composent avec du jus de raisin, dans lequel ils font cuire des pastèques et diverses écorces. Ils font du beurre, qu'ils mangent presque toujours rance, et ils conservent dans l'huile d'olive des concombres, des poivres longs, des tomates, etc. Parmi leurs provisions, la plus importante à leurs yeux, ou plutôt à leur goût, c'est de la viande de mouton conservée dans l'huile mêlée de graisse. Ils préparent cette viande dans le mois de septembre, parce que à cette époque chaque famille tue ordinairement un certain nombre de moutons, suivant ses moyens et ses besoins.

La paresse et la nonchalance des Maures les empêchent de se livrer à l'industrie, dans laquelle ils font par conséquent des progrès bornés. Comme ils ont peu de besoins, ils ne s'adonnent pas à de grands travaux, ils ne forment point d'importantes spéculations; ils passent souvent une demi-journée accroupis dans une espèce de somnolence difficile à décrire.

On trouve cependant des Maures très actifs et très intelligens, qui exercent presque tous les métiers connus en Europe : ils sont menuisiers, charpentiers, cordiers, tonneliers, horlogers, maréchaux, tanneurs etc., etc., mais ils travaillent avec tant de lenteur, qu'ils ne peuvent presque rien gagner sur leur ouvrage, qui suffit tout juste aux besoins de leur famille.

Les cafés sont ordinairement tenus par les Maures et les Juifs, et cette sorte d'état est bien celle qui peut le mieux leur convenir, car la vente de leur marchandise se fait par des esclaves nègres, et ils peuvent alors passer la journée à fumer et à boire sans se déranger.

On peut juger, d'après ce qui précède, combien l'agriculture doit être négligée parmi eux; ce sont des esclaves ou des Berbères qui entretiennent les jardins, et les terres labourables attenant aux maisons de campagne. Un maure qui cultive la terre est assurément bien pauvre; aussi le commerce souffre-t-il beaucoup de cet état de choses.

Des broderies, des maroquins, des tissus de laine et de soie, des toiles : tels sont leurs objets de vente et d'échange. Ils n'élèvent de bétail que ce qu'il en faut pour suffire à leurs besoins, et c'est à peine si les produits de leurs champs et de leurs jardins suffisent à leur consommation. Ils revendent beaucoup d'objets, qu'ils achètent aux Berbères et aux Arabes, en se contentant d'un léger bénéfice : du tabac, de la bougie, du savon, des fruits secs et frais, des instrumens, des outils; du café, que les caravanes apportent de la Mecque; des sucres, des calicots et de la porcelaine, introduits par les vaisseaux anglais. Les pays méridionaux de l'Europe leur fournissent, en outre, des objets de luxe, tels que des bijoux, des étoffes de soie et de la quincaillerie.

Ceux qui se destinent au commerce apprennent à compter, mais ils ne dépassent jamais les quatre opérations fondamentales de l'arithmétique, et s'arrêtent même souvent à la soustraction : additionner et soustraire, telle est pour eux toute leur science mathématique.

Cependant, parmi les Maures, on trouve beaucoup de personnes qui connaissent l'histoire et la géographie et parlent plusieurs langues; beaucoup d'entre eux ont été élevés dans les collèges de France.

Les femmes ne savent pas même lire, et il leur est défendu de fréquenter les écoles publiques. D'après le système d'éducation domestique dans lequel leurs mères les élèvent, elles sont d'une complète ignorance sur les ouvrages de main; quelques-unes à peine savent coudre. Il semble enfin que les mauresques ne soient qu'une autre espèce d'animal domestique, résigné en tout temps au caprice de l'homme, son maître.

Les mauresques, insatiables de plaisir, et possédées presque toujours de caprices indicibles, seraient malgré cela susceptibles d'un attachement sérieux, si leur éducation y contribuait; mais la sensibilité et la pudeur sont effacées de bonne heure de leur cœur.

A peine arrivées à l'âge de douze ou treize ans, on s'empresse de les marier, et dès ce moment, elles ne font que passer de l'esclavage paternel sous celui du mari, qui les associe à ses autres femmes, sans qu'elles puissent se plaindre, et qui leur donne leur part de ses froides caresses.

Quant aux lois qui régissent le mariage, les Maures sont exposés à une grande tyrannie. Souvent ils sont obligés, sur l'injonction du dey, ou par le caprice de quelque personnage haut placé, de donner leur fille à tel ou tel individu qui leur est désigné; et cela, sous peine de perdre la vie, ou d'être au moins dépossédé de ses biens. Aussitôt qu'un mariage est conclu, de plein gré ou de force, on commence par conduire la future au bain, pour la préparer à passer dans les bras de son mari; après quoi, on la ramène à la maison paternelle, où chacun de ses amis vient mettre la main à sa toilette.

Après qu'elle est parée, elle s'assied sur des coussins élevés, les musiciens arrivent, et le bal commence aussitôt. Les portes ouvertes permettent à toute femme qui passe d'entrer pour voir la nouvelle épouse, à qui elle ne manque pas de faire un compliment, et de souhaiter autant d'enfans qu'il y a de grains dans une grenade, et afin que le souhait ne soit pas rendu inutile par quelque maléfice ou enchantement, on met dans les poches des nouveaux époux de l'ail, du sel, un paquet de ciboules, et autres ingrédiens à peu près semblables. Les fêtes durent plus ou moins, selon la fortune des familles, mais elles ne dépassent jamais trois jours, au bout desquels on conduit la mariée à son époux, au son des instrumens de musique, et aux cris d'allégresse des femmes qui l'accompagnent.

Les mauresques sont très fécondes, elles allaitent elles-mêmes leurs enfans, et s'y attachent d'une manière toute particulière pendant leur bas-âge; mais dès qu'ils sont devenus grands, elles conçoivent pour eux autant d'antipathie qu'elles avaient eu d'amour auparavant; car elles pensent que leurs enfans, les garçons surtout, ont reçu en partage le caractère dur de leur père. Elles ont une grande répugnance à con-

tracter des alliances avec les Turcs, et si elles sont obligées d'en épouser, elles inspirent à leurs enfans les mêmes sentimens de haine et de dégoût.

Les lois sont d'une sévérité excessive pour les femmes ou les filles qui s'écartent d'une bonne conduite. Les filles ne peuvent point faire un seul pas sans être accompagnées de leurs mères, les femmes sans être accompagnées d'un ou de plusieurs esclaves. Les femmes des hauts personnages de la ville ne sortent que pendant la nuit, et elles jouissent du privilége de faire ouvrir les portes, si elles ont le désir d'aller à la campagne.

Rien n'égale la surprise d'un européen lorsqu'il se trouve, pour la première fois, avec une Mauresque. Au lieu de ces gracieuses odalisques orientales qu'il a vues dans ses songes, il n'aperçoit qu'une masse blanche, qui se meut avec pesanteur, et ne laisserait guère soupçonner la vie, si des yeux généralement noirs et fort beaux, ne brillaient d'un éclat très vif dans le faible espace ménagé entre deux voiles, dont l'un descend jusqu'au milieu du front, tandis que l'autre couvre toute la partie inférieure du visage.

Le mouchoir destiné à voiler le visage, étant noué derrière la tête, s'applique avec assez d'exactitude sur sur la face. La figure d'une femme produit alors l'effet peu gracieux d'un masque moulé en plâtre, et l'étoffe collée à la peau, traduit avec une désagréable fidélité les dépressions profondes ou les saillies anguleuses de l'âge. Les Mauresques jeunes et jolies ont soin alors de faire usage d'un mouchoir d'une extrême transparence: ce qui permet d'apprécier les traits sous le double rapport de la forme et de la couleur; elles trouvent ainsi le moyen de concilier leur coquetterie naturelle avec l'exigence du costume.

Si les femmes Mauresques, vues hors de chez elles, sont presque impénétrables aux regards, en revanche, dans leurs maisons, le costume qu'elles portent offre un aspect très gracieux; sa légèreté est telle, qu'en le jugeant avec nos idées, nous n'hésiterions pas à le proclamer inconvenant. Toutefois, il faut se souvenir que l'intérieur des indigènes étant rigoureusement interdit aux étrangers, les femmes Algériennes ne sont vues, après tout, que par les hommes qui en ont régulièrement le droit. Le négligé, chez les femmes du commun, est d'une simplicité extrême : il se compose d'une chemise d'étoffe transparente, et d'un large caleçon, fixé aux hanches au moyen d'un long cordon qui se noue par devant et dont les bouts retombent flottans. Les femmes riches ont une plus grande recherche dans leur mise. D'abord, elles ne restent jamais la tête nue; les jeunes filles se coiffent presque toujours avec une petite calotte de velours qui couvre seulement le sommet de la tête et s'attache sous le menton par une bride fort étroite. Cette calotte est souvent parsemée de sequins, percés et fixés en cercle; le nombre de ces pièces donne une idée de la richesse, ou pour mieux dire de l'orgueil des parens; car on voit des gens à peine au dessus du besoin se permettre ce genre de luxe. Les cheveux pendent par derrière de toute leur longueur, mais serrés dans un ruban dont les deux bouts arrivent jusqu'au dessous du jarrêt.

Parmi les jeunes femmes, la calotte de velours n'est pas destinée à être vue; elle sert seulement de support à un échafaudage assez compliqué. Un foulard, presque toujours noir et rouge, est placé fort en arrière sur la tête et de manière à laisser toute la partie antérieure et supérieure à découvert; on le noue à la nuque, et les bouts réunis tombent sur les épaules, enveloppant de longues boucles de cheveux noirs qui flottent avec grâce. Quelquefois, cependant, ceux-ci se trouvent serrés dans un ruban, comme on l'a dit. Par dessus le premier foulard, les jeunes dames Mauresques en mettent un second qui s'applique un peu au-dessus des sourcils et s'attache sur le sommet de la tête.

Les femmes avancées en âge conservent, même dans l'intérieur des maisons, un coiffure plus ou moins élevée, qu'elles appellent *sarmah*, espèce d'édifice en fil métallique recouvert de gazes et de broderies d'or et d'argent assez élégantes. Un corsage en soie brochée, comprime le sein; il couvre une faible portion de la partie supérieure du buste. Uue large et riche ceinture, soie et or, cache la partie inférieure; mais il y a toujours entre ces deux vêtemens un espace qui reste à peu près découvert, tant les yeux pénètrent aisément à travers l'étoffe diaphane dont la chemise est faite. Une longue pièce de soie à raies, descend de la ceinture jusque sur les talons, et se nouant par devant laisse apercevoir de beaux glands en or.

Lorsque les dames Algériennes veulent se parer, elles placent sur le front un petit bandeau en *brillans*, qui rappelle nos ferronnières; elles portent aussi dans les occasions solennelles, par-dessus la ceinture, une espèce de tunique ouverte, où l'or et l'argent se mêlent, en capricieuses arabesques, sur un fond de soie, rouge et bleu. Puis, ce sont des bijoux de mille formes, des bracelets, des colliers, de anneaux, et autres accessoires qui donnent un grand éclat à leur toilette. Avec une préparation de noix de Galles, elles se peignent les sourcils en noir, sur une large ligue qui s'étend d'un côté du front à l'autre; elles se noircissent l'intérieur des paupières avec de l'antimoine : double opération, qui communique une grande vivacité aux yeux, mais donne de la dureté à la physionomie. Le *henné* leur fournit une couleur rouge qu'elles étendent sur les ongles, et qu'elles recouvrent vers la racine, par une préparation de couleur noire, qui fait ressortir la nuance enflammée de la première couche.

Lorsqu'une dame Algérienne quitte sa maison pour aller au bain, visiter une amie, assister aux cérémonies religieuses qui ont lieu tous les mercredis à la plage du jardin du dey, ou pour aller faire ses dévotions aux marabouts, elle ajoute à sa toilette d'intérieur un long et large pantalon blanc à la mamelouck; elle jette sur ses épaules, en manière de tunique flottante, un khaïq en étoffe claire, elle noue le mouchoir qui doit cacher son visage; enfin, elle se couvre la tête et presque tout le corps d'une longue et large pièce de coton blanc, dont la partie supérieure descend sur le front, ne laissant qu'un étroit espace libre pour les yeux. Cette pièce de coton, de laine ou de soie, retombe par derrière jusqu'à mi-jambes; la Mauresque pince l'étoffe



Mauresque en ville. Maure artisan. Nègre.

aux deux côtés de la tête, ramène la main en dedans, sous le menton, de sorte qu'elle est exactement enveloppée de tous côtés, et que le bas des jambes est seul visible. Toute la coquetterie de ces dames se déploie dans les mouvemens qu'elles impriment à ce vêtement; celles qui désirent être vues, écartent subitement les mains qui tiennent le voile, et les gardent éloignées de la tête, à la hauteur du front. Cette brusque manœuvre laisse à découvert la partie du visage sur laquelle le mouchoir n'est pas fixé; elle met en évidence la riche ceinture, le corsage élégamment brodé, que la tunique ne saurait dérober complètement aux regards.

Le costume des Maures est loin de rivaliser d'élégance avec celui de leurs femmes; c'est toujours le turban oriental, le *séroual*, ou culottes flottantes, des guêtres et de mauvaises babouches, sans bas, la ceinture et le *grelilèt*, ou large veste; le bernous est ployé et rabattu sur le bras en guise d'ornement. C'est ainsi qu'on les voit assis, les jambes croisées, dans les cafés, fumant des pipes longues de cinq à six pieds, et interrompant leurs bouffées pour causer avec quelque oisif sur les affaires du jour.

Les Maures poussent leur jalousie à l'excès pour les femmes qu'ils aiment; la pensée d'un rival jette dans leur cœur une effervescence extraordinaire, et pour prévenir le moindre évènement de ce genre, ils ont recours à des mesures fort rigoureuses. Servies chez elles, et gardées toute la journée par des esclaves, leurs femmes ne peuvent sortir que le soir, pour aller sur les terrasses, parce que alors il est défendu à tout homme d'y paraître. Quand elles sortent, elles sont si enveloppées, qu'il est absolument impossible de découvrir un seul trait de leur visage; leurs formes disparaissent même sous leur costume si étrangement compliqué. Et néanmoins, malgré cet excès de jalousie, il ne faut pas croire que les hommes soient constamment auprès d'elles pour les surveiller. Bien loin de là; les deux sexes marchent à part, et se rencontrent dans les rues sans échanger une seule parole. Les jeunes femmes ne sortent jamais dans la ville que pour se ren-

dre chez les marabouts, où elles se font accompagner par leurs négresses. Si par hasard les maris veulent les conduire promener, ils les placent sur le dos d'un mulet, dans une sorte de petite cage rectangulaire, dont les côtés sont formés d'une charpente légère, garnie d'une étoffe de laine qui s'élève à la hauteur de la tête; c'est ainsi qu'une femme peut respirer l'air et jouir de la promenade. Des esclaves font marcher le mulet et le conduisent par la bride, et derrière vient le mari, armé de toutes pièces, comme s'il partait pour une expédition de guerre.

Tous ses soins ne servent, hélas! qu'à rendre plus faible la beauté dont on veut s'assurer l'unique possession; car, dès qu'un rival a été assez heureux pour séduire les gardiens, il est sûr de toute réussite auprès d'elle.

Les Maures ne peuvent pas épouser plus de quatre femmes, mais ils peuvent prendre chez eux autant de concubines que leur fortune leur permet d'en nourrir : ils traitent tous les enfans avec les mêmes soins.

La fidélité des femmes, chez les Maures, est fragile comme ailleurs. Quand un mari a à se plaindre de sa femme pour un pareil motif, il peut la répudier ; il le peut aussi dans le cas où elle devient maigre, enfin, pour d'aussi légers motifs. La femme répudiée retourne chez son père, n'emportant que les habits qu'elle a sur le corps.

Il n'est pas aussi facile aux femmes de divorcer avec leurs maris; il n'existe pour elles qu'un seul cas, c'est celui où le mari s'étant mis en campagne, reste trop long-temps absent. Il leur suffit alors de se présenter devant le cadi, auquel elles exposent leurs raisons, et qui les renvoie en les déclarant libres de se remarier.

Quelquefois, après des absences prolongées, le mari trouve un nouvel enfant à son retour; alors une singulière forme d'idées religieuses le porte à accepter le nouveau venu sans faire entendre la moindre plainte. au moment de l'enfantement, le magistrat chargé de le constater dit à la femme ce verset du koran : « Cet enfant était couché dans votre sein et il s'est levé, » et celle-ci dit à son tour à son mari : « L'enfant était couché dans mon sein et il s'est levé; » et le mari accepte ou repousse cette explication, suivant sa crédulité ou son jugement.

Les Maures peuvent reprendre leurs femmes répudiées, si toutefois elles ont été remariées; alors ils vont trouver le mari qui les a remplacés, et après l'avoir engagé à répudier la femme qu'ils veulent r'avoir, ils reconduisent celle-ci dans leur maison; mais si la femme répudiée ne s'est pas remariée, ils sont obligés de payer un individu de basse condition, afin qu'il ait la complaisance de l'épouser et de la garder pendant vingt-quatre heures, après quoi il la renvoie pure et respectée. Il est même des hommes qui font ce commerce et qui gagnent ainsi beaucoup d'argent, car ils ne manquent pas de se faire payer en raison de la beauté de celle qu'ils épousent et de l'amour que son ancien mari paraît avoir pour elle.

Un accouchement est une fête chez les Maures, toute la famille est plongée dans la joie; les amies de l'accouchée viennent la visiter et lui faire leurs complimens, et le mari invite les siens à dîner avec lui. On pratique sur les garçons la cérémonie de la circoncision, aussitôt qu'ils ont atteint la quatrième année. L'opérateur nommé *Bajarah* vient dans la maison, et reçoit pour ses fonctions depuis deux jusqu'à huit réaux-boudjous, suivant le degré de fortune du père; et si le père est pauvre, il est obligé de faire l'opération gratuitement.

Les femmes mauresques ne suivent pas de culte public; elles sont comptées pour rien dans la société. Le prophète ne les a pas admises dans le paradis après leur mort, et il a supposé que placées dans ce monde uniquement pour assouvir les caprices et le plaisir des hommes, leur âme s'éteignait aussi avec leur corps. Le seul privilége qui leur soit accordé, c'est de pouvoir aller pleurer, allumer des flambeaux, brûler des parfums, placer des fleurs sur les tombeaux de leurs époux : toutes leurs pratiques de religion se bornent là.

A la mort d'un turc ou d'un maure, sa femme et sa fille, après lui avoir fait rendre les derniers honneurs, dressent une tente au dessus de la tombe du défunt, et pendant huit jours viennent y passer une partie de la journée, accompagnées de leurs amies. Assises en rond autour de la fosse, elles laissent couler leurs larmes en abondance, et donnent un libre cours à leurs complaintes, qui finissent ordinairement dans les douceurs d'un dîner, suite indispensable de la cérémonie. Les Algériennes sont douées d'une grande susceptibilité, qu'elles savent cependant prodiguer suivant la circonstance. A les voir s'arracher les cheveux et pousser d'affreux hurlemens, on les croirait inconsolables, mais la douleur n'est chez elles que feinte et passagère ; elles ne pleurent réellement que lorsque la mort de leurs maris doit les dépouiller de leurs biens, en les faisant passer au gouvernement ou à ses enfans.

## V.

### LES TURCS.

Les Turcs que l'on voit dans la Régence d'Alger sont de très beaux hommes, à la peau blanche, au regard sévère, aux traits du visage vigoureusement accusés. Leur manière de vivre est la même que celle des Maures, avec lesquels ils sont presque toujours confondus, soit dans les boutiques des barbiers, rendez-vous habituels des curieux oisifs, soit sur les promenades et dans les cafés. Le costume seul est quelque peu différent, surtout celui des janissaires, dont les couleurs sont plus claires, les broderies plus riches, et dont le turban est plus applati et composé souvent d'un cachemire ou d'un autre tissu de prix.

Ceux qui avaient quelque fortune, plaçaient leurs fonds sur les corsaires, à l'armement desquels ils contribuaient et dont ils partageaient le profit relativement à leurs mises. D'autres s'adonnaient au commerce, et vendaient dans des boutiques des bijoux, des essences, des parfums et des étoffes précieuses. Généralement

ils étaient d'une franchise excessive, ce qui faisait que l'on pouvait acheter chez eux, en toute assurance, sans crainte d'être surfait comme chez les Juifs.

L'agriculture est pour les Turcs un objet d'avilissement et de mépris, et ils ont toujours laissé aux esclaves et aux Berbères le soin de leurs jardins, fort beaux du reste et fort bien tenus, dans leurs maisons de campagne des environs d'Alger. Leurs domaines étaient enfermés dans des enclos de haies vives, et offraient à l'œil une profusion des fleurs les plus variées.

Avant l'entrée des Français à Alger, les janissaires, formant la milice turque, étaient les maîtres souverains de la Régence et faisaient tomber sur le reste des habitans le poids de leur despotisme militaire. Le yatagan ne respectait personne, depuis le misérable juif, qu'il massacrait impunément, jusqu'au dey lui-même, dont il faisait tomber la tête, quand cela lui paraissait nécessaire.

Une si grande prépondérance dérivait, sans aucun doute, des anciens priviléges attachés à ce corps. Et, en effet, le service des places, la levée des impôts, la piraterie se faisaient avec eux et par eux, et en temps de guerre, ils étendaient leur empire sur toutes les troupes de la Régence qui obéissaient aveuglément. Maures, Arabes, Berbères, Koulouglis, tous leur étaient soumis et éprouvaient en leur présence une crainte qu'ils ne cherchaient point à dissimuler.

Un cadi et un mufti établis dans chaque ville de la Régence, étaient chargés de rendre la justice aux particuliers, soit que l'affaire eût lieu entre gens de même nation, ou entre un Turc et un Berbère, par exemple. Ils n'encouraient jamais publiquement les peines réservées à leurs crimes; la maison de l'aga était le lieu où les criminels venaient recevoir la bastonnade, ou présenter leur tête au yatagan de l'exécuteur, suivant la gravité du délit.

Le meurtre d'un Turc exposait celui qui l'avait commis aux châtimens les plus cruels, tels que le pal ou le bûcher. Quand le coupable était assez heureux pour disparaître, l'aga partait à la tête de sa cavalerie, se transportait dans le lieu où l'assassinat avait été commis, et s'emparait de plusieurs pères de famille, auxquels le dey faisait ordinairement trancher la tête sans aucun examen. C'est par un pareil système de terreur que les Turcs avaient acquis un pouvoir immense sur les différens peuples, sujets de la Régence, c'est avec ces lois du sabre qu'ils étaient parvenus à tenir dans une parfaite tranquilité cet état que les Français, dix fois plus nombreux, contiennent avec tant de peine aujourd'hui.

L'éducation était fort négligée chez les Turcs, dont les plus instruits, c'est-à-dire ceux qui occupaient les emplois du gouvernement, savaient au plus lire, écrire et compter; quant aux femmes, on sait qu'elles étaient toutes Mauresques, et nous avons déjà dit comment ces dernières étaient élevées, ainsi que leurs enfans.

La religion des Turcs ne diffère en rien de celle des Arabes et des Maures; ils ont absolument les mêmes pratiques et les mêmes temples. Les cérémonies du mariage et de la circoncision se font aussi d'une manière tout à fait semblable; une seule chose les distingue des autres peuples, c'est leur éloignement pour toute superstition. On en a vu décapiter des marabouts sans plus de scrupule que s'il se fût agi de simples particuliers. Jamais ils ne portent d'amulettes ni de talismans pour se préserver des effets de la sorcellerie.

Mais, comme tous les autres peuples, ils ont pour les tombeaux une très grande vénération; il n'est pas une famille turque qui ne possède un lieu particulier pour sa sépulture, entouré de murs et planté d'arbres; souvent même ce sont des mausolées, formés de colonnes gracieuses, supportant une sorte de galerie, dont le milieu est embelli par un jet d'eau qui retombe sur un bassin de marbre blanc. Ainsi, leurs tombeaux sont les plus élégans et les plus soignés; presque toutes les pierres tumulaires sont sculptées, et représentent un turban à l'endroit où repose la tête. Les tombes sont élevées au-dessus du sol d'environ deux pieds à deux pieds et demi; les fleurs parfaitement bien cultivées qui les entourent témoignent suffisamment de leur vénération pour les morts.

Les Turcs sont pleins de loyauté et gardent fidèlement leur parole; les janissaires ne manquent même pas de certaines vertus militaires, et affichent surtout sous les armes une résignation et un sang-froid vraiment admirables. On sait avec quelle douleur grave et solennelle ils venaient rendre leurs armes à la Casbah, sur l'ordre qu'en avait donné le maréchal de Bourmont, après la prise d'Alger; c'est à peine si en les déposant, ils leur jetaient un dernier regard.

Mais les mauvaises qualités dont ils sont pétris déparent bien ce qu'ils offrent de bon. La cruauté a déjà été signalée comme un de leurs plus grands défauts; on doit y ajouter une indolence inconcevable, qui les fait rester accroupis souvent de longues heures dans la journée, les jambes croisées, dans un café, pour fumer et boire. C'est peut-être à cette apathie et à l'habitude de trancher toutes les difficultés avec le sabre, qu'il faudrait attribuer la barbarie de leur caractère.

Souvent, les Turcs se transportaient dans les maisons et dans les vergers des Juifs, des Maures ou des Arabes, faisaient main basse sur tout ce qui pouvait leur convenir, maltraitaient le maître et les esclaves, enlevaient les femmes aux maris, et répondaient aux murmures de ceux-ci par des coups de yatagan; manière fort aisée et fort expéditive d'obtenir tout suivant leurs désirs, et d'être rarement contrariés! Bien plus, ils ne sortaient même point, sans avoir exigé auparavant une somme d'argent assez forte.

La passion dominante des Turcs est un amour indomptable que rien ne peut assouvir; outre les quatre femmes que leur accorde le koran, ils usent largement de la faculté d'avoir des esclaves, quand leur fortune le leur permet. Les Janissaires étaient presque tous garçons, parce qu'en se mariant ils étaient obligés de renoncer à une partie de leurs priviléges; mais en compensation, ils se livraient à de montrueuses débauches, où ils ne connaissaient aucun frein naturel.

Quant à la sobriété, c'est une qualité dont ils sont tout à fait dépourvus. Bien loin d'imiter les Arabes en

ce point, ils bravent les prescriptions du prophète, et s'adonnent aux liqueurs fortes, sans apporter dans leurs excès la réserve des Maures. Mais pour capituler avec leur conscience, ils donnent au *Champagne* et au *Bordeaux*, les noms plus modestes de tisane et de bouillon.

VI.

LES KOULOUGLIS.

Issus des alliances contractées entre les Turcs et les Mauresques, les Koulouglis présentaient la même complexion que leurs parens. C'étaient généralement de beaux hommes avec des traits forts réguliers, la peau blanche, et un certain embonpoint qu'ils empruntaient sans doute de leurs mères. Leur caractère était un mélange de ces deux natures : ils avaient la nonchalance des Turcs, et le tempéramment lymphatique des Mauresques; surtout les filles qui, du reste, étaient toujours élevées de la même manière que leurs mères.

Habillés comme les Maures, ils portaient dans leur tenue une extrême propreté, et même une certaine coquetterie qui convenait assez à leur position. Ils restaient volontiers presque toute la journée plongés dans l'oisiveté. Riches des biens dont ils héritaient, ils se donnaient rarement la peine de travailler, et faisaient cultiver les terres qui entouraient leurs maisons de campagne, par des esclaves qu'ils maltraitaient, s'ils n'étaient pas satisfaits de leur service.

Une vanité excessive et une profonde ignorance les distinguaient des autres peuples de la Régence. Dans l'état social, ils se trouvaient confondus avec les Maures, et n'avaient aucun droit aux priviléges des Turcs; mais du moins ils étaient à l'abri des vexations des janissaires, à cause des liens du sang qui les attachaient à ces derniers. Ils n'étaient obligés de prendre les armes qu'en temps de guerre seulement, et leur caractère pacifique a toujours empêché d'apprécier leur bravoure à sa juste valeur.

Ils n'étaient point superstitieux et ne s'acquittaient de leurs devoirs religieux que pour faire voir qu'ils croyaient en la divinité. Ils ne se piquaient pas d'une grande exactitude pour se rendre à la mosquée, renchérissant ainsi sur la tiédeur des Turcs.

Les Koulouglis semblaient nés enfin pour passer leur vie dans cette oisiveté douce et tranquille qui laisse le temps s'écouler sans effort dans les plaisirs. Le luxe asiatique avait un grand charme pour eux, et les jeunes gens s'efforçaient de prendre dans les promenades des poses tout à fait élégantes, pour faire ressortir la beauté de leur taille.

Ils ne paraissaient pas très passionnés pour les femmes, mais par une triste compensation, ils se livraient entre eux à tout ce que la brutalité a de plus avilissant. Il était facile de s'apercevoir, dans les lieux publics, qu'ils livraient leur âme à des sentimens désordonnés.

Sous peu d'années, cette race sera effacée de la Régence, puisque le recrutement des janissaires a cessé avec la conquête.

VII.

LES JUIFS.

Les Juifs africains ne diffèrent nullement de tous ceux qui sont répandus dans les diverses parties de l'Europe. Il est facile de les distinguer à cet air de fourberie et d'humilité qu'ils portent tous sur leur figure, à cette inclinaison du corps penché en avant, comme un souvenir de servitude, à ces traits sévères, et aux demi-cercles qui encadrent leurs noires prunelles et qui sont un des signes particuliers de leur race.

Les femmes sont généralement belles et bien faites, elles portent sur leur physionomie une empreinte de douceur bien étrangère au pays qu'elles habitent. Un front découvert, des yeux très beaux, surmontés de sourcils noirs, un nez bien fait, une bouche petite et des dents fort blanches, rappellent la beauté de ces Israëlites, rendues à jamais remarquables par les pinceaux des plus grands maîtres.

Le costume des Juifs n'est guère différent de celui des Maures. Ils portent une culotte courte et large, deux vestes, dont l'une à manches longues est brodée en soie ou en or, suivant le degré de leur fortune. La couleur en est toujours noire ou très foncée, conformément aux lois de la Régence, que l'habitude leur fait encore respecter, et lorsqu'il fait froid ou qu'ils doivent se mettre en voyage ils portent de plus un bernous bleu. La ceinture qui entoure leurs reins est également bleue ou très foncée. Ils portent, comme les mahométans la barbe longue et la tête rasée, et se coiffent d'un simple bonnet autour duquel ils placent un mouchoir noir. Ils ne marchent jamais pieds nus, et à leurs babouches ils ajoutent pendant l'hiver des bas qui recouvrent leurs jambes jusqu'aux genoux.

Les femmes portent par-dessus leur chemise une robe de laine noire ou bleue très large, à manches courtes, qui descend jusqu'à terre. A partir du genou, elles ont toujours la jambe nue et enchassent leur pied dans de petites pantoufles de cuir ou de maroquin, qui recouvrent à peine les orteils, et qui n'ont point de quartier derrière le talon. Elles ont les cheveux longs et relevés, cachés le plus souvent dans un mouchoir de soie ou de coton, sur lequel elles posent quelquefois le *sarmah* des Mauresques. Elles marchent le visage découvert; ce n'est seulement que lorsqu'elles doivent sortir qu'elles s'enveloppent d'une gaze de laine blanche.

Ce costume est le plus simple que portent les Juives. Les samedis et autres jours de fête, elles se parent avec plus de soin. Ce sont des robes de soie, brodées en or; des sortes de spencer sans manches, brodés également en or, et garnis de boutons de métal; des sandales de velours, garnies de broderies et de paillettes, et enfin des bracelets d'or et d'argent, des colliers de perles, de corail et des chaines de prix.

Les Juives ne se tatouent pas comme les femmes des Berbères, mais une fois par semaine elles se teignent le dessous des mains et des pieds avec du henné, se noircissent les sourcils et s'épilent avec une certaine pommade.

Les enfans des Juifs sont habillés de la même manière que leurs parens, seulement les filles ne portent le *sarmah* et les bijoux d'or que vers la neuvième année de leur âge, alors qu'elles commencent d'être nubiles. Les garçons gardent leurs cheveux longs et teints en rouge, à peu près jusqu'à la même époque.

A part l'agriculture, dont ils ne s'occupent jamais, les Juifs exploitent tous les genres de commerce et d'industrie. Ils excellent dans les arts délicats, tels que la bijouterie et l'horlogerie. Actifs à l'excès, remuans, intrigans, ils forment un grand contraste avec les Maures, tous nonchalans et apathiques. On trouve dans les principales villes de la Régence beaucoup de banquiers juifs qui font des affaires considérables; leurs marchands entreprennent de longs voyages dans le royaume avec des produits fabriqués, qui leur rapportent de grands bénéfices, ou des échanges avantageux. Quelques-uns ont des boutiques dans toutes les villes, et ne laissent pas néanmoins de se livrer à de nouvelles spéculations. On les voit toujours réunis cinq ou six sur leurs portes se proposer des marchés, et discuter presque continuellement.

Mais le métier le plus exercé parmi eux, c'est celui de courtier. Il n'est pas un Juif qui ne le fasse. Les plus distingués s'abouchent avec les négocians européens; les autres, d'une classe moins élevée, travaillent pour les Turcs, les Maures, et surtout pour les habitans de la campagne. Ainsi, il ne se vend rien dans un marché sans que quelque Juif ne soit l'entremetteur. Un campagnard arrive, apportant avec lui des poules, ou amenant un bœuf, une vache; aussitôt, il est entouré de Juifs qui s'emparent de sa marchandise et auxquels Il laisse une remise avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ceci ne doit point paraître étonnant, car, par l'intermédiaire des Juifs, les Arabes et les Berbères sont assurés de vendre toujours leur marchandise à un prix beaucoup plus élevé qu'ils ne la vendraient eux-mêmes, tant il y a dans cette race de l'habileté pour les négociations.

Les enfans des Juifs ne restent jamais oisifs comme ceux des Maures et Arabes qui ne font que jouer du matin au soir. Dès qu'ils commencent à être grands, ils accompagnent partout leur père et se livrent déjà au trafic. On les trouve dans les rues, portant avec eux quantité d'objets d'agrément ou d'utilité; ils savent fort bien tirer parti de leur marchandise, et sont bientôt aussi rusés que leurs parens.

Les jours de fête, un grand nombre de Juifs s'engagent pour faire de la musique, assez mauvaise d'ailleurs; ils chantent en s'accompagnant d'une guitarre algérienne ou d'un violon à deux cordes. On les trouve également dans les cafés, où ils gagnent facilement leur journée. Ils n'est pas chose au monde qu'un Juif ne fût capable d'entreprendre pour gagner de l'argent, tant ce métal a de pouvoir sur lui. Ainsi, en se servant de ce peuple avec adresse, il serait possible d'être toujours au courant de ce qui se passe chez les Maures et les Arabes, et d'avoir en outre tout ce qui peut être nécessaire au besoin de la vie. Mais il faut toujours apporter une grande méfiance dans les relations que l'on peut avoir avec les Juifs; car l'intérêt étant leur seul mobile, on risquerait fort d'être trahi au moindre profit que le parti contraire pourrait leur offrir.

Au premier temps de leur établissement dans la régence d'Alger, les Juifs jouissaient de priviléges assez étendus, qui avaient été accordés à leur grand rabbin, Simon. Ces priviléges leur furent continués jusqu'à l'envahissement du territoire par les Turcs; mais sous ces nouveaux maîtres, ils diminuèrent graduellement, et on soumit enfin ce peuple à une dépendance excessivement rigoureuse. On continua de tolérer leur religion et de laisser aux rabbins le soin d'administrer la justice, mais à condition qu'ils seraient relégués dans un quartier particulier. Pour les distinguer des autres habitans, ils dûrent se vêtir d'étoffes noires ou d'une couleur fort sombre. Les femmes ne purent plus se couvrir le visage, et il ne fut plus permis à aucun Juif de monter à cheval.

Mais toutes ces diverses ordonnances, imposées par un despotisme bien rigoureux, n'étaient rien à côté de celles que devait dicter le despotisme militaire qui s'étendit indistinctement sur les Musulmans et les Juifs, mais dont les derniers surtout eurent grandement à souffrir.

Ces malheureux supportaient sans se plaindre les mauvais traitemens des janissaires qui les frappaient sans pitié, lorsqu'ils les rencontraient dans les rues, et qui les faisaient condamner à mort, s'ils osaient en appeler au cadi ou au bey. La religion était le prétexte le plus usité pour obtenir contre eux quelque condamnation. Un Juif se plaignait-il, il était aussitôt accusé d'avoir méprisé le culte mahométan, et sur cette inculpation il était condamné à mort, et exécuté sur-le-champ; ses biens étaient confisqués au profit de l'état. Dans quelque lieu qu'un Juif se fût trouvé en compagnie de Musulmans, il devait leur céder le pas. La promenade des terrasses leur était défendue, et malheur à celui qui, passant devant une mosquée, osait détourner la tête pour y jeter un regard sacrilége, la populace furieuse se ruait immédiatement sur lui et le sacrifiait à son fanatisme.

Tel était l'état d'abaissement dans lequel se trouvaient plongés les Israëlites lors de la conquête des Français. L'habitude de la soumission, et les rapports, peut-être exagérés, qu'on pouvait leur avoir fait de notre nation, la leur faisaient redouter, et leur inspiraient les plus grandes craintes; mais s'étant assurés du contraire par la manière dont ils furent traités, et par la liberté dont ils jouirent tout à coup, ils levèrent bientôt insolemment la tête, et ces esclaves humbles et soumis prirent à leur tour un ton et des manières de maître. Leur changement de fortune leur inspira la fatuité et l'insolence dont ils ne se sont pas dépouillés encore aujourd'hui.

Le fond du caractère Juif est une poltronnerie ex-

trême. Cela proviendrait-il de la défense que le dey leur avait faite de ne porter jamais aucune arme sur eux? On peut assurer du moins qu'ils se sont conformés sans aucun murmure à cet ordre, et que les mauvais traitemens que les Musulmans ne cessaient de leur infliger n'ont jamais pu les pousser à un acte de vengeance ou de représailles. Le profit du négoce était le seul qui servît à les indemniser de leurs souffrances, et ils ne se faisaient point faute de le rendre aussi fructueux que possible.

Les Juifs ont eu toujours le libre exercice de leur religion; ils ont dans toutes les villes des synagogues où ils se réunissent tous les samedis, et les jours de solennité pour prier Dieu. Leurs prêtres ou rabbins, outre les cérémonies du culte dont ils sont chargés, ont le soin d'instruire la jeunesse et de rendre la justice; mais, comme chez les Maures, ils ont à partager la puissance avec les devins. Ces derniers sont fort accrédités parmi les Juifs, tous superstitieux à l'excès, craignant souverainement Satan, et lui attribuant les malheurs dont ils sont accablés. Dans leur infortune, ils ont recours aux amulettes, aux talismans et aux remèdes des charlatans, qui bien souvent sont plus redoutables que les chimères de la peur. Parmi les devins les plus renommés, on remarque des femmes appelées *Xines*, qui, moyennant une certaine somme, font l'office d'exorciseurs et de médecins, et qui ne manquent jamais, comme on peut le croire, d'exploiter la crédulité et la bourse de ceux qui les consultent. Les Juifs ont, en outre, beaucoup de vénération pour les marabouts des Arabes, dont ils vont assez souvent visiter les tombeaux.

Les cérémonies funèbres, chez les Juifs, offrent quelques caractères particuliers. Quand quelqu'un est mort, on l'enveloppe dans une espèce de toile peinte, qui laisse distinguer toutes les formes du cadavre. C'est dans cet état qu'on le porte au cimetière. Ceux qui l'accompagnent sont revêtus d'habits sales et déchirés, en signe de deuil, et marchent dans le plus grand désordre. Les parens s'avancent immédiatement après le défunt, enveloppés de leurs bernous, dont le capuchon est rabattu sur leurs yeux. On transporte d'abord le cadavre jusqu'au tombeau du grand rabbin, Ben-Smiah-Simon, au bas du fort des Vingt-Quatre-Heures. Les assistans vont baiser la pierre du tombeau et chantent une prière, pendant que les parens fondent en larmes. Quand on fait la sépulture d'un personnage distingué, le rabbin prononce ordinairement un discours, dans lequel il énumère ses qualités, et fait son éloge, qu'approuve hautement l'auditoire. Ensuite on transporte le corps tout près de la fosse qui doit le renfermer. Arrivés là, on entonne une prière, pendant laquelle des vieillards et des rabbins forment un cercle en se donnant la main, chantent et dansent en rond. Un d'entre eux se détache du cercle et se met à jeter de petits morceaux d'or, à chaque tour que font les vieillards. Quand il a fini, le cercle s'ouvre, et les porteurs déposent le corps précipitamment dans la fosse. On jette de la terre dessus et l'on recouvre le tout de dalles cimentées.

Cette manière, assez bizarre, d'ensevelir les morts, provient de la superstition des Juifs, qui s'imaginent que le diable est toujours prêt à s'emparer des morts et ils se flattent de l'éloigner en trompant sa cupidité par les morceaux d'or qu'ils jettent. Ils pensent que pendant qu'il est occupé à les ramasser il oublie de se rendre auprès de la fosse, et ils la comblent le plus promptement possible, afin de l'empêcher ainsi de s'emparer du cadavre. Pour les femmes, ils ne prennent jamais les mêmes précautions, parce que, disent-ils, Satan ne cherche jamais à s'en saisir.

Après la cérémonie, on fait encore des prières sur la tombe, et on les renouvelle au bout de 8, de 30, 90 et 330 jours.

Les tombeaux sont placés dans un cimetière dépouillé, sans aucune plante ni aucune fleur; ils sont élevés au-dessus du sol d'environ deux pieds, construits en maçonnerie, et recouverts quelquefois d'une plaque de marbre portant des inscriptions en langue hébraïque. Quand les Juifs vont visiter les tombeaux, ils s'y rendent accompagnés de leur famille, et on les voit embrasser les pierres funéraires en poussant de grands cris et appelant de leurs noms ceux qui y sont ensevelis.

Les Juifs ont généralement plus de soin que les Musulmans de l'éducation de leurs enfans. L'instruction en est confiée aux rabbins; les études se divisent en trois classes ou degrés, et se font dans les synagogues ou dans les vestibules des synagogues. Les enfans de quatre à huit ans forment le premier degré, et apprennent à lire en commençant par épeler; dans le second degré, on enseigne l'Ancien Testament et l'histoire; enfin, dans le troisième, les enfans qui ont dépassé les élémens apprennent à écrire et à calculer. Pour les familles riches, l'enseignement ne se borne pas là; elles font ordinairement passer leurs enfans en Italie, pour qu'ils s'y forment au commerce et à l'étude de la langue. On trouve parmi les Juifs des rabbins très savans, qui ont voyagé dans toutes les parties du monde, et qui sont très versés dans la connaissance des langues.

Quoique les Juifs récitent toutes leurs prières en hébreu, et qu'ils les écrivent en caractères consacrés, ils ne se servent pas de cette langue dans le commerce de la vie. Ils parlent un sorte d'arabe corrompu, mais qui néanmoins est aisé à comprendre; l'arabe est même leur langue nationale, puisqu'ils en usent pour la rédaction de leurs actes. Quand il s'agit de leur commerce, et qu'ils doivent entrer en relation avec des Européens, ils parlent la langue franque, espèce de composé bizarre d'espagnol d'italien et d'arabe.

Les petites filles n'apprennent ni à lire ni à écrire; leurs écoles sont tenues par des femmes qui leur enseignent à coudre et à broder. Elles ressemblent assez sous ce rapport aux Mauresques, qui sont aussi privées d'éducation; mais elles ne sont point comme ces dernières paresseuses et indolentes, et par l'habitude du travail, elles deviennent bientôt très propres à la direction d'un ménage.

Les Juifs possèdent d'excellentes qualités; doux et humains, ils passent leur journée dans le travail et dans la prière. Charitables par caractère et par principes,

ils le sont à l'égard de tous, mais surtout de leurs coreligionnaires, qu'ils accueillent avec bienveillance. Il est vraiment à regretter que ces belles qualités soient ternies par cette cupidité insatiable qui les dévore, et qui sert de base à toutes leurs actions, même à leur bienfaisance, car ils pensent qu'en faisant du bien à leurs frères ils en acquièrent dix fois plus dans le ciel, où Dieu leur tient compte de leur conduite. Chez eux, à côté de la charité, se trouvent le dol et la fraude; à côté de l'humanité se trouvent le mensonge et la ruse, par lesquels ils s'efforcent de tromper tous ceux qui entrent en relation avec eux; rien ne leur coûte pour en venir à leurs fins. Souples, mielleux dans leurs paroles, ils disent une chose pensant le contraire; ils vous font mille protestations d'amitié, vous baisent souvent la main, mais chaque baiser est une perfidie, car il arrive, en les quittant, que vous vous trouvez dupé. Ils sont hommes à jouer plusieurs rôles en même temps, et cela est si vrai, qu'on les a vus bien des fois faire part aux Bédouins des projets des Français, pendant qu'ils paraissaient être entièrement dévoués à ces derniers.

Le libertinage est peu répandu parmi les Juifs; mais les hommes sont en général plus chastes et plus retenus que les femmes, qui ajoutent à leur graces une adorable coquetterie.

Leurs principaux jeux, pendant les fêtes, sont les chants et la danse. On donne des concerts où les femmes chantent avec les hommes, mais la danse appartient exclusivement aux femmes. Dans les soirées consacrées au plaisir, les demoiselles de la maison, accompagnées de leurs amies, viennent danser au son de la musique; elles s'avancent tenant de longues écharpes à la main, qu'elles font voler autour de leur tête en agitant les bras dans tous les sens, et en balançant le haut de leur corps, d'une manière excessivement piquante, sans presque changer de place. Au milieu des danseuses, il y a toujours un petit plat de bronze pour recevoir des assistans quelques petites pièces d'argent, qui sont destinées à payer les musiciens. Cet usage, qui paraît assez singulier, a lieu même chez les Juifs les plus riches et les plus distingués.

Les Juives jouissent d'une très grande liberté, et peuvent se voir avec les jeunes gens avant leur mariage. Une simple bague, acceptée de la main de son amant, unit à jamais une demoiselle à celui dont elle a fait choix, même contre la volonté des parens. Aussi est-il arrivé bien souvent que des jeunes gens ont été assez habiles pour faire accepter une bague à des demoiselles d'une famille riche et distinguée, auxquelles ils ne pouvaient prétendre, et que les parens surpris ainsi, ont été forcés, dans cette circonstance, de donner leur fille, ou de la racheter par une forte somme d'argent. Quand les deux parties sont parfaitement d'accord, la bague est également le signe d'alliance. Après l'avoir échangée, les pères des futurs se rendent devant un rabbin, pour stipuler les conditions et la dot que chacun donne de son côté. Le rabbin écrit le tout sur un parchemin, qu'il fait signer par les deux contractans et chacun se retire après avoir fixé le jour du mariage. Les six jours qui précèdent celui de la cérémonie nuptiale se passent dans les plaisirs et les soirées, que remplissent les musiciens, et la collation; le jour arrivé, l'époux décore sa maison avec autant de luxe qu'il lui est possible : le pavé est couvert de tapis, les lits sont ornés de riches draperies, et des lustres de différentes couleurs répandent leurs mille clartés dans les appartemens. De son côté, la fiancée est parée de ses plus beaux habits par toutes ses amies, qui sont venues la complimenter. On teint le dedans de ses mains et le dessous de ses pieds avec du rouge, et l'on dessine sur chacune de ses joues un triangle rouge renfermant une feuille d'or; les sourcils et les yeux sont noircis, et les mains recouvertes de lignes noires disposées en zig-zag. Puis, dès que le soleil est couché, la fiancée sort de la maison, accompagnée de deux vieillards, qui la tiennent chacun par une main, et de toutes les femmes ses amies, qui marchent en foule après elle, portant les unes des lanternes, les autres des tambours de basque, qu'elles font résonner en signe de joie, et en poussant des cris extraordinaires. Ainsi escortée, elle se rend à la maison de son mari, dont les parens se présentent sur la porte, pour la recevoir des mains des vieillards qui la conduisent. On l'amène sous la galerie, dans un endroit préparé tout exprès, où des musiciens font entendre aussitôt leurs symphonies. Après s'être arrêtés un instant dans cet endroit, les deux vieillards la reprennent et la conduisent vers la chambre nuptiale, où on la fait asseoir sur une estrade élevée, et où le mari, qui n'a pas encore paru, ne tarde pas à la rejoindre. En même temps arrive la belle-mère, qui jette sur la tête de la fiancée un manteau, dont elle fait retomber un pan sur le mari, qui, pendant ce temps, lui passe à l'un des doigts de la main droite une bague d'or avec un brillant. Le rabbin se présente alors, et récite les prières; tous les assistans chantent à haute voix, et les femmes poussent des cris de joie. Les prières terminées on apporte un verre de vin, dans lequel tout le monde boit tour à tour, après toutefois que les deux époux en ont goûté.

Cela fait, le rabbin lit les conventions du mariage, et remet au beau-père le billet qui les renferme, afin qu'il puisse réclamer la dot de sa fille en cas de divorce. Alors la fiancée va s'asseoir, les jambes croisées, sur des coussins où elle cause avec ses amies, pendant que les autres se perdent dans les galeries, où l'on entend de la musique; la danse commence et la fête dure jusqu'à minuit, heure à laquelle tout le monde se retire, et les époux rentrent dans leur appartement. Le lendemain matin on ne manque jamais de s'informer de la santé des époux et de savoir s'ils sont satisfaits l'un de l'autre. Pendant huit jours, les nouveaux mariés sont forcés de garder la maison; ce temps écoulé, le mari sort seul, et va dîner chez son beau-père. Un mois après, la femme va chez son père, où son mari vient la rejoindre en sortant de la synagogue, et ils passent quatre jours dans les festins, au bout duquel temps ils retournent chez eux, emportant les cadeaux que le père a été obligé de donner à sa fille.

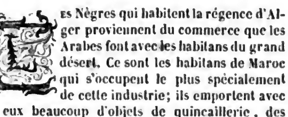
Quand une femme est enceinte, le mari se rend chez tous ses parens et surtout chez son beau-père, qui fait confectionner une double layette pour l'enfant, et qui se hâte de l'apporter, en compagnie de sa femme, aussitôt après la nouvelle de l'accouchement.

Si le nouveau-né est un garçon, on le fait circoncire huit jours après sa naissance. Si c'est une fille, on ne fait absolument aucune cérémonie, sinon le gala, toujours de rigueur.

Un Juif ne peut avoir qu'une seule femme, et doit se faire un devoir de lui être fidèle; mais il peut la répudier en cas d'inconduite ou de mécontentement, et dans cette occasion il est tenu seulement de rendre la dot de sa femme, et de garder les enfans qu'il en a eus.

## VIII.

### LES NÈGRES.



Les Nègres qui habitent la régence d'Alger proviennent du commerce que les Arabes font avec les habitans du grand désert. Ce sont les habitans de Maroc qui s'occupent le plus spécialement de cette industrie; ils emportent avec eux beaucoup d'objets de quincaillerie, des toiles de différentes couleurs, et vont les échanger contre de la poudre d'or et des Nègres, qu'ils reviennent vendre ensuite sur toute la côte de la Barbarie, et même jusques dans l'Asie-Mineure.

Ces malheureux sont achetés suivant leurs qualités physiques; les jeunes gens de bonne mine et robustes se vendent depuis 100 jusqu'à 200 réaux-boudjoux (185 à 370 fr.); les enfans, depuis 50 jusqu'à 80 boudjoux, et les femmes, depuis 100 jusqu'à 500. On voit que le prix de ces dernières est beaucoup plus élevé que celui des hommes. Cela provient de ce qu'elles sont ordinairement jeunes, et qu'elles savent généralement coudre et diriger un ménage. Ces esclaves s'attachent singulièrement à leurs maîtres, malgré les mauvais traitemens qu'ils en reçoivent. Ils peuvent s'affranchir à prix d'argent, ou par des services rendus. Quelquefois même ils recouvrent leur liberté à la mort de leurs patrons et deviennent alors citoyens, après avoir embrassé l'Islamisme. C'est de cette façon que la population nègre s'est établie dans l'intérieur des états de la Régence. On distingue ceux qui en sont originaires de ceux qui ont été émancipés, à une incision que ces derniers portent sur chaque joue.

Malgré le mélange des noirs et des blancs, on ne voit point de mulâtres. On trouve seulement des négresses d'une couleur jaune un peu terne, avec les cheveux crépus et le nez écrasé. On en voit qui sont entièrement noires, et celles-là sont belles et portent des figures très agréables, que distinguent des nez aquilins et des fronts découverts. Elles ont la gorge arrondie; mais plusieurs l'ont extrêmement allongée, au point qu'elles peuvent la jeter sur l'épaule.

L'habitude de vivre avec les Maures, leur en a fait adopter les coutumes. Les hommes portent le turban et se mettent très bien, surtout ceux qui habitent Alger; les femmes libres se costument comme les Mauresques et se couvrent la figure comme elles, mais sans y apporter le même soin. Si elles sont pauvres, elles ne quittent pas leur costume d'esclave, qui consiste en une chemise de toile blanche à manches courtes, une culotte brune, resserrée autour des reins par une coulisse, et une pièce d'étoffe dont elles se servent pour se couvrir la tête.

Les Négresses poussent à l'excès l'amour des bijoux, et s'en couvrent le cou, les bras et les oreilles. Elles se teignent le dedans des mains et le dessous des pieds avec du henné, s'épilent comme les Mauresques, et font un fréquent usage des bains; mais malgré leur excessive propreté et les essences de rose et de jasmin qu'elles répandent sur leur corps, elles conservent toujours une odeur très pénétrante, particulière à leur race.

Les Nègres se nourrissent à peu près comme les Maures. Ils mangent beaucoup de viande et tranchent la tête aux bestiaux avant de les dépecer pour les vendre. La profession de boucher n'est guère exercée que par eux, surtout à Alger où ils tiennent presque toutes les boutiques de ce genre. Ils sont d'ailleurs très industrieux; ils exercent dans les villes presque tous les métiers, et s'occupent d'agriculture dans les campagnes.

Mais la musique a pour eux des attraits extraordinaires, quoiqu'ils ne la rendent pas fort mélodieuse. Les instrumens dont ils se servent pour donner leurs concerts diaboliques, sont des castagnettes de fer longues d'un pied et pesant environ deux livres; des espèces de tambours faits avec des peaux de moutons tannées, adaptées à des pots de terre ou à des cylindres de bois imitant assez nos tambours de basque; des guitarres, faites avec des calebasses; et enfin des chalumeaux énormes.

Les Nègres se livrent encore à des usages bizarres pour tirer quelque profit de la crédulité et de la superstition des Arabes. Il en est un entr'autres, qu'ils appellent Djelep, qui devient quelquefois dangereux pour les acteurs. C'est une cérémonie qui a pour but de faire passer le diable dans le ventre de ceux qui le désirent, parce qu'ils croient qu'en possédant le diable ils posséderont la connaissance de l'avenir; cette cérémonie ne peut avoir lieu que pendant quarante jours de l'année et à des époques fixées par le chef des Nègres.

Tels sont à peu près les moyens auxquels les Nègres ont recours pour gagner de l'argent, l'industrie et la superstition. Ils n'ont point de commerce, à moins qu'on ne donne ce nom à l'échange des marchandises qui se fait dans les boutiques.

Quant à leur état politique, ils jouissent des mêmes droits que les Maures. Braves et courageux, ils prennent les armes quand l'occasion l'exige, et se conduisent toujours sans reproche. Ils sont musulmans comme les Maures et les Arabes, mais plus pour la forme que pour le fond, car ils ne fréquentent pas les mosquées, si ce n'est les jours de fête, où ils vont étaler leurs beaux habits.

Autant les Nègres possèdent de qualités quand ils sont esclaves, autant ils ont de défauts quand ils sont libres. Dès qu'ils ont été affranchis du joug, ils deviennent voleurs, perfides, menteurs, sanguinaires, et sont sujets à se mettre dans des colères épouvantables, pour la plus légère contrariété.

Les deux sexes sont très enclins à l'amour, mais les femmes plus que les hommes. Elles ont une préférence marquée pour les blancs, et pensent que c'est un honneur pour elles que de leur accorder leurs faveurs. Un Nègre peut avoir quatre femmes, comme les Maures, mais il n'use pas toujours de cette latitude. Les femmes mariées jouissent d'une liberté excessive; elles sortent, le visage découvert, toutes les fois que cela peut leur plaire, et vont même jusqu'à découvrir leur gorge. Elles sont très robustes et dans l'état de grossesse elles vaquent toujours à leurs travaux. Les femmes de la campagne travaillent le plus souvent avec leur enfant attaché sur le dos. Quand elles se mettent en voyage elles le maintiennent dans cette situation, au moyen d'une étoffe de laine.

La nature est aussi prodigue sous les rapports physiques, pour les Nègres, que pour les autres peuples d'Afrique. Les enfans sont très précoces, et sont nubiles à partir de l'âge de dix ans pour les filles, et de quatorze ou quinze pour les garçons.

*Cérémonie du Djelep.* Nous terminerons cette notice par donner la relation suivante des cérémonie du Djelep, que nous empruntons au *Voyage dans la Régence d'Alger* du capitaine Rozet, rempli d'un intérêt si piquant.

« J'ai déjà dit que les Maures croyaient fermement que le diable donnait la connaissance de l'avenir à ceux qui en étaient possédés, et qu'à leur tour ceux-ci transmettaient cette propriété à qui il leur plaisait. Ceux qui ont quelque intérêt à connaître l'avenir vont trouver le chef des Nègres (le kaïtlausfan), lui demandent quand le Djelep aura lieu, et lui paient une certaine somme pour avoir la permission d'y assister; car il n'est permis à personne de s'y présenter s'il n'en a préalablement obtenu l'autorisation, qui était toujours refusée aux Juifs et aux Chrétiens.

» Cette cérémonie ne peut se faire que quarante jours par an et à des époques fixées par le kaïtlausfan : elle commence ordinairement après le Ramadan; on en fait prévenir les personnes qui ont demandé à y assister et celles que l'on croit qui le désirent. Les futurs possédés, qui sont des femmes et des hommes, mais bien plus souvent des femmes, se rendent la veille au soir avec les principaux acteurs, et surtout un vieil homme et une vieille femme, dans une maison destinée uniquement à toutes les pratiques superstitieuses des Nègres : là, les possédés sont mis dans une chambre garnie de coussins et de tapis, et dont l'entrée est fermée par un rideau. Les deux vieillards, aidés par quelques personnes, prennent du *benjoin*, de la *gomme arabique*, une essence qu'ils appellent *Sambel*, et quelques morceaux d'un bois nommé *Calcari*, et jettent tout cela dans un réchaud de terre allumé. Auparavant ils ont tué quatre poules dans les commodités; avec le sang, ils frottent les jointures de ceux enfermés dans la chambre : ils les parfument avec le mélange qu'ils ont mis dans le réchaud, et les habillent chacun d'une manière différente. On leur met des espèces de robes (*caftan*) qui leur descendent jusqu'aux talons, des ceintures et des bonnets garnis de coquillages, qui ne sont pas assez assujettis pour les empêcher de frapper les uns contre les autres, et de faire du bruit quand celui qui les porte se met à danser. Le lendemain matin, et bien souvent dans la nuit même, arrivent vingt ou trente musiciens avec tous les instrumens dont j'ai parlé plus haut, qui s'accroupissent sous la galerie du rez-de-chaussée, tous du même côté; devant eux et en dehors de la galerie, on met un petit tapis assez large pour recevoir les pièces d'argent que l'on jette dessus. Le pavé de la cour est bien nettoyé, mais il n'est point couvert de nattes ni de tapis, et l'on ne peut marcher dessus sans ôter ses souliers.

» Les personnes qui ont demandé à assister à la cérémonie sont introduites à mesure qu'elles se présentent. Un, au plus deux des possédés, accompagnés de plusieurs Négresses parées à peu près comme eux, sont amenés au milieu de la cour : à leur arrivée, on les parfume avec un peu du mélange jeté dans le réchaud; ensuite on les abandonne à eux-mêmes.

» Les musiciens réunis commencent alors un vacarme épouvantable, capable de rompre la tête la plus dure. Le possédé se met aussitôt à danser avec assez de tranquilité et en suivant très bien la mesure du charivari qu'on lui fait; toutes les Négresses qui l'accompagnent dansent en contrefaisant ses mouvemens, mais sans s'échauffer beaucoup. Les mouvemens du premier danseur sont de plus en plus précipités; il s'anime, il entre bientôt en fureur, pousse des cris affreux et fait toutes sortes de contorsions : c'est le moment où le diable commence à s'emparer de lui. Les assistans qui veulent avoir part à la faveur qui lui est accordée, s'approchent alors et jettent de l'argent sur le tapis; ceux qui n'ont point d'argent donnent des bougies, du pain, de la viande, etc. La musique redouble, le possédé s'anime de plus en plus; enfin, étourdi par le bruit et harassé de fatigue, il tombe sans connaissance : ses compagnons de danse se retirent, et un des vieillards vient avec un réchaud pour lui parfumer tout le corps. La musique cesse aussitôt qu'il est tombé. Au bout de quelques minutes, il reprend des forces, il se lève, la musique recommence doucement; il se met à danser : les premiers danseurs ou d'autres viennent l'accompagner, et cela continue jusqu'à ce qu'il tombe encore. On recommence tant que la personne, femme ou homme, n'en peut absolument plus, et alors on croit que le diable est entré chez elle. J'ai assisté plusieurs fois à cette cérémonie barbare, et tous les jours il y avait quelque chose de différent : voici celui où elle m'a paru le plus compliquée.

» La danseuse principale, la Pythonisse, était une belle Négresse de vingt à vingt-cinq ans, extrêmement vigoureuse; elle avait une robe de soie verte rayée de jaune, une ceinture et un bonnet garnis de coquillages et de grelots. Lorsqu'elle fut tombée plusieurs fois en

dansant, la vieille arriva avec deux énormes poignards en fer dont les pointes étaient émoussées, et les lui donna. La Pythonisse se mit alors à danser en tenant un poignard dans chaque main, faisant des gestes convulsifs et poussant des hurlemens qui dépassaient le bruit des caisses et des castagnettes. Tout à coup elle frappa avec les poignards d'une manière si violente, qu'elle aurait pu se faire beaucoup de mal, si la vieille ne fût venue très adroitement les lui arracher des mains. Alors la danseuse, entrée en fureur, s'est jetée sur une femme mauresque qui s'était approchée d'elle; après lui avoir fait toutes sortes d'attouchemens, elle l'a renversée, s'est penchée sur elle et lui a craché au visage. Celle-ci s'est laissé faire sans dire un seul mot; paraissant même très satisfaite. La Sibylle, après l'avoir quittée, s'est sauvée dans une chambre voisine; mais elle est bientôt sortie en poussant de grands cris. La musique a joué, et elle s'est remise à danser de plus belle : elle était presqu'épuisée, et je m'attendais à la voir tomber, lorsque la vieille est arrivée avec deux bâtons ornés d'ivoire et garnis de franges aux deux extrémités. Après s'être emparée de ces bâtons, ses forces sont revenues : elle dansa en faisant des évolutions un peu moins barbares que les premières; mais tout à coup elle est tombée sans connaissance. Un musicien s'est alors approché d'elle, s'est mis à genoux et lui a baisé les mains et les pieds; aussitôt elle s'est relevée furieuse, l'a terrassé, et après lui avoir fortement appuyé le ventre contre terre, elle lui a croisé les bras et les jambes, a fait tous ses efforts pour lui tordre le cou, et l'a laissé aller ensuite. Elle s'est remise à danser; mais au bout de quelque temps, elle est tombée sans connaissance et on l'a emportée.

» Les personnes envers lesquelles les possédés se livrent à tous ces excès s'estiment très heureuses. Comme on admet que toutes leurs actions sont dirigées par le diable qui s'est emparé d'eux, elles croient qu'elles auront bien certainement part à la connaissance de l'avenir.

» Le charivari des Nègres dure plusieurs jours de suite sans être interrompu pendant la nuit. Toutes les personnes disposées à recevoir le diable dans le corps dansent les unes après les autres, jusqu'à ce qu'elles n'en puissent plus : il en meurt quelquefois dans la cérémonie, et beaucoup gagnent des fluxions de poitrine qui les emportent peu de jours après. Il n'y a guère que les Nègres qui se livrent à cet excès de démence; j'ai cependant vu danser une femme mauresque, qui était si délicate, qu'elle ne pouvait pas le faire plus de cinq minutes sans tomber. Toutes les fois que cela lui arrivait, les Nègres riaient aux éclats en haussant les épaules; ils paraissaient la mépriser beaucoup.

» Les gens raisonnables se moquent de cette cérémonie barbare; mais les esprits faibles, et surtout les femmes, y attachent une grande importance. Quand le Djelep a lieu, les galeries de la maison dans laquelle on le célèbre sont toujours remplies de Mauresques; il est vrai que je n'y ai jamais vu que des femmes au-dessus de vingt-cinq ans, époque à laquelle leurs charmes sont à peu près passés. J'ai demandé à quelques Maures si le contact avec les possédés du Djelep leur avait jamais donné la connaissance de l'avenir; leur réponse a toujours été évasive. Je sais néanmoins à quoi m'en tenir là-dessus; mais ce qui m'étonne, c'est qu'une longue expérience ne les ait pas désabusés. Je crois que cette ridicule cérémonie est un spectacle très amusant pour eux, et surtout pour les femmes, qui paraissent y prendre beaucoup de plaisir, qui jettent des cris de joie et applaudissent quand la danseuse tombe comme une masse.

» J'ai déjà dit qu'on ne pouvait point entrer au djelep sans l'autorisation du chef des Nègres. La première fois que je m'y présentai, on me ferma la porte au nez; mais m'étant adressé à un Maure qui passait, je le priai de se faire ouvrir, et de me laisser cacher derrière lui : il accepta, et j'arrivai ainsi jusqu'à la cour où le sabbat avait lieu. A ma vue, la musique cessa et toutes les femmes prirent la fuite en poussant de grands cris; le vieux Nègre et deux autres vinrent auprès de moi, mais après leur avoir fait comprendre que je voulais observer et non pas troubler leur cérémonie, ils me demandèrent de l'argent, je leur donnai une pièce de neuf sous; ils rappelèrent les danseuses, et la fête continua. J'y suis retourné plusieurs fois depuis; j'y ai mené quelques-uns de mes camarades; nous y avons même rencontré des soldats, mais on ne permettait pas d'entrer dans la cour sans ôter ses souliers. Les Nègres ont encore beaucoup d'autres pratiques ridicules et barbares, que je n'ai pas eu occasion d'observer. »

## IX.

### AUTRES RACES.

On trouve encore à Alger plusieurs autres peuples aussi intéressans à étudier, mais dont l'importance numérique est bien moindre. Il est naturel de penser que cette contrée, traversée si souvent par l'invasion étrangère, et jamais complètement soumise, a dû offrir dans les gorges de l'Atlas des retraites inaccessibles, où des essaims de population se sont maintenus avec indépendance, quelquefois sans mélange avec leur caractère propre, quelquefois en subissant des altérations profondes, dues à l'action combinée du climat et des unions avec les tribus voisines. C'est ainsi qu'on y retrouve quelquefois le type vandale pur; mais ces particularités sont rares et nous devons nous attacher plutôt à remarquer les familles un peu plus nombreuses, telles que les Biskeris et les Mozabites.

Les Biskeris habitent le midi de la Régence, sur les confins du désert, au sud du grand lac d'eau salée qu'on appelle *Chott*. Ils ont le teint brun, le caractère sérieux; leurs manières, leurs mœurs, leur caractère, diffèrent essentiellement de ceux des Arabes et des autres tribus. Cependant, par leur langue, qui est un dialecte corrompu de l'arabe, il paraîtrait qu'ils sont des restes de ce peuple célèbre, et que leurs mœurs

se sont altérées par leurs alliances avec les indigènes. Cette conjecture acquiert une nouvelle force, quand on pense que le territoire qu'ils habitent, fut nécessairement traversé par les flots de l'invasion Arabe, qui conquit l'Afrique au VIIe siècle. Les Biskeris étaient soumis à la Régence; le dey maintenait sur leur territoire une garnison turque, quoiqu'ils fussent, à Alger, soumis à une corporation dont le gouvernement reconnaissait l'autorité. Le naturel des Biskeris est la complaisance et la fidélité; on les prenait, dans les principales maisons, pour domestiques de confiance : ils avaient le monopole des boulangeries, étaient les seuls commissionnaires d'Alger, et seuls encore employés par le gouvernement aux travaux publics; ils étaient en outre les agens du commerce entre Alger et Gadamez. La cécité est une maladie très commune dans cette petite nation, et probablement elle est due à leur séjour dans le désert. On trouvait à Alger beaucoup de Biskeris aveugles, chargés de la surveillance des rues et des portes intérieures pendant la nuit : ils n'ont d'autre religion que le mahométisme.

Les Beni-Mozab ou Mozabites habitent un district du désert, au sud d'Alger, à vingt jours de marche environ pour une caravane, dont cinq jours au moins, au delà des frontières de la Régence, passés sans trouver d'eau. Ce petit peuple occupe cinq cantons, savoir : Gordica, Bérignan, Ouerghela, Engoussa et Nadéam. Chacune de ces tribus était gouvernée par un conseil de douze notables, choisis par le peuple. Rarement en guerre contre les peuples voisins, ces tribus fomentaient les unes contre les autres des guerres de famille aussi cruelles que continues. Les dattes sont le produit le plus important du pays, qui récèle des sources d'eau vive assez abondantes. Autour de cette contrée, s'élève une ceinture de montagnes escarpées, dérivant de l'Atlas, et qui renferment quelques filons d'or : les habitans n'avaient de rapports avec l'intérieur de l'Afrique que par Gadamez et Tafilet.

Les Mozabites sont d'un caractère tranquille, actif et commerçant. Leur probité en affaires était presque proverbiale à Alger, dont, au reste, ils étaient tout à fait indépendans. Leurs privilèges et leur commerce étaient protégés par des contrats écrits, consentis par le gouvernement; et, dans les affaires civiles, ils ne reconnaissaient que la juridiction de leur amine, ou syndic de la corporation, lequel résidait à Alger. Les avantages qu'ils tenaient des pachas étaient assez grands : agens privilégiés du commerce d'Alger avec l'intérieur de l'Afrique, ils avaient aussi le monopole des bains publics, des boucheries et des moulins de la ville. Les Mozabites sont blancs, mais leurs traits et leur type sont ceux des Arabes. Ils suivent la loi de Mahomet, et s'en écartent dans plusieurs détails. Ils refusent de faire les cérémonies de leur culte dans les mosquées publiques, et en ont une hors de la ville, appropriée à leurs croyances particulières.

Les renseignemens fournis à l'administration sont insuffisans pour établir la population de la Régence; nous devons nous borner à mentionner celle de la ville d'Alger. On y compte 12,000 musulmans (Arabes ou Maures), 6,000 Juifs, 2,000 Kabyles, 2,000 Biskeris, Mozabites et Nègres et 10,000 Européens, ce qui fait un effectif total de 32,000 âmes.



# LES BEYLICKS.

DIVISION GÉNÉRALE. — BANLIEUE D'ALGER. — LA MÉTIDJA. — BLIDAH. — COLÉAH. — LES OUTHANS. — BEYLICK DE TITERY. — BEYLICK D'ORAN. — ORAN. — TLEMCEN. — ARZEW. — MOSTAGANEM. — SCHERCHEL. — BEYLICK DE CONSTANTINE. — BONE. — BOUGIE. — STORA. — DJIGELLI. — LA CALLE. — CONSTANTINE. — PAYS DE ZAB.

## I.

### DIVISION GÉNÉRALE.

On sait que la Régence d'Alger est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par les états de Tunis, à l'ouest par l'empire de Maroc, et au sud par le grand désert de Sahara, dont elle est séparée par la chaîne de l'Atlas.

Sous la domination turque, elle était divisée en quatre parties ou provinces, administrées par le dey et trois beys.

La première, celle d'Alger, qui était sous les ordres immédiats du dey, renfermait dans une étendue de territoire, comprise entre le Petit-Atlas, la mer et les cours de la Chiffa et de l'Arrach, trois villes : Alger, Blidah et Coléah, un grand nombre de fermes et de hameaux arabes. Mais il arrivait quelquefois que la province agrandissait ses limites, selon les modifications que le dey jugeait à propos de lui faire subir, lorsque quelques querelles venaient à s'élever entre lui et les beys voisins, ses lieutenans.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit sur la ville d'Alger; il nous suffit de faire connaître le reste de cette province. C'est d'abord la banlieue d'Alger, ou le massif qui se présente en avant de la Métidja, puis c'est la plaine elle-même, les villes de Blidah et de Coléah, enfin les outhans, situés hors de la banlieue.

Les trois autres provinces, gouvernées par des beys, étaient :

Celle de Titery, au sud, renfermant deux villes, Médéah, Miliana, et quelques douairs ou villages arabes.

Celle d'Oran, à l'ouest, renfermant plusieurs villes : Oran, Tlemcen, Arzew, Mostaganem, Scherchel, et plusieurs tribus nomades.

Enfin, celle de Constantine, à l'est, la plus considérable de toutes, présentant un grand nombre d'outhans et les villes de Bone, Bougie, Stora, Djigelli, la Calle, Constantine et quelques autres moins importantes.

Nous compléterons cette description par un aperçu rapide du pays de Zab, d'où viennent les Biskeris et les Mozabites. Il est borné au nord par la province de Constantine, à l'est par la régence de Tunis, au sud par le Beled-el-Djérib, et à l'ouest par la province de

Titery. Il a cent lieues dans sa plus grande longueur de l'est à l'ouest, et soixante-quinze dans sa plus grande largeur du nord au sud.

## II.

### BANLIEUE D'ALGER.

Le massif, sur le versant duquel est bâtie la ville d'Alger, présente un système de collines très régulier, accidenté par de nombreux vallons qui le coupent en divers sens. Ses eaux, du coté du sud, descendent dans la plaine, tandis que du côté du nord, elles tombent dans la Méditerranée. Le point le plus remarquable de ce groupe de collines est le Boujaréah, élevé de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le massif est couvert d'habitations agréables dans le voisinage de la ville, et des sources abondantes y entretiennent la fraîcheur et une végétation active. Il ne présente pas une perspective aussi riante sur les sommités, où le terrain est sec, pierreux, et couvert de broussailles peu élevées. Les ravins, au contraire, lorsqu'ils sont arrosés par quelques cours d'eau, sont boisés, et deviennent susceptibles d'une grande fertilité.

Avant d'énumérer les cantons compris dans cette division de la province d'Alger, la plus rapprochée de la ville, il convient de parcourir ses abords et de se former une idée des routes, des principaux sites, des constructions remarquables qui y sont disséminées.

Du côté de la terre, des tombeaux entourent Alger jusqu'à cinq cents mètres de distance. Au milieu de ces monumens croissent avec une force extraordinaire, des nopals, des dattiers, des palmiers dont les tiges droites portent leur tête aussi haut que les minarets des mosquées; des figuiers, des caroubiers magnifiques, dont la verdure et le feuillage touffu contrastent singulièrement avec la couleur pâle des agaves et la délicatesse des palmiers. Parmi ces tombeaux on distingue les sépultures affectées à des familles opulentes; elles sont entourées de murs et tenues avec un soin vraiment remarquable. Enfin, de distance en distance, on voit se dégager du milieu des arbres, le dôme blanc du tombeau d'un marabout, qui conserve encore, après sa mort, toute la confiance qu'il a su inspirer pendant sa vie. Les fidèles musulmans y font de fréquens pèlerinages, et tiennent à grand honneur d'être enterrés auprès.

Le plus remarquable de tous est celui de Sidi-Abderrahman, qui se trouve situé à l'ouest de la porte Bab-el-Oued, au nord de la ville. L'extérieur de ce marabout ressemble tout à fait à celui d'une mosquée. « On y monte, dit M. Rozet, par un chemin tortueux, extrêmement rapide, qui conduit sous une voûte supportant des appartemens qui dépendent du marabout. C'est sous cette voûte à gauche que se trouve la porte d'entrée. Après avoir monté plusieurs marches on pénètre dans un vestibule au milieu duquel un superbe jet d'eau s'élève en s'épanouissant et vient retomber dans un bassin où les dévots se lavent avant d'entrer dans le saint lieu; les ablutions terminées, on ôte ses babouches et on entre dans une petite galerie couverte, où gisent les restes de plusieurs grands personnages qui ont obtenu la faveur d'être placés sous le même toit que le Sidi. Au bout de cette galerie se trouve un petit vestibule dans lequel donne la porte de la pièce où repose le marabout : c'est une salle carrée, couverte d'un dôme octogone, dont le plafond est parfaitement décoré, ainsi que les murs de la salle, sur lesquels on remarque beaucoup d'inscriptions arabes; tout le pavé est couvert de tapis magnifiques. La châsse du marabout, placée au milieu, est recouverte d'un drap de soie rouge brodé en or, et aux quatre coins sont plantés d'énormes drapeaux de soie, verts et rouges. Cette salle est éclairée par plusieurs fenêtres grillées, donnant sur la campagne.

« C'est dans ce marabout que se réfugient tous les esclaves noirs qui ont à se plaindre de leur maître quand ils veulent le quitter, et qu'ils peuvent parvenir à s'échapper. Lorsqu'un esclave est ainsi venu se réfugier chez lui, le desservant chargé de la garde du tombeau, le questionne sur les motifs qui le portent à vouloir quitter son maître, et quand il les trouve suffisans, il se rend lui-même auprès de celui-ci, et après avoir exposé les plaintes de son esclave, il l'engage à le vendre à un autre maître, ce qui se fait toujours. Quelquefois l'esclave, ayant ramassé un peu d'argent, demande à racheter sa liberté; le marabout se charge encore de négociations. »

Dans la petite plaine contiguë à la côte, on remarque cinq grosses tours octogones qui tombent en ruines et qui rappellent une des plus sanglantes révolutions dont Alger ait été le théâtre. C'est le tombeau des cinq deys qui furent élus et massacrés le même jour. Plus loin, dans la direction du nord, est le fort des Vingt-Quatre-Heures, assis sur un rocher et tout construit en pierres de taille; le cimetière des chrétiens où l'on remarque deux colonnes de marbre blanc, élevées sur les tombes des chefs de bataillon Champeaud et de Trélan, morts pendant la campagne, l'un sous les murs d'Alger, l'autre dans l'expédition de Blidah; enfin la maison de campagne du dey, villa délicieuse, où les eaux vives, les frais ombrages, les cours pavées de marbre, les pavillons, les galeries, les appartemens somptueux semblaient réunis à souhait par une péri d'Orient.

Au sud de la ville, hors de la porte Bab-Azoun, on trouve une profusion de jolies maisons, entre lesquelles on remarque celle qui appartenait à l'aga des janissaires, et qui peut donner une idée de la magnificence de ces constructions. Ces jardins, et ces vergers superbes renfermaient des fleurs rares et toutes sortes d'arbres, que des eaux, artistement conduites, rafraîchissaient continuellement. Les appartemens étaient tous pavés en marbre et revêtus de carreaux de faïence. La cour était entourée de galeries avec des colonnes de marbre, et dans le milieu, on voyait s'élever un jet d'eau qui retombait en s'épanouissant dans un bassin de marbre blanc qui renfermait des poissons de plu-



Vue d'Alger, prise de la route de Constantine.

sieurs couleurs. Toutes les maisons de campagne des environs d'Alger, aussi bien du côté de Bab-el-Oued que de celui de Bab-Azoun, ont un appartement qui donne sur la mer; cet appartement est le mieux décoré de la maison. On y a ménagé de petits belvéders extrêmement jolis, dans lesquels les femmes venaient se placer pour prendre le frais.

Près de là sont situés les jardins de Mustapha-Pacha. Ils étaient arrosés par des ruisseaux, des fontaines, d'élégans jets d'eau, entretenus par plusieurs aquéducs, dont certains venaient d'une grande distance. Si l'on va du jardin de l'aga à celui de Mustapha-Pacha, on traverse une petite vallée aride dans laquelle il existe un superbe aquéduc mauresque, composé de deux étages d'arcades; cet aquéduc a été construit pour faire franchir la vallée aux eaux qui viennent des collines de l'est pour se rendre à la ville.

La route qui s'ouvre devant la porte Bab-Azoun, après avoir traversé le faubourg de ce nom, se divise en deux branches, dont l'une, celle de droite, conduit à Blidah, Médéah, Coléah, etc., et l'autre, celle de gauche, va à Constantine. Cette dernière passe devant la Maison-Carrée, appelée autrefois l'Haouch de l'aga. C'était un quartier de cavalerie où l'aga tenait constamment un corps de deux mille hommes, avec lesquels il tombait à l'improviste sur les tribus des Berbères qui refusaient de payer les impôts. Nous y avons placé un poste militaire pour garder le passage de l'Arrach.

En suivant le bord de la mer, on arrive aux ruines de *Rusgonia* ou *Rustonium*, dont M. Rozet a donné une description fort détaillée. L'intérêt qu'elle présente nous porte à la reproduire telle qu'elle est; ce récit perdrait beaucoup à être abrégé.

« Nous suivions, dit-il, ces sentiers en nous dirigeant vers le cap Matifou, dont nous voyions devant nous le fort blanc octogone, qui servait à diriger nos pas, lorsque nous arrivâmes au milieu de ruines très considérables : des pans de murs dont quelques-uns s'élèvent au-dessous des broussailles, des restes de voûtes, d'arcades et de portiques vinrent alors frapper nos yeux; des tronçons de colonnes en marbre gisaient çà et là sur le sol; des briques, des tuiles, des fragmens de poteries étrusques et des lambeaux de mosaïques nous annoncèrent que nous étions au milieu des ruines d'une cité romaine : c'est l'antique Rustonium, qui fut un port de mer célèbre. Nous nous mîmes aussitôt à visiter ces lieux avec toute l'avidité et l'intérêt qu'ins-

pire à des cœurs sensibles l'aspect des ruines, surtout lorsqu'elles rappellent le passage des anciens maîtres du monde.

» Sur un espace à peu près rectangulaire, dont la côte, qui devient alors un peu escarpée, forme un des côtés, de huit cents mètres de long sur quatre cents de large, on trouve les enceintes d'un grand nombre de maisons, disposées le long des rues, obstruées par les décombres et les broussailles; quelques pans de murs s'élèvent assez haut; mais en général, ils sont rez terre. La vue seule des pierres et du ciment qui les composent suffit pour reconnaître qu'ils sont l'ouvrage des Romains. Sous chaque maison, il y a une cave voûtée en berceau, et, dans l'intérieur de la ville, quelques souterrains construits de la même manière, qui paraissent avoir une assez grande étendue; mais les décombres qui les obstruent empêchent de pouvoir les suivre. Parmi les débris de colonnes, j'en ai remarqué quelques-uns en marbre jaune, et d'autres de basalte avec olivine.

« J'ai remarqué aussi plusieurs cubes de pierre (grès tertiaire) creusés dans l'intérieur ou formant un cône double, et dont j'ignore entièrement l'usage; on trouve aussi beaucoup de fragmens de plaques de marbre blanc et gris, qui proviennent bien certainement des montagnes du Bou-Zaria; et, en général, tous les matériaux employés dans les constructions de cette ancienne ville, à l'exception des basaltes, ont été pris sur les lieux ou à une très petite distance. Toutes les pierres des maisons, les plus grosses comme les plus petites, sont du calcaire ou des grès tertiaires, et rarement du calcaire de transition subordonné dans les schistes. Les briques et les tuiles ont dû être faites avec la marne bleue, qui se trouve dans la falaise au-dessous de quelques strates de grès.

» Cette falaise a été peu rongée depuis la construction de Rustonium : on ne voit au pied que les débris de quelques maisons, dont un quart, à peu près, a été emporté par des éboulemens. C'est là que les pavés de mosaïque et les débris de poteries étrusques sont les plus nombreux; on y remarque aussi une grande quantité d'ossemens humains, qui proviennent de corps inhumés autour des maisons.

» A peu près au milieu de la ville, et à une distance de quarante ou cinquante mètres du pied de la falaise, on aperçoit les restes d'une petite jetée qui sont entièrement recouverts par l'eau. Cette jetée, qui s'avance à plus de soixante mètres dans la mer, est formée de grosses pierres taillées en parallélipipèdes, placées à côté les unes des autres, et entre lesquelles il n'y a bien certainement jamais eu de ciment; on remarque au milieu d'elles quelques tronçons de colonnes torses. Il n'existe devant Rustonium aucune trace de l'enceinte d'un port; les vaisseaux venaient probablement s'amarrer le long de la jetée, qui les garantissait des coups de vent du nord et de l'Ouest, tandis que la forme circulaire de la côte terminée par le cap, les mettait à l'abri de ceux du sud et de l'est.

Nous vîmes dans l'intérieur de Rustonium beaucoup d'excavations dont plusieurs étaient encore très récentes : elles sont le résultat de fouilles entreprises par les Arabes, soit pour extraire des pierres à bâtir qu'ils trouvent ainsi toutes taillées, soit pour rechercher des médailles et d'autres objets d'art, dont on m'a assuré qu'à différentes époques on avait découvert une très grande quantité. Le petit lac salé dont j'ai parlé précédemment ne se trouve qu'à mille mètres de Rustonium : tout annonce qu'il a été creusé, du moins en partie, de la main des hommes; je crois que c'est un ancien marais salant, qui fournissait du sel à la colonie romaine. Pendant que nous parcourions ces ruines avec les soldats qui nous accompagnaient, et dont l'imagination était alors aussi frappée que la nôtre de tous les débris que nous foulions aux pieds, quelques Bédouins dont nous avions troublé l'oisiveté, montés sur des pans de murs, nous contemplaient avec effroi; ces hommes, couverts de leurs manteaux blancs, drapés à l'antique, ressemblaient à des fantômes errans au milieu des ruines. Après dix minutes de marche, nous arrivâmes au fort, autour duquel se trouvent encore quelques restes de maisons romaines beaucoup mieux conservés qu'aucun de ceux de l'enceinte de la ville. Les Arabes avaient adossé leurs cabanes contre les murs; mais elles étaient peu nombreuses, et ils les avaient abandonnées à notre approche. »

Nous terminerons cet aperçu de la banlieue d'Alger par un coup-d'œil général sur l'aspect qu'elle présente, et par la nomenclature des tribus qui l'habitent.

La banlieue ou le Fhos, comme l'appellent les Arabes, offre le coup-d'œil le plus agréable que l'on puisse souhaiter. C'est un pays délicieux recouvert d'une végétation vigoureuse et offrant sur les bords pittoresques des ravins dont il est sillonné, tout ce que la nature a de plus séduisant. Les sites y sont si variés et si nombreux qu'un voyageur peut à peine reconnaître les lieux qu'il a une fois parcourus. A chaque pas ce sont des changemens bizarres, des accidens de terrain toujours nouveaux et toujours charmans. Jamais l'œil fatigué ne cherche à s'arracher à ce paysage, il est toujours avide de le contempler et d'y chercher de rians contrastes, des horizons coupés, de longues échappées de vue.

Le Fhos est peuplé, soit par les indigènes, soit par des Européens, tous soumis aux Français. Il se divise en sept cantons, qui sont : Byr-Kadem, Boujaréah, Zouaoua, Beni-Messous, Aïn-Zeboudja, Hamma et Kouba. Ces cantons obéissent à des cheiks sous les ordres du Khaïd-Fhos, ou chef de la banlieue, résidant à Alger, qui à son tour est soumis au commandant de la gendarmerie.

Byr-Kadem est le canton le plus peuplé du Fhos, il peut fournir de 220 à 250 indigènes capables de porter les armes; il tire son nom du magnifique café de Byr-Kadem, tenu par un Maure, et d'une très belle fontaine occupant le centre du canton.

Le Boujaréah, ainsi nommé, de la montagne qu'il renferme, se divise naturellement en deux parties par la disposition du terrain; l'une, basse, qui s'étend le long de la mer; l'autre, élevée, qui comprend le plateau et les dépendances de la montagne. A l'entrée de

la partie basse, se trouve la maison de campagne du dey et les environs du nord de la ville que nous avons déjà décrits. Ce canton peut fournir 150 indigènes capables de porter les armes.

Zouaoua tire son nom des Zouaves à la solde des Turcs, qui y avaient établi leur résidence; il n'est pas très étendu et ne peut fournir que 70 indigènes.

Beni-Messous est fort restreint, mais il est d'une fertilité extraordinaire; beaucoup d'Européens y sont établis, il est situé à droite de la route de Dely-Ibrahim et fournit 40 indigènes.

Au sud de ce dernier est le canton de Aïn-Zeboudja, moins fertile, mais un peu plus étendu, fournissant 70 indigènes. Il renferme le village de Dely-Ibrahim et le magnifique vallon de Kaddous.

Le canton de Hamma s'étend le long de la mer; quoique le plus petit du Fhos, il en est le plus beau et le plus fertile, et il fournit 40 indigènes.

Kouba domine toutes les hauteurs situées au sud-est de celle de Mustapha-Pacha; il est malsain, du côté de la plaine de la Métidja; il renferme le village du même nom et la Ferme-Modèle. Il fournit à l'état 140 indigènes.

## III.

### LA MÉTIDJA.

Derrière le massif d'Alger se déroule la Métidja comme une magnifique zône de seize à dix-huit lieues de long, sur six ou sept de large. Au sud, elle est encadrée par l'Atlas, dont les pics s'élèvent presque perpendiculairement, et lui forment un rempart gigantesque.

Lorsqu'on descend la Métidja par Douéra ou par la Maison-Carrée, la plaine, dans sa nudité, offre un aspect sévère et de grandeur imposante et sauvage. Au printemps elle se recouvre d'un riche manteau de verdure, mais la solitude de ses campagnes inspire un profond sentiment de mélancolie; nul mouvement, nulle voix humaine n'anime ce désert, et l'on se croirait dans une véritable Thébaïde, sans quelques traces de culture, sans les sentiers que l'on voit serpenter dans la plaine, et la fumée qui s'élève de quelques hameaux éloignés (1). Cependant en se rapprochant des montagnes, la contrée change d'aspect et l'on aperçoit çà et là des villages, des hameaux, des fermes entourées d'ombrages.

Les restes d'une ancienne prospérité se manifestent parfois; des traces de canaux d'irrigation, des bâtimens, dont les murs encore debout, sont revêtus intérieurement de peintures, de dorures, de marbres, des ruines enfin dont les débris portent encore l'empreinte d'une civilisation avancée, attestent que cette contrée a été l'asile des arts et de l'opulence. On sait, en effet, que ces constructions, que ces travaux étaient l'ouvrage des Maures de Grenade et de Valence, qui s'y étaient réfugiés après leur expulsion d'Espagne. Mais bientôt la domination tyrannique des Turcs, leurs violentes exactions, opprimèrent cette population laborieuse, qui alla chercher un refuge dans les vallées de l'Atlas, et cette belle contrée devint inculte en quelques années.

La Métidja représente environ 500,000 hectares de terres cultivables. La population de la plaine, évaluée d'après le nombre d'hommes que chaque tribu peut mettre sous les armes, ne dépasse pas 70 à 80,000 âmes. Elle est habitée par des tribus généralement paisibles, dédaignées de leurs belliqueux voisins des montagnes. Mais à l'extrémité occidentale sont les Hadjoutes, dont le territoire, du temps des Turcs, comme aujourd'hui, servait d'asile à tous les bandits du pays, et à l'autre extrémité, la tribu puissante et turbulente de Hissa, que les Turcs châtiaient fréquemment et contre laquelle ils avaient à Bougie un fort avec une nombreuse garnison.

Le sol de la Métidja est parfaitement uni et sans la moindre ondulation; cependant il descend par une pente insensible vers le massif, où les eaux des pluies et des sources se trouvant arrêtées, forment d'immenses marais dont le dessèchement est facile; il a été déjà commencé.

Plusieurs cours d'eau, aux berges escarpées, arrosent la plaine; leurs bords sont couverts de fourrés épais d'oliviers, de caroubiers, de palmiers nains et surtout de lauriers-roses, dont les fleurs éclatantes contrastent avec la sauvage végétation des cactus et des aloës.

La plupart des villages ne sont qu'une agglomération de misérables cabanes en torchis, parmi lesquelles se trouvent quelques maisons de pierre. Il y a aussi de belles fermes solidement construites, dont les matériaux ont été empruntés aux ruines éparses sur le sol. Tout cela est entremêlé de tentes noires, servant au campement des Arabes nomades, et qu'ils transportent d'un lieu à l'autre avec leurs familles et leurs troupeaux.

Entourée des montagnes qui lui servent de barrières, la Métidja semble destinée à la colonisation; 50,000 familles européennes pourraient s'y procurer une heureuse existence; la richesse du sol est incontestable, la couche arable y est partout profonde, et il suffit de voir la vigueur des plantes herbacées et la magnificence de la haute végétation, pour être saisi des belles destinées qui attendent cette contrée, lorsqu'elle sera cultivée par des mains laborieuses et intelligentes.

A notre arrivée à Alger, en 1830, la vue de cette riche plaine stimula l'émulation de colons. Chacun s'empressa d'acquérir, chacun voulut avoir quelques parcelles de cette terre qui devait réaliser tant de rêves dorés, et des hommes entreprenans allèrent bravement s'installer dans la plaine au milieu des Arabes. Les guerres, les incursions des Hadjoutes, ont arrêté main-

(1) Le lecteur aura compris que ce que nous disions des environs d'Alger, à la page 52, n'est applicable qu'à la banlieue ou au Fhos, qui renferme les consulats, les maisons de plaisance, etc. — La Métidja se voit de là, mais dans l'éloignement, et elle paraît se confondre avec cette belle campagne des environs de la ville.



Blidah.

les fois cette impulsion. Les colonies ne s'improvisent pas; c'est une œuvre de persévérance autant que de courage. Le gouvernement s'occupe des moyens de mettre la Métidja à l'abri de l'invasion.

## IV.

### BLIDAH.

Blidah est située au pied du Petit-Atlas, à l'entrée d'une vallée profonde et à 12 lieues au sud d'Alger. Le dernier contrefort auquel elle est adossée, couvert d'arbres et cultivé presque jusques à son sommet, lui verse des eaux abondantes qui alimentent de nombreuses fontaines, et arrosent les jardins qui l'entourent. Les environs de la ville sont d'un aspect très agréable et enivrent par les parfums des orangers qui font sa richesse et sa plus belle parure. Les champs, couverts de céréales et de pommes de terre, s'élèvent en amphithéâtre et tapissent les flancs des montagnes voisines. Aux abords de la ville est un cimetière : chaque tombe est marquée par des pierre sépulcrales (1) d'une forme toute particulière; et vraiment quand on considère ses minarets aériens, ses coupoles arrondies, ses toits couverts de tuiles, encadrés dans des bouquets d'arbres d'une si belle végétation, on comprend que les indigènes soient si fiers de cette miniature et vous disent qu'elle est leur Damas. Située entre la plaine et la montagne : elle a même abondance d'eaux, même luxe d'arbres et de jardins, même avantage d'une terre fraîche sous un ciel pur et sous un ciel ardent; mais quelle distance de la grande cité du levant, Damas, toute couverte des plus beaux édifices qu'ait élevés l'Islamisme.

Quant à l'intérieur, Blidah offre un aspect qui n'est pas sans grâce : les rues sont assez régulières et beaucoup plus larges que celles d'Alger, elles se coupent presque toutes à angle droit. Un mur d'enceinte construit en pisé, haut de douze pieds environ, entoure le massif des maisons et les enferme toutes. Ce mur est percé de quatre portes placées chacune à l'un des quatre points cardinaux, et communiquant entre elles par une rue intérieure qui fait le tour de la ville. La population qui s'élevait autrefois à 14 ou 15,000 âmes, n'est plus aujourd'hui que de 6,000. En 1825, un tremblement de terre ayant renversé la ville, les Turcs voulurent la reconstruire un peu plus loin de la montagne, mais ils renoncèrent à leur projet et l'enceinte seule fut élevée. On l'appelle la nouvelle Blidah.

Les maisons sont presque entièrement semblables à celles de la ville d'Alger. Les appartemens donnent tous sur une cour intérieure et sont surmontés d'une terrasse. Il y a quatre mosquées, construites en pierre, mais moins belles néanmoins que celles d'Alger. Dans les rues on heurte à chaque pas des tas de ruines et de décombres, provenant du tremblement de terre dont nous avons parlé.

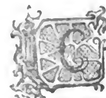
Les environs de Blidah sont assez bien cultivés : on y remarque beaucoup de champs entourés de haies, dans lesquels on récolte des céréales, des pommes de terre, du lin, etc. Les champs ne s'étendent point au nord, fort avant dans la plaine; mais du côté du sud, ils occupent à peu près le quart du versant des mon-

(1) Voyez la gravure.

tagnes. Il n'existe dans ces champs que très peu de maisons construites en maçonnerie ou en pisé, mais une assez grande quantité de cabanes en bois ou en roseaux.

## V.

### COLÉAH.



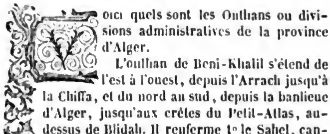
Coléah, située à l'ouest de la Métidja, sur le versant méridional des collines du Sahel, est une très petite ville, renfermant au plus 2,000 habitans. Elle est bâtie dans un vallon qui débouche dans le bassin de Mazafran et est distant de la mer d'environ trois quarts de lieue. Régulièrement percée, elle jouit d'une réputation extraordinaire, qui la fait regarder comme sainte chez les Arabes, et qui la met toujours à l'abri de leurs attaques.

Les rues sont assez droites; les maisons, comme celles de Blidah, n'ont qu'un rez-de-chaussée.

Les environs de Coléah sont peu cultivés et le terrain est couvert de broussailles; ils paraissent inhabibités. Cette négligence paraît d'autant plus grande que la ville n'est située qu'à cinq lieues de Blidah. A l'exception de quelques touffes d'agaves, de deux ou trois palmiers et de mauvais orangers, la campagne n'offre rien d'agréable à la vue. Les jardins seuls renferment à peu près tous les arbres à fruits que l'on connaît en Europe.

## VI.

### LES OUTHANS.



Voici quels sont les Outhans ou divisions administratives de la province d'Alger.

L'outhan de Beni-Khalil s'étend de l'est à l'ouest, depuis l'Arrach jusqu'à la Chiffa, et du nord au sud, depuis la banlieue d'Alger, jusqu'aux crêtes du Petit-Atlas, au-dessus de Blidah. Il renferme 1° le Sahel, canton montueux, entrecoupé de vallons fertiles et bien arrosés, où se trouvent Staouéli, Sidi-Ferruch et les autres lieux parcourus par l'armée française dans sa brillante campagne; 2° le quartier de Bouffarick, célèbre par son marché de bestiaux, tout entier dans la plaine et qui a de beaux centres de population; 3° les tribus kabyles de la montagne, peu connues.

L'Outhan de Beni-Moussa s'étend sur la rive droite de l'Arrach, à l'est de celui de Beni-Khalil. Il occupe une partie de la plaine dans cette direction, et s'appuie au versant septentrional de l'Atlas. C'est le plus beau et le plus fertile de la province d'Alger.

En suivant la direction de l'est, on arrive à l'outhan de Khachna, très beau et très vaste, divisé en huit cantons. Sur son territoire se trouvent le magnifique village de Kadra, la Maison-Carrée, les ruines de Rusgonia, le fort de l'Eau, et d'anciennes constructions romaines.

L'outhan d'Isser est séparé du précédent par la rivière de Korso; il s'étend du nord au sud, depuis la plage jusqu'à l'Atlas. Il est fertile, et couvert de hameaux, mais il y a des marais qui le rendent malsain.

Celui de Sébaou, le plus oriental de la province d'Alger, est le plus étendu et le plus important; il avoisine le territoire de plusieurs tribus de Kabyles indépendans. Cette circonstance avait déterminé le pacha à accorder une très grande autorité au kaïd de cet outhan. Il avait le droit exorbitant de vie et de mort sur tous ceux qui étaient pris les armes à la main.

Au sud d'Isser et de Khachna est l'outhan de Beni-Djéad, sur les plateaux de l'Atlas. Celui de Hamza est au sud de Beni-Djéad; il forme une plaine fort belle, mais moins étendue et moins fertile que celle de la Métidja. Elle est sablonneuse et pierreuse dans quelques parties, mais elle renferme de nombreuses oasis très propres à la culture des céréales.

Enfin, vers l'ouest, se trouvent Beni-Khalifa, El-Sebt, Arib et Beni-Menasser, dont la plupart sont très beaux et très fertiles.

Dans la plaine de la Métidja, l'outhan d'El-Sebt comprend les Hadjoutes et plusieurs peuplades venues du Sahara, mais qui depuis fort long-temps sont établies dans la Régence. Les Hadjoutes forment la population la plus belliqueuse de la plaine. Ils sont fiers, indépendans et font fréquemment des incursions dans le territoire des tribus voisines. Leurs possessions sont parfaitement cultivées; ils ont des marchés abondamment pourvus, et où se rendent les Arabes aussi bien que les Kabyles. On voit dans leur pays, au sommet d'une colline d'où on a vue sur la mer, une pyramide assez élevée connue sous le nom de tombeau de la chrétienne *Koubar-el-Roumia*. D'après une croyance généralement répandue dans le pays, ce monument renferme de grandes richesses. M. Pélissier nous a conservé cette légende dans son excellent ouvrage des *Annales algériennes*. Nous la reproduisons sous cette forme pleine de charme et de simplicité qu'il lui a donnée.

« Il existait, il a fort long-temps, dans le pays des Hadjoutes, un homme nommé Jousuf-Ben-Cassem, riche et fort heureux dans son intérieur. Sa femme était douce et belle, et ses enfans étaient robustes et soumis. Cependant, comme il était très vaillant, il voulut aller à la guerre; mais, malgré sa bravoure, il fut pris par les Chrétiens, qui le conduisirent dans leur pays, et le vendirent comme esclave. Quoique son maître le traitât avec assez de douceur, son âme était pleine de tristesse, et il versait d'abondantes larmes lorsqu'il songeait à tout ce qu'il avait perdu. Un jour qu'il était employé aux travaux des champs, il se sentit plus abattu qu'à l'ordinaire, et, après avoir terminé sa tâche, il s'assit sous un arbre, et s'abandonna aux plus douloureuses réflexions : « Hélas ! se » disait-il, pendant que je cultive ici les champs d'un » maître, qui est-ce qui cultive les miens ? Que devien- » nent ma femme et mes enfans? Suis-je donc con- » damné à ne plus les revoir, et à mourir dans le pays

des infidèles? » Comme il faisait entendre ces tristes plaintes, il vit venir à lui un homme grave, qui portait le costume des savans. Cet homme s'approcha et lui dit :

— Arabe, de quelle tribu es-tu?

— Je suis Hadjoute, lui répondit Ben-Cassem.

— En ce cas, tu dois connaître le Koubar-Roumia?

— Si je le connais... Hélas! ma ferme, où j'ai laissé tous les objets de ma tendresse, n'est qu'à une heure de marche de ce monument.

— Serais-tu bien aise de le revoir, et de retourner au milieu des tiens?

— Pouvez-vous me le demander? Mais à quoi sert de faire des vœux que rien ne peut exaucer?

— Je le puis, moi, repartit le chrétien. Je puis t'ouvrir les portes de ta patrie, et te rendre aux embrassemens de ta famille. Mais, j'exige pour cela un service. Te sens-tu disposé à me le rendre?

— Parlez, il n'est rien que je ne fasse pour sortir de ma malheureuse position, pourvu que vous n'exigiez rien de moi qui puisse compromettre le salut de mon âme.

— Sois sans inquiétude à cet égard, dit le chrétien. Voici de quoi il s'agit : Je vais de ce pas te racheter à ton maître, et je te fournirai les moyens de te rendre à Alger. Quand tu seras de retour chez toi, tu passeras trois jours à te réjouir avec ta famille et tes amis, et le quatrième tu te rendras auprès de *Koubar-Roumia*, tu allumeras un petit feu, à quelques pas du monument, et tu brûleras dans ce feu le papier que je vais te donner. Tu vois que rien n'est d'une exécution plus facile. Jure de faire ce que je viens de te dire, et je te rends aussitôt à la liberté.

Ben-Cassem fit ce que lui demandait le chrétien, qui lui remit un papier couvert de caractères magiques, dont il ne put connaître le sens. Le même jour, la liberté lui fut rendue, et son bienfaiteur le conduisit dans un port de mer, où il s'embarqua pour Alger. Il ne resta que quelques instans dans cette ville, tant il avait hâte de revoir sa femme et ses enfans, et se rendit le plus promptement possible dans sa tribu. Je laisse à deviner la joie de sa famille et la sienne. Ses amis vinrent aussi se réjouir avec lui, et pendant trois jours son haouch fut plein de visiteurs. Le quatrième jour, il se rappela ce qu'il avait promis à son libérateur, et s'achemina, au point du jour, vers le Koubar-Roumia. Là, il alluma du feu, et brûla le papier mystérieux, ainsi qu'on le lui avait prescrit; à peine la flamme eut-elle dévoré la dernière parcelle de cet écrit, qu'il vit, avec une surprise inexprimable, des pièces d'or et d'argent sortir par milliers du monument, à travers les pierres. On aurait dit une ruche d'abeilles effrayées par quelque bruit inaccoutumé. Toutes ces pièces, après avoir tourbillonné un instant autour du monument, prenaient la direction du pays des Chrétiens avec une extrême rapidité, et formant une colonne d'une longueur indéfinie, semblable à plusieurs vols d'étourneaux. Ben-Cassem voyait toutes ces richesses passer au dessus de sa tête. Il sautait le plus qu'il pouvait, et cherchait avec ses mains à en saisir quelques faibles parties : après s'être épuisé ainsi en vains efforts, il s'avisa d'ôter son bournous, et de le jeter le plus haut possible. Cet expédient lui réussit, et il parvint à faire tomber à ses pieds une vingtaine de pièces d'or et une centaine de pièces d'argent; mais à peine ces pièces eurent-elles touché le sol, qu'il ne sortit plus de pièces nouvelles, et que tout rentra dans l'ordre ordinaire. Ben-Cassem ne parla qu'à quelques amis de ce qui lui était arrivé. Cependant, cette aventure extraordinaire parvint à la connaissance du pacha, qui envoya des ouvriers pour démolir le Koubar-Roumia, afin de s'emparer des richesses qu'il renfermait encore. Ceux-ci se mirent à l'ouvrage avec beaucoup d'ardeur; mais aux premiers coups de marteau, un fantôme, sous la forme d'une femme, parut au haut du tombeau, et s'écria : *Aloula, Aloula* (1), *viens à mon secours ou viens enlever tes trésors.* Aussitôt des cousins énormes, aussi gros que des rats, sortirent du lac, et mirent en fuite les ouvriers par leurs cruelles piqûres. Depuis ce temps-là, toutes les tentatives que l'on a faites pour ouvrir le Koubar-Roumia ont été infructueuses, et les savans ont déclaré qu'il n'y a qu'un chrétien qui puisse s'emparer des richesses qu'il renferme.

## VII.

### BEYLICK DE TITERY.

Sept outhans forment la province de Titery, qui est placée au sud de celle d'Alger. Ils entourent la ville de Médéah, capitale de ce beylick, dans l'ordre suivant, et en se dirigeant du sud à l'est, ce sont : Beni-Hassan, Hassan-ben-Ali, Beni-Yacoub, Ouzra, Ouamri, Riga et Haoura. Le terrain sur lequel ils se développent est ondulé, et coupé de collines et de vallons.

Au-delà de Hassan-ben-Ali, en suivant la route du Sahara, on rencontre les Habides et les Douers qui habitent un pays de plaine au centre duquel est le fort de Bourakia, éloigné d'une journée de marche de Médéah. En suivant encore la même direction, on trouve plusieurs tribus indépendantes qui s'étendent jusqu'au Schélif et au lac ou marais de Titery, qui a donné son nom à la province.

Médéah et Miliana sont les seules villes de ce beylick. Médéah était la résidence du bey; il y avait une caserne pour les janissaires, une Casbah et un fort joli palais.

On entre dans Médéah par cinq portes, placées, deux au nord, et les trois autres au sud, à l'est et à l'ouest. Elles sont percées dans un mur d'enceinte assez élevé et construit en pierre, mais elles sont faiblement défendues. Quelques meurtrières permettent seulement de faire feu sur ceux qui viendraient les attaquer. Au-dessus de la porte du sud se trouve une batterie armée de deux longues couleuvrines du calibre de huit, ayant appartenu aux Espagnols, comme le prouvent les ar-

(1) C'est le nom d'un lac qui est auprès du Koubar-Roumia.



Médéha.

moiries gravées sur leur culasse. L'une d'elles porte une Vierge tenant son fils dans ses bras.

L'aspect de Médéah diffère beaucoup de celui d'Alger, à cause de la construction de ses maisons, qui sont toutes bâties en pierre et blanchies à la chaux. Mais néanmoins, la disposition intérieure est absolument la même; c'est partout un rez-de-chaussée, un premier étage, et des galeries supportées par des piliers.

Plusieurs fontaines arrosent la ville et fournissent aux besoins des habitans. Ces fontaines consistent en un simple robinet, placé dans un enfoncement pratiqué dans le mur. Dans la principale rue et dans une place longue et étroite, à laquelle cette rue vient aboutir, se trouvent à peu près tous les magasins de la ville. Sur la place est un fort joli café mauresque et un *fonduc* ou auberge, dans laquelle on trouve à remiser les chevaux, ce qui n'est pas toujours facile dans la Régence.

Médéah renferme plusieurs mosquées, dans l'une desquelles est établie une école publique. Il y a un aquéduc remarquable, et certaines grosses pierres détachées, reposant à sa partie inférieure, ont fait supposer que c'était l'ouvrage des Romains. Mais on peut remarquer que les minarets des mosquées sont construits de la même manière, c'est-à-dire en pierre et en briques mélangées, et leur construction, quoique fort ancienne, peut parfaitement être attribuée aux Africains.

La population de cette ville ne va pas au-delà de 6 ou 7,000 âmes. Ses environs sont charmans; on voit le sol couvert de vignes, de vergers et de champs cultivés, qui témoignent de l'industrie agricole de leurs possesseurs. Les habitans de Médéah sont, en effet, beaucoup plus actifs que les Maures et les Arabes; ils s'occupent presque toujours, même dans les cafés, où on les voit tricoter des espèces de chaussons de laine, avec des aiguilles de fer très grosses et très courtes. Plusieurs d'entre eux excercent diverses professions mécaniques, comme celles de menuisier, de charron, de tanneur, de forgeron, etc.; mais leur principale occupation et celle qui leur rapporte le plus, c'est l'agriculture.

Miliana est située dans l'intérieur des terres, au pied du mont Zacar, l'un des plus considérables de cette contrée. Elle est entourée d'un mur d'enceinte, en fort mauvais état, percé de trois portes, défendues, chacune, par trois petits châteaux. Sa position est très élevée et par conséquent exposée aux rigueurs de l'hiver. Sa population ne présente que 3 ou 4,000 âmes.

Il y a, à quelques lieues de cette ville, au nord-est, des eaux thermales très fréquentées.

## VIII.

### BEYLICK D'ORAN.

Le beylick d'Oran est d'une grande fertilité en pâturages, mais les environs de la ville sont d'une aridité excessive; il n'y a guère que quelques herbes pour nourrir les troupeaux. Les terres les plus fécondes sont situées du côté de l'est. La plaine de la Macta, avant 1830, fournissait beaucoup de coton et de garance, et dans le voisinage d'Arzew, des salines naturelles offraient une

denrée qui pouvait amener les échanges les plus avantageux. Le royaume d'Oran ou de Tlemcen, comme on l'appelait jadis, était un des plus florissans états de la Régence; toutes les caravanes du désert venaient dans les riches établissemens de sa capitale apporter leurs marchandises, et les échanger contre les productions de sa culture, si bien entretenue. Les nations d'outremer, surtout les Génois et les Italiens, venaient parfois s'y approvisionner et donnaient à cette contrée une très grande importance. Mais Oran tomba entre les mains des Espagnols, et dès-lors ce grand commerce qui animait tout le pays diminua insensiblement et se réduisit à rien. Les Espagnols ne retiraient aucune denrée de l'intérieur du pays; ils faisaient tout venir d'Espagne (de Séville et de Carthagène), jusqu'à la viande nécessaire à leur nourriture; aussi cette sorte d'hostilité permanente appauvrit singulièrement le pays.

Dans l'année 1790, à la suite d'un tremblement de terre qui causa des ravages terribles dans la ville, les troupes espagnoles et la population en sortirent pour aller camper hors des murs. Mohammed, bey de la province, voulut profiter de cette circonstance pour assiéger Oran; mais il fut forcé de s'en retourner sans avoir obtenu le moindre succès. Huit ou neuf mois après son départ, les Turcs purent s'en emparer, lorsque les Espagnols se furent décidés à l'abandonner complètement.

Une fois maîtres, les Turcs commencèrent à effacer toutes les traces du passage des Espagnols; et les magnifiques constructions qui avaient coûté tant de peine et tant de sommes, tombèrent rapidement sous leur marteau destructeur.

Puis, les Beys se succédèrent à de courts intervalles, impuissans contre l'intrigue qui les élevait un jour au pouvoir, et les renversait le lendemain au gré de son caprice. Les impôts ne se percevaient que les armes à la main. Cet état de choses dura jusqu'après la conquête d'Alger, lorsque Hassan-Bey abandonna la possession d'Oran aux troupes françaises, et se retira à Alexandrie où il est mort.

Aujourd'hui la province a repris son importance première. La France en posant le pied sur ce sol y a fait renaître tout ce que les Espagnols et les Turcs y avaient détruit.

## IX.

### ORAN.

ORAN est bâti dans le fond d'une baie, à deux lieues au sud-est de Mers-el-Kébir. C'est un des points les plus salubres de la côte; la chaleur s'y trouve tempérée par le voisinage de la mer, et le vent y souffle très rarement. Cette ville est entourée des sites les plus agréables, mais qui ne s'étendent pas très loin, car en jetant un coup-d'œil sur la plaine on la voit se développer triste et monotone, dépouillée et presque nue, couverte çà et là de rares touffes de figuier. Elle est assise sur deux plateaux alongés qui sont séparés par une vallée peu profonde, dans laquelle coule un ruisseau assez considérable pour faire mouvoir plusieurs usines et pour fournir de l'eau aux habitans. Elle est dominée à l'ouest par de hautes montagnes dont la plus connue est le mont Ramirra dont les pieds baignent dans la rade et sur le sommet duquel on remarque les ruines du fort Santa-Cruz, à une élévation de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Vers le milieu du chemin qui mène à Mers-el-Kébir est le fort Saint-Antoine, en assez bon état et assez vaste pour loger une compagnie d'infanterie.

La ville était dans un dénuement difficile à décrire lorsque les Francais en prirent possession; elle était toute ouverte; les murs avaient été renversés par les Turcs, et de leur vandalisme il n'était resté que quelques ruines, encore susceptibles d'une faible défense. Les Français dûrent se mettre à l'ouvrage tout aussitôt, pour les réparer. Les remparts se sont relevés et la ville est entourée maintenant d'une ceinture de pierre assez élevée, et flanquée de distance en distance des forts que les Espagnols avaient construits, et qui avaient échappé au tremblement de terre de 1790 et à la main devastatrice des Musulmans. A l'ouest de la ville se trouve le fort de la vieille Kasba, dans l'intérieur duquel le génie a établi de vastes casernes. Dans l'autre partie de la ville, du côté opposé, sont les beaux remparts de la nouvelle Casbah, au pied desquels serpente un fossé très profond. Cet établissement est presqu'entièrement neuf; il renferme de beaux magasins à poudre et de très grandes casernes, et protége la ville et la campagne, au moyen de batteries placées dans l'intérieur. La porte d'entrée de cette forteresse est solidement construite en pierre, et ciselée avec beaucoup d'art.

Ce système de défense comprend encore le fort Saint-André, qui a de magnifiques logemens et d'excellentes fontaines, flanqué de deux lunettes en pierre dont l'usage est de contenir le faubourg Ras-el-Aïn, qui s'étend vers le sud. C'est à l'extrémité de ce faubourg que les Espagnols avaient construit le fort Saint-Philippe et une poudrière bien fortifiée qui sont aujourd'hui en ruines.

Nous avons dit que la ville était construite sur deux plateaux alongés, des deux côtés du ruisseau qui coulait au fond de la vallée. Sur le plateau de l'ouest était située la partie habitée par les Espagnols, et sur le plateau de l'est la partie occupée par les Maures. L'on voit encore, dans la première, les ruines de ces belles églises et de ces monumens que les Espagnols avaient construits, le palais du gouverneur, des maisons dont les murs extérieurs sont en assez bon état, enfin, çà et là des pierres portant des inscriptions latines, qui remontent au temps de l'occupation romaine. Ce sont, pour la plupart, des ruines de fontaines et de monumens dédiés aux dieux mânes.

A peu de distance de l'embouchure du ruisseau se trouve une vaste caserne, qui devait, sans doute, servir de magasin aux Espagnols et de grenier aux beys.

Oran offre un aspect assez pittoresque, à cause du mélange des constructions espagnoles et mauresques;



Oran.

au milieu des ruines et des palais s'élèvent de petites maisons formées avec des moëllons et du mortier, et toutes tapissées de treilles.

Cette ville est très bien percée. La rue Saint-Philippe est bordée de trembles magnifiques auxquels sont entrelacés des pampres qui grimpent fort haut et se mêlent au feuillage de ces arbres. Les deux côtés de la rue sont garnis de boutiques et de cafés, parmi lesquels il y en a d'assez beaux. Cette rue réunit l'un à l'autre les deux plateaux, au moyen d'un pont de pierre, jeté sur la vallée, qui va directement de la place Kléber à la place du marché. La partie Est de la ville est toute dans le genre mauresque; les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont blanchies à la chaux, et surmontées de terrasses, comme dans la province d'Alger. Il y a dans Oran quelques mosquées qui sont en tout semblables à celles d'Alger; les minarets de trois d'entre elles sont sculptés avec la plus grande délicatesse.

Des jardins magnifiques et des vergers, bordés de haies de cactus, sont répandus sur les flancs escarpés de la vallée; ils sont arrosés par le ruisseau qui meut dans son cours quelques moulins, et au bord duquel on trouve deux ou trois marabouts. Les arbres des vergers portent des fruits qui parviennent rarement à leur maturité, à cause du peu de soin que l'on en a; ce sont des figuiers, quelques grenadiers, des bananiers, etc., mais en compensation le sol produit de belles citrouilles, des melons, des concombres, des poivres longs, des tomates et quelques pieds de maïs. Dans les endroits un peu trop escarpés croissent des *cactus opuntia*, qui fournissent des fruits pendant presque tout l'été.

La population de la ville a été fort considérable; aujourd'hui elle ne s'élève pas au-delà de 6,000 âmes. Elle se compose de Maures, d'Arabes, de Nègres, de Turcs, de Juifs et de Koulouglis, qui ne diffèrent de ceux d'Alger que par la douceur du caractère. Les Juifs y sont très nombreux et l'emportent de beaucoup sur ceux d'Alger par les qualités personnelles, et surtout par le courage, dont ils ont fait preuve bien souvent dans les dernières campagnes.

Mais l'importance d'Oran ne réside pas absolument dans ses fortifications ni dans la ville elle-même; elle tient encore au fort de Mers-el-Kébir, dont cette ville n'est éloignée que de deux lieues environ. En sortant par la porte de l'ouest, on entre dans un chemin bien tracé, qui passe au-dessous du rocher de Santa-Cruz, serpente le long des montagnes à peu près pendant demi-heure, descend ensuite sur le bord de la mer et arrive à Mers-el-Kébir, après avoir remonté sur la falaise. Ce port est entouré de hauteurs, et est assez profond pour que les vaisseaux de haut bord puissent y mouiller sans obstacle.

On trouve sur la route une caverne dans laquelle est une source d'eau thermales, fort en réputation dans toute la contrée, à cause des propriétés merveilleuses qu'elle possède.

Le fort de Mers-el-Kébir est construit très solidement, sous la forme d'un triangle, dont le sommet supportait jadis un phare; les deux côtés sont garnis de batteries. L'intérieur est assez spacieux pour contenir 600 hommes avec les magasins nécessaires à leurs approvisionnemens. Soutenu par les deux autres forts de la Moune et de Saint-Grégoire, il peut balayer tous les vaisseaux qui tenteraient de s'approcher. C'est un des meilleurs points de la côte.

Avant de quitter Oran, nous croyons devoir consigner ici la description si pittoresque qu'en a faite M. Aynard de la Tour-du-Pin, officier distingué de l'armée d'Afrique.

« Entre les deux parties de la ville, verdoie le délicieux ravin, véritable originalité d'Oran, signe distinctif qui la marque entre toutes les villes, et qui dans une langue primitive lui aurait certainement imposé un nom. Il est arrosé par un cours d'eau qui, sombre, frais et mélancolique, coule lentement et en silence dans le clair-obscur d'une longue grotte de feuillage; sur la rive gauche il s'abrite sous un mur de terrasse, qui le garantit de l'invasion de pierres dont il est menacé de ce côté : car c'est là qu'est le quartier des ruines et toute cette cohue de constructions, qui pêle-mêle et en désordre descendent la montagne, comme un troupeau de Bédouins accourant sur les bords inclinés d'une rivière. pour en tenter le passage. Mais la végétation, refoulée par cette digue de maçonnerie, reprend son niveau naturel en s'élevant sur la rive droite jusqu'au sommet de la montagne. Sur toute cette pente, depuis la base d'une suite de maisons blanches ou jaunâtres qui en garnissent la crête, jusqu'au fond du ravin, ruisselle par tous les pores de la terre une riche et ondoyante verdure, semblable à une immense nappe d'eau qui sourdrait aux pieds d'une muraille d'albâtre, jaspée de jaune et de blanc. Placé au-dessous de la Casbah, lorsque vous vous tournez vers le ravin, qui se raccourcit devant vous en perspective fuyante, vous croyez voir un torrent de feuillage dont les flots accumulés, se pressant les uns les autres, fondent sur vous comme pour vous engloutir. Les sinuosités de la colline, qui se plient et replient sur elles-mêmes, en s'élevant un peu à chaque tour et s'élargissant à mesure qu'elles s'élèvent, présentent une spirale magique tracée sur un cône renversé, et le long de laquelle l'œil circule en montant et descendant sans pouvoir trouver la sortie de ce labyrinthe. Souvent le regard, heurtant contre un des plans du paysage, qu'il prend d'abord pour sa limite, finit par découvrir, en errant un peu, quelque issue mystérieuse, et pénètre plus loin pour éluder encore de la même manière un semblable obstacle, en sorte que, sans cesse arrêté et avançant sans cesse, il parcourt de surprise en surprise une multiplicité d'horisons successifs et concentriques. Si l'on chemine le long de la terrasse, qui, d'un côté, domine le ravin, et qu'on se penche au-dessus du cours de ce fleuve de végétation, coulant à pleins bords entre ses rives, on ne voit que vagues sur vagues, profondeurs sur profondeurs; on dirait qu'il y a là un insondable abîme de verdure. Mais quand on veut respirer la volupté et trouver des retraites dignes des amours parfumés de l'Asie, il faut aller sur les bords mêmes du ruisseau et se plonger tout entier dans ses ombrages. Nulle part ailleurs la sève n'éclate avec plus de verve en jets serrés, vigoureux et touffus; nulle part elle ne semble plus active, plus joyeuse et plus pressée de se développer, de vivre, de jouir et de prendre dans des lieux enchantés sa part d'air, de parfums et de lumières. Là sont des arbres pleins d'abandon et de nonchalance, des branches qui, mollement étendues sur les bords de cette eau limpide et sous le souffle d'une brise embaumée, penchées les unes vers les autres pour se murmurer quelques douces paroles que le vent emporte, et, se jouant ensemble avec un gracieux laisser-aller, rappellent des odalisques au milieu de leurs bains vaporeux. Plus loin, des voûtes de verdures, dont le mystère ne se révèle que vaguement et par intervalles, sous ces reflets mobiles que la moindre agitation du feuillage fait chatoyer sur le sol; puis quelques-uns de ces enfoncemens que rien n'éclaire, que rien ne limite, et qui se devinent plutôt qu'ils ne se voient; enfin ces effets presque impossibles d'ombre et de lumière, et toute cette poésie pittoresque qui fait rêver devant les paysages de quelques artistes anglais. Il y a dans ce vallon une telle mobilité de physionomie, une grâce si fugitive, qu'à chaque mouvement on perd et retrouve quelques-uns de ses charmes, jouissant ainsi à la fois du plaisir de l'admiration et de celui de la curiosité, comme lorsqu'on suit une piquante Andalouse dont le visage scintille par momens sous sa capricieuse mantille.

» En avant de la ville, du côté opposé à la montagne, s'étend une grande plaine, largement ondulée, tapissée d'une herbe épaisse et lamée des reflets argentins de deux lacs salés. Un demi-cercle de montagnes bleuâtres ferme ce vaste espace, et s'appuie a la mer sur un contrefort arrondi. Dans toute cette enceinte, quand une fois on a laissé derrière soi une longue avenue de ruines, qui conduit à un grand caranvansérail, sorte de cloître mauresque à demi ruiné lui-même, on marche long-temps sans trouver aucune mesure de l'espace; allant d'horizons en horizons, sans apercevoir autour de soi aucun changement, on se voit toujours au même point, comme si on voyageait dans l'immensité; on perd la conscience du mouvement, et si l'on n'avait le sentiment du jeu ordinaire de la locomotion, on se croirait immobile. Il semble alors qu'on est sous l'influence de quelque fascination, le jouet d'une espèce de mirage, qui place, en regard de la mer réelle, azurée, à lames courtes et pressées, l'image d'une mer fantastique, à longues lames, verte, solidifiée. On a peu à se plaindre, il est vrai, de l'ennui de ces navigations terrestres : car, excepté dans certaines circonstances où plusieurs centaines d'hommes tentent quelque excursion ayant un but déterminé, on ne sort des portes de la ville que pour longer ses murs jusqu'au fort Saint-André, monter au fort Saint-Grégoire, ou accompagner les régimens, lorsqu'ils vont manœuvrer à une portée de fusil de la place. A cinquante pas des fossés, du côté de la plaine, est un petit ravin, parallèle aux murailles et tout planté de jardins; s'amuser à le franchir est une partie dans laquelle on met sa tête en enjeu.

» Lorsque les Français arrivèrent dans ces parages, ils reçurent un accueil bienveillant de plusieurs chefs de tribus. Sur la foi de ces barbares, des marins allaient à la chasse à deux ou trois milles de Mers-el-Kébir, et entraient, pour boire une jatte de lait, sous la hutte d'un Arabe, comme dans un châlet des mon-

tagnes de la Suisse. De farouches Bédouins venaient s'asseoir à la table des officiers, et fumaient avec eux le calumet de la paix. Peu à peu l'amitié s'est retirée, et a fait place à la méfiance. Les tribus ont reculé loin de nous, et le désert s'est fait autour d'Oran. »

X.

TLEMCEN.



Tlemcen est situé sur une hauteur, au-dessous d'une chaîne de montagnes escarpées, du sommet desquelles découle une grande quantité de sources qui viennent se réunir au pied, et s'échappent en plusieurs ruisseaux ou tombent en cascades. Ces ruisseaux alimentent quelques moulins et fournissent de l'eau aux fontaines de la ville, en assez grande quantité.

Les murs de Tlemcen sont presque entièrement construits avec des blocs immenses d'un mortier composé de sable, de chaux et de petits cailloux, et qui a acquis par la suite des temps la solidité de la pierre et sa consistance.

A l'ouest de la ville se trouvait un vaste bassin de cent toises de long sur cinquante de large, où, dit-on, les rois de Tlemcen allaient se divertir et se baigner. Il est remarquable parce qu'il pourrait servir, en cas de siége ou en cas de sécheresse, à arroser les jardins qui se trouvent au-dessous.

Tlemcen était autrefois divisé en plusieurs quartiers, entourés chacun d'une haute muraille, qui pouvait les faire regarder comme autant de villes distinctes, réunies par une enceinte de murs; ils furent presque entièrement détruits par Hassan-Dey, en 1670, après la longue résistance que les habitans lui firent éprouver.

Aujourd'hui la ville est bien déchue de son ancienne grandeur. La population est réduite environ au sixième de ce qu'elle était; les maisons sont construites comme celles du reste de la province, et font disparate avec ces ruines imposantes, qui témoignent encore du passage des Romains.

Les usages de la vie civile et les mœurs sont les mêmes qu'à Oran.

A huit cents toises environ, à l'est de Tlemcen, se trouve le village de Habbed, où est le tombeau de Sidi-Boumaidian, qui y attire toujours un grand concours d'individus des lieux environnans.

A peu près à la même distance, à l'ouest, était autrefois la ville de Mansourah, qui n'a plus ni maisons ni habitans, mais dont la plus grande partie des murailles, qui sont bâties comme celles de Tlemcen, subsiste encore.

Ces murs peuvent avoir trois quarts de lieue de circuit, et il y a environ la moitié de sa superficie en culture. Aboul-Hassan, pendant le long siége qu'il tint devant Tlemcen, avant le projet de convertir Mansourah en une espèce de forteresse, pour tenir cette ville plus rigoureusement bloquée. Au milieu de Mansourah s'élève une haute et belle tour; mais la mosquée à laquelle elle appartenait a subi le sort du reste de la ville. Il y existe aussi une source très abondante.

XI.

ARZEW.



Arzew, autrefois Arziou, était situé à une lieue environ d'un port du même nom; défendue, du côté de la mer, par d'immenses précipices, elle dominait, du côté du sud, une plaine fertile, de plusieurs lieues de développement.

Cette ville est très riche en antiquités; on trouve facilement, parmi les ruines, des fûts de colonne, des chapiteaux de différens ordres, et d'autres morceaux d'architecture antique, avec de nombreuses inscriptions. A deux lieues, vers le sud-ouest, se trouvent des salines naturelles, où les tribus voisines viennent s'approvisionner, et qui offriraient une exploitation facile.

Le port d'Arzew est un point très important; il est bon et peut être gardé à peu de frais; il s'y est fait et il s'y fera toujours des exportations de grains. Malgré l'incertitude qui avait existé pendant quelque temps sur sa conservation, quelques établissemens s'y sont formés et on a tracé un plan d'alignement pour la construction de nouveaux edifices.

Quant à la ville actuelle, elle n'est formée que d'une agglomération de quelques cabanes, appartenant à une tribu de Kabyles, que des vexations avaient forcés d'abandonner la côte du royaume de Maroc.

XII.

MOSTAGANEM.



La fondation de Mostaganem, appelée par les anciens Mostagan ou Mustiganin, remonte, selon les Musulmans, au XII^e^ siècle. Elle aurait eu pour premier chef, un sarrazin, nommé Youssouf, qui l'aurait fait passer entre les mains d'un autre chef, Ahmed-el-Abd, et de lui à ses descendans, jusqu'au XVI^e^ siècle, où les Turcs la prirent sous les ordres de Khayr-Eddin, qui la fortifia après avoir aggrandi son enceinte.

La ville s'élève en amphithéâtre sur un rocher, à 85 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le territoire qui l'environne est de la plus grande fertilité, ce qui a déterminé une grande quantité de familles maures à s'y fixer à différentes époques.

Rien n'est beau comme l'espace compris entre cette cité et la ville voisine de Mazagran, qu'on appelle sa sœur, parce qu'elle tire aussi bien qu'elle son origine de la domination sarrasine. La vallée qui les sépare était autrefois toute couverte de vergers, de jardins, et de maisons de campagne élégamment construites et répandues çà et là le long du rivage. Mais aujourd'hui, les désastres de la guerre et les incursions presque

continuelles des tribus ont fait négliger la culture de de cette partie de la province, et les belles plantations qui la couvraient se sont à peu près effacées du sol. Néanmoins, les campagnes du Schélif, couvertes de vignes, d'oliviers et de figuiers, sont encore cultivées avec assez de soin.

Les rues de la ville sont extrêmement étroites et d'une malpropreté dégoûtante. On n'y voit aucun édifice remarquable, sinon la Casbah, située dans la partie élevée de la ville, et que l'on aperçoit de fort loin, à cause de la teinte blanche dont ses murailles sont couvertes.

Le commerce est prospère à Mostaganem; les produits du Schélif y affluent en abondance, et ses marchés sont fréquentés par les Arabes, qui s'y rendent assidûment.

L'industrie est presque nulle. Cependant les Musulmans et les Juifs sont très laborieux et se livrent à divers métiers, mais principalement à la culture des terres. Les femmes sont aussi très habiles et font des ouvrages de broderie qu'elles vendent aux Arabes.

La population actuelle de Mostaganem atteint tout au plus 2,500 âmes.

## XIII.

### SCHERCHEL.

Scherchel est une toute petite ville, bâtie sur le bord de la mer, dans une plaine étroite, comprise entre la côte et le pied des montagnes. Elle est distante d'Alger, d'environ 60 à 72 kilomètres par mer. Elle peut compter 2,000 âmes de population.

Cette ville est renommée pour ses fabriques d'acier et de poterie, dont les Kabyles et les Arabes des environs font un grand usage. Elle a environ huit cents toises de circuit, mais elle était beaucoup plus considérable à l'époque de la domination romaine. La partie maintenant habitée se trouve au pied des ruines d'une grande ville. Ces ruines, dit Schaw (*Voyage dans la Régence*), sont presque aussi étendues que celles de Carthage, et donnent une haute idée de son ancienne magnificence, par les débris de belles colonnes, les citernes et les beaux pavés en mosaïque qui gisent çà et là.

Les fontaines de cette ville étaient alimentées par l'eau de la rivière Hachem, qui y était conduite par un grand et somptueux aquéduc, lequel devait n'être guère inférieur à celui de Carthage, tant pour la hauteur que pour la dimension de ses arches. Divers fragmens de cet ouvrage, disséminés dans les montagnes et les vallées au sud-est, attestent quelles furent sa solidité et sa beauté. On voit, en outre, deux autres conduits qui communiquent aux montagnes du sud-sud-ouest. Ils sont encore dans leur entier, et fournissent la ville de Scherchel d'excellente eau. Celle des puits est un peu salée.

Il serait difficile de trouver une position plus belle et plus avantageuse que celle de cette ville. Une forte muraille de quarante pieds de hauteur, soutenue par des contreforts, et qui suivait, pendant l'espace de trois quarts de lieue, les différentes sinuosités de la côte, la mettait à l'abri de toute attaque dans cette direction. A environ deux cents toises de la muraille ci-dessus, se trouve un plateau sur lequel était bâtie la majeure partie de la ville, qui s'élevait ensuite graduellement l'espace de huit cents toises, à une hauteur assez considérable, d'où elle s'éloignait ainsi de la mer. Une des principales portes, du côté de la campagne, conduisait aux montagnes escarpées de la tribu des Béni-Menasser; et, des deux autres qui sont du côté de la mer, l'une, située à l'ouest, était dominée par les montagnes de la tribu des Béni-Yfrah, et l'autre, qui était à l'est, s'ouvrait du côté du pays montagneux de Chenouah.

Scherchel se trouvant ainsi renfermé entre différentes montagnes, il était certainement facile de couper ses communications du côté de la campagne, et c'est, en effet, ce qui arrivait assez par la turbulence et le caractère hostile des tribus environnantes. Cette disposition des lieux semble ne laisser aucun doute que Scherchel ne soit soit l'ancienne *Julia-Cæsarea*, et explique ce que dit Procope, que les Romains ne purent jamais s'en approcher que par mer, tout accès du côté opposé étant impossible à cause des peuples du voisinage, lesquels étaient maîtres des défilés qui y conduisaient.

Il existe une ancienne tradition portant que la ville entière de Scherchel a été détruite par un tremblement de terre, et que son port, jadis très grand et fort commode, fut bouleversé et encombré par l'arsenal et plusieurs autres édifices qui y furent précipités par une secousse extraordinaire. Le *Cothon*, qui communiquait avec la partie occidentale du port, sert à confirmer cette tradition; car, quand la mer est basse et calme, ce qui arrive souvent après les vents du sud et d'est, on voit que le fond de ce bassin est parsemé de grosses colonnes et de fragmens de murailles qui ne peuvent y avoir été transportés que par quelque commotion terrestre.

On ne pouvait rien imaginer de plus ingénieux pour la commodité et la sûreté des navires que le bassin dont il vient d'être question. Il avait environ vingt-cinq toises carrées, et les bâtimens y étaient parfaitement à l'abri de tous les vents. On le remplissait au moyen de terrasses élevées sur une hauteur voisine, pavées en mosaïque, et destinées à recevoir les eaux pluviales, qui de là étaient dirigées, par de petits conduits, dans une citerne ovale qui pouvait contenir plusieurs milliers de tonnes d'eau.

Le port est presque circulaire; son diamètre est de cent toises. Anciennement la partie la plus sûre était du côté du *Cothon*; mais elle est maintenant obstruée par un banc de sable qui augmente tous les jours. A l'entrée du port s'élève une petite île rocailleuse, où les navires trouvent un abri contre les vents du nord et du nord-est.

La ville actuelle a été construite vers la fin du XV[e] siècle, par les Maures chassés d'Espagne. Les maisons



Bone.

sont petites, couvertes de tuiles et construites à la Mauresque, dans le genre de celles que Blidah renferme. On voit s'élever dans l'air les minarets de trois ou quatre mosquées. Les environs sont couverts de jardins et de vergers, fermés par des haies de cactus, et le versant de la montagne est tapissé de champs très bien cultivés. En un mot, les abords de cette petite ville sont agréables et fertiles et expliquent fort bien cette préférence, que les Romains avaient donnée autrefois à ce site, pour l'embellir de tout ce que leurs arts et leur puissance avaient de plus riche et de plus fort.

## XIV.

### BEYLICK DE CONSTANTINE.

Le beylick de Constantine était le plus riche, le plus important et le plus étendu des trois beylicks de la Régence.

Il était baigné, au nord, par la Méditerranée; au sud, par le désert de Sahara; à l'est, par la Régence de Tunis, et à l'ouest, par la chaîne haute et escarpée du Jurjura. Sa longueur, en suivant la côte présentait 130 lieues; quant à sa profondeur, elle n'était pas limitée, on l'évaluait, terme moyen, à 83 lieues, et quelquefois on la faisait arriver à 200 lieues, en y comprenant Tuggurt et Ouerghela.

Dans cette province, la côte se trouve plus élevée que dans les autres, parce que les contreforts des montagnes se prolongent jusqu'à la plage, et la mer forme, en entrant dans les vallées, une grande quantité de baies et de golfes, dont les principaux sont ceux de Bone, de Bougie et de Stora.

La partie de la province, occupée aujourd'hui par les Français, est presque dépourvue de bois; on n'y trouve que des taillis et quelques broussailles, mais elle est fort riche en minéraux. Vers Méjara, les montagnes renferment des mines d'argent et de plomb.

Sa configuration est cause d'une inconstance de climat extraordinaire. Les vents y soufflent généralement du nord et du nord-est, excepté à l'époque des équinoxes, où ils passent subitement au sud-ouest et au nord-ouest. Ils amènent de fortes rafales, de la brume, du temps nuageux et de grandes pluies. L'automne est la saison de l'année où ces intempéries ont le plus de durée; l'hiver y est généralement sec.

La population de cette province est la plus nombreuse de la Régence. Nous parlerons successivement des principales villes, centre des populations et de leurs relations commerciales.

## XV.

### BONE.

Bone est bâtie sur la côte ouest du golfe du même nom. Elle est appelée par les Maures Blaid-el-Aneb (ville des Jujubes), à cause de la grande quantité de ce fruit que l'on recueillait dans ses environs. On pense que le nom de Bone est une corruption du nom Hippone, quoique ces deux villes n'aient pas eu la même position: Bone est éloignée d'une demi-lieue au sud de cette dernière.

La ville est entourée d'une muraille, renfermant un espace de forme rectangulaire, sur un terrain fort inégal. Cette muraille est épaisse, haute d'environ 8 mètres, et a 1,600 mètres de developpement. Le côté Est de la ville est baigné par la mer : c'est une falaise élevee, au pied de laquelle est le mouillage, particulièrement nommé rade de Bone. Le fort Cigogne forme l'extrémité sud de ce côté. A l'ouest de ce cap est située une petite baie sur laquelle on a établi une jetée en pierre pour servir de débarcadère. Cette baie, si elle était plus profonde serait un excellent abri contre les vents du nord.

La Casbah, ou citadelle, domine la ville, du haut du rocher sur lequel elle a été construite. L'intérieur en est très vaste et fort bien distribué. La hauteur sur laquelle elle est bâtie se prolonge dans la direction du nord au sud, et descend dans la plaine par des étages successifs. A l'est, elle se termine à la mer, et ses rameaux viennent finir à la batterie des Caroubiers, à celle du Lion, au mouillage et à la batterie de Casarin. A partir du fort des Caroubiers, la côte présente de grandes masses de rochers qui descendent rapidement à la mer, au milieu desquels il y a, par intervalles, quelques bouquets d'arbres ou de raquettes. Au sud-ouest, sur un des contreforts inférieurs, a été établi le fort des Santons, qui, avec une redoute construite un peu au-dessous, bat les abords de la ville à gauche, et éclaire toute la droite, vers la montagne.

Du côté de l'ouest, la ville prend un aspect riant et animé, la campagne est couverte de jardins et arrosée par un ruisseau, tandis qu'à partir de ce point, jusqu'au pied de la Casbah, le terrain est très accidenté et coupé de haies, de fossés et de champs en culture.

Le nord-ouest est défendu par le mont Edough, dont les sommets sont presque toujours couverts de neige, et qui forme, en se prolongeant, le cap de Garde. Cette chaîne de montagnes présente une végétation magnifique et est peuplée de plusieurs tribus Kabyles.

Vers le sud, les abords de la place sont plus encaissés. La vallée, où coulent le Boudjimah et la Seybouse, est argileuse et retient les eaux qui en défendent les approches, mais cette humidité contribue beaucoup à l'insalubrité du climat. Entre ces deux rivières, au sud, on remarque un mamelon isolé, qui était, il y a peu de temps, florissant de végétation et où l'on a depuis établi un camp. C'est dans ce même lieu que s'élevait jadis Hippone, dont on a trouvé de nombreuses ruines.

On entre dans la ville de Bone par quatre portes, appelées, l'une, de la Marine; la seconde, de Constantine, et les deux autres, de la Casbah. Depuis l'occupation des Français, on s'est empressé de mettre cette ville en état de résister, en cas d'attaque, aux tribus environnantes. Le front de l'enceinte, les forts Cigogne et Santon ont été réparés et l'on a pourvu à la défense des points extérieurs. On a construit un pont nommé de Karassas, défendu par un poste crénelé, et afin de rendre les communications plus sûres et plus faciles avec la plaine, au-delà de l'embouchure de la Seybouse, on a établi un bac sur cette rivière.

Une mosquée, convertie en hôpital, contient déjà 460 lits.

Sur les hauteurs de Bone, le climat est très sain; mais dans la plaine, les exhalaisons de la Boudjimah, qui la couvre de ses eaux, peut causer des fièvres très dangereuses. Les nuits sont humides et les journées fort brûlantes, et ces intermittences portent atteinte à la santé.

Des aquéducs souterrains, fort dégradés aujourd'hui, conduisent encore à Bone les sources qui y affluaient depuis long-temps.

Les habitans de Bone faisaient un commerce très considérable avec les Européens, en grains, bestiaux et pelleteries. Leur caractère est bien différent des autres Maures de la Régence. A l'arrivée des Français dans la ville, quelques-uns se hâtèrent d'en sortir, mais ils revinrent bientôt se mêler aux autres habitans qui avaient accueilli les Français avec de grandes démonstrations de joie, et qui n'ont jamais manqué aux devoirs de la fidélité.

Mais les habitans de la campagne ont un caractère bien différent. Autant les uns sont doux, loyaux et humains, autant les autres sont méchans, fourbes et cruels; ce sont presque tous des Berbères et des Arabes qui ne connaissent d'industrie que le pillage et la guerre.

Les rues de Bone sont étroites et tortueuses. On y voit une synagogue fort renommée, où les musulmans eux-mêmes viennent faire des vœux et des dévotions, et dans laquelle est conservée précieusement une bible qui possède, dit-on, des propriétés merveilleuses. Il y a encore, sur ce trésor, une légende curieuse dont nous ferons part à nos lecteurs.

« Il y a de longues années, un Maure de Bone était allé, suivant la coutume de ceux de sa religion, faire son pèlerinage au tombeau du prophète; après avoir accompli ses dévotions, il s'occupa de ses affaires de commerce. Enfin il se détermina à partir, et prit passage sur un bâtiment qui faisait voile pour Alexandrie. Au nombre des voyageurs, se trouvait un israélite, né également à Bone et qui venait de Jerusalem, porteur d'une bible que lui avait donnée le suprême rabbin. Le Juif avait enfermé ce dépôt sacré dans un coffre de cuivre. Presque en vue d'Alexandrie, il éclata une violente tempête; le navire fut englouti; un seul passager parvint à regagner la côte; c'était le pèlerin maure; il revint à Bone, où il raconta son désastre et la mort du juif, son compatriote.

» A quelque temps de là, le Turc qui gardait le port, fumait solennellement sa pipe en regardant l'eau couler, quand il aperçut un objet de forme indécise, flottant au loin; il s'approcha de la plage, et découvrit un petit coffre qui cinglait merveilleusement vers la rive, où il semblait avoir hâte d'arriver. Avis en fut donné au kaïd, qui ordonna à cinq ou six chiaoux de saisir l'objet dénoncé; mais, quand les bateliers s'approchèrent, le coffre vira de bord et reprit la pleine mer; l'épreuve fut deux fois tentée; à chaque essai, même résultat. Les Turcs s'obstinaient, le coffre mettait de l'entêtement. Alors, la surprise fut grande, et le vieux



Fort Abd-el-Kader et porte de la Marine, à Bougie.

récit du Maure revint en mémoire : on pensa à l'israélite naufragé, à la bible dont il était porteur. On manda quelques Juifs, qui furent chargés de s'emparer du rebelle. Dès que ceux-ci eurent mis le pied sur une embarcation, le petit coffre se dirigea sans hésiter vers la barque, et se plaça lui-même sous la main du rabbin, qui l'ouvrit avec pompe et en retira la sainte bible venue de Jérusalem. Le Maure qui avait voyagé de conserve avec le malheureux porteur du livre sacré, fut tellement frappé de ce prodige, qu'il fit bâtir, de ses fonds, une maison pour recevoir le précieux dépôt. C'est ainsi que fut créée la synagogue de Bone ; et, depuis ce miracle, elle est en extrême honneur, à ce point que des Musulmans même y font des vœux et des dévotions ; les femmes surtout, si superstitieuses par le cœur, comme tous les êtres qui aiment, craignent ou espèrent beaucoup, les femmes, dis-je, ont une confiance sans bornes dans la Bible de Bone. »

Les ruines de l'ancienne Hippone ne consistent plus qu'en quelques pans de murailles et en quelques citernes, disséminées sur une surface d'une demi lieue de circuit. Les Maures montrent dans le voisinage l'emplacement et les débris du couvent de saint Augustin. On l'appelait *Hippo-Régius*, non seulement pour la distinguer d'*Hippo-Zaritus*, mais parce qu'elle était anciennement une des villes royales de Numidie. C'était une de leurs résidences favorites, et elle méritait bien ce privilége, car elle était forte, commodément située, et elle jouissait d'un climat sain, de la vue de la mer, et d'un port fort spacieux.

## XVI.

### BOUGIE.

CETTE ville, située sur la côte nord-ouest du golfe de ce nom, est à quarante-cinq lieues environ d'Alger, et à trente lieues de Constantine ; elle est bâtie et se déploie au bord de la mer, sur le flanc méridional du mont Gouraya et sur les ruines d'une grande ville, dont une partie des anciennes murailles existait encore, il y a un siècle environ. Elle est dominée par des hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre et presque à pic derrière elle : cette position, sur le flanc de la montagne, ses maisons écartées et les orangers, les grenadiers et les figuiers qui les entourent, en rendent le site éminemment pittoresque.

De nombreuses ruines jonchent le sol sur lequel elle

repose et témoignent de sa grandeur passée. Elle formait probablement la limite orientale de la Mauritanie-Césarienne. Mais on n'est pas d'accord sur le nom de la ville qui occupait jadis cet emplacement. Les uns veulent que ce soit l'ancienne Baga ou Yaga ; le docteur Shaw pense qu'elle aurait succédé à la colonie romaine de *Salda*, et enfin, d'autres prétendent voir en elle l'ancienne *Choba*.

Tous les peuples qui depuis vingt siècles l'ont successivement occupée, y ont laissé des traces de leur domination. L'enceinte des Romains est reconnaissable sur un grand nombre de points. L'enceinte sarrasine remonte sans doute à l'époque, où en 987, Bougie devint capitale du royaume des Hamadytes. C'était une muraille haute et continue, flanquée de tours, s'étendant le long du rivage, embrassant exactement la rade et tous les contours du terrain, jusqu'au dehors de Bougie. Un arceau en ogive sert encore d'entrée au point actuel du débarquement; deux murailles pareillement flanquées de tours, gagnent le sommet de la montagne, en suivant jusqu'à pic la crête les hauteurs. Cette enceinte, qui a plus de 5,000 mètres de développement, ne présente sur toute son étendue, que ruines amoncelées; les tremblemens de terre ont dû surtout contribuer à cette destruction.

Les travaux que les Espagnols exécutèrent après la conquête, en 1510, sont encore entiers. Ce sont le fort Moussa, élevé par Pierre de Navarre, et la Casbah, par Ferdinand le Catholique et Charles-Quint.

A cette époque, Bougie contenait plus de huit mille maisons et un grand nombre de beaux édifices publics. Cette prospérité décrût sous la domination espagnole, et surtout sous l'autorité despotique et capricieuse des trois compagnies turques qu'y installa plus tard le dey d'Alger, et qui étaient en guerre ouverte avec les Kabyles du voisinage. Bientôt les habitations firent place aux ruines, et une complète anarchie régna, soit dans le territoire, soit dans la ville même.

Telle était la situation de cette ville, lors de la prise d'Alger, en 1830. Cette situation n'avait pas sensiblement changé, lorsque Bougie fut prise par nos troupes, le 29 septembre 1833.

La ville moderne occupe à peu près le terrain enfermé par l'enceinte romaine ; elle descend sur le bord de la mer, qu'elle borde de très près, depuis le fort Abd-el Kader, à l'est, jusqu'à la Casbah, à l'ouest, séparés d'environ 2,000 mètres, et protégeant la plage de débarquement; il n'existe qu'un seul débarcadère étroit et peu commode, devant la porte de la Marine, unique entrée de la ville sur cette face.

Des communications larges et faciles conduisent maintenant aux principaux points de défense, et permettent de déboucher dans la plaine. Une route arrive par des rampes multipliées au fort Gouraya, construit à 4 kil. de la ville, sur la montagne dont il porte le nom. Il est la clé imprenable de cette position, qu'il domine et maîtrise. La ville ne possédait aucun grand établissement qui ait pu servir aux besoins de l'armée; de vastes logemens ont été établis, ainsi qu'un hôpital militaire : ce dernier a été construit sur le plateau dit de Dridja, le plus sain par sa position. Les postes de la plaine, réputés malsains, ont été abandonnés. C'est vers le nord et l'est, loin des exhalaisons humides de la plaine, qu'on a porté les établissemens pour la troupe, et que l'on s'est préparé des habitations plus agréables.

Bougie, à proprement parler, n'a pas de port; la plage sans fond, qui touche la ville, n'a pas d'abri pour les gros temps de l'hiver ; elle n'est praticable que dans la belle saison.

A une demi lieue de Bougie, au sud-ouest, est une petite plaine marécageuse qui touche à la mer et est entourée de colllnes; c'est à ses exhalaisons que l'on doit attribuer l'état malsain de la partie ouest de la ville; au-delà, tout le territoire, à trois jours de marche, ne présente que des montagnes boisées ou stériles, sillonnées par des vallées étroites et habitées par des Kabyles.

La Summan se jette dans la mer, à une lieue, sud, de Bougie.

Les environs de la ville contrastent singulièrement avec les autres parties de la côte, par les accidens du terrain, qui est dans cet endroit d'une teinte verdâtre, et qui repose agréablement la vue fatiguée de l'aspect aride et monotone du littoral.

Quoique Bougie ne soit qu'une ville en ruines, on ne doit point cependant la regarder comme sans importance. Louis XIV regretta de n'avoir pas dirigé sur Bougie l'expédition qu'il envoya, en 1664, contre Djigelli; les Turcs songèrent alors à y porter le siége de leur gouvernement.

Les vents qui y règnent ordinairement viennent de l'ouest. Dans la belle saison, la nuit, on a la brise de terre, et pendant le jour celle du large, qui y souffle jusqu'au coucher du soleil.

Il y a deux aiguades d'une eau excellente et très abondante au nord du cap Bouac.

Avant la prise de Bougie, cette ville était entièrement peuplée de Maures. Ses habitans, exclusivement occupés de cabotage et de travaux industriels, n'avaient d'autres propriétés que leurs maisons et leurs jardins : à peine faisaient-ils cultiver par les Kabyles quelques champs de légumes.

Les terres situées aux environs de la ville forment le territoire de la tribu Kabyle de Mzaya, composée d'un millier de familles répandues sur un espace d'environ quatre lieues de long sur la côte.

Depuis la destruction du gouvernement Turc, plusieurs autres tribus limitrophes de Mzaya se disputaient la souveraineté de la ville. Propriétaires du sol, cultivateurs, et exerçant une industrie variée, ces Kabyles fournissaient la plus grande partie des objets qui se vendaient ou s'échangeaient sur le marché de Bougie, tels que des bestiaux, des peaux, des grains, des légumes, des fruits, de l'huile, des armes et quelques étoffes de laine ; ils venaient s'y pourvoir de sel, d'acier, de fer, de plomb, de quincaillerie, de poterie et de tissus de coton. Les Juifs n'ont jamais été tolérés dans la ville ni parmi les tribus Kabyles.

Avant la prise d'Alger, Bougie était régie en appa-

rence par un officier du dey, qui avait le titre de kaïd, mais de fait par une autorité municipale.

Le territoire de Bougie, que l'on a représenté comme improductif, est un des plus fertiles et des mieux cultivés de toute la Régence. Ce pays fournit de l'huile, de la cire, du miel, des bestiaux, des laines; on y récolte surtout des céréales en grande abondance.

## XVII.

### STORA.

Entre Bone et Bougie s'ouvre le golfe de Stora, au fond duquel était placée autrefois la ville de Rusicada, abritée, à l'est, par un grand promontoire, appelé aujourd'hui Skikida. Ce cap, dont dont le nom pourrait bien n'être qu'une altération de celui de *Rusicada*, est formé par une masse isolée, de 190 mètres de hauteur, qui s'abaisse graduellement vers l'intérieur, mais qui, du côté de la mer, est abrupte et garnie de quelques rochers. Les parties élevées sont très boisées. Ce cap forme l'extrémité orientale de la baie particulière de Stora.

Ce qui frappe le plus sur cette côte, c'est la quantité de ruines répandues sur ce petit espace. Tout près de la plage et du port, il y a un grand massif d'anciennes constructions, auquel les Arabes ont donné un nom qui dans leur langue signifie *magasins*, parceque c'est là qu'on a enfermé pendant long-temps ce que les populations de l'intérieur voulaient vendre aux Européens ou envoyer à Alger.

En arrivant sur la plage qui précède le cap Skikida, on trouve une grande quantité de ruines, telles que des cintres, des voûtes, des restes de citernes et des pans de muraille qui des bords de la mer se dirigent vers l'intérieur en suivant les sinuosités des collines.

Ce sont les restes de l'ancienne cité des Romains, Rusicada, dont les rapports devaient être fréquens avec Constantine, comme le port le plus rapproché de cette capitale. Léon l'Africain dit que de son temps on voyait encore entre ces deux villes une route pavée en pierres noires, semblables aux routes romaines d'Italie.

Parmi ces débris, s'était établie une bourgade d'environ 2.000 âmes, qui a disparu presque entièrement. Aujourd'hui, on n'y voit que quelques chétives baraques. La contrée adjacente est également parsemée de huttes de terre; et dans le voisinage, on compte cinq à six douairs, dans lesquels se réfugient quelques pasteurs Arabes.

Les Français et les Génois commercèrent à Stora, à une époque très reculée. Dans les derniers temps, les pêcheurs de corail étaient les seuls Européens qui se montrassent dans la baie.

Là, comme sur tous les autres points, le caractère des montagnards est empreint d'une rudesse extraordinaire. Les Beni-Moonah, qui occupent les ruines de Stora, sont nombreux, vaillans et déterminés; ils ont sous eux d'autres tribus qui leur obéissent. Derrière, sont les Grara, les Hamza, les Ouled-Biza, beaucoup moins puissans, mais encore remarquables entre les dix ou douze tribus qui se partagent toute la contrée.

Shaw rapporte que, de son temps, il y a environ cent ans, les peuplades qui bordent le golfe de Stora refusaient de se soumettre aux Turcs : cet esprit de résistance s'est perpétué jusqu'ici.

Stora peut redevenir en peu de temps ce qu'il était sous les Romains, et ce qu'il était en partie il y a moins de trois cents ans, un établissement de grande importance. La baie offre encore de nos jours un port spacieux, presque fermé, une rade sûre et fort étendue, une position agréable et salubre, un territoire très productif, et la facilité d'ouvrir avec l'intérieur de promptes communications.

La distance de la mer à Constantine, par Stora, est moindre de moitié que par Bône, à cause des différentes routes qui sillonnent cette partie du territoire.

## XVIII.

### DJIGELLI.

Djigelli est à l'est, au-delà de la baie de Bougie, à 12 lieues environ de cette ville. C'était autrefois une ville commerçante, entourée de murailles, ce n'est aujourd'hui qu'un village de 3 à 400 habitans; mais c'est encore un poste avantageux, à cause de son double mouillage et d'un petit fort où les Turcs entretenaient anciennement une garnison. Le village est bâti sur une langue de terre qui s'avance dans la mer; le fort est situé sur une hauteur escarpée et d'un accès difficile; il commande le village et les deux mouillages, mais il est en mauvais état.

Le port de Djigelli n'est sûr que pendant la bonne saison.

Louis XIV, qui voulait un établissement militaire en Afrique, avait jeté les yeux sur Djigelli, où nous avions déjà un comptoir, et le duc de Beaufort s'en empara en 1664. C'est lui qui jeta les fondemens du fort qui existe aujourd'hui, et que les indigènes appellent le fort des Français. On avait même commencé un retranchement qui, en se liant de chaque côté au rivage, devait isoler toute la presqu'île; mais les Maures, profitant de l'absence de la flotte, se réunirent en si grand nombre, et assaillirent si furieusement les troupes chargées de la garde et de la construction de cet ouvrage, qu'elles furent forcées de se rembarquer en abandonnant 400 hommes, qui furent presque tous tués ou réduits en esclavage : notre comptoir fut ruiné et ne fut jamais rétabli. Il fut désormais impossible de renouer les relations avec les habitans.

Cette ville correspond à l'*Igilgili* des Romains. Il ne reste de l'ancienne ville que quelques misérables masures. Les amateurs des antiquités n'y ont point trouvé de monumens qui méritassent de fixer l'attention. On peut juger par là de son importance.

## XIX.

### LA CALLE.

Nous avons suffisamment fait connaître cette localité, dans le récit des discussions qui s'élevèrent entre Hussein-Pacha et la France (part. mod. page 8). Il ne nous reste qu'à exposer, d'après les mêmes documens officiels, les développemens de ce point de la Colonie depuis 1830.

La conquête d'Alger devait nécessairement appeler l'attention du gouvernement sur les avantages qu'il était permis d'attendre de la restauration de la Calle, dans le cas, où, soit par un traité, soit par la force des armes, il deviendrait possible de reformer un établissement sur ce point de la province de Constantine, sans avoir à craindre que les pêcheurs ou les colons qui viendraient s'y fixer fussent incessamment inquiétés par les Arabes. Dès le commencement de 1831, cette affaire fut l'objet d'un examen approfondi de la part de l'autorité. Le général commandant l'armée d'occupation fit faire une reconnaissance des ruines de la Calle, afin de déterminer jusqu'à quel point il serait possible d'en reprendre possession, sans trop de dépenses, ni d'effusion de sang.

Cette reconnaissance fut faite au mois de mai 1831. A cette époque, la Calle ne présentait plus que des masures abandonnées et inhabitables. Quelques pans de mur, qui étaient encore debout, ne pouvaient servir qu'à faire reconnaître le tracé et la disposition intérieure des établissemens. Les batteries avaient beaucoup souffert; cependant quelques merlons étaient restés intacts. La tour du moulin, construite sur une hauteur isolée et munie de retranchemens, était seule dans un assez bon état de conservation.

Au surplus, il n'est pas inutile de faire remarquer que, si le poste de la Calle devait être rétabli, il n'était plus, dès-lors, aussi nécessaire de fortifier la presqu'île sur laquelle il est bâti, et dont les principales défenses étaient tournées contre les attaques par mer des corsaires algériens ou tunisiens, qu'on n'avait plus à craindre. Il s'agissait seulement alors de se défendre contre les Arabes, nos seuls ennemis.

A cette époque (1831), Bone ne nous appartenait pas encore, et l'occupation de la Calle présentait de grandes difficultés. Les circonstances politiques qui survinrent, et l'état incertain de nos relations avec les indigènes, retardèrent cette occupation jusqu'en 1836, époque à laquelle elle fut ordonnée par le maréchal Clausel, et définitivement consommée par un détachement de spahis irréguliers.

Le nombre des corailleurs suivit, dès-lors, une progression marquée, et le seul obstacle qui s'opposât à un accroissement encore plus rapide, était l'impossibilité de se loger à la Calle, où l'on venait de reconnaître de nouveaux bancs d'une grande beauté. Mais les réparations qu'on fit aux anciens magasins ruinés, permit enfin d'offrir un abri aux étrangers.

Au 1er août 1837, l'établissement de la Calle réunissait environ 200 bâteaux corailleurs, une garnison française d'environ cent hommes, et un petit nombre d'Européens, qui étaient venus s'y fixer. Il y avait, en outre, un marché arabe asssz fréquenté, surtout à certaines époques de l'année, et qui devait l'être même davantage, lorsque la paix serait établie dans le pays.

Pour compléter ces renseignemens, on doit ajouter que, pendant les mois d'août et de septembre 1837, l'inspecteur des services forestiers en Afrique, ayant été chargé d'examiner les ressources qu'on pourrait tirer des forêts qui avoisinent la Calle, y a découvert des bois de différentes essences, applicables au chauffage, aux constructions civiles et navales, et propres à alimenter une branche de commerce assez importante, l'exploitation du liége, qui paraît y abonder. On a cru pouvoir évaluer à plus de 20,000 hectares la superficie des bois qui s'étendent aux environs de la Calle. On ajoute que la quantité de liéges exploitables serait immense; mais les premiers produits seraient faibles, les écorses ayant subi une grande détérioration, par suite de l'habitude funeste où sont les Arabes, de mettre le feu aux broussailles, soit pour faciliter l'exploitation des arbrisseaux dont ils se servent pour leur chauffage, soit pour écarter les bêtes féroces.

## XX.

### CONSTANTINE.

Constantine, appellée *Cirtha* par les anciens et *Cossentina* par les Arabes, est située au-delà du petit Atlas, sur l'Oued-Rummel, au point où cette rivière traverse des collines élevées, contreforts de l'Atlas, et pénètre du bassin supérieur dans la plaine de Milah.

Cette ville est bâtie dans une presqu'île contournée par la rivière et dominée par les hauteurs du Mansourah et de Sidi-Mécid, dont elle est séparée par une grande gorge, où coulent les eaux du Rummel. Ce dernier reçoit, au-dessus de la ville, et dans un lieu appelé El-Kouas (les aqueducs), le ruisseau Bou-Marzoug. Ce cours d'eau, peu étendu, vient de l'est.

La position de Constantine est singulièrement pittoresque. Au sud et à l'ouest, la vue s'étend fort loin, et au-delà des plaines, on aperçoit des montagnes souvent couvertes de neige; au nord, l'horizon est borné par le Djebel-el-Ouache. Le plateau sur lequel elle est assise est entouré de rochers abruptes. L'oued-Rummel s'en approche par un angle situé au sud. Cette rivière y forme une cascade, et coule ensuite dans un ravin profond, qui en défend les abords de deux côtés. Vers la pointe El-Cantara, ses eaux subissent quatre pertes successives qui forment des ponts naturels taillés dans le roc, ayant de 50 à 100 mètres de largeur.

Constantine a quatre portes, dont trois se trouvent sur le même côté, au sud-ouest: le chemin d'Alger aboutit à la première, nommée *Bab-el-Djedid* · celle du



**Constantine.**

centre s'appelle *Bab-el-Oued*; la troisième, nommée *El-Ghabia*, communique avec le Rummel. Ces trois issues sont reliées entre elles par une muraille antique, haute de 19 mètres, dont le fossé n'est point continu partout.

La quatrième porte, dite d'*El-Cantara*, est à l'angle en face du vallon compris entre le mont Mansourah et le Mécid; le pont d'où elle tire son nom se trouve vis-à-vis : large et fort élevé, sur trois étages d'arches superposées, de construction antique, dans sa partie inférieure, il est jeté sur la rivière et sur la grande coupure qui sépare la ville de la montagne. Les chemins qui conduisent sur le littoral, et ceux venant de l'est, aboutissent à cette porte. A côté du pont, le long des murs de la ville, est une rampe en mauvais état, qui conduit au fond du ravin, véritable précipice, où le ruisseau qui coule dans le vallon, entre Mansourah et El-Mécid, vient se jeter dans le Rummel.

Sur le point le plus élevé de la ville, à l'angle nord du plateau, se trouve la Casbah, édifice antique qui sert de caserne. Dominant Constantine, cette citadelle couronne tous les rochers à pic, qui entourent presque toute la ville; c'est là que règnent les plus grands escarpemens. Des moulins à blé sont situés au bas de cette Casbah; les eaux détournées du Rummel les mettent en mouvement. De nombreux jardins occupent les deux rives de ce cours d'eau, dans le quartier appelé El-Hamma.

Constantine, qui, dans les récits des Arabes, a la forme d'un bernous déployé, ne possède que trois places publiques de peu d'étendue; ses rues sont pavées, mais étroites et tortueuses; elles ont presque toutes une pente fort roide. Les maisons ont, en général, deux étages au-dessus du rez-de-chaussée; elles sont bâties en tuiles crues ou en pisé. Les plus belles ont été construites avec des débris tirés des édifices romains, et contrastent merveilleusement avec la simplicité des habitations modernes. La rue des Juifs se distingue par son originalité, tapissée qu'elle est de vignes et de pampres arrondis en courbes gracieuses, et formant des arches de verdure, comme pour abriter les passans. Dans le fond s'élève un minaret, qui baigne son croissant dans ce ciel si limpide et si profond. Tout y respire un calme inconnu dans nos villes d'Europe,

gravité du costume, démarche imposante, aspect des habitations, physionomie du maure et de l'arabe dans les boutiques silencieuses.

Le palais de l'ancien bey est un monument remarquable : pour le décorer, Ahmed avait fait prendre, dans les plus belles maisons de la ville, un grand nombre de colonnes et d'ornemens, apportés de Bone ou de Tunis. Du reste, Constantine renferme une grande quantité de ruines, qui attestent l'importance de l'ancienne Cirtha.

« La langue de terre au sud-ouest, dit Shaw, près de laquelle se trouve la principale porte de la ville, a environ cinquante toises de large, et est entièrement couverte de débris de murs renversés, de citernes et autres ruines, qui se prolongent jusqu'à la rivière, et s'étendent ensuite parallèlement à la vallée. Telle était la position et l'étendue de Cirtha. Constantine n'est pas, à beaucoup près, aussi grande, et n'occupe que l'espèce de promontoire dont il a été question.

» Outre une multitude de ruines en tout genre, répandues sur cet emplacement, il existe, au milieu de son enceinte, une réunion de citernes, destinées probablement, jadis, à recevoir l'eau du Physgiah, qui y parvenait par un aqueduc. Il y a environ vingt de ces citernes, qui occupent un espace de vingt-cinq toises carrées. L'aqueduc est plus endommagé que les citernes; mais ce qui en reste prouve le génie des Cirthésiens, qui ne craignirent point d'entreprendre un ouvrage d'une aussi prodigieuse dimension.

» Au bord du précipice situé au nord, sont les débris d'un grand et bel édifice. On y voit quatre piédestaux, chacun de sept pieds de diamètre, qui paraissent avoir appartenu à un portique. Ils sont d'une pierre noire, peu inférieure au marbre, et qui paraît avoir été tirée des rochers sur lesquels la ville s'élève.

» Les piliers formant les côtés de la principale porte de la ville, qui sont d'une belle pierre rougeâtre, comparable au marbre, sont artistement sculptés. On voit, incrusté dans un mur du voisinage, un autel en beau marbre blanc, et en saillie un vase bien conservé. La porte du côté du sud-est est du même style d'architecture que la porte principale, quoique plus petite; elle s'ouvre du côté du pont, qui traversait la vallée dans cet endroit.

» Ce pont était un chef-d'œuvre dans son genre. La galerie et les colonnes des arches étaient ornées de corniches, de festons, de têtes de bœuf et de guirlandes. L'entre-deux de chaque arche est surmonté de caducées et autres figures. Entre les deux principales arches, on voit, sculptée en relief, et très bien exécutée, une femme, marchant entre deux éléphans, et dont la tête est surmontée d'une grande coquille en forme de dais. Les éléphans ont la tête placée l'un vis-à-vis l'autre, et leurs trompes croisées. La femme, qui est coiffée en cheveux, a pour vêtement une espèce de large chemise, qu'elle relève avec la main droite, en regardant la ville d'un air moqueur. Si ce morceau de sculpture s'était trouvé partout ailleurs, j'aurais pu croire qu'il servait d'ornement à quelque fontaine, parce qu'il est assez connu que les anciens y représentaient quelquefois des sujets comiques ou badins. »

Constantine possède treize mosquées principales, et un grand nombre de petites chapelles.

Les habitans sont industrieux; aussi compte-t-on parmi eux un grand nombre de marchands et d'artisans. La sellerie et la cordonnerie occupent beaucoup de bras. Mais la richesse principale du pays consiste dans la culture des terres si fertiles des plaines environnantes; les moutons et les bêtes à cornes abondent; les indigènes fabriquent, avec les laines de leurs troupeaux, des draps grossiers, qui se vendent fort bien. Les femmes, outre les travaux domestiques auxquels elles se livrent dans l'intérieur, filent la laine et tissent des bernous.

Le climat de la contrée et de la ville en particulier, est très sain, mais un peu froid, en raison de la position élevée du sol. Dans les plaines voisines, il règne, au contraire, une température élevée pendant une grande partie de de l'année.

La province de Constantine renferme beaucoup de sources thermales très abondantes; elles alimentent des ruisseaux qui coulent en toute saison. Sur plusieurs points, on rencontre des carrières de plâtre, de très bonne qualité, et des mines de salpêtre, qu'on pourrait exploiter avantageusement.

Les Romains regardaient Constantine comme la plus riche et la plus forte ville de toute la Numidie, dont elle était en quelque sorte la clef. Les principales routes de la province y aboutissaient; elle avait été la résidence royale de Massinissa et de ses successeurs. Strabon nous apprend qu'elle renfermait alors des palais magnifiques, et que, sur l'invitation du roi Micipsa, une colonie grecque s'y était établie et y avait apporté les arts florissans de la Grèce. Dans la première guerre punique, le premier soin de Massinissa fut de s'en emparer. Jugurtha employa tous les moyens imaginables pour s'en rendre maître, et c'est de cette position centrale que Metellus et Marius dirigèrent avec tant de succès contre lui, tous leurs mouvemens stratégiques.

Ruinée en 311, dans la guerre de Maxence contre Alexandre, paysan pannonin, qui s'était fait proclamer empereur en Afrique, rétablie et embellie sous Constantin, cette ville quitta alors son ancien nom de Cirtha, pour prendre celui de son restaurateur qu'encore elle porte aujourd'hui.

Lorsque les Vandales dans le ciquième siècle, envahirent la Numidie et les trois Mauritanies, et détruisirent toutes leurs villes florissantes, Constantine résista à ce torrent dévastateur. Les victoires de Bélisaire la retrouvèrent debout; et la conquête musulmane sembla l'avoir respectée, à en juger par les ruines délaissées dont le pays est partout ailleurs couvert.

Au douzième siècle, un écrivain arabe, Edrisi, s'exprimait ainsi sur l'état de Constantine.

« Cette ville, disait-il, est peuplée et commerçante; ses habitans sont riches. Ils s'associent entre eux pour la culture des terres et pour la conservation des récoltes; le blé qu'ils enferment dans des souterrains, y reste souvent un siècle, sans éprouver aucune altéra-



Rue des Juifs à Constantine.

tion. Entourée presque entièrement par une rivière profondément encaissée, et par une enceinte de hautes murailles, cette ville est considérée comme une des places les plus fortes du monde. »

Toutes ces énonciations d'Edrisi semblent pouvoir s'appliquer à l'état actuel de Constantine. Fortifiée par la nature, par son ancienne enceinte et par les ouvrages réguliers qu'il sera possible d'établir sur son front étroit, cette place peut défier les forces les plus imposantes.

La population de Constantine se compose de Maures, de Turcs, de Kabyles et de Juifs. Les indigènes portent à 40,000 âmes le chiffre de la population, antérieurement à l'occupation; mais les preuves à l'appui de ce témoignage manquent tout à fait. En temps ordinaire, les Kabyles forment à peu près la moitié de la population totale ; les Maures, le quart; le reste se compose de Juifs, de Turcs et autres races.

Tous les douairs qu'on trouve dans un rayon de vingt lieues environ de la ville, forment pour ainsi dire une dépendance de Constantine, parce qu'ils appartiennent au beylick ou aux plus riches habitans Maures et Turcs. Ce n'est guère qu'au delà de cette distance qu'on trouve des peuplades distinctes et peu sédentaires.

## XXI.

### PAYS DE ZAB.

Malgré d'actives recherches, on ne trouve, soit dans les récits des voyageurs, soit dans les géographes, que des renseignemens incomplets, et peu satisfaisans sur cette contrée qui était liée à l'Algérie par des rapports de voisinage, de commerce, et une sorte de dépendance politique. Les explorations, faites depuis 1830, n'ont pas éclairci beaucoup les doutes qu'on peut élever sur la synonymie des localités, sur leur si-

tuation, leur importance respective, leur histoire et leur gouvernement. Toutefois nous exposerons ici ce que nous découvrons dans les auteurs les plus accrédités, laissant à l'avenir le soin de remplir ce cadre de détails précis et de faits certains.

La province de Zab, dit Shâw, est bornée au nord par celle de Constantine, à l'est par la régence de Tunis; au sud par le Beled-el-Djérid, et à l'ouest par la province de Titery. Elle a cent lieues dans sa plus grande longueur de l'est à l'ouest, et soixante-quinze lieues dans sa plus grande largeur du nord au sud. Sa surface est montagneuse dans tout son pourtour. Appelée Zeb par les Arabes, elle faisait autrefois partie de la Mauritanie Sitifense et de la Gétulie. Dans les points les plus rapprochés de la régence d'Alger, cette province présente une multitude de villages qui ne sont guères qu'à quelques centaines de toises les uns des autres, mais au sud ils ne sont pas aussi raprochés, et il y a quelquefois deux, trois ou quatre lieues entre eux. Après cela vient le Beled-el-Djérid, et le désert.

Les localités les plus remarquables de cette contrée, sont :

Biskerah, qui en est le chef-lieu, et où l'on entretenait ordinairement une garnison turque. Le bey de Constantine y avait fait bâtir un château fort qui n'était armé que de six petites pièces de canon, et de quelques mousquets montés sur des espèces d'affûts. Cette ville est entourée d'une muraille construite en briques crues; il s'y fait un assez grand commerce en esclaves et productions de la Nigritie. Bon nombre de ses habitans émigrent et vont à Alger où ils exercent certaines professions qui leur sont affectées (ci-dessus, pages 100 et 101).

Lyoena; c'est le plus riche de tous ces villages, attendu que c'est là que les Arabes indépendans déposent leur argent et leurs effets les plus précieux. Il est sous la protection des Ouelled-Soulah, tribu nombreuse qui, grâce à sa bravoure, a toujours su conserver son indépendance, malgré tous les efforts que les Algériens ont fait pour les soumettre.

Le village de Sidi-Oucbah renferme non seulement le tombeau du général arabe de ce nom qui conquit le pays (partie ancienne page 80), mais encore celui de Sidi-Lascar, saint tutélaire du lieu. Une légende merveilleuse dit que la tour qui s'élève près du sanctuaire de Sidi-Oucbah tremble visiblement lorsqu'on prononce ces mots : *Tezza bil ras Sidi-Oucbah*, c'est-à-dire, tremble pour la tête de Sidi-Oucbah.

Ouad-Reag est une réunion de villages, au nombre de vingt-cinq, disposés sur une ligne du nord-est au sud-ouest. Tuggurt qui en est le chef-lieu n'est point sans importance historique. Ce nom revient assez fréquemment dans l'histoire des deys d'Alger. « Les villages du Ouad-Reag, dit Léon l'Africain, sont pourvus d'eau d'une manière particulière. Ils n'ont proprement ni fontaines ni sources; mais les habitans creusent des puits à cent, et quelquefois à deux cents toises de profondeur, où ils ne manquent jamais de trouver de l'eau en abondance. A cet effet, ils enlèvent d'abord plusieurs couches de sable et de gravier, jusqu'à ce qu'ils trouvent une espèce de pierre qui ressemble à de l'ardoise, et qu'ils savent être précisément au-dessus de ce qu'ils appellent Bahar-thal-el-erd, ou la mer au-dessous de la terre. Ils percent ensuite cette pierre, ce qui se fait très facilement; après quoi l'eau sort si subitement et en si grande abondance de l'excavation, que ceux qui sont chargés de l'opération en sont quelquefois suffoqués. » C'est bien là le principe des puits artésiens, connus aussi de temps immémorial à la Chine.

A trente lieues au sud-ouest de Tuggurt est Engousah, le seul village qui se trouve encore dans ce district, de tous ceux qui y existaient du temps de Léon l'Africain. Enfin à cinq lieues à l'ouest en arrière d'Engousah, est située la ville populeuse d'Ouergelah, la dernière qui existe dans cette direction. Ce sont plutôt des oasis que des campagnes peuplées; car déjà les anciens avaient comparé toutes ces villes et ces villages à des îles vertes et fertiles environnées d'un vaste désert.

Tels sont les détails qu'avait donnés le docteur Shaw, il y a plus d'un siècle. Ils méritent d'être complétés par les renseignemens suivans que M. Pellissier a consignés dans les *Annales algériennes* sur quelques points de cette contrée.

« A la chaine du mont Saary cesse la régence d'Alger, mais au-delà de ces monts, sur les confins du désert, habite un petit peuple qui mérite qu'on s'occupe de lui, car il est peut-être le plus sage, le plus heureux, et le mieux gouverné de toute la terre. Ce peuple est celui des Beni-Mzab ou Mozabites; il occupe trois oasis dont le plus à l'ouest se trouve à dix journés de marche de Médéah. Cet oasis est arrosé par l'Oued-el-Biad (la rivière blanche) qui court au sud-est, et se jette dans le Chott ou dans l'Oued-Djedi, ou enfin se perd dans les sables comme plusieurs cours d'eau de cette contrée; je n'ai pu avoir de renseignemens positifs à cet égard. Guerdaïa, la ville la plus considérable du pays des Beni-Mzab est à la même source de cette rivière. Elle est presque aussi étendue qu'Alger, quoique moins peuplée, et bâtie en pierres; les maisons y ont en général deux étages. Elles sont construites dans le genre de celles d'Alger. Les environs de cette ville sont beaux et fertiles. A une demie-heure de marche seulement, au-dessous de Guerdaïa, est le fort village de Mélika, et à peu de distance les unes des autres, sont les petites villes de Beni-Isghin, de Bonora et d'Ahtfe. Elles sont toutes bâties sur les bords de l'Oued-el-Biad.

» A l'est de ce premier oasis, en est un autre plus étendu, mais moins peuplé. Il a trois villes, Barriaan, El-Grara, et Metlili. Cette dernière est assez considérable.

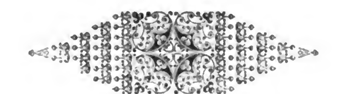
» Au sud et à trois journées de marche de Metlili, est le troisième oasis qui compte quatre villes éloignées les unes des autres. Ces villes sont : Ouaregla, El-Ruissat, El-Schot et Engoussa.

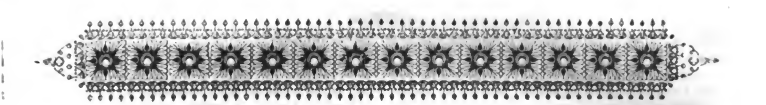
» Les Beni-Mzab n'ayant pas de voisins, n'ont jamais de guerres étrangères à craindre. Les Amers et les Louates, les tribus arabes les plus rapprochés de leur pays, en sont à peu près à quarante lieues au nord-ouest.

» Toutes les villes des Beni-Mzab forment une république fédérative. Le pouvoir législatif et gouvernemen-

tal est dans chaque ville entre les mains des Talebs (savans). On appelle ainsi tout homme qui sait lire et écrire, et peut raisonner sur le Coran. Un cheikh nommé par les Thalebs y exerce le pouvoir exécutif; il est en même temps prêtre de la mosquée principale de la ville qu'il administre. Les fonctions de cheikh sont si peu recherchées dans ce pays, que lorsqu'une élection a lieu, on est obligé de surprendre celui qui a été élu ; sans quoi il s'enfuit souvent dans une autre ville. Il peut même résister par la force, mais une fois pris, il est obligé d'accepter. Néanmoins il peut faire ses conditions ; demander l'autorisation de faire des changemens dans l'administration du pays, ou de donner aux affaires telle direction qu'il indique. Une fois installé, il remplit ses devoirs avec conscience, et est entouré d'un respect filial par ses administrés qui lui donnent le titre de père. Tous les emplois inférieurs au sien sont à sa nomination. Il y en a du reste fort peu. La justice est indépendante de lui. Elle est administrée dans chaque ville par un cadi nommé par les thalebs. L'assassinat est le seul crime qui soit puni de mort. Lorsqu'il s'élève quelque discussion entre deux villes des Beni-Mzab, toutes les autres envoient des arbitres pour la juger, et des troupes pour faire respecter la décision.

» Le pays des Beni-Mzab est fort riche par son propre sol. Il fait en outre un commerce considérable avec Gadamès, Bournou, Tembouctou et tout le Soudan. Il écoule les produits qu'il tire de cette contrée par Tunis et Tripoli. »





# EXPÉDITION DANS L'ATLAS.

CAUSES DE L'EXPÉDITION. — DÉPART D'ALGER. — PRISE DE BLIDAH. — LA TRIBU DE BENI-SALAH. — PASSAGE DU COL DE TÉNIA. — SOUMISSION DE MÉDÉAH. — INCIDENT DE BLIDAH. — RETOUR A ALGER. — DÉTAILS ADMINISTRATIFS.

## I.

### CAUSES DE L'EXPÉDITION.

Dès son arrivée à Alger (2 septemb. 1830), le général Clausel avait pris de sages mesures pour assurer l'ordre et la tranquillité dans cette ville, et pour empêcher que la révolution qui venait de s'accomplir en France, ne favorisât les projets ambitieux et les velléités d'indépendance de quelques chefs indigènes. Il avait à craindre également que le personnel de l'état-major, composé dans l'origine par M. de Bourmont, ne commençât alors une opposition qui paralyserait à la longue ses mouvemens, par l'effet des dissentimens politiques. Dans cette double prévision, il s'efforça d'organiser le corps des autorités civiles, en faisant choix des personnages les plus influens parmi les maures, et il recomposa le cadre des officiers supérieurs. Toutes les branches de l'administration, des finances, de la justice, des travaux de colonisation furent fondées ou renouvelées avec un zèle louable, et si les résultats ne répondirent pas toujours aux efforts du général-gouverneur, les arrêtés qu'il rendit témoignent du moins de la droiture de ses intentions et de son désir de faire prospérer la Colonie.

Cependant la rumeur publique faisait planer des doutes injurieux sur l'élite de l'armée, en l'accusant, sur de frivoles conjectures d'avoir dilapidé une partie des trésors de la Casbah. Une commission d'enquête fut instituée pour vérifier ce fait. Composée de militaires et d'administrateurs civils, elle offrait toutes les garanties désirables de zèle et de scrupuleuse probité. Hâtons-nous de dire qu'elle a parfaitement justifié l'armée de ces basses calomnies, en constatant que, « rien n'a été détourné du trésor, et que ce trésor a tourné tout entier au profit de la France. » Toutefois, comme des désordres partiels avaient eu lieu au palais du dey et dans quelques établissemens publics, la commission crut de-

voir en flétrir les auteurs inconnus et *les abandonner à leurs remords*.

L'organisation de l'armée reçut de notables changemens. Le nombre des divisions qui pendant la guerre n'avait été que de trois, fut porté à quatre, afin de donner des chances d'avancement à un bon nombre d'officiers qui méritaient cette faveur. Mais comme plusieurs régimens avaient demandé à rentrer en France, et qu'il fallait conserver à chaque division un effectif suffisant, le général en chef, créa plusieurs corps de militaires indigènes qu'il attacha à l'armée comme auxiliaires, sous le nom de zouaves et de spahis.

Déjà, il est vrai, le gouvernement algérien avait employé quelquefois, dans les expéditions importantes des corps de *zouawas*, kabyles indépendans du district de Constantine. Ce système avait pris même un assez grand développement sous les deux derniers deys, Ali et Hussein, qui travaillaient activement à s'affranchir de la tutelle des janissaires turcs; et la garde personnelle de ces princes était presque exclusivement recrutée parmi les hommes de ces tribus. Après la conquête d'Alger on crut pouvoir tirer parti de ces mercenaires, qui offraient de servir, et qui, étant repoussés n'auraient pas manqué d'aller augmenter les bandes de malfaiteurs qui infestaient les campagnes. Tel fut le commencement de l'admission des zouaves au service de France.

Le général Clausel, pensant avec raison que ces hommes pourraient être utiles à la défense, et plus encore à la pacification du pays, donna à ce corps un plus grand développement, et le soumit à un régime à peu-près semblable à celui des cipayes de l'Indostan. Il décida que les chefs de bataillon, les capitaines et les autres officiers seraient européens, et que les sous-officiers et soldats seraient indigènes. Il se réserva d'élever au grade d'officier les militaires de cette dernière classe qui mériteraient un tel honneur, par leur conduite et par leur dévouement.

Ce corps reçut une organisation régulière, par ordonnance royale, et fut composé, dans le principe, de deux bataillons. Bientôt après, des escadrons de cavalerie vinrent compléter l'effectif de cette armée indigène, sous le nom de chasseurs d'Afrique et de spahis.

De sages dispositions arrêtèrent tous les détails relatifs à l'armement et à l'emploi de ces troupes auxiliaires. Dans les zouaves, un uniforme simple et léger, consacré par leurs usages, leur laissait toute leur agilité. Ils devaient être placés habituellement en tirailleurs, sur les flancs de l'armée, afin de se multiplier, pour ainsi dire, par la rapidité de leurs évolutions. Ils ont bien tenu ce qu'on espérait d'eux. Leur dévouement et les services qu'ils ont rendus en mainte occasion, les rendent très précieux pour notre armée. Au combat, on dirait presque des Français, tant ils sont vaillans et intrépides. Leur nom figurera avec honneur dans les fastes de notre histoire, en Afrique.

Pareillement, pour résister aux cavaliers arabes, dont la force principale réside dans la grande habitude du maniement du cheval, et dans leur adresse à tirer en courant, on a obtenu un grand parti des chasseurs d'Afrique et des spahis, dont l'organisation, ébauchée par le général Clausel, n'a été complétée qu'en 1831. On y admet des Français, dans la proportion d'un quart; les chefs de corps, le capitaine de chaque escadron, la moitié des autres officiers et sous-officiers doivent être Français. L'avancement pour les indigènes, dans les fonctions qui leur sont dévolues, est exclusivement au choix. La connaissance pratique de la langue arabe pour les Français, et de la langue française pour les Arabes, est une condition exigée pour l'avancement. L'habillement des spahis est pris dans les usages du pays. Il est uniforme pour les officiers seulement; toutefois, en service, les soldats doivent tous porter un bernous de même couleur. Cet harnachement est celui des cavaliers algériens.

Il y a, en outre, des spahis irréguliers, indigènes ou colons, établis sur le territoire occupé, qui ne sont appelés qu'accidentellement au service actif. Ils sont formés par localités ou par tribus, en détachemens isolés et indépendans, qui doivent répondre au premier appel du général en chef. Des revues fréquentes constatent leur nombre, leur équipement et leur armement; lorsqu'on requiert leur service, on les attache par détachemens à la suite des escadrons de spahis réguliers ou de chasseurs d'Afrique.

Aussitôt après la formation de ces corps auxiliaires, le général Clausel s'empressa d'utiliser leurs services, et il les désigna pour faire partie de l'expédition qu'il méditait contre le bey de Titery, Bou-Mezrag. On a vu que ce chef, trois jours après la capitulation d'Alger, était venu faire sa soumission à M. de Bourmont, soumission pleine de perfidie, qui avait attiré l'armée française dans le piége de Blidah. Depuis lors, il faisait d'insolentes bravades; il appelait tous les indigènes à la guerre sainte, et annonçait qu'il allait arriver avec 100,000 hommes, pour forcer les infidèles à fuir et à se rembarquer.

L'audace des Kabyles et des Arabes s'était tellement accrue, à cause de l'inaction des troupes et de l'incertitude des événemens qui s'accomplissaient en France, qu'il était imprudent à nos soldats de s'aventurer à une portée de canon des avant-postes, dont les plus éloignés se trouvaient à une lieue d'Alger. Tous ceux qui dépassaient ce rayon étaient à l'instant massacrés. L'anarchie et le pillage se produisirent sous toutes les formes. Les populations guerroyaient avec les milices que le gouvernement du pacha avait levées, et qui se trouvaient licenciées. La régence entière fut soumise à des exactions, à des violences de chaque jour.

L'honneur de la France et l'intérêt de tous exigeaient que le général-gouverneur commençât la pacification du pays. Il fallait d'abord aller châtier le bey de Titery, au milieu des tribus de l'Atlas; par là on imposerait aux brigands qui infestaient la plaine.

Il organisa, dans la première quinzaine de novembre, un corps d'expédition, dont il prit le commandement. Ce corps, dont la force totale s'élevait à 8,000 hommes, fut divisé en trois brigades, dont chacune était de quatre bataillons, sous les ordres des généraux Achard, Monck-d'Uzer et Hurel. On prit un bataillon dans chacun des régimens de l'armée, afin qu'ils pus-

sent tous participer à la gloire et aux dangers de cette entreprise. Les zouaves et les chasseurs d'Afrique en firent partie.

II.

DÉPART D'ALGER.

Rien n'égalait l'enthousiasme de nos jeunes soldats au moment où fut donné l'ordre du départ. Le général Clausel parut, avec le chef de l'état-major-général, le lieutenant-général Delort. Les habitans d'Alger le saluèrent par des cris de joie : c'était nous dire qu'ils regardaient notre cause comme la leur (1).

L'Aga d'Alger vint joindre le corps d'expédition dans la belle plaine de la Métidja, et son nombreux état-major se mêla au nôtre. Tous les officiers de l'Aga étaient couverts de leurs grands bernous blancs; leurs visages cuivrés, entourés d'étoffes d'une blancheur éclatante, qu'une corde de laine brune, en forme de turban, retenait sur la tête, recevaient de ces contrastes une expression singulière. On eût dit des géans, montés sur de tout petits chevaux légers comme le vent; et leurs fusils, d'une longueur prodigieuse, incrustés d'argent et portés debout, la crosse appuyée sur la cuisse, comme on représente les anciens chevaliers, la lance haute, ajoutaient à leur physionomie sauvage. Le mamelouck Youssouf attirait tous les regards (2). L'Aga et le nouveau bey de Titery, Mustapha-ben-Omar, que le général Clausel voulait installer, portaient avec eux tout l'éclat, tout le luxe de l'Orient. Sans trop composer leur maintien, ils avaient dans leurs personnes toute la dignité naturelle aux orientaux. Mais on trouve rarement chez eux une tête qui pense.

Nous arrivâmes le soir à Bouffarick, lieu de la plaine de Métidja entièrement découvert. On n'y voyait qu'un marabout, un petit bosquet, et un grand arbre qui prouvait la végétation vigoureuse de ce pays, arbre séculaire qui avait prêté son ombre à plusieurs générations d'Arabes dans ce désert. Le terrain était parfaitement sec, l'air sain; il y avait de l'eau, et un peu de bois pour les bivouacs : l'endroit avait été merveilleusement choisi pour y passer la nuit à la belle étoile. Les trois brigades se placèrent militairement, de manière à dessiner à peu près un triangle, dont chacune d'elles formait un côté. Le quartier-général s'établit au marabout; le petit bosquet était auprès, formé de saules pleureurs et d'acacias qui ombrageaient quelques tombes. Nous eûmes la douleur de le voir bientôt abattre : il ne resta plus que quelques troncs qui se détachaient en noir sur le fond rougeâtre de l'horizon. Le petit marabout servit d'asile à plusieurs officiers; avec le plus de respect possible pour le saint qui y était enterré, ils se couchèrent à côté de lui. On voyait que ce lieu, quoique éloigné d'Alger, était l'objet de la piété des Musulmans. La chambre était propre; sur la tombe du saint il y avait des fleurs fraîches encore, et deux petits pavillons de soie. Mais, ce qui me toucha le plus, ce fut de voir dans un grand vase de l'eau pour les voyageurs. On sait combien l'hospitalité est en honneur chez les Arabes : « Sois le bien-venu, » disent-ils toujours à celui qui se présente sur le seuil de leur tente. Impie serait un arabe qui n'offrirait pas à l'étranger un peu de lait pour se désaltérer, une natte pour se reposer à l'abri d'un soleil brûlant.

Le lendemain, toute la matinée, il tomba une pluie fine et froide. Le trajet de Bouffarick à Blidah n'était pas long; l'armée ne se mit en route que vers midi, et marcha sur cette ville. Aucun obstacle ne se présenta d'abord. Déjà nous touchions sur notre gauche les collines du versant de l'Atlas, au pied duquel se trouve Blidah; nous voyions au loin les minarets de la ville s'élancer d'une vaste ceinture de verdure, lorsque nous aperçûmes une longue ligne d'Arabes à cheval, qui, partant du pied des collines, s'étendait devant la ville et allait se perdre sur notre droite dans des bois d'orangers. Les Kabyles des montagnes, réunis aux habitans de Blidah, s'étaient mis en bataille le mieux qu'ils avaient pu pour s'opposer à notre entrée dans la ville. Le général en chef donna ses ordres, les colonnes se déployèrent et présentèrent bientôt un front égal en longueur à celui des Arabes. La première brigade fit un mouvement sur la droite; la deuxième s'avança et prit la place de la première; la troisième brigade resta sur les derrières en réserve. L'artillerie, soutenu par un bataillon, prit position sur la gauche, d'où elle commandait parfaitement le terrain.

Pendant que ces mouvemens s'exécutaient, le général en chef avait envoyé le mamelouck Youssouf vers les Arabes, pour connaître leurs intentions. Il revint bientôt suivi d'un arabe parlementaire à cheval. La vue de cet homme fit sur nous une vive impression; tous ses traits respiraient l'audace et le fanatisme : il avait le visage maigre, la barbe courte et rare, les yeux très noirs et étincelans, les mains sèches et nerveuses. Le bernous qui le couvrait tout entier était usé sur les bords et d'une teinte un peu sale; son fusil seul était brillant et paraissait sûr. Monté sur un petit cheval écumant, qui avait la bouche ensanglantée et les flancs déchirés par de larges étriers, il gardait une attitude fière. Tout annonçait que cet arabe avait su conquérir une grande influence au jour du combat, et qu'il n'était pas resté immobile.

« Tu nous vois disposés, dit-il au général en chef

(1) Le récit de cette expédition dans l'Atlas est dû à M. Lugan, capitaine d'artillerie, attaché à l'état-major-général, et qui fut chargé par le général Clausel de plusieurs missions délicates dont il s'acquitta avec bonheur. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant, dans presque toute son étendue, ce morceau écrit d'un style si pittoresque, et contre lequel il eût été téméraire pour nous de lutter.

(2) Ce personnage a joué dans l'Algérie un rôle fort important depuis l'Occupation. Nous le verrons figurer avec éclat, soit dans des négociations politiques, soit à la guerre. Sa vie antérieure est pleine d'un intérêt romanesque, et nous en dirons plus tard quelque chose; lors de cette Expédition dans l'Atlas, il venait d'être attaché à l'état-major-général de l'armée.

à te disputer l'entrée de notre ville; nous n'ouvrirons jamais nos portes à des chrétiens qui y frappent avec le glaive. Passe à côté de nous, le chemin est libre. »

« — Arabe, ta proposition est étrange, dit le général en chef; ce pays est à nous, je suis votre maître, et j'entrerai dans votre ville si bon me semble. »

Dès que l'arabe entendit ces paroles, traduites par un interprète, une grande émotion se manifesta en lui; il s'agitait violemment sur son cheval, et ses yeux étaient menaçans; il tenait son long fusil devant lui, la crosse appuyée sur la cuisse. Les officiers du général en chef observaient tous ses mouvemens; malgré son caractère de parlementaire, il était prudent de s'en méfier. Il avait toute la physionomie d'un de ces fanatiques qui, pour gagner la vie éternelle, se font une loi, comme l'assassin de Kléber, du *combat sacré*. Le général en chef lui-même, qui fixait sur lui ses regards, et lisait peut-être dans son âme, s'approcha par un mouvement imperceptible, et se tint à une distance moindre que la longueur de son fusil.

L'arabe cependant, semblant faire un effort sur lui-même, prit un ton plus soumis et dit : « Nous pourvoirons aux besoins de ton armée, nos fruits et nos bestiaux seront à ta disposition; mais prends la route de Médéah, c'est avec le bey de Titery qu'est ton différend.

« — Je te le répète, reprit le général en chef, je marche droit devant moi, je n'ai point de conditions à recevoir ici; je n'ai que des ordres à donner. Toi et les tiens, je vous somme de poser les armes, je vous y engage dans vos vrais intérêts. »

« — Notre intérêt le plus grand et le seul écouté de nous est celui de notre religion, répondit l'arabe dans la plus grande exaltation. Un vrai musulman ne pose les armes devant les chrétiens qu'en perdant la vie. Dieu va décider entre les chrétiens et les enfans de Mahomet. »

A ces mots, il jeta un regard de mépris sur l'aga d'Alger et le nouveau bey de Titery; et, pressant les flancs de son cheval de ses larges étriers, il franchit les haies, les ravins, et disparut à nos yeux.

## III.

### PRISE DE BLIDAH.

La fusillade se fit bientôt entendre, le canon résonna. Le combat ne fut pas long; la première et la deuxième brigade, au bout de deux heures, entrèrent presque en même temps dans Blidah.

Il était presque nuit lorsque nous en primes possession. L'armée bivouaqua autour de la ville; des postes furent placés aux portes : le quartier-général occupa, près de la porte d'Alger, une maison assez simple qui avait un délicieux jardin. Avant d'arriver à Blidah, on pouvait, au milieu de l'action, s'apercevoir de la richesse de ce pays, car on avançait à travers de vastes champs plantés de beaux orangers, et, bien que les coups de fusils partissent à bout portant de derrière les haies de figuiers d'Inde et d'aloës, on se donnait le temps de jeter un coup-d'œil sur cette nouvelle terre promise. Mais pour avoir une idée de la magnificence de ces jardins, il fallait voir celui du quartier-général deux heures après notre arrivée. Les feux des bivouacs étaient allumés sous des voûtes immenses, formées par des orangers chargés de leurs fruits; la flamme s'élevait grande et rapide, et les étincelles qui en jaillissaient et tourbillonnaient au-dessus d'elle, atteignaient à peine les branches. Ces feux jetaient, à une grande distance, une vive clarté qui nous faisait voir nos chevaux attachés sous ces berceaux à des troncs d'arbres plus gros que le corps d'un homme. Les orangers brillaient au-dessus de nos têtes et prenaient de la couleur de la flamme une teinte plus vive. Malgré la multitude des feux, il y avait des allées profondes dont la grande clarté répandue autour de nous ne pouvait dissiper l'obscurité. Les oranges étaient mûres; quelques soldats montés sur les arbres, en secouant les branches, en firent tomber des milliers qui couvrirent bientôt la terre.

Le lendemain, le soleil s'éleva brillant dans le ciel et inonda de lumière la ville, ses champs, ses jardins et les vertes collines. Blidah était déserte; ses *habitans* s'étaient refugiés sur les montagnes. On les *voyait là*, assis par groupes, les yeux fixés sur leur ville. Que se passait-il dans leur âme? Hélas! leurs maisons étaient abandonnées, ils pouvaient voir les chrétiens qu'ils détestaient y entrer en maîtres, parcourir les rues, s'arrêter sur leurs places. Partout, sur les minarets, sur les portes de la ville, le drapeau tricolore flottait et avait remplacé le drapeau du prophète. Partout des baïonnettes étincelaient et des soldats passaient.

Le général en chef avait ordonné qu'on pratiquât un chemin autour des murs de la ville. Les jardins de tous côtés touchaient aux remparts; il fallut bien se frayer une route dans ces bosquets qui se trouvaient sur le passage. Les soldats semblaient s'acquitter de leur tâche avec peine. Ces arbres étaient si beaux chargés de tous leurs fruits! la ligne était tracée, ils tombèrent sous la hâche. Un maure avait quitté la ville; il avait emmené avec lui sa femme, ses enfans, résigné à une vie errante et malheureuse. Mais lorsque, du haut de la colline, il vit porter le fer dans son jardin, lorsqu'il vit de loin ses arbres chéris chanceler et tomber, il accourut. Le malheureux, si l'on eût poignardé ses enfans à ses yeux n'aurait pas épouvé une douleur plus grande. Il se jetait aux pieds des soldats, leur offrait de l'or, les suppliait, s'arrachait la barbe et montrait ses arbres avec des sanglots. Mais l'ordre était donné, les coups redoublèrent; alors il courait à chaque sapeur, voulait retenir son bras, puis s'arrêtait devant un arbre abattu, le contemplait et pleurait. Le plus beau de ses orangers était encore debout et se trouvait précisément sur la ligne tracée; six sapeurs se disposaient autour pour l'abattre, lorsque le maure, le visage pâle, courut à cet arbre, le saisit dans ses bras et y resta attaché. Je tomberai avec lui, semblait-il dire. Les choses en étaient là quand l'officier du génie arriva. Informé par ses soldats

de la résolution du maure : « La sûreté de la ville, l'exige, dit-il, mon devoir l'ordonne; éloignez cet homme. » On eut d'abord bien de la peine à le détacher de cet arbre, il semblait faire corps avec lui; cependant il finit par céder, car il s'était évanoui : il fut porté près d'une source qui jaillissait dans le jardin. Les sapeurs se mirent à l'œuvre, les coups de hâche tombèrent précipités et retentirent encore au fond du cœur du malheureux lorsqu'il reprit ses sens; mais les soldats étaient déjà loin, et ses beaux arbres étaient couchés par terre.

## IV.

### LA TRIBU DE BENI-SALAH.

Toute la matinée on entendit des coups de fusil du côté des montagnes. Les Kabyles avaient détourné un magnifique ruisseau, dont les eaux alimentaient les fontaines de la ville, et, cachés derrière les haies, ils tiraient sur les cavaliers qui menaient les chevaux boire au pied de la montagne. Plusieurs soldats avaient été blessés. C'étaient encore eux qui avaient forcé, en grande partie, les habitans de Blidah à abandonner leur ville. Le général en chef voulut frapper de terreur ces peuplades; l'humanité, la douceur, à leurs yeux ne sont que faiblesse; il fallait pour un jour user de représailles avec des barbares. Les Arabes de la tribu de Beni-Salah avaient été signalés comme les plus rebelles; l'ordre fut donné de les poursuivre, de ravager leurs plantations, de mettre le feu à leurs cabanes et à leurs tentes. Nos fantassins s'élancèrent sur la montagne et bientôt on vit les Arabes remonter jusqu'au sommet. Un bataillon s'établit sur une colline verdoyante qui, un instant auparavant, était couverte de Kabyles. La position était admirable. Ce fut comme un changement de décoration.

Les soldats, dans leurs courses, firent quelques prisonniers qu'ils conduisirent au quartier-général. Ceux qui avaient été pris un fusil à la main, furent passés par les armes. Nous regardions toutes ces exécutions comme une nécessité, mais elles jetaient dans nos cœurs une grande tristesse. Les figures de ces hommes étaient en général résignées. Accroupis par terre, ils levaient vers nous leurs grands yeux inquiets. Ils savaient que chacun des coups de fusil qui retentissaient à leurs oreilles donnait la mort à un des leurs, et ils croyaient être tous condamnés à subir le même sort. Car ils ne faisaient pas de quartier, eux; autant de pris des nôtres, autant d'égorgés, autant de têtes tranchées qu'ils portaient à la pointe du sabre.

Parmi les prisonniers, un arabe d'une beauté et d'une dignité remarquables ne dut son salut qu'à la pénétration du général en chef, qui refusa, avec raison, de voir en lui un des rebelles. Les soldats disaient qu'il faisait partie d'un groupe de Kabyles; que tous, excepté lui, avaient pris la fuite à leur arrivée. Il avait été conduit avec rudesse au quartier-général; en traversant la place, il avait vu les cadavres de quelques-uns des siens, et lorsqu'il fut devant le grand-prévôt, tout pâle de frayeur, il était si ému qu'il ne pouvait parler. Toutes ses paroles se réduisaient à quelques protestations de son innocence, prenant Dieu et son prophète à témoin qu'il avait voulu éviter la guerre. Ce peu de mots ne suffisait pas pour l'absoudre devant les rapports des soldats, qui prétendaient même l'avoir vu tirer sur eux. Ils se souvenaient de la première expédition du général de Bourmont à Blidah; ils avaient à venger la mort de quelques camarades cruellement massacrés, et ils voulaient être à leur tour impitoyables. L'arabe leur était déjà livré pour être fusillé, lorsque le général en chef parut. La physionomie de cet homme le frappa; s'informant de la cause de sa condamnation, il voulut le faire expliquer. Celui-ci, apprenant qu'il était devant le général en chef, ne put encore retrouver son calme, et ne fit que répéter la même chose; les soldats étaient si pressans. « Je ne sais ce que je vois en lui, dit le général, qui me porte à le croire innocent; mais vous m'assurez qu'il a fait feu sur vous, c'est vous qui le condamnez; que justice se fasse; allez. » Dès que l'arabe entendit le jugement : « Toi aussi, dit-il avec un accent plaintif, tu me condamnes! Dieu est grand! » Il leva les yeux au ciel; un calme religieux parut tout-à-coup sur ses traits; sa résignation était sublime; nous fûmes tous émus. « Arrêtez, s'écria le général en chef, cet homme n'est point coupable. Arabe, parle, car tu as quelque chose à dire. Nous ne sommes point des barbares; si j'ai jugé la sévérité un instant nécessaire, je serais au désespoir qu'elle frappât un homme innocent. » Ces paroles achevèrent de le rassurer; il se jeta sur la main du général en chef, qu'il baisa avec des transports de reconnaissance, et s'étant remis de son émotion, il dit : « J'avais quitté Blidah pour me rendre au milieu des Kabyles, voulant les engager à cesser cette mauvaise guerre qu'ils te faisaient; à céder à la force, puisque hier ils n'avaient pas pu arrêter ton armée; et à ne point t'irriter par une résistance inutile. J'avais quelque influence sur leurs esprits, comme muphti de Blidah. Les principaux scheiks des tribus m'avaient écouté, et ils venaient de me remettre l'acte de leur soumission, lorsque j'ai été pris par les soldats. » En disant ces paroles, il tira de son bernous un papier qu'il donna au général en chef. Les Arabes demandaient qu'on leur fît grâce; ils étaient prêts à se rendre à discrétion, comptant sur la générosité des Français. Les soldats n'étaient pas encore convaincus; ils disaient que le fin renard avait préparé ce papier pour le cas où il serait pris. « Ma vie est entre tes mains, ajouta l'arabe; si dans une heure tu n'as pas la preuve de ce que je te dis, tu me feras mourir. — Je te crois, » lui répondit le général en chef.

Dès ce moment, les exécutions cessèrent; le temps des rigueurs n'avait pas été long, mais elles avaient produit un merveilleux effet. Les scheiks des Arabes et les principaux de la ville vinrent bientôt implorer leur pardon, qui leur fut accordé.

Les prisonniers, dès qu'ils virent de meilleures dispositions à leur égard, retrouvèrent la parole : ce furent des protestations d'amitié et de dévouement,

des discours sans fin; eux qui étaient, un instant auparavant, si taciturnes, parlaient à présent tous à la fois; c'était un bruit à ne plus s'entendre. La sérénité avait aussi reparu sur nos fronts; nous voyions ces ces pauvres gens si contens; ils nous souriaient et nous saluaient en mettant la main sur la poitrine; la joie avait gagné tous les cœurs. Ils étaient vrais, j'en suis sûr, dans la manifestation de leur reconnaissance et de leur dévouement; habitués à des vengeances atroces, ils comprenaient par moment cette magnanimité des vainqueurs, si nouvelle pour eux. On les plaça sur deux rangs, comme on fait des conscrits; ils se prêtèrent à cet ordre avec la douceur des agneaux, et un détachement de soldats les accompagna, partie dans la ville, partie aux avant-postes. Le *beau* muphti, c'est ainsi que nous l'appelions, fut envoyé dans les montagnes pour continuer sa mission de pacificateur. Le général en chef eut souvent l'occasion de s'applaudir de lui avoir sauvé la vie; il n'y eut pas d'arabe plus dévoué que lui aux Français.

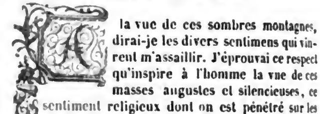
La soirée était belle; nous ne devions plus entendre ces coups de fusil qui retentissaient si tristement sur la place; la fumée des montagnes se dissipait, les habitans de Blidah rentraient dans leur ville, l'eau avait repris son cours, et, fraîche et limpide, elle coulait de toutes parts avec un doux murmure. Nous goûtâmes les délices de cette soirée si calme, si pure, après une si cruelle journée.

Le lendemain, deux bataillons restèrent à Blidah avec deux pièces de canon, pour assurer nos communications avec Alger, et nous poursuivîmes notre marche vers Médéah. Ce fut une promenade militaire par un temps magnifique, jusqu'à *la ferme de l'aga*, qui se trouve au pied de l'Atlas, vis-à-vis la gorge que nous devions prendre pour pénétrer dans les montagnes. Cette ferme avait une grande cour, entourée de belles écuries, que recouvrait une terrasse; il fut facile de la fortifier. Pendant cette journée, il se présenta quelques Arabes des environs de Médéah, qui venaient nous offrir leurs services; ils étaient des tribus ennemies du bey de Titery. En nous apprenant que le bey était au col de Ténia avec plus de 30,000 hommes, ils proposaient au général de le conduire à Médéah par une autre route. Le général en chef, pensant que ce nombre d'hommes était un peu exagéré, et se sentant bien fort avec sa petite armée, qui ne demandait qu'à combattre, dit que, puisque le bey l'attendait au col de Ténia, il ne voulait pas le laisser le morfondre si haut, et que le lendemain il le verrait. On laissa à la ferme les voitures, le gros bagage, l'artillerie de campagne, et à la pointe du jour l'armée s'engagea dans la gorge de l'Atlas.

---

## V.

### PASSAGE DU COL DE TÉNIA.



A la vue de ces sombres montagnes, dirai-je les divers sentimens qui vinrent m'assaillir. J'éprouvai ce respect qu'inspire à l'homme la vue de ces masses augustes et silencieuses, ce sentiment religieux dont on est pénétré sur les seuils des temples antiques, et quelque orgueil peut-être. Il y avait bien des siècles que les Romains, ce peuple-roi qui fit voir à ses aigles victorieuses les déserts et les monts, avaient, comme nous, traversé l'Atlas, et il me semblait qu'ils y avaient laissé quelque chose de leur grandeur. Je croyais entendre la voix des montagnes qui disait : « Quel est ce nouveau peuple qui passe? d'où vient-il? où va-t-il? » Singulier peuple en effet, toujours chevaleresque, toujours cherchant des grandes aventures! l'Atlas était un nom sonore, un de ces grands noms des temps reculés qui parlent à l'imagination. Il y avait pour les soldats, même un sentiment instinctif qui leur disait qu'il était beau d'avoir fait briller leurs baïonnettes sur l'Atlas. Puis à Alger on avait tant parlé de ce redoutable passage, qu'on appelait les secondes Portes de Fer. Les soldats, prenant le langage figuré pour la vérité, s'attendaient à voir des choses merveilleuses. Cette expédition nous avait apparu à tous avec son attrait aventureux; nous en espérions de nouvelles émotions, un peu de gloire, et des souvenirs pour l'avenir.

Sur notre route les tribus étaient désertes; les Kabyles avaient emporté leurs tentes et abandonné leurs cabanes. Nous ne rencontrâmes que quelques femmes aux beautés si sauvages, aux yeux si brillans, au corps si souple, belles comme la femelle du tigre; nous n'aperçûmes çà et là que quelques Kabyles, debout sur des rochers, avec leurs vêtemens blancs, au milieu du silence des montagnes, ressemblant à des fantômes qui nous regardaient passer. Le chemin était étroit et tortueux; l'armée déployée sur une longue ligne sinueuse, présentait l'image d'un immense serpent, qui se déroule au soleil, et dont les écailles reflèchissent mille couleurs. A mesure que nous avancions, l'aspect des montagnes prenait un caractère plus imposant; un pays plus sauvage, plus pittoresque, se découvrait et toujours grandissait. Nous avions désiré voir quelque gorge effrayante où l'homme éprouve de sublimes terreurs, de profonds abîmes, d'énormes rochers qui pendent sur la tête, de sombres flancs, des pics élevés.... Nous étions amplement satisfaits. Nous avions même une route escarpée, hérissée de ces difficultés qu'on a d'abord du plaisir à vaincre, mais pour lesquelles nous commençâmes bientôt à demander grâce. Nos chevaux surtout en avaient assez, nous étions le plus souvent obligés d'aller à pied pour gravir le chemin, et cependant l'artillerie de montagne franchit tous les défilés, conduite avec une admirable intelligence par nos soldats, joignant à la bravoure commune cette patience, ce calme qui distinguent cette arme.

Après bien des fatigues, nous arrivâmes, vers midi, sur un plateau élevé où l'armée fit halte. De là nous vîmes, du côté d'Alger, la mer qui formait un immense horizon. La vue de la mer, dans les pays lointains, réveille toujours le souvenir de la patrie. Tous les regards étaient tournés du même côté, et un même sentiment faisait battre tous les cœurs. Le général en chef sachant que l'ennemi n'était pas loin, jugea l'instant favorable de faire passer dans nos âmes ces nobles émotions qui mènent à la victoire. Les troupes se formèrent de manière à faire face du côté de la France; ne pouvant pas être toutes contenues sur le plateau, elles restèrent à peu près à leur ordre de colonne; ainsi rangées en amphithéâtre, elles présentaient le tableau le plus ravissant. Une salve de vingt-cinq coups de canon fut ordonnée pour saluer la France, un instant avant le combat. Pendant que le canon tirait, les musiques des divers régimens jouaient; les airs nationaux retentissaient dans ces montagnes. Il n'y avait peut-être pas alors un seul homme indifférent; chacun semblait dans un religieux recueillement. Oh! que le souvenir de la patrie, dans ce moment solennel qui précède le moment des périls, a de puissance sur nos âmes! Loin de ceux qu'on aime, le cœur cède d'abord à des souvenirs qui l'attendrissent, mais un noble sentiment domine bientôt tous les autres; les vingt-cinq coups de canon n'étaient pas encore tirés que l'enthousiasme était à son comble; les cris de Vive la France! éclataient avec force. Au dernier coup, l'ordre fut donné de se tourner du côté de l'ennemi; on marcha en avant; les drapeaux déployés semblèrent fendre l'air avec plus d'audace.

Après une demi-heure de marche, nous parvînmes à une hauteur d'où nous pûmes voir enfin le vaste théâtre que le bey de Titery avait choisi au drame sanglant qui allait se jouer; la vue pouvait s'étendre au loin du côté des montagnes. Nous avions sur la droite un immense bassin horriblement bouleversé; sur notre gauche, une longue chaîne de montagnes, dont les crêtes brisées, ardues, semblaient déchirer le ciel, et devant nous, à une hauteur prodigieuse, deux grands pics, l'objet de nos vœux, qui, au loin dans une atmosphère brumeuse, ressemblaient à deux grands géans placés là pour garder le passage. Dès que nous aperçûmes le col de Ténia, nos yeux cherchèrent les Kabyles. Le général en chef les voyait distinctement avec une bonne lunette. Quant à nous, il ne s'offrait à nos regards que les deux grands pics immobiles. Mais à force de regarder, on finissait par apercevoir tout ce qu'on voulait, et l'aspect des lieux aidant, il y en eut qui virent des choses très bizarres. Cependant, à mesure que nous approchions, cette armée fantastique prenait un corps véritable à nos yeux; nous nous montrions ces groupes d'Arabes qui semblaient placés là comme la foule, plutôt pour nous voir passer que pour combattre. Des points blancs brillaient partout; et on eût dit de la neige sur les cimes de la montagne. Les petits chevaux de l'Atlas, qui paraissaient ailés tant ils passaient rapides au milieu des rochers, faisaient de tout cela un spectacle étrange.

Le premier acte d'hostilité eut lieu au bord d'un torrent. Les Kabyles avaient rompu le passage, une compagnie du génie l'eut bientôt rétabli, et après quelques cartouches brûlées de part et d'autre, l'avant-garde passa : dès-lors le général en chef fit ses dispositions. Le col était abordable de front, et pouvait être tourné sur la gauche par les hauteurs. L'avant-garde reçut l'ordre d'attaquer par la route; plusieurs bataillons des première et deuxième brigades furent envoyés sur la gauche. Nos fantasssins devaient être déjà accablés de lassitude; il n'y parut pas, je vous assure; rien ne délasse comme un ordre d'attaque. Ils s'élancèrent sur ces montagnes hérissées de ronces, de rochers, d'où partaient les coups de fusil à bout portant, avec la joie d'une troupe d'écoliers qui s'épand dans un grand pré, bien uni. Ils furent bientôt couverts par les broussailles; mais la fusillade faisait voir le chemin qu'ils gagnaient. Elle commença au pied de la montagne et puis on la vit s'élever, aller çà et là, vagabonde; on la perdait un instant de vue; elle semblait se cacher, et tout à coup reparaissait sur tous les points avec ses mille éclairs, avec ses tourbillons de fumée blanchâtre; et quand elle fut arrivée au sommet, on ne pouvait le croire; mais on vit briller les pantalons rouges, le drapeau tricolore; tout cela courait sur les crêtes, et les points blancs disparaissaient comme on voit des flocons de neige se fondre au soleil.

Pendant que ces bataillons faisaient de si beaux feux sur la montagne, l'avant-garde ne se souciait guère de rester, l'arme au bras, à les regarder faire. On lui avait dit pourtant d'attendre, avant d'attaquer, que les sommets des hauteurs de gauche fussent occupés par nos troupes. Mais comment entendre la fusillade et le tambour qui bat la charge, comment voir des camarades qui courent çà et là et font si bien courir les Kabyles, et rester immobiles devant une position formidable où il y a de si bons coups de fusil à gagner, devant deux pièces de canon qui vous regardent la gueule béante? Ajoutez que le général commandant la première brigade, le général Achard, était un de ces hommes intrépides, pleins de feu, vrai général d'avant-garde, avec son sang chaud et sa belle tête de soldat. On partit avant le temps. Le chemin était étroit, difficile, bien gardé par les Turcs échelonnés sur toute la longueur. Il fut attaqué avec audace, avec témérité et défendu avec courage. Il y eut beaucoup de sang répandu. Les boulets, les balles semblaient tomber du ciel et remontaient en haut, comme ces grelons qui dansent entre deux nuages d'électricité différente, et grossissent, attirés et repoussés sans cesse avec un bruit d'orage. Les coups de feu retentissaient et se prolongeaient dans les montagnes; le bruit était continu; on eût dit que leurs flancs étaient creux. Nos braves pourtant gagnèrent rapidement du terrain; mais arrivés à un chemin excessivement roide et étroit, ils avaient bien de la peine à avancer; ce fut alors qu'ils jetèrent leurs sacs, et qu'ainsi allégés ils attaquèrent avec une nouvelle furie, tête baissée, on peut le dire, car pour voir devant eux ils étaient obligés de lever prodigieusement la tête. Ils n'arrivèrent pas tous en haut; plus d'un fut arrêté dans sa noble course et servit de degré au drapeau tricolore. Mais à son dernier soupir il put le voir flotter sur l'At-



Passage du Col de Ténia.

las; la nuit arrivait, sa journée était achevée; il s'endormit du sommeil du brave.

Honneur à ceux qui sont morts dans ce combat, la France les mentionnera dans les fastes de sa gloire, l'arabe dans ses contes merveilleux! Leurs tombeaux, si haut placés, seront toujours dans ces contrées un sujet d'étonnement.

L'armée entière n'arriva sur les hauteurs qu'à la nuit. En suivant la gorge qui avait été enlevée si vaillamment, on avait de la peine à le concevoir. Il semblait qu'une centaine d'hommes pouvaient rendre cette position imprenable. Lorsque le général en chef passa, les soldats qui avaient emporté le col en descendaient pour venir chercher leurs sacs. « Les braves gens! dit le général. » Il fallait les voir dans ce moment : comme le sentiment d'une belle action ennoblissait leurs traits! Ils souriaient et cherchaient dans les yeux du général en chef la récompense des braves.

Au-delà du col de Ténia, on descend dans une vallée qui est entourée de pics très élevés; ils furent occupés par l'armée; le quartier-général s'établit dans la vallée. De là nous vîmes s'allumer tout autour de nous, aux sommets des montagnes, les feux des bivouacs, qu'on eût pris pour de nouvelles étoiles apparaissant tout à coup à la voûte du ciel. La nuit était belle; l'aspect imposant de ces lieux, l'impression récente du combat, un juste sentiment d'orgueil, remplissaient le cœur de nobles émotions; l'imagination était exaltée; l'ordre du général en chef vint compléter ces sensations sublimes.

« Soldats! les feux de vos bivouacs, qui, des cimes
» de l'Atlas, semblent se confondre avec la lumière
» des étoiles, annoncent à l'Afrique la victoire que
» vous achevez de remporter sur ses barbares défen-
» seurs, et le sort qui les attend.

» Vous avez combattu comme des géans, et la victoire
» vous est restée!!! Vous êtes, soldats, de la race des
» braves, les dignes émules de la révolution et de l'em-
» pire.

» Recevez ce témoignage de la satisfaction, de l'es-
» time de votre général en chef. »

Le lendemain le réveil du camp eut quelque chose de ravissant. La diane se faisait entendre au-dessus de nos têtes; ses doux roulemens semblaient s'approcher, puis fuir tout-à-coup, revenir encore et s'évanouir, selon le caprice des vents. Le drapeau tricolore, qui était le premier objet qu'on cherchât au réveil, étincelait sur les pics, dont les cimes, colorées de pourpre, ressemblaient à d'immenses phares. Bientôt les soldats

furent debout, dispos et joyeux. Les propos plaisans circulaient; ils regardaient de tous leurs yeux ce tableau magnifique, et étaient payés de bien des peines. Dans ce beau pays, l'air frais du matin, l'horizon en feu, et par momens des brises odorantes, font toujours sur l'âme une vive impression; on oublie la peine de la veille, on ne pense pas à la fatigue du jour. Nous quittâmes sans regret ces monts de l'Atlas, pour aller chercher de nouveaux spectacles. La deuxième brigade resta seule au col, et garda cette position importante.

## VI.

### SOUMISSION DE MÉDÉAH.

On eut bien de la peine à sortir des montagnes de l'Atlas. Il suffisait qu'un opiniâtre mulet refusât de monter ou de descendre, et préférât se rouler au milieu de la route, pour arrêter la colonne. Vers deux heures seulement, nous trouvâmes un pays moins accidenté. Quelques centaines de cavaliers arabes se montraient de temps à autres, mais ils ne nous attendaient jamais, plusieurs fois on essaya de les faire charger, ils disparaissaient aussitôt. Il n'y avait que les obus qui pussent les atteindre. Un de ces projectiles tomba au milieu d'un groupe de bédouins, qui n'y songeaient guère; ce fut plaisir de les voir se disperser et courir par les champs.

Sur le soir nous aperçûmes Médéah. Des envoyés, dès que nous fûmes en vue de la ville, vinrent faire leur soumission. C'étaient des figures vénérables, de grandes barbes blanches, et qui avaient dans les traits une admirable expression de douceur. Ils me gagnèrent le cœur, j'aurais été fâché qu'on leur fît la moindre peine. Ils se placèrent en avant du général en chef et cheminèrent vers la ville. En approchant, nous vîmes toute la population disséminée dans les champs, sur la route, venant au devant de nous. La vue de cette foule silencieuse, avec ses vêtemens antiques, l'aspect de cette petite ville, élevée sur un plateau, entourée de murs, avec son aquéduc et ses vieilles portes, tout cela transportait à l'époque où les généraux de Rome entraient en vainqueurs dans les villes conquises.

Le général en chef fut conduit à la maison du bey de Titery, maison fort commune du reste, à un seul étage, entièrement nue, de forme mauresque; une cour entourée de quatre chambres. L'armée bivouaqua sur les collines qui dominent Médéah. Deux heures après notre arrivée, on circulait la nuit dans les rues avec autant de sécurité que si on avait habité la ville depuis longtemps.

Le jour suivant, un détachement fit une course à la campagne du bey de Titery, où l'on disait qu'il s'était réfugié. On ne trouva que les quatre murs et deux pièces de canon dans le genre de nos anciennes pièces de montagne.

Le nouveau bey nommé par le général en chef fut installé, et reçut la visite des notables de la ville. Les musiciens de l'endroit se réunirent pour lui donner une superbe aubade qui ressemblait assez à un de nos charivaris. Il était curieux de voir dans la cour de la maison quinze à vingt musiciens, accroupis à terre, armés chacun d'une espèce de hautbois, sans pupitres et sans cahiers; ils n'en avaient pas besoin à vrai dire, pour les quatre à cinq méchantes notes qu'ils donnaient. Il n'y avait pas non plus de chef d'orchestre. Un d'eux commença à souffler, le premier venu; les autres l'imitèrent, chacun pour soi; puis il en vint d'autres du dehors, qui prirent place, et remplirent aussi leurs instrumens de vent. Les joues s'enflaient, les visages s'empourpraient, les yeux sortaient de la tête; chacun enfin souffla de son mieux, c'est-à-dire de toutes ses forces, car le beau de la chose était de faire le plus de bruit possible; et quel bruit, grand Dieu! on eut parié que chacun des bédouins avait sous son bernous un chat qu'il écorchait. Un Arabe en extase nous dit, avec cet air d'orgueil national : « Oh! ils n'y sont pas tous encore, ce sera bien plus beau! » C'est bien assez comme çà, dis-je à part moi, et je sortis bien vîte de cette cour, comme si je m'échappais de l'enfer.

A l'exception de ce petit désagrément, tout fut plaisir pour nous dans la journée. On visita la ville et ses environs en se promenant; chaque habitant était à ses occupations; les marchés étaient ouverts, toutes les boutiques avaient étalé; les soldats marchandaient, achetaient, comme ils auraient fait dans une ville de France. C'est bien la plus douce population que j'ai jamais vue. Mais ce qui m'émerveillait le plus, moi, c'est que je trouvais à cette petite ville et ses environs un air de mon pays, du Languedoc; c'étaient ses maisons basses, avec ses tuiles creuses, ses jardins potagers, ses bois d'olivier épars dans la campagne; ses petites fermes, son doux soleil et son aspect un peu triste, que j'aime tant.

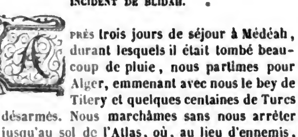
Le soir, le bey de Titery vint se constituer prisonnier. Sa ville était en notre pouvoir, les habitans étaient pour nous, sa défaite avait été complète; il ne pouvait pas même errer dans ses montagnes sans courir de grands dangers de la part des Kabyles; il prit le parti de se rendre. Il avait été obligé de se réfugier pendant cette journée dans un marabout qui avait droit d'asile : là, sous la protection du saint qui y est enterré, le meurtrier même s'y trouve en sûreté. Toute puissance humaine expire à la porte. La violation d'un marabout est un de ces sacriléges qui attire sur les tribus et les villes la colère de Dieu. Le général en chef, entouré de ses officiers, reçut le bey de Titery dans sa chambre : c'était un homme d'une taille moyenne, mais bien prise; sa figure était belle, colorée; et quoiqu'il parût dans la vigueur de l'âge, il portait une longue barbe qui déjà blanchissait; ses armes et ses vêtemens étaient éblouissans d'or. Il s'inclina profondément, en mettant la main droite sur le cœur; et s'avançant vers le général en chef, il lui prit la main qu'il baisa avec respect. « Pardonne-moi! » répéta-t-il trois fois. Le général lui ayant demandé pourquoi il ne s'était pas rendu à Alger, ainsi qu'il en avait fait plusieurs fois la promesse, il répondit : « Si je m'étais rendu à Alger, tu n'aurais pas eu

la gloire de me vaincre à l'Atlas. » Il n'y avait point d'orgueil dans ces paroles, car il savait que c'était surtout son inexpugnable position qui faisait sa force. Il avait apprécié ce haut-fait d'armes, et il connaissait assez le cœur humain pour trouver dans sa réponse des motifs de pardon. L'expédition en effet, avait été si heureuse, si complète; les résultats devaient en être si immenses! Le bey de Tilery fut traité avec distinction. Il fut pourtant gardé comme prisonnier, avec tous les égards dus à son rang.

Après avoir examiné la position de Médéah, ses forces, ses resources, le général en chef trouva suffisant pour son occupation, deux bataillons d'infanterie, une compagnie du génie et les zouaves. La population lui inspirait tant de confiance qu'il ne craignit pas de la faire concourir avec nos troupes à la défense de la ville. L'événement prouva, quelques jours après, qu'il l'avait bien jugée. La pensée du général en chef, en plaçant une garnison à Médéah, était d'en faire une place d'armes d'où l'on devait partir plus tard pour marcher vers le grand Atlas. Il y avait dans cette mesure de grandes vues d'avenir. C'était la première pièce de l'édifice, un commencement d'exécution d'un vaste projet de conquêtes et d'explorations.

## VII.

### INCIDENT DE BLIDAH.



Après trois jours de séjour à Médéah, durant lesquels il était tombé beaucoup de pluie, nous partîmes pour Alger, emmenant avec nous le bey de Tilery et quelques centaines de Turcs désarmés. Nous marchâmes sans nous arrêter jusqu'au sol de l'Atlas, où, au lieu d'ennemis, nous trouvâmes les Arabes qui vinrent nous vendre leurs poules. Un marché y avait été établi par les soins du général Monck-d'Uzer, commandant la deuxième brigade. Les Arabes y venaient en foule; ils regardaient la guerre comme finie et trouvaient qu'il y avait plus à gagner pour eux dans le petit commerce qu'ils faisaient avec les soldats, que dans l'échange des coups de fusil. Un marabout avait été d'un grand secours au général d'Uzer. On donne encore le nom de marabout à ces inspirés, ces saints hommes qui vivent dans la solitude, objets de la vénération des Arabes, sur qui ils ont une grande influence. Celui-ci était venu d'Alger avec le général en chef. Jusqu'au passage de l'Atlas il fit peu de chose pour nous; mais, resté au col de Ténia, il servit beaucoup à pacifier les montagnes. Il montait sur un rocher, et de là faisait retentir sa voix au loin en agissant les pans de son bernous. Les Arabes accouraient à lui, écoutaient ses paroles, et devenaient moins hostiles.

On nous dit à l'Atlas, que le régiment que nous avions laissé à Blidah, aux ordres du colonel Rulhières, avait été attaqué par cinq à six mille bédouins; mais qu'il avait fait une admirable défense, et était resté maître de la ville. Cette nouvelle nous émut profondément. Les braves défenseurs de Blidah n'avaient rien à envier aux vainqueurs de l'Atlas. Nous brûlions d'embrasser nos frères d'armes, qui n'avaient échappé à une mort horrible que par des prodiges de valeur. Ils pouvaient être attaqués de nouveau. On ne s'arrêta qu'un instant au col, et l'on fit une marche forcée jusqu'à la ferme de l'Aga, qui est, comme on sait, au-delà de l'Atlas. Tout y était en bon ordre; la ferme n'avait couru aucun danger; on l'avait merveilleusement fortifiée; mais nous y apprîmes un de ces douloureux événemens qui sont sans compensation aucune. Cinquante soldats de l'artillerie et du train des équipages étaient partis de là pour aller chercher à Alger des munitions que l'on destinait à la garnison de Médéah et aux habitans, qui manquaient de poudre. Cinquante hommes, bien armés, bien montés, accompagnés par un détachement, au-delà de Blidah, devaient arriver à Alger, selon toute probabilité. Où était l'ennemi? Nous l'avions trouvé à l'Atlas. On pouvait penser raisonnablement que là on avait réuni le plus de forces possible. Les Arabes, qui avaient défendu le col de Ténia, étaient rentrés sous leurs tentes, ou rôdaient autour de Médéah. Mais il est à la guerre des événemens qui viennent confondre tout calcul, toute prudence humaine. Les tribus des montagnes de l'est, ayant Ben-Zamoun à *leur* tête, se rendaient à l'Atlas, lorsque nous l'avions déjà franchi. Ce furent les kabyles qui attaquèrent Blidah. Après en avoir été vigoureusement repoussés, ils massacrèrent nos cinquante soldats, ce qui leur fut plus facile; les lâches! ils étaient plus de cinquante pour un.

Le jour suivant, nous nous remîmes en route; nous trouvâmes, aux approches de Blidah, quelques Arabes à cheval; une quinzaine de chasseurs, envoyés en avant, les dissipèrent. Lorsque nous entrâmes dans la ville, le soleil dardait ses rayons sur nos têtes; la chaleur, bien que nous fussions dans le mois de novembre, était excessive. Nous eûmes bientôt les preuves du combat à outrance qui s'était livré. A la porte de Blidah, dans les rues, partout où nous passâmes, nous trouvâmes des cadavres. Nous étions obligés à une attention pénible, pour ne point les fouler sous les pieds de nos chevaux. Nous vîmes nos braves de Blidah, leurs habits encore tâchés de sang; ils nous dirent les périls qu'ils avaient courus; nos questions se pressaient au milieu de tant de morts, qui nous annonçaient que les attaques avaient été faites de tous les côtés.

Inondés de flots d'Arabes, qui se précipitaient sur eux de toutes parts, par les murs de la ville, par les portes, par les maisons, ils eussent infailliblement péri, sans un de ces coups hardis, inespérés, d'inspiration, dont les Français surtout semblent avoir le secret. Ils avaient prouvé tout ce que peut faire un petit nombre de braves. Ils avaient été tour-à-tour vainqueurs et vaincus; plusieurs fois, une pièce de canon avait été prise par les Arabes, et reprise par nos soldats; mais les rangs diminuaient, les forces s'affaiblissaient, et les rues, les terrasses des maisons se remplissaient toujours d'ennemis acharnés, qui faisaient entendre leurs cris sauvages, et les mitraillaient. C'en était fait d'eux; ils auraient été tous massacrés, et leurs

têtes coupées auraient garni les murs de Blidah, lorsqu'une compagnie de grenadiers, partie d'un poste qu'elle occupait hors de la ville, arrive, tambours en tête, par la porte d'Alger, où la mêlée était la plus forte. Les Arabes, attaqués par derrière, crurent, sans doute, que de nombreuses troupes venaient du dehors, que c'était l'armée tout entière, de retour de l'Atlas. Une terreur subite les saisit et les met en fuite. Nos troupes, les attaquant dans ce moment d'épouvante, en firent un horrible carnage. Qu'après cela, les soldats, tout couverts de sang, ayant encore devant les yeux ces milliers de têtes aux regards féroces, qui avaient soif de leur vie; entendant encore leurs cris de joie et de rage; obligés de passer sur les cadavres de leurs frères; étonnés d'avoir échappé à des périls si grands, soient entrés dans les maisons des traîtres; qu'ils aient tué tous les hommes qu'ils ont trouvés, et quelques femmes, qui avaient les armes à la main, quelle voix pourra les accuser?

Le général en chef donna aux soldats et officiers le témoignage de sa satisfaction, pour leur belle conduite; mais il sentit, sans doute, son cœur se serrer à la vue de cette malheureuse ville; et, craignant peut-être que la vengeance ne fût allée trop loin, il ordonna aux officiers de l'état-major général, de visiter les maisons. Ce devoir était pénible pour nous. Nous nous partageâmes la ville, et ce fut alors que Blidah m'apparut telle qu'elle est restée dans mon souvenir, avec une impression profonde de douleur.

A la porte de la ville, il y avait des tas de cadavres, tués la plupart à la baïonnette, dans un moment d'épouvante; ils avaient la bouche ouverte, et dans les traits une horrible expression de terreur. Mes camarades ont vu, comme moi, cette femme, si jeune et si belle, frappée au-dessous de la gorge. Pauvre femme! si chaste durant sa vie, elle qui ne sortait que couverte de voiles, aujourd'hui couchée sur le dos, exposée, presque nue, aux regards des chrétiens. Ce n'était point l'effroi qu'on lisait dans ses traits; ils étaient empreints d'un sentiment de sublime exaltation; ses yeux si beaux, à fleur de tête, semblaient animés de la vie. Il y avait de l'amour dans l'expression de son visage. Comment se trouvait-elle parmi les morts? C'est ce qu'on ignore. Peut-être périt-elle en vengeant la mort d'un amant; peut-être un mari, jaloux de tant de charmes, la tua, pour qu'elle ne tombât pas vivante entre les mains des soldats. Sa vie et sa mort sont restées inconnues; mais elle était de ce beau type de femmes, dans la vie desquelles l'amour joue un si grand rôle, et en précipite presque toujours le dénoûment.

En entrant dans la ville, quel affligeant tableau vint s'offrir à mes yeux! Une grande partie des maisons étaient en ruines, renversées quelques années auparavant par un tremblement de terre. Les rues étaient désertes, les portes des maisons ouvertes. Il était triste d'entrer seul dans ces maisons silencieuses, de parcourir les diverses chambres, et de compter sur une feuille de papier un, deux, trois cadavres, qui gisaient sur un pavé ensanglanté, au milieu de la chambre, dans les corridors, dans les réduits, sur les seuils des portes. Du côté de la porte d'Alger, un soldat me conduisit dans une maison assez vaste; je comptai d'abord quelques morts dans une salle du rez-de-chaussée; mais ce n'était pas ce qu'il voulait me montrer. Il me mena par un escalier obscur et étroit, où mon pied heurta plus d'une fois autre chose que la pierre, sur une terrasse horrible à voir; le carnage y avait été affreux. Il dût y avoir, ce jour-là, du sang jusqu'à la cheville, et bien que les fentes des pierres qui recouvraient la terrasse l'eussent bu en partie, et que l'air fût brûlant, il n'était pas encore entièrement sec. Le soldat me fit remarquer les trous que les Arabes avaient pratiqués dans les murs de la terrasse, et d'où ils faisaient feu sur ceux qui défendaient la porte d'Alger; c'est d'ici, me dit-il, qu'ils nous ont fait le plus de mal. Je parcourus ainsi plusieurs maisons; lorsque j'en rencontrais quelqu'une fermée, et qui avait été préservée par un petit pavillon tricolore, placé au-dessus de la porte, je respirais à l'aise.

D'une terrasse élevée, ma vue put plonger sur la ville. Je vis Blidah avec ses couleurs si brillantes et si sombres; Blidah, que nous avions dû traiter en ville coupable; Blidah, la ville aimée de Dieu, la ville maudite. Le ciel lui souriait toujours; les orangers, les palmiers, tous chargés de fruits, se penchaient vers elle, et pas une voix ne s'élevait de son sein; partout régnait un silence de mort; on n'entendait que le murmure des fontaines, dont le bruit imitait le doux gémissement d'une femme qui pleure.

Je vins joindre mon rapport à ceux des autres officiers: il en résulta qu'il y avait beaucoup de morts dans les maisons, mais que c'était en général celles d'où l'on avait tiré sur nos soldats. Il n'y eut aucun blâme à déverser sur eux, et tout l'honneur de leur héroïque défense resta sans tache.

## VIII.

### RETOUR A ALGER.

Le général en chef examina long-temps la position de la ville, et se décida à ne la point faire occuper par nos troupes. Nous partîmes pour Alger le lendemain de notre arrivée à Blidah. Le bey de Titery avait placé ses magnifiques tentes près du quartier-général. On ne l'aurait nullement cru déchu de sa puissance; sous sa tente, il ressemblait à un lion enchaîné, qui ne s'est point dépouillé, ni de sa fierté, ni de sa belle crinière. Ses serviteurs tremblaient autour de lui, comme au temps où, d'un geste, il pouvait faire tomber leurs têtes. Un juif interprète n'osa jamais aller lui transmettre un ordre: au moment du départ de Blidah, le mouvement de ce petit camp, d'un type pur oriental, fut un spectacle curieux pour nous. Le pliage des tentes, le harnachement des nombreux chevaux arabes, de toute beauté, le chargement de tant de bagages, qui nous paraissaient encore nouveaux, tout nous offrait de l'intérêt. Nous vîmes le bey demander son cheval; le jeune

mamelouck qui le lui amena, ne le présentant pas à son gré, un seul mouvement des lèvres, et un regard jeté de côté, firent pâlir le front du jeune homme. Il partit, entouré d'un brillant cortége, et n'avait été un officier de gendarmerie qui le suivait de près, on l'eût pris, ma foi, pour le vainqueur, à son air hautain.

Une grande partie de la population de Blidah suivit l'armée. On avait mis à sa disposition bon nombre de voitures. Il y avait dans cette foule d'émigrans, des vieillards, des femmes, des enfans. Ils aimaient mieux s'attacher aux vainqueurs, que de rester dans la triste Blidah, exposée encore à la brutalité des Kabyles. Mais en s'éloignant ils jetèrent plusieurs fois leurs regards vers leur ville... et moi aussi je la regardai avec émotion, et je lui dis adieu.

Blidah que j'aime, ah! puissent un jour tes maisons se relever, puissent tes femmes fécondes réparer tes pertes, puissent tes bosquets se repeupler d'amans, tes fêtes te faire oublier tes malheurs! elle devaient être si belles, tes fêtes, sous ton ciel enchanté!

A la sortie de Blidah, l'armée se divisa en deux parties; le général Boyer, ayant sous ses ordres les deuxième et troisième brigades, marcha tout droit sur Alger. Le général en chef, avec la première brigade, appuya sur la gauche, vers l'embouchure du Mazafran, voulant faire la reconnaissance des principaux affluens de cette rivière et des environs de Coléah.

Nous bivouaquâmes au-delà de Bouffarick, et le lendemain, 29 novembre, treize jours après notre départ, nous arrivâmes à Alger, par les collines qui commandent la ville. Le général Clausel voulut, sans doute, se dérober aux acclamations du peuple, qui l'attendait dans la rue de Bab-Azoun et sur la place du Gouvernement : il fit modestement son entrée par la porte de la Casbah, qui est au haut de la ville. Le général Boyer était entré une heure avant nous, emmenant à sa suite le bey de Titery, qui fut l'objet de la curiosité publique.

Le général en chef, par un ordre du jour, donna à l'armée le témoignage de sa vive satisfaction. L'armée, à son tour, disait tout haut qu'elle était contente de son général en chef; elle nommait aussi le général Delort, chef de l'état-major général, d'une expérience consommée dans ces difficiles fonctions, et d'une activité prodigieuse.

Cette expédition avait singulièrement remué la population d'Alger. Tous les regards avaient été tournés vers l'Atlas. Les vœux ennemis, les espérances, les craintes, avaient suivi l'armée. Tant de funestes prédictions avaient été faites à son départ, tant de sourdes rumeurs d'extermination avaient couru pendant son absence, qu'un retour si prompt, un succès si éclatant, devaient faire une profonde impression sur les musulmans. Une province conquise et pacifiée, la belle plaine de la Métidja rendue libre, le bey de Titery, dernier espoir des mécontens, en notre pouvoir; tels étaient les avantages que nous retirions de notre expédition. Mais l'effet moral qu'elle avait produit devait avoir des résultats immenses. Le drapeau tricolore, du premier élan, s'était placé en Afrique, à la hauteur de son ancienne renommée. A ces peuples orientaux, qui aiment la bravoure, il faut de hauts faits d'armes qui les frappent d'étonnement, disposés qu'ils sont alors à se soumettre à la volonté du Très-Haut, à voir le doigt de Dieu dans les grands événemens. Les Arabes surtout, d'un esprit très rebelle, mais dont l'imagination est plus accessible aux impressions, se sentaient subjugués par cette expédition. Orgueilleux et fiers, ils ne se rendent qu'à un homme dont la supériorité est éclatante. Là, plus qu'ailleurs, un nom vaut une armée, et l'homme supérieur y a bientôt acquis les droits de naturalité.

## IX.

### DÉTAILS ADMINISTRATIFS.



Sagement conçue et glorieusement terminée, l'expédition de l'Atlas eut des résultats merveilleux pour la sûreté de la colonie, et l'on peut dire même qu'elle ne fut pas exclusivement militaire. Le général en chef en profita pour faire lever par les ingénieurs l'itinéraire suivi, et reconnaître par lui-même la belle plaine de la Métidja, où il se proposait d'établir des fermes modèles, et de fonder un grand établissement colonial.

Jusqu'alors les vivres n'arrivaient de l'intérieur à Alger qu'avec beaucoup de peine, et en petite quantité; on les vit affluer, en très grande abondance, sur les marchés publics après cette expédition.

Plusieurs bataillons de gardes nationaux furent créés à Alger. Tous les Européens domiciliés dans le pays s'empressèrent d'y prendre part. Les Maures, les Koulouglis, les Juifs furent flattés d'être admis dans cette association de défense commune.

L'administration de la justice fut organisée sur les bases suivantes :

Une cour de justice, composée de trois membres, dut connaître de toutes les causes civiles ou commerciales dans lesquelles un français était intéressé, ainsi que des causes de même nature entre étrangers de diverses nations, et de celles de ces derniers avec les indigènes. Elle fut autorisée à appliquer les lois françaises ou celles de la régence d'Alger, selon le cas. Elle devait juger en dernier ressort, jusqu'à concurrence de 12,000 fr.

Les affaires criminelles entre français devaient être instruites à Alger par la cour de justice, et renvoyées en France pour le jugement. Les affaires criminelles entre français et étrangers étaient instruites de la même manière, et il en était rendu compte au général en chef pour qu'il statuât ce qu'il appartiendrait.

Un tribunal de police correctionnelle fut crée : il réunissait à ses attributions celles de la justice de paix, et jugeait comme les tribunaux de simple police.

Les indigènes conservèrent leurs juges et leurs lois. Toutes les causes entre musulmans durent être portées devant le cadi maure, jugeant sans appel, tant au civil qu'au criminel. Toutes les causes entre israëlites, furent dévolues à un tribunal de trois rabbins, jugeant également sans appel. Enfin, le cadi maure devait prononcer dans toutes causes entre musulmans et israëlites, sauf appel à la cour de justice.




Vue de Tunis.

Enfin un arrêté du 15 octobre 1830, mit sous la juridiction des conseils de guerre, les indigènes accusés de crimes ou de délits commis contre les personnes ou les propriétés des Européens.

La municipalité instituée par M. de Bourmont fut conservée. On créa un comité du gouvernement pour donner l'impulsion administrative, et décider les questions contentieuses; enfin une foule de commissions et de bureaux chargés de présider aux douanes, à la voirie, aux contributions, à la police.

Mais la plus importante de toutes ces dispositions fut celle qui institua la *Ferme-Modèle*; c'était un acheminement vers la colonisation. « Plusieurs personnes, plus aventureuses qu'habiles, dit M. Pellissier, avaient suivi M. le général Clausel en Afrique. Elles conçurent l'idée d'établir une ferme expérimentale pour servir de régulateur à tous les établissemens agricoles qui viendraient se former. Une société anonyme s'organisa à cet effet et un arrêté du 30 octobre en approuva les statuts. On lui loua la ferme dite *Haouth-Hassan-Pacha*, qui, depuis ce moment, a été connue du public européen sous le nom de *Ferme-Modèle*. La location comprit les bâtimens et 1000 hectares de terrain. Elle fut faite au prix annuel d'un franc par hectare, et pour 9, 18 ou 27 ans, avec faculté de résiliation, mais en faveur des preneurs seulement. Les actions de la Ferme-Modèle, qui, comme on l'a dit plaisamment, n'est pas le modèle des fermes, furent d'abord de 500 fr., mais elles n'ont fait que baisser depuis. Plusieurs causes ont contribué à arrêter le développement de l'établissement, et la plus agissante est l'insalubrité da la position.

» L'inauguration de la Ferme-Modèle se fit avec un certain éclat. On y établit un poste pour protéger les travailleurs. Quel qu'ait été le peu de succès de cette entreprise, le général Clausel n'en fut pas moins très-louable d'avoir favorisé, autant qu'il dépendait de lui, un établissement dont le but était aussi évidemment utile. »

Cependant le châtiment infligé à l'ancien bey de Titery, n'avait point détruit les espérances de plusieurs chefs ambitieux, qui espéraient toujours se rendre indépendans dans leurs districts. Les principaux étaient, dans les provinces d'Alger et de Titery, à l'est, le marabout Ben-Aïssa, Ben-Zamoun, chef des puissantes tribus de Flissa; pour l'ouest, à Coléah, la famille de Mbarek; à Scherchel, le marabout El-Barcani; a Médéah, un ancien bey de Constantine, Ibrahim qui remuait les partisans de Bou-Mezrag.

Dans le beylick de Constantine, Ahmed-Bey demeurait en pleine possession de la province, et se voyait, par l'occupation des Français, affranchi d'un maître. Dans celui d'Oran, l'autorité chancelante et contestée du vieux Hassan-Bey allait bientôt faire place à l'influence exclusive de la race arabe, jusque-là soigneusement écartée par les Turcs du commandement et des affaires.

Dans ces difficiles conjonctures, avec tant d'ennemis devant lui, le général en chef ne crut pas qu'il fût possible de tenter sur tous les points à la fois la soumission et la pacification du pays. Il songea à instituer, dans les provinces de l'est et de l'ouest, des princes amis, tributaires de la France, dont ils reconnaîtraient la souveraineté. Ces gouverneurs nouveaux, empruntant à leur famille et à leur culte de grands moyens d'action, devaient épargner à l'armée française les périls d'une nouvelle conquête et les embarras plus grands peut-être de la conservation.

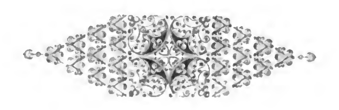
C'est dans cette pensée qu'il envoya une mission au bey de Tunis, pour lui proposer de confier ces deux gouvernemens à des princes de sa maison. Les deux régences d'Alger et de Tunis avaient été si long-temps liées par des rapports politiques, qu'il devait espérer de ce côté des arrangemens plus faciles, et une connaissance plus grande des besoins des populations à gouverner. Les négociations furent menées rapidement, et le prince Khayr-ed-Din quitta la riante cité de Tunis, et vint se mettre avec quelques faibles troupes à la disposition du général en chef, promettant de reconnaître pour lui et ses descendans la souveraineté de la France, dans le poste qu'on lui assignerait.

Pendant que cette négociation se menait, le beylick d'Oran avait vu éclater une insurrection générale des populations arabes. Le bey Hassan gouvernait la province depuis longues années. Avancé en âge, fatigué du pouvoir, il ne demandait qu'une retraite où il pût jouir en paix des richesses qu'il avait amassées. Il pensa que la France pourrait l'aider à rejoindre ce sûr asile, et rendre sans danger pour lui une abdication inévitable. D'accord avec les principaux chefs turcs sous ses ordres, il implora hautement assistance. On hésitait à accueillir ses propositions; mais la situation de ce bey devenait chaque jour plus critique, et ses instances plus pressantes. Ce n'étaient plus seulement les Arabes de la province qui couraient aux armes de toutes parts : un ennemi plus puissant, l'empereur de Maroc, menaçait d'une invasion prochaine. Descendant en ligne directe du Prophète, et, selon les croyances des Musulmans de l'ouest, le premier de ses successeurs après le sultan de Constantinople, Müley-Abd-el-Rahman, devait trouver aisément dans les tribus et dans les villes mêmes de vives sympathies. Le succès de cette tentative hardie, alors que tout gouvernement était détruit, paraissait assuré, si l'empereur de Maroc, dont les prétentions sur cette partie de la régence, et notamment sur Tlemcen, dataient déjà de loin, ne trouvait pas devant lui de nouveaux adversaires. Une armée marocaine, sous les ordres du neveu de l'empereur, parut devant Mascara, qui ouvrit ses portes; la ville de Tlemcen, fut peu après occupée; mais 3,000 Turcs et Koulouglis, renfermés dans le Méchouar (citadelle), s'y défendirent, et parvinrent à s'y maintenir pendant que des émissaires du schérif parcouraient la province, et cherchaient à soulever les populations en faveur de leur maître.

Il devenait urgent de prendre une résolution, et l'intervention française ne pouvait plus se faire attendre. Dès le mois de novembre 1830, le général Clausel fit occuper le fort de Mers-el-Kébir, et le 10 décembre suivant la ville d'Oran. En même temps, des remontrances énergiques étaient adressées à l'empereur de Maroc au nom du gouvernement français.

En vertu des conventions provisoires arrêtées avec le bey de Tunis, Khayr-ed-Din prit possession avec ses troupes du beylick d'Oran. Ce gouvernement éphémère se montra dès l'abord dépourvu d'intelligence et de moyens d'action. Il languit quelques mois, sans avoir même paru vouloir tenter sérieusement de s'assurer des chances de durée, et lorsque la sanction fut refusée aux traités qui avaient appelé les Tunisiens, l'expérience faite ne put laisser de grands regrets.

Dès les premiers mois de 1831, le général Clausel, appelé à la chambre des députés par le collége électoral de Réthel, et promu à la dignité de maréchal de France, fut remplacé dans le gouvernement d'Alger par le lieutenant-général Berthezène.



# COALITIONS REPOUSSÉES.

---

EXPÉDITION DE MÉDÉAH — NOUVELLE OCCUPATION D'ORAN. — SOULÈVEMENT DES TRIBUS. — MARCHE DE L'ADMINISTRATION. — NOUVELLE OCCUPATION DE BONE. — DERNIERS ACTES DU DUC DE ROVIGO.

## I.

### EXPÉDITION SUR MÉDÉAH.

Incertain du maintien de la paix en Europe, par le contre-coup de la révolution de juillet, le gouvernement avait prescrit la rentrée en France d'une partie des troupes de l'armée d'occupation : elle était réduite au 1er janvier 1831, à un effectif de 9,300 hommes.

Avec de si faibles moyens, le général Berthezène allait être obligé de faire face à de nombreux besoins. Dès les premiers mois de son installation, il jugea nécessaire de parcourir les montagnes situées à l'est de la Métidja, pour disperser les tribus qui s'opposaient aux approvisionnemens et égorgeaient les voyageurs. Après avoir châtié sévèrement plusieurs des populations établies sur les bords de l'Arrach et de l'Hamise, il revint à Alger par Blidah sans avoir éprouvé aucune perte. Mais il eut la faiblesse d'obtempérer à la demande des habitans de Blidah, qui lui députèrent quelques marabouts, pour le prier de ne point entrer dans leur ville. Cette condescendance produisit un très mauvais effet dans l'armée, car il avait annoncé, en partant, l'intention de la visiter, et il négligeait une occasion facile d'y faire reconnaître son autorité. Il en fut de même à Coléah où la colonne expéditionnaire ne pénétra point. Cependant les officiers du bureau topographique profitèrent de cette occasion pour reconnaître le cours de la Chiffa et le Mazafran. Ils entrèrent même à Coléah sous la protection des marabouts et de la famille Mbarek, et en levèrent le plan.

Bientôt on apprit que, dans Médéah, il se formait une ligue hostile contre Mustapha-ben-Omar, le bey institué par le général Clausel. Tant que son administration put s'appuyer sur des baïonnettes françaises, elle rencontra peu d'obstacles, et néanmoins elle ne put se faire reconnaître au loin; mais les réductions opérées sur l'effectif

ayant forcé le général Berthezène à rappeler la garnison de Médéah, l'ancienne hostilité se réveilla. On crut pouvoir impunément attaquer le nouveau bey. Le fils de Bou-Mezrag vaincu l'année précédente, venait de reparaître dans le pays. Favorisé par des amis nombreux, par sa fortune et le souvenir de son père, il se mit à la tête des Turcs et des Koulouglis, encore puissans. Les rangs de ses partisans s'épaississaient chaque jour, et le bey nommé par la France se vit assiégé par le fils de celui dont il avait pris la place.

Quelles que fussent la faiblesse numérique de l'armée et ses répugnances personnelles, le général Berthezène crut qu'il ne pouvait assister, impassible témoin, à la ruine d'un allié même onéreux. L'honneur, la fidélité à la promesse prescrivaient de marcher, quand la prudence eût conseillé de s'abstenir. La marche sur Médéah fut ordonnée. Un corps de 4,500 hommes partit pour aller dégager Mustapha-ben-Omar.

Cette opération fut difficile et pleine de périls. Agitée par les intrigues de Bou-Mezrag et de quelques turcs dont on avait mis les propriétés en séquestre, encouragée d'ailleurs par la diminution subite et l'affaiblissement démesuré des forces de l'occupation, la plus grande partie des Arabes de la plaine se soulevèrent, même avant le départ de la nouvelle expédition. Toutefois la colonne franchit sans obstacle la première chaîne de l'Atlas. A notre approche les ennemis du bey s'éloignèrent un moment, et l'on vit bien qu'on atteindrait le but proposé, qui était de le ramener sain et sauf. Les tribus hostiles furent sommées d'envoyer des députés à Médéah, sous peine de voir ravager leurs habitations. Plusieurs se soumirent; mais il fallut incendier les récoltes et les campemens de celles qui bravèrent cette menace.

Dans cette excursion, nos troupes eurent à combattre une dizaine de tribus auxquelles elles causèrent des pertes considérables. Après un combat de quelques heures, peu meurtrier, elles regagnèrent paisiblement Médéah. Le lendemain le général Berthezène ordonna de reprendre la route d'Alger. Il avait échelonné deux bataillons au col de Ténia et à la ferme de l'Aga, pour assurer son retour à travers l'Atlas.

Quarante tribus réunies, présentant environ 12,000 combattans, postées sur les sommets des montagnes, cherchèrent à arrêter la marche de la colonne française. Il fallait encore franchir ce long défilé de Ténia où, pendant trois lieues, on peut être écrasé sous les rochers lancés des montagnes. Le capitaine d'une des compagnies de l'arrière-garde fut tué; la troupe, privée de son chef, et attaquée avec acharnement par l'ennemi, éprouva un moment d'inquiétude qui se communiqua au bataillon le plus voisin; mais cette faiblesse n'eut pas de durée; nos troupes reprirent bientôt l'offensive et repoussèrent les assaillans. En débouchant dans la plaine, elles firent en présence des Arabes, une halte de neuf heures, que ceux-ci n'osèrent pas troubler.

Les tribus ennemies occupaient en force le point où la route ordinaire franchit la Chiffa. Le général Berthezène alla traverser cette rivière sur la route d'Oran, et rentra sans coup férir dans Alger.

Dans cette expédition, où les officiers montrèrent autant de fermeté et d'habileté, que les soldats témoignèrent d'ardeur, un bataillon du 67e régiment, composé de volontaires parisiens se fit remarquer par sa bonne contenance, au milieu des masses immenses qui l'assaillirent. Les zouaves et les chasseurs d'Afrique méritèrent aussi de grands éloges. — Les Français commençaient à mieux supporter la chaleur du climat, et la fatigue des marches sous un soleil ardent. Ils savaient aussi, mieux que dans les commencemens de cette guerre, combattre sans s'exposer aux coups des peuplades africaines. Le rapport officiel en cita comme preuve la différence des pertes éprouvées dans les deux expéditions sur Médéah. Dans la première il y avait eu 162 hommes de tués et 301 blessés : dans la seconde il n'y eut que 63 hommes tués ou égarés et 192 blessés.

## II.

### NOUVELLE OCCUPATION D'ORAN.

Faite sous des préoccupations méticuleuses, la cession de la province d'Oran n'avait pas répondu aux espérances qu'elle avait fait naître. La haine et le mépris pour les Tunisiens étaient traditionnels dans la régence d'Alger, et d'un autre côté la prise de Tunis par les Algériens dans le dernier siècle, accompagnée des plus affreux excès, avait fait naître des ressentimens profonds et implacables. La courte domination des Tunisiens à Oran se ressentit de ces antipathies nationales. Subie avec répugnance, elle fut exercée avec dureté. La ville et le territoire voisin n'en recueillirent qu'injustice et misère. Le traité qui avait appelé ces musulmans reçus en étrangers n'ayant pas été ratifié, les troupes du prince de Tunis s'éloignèrent, et les Français occupèrent Oran pour la seconde fois (18 août 1831).

Dans ce temps où un gouvernement régulier n'existait pas encore, où l'autorité militaire, constituée comme en pays ennemi, se montrait seule, en tout et partout, l'action du général en chef, retenu à Alger par les plus impérieuses nécessités de la politique et de la guerre, ne pouvait se faire sentir à Oran. Les communications étaient difficiles et rares, l'unité du commandement parut avoir plus d'inconvéniens que d'avantages. Ces considérations déterminèrent le gouvernement à confier au général Boyer le commandement indépendant des troupes de la province : elles ne s'élevaient pas alors à plus de 1350 hommes.

Aucun des liens qui assuraient autrefois la dépendance des tribus n'avait survécu à la dissolution de l'ancien établissement politique. Les forces qui maintenaient jadis l'obéissance, étaient ou abandonnées à elles-mêmes ou dispersées. Les populations abusaient d'une liberté jusque-là inconnue, pour se faire incessamment des guerres de voisinage. Mais, parmi tant de chefs armés, nul ne se sentait assez fort pour imposer aux autres, et rétablir une ombre d'autorité protectrice :



Conseil Arabe.

chacun d'eux réussissait à empêcher la suprématie de ses compétiteurs, sans pouvoir faire reconnaître la sienne.

A Tlemcen, les Maures occupaient la ville, les Koulouglis, le Méchouar (la Citadelle); les hostilités continuaient entre eux avec des avantages divers. Dans quelques villes, comme Mascara, les Maures et les Koulouglis partageaient le gouvernement. Au milieu des tribus qui environnent Mascara, le marabout Mahi-Eddin faisait servir son influence religieuse à la fondation d'une puissance purement arabe, et préparait ainsi les voies à son fils Abd-el-Kader.

Le général Boyer s'occupa d'abord d'ouvrir des relations avec les garnisons turques et koulouglis, éparses dans la province. A la suite de la prise d'Alger et d'Oran, ces débris des vieilles milices, sentant le besoin de se réunir, s'étaient successivement concentrés dans les trois villes de Mostaganem, de Tlemcen et de Mascara, et s'y défendaient contre les Arabes des environs. La garnison de Mascara, serrée de près, et dépourvue de vivres, d'ailleurs en proie à des tentatives de séduction, si faciles dans des situations désespérées, se confia aux promesses qui lui étaient faites, et livra la ville. Elle fut massacrée tout entière; et Mascara désormais occupé par les Arabes, devint pour eux une place de guerre et un centre d'action contre les forces françaises.

Le même sort menaçait les milices de Mostaganem et de Tlemcen. A cette crainte, qui les maintenait dans nos intérêts, le général, pour les encourager dans la lutte qu'elles soutenaient, ajouta une solde mensuelle. Avec cet unique secours, elles continuèrent la résistance. Les attaques des tribus armées et les intrigues du dehors échouèrent également contre elles.

Des rapports furent aussi établis avec Arzew, port situé à dix lieues à l'est d'Oran. Grâce au concours du cadi d'Arzew, et à la protection d'un bâtiment de l'Etat, en station dans le port, les garnisons d'Oran et de Mers-el-Kébir purent se procurer des blés, des fourrages et des bestiaux, ressource d'autant plus précieuse, que la présence des tribus hostiles aux portes d'Oran interceptait les communications avec l'intérieur.

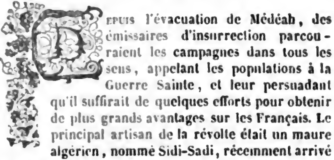
Les Garabats ne cessaient, en effet, de harceler la garnison, et entraînaient souvent avec eux les belliqueuses tribus des Douaïrs et des Smélas.

Le général Boyer, après avoir mis la ville en état de

défense, et réparé en partie les fortifications qui avaient été presque complètement détruites, entama des négociations avec les Douaïrs et les Smélas, pour les attacher à la cause française. Ces négociations plusieurs fois abandonnées et reprises, n'eurent pas alors de résultat.

### III.

#### SOULÈVEMENT DES TRIBUS.



Depuis l'évacuation de Médéah, des émissaires d'insurrection parcouraient les campagnes dans tous les sens, appelant les populations à la Guerre Sainte, et leur persuadant qu'il suffirait de quelques efforts pour obtenir de plus grands avantages sur les Français. Le principal artisan de la révolte était un maure algérien, nommé Sidi-Sadi, récemment arrivé de la Mecque. Il avait vu à Livourne Hussein, le pacha détrôné, et concerté avec lui un plan de soulèvement général, qui devait amener l'expulsion complète des Français de l'Algérie.

Sidi-Sadi associa à ses projets Ben-Aïssa, marabout, qui avait une grande influence, et Ben-Zamoun, l'un des chefs contre qui nous avions combattu à Staoueli; il promit même à ce dernier la charge d'aga. Le fils de Bou-Mezrag entra dans la coalition avec les siens. Blidah et Coléah fournirent leurs contingens; enfin l'empereur de Maroc leur dépêcha un envoyé, qui devait les soutenir de son influence, et diriger les opérations par ses conseils.

La première attaque eut lieu le 17 juillet, à la Ferme-Modèle. Les assaillans étaient au nombre de 3,000, commandés par Ben-Zamoun. La ferme n'était défendue que par 150 hommes, avec quelques pièces d'artillerie. Avertie par le bruit du canon, la brigade Feuchères s'y porta d'Alger; elle culbuta l'ennemi, qui se retira précipitamment, abandonnant une partie de ses morts. Le 18, à cinq heures du matin, les Arabes exécutèrent un nouveau mouvement. Le général Berthezène marcha aussitôt à eux et les dispersa. Un autre parti de 500 hommes, qui se présenta le soir, sur la route de la ferme, à Alger, pour surprendre quelques voitures d'artillerie, fut aussi promptement mis en fuite. Dans ces divers engagemens, les Arabes eurent 120 hommes tués et 300 blessés. Du côté des Français, la perte ne fut que de 8 morts et environ 30 blessés.

Les confédérés n'avaient mis aucun ensemble dans leurs opérations. Les contingens, qui devaient être tous réunis pour attaquer en même temps, n'arrivaient que l'un après l'autre. Pendant que Ben-Zamoun abandonnait le terrain, le fils de Bou-Mezrag, renforcé de quelques tribus qui ne s'étaient pas ralliées au moment décisif, parut à quelques lieues d'Alger. Le 20 juillet, il attaqua un des blockaus français sur l'Oued-Kermès, et s'en voyant repoussé, il chercha à intercepter les communications d'Alger avec la Ferme-Modèle, que les pertes faites par Ben-Zamoun le détournaient d'attaquer. Le lieutenant-colonel Lavoyerie marcha contre lui, à la tête d'un bataillon du 20e régiment, lui tua une cinquantaine d'hommes et le rejeta dans les ravins de l'Oued-Kermès. Le colonel d'Arlanges, du 30e régiment, sortant alors de la ferme, fit mitrailler et fusiller cette troupe d'Arabes, pendant qu'elle cherchait à gagner le pont. L'ennemi souffrit beaucoup; cependant il se présenta encore le lendemain. Le général Berthezène fit des dispositions pour lui couper la retraite, s'il osait s'avancer contre la ville. Par son ordre, le général Feuchères alla coucher le soir à la ferme avec sa brigade, et le 22, le général gouverneur s'y rendit lui-même avec quatre bataillons et cinq bouches à feu. En arrivant, il se porta directement vers le pont. Les Arabes, craignant d'être coupés, prirent aussitôt le parti de rétrograder. Quelques obus que leur lançait, chemin faisant, l'artillerie accéleraient leur retraite. Obligés de défiler, pendant une demi-heure, sous le feu des tirailleurs du général Feuchères, les Arabes éprouvèrent de fortes pertes. Le général Berthezène les poussa pendant plus de deux heures sur la route de Blidah, et les fit suivre de là jusqu'à Bouffarick, par sa cavalerie, qui en sabra un grand nombre. Les Arabes se dispersèrent dans toutes les directions. On leur avait tué ou blessé au moins 800 hommes. Ce dernier combat assura, pour le reste de l'année, la tranquilité et la sûreté des environs d'Alger.

Cependant les embarras, une fois surmontés, pouvaient renaître. Les tribus de la province, quoique vaincues, n'étaient ni amies, ni même soumises. Le gouvernement résolut de mettre le commandant en chef en mesure de satisfaire aux besoins de l'occupation, et de ramener les indigènes au respect pour l'autorité de la France. L'effectif de l'armée fut accru et porté à 16,000 hommes.

Alors le général Berthezène, lassé par les difficultés qu'il avait rencontrées dans sa courte administration, demanda à rentrer en France (décembre 1831); il fut remplacé par le duc de Rovigo. Le gouvernement de la colonie subit des modifications importantes. Le commandement de l'armée et du pays fut confié à cet ancien général de l'empire; mais l'autorité civile, rendue indépendante, résida dans la personne d'un intendant civil.

### IV.

#### MARCHE DE L'ADMINISTRATION

Savary, duc de Rovigo, qui avait dirigé avec éclat la police de Napoléon, n'était plus de force à donner une grande impulsion aux affaires de la colonie; il s'était émoussé par l'âge, dans l'oubli où la restauration l'avait laissé. Son empressement à reparaître sur la scène politique après la révolution de juillet ne servit qu'à mettre son insuffisance dans tout son jour. Il continua à Alger la direction du général Berthezène, avec plus de faiblesse peut-être, à cause des nouvelles entraves qui lui furent imposées.



Coléah et sa Mosquée.

Voici les péripéties que subit l'administration de la colonie en quelques années :

Une ordonnance royale du 1er décembre 1831, considérant, « que, s'il avait été nécessaire dans les premiers temps qui ont suivi l'occupation du pays d'Alger, de laisser réunis dans une seule main les pouvoirs civils et militaires, il importait maintenant au bien-être de l'établissement que ces pouvoirs fussent séparés, afin que la justice et l'administration civile... pussent prendre une marche régulière », confia la direction et la surveillance de tous les services civils en Alger, celle de tous les services financiers, tant en deniers qu'en matières, et celle de l'administration de la justice, à un intendant civil placé sous les ordres immédiats du président du conseil (Casimir Perrier).

Il y eut auprès du commandant en chef et de l'intendant civil un *conseil d'administration*, composé : du commandant en chef, président; de l'intendant civil, du commandant de la station navale, de l'intendant militaire, de l'inspecteur général des finances, et du directeur des domaines.

Cette organisation ne subsista que peu de mois. L'administrateur civil, dont les attributions n'étaient pas suffisamment définies, dont rien ne réglait les rapports avec le chef militaire, dépositaire de l'autorité politique, ne pouvait demeurer à côté de lui dans l'état d'indépendance auquel il prétendait, en vertu de l'ordonnance du 1er décembre, sans qu'il en résultât bientôt des collisions fâcheuses pour le service. Ces collisions furent telles qu'on jugea bientôt convenable, 1° de réunir l'intendance civile et le commandement militaire sous une même autorité, celle du ministre de la guerre, auquel on rendit la portion d'attributions qu'avait eue pendant quelques mois le président du conseil; 2° de placer nettement l'intendant civil sous les ordres du commandant militaire, sans rien changer d'ailleurs à ses attributions, et sans confondre de nouveau l'administration civile et l'administration militaire, qui devaient désormais demeurer distinctes.

Dans ce but, l'ordonnance du 1er décembre 1831 fut révoquée par celle du 12 mai 1832. Le conseil d'administration maintenu dut être composé de la manière suivante : Le général en chef président; le lieutenant général chargé de l'inspection des troupes, vice-président; le commandant maritime, l'intendant civil, l'intendant militaire, l'inspecteur général des finances, le président du tribunal.

Malgré toutes ces précautions, les mêmes collisions se renouvelèrent bientôt entre l'intendant civil et le général en chef.

La commission d'Afrique, que son voyage à Alger dans le courant de 1833 rendit témoin de cet état de choses, en sentit l'inconvénient et y chercha un remède. Elle crut le trouver dans la suppression de l'intendance civile et dans l'établissement d'un système analogue à celui qui existe dans nos colonies. Elle proposa en conséquence un gouverneur-général en qui résiderait toute l'autorité militaire aussi bien que civile, et un conseil d'administration, où se discuteraient, en présence du gouverneur, toutes les questions administratives d'un intérêt général. Ce conseil présidé par le gouverneur, devait être composé des différens chefs de service, et notamment, en ce qui regarde l'administration civile, d'un directeur de la justice, d'un directeur de l'intérieur, et d'un directeur des finances, indépendans les uns des autres.

La plupart de ces idées furent accueillies par le gouvernement, et le projet de la commission réalisé en grande partie par l'ordonnance royale du 22 juillet 1834, et l'arrêté du ministre du 1er septembre suivant (1).

## V.

### NOUVELLE OCCUPATION DE BONE.

Pendant les premiers mois de l'administration du duc de Rovigo, la situation de l'Algérie semblait assez favorable. A Oran, le général Boyer tenait en échec les Arabes toujours menaçans; ceux des provinces d'Alger et de Titery se ressentaient du rude échec qu'ils venaient d'essuyer, et leurs principaux chefs étaient découragés. Peu de temps avant son départ, le général Berthezène avait nommé aga des Arabes Sidi-Ali-Mbareck, marabout vénéré de Coléah, et cette mesure promettait d'heureux résultats. Ali-Mbareck répondait de la tranquillité de la plaine et parvenait en effet à la maintenir. Il usait pour cela de l'influence religieuse que Coleah exerçait sur les populations de l'Ouest.

La destruction de la tribu d'El-Ouffia vint rallumer la guerre et fournir un nouvel aliment aux haines nationales. Des envoyés du scheïck El-Farhac, constant ennemi d'Ahmed, bey de Constantine, étaient venus apporter à Alger, de la part de leur maître, l'assurance de son dévoûment, et exprimer son désir de participer à l'expédition qu'on disait dès-lors projetée contre Constantine. Ces députés partirent d'Alger, chargés de présens; mais arrivés sur le territoire de la tribu d'El-Ouffia, ils furent complètement dépouillés par des arabes inconnus.

Dès le lendemain, la tribu d'El-Ouffia fut frappée d'exécution militaire; son chef, fait prisonnier, fut amené à Alger, mis en jugement, condamné à mort et exécuté. A la suite de cet acte de rigueur, une nouvelle coalition se forma.

(1) *Tableau de la situation des établissemens français dans l'Algérie, publié par le ministère de la guerre*, 1838.

Sidi-Sadi recommença ses provocations; des prophéties circulèrent qui annonçaient la prochaine retraite des Français. Les marabouts, dans leurs prédications fanatiques, appelèrent les fidèles musulmans au soutien de l'islamisme, représentèrent comme infaillible le succès qui avait manqué à la confédération de 1831. Quelques chefs refusèrent pourtant d'entrer dans la ligue : de ce nombre étaient Ben-Zamoun et Ben-Aïssa.

L'aga des Arabes, Ali-Mbarek, après avoir fait quelques efforts pour maintenir la paix, se laissa lui-même entraîner par le mouvement général, et depuis cette époque resta notre ennemi.

Ce nouveau soulèvement n'eut pas un meilleur sort que celui de l'année précédente; les rassemblemens formés au pied de l'Atlas, furent promptement dissipés.

Bone, occupée une première fois en 1830, avait été évacuée précipitamment lorsque la nouvelle de la révolution de Juillet était parvenue en Afrique. Les habitans, restés maîtres de leur ville, n'y avaient point rappelé le bey Ahmed, dont ils redoutaient justement les rapines et la férocité. Lorsque la guerre ayant éclaté entre la France et lui, le pacha Hussein put craindre d'être attaqué au cœur de ses états, il avait mandé à Alger, pour la défense commune, son lieutenant dans la province de Constantine. Après la défaite et la ruine de son maître, Ahmed, ralliant les débris de la milice turque qui consentirent à le suivre, regagna à pas lents son beylick, emportant tout ce qu'il put trouver sur son passage, dans les fermes, les maisons et les établissemens que le dey possédait au voisinage de sa capitale. Depuis son retour à Constantine, sa puissance, un moment ébranlée pendant son absence, s'était raffermie. Trop éloigné pour redouter une attaque prochaine, il avait vu sans beaucoup d'inquiétude les arrangemens projetés avec le bey de Tunis, pour la cession de son gouvernement, et avait pris encore *moins* de souci de la déchéance prononcée contre lui par un arrêté du général Clausel.

Les traités, un moment exécutés pour le beylick d'Oran, ayant dû demeurer sans exécution, Ahmed-Bey, désormais tranquille de ce côté, dirigea tous ses efforts contre Bone, possession pour lui d'une grande importance, puisqu'il n'avait aucun autre port fréquenté par le commerce étranger, par lequel pussent s'écouler les produits de la province, et où il lui fut possible de réaliser les tributs en nature et les bénéfices des monopoles, source principale de ses revenus. Après le départ des troupes françaises, les habitans de Bone avaient reçu quelques secours, mais la ville était étroitement bloquée du côté de terre, par les troupes d'Ahmed ou par les tribus qui lui obéissaient. Vers la fin de 1831, le chef de bataillon Houder, envoyé par le général Berthezène avec 125 zouaves indigènes, pour secourir les Bonois, bien accueilli d'abord, fut ensuite trompé par Ibrahim, ancien bey de Constantine, qui se saisit pour son compte de la Casbah. Abandonné, menacé même par les habitans auxquels on était parvenu à le rendre suspect, ce malheureux officier fut tué au moment où



Savary, duc de Rovigo.

il essayait de se rembarquer, après avoir épuisé tous les moyens d'accomplir sa mission. De nouveaux secours qui arrivaient d'Alger ne purent rétablir les choses, et Bone, en proie à des influences passagères, ne demeura pas encore cette fois au pouvoir de la France. Les troubles qui, à cette époque même, rendaient peu sûre notre position à Alger contraignaient à y retenir toutes les forces disponibles, et il fut impossible d'envoyer de nouvelles troupes à Bone, serrée chaque jour de plus en plus par les soldats d'Ahmed.

Les Bonois ne tardèrent pas à adresser au commandant en chef des demandes instantes et réitérées de secours. Ibrahim lui-même désespérant de la défense, appelait, mais dans son intérêt, les Français à son aide contre le bey de Constantine, l'ennemi commun. Il était dangereux de laisser ce dernier reprendre un port dont la longue privation pouvait le décider à se soumettre et châtier impunément des populations qui voulaient le délaisser pour nous. L'occupation de Bone par une garnison française fut décidée.

Le duc de Rovigo, en attendant la saison favorable et la réunion des moyens qu'il fallait préparer, confia au capitaine d'artillerie d'Armandy et au capitaine de chasseurs algériens Youssouf, la mission d'aller aider les assiégés de leurs conseils, entretenir leurs bonnes dispositions, et les encourager à persévérer dans la résistance. Cependant, le 5 mars 1832, Bone fut forcée d'ouvrir ses portes aux troupes du bey de Constantine, et

subit dans toute leur horreur les calamités de la guerre. La ville fut pillée, dévastée, la population massacrée, dispersée ou déportée dans l'intérieur. Ibrahim se maintint dans la Casbah vingt jours encore ; mais quand il allait l'abandonner, les capitaines d'Armandy et Youssouf eurent l'audace de s'y jeter de nuit avec une trentaine de marins, et y arborèrent le pavillon aux trois couleurs qui n'a cessé d'y flotter depuis. Le général en chef, instruit de ce hardi coup de main, se hâta d'envoyer pour les secourir un bataillon d'infanterie.

Bientôt le gouvernement dirigea sur ce premier point de l'occupation dans la province de l'est 3,000 hommes qui, partis de Toulon sous le commandement du général Monck-d'Uzer, prirent dans les premiers jours du mois de mai, possession de Bone, abandonnée à la fois par ses oppresseurs et par ses habitans.

La ville n'offrait qu'un monceau de décombres ; la citadelle seule était à l'abri d'une surprise. Des travaux d'amélioration commencèrent aussitôt ; la ville ne tarda pas à présenter un autre aspect. La présence des troupes françaises produisit une impression profonde sur le plus grand nombre des tribus du voisinage. Une seule, celle de Beni-Yacoub, à laquelle s'étaient réunies les troupes du bey de Constantine, se montra assez tôt en armes. Le 26 juin, le général d'Uzer marcha sur elle, la dispersa et la refoula vers l'intérieur.

Cependant Ibrahim-Bey, en proie au dépit de l'ambition trompée, et enhardi par l'apparente inaction de nos soldats, qui s'occupaient de déblayer la ville et de s'établir dans ses ruines, avait rallié environ 1,500 hommes, et s'était porté sur Bone pour nous attaquer. Le général d'Uzer repoussa facilement cette nouvelle agression comme la première. La supériorité manifeste des troupes françaises changea à un tel point les dispositions des Arabes, que les fugitifs furent poursuivis par les indigènes eux-mêmes, jusque dans les montagnes, et que, parmi ceux-là même qui avaient combattu contre nous, plusieurs offrirent depuis leur concours au général d'Uzer, qui en retira d'utiles services. Peu après, deux tribus, pour échapper aux cruautés d'Ahmed-Bey, vinrent s'établir sous le canon de la place et fournirent des cavaliers pour faire la police de la plaine.

Ainsi, pendant cette année 1832, notre établissement en Afrique avait pris un développement important. Il s'étendait sur toutes les provinces de l'ancienne régence. Le territoire occupé était encore étroitement limité ; mais les indigènes avaient pu reconnaître que leurs efforts pour contraindre la France à renoncer à sa conquête, avaient pour résultat au contraire, de pousser cette nation puissante à de nouveaux efforts, à de plus grands sacrifices pour la conserver.

---

## VI.

### DERNIERS ACTES DU DUC DE ROVIGO.

Au commencement de l'année 1833, le corps d'occupation comptait près de 24,000 hommes et 1,800 chevaux. Dans la province de Titery, dans l'est et le sud de celle d'Alger, Ben-Zamoun et Ali-Mbarek travaillaient à affermir leur autorité. Au centre de la province, au contraire, les populations subissaient progressivement, mais à des degrés différens, l'influence de l'établissement français. Les outhans de Beni-Khalil, de Beni-Moussa, et de Khrachna, commencèrent à essayer des bénéfices de la paix, et apportèrent leurs denrées au marché d'Alger ; enfin la ville de Blidah témoignait quelques dispositions à rechercher l'appui de l'armée française.

Le duc de Rovigo, encouragé par ces premiers résultats, s'occupait à faire pénétrer au sein des populations trompées le sentiment de leurs vrais intérêts et de l'inutilité d'une plus longue résistance, lorsqu'il fut atteint de la maladie à laquelle il devait succomber plus tard. Forcé de rentrer en France au mois de mars, il fut remplacé par le général Voirol, qui prit le commandement par intérim.

L'occupation embrassait alors : à Alger, la ville et la banlieue (el Fohs) renfermée presque en entier dans la ligne de nos avant-postes. La domination française était encore reconnue sur le territoire compris entre l'Arrach, la Métidja, le Mazafran et la mer.

A Oran, nous possédions à peine une lieue de rayon autour de la place et nous tenions le fort de Mers-el-Kébir : Tlemcen et Mostaganem continuaient d'être occupés par les Turcs et les Koulouglis, qui étaient d'intelligence avec nous : ceux de Mostaganem recevaient alors une solde régulière.

A Bone, l'établissement s'étendait à peine au dehors des murailles à quelques portées de canon. Cependant, bien que la prise de possession n'eût pas une année de date, des rapports satisfaisans commençaient à s'établir avec les tribus voisines.

Dans les limites étroites où elle se trouvait renfermée, la domination française s'appliquait à s'asseoir solidement. La population civile, imperceptible aux premiers jours, se recrutait avec rapidité ; elle ne comprenait pas seulement les trafiquans, qui se rencontrent partout à la suite des armées : les nouveaux venus, comme leurs devanciers, s'attaquaient au sol. La propriété changeant de maîtres, à la ville comme dans les champs, les traces de la dévastation qui avaient suivi la conquête disparaissaient par degrés.

On construisait, on songeait même à planter. Les besoins de cette société nouvelle excitaient les sollicitudes de l'administration qui ne pouvait toujours y satisfaire dans une juste mesure.

Il était surtout pourvu au soin de la défense. Des routes militaires s'ouvraient, des camps retranchés étaient établis. Les indigènes commençaient à comprendre ces signes, de jour en jour plus exclusifs, d'une retraite

prochaine. Les sentimens hostiles aussi bien que l'espérance de nous voir repasser les mers, s'affaiblissaient autour de nous, l'esprit de paix faisait des progrès qui, pour être lents, n'en étaient pas moins réels.

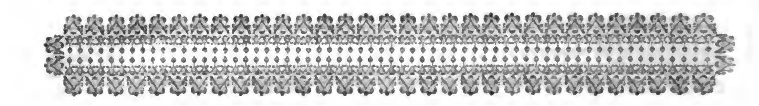
« Deux actes de l'administration du duc de Rovigo, doivent être cités avec éloge, dit M. Pélissier : l'établissement de l'hôpital du dey, et celui de l'église catholique. L'hôpital fut placé dans une ancienne maison de campagne du pacha, fort vaste et fort belle, située dans un endroit très-sain, à peu de distance de la ville, en dehors de la porte Bab-el-Oued. Elle avait été destinée aux généraux en chef; mais le duc de Rovigo en fit généreusement l'abandon. Quoique le local fût considérable, il fallut cependant y ajouter de nouvelles constructions.

» L'église catholique fut établie dans une mosquée : cette mesure choqua beaucoup moins les musulmans qu'on n'aurait pu le croire, car notre indifférence religieuse était ce qui les blessait le plus. Ils furent bien aise de voir que nous consentions enfin à prier Dieu. »

Quoique environné de bien des difficultés, l'intendant civil faisait de louables efforts pour organiser les services publics, réformer les abus, créer le code administratif de la province. M. Genty de Bussy, après M. Pichon, rendit une multitude d'arrêtés dans lesquels il essayait d'assimiler le gouvernement et la police de l'Algérie à la centralisation française. Parmi beaucoup de mesures inexécutables ou empreintes d'une fiscalité excessive, il en est aussi un grand nombre qui attestent des vues éclairées et le désir d'assurer la prospérité de la colonie.

Le coup-d'œil que nous venons de jeter sur la situation de l'Algérie nous dispensera d'y insister par la suite; aussi bien de grands événemens vont réclamer toute notre attention : nous avons hâte de faire connaissance avec les nouveaux personnages qui vont figurer sur cette scène, et de donner d'autres détails sur quelques uns de ceux qui y ont déjà paru.





# ABD-EL-KADER.

---

YOUSSOUF. — AHMED. — ABD-EL-KADER. — ÉVÉNEMENS DIVERS. — LE COMTE D'ERLON, GOUVERNEUR. — AGRANDISSEMENS D'ABD-EL-KADER. — LE MARÉCHAL CLAUSEL, GOUVERNEUR. — EXPÉDITION DE MASCARA. — EXPÉDITION DE TLEMCEN. — LE CAMP DE LA TAFNA. — NOMINATION DU GÉNÉRAL BUGEAUD. — COMBAT DE LA SICKAK.

## I.

### YOUSSOUF.

Youssouf, né à l'île d'Elbe, où, bien jeune encore, il se rappelle avoir vu Napoléon en 1814, n'a conservé aucun souvenir de sa famille, et toutes les recherches faites pour obtenir des renseignemens exacts sur elle, ont été vaines.

A peu près vers cette même époque (il pouvait avoir sept ans environ), les personnes qui prenaient soin de lui le firent embarquer pour Florence, où elles avaient le dessein de le faire entrer dans un collége; mais le navire qui le portait tomba dans les mains d'un corsaire, et, conduit à Tunis, Youssouf échut en partage au bey.

Placé dans le sérail et improvisé musulman, il ne tarda pas, par sa docilité non moins que par les dispositions précoces qu'il annonçait, à se faire remarquer de ses maîtres. Il mit peu de temps à apprendre le turc, l'arabe, l'espagnol, l'italien. En grandissant, son adresse pour tous les exercices militaires lui gagna de plus en plus l'amitié du bey, et, pendant la première course qu'il fit dans le désert pour la levée des impôts, Youssouf déploya tant de bravoure, que l'on ne parlait plus de lui qu'avec une sorte d'admiration.

Mais dans l'extrême liberté dont il jouissait au sérail, Youssouf noua bientôt une intrigue d'amour avec l'une des filles du bey, la belle Kabboura. Il avait tout à craindre de son imprudence; il prépara son invasion (1).

(1) Le récit que Youssouf a donné lui-même de ses aventures chez le bey de Tunis, est plein de ces merveilleux détails que l'imagination orientale accumule sans effort dans ses contes ravissans. Son audace à entretenir Kabboura dans



**Kabboura.**

Pendant quelques jours il feint d'être malade, obtient de sortir du sérail, et, trompant la vigilance de ses surveillans, il réussit à concerter avec le consul général de France les moyens d'échapper à l'orage qui grondait sur lui.

Le brick français *l'Adonis* (ces événemens se passaient au mois de mai 1830) était alors en rade; un canot devait l'y conduire; mais cinq *chaoux* étaient apostés là pour s'opposer à son embarquement. Des sentiers détournés qu'il a pris, Youssouf les a vus; il a remarqué qu'ils ont laissé leurs fusils en faisceaux sur une roche; il s'élance de ce côté : jeter les armes à la mer, se débarrasser de deux de ces hommes, mettre les autres en fuite, gagner l'embarcation, tout cela fut l'affaire d'un moment.

L'Adonis avait ordre de rallier la flotte qui devait s'emparer d'Alger. Peu de jours après, Youssouf débarqua à Sidi-Ferruch avec l'armée. Pendant la campagne il resta attaché au général en chef, et fut placé comme interprète près du commissaire-général de police. A peine étions-nous arrivés, que, dénoncé comme coupable d'entretenir une correspondance avec les ennemis

les frais jardins du palais, sur ses terrasses, au fond des galeries mystérieuses, est vraiment incroyable, quand on songe à la garde sévère et terrible qui veille dans ces lieux. Toute cette histoire nous a paru trop romanesque pour que nous ayons pu la reproduire même par fragmens. Qu'on en juge par le récit de l'évasion de Youssouf.

Surpris un jour par un esclave grec, eunuque du bey, au moment où il venait de quitter Kabboura, Youssouf parvint d'abord à acheter son silence, puis il prit le parti de l'attirer dans une embûche et de le poignarder. Il jeta son corps dans une piscine profonde, n'en conserva que la tête, et le lendemain, pendant que Kabboura l'entretenait des vives terreurs auxquelles elle était en proie, pour toute réponse, il la conduit dans une chambre voisine, et, dans une armoire, lui montre la tête de l'esclave dont il avait arraché la langue. Puis, ces tristes reliques sont découvertes après un an, on le condamne, vû ces preuves flagrantes, à avoir la tête tranchée, mais au moment de l'exécution il se sauve dans un souterrain, etc. etc.

Le prince Pukler-Muskau reproduit tout ce conte avec une bonne foi candide (*Chroniques et Journal de Voyage*). — Nous croyons plus vrai le récit donné par M. Genty de Bussy, que nous avons reproduit en partie dans notre texte.

de la France, il se vit arrêter; mais son innocence ne tarda pas à être reconnue, et plusieurs missions périlleuses, dont il s'acquitta avec zèle et intelligence près des chefs de plusieurs tribus éloignées, lui rouvrirent la carrière des armes.

Youssouf fut employé, comme on l'a vu, dans l'état major du maréchal Clausel; il fit partie de l'expédition de Médéah, et devant sa loyale et courageuse conduite s'évanouïrent ces défiances dont il n'avait pas entièrement cessé d'être l'objet. Nommé capitaine de chasseurs, il fut bientôt après promus aux fonctions d'aga.

Désigné par le duc de Rovigo pour faire partie de cette expédition aventureuse de Bone, où le lieutenant-colonel d'Armandy, alors capitaine d'artillerie, déploya une si haute valeur et des talens si rares, Youssouf l'aida de son intrépidité; et c'est à leurs efforts qu'on dut, presque sans coup férir, de se rendre maître de la citadelle. Plus tard, par son sang-froid, il concourut encore à conserver à la France cette belle conquête. De tous les faits qui s'accomplirent alors dans cette partie de la régence, nous ne citerons que le suivant, à cause du beau rôle qu'il y joua.

Depuis huit jours, la poignée d'hommes à laquelle avait été confiée la défense de la ville était renfermée dans la Casbah. Averti par un de ses gens que les Turcs avaient formé le complot de l'assassiner pendant la nuit, de massacrer les Français et de s'emparer de ce point, il va trouver le capitaine d'Armandy qui commandait la garnison, lui signale l'imminence du danger qu'il court, et lui déclare qu'il ne connaît qu'un seul moyen d'y parer. « Il faut que je sorte avec mes » turcs, ajouta-t-il.—Mais ils te tueront, répond l'of- » ficier français. — Que m'importe, répond Youssouf; » j'aurai le temps d'enclouer les pièces qui sont à la » marine; je succomberai, je le prévois; mais tu se- » ras sauvé, et le drapeau français ne cessera pas » de flotter sur Bone. » A peine avait-il achevé de prononcer ces nobles paroles, qu'il sort suivi de ses turcs. La porte de la Casbah est aussitôt murée derrière lui. Parvenu au bas de la ville, Youssouf s'arrête, et s'adressant à la troupe: « Je sais, s'écrie-t-il, qu'il y a parmi » vous des traîtres qui ont résolu de se défaire de » moi, et que c'est la nuit prochaine qu'ils ont choisie » pour mettre à exécution leur infâme projet. Les cou- » pables en sont connus; qu'ils frappent d'avance ceux » qui ne craindront pas de porter la main sur leur » chef. »

Puis se tournant vers l'un d'eux: « Toi, tu es du nom- » bre. » Il dit, et l'étend mort à ses pieds. Cet acte de résolution imprévu déconcerte les conjurés; on tombe à ses genoux, et tous lui jurent une fidélité à laquelle ils n'ont pas manqué depuis. L'histoire nous offre peu d'exemples d'un semblable héroïsme. C'est par cette confraternité de périls et de gloire que d'Armandy et Youssouf ont scellé l'intimité qui existe aujourd'hui entre eux.

Après Tunis, après Bone, après les premiers instans de sa jeunesse, après ses premiers exploits, on retrouve Youssouf dans la campagne de Mascara, à la prise de Tlemcen, devant Constantine, on le retrouve partout où la France eut besoin de réclamer la double assistance de son bras et de ses conseils. En 1835, suivi d'un petit nombre des siens, il n'hésita pas à se rendre par terre de Bone à l'armée d'expédition de Mascara, voyage qu'il ne put effectuer qu'à travers une foule d'obstacles. Rencontrait-il quelques détachemens arabes? Ils le prenaient pour un français et menaçaient de lui tirer des coups de fusil. Arrivait-il à notre arrière-garde? nos soldats ne le reconnaissant pas dès l'abord, croyaient ne voir en lui qu'un arabe, et s'apprêtaient à l'accueillir en ennemi. Mais, aussi adroit qu'intrépide, Youssouf, en peu de jours, parvint à franchir la distance et à rejoindre le maréchal Clausel.

Au commencement de 1837, Youssouf fit un voyage à Paris, et il y passa près d'une année. L'éclat que son nom avait déjà jeté en France, les combats auxquels il avait pris part en Afrique, le nouveau drapeau sous lequel il venait de s'illustrer en si peu de temps, cette étrangeté mêlée de gloire qui, chez un peuple blasé, semble avoir seule le privilége de ranimer la curiosité, avaient déjà fixé les regards sur lui. L'élégance de ses manières et de sa tournure, la grâce qui lui était particulière, la richesse de son costume, et, ce qui est bien mieux encore, une âme élevée, une grande solidité dans ses affections, un dévouement sans bornes pour ceux dont il avait reçu les bienfaits, tout contribua à augmenter un succès que compléta bientôt le tour original de son esprit.

Les causeries orientales de Youssouf sur les Arabes, sur leur sauvagerie, leur intrépidité, leur insouciance de la vie, sont empreintes de ce charme qui s'attache à tout ce qui vient d'un pays inconnu; sa phrase est vive, abondante et imagée. Dans la paix, comme dans les combats, il conserve les habitudes d'un guerrier, et des exercices violens peuvent seuls compenser pour lui le temps du repos. On connaît la passion des Arabes pour la chasse aux lions: ni les hasards, ni les obstacles dont elle est semée, ni les victimes que, presque toujours, elle moissonne, rien ne peut affaiblir l'avidité avec laquelle ils la recherchent; ses dangers même ne sont pour eux qu'un attrait de plus. Accoutumé à mépriser la mort, Youssouf excelle à cette chasse; avec elle, il trouve qu'il ne fait que changer de guerre. Les différens épisodes qu'il en a retenus, communiquent à ses auditeurs les émotions terribles qu'il a lui-même éprouvées.

Les débats de la tribune, après la retraite de Constantine, le rappel du maréchal Clausel, qui en fut la suite, le titre de bey de cette province, prématurément donné à Youssouf, avaient rendu sa position délicate, et l'avaient contraint à expliquer sa conduite. Il le fit avec dignité, avec calme, et sans tenir compte des préventions. Fort des brillans services qui plaidaient pour lui, fort de la bienveillance du duc d'Orléans, qui l'avait vu sur le champ de bataille, il obtint, après quelques mois d'attente, la récompense qu'il avait si bien méritée, et retourna lieutenant-colonel à Alger. Peu de temps après, et sur sa demande, il fut naturalisé.

Tel est cet homme, déjà célèbre dans la régence, qui

ne dit, qui ne fait rien comme un autre; brave parmi les braves, enthousiaste, fidèle, téméraire, audacieux surtout, avec quelque chose de ce grandiose de l'Orient, qui ne voit souvent entre une chaumière et un trône que la longueur d'une épée.

On a conféré à Youssouf un grade dans l'armée : c'est une faute. Lui appliquer les dispositions de notre loi d'avancement, c'était l'étendre sur le lit de Procuste, lui mettre des lisières que sa stature ne comportait pas ; c'était l'étouffer sous un habit étrange ; il fallait lui laisser le sien. Qu'en est-il arrivé? Officier pour nous, il a continué d'être bey pour les indigènes, qui lui rendent des honneurs inconnus, qui lui baisent les mains. C'est que, malgré nous et malgré nos formes, il est resté *lui*, et c'était là le seul rôle qui nous l'eût donné tout entier.

Le gouvernement d'une province, le maintien de sa pacification, sous l'autorité de la France, voilà la mission qu'il fallait offrir à Youssouf (1).

## II.

### AHMED.

Nous avons déjà fait connaître quelques traits de la vie d'Ahmed et sa valeur à la bataille de Staouëli (partie moderne pages 13 et 44); il ne sera pas sans intérêt de le suivre aux premières années de l'occupation.

Après la capitulation d'Alger, le retour d'Ahmed à Constantine fut considéré dans son beylick comme une sorte de triomphe; une foule immense était venue se réfugier sous sa protection ; de riches Maures, et la plupart des officiers turcs lui servaient d'escorte; il avait capturé sur la route un butin splendide : tout cela frappait vivement l'imagination des Arabes. Ils exaltèrent sa puissance, ses talens; il devint pour eux comme une providence destinée à préserver tout un peuple de son entière destruction ; mais ces illusions enthousiastes ne tardèrent pas à se dissiper.

Les Turcs, réfugiés d'Alger, furent parfaitement traités par Ahmed; il les prit à son service, leur assura la moitié du traitement dont ils jouissaient sous le dey; mais bientôt ils se trouvèrent humiliés de recevoir les ordres d'un koulougli, tel que l'était Ahmed; ils résolurent de le déposer et d'élire un bey de leur race. Pleins de confiance dans leurs forces, ils se réunirent en armes hors de la ville; et, sans autre formalité, ils firent signifier à Ahmed sa déchéance. L'on s'occupa immédiatement de lui trouver un successeur : le choix tomba sur Hamoud-ben-Chakar, qui était fils d'un ancien bey.

Ahmed parut résigné; il feignit de céder à l'orage. Il ordonna les préparatifs de son départ; ses serviteurs chargeaient les mulets et les dromadaires, les chevaux étaient sellés et prêts à le conduire vers le désert; mais ce n'était là qu'une ruse destinée à endormir les Turcs dans une trompeuse sécurité, et à dissimuler les plans de vengeance qu'il méditait. Dans la nuit qui devait précéder son départ, les Koulouglis, les Maures qui lui étaient restés fidèles, firent envisager à la population tout ce qu'elle avait à redouter de l'insolence et de l'avidité de la milice turque. Au point du jour, les habitans prirent les armes et fondirent avec impétuosité sur les Turcs, qui, attaqués à l'improviste, furent obligés de se soumettre. Le bey qu'ils avaient élu, la veille, fut décapité sur le lieu de la rébellion, en présence de ses camarades, avec quinze de ses principaux complices; le reste rentra en grâce ; mais Ahmed, plus tard, les dispersa, les fit massacrer en détail, et leur extermination fut si complète, que, de trois mille qu'ils étaient, il n'en restait peut-être pas trente, lors de la prise de Constantine.

Quelque temps après cette sanglante exécution, Mustapha Bou-Mezrag, bey de Titery, sous le dernier dey, celui qui rompit si imprudemment avec nous, après avoir fait sa soumission, s'inaugura de son autorité privée, pacha et successeur d'Hussein. Il s'empressa d'expédier vers Ahmed deux messagers chargés de lui notifier son élévation, et de lui remettre en même temps l'investiture du beylick de Constantine. Ahmed écouta avec beaucoup de calme la harangue de l'ambassadeur : pour toute réponse, il fit trancher la tête à l'orateur et renvoya son collègue porter cette nouvelle à son maître. Dès ce moment il prit lui-même le titre de pacha.

Ahmed se trouva bientôt en face d'un ennemi qui lui donna de sérieuses occupations. Les tribus qui peuplent les oasis du désert étaient sous l'autorité d'un aga nommé par le bey. Cet aga était Farhat-ben-Saïd, homme entreprenant, riche et très-aimé des scheicks sous ses ordres; l'influence qu'il exerçait inquiéta l'ombrageux Ahmed; il le destitua et nomma à sa place son oncle ben Gannah. Les tribus refusèrent de le reconnaître; on courut aux armes, et Ahmed fut obligé de venir en personne prendre part à ces combats mêlés de succès et de revers, mais qui, pendant long-temps, fixèrent toute son attention, et la détournèrent de Bone, ville dont il désirait ardemment s'emparer.

Lorsque ensuite les événemens eurent fait tomber Bone en notre pouvoir, il tourna ses regards vers Médéah, ville importante, comme chef-lieu de la province de Titery, et par sa position qui domine les deux versans de l'Atlas : elle n'avait pour défenseurs que ses propres habitans, et il espérait pouvoir l'enlever sans obstacle : l'occupation de cette ville aurait doublé sa puissance et le plaçait aux portes d'Alger; mais il fut attaqué dans sa marche par plusieurs tribus qui l'attendaient à son passage, puis complétement battu et obligé de rentrer précipitamment à Constantine.

Cette défaite fut le signal presque universel de la révolte des Arabes contre l'autorité sanguinaire du bey; ce n'est que par des cruautés continuelles qu'il parvint à la soutenir. En 1835 au mois d'août, il fit, dans un seul jour, couper soixante-dix têtes dans la tribu d'El-Amamarah, coupable d'avoir désobéi à ses ordres.

Ahmed paraît avoir soixante ans environ; ses traits sont vifs, mobiles et intelligens; sa taille est peu élevée

(1) M. Genty de Bussy.



Ahmed.

et bien prise, leste et dégagée, il parle avec une grande volubilité, chose fort rare chez les Arabes, qui affectent toujours un langage grave et posé ; sa constitution annonce la force et l'activité.

Lorsque nos troupes s'avancèrent vers Constantine, lors de la première expédition, il envoya ses trésors, son harem et jusqu'à ses meubles dans l'intérieur du désert; il quitta lui-même la ville, laissant à son khalifat Ben-Aïcha le soin de la défendre; il se tint à distance attendant l'événement; il ne poursuivit pas notre retraite de sa personne; mais aussitôt après notre rentrée à Bone, il fit mettre à mort les parlementaires et huit membres du conseil, qui avaient été les plus favorables au projet de capitulation.

Depuis qu'un seconde expédition plus heureuse l'a enfin dépossédé de sa province, il erre au milieu de ces tribus qu'il a autrefois oprimées, et il fait des efforts impuissans pour entretenir *la Guerre Sainte*, qui ruine le pays sans avancer en rien ses affaires.

III.

ABD-EL-KADER.



Ce dernier représentant de la puissance arabe, naquit à la fin de *1808*, dans un hameau où est le tombeau de ses ancêtres, sur le territoire des Hachems près de Mascara. Il fut élevé dans la Guetna de Sidi-Mahi-Eddin, espèce de séminaire où les marabouts, ses ancêtres, réunissaient des jeunes gens pour les instruire dans les lettres, la théologie et la jurisprudence. Ce lieu est situé sur les flancs d'une montagne élevée,

dans un site riant et pittoresque, où tout dispose à l'étude et au repos de l'âme.

Mahi-Eddin, son père, marabout très vénéré de la province d'Oran, prétendait appartenir à une fort ancienne famille de marabouts, dont il faisait remonter l'origine aux Khalifes Fathimites; il vivait en derviche, des aumônes des fidèles, toujours empressés de recourir à ses prières et à ses conseils. Il jouissait du privilége de mettre à couvert les débiteurs et les assassins; un écrit de sa main, un mot de sa bouche arrêtait les poursuites du bey. Le peuple superstitieux à l'excès, lui attribuait des miracles, entre autres celui de multiplier les pièces dor dans la ceinture de ceux qui le visitaient. Ce fut probablement à ces fables grossières, que Mahi-Eddin dut la fortune qu'il parvint à amasser, et dont il se servit pour se frayer un chemin au pouvoir. Lorsque les troupes de l'empereur de Maroc eurent abandonné le beylick d'Oran, Mahi-Eddin fut élu bey de Mascara, comme étant le seul homme capable de protéger l'indépendance arabe. Il perdit bientôt sa dignité avec la vie: Ben-Nouna, chef du parti maure à Tlemcen, l'empoisonna pour éviter la destitution qui le menaçait.

La succession politique de Mahi-Eddin ne pouvait échoir à l'aîné de ses fils, qui vivait absorbé dans des contemplations religieuses. Le second, Abd-el-Kader, avait un caractère et des habitudes opposés, et laissait voir une activité d'esprit qui disposait en sa faveur.

Elevé par son père, qui avait trouvé à exploiter en lui une nature intelligente et vigoureuse, Abd-el-Kader, jeune encore, n'était embarrassé par aucun passage du Koran, et ses explications dévançaient celles des plus habiles commentateurs. Il se livrait avec ardeur à l'étude de l'histoire et de l'éloquence. Il apprit aussi à connaître parfaitement l'histoire de sa nation, et ne demeura point étranger à celle des autres peuples. Maintenant on le considère comme l'homme le plus disert de son pays, avantage immense chez les Arabes, qui lui ont donné le titre de *Thaleb* (savant) à cause de sa science, et celui de *Marabout* (saint) pour sa conduite exemplaire.

Lors de son pèlerinage au tombeau du Prophète, les saints de la Mecque lui avaient dit : *Tu régneras un jour!* L'âme remplie de cette prédiction, il travailla à se rendre digne d'une élévation à laquelle il croyait fermement. Il s'exerça régulièrement à l'équitation la plus difficile, au maniement des armes, aux actes les plus durs de la gymnastique, afin de former son corps et de l'habituer à la fatigue: à vingt-un ans, il passait généralement pour le meilleur cavalier de toute la Barbarie, et il se faisait remarquer par toutes les belles qualités que les hommes aiment à voir, dans ceux qu'ils se proposent de mettre à leur tête.

A l'époque de la conquête, en 1830, Abd-el-Kader ne vivait que sur la réputation de sainteté de son père; il n'avait pas encore fondé la sienne; mais Mahi-Eddin lui avait préparé les voies, et à la mort de ce dernier il n'eut besoin que de peu d'efforts pour rallier à lui les Arabes et s'emparer du pouvoir. Toutefois son entrée à Mascara produisit un assez triste effet sur la multitude; il montait un cheval maigre, n'avait qu'un pied chaussé, et n'était entouré que d'arabes de mauvaise mine, dans tout l'appareil d'une orgueilleuse misère.

Il demeura peu de jours à Mascara. Marchant de suite contre la ville de Tlemcen, qui était divisée en deux partis, celui des Maures, commandé par Ben-Nouna, et celui des Koulouglis sous les ordres de Ben-Aouda, il fit taire la rivalité de ces factions, empoisonna, dit-on, Ben-Nouna, pour venger la mort de son père, et, après avoir destitué Ben-Aouda il composa une administration mixte. Bientôt il alla mettre le siège devant Mostaganem; la belle défense du maure Ibrahim qui y commandait pour les Français l'obligea à la retraite; il s'en vengea sur Arzew, qu'il emporta d'assaut. Le cadi Sidi-Ahmed qui avait combattu dans la place avec des Kabyles, eut, par ordre d'Abd-el-Kader, les yeux crevés les os rompus et la tête tranchée.

Ces premières actions d'Abd-el-Kader ne sont pas en harmonie avec les sentimens humains dont il a donné depuis des manifestations nombreuses. Toutefois, elles sont dans les mœurs africaines; on ne se débarrasse que par la mort d'un compétiteur dangereux.

Revenu à Mascara, après quelques courses dans la province de Titery, le jeune arabe prit le titre d'émir, et s'occupa d'établir autant que cela lui était possible une administration régulière. Du sein de son palais de briques et de boue, n'ayant pour le servir que quelques esclaves nègres, vêtu aussi simplement que le dernier de ses cavaliers, il rêvait la restauration d'un empire arabe. La présence des Français à Alger, loin de contrarier ses projets, les servait, au contraire, en lui permettant de réunir toutes les tribus de l'Atlas pour la défense commune, et de leur imposer sa domination au nom de l'indépendance africaine; aussi, dès qu'il fut investi du pouvoir, il ne perdit aucune occasion d'accroître sa popularité et son importance militaire.

Nous aurons bientôt l'occasion de raconter ses luttes contre les Français, à mesure que les événemens se dérouleront dans leur ordre chronologique; mais nous devons ici donner quelques détails sur la physionomie, le caractère, les mœurs, les habitudes, la vie de cet arabe, le premier parmi les siens.

Abd-el-Kader est d'une taille médiocre; il a peu d'embonpoint; ses traits sont nobles et délicats; ses yeux sont beaux, et pleins d'expression; sa barbe est rare et noire. Son port, ses gestes, son regard incessamment tourné vers le ciel, tout indique en lui un apôtre, un homme profondément ascétique. Il parle peu, et regarde rarement les gens avec lesquels il confère. Ses mains, qui sont belles, ne quittent jamais un chapelet; il ne porte aux doigts ni diamans, ni bijoux, et n'a aucun signe de luxe extérieur. Il porte la tête un peu penchée sur l'épaule gauche; ses manières sont affectueuses et pleines de politesse et de dignité; il se livre rarement à la colère, et reste toujours maître de lui; toute sa personne est séduisante; il est difficile de le connaître sans l'aimer.

Abd-el-Kader est d'une grande bravoure; cependant son esprit est plus organisateur que militaire. Quoique son âme soit fortement trempée, dans les circonstances pénibles où il s'est souvent trouvé, il a eu quelques

momens d'abattement. Ses mœurs sont pures, mais rigides; il n'a qu'une femme, qu'il aime tendrement. Sa famille se compose d'une fille de dix ans, et d'un fils qui lui est né peu de jours avant l'entrée des Français à Mascara. Lorsqu'il était dans cette ville, il habitait, avec sa famille, une assez belle maison, mais qui n'était point le palais. Il y vivait sans gardes et en simple particulier. Chaque jour, d'assez bonne heure, il se rendait au siége du Beylick, pour y vaquer aux soins de l'administration, et y donner ses audiences. Le soir, il rentrait dans sa maison, où il redevenait homme privé.

Abd-el-Kader est toujours vêtu très simplement; son costume est celui d'un pur arabe, sans aucune espèce d'ornement ni de marque de dignité; il ne déploie quelque luxe que pour les armes et les chevaux. Il a eu pendant quelque temps un bernous dont les glands étaient d'or; il les coupa, voici à quelle occasion. Un de ses beaux-frères, qu'il avait nommé Kaïd d'une puissante tribu, afficha dans cette position un faste qui fit murmurer. Il le manda, et après lui avoir reproché sa conduite, il ajouta: « Prenez exemple sur moi; je suis plus riche et plus puissant que vous, voyez cependant comme je suis vêtu; je ne veux pas même conserver ces misérables glands d'or que vous voyez à mon bernous. » Et aussitôt il les coupa. Depuis cette époque, il n'a plus porté sur lui le moindre filet d'or ou d'argent.

Abd-el-Kader aime beaucoup l'étude, à laquelle il consacre le peu de momens quo lui laisse sa vie agitée; il a une petite bibliothèque qui le suit dans toutes ses courses. Lorsqu'il est en expédition, son existence est beaucoup plus royale qu'en ville. Il habite alors une tente superbe, fort commode et bien distribuée. On y a pratiqué un petit réduit fort élégant, où il travaille. Voici quel est au camp l'emploi de son temps, lorsque la journée n'est pas prise par des opérations militaires: En arrivant dans sa tente, après la marche du jour, il ne garde qu'un domestique près de lui, et consacre quelques minutes à des soins de propreté. Il fait ensuite venir des secrétaires et successivement ses principaux officiers, et travaille avec eux jusqu'à quatre heures; il se présente alors à l'entrée de sa tente, et fait lui-même la prière publique; il prêche ensuite pendant une demi-heure, en ayant soin de choisir un texte religieux, qui l'amène naturellement à mettre en circulation les idées qu'il lui convient de répandre sur la guerre et la politique. Du reste, personne n'est obligé d'assister à ses sermons.

Il dicte avec une facilité extraordinaire, et recourt assez fréquemment à des citations pour appuyer ses réponses. Il a auprès de lui un khodja, ou écrivain, qui ne le quitte jamais. Un conseil composé de quatre chefs arabes, et assisté de ce khodja et d'un trésorier, se réunit de temps en temps pour délibérer sur les affaires importantes. Tous les jours, matin et soir, et à tour de rôle, un des membres se rend chez Abd-el-Kader, pour travailler avec lui. Dans sa correspondance avec les gouverneurs français, il a constamment fait preuve de tact, et, plus d'une fois, on a pu remarquer avec quelle adresse il cherchait à échapper à un engagement décisif.

Abd-el-Kader n'a jamais voulu venir à Oran, quelques instances que les généraux qui y commandaient aient faites pour l'y attirer. Il se serait cru diminué devant les Arabes, s'il était entré en contact avec des chrétiens. De tous les officiers qui ont eu le commandement de la province, le général Bugeaud est le seul qui ait pu le voir avant la convention de la Tafna.

Il mange seul, et fait peu de représentation. Contre l'usage des Arabes, il ne prise et ne fume jamais. Sobre dans ses repas, austère dans ses mœurs, il affecte la pauvreté; il n'oublie point que la dévotion a été le piédestal de sa fortune, et, fils reconnaissant, il n'a garde de renier sa mère. Vénéré de tous, à son approche les populations s'agenouillent et font éclater des transports de joie.

On ne regrettera pas de trouver ici quelques détails sur la réception qu'il fit à ceux de nos officiers qui reconduisirent l'envoyé par l'entremise duquel il avait traité à Oran (février 1834).

« Le jour de leur arrivée, un peu en avant du camp arabe, la musique vint à leur rencontre, et on leur rendit tous les honneurs d'usage, lesquels consistent principalement en fréquentes détonations d'armes à feu. Introduits auprès d'Abd-el-Kader, ils en reçurent un accueil gracieux et plein de dignité. Une tente contiguë à celle qu'il occupait leur fut assignée pour logement, et toutes les choses nécessaires leur furent offertes avec profusion.

» Un arabe, attiré par la curiosité, s'étant présenté sur le passage d'un des officiers français, eut la tête immédiatement tranchée d'un coup de yatagan. Surpris d'une telle sévérité, l'officier en demande la cause. On lui répond que, dans la crainte que quelque fanatique ne vînt à se jeter sur les Français, Abd-el-Kader avait chargé une vingtaine d'hommes dévoués de veiller sur eux, et de frapper quiconque se permettrait la moindre menace.

» Le lendemain matin, il donna le signal du départ. Dans l'espace d'une demi-heure, tout le camp se trouva levé; les tentes, ployées avec une grande célérité, furent placées sur des chameaux, et la troupe se mit en mouvement. Les bagages ouvraient la marche. La musique suivait, et derrière elle Abd-el-Kader. A droite et à gauche, des espèces de gladiateurs, armés de boucliers, simulaient des combats pour le distraire. Des cavaliers, parfaitement montés, et richement vêtus, étaient distribués sur les flancs, de distance en distance, pour régler les mouvemens de la colonne.

» C'est dans cet ordre que le cortége fit son entrée à Mascara (1). »

Avant la reprise des hostilités, M. Allégro, officier d'ordonnance du général Trézel, se trouvant auprès de lui, lui conseillait un jour, avec adresse et convenance, de se désister d'une partie de ses prétentions, au sujet du traité de paix, et cherchait à lui prouver qu'il ne devait pas se laisser séduire par les caresses de la for-

(1) Extrait de l'ouvrage de M. Genty de Bussy.

tune, au point de viser à un but peut-être hors de sa portée. « Allégro, lui dit l'Emir, il y a trois ans que je n'étais encore qu'un des quatre fils de mon père, obligé, lorsque j'avais tué un homme dans un combat, de m'emparer de son cheval et de son équipement pour augmenter *ma chose*. Tu vois ce que je suis maintenant, et tu veux que je n'aie pas confiance en moi ! »

Abd-el-Kader se plaît à entendre parler des actes du gouvernement de Napoléon; et ce qu'il admire le plus en lui, ce n'est pas ses triomphes militaires, mais bien l'ordre qu'au sortir d'un bouleversement général il a su faire régner dans ses Etats.

## IV.

### ÉVÉNEMENS DIVERS.

Depuis l'occupation d'Oran, les Garabas, dont les nombreuses et belliqueuses tribus habitaient la vallée du Sig, n'avaient cessé de lutter contre la domination française; ils se rapprochèrent même de la ville, pour être plus à portée de nuire, et vinrent établir leurs tentes à six lieues des avant-postes français. Le général Desmichels qui venait de succéder au général Boyer (avril 1833) dans le commandement de la division, résolut de se débarrasser de ces dangereux voisins. Il dirigea contre eux, dans la nuit du 7 au 8 mai, 2,000 hommes de toute arme, et réussit à surprendre et à enlever quatre de leurs campemens. Les Garabas dispersés s'éloignèrent d'abord sans résister; mais lorsque le général Desmichels se remit en marche vers Oran, il fut vivement poursuivi : les Arabes ne cessèrent leurs attaques énergiques que lorsqu'ils furent découragés par le non-succès d'une charge désespérée de tous leurs cavaliers. 300 Arabes tués, leurs camps détruits, leurs femmes et leurs enfans prisonniers, leurs troupeaux enlevés, furent les résultats de ce brillant coup de main.

Cet engagement avec les Garabas fut suivi d'une attaque générale des Arabes contre la division d'Oran. Le 23 mai, plusieurs tribus réunies sous les ordres de l'actif Abd-el-Kader, qui avait pris possession de la ville de Mascara, s'avancèrent au nombre de 9,000 cavaliers et de 1,000 fantassins, et établirent deux camps à trois lieues d'Oran. Ainsi menacé, le général Desmichels fit jeter, le 26, en avant de la place, les fondations d'un blockaus destiné à couvrir les fortifications non encore achevées. Le 27 au matin, deux colonnes arabes se portèrent contre la ville et contre le blockaus. Un combat acharné s'engagea. Pendant long-temps la cavalerie ennemie ne cessa de charger, et d'être repoussée par le feu parfaitement nourri et dirigé des tirailleurs et de l'artillerie; ce ne fut qu'à trois heures de l'après-midi, et lorsqu'il y avait eu plus de 800 hommes blessés ou tués, qu'Abd-el-Kader se décida à la retraite. Il n'avait pas même pu réussir à interrompre les travaux du blockaus. Quelques attaques tentées, les jours suivans, n'ayant pas eu plus de succès, les Arabes, découragés, levèrent leurs camps dans la nuit du 31 mai au 1er juin et disparurent. La division française ne comptait que deux morts et une trentaine de blessés. Elle recueillit les fruits de son intrépidité. Les tribus amies resserrèrent leur alliance, et plusieurs tribus ennemies, parmi lesquelles se trouvèrent les Garabas, firent leur soumission.

Le général Desmichels s'appliqua à étendre l'occupation sur d'autres points importans de la province d'Oran, dès que l'état des fortifications de cette ville fut assez satisfaisant pour ne lui laisser aucune inquiétude. Entre Alger et Oran, à douze lieues de cette dernière ville, dans un beau golfe, est situé Arzew, port sûr et commode, par lequel les Kabyles recevaient de l'étranger des armes et des munitions, et vendaient les produits qu'ils ne voulaient pas apporter aux marchés français. Nous avons déjà vu qu'Abd-el-Kader s'était emparé de cette ville, dont l'occupation devait lui faciliter l'attaque de Mostaganem, placé dans le voisinage. On résolut de la lui enlever. Le général Desmichels l'ayant fait investir par terre et par mer, y entra le 3 juin; il s'y établit, et en assura la possession aux Français, par des fortifications promptement exécutées.

Cependant Mostaganem était occupé, au nom des Français, par une garnison turque, que des rapports présentaient comme disposée à livrer la place à Abd-el-Kader. Le général Desmichels agit de manière à prévenir cette trahison. Il s'embarqua avec 1,400 hommes sur une flotille escortée par la frégate *la Victoire*. Son projet était de débarquer sur la plage même de Mostaganem, mais les vents n'étant pas favorables, il prit terre le 27 juillet, à cinq heures de marche de la ville. Le lendemain, après avoir triomphé d'une vive résistance que lui opposèrent les Arabes, embusqués derrière les murs et dans les jardins d'un village, la petite division française entra dans Mostaganem. La garnison turque, prise au dépourvu, protesta de son dévouement, et fut admise à faire le service de la place, concurremment avec les Français. Tout en prenant des mesures pour ne pas blesser la population de la ville, le général ne négligea rien pour se fortifier à la hâte dans sa position. Les Kabyles se réunissaient pour l'attaquer; il n'y avait pas de temps à perdre. Dès le 29, l'ennemi se présenta avec résolution; interrompues le 30, les attaques recommencèrent le 31 juillet et le 1er août avec la plus grande énergie. Les Arabes furent repoussés dans toutes leurs tentatives, avec des pertes considérables. Le général Desmichels retourna le 2 août à Oran. Ces combats acharnés n'étaient que les préludes d'affaires plus sérieuses; le courage de la faible garnison laissée à Mostaganem fut mis bientôt à de rudes épreuves. Abd-el-Kader fit un appel à toutes les tribus de la province de Mascara, et les lança en masse sur Mostaganem. Du 3 au 9 août, les Arabes, revenant toujours à l'attaque, quoique toujours inutilement, ne cessèrent de se précipiter avec rage contre les fortifications encore incomplètes; mais enfin, lassés par la constance et par l'intrépidité des Français, qui, craignant de manquer de munitions, combattirent à l'arme blanche, ils se retirèrent près avoir essuyé des pertes énormes.

A cette même époque, de nouveaux efforts ayant été tentés contre Bone, par des tribus alliées d'Ahmed, le général Monck-d'Uzer les refoula sur la route, encore inconnue, de Constantine. Les Arabes sentaient déjà bien les avantages qu'ils retiraient de leurs rapports avec nous, puisque, vers la fin de 1833, quatre tribus repoussèrent elles-mêmes des troupes qu'Ahmed envoyait pour nous inquiéter; enfin, soit pour nous prouver leur désir de vivre en bonne intelligence avec nous, soit parce que nous leur paraissions, en effet, redoutables, les Arabes du littoral des environs de Bone recueillirent, en trois circonstances différentes, une trentaine de naufragés français, leur donnèrent des soins et les firent conduire jusqu'à la ville.

Alors aussi les Arabes de la plaine d'Alger consentaient à la réparation des ponts de Bouffarick, et concouraient à l'exécution des travaux. Des officiers français, dans une reconnaissance entre Blidah et Coléah, étaient bien accueillis partout, et escortés par les Arabes eux-mêmes.

Les habitans de Médéah refusaient toujours d'accepter une autre domination que la nôtre, et entretenaient de fréquens rapports avec le général en chef. Blidah ne se montrait pas moins bien disposée, et les provinces du centre ne reconnaissaient aucune influence qui pût balancer aux yeux des populations, celle de la France. La campagne devenait plus sûre; on avait pu opérer les récoltes au-delà de l'Arrach et sur l'Hamise. Enfin, le système de défense faisait un pas de plus en avant; le camp de Doueïra était fondé entre Alger et l'Atlas, et les routes ouvertes par l'armée s'avançaient comme la civilisation, vers l'intérieur du pays.

Une commission spéciale fut envoyée en Algérie, pour y étudier la grave question de l'occupation restreinte. Ce fait, joint à l'*intérim* du commandement qui était toujours entre les mains du général Voirol, pouvait autoriser l'opinion que quelques esprits propageaient sur l'abandon futur de la colonie. Les résolutions du gouvernement ne laissèrent pas aux indigènes ces illusions. L'occupation de Bougie leur donna un démenti formel.

En 1831, un brick de l'Etat ayant fait naufrage sur la côte de Bougie, l'équipage fut égorgé; le général Berthezène regretta vivement de ne pouvoir immédiatement venger cet affreux massacre, mais ajourna seulement une satisfaction nécessaire. Plus tard, une insulte faite au brick anglais *le Procris*, par les habitans de Bougie, qui lui tirèrent deux coups de canon, contraignit ce bâtiment à s'éloigner de la rade. Le consul d'Angleterre à Alger demanda satisfaction de cette injure, et exprima l'espoir que la France, qui occupait la côte d'Afrique, saurait, sans doute, prendre des mesures pour faire respecter les pavillons amis. A la fin du mois d'octobre 1832, le brick français *le Marsouin*, mouillé dans la rade, fut obligé de riposter au feu d'artillerie de la place. Les habitans rejetèrent cette agression sur les Kabyles, qui, maîtres des forts, avaient, disaient-ils, fait feu pour éloigner le bâtiment français, dont la présence rendait impossible l'entrée d'un navire attendu d'Italie, et portant des lettres et des agens de Hussein-Dey. Cette excuse était une preuve de plus ajoutée à toutes celles qu'on avait déjà, des intrigues dont Bougie était le foyer.

On apprit aussi (août 1833) que le bey de Constantine s'avançait vers Bougie, dont la possession pouvait le dédommager de Bone perdue. Il espérait, d'ailleurs, pouvoir étendre de là son action sur la partie orientale de la province d'Alger, réchauffer la haine de nos ennemis, et nous en susciter de nouveaux. Dès-lors, toutes les irrésolutions durent cesser. Ordonnée le 14 septembre, l'expédition, sous le commandement du général Trézel, mit à la voile le 23, et, le 29, après une attaque vigoureuse et une assez vive résistance, Bougie devint une ville française.

Pendant que la commission d'Alger, ayant accompli sa mission en Afrique, rendait compte en France de ses travaux, les dispositions amicales, manifestées par quelques tribus de la Métidja, se soutenaient, et le rapprochement devenait plus intime; on s'occupait d'organiser les outhans ralliés. Des hakems ou gouverneurs, nommés par l'autorité française, maintenaient sur les villes de Blidah et de Coléah la souveraineté de la France. Les tribus du beylick de Titery continuaient de repousser les tentatives d'Ahmed-Bey; celles des environs de Bone se tenaient également prêtes à le combattre: des envoyés d'un chef de Tuggurt, aux confins du désert, étaient venus visiter cette puissance, arrivée d'au-delà des mers, qui avait renversé le gouvernement d'Alger, la bien gardée; et si la France, dont, chez eux, on connaissait à peine le nom, voulait détruire son dernier ennemi, ils réclamaient la faveur de marcher avec ses soldats contre le bey détesté de leur province.

L'ouest seul était toujours agité. Le général Desmichels, pour punir les Smélas, qui, contrairement à la foi jurée, avaient répondu les premiers à l'appel d'Abd-el-Kader, détachait contre eux le colonel l'Etang. L'expédition réussit; mais, au retour, les Arabes, exaspérés de la destruction de leurs tentes, de l'enlèvement de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs troupeaux, chargèrent les Français avec fureur. Accablée de soif et de fatigue, harcelée par des ennemis supérieurs en nombre, la colonne expéditionnaire allait être compromise, lorsque le général Desmichels, sorti d'Oran au bruit du canon, arriva, mit les Arabes en fuite, et la dégagea.

Chaque victoire remportée par les Français amenait la soumission de quelques tribus; mais d'autres s'associaient aux sentimens hostiles d'Abd-el-Kader; la division d'Oran eut à combattre jusqu'à la fin de l'année 1833. Le 10 octobre, le général Desmichels ayant conduit les membres de la commission d'enquête sur les bords du lac Sebgha, fut attaqué par Abd-el-Kader avec 4,000 cavaliers; le 2 décembre, 6,000 Arabes, sous les ordres du même chef, chargèrent une colonne française qui revenait à Oran, après une expédition à Temezouat, contre une tribu ennemie. Dans ces deux combats, dont le dernier dura huit heures, Abd-el-Kader fut complètement défait.

En faisant occuper les ports d'Arzew et de Mostaganem, le gouvernement français avait porté un coup

fatal à Abd-el-Kader. Menacé au centre de ses possessions, il perdait aussi tout débouché pour les denrées de son territoire, et tout moyen de s'approvisionner d'armes et de munitons. Lorsqu'il eut compris, par le mauvais succès de ses tentatives, qu'il n'avait rien à espérer de la force, il résolut de recourir à la voie des négociations, espérant que la ruse le servirait mieux que la violence : il entra en arrangement avec le général Desmichels, et consentit enfin, au mois de février 1834, en retour de grands avantages commerciaux, à faire acte de soumission envers la France. Voici le traité :

Art. 1er. A dater de ce jour, les hostilités entre les Arabes et les Français cesseront.

Le général commandant les troupes françaises et l'émir ne négligeront rien pour faire régner l'union et l'amitié qui doivent exister entre deux peuples que Dieu a destinés à vivre sous la même domination. A cet effet, des représentans de l'émir résideront à Oran, Mostaganem et Arzew; de même que, pour prévenir toute collision entre les Français et les Arabes, des officiers français résideront à Mascara.

2. La religion et les usages musulmans seront respectés et protégés.

3. Les prisonniers seront immédiatement rendus de part et d'autre.

4. La liberté du commerce sera pleine et entière.

5. Les militaires de l'armée française qui abandonneraient leurs drapeaux, seront ramenés par les Arabes; de même, les malfaiteurs arabes, qui, pour se soustraire à un châtiment mérité, fuiraient leurs tribus, et viendraient chercher un refuge auprès des Français, seront immédiatement remis aux représentans de l'émir, résidant dans les trois villes maritimes occupées par les Français.

6. Tout Européen qui serait dans le cas de voyager dans l'intérieur, sera muni d'un passeport visé par le représentant de l'émir, à Oran, et approuvé par le général commandant.

Les premiers effets de ce traité, approuvé par le gouvernement comme convention préliminaire, que d'autres arrangemens devaient compléter, furent de ramener l'abondance sur les marchés d'Oran; les Européens purent voyager jusques dans le centre de la province.

Si, d'une part, la cessation des hostilités permettait à Abd-el-Kader de tourner ses efforts contre ses rivaux, de l'autre, elle donnait à la France le temps de s'affermir sur tous les points occupés.

## V.

### LE COMTE D'ERLON, GOUVERNEUR.

La paix, sauf quelques actes isolés de brigandage et quelques incursions aussitôt réprimées, régnait dans l'intérieur et autour du pays occupé, lorsqu'une ordonnance du 22 juillet 1834 vint constituer sur d'autres bases le gouvernement et l'administration des *Possessions françaises dans le nord de l'Afrique*, dénomination nouvelle, qui, à défaut de la brièveté, avait du moins le mérite de définir à quel titre l'ancienne régence était occupée et retenue par la France.

Le gouvernement ne fut plus la conséquence du commandement militaire, mais le domina. Sous les ordres du gouverneur-général, il y eut un lieutenant-général commandant les troupes, et les services divers reçurent des chefs spéciaux. L'intendant civil disparut. Tout l'établissement politique et administratif fut fondé selon les indications et les conseils de la grande commission d'Afrique.

Le général Drouet d'Erlon, succédant à l'intérim du général Voirol, prit possession du gouvernement le 26 septembre.

Par suite du vœu exprimé par les Chambres de voir réduire les dépenses de l'occupation, le gouverneur-général dut, à défaut d'un déploiement de forces considérables, chercher d'autres moyens de conserver ou même d'étendre l'influence acquise. Il dut étudier le pays, chercher à pratiquer des intelligences, appeler à lui les intérêts généraux et privés; il fallait, en outre, donner à la composition de l'armée réduite une force plus assurée : ce dernier résultat fut atteint par l'extension donnée à la milice indigène.

C'est alors que fut organisé définitivement le corps des spahis réguliers. Cette mesure assurait l'avenir des indigènes, en même temps qu'elle permettait de réduire les corps venus de France. Les spahis devaient être affectés spécialement au maintien de la tranquillité hors des villes. Pour compléter cette mesure, et rendre plus constantes et plus efficaces les relations avec les Arabes, la charge d'aga, supprimée depuis la défection du marabout de Coléah, fut rétablie pour le territoire d'Alger.

Le bey de Constantine, Ahmed, ne suivit pas l'exemple d'Abd-el-Kader : il ne négligea rien pour entretenir les hostilités dans les provinces de l'est, et il fut l'instigateur de plusieurs attaques contre les garnisons de Bone et de Bougie.

Au commencement de mars 1834, le colonel Duvivier, commandant en chef de Bougie, ayant appris que des rassemblemens considérables d'Arabes se formaient dans les campagnes voisines, conduisit une forte reconnaissance assez avant dans les terres, et, par d'habiles manœuvres, fit essuyer de grandes pertes aux Kabyles. Cette expédition engagea ces tribus à suspendre les hostilités.

La confiance leur revint au mois de septembre : les maladies décimaient la garnison ; de 3,000 hommes qui la composaient, 1,000 seulement étaient en état de combattre. Les populations ennemies en furent informées, et se rassemblèrent pour une attaque générale. 6,000 Kabyles marchèrent sur Bougie avec une telle espérance de succès, que leurs femmes et leurs enfans les suivirent pour prendre part au pillage de la ville et au massacre des Français. Le colonel Duvivier avait pris des mesures pour les repousser; mais il n'avait pu inspirer aux habitans la confiance dont les soldats étaient pénétrés; les négocians européens avaient mis leurs familles et leurs marchandises en sûreté, à bord



Le comte d'Erlon.

des bâtimens qui se trouvaient dans le port, prêts à mettre la voile quand le danger deviendrait imminent.

L'attaque commença dans la nuit du 10 au 11 octobre. Des tirailleurs ennemis, répandus en grand nombre sur les hauteurs qui dominent Bougie, faisaient pleuvoir une grêle de balles dans tous les lieux découverts, tandis que le gros des bandes ennemies assaillait avec fureur un blockaus isolé, placé en avant d'un camp retranché couvrant la ville. Ce blockaus n'était occupé que par vingt chasseurs et cinq artilleurs : pendant six heures consécutives, les Arabes l'entourèrent, s'efforçant d'en briser les portes et d'en saper les fondemens; mais la petite garnison se défendit avec une telle intrépidité et une persévérance si héroïque, que, lassés et consternés de leurs pertes, ils se résolurent au point du jour à battre en retraite. Vingt-cinq hommes eurent ainsi la gloire de résister à 6,000 Arabes, car le reste de la garnison, retenu par les difficultés du terrain et par l'obscurité, ne put prendre part au combat que par quelques coups de canon, d'abord dirigés au hasard, et ensuite avec plus d'efficacité, lorsque les Arabes eurent dissipé les ténèbres en incendiant les palissades qui entouraient le blockaus.

Ahmed faisait la guerre, non seulement aux français, mais encore aux tribus qui se montraient leurs amies. La tribu de Selma, campée du côté de Bone, à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, ayant eu ses tentes pillées et ses troupeaux enlevés, vers le milieu

de novembre (1834) par un corps de troupes du bey de Constantine, demanda vengeance et secours au général Monck-d'Uzer, commandant à Bone. Le général détacha contre les pillards ennemis quelques troupes, auxquelles se réunirent un assez grand nombre de cavaliers arabes. Attaquées avec vigueur, les troupes du bey, que commandait le beau-frère même d'Ahmed, et qui étaient composées en partie de soldats organisés régulièrement, furent mises en pleine déroute et éprouvèrent de grandes pertes. Les Arabes auxiliaires rentrèrent en possession de ce qui leur avait été enlevé.

Ce succès décida plusieurs chefs arabes et notamment le scheick de la Calle à faire leur soumission à la France.

Les bons rapports qui avaient été établis avec les indigènes durèrent jusqu'à la fin de 1834; avec Médéah, ils devinrent même plus suivis: les habitans menacés, d'un côté par le bey de Constantine, de l'autre, pressés par les sollicitations d'Abd-el-Kader, qui voulait venir dans leur ville pour pacifier, disait-il, le pays, envoyèrent des députés au gouverneur-général pour lui demander l'autorisation d'accueillir Abd-el-Kader, et de reconnaître un hakem qui serait nommé par l'émir : en cas de refus, ils suppliaient le gouverneur en chef de pourvoir lui-même à l'administration et à la défense de leur ville.

On fit défendre à Abd-el-Kader (mais la sanction manquait à la défense) de sortir de la province d'Oran, et aux habitans de Médéah de le recevoir : on ne put néanmoins leur donner un gouverneur, parce qu'il eût fallu envoyer des troupes pour lui prêter assistance, et que les forces alors disponibles n'étaient pas suffisantes pour permettre une si lointaine expédition.

## VI.

### AGRANDISSEMENT D'ABD-EL-KADER.

Une foule d'interprétations abusives naissaient du traité conclu entre le général Desmichels et Abd-el-Kader. Ce traité n'avait pas encore été suivi des actes complémentaires qui en devaient déterminer le sens, et en rendre l'application facile. Le territoire pour lequel on avait entendu traiter n'étant pas déterminé, l'exécution suscita des embarras et la bonne intelligence ne tarda pas à être troublée.

Le général Trézel, qui remplaça le général Desmichels dans le commandement de la province d'Oran, avait pour mission d'entretenir les rapports pacifiques établis avec Abd-el-Kader; en même temps il devait s'interposer, autant que possible, entre ce chef et les tribus, pour maintenir et faire prévaloir la suprématie française dans cette partie de la régence.

La tâche était des plus difficiles. Abd-el-Kader exerçait sur les Arabes de la province d'Oran, et même de la province de Titery, une influence prépondérante. Le besoin d'ordre et de gouvernement régulier, qui, depuis si long-temps, tourmentait les populations, les poussait vers l'émir; celui-ci pouvait seul alors, vu la réduction de l'armée d'occupation, leur promettre une protection assurée; seul, il avait la force de dompter les passions locales et d'absorber dans une grande unité la foule de petits pouvoirs dont les querelles, sans cesse renaissantes, désolaient le pays. A défaut de la France, trop éloignée, et souvent invoquée en vain, c'est au représentant de la nationalité arabe qu'on allait demander justice ou secours. Médéah, qui avait d'abord repoussé Abd-el-Kader, ne tarda pas à l'appeler : les succès éphémères d'un nouvel ennemi la jetèrent dans le parti de l'émir qui put du moins accomplir sa délivrance.

Un chef de tribu du voisinage du désert, Moussa-el-Darkaoui, exagérant les vœux fanatiques et les espérances déjà tant de fois trompées de ses coréligionnaires, prétexta du dernier traité pour exciter les populations à la guerre contre l'émir et les français. Il s'avança vers Médéah, suivi de deux mille Arabes, et força les habitans à lui livrer leur ville; ensuite, il se dirigea vers Miliana, mais Abd-el-Kader vint à sa rencontre, après avoir châtié quelques tribus dont le zèle excessif lui faisait un crime de sa paix avec les chrétiens. Sur son chemin, il reçut la soumission de Miliana et les protestations de dévouement de Mbarek, notre ancien aga, à qui il confia le commandement d'une partie de ses troupes. Moussa fut défait dans une première rencontre, et reprit le chemin du désert. Abd-el-Kader entra dans Médéah en triomphateur, y donna le gouvernement de la ville et du pays environnant à Mbarek, et choisit pour commander à Miliana un autre ennemi déclaré de la France, Mohammed-el-Barkani; il institua même quelques kaïds jusques dans les outhans de la Métidja.

Aux représentations qui lui furent faites sur l'extension donnée à son autorité hors du territoire pour lequel le traité avait été fait, Abd-el-Kader répondit, en protestant de ses bonnes intentions et de son désir de vivre en paix avec la France; puis il retourna à Mascara, recevant sur son passage les envoyés et les hommages des populations.

D'autres conditions de la convention du 26 février n'étaient pas mieux exécutées; des dispositions vigoureuses avaient dû être prises pour contenir les tentatives de l'émir, qui se préparait à commercer avec l'étranger par l'embouchure de la Tafna, et à recevoir par là des munitions de guerre.

Les explications et les remontrances se multipliaient à l'occasion du traité, sans amener une conclusion, et moins encore les réparations qui devaient être exigées(1). La rupture parut dès-lors inévitable et même prochaine au général Trézel, qui dut s'occuper d'assurer le plus d'alliés possible à la France parmi les tribus du voisinage d'Oran. Les Douaïrs et les Smélas, qui comptaient de nombreux cavaliers, consentaient à ne reconnaître d'autre autorité que celle de la France, et à combattre pour sa cause; mais, obsédés et menacés au nom d'Abd-

(1) Tous ces faits sont textuellement extraits des documens officiels publiés par le Ministère de la Guerre sur l'Algérie en 1838.

21



Abd-el-Kader.

el-Kader, ils demandaient qu'on les mît à couvert de sa vengeance, et qu'on les protégeât comme sujets. La politique conseillait l'engagement, la promesse fut faite.

L'émir, informé de ces négociations, dont il redoutait l'issue pour sa propre influence, prescrivit aux tribus l'émigration du territoire qu'elles occupaient aux environs d'Oran, et leur en désigna un nouveau dans l'intérieur de la province : les Douaïrs et les Smélas résistèrent à ces injonctions, et réclamèrent la protection française. Le général Trézel, jugeant que l'honneur ne lui permettait pas d'abandonner des alliés, dont la fidélité ne s'était pas encore démentie, signifia à l'émir qu'il eût à respecter nos amis et le pays couvert de leurs tentes. Mais Abd-el-Kader ne tint aucun compte de cette sommation, et se disposa à agir pour contraindre ces tribus à lui obéir.

Le général français sortit d'Oran dans le dessein d'appuyer ses notifications par la force. Il prit position au camp de Tlétat, pendant qu'Abd-el-Kader quittait, de son côté, Mascara pour marcher à sa rencontre. Ces démonstrations n'ayant eu aucun résultat, le général continua à se porter en avant sur la route de Mascara à Oran. Sa colonne était forte de 2,500 hommes. Le 26 juin, il arriva sur les bords du Sig, à 10 lieues d'Oran. En approchant de cette rivière, il rencontra l'armée ennemie forte d'environ 12,000 hommes (8,000 cavaliers et 4,000 fantassins, dont 1,200 hommes de troupes régulières) et qui, postée dans un défilé, réunissait l'avantage du terrain à celui du nombre. Le général Trézel n'hésita pas à combattre. L'armée arabe fut résolûment attaquée, elle opposa une résistance opiniâtre. Il y eut un moment d'incertitude et de confusion dans la colonne française ; mais celle-ci fit un effort extrême et força le passage. Le général Trézel s'établit sur les deux rives du Sig, dans le camp dont l'ennemi venait d'être chassé. La victoire, vivement disputée, était chèrement achetée; la colonne française avait 52 hommes tués et 189 blessés : parmi les premiers se trouvait un des

fils du maréchal duc de Reggio, le brave colonel Oudinot, qui était tombé glorieusement, au moment où il conduisait une charge de cavalerie pour raffermir les têtes de colonne ébranlées.

Abd-el-Kader, malgré sa défaite, malgré les pertes qu'il avait essuyées, ne semblait nullement découragé; il avait assis son camp à une lieue des Français, dont la situation devenait critique. La petite colonne, numériquement si inférieure aux masses ennemies, était encombrée de blessés; déjà on avait dû, pour les placer sur les voitures, jeter des bagages. Le général Trézel accueillit donc volontiers des ouvertures pacifiques qui lui furent faites par l'émir dans la journée du 27; mais les propositions qu'il fit, de son côté, étant restées sans réponse, il résolut de se mettre en retraite le lendemain, et de se diriger, en suivant les rives marécageuses de la Macta, vers le port d'Arzew, moins éloigné qu'Oran des bords du Sig.

Le 28 juin, dès le point du jour, la colonne française commença son mouvement rétrograde. Elle marcha longtemps avec fermeté et assurance, malgré les Arabes nombreux qui tourbillonnaient dans la plaine et la harcelaient sans relâche. Vers le milieu de la journée on arriva à un passage étroit, compris entre des collines boisées et les marais de la Macta. Abd-el-Kader, saisissant l'avantage du terrain avec une grande habileté, avait déjà fait prendre à ses troupes position en avant du défilé et sur les hauteurs. La colonne française fut assaillie de toutes parts avec fureur. Elle repoussa d'abord l'attaque avec succès; mais un mouvement exécuté sans ordre, ayant laissé à découvert le centre où étaient les bagages et les blessés, les Arabes s'y précipitèrent, et la ligne fut coupée. Il s'ensuivit un moment de terreur panique et de confusion. Une partie de l'arrière-garde se jeta dans les marais et dans les taillis.

Quelques pelotons, dirigés par d'intrépides officiers, tinrent ferme, tandis que le général Trézel ramenait l'avant-garde en arrière, pour dégager les équipages et les ambulances. Malheureusement déjà un grand nombre de blessés et de soldats épars étaient tombés sous les coups des Arabes. Protégée par l'artillerie, la petite colonne franchit enfin le fatal défilé et put se rallier. Elle continua sa marche, et malgré les Arabes, arriva sous le canon d'Arzew. Cet échec n'était pas sans portée : 262 hommes avaient été tués et 300 blessés. Tous les bagages étaient perdus; des sacs, des fusils avaient été jetés par les soldats; un obusier et des caissons étaient restés au pouvoir de l'ennemi. Enfin le moral de la troupe demeurait fortement ébranlé, tandis que le succès allait accroître l'audace des ennemis, et devenir le signal d'un redoublement d'efforts contre la domination française. Cependant l'artillerie avait causé un grand mal aux Arabes, dont plus de 3,000 étaient restés sur le champ de bataille.

---

## VII.

### LE MARÉCHAL CLAUSEL, GOUVERNEUR.

Frappé du désastre de la Macta, le gouvernement, d'accord avec le sentiment national, s'occupa sur le champ de réunir les moyens d'obtenir une éclatante revanche. Le maréchal Clausel fut donné pour successeur au général d'Erlon, que son âge aurait mal secondé pour une grande opération, et il fut décidé qu'une expédition serait dirigée contre la ville de Mascara, chef-lieu d'Abd-el-Kader dans la province d'Oran.

La domination française en Afrique avait, sous beaucoup de rapports, perdu de ses bonnes chances. Quinze mois d'une paix équivoque dans l'ouest avaient séparé de notre cause les populations du centre, et un seul revers rendait le courage à nos plus humbles ennemis. Les tribus de la plaine, cédant à l'influence tous les jours plus active d'Abd-el-Kader, renouvelaient leurs hostilités. Les Hadjoutes se soumettaient à l'autorité de l'émir, et, réunis à tous les malfaiteurs des autres tribus, ils dévastaient les propriétés des colons. Pour mettre un frein à ces brigandages, un camp retranché avait été établi à Maelma, en avant et à l'ouest de Doueïra.

Le fanatisme des populations s'était réveillé, et, sous le titre de prince des fidèles ou de protecteur de la religion, Abd-el-Kader avait été reçu partout avec enthousiasme. De Médéah à Tlemcen, les villes et les tribus semblaient ne plus reconnaître d'autre chef. Blidah même ne nous redoutait plus, et acceptait un hakem ou gouverneur envoyé par lui. Si Coléah ne cédait pas, il fallait surtout attribuer son apparente soumission au voisinage menaçant des camps de Doueïra et de Maelma. Les Koulouglis, renfermés dans le méchouar de Tlemcen, résistaient pourtant encore aux attaques des partisans de l'émir. Dans le beylick de Titery, Abd-el-Kader voyait s'affermir sa puissance, aux dépens de l'influence décroissante des deux seuls partis qui, de ce côté, pussent encore sérieusement songer à lui tenir tête : l'ancien parti français, généralement représenté par les Koulouglis, et le parti d'Ahmed. D'une part, la protection manquait à ce qui pouvait nous rester d'amis; de l'autre, la domination tyrannique, les cruautés et les exactions du bey de Constantine lui avaient successivement aliéné tous les Arabes. Ainsi, dans l'ouest, Abd-el-Kader concentrait toutes les forces autrefois éparses; par lui et en lui revivait la nationalité arabe. Ahmed semblait résigné aux succès de son habile rival. Ses tentatives sur Médéah avaient cessé; il consentait même à nous laisser posséder en paix, avec lui du moins, le littoral de sa province, et s'accommodait des relations commerciales qu'il avait ouvertes avec les régences de Tunis et de Tripoli.

Dans cette situation, rien ne dut être négligé pour assurer le succès de nos armes, et ruiner la puissance de l'émir, au cœur même du pays où elle avait pris naissance.

VIII.

EXPÉDITION DE MASCARA.

Prévenu du danger qui le menaçait, Abd-el-Kader essaya de le détourner, en protestant de ses intentions pacifiques. Voyant ses négociations échouer, il fit ses préparatifs, et chercha à inspirer à ses partisans une sécurité qu'il ne partageait pas. Il fit dire que la France allait être bientôt engagée dans une guerre continentale : cette nouvelle, accueillie par la crédulité facile des Arabes, détermina d'abord un grand nombre de tribus à se joindre à lui. Mais la plupart, bientôt détrompées par l'arrivée successive des troupes françaises, se dispersèrent sans attendre le combat.

Abd-el-Kader parut n'avoir lui-même qu'une foi médiocre dans le succès de sa résistance, puisque, dès qu'il connut le danger, il fit enlever ses richesses de Mascara, et, peu de temps après, conduire sa famille vers le Sahara.

Cependant, ses amis de la province d'Alger s'apprêtaient à le rejoindre. Les Arabes qui, dans le beylick d'Oran, obéissaient à son commandement, inquiétaient nos alliés et les forçaient à se renfermer dans la ligne de nos avant-postes. La garnison du méchouar de Tlemcen, sous les ordres de Mustapha-ben-Ismaël, ennemi personnel d'Abd-el-Kader, se défendait avec vigueur; mais sa position devenait, de jour en jour, plus critique. A plusieurs reprises elle avait, sans l'obtenir, imploré le secours des Français; ses instances étaient devenues plus vives encore depuis l'échec de la Macta.

Le maréchal Clausel ordonna, à la fin d'octobre, l'occupation de l'île de Harschgoun, située à la hauteur de Tlemcen, et d'où l'on pouvait aisément faire passer des secours aux défenseurs de cette ville. La possession de cette île dominant l'embouchure et la plage de la Tafna, presque sur l'extrême limite de nos possessions, facilitait d'ailleurs la surveillance des côtes, et, selon les temps, devait assurer les bénéfices du commerce à la France ou la répression de la contrebande de guerre.

Les Arabes en jugèrent ainsi; car une partie de ceux qui assiégeaient le méchouar se portèrent sur la côte en face de l'île occupée, et manquèrent plus tard à Abd-el-Kader.

Cependant, l'on apprit que l'héritier de la couronne de France, le duc d'Orléans, devait prendre part à l'expédition, et cette circonstance, en fortifiant la confiance de nos troupes, dut prouver à l'ennemi qu'on entendait mener cette entreprise avec vigueur.

Le prince royal débarqua le 10 novembre (1835) à Alger, et se rendit bientôt après à Oran, où tout le corps d'expédition se trouva réuni le 26.

La ville de Mascara, but de cette campagne, est située à douze lieues de la mer en ligne directe, et à dix-huit lieues au sud-est d'Oran. Cette capitale de l'émir, était d'une assez grande importance commerciale, et renfermait de nombreuses maisons; mais sa population était tellement incertaine, que le chiffre, d'après les différentes évaluations en variait de 4,000 à 15,000. Mascara est assise sur une chaîne de collines dépendantes du petit Atlas. Des hauteurs boisées, des gorges profondes, des rivières torrentueuses et des plaines arides, rendent difficile et périlleuse la route qui mène d'Oran à cette ville. C'était néanmoins à travers ces obstacles, déjà signalés par le revers du général Trézel, que les Français devaient arriver à la capitale de l'émir.

L'armée expéditionnaire forte d'environ 8,000 hommes de toutes armes, et d'un corps auxiliaire assez nombreux de Turcs et d'Arabes, commandé par le bey français d'Oran, Ibrahim, était réunie au camp du Figuier à quelques lieues d'Oran.

Le duc d'Orléans, qui n'exerçait aucun commandement actif, accompagnait le maréchal Clausel. La brigade d'avant-garde était placée sous les ordres du maréchal de camp Oudinot, qui avait repris du service pour venger la mort de son frère. Les autres brigades avaient pour chefs les généraux Perregaux et d'Arlanges, et le colonel Combes.

L'armée se mit en route dans les derniers jours de novembre. Il n'y eut dans les premières marches que quelques engagemens de tirailleurs. Tout-à-coup, comme elle arrivait vers Sidi-Embarek, près des marabouts de l'Habrah, une vive canonnade l'arrêta : plusieurs pièces d'artillerie, étagées sur une hauteur, lançaient des obus et des boulets dans les rangs de nos soldats; quelques-uns furent blessés; le prince et le maréchal Clausel se portèrent au galop à la tête des colonnes et l'attaque se prépara. Malheureusement, un ravin profond séparait encore l'artillerie française du point où il fallait la placer; mais, à force de chevaux et de bras, on parvint à faire passer six pièces, qui ouvrirent un feu très-nourri. La tête de colonne ayant continué, pendant que cette résistance s'organisait sur sa droite, à se porter en avant, fut accueillie, à quelque distance de là, par une grêle de balles : l'ennemi était embusqué sur la gauche dans un ravin et dans des bois, et de là faisait bonne contenance. La mitraille de l'artillerie française fut dirigée contre ces troupes; en même temps l'infanterie se porta, au pas de course, sur le ravin et sur le bois. En ce moment, le duc d'Orléans, qui se trouvait sur un des points les plus exposés dans les rangs des fantassins, reçut une balle morte à la cuisse gauche : le coup était parti du bois. Deux compagnies de voltigeurs l'enlevèrent à la baïonnette. L'infanterie ennemie, établie dans le ravin fut cernée de toutes parts : elle n'en sortit que pour périr sous le feu des tirailleurs ou de la mitraille. Abd-el-Kader, qui avait eu son porte-étendard et son secrétaire tués à côté de lui, après avoir montré le plus grand courage et s'être promené audacieusement pendant le combat sous la mitraille, se retira avec quelques cavaliers et disparut rapidement.

L'armée continua sa route vers l'Habrah, où elle s'installa à la nuit, après avoir jeté un pont sur les deux rives. Elle avait perdu dans le combat une cinquantaine d'hommes tués ou blessés.

Le 6 décembre, au moment où l'avant-garde arrivait sur une pente qui descend à une tribu appelée *El-Berg*, le kaïd de cette tribu vint au-devant de l'armée pour

protester de sa neutralité et de celle de tout son monde. Malgré quelques coups de fusil tirés çà et là, il devenait évident que le parti d'Abd-el-Kader était dissous. Le maréchal réunit les brigades Marbot et Perregaux, et, accompagné du duc d'Orléans, se porta vivement sur Mascara éloigné de trois lieues, et qui était en proie, disait-on, à des scènes de violence et de carnage. Le prince et le maréchal, escortés par la cavalerie et par des zouaves, entrèrent les premiers dans Mascara, où ils précédèrent de quelques heures les brigades Marbot et Perregaux. Le général d'Arlanges et le colonel Combes avaient reçu l'ordre d'arrêter leurs mouvemens.

Ces deux brigades ne rejoignirent le corps principal qu'au moment de sa retraite sur Mostaganem, le maréchal ayant voulu leur épargner une fatigue inutile, et se jugeant en sûreté dans les murs de Mascara. La ville était occupée depuis quelques heures par les troupes du bey Ibrahim. A l'arrivée du maréchal, les désordres cessèrent; mais la ville était dans un état déplorable: une partie des maisons brûlaient; la plupart étaient vides; les Juifs, victimes de la rapacité et de la fureur des Arabes, pleuraient devant leurs portes; plusieurs avaient été massacrés avec leurs femmes et leurs enfans. L'arrivée des troupes françaises rendit quelque sécurité à ces malheureux. Le prince et le maréchal s'installèrent dans la maison d'Abd-el-Kader, qui n'avait pas été plus respectée que les autres; les états-majors y trouvèrent également place. Le bey Ibrahim s'établit à la Casbah; quelques compagnies d'infanterie furent logées dans la ville; le reste fut à couvert dans le fort et dans les faubourgs, et ce fut heureux, car la nuit fut affreuse, la pluie tomba sans interruption, et le vent ne cessa pas de souffler avec fureur.

Le 7 décembre, le maréchal laissa reposer les troupes. La ville fut fouillée. On y trouva des provisions considérables de blé, d'orge, de paille, de biscuit d'assez mauvaise qualité, des dépôts de soufre et de salpêtre, mais nulle part de la poudre confectionnée. Abd-el-Kader avait aussi fait, à la Casbah, quelques grossiers essais de fourneaux et de forges. Enfin on retrouva tous les débris de notre artillerie tombés au pouvoir de l'ennemi après l'échec de la Macta. L'obusier fut repris; des pièces espagnoles, à peu près hors de service, furent enclouées. Le maréchal termina cette première tournée, en visitant le petit fort et les murailles de circonvallation, et trouva qu'elles n'auraient offert rien de redoutable, s'il avait fallu s'en emparer de vive force.

Ce même jour, le maréchal envoya au général d'Arlanges, commandant l'arrière-garde, l'ordre de rétrograder avec sa brigade, celle du colonel Combes et la réserve, jusques sur les positions que l'armée avait occupées le 4, en deçà de l'Habrah.

Le 8 décembre, le bey Ibrahim ayant paru peu disposé à rester à Mascara, à cause de l'impossibilité d'entretenir d'un point si éloigné, des rapports avec les Français, et de s'appuyer sur une force respectable, le maréchal Clausel résolut de brûler la ville. Les Juifs demandaient à grands cris à être emmenés avec l'armée française. Rien ne s'opposait donc à l'exécution de ce projet. On commença par démanteler les forts; on abattit les murailles: on fit des amas de combustibles dans les édifices publics et dans les maisons particulières, et tout se prépara pour le départ du lendemain, et pour le vaste incendie qui devait, au moment où les dernières troupes quitteraient la ville, consommer la ruine de Mascara.

Le 9, dès le matin, les troupes commencèrent le mouvement. Ibrahim ouvrait la marche; venaient ensuite 7 ou 800 Juifs de tout âge et de tout sexe: ces malheureux, qui abandonnaient pour toujours la ville où ils avaient long-temps vécu, où la plupart étaient nés, ne furent pas tous prêts à l'heure militaire, et retardèrent, pendant quelques heures, le départ de l'arrière-garde. Cependant à neuf heures elle fut en route.

Le général Oudinot, qui avait voulu remonter à cheval, conduisait la tête de la colonne et commandait deux brigades; le général Marbot marchait le dernier.

Arrivée sur le haut de la montagne au bas de laquelle était située Mascara, l'armée put voir une dernière fois les flammes qui dévoraient cette malheureuse ville, qu'avaient abandonnée presque en même temps ses défenseurs, ses habitans et ceux qui venaient d'en faire la conquête.

A deux ou trois lieues de là, quelques Arabes échappés à la déroute de l'Habrah, se mirent à tirer sur l'arrière-garde, attirés par l'appât du butin. Le brave commandant des Zouaves, M. Lamoricière, leur tendit une embuscade, en tua plusieurs et débarrassa pour quelques temps l'arrière-garde de ces tirailleurs dangereux. L'armée ne fit guère plus de quatre lieues ce jour-là; le temps était affreux; l'état-major général passa la nuit dans une mosquée à *El-Berg;* une petite partie de la brigade Perregaux put s'abriter dans des huttes de paille; le reste de la division bivouaqua sous la pluie, et presque sans feux, car on ne trouvait d'autres arbres que des figuiers, et ce bois ne brûle que difficilement.

Le 10 décembre, le maréchal était décidé à ne pas rester plus long-temps séparé de ses bagages et du reste de ses troupes. Il lui fallait donc faire dans cette journée tout le chemin que l'armée avait mis un jour et demi à parcourir précédemment. « La brigade Perregaux marchait en tête; elle se mit en mouvement avec facilité. Le général Marbot devait former l'arrière-garde comme la veille; les auxiliaires ne demandaient aussi qu'à marcher; mais cette pauvre population juive ne pouvait plus bouger. Que faire alors contre des vieillards, contre de malheureuses femmes, contre des enfans raidis par le froid? C'était un triste spectacle et un immense embarras. Le mouvement de la colonne se trouva forcément suspendu, et il fallut aviser aux moyens de faire avancer ces malheureux; car pouvait-on les abandonner dans ce désert, si près de leurs maisons brûlées, si loin de l'établissement français, au milieu des Arabes, qu'on apercevait encore rôdant autour de l'armée et convoitant cette proie? Nos soldats eurent bientôt pris leur parti. Les cavaliers établirent



**Le duc d'Orléans.**

des femmes et des enfans sur leurs chevaux; les fantassins eux-mêmes, quoique harassés de fatigue, placèrent quelques-uns des plus invalides sur leurs sacs, et la colonne se remit en mouvement, non sans peine.

« Au bout de quelques heures, et tandis que toute cette foule de malheureux cheminait péniblement sur les cimes des plus hautes montagnes, tandis que nos soldats, piétons et chevaux, gravissaient, avec des efforts inouis, leurs pentes glissantes et leurs ravins défoncés, tout-à-coup l'armée fut assaillie par une pluie violente, mêlée de grêlons, et elle se trouva enveloppée dans des brouillards si épais, qu'on ne se voyait pas à dix pas, et que les tambours furent obligés de battre la marche, pour empêcher les colonnes de s'égarer. Ce fut un moment cruel; mais jamais peut-être dans tout le cours de la campagne, le moral de l'armée ne parut meilleur. Le maréchal était admirable par son impassibilité et par le dédain qu'il montrait pour des circonstances qu'on pouvait, sans faiblesse, considérer comme menaçantes. Le prince, plus jeune, moins éprouvé par les rigueurs de la guerre, se montrait aussi plus sensible aux maux qui l'entouraient. Son exemple encourageait ceux dont le moral avait besoin d'être soutenu; sa bourse était toujours ouverte pour récompenser les bonnes actions et pour aider les malheureux. Chaque officier était à son poste et faisait son devoir; nos sol-

dats glissant dans la boue, pliant sous le faix, baissant la tête sous les torrens de pluie qui tombaient, se montraient encore gais, braves et compatissans. Enfin, après bien des peines et quelques mouvemens militaires fort habilement combinés dans les défilés de Ouled-Sidi-Ibrahim, on toucha au but que le maréchal avait voulu atteindre, la jonction des deux corps d'armée; et tout le monde reprit les positions précédemment occupées, le 4 décembre, aux marabouts de Sidi-Ibrahim, après avoir fait, par un temps épouvantable et des chemins affreux, une route de sept grandes lieues (1). »

Le 11, à huit heures du matin, l'armée quitta son bivouac. Elle était complétement sortie de la montagne, et se trouvait alors dans une vaste plaine qu'il fallait traverser pour aller de Mascara à Mostaganem. A gauche coulait l'Habrah, témoin de la victoire du 3 décembre; à droite s'élevaient des montagnes, au pied desquelles la colonne marchait, sur un terrain plus solide que n'était la plaine, coupée dans tous les sens par des canaux profonds, qui servent à la dessécher. En avant de l'armée, et à cinq lieues environ du point où elle se trouvait alors, on apercevait les montagnes qui s'étendaient en avant de Mostaganem comme un immense rideau.

A quelques lieues de cette ville, pendant une halte de la colonne, le duc d'Orléans et quelques officiers de l'état-major s'étant écartés à quelque distance du côté d'une ferme où ils voulaient se rafraîchir, les chevaux furent débridés. Cependant le prince royal était resté à cheval. Tout à coup on entendit une fusillade; des Arabes approchaient; l'armée était loin, et le duc d'Orléans pouvait courir un grand danger. Tout se disposa pour une défense énergique. Par bonheur, les Zouaves qui avaient suivi de loin et à pied le mouvement du prince royal, voyant le danger où il se trouvait, accoururent et réussirent avec le prince et ses officiers à chasser les Arabes. Le prince rejoignit au galop la colonne de marche; et enfin l'armée arriva tout entière, et en bon ordre, à Mostaganem.

## IX.

### EXPÉDITION DE TLEMCEN.

Après la prise de Mascara, le prestige qui jusque-là avait soutenu Abd-el-Kader fut détruit. Cet échec détacha de son parti les hommes influens qui le servaient, notamment El-Mezary qui avait été son aga. Cet indigène consentit à servir comme lieutenant du kaïd Ibrahim, institué bey de Mostaganem. Les Arabes ralliés furent affermis dans leur dévouement, et ceux de leurs compagnons qui s'étaient détachés d'eux, vinrent les rejoindre au service de la même cause.

Réfugié chez des tribus amies, Abd-el-Kader, pour n'avoir pu tenir tête à l'orage, n'était pas détruit: il semblait n'attendre que le moment de la retraite des Français pour reparaître. Bientôt, en effet, il s'avança du côté de Tlemcen, comptant paralyser, par la prise de cette ville, l'effet moral que la destruction de Mascara avait produit sur ses partisans.

Le maréchal Clausel organisa donc, dès les premiers jours de 1836, une nouvelle expédition, dans laquelle il espérait porter le dernier coup à l'émir, en le prévenant à Tlemcen. Cinq régimens et deux bataillons, ainsi que les troupes indigènes qui devaient former le corps expéditionnaire, avaient été réunis à Oran. Ils furent divisés en trois brigades, aux ordres des généraux Perregaux et d'Arlanges, et du colonel Villemorin. Le maréchal Clausel s'en était réservé le commandement supérieur. Huit obusiers de montagne, quatre pièces montées, une batterie de fusées à la congrève, un équipage de pont et quatre compagnies du génie complétèrent l'ensemble des moyens jugés nécessaires pour cette entreprise.

Ce corps partit d'Oran le 8 janvier 1836. Abd-el-Kader commençait à se relever; il comptait sous ses ordres plus de 8,000 combattans, et attendait du secours des Marocains. Il avait châtié quelques tribus des Arabes du désert d'Angad, qui s'étaient soulevées contre lui. Il avait, en outre, mis en déroute et rejeté dans le méchouar les Koulouglis, partisans des Français, qui, commandés par Mustapha-ben-Ismaël, avaient tenté de se réunir aux Arabes défectionnaires. L'émir, après ce double succès, était rentré à Tlemcen, qu'il n'avait pas d'ailleurs l'intention de défendre; car lorsqu'il apprit la marche des Français, il évacua de nuit cette ville, en poussant toute la population devant lui.

Après cinq jours de marche, dans un pays triste et monotone, l'armée arriva en vue de Tlemcen, dont les environs lui offrirent une contrée délicieuse. Dans aucune partie de la régence, la végétation ne présente autant de force et de fraîcheur. Tlemcen est bâti sur un plateau, au nord duquel s'étend une plaine parfaitement cultivée. A l'ouest, sont les ruines de Mansourah, vaste enceinte fortifiée à l'antique, au centre de laquelle se trouvent les ruines d'une mosquée d'une grande magnificence. Mansourah était, dit-on, un camp retranché, construit par un empereur de Maroc, qui, dans le XIVe siècle de notre ère, fit inutilement, pendant dix ans, le siége de Tlemcen. Le méchouar, ou citadelle, est situé dans la partie sud de la ville, à l'enceinte de laquelle il est lié.

Les Koulouglis du méchouar reçurent les Français en libérateurs: c'est à grand peine qu'ils tenaient contre Abd-el-Kader. Les Juifs étaient demeurés seuls dans la ville; le reste de la population, obéissant aux ordres d'Abd-el-Kader, était allé camper à deux lieues de là. Le maréchal Clausel fit suivre l'émir dans sa retraite. A la colonne française il adjoignit les Turcs et les Koulouglis du méchouar, sous les ordres de Mustapha-Ben-Ismaël, avec 400 cavaliers douaïrs et smélas, commandés par El-Mezary et 400 cavaliers du désert d'Angad, auxiliaires nouveaux que leur haine contre Abd-el-Kader avait portés à venir nous offrir leurs services. Abandonnant son camp et ses bagages, l'émir se déroba

(1) Relation d'un officier d'état-major.

de nouveau par la fuite à cette poursuite active; toutefois nos auxiliaires musulmans atteignirent l'infanterie d'Abd-el-Kader et la mirent complètement en déroute. La cavalerie ennemie avait la première faibli, et l'émir lui-même, long-temps et vivement poursuivi par quelques-uns de nos alliés indigènes, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval: il alla demander asile aux Beni-Amer, suivi seulement de cinq ou six des siens.

L'occupation de Tlemcen se fit avec beaucoup d'ordre; le maréchal en régla lui-même les détails. On trouva dans la ville des ressources abondantes en vivres. Le maréchal se décida à rester quelques jours à Tlemcen, pour essayer de pacifier le pays. La fertilité du sol lui fit croire à la richesse de la ville. On résolut de laisser dans cette ville une garnison française aux frais des indigènes. A cet effet, on frappa sur eux une contribution de deux millions; et, comme ils déclarèrent qu'il leur était impossible de l'acquitter, on fit mettre en prison les notables Maures et Juifs, et même les chefs des Turcs et des Koulouglis, nos alliés. Un juif d'Oran et Youssouf furent chargés de faire rentrer cette contribution, par les moyens mis en usage en pareil cas. Mais ces violences ne produisirent pas ce qu'on en attendait. Elles ne firent pas d'amis aux Français, et ne donnèrent d'autre résultat que 33,500 francs en numéraire, et quelques bijoux de peu de valeur. Le maréchal, avant de quitter Tlemcen, renonça à cette contribution, et décida que la somme perçue serait comptée en déduction d'un tribut annuel de 200,000 francs, imposé au beylick de Tlemcen. — Postérieurement, les Chambres ont ordonné la restitution aux habitans de Tlemcen, des sommes provenant de cette contribution.

Pour former la garnison de cette ville, le maréchal organisa un bataillon de 500 hommes d'élite, dont le commandement fut confié au capitaine du génie, Cavaignac. Ce nouveau corps fut installé le 24 janvier dans le méchouar, qui cessa ainsi d'être au pouvoir des Turcs et des Koulouglis.

## X.

### LE CAMP DE LA TAFNA.

Ben-Nouna, ancien kaïd de Tlemcen, s'était, avec bon nombre de Maures armés, réfugié dans les montagnes de Beni-Smiel, chez les Kabyles qui habitent la rive gauche de la Tafna; là, il cherchait à organiser de nouveaux rassemblemens. Le gouverneur général ne voulait pas lui laisser le temps de réunir d'autres élémens de résistance; il lui parut aussi du plus haut intérêt d'assurer les communications de Tlemcen avec la mer, et de lier, par une voie plus courte et plus facile à parcourir, cette ville, trop éloignée du siége du commandement militaire, avec l'île de Harschgoun, déjà occupée, et un poste fortifié à établir sur la côte voisine; il se dirigea, en conséquence, vers le confluent de l'Isser et de la Tafna.

Déjà de nouvelles forces s'étaient réunies autour d'Abd-el-Kader; elles se composaient de gens des tribus des Hachem et des Beni-Amer, de Kabyles et de Marocains, qui, en violation du droit des gens, ou peut-être agissant à l'insu du souverain, avaient passé la frontière pour combattre dans les rangs de l'émir.

Après deux engagemens successifs, l'ennemi, qui avait essuyé des pertes considérables, parut dispersé; le corps expéditionnaire, ayant accompli cette reconnaissance du pays, regagna Tlemcen, où, avant de retourner à Oran, le maréchal Clausel conféra le titre de bey à Mustapha-ben-Mekallech.

L'organisation du gouvernement du beylick de Tlemcen étant terminée, et la citadelle suffisamment mise en état de défense, l'armée partit le 7 février pour revenir à Oran.

Soit pour tromper l'ennemi, soit pour reconnaître un pays nouveau, le maréchal ne voulut pas s'en retourner par la route qu'il avait suivie en venant, et prit d'abord celle de Mascara, laissant les indigènes en doute de ses intentions. L'armée eut trois jours de marche pénible à travers un pays coupé par de nombreux ravins.

Le 9, elle atteignit la crête de la chaîne de montagnes qui règne entre Oran et Tlemcen, et coucha non loin des sources de Rio-Salado. Quelques centaines de cavaliers tiraillèrent avec l'arrière-garde.

Le 10, à huit heures du matin, Abd-el-Kader vint attaquer la colonne avec des forces assez considérables. Les bagages étaient arrêtés à un passage difficile, qui nécessita de grands travaux. Pendant que les troupes du génie les exécutaient, la brigade Perregaux, qui formait l'arrière-garde, dut prendre position et repousser les efforts de l'ennemi. Celui-ci montra beaucoup de vigueur dans ses attaques. Au moment où la fusillade avait le plus de vivacité, il survint un incident qui peint bien la légèreté d'esprit et les rapprochemens de caractère des deux peuples qui se combattaient: un sanglier, effrayé par le bruit des armes à feu, vint à passer entre les deux lignes; aussitôt les combattans, cessant de tirer les uns sur les autres, se mirent à diriger leurs coups sur ce nouveau venu, en s'adressant réciproquement des plaisanteries, comme on pourrait le faire dans une partie de chasse. L'animal s'étant tiré sain et sauf de ce mauvais pas, les balles reprirent leur première direction.

Lorsque les bagages furent suffisamment éloignés, le maréchal ordonna à l'arrière-garde de s'engager dans le défilé. L'ennemi, redoublant d'ardeur, renouvela ses attaques, et parut décidé à tenter un effort terrible qui aurait coûté beaucoup de monde aux Français, si le maréchal, presque sans s'engager, ne l'avait pas paralysé par l'effet de ses manœuvres. Il ordonna à l'armée une retraite en échelons, pivotant tantôt sur une aile, tantôt sur l'autre, et présentant toujours à l'ennemi une pointe prête à le déborder et à fondre sur lui. Abd-el-Kader vit bien qu'il ne pouvait rien contre des manœuvres si bien dirigées, et se mit hors de la portée du canon. Dans cette affaire, une compagnie du 66e de ligne chargea l'ennemi à la baïonnette avec la plus grande vigueur

L'armée continuant paisiblement sa marche, alla coucher sur les dernières rampes des montagnes. Dans la nuit, quelques postes furent attaqués, et un soldat du train fut égorgé dans l'intérieur même du camp, à moins de cinquante pas de la tente du maréchal.

Le 12 février le maréchal Clausel rentra à Oran, n'ayant perdu que 70 hommes dans les divers combats livrés aux Arabes. Puis, il se rendit à Alger pour surveiller la province de l'est et diriger une nouvelle expédition sur Médéah. (*Voir au chap. suivant.*)

Cependant, pour lier des communications régulières entre Tlemcen et Oran par l'île de Harschgoun, il fut ordonné qu'un camp retranché serait construit à l'embouchure de la Tafna, en face de l'île. En conséquence le général d'Arlanges partit le 7 avril d'Oran, avec une colonne de 3,000 hommes et huit pièces d'artillerie. Les premières journées de marche furent tranquilles, mais le 15, sa colonne fut attaquée sur la gauche par un grand nombre de fantassins arabes, commandés par Abd-el-Kader, à qui le départ d'une partie des troupes françaises de la province avait, sans doute, rendu l'espérance et le courage. Après un combat sanglant qui dura depuis le matin jusqu'à trois heures, le chef arabe s'éloigna. Il avait perdu près de 2,000 hommes; les Français comptaient 10 tués et 70 blessés. La colonne du général d'Arlanges s'établit le même jour au débouché des gorges de la Tafna. Le lendemain elle campait au bord de la mer, sur la rive droite du fleuve, et aussitôt les troupes commencèrent les travaux d'un camp retranché, assez grand pour contenir quelques centaines d'hommes et de chevaux.

Le général d'Arlanges songeait à ravitailler Tlemcen, que les Arabes tenaient bloqué depuis quelque temps; mais avant d'entreprendre une marche de seize lieues à travers le mont Telgoët, qui n'avait pas encore été parcouru, il voulut s'assurer du nombre et des forces de l'ennemi. Il partit le 25 avril avec 1,500 hommes d'infanterie, 180 hommes de cavalerie, les Arabes alliés et quelques pièces d'artillerie : à deux lieues de la Tafna, il acquit la certitude qu'Abd-el-Kader, avec des forces supérieures, était devant lui. Il résolut aussitôt de rentrer dans le camp. Malheureusement, on perdit cinq quarts d'heure pour rappeler et attendre les Arabes alliés, qui s'étaient laissés entraîner à la poursuite de quelques Kabyles. Au moment où commença le mouvement rétrogade, les ennemis étaient réunis au nombre de dix mille. Des secours considérables en hommes et en munitions avaient été envoyés de Maroc à Abd-el-Kader. Le retour se fit en bon ordre, quoique sous une grêle de balles.

L'acharnement de l'ennemi passait toute expression : plusieurs fois les tirailleurs français furent pris corps à corps par les Kabyles, et se trouvèrent pêle-mêle avec les fantassins et les cavaliers arabes; le feu le plus vif de l'infanterie, les obus et même la mitraille, tombant au milieu des groupes les plus épais, les ébranlaient à peine. Dans ce combat acharné qui dura quatre heures et demie, les Français firent éprouver à l'ennemi une perte considérable. De leur côté ils eurent 33 hommes tués, dont 3 officiers, et 180 blessés. Vers la fin du combat, le général d'Arlanges reçut lui-même à la tête une contusion si violente par l'effet d'une balle morte, qu'il se sentit défaillir, et fut obligé de remettre le commandement au colonel Combes. Le chef d'état-major et l'aide de camp du général étaient également blessés.

Rentrées dans le camp, nos troupes y furent bloquées et eurent à supporter de grandes privations. Une tempête empêcha les arrivages de vivres et les communications avec l'île de Harschgoun. La disette fut telle qu'on était sur le point d'abattre des chevaux pour les manger, lorsque l'état de la mer, devenue plus calme, permit de recevoir des approvisionnemens et des vivres. Le général d'Arlanges put alors faire connaître sa position et demanda des secours.

## XI.

### NOMINATION DU GÉNÉRAL BUGEAUD.



Dès que la nouvelle de ce combat inégal fut parvenue en France, des ordres furent expédiés pour l'embarquement immédiat des troupes destinées à dégager celles qui se trouvaient en péril. Dans les premiers jours de juin, 4,500 hommes de renfort étaient rendus sur la plage de la Tafna. Le général Bugeaud vint prendre le commandement de la division.

Cependant la situation critique où une partie de l'armée française était placée par les Arabes, qui lui fermaient le chemin de Tlemcen, fut bientôt connue dans toute la contrée. Au delà du Sig et de l'Habrah, jusques sur les bords du Schélif, les Arabes, un moment contenus par l'apparition inattendue du général Perregaux sur leur territoire, prirent de nouveau parti pour Abd-el-Kader. L'agression parut imminente de ce côté, et le bey Ibrahim, campé aux environs de Mazagran avec un faible corps d'indigènes, se vit contraint de chercher un refuge dans Mostaganem.

Arrivé le 6 juin (1836) au camp de la Tafna, le général Bugeaud s'empressa d'organiser les services pour ses opérations ultérieures. Il s'agissait de soutenir les tribus alliées du voisinage d'Oran et d'aller fortifier la garnison de Tlemcen perdue au milieu d'un pays hostile. Le général accomplit cette expédition avec succès, et battit deux fois l'ennemi sur son passage. Il arriva le 24 juin en vue de Tlemcen, et put immédiatement se mettre en communication avec le capitaine Cavaignac commandant du fort, le bey de Tlemcen et les chefs des Maures et des Juifs, venus à sa rencontre à une heure de la ville.

La veille encore, Abd-el-Kader entourait Tlemcen avec 6,000 hommes et 120,000 têtes de bétail qui avaient dévoré la totalité des récoltes, à six lieues à la ronde. Le général Bugeaud ne pouvant dès lors rester à Tlemcen sans toucher aux approvisionnemens du méchouar, se décida le lendemain à se mettre en route pour rentrer au camp de la Tafna, et amener des munitions et des vivres.

La garnison de Tlemcen n'avait rien perdu de son

énergie, malgré l'isolement où elle s'était trouvée; elle avait su, au contraire, la communiquer aux auxiliaires qui s'étaient volontairement renfermés avec elle, pendant qu'Abd-el-Kader ravageait la contrée. Le capitaine Cavaignac avait merveilleusement tenu ce poste difficile, en conservant l'harmonie entre les Français, les Turcs et les Koulouglis.

## XII.

### COMBAT DE LA SICKAK.



L fallait enfin ravitailler Tlemcen, qu'on ne pouvait abandonner à l'émir, sans perdre le fruit de trois ans de combats et de sacrifices. Le général Bugeaud rassembla le convoi qu'il destinait à cette place, et, prenant une escorte suffisante, il se remit en route par le défilé de Telgoët. Abd-el-Kader l'attendait au passage de la Sickak : ses forces s'élevaient à environ 7,000 hommes, y compris 1,000 à 1,200 hommes d'infanterie régulière. Une combat fut livré, l'un des plus importans de cette guerre opiniâtre, car l'ennemi acculé à un ravin fut mis en complète déroute. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici le rapport officiel que le général Bugeaud adressa après l'action au ministre de la guerre :

» Je partis de Harschgoun le 4 juillet, dit le général. Je poussai trois bataillons aux ordres du colonel Combes, sur la route de Telgoët, et je vins camper, avec mon convoi de 500 chameaux et 300 mulets, à quelque distance derrière lui. A deux heures du matin, Combes quitta son camp sans bruit, et, par un sentier à gauche, il fut occuper, à deux lieues et demie de là, le col Sab-Chiouh. Une heure après, le convoi et le reste de la division s'y dirigèrent. Le col n'était pas gardé ; mais 4 ou 500 hommes des Beni-Amer y arrivaient par l'autre versant : il était trop tard. A sept heures, tout mon convoi avait passé, et nous descendions sur l'Isser. Abd-el-Kader était trop loin pour s'opposer à ce mouvement. La rivière fut franchie tranquillement, et je campai sur la rive gauche, fort satisfait d'avoir franchi la chaîne des montagnes sans combat.

» Abd-el-Kader instruit enfin de ma marche, se rapprocha de moi. A trois heures après-midi, 2,000 chevaux, aux ordres de son lieutenant Ben-Nouna, défilèrent en vue de mon camp sur la rive droite de l'Isser, et vinrent camper à une demi-lieue sur ma gauche. Le gros des forces ennemies remonta la rive gauche de l'Isser, et vint camper à une lieue sur ma droite. Je jugeai que cette manœuvre avait pour but de m'enfermer le lendemain matin dans le profond ravin de la Sickak, que je devais passer deux fois pour me rendre à Tlemcen. Je fis une reconnaissance pour chercher une autre route; mais toutes présentaient des difficultés, soit pour le combat, soit pour le convoi.

» Je me décidai à franchir la Sickak, et je quittai mon camp à trois heures du matin, dans le double objet de passer le premier ravin et d'être plus près de Tlemcen avant d'être attaqué, afin d'y jeter mon convoi et de reprendre l'offensive dès que je serais débarrassé de cet énorme empêchement.

» J'annonçai cette résolution aux troupes : « Vous serez attaqués, leur dis-je, demain dans votre marche; vous saurez un temps souffrir les insultes de l'ennemi et vous vous bornerez à le contenir. Mais, vous prendrez votre revanche, dès que je pourrai jeter le convoi dans Tlemcen, vous marcherez à lui, et vous le précipiterez dans les ravins de l'Isser, de la Sickak ou de la Tafna.

» Cela s'est vérifié avec un bonheur inouï.

» Malgré ma diligence j'ai été attaqué par le camp de ma gauche, à quatre heures et demie du matin, lorsque mon convoi n'avait passé qu'à moitié le premier ravin de la Sickak. J'ai fait contenir l'ennemi par les Douairs, un bataillon du 24ᵉ et un escadron du 2ᵉ chasseurs.

» Le colonel Combes, après avoir passé la Sickak, avec ma colonne de droite, avait pris avec intelligence une position protectrice du convoi.

» Soupçonnant que la colonne d'Abd-el-Kader ne tarderait pas à paraître sur les plateaux de la rive gauche, je me suis empressé d'y arriver avec la tête du centre et ma colonne de gauche.

» Abd-el-Kader y touchait avec environ 5,000 chevaux, 3,000 Kabyles à pied et son bataillon régulier de 1,000 à 1,200 hommes. J'ai déployé le 62ᵉ et un demi-bataillon d'Afrique parallèlement à la Sickak, mais en arrière de la crête, de manière à n'être pas vu de l'ennemi qui nous suivait. J'ai mis en bataille le 23ᵉ, et un demi bataillon d'Afrique, perpendiculairement à la gauche du 62ᵉ. En avant du 23ᵉ, et parallèlement, j'ai formé en colonnes doubles échelonnées sur le bataillon du centre, les trois bataillons du colonel Combes, et j'ai jeté en avant, sur le flanc gauche du 62ᵉ, deux compagnies d'élite en tirailleurs et les spahis du 2ᵉ chasseurs, commandés par le lieutenant Mesmer. Le 2ᵉ chasseurs a été rappelé en entier des bords de la Sickak, et placé en colonnes par escadron vis-à-vis l'un des intervalles des bataillons de Combes.

» Le convoi a été placé dans l'angle rentrant formé par la ligne parallèle et la ligne perpendiculaire à la Sickak. Il était gardé par 200 hommes du bataillon de Tlemcen et par les Koulouglis (1). Je rappelai les Douairs et les tirailleurs qui contenaient les Arabes de la rive droite de la Sickak, afin de leur donner la confiance de passer sur la rive gauche.....

» Abd-el-Kader avait derrière lui un plateau facile pour la cavalerie, et entouré sur trois côtés par la Sickak, l'Isser et la Tafna, de sorte que j'étais presque assuré, en le mettant en fuite, de l'acculer à un ravin où il devait éprouver des pertes, pourvu que la poursuite fût vigoureuse.

» J'avais besoin de dix minutes de plus pour finir mes dispositions, et distribuer les rôles avec précision.

(1) Ces 200 hommes, ainsi que les Koulouglis, avaient suivi le général Bugeaud à Oran, après sa première expédition du mois de juin. Ils devaient être spécialement affectés au service du convoi.

Il fallait aussi donner le temps à l'ennemi de passer la Sickak, afin de l'y précipiter. Abd-el-Kader n'a pas voulu me donner ces dix minutes; il a rejeté sur moi mes tirailleurs et mes spahis, et s'est avancé en grosses masses informes, poussant des cris affreux. J'ai jugé que le moment de prendre l'offensive à mon tour était arrivé, et qu'un mouvement rétrograde pouvait tout compromettre. Après avoir lancé des obus et de la mitraille sur cette vaste confusion, toutes les troupes à la fois se sont ébranlées à mon commandement, et ont abordé l'ennemi avec une grande franchise.

» Le combat du plateau était le plus considérable; les trois bataillons de Combes ( un du 47ᵉ, et deux du 17ᵉ léger ) ont agi avec une résolution et une vitesse remarquables pour des troupes si fatiguées par les marches et la chaleur. Les cavaliers arabes étaient si nombreux, que la fusillade avec laquelle ils nous ont accueillis ressemblait à un feu de deux rangs de plusieurs régimens de notre infanterie. Ils ont plié, mais avec lenteur. J'ai cru le moment favorable pour lancer sur eux le 2ᵉ chasseurs. J'ordonnai à ce régiment une charge à fond, qui d'abord eut un plein succès. Les Arabes qui se trouvaient en face furent culbutés, et un parti d'infanterie kabyle fut sabré; mais l'aile droite des Arabes ayant attaqué le flanc gauche des chasseurs, pendant que d'autre infanterie sortie du ravin les fusillait par le flanc droit, ils se sont retirés avec quelque perte et sont rentrés sous la protection des bataillons que je menais à leur secours presque à la course. L'artillerie aux ordres du brave colonel Tournemine, suivait ces mouvemens rapides, bien que cela parût impossible auparavant avec le matériel de montagne.

» Les Arabes ont plié une seconde fois; une seconde fois aussi je leur ai lancé ma cavalerie, mais alors 400 Douaïrs m'avaient rejoint. Malheureusement leur aga Mustapha venait d'être blessé d'une balle à la main. Malgré la privation de cet excellent chef, ils m'ont rendu de grands services; eux et les chasseurs se sont couverts de gloire. Tout a été culbuté, et la cavalerie arabe, embarrassée par son nombre même, a perdu beaucoup d'hommes, d'armes et de chevaux : ses morts, ses blessés sont restés en notre pouvoir. Alors Abd-el-Kader lui-même, dont nous avions aperçu le drapeau en arrière, au milieu de son infanterie régulière, s'est avancé avec cette réserve et la cavalerie qu'il a pu ramener. C'est la première fois, dit-on, qu'on a vu les Arabes employer une telle réserve ou l'engager avec tant d'à-propos.

» Ce dernier effort n'a pu nous arrêter un moment ; nous nous sommes jetés sur cette troupe qui, malgré un feu bien nourri, a été rompue et précipitée fatalement sur le point le plus difficile du ravin de l'Isser. Une pente assez rapide aboutit à un rocher taillé presque à pic à trente ou quarante pieds au-dessus de la plage. C'est là qu'un carnage horrible commence et se poursuit malgré mes efforts. Pour échapper à une mort certaine, ces malheureux se précipitent en bas du rocher, s'assomment ou se mutilent d'une manière affreuse. Bientôt cette triste ressource leur est enlevée ; des chasseurs et des voltigeurs trouvent un passage et pénètrent dans le lit de la rivière; les ennemis sont cernés de toutes parts, et les Douaïrs peuvent assouvir leur horrible passion de couper des têtes ! Cependant, à force de cris et de coups de plat de sabre, je parvins à sauver 130 hommes de l'infanterie régulière ; je vais les envoyer en France. Je crois que c'est entrer dans une bonne voie; l'humanité et la politique en seront également satisfaites. Ces Arabes prendront en France des mœurs et des idées qui pourront fructifier en Afrique.

» La cavalerie arabe avait lâchement abandonné son infanterie et s'était enfuie vers la Tafna. Je l'aperçus faisant mine de se rallier au bout du plateau, avant de descendre sur la rivière. Je marchai à elle avec le 17ᵉ léger, le 47ᵉ, le 23ᵉ et l'artillerie, laissant à la cavalerie le soin de poursuivre les restes de l'infanterie et les Kabyles. Cette cavalerie ne m'attendit pas; elle passa la Tafna et je m'arrêtai sur la rive droite, mes troupes étant très fatiguées et la chaleur excessive. »

Le combat de la Sickak avait coûté aux Français 32 hommes tués et 70 hommes blessés. Les Arabes avaient eu 1,500 hommes hors de combat.

Le général Bugeaud entra à Tlemcen le 7 juillet. Deux jours après, il alla vider quelques silos et moissonner le territoire d'une tribu hostile qui occupait les principaux abords de la ville, et en avait constamment gêné l'approvisionnement. Une autre tribu, dont il fit sonder les dispositions, répondit qu'elle se soumettrait aux Français s'ils continuaient d'être forts dans le pays. Le général Bugeaud repartit, le 12, de Tlemcen, laissant la garnison du méchouar en bon état, et ramena ses troupes à Oran.

Cette province, sans être complétement pacifiée, fut cependant beaucoup plus calme pendant le reste de l'année 1836. Quelques expéditions furent encore nécessaire, soit pour maintenir dans la soumission les tribus qui auraient été tentées de reprendre les armes, soit pour ravitailler une seconde fois Tlemcen. Mais elles furent dirigées par le général de Létang qui commandait la division, en l'absence du général Bugeaud rentré en France pour quelque temps.



# EXPÉDITIONS DE CONSTANTINE

SITUATION. — PREMIÈRE EXPÉDITION DE CONSTANTINE. — PAIX AVEC ABD-EL-KADER. — SECONDE EXPÉDITION. — EFFETS DE LA PRISE DE CONSTANTINE

I.

SITUATION.

Pour ne point interrompre le récit de la guerre livrée dans l'ouest à Abd-el-Kader, nous avons laissé en arrière quelques faits assez importans qui éclairent la situation des provinces de l'est; nous devons les reprendre maintenant, car ils complètent l'histoire de la colonie pendant l'année 1836, avant l'expédition de Constantine.

Une certaine agitation régnait sur quelques points de l'Algérie. Les premiers succès d'Abd-el-Kader, surtout l'affaire de la Macta, y avaient eu un contre-coup fâcheux. Dans la province d'Alger, les indigènes commençaient à croire qu'à la fatigue de luttes sans terme pouvaient se joindre, comme cause d'abandon, les revers éprouvés. Le gouverneur général avait essayé en vain de placer les villes de Miliana, de Scherchel et de Médéah sous l'autorité de beys institués par la France; Mohammed-ben-Hussein, envoyé à Médéah, après avoir réuni quelques partisans dans les tribus, trouva la ville occupée au nom d'Abd-el-Kader, par un chef de son choix. Mustapha-ben-Omar, l'ancien bey de Titery, ne put se faire reconnaître à Scherchel. Dans la plaine, les Hadjoutes, déjà châtiés tant de fois, mais constamment recrutés de tous les malfaiteurs du pays, recommençaient incessamment leurs incursions; et pourtant, dans l'état d'anarchie et de confusion qui durait depuis si long-temps, les commandans choisis par Abd-el-Kader n'étaient pas toujours plus heureux que les nôtres. Ali-Mbarek, qui tenait Miliana pour l'émir, se vit attaqué et pillé par la tribu de Soumata; et, quand il voulut entrer à Médéah, les habitans ne consentirent à le recevoir que sans escorte. Plus tard, le résultat favorable de nos expéditions militaires dans l'ouest, en prouvant aux Arabes que nos armes pouvaient pénétrer aussi loin dans le pays que l'exigeraient notre honneur et nos intérêts, allait contribuer sans doute à rétablir notre influence compromise; mais les

résultats eussent été plus grands et surtout plus durables, si l'œuvre ne fût pas restée inachevée.

La tranquillité paru trenaître; des tribus qui vivaient éloignées revinrent cultiver des terres du côté du Mazafran. Les Koulouglis de l'Oued-el-Zeitoun, espèce de colonie militaire, qui, sous les deys, avait été placée au milieu des Arabes et des montagnards, comme une garde avancée pour maintenir l'ordre et la paix dans l'est de la plaine, venaient nous demander un chef: les gens de Beni-Misrah sollicitaient la confirmation de leurs kaïds. Le scheick des sept tribus de la montagne de Beni-Moussa recevait l'investiture française. A ces progrès autour d'Alger, qui rapprochaient de nous des tribus jusque-là ennemies, venaient s'ajouter ceux de la colonisation française. La culture commençait à se hasarder au loin, et l'occupation de fermes, la création d'établissemens d'agriculture, en dehors de nos avant-postes, et isolés au milieu des Arabes, étaient à la fois l'effet et la preuve de la sécurité dont on commençait à jouir.

Dans la province de Bone, la paix n'était plus troublée depuis long-temps. On continuait à observer la conduite d'Ahmed, afin de prévenir le retour de ses agressions sur Bone et sur Bougie. Des mesures étaient prises pour empêcher l'arrivée d'armes et de munitions de guerre, commandées par lui à Livourne; son impuissance à attaquer les Français s'accroissait encore de l'état d'hostilité d'un grand nombre de tribus voisines de sa capitale, que ses actes sanguinaires détachaient de sa cause. Le général d'Uzer s'étudiait, avec une active persévérance, à profiter de ces fautes, pour concilier à la France la confiance des Arabes; il encourageait les opprimés à recourir à sa protection, à placer en elle leurs espérances; il ouvrait ainsi à nos armes les chemins de Constantine.

A Bougie, l'occupation ne pouvait s'étendre; la configuration du sol, les habitudes guerrières, et plus encore l'état de lutte intestine des populations ne le permettait pas. Les Kabyles se disputaient entre eux les avantages du marché français, contestaient à quelques tribus isolées le droit de conclure avec nous des arrangemens, et ne parvenaient pas à s'entendre sur un consentement commun. La paix, ou plutôt la trêve qui laissait respirer la garnison, était remplie par des combats que se livraient les montagnards eux-mêmes, et les hostilités recommençaient quand leurs querelles étaient suspendues; les rapports établis avec l'un des chefs les plus influens, firent penser quelque temps que la paix en serait la suite; mais ces espérances ne se réalisèrent pas, soit qu'il y eût de la part d'Oulid-ou-Rabbah absence de bonne foi, soit qu'on se fût abusé sur l'étendue de son influence.

Le pouvoir d'Ali-Mbarek, dans la province de Titery, semblait toucher à son déclin, et le bey français Mohammed voyait grossir le nombre et l'importance de ses partisans. Les Koulouglis de Médéah reconnaissaient l'autorité française; le maréchal Clausel crut l'occasion favorable pour accorder au bey Mohammed une assistance efficace. Une expédition fut résolue, et elle devait avoir aussi pour but de punir de leurs brigandages les tribus de l'Atlas, et d'ouvrir une route à travers cette chaîne de montagnes.

Une division d'environ 7,000 hommes, composée de 5,000 fantassins, 1,200 cavaliers, cinq compagnies du génie et deux batteries d'artillerie, conduite par les généraux Rapatel et Desmichels, sous les ordres supérieurs du maréchal, partit de Bouffarick le 30 mars 1836. Après avoir passé la Chiffa, la colonne vit les Kabyles s'avancer avec audace sur son flanc gauche. Leur feu était vif et meurtrier, mais il ne put arrêter les Français.

Du 1er au 3 avril, malgré la résistance des Kabyles, le col de Ténia et les positions qui commandent la plaine de Médéah, furent enlevés. « Les combats de ces trois journées, dit un récit contemporain, présentèrent un spectacle vraiment remarquable, par la nature du terrain et les actions sanglantes qui s'y passaient. Les positions des Français formaient un vaste amphithéâtre de plus d'une lieue d'étendue. Les Kabyles se portaient, avec une intrépidité rare, vers les mamelons occupés par leurs adversaires; ceux que le canon et la mousquetterie n'arrêtaient pas dans leur course, venaient se ruer avec fureur contre les soldats français, qui les rejetaient à la baïonnette par-dessus les rochers, que l'on vit le lendemain teints du sang des vaincus. Ecrasés dans ces engagemens successifs, malgré leur courage et leur nombre, les Kabyles cessèrent leurs attaques et ne reparurent plus. On leur avait pris ou tué plus de 700 hommes; la perte des vainqueurs s'élevait à une soixantaine de morts et cent quarante blessés. »

Le 4 avril, le général Desmichels se dirigea, avec sa colonne, sur Médéah, où le bey Mohammed, nommé par le maréchal, était déjà installé. Il lui remit des armes et des munitions. Ensuite, le général, avec les troupes que ce bey avait amenées, et qu'il réunit à sa colonne, parcourut et dévasta les villages de plusieurs tribus hostiles.

Cette petite excursion, qui dura six jours, prouva aux Arabes, étonnés et enhardis peut-être par le séjour de l'armée sur le col de Ténia, que tous leurs efforts ne pouvaient l'arrêter.

Pendant ces six jours, le génie avait exécuté une route de 15,600 mètres de développement, sous la protection des troupes continuellement occupées à repousser l'ennemi. Cette route à travers l'Atlas, depuis la Métidja jusqu'à l'entrée de la place de Médéah, permettait à l'artillerie de campagne de franchir le col de Ténia. Elle frappa les Arabes d'admiration, et leur fit dire qu'il n'y avait pas de montagnes pour les Français.

Malgré ces succès, les Arabes confédérés se rassemblèrent de nouveau sur la rive occidentale de la Chiffa, et interceptèrent les communications avec l'ouest. Ali-Mbarek marcha sur Médéah, suivi des montagnards de Soumata, des Mouzaia, des Beni-Salah, et, après trois jours de combats, Mohammed, trahi par les Maures de la ville, fut livré à nos ennemis.

Au mois de septembre (1836), le maréchal Clausel dirigea une colonne de 900 hommes sur les bois épais qui servaient de retraite aux tribus hostiles. 250 cavaliers des tribus amies, habitant la Métidja, se répandi-

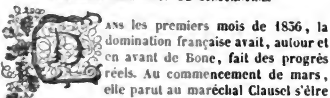
rent dans leurs douairs, et se dédommagèrent de tous les vols qu'elles avaient eu à souffrir de la part de ces audacieux pillards. L'infanterie française pénétra dans les lieux les plus difficiles, et fit éprouver à l'ennemi de grandes pertes. Néanmoins les Kabyles reparurent le mois suivant, et attaquèrent les troupes chargées d'exécuter, entre le camp de Bouffarick et la Chiffa, des travaux pour l'établissement d'avant-postes français jusqu'aux portes de Blidah.

Alors se préparait la première expédition de Constantine. Sur la nouvelle du départ de la plus grande partie de la garnison pour Bone, l'aga de Miliana crut le moment favorable pour entraîner les Arabes à un soulèvement général. Ce chef quitta Miliana dans les premiers jours de novembre, et s'avança vers Blidah avec quelques centaines d'hommes et deux petits canons. Des Arabes de diverses tribus et les Hadjoutes se joignirent à lui; il réunit aussi plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins. Le 9 novembre, il attaqua les avant-postes au-delà de Bouffarick, et les tribus placées sous leur protection. Ces avant-postes se défendirent vigoureusement; mais un lieutenant français, qui, malgré les ordres les plus formels de se borner à observer l'ennemi, s'était laissé entraîner à la poursuite de quelques cavaliers, avec deux autres officiers et quelques soldats, tomba au milieu d'un groupe considérable d'Arabes, et succomba avec ses compagnons, toutefois après avoir tué ou blessé une centaine d'ennemis.

Le même jour, le général Rapatel arrivait d'Alger avec une colonne de 2,500 hommes et quelques pièces d'artillerie. Il marcha à la rencontre des Arabes, qui, pendant toute la journée du 10 se tinrent hors de la portée. Ils ne montrèrent leurs masses le lendemain que pour se disperser aussitôt, et se jeter en tirailleurs dans les broussailles, dans les jardins, derrière les haies, où l'artillerie leur lança un grand nombre d'obus, et les découragea à un tel point, qu'ils n'osèrent pas accompagner, suivant leur habitude, la colonne française, lorsqu'elle reprit le chemin de ses cantonnemens. — Cette excursion contre les Arabes fut, dans la province d'Alger, la dernière qui eut lieu en 1836.

## II.

### PREMIÈRE EXPÉDITION DE CONSTANTINE.



Dans les premiers mois de 1836, la domination française avait, autour et en avant de Bone, fait des progrès réels. Au commencement de mars, elle parut au maréchal Clausel s'être assez étendue pour qu'il y eût lieu de nommer un bey français de Constantine. Yousouf, alors chef d'escadron dans la cavalerie auxiliaire, fut appelé par le gouverneur général à ce poste éminent.

On laissa d'abord à ce chef le soin de se faire reconnaître par ceux qui se déclareraient ses partisans, et de s'imposer par les armes à ses adversaires. Par cette mesure on s'épargnait peut-être quelques uns des embarras de la protection, mais on avait à tolérer des actes qui, autorisés par le droit public du pays, ne pouvaient être avoués par le nôtre.

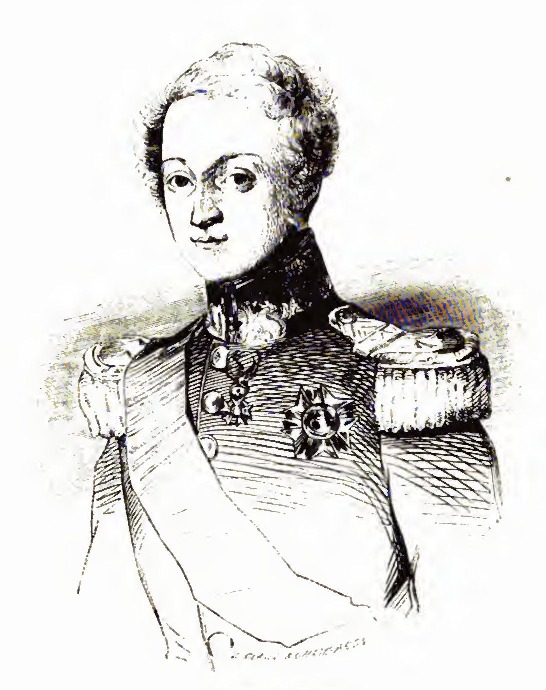
Au surplus les circonstances paraissaient favorables. Le bruit de la mort d'Ahmed venait de se répandre : le nombre de ses ennemis grossissait à chaque instant : sa tyrannie était de jour en jour plus odieuse aux populations que semblaient retenir seulement les antipathies religieuses. D'un moment à l'autre la possession de Constantine elle-même pouvait être obtenue. Le maréchal Clausel pensa qu'il convenait de se préparer à cette éventualité, de faire un pas de plus sur la route de la capitale du beylick, et, dans cette pensée, il fit occuper la position de Dréan, à six lieues au sud de Bone. La soumission presque immédiate de plusieurs tribus fut la conséquence de cette première mesure.

Dès lors on vit bien que la nomination de Yousouf à ce beylick, sans l'appui de nos armes et de notre influence, ne suffisait pas pour la reddition de la province, et on résolut de l'occuper. Depuis cinq années, les Arabes s'étonnaient que la France laissât le bey de Constantine exercer en paix un pouvoir qui avait dû finir avec le règne du pacha d'Alger. Nous avons vu que déjà, en 1833, un chef de Tuggurt avait réclamé l'honneur de concourir au renversement du bey Ahmed. Un autre chef des tribus du désert, Farhat-ben-Sagiet, qui avait fait en 1832, des offres pareilles et qu'on a vu depuis accourir sous les murs de Constantine emportée d'assaut, demandait maintenant à se joindre aux forces françaises pour cette entreprise. Bon nombre de tribus, exaspérées par les cruautés et les exactions du bey, réclamaient vengeance, et l'on pouvait espérer, avec l'assistance des unes, la neutralité ou l'indifférence de beaucoup d'autres. L'obéissance, la soumission du pays étaient promises, si nous ne restions pas toujours attachés au rivage, trop éloignés des alliés que nous trouverions à l'intérieur, pour les pouvoir protéger avec efficacité. Ces idées, généralement répandues parmi les Arabes, emportaient d'ailleurs la croyance, utile à entretenir, que rien n'était impossible à la France, qu'il lui suffisait de vouloir.

Cependant, le gouvernement, qui n'était pas encore en mesure de bien juger de l'état des choses, retenu par la crainte de donner à l'occupation une extension indéfinie, hésitait à prescrire des opérations militaires de cette importance, à travers un pays imparfaitement connu et des difficultés que ces prévisions n'avaient pu embrasser à temps dans toute leur étendue.

Mais les instances du gouverneur général étaient de plus en plus pressantes. Les forces dont il pouvait disposer lui paraissaient devoir suffire; le succès était représenté comme assuré, tant par les bonnes dispositions des populations, que par la faiblesse présumée de la résistance. Sur la foi de ces espérances, que des circonstances indépendantes de l'ennemi empêchèrent seules de se réaliser, l'autorisation d'agir fut accordée (1).

(1) Pour comprendre les récriminations que le maréchal Clausel et le général Bernard, ministre de la guerre, se so t



Le duc de Nemours

Malgré la responsabilité immense qu'on laissait prendre au maréchal, on n'augmenta point l'effectif de l'armée pour cette expédition; mais on voulut qu'un des fils du roi devînt par sa présence le gage de l'adhésion du gouvernement. Le duc de Nemours se rendit en Afrique pour aller prendre part aux fatigues et aux dangers de cette campagne.

Le corps expéditionnaire, fort de 9,000 hommes de toutes armes, était composé de quatre petites brigades et d'une réserve commandées par les généraux de Rigny et Trézel et les colonels Corbin, Lévêque et Hecquet. Le maréchal Clausel s'était réservé le commandement supérieur et avait désigné le colonel Duverger pour chef d'état-major.

Le colonel Tournemine commandait l'artillerie, forte de six pièces de campagne et de dix obusiers. Il y avait quelques tubes de fusées incendiaires. Ce matériel était presque insuffisant et mal approvisionné de munitions.

adressée au sujet de cette expédition, il faut reconnaître que le maréchal semble avoir voulu se perpétuer dans le gouvernement de la colonie, poste éclatant que lui aurait bien valu la prise de Constantine; tandis que le ministre de la guerre, partisan de l'occupation restreinte et peut-être même de l'abandon de la colonie, n'accordait qu'à regret les moyens nécessaires pour faire cette campagne, et en répudiait néanmoins la responsabilité.

Il existait à Bone des canons de douze qui auraient pu être d'un grand secours dans l'attaque de Constantine; mais le maréchal refusa de les emmener.

L'administration était confiée à M. Melcion-d'Arc, intendant militaire, et le service de santé au docteur Guyon, chirurgien en chef.

M. le duc de Mortemart et M. le duc de Caraman, voyageant en Algérie, avaient voulu saisir cette occasion de voir Constantine. Le premier dont la jeunesse s'était passée dans les camps, auprès de l'Empereur, avait pris part à de plus grandes et plus pénibles entreprises; l'autre venait dans sa soixante-seizième année, donner aux jeunes-gens des exemples de constance et de vigueur. M. Baude, conseiller d'état et M. de Chasseloup, député, avaient reçu ordre aussi de suivre l'expédition afin d'éclairer le gouvernement sur les hautes questions d'administration qui se rattachaient à la prospérité de la colonie. Enfin quelques volontaires d'un grand mérite, entre autres le chef d'escadron Richepance, n'y cherchaient que la gloire et les dangers.

L'armée quitta Bone le 13 novembre; elle avait à peine établi son premier bivouac à Bou-Afra, qu'une pluie abondante vint l'assaillir; le ruisseau sur les bords duquel elle était campée devint promptement un torrent. Il ne fut possible de le faire passer aux troupes, que le 14, à midi. A cette heure le soleil ayant reparu, l'armée se remit en marche; elle bivouaqua le soir à Mouchelfa; et le 15, après avoir franchi le col de Mouara, elle arriva à Guelma, sur la rive droite de la Seybouse.

Il existe à Guelma des ruines de constructions romaines. C'est aussi le Suthul des Numides. L'enceinte de l'ancienne citadelle était assez bien conservée pour qu'on pût y établir, contre les Arabes, un poste militaire. Le maréchal Clausel y laissa, sous une garde suffisante, environ 200 hommes que les premiers jours de marche avaient déjà fatigués, et qui n'auraient pas pu suivre jusqu'à Constantine. On y établit un camp que les garnisons françaises n'ont plus quitté.

Le temps était assez favorable; l'armée reprit sa marche le 16, au point du jour, et s'arrêta de bonne heure à Medjez-Ammar, où elle trouva encore de grandes difficultés pour passer la Seybouse. Les bords de cette rivière étant très escarpés, les troupes du génie passèrent la nuit à établir les rampes et à débarrasser le gué encombré de pierres énormes.

Le 17 s'effectua le passage, qui dura très long-temps; l'armée atteignit, sur les quatre heures après midi, la fameuse montée de *la Dixième*, au haut de laquelle on passe le col de Raz-el-Akba, nommé par les Arabes *le Coupe-Gorge*.

Des ruines qui s'élèvent sur tous les mamelons attestent que les Romains avaient construit, de demi-lieue en demi-lieue, des tours et des forts pour s'assurer l'entière possession de ce point militaire. D'autres ruines font également supposer que de grands personnages romains avaient fait construire de vastes et beaux palais dans ce pays si pittoresque.

Le 18, profitant d'une route tracée et établie pendant la nuit par les troupes du génie, l'armée, avec son matériel, franchit le col de Raz-el-Akba et campa à une lieue au-delà sur le territoire des Ouled-Zenati.

Jusque-là l'armée avait marché au milieu d'une population amie et pacifique : les Arabes labouraient leurs champs, et de nombreux troupeaux se trouvaient quelquefois près du chemin qu'elle suivait. Mais ce fut à deux marches de Constantine que commencèrent des souffrances inouies et les mécomptes les plus cruels. L'armée était parvenue dans des régions très élevées : pendant la nuit, la pluie, la neige et la grêle tombèrent avec tant d'abondance et de continuité, que les soldats, au bivouac, furent exposés à toutes les rigueurs d'un hiver du Nord : les terres entièrement défoncées rappelaient les boues de la Pologne.

On apercevait Constantine, et déjà on désespérait presque d'arriver sous ses murs. L'armée continua toutefois sa marche, et, à l'exception des bagages et de l'arrière-garde, parvint le 20, au *monument de Constantin*, où l'on fut obligé de s'arrêter.

Le froid devint excessif. Plusieurs hommes eurent les pieds gelés, d'autres périrent pendant la nuit; car depuis le Raz-el-Akba on ne trouvait plus de bois.

Enfin les bagages, sur lesquels on doublait et triplait les attelages, ayant rejoint l'armée, elle franchit, le 21, le Bou-Merzoug, un des affluens de l'Oued-Rummel. Grossie par les torrens, cette rivière avait débordé : les hommes avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, et plusieurs auraient péri sans le dévouement des cavaliers, qui coururent eux-mêmes de grands dangers. Quelques heures après, l'armée prit position sous les murs de Constantine.

Nous avons dit la position de Constantine, sur tous les points, à l'exception d'un seul, cette ville est défendue par la nature même. Un ravin de 60 mètres de largeur, d'une immense profondeur, et au fond duquel coule l'Oued-Rummel, présente pour escarpe et contre-escarpe un roc taillé à pic, inattaquable par la mine comme par le boulet. Le plateau de Mansourah communique avec la ville par un pont très étroit et aboutissant à une double porte très forte et bien défendue par les feux de mousqueterie des maisons et des jardins qui l'environnent.

Dans les circonstances où il se trouvait, le maréchal Clausel n'avait pas le loisir d'investir convenablement la place, devant laquelle il occupait, avec les troupes du général Trézel, le plateau de Mansourah. La brigade d'avant-garde, aux ordres du général de Rigny, avait été dirigée sur les mamelons de Condiat-Aly, avec l'ordre de s'en emparer; d'occuper les marabouts et les cimetières, en face de la porte El-Rabbah, et de bloquer immédiatement cette porte.

Il était facile, au premier coup d'œil, de reconnaître que c'était sur ce point que la ville devait être attaquée; mais il était aussi de toute impossibilité d'y conduire l'artillerie de campagne, qui, déjà sur le plateau de Mansourah s'enfonçait en place jusqu'aux moyeux des roues. On ne put parvenir à faire porter sur l'autre position que deux pièces de 8.

Ce fut alors que commencèrent les hostilités, elles furent annoncées par deux coups de canon de 24, poin-

tés contre nos pièces, et par le drapeau rouge des Arabes, arboré sur la principale batterie de la place.

Le bey Ahmed avait craint de s'enfermer dans Constantine. Il en avait confié la défense à son lieutenant Ben-Aïssa; et comme il ne pouvait compter sur les habitans, il avait introduit dans la ville une garnison de 1,500 Tures et Kabyles, bien déterminés à la défendre.

La brigade d'avant-garde, après avoir traversé l'Oued-Rummel, se porta sur les hauteurs, qui, défendues par les Kabyles sortis en grand nombre de la place, furent successivement et bravement enlevées par nos troupes. Elles s'y établirent sous le canon des Arabes, tandis que le maréchal Clausel disposait son artillerie et en faisait diriger le feu contre la porte d'El-Cantara. Pendant la journée du 22, la brigade d'avant-garde soutint un combat brillant contre les Arabes réunis à l'infanterie turque, sortie par celle des portes que l'armée ne pouvait bloquer.

Le temps était devenu affreux; la neige tombait à gros flocons, le vent était glacial; les munitions et les vivres, dont une partie avait été perdue dans la route, achevaient de s'épuiser.

Le 23, la brigade d'avant-garde fut vivement attaquée et repoussa l'ennemi; le même jour, les Arabes ayant attaqué le quartier-général, furent culbutés et repoussés par le 59e de ligne.

Le maréchal résolut d'essayer d'enlever la place de vive force, et, s'il ne réussissait pas, de ne pas attendre davantage et de ramener l'armée à Bone.

Deux attaques simultanées furent ordonnées pour la nuit du 23 au 24; l'une contre la porte d'El-Cantara, devait être dirigée par le colonel Lemercier; l'autre du côté de Coudiat-Aty devait être tentée par les troupes de l'avant-garde, aux ordres du général de Rigny.

« A onze et demie du soir, après une journée de combats, l'ordre fut donné au colonel Duvivier d'attaquer, avec le bataillon d'Afrique, de la brigade de Rigny, la porte située en face de Coudiat-Aty, nommée dans le pays Bab-el-Rabbah (1), la porte du marché. On mit à sa disposition 13 hommes du génie portant quelques pioches, quelques haches et un sac de 80 livres de poudre, et commandés par le capitaine Grand et par deux autres officiers du génie; on lui adjoignit également une section de deux obusiers de montagne commandés par le lieutenant d'artillerie Bertrand. A minuit moins un quart la colonne se mit en route en tournant par la gauche de Coudiat-Aty, mais l'ennemi s'en aperçut bientôt et commença à tirer... Avant d'engager la colonne dans la rue qui menait à la porte du marché, le colonel, sachant que vers la gauche il devait exister une autre porte nommée Bab-el-Djedid (porte neuve), chercha à trouver le chemin qui pouvait y conduire; mais nulle part il ne put rencontrer d'issue pour aller vers cette gauche. Il trouva un grand bâtiment, dont la porte très large était ouverte. Le capitaine Grand, accompagné de quelques chasseurs, l'explora; mais il était sans autre issue, et il fut reconnu que c'était un fonduck ou marché; il fallut donc se résoudre à aller directement sur la porte El-Rabbah par la grande rue qui y conduisait; on le fit, en glissant les compagnies paires suivant le côté droit; et les compagnies impaires suivant le côté gauche. L'artillerie suivit le même chemin, et, parvenue à trente pas de la porte, dans un petit rentrant, elle chargea et tira deux coups contre celle-ci. Le lieutenant Bertrand y déploya beaucoup de courage en chargeant, presque à lui seul ses pièces; car un créneau de flanc, en tirant à très petite distance, frappait juste dans ce rentrant, et y renversait les canonniers et les chasseurs qui s'y trouvaient. Du reste, les balles sillonnaient la rue, le canon y lançait de la mitraille, et il était presque impossible de passer d'un côté à l'autre sans être touché; heureusement que les côtés de la rue présentaient une suite de petites boutiques ou hangards d'une profondeur d'environ quatre pieds, qui mettaient en partie les hommes à couvert.

» Voyant que les moyens d'artillerie, à cette distance, ne pouvaient rien produire d'efficace, le colonel se décida à porter son monde jusque contre la porte, afin d'enfoncer celle-ci avec la hache ou le sac de poudre. Ce mouvement fut exécuté avec élan, et soldats et officiers vinrent jusque contre celle-ci. Le capitaine du génie Grand y était également; mais là, pendant dix minutes, on demanda vainement les haches et la poudre; rien ne répondit, ni à la voix du colonel, ni à celle du capitaine Grand, qui, bientôt blessé, fut obligé de se retirer. Voyant qu'avec des crosses de fusil et des baïonnettes il était impossible d'enfoncer cette porte bardée de fer, le colonel résolut de faire retirer son monde, et en donna l'ordre. A peine ce mouvement rétrograde fut-il commencé, que des cris: Voilà des haches! se fit entendre. On se reporta de suite vers la porte; mais ce cri était illusoire, et aucune hache ne s'y trouva : alors, il fallut définitivement se retirer. Ce mouvement excessivement dangereux, et dans lequel les hommes n'étaient plus animés par l'espoir de vaincre, se fit sans désordre (1). »

Cette attaque ne fut pas seulement funeste par le peu de succès qui s'ensuivit, mais plus encore par la perte des braves qui y succombèrent. Conduite avec une rare intrépidité par le colonel Duvivier, la colonne, comme on l'a vu, avait été amenée à travers d'incroyables dangers et en surmontant mille obstacles à la porte même qu'il fallait briser; un effort de plus et elle pénétrait dans l'enceinte même de la ville, et y introduisait glorieusement l'armée. Tout échoua par la fatale imprévoyance de ceux qui disposaient des moyens secondaires d'exécution. On dut ressentir plus amèrement cet échec fatal par le nombre des morts qu'on abandonna et celui des blessés, parmi lesquels étaient des noms illustres et chers à l'armée. Outre le capitaine du génie Grand, qui ne survécut point à ses blessures, et qui laisssa un vide tristement ressenti dans le corps dont il faisait partie, il fallut aussi relever du champ de bataille, le chef d'escadron Richepance, qui émerveillait l'armée par sa bravoure et

(1) Cette porte est aussi appelée Bab-el-Oued (page 123)

(1) Extrait du rapport du colonel Duvivier.

son dévouement si magnanime. Cette ame chevaleresque et digne d'un autre âge, ne respirait qu'au milieu des périls, là où il y avait quelque gloire à cueillir. Frappé de cinq coups de feu dans cette fatale nuit, Richepance survécut peu à ses blessures; il s'éteignit dans le triomphe qu'il avait tant ambitionné, ajoutant un nouvel éclat au nom illustre que son père lui avait légué (1).

Pendant que ces événemens se passaient du côté de Coudiat-Aty, les troupes restées sur le plateau de Mansourah faisaient une puissante diversion. Déja le 22 au matin, l'artillerie s'était établie sur ce plateau avec les pièces de huit, les obusiers de douze et les fusées à la Congrève. Au grand regret des officiers, qui auraient préféré employer leurs munitions du côté de Coudiat-Aty, la canonnade s'engage à plus de mille mètres de distance par dessus le Rummel, avec une batterie ennemie. Au bout de trois quarts d'heure on réunit les pièces au nord et à deux cent cinquante mètres de la porte d'El-Cantara. On bat en brèche : le soir, la galerie crénelée et les pieds droits de la porte, sont à peu près détruits. Le capitaine Hackett et le fourrier Moreau se glissent à la faveur des ténèbres, et en essuyant une décharge de l'ennemi, jusqu'au milieu des ouvrages attaqués : la première porte qui, suivant l'expression du maréchal Clausel, *était abattue, mais mal*, leur livre un étroit passage, et ils en reconnaissent une seconde qui n'a point été touchée par les boulets. Le 23, le feu continue et abat les maisons voisines du pont d'où partait une vive fusillade. Le soir, les munitions de l'artillerie étaient presque épuisées, c'est au génie à prendre sa place : il ne reste plus qu'à faire sauter les deux portes à la poudre; les soldats, toute la journée, ont demandé l'assaut. A onze du soir, les troupes prennent en silence les armes sous le commandement du général Trézel; les sapeurs du génie, prêts à monter à la brèche, au signal donné par la seconde détonnation, forment, en face du pont, la tête d'une colonne composée de la compagnie franche, des carabiniers du 2e léger, de deux compagnies de grenadiers du 63e; le reste de ce dernier régiment forme la réserve pour l'assaut. A minuit, le capitaine Hackets, qu'une mort glorieuse attendait l'année suivante, sous ces mêmes murailles, passe le pont avec une section de mineurs et arrive à la porte. Mais l'ennemi veillait; une décharge presqu'à bout portant accueille les mineurs dans cet étroit passage : dix hommes sont tués, vingt-deux autres dont trois officiers, sont blessés. Dans ce désordre, les deux sacs à poudre préparés pour faire sauter les portes, tombent sur les cadavres des hommes qui les portaient; les officiers qui s'avancent pour monter à la brèche, sont réduits au douloureux devoir de faire ramasser les blessés sous la fusillade : de ce nombre est le général Trézel, frappé au milieu des dispositions qu'il prend pour l'assaut : une lune éclatante éclairait cette scène, comme si la fortune avait voulu favoriser l'ennemi, dans la dispensation du beau temps aussi bien que dans celle du mauvais.

Les deux attaques ont manqué; il ne reste à l'artillerie que quinze kilogrammes de poudre et quelques gargousses; les soldats sont exténués de faim; l'armée n'a plus d'autres vivres qu'un petit nombre de bœufs, ses chevaux et ses mulets. Il n'y a plus que deux partis à prendre, et l'ordre est donné pour la retraite.

Le 24, dès cinq heures du matin, les première et seconde brigades se sont ralliées sur le plateau de Mansourah; le matériel qu'on ne pouvait pas emporter est détruit; tentes, effets, bagages sont jetés; la moitié du régiment de chasseurs est mis à pied; les blessés et les malades sont chargés sur les voitures, les chevaux et les bêtes de somme qu'on a rendus disponibles. A huit heures, le signal du départ est donné. Les spahis éclairent la marche, le 17e léger les su. ., et le convoi, flanqué par le 59e et le 62e, reprend en ordre le chemin que l'armée avait déjà suivi. Pendant ce mouvement le 63e en colonne serrée vis-à-vis le pont, contient les ennemis qui sortent en foule par la porte d'El-Cantara.

» L'armée marche lentement au milieu du feu continuel des Arabes d'Ahmed; elle les maintient par ses tirailleurs, et ils fuient dès que nos soldats leur font face. Toutefois, à moitié chemin, le bataillon du 2e léger fermant la marche, l'ennemi fonde sur l'infériorité de nombre de ces braves l'espoir d'une victoire facile, et se décide à charger à fond. Le commandant Changarnier rallie sa troupe au pas de course, fait former le carré, et attend l'ennemi à vingt-cinq pas. « Ils » sont six mille et nous sommes deux cent cinquante, » dit-il aux soldats; vous voyez bien que vous n'avez » rien à craindre. » Les feux, dirigés avec le même aplomb qu'à la parade, dispersent en deux minutes les Arabes; trente-quatre morts ou blessés, frappés au milieu du carré, n'en ébranlent pas la consistance; le bataillon salue de trois cris de *vive le roi!* la fuite de l'ennemi, et les tirailleurs lancés à sa poursuite tuent à la baïonnette les cavaliers démontés. Cette réception dégoûte, pour le reste de la retraite, les troupes d'Ahmed d'aborder notre infanterie.

» Nous nous arrêtons vers cinq heures après midi, non loin du monument de Soumah, et aussitôt les Arabes s'éloignent et disparaissent. Le beau temps permet de chercher des vivres. Les soldats ont bientôt découvert des silos, et réduits à un sixième de ration, ils s'alimentent avec du blé cru.

» 25 novembre. — Au pied du monument de Soumah

(1) M. Baude, qui a si bien apprécié et si bien raconté cette première expédition de Constantine, dit : « Que les actions du commandant Richepance étaient empreintes d'une douleur cachée dont il a emporté le secret avec lui, et que les témoins de son extrême bravoure ne savaient s'il bravait la mort ou s'il la cherchait. » Nous croyons qu'il y a quelque témérité dans cette assertion. C'était une nature héroïque, aimant les grands coups d'épée et les hasards, mais sans mépris aveugle de la vie. Dévoué à la restauration, Richepance n'avait voulu accepter, sous le gouvernement de 1830, que la solde de non-activité, à laquelle il avait droit en vertu des lois. Son dévouement n'en appartenait pas moins à son pays. Il s'était couvert de gloire au siége d'Anvers où il servait en qualité de volontaire, et il était venu ensuite en Afrique n'ayant d'autre mobile qu'une haute exaltation militaire.



Le commandant Changarnier (aujourd'hui général).

gisent déterrés et décollés les cadavres de huit malheureux que nous y avons ensevelis le 21. La veille, nous avons trouvé dans le même état les restes des soldats du 62e morts autour des prolonges. Ahmed paie les têtes des Français dix douros, et ses guerriers coupent, pour les lui vendre, celles de nos morts. Les Arabes continuent à nous harceler, et dès qu'un blessé ou un fiévreux reste en arrière, il est décapité à leurs acclamations. Au défilé de Bou-Berda, Ahmed en personne se place sur notre passage avec son artillerie, et l'on croit un instant qu'un combat sérieux va s'engager; mais une démonstration de l'infanterie fait remonter le Bey bien loin sur notre droite, et il n'arrive que quelques boulets morts à ses pieds.

» Le soir, au crépuscule, le maréchal marchait en avant des troupes, nous conduisant à une lieue à l'ouest du bivouac du 19, vers les silos de Thelendu que les spahis avaient indiqués comme un lieu propre à l'établissement du bivouac. C'est alors que, prenant le mouvement de retraite des Arabes pour une manœuvre qui allait compromettre l'armée, le général de Rigny, qui commandait l'arrière-garde, vient au galop à la tête de la colonne, s'exprime sur le chef de l'armée, et lui parle à lui-même en termes coupables dans la bouche

d'un subordonné (1). A l'instant, le maréchal commande halte, et se dirige au galop sur l'arrière garde. La colonne marchait sans intervalles, mais allongée et dans l'espèce de négligence qui naît de la fatigue et de la confiance que l'ennemi est éloigné. Le bruit s'étant répandu qu'on allait être attaqué, les rangs se reforment, et le soldat est à l'instant prêt à obéir au commandement. Soit que le même mouvement se fût opéré à l'arrière-garde, soit qu'il y eût été inutile, tout y est en bon ordre, et l'on n'aperçoit au loin aucun ennemi. Il est unanimement reconnu que le général de Rigny s'est mépris sur la marche d'Ahmed; nous reprenons la nôtre vers le bivouac, et, si les troupes y souffrent de la faim, elles se réchauffent un peu en brûlant, jusqu'au dernier fétu, les provisions de paille du douair abandonné.

» 26 Novembre. — Nous marchons lentement pour ménager les malades; les Arabes continuent leur poursuite, et nous tirent, de temps en temps, des coups de canon hors de portée. Nous nous arrêtons à quatre heures au marabout de Sidi-Tamtam; les soldats découvrent des silos d'orge, de froment, de fèves; et les Arabes se retirent hors de notre portée dans les montagnes environnantes.

» 27 Novembre. — La plaine accidentée de Sidi-Tamtam s'étend sur la rive gauche de la Seybouse; sur la rive droite, les premières assises du Raz-el-Akba embrassent dans leur concavité la courbe que forme en cet endroit la rivière. A sept heures du matin, l'armée passe et se range à mesure sur la montagne : elle eut alors le spectacle qu'avaient donné, 1881 ans auparavant, à l'armée de César, les trente cavaliers Gaulois, qui, dans sa retraite sur Ruspina, refoulèrent dans les murs d'Adrumète deux mille Maures qui la poursuivaient. Nous étions sur le côteau comme sur les gradins d'un cirque : le 3e de chasseurs restait seul dans la plaine, en bataille, perpendiculairement à la rivière, et séparé des Arabes d'Ahmed par le bivouac que nous quittions. Tout-à-coup un cri sauvage se fait entendre, et les Arabes fondent, comme des bandes de chacals affamés, sur le camp abandonné. On a vu se précipiter, éperdus, des moutons, surpris par leurs chiens, sur un pâturage défendu; ainsi fuient et tourbillonnent, aux rires des spectateurs, les Arabes, chargés par l'escadron du capitaine Morris : ce fut pour les soldats la petite pièce de la tragédie dans laquelle ils venaient d'être acteurs. L'épuisement des chevaux ne permet aux chasseurs de sabrer que des traînards, et ils reviennent au pas rejoindre leurs camarades.

» Le gros de l'armée, l'artillerie et les équipages reprennent, pour monter au Raz-el-Akba, le chemin par lequel ils en sont descendus; le 2e léger et plusieurs compagnies de voltigeurs couronnent sur notre droite les hauteurs au-delà desquelles se montrent les Arabes, et vers deux heures nous sommes réunis au sommet de la montagne. Là s'arrête la poursuite des Arabes, mais au col une troupe de Kabyles entreprend de nous arrêter : ceux qui sont en face de nous tiennent ferme; une douzaine d'entre eux tombent sous les coups de nos Turcs et de nos Spahis; quelques tirailleurs jetés sur les flancs dégagent bientôt le passage; les derniers coups de fusil de l'ennemi tuent sous lui le cheval du lieutenant Nap. Bertrand. M. de Sainte-Aldegonde, gendre du duc de Mortemart, qui faisait la campagne en curieux, se place comme ordonnance sous les ordres du colonel Boyer, qui commandait la gauche, et manque d'être tué dans une embuscade. On a parlé de blessés et de malades relevés sur la route et soustraits au fer des Arabes : tout le monde a fait à cet égard son devoir; mais si tous les hommes sauvés étaient restés autour de ceux qui les relevaient, nul n'aurait eu un si nombreux cortége que le brave jeune homme que je viens de nommer.

» De Constantine au Raz-el-Akba, le pays est fertile; mais quelque accidenté qu'en soit le relief, l'aspect en est d'une inconcevable tristesse; le sol consiste en une couche d'argile tenace, sans mélange de cailloux, éminemment propre à la culture des céréales, presque partout gazonnée, et percée de distance en distance par les bancs de roche calcaire auxquels elle sert de revêtement. Dans un trajet de vingt lieues nous n'avons aperçu qu'un bouquet de bois d'un demi-arpent, à une assez grande distance de notre route, et un arbuste sur le plateau de l'Oued-Berda. Aux portes de Constantine

(1) Nous empruntons ce récit à M. Baude, qui ajoute à cet incident les détails suivans :

« Pendant l'expédition, j'écrivais jour par jour tout ce qui me paraissait digne d'être retenu, et je copie textuellement ce qui suit sur mes notes de la journée du 28 novembre.

« Le général de Rigny arrive au milieu de nous au grand » galop; il paraissait fort ému. — « Où est, dit-il, M. le ma- » réchal ? je veux lui parler à lui-même. Il n'a paru ni à » l'avant-garde quand nous allions à Constantine, ni à l'ar- » rière garde depuis la retraite, et maintenant nous marchons » en désordre. Il faut arrêter et rassembler la colonne...... » Ahmed est un habile homme; il fait en ce moment un mou- » vement que je prévois depuis deux jours, et, si l'on n'y fait » pas attention, nous pourrons avoir d'ici à une demi-heure » deux cents têtes coupées..... Il faut nous rendre plus mobi- » les..... Qu'est-ce que ces prolonges du génie qui ne portent » que des drogues? Qu'on prenne donc un parti là-dessus. » » — On répondit à M. de Rigny, en lui indiquant la direction » où se trouvait le maréchal, et peu d'instans après ils repas- » sèrent au galop.

» Le maréchal reprit la tête de la colonne, après s'être assuré qu'il n'y avait pas d'ennemis en vue.

» Le lendemain, M. de Rigny conserva le commandement de l'arrière-garde devant l'ennemi, et le soir, à huit heures, au bivouac de Sidi-Tamtam, le maréchal lut aux chefs de corps réunis, dans sa tente, un ordre du jour, dans lequel cet officier général était accusé d'avoir voulu s'emparer du commandement, ce qui eût été un excès d'audace poussé jusqu'à la démence. Puis cet ordre du jour fut retiré et remplacé par un autre, où pour le même acte, le même officier était taxé de faiblesse. Le commandement, dont il s'était montré digne dans les combats de Coudiat-Aty, ne lui fut néanmoins pas retiré. »

Nous croyons que les sentimens du maréchal Clausel sont présentés ici sous un faux jour par M. Baude. Le maréchal, dans son premier ordre du jour, semble seulement accuser M. de Rigny d'avoir voulu taxer son commandement d'imprévoyance, et de le compromettre ainsi aux yeux de l'armée. C'était une grave imprudence, qui ne méritait peut-être point la sévérité empreinte dans l'ordre du jour qui fut retiré, mais qu'il fallait du moins blâmer avec force, comme le fit ensuite le second. (Voyez ces deux pièces dans le volume d'*Explications*, publié par le maréchal Clausel )

seulement, quelques makis reparaissent, sans que le sol ait, en apparence, changé de nature. C'est bien l'Afrique de Salluste, avec ses champs de grains et ses pâturages, sans maisons, sans arbres et sans eau. L'épaisseur des gazons, la beauté du blé, de l'orge, des fèves, dont nous avons trouvé les silos des Arabes garnis, la force et la saveur de la paille hâchée dont se sont nourris nos chevaux, annoncent dans ce sol une très grande énergie productrice; mais elle semble restreinte dans des limites dont le mystère n'est point encore percé. Le pays n'a-t-il jamais été moins nu qu'aujourd'hui? Sans parler des froids que nous avons supportés, les plantes de cette région élevée sont celles de nos latitudes, et la privation de combustible y doit être aussi rude à supporter que dans le nord de la France. Sous les Romains, cependant, une population nombreuse, et n'émigrant pas l'hiver, comme les Arabes, était fixée dans ces vallées; des ruines, dont quelques-unes sont fort étendues, s'y montrent à chaque pas. Ce ne sont plus des constructions rustiques et négligées comme celles d'Hippone; la pierre de taille est partout employée, et l'on ne peut pas supposer que, dans de telles habitations, on n'eût pas à portée au moins le combustible nécessaire à la cuisson des alimens.

» Parmi les constructions on en distingue qui, à leur position, étaient évidemment des postes militaires; en les examinant de plus près, en déterminant les corrélations qui existent entre elles, on réunirait des données très précises sur le système d'occupation des Romains, et nous aurions à puiser dans cette étude plus d'un utile enseignement.

» La vallée boisée de Medjez-Amar et de Calama n'a pas besoin, pour charmer les yeux, du contraste de la nudité des revers occidentaux du Raz-el-Akba; mais nous avions les sensations émoussées par de trop dures privations pour nous arrêter aux beautés du paysage, et le mérite d'être propres à alimenter des feux de bivouac était, pour le moment, le seul qui nous touchât dans les bocages vers lesquels nous marchions.

» 28 Novembre. — Le départ est retardé par le passage de la Seybouse, où nous trouvons, bouleversées, nos rampes du 16 et du 17; puis, par des marches ordonnées contre des groupes d'Arabes sans armes, qui nous regardent passer du haut des collines, sur notre gauche. Ces charges à vide exténuent l'infanterie et nous retiennent jusqu'à midi. Les troupes voient avec dégoût, pendant la première heure de leur marche, nos Arabes mettre le feu à cinq douairs dont les habitans ne nous ont inquiété, ni dans la marche en avant, ni dans la retraite; elles gagnent tranquillement leur bivouac du 15, vis-à-vis Guelma. A mi-chemin, l'état-major, avec un escadron de chasseurs, passe la Seybouse. Le paysage est riche, gracieux, boisé, comme sur la rive gauche.

» 29 Novembre. — Les malades qu'il aurait été trop difficile d'emmener restent à Guelma, où l'hôpital consiste en bottes de paille étendues par terre, et abritées avec des branchages. Vers dix heures, un brouillard épais qui couvrait la vallée se dissipe, et les troupes reprennent le chemin de Bône par Hamman-Berda. Dans d'autres circonstances, nous n'aurions pas craint d'allonger de trois lieues, pour descendre la partie encore inconnue de la vallée de la Seybouse, et suivre la voie romaine de *Tipasa* à Hippone.

» La cavalerie et l'infanterie franchissent le col de Mou-Chelfa; mais l'artillerie et les équipages sont retardés par la longue montée d'Hamman-Berda. Le maréchal arrête la tête de la colonne; puis, réfléchissant à la pénurie de fourrages dont nous avons tant à souffrir, il ordonne au 3e chasseurs de passer Nech-Meya, et d'aller jusqu'au camp de Draan, où sont des approvisionnemens.

» 30 Novembre. — Nous partons de Draan avant le jour, avec le 3e de chasseurs. Nous marchons désormais comme en pays ami, et, à deux lieues de Bône, où nous a dévancés la nouvelle de nos désastres, nous sommes accueillis par des détachemens de la garde-nationale qui marchent à notre rencontre.

» Le 1er décembre, le corps expéditionnaire rentre à Bône, et, le 4, il est officiellement dissous.

» Tandis que la ville s'encombre de malades, que l'ordre se rétablit dans les services, jetons un regard sur la route que nos soldats viennent de jalonner de leurs cadavres. Il faut qu'au moins une si douloureuse expérience serve de leçon à l'avenir.

» En dix-sept jours l'armée a perdu : 219 hommes tués ou morts à la suite de leurs blessures; 164 morts de froid, de faim, de fatigue et de misère; 74 égarés, c'est-à-dire tombés de lassitude ou de maladie sur la route, et décapités par les Arabes.

» Pour compléter ce recensement, il faudrait ajouter à ces 457 hommes ceux qui sont morts dans les hôpitaux de Bône, d'Alger, ou dans les mouvemens d'évacuation, de maladies contractées dans l'expédition : l'addition serait considérable. On a compté 288 blessés, et il est évident, par le rapport de ce nombre à celui des hommes portés comme tués, que les deux tiers au moins de ceux-ci n'ont pas péri des coups de l'ennemi, mais bien par des causes qui faisaient succomber à leurs côtés tant d'hommes valides.

» Ces chiffres, si tristement expressifs, conduisent à l'indication des véritables causes de notre mauvais succès.

» La saison des pluies était arrivée; dès le 3 novembre, les cimes de l'Edough, les plus voisines de Bône, étaient couvertes de neige, et l'on marchait vers le mauvais temps. Les intempéries et l'humidité des terres entraînaient le ralentissement de la marche de l'armée et la réduction de la charge des voitures; nous étions à l'époque de l'année où les chevaux devaient avoir le plus de peine, et trouver le moins de nourriture; le nombre de nos journées de marche augmentait par l'effet des circonstances mêmes qui diminuaient la quantité des vivres emportés, et le moindre calcul montrait que nous étions tout juste en mesure d'arriver avec des caissons vides sous les murs de Constantine. Les pluies devaient nous donner des malades à transporter, et priver l'armée de mobilité. Si, après le 23, elles avaient continué, il n'y avait plus de retraite pour l'armée

affaiblie et affamée; les marches devenaient de plus en plus lentes. Sous une succession de nuits comme celles de Soumah, et de ce que les soldats du 62ᵉ ont appelé *le camp de la boue*, sans nourriture, sans abri, quel homme valide aurait échappé à la maladie, et quel malade à la mort? Quels passages de rivières auraient été possibles? Lorsqu'au signal de la retraite le soleil resplendissant de l'Afrique écarta les nuages, les soldats, se sentant réchauffés, ont donc eu raison de dire, dans leur langage coloré : Mahomet n'est plus de semaine; voici celle de Jésus-Christ! Ce n'était pas des hommes que nous pouvions attendre du secours. Le beau temps que Dieu nous faisait la grâce d'envoyer mit dans les cœurs l'espérance à la place de l'abattement; il ranima nos forces épuisées, nous lui dûmes jusqu'à des vivres, car il nous rendit capables de chercher des silos. Sans ce puissant auxiliaire, nul effort humain n'aurait pu nous préserver du sort des légions de Varus. C'est donc exclusivement du milieu de mars à celui d'octobre que veulent être faites, en Afrique, les expéditions lointaines; encore faut-il s'en abstenir le plus possible dans les grandes chaleurs, à moins qu'on n'opère dans les montagnes, où la température est supportable.

» Les avantages de l'artillerie ont, dans l'embarras des transports, un contrepoids qui s'élève ou s'abaisse, suivant l'état de la viabilité sur le théâtre de la guerre. Nous avions trop ou trop peu de canons. Devait-on trouver de la résistance et employer cette armée contre les murailles de Constantine : la batterie de campagne était insuffisante; des pièces de douze, au moins, étaient indispensables, et il ne fallait pas les laisser à Bone. Avait-on chance, au contraire, d'entrer dans la ville à la suite de combats, de négociations et d'intelligence avec les habitans : les pièces de huit étaient, si ce n'est absolument inutiles, au moins hors d'état de racheter, par leur service, l'embarras et les retards qu'elles causaient. En fait, malgré la bravoure et l'habileté avec lesquelles elles étaient dirigées et servies, leur effet utile dans le siège a été nul. Si le maréchal n'avait eu que des pièces de montagnes, il faisait, en cinq jours, au lieu de neuf, le trajet de Bone à Constantine; en chargeant, sur les bêtes qui ont été employées au transport des parcs, les vivres approvisionnés à Bone, l'armée était en état de passer quatre à cinq jours sous les murs de Constantine, d'en attirer par ses manœuvres les défenseurs en rase campagne, et, s'il fallait se retirer, il lui restait encore des vivres pour ses combattans et des moyens de transport pour tous ses malades.

» Que serait-il arrivé si, au lieu de se partager en deux corps devant Constantine, l'armée s'était transportée tout entière sur le plateau de Coudiat-Aty, qui n'était point encore défendu par les ouvrages que le maréchal Valée s'est trouvé dans la nécessité d'emporter? Les pièces de huit n'auraient-elles pas pu traverser le Bou-Merzoug et le Rummel, enfoncer la porte de Rabbah? Les Turcs et les Kabyles sortis de la ville, que le général de Rigny a repoussés, n'auraient-ils pas été détruits par le maréchal avec des forces triples? Qu'aurait fait la ville ainsi privée de ses défenseurs? Peut-être aurait-on dû se faire ces questions. Dans une entreprise si épineuse, il semblait, du moins, naturel de chercher à faire porter les plus puissans efforts des assiégeans sur le point le plus faible de la place.

» Le peu qui a été dit de la position de Constantine explique comment, dans l'antiquité, elle était réputée imprenable. Aujourd'hui la ville est beaucoup moins défendue par les abîmes dont elle est entourée, que par la difficulté de faire franchir l'espace qui la sépare de la mer, à l'artillerie nécessaire pour la réduire : elle est dominée de trois côtés; des batteries placées sur la montagne de Sidi-Mécid, sur l'arête de Coudiat-Aty et sur le plateau de Mansourah, la broieraient comme au fond d'un mortier. Du moment où des parcs de siège pourraient être alimentés par des routes venant de Bone et de Stora, Constantine ne pourrait résister à des troupes européennes, que par l'établissement d'un système de défense qui devrait embrasser les hauteurs voisines.

» Dans la retraite, le principe stratégique suivi a consisté à n'abandonner jamais une position qu'après en avoir occupé quelque autre qui la commandât de front ou d'écharpe; à contenir les Arabes par un petit nombre de tirailleurs très disséminés, avec des réserves toujours prêtes à les protéger; à ne mettre jamais les tirailleurs en prise sur les crêtes des côteaux, mais à les embusquer sur les revers. Au moyen de ces précautions, la marche n'a jamais été interrompue, et nous avons gagné un jour sur le trajet de Constantine à Medjez-Amar; les pertes ont été peu considérables; ainsi, le bataillon d'Afrique, dans les journées des 25, 26 et 27, où il a fait l'arrière-garde de gauche, n'a eu que six blessés. Sauf à la rencontre du 24 avec le 2ᵉ léger, les Arabes n'ont jamais abordé, ni même attendu nos soldats lorsqu'ils se retournaient contre eux : ils ont moins encore attaqué l'armée dans ses haltes et ses bivouacs; dès qu'elle s'arrêtait, ils prenaient le large, et ne l'incommodaient de leur cris bruyans et de leurs coups de fusil que dans les marches. Cette manœuvre était, du reste, la mieux appropriée à la nature de leurs forces : nous avions sur eux la supériorité du nombre, aussi bien que celle de l'organisation; car, malgré les maladies, nous n'avions pas moins de cinq mille hommes sous les armes. Ils n'ont donné au maréchal ni motif, ni occasion de dévier, dans sa retraite, de la ligne de sa marche en avant, et il ne s'est pas plus écarté de celle-ci que d'une route d'étape. Sur plusieurs points de la route, tel que l'embrâsure du Bou-Berda, le col du Raz-el-Akba et le passage de la Seybouse, deux mille Français auraient arrêté huit mille hommes de quelques troupes disciplinées que ce fût, et n'auraient pas compté des Arabes; Ahmed n'a pas même essayé de les défendre, car la tentative des Kabyles au Raz-el-Akba n'était point appuyée par lui. Il y aurait cependant de la présomption à ne pas avouer qu'avec les Turcs, les Arabes et les Kabyles d'Ahmed, un ennemi d'une incapacité militaire moins absolue nous aurait jetés dans de grands embarras; un retard nous livrait à la famine, et nous avons été heureux de

n'avoir affaire qu'à lui. D'après la manière de combattre des Arabes, ce qu'il y a de mieux à faire dans les retraites est évidemment de leur tendre des piéges et de les dégoûter de la poursuite, en saisissant les occasions de se retourner vivement contre eux. Nous avons probablement dû nos passages faciles au défilé du Bou-Berda et au Raz-el-Akba, à l'affaire du commandant Changarnier et à la charge de Sidi-Tamtam, qui les avaient précédés de quelques heures.

» La réputation de bravoure des soldats français est dès long-temps faite; mais l'étranger a quelquefois prétendu que leur patience et leur fermeté dans les privations n'étaient pas au niveau de leur courage sur les champs de bataille. Ils ont prouvé le contraire dans cette horrible lutte soutenue, sans autre secours que celui de leur constance, contre la faim, la maladie et les élémens conjurés; et l'on peut, sans déprécier une des meilleures armées du monde, se demander si, au milieu d'un pareil dénûment, des troupes anglaises auraient conservé tout leur ressort. »

## III.

### PAIX AVEC ABD-EL-KADER.

On pouvait craindre que l'issue de l'expédition sur Constantine n'exerçât une fâcheuse influence sur nos relations avec les tribus des provinces d'Alger et de Titery; mais les bonnes dispositions prises par le général Rapatel qui remplissait, par intérim, les fonctions de gouverneur général, imposèrent aux Arabes. Le maréchal Clausel était rentré en France, pour expliquer sur qui devait peser la responsabilité de l'expédition de Constantine; mais comme il espérait retourner bientôt à son poste et reprendre une éclatante revanche, ses instructions précises devaient guider le général intérimaire. Autour d'Alger, le développement des établissemens militaires et des camps destinés à garantir la sécurité des points occupés; en avant de Bone, l'agrandissement de Guelma et les travaux de fortification qu'on s'occupa immédiatement d'y exécuter, prouvèrent bien que l'insuccès d'une entreprise contrariée par la mauvaise saison, ne décourageait pas nos efforts, ne lassait pas notre persévérance.

Les hostilités semblaient un instant suspendues dans toute l'Algérie, ou du moins ne se manifestaient que par des agressions isolées, lorsque le général Damrémont fut appelé (février 1837), aux fonctions de gouverneur général; le maréchal Clausel était révoqué.

La situation de nos affaires exigeait impérieusement qu'on prît un parti décisif. Si, en présence des événemens dont la province de Constantine venait d'être le théâtre, il était difficile d'espérer de ce côté des arrangemens favorables, avant que nos armes eussent reconquis la prépondérance qui leur devait appartenir, dans l'ouest, l'émir, vaincu à la Sickak, n'était pas soumis encore. Les Arabes s'attendaient et se préparaient à des luttes nouvelles. Tlemcen était de nouveau séparé de nous par l'ennemi; le camp de la Tafna demeurait isolé, sans action, n'ayant d'autre issue que la mer; notre influence dans la province du centre ne s'étendait que jusqu'au pied des montagnes.

La paix était dans les vœux du gouvernement; mais il lui fallait l'acheter par la force des armes. Il se prépara sur tous les points à la guerre, en prescrivant partout aussi l'emploi prudent et sage de tous les moyens qui pouvaient, sans combat, procurer la pacification du pays. Le gouverneur général demeura chargé des opérations militaires éventuelles, et des négociations pour la paix avec les chefs et les tribus du sud.

D'un autre côté, le général Bugeaud dut retourner dans l'ouest pour y recommencer la guerre, s'il n'y pouvait conclure la paix. Les préparatifs se faisaient avec activité dans l'est, pour attaquer de nouveau Ahmed au cœur de sa province, s'il refusait plus long-temps de faire sa soumission.

L'œuvre difficile à laquelle le gouvernement consacrait ses efforts sembla d'abord favorisée par la mésintelligence survenue entre Abd-el-Kader et l'un de ses lieutenans, Hadj-el-Sghyr, bey de Miliana. Mais au moment où le mécontentement de ce chef le détachait de l'émir, et allait le décider à traiter avec nous, il mourut si subitement, que des soupçons d'empoisonnement trouvèrent crédit parmi les siens.

Abd-el-Kader, qui s'était rendu à Médéah, avait travaillé, dans la prévision des hostilités prochaines, à agiter les populations voisines. Pendant que dans la province d'Oran s'organisait la division qui devait incessamment reprendre l'offensive, il parut utile de montrer que la France était partout sur ses gardes. Le gouverneur général ayant réuni à Bouffarick environ 7,000 hommes, s'avança jusqu'à Blidah, reconnut le cours de la Chiffa, Coléah, l'embouchure du Masafran, et parcourut ainsi la ligne militaire qui a marqué plus tard les limites du territoire réservé.

Les Isser et les Amraoua reçurent dans leurs montagnes, jusques-là inaccessibles, le châtiment de brigandages récens, et lorsque plus tard, réunis aux Kabyles voisins, ils attaquèrent le petit camp de Boudouaou, ils éprouvèrent de telles pertes qu'ils durent renoncer à tout espoir de prendre leur revanche.

Enfin le général Damrémont, continuant d'opérer sur la Chiffa, chassait au loin les Hadjoutes, et se disposait à se rapprocher de Miliana et de la vallée supérieure du Schélif, quand lui parvint la nouvelle d'une convention qui venait d'être conclue sur la plage de la Tafna. Le général Bugeaud rendu presque indépendant dans la province d'Oran, et ne relevant que du ministre de la guerre dont il avait reçu directement ses instructions, avait amené par ses négociations, Abd-el-Kader à reconnaître la souveraineté de la France. L'émir séduit par l'espoir de fournir à nos garnisons des aprovisionnemens lucratifs, et d'acquérir un rang incontesté dans l'Algérie, avait prêté l'oreille aux insinuations des frères Durand, israélites d'Oran qui avaient entrepris cet accommodement (1).

(1) Les détails que nous donnons dans le récit qui va suivre, ont été publiés dans plusieurs journaux de cette époque (1837), et paraissent avoir un caractère semi-officiel.



Convoi de blessés.

Le général Bugeaud, soutenu par une attitude imposante, finit par triompher de nombreuses difficultés; et, après bien des allées et venues entre les deux camps, un traité lui fut apporté, revêtu, non pas de la signature, mais du cachet de l'émir, parce que les Arabes ne signent jamais.

Le général Bugeaud fit alors proposer à Abd-el-Kader, pour le lendemain, une entrevue à trois lieues du camp français, et à six ou sept de celui des Arabes. L'entrevue acceptée sans hésitation, le général Bugeaud se rendit le lendemain au lieu convenu, et il s'y trouvait, à 9 heures du matin, avec six bataillons, son artillerie et sa cavalerie. C'était la première fois qu'il devait se trouver en face du chef arabe, autrement que les armes à la main. La conférence ne pouvait manquer d'offrir un grand intérêt, et ce fut, en effet, une des scènes les plus dramatiques que l'on puisse imaginer.

Le général Bugeaud, rendu à neuf heures sur le terrain, avec les troupes dont il s'était fait accompagner et avec plusieurs officiers qui avaient demandé à le suivre, n'y trouva point l'émir. Ce retard s'expliquait tout naturellement par la plus grande distance de son camp. Abd-el-Kader avait sept lieues à faire, tandis que le général français ne s'était éloigné que de trois lieues du gros de son armée. En conséquence, on ne s'en inquiéta point. Cinq heures se passèrent à attendre, sans voir arriver personne, sans que le chef arabe donnât signe de vie. Enfin, vers deux heures après midi, commencèrent à se succéder auprès du général français plusieurs Arabes avec qui on avait eu des relations, les jours précédens, et qui apportaient les uns des paroles dilatoires, les autres des espèces d'excuses.

L'émir avait été malade; il n'était parti de son camp que fort tard; peut-être demanderait-il que l'entrevue fût remise au lendemain; il n'était plus loin, et puis il était tout près, mais arrêté; enfin, un quatrième porteur de paroles engagea le général Bugeaud à s'avancer un peu, lui disant qu'il ne pouvait tarder à rencontrer Abd-el-Kader. Il était alors près de cinq heures; le général, qui voulait ramener les troupes au camp, et désirait en finir le jour même, se décida à se porter en avant, suivi de son état-major.

On marche sans crainte et sans défiance. Le chemin,

qui était assez rude, suivait les détours d'une gorge étroite, entrecoupée de collines, et on ne voyait pas très loin devant soi. Après avoir ainsi marché plus d'une heure sans rencontrer l'émir, le général aperçoit enfin l'armée arabe au fond de la vallée, qui se rangeait, en assez bon ordre, sur des mamelons épars, de manière à bien se mettre en évidence. En cet instant, le chef de la tribu des Oulassahs, Bouhamédy, vint au-devant de lui pour lui dire que Abd-el-Kader se trouvait près de là, sur un coteau qu'il lui montrait du doigt, et qu'il allait l'y conduire.

Le général et son escorte se trouvaient au milieu des postes avancés de l'ennemi, et quand même on aurait pu avoir quelques inquiétudes, il eût été inutile de reculer. D'ailleurs le général Bugeaud était entièrement rassuré; mais quelques signes d'hésitation s'étant manifestés autour de lui, le kabyle lui dit: « Soyez tranquille, n'ayez pas peur. — Je n'ai peur de rien, lui répondit le général, et je suis accoutumé à vous voir; mais je trouve indécent de la part de ton chef de me faire attendre si long-temps et venir si loin. — Il est là, vous allez le voir tout à l'heure. »

Cependant il fallut encore marcher près d'un quart d'heure avant de le rencontrer. On fit bonne contenance, et enfin on aperçut l'escorte de l'émir qui s'avançait du côté de la petite troupe en tête de laquelle marchait le général Bugeaud. L'aspect en était imposant: on pouvait y compter 150 ou 200 chefs marabouts, d'un physique remarquable, que leur majestueux costume relevait encore. Ils étaient tous montés sur des chevaux magnifiques, qu'ils faisaient piaffer et qu'ils enlevaient avec beaucoup d'élégance et d'adresse. Abd-el-Kader lui-même était à quelques pas en avant, monté sur un beau cheval noir, qu'il maniait avec une dextérité prodigieuse; tantôt il l'enlevait des quatre pieds à la fois, tantôt il le faisait marcher sur les deux pieds de derrière. Plusieurs Arabes de sa maison tenaient les étriers, les pans de son bernous et la queue de son cheval.

Pour éviter les lenteurs du cérémonial et lui montrer qu'il n'avait aucune appréhension, le général Bugeaud lance son cheval au galop, arrive sur lui, et, après lui avoir demandé s'il était Abd-el-Kader, lui offre cavalièrement la main, que l'émir prend et serre par deux fois. Celui-ci lui demande alors comment il se portait. — Fort bien, répond le général, en lui faisant la même question; et, pour abréger tous ces préliminaires, ordinairement fort longs chez les Arabes, il l'invite à mettre pied à terre pour causer plus commodément. L'émir descend de cheval et s'assied, sans engager le général Bugeaud à en faire autant. Alors le général Bugeaud s'assied auprès de lui sans façon. La musique, toute composée de hautbois criards, se met alors à jouer de manière à empêcher la conversation. Le général Bugeaud lui fait signe de se taire; elle se tait, et la conversation commence.

Sais-tu, dit le général Bugeaud, qu'il y a peu de généraux qui eussent osé faire le traité que j'ai conclu avec toi. Je n'ai pas craint de l'agrandir et d'ajouter à ta puissance, parce que je suis assuré que tu ne feras usage de la grande existence que nous te donnons, que pour améliorer le sort de la nation arabe et la maintenir en paix et en bonne intelligence avec la France. — Je te remercie de tes bons sentimens pour moi, a répondu Abd-el-Kader; si Dieu le veut, je ferai le bonheur des Arabes, et si la paix est jamais rompue, ce ne sera pas de ma faute. — Sur ce point, je me suis porté ta caution auprès du roi des Français. — Tu ne risques rien à le faire; nous avons une religion et des mœurs qui nous obligent à tenir notre parole; je n'y ai jamais manqué. — Je compte là-dessus, et c'est à ce titre que je t'offre mon amitié particulière. — J'accepte ton amitié, mais que les Français prennent garde à ne pas écouter les intrigans! — Les Français ne se laissent conduire par personne, et ce ne sont pas quelques faits particuliers, commis par des individus, qui pourront rompre la paix: ce serait l'inexécution d'un traité ou un grand acte d'hostilité. Quant aux faits coupables des particuliers, nous nous en préviendrons, et nous les punirons réciproquement. — C'est très bien, tu n'as qu'à me prévenir, et les coupables seront punis. Je te recommande les Koulouglis qui resteront à Tlemcen. — Tu peux être tranquille, ils seront traités comme les Hadars. Mais tu m'as promis de mettre les Douaïrs dans le pays de Hafra (partie des montagnes entre la mer et le lac Sebkha). — Le pays de Hafra ne serait peut-être pas suffisant; mais ils seront placés de manière à ne pouvoir nuire au maintien de la paix.

As-tu ordonné, reprit le général Bugeaud, après un moment de silence, de rétablir les relations commerciales à Alger et autour de toutes nos villes? — Non, je le ferai dès que tu m'auras rendu Tlemcen. — Tu sais bien que je ne puis le rendre que quand le traité aura été approuvé par mon roi. — Tu n'as donc pas le pouvoir de traiter? — Si, mais il faut que le traité soit approuvé: c'est nécessaire pour ta garantie, car s'il était fait par moi tout seul, un autre général qui me remplacerait pourrait le défaire; au lieu qu'étant approuvé par le roi, mon successeur sera obligé de le maintenir. — Si tu ne me rends pas Tlemcen, comme tu le promets dans le traité, je ne vois pas la nécessité de faire la paix; ce ne sera qu'une trêve. — Cela est vrai; ceci peut n'être qu'une trêve; mais c'est toi qui gagnes à cette trêve; car, pendant le temps qu'elle existe, je ne détruirai pas les moissons. — Tu peux les détruire, cela nous est égal; et à présent que nous avons fait la paix, je te donnerai par écrit l'autorisation de détruire tout ce que tu pourras; tu ne peux en détruire qu'une bien faible partie, et les Arabes ne manquent pas de grain. — Je crois que les Arabes ne pensent pas tous comme toi; car je vois qu'ils désirent bien la paix, et quelques-uns m'ont remercié d'avoir ménagé les moissons, depuis la Schika jusqu'ici, comme je l'avais promis à Amady-Sakal. — Abd-el-Kader sourit d'un air dédaigneux, et demanda ensuite combien il fallait de temps pour avoir l'approbation du roi des Français. — Il faut trois semaines. — C'est bien long. — Tu ne risques rien: moi seul pourrais y perdre. » Son lieutenant, Ben-Arach, qui venait de se rapprocher, dit alors au général: « C'est trop long, trois semaines; il ne faut pas attendre cela

plus de dix à quinze jours. — Est-ce que tu commandes à la mer? répliqua le général français. — Eh bien! en ce cas, reprit Abd-el-Kader, nous ne rétablirons les relations commerciales qu'après que l'approbation du roi sera arrivée et quand la paix sera définitive. — C'est à tes coréligionnaires que tu fais le plus de tort; car tu les prives du commerce dont ils ont besoin; et nous, nous pouvons nous en passer, puisque nous recevons par la mer tout ce qui nous est nécessaire. »

Le général ne voulut pas insister davantage, et demanda si le détachement qu'il avait laissé à Tlemcen avec quelques bagages pourrait en sûreté le venir rejoindre à Oran, ce à quoi Abd-el-Kader répondit affirmativement. Le général s'était levé, mais l'émir restait assis, et d'un air qui semblait indiquer quelque prétention à faire tenir le général français debout devant lui. Mais il n'y en eut pas pour longtemps. Le général lui dit sans façon que, quand il se levait, lui général Bugeaud, son interlocuteur devait en faire autant, et sans attendre la réponse, il lui prit la main en souriant et l'enleva de terre, au grand étonnement des Arabes, qui trouvaient sans doute le procédé un peu leste, et ouvraient de fort grands yeux. Cette main, que le général Bugeaud tint alors dans la sienne, est jolie, mais petite et faible, et l'homme lui-même ne paraît pas très robuste.

Il était tard; Abd-el-Kader et le général Bugeaud se dirent adieu et se quittèrent, le premier salué par les cris de joie de sa nombreuse escorte, qui retentirent majestueusement le long des collines et furent répétés par toute son armée. Au même moment éclata un long et violent coup de tonnerre, dont les échos multipliés ajoutèrent à tout ce que cette scène avait d'imposant. Le cortége frémit, des cris d'admiration se firent entendre, et on rejoignit les troupes amenées par le général, en continuant à s'entretenir du chef arabe et du beau spectacle auquel on avait assisté, et que pas une des personnes présentes n'oubliera de sa vie.

Des témoins oculaires ont évalué à près de 10,000 chevaux l'armée d'Abd-el-Kader, massée en grande profondeur depuis la base jusqu'au sommet des mamelons épars dans la vallée, sur une ligne de plus d'une demi-lieue. Mais elle n'offrait pas de traces bien sensibles d'une organisation et d'une discipline sans lesquelles le nombre n'est rien à la guerre.

Le général Bugeaud retrouva sa petite troupe, qu'il avait laissée à plus d'une lieue en arrière, un peu inquiète de son aventureuse expédition; et déjà, quand il reparut avec son escorte, on examinait s'il ne serait pas à propos de se porter en avant, pour le soutenir à tout hasard. Malgré les 10,000 hommes d'Abd-el-Kader, le général estimait que les chances n'eussent pas été trop inégales. « Cette multitude, disait-il, ne fait rien à l'affaire; il n'y a là que des individualités et pas de force d'ensemble. Nous en aurions bien vite raison avec nos six bataillons d'infanterie de ligne et notre artillerie. »

« Ainsi se termina, dit le récit, cette journée qui laissera des souvenirs ineffaçables. Elle a prouvé qu'Abd-el-Kader voulait sérieusement la paix. Si cette paix est ratifiée, comme tout l'annonce, elle signalera pour nos troupes, non moins intelligentes que braves, et pour le génie organisateur de nos officiers de l'armée d'Afrique, le commencement d'une ère nouvelle et féconde. »

Voici, du reste, le traité qui fut conclu, et dont les suites furent loin de justifier les espérances que le général Bugeaud en avait conçues.

Art. 1er. L'émir Abd-el-Kader reconnaît la souveraineté de la France en Afrique.

Art. 2. La France se réserve, dans la province d'Oran: Mostaganem, Mazagran et leurs territoires; Oran, Arzew; plus, un territoire ainsi délimité : à l'est, par la rivière de la Macta et le marais d'où elle sort; au sud, une ligne partant du marais ci-dessus mentionné, passant par le bord sud du lac Sebkha, et se prolongeant jusqu'à l'Oued-Malah (Rio-Salado), dans la direction de Sidi-Saïd, et de cette rivière jusqu'à la mer : de manière à ce que tout le terrain compris dans ce périmètre soit territoire français.

Art. 3. L'émir administrera la province d'Oran, celle de Titery, et la partie de celle d'Alger qui n'est pas comprise, à l'ouest, dans les limites indiquées à l'article 2.

Il ne pourra pénétrer dans aucune autre partie de la Régence.

Art. 4. L'émir n'aura aucune autorité sur les Musulmans qui voudront habiter sur le territoire réservé à la France; mais ceux-ci resteront libres d'aller vivre sur le territoire dont l'émir a l'administration, comme les habitans du territoire de l'émir pourront venir s'établir sur le territoire français.

Art. 5. Les Arabes vivant sur le territoire français exerceront librement leur religion.

Ils pourront y bâtir des mosquées et suivre en tout point leur discipline religieuse, sous l'autorité de leurs chefs spirituels.

Art. 6. L'émir donnera à l'armée française :

Trente mille fanègues (d'Oran) de froment, trente mille fanègues (d'Oran) d'orge, cinq mille bœufs.

La livraison de ces denrées se fera à Oran, par tiers; la première aura lieu du 1er au 15 septembre 1837, et les deux autres de deux mois en deux mois.

Art. 7. L'émir achètera en France la poudre, le soufre et les armes dont il aura besoin.

Art. 8. Les Coulouglis qui voudront rester à Tlemsen, ou ailleurs, y posséderont librement leurs propriétés, et y seront traités comme les Hadars (1). Ceux qui voudront se retirer sur le territoire français pourront vendre ou affermer librement leurs propriétés.

Art. 9. La France cède à l'émir : Rachgoun, Tlemsen, le Méchouar et les canons qui étaient anciennement dans cette dernière citadelle. L'émir s'oblige à faire transporter à Oran tous les effets, ainsi que les munitions de guerre et de bouche de la garnison de Tlemsen.

Art. 10. Le commerce sera libre entre les Arabes et les Français, qui pourront s'établir réciproquement sur l'un ou l'autre territoire.

Art. 11. Les Français seront respectés chez les Arabes comme les Arabes chez les Français.

Les fermes et les propriétés que les sujets français

(1) Nom particulier des Maures qui habitent cette ville.

auront acquises ou acquerront, sur le territoire arabe, leur seront garanties; ils en jouiront librement, et l'émir s'oblige à leur rembourser les dommages que les Arabes leur feraient éprouver.

Les criminels des deux territoires seront réciproquement rendus.

**Art. 13.** L'émir s'engage à ne concéder aucun point du littoral à une puissance quelconque, sans l'autorisation de la France.

**Art. 14.** Le commerce de la Régence ne pourra se faire que dans les ports occupés par la France.

**Art. 15.** La France pourra entretenir des agens auprès de l'émir, et dans les villes soumises à son administration, pour servir d'intermédiaires près de lui aux sujets Français, pour les contestations commerciales ou autres qu'ils pourraient avoir avec les Arabes.

L'émir jouira de la même faculté dans les villes et ports français.

Tafna, le 30 mai 1837.

Signé, BUGEAUD.

| Cachet du général Bugeaud. | Cachet d'Abd-el-Kader. |
|---|---|

Ce traité fut sévèrement jugé en France et n'eut pas un approbateur. Mais parmi les critiques qu'il souleva, la plus énergique fut celle que le général Damrémont, mieux à portée que personne de juger les faits, adressa sous forme d'observations au ministre de la guerre. Cette pièce est d'une haute portée, en ce qu'elle trace pour ainsi dire d'avance la marche que devait logiquement suivre Abd-el-Kader pour effacer la domination française au sein même de notre conquête. Nous en extraierons les passages suivans :

« Cette convention, disait-il, rend l'émir souverain de fait de toute l'ancienne Régence d'Alger, moins la la province de Constantine, et l'espace étroit qu'il lui a plu de nous laisser sur le littoral, autour d'Alger et d'Oran. Elle le rend souverain indépendant, puisqu'il est affranchi de tout tribut, que les criminels des deux territoires sont rendus réciproquement, que les droits relatifs à la monnaie et à la prière ne sont pas réservés, et qu'il entretiendra des agens diplomatiques chez nous, comme nous en entretiendrons chez lui.

» Et c'est, lorsqu'on a réuni à Oran 15,000 hommes de bonnes troupes, bien commandées, abondamment pourvues de toutes choses, lorsque des dépenses considérables ont été faites, lorsqu'une guerre terrible, une guerre d'extermination a été annoncée avec éclat, que, sans sortir l'épée du fourreau, au moment où tout était prêt pour que la campagne s'ouvrît avec vigueur à Oran comme à Alger, c'est alors, dis-je, que tout-à-coup on apprend la conclusion d'un traité plus favorable à l'émir que s'il avait remporté les plus brillans avantages, que si nos armées avaient essuyé les plus honteux revers. Que pouvait-il exiger, que pouvait-on lui accorder de plus, après une défaite totale? Il y a peu de jours, on voulait le forcer, le réduire à la paix, c'est-à-dire lui en dicter les conditions, et tout-à-coup, sans qu'aucune circonstance apparente ait changé notre situation ou la sienne, on lui accorde plus qu'il n'avait jamais songé à demander, plus, assurément, que les adversaires les plus ardens de notre établissement en Afrique n'ont jamais osé l'espérer. On souscrit un traité peu honorable pour la France; on abandonne sans pitié des alliés qui se sont compromis pour nous, et qui le paieront de leur tête; on nous met en quelque sorte à la discrétion de notre ennemi. Il y a peu de jours que l'on donnait pour instructions de ne permettre, sous aucun prétexte, à Abd-el-Kader de sortir de la province d'Oran. On parlait même de le limiter à l'Oued-el-Fedda, on insistait avec raison sur l'importance de conserver Médéah et Miliana, pour y placer des beys indépendans, et éviter la réunion de toute la puissance arabe dans les mains d'un seul homme, et voilà que, d'un seul trait de plume, on cède à cet homme la province de Titery, Scherchel, une partie de la Métidja, et tout le territoire de la province d'Alger qui se trouve hors des limites qu'il nous a fixées, et sur lequel il n'avait encore ni autorité ni prétention. Ainsi, tous nos préparatifs, toutes nos dépenses, toutes nos menaces n'ont abouti qu'à un résultat pire que celui que l'on aurait obtenu, si, sans déplacer un soldat, et sans dépenser un écu, on avait négocié depuis Paris, par l'intermédiaire du plus humble de nos agens diplomatiques.

. . . . . . . . . .

» En France on a les idées les plus fausses sur Abd-el-Kader : on s'exagère sa puissance, ses ressources, on le croit un grand prince, on le met presque sur la ligne du pacha d'Egypte. On perd de vue qu'il y a quatre ans cet homme n'était rien; que la position qu'il a acquise, ce sont nos fautes qui la lui ont faite; que l'influence dont il jouit, c'est nous qui l'avons créée. On oublie combien il a été rabaissé l'année dernière; on ne tient aucun compte des haines et des rivalités qu'il a soulevées, de ses spoliations, de la lassitude des Arabes, du besoin qu'ils ont de commercer avec nous, de la misère, du découragement auquel ils sont livrés. Enfin, et ceci est le pire de tout, on ne prend aucun soin des populations éloignées qui, après avoir réclamé notre protection, ont résisté à l'ennemi commun, se sont refusées à lui rendre hommage, l'ont attaqué, battu, et ont fait souvent une diversion utile à notre cause. Que deviendront-elles? Que deviendront surtout leurs chefs, aujourd'hui qu'ils ont amassé sur eux la haine et la vengeance de l'émir? Ce traité ne stipule rien en leur faveur. Maudissant notre alliance, ils achèteront leur soumission aux conditions les plus dures, ils la cimenteront du sang des principaux d'entre eux. S'ils réussissent à émigrer, et qu'ils viennent nous demander un asile, que sera-t-il permis de leur répondre?

» Enfin, voyons l'avenir que nous prépare le traité tel qu'il est proposé. Si nous supposons que la paix durera, par exemple, trois ans (et cette supposition n'est pas invraisemblable, puisqu'il est dans l'intérêt d'Abd-el-Kader de prolonger un état de choses aussi avantageux pour lui), nous le verrons mettre habilement le temps à profit pour étendre sa domination sur les

Arabes ; pour devenir leur chef spirituel, lorsque nous le déclarons déjà leur maître temporel ; pour former un seul et grand état compact et bien discipliné ; pour se créer un trésor par des impôts qu'on n'osera pas refuser, et plus encore par le commerce qui, malgré la prétendue liberté de l'art. 10, ne se fera qu'avec sa permission et à son profit ; surtout, enfin, pour améliorer et augmenter ses moyens de défense et d'agression contre nous. Trop prévoyant pour ne pas se préparer à une nouvelle lutte, désormais inévitable ; trop éclairé pour ne pas reconnaître la supériorité de notre organisation militaire, mais trop sage pour l'imiter servilement, et pour enlever aux Arabes les avantages de leur légèreté et de leur mobilité, il s'appropriera celles de nos inventions dont il pourra faire usage ; et quand le moment de recommencer la guerre sera arrivé, nous retrouverons les Arabes plus nombreux, mieux armés, plus instruits, plus confians ; leurs moyens de résistance se seront puissamment accrus, et nos chances de succès auront diminué dans une égale proportion.

» J'ai dit qu'Abd-el-Kader deviendrait le chef spirituel des Arabes ; pour y parvenir, sa conduite a été aussi adroite que la nôtre a été inhabile. La prière se faisait dans la régence comme elle se fait encore dans tout l'Orient, au nom du sultan de Constantinople. L'émir a obtenu que le nom du sultan serait remplacé par celui de l'empereur de Maroc, dont il se dit le lieutenant. Laissons-le faire, et bientôt la prière se fera en son nom. Si un jour il tient cette arme puissante à la main, il sera maître de soulever les populations à son gré, et de les déchaîner contre nous, par le double motif de la religion et de la haine de l'étranger.

» Si j'arrive maintenant à l'examen des articles du traité, je trouve d'abord que la reconnaissance de la souveraineté de la France n'est qu'un vain mot, puisqu'il n'est point expliqué en quoi consistera cette souveraineté vis-à-vis d'Abd-el-Kader. Au contraire, partout il est traité comme un égal. Il ne paie point de tribut, il aura le droit de rendre la justice en son nom, de battre monnaie ; car apparemment si on eût voulu l'en empêcher, on aurait pris soin de le dire. Abd-el-Kader n'est pas homme à en négliger la remarque. Qu'est-ce donc que cette souveraineté qui, en traitant avec lui, le rend maître de tout le pays, moins deux petits coins que la France se réserve ? Il est vrai que l'émir s'engage à ne commercer que dans les ports occupés par nous, et à ne concéder aucun point du littoral à une autre puissance, sans l'autorisation de la France ; mais l'obligation où l'on s'est cru d'introduire cette dernière réserve n'est-elle pas la meilleure preuve du pouvoir indépendant d'Ab-el-Kader ? Et quant à l'autre, elle est un peu illusoire, car ce qu'il ne fera pas à Dellys ou à Scherchel, il le fera dans le premier petit port de Maroc, avec lequel sans doute on ne prétend pas entraver son commerce.

» Si j'examine la délimitation qui résulte de l'art 2, je vois que, dans la province d'Oran, Mostaganem et Mazagran resteront séparés d'Oran et d'Arzew, c'est-à-dire qu'ils seront en état constant de blocus. Puisqu'on gardait ces deux villes, il était naturel de les lier à la zone que nous conservons. Pour cet effet, au lieu de se borner à la Macta, il fallait garder les montagnes au-delà de cette rivière, qui s'étendent le long de la mer, et leurs versans dans la plaine, et ne s'arrêter qu'à l'embouchure du Schélif. Cette extension valait mieux que le Rio-Salado et ses environs.

» Dans la province d'Alger, la délimitation est plus défectueuse encore. Qu'est-ce qu'une limite comme la Chiffa, qui, les trois quarts de l'année, n'a pas deux pieds d'eau, qu'on peut franchir partout, et dont la rive opposée est habitée par la population la plus pillarde et la plus turbulente de la régence. Pourquoi ne pas garder au moins toute la Métidja ; pourquoi en abandonner une des parties les plus riches, sans avantage et sans nécessité ?

» Certes, une telle prétention était bien modeste, et jamais, à ma connaissance, la possession de celle plaine n'avait été mise en doute. En l'occupant tout entière, depuis Chenouan, qui domine Scherchel, jusqu'aux crêtes des montagnes qui la bordent au sud, nous étions maîtres des routes de Médéah et Milianah et du col de Mouzaïa (Ténia), de ce passage si difficile, qui est la clef de la Métidja d'un côté, et de Médéah de l'autre.

» L'art. 15 et dernier est encore une reconnaissance de la souveraineté indépendante d'Abd-el-Kader, car il place ses agens sur le même pied que les nôtres. Leur titre n'est pas déterminé, rien n'établit qu'ils devront reconnaître la souveraineté de la France, et se considérer comme les envoyés d'un pouvoir établi par elle, et dans sa dépendance.

» Enfin quelle est la garantie de ce traité ? Quel gage Abd-el-Kader donne-t-il à la France de son désir d'en observer les conditions, de sa sincérité et de sa bonne foi ? Aucun. Le général Bugeaud le dit lui-même. L'exécution du traité ne repose que sur le caractère religieux et moral de l'émir. C'est la première fois, sans doute, qu'une pareille garantie a fait partie d'une convention diplomatique. Mais alors, comment serons-nous à l'abri d'une rupture imprévue, d'une invasion subite et générale, qui ruinerait nos colons, et coûterait la vie à un grand nombre d'entre eux.

» Je me résume. Le traité n'est pas avantageux ; car il rend l'émir plus puissant qu'une victoire éclatante n'aurait pu le faire, et nous place dans une position précaire, sans garantie, resserrés dans de mauvaises limites. Il n'est pas honorable ; car notre droit de souveraineté ne repose sur rien, et nous abandonnons nos alliés. Il n'était pas nécessaire ; car il ne dépendait que de nous, de nous établir solidement dans la Métidja et autour d'Oran, et nous y rendre inattaquables en réservant l'avenir. »

. . . . . . . . .

Ces observations, pleines de force, n'empêchèrent point la ratification du traité. Le ministère était effrayé des dépenses toujours croissantes qu'entraînait l'occupation de l'Algérie, en présence d'un ennemi presque insaisissable. On crut, en accordant à Abd-el-Kader

plus qu'il ne devait espérer, d'en faire un allié reconnaissant : on éternisa la guerre. Cinq ans de campagnes désastreuses n'ont pas encore rétabli nos affaires compromises par ce fatal traité.

## IV.

### SECONDE EXPÉDITION DE CONSTANTINE.



CEPENDANT, il importait à l'honneur de la France de réparer l'échec éprouvé l'année précédente sous les murs de Constantine. Le choc, devenu inévitable, devait être cette fois décisif; rien ne fut épargné pour en assurer le succès. Bone et les camps, échelonnés sur la route de Constantine à Dréan, Guelma, Nech-Meya Hamman-Berda, se remplissaient de troupes, d'artillerie, de munitions, d'approvisionnemens.

Ahmed-Bey, que ces préparatifs alarmaient justement, fit pressentir les dispositions du gouverneur-général à des arrangemens pacifiques. Ses envoyés reçurent communication des conditions sans lesquelles aucune proposition ne serait écoutée. On put un moment espérer d'en finir sans recourir aux armes.

Mais pour ne point laisser à Ahmed l'espoir qu'il nourrissait peut-être de gagner du temps et d'échapper encore, cette année, au péril dont il se sentait menacé, le gouverneur français resolut de se rapprocher de Constantine, en occupant fortement la position favorable de Medjez-el-Amar, destinée à devenir le point de départ des opérations ultérieures : un vaste camp y fut tracé et devint bientôt une immense place d'armes.

Les négociations traînaient en longueur, mais nos préparatifs n'étaient point ralentis, nous nous montrions disposés à la paix sans cesser de nous occuper de la guerre. L'ennemi lui-même dirigeait de fréquentes attaques contre nos postes, mais se voyait constamment repoussé. Le 20 septembre, Ahmed, à la tête de 10,000 hommes, espéra surprendre le camp de Medjez-el-Amar, sur lequel les Arabes se précipitèrent avec fureur. Les troupes régulières du bey, infanterie et cavalerie, se montrèrent dans cette affaire. Cette nuée de combattans fut repoussée avec des pertes considérables. Ce fut le dernier effort d'Ahmed, qui ne parut plus devant nous; il s'éloigna, n'osant pas même rentrer dans sa capitale, dont il abandonna la défense à son lieutenant.

La pacification était devenue impossible : des prétentions inadmissibles ayant été reproduites, la marche en avant fut ordonnée.

L'armée expéditionnaire devait être forte d'environ 16,000 hommes, dont 5,000 cavaliers, et devait avoir une artillerie de soixante pièces, y compris le parc de siége. Mais elle avait à laisser des garnisons à Drean, à Guelma et à Medjez-el-Amar, ce qui réduisait l'effectif à 10,000 hommes de toute arme. Placée sous les ordres du lieutenant-général Damrémont, qui avait pour chef d'état-major le maréchal-de-camp Perrégaux, elle était divisée en quatre brigades. La 1re brigade (celle d'avant-garde) était sous les ordres du duc de Nemours; les autres étaient commandées par le général Trézel, le général Rulhières et le colonel Combes. Le lieutenant-général Valée, assisté du maréchal-de-camp de Caraman, commandait en chef l'artillerie; et le génie était sous les ordres des généraux de Fleury et Lamy. M. Volland, intendant militaire, était chargé du service administratif de l'armée.

Les troupes qui composaient le corps expéditionnaire, étaient les 11e, 23e, 26e et 47e régiment de ligne; les 2e et 17e légers; le corps des zouaves; plusieurs compagnies des 2e et 3e bataillons d'Afrique, ainsi que la légion étrangère; enfin une compagnie de Turcs et Koulouglis.

La cavalerie se composait du 1er et du 3e de chasseurs et du régiment de spahis réguliers. Les troupes de l'artillerie appartenaient au 10e et au 14e; les dix compagnies du génie étaient tirées des divers régimens de cette arme.

Partie le 1er octobre du camp de Medjez-el-Amar, l'armée expéditionnaire, s'avançant sur deux colonnes, arriva le 5 au Summah, à trois lieues de Constantine, sans avoir été inquiétée par l'ennemi. « Là se dressent les restes d'un monument romain (1) que les habitans du pays désignent sous le nom de *Summah*. C'était un petit édifice haut et élancé, construit avec cette magnificence de matériaux qui force le voyageur à s'incliner devant le moindre débris d'architecture romaine, et à se rappeler le *grandia ossa* de Virgile. Ici, sur une pyramide tronquée, composée d'énormes gradins, s'élevait un quadruple portique, en forme de prisme rectangulaire, avec ses quatre faces, pareilles et semblables chacune à un petit arc-de-triomphe étroit, dont le couronnement était porté par deux ou quatre colonnes, placées de chaque côté de l'ouverture. Il ne reste plus, en bon état de conservation, que le perron pyramidal, les quatre massifs angulaires, et les huit bases sur lesquelles devaient poser les colonnes, et qui sont ornées chacune d'un cercle plein en saillie. Les colonnes, qui étaient cannelées, la corniche et tout le complément de la construction, n'existent plus qu'en fragmens épars sur le sol ou enfouis dans les terrains environnans, et dont une partie, sans doute, aura été enlevée pour servir à des usages vulgaires. De là on découvrit, à plusieurs lieues en avant, et sur le flanc gauche de nos troupes, un camp arabe, de médiocre importance, dans lequel on distingua avec une lunette, un pavillon, que les indigènes auxiliaires reconnurent pour celui du bey Ahmed. Quelques nuages de cavaliers arabes commençaient à poindre et à grossir à l'horizon. Ils convergeaient généralement vers le camp du bey, entraînant et englobant tous les groupes qui se rencontraient sur leur passage. Plusieurs bandes, lorsqu'elles arrivaient

(1) Ces détails sont extraits de la relation que M. la Tour du Pin a publiée sur la prise de Constantine. Assurément, il était difficile de décrire les lieux et les événemens avec plus de charme que ne le fait cet officier distingué. On peut bien l'appeler, à juste titre, l'historien de l'expédition.

à la hauteur de Summah, se détachaient de la direction commune, et se partageaient sur divers contreforts rayonnant vers la route que suivait notre armée. La première division fit une halte au pied du monument romain, pour donner à la seconde le temps de la rallier, afin qu'on pût se présenter devant Constantine avec des forces entières et compactes. Cependant les partis isolés, qui affluaient de différens cotés, avaient fini par se fondre en une ligne assez suivie de tirailleurs, couronnant la crête des collines sur le flanc gauche de la dernière colonne. Lorsqu'il n'y eut plus une grande distance entre nos deux corps de troupes, le premier se remit en marche; on se rapprocha du Bou-Merzoug et l'on campa sur la rive droite, dans un espace demi-circulaire que la rivière embrasse dans un de ses circuits. A l'extrémité du bivouac, de l'autre côté du cours d'eau et sur un terrain en pente douce, des cavaliers ennemis vinrent se ranger avec ostentation, et parader comme sur un théâtre; mais nos spahis et un escadron du 3e chasseurs d'Afrique, se jetant au galop au milieu de leurs évolutions, les forcèrent d'abandonner une partie qu'ils ne voulaient pas encore jouer sérieusement. »

Le 6 octobre, à six heures du matin, les troupes se mirent en mouvement et s'approchèrent de Constantine. Les parcs de l'armée s'établirent sur le plateau de Sidi-Mabrouck, sous la garde de la 2e brigade; et l'avant-garde, aux ordres du duc de Nemours, prit position sur le plateau plus élevé de Mansourah. L'ennemi, pensant que, comme l'année précédente, l'attaque serait dirigée vers la porte d'El-Cantara, défendit le ravin qui conduit à cette porte. Les zouaves, commandés par le colonel de Lamoricière, forcèrent les troupes du bey à évacuer le plateau.

La reconnaissance de la place fut faite par les chefs de l'artillerie et du génie; l'attaque par Coudiat-Aty fut reconnue la seule convenable, mais il parut nécessaire d'établir des batteries sur le plateau de Mansourah, pour éteindre les feux de la Casbah, et prendre d'enfilade et de revers les batteries du front d'attaque.

A deux heures, les 3e et 4e brigades, sous les ordres du général Rulhières, passèrent le Rummel, et s'établirent sur le Coudiat-Aty. Des cavaliers et des tirailleurs Arabes cherchèrent à inquiéter la marche de cette colonne, mais ils furent promptement forcés de s'éloigner. Au moment où la colonne traversait le gué, un boulet tua le capitaine du génie Rabier, aide-de-camp du général Fleury.

Un ordre de l'armée fit connaître que le duc de Nemours prendrait le commandement du siège. Les chefs de l'artillerie et du génie conservèrent la direction des travaux de leur arme.

A six heures du soir, la construction des batteries du Mansourah fut commencée : la première, qui reçut le nom de *batterie du Roi*, placée à mi-côte, fut armée d'une pièce de 24, de deux pièces de 16, de deux obusiers de 6; la deuxième, appelée *batterie d'Orléans*, placée à la droite de la redoute Tunisienne, fut armée de deux pièces de 16, et de deux obusiers de 8; la troisième, armée de trois mortiers de 8, fut établie à la gauche de la redoute.

Le 7, vers midi, le commandant en chef de l'artillerie reconnut la place du côté de Coudiat-Aty. L'emplacement d'une batterie destinée à battre en brèche et celui d'une batterie d'obusiers furent déterminés, et des ordres furent donnés pour en commencer la construction dans la soirée, et en presser les travaux de manière à ce qu'elles pussent faire feu en même temps que celles de Mansourah : cette dernière batterie reçut le nom de *batterie de Nemours*.

Vers cinq heures, la pluie commença à tomber, et dans la nuit la tempête devint tellement violente, que les travaux durent être plusieurs fois interrompus. L'armement des batteries commença à six heures du soir. Aucun accident n'eut lieu pour la batterie d'Orléans et pour celle des mortiers, mais les deux pièces de 16 et la pièce de 24, qui devaient armer la batterie du roi, furent versées et ne purent arriver. La pluie avait enlevé une partie du terrain de remblai de la route préparée par le génie, et elle était devenue impraticable. Au jour, l'impossibilité d'ouvrir le feu fut reconnue.

Pendant la matinée du 7, environ 800 hommes à pied sortirent de la place et attaquèrent le centre de la position de Coudiat-Aty. Le général Rulhières avait fait construire plusieurs épaulemens en pierres sèches, derrière lesquels les troupes attendirent l'ennemi; le feu se soutint avec vivacité pendant plusieurs heures.

Des Arabes ayant planté un drapeau en face de la position occupée par la légion étrangère, le chef-de-bataillon Bedeau dirigea une sortie contre ce groupe; le drapeau fut renversé et les Arabes dispersés.

La 4e brigade, placée sur la hauteur en arrière de Coudiat-Aty, repoussa les attaques des Arabes venus du camp d'Ahmed, qu'on apercevait à une lieue de nos positions.

Des difficultés insurmontables ayant empêché la *batterie du Roi* d'être armée dans la nuit, des ordres furent donnés pour établir sur le Mansourah une nouvelle batterie, destinée à remplacer celle du Roi. Cette batterie, appelée *batterie Damrémont*, fut armée de trois pièces de 24 et de deux obusiers de 6.

Le 9, à sept heures du matin, les quatre batteries du Mansourah et la batterie d'obusiers de Coudiat-Aty commencèrent à tirer. L'ennemi répondit par le feu de vingt pièces et mortiers. Ses batteries essayèrent de soutenir le combat, mais les embrâsures furent successivement renversées, la plupart des pièces démontées, et avant onze heures leur feu était éteint.

Dès la veille, les zouaves avaient offert de relever les pièces de la batterie du roi versées dans le ravin, et une pièce de 16 avait déjà été remise sur son affût. La seconde pièce de 16 fut relevée pendant la journée du 9 et en vue de la place; toutes deux furent mises en batterie, et vers deux heures elles commencèrent à tirer. La pièce de 24 fut également relevée, mais elle ne put être mise en batterie que le 10.

Le temps était devenu un peu moins mauvais, des ordres furent donnés pour conduire la nuit suivante,

sur le Coudiat-Aty, les pièces de 24 et de 16 destinées à armer la batterie de Nemours.

Cette opération présentait d'immenses difficultés; il fallait descendre par un chemin presque impraticable les pentes du Mansourah, passer, sous le feu de la place, le Rummel gonflé par la pluie, et remonter ensuite les berges détrempées de la rive gauche. La colonne d'artillerie, précédée par un détachement de sapeurs du génie, se mit en mouvement à cinq heures du soir; elle n'arriva au Rummel qu'à minuit. L'obstacle qu'opposa la rivière, au passage des voitures, et les travaux qu'il fallut exécuter, ne permirent de s'établir sur la rive opposée qu'à cinq heures du matin.

L'ennemi avait réparé ses batteries pendant la nuit, et, apercevant le mouvement de l'artillerie, il commença à tirer; quelques chevaux furent blessés, et une pièce de 24 versée. La colonne continua à gravir avec calme la rampe sur laquelle elle devait s'élever, et vers sept heures les pièces furent à l'abri derrière la montagne.

Vers midi, l'ennemi dirigea une attaque contre la position occupée par le général Rulhières, sur le Coudiat-Aty; le gouverneur-général, qui se trouvait sur ce point, ordonna de sortir des retranchemens et d'attaquer les assaillans à la baïonnette; deux compagnies de la légion étrangère franchirent le parapet, et repoussèrent l'ennemi avec la plus grande résolution.

La distance de 400 mètres, entre la *batterie de Nemours* et la place, fit penser qu'il pourrait devenir nécessaire de construire une batterie de brèche plus rapprochée; le commandant de l'artillerie chercha dans l'après-midi un emplacement convenable, et le détermina à 53 toises de la place.

Trois nouvelles batteries durent également être construites sur la hauteur, en arrière du Coudiat-Aty. La première dût être armée d'une pièce de 16 et de deux obusiers de 8. Enfin, une batterie, composée de deux obusiers de 6, fut placée au dessus et en avant de la *batterie de Nemours*; il fut décidé qu'une place d'armes serait construite autour de la batterie placée à 53 toises, afin de contenir la garde de tranchée, et de servir de point de réunion pour les colonnes destinées à monter à l'assaut.

A sept heures du soir, les travaux de la place d'armes furent commencés. Au jour, ils étaient presque complètement terminés. L'ennemi dirigea son feu pendant quelques momens sur la tête de sape du génie. Une sortie effectuée contre le 47$^{e}$, chargé de la garde de la tranchée, fut vigoureusement repoussée à la baïonnette et sans tirer un coup de fusil. La difficulté du terrain empêcha d'achever la *batterie de Nemours*. Cependant, à six heures du matin, trois pièces de 24 et une pièce de 16 étaient rendues derrière le parapet: elles furent successivement mises sur les plates-formes; à neuf heures et demie du matin la batterie commença son feu. La nouvelle batterie d'obusiers put ouvrir son feu à la même heure, mais celle des mortiers ne put tirer qu'à deux heures après midi.

Les feux de la place furent promptement éteints, et à midi on commença à battre en brèche. Le soir, la brèche était déjà bien indiquée, et la nature de la muraille fit connaître qu'elle était moins facile à renverser qu'on ne l'avait pensé jusqu'alors.

Quelques démonstrations faites par les Arabes contre le 47$^{e}$ et le 3$^{e}$ de chasseurs, placés sur la hauteur en arrière de Coudiat-Aty, furent facilement contenues.

» Le gouverneur-général voulut essayer encore, dit M. de la Tour du Pin, d'ouvrir les yeux aux habitans sur les périls que, par une plus longue résistance, ils amassaient sur leurs têtes. Il leur adressa une lettre, par laquelle il les engageait à séparer leur cause de celle du bey Ahmed, et à prévenir la prise de leur ville par la soumission. C'était une commission dangereuse que celle de porter cet écrit à une population chez laquelle l'excitation, cause et résultat d'une vigoureuse défense, devait tourner à l'exaspération et à l'ivresse. Un jeune musulman du bataillon turc ne craignit point de se charger de ce message, moins effrayant peut-être pour ceux qui possédaient à fond le caractère et les habitudes du pays, qu'il ne le paraissait à nos esprits guidés par des inductions plutôt que par la connaissance de la réalité. En effet, notre envoyé fut admis dans la place, où il n'eut à subir ni mauvais traitemens, ni avanies. On lui fit attendre la réponse, qu'il ne put rapporter au camp que le lendemain matin. Elle était faite en termes précis et qui ne laissaient aucune prise à l'espoir d'un accommodement; elle annonçait la résolution d'une défense à outrance, et se montait par moment au ton d'une forfanterie assez chevaleresque: « Si vous manquez de poudre, disait-elle, nous » vous en enverrons; si vous n'avez plus de biscuit, » nous partagerons le nôtre avec vous. » La lettre avait été reçue et la réponse donnée par Ben-Aïssa, kabyle qu'Ahmed avait placé dans une haute position à laquelle n'était jamais parvenu aucun homme de cette race, et qu'il avait nommé bey de Constantine, depuis qu'il avait lui-même obtenu de la Porte le titre de pacha. »

Pendant la nuit, l'épaulement de la nouvelle batterie de brèche fut construit. Le 12, au point du jour, et malgré le feu des Arabes, les pièces destinées à l'armer étaient derrière son épaulement; mais l'approvisionnement n'avait pu être fait, il fallait le transporter en plein jour, en parcourant à découvert un espace de trois cents mètres, pour aller du dépôt de tranchée au ravin, d'où débouchait la place d'armes; deux cents hommes d'infanterie exécutèrent ce travail sans accident et avec une intrépidité remarquable.

« La journée du 12, dit le récit, commença sous les plus heureux auspices. La matinée était pure et belle; la brèche était entamée, la batterie qui devait la compléter était prête, et l'image de l'assaut, naguère éloignée et enveloppée de brouillards, se montrait alors toute rapprochée, toute radieuse, et faisait bondir les cœurs. Il était environ huit heures; un groupe, composé du gouverneur-général, du prince et de leurs états-majors, arrivant du Mansourah, se dessina sur les plus hautes collines du Coudiat-Aty, et s'avança rapidement vers l'ancienne batterie de brèche. Il était à hauteur d'une espèce de place d'armes circulaire en pierres sèches, construite en arrière de cette batterie,



Mort du général Damrémont.

et il s'arrêtait, lorsqu'un coup de canon partit de la place. Le gouverneur-général n'était plus : le boulet l'avait frappé dans la poitrine, et traversé de part en part. Au moment où le général tombait, le général Perregaux, se penchant vers lui, était atteint d'une balle entre les yeux. Les spectateurs restaient immobiles autour du cadavre; le général Valée, qui arrivait de la batterie de brèche, les fit retirer d'une direction si funeste, et le corps du gouverneur fut transporté dans une chapelle ruinée où l'ambulance venait de s'établir. L'événement s'accomplissait à peine que, dans toutes les parties du camp, les troupes étaient instantanément averties qu'il venait de se passer un fait extraordinaire, on ne savait lequel, et l'on eût dit que le sentiment d'un accident grave s'était répandu avec le bruit de l'explosion, comme si ce coup de canon avait sonné d'une manière toute fatale. Les soldats, voyant transporter un corps couvert d'un manteau, s'en approchaient avec une sorte de curiosité religieuse. Mais cette impression sérieuse, il faut le reconnaître, se dissipa en partie avec le mystère. Lorsqu'on sut positivement le nom de la victime, chacun retourna froidement à son poste, et l'on n'y pensa plus. Dans cette atmosphère raréfiée, qui se forme sous l'influence de la succession rapide des événemens et de la présence continuelle du danger, beaucoup de facultés s'é-

teignent; mais parmi les dispositions qui s'y soutiennent, ou même s'y renouvellent, une des plus vivaces, des plus excitées, c'est la curiosité. Ardent à s'enquérir des faits, on reste indifférent à ceux qu'on apprend, quelque inattendus et saisissans qu'ils soient. Certes, s'il est une émotion qui, dans les circonstances habituelles, s'empare facilement des esprits, des esprits d'élite comme des esprits vulgaires, et qui parcourt rapidement toute l'échelle des intelligences, c'est bien celle qui naît au spectacle de la brusque opposition, dans le même individu et presque dans le même moment, d'un éclatant bonheur et d'une éclatante infortune, de la victoire s'ensevelissant dans son triomphe, de la grandeur frappée de la foudre. Cependant, pour le plus grand nombre, tout ce drame, toute cette poésie d'une péripétie violente, se perdaient dans le bruit du canon, et s'anéantissaient en face de la brèche...

« Après la mort du gouverneur-général, le commandement en chef revenait de droit au général Valée. Nos jeunes soldats, sans connaître la vie militaire du vieux guerrier, savaient vaguement que c'était un des meilleurs legs que nous eût laissés l'Empire, et, en voyant ce nouveau chef à leur tête, ils auraient peut-être senti croître leur confiance, si déjà elle n'eût été dans toute sa plénitude, depuis le moment où la brèche était assurée; que désormais, entre eux et le but, il n'y avait que l'assaut; que c'était, non avec des rochers et des murailles qu'ils auraient à se mesurer, mais avec des hommes, et que bientôt l'affaire allait pouvoir se vider comme en champ clos. »

A neuf heures, les batteries en arrière de celle de brèche commencèrent à tirer, elles firent bientôt taire le feu de la place, et la mousquetterie elle-même cessa de se faire entendre.

A une heure, la batterie de brèche continua la brèche commencée, et vers le soir l'état de cette brèche était tel qu'on put fixer l'assaut pour le lendemain.

A cinq heures, un parlementaire, envoyé par le bey Ahmed, fut amené en présence du général Valée, et lui remit une lettre, dans laquelle le bey lui proposait de suspendre les opérations du siége, et de renouer les négociations. Cette démarche avait pour but de gagner du temps, dans l'espoir que la faim et le manque de munitions obligeraient les Français à se retirer. Le général Valée refusa de faire cesser le feu des batteries, et le parlementaire partit avec une lettre annonçant à Ahmed que la remise de la place devait être le préliminaire de toute négociation.

Les batteries reçurent ordre de tirer pendant toute la nuit à intervalles inégaux, de manière à empêcher l'ennemi de déblayer la brèche, et d'y construire un retranchement intérieur.

Le 13, à trois heures et demie du matin, la brèche fut reconnue par le capitaine du génie Boutault et le capitaine de zouaves Gardarens. A quatre heures, le général Valée se rendit dans la batterie de brèche avec le duc de Nemours, qui devait, comme commandant de siége, diriger les colonnes d'assaut.

Les colonnes d'attaque, au nombre de trois, furent formées. La première, commandée par le colonel de Lamoricière, fut composée de 40 sapeurs, 500 zouaves, et les deux compagnies d'élite du bataillon du 2ᵉ léger. La deuxième colonne, commandée par le colonel Combes, ayant sous ses ordres MM. Bedeau et Leclerc, chefs de bataillon, fut composée de la compagnie franche du 2ᵉ bataillon d'Afrique, de 80 sapeurs du génie, de 100 hommes du 3ᵉ bataillon d'Afrique, 100 hommes de la légion étrangère, et 300 hommes du 47ᵉ. La troisième colonne, aux ordres du colonel Corbin, fut formée de deux bataillons, composés de détachemens pris, en nombre égal, dans les quatre brigades.

Le général Valée ordonna l'assaut. — Mais ce n'est pas froidement et comme les bulletins, qu'on peut raconter ce mémorable fait d'armes; il faut encore s'appuyer sur la magnifique relation que nous avons déjà citée.

Il était sept heures, tout était prêt: le colonel Lamoricière et les premières compagnies de Zouaves se tenaient collés contre l'épaulement de la batterie de brèche, la tête de la colonne appuyée à l'ouverture qu'on avait ménagée dans le parapet. Le duc de Nemours, qui, dès l'origine, avait été nommé commandant du siége, donne, d'après l'ordre du général en chef, le signal de l'assaut. Aussitôt le colonel Lamoricière et des officiers du génie et de Zouaves, suivis de leurs troupes, sortent rapidement du retranchement avec une sorte d'impétuosité contenue et disciplinée, et se portent au pas de course jusqu'au pied de la brèche. En un instant, malgré la roideur de la pente et les éboulemens des terres et décombres qui manquaient et croulaient, à chaque mouvement, sous les pieds et les mains des assaillans, elle est escaladée, on pourrait dire plutôt à la faveur, qu'en dépit des coups de fusils des assiégés; car, dans certaines circonstances, le danger est un aide et non un obstacle. Bientôt le drapeau tricolore, que portait le capitaine Gardarens, des Zouaves, est planté sur la crête de la brèche. Dès que les premières têtes des Français s'élançant de la batterie s'étaient montrées en dehors de l'épaulement, le couronnement des remparts avait comme pris feu; une fusillade continue s'était allumée le long de cette ligne, et tout l'espace que nos soldats avaient à parcourir, de la batterie à la brèche, était incessamment sillonné de balles: bien peu d'hommes cependant furent atteints dans ce trajet. Le pied, la pente et une petite plateforme au-dessus de la brèche étaient garantis, à droite, des feux de flanc, par un massif de maçonnerie antique, resté debout comme contre-fort du rempart moderne, au-dessus duquel il se prolongeait à une assez grande hauteur; c'était, entre deux périls, comme un petit port où les colonnes d'attaque pouvaient se reformer: l'effort, pour gravir le rude talus, s'accomplissait au moins sans d'autres difficultés que celle qu'opposait le terrain. On arrive au sommet de la brèche; là, on trouve quelque chose de plus terrible, de plus sinistre que la présence de l'ennemi; une énigme dévorante, toute prête à engloutir qui ne la devinerait pas; ce sont des constructions incompréhensibles, des enfoncemens qui promettent des passages et qui n'aboutissent pas, des apparences d'entrée qui n'amènent aucune issue,

des rentrans et des saillans embrouillés comme à plaisir, des semblans de maisons dont on ne sait où prendre le sens, où prendre la face, et, pour ainsi dire, un mirage périlleux qui offre l'image décevante d'un angle de ville, et où l'on ne peut rien saisir de ce qui constitue une ville réelle. Mais les balles de l'ennemi connaissent la route; elles arrivent sans qu'on sache par où elles passent; elles frappent sans qu'on puisse leur répondre. Enfin, après avoir bien fouillé le terrain, la compagnie à laquelle avait été assigné le rôle d'opérer sur la droite, ayant traversé un petit plateau formé de décombres amoncelés, aperçoit au-dessous d'elle, et au pied du grand édifice orné d'une arcadure qu'on remarquait du Coudiat-Aty, une des batteries non casematées du rempart, dont les canonniers restent fermes et prêts à défendre leurs pièces. D'après l'ordre de leur commandant, le capitaine Sanzai, tué quelques instans après, les Zouaves, sans tirer un seul coup de fusil, se précipitent à la baïonnette sur l'ennemi, malgré la décharge terrible que celui-ci fait, presque à bout portant, de derrière un ressaut de terrain qui le protégeait, et malgré le feu bien nourri qui part des créneaux pratiqués dans la grande maison. Plusieurs Zouaves sont tués ou blessés, et le lieutenant de la compagnie a le bras fracassé de trois balles; mais les défenseurs expient chèrement leur audace. Soit qu'étonnés par l'impétuosité de l'attaque, ils n'aient pas le temps de se reconnaître, soit qu'ils eussent résolu de mourir à leur poste, ils ne cherchent pas à fuir et se font tuer tous dans leur batterie. Devant elle, la compagnie victorieuse voit encore des ennemis : plus loin, le long du rempart, dans un terrain inférieur, au-delà de l'angle de l'édifice et près d'une seconde batterie, d'autres canonniers turcs se tiennent postés derrière une barricade qu'ils avaient formée avec une charrette et des affûts brisés, et semblent décidés à soutenir le choc des assaillans. Mais ceux-ci ne se laissent pas emporter par l'entraînement de leurs succès et de leurs périls récens dans le piége qui leur est offert; s'ils s'engagent plus avant dans cette voie, ils vont être pris en flanc et à dos par les feux du grand bâtiment; ils le sentent, et, retournant sur leurs pas, ils vont chercher à pénétrer dans la maison pour en débusquer les défenseurs, et assurer ainsi leurs derrières avant de continuer à poursuivre l'ennemi de poste en poste dans la direction qui leur était indiquée. En effet, revenus à leur point de départ, ils finissent par découvrir, derrière les débris qui l'encombraient, l'entrée de ce vaste poste dont la prise était devenue nécessaire. La porte est enfoncée, quelques Arabes sont tués en se défendant, d'autres en fuyant; mais le plus grand nombre, sans résister, s'échappe on ne sait par quelles issues. Maîtres de ces grandes constructions, qui se trouvaient être des magasins à grains, les Zouaves et les soldats du génie ne s'amusent pas à combattre de loin les hommes de la barricade, que, des créneaux nouvellement conquis, ils pouvaient prendre de flanc et en écharpe; ils descendent par plusieurs fenêtres, à l'aide d'échelles qu'on avait fait apporter, et marchent droit sur l'ennemi, la baïonnette en avant. Celui-ci voyant sa position tournée, se montre moins résolu à mourir fièrement que n'avaient été les canonniers de la première batterie. Quelques-uns se font tuer en combattant; mais la plupart se dérobent par les faux-fuyans : ce fut la dernière résistance de front qu'eut à essuyer la colonne de droite. Après ce second succès, les sapeurs du génie et les soldats de différentes armes qui suivent cette veine, cheminent avec de grandes difficultés, perçant des pans de muraille, se créant avec la hache des communications plutôt qu'ils n'en trouvent, et recevant des coups de fusil sans pouvoir en rendre; mais ils ne rencontrent plus l'ennemi pour leur barrer le chemin et les forcer à lui passer sur le corps. Ils venaient de parvenir à la première porte à droite de la brèche et s'apprêtaient à l'ouvrir quand les hostilités cessèrent.

C'est en face de la colonne du centre qu'étaient le nœud des difficultés et le principal foyer de la résistance et du péril : le colonel Lamoricière dirigeait plus spécialement cette attaque. On fut longtemps à s'agiter dans l'étroit espace que nos boulets avaient déblayé au haut de la brèche, sans comprendre quelle communication pouvait exister, sur ce point, entre le terre-plein du rempart et l'intérieur de la ville. Le canon avait créé un terrain factice de terres remuées et de décombres qui, se superposant au sol primitif, avait envahi les issues, obstrué les portes, et défiguré entièrement l'état des localités; la direction des balles semblait indiquer que les toits étaient leur point de départ. Le colonel Lamoricière fait aussitôt apporter des échelles, et, montant sur la toiture d'une maison dont nous occupions le pied, il dispose au-dessus des combats de terre ferme comme une couche supérieure de combats aériens. Le capitaine Sanzai, arrivant pour remplacer le colonel dans cette organisation, reçoit une balle mortelle. Après avoir sondé plusieurs couloirs qui paraissent des amorces de rue, mais qui n'aboutissent point, on finit par en rencontrer un qui, s'élargissant au bout de quelques pas, présente des caractères d'importance et de destination ultérieure. Des deux côtés sont pratiqués des enfoncemens carrés qui, dans les villes d'Afrique et d'Orient, servent de boutiques : la plupart sont à moitié fermés par des planches et des espèces de volets. On entre dans ce passage; mais à peine quelques soldats y sont-ils engagés, qu'une double décharge, partant de ces niches de droite et de gauche, avertit qu'elles servent de lieux d'embuscade à l'ennemi. Mais celui-ci, qui avait cru arrêter par sa fusillade la marche des assaillans, les voyant arriver droit sur lui, la baïonnette en avant, et n'ayant plus d'autre défense que son yatagan, depuis qu'il s'était dégarni de son feu, se précipite hors de ces trous sans issues qui, au lieu d'être des abris pour lui, devenaient des piéges. Plusieurs de ces fuyards sont tués; d'autres échappent et disparaissent comme s'ils eussent pu s'enfoncer en terre ou percer les murs. On avance, et, après avoir fait quelques pas, on se trouve en face d'une porte; une arche de maçonnerie traversait la ruelle, et de solides battans en bois ferrés en fermaient le passage. Rien n'avait fait soupçonner l'existence de cet obstacle, dont on s'explique difficilement le but;



**Assaut de Constantine.**

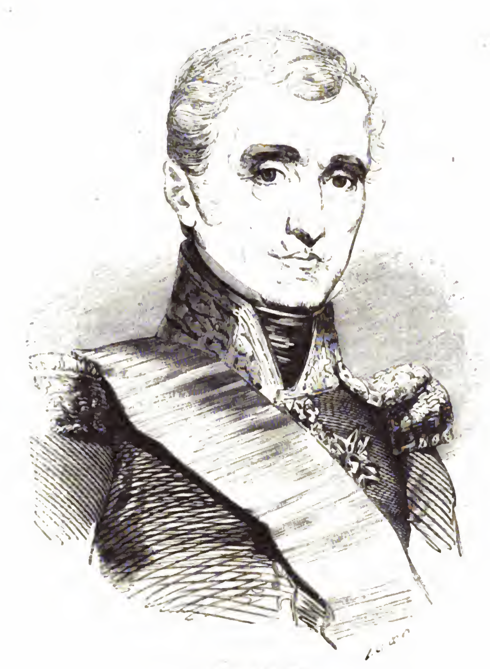
il paraît qu'une ligne continue de maisons, régnant le long et en dedans de la muraille, était considérée comme une seconde enceinte qui, par cette porte, se mettait en rapport avec le rempart ou s'en isolait. En frappant à coups de hache et de crosse de fusil les battans, on reconnait qu'ils ne sont pas fixés par des fermetures permanentes, et que, maintenus seulement par des étais mobiles, ils étaient destinés à donner facilement passage aux défenseurs, soit pour la retraite, soit pour un mouvement offensif. Cependant, comme on craint l'impuissance des moyens qu'on a d'abord employés pour forcer ce passage, on fait approcher des sacs de poudre, dont plusieurs soldats du génie avaient été chargés pour de semblables circonstances; mais, avant d'être forcé de recourir à cette ressource extrême, on parvient à entr'ouvrir un des battans. Les Arabes, réunis à flots pressés dans la rue, en arrière de la porte, guettaient ce moment et tenaient leurs armes prêtes; dès qu'ils voient jour à tirer, ils font une décharge générale, et font pleuvoir les balles dans notre colonne. Le capitaine du génie Leblanc a la cuisse fracassée d'un coup de feu qui fut mortel, et plusieurs soldats sont atteints. Alors le capitaine Desmoyen, des Zouaves, se précipite sur le battant pour le refermer, et, pendant qu'il fait effort sur cette masse, il est frappé, dans la gorge, d'une balle qui le jette blessé

mortellement, mais respirant encore, sous le coup d'autres périls plus terribles, au milieu desquels il succomba bientôt.

A quelques pas en arrière de cette scène s'en passait une marquée d'un caractère plus lugubre. Un petit bâtiment en saillie, dont le pied avait été miné par les boulets, resserrait un étroit passage tout engorgé d'une foule de soldats. Soit par l'effet de l'ébranlement qu'occasionnaient les mouvemens tumultueux et irréguliers de la troupe, soit par suite d'une machination de l'ennemi et d'une pression qu'il aurait volontairement exercée par derrière sur ce pan de maçonnerie, toute une face du mur ruiné s'écroula. Cette calamité frappa surtout les troupes du 2ᵉ léger : plusieurs hommes furent blessés ou entièrement ensevelis. Le chef de bataillon Sérigny, pris sous les décombres jusqu'à la poitrine, vécut encore quelques instans dans une agonie désespérée; implorant à cris étouffés un secours qu'on n'eut pas le temps de lui donner, s'épuisant douloureusement en efforts impuissans pour remuer la masse sous laquelle il périsait, et sentant tout ce qui restait d'entier dans son corps se briser peu à peu.

A peine cet accident venait-il de s'accomplir, qu'un autre encore plus terrible éclata. Le feu des tirailleurs placés sur les toits et peut-être la crainte d'une attaque à l'arme blanche avaient dissipé la multitude d'ennemis ramassés d'abord dans la rue en arrière de la porte. On put bientôt songer à dépasser cet obstacle et à s'avancer dans la direction centrale; et déjà, pour éclairer et assurer les voies, le colonel Lamoricière venait de lancer en avant un peloton du 2ᵉ bataillon d'Afrique. Tout à coup ceux qui étaient sur le théâtre de ces événemens sentent comme tout leur être s'écrouler. Ils sont étreints et frappés si rudement dans tous leurs sens à la fois, qu'ils n'ont pas conscience de ce qu'ils éprouvent; la vie, un instant, est comme anéantie en eux. Quand ils ressaisissent quelque connaissance, il leur semble qu'ils enfoncent dans un abîme; la nuit s'est faite autour d'eux, l'air leur manque, leurs membres ne sont pas libres, et quelque chose d'épais, de presque solide et de brûlant les enveloppe et les serre. Beaucoup ne sortent de ce premier étourdissement qu'avec des douleurs aiguës; le feu dévore leurs chairs; le feu attaché à leurs habits les suit et les ronge : s'ils veulent faire un effort avec leurs mains, ils trouvent leurs mains brûlées; si, reconnaissant que le jour renaît et augmente autour d'eux, ils cherchent à distinguer où ils sont, et ce qui les environne, ils s'aperçoivent que leurs yeux ne voient plus ou ne voient qu'à travers un nuage. Plusieurs ne font que passer des angoisses de la première secousse à celles de l'agonie. Quelques-uns, dépouillés de leurs vêtemens, dépouillés presque entièrement de leur peau, sont pareils à des écorchés; d'autres sont dans le délire; tous s'agitent au hasard et avec des clameurs inarticulées. Cependant les premiers mots qui se font entendre distinctement sont ceux : En avant! à la baïonnette! prononcés d'abord par les plus valides, répétés ensuite comme d'instinct par ceux même qui n'en comprennent plus le sens. Une explosion venait d'avoir lieu. Le premier et principal centre de cette explosion paraît avoir été auprès de la porte; mais, à en juger par l'étendue du terrain bouleversé et par le nombre d'accidens semblables qui se reproduisirent autour de différens points assez distans les uns des autres, on peut croire qu'il s'alluma dans une succession rapide de plusieurs foyers. Probablement les assiégés avaient, auprès du lieu où se trouvait la tête de notre colonne, un magasin à poudre, auquel le feu prit par hasard, plutôt qu'en exécution d'un dessein prémédité de l'ennemi. Lorsque l'air fut en conflagration, les sacs à poudre que portaient sur leur dos plusieurs soldats du génie, durent s'enflammer et multiplier les explosions. Les cartouchières des soldats devinrent aussi, sur une foule de points, des centres ignés, dont les irradiations, se croisant et se heurtant dans tous les sens, remplirent de feu et de scènes horribles tout ce grand cercle de calamités. Sous tant de chocs, sous l'action de tant de forces divergentes, le sol avait été remué et s'était creusé; la terre en avait été arrachée et s'était élevée en tourbillons dans l'air; des pans de murs s'étaient renversés; l'atmosphère s'était comme solidifiée; on ne respirait que du sable et une poussière de débris; le feu semblait pénétrer par la bouche, par les narines, par les yeux, par tous les pores. Il y eut quelques momens de confusion; on ne savait où était le péril: en voulant le fuir, ceux qui étaient hors de sa sphère d'action venaient s'y jeter, et d'autres qui auraient pu y échapper s'en laissaient atteindre, croyant que tout terrain était miné, que toute muraille allait s'abîmer sur eux, et que se mouvoir c'était se jeter au-devant de la mort. Les assiégés, qu'on venait d'écarter des lieux les plus voisins du cratère de cette éruption, eurent moins à en souffrir, et, profitant du trouble dans lequel les assaillans étaient restés sous le coup de cette catastrophe, ils revinrent dans la rue qu'ils avaient naguère abandonnée, lâchèrent plusieurs bordées de tromblons et d'armes à feu sur les groupes à demi-brûlés et à demi-terrassés par l'explosion, qui étaient entassés autour de la porte, et, après avoir ainsi achevé de briser ce qui était encore assez entier, assez consistant pour se défendre, ils s'approchèrent et hachèrent à coups de yatagan tout ce qui respirait encore, et jusqu'aux cadavres.

Cependant, une fois le premier instant d'étonnement passé, et dès que le voile épais de fumée et de poussière qui dérobait le jour se fut un peu abaissé, ceux qui étaient en état de se soutenir et de se servir de leurs armes, quoique bien peu d'entre eux fussent intacts, se portèrent d'eux-mêmes aux postes qu'il était le plus important d'occuper. La seconde colonne d'assaut fut envoyée pour appuyer la première, dès que celle-ci, s'étant creusée un sillon dans la ville, se fut écoulée, laissant la brèche libre et dégagée. Le colonel Combes arrivait avec les compagnies du 47ᵉ et de la légion étrangère, presque au moment où ce sinistre venait d'avoir lieu; il prit le commandement que le colonel Lamoricière, blessé et privé de la vue dans l'explosion, avait, depuis quelques instans, cessé d'exercer; et, après avoir reconnu l'état des choses et disposé une partie de ses hommes de manière à assurer la conservation de



**Le maréchal Valée.**

ce qui était acquis, il songea à agrandir le rayon d'occupation. Les ennemis, revenus de leur premier élan d'audace à mesure que nous avions secoué la poussière des décombres, s'étaient retirés un peu en arrière, mais sans sortir de la rue par laquelle nous voulions nous ouvrir un passage. Ils étaient embusqués presque en face de la porte, derrière un amas de débris et de cadavres qui formaient une espèce de barricade; de là ils faisaient un feu meurtrier, et il devenait nécessaire de les expulser au plutôt de cette position par un coup de vigueur. Le colonel Combes ordonne à une compagnie de son régiment d'enlever cette barrière, en promettant la croix au premier qui la franchira. La compagnie se précipite contre le retranchement, et déjà le lieutenant s'élançait par-dessus, lorsqu'il tombe sous une décharge générale des ennemis. Cependant cet officier n'était pas atteint; ayant trébuché contre un obstacle, il avait plongé au-dessous de la direction des balles, et ceux qui étaient un peu en arrière essuyèrent le feu. Le capitaine fut frappé mortellement, et plusieurs soldats furent tués ou blessés. Ce fut à peu près en ce moment que le colonel Combes, qui veillait sur l'opération, fut atteint coup sur coup de deux balles, dont l'une avait frappé en plein dans la poitrine. Après s'être assuré de la réussite complète du mouvement qu'il avait ordonné, il se retira lentement du champ de

bataille, et seul, calme et froid, il regagna la batterie de brèche, rendit compte au général en chef de la situation des affaires dans la ville, et ajouta quelques simples paroles, indiquant qu'il se sentait blessé mortellement. A le voir si ferme dans sa démarche, si naturel dans son attitude et ses paroles, on n'aurait jamais supposé que ce fût là un homme quittant un lieu de carnage pour aller mourir. Il y avait dans cette scène quelque chose de la gravité, de la fierté sereine, de la beauté austère des trépas antiques, moins la solennité théâtrale.

A mesure que de la batterie de brèche on observait que la colonne des troupes déjà entrées dans la ville diminuait de longueur et disparaissait des lieux qui étaient en vue, on envoyait des troupes nouvelles, par fractions peu considérables, afin qu'elles pussent remplir les vides qui se formaient et fournir aux exigences successives de la position, mais sans gêner les mouvemens ni encombrer le théâtre de l'action. La troisième colonne, sous les ordres du colonel du 17e léger, était déjà tout entière dans la place, et cependant le cercle des opérations n'avait encore acquis qu'une extension médiocre. La disparition des deux chefs, le colonel Lamoricière et le colonel Combes, qui les premiers avaient conduit le mouvement, avait laissé le commandement flottant et incertain. Les soldats, ne voyant aucun but qui leur fût désigné, aucune direction qui leur fût positivement indiquée, toujours audacieux à braver le péril, mais irrésolus sur la manière de l'attaquer, et de le faire reculer, s'exposaient beaucoup, avançaient peu, et perdaient du temps à se faire tuer. A gauche de la rue dont on faisait la grande ligne d'attaque, débouchait une rue transversale par laquelle arrivait sur le flanc gauche des assaillans un feu terrible. On s'opiniâtra long-temps à opposer sur ce point les coups de fusil aux coups de fusil; mais dans cette lutte on ne pouvait parvenir à prendre le dessus sur un ennemi qui ne tirait qu'abrité par les murs des maisons ou par des saillies de bâtimens. Cependant, la position sur laquelle il semblait posé si solidement était minée sourdement et allait manquer sous lui. Une compagnie de zouaves, appuyée de sapeurs du génie, avait abandonné la guerre des rues, qui est périlleuse et infructueuse pour l'assaillant, et avait commencé à faire la guerre des maisons, où les avantages sont à peu près égaux pour les deux partis. Une autre compagnie du même corps, se jetant absolument à gauche tout en débouchant de la brèche, avait poussé une attaque entièrement symétrique à celle qui avait été, dès le commencement, dirigée contre les batteries de la droite. Elle avait aussi trouvé des canonniers turcs qui s'étaient défendus jusqu'à la mort, dans une batterie casematée. De là elle avait cheminé lentement, péniblement, et souvent comme à l'aveugle, par des ruelles, des cours de maisons, des communications secrètes; fréquemment le fil de la direction se perdait, et, pour le trouver, il fallait percer des murs et briser des portes à coups de hache et de crosses de fusil, conquérir le passage sur des obstacles de nature inerte. Mais une fois que l'on eut effrayé la défense de ce côté, en lui faisant si chèrement expier ses efforts à la batterie, elle ne se montra plus, sur cette route, que timide et incertaine, soit que les ennemis craignissent, en s'attardant sur la circonférence, de se trouver serrés entre les différentes lignes de Français qui se ramifiaient dans la ville, soit que les plus résolus et les plus vaillans s'étant concentrés vers le cœur, il ne fût plus resté aux extrémités que les parties de la population les moins chaleureuses, les moins vives et les moins consistantes.

En s'avançant ainsi sans trop s'écarter du rempart, les zouaves gagnaient, sans la connaissance des lieux et sous la seule influence de leur heureuse inspiration, la rue qui conduit à la Casbah, une des grandes voies de communication de la ville, celle qui passe par tous les points culminans de la position, la vraie route stratégique au travers de ce pays ennemi. S'il leur avait été donné quelques instans de plus avant que les habitans cessassent les hostilités, ils allaient prendre à revers les assiégés dans tous les postes où ceux-ci tenaient tête à notre attaque centrale, et, les menaçant de leur couper la retraite, ils jetaient parmi eux l'épouvante et leur ôtaient toute force pour résister plus long-temps.

Enfin, une troisième compagnie de zouaves, prenant une direction intermédiaire entre le rempart et la rue centrale, pénétrait de maisons en maisons, et contribuait à éteindre ou à éloigner le feu de l'ennemi sur la gauche de la grande attaque. Elle arriva ainsi à un vaste magasin à grains, où elle rencontra une résistance assez vive. L'opiniâtreté avec laquelle ce bâtiment était défendu fit supposer qu'il y avait près de là quelque centre d'action. En effet, après être entré de vive force dans ce poste, en passant sur le corps de plusieurs Turcs et Kabyles, qui se firent tuer, on parvint, par des passages intérieurs et des escaliers de communication, à la porte d'une maison d'où s'échappait un bruit de voix et de pas annonçant qu'elle était fortement occupée; et une saisissante odeur de parfums indiquait que c'était là sans doute l'habitation d'un personnage opulent et distingué. On ouvrit la porte, et, avant qu'on eût eu le temps de reconnaître que toutes les galeries de l'étage supérieur étaient garnies de canons de fusils braqués sur l'entrée, il se fit un grande décharge de toutes ces armes. Le capitaine de la compagnie était en tête de la colonne entre un sous officier et un soldat; ceux-ci furent l'un tué et l'autre blessé, le capitaine seul ne fut pas atteint. Il referma la porte et la fit percer de trous, dont on se servit comme de créneaux pour tirer sur les défenseurs de la cour intérieure. Lorsqu'on remarqua que leurs rangs étaient éclaircis et leur résolution ébranlée par les balles, on fit irruption dans la maison. La plupart des ennemis s'échappaient; quelques-uns seulement se battirent jusqu'au dernier moment, et périrent les armes à la main. Ceux-ci paraissaient être des serviteurs de la maison, et ils étaient chargés d'or, qu'ils venaient de puiser sans doute au trésor du propriétaire. Une femme même, une négresse dévouée à ses maîtres, gisait parmi les cadavres, tuée d'un coup de feu, et encore armée d'un yatagan et d'un pistolet. On trouva dans un coin des appartemens un petit coffret plein d'or, que probablement on venait

de tirer de sa cachette, et qu'on se disposait à emporter sous bonne escorte, lorsqu'on avait été surpris par l'attaque. Cette habitation était celle de Ben-Aïsa, le lieutenant du bey Ahmed. Lorsque les vainqueurs l'eurent fouillée et reconnue, ils s'aperçurent qu'elle longeait, par une de ses faces, une rue pleine de combattans indigènes. C'était cette rue même d'où partait le feu si bien nourri, qui, arrivant sur la grande ligne d'opérations, y arrêtait la colonne des assaillans. Comme le foyer de cette fusillade était en arrière de la maison dont les zouaves venaient de s'emparer, ceux-ci pratiquèrent une ouverture dans le mur de l'étage supérieur du côté de la rue, et, jetant par là les meubles, les coussins, les tapis, les cadavres qui se trouvaient dans les appartemens, ils formèrent, par cet amoncellement, entre les tirailleurs ennemis et la colonne principale, une espèce de barrière par laquelle fut intercepté ce feu si incommode. Notre mouvement central put donc reprendre son cours. Comme à peu de distance au-delà du point où le temps d'arrêt avait été marqué se trouvait une intersection de plusieurs rues divergentes, il allait devenir possible de faire rayonner plus librement nos forces dans différentes directions, de manière à couper et recouper les lignes de l'ennemi, et d'étendre et de nouer le réseau d'opérations sous lequel la défense tout entière devait être serrée et étouffée. Ce fut sans doute l'imminence de ce résultat qui amena bientôt les habitans à cesser les hostilités.

Cependant, le général en chef, voulant donner à l'attaque plus d'unité, ordonna au général Rulhières d'aller prendre le commandement des troupes qui se trouvaient dans la place. Lorsque ce général fut entré dans la ville, il reconnut que la distance à laquelle les ennemis s'étaient maintenus était d'un rayon bien court, puisque leurs balles arrivaient à quelques pas de la place où l'explosion avait eu lieu. Après s'être assuré que l'on pouvait déjà décrire un grand circuit par la droite, mais que ce moyen de tourner l'ennemi serait lent et peu efficace, parce que toute cette partie de la ville avait été presque abandonnée par les habitans armés, il se porta en avant pour dépasser la première rue de gauche, dont le feu avait jusque-là marqué la limite du mouvement central. Son intention était de se rabattre ensuite vers la gauche pour gagner la zone la plus élevée de la ville, et prendre ainsi les défenseurs dans un demi-cercle d'attaque; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son projet. Il arrivait à hauteur des tirailleurs les plus avancés, lorsqu'il vit venir vers lui un maure ayant à la main une feuille de papier écrite : c'était un homme que députait le pouvoir municipal de la ville, pour demander que l'on arrêtât les hostilités. Le général fit cesser le feu et conduire l'envoyé au général en chef. Celui-ci, après avoir pris connaissance de la lettre par laquelle les grands de la cité, rejetant la responsabilité de la défense sur les Kabyles, suppliaient que l'on acceptât leur soumission, donna une réponse favorable, et fit prévenir le général Rulhières de prendre possession de la ville. Ce général se dirigea aussitôt vers la Casbah, afin d'occuper ce poste important, s'il était libre, ou de s'en emparer par la force, si quelques Turcs ou Kabyles de la garnison de la ville avaient songé à s'y renfermer et à s'y défendre comme dans une citadelle, malgré la reddition des habitans. En entrant dans cette enceinte, on la crut d'abord déserte; mais en avançant au travers des constructions dont elle était encombrée, vers le bord des précipices qui l'entourent du côté extérieur, on aperçut les derniers défenseurs, ceux qui ne voulaient point accepter le bénéfice de l'aveu de leur défaite, s'enfonçant dans les ravins à pic, la seule voie qui s'ouvrît désormais à leur salut. Quelques-uns, avant de disparaître dans ces profondeurs, se retournaient encore pour décharger leurs fusils sur les premiers Français qui se montraient à portée.

Quand on fut tout-à-fait au dessus de ces abîmes, en y plongeant le regard, on découvrit un affreux spectacle. Un talus extrêmement rapide retombe du terre-plein de la Casbah sur une muraille de rochers verticaux, dont la base pose sur un massif de pierres aigues et tranchantes. Au pied de cette muraille, sur ce sol de granit, gisaient, brisés et sanglans, des corps d'hommes, de femmes, d'enfans. Ils étaient entassés les uns sur les autres, et à leurs teintes sombres et livides, à la manière dont ils étaient jetés par masses flasques et informes, on pouvait les prendre d'abord pour des amas de haillons. Mais quelque mouvement qui trahissait encore la vie vint bientôt révéler l'horrible vérité. On finit par distinguer des bras, des jambes qui s'agitaient, et des agonisans qui frémissaient dans leurs dernières convulsions. Des cordes rompues, attachées aux pitons supérieurs des rochers, où on les voyait encore pendantes expliquèrent cette effrayante énigme : réveillée de la sécurité dans laquelle elle avait dormi jusqu'au dernier moment pour tomber dans les angoisses de l'épouvante, la population s'était précipitée vers les parties de la ville qui étaient à l'abri de nos coups, afin de s'y frayer un chemin vers la campagne. Ces malheureux, dans leur vertige, n'avaient pas compté sur un ennemi plus cruel et plus inexorable que ne pouvaient l'être les Français vainqueurs, sur la fatalité de ces lieux infranchissables, qu'on ne peut fouler impunément. Quelques sentiers, tracés par les chèvres et par des pâtres kabyles, existent bien dans différentes directions, mais la foule s'était lancée au hasard à travers ces pentes, sur lesquelles on ne peut plus s'arrêter : les premiers flots arrivant au bord de la cataracte, poussés par ceux qui suivaient, et ne pouvant les faire refluer, ni les contenir, roulèrent dans l'abîme, et il se forma une effrayante cascade humaine. Quand la presse eut été diminuée par la mort, ceux des fuyards qui avaient échappé à ce premier danger crurent trouver un moyen de continuer leur route périlleuse en se laissant glisser le long de cordes fixées aux rochers; mais, soit que les cordes se rompissent, les mêmes résultats se reproduisirent par d'autres causes, et il y eut encore une longue série de chutes mortelles.

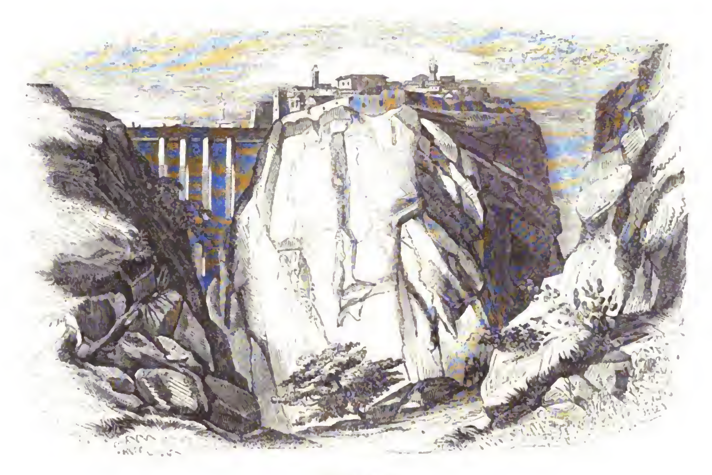
Après avoir mis un poste à la Casbah, le général Rulhières se rendit chez le scheïk de la ville, afin de s'assurer du concours des principaux habitans pour le maintien de l'ordre, et de se faire indiquer les grands éta-

blissemens publics et les magasins appartenant à l'état. Il parcourut ensuite les rues, rassemblant en troupe les soldats qui commençaient à se répandre sans ordre de tous côtés, et posant des corps-de-garde à tous les points importans. On était maître de Constantine, et deux ou trois heures après le moment auquel la soumission avait été faite, le général en chef et le duc de Nemours entrèrent dans la ville et allèrent occuper le palais de bey Ahmed.

Ce fut un étrange et effrayant spectacle que celui de la brèche pour ceux qui, arrivant du dehors, tombaient sans préparation devant ce tableau : c'était comme une scène d'enfer, avec des traits tellement saisissans, que, sous cette impression, l'esprit, dans son ébranlement, se persuadait quelquefois qu'il créait, lorsqu'il ne faisait que percevoir ; car il y a des horreurs si en dehors de toutes les données de l'expérience, qu'il est plus facile de les regarder comme des monstruosités enfantées par l'imagination que comme des objets offerts par la réalité. A mesure que, montant par la brèche, on approchait du sommet, il semblait qu'une atmosphère chaude, épaisse, plombée, s'abaissant et peu à peu, remplissait entièrement l'espace. Arrivé sur le rempart, on ne respirait plus l'air des vivans; c'était une vapeur suffocante, pareille à celle qui s'échapperait de tombeaux ouverts, une poussière d'ossemens brûlés. En avançant encore, on apercevait des têtes et des bras sortant de dessous un monceau de terre et de décombres, là où quelques-uns avaient péri sous les ruines d'une maison écroulée; plus loin, on trouvait un chaos de corps entassés les uns sur les autres, brûlés, noircis, mutilés, d'Arabes et de Français, de morts et d'agonisans. Il y avait des blessés qui étaient encore engagés sous des cadavres ou à demi enfoncés dans les excavations que l'explosion avait ouvertes sous leurs pas. On en voyait dont la couleur naturelle avait entièrement disparu sous la teinte que leur avaient imprimée le feu et la poudre, d'autres que leurs vêtemens entièrement consumés avaient laissés à nu. De plusieurs il ne restait que quelque chose qui n'a pas de nom, un je ne sais quoi noir, affaissé, racorni, presque réduit en lambeaux, et où le sang arrivait par toutes les ouvertures, mais sans pouvoir couler; et de ces petites masses informes sortaient des cris, des gémissemens, des sons lamentables, des souffles, qui glaçaient d'effroi. Ce que les oreilles entendaient, ce que les yeux voyaient, ce que les narines respiraient, ne peut se rendre dans aucune langue.

Pendant que l'assaut se livrait, et même avant qu'il commençât, et dès les premières clartés du matin, un mouvement extraordinaire d'émigration s'était manifesté autour de la place. De Coudiat-Aty, on voyait la foule inonder les talus suspendus entre la ville et les précipices, et bouillonner dans cet espace, soumise à des flux et reflux qu'occasionnaient sans doute les difficultés et les désastres de la fuite. Le rebord de la profonde vallée du Rummel dérobait la scène qui se passait au-dessous de la crête des rochers verticaux ; on perdait de vue le cours des fluctuations de toute cette multitude, mais on le retrouvait plus loin, lorsqu'il sortait du ravin pour se ramifier en mille directions, le long des pentes que couronnait le camp de bey Ahmed. C'est vers ce centre que convergeaient toutes les files d'hommes armés et désarmés, de vieillards, de femmes et d'enfans, et tous les groupes qui, entre les principales lignes de communication, fourmillaient à travers les champs. Deux pièces de montagne, amenées sur la lisière supérieure du front du Coudiat-Aty, lancèrent quelques obus au milieu de cette nappe mouvante de têtes et de bernous, qui recouvrait les abords de la ville les plus rapprochés de nos positions. Les frémissemens qui suivaient la chute de chaque projectile indiquaient quels cruels effets il avait produits. Mais à mesure que les progrès de l'assaut se développaient, les coups de nos pièces se ralentirent, comme si, le succès une fois assuré, on eût craint d'écraser un ennemi vaincu.

Dès qu'on eût reconnu les principaux édifices de Constantine, on en choisit un pour y établir l'ambulance; aussitôt après la cessation des hostilités, les blessés avaient été ramassés partout où ils étaient tombés, arrachés de dessous les morts ou les décombres, et déposés à une des portes de la ville. Dès que leur nouvel asile fut déblayé de ce qui l'encombrait et garni de matelas, que les habitations voisines fournissaient en grande abondance, ils y furent transportés. En même temps, on avait placé des postes devant tous les magasins de l'état, de peur que le gaspillage et le désordre ne s'attachassent, comme un ver rongeur, à ces dépôts dont dépendaient, sous beaucoup de rapports, les déterminations à prendre sur le sort de notre conquête. Une partie des troupes fut introduite dans la ville, tandis que le reste continua à occuper les anciennes positions. Les soldats logés dans l'intérieur et ceux du dehors, lorsqu'ils pénétraient par les faux-fuyans et les sentiers escarpés dans la Capoue qui leur était interdite, parcouraient avec une étonnante verve d'activité toutes les habitations restées ouvertes, et dont la plupart étaient abandonnées, enlevant les couvertures, les tapis, les matelas et les objets d'habillement qui leur tombaient sous la main. Beaucoup d'officiers déployèrent, à cette occasion, un grand luxe de sainte indignation et d'austère stoïcisme, gourmandant, avec un emportement plus fondé en motifs généraux qu'en raisons actuelles, de pauvres soldats qui, après de rudes privations, voyaient à leur portée des élémens de bien-être, et croyaient pouvoir en profiter. Ceux-ci, en effet, se croyaient absolument dans leur droit, lorsqu'ils travaillaient à se pourvoir contre les intempéries de la saison et les incommodités du bivouac, au dépens du luxe d'un ennemi qui était tombé d'épuisement, plutôt qu'il ne s'était rendu, pour éviter aux deux partis les calamités extrêmes, et qui n'avait tendu le rameau de paix à ses adversaires que tout baigné de leur sang. Dès le matin du troisième jour de l'occupation, l'ordre était rétabli. Les soldats, casernés dans les rues qui avaient été régulièrement assignées aux divers corps, s'occupaient à nettoyer leurs armes et leurs vêtemens, comme dans les cours des quartiers d'Europe. La population, d'abord fort appauvrie en nombre par la fuite des cinq ou six milles individus que la crainte de nos



El-Cantara.

armes avait successivement détachés de son sein, se reformait déjà, et s'arrondissait par les rentrées quotidiennes de nombreuses familles. On voyait les habitans, dans certaines rues qui leur avaient été plus particulièrement abandonnées, dès le soir même de notre entrée, s'asseoir devant leur porte avec un calme parfait, et former devant leurs maisons de petits cercles, où, accroupis les uns à côté des autres, ils causaient avec une grave insouciance, comme si aucun événement extraordinaire ne s'était accompli dans la journée, et qu'ils eussent à se raconter seulement des histoires des temps passés ou des pays lointains, et non des faits encore chauds, dans lesquels ils avaient été auteurs, et dont ils étaient victimes.

Aussitôt après la prise de possession de Constantine, et dès qu'on eut satisfait aux premières exigences de l'occupation, l'on dut songer à poser les pierres d'attente de l'établissement que l'armée, en se retirant, laisserait derrière elle. Il fallait trouver des points d'appui dans le pays et parmi l'élite de la population; mais on n'avait plus sous la main qu'un petit nombre d'habitans notables. Ben-Aïssa avait quité la ville le matin même de l'assaut, et d'ailleurs c'était un des plus ardens ennemis du nom français. Le kaïd du palais, blessé mortellement dans une des attaques dirigées contre Coudiat-Aty, avait succombé presque dans un accès de rage, en apprenant que nos troupes envahissaient la ville. Un des cadis avait, dès l'origine, suivi le bey; l'autre, blessé, s'était enfui secrètement de la place dès qu'il avait été en état de supporter le mouvement et la fatigue. Une seule des autorités restait; c'était le scheïck de la ville, vieillard d'une majesté homérique, que ses cheveux blancs et la considération attachée à sa race avaient garanti contre le mauvais vouloir du bey. Ce personnage pouvait donc être moins mal disposé qu'aucun autre à l'égard des Français; mais si ses quatre-vingts années pouvaient jeter sur notre cause, en supposant qu'il consentît à l'embrasser, un certain reflet de solennité, elles ne pouvaient lui prêter ni solidité ni vigueur. Alors Hamouda, le fils de ce scheïck, se présenta et offrit son concours. C'était un beau jeune homme, plein d'une dignité douce, et

qui cachait, sous les apparences d'un calme presque ascétique, et d'habitudes purement méditatives, une ambition forte et agissante, mais silencieuse et réfléchie. La justesse et la gravité de ses réparties, l'esprit de prévoyance et de sagacité qui distinguait ses paroles, peut-être, enfin, le caractère imposant et comme royal qui brillait dans toute sa personne, firent agréer ses propositions. On le chargea d'organiser une municipalité et toute une hiérarchie de fonctionnaires indigènes, en sorte qu'il y eût toute une sphère de pouvoirs musulmans qui se mût au dedans de la sphère des pouvoirs français, par suite d'une harmonie comme préétablie entre elles, et non par l'action incessante et par le frottement immédiat de celle-ci sur la première. Ce fut avec l'aide de ce nouveau dignitaire et des hommes qu'il s'était associés, qu'on parvint à connaître et à classer les ressources que la ville renfermait, ainsi qu'à faire rentrer au trésor une contribution que l'on jugea nécessaire pour subvenir, sans envois d'argent français, aux besoins de la caisse de l'armée.

Le succès de nos armes eut un grand retentissement parmi les Arabes. La fuite d'Ahmed, qui errait en fugitif vers le sud, sans pouvoir rallier à lui leurs tribus découragées, leur prouva bien que rien ne pourrait relever cette puissance déchue. — Les Français avaient trouvé dans la ville conquise 59 bouches à feu de tout calibre, des affûts, des projectiles, des munitions de toute espèce. La perte de l'ennemi avait été très considérable; la nôtre était moindre, néanmoins un état officiel dressé le 19 octobre, présente un total de 100 hommes tués (dont 14 officiers), et de 506 blessés (dont 38 officiers). — Parmi les morts, dont le nombre augmenta par suite du choléra, peu de jours après l'occupation de la ville, on remarque le général en chef Damrémont, les généraux Perregaux et de Caraman, le colonel Combes, les chefs-de-bataillon de Sérigny, Maréchal et Vieux. Au nombre des blessés étaient le colonel de Lamoricière, le chef-d'escadron Dumas, aide-de-camp du roi, et le chef-de-bataillon Frossard, de la garde-nationale de Paris, qui avait fait la campagne comme volontaire.

L'armée resta à Constantine jusque vers la fin du mois de novembre. A cette époque le général Valée, y laissant une garnison de 3,000 hommes, sous les ordres du général Bernelle, revint à Bone avec le duc de Nemours. Une ordonnance royale conféra au général la dignité de maréchal de France et le gouvernement de l'Algérie.

Alors aussi le corps du général Damrémont, transporté à l'hôtel des Invalides, y fut inhumé le 5 décembre, à la suite d'une cérémonie funèbre, en l'honneur de ce général et des braves morts devant Constantine.

———

V.

EFFETS DE LA PRISE DE CONSTANTINE (1).



La chute de Constantine venait d'achever la ruine de l'ancien gouvernement de la Régence. A la possession de cette importante ville, semblaient attachées l'influence et la domination sur la province tout entière. Dans le cours des opérations militaires qui avaient marqué les années écoulées depuis la conquête, l'occupation des centres de population n'avait pas sensiblement profité à la puissance française. Médéah, Mascara, Tlemcen, les points les plus abordables de la côte, avaient été presque sans fruit pris et gardés par nos troupes. Oran, capitale du Beylick pendant quarante ans, était demeurée isolée, comme aux derniers temps de la possession espagnole. Bone, ville française, au sein d'un pays habitué aux relations européennes, n'avait qu'une banlieue politique restreinte et marquée par des postes militaires. Alger même, dont le nom vénéré semblait devoir conserver au loin son prestige autrefois redoutable, Alger ne dominait autour de ses murs que l'étendue de pays environnée d'une ligne de camps. Constantine était placée dans d'autres conditions, et sa possession mettait le sceau à notre conquête.

Assise sur un plateau élevé, à peu de distance de la mer, assez rapprochée des frontières de Tunis pour s'inquiéter peut-être de la zône qui l'en sépare; entretenant des rapports fréquens et nécessaires avec les peuplades qui habitent les confins du désert; débouchant par de faciles vallées dans les plaines à l'est des Portes-de-Fer (le défilé des Bibans), Constantine, encore bâtie à la place où fut la cité romaine, devait exercer sur la possession du pays la plus grande et la plus utile influence. Si, dans l'une des combinaisons qui s'offraient alors pour amener la pacification prompte et durable du pays, la ville devait rester occupée, il importait qu'elle le fût fortement par un corps de troupes suffisant pour tenir au besoin la campagne, étendre les relations avec les indigènes, et assurer les communications avec le littoral. La garnison qui, dans les prévisions ordinaires de la guerre, n'avait été d'abord que de 2,500 hommes, dut, par ordre exprès, être bientôt portée à 5,000 hommes.

Le premier soin du maréchal Valée fut de faire réparer la brèche ouverte par notre artillerie, et d'assurer par des travaux bien entendus la sécurité de la garnison qu'il allait laisser derrière lui : elle fut bientôt mise en mesure, non seulement de repousser une attaque de vive force, mais de ne rien craindre de l'hostilité possible d'une population considérable, que nous avions d'ailleurs intérêt à retenir autour de nous.

Ahmed avait dominé par la terreur, et les peuples, fatigués de son joug cruel, voyaient presque en nous des libérateurs. Beaucoup d'habitans étaient restés dans

(1) Extrait des documens officiels, publiés par le gouvernement.

la ville, ou se hâtèrent d'y rentrer, quand ils purent savoir que nous usions avec modération de la victoire. L'administration était dissoute : le gouvernement songea à la reconstituer.

A Alger, en 1830, la dispersion violente des agens du gouvernement turc, leur éloignement volontaire, ou le bannissement dont ils furent frappés dans l'intérêt de la défense, laissèrent toutes les branches de l'administration publique à l'abandon. Les archives et les traditions périrent à peu près en entier, et plusieurs années s'écoulèrent avant que des fonctionnaires français pussent rétablir un peu d'ordre dans l'inévitable chaos qui avait suivi la conquête. D'un autre côté, l'autorité française manqua tout d'un coup d'intermédiaires entre elle et les habitans de l'intérieur, et rien ne put rassurer ceux-ci contre les conséquences d'une invasion qui menaçait tout à la fois l'indépendance nationale et la foi : une grande partie des embarras rencontrés et des hostilités soulevées n'eut peut-être pas d'autre origine.

Les instructions données au général Damrémont, dès le 21 septembre 1837, lui prescrivaient de respecter et de maintenir l'administration qu'il trouverait établie. Le maréchal Valée dut, en conséquence, conserver les institutions municipales et maintenir les titres divers des autorités civiles et religieuses. Seulement, il modifia cette organisation par l'adjonction d'un conseil composé de fonctionnaires français et de notables indigènes.

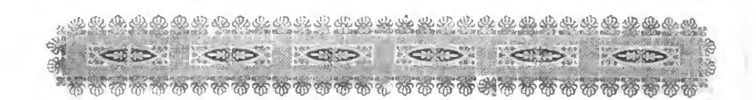
La guerre avait éloigné les Arabes du marché, et on pouvait craindre que la garnison ne fût difficilement approvisionnée ; une contribution de 200,000 fr. fut frappée sur la ville, ayant pour affectation spéciale l'approvisionnement en bœufs pour l'armée. La destination a été suivie en partie ; le reste des sommes recouvrées a été versé dans les caisses de l'état. On a usé rarement, en Afrique, de ce droit de la guerre, bien que, dans les idées musulmanes, la rançon soit une des conséquences de la défaite.

Un chef renommé du désert, à qui sa haine contre Ahmed avait fait faire des vœux pour le succès des armes françaises, et qui, dès long-temps, nous avait offert son concours lointain, arrivait sous les murs de Constantine au moment où l'armée expéditionnaire venait d'en renverser les murailles. Farhat-Ben-Saïd, à la tête d'une cavalerie nombreuse, se présenta en ami au général français ; il reçut de lui un accueil amical, de riches présens, et, avec le caftan d'honneur, la promesse d'un commandement important dans le sud de la province, si la fidélité dont il apportait les assurances ne se démentait pas.

La dissolution du gouvernement turc avait entraîné celle de ses milices régulières. Les soldats qui les composaient, recrutés dans les grandes villes de l'Europe ou de l'Asie musulmane, ne pouvaient qu'émigrer ou continuer le métier des armes. Instrumens de la puissance déchue, débris de la race dont les indigènes subissaient depuis long-temps la domination, ils pouvaient rendre de bons services. Le maréchal Valée s'occupa de les réunir de nouveau, mais sous le drapeau victorieux ; il leur adjoignit ceux des habitans de la ville ou de son territoire qui se montrèrent disposés à soutenir notre cause. Des cavaliers Arabes se présentèrent aussi pour faire partie de ce corps, qui se forma sous le commandement d'officiers français : telle fut l'origine du bataillon dit *de Constantine*, qui réalisa bientôt les espérances qu'on avait fondées sur sa coopération, et dans l'organisation duquel se continua l'esprit qui depuis plusieurs années portait l'administration à encourager la formation et le recrutement des troupes indigènes.

Les tribus qui s'étendaient à de grandes distances autour de la capitale du beylick, venaient en foule faire leur soumission. Chaque jour grossissait le nombre de celles qui demandaient l'*aman* (*sauvegarde, amnistie*), et des chefs qui venaient recevoir avec le bernous rouge, signe de leur dignité, l'investiture au nom de la France. Dès le 27 janvier 1838, les tribus soumises s'élevaient à plus de cent.





# LA GUERRE SAINTE.

ÉVÉNEMENS DIVERS. — LES PORTES DE FER. — REPRISE DES HOSTILITÉS. — MAZAGRAN. — L'ÉCHANGE DES PRISONNIERS. — LE GÉNÉRAL BUGEAUD, GOUVERNEUR

## I.

### ÉVÉNEMENS DIVERS.

Rien n'était encore stable dans la colonie, malgré nos brillans faits d'armes. A peine la victoire venait-elle d'inaugurer dans la province de Constantine une souveraineté nouvelle, que les nécessités politiques surgissaient. La convention signée le 30 mai 1837, sur la plage de la Tafna, avait interdit à l'émir Abd-el-Kader de pénétrer dans aucune autre partie du pays que celles qui, par cette convention même, étaient placées sous son commandement. Sous prétexte de poursuivre en dehors de ce territoire des ennemis qu'il ne pouvait autrement atteindre, Abd-el-Kader pouvait tenter de faire pénétrer son influence vers l'est, et au-delà des montagnes qui servent de limite aux provinces d'Alger et de Titery. Le maréchal Valée ne devait point le souffrir; il fut autorisé à prendre toutes les mesures propres à rendre ces tentatives impuissantes. Elles auraient eu, en effet, pour résultat, d'isoler de nos acquisitions nouvelles la partie du territoire la plus anciennement occupée, et de susciter à l'administration française, dans une contrée où elle avait l'espoir de s'affermir sans conflit sérieux, des obstacles pareils à ceux contre lesquels nous avions lutté ailleurs pendant plusieurs années.

Pour échapper à de tels embarras, il devenait urgent d'éclaircir ce que le traité de la Tafna pouvait offrir d'équivoque dans son texte, au sujet des limites à l'est d'Alger. Il fut prescrit, alors et depuis, de n'admettre d'autre interprétation que celle qui, en assurant au profit de l'administration française la contiguïté des deux provinces d'Alger et de Constantine, et la possession facultative du littoral tout entier, depuis Alger jusqu'à la frontière tunisienne, lui laisserait également tout le territoire, au nord d'une ligne tracée d'Alger aux Portes-de-Fer, ce défilé et la position de Hamza restant à la France.

Le kaïd de Milah était du nombre des chefs indigènes qui avaient fait leur soumission. Dès le 17 janvier 1838, le gouvernement avait autorisé l'occupation de cette

petite ville, qui, placée à douze lieues de Constantine, sur la route du port de Djigelli, commande également celle qui s'ouvre sur les plaines de la Medjanah, pour aboutir directement aux limites de la province d'Alger. Les anciennes voies romaines, dont on a retrouvé les traces, faisaient connaître le parti que les vainqueurs du monde avaient dû tirer de cette position. Une colonne française put, sans rencontrer de résistance, s'avancer jusqu'à Milah; elle trouva la ville fermée d'une muraille en partie reconstruite avec les ruines et entourée de jardins. L'investiture fut donnée au kaïd, et, plus tard les troupes françaises revinrent y former un établissement permanant. Milah était destiné à devenir un poste important, comme base d'opérations, toutes les fois que les intérêts de notre politique exigeraient notre intervention du côté de l'ouest, vers la côte au-delà de la baie de Slora, ou dans la direction des Portes-de-Fer.

Peu après, le gouverneur-général ordonnait au général Négrier de faire une nouvelle reconnaissance sur Slora. Cette opération, entreprise pour compléter la recherche d'une plus courte voie de Constantine à la mer, devait s'effectuer à travers un pays tout-à-fait inconnu, et dans lequel les Turcs, eux-mêmes, n'avaient pas osé s'aventurer depuis long-temps. Elle fut néanmoins accomplie avec un plein succès, et, contre toute espérance, put s'étendre jusqu'au rivage. Le commandant supérieur franchit les montagnes qui séparent le Rummel du bassin de Slora, et, n'apercevant point d'ennemis devant lui, s'avança jusqu'aux ruines de *Rusicada*. Cette marche hardie inquiéta les Kabyles, qui harcelèrent à son retour la colonne française, à laquelle pourtant quelques-uns de leurs chefs vinrent porter des assurances de paix. Dans cette rencontre, les auxiliaires indigènes combattirent sous nos drapeaux avec une vigueur remarquable, et furent presque seuls atteints par l'ennemi. La distance parcourue n'offrit à la marche de nos troupes aucune difficulté sérieuse. Le pays traversé était boisé, fertile et beau, et, dès-lors, l'établissement sur les ruines de la cité romaine demeura résolu. Dès-lors aussi, commença l'exécution de la route, longue seulement de vingt-deux lieues, qui, par le camp du Smendou, ensuite celui de l'Arrouch, conduit, en trois marches, de Constantine à son port naturel; bientôt les transports de l'armée purent la parcourir.

Si, malgré quelques prestations volontaires, ou obtenues par les chefs arabes à notre service, la levée des tributs n'avait pu être encore assujétie à des règles, dans la province qui est au-delà du Raz-el-Akba, il importait que, dans les régions les plus anciennement rangées sous notre obéissance, le paiement de l'impôt fût exigé. Une colonne mobile composée en grande partie de cavaliers indigènes parcourut les cercles de Bone, de Guelma, de Medjez-el-Amar, et, sans recourir à la force, fit rendre justice par les cadis musulmans, et protégea le recouvrement des taxes établies sur les Arabes. C'était une chose toute nouvelle alors, et que, nulle part, on n'avait cru pouvoir essayer.

Le commandant de Medjez-el-Amar ayant dirigé une reconnaissance sur le pays de Guerfa, dans l'objet de vérifier l'existence de mines anciennement exploitées, fut vivement attaqué par les Arachnas, et perdit quelques hommes dans sa difficile retraite. Le gouverneur-général ordonna au général Négrier d'aller châtier la la tribu insoumise. A la première apparition des troupes parties de Constantine, les Arachnas vinrent humblement demander l'aman, et firent les réparations qui leur furent imposées.

Trompé peut-être par des espérances que ses partisans lui faisaient trop légèrement concevoir, Ahmed, avec les cavaliers de quelques tribus qui ne l'avaient pas encore abandonné, s'était d'abord avancé dans le Djerid, non loin du point où Abd-el-Kader avait, pendant quelque temps, planté ses tentes. Il chercha ensuite à se rapprocher de Constantine, et n'en était déja plus, dit-on, qu'à cinq journées. Le général Négrier, avec toutes les forces disponibles, françaises et auxiliaires, se porta au devant de lui, comprenant bien qu'un tel voisinage porterait l'incertitude parmi nos partisans, et empêcherait de se rallier les Arabes qui inclinaient à se soumettre. D'ailleurs, les tribus amies pouvaient être l'objet de vengeances dont notre devoir, comme notre intérêt, était de les garantir. Cette démonstration suffit pour faire reculer l'ancien bey, qui a pu continuer de sourdes intrigues, mais n'a pu nous contester par les armes une domination qui, chaque jour, s'étend et s'affermit.

Dans les provinces du centre et de l'ouest, la guerre avait cessé à la suite de la convention de la Tafna. Abd-el-Kader, vers le mois de décembre 1837, vint placer son camp dans l'outhan d'Ouannougha, au voisinage de Hamza et des limites de la province de Constantine. Là, il reçut, dit-on, l'adhésion et l'hommage, non seulement des chefs sur lesquels le commandement lui avait été donné, mais encore de ceux des tribus à l'est, de l'autre côté des montagnes. Des agens, qu'au moins il ne désavouait pas, jetaient, par l'intrigue ou la menace, l'incertitude parmi les Arabes qui reconnaissaient déja, ou se préparaient à reconnaître l'autorité de la France. L'alarme s'étendit même jusqu'aux extrémités orientales de la Métidja soumise; il importait d'en faire cesser les causes. Un camp de 2,500 hommes fut établi sur le haut Khamis pour observer le mouvement de l'émir; mais Abd-el-Kader s'étant dirigé, peu de jours après, vers Médéah, les troupes françaises, après l'avoir observé et suivi le long du pied de l'Atlas, rentrèrent dans les positions qu'elles occupaient auparavant.

Le gouverneur-général apprenait, en même temps, que le scheïk Abd-el-Salem, de la Medjanah, appartenant à l'une des puissantes familles qui, depuis long-temps se disputent ou se partagent le pouvoir dans cette partie occidentale de la province de Constantine, avait reçu de l'émir le titre de bey, et s'était placé sous sa dépendance. Si cet évènement, alors enveloppé de quelque obscurité, mais dont l'existence s'est confirmée depuis, devait éveiller de justes susceptibilités, c'était de Constantine même qu'il fallait, avec patience, travailler à rétablir dans cette région la sou-



Le général Négrier.

veraineté française. Le maréchal Valée s'en occupa dès-lors ; il fit, avec soin, rechercher les rivaux et les compétiteurs du scheïck Abd-el-Salem, pour les lui opposer, si ses prétentions prenaient quelque consistance.

Les Koulouglis avaient été anciennement établis sur l'Oued-Zeitoun par le gouvernement turc, à qui cette race, issue des derniers conquérans, servait sur ce point de barrière contre les Kabyles, généralement insoumis. Les contingens de cette population, familière avec le voisinage de l'ennemi, et naturellement hostile aux montagnards, participaient aux expéditions que l'ancien gouvernement était souvent contraint de diriger contre ces populations guerrières. L'émir, sous prétexte qu'ils avaient méconnu son autorité, les fit surprendre et attaquer par des forces supérieures. Les Koulouglis seuls, et d'ailleurs divisés, résistèrent néanmoins avec courage. Beaucoup furent mis à mort; d'autres obtinrent de demeurer en paix dans leur pays. Le reste, au nombre d'environ 1,600, franchit l'Oued-Kaddara, et vint demander un asile qui lui fut donné; les fugitifs reçurent des terres à cultiver et des secours; 300 d'entr'eux furent admis dans les services militaires irréguliers, et chargés de garder la redoute de Boudouaou. Les violences dont les Koulouglis de l'Oued-Zeitoun ont été victimes, remontent à une

époque où, le vrai sens du traité du 30 mai n'étant pas fixé, quant aux limites du côté de l'est, ces malheureux ne pouvaient réclamer, avec certitude, la protection des armées françaises; la reprise des hostilités par l'émir, a rendu à l'autorité française la liberté de ses protections.

Pendant le séjour qu'il fit à Médéah, l'émir instituait encore un kaïd dans l'outhan de Sebaou, qui s'étend à l'est, entre l'Ouad-Kaddara et les montagnes, et devançait ainsi, par des actes que le moment n'était pas venu de réprimer, l'interprétation contestée du traité de la Tafna.

De tels faits, qui pouvaient se renouveler, rendaient nécessaire une prompte solution sur la question des limites. Pressé de s'expliquer, l'émir, dans une première conférence, declarait qu'il ne pouvait admettre le sens que la France entendait donner et maintenir à l'article 2 du traité; puis, au moment où les intentions formelles du gouvernement lui étaient notifiées, il demandait seulement (10 avril) qu'on attendît le retour de son envoyé, Mouloud-Ben-Arrach, alors en France, où il était venu (20 février) offrir au roi des présens selon l'usage de l'Orient. Ce messager, décoré du titre de khalifah ou lieutenant, porteur de pouvoirs fort étendus, pour le règlement de toutes les difficultés, ayant manifesté à Paris même le désir d'être admis à discuter les bases de la convention interprétative qu'il s'agissait de conclure, reçut seulement l'invitation d'en conférer, à son retour à Alger, avec le gouverneur-général, auquel des instructions finales étaient transmises (14 juin.) Sans doute, la grandeur et la puissance de notre pays avaient vivement frappé l'imagination de cet Arabe, le premier qu'on eût vu encore réclamer de nous l'hospitalité politique; il avait, sans doute, aussi pu se convaincre que les volontés, sur la question territoriale, étaient irrévocablement arrêtées; car, débarqué en Afrique le 28 juin, il signa, six jours après, en vertu des pouvoirs dont il était investi, la convention dont la teneur suit :

Article 1er. Dans la province d'Alger, les limites du territoire que la France s'est réservé au-delà de l'Ouad-Kaddara, sont fixées de la manière suivante : Le cours de l'Ouad-Kaddara, jusqu'à sa source, au mont Tibiarin; de ce point jusqu'à l'Isser, au-dessus du pont de Ben Hini; la ligne actuelle de délimitation entre l'outhan de Khachna et celui de Beni-Djaâh, et au-delà de l'Isser jusqu'au Biban, la route d'Alger à Constantine, de manière à ce que le fort de Hamza, la route royale, et tout le territoire au nord et à l'est des limites indiquées restent à la France, et que la partie du territoire de Beni-Djaad, de Hamza et de Ouannougha, au sud et à l'ouest de ces mêmes limites, soit administrée par l'émir.

Dans la province d'Oran, la France conserve le droit de passage sur la route qui conduit actuellement du territoire d'Arzew à celui de Mostaganem; elle pourra, si elle le juge convenable, réparer et entretenir la partie de cette route à l'est de la Macta, qui n'est pas sur le territoire de Mostaganem; mais les réparations seront faites à ses frais, et sans préjudice des droits de l'émir sur le pays.

Art. 2. L'émir, en remplacement des 30,000 fanègues de blé et des 30,000 fanègues d'orge qu'il aurait dû donner à la France avant le 15 janvier 1838, versera chaque année, pendant dix ans, 2,000 fanègues (d'Oran) de blé, et 2,000 fanègues (d'Oran) d'orge.

Ces denrées seront livrées à Oran, le 1er janvier de chaque année, à dater de 1839. Toutefois, dans le cas où la récolte aurait été mauvaise, l'époque de la fourniture serait retardée.

Art. 3. Les armes, la poudre, le soufre et le plomb dont l'émir aura besoin, seront demandés par lui au gouverneur-général, qui les lui fera livrer à Alger, au prix de fabrication, et sans aucune augmentation pour le transport par mer, de Toulon en Afrique.

Art. 4. Toutes les dispositions du traité du 30 mai 1837, qui ne sont pas modifiées par la présente convention, continueront à recevoir pleine et entière exécution, tant dans l'est que dans l'ouest.

Alger, 4 juillet 1838.

Cet acte réglait les seuls points sur lesquels des stipulations écrites fussent indispensables; sur les autres, l'inexécution ou l'inintelligence des clauses du traité du 30 mai pouvaient aisément faire place à des relations meilleures. Avec les principales causes d'irritation, tout malentendu devait disparaître, si l'émir faisait preuve, comme on le promettait encore en son nom, de bonne volonté et de bonne foi.

Ahmed, l'ancien bey de Constantine, s'était d'abord retiré vers les frontières tunisiennes, où, dans l'espoir d'être un jour reçu à merci, il retenait autour de lui le petit nombre de partisans qui étaient restés fidèles à sa mauvaise fortune. En faisant répandre dans les parties de la province où l'autorité française n'était pas encore reconnue, la nouvelle d'un prochain accommodement, il avait réussi à se faire suivre d'un certain nombre de tribus de l'est, et surtout du sud, au sein desquelles il avait des alliances de famille; il parvint ainsi, en traversant le Djerid et la Medjanah, à s'approcher des limites de l'ancienne province de Titery, dans le temps même où Abd-el-Kader était encore à Médéah. Ahmed, repoussé par les populations de l'est, chassé de ses villes principales, pouvait se croire quelques chances de conservation à l'extrémité de ses anciens états, et supportait impatiemment que l'émir cherchât à s'y faire des partisans; l'émir, de son côté, voyait probablement dans le bey vaincu un obstacle à l'agrandissement de sa puissance. On put croire un moment que les deux compétiteurs en viendraient aux mains, mais Ahmed ne sortit pas de la province de Constantine, et Abd-el-Kader, averti que le traité du 30 mai lui défendait d'y pénétrer, renonça à se porter à sa rencontre.

Bientôt après, l'émir se dirigea vers Tagdemt, où il avait eu quelque temps la pensée de fixer sa principale résidence, et où se faisaient en ce moment les préparatifs d'une expédition qu'il projetait du côté du désert. Le marabout Tedjini, dont la famille tenait la ville

d'Aïn-Madhy, avait refusé de faire acte d'obéissance à l'émir et d'acquitter le tribut. Irrité de ce refus, et peut-être aussi, comme on a pu le supposer avec quelque fondement, dans la vue de s'assurer, en cas de revers, un refuge plus difficilement accessible aux armes françaises, Abd-el-Kader se mit en marche, vers la fin de mai, pour aller faire le siége de la ville, de laquelle il savait déjà qu'on n'entendait pas lui permettre l'entrée.

Ses préparatifs, malgré leur importance relative, se trouvèrent insuffisans pour obtenir la prompte reddition d'une place, défendue, autant par la difficulté d'arriver jusque sous ses murailles, que par des ouvrages de fortification élevés au commencement de ce siècle. Le siége traînait en longueur; éloigné de ses résidences habituelles, Abd-el-Kader semblait vouloir se dérober à toutes les communications qui n'avaient pas pour objet exclusif le succès de son entreprise. Les chefs qui commandaient en son nom dans le pays qu'il avait laissé derrière lui, s'occupaient, avec une activité qu'il réveillait sans cesse, de lui envoyer des soldats, des vivres, des munitions de guerre, de lever des tributs; mais un officier français ne pouvait obtenir d'eux ni escorte, ni guides pour aller rejoindre l'émir, et Mouloud-Ben-Arrach lui-même tentait vainement de se rapprocher de lui, pour lui rendre compte de l'accomplissement de sa mission. Cela laissait présager de fâcheuses dispositions.

Le traité du 30 mai avait réservé à l'administration française les villes de Coléah, Blidah et leurs territoires, le moment était venu de les occuper. Le maréchal Valée effectua d'abord l'occupation de Coléah. A côte et à l'ouest de la ville, on établit un camp où furent placés quatre bataillons d'infanterie, avec de l'artillerie et quelques chevaux.

En même temps, il portait sur le haut Khamis des forces aussi imposanses, faisait ouvrir la route de la Maison-Carrée à cette nouvelle position, et achevait de rendre praticable celle d'Alger à Coléah.

Ces dispositions étant faites, pour assurer, à tout événement, la prise de possession de Blidah, le gouverneur-général dut attendre que les pluies abondantes survenues dans le mois de mars eussent cessé, et, le 1er mai (1838), il fut en mesure d'agir. Le 3, l'armée était devant Blidah. A l'entrée des beaux jardins dont la ville est environnée, le maréchal Valée trouva le hakem de la ville avec les ulémas, les notables, et le kaïd de Beni-Salah, auxquels il donna l'assurance qu'il ne serait fait aucun mal aux habitans. Il confirma dans leurs fonctions les autorités de Blidah, et s'occupa de choisir l'assiette des camps fortifiés qui devaient couvrir cette position importante. Le premier fut marqué entre Blidah et la Chiffa, sur un point dominant la plaine, et d'où l'on découvre au loin Coléah et le pays des Hadjoutes. On plaça le second sur une position intermédiaire, à l'ouest de Blidah, de manière à couvrir la route qui conduit du blockhaus de Mered au camp de l'ouest.

L'occupation de Blidah, consommée sans coup férir, nous rendait maîtres des chemins qui ce point central conduisent à Médéah par les gorges de la montagne, et dans toutes les directions vers l'est et l'ouest de la plaine.

Pour ne point provoquer à l'émigration la population de Blidah, les troupes s'établirent hors de son enceinte. D'ailleurs, la ville elle-même, ainsi que toutes les villes mauresques, ne se fût point prêtée aux nécessités du casernement et de l'administration militaire. Le gouverneur-général a dû également interdire aux Européens tout établissement à Blidah, comme toute acquisition d'immeubles, et a suspendu même l'effet des transactions anciennes, en tant qu'elles auraient pour objet la transmission des propriétés dans ce territoire. Ces exceptions temporaires étaient commandées par l'intérêt général.

Le siége d'Aïn-Madhy traînait en longueur. Campé à près de cent lieues des côtes, dans une région à peu près inconnue, absorbé par les soins d'une guerre lointaine et difficile, l'émir, avec lequel les rapports politiques étaient suspendus par la force des choses, ne pouvait de quelque temps encore retourner dans le centre de son commandement. La province d'Alger était tranquille, aussi bien que celle d'Oran; seulement on signalait de temps à autre quelques attentats isolés, œuvre de quelques malfaiteurs, qui parvenaient à se glisser dans l'intérieur de nos postes à la faveur de la nuit. La province de Constantine, qui jouissait aussi du bienfait de la paix, appelait néanmoins la pressante sollicitude du gouverneur pour des détails d'administration.

Le maréchal Valée s'y rendit. Il s'occupa d'abord de marquer le territoire qu'il y avait lieu de soumettre actuellement, ou dans un temps prochain, à l'administration directe de la France, et le détermina, par une double ligne qui, s'abaissant de Constantine vers la mer, d'une part vers la frontière de Tunis, de l'autre sur la baie de Stora, enferme un espace facile à défendre et qui suffira long-temps aux besoins de la colonisation.

La province tout entière (la subdivision dont Bone devenait le chef-lieu exceptée) fut divisée en arrondissemens inégaux, dans la formation desquels les traditions, les intérêts, les influences acquises étaient ménagés et consultés avec soin. Le gouverneur-général conserva les dignités consacrées par le respect des peuples, alors même qu'elles semblaient faire une exception à la hiérarchie des commandemens.

L'ancien gouvernement avait multiplié les impôts sous toutes les formes : réduites maintenant à un petit nombre, réglées à un taux modéré, moins en considération du revenu que comme signe de la souveraineté, les taxes commençaient à n'éprouver aucune difficulté dans le recouvrement. On réprimait aisément, même à de grandes distanees, quelques déprédations dont les tribus livraient les auteurs ou payaient la réparation. Dans la direction de Stora, la route était rendue praticable sur une longueur de 30,000 mètres, et les montagnards, qui déjà se trouvaient voisins des travailleurs, ne venaient point les troubler.

Après les reconnaissances effectuées en janvier et avril précédens, le chemin de Stora était ouvert à l'ar-

mée, les camps du Smendou et de l'Arrouch étaient occupés. La tête de la route ne se trouvait plus qu'à neuf lieues de la mer et s'en rapprochait chaque jour.

Le 6 octobre, quatre mille hommes étaient réunis au camp de l'Arrouch. Ils en partirent le lendemain, et le même jour allèrent camper sur les ruines de *Rusicada*. Aucune résistance n'avait été opposée : seulement, dans la nuit, quelques coups de fusil tirés sur les avant-postes protestèrent contre une prise de possession à laquelle les Kabyles devaient bientôt se résigner. Mais, le 8, un convoi de mulets arabes, escorté par des milices turques, ayant été, dans un étroit défilé, attaqué avec quelque avantage; les montagnards, encouragés par ce facile succès, dirigèrent, dans la nuit suivante, une nouvelle attaque contre le camp de l'Arrouch, qu'ils savaient n'être gardé que par des Turcs. Ceux-ci opposèrent une si énergique défense que les assaillans, ayant éprouvé une perte considérable, firent connaître au commandant du camp leur intention de rester désormais tranquilles.

L'armée travailla sans relâche à fortifier la position qu'elle venait d'occuper. Le sol, jonché de ruines romaines, lui fournit les premiers matériaux, et des pierres, taillées depuis vingt siècles, revêtirent des murailles toutes neuves. La ville, destinée à s'étendre sur le versant des collines dont les crêtes sont occupées par les ouvrages de défense, a reçu le nom de *Philippeville*. L'établissement nouveau n'a pas été inquiété, et les Kabyles, frappés par tout ce qui a un caractère de stabilité ou de durée, se sont accoutumés à ce voisinage. On ne va point, d'ailleurs, troubler la paix de leurs foyers, et les produits de leur travail ou de leur sol ont trouvé long-temps sur le marché de Philippeville, un facile débouché.

A la première nouvelle de cette opération si heureusement accomplie, le gouvernement, tenant compte des conditions de la propriété parmi les Kabyles, et de la fixité de leurs demeures comme de leurs cultures, recommanda d'essayer d'obtenir d'eux, moyennant indemnité, la cession des terrains jugés nécessaires à la fondation commencée. Les terres ont été ainsi obtenues, et cette cause d'inimitié a disparu.

Avant de quitter la province de Constantine, le gouverneur-général faisait occuper définitivement Milah, et commencer la route qui, de cette ville, se dirigeant sur Sétif par Djimmilah, nous ouvrait les plaines de la Medjanah, où le drapeau français, sans s'être encore montré, comptait déjà d'utiles auxiliaires. On allait ainsi franchir une partie de la distance de Constantine à Djigelli, et faciliter l'occupation éventuelle de ce port.

De retour à Alger, aux premiers jours de novembre, le maréchal Valée demanda et obtint l'autorisation d'aller prendre possession du fort de Hamza. Mais, en même temps qu'il ordonnait les préparatifs de ce mouvement, et pour compléter ce système de postes militaires qui embrassait la portion du pays réservée à l'administration française, un camp nouveau était établi entre Blidah et Coléah, sur les bords de la Chiffa, de manière à couvrir le centre de la plaine. Les Hadjoutes, que cette position menaçait de près, se réunirent en grand nombre sur la rive opposée. Toutefois, sur l'assurance qui leur fut donnée qu'on entendait seulement se garantir des actes de brigandage trop fréquens de ce côté de la Métidja, et que la formation du camp n'était pas un préliminaire d'invasion, le rassemblement se dispersa.

Les circonstances semblaient favorables à la facile occupation du pays de Hamza, entreprise en exécution d'une convention récente, et qu'on ne croyait pas pouvoir devenir la cause ou l'occasion d'une conflagration générale. L'émir était avec ses meilleures milices devant Aïn-Madhy, qui tenait encore; les populations de l'est n'annonçaient pas de dispositions à une résistance armée, et, en laissant dans les camps, dont la ceinture protége le territoire d'Alger, des garnisons respectables, on pouvait réunir assez de forces pour être, dans tous les cas, assuré du succès.

Une route, dite *Soltania* ou Royale, ouverte par le dey Omar, conduit au défilé des *Bibans*, en passant au sud et assez près du fort de Hamza. Le corps expéditionnaire allait s'avancer par cette voie que, depuis les Romains, aucune troupe européenne n'avait parcourue, et le signal du départ était à toute heure attendu, lorsque, dans la nuit du 4 au 5 décembre, une pluie froide et continue vint rendre tous les chemins impraticables et suspendre indéfiniment l'opération commencée.

Cependant le général Galbois s'acheminait de son côté vers Sétif; là, si le maréchal Valée fût parvenu jusqu'aux Portes-de-Fer, trente lieues à peine auraient séparé les deux colonnes françaises parties des extrémités opposées. Ainsi aurait été presque entièrement reconnue cette ligne de cent lieues de longueur qui unit les deux premières villes, et traverse l'une des contrées les plus riches de l'ancienne régence.

Le mauvais temps ralentit et contraria aussi la marche de la division de Constantine; les routes, ou plutôt les sentiers, étaient défoncés, les torrens gonflés par des pluies incessantes. Il fallut rentrer à Milah, où on attendit quelques jours. L'armée en repartit le 11 décembre, et put rejoindre le lendemain Djimmilah (autrefois *Culcul colonia*) dont les ruines remarquables attestent l'antique splendeur. Le cinquième jour, elle atteignit Sétif, ancienne capitale des Mauritanies, qui n'est aussi qu'un amas de ruines. Le pays traversé était difficile, accidenté, mais, particulièrement au voisinage de Sétif, fertile et cultivé. La population jusque-là n'avait manifesté aucun sentiment d'hostilité. On était au 15 décembre, et le gouverneur-général qu'on espérait devoir s'avancer jusqu'aux limites des deux provinces, n'avait pu faire parvenir à Sétif la nouvelle des difficultés qui arrêtaient sa marche. Rien n'avait dû être disposé pour s'établir dans une ville où la prudence conseillait de ne pas s'arrêter plus long temps. Quelques avantages étaient néanmoins obtenus; une grande reconnaissance était opérée; le khalifah de Medjanah recevait un appui moral qui avait déjà suffi pour appeler auprès du général français les principaux chefs arabes des tribus circonvoisines, et, bien que nos



Tirailleurs Arabes.

troupes retournassent vers Constantine, comme elles avaient appris le chemin de l'ouest, on s'attendait à les voir bientôt revenir.

Un demi-bataillon resté à Djimmilah s'était retranché dans les ruines. Les Kabyles tentèrent dans la nuit du 15 au 16, une attaque fort vive, qui fut vigoureusement repoussée : ces mêmes assaillans, grossis par des renforts accourus des montagnes, vinrent attendre au passage le corps expéditionnaire, et, sans réussir à l'inquiéter sérieusement, le suivirent jusques à Milah. De là, ils retournèrent sur leurs pas pour aller attaquer de nouveau la garnison de Djimmilah, portée à un bataillon entier avec deux obusiers de montagne et quelques cavaliers. Cette garnison eut pendant six jours à se défendre contre plusieurs milliers d'ennemis dont elle était entourée : elle leur fit éprouver de grandes pertes ; et, malgré l'acharnement des Kabyles, qui déployèrent dans cette action prolongée une certaine connaissance de la guerre, le bataillon ne se laissa pas un instant entamer.

Cependant cette troupe courageuse était exposée à des privations cruelles; la situation, déjà périlleuse, pouvait le devenir davantage. Dans cette saison, le ravitaillement fut bientôt reconnu impossible; on craignit de ne pouvoir maintenir les communications ; un régiment vint porter à la garnison de Djimmilah l'ordre de se rapprocher du Rummel. Averti du départ de ces forces nouvelles, l'ennemi s'éloigna avant leur arrivée et ne reparut plus. Djimmilah fut pour le moment abandonné.

Pendant les derniers mois de 1838, la colonie fut calme. Le mal né d'une longue incertitude laissait à peine quelques traces ; les terres incultes allaient se défricher, les ruines se relevaient dans les campagnes; l'aspect des villes changeait à vue d'œil ; les établissemens publics, les bâtimens militaires surtout, recevaient les plus importantes améliorations, et l'armée voyait décroître rapidement le nombre de ses malades et le chiffre de ses pertes. L'espérance nourrissait tous les efforts, elle en enfantait chaque jour de nouveaux; enfin, pour consoler les douleurs, pour soulager les misères secrètes, la religion voyait s'étendre son in-

fluence par l'accroissement de ses ministres, et le christianisme, après un exil de douze siècles, reparaissait honoré sur la terre d'Afrique.

Car un des grands griefs que les Algériens conservaient contre les Français, un des reproches qu'ils nous adressaient le plus souvent, c'est qu'ils ne nous voyaient pratiquer aucun acte religieux. Aux yeux de ce peuple si vivement attaché à son culte, des hommes qui ne manifestent aucune croyance ne méritent pas de confiance et ne peuvent être animés de bonnes intentions. Suivant leurs croyances, une entreprise à laquelle la religion n'a pas présidé ne peut avoir de résultats durables. L'installation de l'évêque d'Alger, monseigneur Dupuch, changea à cet égard les préjugés des indigènes. Les sœurs connues sous le nom de religieuses de Saint-Joseph, firent aimer les vertus chrétiennes. Leur zèle à soigner les malades, à instruire les enfans, les a rendues chères aux Arabes. Nos prêtres enfin ont inspiré à cette population un respect et une confiance qui leur présagent pour l'avenir une récompense digne de leur dévouement et de leurs sacrifices.

II.

LES PORTES DE FER.



CEPENDANT l'émir, de retour de son expédition d'Aïn-Madhy (janvier 1839), accréditait des succès et une victoire qui furent contestés de la population européenne, et qui devaient l'être. Mais les indigènes y ajoutèrent foi, et dès-lors sa considération prit de la consistance parmi eux, et son audace l'accrut. Le traité de la Tafna, qui avait fondé sa puissance, ne fut plus pour lui qu'une entrave odieuse qu'il fallait briser. Il essayait de pénétrer dans des pays dont la France lui avait interdit l'entrée; il affectait sur les Arabes demeurés avec nous une autorité religieuse qui n'était pas sans danger; il les provoquait à l'émigration, et leur en faisait un devoir de conscience; il recevait ouvertement de l'étranger des munitions de guerre, et commerçait avec lui par les ports non occupés; enfin il entravait la libre circulation des produits du sol, ne réprimait point les actes de brigandage commis sur les frontières, ne faisait rien pour la sûreté des communications. Ses émissaires parcouraient dans toutes les directions le territoire réservé, et lui-même se montrait partout avec une activité incroyable pour consolider son ascendant sur les esprits.

Alors le maréchal Valée résolut de protester par une grande expédition contre les usurpations de cet ambitieux, mais toutefois sans commencer les hostilités, sans ruiner les populations inoffensives. Il s'agissait d'occuper Hamza, réservé à la France, de franchir les Portes-de-Fer (le défilé des Bibans) et de reconnaître la grande communication directe qui lie Alger à Constantine. Il fallait parcourir cent-vingt lieues dans le cœur du pays, dans les contrées les plus inconnues, et que le récit des voyageurs qui les avaient entrevues présentait comme hérissées des plus grandes difficultés; il fallait pénétrer là où les Romains n'avaient jamais porté leurs aigles, et où les Turcs ne passaient qu'après les négociations les plus pénibles, quelquefois les plus humiliantes. Ce devait être une leçon sévère pour Abd-el-Kader qui pût diminuer ou même détruire aux yeux des Arabes, le prestige de son influence; cela seul pouvait lui inspirer cette crainte salutaire, seule capable de le contraindre à une attitude qui permît de ne pas rompre complètement avec lui.

Le Prince-Royal, duc d'Orléans, qui visitait l'Algérie, devait participer à l'expédition, circonstance qui témoignait bien quel effet moral on en attendait.

L'armée fut réunie, de Constantine à Sétif, par les ordres du maréchal Valée, mais avec le plus grand secret sur le but de ses opérations. Elle se croyait destinée à opérer sur Bougie et à ouvrir une communication entre cette ville et Sétif. — Cependant des doutes existaient : partout, sur notre marche (1), les populations Kabyles avaient montré des dispositions pacifiques; l'on avait vu plusieurs de leurs chefs importans venir faire leur soumission entre les mains du Prince-Royal. Sur toute la route, les tribus étaient venues apporter à notre colonne, en signe d'hommage à notre souveraineté, l'orge, la paille et le bois. L'on assurait que des négociations étaient depuis long-temps suivies avec d'autres chefs importans des montagnes entre Sétif et Bougie; que ces populations, peu disposées à se rapprocher d'Abd-el-Kader, l'étaient beaucoup plus à écouter nos propositions, et que des transactions pacifiques pourraient amener plus tard l'établissement de ces communications, si nécessaires à l'avenir de nos ports et à l'assiette de notre occupation.

Mais une marche à force ouverte sur Bougie ne pouvait-elle pas être le signal d'une prise d'armes en masse de ces populations, qui ont si vivement résisté toujours à toute tentative d'invasion dans leurs montagnes, et ne détruirait-elle pas pour de longues années tous ces germes de rapprochement si soigneusement préparés par l'administration? si, au contraire, la pensée du maréchal était toujours, comme on le pressentait, de tenter l'opération par les Portes-de-Fer et l'occupation d'Hamza, ne pouvait-on pas supposer qu'il la saisirait, quand trois marches seulement le séparait de ce redoutable Biban, quand on annonçait qu'Abd-el-Kader avait retiré son monde de Hamza?

Le 25 octobre, le corps expéditionnaire, composé de deux divisions sous les ordres du duc d'Orléans et du lieutenant-général Galbois se mit en marche dans la direction d'Aïn-Turc. Le camp fut établi sur les bords de l'Oued-Bousellam, près de l'endroit où il pénètre entre les montagnes de Summa et d'Annini, pour aller former le principal affluent de la rivière de Bougie; et le bruit se répandit que nous marcherions le lendemain sur Zamourah, petite ville occupée par les Turcs que nous devions ravitailler et rallier à notre cause, pour marcher ensuite sur Bougie.

(1) Lettre d'un officier attaché à l'expédition.

26 octobre. A six heures du matin, nous quittons l'Oued-Bousellam, éclairés par les dernières lueurs de la lune, lorsque au bout de deux heures de marche un murmure joyeux s'élève dans la colonne. Quelques soldats, qui déjà avaient été en reconnaissance à Zamourah, s'aperçoivent que l'on n'en suit pas la direction, qu'on appuie vers le sud; l'imagination de chacun s'élance, et en un instant le nom des Portes-de-Fer est dans toutes les bouches. Le pas de la colonne redouble de vitesse, et l'on entend les fanfares chères à chaque régiment. Plus de fatigue pour ces braves qui ont si vivement l'intelligence des grandes choses; et, parmi les esprits les plus réfléchis, qui considèrent la témérité de l'entreprise, les obstacles sans nombre que l'on peut rencontrer, la faiblesse de la colonne destinée à l'accomplir, la saison pluvieuse qui peut la rendre impossible quand la retraite le sera peut-être aussi, personne ne peut se soustraire à l'exaltation qui s'est emparée de nos soldats, et chacun cherche à y trouver un présage du succès.

Il devenait important de trouver dans la rapidité de la marche, la garantie du secret si scrupuleusement et si sagement observé jusqu'alors par le maréchal. M. le duc d'Orléans, dont les soins actifs avaient tout prévu pour la marche rapide de sa division, après l'avoir reposée à Sidi-Embareck, la conduit jusqu'au camp de Bou-Areridj, en vue du fort de Mijanah, à près de dix lieues du camp de l'Oued-Bousellam; la division Galbois la suit de près; l'on venait, en renonçant au crochet de Zamourah, de gagner une journée de marche et c'était peut-être le succès.

27 octobre. Les deux divisions se mirent en marche à six heures du matin; un brouillard épais couvrait la plaine mamelonnée qu'elles parcouraient. Sur un avis parvenu au maréchal, qu'Omar, lieutenant d'Abd-el-Kader, cherchait à gagner les Portes-de-Fer, la cavalerie de la seconde division fut envoyée contre lui. Il s'enfuit précipitamment en abandonnant son camp à l'approche du lieutenant-colonel Miltgen, qui commandait nos cavaliers. L'on sut depuis qu'il avait gagné le désert, n'osant s'engager dans les défilés des Portes-de-Fer. La colonne fit halte sur un des plateaux de la montagne de Bra-el-Hamar, où se termine la plaine; et où quelques sources surgissent des plis de la montagne. De l'un de ces sommets l'on commence à voir se dérouler les chaînes imposantes et les vallées multipliées au milieu desquelles l'armée devait aller chercher les Portes-de-Fer. Un vieux spahis qui, il y avait dix ans, avait été d'Alger à Constantine, et qui marchait en tête de la colonne, chercha même à montrer deux mamelons éloignés entre lesquels, disait-il, était le passage tant désiré. Il fallait tâcher de gagner le plus possible de terrain. M. le duc d'Orléans forma une avant-garde qu'il composa du 2e léger, de deux obusiers et de 150 chasseurs et spahis; et laissant le reste de la division sous le commandement du colonel Gueswiller, il poussa en avant. Mais bientôt après avoir descendu le Dra-el-Hamar, et franchi une petite plaine, la colonne dut rencontrer des contreforts sur les crêtes desquels il était fort pénible de cheminer. Le pays avait d'ailleurs entièrement changé d'aspect. Au lieu des terrains nus et mamelonnés que nous parcourions depuis tant de jours, nous nous trouvions au milieu des vallées les plus pittoresques, ayant en vue des montagnes couvertes de pins, de mélèzes, d'oliviers, de genévriers de plus de cinquante pieds de haut, qui rappelaient les plus magnifiques aspects des Pyrénées et des Alpes. En face de nous, sur le flanc opposé de la vallée, se développaient quatre grands villages kabyles, dont les maisons couvertes en tuile et bâties en pierre, offraient l'aspect de nos villages de Provence. Dans les plis de terrain, des bouquets d'oliviers, de citronniers, d'orangers annonçaient une culture perfectionnée; sur les plateaux inférieurs paissaient d'immenses troupeaux, et pas un coup de fusil ne vint signaler la moindre inquiétude de la part des nombreux habitans de ces riches vallées qui sont les Beni-Boukelheun et les Beni-Abbas.

Après avoir franchi les grès ferrugineux du Dra-el-Hamar, l'armée descendit le Cheragrag, pour atteindre le lit de l'Oued Boukelheun, qu'il faut suivre pour arriver aux Portes-de-Fer. Les difficultés de ces passages sont inouïes, le chemin dont la largeur n'est que de quelques pieds, est entouré de ravins profonds. Le nom de Cheragrag signifie le Saut-du-Gaal, et certes jamais nom ne fut mieux donné. L'avant-garde arriva à six heures au plateau de Sidi-Hasdan, situé près de l'Oued Boukelheun. Il était impossible d'aller plus loin, et toutes les dispositions furent prises pour y établir le camp. A dix heures du soir seulement l'arrière-garde s'y trouva rendue après des fatigues inouïes, mais sans avoir eu un seul accident à déplorer. Nous avions fait plus de vingt lieues en deux marches, depuis le camp de l'Oued-Bousselam; nous avions franchi bien des obstacles, et nous touchions enfin aux Bibans. Des feux brillans de mélèzes s'élançaient de tous les points du camp, et les chants de nos soldats se mêlaient à leur pétillement. Jamais les Turcs n'avaient osé s'arrêter sur ce point; nous avions abandonné à gauche la voie romaine de Carthage à Césarée, qui laissait en dehors les Portes-de-Fer où les Romains n'avaient jamais passé, et nous avions perdu toute trace de construction romaine à peu de distance de Borj-Mijanah. Nous étions près du confluent de l'Oued Boukelheun et de l'Oued Mellay, dont les eaux réunies ont ouvert les Portes-de-Fer; et cependant, après tant de fatigues, nous étions privés d'eau, ces rivières coulant sur des marnes bleues qui produisent une grande quantité d'efflorescence de sulfate de magnésie, dont elles sont imprégnées au point d'en être amères.

Les Arabes de Beni-Boukelheun et de Beni-Abbas abondaient dans notre camp, apportant des raisins, de l'orge, de la paille, qui étaient généreusement payés; leurs scheiks, surnommés les gardiens des Portes-de-Fer, et qui devaient nous guider le lendemain, reconnaissent l'autorité d'El-Mokrain, khalifa nommé par nous, et dont la famille est une des plus anciennes et des plus vénérées de cette province. Ils reçurent des mains du Prince-Royal leurs bernous d'investiture, en promettant d'être les fidèles serviteurs des Français. C'est



Les Portes de Fer (seconde muraille.)

un des résultats les plus extraordinaires des progrès de notre domination dans la province de Constantine, que la soumission de ces tribus puissantes, habitant pour ainsi dire un pays inaccessible, et que les Turcs n'avaient jamais pu dompter.

28 octobre. Le lendemain était le jour fixé pour la séparation des deux divisions d'Orléans et de Galbois. Cette dernière devait rentrer dans le Mijanah, pour continuer à occuper la province de Constantine, rallier les Turcs de Zamourah, et terminer les travaux nécessaires à l'occupation définitive de Sétif. Dès le matin, les officiers de tous les corps vinrent prendre successivement congé du Prince-Royal. On voyait chez tous ces braves une profonde douleur de ne pas continuer de marcher en avant, et à prendre part à notre entreprise qui saisissait si vivement les imaginations.

Il avait plu le matin, et ce ne fut qu'à dix heures et demie, quand cette pluie qui aurait pu rendre impraticables les Portes eut cessé, que la division d'Orléans put se mettre en marche ; elle était composée de :

*Infanterie.* — 2,531 hommes des 2e et 17e légers, et du 23e de ligne.

*Cavalerie.* — 248 chevaux des 1er et 8e chasseurs et des spahis.

*Artillerie.* — 136 hommes avec 4 obusiers de montagne. Approvisionnés à 60 coups et 70,000 cartouches d'infanterie.

*Génie.* — 87 hommes avec 180 outils sur mulets

En tout, 3,000 hommes.

L'infanterie portait six jours de vivres et 60 cartouches. Le parc était composé de 800 animaux; l'administration portait pour sept jours de vivres ; elle conduisait un parc de bœufs qui assurait la viande. La nourriture en orge pour les animaux était faite pour le même nombre de jours que celles des hommes.

La colonne marchait depuis une heure, tantôt dans le lit de l'Oued-Bouketheun, tantôt sur l'une ou l'autre de ses rives, ayant en tête les deux scheiks arabes pour guides, lorsque la vallée, assez large jusque-là se retrécit tout-à-coup, et nous commençames à voir

se dresser devant nous d'immenses murailles de rochers dont les crêtes pressées des unes contre les autres festonnaient l'horizon d'une manière tout-à-fait singulière. Nous nous mîmes alors à gravir un rude sentier sur la rive gauche du torrent; et après de rudes montées et des descentes pénibles, où nos sapeurs durent travailler pour que les mulets pussent passer, nous nous trouvâmes au milieu de cette gigantesque formation de rochers escarpés que nous avions admirée devant nous quelques pas auparavant. Ces grandes murailles calcaires de 800 à 900 pieds de hauteur, toutes orientées de l'est 10 degrés nord, à l'ouest 10 degrés sud, se succèdent séparées par des intervalles de 40 à 100 pieds, qu'occupaient des parties marneuses détruites par le temps, et vont s'appuyer à des crêtes qu'elles coupent en ressauts infranchissables, et qu'il serait presque impossible de couronner régulièrement. Une dernière descente presque à pic, nous fit arriver au milieu du site le plus sauvage, où, après avoir marché près de dix minutes à travers des rochers dont le surplomb s'exhausse de plus en plus, et après avoir tourné à droite à angle droit dans le lit du torrent, nous nous trouvâmes dans un fond resserré, où il eût été facile de nous fusiller à bout portant du haut de ces espèces de murailles, sans que nous eussions pu rien faire contre les assaillans. Là, se trouve la première porte, ouverture de huit pieds de large, pratiquée perpendiculairement dans une de ces grandes murailles rouges dans le haut et grises dans le bas. Des ruelles latérales, formées par la destruction des parties marneuses, se succédaient jusqu'à la seconde porte où un mulet chargé peut à peine passer. La troisième est quinze pas plus loin, en tournant à droite; la quatrième porte, plus large que les autres, est à cinquante pas de la troisième; puis le défilé toujours étroit, s'élargit un peu, et ne dure guère plus de trois cents pas. C'est du haut en bas des murailles calcaires que les eaux ont péniblement franchi ces étroites ouvertures auxquelles leur aspect extraordinaire, et dont aucune description ne peut donner l'idée, a si justement mérité le nom de Portes. C'est là que s'est précipitée notre avant-garde, ayant à sa tête le Prince-Royal et M. le maréchal-gouverneur, au son de nos musiques militaires, aux cris de joie de nos soldats qui ébranlaient ces rochers sauvages. Sur leurs flancs nos sapeurs ont gravé cette simple inscription : ARMÉE FRANÇAISE, 1839. En sortant de ce sombre défilé nous avons trouvé le soleil éclairant une jolie vallée, et bientôt chaque soldat gagnait la grande halte à peu de distance de là, ayant à la main une palme arrachée au tronc de vieux palmiers qui, à l'ombre redoutable des rochers du Biban, s'étaient crus en vain, à l'abri des outrages de nos briquets.

Il aurait été impossible de songer à couronner régulièrement une position aussi extraordinaire; il eut fallu plus d'une journée pour cela, et le temps était l'élément de notre succès. Le Prince-Royal avait ordonné à l'avant-garde de s'élancer à travers le défilé, et d'occuper immédiatement les crêtes de sortie; trois compagnies d'élite devaient en faire autant à droite et à gauche pendant tout le passage de la division et du convoi. Ces dispositions, qui furent couronnées d'un plein succès, mettaient à même de déjouer une attaque; mais rien de cela n'eut lieu. Quatre coups de fusil, tirés de loin par deux maraudeurs, et qui n'atteignirent personne, vinrent seuls protester contre le passage miraculeux que venait d'opérer notre colonne et pour lequel il ne fallut pas moins de trois heures et demie. Un beau soleil éclaira notre grande halte, pendant laquelle l'ivresse joyeuse de nos soldats se manifestait de mille manières et par une foule de ces mots que savent improviser les soldats français. Nos baïonnettes couronnaient les hauteurs voisines; un orage éclatant au loin et à notre droite, mêlait ses éclairs et l'éclat du tonnerre aux bruyans accords de nos musiques militaires, et chacun de nous se livrait à l'espoir, sentant que l'on venait d'accomplir la partie la plus difficile de notre belle entreprise, que la moindre crue d'eau qui ne s'élève pas à moins de trente pieds entre les Portes, eut rendue impossible.

A quatre heures, la colonne se remit en marche, et suivit dans une large vallée le cours de l'Oued-Boukethoun ou l'Oued-Biban, nom que prend ce torrent après avoir franchi les Portes; mais retardée par un violent orage, elle ne put atteindre le soir même Beni-Mansour, et dut bivouaquer à deux lieues des Bibans, sur les bords de la rivière, au lieu nommé *Elma-Kalou*. La rivière qui prend alors le nom de l'Oued-Malehh, est encore salée, et nous trouvâmes cruellement juste le dicton arabe qui appelle Chemin de la Soif celui que nous venions de parcourir.

29 octobre. Le beau temps était rétabli le lendemain; et après avoir traversé une forêt, la seule peut-être qui mérite ce nom en Afrique, et où l'on rencontre en abondance de belles espèces résineuses dont les troncs sillonnés annoncent l'industrie des habitans, l'avant-garde de la colonne expéditionnaire couronna un mamelon devant lequel se déployaient deux magnifiques vallées dominées par le Jugiera, et qui, se réunissant en une seule au confluent de l'Oued-Beni-Mansoure, et de l'Oued-Malehh, vont se diriger vers *Bougie*. Nous avions devant nous et à peu de distance six grands villages bien construits, entourés de jardins, et pittoresquement groupés sur les pointes des dernières hauteurs. Au loin, à gauche, apparaissait, sur le revers opposé, une ville à laquelle deux minarets donnaient un caractère d'importance et d'étendue. La vallée couverte d'oliviers et régulièrement cultivée, annonçait l'industrie et la richesse des populations au milieu desquelles nous nous trouvions. Les habitans nombreux des villages, étaient par groupes devant leurs maisons, évidemment surpris de l'arrivée d'une colonne française dont ils ne soupçonnaient pas l'approche et dont l'orage de la veille leur avaient dérobé toute connaissance. Un mouvement rapide de notre cavalerie ne leur permit pas de songer à la fuite; les chefs vinrent faire acte de soumission : menace leur fut faite de tout détruire chez eux, si un seul coup de fusil était tiré sur la colonne; et notre armée défila entre deux villages, nos soldats achetant les denrées que venaient leur offrir les Arabes, mais sans commettre un seul acte de violence ni d'in-




Youssouf

discipline. L'aspect de ces villages annonce une population industrielle; de nombreux pressoirs, ainsi que l'examen des innombrables oliviers de la vallée qui sont presque tous greffés avec soin, font croire que c'est surtout chez les Beni-Mansoure qu'est faite l'huile que les Arabes viennent vendre au marché d'Alger. Une grande halte faite sur l'Oued-Beni-Mansoure ou Oued-Lakal, permit enfin de faire boire nos chevaux et nos mulets, qui, depuis cinquante-deux heures, n'avaient pas trouvé d'eau. A une heure, la colonne, après avoir rendu guéable la rivière, dont le lit, formé d'alluvions, est très large et présente dans ses cailloux les plus belles variétés de grès, de marbres et de poudingues, se remit en marche par la rive gauche, se dirigeant sur Hamza, qu'il devenait impossible, comme on l'aurait désiré, d'atteindre le soir même. Des courriers d'Abd-el-Kader que notre avant-garde fit prisonniers apprirent que le camp d'Achmet-Ben-Salem, bey de Sabaou, khalifa de l'émir, était établi sur le revers des montagnes de la rive droite, vers le pays d'Ouennougah. On saisit sur ces courriers des lettres d'Abd-el-Kader destinées aux gens de Djigelli, et qui prêchaient un soulèvement général contre nous. Elles étaient datées de Mascara, le 17 octobre. L'avant-garde hâta sa marche pour prendre position avant la nuit; l'armée franchit l'Oued-Redjillah (même cours d'eau que l'Oued-

Hamza), et le camp fut établi à six heures du soir sur la rive droite de ce torrent.

30 octobre. La colonne avait suivi, depuis Sétif, la grande voie qui conduit de Constantine à Médéah, par les plaines élevées de la Mijanah, et de l'Oued-Beni-Mansoure; pour se rapprocher d'Alger et franchir la première chaîne de l'Atlas, elle devait tourner au nord et à la hauteur du fort de Hamza, pour se porter ensuite de la vallée de l'Oued-Hamza dans celle de l'Oued-Beni-Djaad, cours d'eau qui, réuni à l'Oued-Zeïtoun forme la rivière des Issers. Dans le cas où le khalifa Ben-Salem aurait eu des intentions hostiles contre la colonne, il devait avoir pour but de s'établir sur le plateau du fort de Hamza, pour appuyer sa droite aux tribus soumises à Abd-el-Kader, et barrer la route d'Alger. Pour prévenir cette manœuvre, le maréchal gouverneur-général prescrivit à M. le duc d'Orléans de réunir les compagnies d'élite de la division, toute la cavalerie, et deux obusiers de montagne, de partir de Kef-Ragellah, le 30, une heure avant le jour, et de se porter rapidement sur Hamza : il se réservait de conduire lui-même le reste de la colonne, de manière à se mettre en mesure de soutenir S. A. R., si le combat s'engageait.

M. le duc d'Orléans marcha rapidement sur Hamza : au moment où la tête de colonne débouchait dans la vallée de ce nom : Achmet-Ben-Salem, après avoir passé l'Oued-Nougah (nom que porte dans cette partie de son cours l'Oued-Beni-Mansoure), se prolongeait sur la crête opposée à celle que suivait la colonne française. Le Prince-Royal, après avoir fait occuper fortement par son infanterie, les hauteurs qui dominent l'Oued-Hamza, lança sa cavalerie dans la vallée; les chasseurs et les spahis, conduits par le colonel Miltgen, gravirent rapidement la berge sur la crête de laquelle paraissaient les cavaliers de Ben-Salem; ceux-ci ne tardèrent pas à se replier sans tirer un coup de fusil, et le khalifa, dont on appercevait les drapeaux, averti que le Prince-Royal se dirigeait sur Alger, donna l'ordre à sa cavalerie de se retirer, et se porta vers l'ouest, se repliant sur Médéah, et renonçant au projet qu'il avait sans doute formé de défendre la position de Hamza.

Dès que la cavalerie eut couronné les hauteurs que les Arabes abandonnaient, le Prince-Royal, qui s'y était porté de sa personne, fit donner l'ordre à son infanterie de remonter la vallée et d'occuper Hamza. L'avant-garde ne tarda pas à s'établir autour de ce fort, que l'on trouva complétement abandonné.

A midi, le maréchal arriva avec le reste de la division.

Le fort de Hamza est un carré étoilé dont les revêtemens sont en partie détruits; les logemens intérieurs, construits par les Turcs, n'existent plus; onze pièces de canon, en partie enclouées, gisent sur le sol; aucun n'a d'affût, et l'armée n'a trouvé dans l'enceinte du fort aucun approvisionnement de bouche ou de guerre.

La position du fort d'Hamza a été parfaitement choisie, elle commande bien une vaste plaine formée par de grandes montagnes, et à laquelle aboutissent trois vallées qui mènent à Alger, à Bougie et aux Portes-de-Fer, et un col qui conduit à Médéah.

A deux heures, la colonne se remit en marche, se portant vers le nord, et contournant l'extrémité occidentale du Zuzinra, pour descendre dans le bassin de l'Isser. La route ne tarda pas à devenir très difficile. Le camp s'établit au bas du défilé, sur un plateau assez dominé, et qu'il fallut faire garder par de nombreux postes avancés. Nous arrivions alors sur le territoire de la tribu des Beni-Dzaad, placée sous l'autorité d'Abd-el-Kader, et l'ordre fut donné de resserrer le plus possible la marche de la colonne pour la journée du lendemain.

31 Octobre. Le 31 octobre, l'armée se mit en marche à six heures et demie du matin. Elle eut d'abord à franchir le difficile défilé de Draa-el-Abagal. Les habitans des douairs nombreux qui garnissent les crêtes nous regardaient passer sans annoncer d'intentions hostiles, lorsqu'à dix heures, au moment où notre arrière-garde descendait les derniers contreforts du défilé, quelques cavaliers parurent sur les crêtes, et des coups de fusil furent tirés sur nous. M. le duc d'Orléans, qui se porta rapidement à l'arrière-garde, reconnut promptement qu'une faible partie de la population prenait part à cet acte d'hostilité; et après avoir fait répondre quelques coups de feu qui vengèrent sur les Arabes le sang français qui avait coulé, il ordonna à la colonne de continuer son mouvement.

La division vint faire une grande halte au lieu dit Ouldja-Daly-Balta, près d'une rivière qui prend le nom du lieu et qui est l'un des affluens de l'Isser. Des cavaliers en assez grand nombre ne tardèrent pas à se montrer sur nos derrières, et sur les crêtes à droite du plateau où notre colonne était arrêtée. Des coups de fusil commençaient à partir de ces divers groupes, au milieu desquels se glissaient des Arabes à pied. On reconnaissait les bernous de couleur des cavaliers du bey de Sébaou, et il devenait évident que l'on ne pouvait éviter une affaire et conserver jusqu'au bout à l'expédition son caractère entièrement pacifique. M. le maréchal-gouverneur se chargea d'emmener le convoi avec le 17ᵉ et le 23ᵉ. Un ravin profond et boisé traversait le plateau que nous occupions; le Prince-Royal fit franchir ce ravin au 2ᵉ léger et garnir les crêtes de tirailleurs; trois compagnies d'extrême arrière-garde furent cachées dans le ravin pour marcher de front à l'ennemi, et les 80 chevaux du colonel Miltgen furent divisés en trois pelotons, dont deux pour tourner les Arabes par la droite et par la gauche, et le troisième pour courir sus aux traînards. A un signal donné par le prince lui-même, qui ne cessa de se montrer au milieu de nos tirailleurs avec son képi, le seul qui fût découvert de tous ceux de l'armée, et dont la couleur éclatante était un point de mire, ainsi que sa selle rouge et sa plaque de la légion-d'honneur; le mouvement s'exécuta avec un élan et une précision admirables. Les Arabes furent culbutés des crêtes qu'ils occupaient par la charge de notre cavalerie; les compagnies embusquées les atteignirent au pas de course et en tuèrent plusieurs à bout portant.



Le général Lamoricière.

Nous eûmes à regretter un chasseur tué et quelques blessés, parmi lesquels MM. de Lestapis et Ducrest, officiers de chasseurs, dont les blessures, heureusement, n'étaient point dangereuses. Cette poussée vigoureuse suffit pour ralentir l'audace des Arabes ; pendant près de deux heures encore ils continuèrent à suivre nos lignes de tirailleurs, échangeant quelques coups de fusil avec eux, couronnant une position à mesure que nous l'évacuions. Vers les quatre heures, le Prince-Royal voulant leur apprendre que nous avions fait passer des canons aux Portes-de-Fer, fit avancer un obusier, qui envoya avec beaucoup de justesse deux obus au milieu des groupes les plus nombreux. Cette démonstration acheva de décourager nos ennemis, et nos chasseurs ne furent plus inquiétés dans la retraite en échelons qu'ils furent chargés de faire pour clore la journée. Nous arrivâmes à six heures du soir sur l'Oued-Ben-Hini, l'un des principaux affluens de l'Isser. L'armée le franchit et campa sur un plateau élevé qui domine la rive gauche. C'était là, ainsi que les nombreux cours d'eau que nous avions traversés dans la journée, un des obstacles qui pouvaient devenir funestes pour la colonne expéditionnaire. Les pluies enflent rapidement ces torrens et les rendent infranchissables. Qu'aurions-nous fait en pareil cas, avec un nombre de jours de vivres limité, sans équipage de pont, en présence

d'ennemis infatigables, que notre situation critique aurait sans cesse augmentés? C'est encore une de ces questions auxquelles on répond par le succès. Un beau pont ruiné se trouve à Ben-Hini ; il avait été exécuté par les ordres d'Omar-Pacha, dey d'Alger. Ce pont a été renversé par les affouillemens des piles, et la route en pierre, construite de ce pont à la Métidja par le même dey, est aussi détruite sur une grande partie de son étendue ; son tracé comprend, au reste, des pentes qui la rendent de la plus grande difficulté.

Nous étions enfin à une journée de marche du camp du Fondouck; nous allions donner la main à la division Rulhières, qu'un ordre du jour nous apprenait être réunie à l'Oued-Kaddara, et prête à participer aux opérations de l'expédition ; et cependant nous avions encore de grandes difficultés à surmonter avant d'être au bout de notre rude mais belle tâche. Il fallait franchir les contreforts du Djebel-Amal, et jamais sentiers plus difficiles ne furent suivis dans une expédition, par de pauvres soldats qui venaient de faire près de cent vingt lieues pour ainsi dire sans s'arrêter, après avoir été presque tous atteints, dans le courant de cette terrible année, de l'une des maladies dont l'Afrique renferme les germes funestes.

1er novembre. A sept heures du matin, l'avant-garde commença à gravir le sentier escarpé qui menait du camp à Aïn-Sultani. Afin de mieux couvrir la marche du convoi, le colonel Corbin resta en position à Ben-Hini avec le 17e léger, 50 chasseurs et deux obusiers de montagne. Le Prince-Royal conduisait l'avant-garde, et l'avait établie en position près d'Aïn-Sultani, lorsqu'il apprit que quelques coups de fusil étaient tirés à notre arrière-garde. Il s'y rendit aussitôt, remontant à travers mille difficultés, un long défilé, encombré par nos bagages et par un convoi arabe qui se rendait aux Bibans, et que l'engagement rejetait au milieu de nous. Le prince arriva promptement sur la ligne des tirailleurs, au moment où les Arabes venaient d'éprouver une perte assez considérable au passage du ravin qui séparait le camp de Ben-Hini du défilé où nous étions maintenant engagés. L'on avait remarqué, entr'autres la chute d'un cavalier à bernous rouge, l'un de ceux qui guidaient l'attaque des Arabes, et dont le cheval avait été tué sous lui. Le prince resserra la ligne des tirailleurs et la restreignit aux crêtes qui couvraient immédiatement le défilé, reforma les réserves, les réunit, et fit porter, du côté du convoi sur le chemin qui suivait la colonne, la cavalerie qui ne pouvait être utile dans un terrain aussi accidenté ; et jugeant avec raison que tout mouvement de retraite doit être assuré par un vigoureux mouvement en avant, M. le duc d'Orléans, après avoir placé ses deux obusiers dans un pli du chemin d'où ils battaient un point par lequel devaient se retirer les Arabes, fit sonner la charge pour deux compagnies du 17e léger, qui s'élancèrent à l'ennemi en le culbutant et lui tuant beaucoup de monde; deux coups d'obus sur les masses en désordre des Arabes complétèrent leur déroute. Dès-lors le mouvement de marche de l'arrière-garde put se reprendre régulièrement.

A la fontaine d'Aïn-Aga, où nous étions dans un fort resserré, les Arabes essayèrent d'un houra sur nous, et quelques-uns de leurs tireurs avancés nous firent encore éprouver quelques pertes ; mais deux compagnies du 17e, déployées en tirailleurs, leur firent une vigoureuse réponse. Ce fut leur dernier effort, et les derniers coups de fusil s'arrêtèrent à Aïn-Sultani. Avant cette position les ennemis avaient été maintenus par une ligne de chasseurs et tirailleurs, ligne qui vint ensuite se reformer derrière l'infanterie, et qu'ils n'osèrent plus attaquer. Nous atteignîmes peu après un mamelon élevé d'où nous aperçûmes la mer et la ville d'Alger ; on fit halte, et des fanfares guerrières sonnèrent en l'honneur de l'entier accomplissement de notre vaste entreprise.

## III.

### REPRISE DES HOSTILITÉS.



La population d'Alger était tout émue de l'éclatant succès de l'expédition des Bibans, lorsque des événemens désastreux vinrent rappeler les esprits à des préoccupations bien tristes. Abd-el-Kader, qui nourrissait la folle pensée d'établir la domination arabe dans toute l'Algérie, souffla le feu de la guerre dans les tribus de la plaine, attaqua les camps isolés, surprit tous nos détachemens, incendia les fermes et massacra les colons qui se reposaient par la foi des traités.

Pour exercer une action plus forte sur ces populations ignorantes, il leur représenta le passage des Portes-de-Fer par l'armée française, comme une attaque directe à leur nationalité et à leurs idées religieuses. Ses émissaires qui, depuis six mois, semaient secrètement la défiance contre les Français, levèrent tout-à-coup le masque, et ravivèrent toutes les haines, toutes les superstitions. Il y eut immédiatement cessation des relations commerciales entre les tribus soumises à l'autorité de l'émir et les points occupés par nous. Les ordres étaient si formels, le châtiment infligé aux délinquans si terribles, que les marchés cessèrent d'être approvisionnés. En même temps, la *guerre sainte* était prêchée dans la mosquée de Mascara, et il était ordonné à tous les bons musulmans d'acheter des chevaux, des armes et des munitions de guerre. L'émir écrivait aux chefs des Arabes : « Sachez que nous ne » sommes plus en paix avec l'impie, et que nous le » chasserons de chez nous, s'il plait à Dieu. Nous irons » bientôt vous voir ; tenez-vous prêt pour la guerre » sainte. Dieu ne vous a élevé que pour faire triompher » sa religion et combattre ses ennemis. Les musulmans » doivent être comme des épines dans les yeux des » chrétiens. Salut. »

Le 20 novembre, au moment où la guerre sainte était prêchée, l'émir passait la rivière de la Chiffa. A la même heure, plusieurs convois, escortés seulement par trente hommes, se mettaient en route pour les blockaus de Mered et le camp d'Oued-Lalleg. Ils furent atta-



Mostaganem.

qués, chacun par un millier d'Arabes. Le commandant du convoi de Mered forma ses voitures en carré; ses soldats se défendirent vigoureusement et donnèrent le temps à la garnison de Bouffarick de venir à leur secours. Le commandant du détachement périt seul; atteint d'une balle, il fut tué sur le coup.

Le commandant du convoi d'Oued-Lalleg fut surpris, et n'ayant pas eu le temps de faire parquer ses voitures, il ne put résister à l'attaque de ses nombreux ennemis; quand une colonne, sortie de Bouffarick, accourut au bruit de la fusillade, tout le détachement avait succombé. Ce malheur fut suivi d'une nouvelle calamité.

Le 21, une colonne de quinze cents cavaliers arabes passa la Chiffa, dans la matinée. Le général Duvivier surveillait ses mouvemens du camp supérieur de Blidah, lorsque le commandant du camp d'Oued-Lalleg marcha imprudemment contre elle, à la tête de deux cents hommes d'infanterie que, par une imprudence plus grande encore, il déploya en tirailleurs. Les Arabes, supérieurs en force, les attaquèrent avec une grande vigueur. Le commandant des troupes françaises essaya de les former en carré et de regagner le camp; mais ce mouvement fut malheureux; notre détachement fut écrasé, et cent cinq officiers et soldats restèrent sur la place. Le camp d'Oued-Lalleg fit feu des pièces qui défendent la redoute, dès que les Arabes furent à portée. Les coups, dirigés avec habileté, frappèrent en plein dans le groupe arabe. Beaucoup de cavaliers furent tués et blessés; plus de vingt chevaux errèrent un moment sans guides, et les débris du détachement purent rentrer dans le camp. Les Arabes essayèrent ensuite d'attaquer les blockaus; accueillis par une vive fusillade, ils repassèrent la Chiffa.

Mais une rude leçon fut bientôt après donnée aux Arabes, et ils éprouvèrent des pertes considérables aux environs de Blidah, dans les journées du 14 et du 15 décembre. Le lieutenant-général Rulhières fut chargé, le 14, de conduire à Blidah un convoi, pour augmenter l'approvisionnement des troupes de cette ville. Parti du camp de Bouffarick le matin, il fut arrêté en route par l'armée régulière de l'émir et par un grand nombre de Kabyles; voulant leur inspirer de la confiance, il ordonna de ne répondre que faiblement au feu des Arabes qui purent ainsi se former à une très-petite distance. Alors, le général les fit charger par

les escadrons du 1er régiment de chasseurs. Cette charge, conduite avec beaucoup de vigueur, eut un succès complet, et l'ennemi fut rejeté au loin avec perte.

Le lendemain, 15 décembre, il reparut devant le camp de Blidah. Le général Rulhières, qui l'attendait, avait pris toutes ses mesures, et, sûr de vaincre, à quatre heures du matin, il mettait en mouvement ses colonnes pour retourner à Bouffarick. La fusillade se fit entendre sans interruption jusqu'à neuf heures. Alors, le bataillon régulier de l'émir descendit des montagnes pour se joindre aux troupes qui voulaient s'opposer au retour du convoi. Mais ce renfort et celui d'une foule de cavaliers ne purent intimider nos troupes, qui attaquèrent les Arabes avec leur courage habituel et leur tuèrent beaucoup de monde. A quatre heures du soir, nos soldats rentraient à Bouffarick, fiers de ce nouveau succès.

Le 31 décembre, une affaire plus sérieuse encore eut lieu aux environs de Blidah. L'infanterie régulière de l'émir était venue se camper, le 30, auprès de la Chiffa; autour d'elle se groupaient de nombreux détachemens de Kabyles formés des tribus du kalifah de Miliana. La cavalerie ennemie s'était établie au pied des montagnes, non loin de Blidah. Elle était très nombreuse, et, après s'être déployée en bataille jusqu'à la nuit, elle s'était retirée, laissant seulement des avant-postes pour observer les mouvemens des troupes françaises; le jour suivant, vers neuf heures du matin, le feu commença; mais le maréchal Valée, méprisant les tirailleurs et voulant à tout prix combattre l'infanterie de l'émir qui ne paraissait pas encore, fit un mouvement en avant, et vint se placer dans une position très avantageuse. Il envoya ensuite un de ses aides-de-camp à la découverte, et il apprit bientôt que l'infanterie, forte de trois bataillons, n'était pas éloignée. Un de ces bataillons, entièrement composé de troupes régulières, occupait la ligne du centre; les deux autres, composés de Kabyles, bien commandés, avaient pris position à droite et à gauche du bataillon régulier. Au centre, on apercevait les drapeaux du kalifah de l'émir, et toute la cavalerie, qui avait harcelé nos soldats pendant la matinée, vint se réunir à la gauche de l'infanterie. Le maréchal ne voulut pas qu'on tirât sur les ennemis : il ordonna qu'on les abordât à l'arme blanche. La charge fut aussitôt battue, et le 1er régiment de chasseurs, commandé par le colonel Bourjally, partit aussitôt. Le 2e léger et le 23e de ligne s'élancèrent en même temps, avec résolution, de la montagne où ils se trouvaient, sous le feu de la ligne ennemie. Ils gravirent le versant opposé, sans tirer un seul coup de fusil, et chargèrent les Arabes avec une telle furie, que ceux-ci, frappés d'épouvante, tournèrent le dos au premier choc et voulurent se mettre en retraite; mais il était trop tard : nos soldats les suivirent la baïonnette dans les reins. Les chasseurs les séparaient de la montagne et les refoulaient devant l'infanterie, ne leur laissant d'autre ligne de retraite que la Chiffa. Trois fois le colonel Bourjally reprit la charge, et trois fois il repoussa l'infanterie de l'émir vers nos troupes qui la reçurent à la pointe de leurs baïonnettes. Cette infanterie, qui était comme le corps sacré d'Abd-el-Kader, fit des pertes cruelles, et ceux qui échappèrent aux coups de nos soldats, se sauvèrent au loin, à travers les plaines des Hadjoutes. La cavalerie ennemie était si stupéfaite d'un coup aussi hardi, qu'elle regarda la lutte, sans oser tirer un seul coup de fusil. Après la destruction de l'infanterie régulière, elle se retira précipitamment et repassa la Chiffa.

Les Arabes laissèrent au pouvoir des Français trois drapeaux du kalifah de Miliana, une pièce de canon, les caisses des tambours des bataillons réguliers, quatre cents fusils et trois cents cadavres de fantassins réguliers. Beaucoup de cavaliers arabes furent tués également; mais, suivant l'usage, ils furent emportés ainsi qu'une partie des soldats kabyles frappés mortellement. L'armée française perdit treize hommes et eut près de cent blessés.

Ce combat brillant eut de grands résultats. La citadelle et le camp de Blidah se trouvèrent ainsi débarrassés du voisinage des nombreux tirailleurs arabes qui, depuis long-temps, gênaient les communications. Le maréchal, après cette victoire, parcourut le cours de la Chiffa, sans apercevoir aucun ennemi. Mais, le 24 janvier, les cavaliers arabes reparurent au nombre de quinze cents. Un combat eut lieu où nos troupes montrèrent beaucoup d'ardeur, et les assaillans furent repoussés avec perte.

Nous ne pouvons mentionner ici tous les détails de cette guerre désastreuse : ces invasions subites de l'ennemi dans les parties de la plaine cultivées par nos colons, nos fermes incendiées, les tribus alliées cherchant un refuge auprès de nos camps; puis les sanglantes représailles qu'on dut exercer contre ces dévastations, le pillage des tribus hostiles, nos *razzia* aventureuses, tant d'expéditions sans succès contre des hordes insaisissables et sur un théâtre où l'action se déplaçait à chaque instant. Nos troupes y furent admirables par leur bravoure et nos colons par leur constance et leur résignation. Il faut le dire aussi, Abd-el-Kader et le kalifah de Miliana y déployèrent une merveilleuse activité et souvent une énergie qui suppléait à leur inexpérience dans l'art de la guerre.

Pendant ces événemens désastreux, la province de Constantine s'organisait sous l'administration française et repoussait le cri de guerre. Vainement les nombreux émissaires d'Abd-el-Kader appelèrent les tribus à l'insurrection : elles furent sourdes à leurs proclamations. Les Kabyles et les Arabes de ces cantons aimèrent mieux se livrer paisiblement à la culture de leurs terres, que d'aller courir les chances d'une guerre pleine de dangers. Bien plus, des chefs kabyles qui n'étaient point entrés à Constantine depuis que cette ville était en notre pouvoir, vinrent faire leur soumission, et, en reconnaissant l'autorité française s'offrirent à combattre nos ennemis. Ces résultats si remarquables furent dus à la sagesse et à la persévérance du général Galbois qui avait su leur inspirer du respect et même de l'affection pour la France.

IV.

MAZAGRAN.

Parmi les brillans faits d'armes qui signalèrent cette guerre si compliquée de périls, de succès, de désastres, d'épisodes, nous signalerons l'héroïque défense des soldats de Mazagran (1).

Dans la province d'Oran, sur les côtes d'Afrique qui font face aux beaux rivages d'Alicante, à un mille environ de la mer, s'élève la petite ville mauresque de Mostaganem. Elle est bâtie sur le versant ouest d'un ravin large et profond, dans lequel se déploient des jardins délicieux. Sur l'autre versant de ce ravin, à cent mètres environ de Mostaganem, on rencontre Matemore, petite ville crénelée et dans une excellente position; elle est protégée par un fort, et occupée par deux batteries et un bataillon d'infanterie. Un pont de bois sert de communication entre les deux villes. La porte de Mostaganem est défendue par un fort appelé *Bab-el-Jered*, qui bat tout le faubourg qu'il faut nécessairement traverser pour y arriver.

Ces deux villes, en quelque sorte adossées à la mer, font face au sud, et dans cette direction, soit qu'appuyant un peu à l'est, l'on s'achemine à travers les bosquets d'une vallée qui, après avoir offert une surface plane dans une étendue de 220 mètres environ, s'élève tout-à-coup et se prolonge ensuite, resserrée entre deux hauteurs, par delà l'horizon; soit que l'on suive un sentier tracé sur les hauteurs escarpées qui bordent la plaine à l'est, en une heure de marche on arrive devant une petite ville, ou plutôt un petit village en ruines : c'est Mazágran.

Mazagran dépend de la province dont Mostaganem est le chef-lieu. Elle est posée à 1,000 mètres de la mer, en amphithéâtre sur un coteau où croissent dans le sable des aloès, des agaves et des cactus de toutes sortes, vigoureux et charnus, tels qu'on les trouve dans les régions tropicales. Cette petite ville, voisine de Mostaganem, est composée de quelques cahutes construites en pierres sèches, et qui, groupées les unes contre les autres, forment plusieurs rues étroites où deux personnes ne pourraient passer de front. La plupart de ces pauvres demeures sont abandonnées. La ville est sans fortifications; seulement les murs extérieurs de ses chétives maisons étant liés entre eux et n'ayant que de rares ouvertures, forment une espèce d'enceinte triangulaire qui, de loin, présente l'aspect d'une muraille de défense.

Au sommet de ce triangle et sur le point culminant du coteau, s'élèvent deux anciens marabouts qui, d'un côté, dominent la plaine, la mer et le bas de la petite ville, et de l'autre commandent en même temps la campagne et la route de Mostaganem.

La position favorable de ce réduit décida, dans le temps, le maréchal Clausel à le convertir en un poste militaire, et à en faire, pour ainsi dire, la Casbah de Mazagran. Il en fit relever les murs, le fit retrancher par des fossés, et fortifier par quelques ouvrages en terre.

C'est là que le général Guéhéneuc commandant la place de Mostaganem avait envoyé en détachement la dixième compagnie du 1er bataillon d'Afrique, commandée par le capitaine Lelièvre et composée de 123 hommes dont les noms mériteraient tous de rester immortels.

Depuis la rupture du traité de la Tafna, plusieurs combats remarquables avaient été livrés ou soutenus par les détachemens de l'armée d'occupation. De nombreuses défaites avaient dissipé le prestige de puissance dont quelques succès trop facilement obtenus avaient entouré l'émir aux yeux des Arabes. Abd-el-Kader l'avait bien senti, et il lui fallait une réhabilitation, une revanche éclatante. Ce fut sur Mazagran qu'il se promit de reprendre ses avantages.

Ce petit réduit n'avait qu'une poignée d'hommes pour le défendre. Il était facile de lui couper toute communication avec Mostaganem, où il n'y avait d'ailleurs qu'une faible garnison de 300 hommes. L'avantage de cette position n'avait point échappé à l'émir. Il se croyait assuré de trouver là, moyennant une attaque bien combinée, le triomphe dont il avait besoin. Néanmoins il ne négligera rien pour l'obtenir. Il envoie des marabouts jusque sur les limites du Désert pour y prêcher, au nom du Prophète, la guerre sainte contre les chrétiens.

Plus de cent tribus ont répondu à l'appel, et leurs contingens improvisent une armée. Douze mille Arabes ont juré sur le Koran d'emporter Mazagran ou de mourir.

Vers les derniers jours de janvier, quelques Arabes commencèrent à se montrer, de temps en temps, autour du réduit occupé par les Français, mais au loin et sans paraître disposés à venir engager le feu avec la petite citadelle de Mazagran.

Enfin, le 3 février, vers 9 heures du matin, les sentinelles signalent l'approche de l'ennemi, et tout aussitôt le faible retranchement de la 10e compagnie est circonvenu par une nuée d'Arabes. Cette invasion fut tellement prompte et imprévue, que le lieutenant Magnan, qui alors venait de sortir pour aller à Mostaganem, fut surpris hors des murs. Ses compagnons d'armes ne l'ont point oublié. Ils s'occupent de le sauver; les portes sont fermées et ne doivent plus s'ouvrir, mais une corde lancée du haut des remparts l'attend; il la saisit, et, rivalisant de force et d'adresse avec ses camarades, il se retrouve bientôt au milieu d'eux. Cependant cet essaim de cavaliers arabes grossit toujours, blanchissant au loin la colline et la plaine; il s'agite et se meut en tous sens, s'agglomère, se divise, et, poussant des cris stridens et sauvages, parade devant la

(1) Les journaux anglais ont essayé récemment de jeter un doute ironique sur cette lutte glorieuse de 123 soldats contre 12,000 arabes. Mais le témoignage de la garnison de Mostaganem, le rapport du commandant Dubarrail, l'ordre du jour du général Guéhéneuc, nous paraissent trop précis pour qu'on puisse ranger cet événement parmi les chimères.



Mazagran.

petite citadelle, en faisant feu à coups perdus, en brandissant en l'air ses armes et ses drapeaux. Au milieu de cette multitude confuse, on aperçoit un bataillon d'infanterie marchant avec ensemble et en colonne. Ces fantassins sont vêtus uniformément : ils portent un gilet de laine, une culotte à la mauresque bleu clair, et une veste brune avec capuchon. Ils ont les pieds chaussés de babouches; ils sont armés de fusils dont un grand nombre ont des bayonnettes; une giberne, soutenue au moyen d'un baudrier passé sur l'épaule, pend à leur hanche droite; ils ont de plus un couteau-yatagan passé dans leur ceinture. Du milieu de leurs rangs, un peloton d'artilleurs se détache, traînant avec lui deux pièces de canon montées sur de mauvais affûts à roues pleines. A leurs allures régulières, à leurs manœuvres précises, il est facile de reconnaître une tradition européenne. Effectivement, d'après le rapport de M. de France, lieutenant de vaisseau, que cinq mois de captivité, dans le camp d'Abd-el-Kader, ont initié dans tous les détails de l'organisation de ces troupes, celle infanterie régulière a été instruite et dirigée par de misérables transfuges qui n'ont pas craint de déserter notre drapeau, et d'aller dans les rangs ennemis, non-seulement pour y combattre leur patrie, mais encore pour y transmettre les théories de notre art militaire, dont la perfection et les avantages sont le fruit d'une longue étude et d'une expérience acquise au prix du sang français.

Mustapha Ben-Tamy est à la tête de l'infanterie régulière. Il la commande et la guide vers le bas de la ville. Il y pénètre avec elle. Bientôt toutes les maisons qui se trouvent en regard et à une portée de fusil du réduit qui protège la 10e compagnie, sont occupées. Une activité effrayante se déploie; en un instant elles sont crénelées; les plus adroits tirailleurs y sont embusqués.

De son côté, l'artillerie a pris position sur un plateau de 5 à 600 mètres qui domine légèrement le retranchement de nos braves.

Du haut de ces remparts inprovisés, l'infanterie donne le signal; la cavalerie, conduite par les beys de Tlemcen et de Mascara, se rapproche et circonvient le réduit du côté de la plaine. Cinq cents tirailleurs commencent une fusillade vive et bien nourrie. Les cavaliers, au nombre de plus de deux mille, les appuient par le feu de leur mousqueterie, et l'artillerie bat avec vigueur les murailles à demi ruinées qui abritent les Français.

Le capitaine Lelièvre n'avait à sa disposition qu'une pièce de campagne et quarante mille cartouches; mais il avait 123 hommes décidés à vendre chèrement leur vie.

L'ordre le plus complet règne dans la garnison; nos 123 braves ont vu sans trouble tout cet imposant déploiement de forces. Ils sont tous à leur poste. Ils se multiplient, ripostent à tous les feux, et, par des coups bien portés, ils répandent la mort et l'effroi dans les colonnes ennemies à mesure qu'elles se présentent à leur portée. Leur pièce unique est pointée avec tant de

justesse et de précision, qu'elle abat les Arabes par groupes. Une décharge de mitraille fait rouler dans le sable un monceau d'hommes et de chevaux. Des deux côtés on s'anime, on s'acharne. Les Arabes semblent déjà s'étonner de tant de résistance devant leur nombre; ils veulent rivaliser d'intrépidité. Se précipitant avec fureur à travers le feu de nos soldats, ils franchissent les fossés, s'élancent à corps perdus sur la brèche et se cramponnent avec rage aux sacs de terre pour les arracher. Vains efforts! tous tombent percés de coups de bayonnettes ou assommés à coups de pierre à mesure qu'ils se présentent; les grenades surtout, lancées à propos au milieu des groupes, les bouleversent et les éclaircissent sans pourtant ralentir la vigueur de l'attaque.

La nuit surprend les Arabes luttant toujours avec le même acharnement. Ils ne cessent le feu que pour se glisser dans l'ombre sous les murs du réduit et épier l'instant favorable de tenter une surprise. Mais nos braves sont toujours sur pied. Des sentinelles veillent pendant qu'ils emploient le relâche que l'ennemi leur laisse à réparer activement tous les ravages que les boulets ont fait dans leurs murailles; et bientôt la brèche est relevée.

De leur côté, les Arabes qui ont senti l'insuffisance de leurs forces devant la résistance opiniâtre des Français, ne veulent plus d'indécision dans l'attaque du lendemain. Trois mille hommes n'ont pu se rendre maîtres d'une bicoque défendue par cent vingt-trois Français; ils quadrupleront leur nombre. Leurs chefs sont chargés d'aller chercher des renforts. Toute la réserve reçoit l'ordre de venir prendre part au nouveau combat qui se prépare.

Fanatisées par les prédications religieuses, par les magnifiques promesses de l'émir et de Mustapha-ben-Tamy, quatre-vingt-deux tribus ont envoyé jusque des confins du désert leur contingent à la guerre qu'ils appellent *sainte*. Ce n'est pas une troupe supérieure en nombre de deux ou trois mille hommes, c'est une armée entière; ce sont dix, douze mille cavaliers qui viennent se joindre aux troupes de la veille et sont là impatiens de commencer le combat. A la vue de cette masse formidable qui l'entoure de tous côtés, le capitaine Lelièvre s'est rappelé qu'il n'a que cent vingt-deux hommes sous ses ordres, c'est-à-dire, *un* contre cent. Il a bien jeté les regards du côté de Mostaganem; mais il comprend que toute espèce de secours du côté de cette place lui est interdit. Il rassemble ses braves et leur propose de mourir tous avec lui pour l'honneur du nom français. Cette vaillante garnison, émule de l'équipage du vaisseau le *Vengeur*, accepte la proposition avec enthousiasme, et répond par un cri unanime. Tout est préparé; on se fera sauter avec le réduit, on s'ensevelira sous ses ruines; on se résigne à périr.

La batterie du plateau a recommencé son feu; des balles tirées de la plaine et de la ville pleuvent par milliers sur le réduit.

La garnison de Mostaganem a vu à l'horizon de blanches cohortes d'Arabes sortir des ravins du Schélif et passer entre Mostaganem et des blockaus avancés, prenant la direction de Mazagran. Il fallait opérer une diversion; l'ordre de sortir est donné, et il s'exécute avec le plus grand enthousiasme. Vers une heure de l'après-midi, une colonne de trois cents hommes d'infanterie, de cinquante chevaux, tant spahis que chasseurs, et de deux pièces de campagne se met en mouvement par la route de la plaine; l'escouade de troupes arabes qui s'était placée entre Mazagran et Mostaganem pour couper toute communication entre ces deux places, ne l'attaquait que mollement. Une vingtaine de coups de canon la disperse, et l'ennemi n'inquiète plus la marche de la garnison de Mostaganem que par une fusillade mal engagée et mal soutenue. Cependant elle eut ce jour plusieurs hommes blessés, entre autres M. Habaiby, lieutenant-commandant des spahis réguliers d'Oran. Deux heures après sa sortie, tout était redevenu tranquille aux environs de la place de Mostaganem.

Cependant, le poste de Mazagran échange toujours avec l'ennemi une fusillade aussi vive; les batteries du plateau redoublent leur feu. La pierre fume et vole en éclats; déjà les murailles s'ébranlent, les créneaux croulent...; la brèche est ouverte....! Aussitôt deux mille Arabes se portent en avant et se dirigent sur cette brèche; le feu meurtrier de la petite citadelle met de l'indécision dans leur premier élan; leurs rangs sont décimés, mais leur ardeur fanatique semble s'accroître avec le carnage; ceux qui succombent sont à l'instant remplacés; ils se succèdent, ils gagnent du terrain, ils s'approchent....

Le capitaine Lelièvre a conservé tout son sang-froid. Il a compris qu'une bravoure téméraire peut compromettre le succès de sa résistance, et que, dans sa position, le courage ne suffit pas; il songe à employer l'adresse et la ruse. Il conçoit et exécute une manœuvre des plus habiles. Il ordonne à ses soldats de se coucher à plat ventre les uns après les autres, le fusil armé, le doigt sur la détente, et de ralentir le feu par degrés. Bientôt les balles ont cessé de siffler. Le silence de la mort règne dans toute la place; les Arabes, poussant un *houra* de victoire, se précipitent sur la brèche avec une insolente confiance. Quelques-uns ont déjà mis le pied sur le rempart et vont y planter l'étendard victorieux du Prophète. A ce moment, nos braves se lèvent tous ensemble, et semblent renaître plus terribles que jamais. Chaque coup culbute un homme; en un instant, la brèche est balayée, les fossés sont comblés par les cadavres. Le reste de l'ennemi prend la fuite; une heure s'était à peine écoulée dans cet assaut, que les Français restaient encore une fois maîtres du champ de bataille.

La lutte n'est pourtant pas encore à son terme. Les assiégeans, revenus de leur terreur, se rallient et préparent une nouvelle attaque.

A Mostaganem, l'alarme commence à se répandre; la garnison veille de loin sur ses frères de Mazagran; elle suit avec sollicitude tous les mouvemens de l'ennemi. Chaque jour elle tente des sorties, mais elle est si peu nombreuse, qu'elle doit agir avec la plus grande circonspection; la place peut lui être enlevée par sur-

prise si elle s'en éloigne.... Cependant la persistance de l'attaque lui fait concevoir de vives inquiétudes. Elle a vu les renforts amenés aux assiégeans, elle entend la vive canonnade qui dure depuis trois jours, elle comprend que le réduit de Mazagran, quelle que soit la bravoure des cent vingt-trois soldats qui le défendent, doit être nécessairement en danger. Le lieutenant-colonel Dubarrail, commandant la garnison de Mostaganem, tient un conseil de défense, et décide une nouvelle sortie dans le but de faire au moins une utile diversion; on se met en marche.

La garnison entière concourait au mouvement énergique qu'elle avait résolu de tenter pour attirer sur elle le feu de l'attaque et donner un moment de repos aux assiégés. Elle ne composait qu'une colonne de 300 hommes, il est vrai, mais tous animés par un sentiment d'honneur qui leur faisait désirer de partager le sort de leurs braves frères d'armes. Le capitaine d'artillerie, Palais, marchait en tête avec deux pièces de campagne et un obusier de 24.

Le combat ne tarde pas à s'engager. La colonne était à peine arrivée sur le plateau qui conduit à Mazagran, que les Arabes accourent en foule sur les hauteurs. Deux obus lancés avec justesse dans leurs groupes les forcent bientôt à changer de front. Mais l'ennemi, se jetant dans la plaine, essaie par un mouvement précipité de se placer entre Mostaganem et la colonne, pour la couper sur ses derrières. Ce fut alors que cette brave garnison jugea qu'il lui serait imprudent, pour ne pas dire impossible, de tenter, avec ses faibles moyens, de se faire jour à travers une armée de douze ou quinze mille cavaliers qui la séparait du poste attaqué. D'autres considérations devaient encore faire hésiter le commandant Dubarrail à entreprendre ce coup hardi. Les trois ou quatre mille ames qui peuplent la ville de Mostaganem sont principalement des Arabes, dont la fidélité n'est pas suffisamment éprouvée. Pendant qu'il aurait essayé de se faire passage au travers des colonnes qui cernaient Mazagran, l'ennemi pouvait se porter sur Mostaganem et s'en rendre maître sans coup férir. On pouvait croire que les Arabes avaient prévu cette tentative, et qu'ils comptaient sur cet incident, puisqu'ils avaient envoyé dire, avec leur morgue prophétique et tout orientale, que si les Français sortaient de Mostaganem, on y rentrerait avant eux. Le commandant Dubarrail agit donc sagement en renonçant à marcher en avant, dès qu'il vit l'ennemi tenter de lui couper la retraite et de se jeter entre la ville et ses troupes; son devoir devait enchaîner sa bravoure. Du reste, il avait calculé toutes les chances de la perfide manœuvre que les Arabes venaient de tenter; il se tenait sur ses gardes; il fit bonne contenance. Il déploie vivement sa colonne à droite, dégarnissant sa gauche, et étend une ligne de tirailleurs jusqu'à la mer. Une seule réserve de cent hommes s'arrête à demi-distance. Ce mouvement, exécuté hardiment, réussit avec un rare bonheur. Les Arabes inondent la plaine en poussant des cris sauvages et cherchent à déborder la ligne formée par nos troupes. Le feu meurtrier et bien soutenu des obus, qui éclatent au milieu des chevaux, les contient et les empêche de faire une trouée dans la colonne qui, déployée sur une trop longue étendue, n'opposait plus qu'un corps trop mince à leur choc. Une masse de cavalerie se précipite sur la gauche pour enlever la pièce de canon qui la défendait; mais, reçue par un paquet de cent balles, elle recule abîmée. Alors nos troupes commencent à battre en retraite en maintenant l'ennemi à une distance respectueuse avec leur artillerie, qui, manœuvrée à la prolonge, fait feu à chaque instant et profite de tous les avantages de terrain qu'elle rencontre pour protéger l'aile droite de la colonne. A mesure que la colonne approche de Mostaganem, elle reploie les tirailleurs sur ses flancs. En vain l'ennemi essaie-t-il de prendre les bords du grand ravin pour attaquer en queue; les cinq pièces en batterie à *Matemore* le forcent à s'éloigner, mais il ne laisse pas encore le champ libre. Il revient charger avec fureur sur le centre, et poursuit nos troupes avec acharnement. Enfin la colonne française, toujours combattant, toujours suivie des Arabes, arrive sur l'esplanade devant Mostaganem. Là le feu des batteries de Bab-el-Jered les disperse et protége sa rentrée dans les murs. Le combat ne finit qu'à la nuit.

A son retour, l'intérieur de la ville présentait l'aspect d'une désolation générale. La terreur était à son comble parmi les habitans. Tous se croyaient à leur dernière heure. Les Arabes alliés se sont portés sur les créneaux, où ils vont et viennent en proie à la plus grande consternation. Les uns se préparent à fuir et enfouissent leurs trésors et leurs bijoux; les autres, plongés dans la stupeur, semblent attendre la mort avec résignation. Les femmes éplorées courent par toute la ville en poussant de grands cris, les vieillards et les enfans sont frappés d'un muet effroi. Personne ne peut comprendre cette lutte inégale où une poignée de Français brave tant d'ennemis acharnés; personne ne peut prévoir une résistance aussi prodigieuse.

Mais revenons à Mazagran, où nous attendent de nouvelles scènes de ce drame.

De grands mouvemens se sont opérés dans les rangs ennemis: les cavaliers qui se tenaient dans la plaine sont montés sur la colline, de nouvelles masses se dirigent vers le réduit, pendant que le canon du plateau sape toujours ses murailles ébranlées. Un groupe d'Arabes s'avance avec une étonnante audace jusque sous le rempart; les uns armés de longues perches essaient encore de faire tomber à terre les sacs masquant l'unique pièce d'artillerie qui protége les assiégés; les autres dressent sur la brèche d'énormes poutres pour s'en servir comme d'échelles et tenter de nouveau l'escalade. L'assaut recommence avec un acharnement effroyable. Nos braves soldats, sans démentir un seul instant leur imperturbable sang-froid, les attendent à bout portant; ils ont besoin de ménager leurs munitions; les assaillans tombent hâchés par le sabre ou percés par les baïonnettes, et toujours les nôtres restent triomphans.

L'ennemi revient à la charge, avec une rage qui tient du désespoir. On le voit, essuyant un feu meurtrier,



Le colonel Cavaignac.

se porter hardiment en avant, et planter dans le sol, à une demi-portée de fusil du réduit, trois étendards du Prophète. Un peloton vient se grouper autour de ces étendards, toujours combattant, toujours décimé, mais toujours renouvelé; car les soldats de l'armée sainte sont là pour alimenter cette horrible lutte.

Mais les Français ont épuisé presque leurs munitions. Encore un jour de combat et ils n'auront plus à opposer à ces innombrables assaillans que leurs baïonnettes et les débris sanglans de leurs murailles. Heureusement la rage des Arabes s'est enfin brisée contre tant d'énergie. A la fureur a succédé la prostration morale; le découragement domine dans les rangs ennemis... Les colonnes sont moins serrées; elles flottent indécises... s'ouvrent, se débandent.

En vain les chefs supplient leurs soldats de continuer le combat, ou au moins de former le siége de Mazagran pour le réduire par la famine. En vain leur répètent-ils qu'ils sont encore cent contre un : leurs harangues ne sont plus écoutées, leurs paroles sont méprisées. L'armée arabe est abattue, démoralisée. Mustapha-ben-Tamy lui-même, honteux et insulté par les siens auxquels il avait promis un succès facile, rassemble les débris de ses bataillons, se replie et lève enfin le siége.

La nuit vient bientôt couvrir de ses lugubres voiles

le théâtre de leur défaite, et l'on aperçut dans l'ombre les cavaliers arabes descendus de leurs montures, parcourir la plaine pour relever les morts et les ensevelir avant leur départ dans de vastes silos, et l'on entendit s'élever de leur camp de sourds mugissemens. Ils pleuraient sur la mort de leurs parens, de leurs marabouts, de leurs chefs tués dans le combat.

Ainsi, pendant quatre jours consécutifs cent vingt-trois Français ont résisté aux efforts de douze à quinze mille Arabes; ils ont repoussé plusieurs assauts terribles, protégés seulement par les murailles caduques d'un mauvais réduit, et par le feu d'une seule pièce de canon.

Cependant la consternation avait continué à régner à Mostaganem. Rentrée dans les murs, la garnison avait observé fidèlement tous les incidens de l'attaque. Elle avait tenu constamment ses regards attachés sur Mazagran. Ses angoisses furent vives pendant le feu du dernier assaut, et quand, à la nuit, le silence se fit, elle crut que c'était pour ses vaillans et malheureux frères le silence de la mort.

Le commandant Dubarrail avait établi un poste d'observation sur les remparts. Le 7 au matin, dès que le jour permit d'explorer la plaine, on reconnut qu'elle était déserte; on n'apercevait plus de vedettes arabes. Le commandant en fut immédiatement averti, et bientôt mille regards inquiets et empressés signalèrent la retraite de l'ennemi. Mais qui occupait Mazagran? étaient-ce les nôtres, victorieux? ou bien étaient-ce les Arabes, paisibles possesseurs de leur conquête? La garnison ne voulut pas rester plus long-temps dans le doute sur le sort de ses camarades; elle se prépara à marcher vers Mazagran. Elle partit, laissant les habitans de Mostaganem plus calmes et plus rassurés que la veille. Elle s'avançait rapidement sur le plateau avec l'appréhension de plus en plus vive de rencontrer sur ses pas les débris mutilés de la 10me compagnie, lorsque tout-à-coup un point vague s'élevant au-dessus de la ville arabe apparaît à sa vue. C'est le drapeau français!..... ce sont ses restes tout déchirés, ses lambeaux, mais ses lambeaux triomphans. Il a bravé le choc d'une armée tout entière qui est venue se briser contre lui.

Par un bonheur inouï, les défenseurs de Mazagran n'avaient que trois hommes tués et seize blessés. Une perte aussi minime ne peut s'expliquer que par le sang-froid et la présence d'esprit qu'ils ont toujours conservés dans leur courageuse résistance. L'incertitude du tir des Arabes, leur ignorance complète dans l'emploi des moyens mécaniques ont nécessairement aussi laissé un avantage réel à nos soldats aguerris, quoique l'ennemi ait d'ailleurs déployé dans cette attaque une intrépidité dont jusqu'alors on ne l'avait pas cru capable.

La garnison de Mostaganem fit une reconnaissance sur le champ de bataille, elle y remarqua quelques sabres sortant des fabriques anglaises; malgré les nombreux convois de morts emmenés dans la nuit précédente par les Arabes, elle découvrit plusieurs *silos*, remplis de cadavres, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'emporter; elle compta également dans un rayon de deux à trois milles 74 chevaux tués. Les rapports les plus modérés évaluent la perte des Arabes à six cents morts. Ce calcul ne paraîtra pas exagéré si l'on se rappelle qu'il y a eu quatre jours de combat acharné, que l'artillerie des deux places et les pièces mobiles ont tiré avec une justesse remarquable, qu'elles ont plusieurs fois mitraillé les assaillans à portée de pistolet, et qu'enfin la garnison de Mazagran tirait à bout portant sur des groupes de fanatiques qui venaient se faire tuer jusque sur la brèche; l'extrême supériorité de la défense a produit cette différence entre nos pertes et les leurs.

Les défenseurs de Mazagran, escortés de leurs camarades qui formaient autour d'eux un cortége d'ovation, s'acheminèrent vers Mostaganem. La joie que causa ce triomphe fut unanime. Français comme indigènes, tout le monde y prit part. Ceux-ci furent surtout frappés par ce que la victoire leur présentait de merveilleux. Voici en quels termes un arabe de Mostaganem racontait à un Arabe du désert le combat de Mazagran; « On » se battit (écrivait-il) quatre jours et quatre nuits: c'é» taient quatre grands jours, car ils ne commençaient » pas et ne finissaient pas au son du tambour. C'étaient » des jours noirs, car la fumée de la poudre obscurcis» sait les rayons du soleil, et les nuits étaient des nuits » de feu éclairées par les flammes des bivouacs et par » celles des amorces. »

Abd-el-Kader, après son échec, se retira à Tagdempt; il était découragé aussi bien par nos succès que par la mauvaise volonté de ses chefs de l'Ouest, où plusieurs révoltes menaçaient d'éclater. La destruction presque totale du bataillon d'infanterie régulière, commandé par Ben-Tamy, était une perte immense pour l'émir, car son organisation avait été longue et dispendieuse. Il attachait beaucoup d'importance à la prise du réduit de Mazagran. Tout porte à croire que, maître de ce poste, son plan de campagne était de marcher sur Mostaganem, et de là sur Oran. S'il eût réussi dans sa première tentative, il aurait profité de ce succès pour faire de nouveau, au nom du Prophète, un appel à la guerre sainte, et il eût été à craindre qu'encouragées par ce succès, les tribus n'eussent répondu avec l'élan de la première année.

Le renom militaire des soldats de *la dixième* est devenu grand et formidable parmi les tribus du désert. Leur drapeau tout déchiré, tout noirci par le feu, est un trophée qui ne les quittera plus. Le général Gueheneuc leur en donna l'assurance, dans l'ordre du jour qu'il adressa à sa division.

Après un court récit de l'action, le général donne la liste nominale, et elle est nombreuse, de tous ceux qui s'y sont distingués par leur belle conduite, et termine ainsi son ordre du jour :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Le lieutenant-général, commandant la province » d'Oran, autorise la 10me compagnie du 1er bataillon » d'Afrique, à conserver comme un glorieux trophée le » drapeau qui flottait sur la place de Mazagran pendant » les journées des 3, 4, 5, 6 février, et qui, tout criblé



Monseigneur Dupuch, évêque d'Alger.

» qu'il est par les projectiles de l'ennemi, atteste à la » fois l'acharnement de l'attaque et l'opiniâtreté de la » défense. En outre il ordonne que le 6 février de chaque année, lecture du présent ordre soit faite devant » le bataillon d'Afrique réuni, si cela est possible, et » que, dans le cas où cette réunion ne pourrait s'effectuer, chaque commandant de détachement en fasse » faire lecture devant tous les soldats assemblés sous » les armes.

» Honneur à l'héroïque garnison de Mazagran!

» Signé, le lieutenant-général,

» Guehenuec. »

V.

L'ÉCHANGE DES PRISONNIERS.



Après ces triomphes de notre armée, la colonie devait être témoin d'un acte éclatant d'humanité, imposé à la barbarie africaine par l'ascendant de la religion. Les prêtres chrétiens n'avaient pas cessé d'être l'objet de la vénération des Arabes; monseigneur Dupuch, l'évêque d'Alger, profita de ces dispositions toutes religieuses d'Abd-el-Kader pour négocier avec lui un

échange de prisonniers. On savait que depuis la reprise des hostilités, ceux des Français qui étaient tombés entre les mains de l'ennemi, n'avaient point été massacrés comme pendant les premières années de la guerre. M. Morizot, capitaine du 3e léger, M. Massot, sous-intendant militaire, et quelques soldats de toute arme étaient en son pouvoir ; de notre côté on tenait 133 individus appartenant à des tribus hostiles, et parmi lesquels étaient la femme d'un marabout, sa belle-fille, et la femme d'un scheick des Douaïrs. Malgré les difficultés presque invincibles que la guerre opposait à ces pourparlers, monseigneur Dupuch parvint à mener à fin cette pieuse entreprise, et le kalifah de l'émir sidi Mohammed, bey de Miliana, lui annonça enfin que le 18 mai (1841), à midi, il se trouverait au pied du col de Ténia avec les prisonniers français qui devaient être échangés. Aussitôt les dispositions furent prises à Alger pour amener au rendez-vous les Arabes qui devaient être rendus à leurs compatriotes : ces malheureux avaient tous été habillés par l'évêque ; les femmes, les enfans, les blessés, qui se trouvaient parmi eux, étaient portés sur des voitures louées à un prix énorme. Rien ne peut peindre l'intérêt qui s'attachait à cet étrange convoi, en tête duquel marchait la voiture, où monseigneur Dupuch se trouvait, avec ses vicaires-généraux MM. Dagret et Suchet.

Le digne prélat allait enfin recueillir le fruit de tant de soins, de tant de persévérance, d'efforts continuels qui occupaient sa pensée depuis plus de sept mois. Cependant, il s'en fallut de bien peu que tout espoir de succès ne s'évanouît, au moment même où l'on semblait atteindre le résultat tant désiré. En effet, on apprit en route que par une fatale coïncidence, un corps d'expédition que le gouverneur-général conduisait dans la province de Titery, devait occuper le col de Ténia, le 18 au matin, le jour même et à l'heure convenue pour l'échange. On conçoit les sollicitudes de l'évêque, arrêté à Bouffarick, et qui vient d'apprendre que le chef arabe irrité de ce malentendu qu'il croit une trahison, est retourné sur ses pas, entraînant avec lui ses prisonniers, en butte aux mauvais traitemens de leurs gardiens. Aussitôt M. l'abbé Suchet et quelques autres personnes dévouées, qui ont déjà servi d'intermédiaires entre l'évêque et Abd-el-Kader, s'élancent sur les traces du kalifah, et après une course de quatorze lieues, accomplie de toute la vitesse de leurs chevaux, ils rejoignent le kalifah, et se proposent pour rester comme ôtages entre ses mains, jusqu'à la consommation de l'échange, en demandant avec instance un autre lieu de rendez-vous.

Touché de ce généreux dévouement, le chef barbare ne veut pas se montrer moins confiant ; en échange d'un officier arabe prisonnier qui avait accompagné les envoyés de monseigneur, il rend le plus important de ses prisonniers, M. Massot, cause première des négociations.

« Le lieu de l'échange étant fixé à Sidi-Kiffa, le 19, à neuf heures du matin, un hadjoute envoyé par le kalifah, vint annoncer que ce dernier se trouvait à Sidi-Kiffa, attendant monseigneur, qui s'empressa de monter en voiture accompagné de M. Dagret, vicaire-général et de M. Massot. Personne ne suivait la voiture; elle était livrée à deux hadjoutes. Arrivé auprès du kalifah, qui avait à peu près 600 cavaliers, monseigneur descendit de voiture avec sa suite, et offrit au chef arabe d'y monter, ce qui fut accepté. Le kalifah avait son interprète. Une conversation s'engagea entre eux et ne dura pas moins de deux heures et demie ; mais cet entretien fut tout particulier. On dit qu'en recevant quelques présens modestes qui lui étaient offerts, le kalifah avait répondu : « le plus agréable présent, c'est ton » visage et ton cœur. »

» On fit ensuite approcher les prisonniers français et arabes, et il était une heure lorsque cette réunion touchante eut lieu; de part et d'autre, on versait d'abondantes larmes ; plusieurs prisonniers apprenaient la mort de quelques-uns de leurs parens ; les femmes, selon l'usage, se déchiraient la figure avec leurs ongles, et poussaient des lamentations. Les prisonniers français montèrent sur les voitures qui avaient porté les Arabes, et le signal du départ ne se fit pas attendre. Dans ce moment le kalifah serra la main du prélat, et lui témoigna le désir de le revoir après la guerre. Pendant leur marche sur Bouffarick, nos prisonniers redisaient un chant qu'ils avaient composé pendant leur captivité. Lorsque l'on arriva à Bouffarick un *Te Deum* et un *De Profundis*, ce dernier pour les prisonniers morts à Tagdempt furent chantés, et après une allocution touchante de l'évêque, le convoi se mit en route pour Alger. Pendant notre marche, toutes les populations étaient en émoi; les garnisons des camps comme les colons se portaient au-devant de nous; c'était une véritable fête. De Dely-Ibrahim à Alger surtout, une foule immense stationnait sur la route; là des prisonniers retrouvaient des parens, des amis. D'unanimes félicitations furent adressées à l'évêque sur le bel acte d'humanité qu'il avait si heureusement accompli. »

## VI.

### LE GÉNÉRAL BUGEAUD, GOUVERNEUR (1).



Nommé aux fonctions de gouverneur en remplacement du maréchal Valée, le général Bugeaud reçut du gouvernement la mission de poursuivre la destruction de la puissance de l'émir. Dans ce but, l'occupation de Mascara avec une force agissante était considérée comme essentielle. Quelques postes peu importans devaient être évacués, afin de concentrer nos forces. Mostaganem était appelée à devenir la base d'opérations dans la province d'Oran.

Les mesures nécessaires furent prises pour que l'effectif de l'armée fût porté, à l'ouverture de la campagne du printemps à 73,500 hommes et 13,800 chevaux. Cet effectif devait être encore augmenté pour la cam-

(1) Tableau de la situation des établissemens français dans l'Algérie en 1841, publié par le gouvernement.

pagne d'automne, de cinq bataillons, environ 4,500 hommes. Mais en mettant des forces aussi considérables à la disposition du général, le ministre crut devoir préciser dans ses instructions, que l'intention du gouvernement était de conserver les places de Médéah, Miliana, Scherchel, et de donner aux ouvrages défensifs les développemens que les localités pouvaient permettre, afin que les troupes y trouvassent des facilités pour se livrer à divers genres de cultures, dont les produits augmenteraient leur bien-être et nos ressources.

Dès son arrivée (février 1841) le général Bugeaud, conformément au plan qui avait été arrêté, donna les ordres nécessaires pour l'évacuation, dans la province d'Alger, de tous les postes qui n'étaient pas d'une importance telle, que leur abandon pût produire un fâcheux effet moral.

Diverses mesures propres à augmenter la sécurité intérieure furent également prises.

Tous les maraudeurs et les réfugiés indigènes, auxquels l'on attribuait les vols et les assassinats qui se commettaient dans le Sahel, en furent expulsés, et réunis en avant de la Maison-Carrée. Cette réunion a donné naissance à la colonie de l'Arrach.

Un service d'embuscades et de patrouilles très actif, qui a considérablement diminué le nombre des accidens, fut également établi dans le Sahel.

Tout était ainsi préparé pour la guerre, dont le théâtre principal allait changer. La campagne précédente l'avait rejetée au-delà de la Métidja, et nous avait permis de mettre à Miliana et Médéah des garnisons suffisantes pour garder ces deux postes, mais pas assez pour exercer l'influence nécessaire au-dehors. Les populations, refoulées seulement sur de très petits espaces, n'avaient rien perdu de leur ardeur fanatique. Abd-el-Kader, réparant les pertes que nous lui avions fait éprouver en 1840, réorganisait ses troupes régulières. La riche et populeuse province d'Oran lui fournissait toujours de nouvelles ressources. Il s'agissait donc essentiellement de porter la guerre dans cette province, en même temps que dans celle d'Alger et de Titery; de détruire tous les dépôts fortifiés de l'ennemi, d'occuper Mascara, et de poursuivre dans toutes les directions les tribus les plus puissantes, pour les soumettre, en les troublant le plus possible dans la jouissance agricole du sol.

L'année s'ouvrit sous de favorables auspices.

Dans la province d'Oran, une colonne de 4,000 hommes part de cette ville, dans la nuit du 12 au 13 janvier, sous les ordres du commandant de la place, et marchant à la rencontre du kalifah d'Abd-el-Kader, Mustapha-Ben-Tamy, elle le contraint à la retraite. Dans la province de Constantine, la tribu de Beni-Oualhan, coupable de plusieurs meurtres sur la route de Philippeville, est sévèrement châtiée. Dans le même temps, la garnison de Djigelli fait payer chèrement aux Kabyles une tentative qu'ils avaient exécutée contre elle, avec autant de perfidie que d'audace, le 3 février.

Le commandant, pour repousser leur attaque, sort avec impétuosité à la tête de plusieurs compagnies, et s'empare d'une gorge étroite qui, fermant toute retraite à un grand nombre de Kabyles, les acculait à la mer. Ils perdirent là près de 80 hommes.

Les attaques d'El-Berkani, autre kalifah d'Abd-el-Kader, furent également repoussées dans la province de Titery, et l'ennemi y éprouva des pertes considérables. Malgré tous ses efforts, le ravitaillement de Médéah put avoir lieu à la fin du mois de mars.

Le ravitaillement de Miliana devait suivre celui de Médéah. Cette dernière place, déjà approvisionnée en partie, devait recevoir encore des vivres et des effets d'hôpitaux.

Un convoi, parti de Blidah le 27 avril, fut déposé à Médéah, le 29. La colonne, chargée du convoi destiné à Miliana, se dirigea vers cette place par un chemin nouveau qui ne demandait que deux jours, et qui, passant par les Ouled-ben-Souna et les crêtes du Kantas, aboutit à Aïn Soltani, et de là dans la plaine du Schélif. Le 1er mai, elle rencontra l'ennemi hors de la place, et eut avec lui un engagement sérieux. Un autre engagement plus sérieux encore eut lieu, le 3 mai, avec les Kabyles; Abd-el-Kader s'y trouvait avec trois bataillons réguliers et sa nombreuse cavalerie de l'ouest. D'après les rapports, on compta 10 ou 12,000 fantassins sur les collines à l'ouest de Miliana, flanqués à leur droite par environ 10,000 cavaliers. Le corps expéditionnaire, commandé par le général Bugeaud, se composait de 8,000 hommes de toutes armes. Le duc de Nemours et le duc d'Aumale en faisaient partie; le premier commandait la gauche et une portion du centre, le second deux bataillons. L'ennemi laissa 400 hommes sur le terrain. La colonne, franchissant le Schélif, joignit les réguliers d'Abd-el-Kader, les mit en déroute, et, en revenant à Blidah, châtia les gens de Soumata qui s'étaient toujours montrés hostiles.

Le gouverneur général, dès les premiers temps de son arrivée, avait rapidement visité la province de Constantine. Dans cette province comme dans celle d'Alger, il ordonna la suppression de tous les postes inutiles, sur la ligne de Bone à Constantine, et sur celle de cette dernière ville à Sétif. Cette mesure permit de renforcer Sétif, Constantine, Guelma et Bone.

A son retour, il s'occupa des préparatifs de la campagne de printemps, dont les ravitaillemens de Médéah et de Miliana peuvent être considérés comme les préludes.

Ces ravitaillemens opérés, il confia au général Baraguey d'Hilliers le commandement de la division, qui devait agir dans le Schélif, pendant que lui-même dirigerait l'expédition qui allait se faire dans la province d'Oran. M. le maréchal de camp de Bar recevait le commandement d'Alger et de son territoire.

Abd-el-Kader, instruit de nos projets, se donnait beaucoup de mouvement depuis plusieurs mois; les places de Thaza, Tlemcen et Tagdempt avaient été l'objet de tous ses soins. Mais le moment approchait où il allait perdre en peu de jours le fruit des efforts qu'il avait consacrés à leur établissement ou à leur reconstruction.

Une colonne partie de Mostaganem le 18 mai (1841) et commandée par le général Bugeaud, arriva, après



Msilah.

plusieurs petits combats d'arrière-garde et de flanc, devant Tagdempt le 25 mai; elle en prend possession pendant un combat très vif entre les zouaves et la cavalerie ennemie, qui occupait les hauteurs voisines.

La ville et le fort étaient évacués par les habitans. Quelques maisons, construites en chaume, brûlaient, incendiées par les Arabes eux-mêmes; celles en maçonnerie, recouvertes en tuiles, étaient intactes, ainsi que la fabrique d'armes, une scierie et des magasins. L'armée travaille immédiatement à faire sauter le fort. Abd-el-Kader vit le lendemain, des hauteurs où il avait pris position, s'écrouler la citadelle où il avait placé son principal dépôt d'armes et de munitions, et qui lui avait coûté tant de peines et d'argent à édifier.

La colonne avait pris la route de Mascara; elle marcha dans la direction de cette ville, suivie par deux gros corps de cavalerie que commandait Abd-el-Kader. On fit de vains efforts pour engager un combat sérieux avec l'ennemi.

Le 30, Abd-el-Kader parut sur les hauteurs qui environnent Mascara; il était renforcé par 4,000 chevaux que lui amenait Bou-Hamedi, kalifah de Tlemcen; mais il évita encore le combat. L'armée prit possession de Mascara, dont les portes et les meubles en bois seuls avaient été brisés; une forte garnison y fut laissée.

A son retour, la colonne expéditionnaire fut attaquée par 5 à 6,000 Arabes au défilé d'Akbel-Khedda. Nous eûmes dans le combat quelques tués et quelques blessés; l'ennemi y perdit près de 400 hommes, dont sept chefs et beaucoup de chevaux.

Le duc de Nemours, commandant une division, avait pris part aux ravitaillemens de Médéah, de Miliana, ainsi qu'aux expéditions de Tagdempt et de Mascara. Lorsqu'elles furent terminées, le prince s'embarqua le 5 juin, à Mostaganem, pour rentrer en France.

Pendant que le général Bugeaud détruisait Tagdempt, prenait Mascara, s'y établissait fortement, et revenait à Mostaganem, le général Baraguey-d'Hilliers, chargé des opérations militaires sur le bas Schélif au sud de la province de Titery, remplissait habilement la tâche qui lui était confiée.

La colonne expéditionnaire, partie le 18 de Blidah,

s'avança entre la seconde chaîne du Petit-Atlas et celle du Grand-Atlas, jusqu'au bord du désert. Après avoir déposé un convoi à Médéah, elle marcha dans la direction du sud-ouest, traversa le pays assez découvert des Abids, et bivouaqua sur l'Oued-el-Akoum. Le 23, elle était en vue de Boghar, établissement fortifié d'Abd-el-Kader; tout avait été livré aux flammes, dès le 22, par les Arabes. Nos troupes n'eurent qu'à achever la destruction de Boghar. Quelques heures auparavant, elles en avaient détruit le fort, que ses habitans avaient également abandonné, et où l'on ne trouva que des débris.

Le 24, la colonne marche vers le sud. Après avoir parcouru la lisière du désert d'Angad, elle arrive à Thaza, espèce de château-fort ou bordj, où l'émir renfermait les prisonniers français. L'incendie de Thaza avait précédé l'arrivée de nos troupes. La pioche et la mine rasèrent le fort de comble en comble. La colonne repassant ensuite dans la plaine du Schélif, châtia la tribu hostile de Oulad-Omrah et rentra dans ses cantonnemens le 1er juin, après avoir touché à Miliana et à Médéah.

Cette expédition fit beaucoup de mal aux tribus, mais elle en causa bien plus encore à Abd-el-Kader, par la ruine de Boghar et de Thaza. Jusque-là les Arabes n'avaient pu se figurer que nous porterions nos armes aussi loin; ils dûrent acquérir dès-lors la conviction que nous pourrions détruire les établissemens d'Abd-el-Kader partout où il essayerait d'en fonder de nouveaux.

Pendant ces expéditions à l'ouest et au centre de nos possessions, la province d'Alger continuait à jouir du plus grand calme.

Dans la province de Constantine, Abd-el-Kader avait conservé, du côté de Msilah, à 28 lieues environ au sud-ouest de Sétif, un reste d'influence. C'est de ce point, où il avait établi en dernier lieu son kalifah Hadj-Mohammed, qu'il expédiait ses auxiliaires dans la province pour y prêcher la guerre sainte et se faire des partisans. Avec les forces qu'il entretenait près de lui, Hadj-Mohammed avait réussi à jeter une telle crainte parmi les populations de la Medjanah, qu'elles avaient toutes déserté cette plaine si étendue et si riche, et s'étaient retirées dans les montagnes. Il fallait faire cesser cet état de choses.

En conséquence, le lieutenant-général Negrier, commandant de la province, quitta Constantine le 29 mai, il se rendit à Msilah à la tête d'une forte colonne. Il fit reconnaître l'autorité d'El-Mokrani, notre kalifah, par un grand nombre de tribus qui vinrent faire leur soumission. Il prit en même temps les dispositions nécessaires pour mettre le kalifah d'Abd-el-Kader dans l'impossibilité d'y établir de nouveau le centre de ses intrigues.

Nos affaires ne prenaient pas une tournure moins favorable dans le sud de la province, vers le désert: Ben-Ganah, le scheik El-Arab, remportait à la même époque des avantages signalés sur son compétiteur Farhat-Ben-Saïd, l'allié d'Abd-el-Kader. Ce dernier recevait donc et à la fois, sur tous les points, des coups également sensibles.

La première période des opérations dirigées en personne par le gouverneur-général s'était terminée par la prise de Mascara, mais il restait à assurer à sa garnison les moyens de subsistance qui lui étaient nécessaires jusqu'à la campagne d'automne. Une colonne partie le 7 juin de Mostaganem, sous les ordres du gouverneur-général, arriva avec un convoi à Mascara, le 10, sans aucun événement sérieux. Elle parcourut le pays des Hachem au sud et au sud-est, pendant plusieurs jours, en poussant devant elle les populations et les troupeaux jusqu'au bord du désert. Elle moissonna dans la plaine d'Eghris.

La campagne du printemps était terminée: des combats heureux dans lesquels l'ennemi éprouva des pertes assez considérables; l'invasion de pays qui nous étaient encore inconnus, la capture de nombreux troupeaux, des récoltes abondantes de céréales, la destruction de Tagdempt, de Boghar, de Thaza, enfin la prise et l'occupation de Mascara, tels avaient été ses importans résultats.

A la nouvelle de nos succès, les tribus, jusqu'alors demeurées les plus fidèles à la cause d'Abd-el-Kader, commencèrent à s'en détacher, et une partie notable de la nombreuse et puissante tribu des Medjehers annonça hautement l'intention de se soumettre à notre autorité.

Le gouverneur-général, instruit de cet événement, et voulant seconder par sa présence les dispositions de soumission qui se manifestaient d'ailleurs dans un assez grand nombre d'autres tribus, s'empressa, en même temps, de se rendre à Mostaganem. Il s'agissait de rattacher à un centre commun tous les élémens de défection qui se préparaient dans la province d'Oran contre la puissance jusqu'alors prépondérante de l'émir, et de rétablir en quelque sorte les tribus sous le drapeau français. C'est dans cette vue que Hadj-Mustapha, fils de l'ancien bey Osman, fut nommé bey de Mostaganem et de Mascara: cette nomination ne pouvait manquer d'avoir les effets les plus heureux.

Déjà les Flitah, les Beni-Zeroual, les Bordjia et les tribus du Dahra paraissaient disposés à se soumettre au nouveau bey, et réclamaient son appui contre Abd-el-Kader; un détachement nombreux des Ouled-Boukamel et des Cherfa venait en plein jour et en armes, rendre hommage à Hadj-Mustapha. Les Sidi-Abdallah, autre fraction considérable des Medjehers, envoyaient à notre bey des députés avec des ôtages. Abd-el-Kader, loin de pouvoir empêcher ces manifestations significatives, voyait les tribus sur lesquelles il exerçait la plus immédiate influence s'éloigner de lui, et se séparer d'une cause dans laquelle ils commençaient à ne plus avoir la même foi.

La campagne d'automne, qui approchait, allait donner encore à toutes ces soumissions un caractère plus prononcé et plus général.

Le gouverneur-général était arrivé à Mostaganem le 19 septembre pour diriger cette campagne. Le général



Saïda, fort d'Abd-el-Kader.

Lamoricière, commandant la province, l'y avait précédé avec sa division.

Dès le 21, une colonne, sous les ordres du gouverneur-général, sort de Mostaganem, et se dirige vers le Schélif. Cette colonne devait d'abord appuyer le bey de Mostaganem et de Mascara, auquel plusieurs tribus avaient promis de se trouver sur la Mina, pour faire leur soumission. Mais ces tribus, retenues par la présence d'Ab-el-Kader, ne se présentèrent point. Le gouverneur-général se décida alors à poursuivre plusieurs de celles qui s'étaient retirées dans les montagnes de Sidi-Yahia, où les Turcs n'avaient jamais osé s'engager. On enleva à l'ennemi 2,000 têtes de bétail; et 229 prisonniers, hommes et femmes, tombèrent en notre pouvoir. La colonne rentra à Mostaganem.

Pendant ce temps-là, une autre colonne, sous les ordres du général Lamoricière, opérait de nouveau le ravitaillement de Mascara, après un combat opiniâtre et meurtrier avec les troupes d'Abd-el-Kader.

Le corps expéditionnaire se porta ensuite au sud de Mascara, et détruisit le village de la Guetna, berceau de la famille d'Abd-el-Kader. C'est là que ce chef avait été élevé. Son frère aîné était encore dans la maison paternelle la veille de notre occupation. Le fort de Saïda fut également renversé et Mascara put être approvisionnée pour 6,000 hommes, pendant plusieurs mois.

Dans le cours de cette expédition, la tribu des Medjehers avait constamment combattu avec nos troupes. Des cavaliers alliés du sud, représentans de six tribus qui avaient fait alliance avec nous, étaient aussi accourus sous notre drapeau.

Enfin le commandant de la province d'Oran reçut l'ordre d'établir son quartier-général au centre du pays ennemi à Mascara. Cette attitude, après une campagne qui avait duré cinquante-trois jours, et qui avait porté nos bataillons dans les contrées les plus éloignées et jusque-là étrangères à la guerre, en annonçant aux populations de l'ouest notre résolution d'abattre définitivement la puissance de l'émir, achevait de les éclairer sur leurs véritables intérêts, et les disposait de plus en plus à se soumettre. Aussi les Douaïrs, qui avaient déserté l'année précédente, songèrent des pre-

miers à se rattacher à la fortune de nos armes. Une colonne fut chargée de favoriser leur retour : 250 tentes au moins, 250 cavaliers bien montés, 3,000 bœufs, 7,000 moutons, et plus de 500 chameaux furent ramenés.

Dans la province de Titery, les opérations avaient commencé un peu plus tard que dans celle d'Oran. Le principal but de ces opérations était le ravitaillement de Médéah et de Miliana. Cette double opération, conduite par le général Baraguey-d'Hilliers, donna lieu à plusieurs engagemens assez sérieux avec l'ennemi, qui perdit beaucoup de monde en tentant de s'y opposer.

Un compétiteur d'Ab-el-Kader, Sidi-Mohammed-Ben-Abdallah, s'était présenté, et il avait aussitôt manifesté des dispositions favorables à notre cause ; une colonne partit de Mostaganem, le 20 décembre, pour l'appuyer. Le chef français, le colonel Tempoure, et Mustapha Ben-Ismaïl, à qui l'on donnait le titre de général français, reçurent dans leur camp des députations de diverses tribus. Le frère de Sidi-Cheikh, marabout vénéré du désert, s'y rendit lui-même, accompagné d'une vingtaine de ses cavaliers. Enfin, une députation vint annoncer l'arrivée de Mohammed-Ben-Abdallah, qui désirait vivement une entrevue avec Mustapha-Ben-Ismaïl et le chef français.

Cette entrevue solennelle eut lieu sur le sommet d'une montagne qui domine le cours de l'Isser, d'où l'on apercevait parfaitement Tlemcen. Mohammed-Ben-Abdallah était accompagné de 250 cavaliers, et il était entouré d'une foule de chefs de tribus. Le général Mustapha fit entendre dans cette circonstance mémorable, des paroles qui devaient avoir une grande influence sur les esprits. Quatre officiers français s'étaient trouvés placés à dix lieues de leur camp, au milieu de 12,000 Arabes en armes : ce seul fait avait une grande importance, et déterminait le véritable caractère des événemens qui venaient de s'accomplir.

Pendant que nos troupes se retiraient, reprenant la route d'Oran, un cavalier des Lagouath, fraction des Beni-Amer, vint réclamer leur protection pour sa tribu, qui craignait une razzia des troupes d'Abd-el-Kader. Le général Mustapha se rendit à sa prière, et ramena la tribu, après une marche forcée de dix-huit heures. La colonne rentra à Oran le 1er janvier 1842, sans avoir rencontré l'ennemi dans cette campagne de treize jours.

Une autre colonne, partie le 22 décembre de Mostaganem, sous les ordres du général Bedeau, pour appuyer les mouvemens qui avaient lieu au sud-ouest de la province, sur le territoire des Beni-Amer, avait obtenu sur le haut Hahra des résultats non moins remarquables. L'importante tribu des Bordjia s'était soumise, et avait amené des troupeaux qui n'étaient pas évalués à moins de 200,000 têtes.

Ces événemens, qui se succédaient rapidement, faisaient présager des succès plus décisifs encore.

Tout était tranquille, à la fin de l'année, dans les provinces d'Alger et de Titery. Une centaine de familles, appartenant aux anciennes tribus de la Mélidja, qui s'étaient retirées à la fin de 1839, étaient revenues dans les environs d'Alger, et avaient planté leurs tentes sur la rive droite de l'Arrach.

Les garnisons de Médéah, de Miliana et de Mascara, étaient dans une situation satisfaisante.

L'état politique et militaire de la province de Constantine s'était amélioré d'une manière remarquable : la paix était rétablie, et les contributions se percevaient avec facilité dans les divers cercles de l'Edough, de Guelma et de Philippeville. Un assez grand nombre de tribus, situées à l'ouest de la route de Philippeville à Constantine, avaient fait leur soumission.

La ville de Constantine était aussi entourée de tribus soumises qui se livraient aux travaux agricoles. La plaine de Temlouka, qui depuis quatre ans n'avait pas été cultivée, était couverte d'arabes qui l'ensemençaient.

La fête religieuse, dite *Aïd-Seghir*, petite fête, avait été célébrée dans le chef-lieu de la province, avec une grande solennité. Les chefs arabes s'étaient empressés de venir rendre hommage au représentant de la France.

Enfin, sur tous ces points de l'Algérie, de grands résultats avaient été obtenus, de grands progrès accomplis dans le cours de l'année 1841. La guerre avait changé de face ; Abd-el-Kader s'était vu réduit à la défensive ; et, tandis qu'il venait, à la fin de 1839, incendier nos établissemens non loin d'Alger ; il avait essayé vainement, en 1841, de défendre les siens et les limites du désert. Ses ressources avaient diminué sensiblement, et l'on pouvait prévoir que la continuation de la guerre porterait à sa puissance des atteintes irréparables.

D'un autre côté, la confiance dans l'avenir de nos possessions s'était raffermie ; tous les élémens de la richesse publique, la population, les capitaux, le travail, se trouvaient réunis et tendaient à se développer rapidement. La colonisation, rendue à la sécurité, allait désormais féconder les travaux de la guerre. Il n'était plus douteux que la France serait dédommagée de ses persévérans sacrifices, et retirerait les fruits qu'elle a droit d'attendre de sa conquête, le jour où Abd-el-Kader, entièrement découragé et vaincu, chercherait un refuge dans le désert, et où toutes les tribus fatiguées de l'anarchie, encore plus que des combats, seraient contraintes de placer leurs intérêts sous la sauvegarde de notre domination.



# LA COLONISATION.

---

PRINCIPAUX SYSTÈMES. — CENTRES DE CULTURE. — TRAVAUX AGRICOLES. — PRODUCTIONS. — ROUTES, ET TRAVAUX DIVERS. — AVENIR DE LA COLONIE.

## I.

### PRINCIPAUX SYSTÈMES.

Il ne peut entrer dans nos vues de développer, ici, tous les différens projets qui ont été émis depuis quelques années pour la colonisation de l'Afrique Française. Des volumes ne suffiraient pas pour une exposition raisonnée. Cette question, tenant par un lien étroit à la politique, s'est compliquée des vues diverses de l'esprit de parti, des rivalités de commandement, des susceptibilités de l'honneur national. Long-temps la tribune a retenti des doléances provoquées par les dépenses excessives de l'occupation, ou des plaintes sur l'abandon présumé de la colonie. C'était là, en effet, tout un ordre de difficultés préjudicielles; car avant de coloniser la contrée il fallait savoir sur quelle échelle elle serait occupée. La presse périodique a répété toute cette discussion en l'envenimant, et comme si les débats n'eussent pas été suffisamment éclairés, des ouvrages spéciaux ont encore produit, commenté ou réfuté une foule de plans dûs aux opinions les plus divergentes.

Mais si nous ne pouvons faire connaître en détail toutes ces productions qui n'ont point laissé des traces durables, nous devons cependant appeler l'attention du lecteur sur deux ouvrages que recommandent à la fois la position élevée de leurs auteurs et la manière plus approfondie dont la question y est traitée. Nous voulons parler de la *Solution* donnée par le général Duvivier, et des *Moyens* proposés par le général Bugeaud. L'un, théoricien exact, esprit éminemment compréhensif, expose avec une méthode parfaite le système qui doit être le plus favorable à la colonisation, en tenant compte de la nature du sol, de ses accidens, du caractère des populations, de leurs idées religieuses, de leurs mœurs, de l'état de leur civilisation. Il s'éclaire des travaux faits par les Romains dans le pays; il étudie les emplacemens de leurs stations militaires, les points d'appui sur lesquels ils basèrent leur occupation. Il en tire de lumineuses conséquences sur la marche à suivre pour pacifier promptement la contrée,



Le général Duvivier.

et y trouver le fruit de tant de sang versé pour la conquérir, de tant de millions jetés dans ses sillons. L'autre, placé dans des conditions d'action plus favorables, ayant la confiance des ministres et le bénéfice du commandement, soutenu d'ailleurs par l'éclat de quelques campagnes heureuses et le relief de ses connaissances agronomiques, présente de son côté le système qui doit avoir le plus de chances de réussite par le concours de l'autorité supérieure et le jeu des rouages administratifs. Ses plans peuvent n'être point les meilleurs possibles, mais du moins ils sont parfaitement engrénés dans la mécanique gouvernementale, et ils puiseront les élémens de succès dans cet ensemble de forces qui maintient la vie des pouvoirs politiques malgré les répugnances.

Nous les opposerons l'un à l'autre par des citations.

Le général Duvivier a pour lui la raison des faits. Il eut le mérite de prévoir, plusieurs années à l'avance, l'apparition d'une forte individualité qui rallierait les résistances des indigènes de l'Algérie sous l'étendard de la religion. Abd-el-Kader s'est chargé de justifier ses aperçus profonds. Cela seul doit donner une haute idée de la portée de tout son système, et nous fait regretter vivement qu'il ait été laissé en oubli.

Voici ce qu'il écrivait en 1833 au ministre de la

guerre ; ces vues ont servi de base à la *Solution* qu'il a livrée plus récemment au public.

« Le pouvoir théocratique tend à gagner dans toutes les provinces. Un homme intrigant, qui se sera fait une grande réputation religieuse, se lèvera. Il détruira cette ancienne désunion que l'orgueil des cheiks et des kaïds mettait entre tous; il les fera tous marcher sous une même impulsion. Ce sera l'étendard du Prophète, qui deviendra ce drapeau, qu'ils n'ont pas encore, et dont l'absence fait leur faiblesse. L'orgueil et l'ambition de certains kaïds qui aspirent au pouvoir, et qui, dans leur cœur, maudissent l'influence théocratique sous laquelle ils doivent plier; les anciennes haines de tribus arabes à tribus kabyles ou de tribus kabyles entre elles; l'esprit aventureux, guerrier, de pillage, qui anime une multitude de ces hommes, qui n'ont ni feu, ni lieu, ni rang, et qui ne demandent qu'une bannière et qu'un chef qui les conduise alternativement au combat, au lucre et au repos, seront les seuls moyens de remède. Ce sera la lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle avait faites. C'est chez les tribus qu'il faut négocier et combattre. C'est là qu'il faut trouver des amis et faire rouler sous leurs pieds les têtes de leurs ennemis. Ces gens ne respectent que notre ancien *jugement de Dieu*. Le sabre du plus fort est l'indice le plus certain du bon droit. »

Il passe ensuite à l'examen de la simple occupation littorale. « En outre, si la théocratie, ou toute autre cause, réunit toutes les peuplades sous une même impulsion, comme cela est immanquable, elles se coaliseront pour bloquer tous les établissemens, pour ne plus rien apporter, pour n'avoir aucune communication avec l'infidèle, l'usurpateur de leurs rivages. Elles se contenteront de ce commerce intérieur qui lie Maroc, Constantine, Tunis et même l'Egypte. Que feront alors les comptoirs? — Rien. — Que deviendront-ils? — Ils seront abandonnés, si quelques-uns ne sont auparavant enlevés par les indigènes, conduits peut-être par quelque européen passé à leur liberté, à leur égalité, à leur fatalisme, à leur Dieu unique. Il faut forcer cette régence à produire tout ce que son sol peut porter. Il faut l'amener à consommer nos produits, à nous fournir à bas prix, des matières premières, à être, en un mot, l'esclave de notre industrie. Or, si nous ne nous sommes trompé, c'est à quoi les comptoirs et la pure occupation littorale ne conduiront pas. La déclaration d'une pure occupation littorale sera l'édit de séparation des deux populations chrétienne et musulmane. Nos marchés civilisateurs ne seront plus que l'asile de quelques-uns des plus grands malfaiteurs de l'intérieur.

« Sous le point de vue militaire, l'occupation du littoral, disséminant les forces, les ressources, les moyens, donne moins de chances de résistance contre les attaques européennes.

» Sous le point de vue de civilisation, il n'y a aucun espoir de succès, parce qu'il n'y aura pas de contact. La forme gouvernementale à laquelle conduit le Koran, prendra de nouvelles forces sur toute la population indigène.

» Sous le point de vue industriel, on ne gagnera rien, parce que ces populations ne prendront pas nos produits.

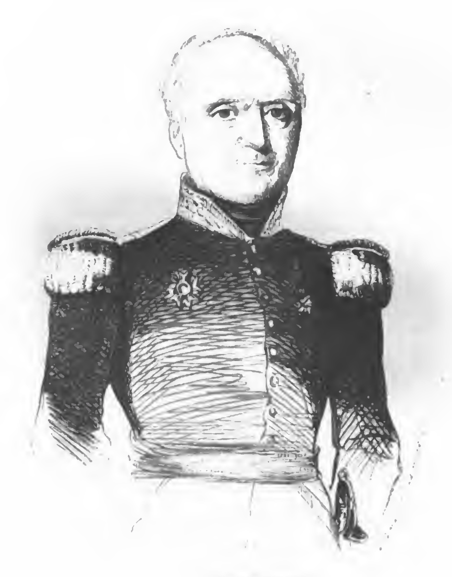
» Sous le point de vue de commerce, nos comptoirs n'auront pas plus des facilités que n'en avaient jadis, sans comptoirs, nos négocians avec les deys.

» La pensée que, possédant tout le littoral, on bloquera les indigènes est inexacte. Car, ce sont eux qui bloqueront par terre nos comptoirs. Or, ne pas nous vendre, ne serait, tout au plus, qu'une gène pour les indigènes; mais, ne pas commercer, serait mortel pour nos comptoirs.

» Ainsi donc, si nos raisonnemens sont fondés, l'occupation purement littorale ne serait qu'onéreuse à la France. Justice, d'après les indigènes, n'est que l'exécution de la parole donnée, de la menace portée; car le vainqueur, par cela même qu'il est le vainqueur, n'est tenu à rien. Il n'accorde que ce qu'il veut; mais dès qu'il a accordé, il doit tenir, il est lié. Pour être forts, pour commander, il faut se maintenir en masses fortes, et non se disséminer; pour amener ces peuplades à avoir des points de contact avec nous, à prendre nos besoins, il faut nous mettre au milieu d'elles et les intercaler entre nous. Il faut éviter d'avoir, constamment et constamment, une ligne de démarcation et d'envahissement qui nous établisse d'un côté et elles de l'autre, pour que les terres, même les plus éloignées, produisent beaucoup malgré l'absence des Européens; il faut que ces peuplades soient contraintes à travailler pour elles-mêmes, à augmenter leur avoir; il faut que les communications entre elles deviennent fréquentes et sûres; il faut que nous commandions, ou qu'on commande pour nous, jusque dans le Sahara; pour que nos colons soient tranquilles contre les petites attaques, il faut que les tribus indigènes soient intéressées à ce résultat; il faut qu'elles tremblent à l'idée de savoir un cheveu enlevé à un quelconque des cultivateurs européens. Il faut que les colons soient groupés par masses séparées, de telle manière qu'il y ait, pour ainsi dire, foule sur chaque point ainsi occupé.

» Pour les moyens de domination : — former plusieurs provinces ayant des beys musulmans, nommés par la France. Pour soutenir leur puissance : — leur donner un noyau de troupes françaises, tel qu'un bataillon; et des corps indigènes, organisation zouave, ayant des officiers et des cadres en partie français, armés, équipés, payés ostensiblement par la France. Le bey doit commander; seulement quelques réserves, politiquement calculées, seraient établies en faveur du français, chef de ces troupes. On rétablirait l'ancien réseau féodal des spahis.

» Colonisation : — il existe autour d'Alger des points tels que Blidah, Coléah, Douëra, etc., habités par des musulmans; il faut éviter de s'y établir, car on chasserait ces populations; il faut tout employer pour conserver intacts et pour faire prospérer les centres de réunion d'indigènes. Il faut mettre en culture immédiatement le plateau d'Alger, le Sahel. Le rocher de Sidi-Ferruch paraît être sain : c'était jadis l'ancienne Via, station romaine; on y voit encore des restes de quais antiques; il serait militairement à désirer que



Le général Bugeaud.

ce point devînt un petit centre de colonisation. La Métidja est insalubre, on aura beau créer sur elle de brillantes hypothèses, il est des faits qu'on ne saurait détruire. Jamais on ne voudra s'exposer à renouveler inutilement ces malheurs; au lieu de s'engouffrer dans ce fétide fossé, il faut le franchir. Sur les mamelons des montagnes, de l'autre côté de la plaine, probablement vers la source de l'Aratch, il faut créer une colonie et un vaste camp militaire. On couperait en deux le cercle des montagnes; on assurerait une nouvelle communication avec Médéah. Le projet d'assainissement de la Métidja devrait être discuté. Nous pensons qu'au lieu de chercher à dessécher, il faut endiguer les bords des cours d'eau, couper ensuite ceux-ci par divers barrages, et jeter ainsi continuellement leurs eaux limoneuses dans la plaine. Il faut arroser cette plaine dans les grandes chaleurs. Il faut élever le fond de ces marais; il faut élever son sol en empêchant la perte de cette immense quantité de terres végétales, qui, dans l'hiver, entraînées par les pluies, descendent de toutes les hauteurs, et vont avec les eaux se perdre dans la mer. Cette méthode serait moins coûteuse; elle engraisserait la plaine; elle serait plus assurée que l'assainissement improbable par dessèchement; elle remédierait aux dangers inhérens aux terrains *alluviens-limoneux*, tels qu'est celui actuel de la Métidja; elle favoriserait la formation des terrains tourbeux toujours sains.

» Emplacement des troupes : — La dissémination des

troupes perd la force ; elle perd aussi la discipline. On construira de bonnes casernes près d'Alger ; on concentrera ainsi près de cette ville une bonne partie des troupes ; on portera une forte portion de l'armée, avec cavalerie et artillerie, de l'autre côté de la Métidja, dans la colonie à établir dans les montagnes de l'Atlas. Là, on construira le casernement nécessaire ; on y trouvera des pierres et des matériaux ; on ne devra pas craindre d'y affecter des fonds importans. Les économies que l'on croirait avoir faites seraient dévorées et au-delà, ainsi que les hommes, par les hôpitaux. Le cap Matifou paraît sain, il serait occupé militairement. Sur les hauteurs qui dominent Coléah, mais sans s'approcher de cette ville ni de ses jardins, on établirait avec bons casernemens une station militaire. Ainsi, l'armée d'Alger aurait sa réserve concentrée près d'Alger; une forte tête de colonne de l'autre côté de la Métidja, au centre de la ligne ennemie ; ses flanqueurs à Matifou et à Coléah. Quelques télégraphes relieraient cet ensemble ; les tribus de la plaine seraient responsables des méfaits arrivés sur leur territoire; des escadrons de cavalerie indigène feraient la police de la circonférence extérieure. Le respect, bien prononcé, pour les villes actuelles musulmanes ; la résolution bien promulguée, de ne point laisser les Européens y habiter, assureront la prospérité de celles-ci ; leur population loin de s'enfuir s'accroîtra.

» L'ensemble de ce projet est fondé sur trois points : 1° savoir se faire craindre et respecter, en tirant de ses forces le plus grand parti possible ; 2° savoir se faire pardonner la conquête par les indigènes, en ne les troublant pas dans leurs pratiques intérieures, choses qu'ils tiennent les plus chères ; 3° s'intercaler tellement entre les groupes indigènes, que, sans qu'il leur en résulte gêne ni vicinité, ils soient conduits à tant de points de contact qui paraîtront volontaires, que la conséquence naturelle soit l'établissement de nos procédés, de nos besoins, et l'ouverture de nouveaux marchés. Il faut se souvenir constamment qu'il n'y a, avec les Arabes, de paix, de conventions stables, que celles que la crainte réelle d'une force bien connue et toujours prête à frapper, leur aura fait souscrire. Qui ne donne la paix que parce que c'est son plaisir, fera aussi la guerre dès que cela lui plaira. C'est une trêve sans lendemain. La religion musulmane, d'ailleurs, prescrit de ne jamais faire de paix avec l'infidèle, de ne lui accorder que des trêves. Ces gens-là, en nous trompant, agissent donc suivant leur droit écrit. »

Conformément à ces données, M. le général Duvivier propose un système spécial d'occupation, fondé sur une connaissance approfondie de la colonisation romaine dans cette contrée.

« Que faudrait-il faire? ne pas occuper la régence par des *parallèles*, mais par des *méridiens*. A Alger, la paix de la Métidja est dans Médéah, non dans Bougie, qui, a-t-on osé soutenir, devait garder de tous combats l'est de cette Métidja. Si on avait porté et dépensé près Médéah, tout ce qu'on a porté et dépensé à Bougie, en argent, en travaux, en morts, on serait depuis longtemps bien puissant, bien tranquille, bien riche même, dans cette vaste plaine; l'on aurait peut-être déjà gagné une autre station vers le sud. On donnerait la main au Beni-Mozab, on cultiverait et l'on commencerait à commercer réellement. Ici, la paix de Bône a été dans Guelma, qui est presque à son sud; mais cela ne suffit pas; il faut aller occuper Kramiça, qui est à treize lieues de Guelma, et juste au sud de Bône. »

Nous ne pouvons suivre M. Duvivier dans les considérations puissantes qu'il émet à l'appui de sa théorie, et qui embrassent d'ailleurs toutes les questions d'art militaire, de droit civil, de commerce, de politique, qui pouvaient éclairer cette mesure si importante de la colonisation. Nous ferons toutefois observer que ses aperçus ont été toujours justifiés par les événemens; et récemment encore il démontrait qu'on ne pourrait profiter des avantages obtenus, qu'en poussant vivement Abd-el-Kder par des marches d'une grande profondeur dans l'intérieur ; et c'est ce qui a été fait avec succès dans les deux dernières années (1841 et 1842).

Le système du général Bugeaud, présenté par son auteur d'une manière séduisante, et appuyé de notes statistiques que sa position lui permettait de recueillir, peut se résumer dans ces quelques lignes, où l'on peut le juger par opposition à celui du général Duvivier.

« Il ne suffit pas, dit-il, de rester forts numériquement, il faut surtout que les forces soient judicieusement réparties.

» La durée de la guerre nous a révélé enfin le meilleur système à suivre pour venir à bout des Arabes ; c'est celui-là qu'il faut aussi employer pour les maintenir dans la soumission. C'est par la mobilité constante de nos forces, et leur concentration sur un petit nombre de points bien choisis, que l'armée remplira cette première tâche. Jusqu'ici le système de concentration et de mobilité, n'a été qu'imparfaitement suivi. Chaque commandant en chef s'est trouvé lié par les antécédens créés sous ses prédécesseurs ; on était lié aussi par la crainte d'affaiblir moralement notre cause, en évacuant pendant la guerre certains points qu'on aurait désiré ne pas occuper. Mais, avec la soumission et la paix, on ne doit plus être arrêté par de semblables considérations, et il faut se hâter d'établir le système d'occupation agissante qu'on voudrait employer pendant la guerre, bien choisir nos stations, évacuer tout le reste.

» Notre action a été depuis quelque temps assez énergique pour que cette évacuation puisse s'opérer, sans aucun affaiblissement moral. C'est la mobilité de nos soldats et de nos chevaux qui domine, et non pas la multiplicité des points occupés. Cette multiplicité rend nécessairement les garnisons trop faibles pour qu'il leur soit possible d'agir au-dehors ; elles ne gardent rien hors de la portée du fusil. Il y a donc paralysie totale d'une grande portion de l'armée, et paralysie partielle des forces restées disponibles, dont l'action est absorbée pour satisfaire aux besoins de ceux qui sont renfermés dans les postes. Qu'il me soit permis de rappeler ici quelques paroles prononcées à la tribune, en 1837 : « Il y a, disais-je, entre le système des

» occupations multipliées et le système de mobilité, la » différence qui existe entre la portée du fusil et la » portée des jambes. Le fusil ne commande qu'à deux » ou trois cents mètres ; les jambes commandent dans » un rayon de 40 à 50 lieues. »

» Nous devons, à mon avis, avoir deux lignes d'occupation : l'une dans l'intérieur et parallèle à la mer, l'autre sur la côte.

» Les stations de la première me semblent parfaitement indiquées : « Ce sont Tlemcen, Mascara, Miliana, Médéah, Sétif, Constantine et Guelma : en tout sept.

» Sur la côte : Oran, Mostaganem, Ténès; Schershel, Alger, Philippeville et Bône.

» Je n'ai pas parlé d'Arzew, de Bougie, de Djigelli, ni de la Calle, parce que ces localités ont, en général, peu d'importance, et que, selon moi, il faudrait évacuer Bougie et Djigelli, si l'on n'est pas décidé à soumettre les montagnes kabyles qui les entourent. Il suffirait d'y avoir, pour commander le port, un réduit gardé par 150 hommes. »

Tous ces plans d'occupation seraient du reste fort stériles, s'il n'en résultait plus de sécurité pour les colons, plus de facilités pour le commerce, pour l'industrie, pour les travaux agricoles. A ce point de vue, M. le général Bugeaud devait réussir plus qu'un autre, ayant été merveilleusement soutenu par la faveur ministérielle, les ressources d'un fort budget, et surtout une armée plus considérable que ses devanciers. Aussi le résultat des dernières années que nous trouvons dans les publications du gouvernement, et dont nous donnons les extraits suivans, présente de notables améliorations.

## II.

### CENTRES DE CULTURE.

L'œuvre de la colonisation, pour se faire sur une échelle étendue et d'après des dispositions qui permissent aux émigrans européens de s'établir solidement, avait besoin de la paix, de la sécurité, de la liberté des communications et des relations de toute nature.

Jusqu'à ces derniers temps, si ce n'est pendant les quelques mois de répit qui ont suivi la paix de la Tafna ; la guerre a toujours interdit aux Européens la faculté de se livrer à l'agriculture, excepté dans un rayon peu étendu, autour d'Alger et de Bone. Et même, dans ces limites, étaient-ils exposés à des brigandages et à des assassinats.

Leur activité s'est donc concentrée dans les villes du littoral, dont elle a changé à-peu-près complètement la physionomie, et où elle a fait surgir des constructions vraiment remarquables. C'est ainsi qu'Alger, Bone et Oran ont vu disparaître les ruines qui les encombraient, leurs rues étroites s'élargir et faire place à des quartiers complètement neufs. Philippeville, qui ne possédait pas une maison en 1838, est à présent une ville de 4 à 5,000 ames, qui se bâtit à vue d'œil.

Mais il ne suffisait pas que les villes du littoral se peuplassent et se rebâtissent. Pour qu'elles fussent à tout jamais françaises et européennes, il fallait mettre, entre elles et les indigènes du dehors, des villageois européens, des cultivateurs, toute une population rurale qui pût les faire vivre tout en les protégeant. Il fallait enfin faire de la colonisation.

Conformément aux ordres du ministre, le directeur du bureau de l'intérieur à Alger dût dès-lors s'occuper d'étudier un plan de colonisation applicable d'abord au Sahel d'Alger, où il était logique de songer à masser, comme point de départ et base d'opérations, des villages et une population de propriétaires et de cultivateurs.

Tout en se livrant à cette étude, ce fonctionnaire fit préparer, dans les derniers mois de 1841, l'établissement d'un village en avant de Kaddous, sur un territoire riche en produits divers et abandonné en 1839 par deux ou trois petites tribus. Des géomètres furent aussi détachés sur le territoire de Birkadem et à Dely-Ibrahim, dont les habitans réclamaient de nouveaux lots à bâtir et à cultiver. On s'occupa de dresser un plan pour Douéra, de manière à y constituer, en la reliant au camp et aux beaux établissemens militaires déjà existans sur ce point, une petite ville fermée, destinée à devenir le centre administratif des populations du Sahel proprement dit, le Fâhs ou banlieue d'Alger devant rester annexé à cette ville qu'il environne dans un rayon d'environ deux lieues.

A Scherchel, un arrêté de M. le maréchal Valée, sous la date du 20 septembre 1840, avait prescrit l'établissement de cent familles à chacune desquelles il devait être donné une maison et 10 hectares de terre.

A cette époque, le domaine avait concédé 118 maisons. La direction de l'intérieur procéda à la concession de 250 hectares qui furent partagés entre 124 colons. Des titres provisoires assurent par des réserves suffisantes, l'exécution des voies de communication ; de plus, ils contiennent des prescriptions pour la conservation des ruines qui jonchent le sol de l'ancienne Julia-Cæsarea, et la remise à l'administration des objets d'art qu'elles peuvent recéler.

Dans les derniers mois de 1841, deux villages furent aussi commencés par le génie militaire, à Fouka, entre Coléah et la mer, et à Mered entre Bouffarick et Blidah, pour y recevoir des militaires libérés, et contribuer à la garde de l'Obstacle Continu dont les travaux venaient d'être commencés.

Voilà ce qui put être fait pendant les quelques mois de cette année, qu'il fut possible de s'occuper de la colonisation. Ce n'était là qu'un début. En 1842, l'œuvre s'est dessinée, et des résultats positifs ont été obtenus à l'aide d'un crédit spécial pour la colonisation civile, et de la cessation presque générale des hostilités.

Conformément aux instructions du ministre, le directeur de l'intérieur a présenté un plan de colonisation pour la province d'Alger, et principalement pour le Sahel, ainsi que pour les territoires de Coléah et de Blidah.

D'après ce plan, trois zones concentriques de villages embrassent tout le massif.

La première, dite *du Fahs*, destinée à couvrir Alger dans toutes les directions, et touchant à tous les points extrêmes de sa banlieue, comprendra sept centres, donc quatre existent déjà, Hussein-Dey, Kouba, Birkadem, Dely-Ibrahim, et trois se créent. Ils ne seront pas distans de plus de trois kilomètres les uns des autres, et une route de ceinture les reliera tous.

La deuxième zone, dite *de Staoueli* commencera à l'est par un village au-devant de Birkadem, Saoula, pour se terminer, en passant par Sidi-Seliman, Baba-Hassen, Ouled-Fayet et Staouéli, à Sidi-Ferruch, qui sera à la fois un village d'agriculteurs et de pêcheurs.

La troisième, dite *de Douéra*, aura six centres, Ouled-Mendil, Douéra, Maelma, El-Hadjer et Boukandoura.

Deux villages seront établis sur le territoire de Coléah, ce sont Fouka et Douaouda ; trois sur celui de Blidah, Méred, Ouled-Yaïch et Mehdouah.

Six centres nouveaux ont été créés en 1842 sur l'avis du conseil d'administration de la colonie; ce sont :

1° *Drariah* dans la commune de Kaddous, sur le territoire de tribus qui ont passé à l'ennemi en 1839. Ce village comprendra 51 familles et 450 hectares de terres cultivables.

2° *Douéra* sur la route d'Alger à Blidah par le Sahel, autour de beaux établissemens militaires qui existent déjà dans cette localité; 250 à 300 familles et un territoire de 12 à 1,400 hectares.

3° L'*Achour*, entre Drariah et le village déjà ancien de Dely-Ibrahim, sur le territoire d'une ferme domaniale ruinée ; 50 familles et 500 hectares.

4° *Chéragas*, à l'entrée de la plaine de Staouéli, du côté d'Alger, sur le territoire d'une tribu émigrée en 1840; 80 familles et 6 à 700 hectares.

5° *Birkadem*, sur le territoire de cette commune. En considération du grand nombre de propriétaires et cultivateurs, tant européens qu'indigènes, qui existent sur ce point, la création du village de Birkadem n'aura pour but que de constituer régulièrement un centre peuplé d'administration et de commerce, sur la nouvelle route d'Alger à Blidah par la plaine.

6° *Ouled-Fayet*, sur le territoire de tribus émigrées, à droite de la route d'Alger à Douéra, vers la plaine de Staouéli, à portée de Dely-Ibrahim et de Chéragas ; 50 familles et un territoire de 700 hectares.

Diverses routes ont été ouvertes pour relier ces centres de population, savoir : celle qui, s'embranchant sur la route d'Alger à Douéra, en avant de Dely-Ibrahim, conduit à Drariah, en passant devant l'Achour ; celle qui, du Poteau des Indigènes, aussi sur la route d'Alger à Douéra, se dirige sur Chéragas, Staouéli et Sidi-Ferruch. D'autres voies de communication sont aussi en cours d'ouverture ; l'une allant de Drariah à Baba-Hassen et à Douéra, l'autre de Drariah au chemin de Kaddous et à la colonne Voirol ; l'autre enfin de Douéra, au-dessus de Dely-Ibrahim, à Ouled-Fayet.

Des fontaines et des puits sont construits en même temps, de manière à assurer les besoins de l'alimentation publique.

Ces villages sont tous dans les meilleures positions ; l'état sanitaire en est excellent ; des tournées médicales s'y font à des intervalles rapprochés ; au 1er novembre 1842, on n'avait encore constaté aucun décès à Drariah qui existait depuis le 10 janvier.

Depuis cette époque, plusieurs familles ont quitté la France et l'étranger pour aller prendre possession des lots qui leur avaient été assignés dans divers villages. On peut évaluer à 450 le nombre de familles placées à la fin de 1842. Des mesures ont été prises pour le recrutement des colons, et, à ce sujet, des indications détaillées et précises ont été envoyées aux départemens de l'intérieur et des affaires étrangères. La note qui suit fait connaître les formalités et conditions nécessaires pour obtenir les concessions rurales, ainsi que les avantages accordés aux concessionnaires.

*Note sur les concessions rurales à titre gratuit et la formation des villages en Algérie.*

« Les personnes qui désirent s'établir en Algérie, comme colons concessionnaires, dans les centres de population et villages agricoles que le gouvernement y fonde, doivent s'adresser au ministre de la guerre, soit directement, soit par l'entremise des préfets, ce qui vaut mieux.

» A la demande doivent être annexés des certificats authentiques constatant la moralité des pétitionnaires, leur profession, leur âge, le nombre et l'âge de leurs enfans, la quotité des ressources pécuniaires dont ils pourraient disposer en Algérie.

» Cette quotité des ressources n'est pas limitée ; elle doit être proportionnée à la composition de la famille, et suffire aux dépenses de premier établissement et d'entretien, en attendant la première récolte. Pour une famille peu nombreuse, il faut au moins 1,200 à 1,500 francs au moment de la prise de possession.

» Si les demandes sont jugées admissibles, le directeur de l'intérieur à Alger, à qui elles sont transmises, comprend les pétitionnaires parmi les concessionnaires d'un village, et il leur réserve des lots.

» Il est alors délivré au concessionnaire, par le département de la guerre, un permis de passage gratuit de Marseille ou de Toulon à Alger, pour lui, sa famille et les personnes qu'il veut associer à son entreprise. On ne saurait trop recommander aux colons de se munir de cette autorisation avant de se rendre au port d'embarquement, afin d'éviter des retards ou des frais de traversée.

» A son arrivée dans la colonie, le concessionnaire est mis immédiatement en possession, par les soins du directeur de l'intérieur, d'un lot à bâtir dans le village qui lui est assigné, et d'un lot à cultiver.

» Le premier est assez étendu pour recevoir une maison, des écuries, une cour. Le lot à cultiver est de 4 à 12 hectares, selon les ressources du colon et le nombre des membres de sa famille.

» Ce n'est que par exception, et en faveur des colons justifiant de moyens d'action considérables, que des concessions plus étendues peuvent être accordées par arrêté spécial, et sauf approbation du ministre.

» Le concessionnaire trouve un abri provisoire sous des baraques que l'administration fait élever, en attendant que les nouveaux habitans puissent se construire des maisons.

» Il est de plus aidé dans l'établissement définitif de son habitation, quand il est reconnu qu'il ne dispose pas des ressources pécuniaires suffisantes, par des secours en matériaux à bâtir pouvant s'élever de 3 à 600 francs.

» Pour la culture de ses terres, il peut lui être prêté temporairement des bêtes de labour. Des semences et des instrumens aratoires peuvent aussi être mis à sa disposition, tantôt à titre de don gratuit, tantôt à charge de remboursement. Il participe, enfin, à des distributions de plants et de graines provenant des pépinières de la colonie.

» Aussitôt qu'il s'est établi sur son lot, il lui est délivré, par la direction de l'intérieur, un titre provisoire de concession, sur lequel sont mentionnées les conditions de bâtir et de cultiver, qui doivent être accomplies.

» Quand le colon a satisfait aux clauses et obligations portées au titre provisoire, ce qui est constaté par procès-verbal de reconnaissance, le titre provisoire est changé en titre définitif, lequel constitue propriétaire incommutable, dans les limites et les termes de l'art. 544 du code civil.

» Les concessions rurales, comprises dans le périmètre des villages en cours d'établissement, sont faites à titre gratuit. Elles donneront lieu à une redevance légère après cinq années écoulées.

» Jusqu'à présent, les terres de toute nature, appartenant aux Européens, ou exploitées par eux en Algérie, ont été exemptes de tout impôt foncier.

» Les villages sont placés dans des positions d'une salubrité reconnue et pourvus d'eau. Ils sont entourés d'enceintes défensives, protégés par des brigades de gendarmerie et les camps. Les habitans sont armés et organisés en milices. Des églises, des oratoires et des écoles sont répartis sur le territoire colonisé, selon les besoins des populations. Les centres de colonisation sont reliés entre eux et aux villes par des chemins qui assurent l'arrivée des matériaux, l'écoulement des produits, les échanges et les communications de toute nature. Des tournées médicales ont lieu, à des intervalles rapprochés, dans les divers villages.

» Une décision récente de M. le ministre de l'intérieur, portée à la connaissance des préfets, les autorise à admettre les colons concessionnaires, se rendant en Algérie avec des permis réguliers, à un secours de route de 30 cent. par myriamètre.

Les travaux relatifs à l'établissement des autres centres de population à fonder dans le Sahel se poursuivent. Les villages de Saoula et de Baba-Hassen sont sur le point d'être créés. (Janvier 1843).

En dehors du Sahel, proprement dit, des dispositions sont prises pour établir à demeure sur les territoires de Coléah et de Blidah des cultivateurs et des propriétaires européens. Les opérations géométriques s'y continuent, ainsi que sur le territoire de Bone, où une première zone de villages se prépare. Il sera fait de nouvelles concessions urbaines et rurales, à titre gratuit, à Scherchel.

Les centres de colonisation, de fondation antérieure à 1842, ont aussi attiré l'attention.

Le village de Dely-Ibrahim, a reçu un accroissement de territoire de 120 hectares avec 16 lots de ville de plus.

Les colons de Scherchel ont lutté courageusement contre les difficultés de toutes sortes, qu'a rencontrées leur établissement, au milieu des circonstances de guerre. Ils se sont mis à même, pour la plupart, de devenir propriétaires définitifs des lots de ville qui leur ont été concédés.

Les anciens concessionnaires de Bouffarick se sont mis également dans le même cas, et 46 titres définitifs ont été délivrés récemment. La colonisation de ce point ne pourra d'ailleurs prendre tout le développement dont elle est susceptible qu'après l'assainissement d'une grande partie de la plaine.

Les deux villages militaires de Fouka et de Méred, dont l'établissement a été entrepris à la fin de 1841, par le génie militaire, à l'aide des fonds coloniaux, sont sur le point d'être achevés. Au 1er novembre 1842, Fouka comptait 38 soldats libérés présens, 16 femmes et 5 enfans. Vingt de ces soldats sont allés se marier en France, notamment à Toulon. A Méred, qui est moins avancé que Fouka, des soldats non encore libérés ont été envoyés par le gouverneur-général, pour se livrer à des travaux de culture.

Le ministre a approuvé, le 6 octobre 1842, l'établissement d'un village à Boukandoura, dans la troisième zone du Sahel, par le concours des condamnés militaires sous la direction du colonel Marengo. Les travaux ont été commencés le 20 du même mois par l'installation d'un atelier de 100 condamnés, la construction d'un abri et le défrichement des terres.

En même temps, la colonisation de Blidah se poursuit activement par l'établissement dans cette ville, d'une population européenne, qui tend à devenir promptement considérable. Les immeubles domaniaux urbains et ruraux sont l'objet d'aliénations ou de concessions à titre onéreux. Des orangeries contenant 2,344 pieds d'orangers et 842 pieds d'arbres fruitiers avaient été aliénés, par adjudication publique, au 20 novembre dernier. La plupart des concessions faites en exécution d'un arrêté du maréchal Valée, du 1er octobre 1840, ont été régularisées.

Depuis le 1er janvier 1842, les constructions européennes ont pris un grand développement à Blidah. 40 maisons neuves étaient terminées, au 9 octobre dernier; 11 étaient en construction et une centaine avaient été réparées. On peut évaluer à 410,000 fr. les dépenses auxquelles ont donné lieu les travaux. Le rétablissement des canaux d'irrigation a été commencé en 1842; le pavage et l'alignement des rues de la ville s'exécutent, l'enceinte en pierres s'élève.

Dans le cours de l'année 1843 les travaux du Sahel d'Alger seront poussés avec vigueur, de manière à ce que le territoire, base et point de départ des opéra-

tions de colonisation, reçoive en toutes ses parties des cultivateurs et des propriétaires européens.

Coléah, où l'administration civile vient d'être organisée, sera ouvert aux Européens, comme l'a été Blidah; les immeubles du domaine et des corporations, tant urbains que ruraux, y seront aliénés et concédés à titre onéreux, dans un certain rayon par le directeur des finances. Celui de l'intérieur s'occupera du parti à tirer des autres portions du territoire de Coléah, qui se trouve, pour ainsi dire, isolé entre la ligne de l'Obstacle et le Mazafran. L'accès par mer en sera facilité par quelques travaux à la crique dite de Fouka, où sera fixée une petite population de commerçans et de pêcheurs.

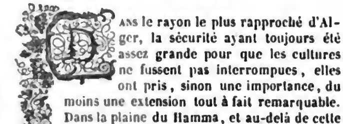
La ville de Blidah et son territoire immédiat continueront à se transformer par l'action libre des capitaux et de l'industrie européenne. En dehors de la banlieue, des centres agricoles, par concessions gratuites, conformément à l'arrêté du 18 avril 1841, pourront être créés facilement. Ce sera le point de départ de la colonisation du revers septentrional de l'Atlas.

Pendant que la colonisation s'emparera ainsi du Sahel d'Alger, du territoire de Coléah et des magnifiques positions du revers de l'Atlas, les opérations relatives au dessèchement et à l'assainissement de la plaine, facilitées par une sécurité complète, par l'accroissement du nombre de bras soit indigènes soit européens, seront reprises sur des proportions aussi étendues que le permettront les crédits législatifs.

Des instructions ont été aussi données pour la création autour des villes du littoral, telles que la Calle, Philippeville, Mostaganem, Arzew et Oran, de centres où s'élèveront des villages, des fermes, des maisons de campagne, des exploitations agricoles appropriées à la nature du sol et du climat.

## III.

### TRAVAUX AGRICOLES.



Dans le rayon le plus rapproché d'Alger, la sécurité ayant toujours été assez grande pour que les cultures ne fussent pas interrompues, elles ont pris, sinon une importance, du moins une extension tout à fait remarquable. Dans la plaine du Hamma, et au-delà de cette plaine, dans le quartier d'Hussein-Dey, les terres ont acquis une valeur considérable. Il est telle propriété renfermant moins de deux hectares, qui se loue jusqu'à 2,000 fr., et les fermiers, mahonnais, en général, paraissent très bien faire leurs affaires. Toutes ces propriétés, si elles ne reçoivent pas des eaux courantes, ont des puits que l'on entretient dans le meilleur état, et souvent elles possèdent ces deux moyens d'irrigation, source de leurs richesses. Mais jusqu'à présent les cultures y sont restées à l'état le moins avancé, c'est-à-dire le plus immédiatement productif. On a cherché à obtenir beaucoup, parce que la consommation l'exigeait, la cessation des hostilités en élargissant le cercle de la petite culture, perfectionnera et variera les produits du Hamma, où d'ailleurs le potager modèle, créé à la fin de 1842, à la pépinière du gouvernement, témoignera des résultats d'une culture soignée et bien entendue.

Dans les terrains non irrigables, on se borne aux plantations de mûriers, de vignes, d'arbres fruitiers, qui réussissent à merveille et donneront bientôt des produits utiles. On y fait, en outre, ce qu'on appelle les jardins d'hiver qui ont aussi leur importance, et regagnent, pendant la mauvaise saison, une partie des avantages qu'ont sur eux les terrains bien arrosés pendant l'été.

Ces résultats, vraiment remarquables, du jardinage, dans les environs immédiats d'Alger, sont dûs, non seulement au climat, en lui-même, mais aussi aux circonstances politiques, qui, en resserrant l'activité des Européens sur ce point, leur ont appris à tirer de toutes les parties du sol des ressources qui n'auraient peut-être pas été soupçonnées ou du moins développées, si les circonstances eussent été plus favorables.

Dans la partie qui s'éloigne un peu d'Alger et dans le Sahel, les récoltes de fourrage tiennent toujours le premier rang. La consommation particulière s'ajoute maintenant aux consommations de l'armée. Les petites voitures, dites de *Babazoun*, entretiennent à elles seules plus de 300 chevaux. Le roulage s'accroît dans la même proportion; il est donc naturel que la culture des plantes fourragères conserve l'importance qu'elle a acquise : comparée à celle des céréales, elle présente des avantages tellement assurés qu'elle obtiendra toujours la préférence. Peu importe, au surplus, puisque pour en retirer les profits qu'elle peut donner, il faut un assolement, des fumiers, des sarclages, etc., qui ne peuvent que contribuer, et d'une manière très énergique, à l'amélioration du sol et à la prospérité réelle du pays.

En dehors de la banlieue d'Alger et du district de Kouba qui l'environne, et auquel ces observations sont particulièrement applicables, les travaux agricoles ne pouvaient être que très restreints, sous le coup d'une guerre partout présente. Cependant voici les résultats qu'on peut constater sur les autres points de la colonie.

*Douera*. Culture nulle, si ce n'est quelque jardinage à côté des maisons. L'état de guerre ne permettait réellement pas de faire plus, si ce n'est encore d'enlever les fourrages que l'on parvenait à récolter. En 1842, Douéra a été désigné pour recevoir une population de 2 à 3,000 habitans, dans une enceinte en pierres, avec un territoire de 1,000 à 1,200 hectares. C'est ce qui se fait actuellement.

*Bouffarick*. Rejetés dans l'intérieur de l'enceinte par la présence de l'ennemi au-dehors, les habitans de cette localité se sont vus forcés de se borner au territoire contigu à leur habitation ; il faut dire qu'ils en ont tiré un grand parti. Les légumes sont aussi abondans, aussi beaux sur ce point que sur aucun autre. Ils ont fait aussi des plantations de toute espèce qui présentent un aspect merveilleux. Celles que l'administration y a

exécutées, et qui consistent principalement en mûriers, ne le cèdent à aucune autre. L'assainissement général de la Mêlidja, auquel on pourra enfin travailler, grâces à la paix, d'une manière suivie et d'après un système général, donnera sans doute aux cultures de Bouffarick, dans quelques années, un développement et une activité qui justifieront toutes les espérances attachées à ce fertile territoire.

*Blidah.* A la fin de 1841, la guerre s'étant un peu éloignée, les travaux de petite culture et de jardinage, si faciles autour de Blidah, ont commencé à prendre quelque suite et quelque consistance. Il n'a plus fallu y porter des légumes comme cela avait lieu depuis plusieurs années; mais la fécondité du territoire de Blidah est entièrement subordonnée à la bonne distribution des eaux qu'il reçoit de la montagne, par l'Oued-el-Kébir, en grande abondance et sans aucune interruption, à l'époque même des plus fortes chaleurs. Le retour de la tranquillité, la constitution à Blidah d'un commissariat civil, l'installation sur ce point d'agens des services coloniaux, ont permis de s'occuper enfin de réparer les désastres d'un long abandon. Un plan général a donc été adopté pour le rétablissement des irrigations; des fonds ont été alloués en conséquence; les travaux entrepris en 1842, se continueront et s'achèveront pendant que, par suite de l'aliénation et de la concession des immeubles ruraux que le domaine y possède, une forte population européenne s'établira à Blidah et sur les diverses parties de son territoire.

*Philippeville.* Par suite de la distribution des terres autour de cette place, les cultures ont commencé à naître, débutant par le jardinage le plus ordinaire, comme il était naturel de s'y attendre : déjà cependant le marché aux légumes, qui suffit aux besoins de la consommation civile, est approvisionné par les maraîchers du Safsaf. Cette situation ne fait que s'améliorer.

*Oran.* Indépendamment des cultures militaires au voisinage de cette ville, quelques établissemens se formaient à Misserghin et à la Sénia. Le vallon d'Oran qu'arrose le Ras-el-Aïn, est admirablement cultivé depuis long-temps, et déjà les Européens commencent à étendre leurs travaux à l'est, sur le territoire situé entre la ville et la caserne de Kergaulah.

*Bone.* Les environs immédiats de la ville reçoivent journellement de nouvelles cultures; des terrains, naguère couverts d'eau et malsains, se convertissent en jardins très productifs. Les dessèchemens qui s'opèrent dans la petite plaine de Bone et au-delà, ouvrent un vaste champ à l'agriculture européenne, qui déjà y exploite quelques fermes importantes. Des plantations de mûriers et d'autres arbres y ont été faites par les colons. La création prochaine d'une première zone de villages, à présent à l'étude, attirera bien vite sur ce riche territoire des cultivateurs et des capitaux. La pépinière qui y a été fondée, il y a quelques années, a été agrandie et réorganisée; elle sera disposée de manière à fournir annuellement 30,000 pieds d'arbres et des graines d'espèces variées. Un potager modèle, une école d'arbres fruitiers y seront établis à dater de 1843, comme dans celle d'Alger.

## IV.

### PRODUCTIONS.



Nous allons faire connaître les principaux essais, tentés pour acclimater dans la colonie les productions importantes qui y peuvent prospérer.

*Mûriers et soie.* La soie est appelée à figurer, avec l'huile d'olive et le tabac, au premier rang des produits que l'industrie européenne fera donner à l'Algérie. Le mûrier, dans ses diverses variétés, y vient avec une rare facilité dans tous les terrains et à toutes les expositions, avec des soins particuliers de culture et de binage, surtout pendant les premières années. Il n'a point à craindre les froids qui en détruisent tant en Europe. Il y végète avec une vigueur tellement rapide, notamment dans les plaines, ainsi qu'on le voit à Bone et à Bouffarick, qu'il donne des feuilles en abondance deux ou trois ans après sa transplantation.

Des plantations étendues ont déjà été faites sur quelques points; elles deviendront de plus en plus considérables par la continuation de la paix, la formation des centres agricoles et la reprise des travaux d'agriculture, si long-temps interrompus par la guerre.

Des soins ont été déjà obtenus par des colons et à la pépinière du gouvernement à Alger. Les expériences auxquelles elles ont été soumises en France leur ont été très favorables.

Ainsi, des soies, blanches et nankin, d'une première éducation, faite en 1841 à la pépinière d'Alger, ayant été transmises à M. le préfet du Rhône, furent examinées d'abord par la condition publique des soies de Lyon.

La chambre de commerce de cette ville, constatant les résultats de ce premier examen, a fait connaître à M. le préfet du Rhône : « que les produits obtenus dans la pépinière d'Alger ont été vus avec le plus vif intérêt. Ils corroborent la bonne opinion que l'on avait déjà conçue des produits antérieurement examinés, de la favorable disposition du sol et du climat pour la culture du mûrier, et l'éducation des vers à soie. Les soies d'Alger ont beaucoup d'analogie avec celles des Cevennes. »

» A cet examen succédèrent des expériences plus complètes. Un colon de Bone, M. Moreau, médecin civil, envoya au ministre de la guerre, en 1841, des échantillons de la soie récoltée par lui à Bone dans la même année, et obtenue avec des cocons jaunes et blancs de Naples et de Provence. Ces produits ont été soumis à M. Camille Beauvais, directeur des bergeries de Sénart, qui s'est exprimé en ces termes dans son rapport :

».... Après les avoir titrées avec soin, nous avons reconnu que la soie jaune avait été filée à 3/4 cocons, et la blanche à 4/5. Quoique la filature de ces soies présente quelques imperfections, nous les avons cependant trouvées nerveuses, brillantes et tout-à-fait propres à être avantageusement employées dans nos manufactures.

» Ce premier succès doit encourager M. Moreau à persévérer dans la voie qu'il s'est ouverte, et où il poursuit un but si utile.

» Il n'est pas douteux, en effet, que l'introduction du mûrier dans la plus grande partie de nos possessions d'Afrique ne puisse avoir d'immenses résultats, et ne soit une véritable conquête pour ces contrées. La beauté du climat, la nature féconde du sol, la variété des expositions, le bas prix de la main-d'œuvre, tout y favorisera l'extension de cette industrie; et si la guerre vient à cesser complétement et que nous puissions espérer d'y fonder des établissemens durables, la production de la soie peut devenir, en quelques années, la plus riche branche de l'agriculture et du commerce de notre colonie.

» Mais, pour naturaliser et faire prospérer l'industrie de la soie en Algérie, nous pensons qu'il faut bien se garder de suivre les dispendieuses méthodes de l'Europe pour l'éducation des vers à soie. Il faut au contraire imiter le plus possible les procédés si simples que mettent en pratique, depuis des siècles, les habitans de la Morée, du Liban et de l'Anatolie, qui produisent d'excellens cocons à très bas prix.

» Notre opinion, à cet égard, est fondée sur des renseignemens positifs. En effet, j'envoyai à mes frais, vers la fin de 1826, un agent habile dans toutes les parties du Levant, où l'on s'ocupait de l'industrie séricicole. Il explora avec soin la Morée, les Pachaliks de Saint-Jean-d'Acre, de Brousse, d'Antioche, de Damas, d'Alep et l'île de Chypre. Il acheta dans ces différentes contrées, une certaine quantité de cocons qui, filés sous mes yeux, ont donné des soies d'une qualité supérieure.

» La dépréciation des soies du Levant ne tient donc absolument qu'à l'imperfection de la filature. Aussi est-il de la plus haute importance, pour nos établissemens séricicoles d'Algérie, d'adopter les meilleurs tours à filer, et de n'employer que des ouvrières habiles. Il leur deviendra ainsi facile, tout en produisant des cocons par les méthodes les plus simples et les mieux appropriées au climat, d'envoyer sur nos marchés des soies de première qualité. »

Des expériences faites à Avignon, en 1842, sur des cocons de la pépinière d'Alger, ont ajouté encore à ces espérances. A cette occasion, voici les renseignemens parvenus à M. le directeur de l'intérieur:

« Les cocons blancs comme les jaunes, soumis à la filature par des tours neufs à la vapeur, ont donné les meilleurs résultats. Ils ont été filés à quatre cocons; le tirage s'est effectué à merveille, et le petit brin ou fil obtenu, quoique très fin, était si résistant et si nerveux, qu'il s'est déroulé jusqu'à la dernière extrémité, sans jamais casser et sans donner presque d'autre déchet que celui du ver mort. Les fileuses adroites, comme les connaisseurs qui ont assisté à cette opération, ont été enchantés de sa bonne réussite, et sont tous demeurés convaincus que le rendement est excellent, que la soie obtenue équivaut et surpasse les plus belles qualités de France que nous obtenons dans la contrée de Saint-Jean-du-Gard. »

L'introduction en Algérie d'appareils de filature perfectionnés et l'envoi dans la colonie de bonnes fileuses, contribueront puissamment à donner aux soies algériennes ce qui leur manque encore pour être de qualité tout-à-fait supérieure.

Les pépinières actuellement existantes à Alger, à Bone, à Constantine, celle qui se fonde à Philippeville, et d'autres qui se projettent, seront disposées de manière à fournir dans un bref délai, à bas prix, et même gratuitement, d'immenses qualités de plants de mûriers des diverses variétés cultivées en Europe et dans les Indes orientales.

*Coton*. L'Algérie est propre à la culture du cotonnier; il y existe à l'état sauvage et en arbrisseau dans diverses localités, notamment dans les environs de Mostaganem et sur quelques points de la province de Constantine. D'après ce que disent à ce sujet plusieurs auteurs arabes, entre autres Edrisi et Bekri, cette plante a été cultivée en grand au moyen-âge, dans l'ancienne régence d'Alger.

L'académie des sciences ayant à faire connaître au ministre de la guerre son avis sur un ouvrage de M. Pelouze père, relatif à la culture du coton aux Antilles et par comparaison en Algérie, s'exprimait ainsi, en 1838, par l'organe de M. de Mirbel, au nom de la commission nommée pour procéder à son examen:

« La culture du cotonnier n'exige pas une température supérieure à celle de l'Algérie; en effet le climat de beaucoup de points des côtes et des îles de la Méditerranée, où l'on cultive le coton, est moins chaud que celui de notre nouvelle colonie.....

» Rien ne nous semble plus raisonnable, ajoutait le savant rapporteur, que de tenter la culture du cotonnier en Algérie. Nous n'affirmons pas qu'elle réussira, mais nous inclinons à le croire. Cette contrée jouit, pendant une grande partie de l'année, d'une chaude température. Son sol est meuble et fertile. La brise de mer porte sur le littoral une humidité chargée de sel, ce qui influe beaucoup sur la qualité du coton. Dans l'intérieur on trouve des sources salées. Pendant la longue période de la végétation, les pluies ne sont pas trop fréquentes. Si la cuture du coton devait rencontrer quelque obstacle, nous pensons qu'il viendrait de la sècheresse plutôt que de toute autre cause; mais l'art agricole parvient souvent à triompher de cet obstacle... »

Divers essais entrepris, soit par des particuliers, soit dans les pépinières et jardins d'essai du gouvernement, ont bien fait augurer des heureux résultats qui attendent une culture étendue.

Dès l'année 1835, des échantillons de coton récoltés dans la pépinière du gouvernement, située dans la plaine du Hamma, aux portes d'Alger, transmis par le ministre de la guerre à celui du commerce et de l'agriculture, ont été soumis à l'examen du comité des arts et des manufactures.

Ce comité s'est prononcé de la manière la plus favorable sur le mérite des échantillons. Il a déclaré de l'un d'eux, coté comme Louisiane:

« Qu'il est incomparablement plus fin, plus long, plus fort; qu'il surpasse les plus belles sortes en qua-

lité; qu'il a autant de finesse que le beau Bourbon, et que la soie en est plus forte et plus longue ; qu'il a la régularité du Porto-Rico; qu'il en est de même du beau Cayenne et du Jumel, qui ne peuvent soutenir la comparaison ; que les cotons de Georgie longs sont les seuls qui aient quelque analogie avec cet échantillon ; que c'est donc avec cette espèce, supérieure à toutes les autres, que ce coton peut être comparé, et qu'il convient de le classer avec les sortes ordinaires et moyennes de ladite espèce... »

Le comité ajoutait, et c'était aussi l'avis de M. le ministre du commerce, « qu'il est infiniment intéressant pour nos fabriques et notre commerce en général, que les expériences sur la culture du coton soient continuées à Alger, et que rien ne soit négligé pour s'assurer si la culture en grand de cette soie peut y être propagée; que, parmi les variétés à cultiver, il serait utile d'implanter dans la colonie des cotons d'Egypte longue soie, appelés *Jumel* et des cotons Fernambouc. »

Des échantillons de coton, récoltés en 1841 à la pépinière du gouvernement, ont été soumis en 1842 à des essais plus étendus par les soins de la chambre de commerce de Rouen, pour en apprécier la nature et la qualité. Les plus habiles filateurs de cette ville ont été unanimes pour reconnaître la beauté du lainage qui a présenté de profondes analogies avec les cotons Fernambouc, Bahia et Maragnan. Cardés et filés, mais d'une manière imparfaite, parce que les établissemens de Rouen ne traitent pas des laines aussi longues, ils ont pleinement confirmé la bonne opinion conçue à l'aspect seul du lainage de ce produit de l'agriculture algérienne, malgré la défectuosité des procédés employés pour détacher les filamens de la coque et de la graine. Un des échantillons, filés par les soins de M. Crépet fils, de Rouen, battu deux fois et passé à deux têtes d'étirage, est très beau et justifie les espérances que cet industriel fonde sur l'avenir de ce coton.

Des essais plus étendus et aussi complets que possible seront faits, sur des cotons récoltés en 1842, à Lille et à Saint-Quentin.

On s'occupe d'introduire en Algérie des graines des diverses variétés cultivées en Amérique, dans les Indes orientales et dans le Levant, afin que des expériences comparatives aient lieu sur plusieurs points à la fois. Il sera envoyé en Algérie quelques-unes des machines les plus propres à l'épluchage et au moulinage, opérations difficiles et délicates, qui influent d'une manière si notable sur la qualité des cotons et leur apparence.

La continuation de la paix, la sécurité permettront aux colons de se livrer, concurremment avec les directeurs des pépinières d'Alger, de Bone, de Philippeville et de Constantine à de nouveaux essais.

*Prairies.* L'Algérie trouvera, dans la culture des prairies, des produits d'une importance de plus en plus considérable, au fur et à mesure que la population européenne s'étendra et se multipliera sur son territoire, apportant avec elle les procédés d'une agriculture prévoyante et bien entendue. D'excellens fourrages s'y produisent spontanément sur des étendues immenses, soit dans les plaines, soit sur les déclivités des montagnes. Le sainfoin, le trèfle, la luzerne y viennent naturellement et atteignent des proportions vraiment extraordinaires.

Dès les premières pluies, qui arrivent ordinairement en novembre, quelquefois en octobre, la terre desséchée, crevassée, brûlée, se couvre en peu de jours d'herbages excellens qui se conservent jusqu'aux premiers jours de juin, époque à laquelle la fauchaison se termine, du moins là où les Européens ont action, car les indigènes ne la pratiquent pas d'ordinaire.

Ainsi, pendant huit à neuf mois, on a en Afrique des foins sur pied. L'industrie européenne, l'interdiction de la vaine pâture, la clôture des prairies, l'application d'un système d'irrigations contenues par des réserves et des retenues, feront produire à l'Algérie des foins en quantité telle que les besoins publics et particuliers seront plus que satisfaits. Des exportations pourrront même avoir lieu pour l'étranger, notamment pour le midi de la France, où les fourrages sont au-dessous des besoins.

La tranquillité temporaire qui suivit le traité de la Tafna avait donné à la récolte des foins, en 1839, un développement tout à fait remarquable. Les Européens en fournirent à l'armée pour plus de deux millions de francs. La reprise des hostilités et la guerre acharnée qui s'ensuivit, arrêtèrent ce mouvement; il se reproduisit en 1842 quand arrivèrent les soumissions. Bien qu'elles fussent encore rares, surtout dans la province d'Alger, les colons se livrèrent à la récolte des foins, sans cependant pouvoir s'étendre au-delà de certaines limites. Aussi n'abordèrent-ils la Métidja que par quelques points, abandonnant à l'action du soleil et à la flamme des parties de territoire sans rapport, par leur étendue, avec celles qui ont été atteintes par la faux.

De son côté, l'armée s'est occupée avec ardeur, autant que le permettaient l'activité des opérations militaires et les faibles contingens disponibles dans les garnisons, à la récolte des fourrages.

Le résultat de ces travaux a produit 242,785 quintaux métriques récoltés soit par les colons, soit par les troupes, et représentant une valeur de 1,647,318 francs.

La même quantité de foin achetée au commerce et tirée d'Europe, eût coûté, à raison de 13 francs le quintal métrique, ce qui est un prix peu élevé et difficile à obtenir, la somme de 3,143,843 francs.

C'est donc pour l'administration un bénéfice de 1,496,525 francs, résultat avantageux non-seulement pour l'état, mais encore pour la colonie où il a répandu ainsi des capitaux qui, au lieu de s'en aller à l'étranger, sont restés en Algérie, où ils ont donné naissance à des entreprises et à des travaux de tout genre.

La continuation de l'état de paix rendra la récolte des foins, bien plus importante encore. Les approvisionnemens de l'armée, quelque considérables qu'ils soient, pourront se compléter à l'avenir facilement, avec des foins indigènes, ce qui répandra dans la colonie de nouveaux capitaux et un redoublement d'activité.

*Cultures militaires.* L'armée se livre, d'après les instructions du ministre, sur les divers points de la colonie où elle a des établissemens en permanence, à des

travaux variés de culture qui, tout en améliorant le bien-être du soldat, en lui procurant, dans ses loisirs, des occupations utiles et agréables, fécondent, embellissent et assainissent les environs des camps, des postes et des villes.

Déjà, depuis quelques années, des travaux de ce genre ont eu lieu, notamment à Bone et dans la province d'Oran. En 1838 et 1839 le 2ᵉ régiment de chasseurs d'Afrique ensemença en céréales quelques hectares dont la récolte produisit près de 12,000 francs.

Sur les autres points où des cultures avaient pu être entreprises, au milieu de circonstances hostiles toujours renaissantes, elles n'avaient guère consisté qu'en des travaux de jardinage, exécutés sur des terrains avoisinant immédiatement les établissemens militaires.

Mais à partir de 1841, ces travaux se généralisèrent, s'étendirent et devinrent obligatoires.

Ainsi un arrêté du gouverneur général, sous la date du 3 février, même année, décida que des terrains situés à proximité des camps permanens, seraient réunis aux corps de troupes qui y sont établis, pour être cultivés par eux au profit de la masse et de l'ordinaire. Un arrêté subséquent, en date du 21 avril, affecta 30 hectares par régiment ayant son dépôt dans le camp, mais là seulement où l'application du système dont il s'agit serait susceptible d'être mis en pratique sans nuire aux cultures particulières, comme cela arriverait dans une partie du Sahel d'Alger et aux environs des villes d'Oran et de Bone.

En même temps des commissions de culture furent instituées pour présider à ces travaux et les diriger dans chaque subdivision et dans chaque corps. Le gouverneur-général donna des instructions spéciales pour éclairer les opérations, et le ministre fit parvenir à cet effet, à Alger, 100 charrues et une quantité considérable de graines fourragères.

Aussi la fin de l'année 1841 fut signalée par des travaux d'une véritable importance dans les trois provinces, et même dans les places de l'intérieur, comme Mascara, Miliana et Médeah.

La situation exceptionnellement favorable de la province de Constantine ; l'état de tranquillité qui s'y maintenait à peu près généralement, tandis que partout ailleurs, la guerre avait pris un caractère particulier d'activité et de vigueur; la permanence des corps dans les garnisons, ont permis de s'occuper des cultures sur une large échelle et avec les soins que nécessitent de pareilles opérations, surtout dans des terrains neufs ou depuis long-temps abandonnés.

Les résultats ont été très remaquables à Constantine et à Sétif.

A Constantine, 223 hectares, mis en rapport aux environs de la ville, ont produit 1,137 quintaux métriques de blé.

A Sétif, une étendue de moins de 34 hectares, ensemencés par le 61ᵉ régiment de ligne avec 35 quintaux métriques de blé et 14 quintaux métriques d'orge, ont donné 438 quintaux métriques de froment et 186 quintaux métriques d'orge, avec 638 quintaux métriques de paille, c'est-à-dire plus de 12 pour 1 de froment et plus de 13 pour 1 d'orge. La valeur totale du produit a été de 12 à 13,000 francs, ou environ de 330 francs par hectare. Cette supériorité de produits est due surtout à la qualité particulièrement favorable des terres de Sétif.

A Bone, à Guelma, à Philippeville, dans les camps qui se trouvent sur le parcours de la route de Constantine à la mer, des travaux ont eu lieu également, mais les changemens de garnison, le nombre restreint d'hommes disponibles n'ont pas permis qu'ils fussent aussi considérables qu'à Constantine et à Sétif.

En résumé, 363 hectares ont été mis en culture dans la province pour les céréales et 22 pour les jardins.

La garnison de Constantine possède, au centre de ses exploitations agricoles, des fermes qu'elle a récemment bâties ou appropriées. Le 3ᵉ régiment des chasseurs d'Afrique, le 22ᵉ de ligne et le train des équipages en ont établi chacun une. Des constructions de ce genre seront élevées également sur d'autres points.

Des plantations de mûriers et d'autres arbres ont aussi été faites par l'armée à Bone, à Guelma, à Constantine et à Sétif. Elles seront continuées et étendues le plus possible, et facilitées par des semis et des pépinières dont le ministre a prescrit l'établissement.

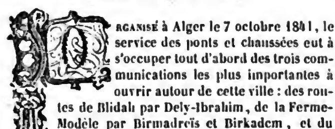
Des jardins très productifs existent dans les deux provinces d'Alger et d'Oran. Ils seront perfectionnés et étendus en 1842, surtout à Tlemcen, à Mascara, à Miliana et à Médéah, où les jardiniers européens ne se sont pas encore installés comme autour des autres places, où ils fournissent grandement aux besoins de l'armée et de la population.

Des plantations de mûriers, d'orangers, d'arbres fruitiers et autres, ont été exécutées dans la province d'Alger; à Douéra par le 48ᵉ de ligne; à Hussein-Dey, et à Ben-Siam, par le 4ᵉ régiment de chasseurs d'Afrique; à Coléah et Fouka, par les soins du commandant supérieur; dans celle d'Oran par le 56ᵉ de ligne et le 1ᵉʳ bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Le génie a aussi créé des pépinières pour les plantations de l'Obstacle.

A Scherchel, on a été de même à constater les chances qui attendent la culture du cotonnier sur divers points de la colonie. Un officier du 2ᵉ bataillon d'infanterie, en garnison dans cette ville a semé, en mars 1842, des graines recueillies sur un pied qui se trouvait à l'état sauvage dans un jardin arabe. Elles ont donné naissance à 13 cotonniers qui, en septembre, ont produit des coques parfaitement mûres et 650 grammes de coton épluché, d'excellente qualité.

V.

ROUTES ET TRAVAUX DIVERS.



Organisé à Alger le 7 octobre 1841, le service des ponts et chaussées eut à s'occuper tout d'abord des trois communications les plus importantes à ouvrir autour de cette ville : des routes de Blidah par Dely-Ibrahim, de la Ferme-Modèle par Birmadreïs et Birkadem, et du gué de Constantine par Mustapha et Kouba.

Le génie militaire et le service des ponts et chaussées ont de concert travaillé au système de communications qui devait, d'une part, lier la capitale aux points éloignés de la province, à travers les postes militaires établis pour la défense du sol occupé, et de l'autre, unir entre eux les postes eux-mêmes. Ces dernières voies, appartenant essentiellement au système défensif, ont été exclusivement tracées et ouvertes par l'armée, sous la direction du génie militaire.

Quant à celles qui étaient destinées à être parcourues à la fois et par les corps armés avec leur matériel de guerre et par les habitans pour la culture ou le commerce, elles ont été de bonne heure confiées aux ingénieurs civils.

Le génie militaire ouvrait les routes en partie, arrêtait le tracé général dans l'intérêt de la défense ; le service des ponts et chaussées exécutait tout le reste.

C'est par ces moyens combinés qu'a été entreprise et poussée avec activité la route de Blidah ; elle avait été ouverte par le génie militaire, puis remise au service des ponts et chaussées, qui l'a continuée, et en a porté la largeur à 7 mètres, et l'a empierrée en partie. Deux ponts ont été construits en avant de Dély-Ibrahim, sur deux affluens de l'Oued-el-Kerma. Cette route a été rendue praticable pour le passage de l'artillerie et des prolonges, lors de nos expéditions dans l'Atlas.

Postérieurement, une autre route a été ouverte sur Blidah par un embranchement sur la précédente, à Douéra. De grands intérêts s'attachent à cette nouvelle voie de communication entre la capitale de la colonie et Coléah, Bouffarick, Blidah et la province de Titery. Sans enlever à la route précédente un mouvement et une importance que lui conservera la colonisation successive du Sahel, elle donnera aux transports d'Alger à Blidah, des facilités par la diminution du parcours et des frais de traction. En effet, elle n'a d'autre col à franchir que celui de Mustapha, et elle est tout-à-fait en plaine à partir de ce point.

Les deux routes d'Alger à Blidah et à Coléah par Birkadem, réunies, forment à peu de chose près, un grand arc de cercle qui sert de ceinture au Sahel, entre l'Arrach et le Mazafran ; il n'y a qu'une petite lacune bien essentielle à ouvrir, et qui servirait à relier le pont de l'Oued-Kerma au pont de l'Arrach sous la Maison Carrée, en passant par la Ferme Modèle et suivant la gauche de la rivière.

Indépendamment des grandes communications, on en a ouvert plusieurs d'une importance égale pour la vicinalité, soit aux environs d'Alger, soit dans les provinces de Bone et de Constantine, et de fortes sommes sont consacrées tous les ans à leur entretien. Telles sont, la route de Constantine à la mer, celle de Bone au camp de l'Arrouch, celle du pied de l'Atlas, etc.

*Aquéducs.* Les aquéducs qui amènent l'eau à Alger sont mal tracés et mal construits ; au lieu d'avoir une pente continuellement descendante de leur source jusqu'à la ville, ils offrent dans plusieurs parties des contre-pentes qui font perdre à l'eau de la vitesse qu'elle a acquise, et diminuent ainsi le volume total débité. Les parties de ces acquéducs construites en souterrains sont en général d'une exécution très défectueuse ; les terres, mal soutenues, sont sujettes à s'ébouler, ce qui engorge ainsi les canaux et arrête le cours de l'eau.

Les parties de ces aquéducs qui traversent la ville sont en tuyaux de poterie, qui se rompent sous le poids des voitures, et dont l'entretien est extrêmement coûteux.

Une certaine portion a déja été remplacée par des conduits en fonte ; on a aussi ouvert des tranchées et fait d'immenses travaux pour reconstruire à neuf ou dégorger des parties de conduits qui étaient enterrés de 4 à 10 mètres de profondeur.

L'aquéduc d'Aïn-Zeboudja, qui ne fonctionnait plus depuis l'occupation française, a été entrepris sur tout son développement ; à la fin de 1836, il recommençait à amener l'eau à la Casbah. Les réparations continuées les années suivantes ont beaucoup augmenté le volume d'eau donné par les aquéducs.

L'aquéduc de Hamma, qui alimente toute la partie basse, a été également reconstruit en 1836, depuis le fort Bab-Azoun jusqu'à la porte de ce nom, sur une longueur de plus de 1,000 mètres. La quantité d'eau qu'il fournit est d'un tiers plus abondante que celle qu'il amenait avant l'exécution de cet utile travail.

Cette restauration est d'une grande importance pour l'approvisionnement de la partie supérieure de la ville.

En même temps on reconstruisait à neuf l'égoût de la Pêcherie sur une grande échelle, ce qui permet actuellement à un homme de le parcourir dans toute sa longueur, et facilite beaucoup le nettoyage et l'entretien.

Un grand nombre d'égoûts partiels qui viennent s'embrancher avec celui-ci ont été de même réparés ou entièrement reconstruits.

Sans ces réparations et reconstructions souterraines, Alger, dont la salubrité n'a pas été jusqu'ici l'objet d'un doute, devenait un foyer d'infection et risquait de n'être plus habitable sans péril.

Indépendamment des travaux qui viennent d'être énoncés, il en a été exécuté d'autres pour l'installation de chacun des services civils. Il a fallu successivement approprier des locaux plus ou moins impropres à leur nouvelle destination pour l'intendance civile, la cour de justice, le tribunal de police correctionnelle, la prison, l'hôpital civil, le dispensaire, le collége, plusieurs écoles, des casernes de gendarmerie, les édifices pour la commission de santé, et satisfaire, en un mot, avec

les ressources en bâtimens d'une ville mauresque, à tous les besoins d'une administration et d'une société européennes.

En 1833 on eut à s'occuper de la conversion d'une mosquée en église catholique; on crut devoir laisser à cet édifice son caractère primitif, et, dans ce but, les peintures et les inscriptions arabes, les vitrages du dôme et les arabesques qui s'y trouvaient furent soigneusement restaurés.

Enfin, une rectification du plan général de la ville fut arrêtée. Il en résulta un grand nombre de démolitions dans diverses rues, et notamment dans les rues Bab-Azoun, Bab-el-Oued et de la Marine, qui dûrent être rendues carrossables : ces rues ont été nivelées et considérablement élargies. La place du *Gouvernement* donne aujourd'hui, à ce quartier, une physionomie toute européenne qui contraste singulièrement avec les autres constructions à l'orientale. Des fontaines élégantes, des temples pour divers cultes, une cathédrale dont la construction exigera plusieurs années complètent cet ensemble de monumens.

*Dessèchemens.* L'assiette des camps et l'ouverture des routes, en donnant les moyens d'étendre la domination française sur le territoire d'Alger, n'auraient rempli qu'imparfaitement leur but, si l'on n'eût rattaché à la possession du sol occupé des idées de colonisation et de culture. Le premier soin de l'autorité supérieure devait donc se porter sur le projet d'assurer un prompt écoulement aux eaux stagnantes des plaines en notre pouvoir, soit afin d'éloigner immédiatement de nos établissemens des causes incessantes d'insalubrité, soit pour livrer aux opérations vivifiantes de l'agriculture des fonds improductifs, aussitôt que les colons pourraient le faire avec sécurité. Stimulé par ce double motif, et après s'être convaincu, au moyen d'opérations graphiques et de nivellement, de la possibilité du succès, le génie militaire entreprit, en 1833, autour de la Maison Carrée, un dessèchement qui, s'étendant depuis l'embouchure de l'Arrach et de l'Hamise jusqu'au delà de l'Oued-el-Kerma, raviva 60 hectares du terrain le plus infect.

En 1834 et 1835 un essai de même nature, tenté et poursuivi avec vigueur autour de la Ferme-Modèle, fut couronné du plus heureux résultat; le marais de la Fontaine et celui au-delà de l'Oued-el-Kerma disparurent complètement; une demi-lieue de rayon autour de la Ferme fut assainie, et l'on mit à même de recevoir la charrue 250 hectares, qu'avec un faible supplément d'argent on eût portés à 480 hectares.

Des efforts semblables furent dirigés, en 1835 et 1836, à l'est de Bouffarick; ce travail a préservé des miasmes délétères les alentours de Bouffarick et a rendu cultivables plus de 300 hectares de terre fertile.

La plupart de ces dessèchemens, outre qu'ils étaient dirigés par les officiers du génie, ont dû leur exécution au dévouement des différens corps de l'armée.

Les environs d'Oran n'étant pas, comme ceux d'Alger, exposés à des causes d'insalubrité, par l'effet des eaux stagnantes, il n'y a pas eu d'opérations à effectuer sur ce point.

La question des dessèchemens acquérait à Bone une gravité particulière, à cause des fièvres que développent, chaque année, les miasmes émanés des parties marécageuses de la plaine; aussi l'autorité s'est-elle dès l'abord appliquée à combattre de tous ses efforts le principe de ces funestes maladies, bien que le défaut de pente du terrain vers la mer semblât devoir y apporter de sérieux obstacles. Après une étude approfondie de la situation des lieux, et des moyens d'écouler les flaques qui les traversent en grand nombre, on s'est arrêté à l'exécution des dispositions suivantes :

Les excavations qui se trouvaient au-dessous du niveau de la Méditerranée ont été comblées, des digues ont été établies pour empêcher la Boujimah, dont des barres à l'embouchure refoulaient, le cours de se déverser par-dessus ses bords. Un canal de ceinture a été ouvert dans le but de recueillir, soit les eaux pluviales, soit celles torrentielles descendant des montagnes, et son action, combinée avec celle d'un canal émissaire et de rigoles destinées à baigner le sol a permis de porter toutes ces affluences à la mer, au point où le remous est le plus faible : un ouvrage en maçonnerie, construit avec soin, a d'ailleurs donné la possibilité de combattre efficacement le danger provenant de l'agglomération des sables en cet endroit.

L'importante question de l'emploi de l'armée aux grands travaux de routes, souvent agitée et encore indécise en France, a donc été complètement résolue en Afrique. Les environs d'Alger et d'Oran en offrent d'admirables témoignages.

## VI.

### AVENIR DE LA COLONIE.

C'est dans une récente publication du général Bugeaud, que nous trouvons les aperçus suivans, bien propres à faire connaître à nos lecteurs, quelles espérances la France peut fonder sur sa conquête.

« Le monde comprend que la colonisation de l'Algérie n'intéresse pas la France seule, mais aussi l'Europe tout entière; il y voit une conquête de la civilisation sur la barbarie et un champ nouveau ouvert à l'activité de toutes les nations, au profit des arts, des sciences, du commerce et de l'industrie qui commandent la paix.

» Aucune puissance, plus que la France, n'avait intérêt à détruire ce repaire de brigandage; elle l'a détruit; elle acquitte tous les frais de cette grande tâche qu'elle s'est imposée; elle en supporte tous les sacrifices avec une admirable résignation, avec cet instinct natif des grandes choses qui ne l'abandonne jamais au milieu même de ses écarts. Guidée par l'intérêt universel, non moins que par celui qui lui est propre, elle appelle tous les peuples, dans une juste mesure, à profiter des avantages qu'elle aurait pu recueillir pour elle seule, et l'élévation du but qu'elle s'est proposé, plus encore que les sacrifices que, seule, elle a suppor-

tés, témoignent au monde qu'elle ne laissera à personne l'honneur d'achever et de protéger l'œuvre qu'elle a si glorieusement et si péniblement commencée.

» Sa présence sur les côtes du nord de l'Afrique a déjà changé l'aspect de la Méditerranée ; les navires à vapeur s'y multiplient et rapprochent les rives opposées ; les entraves de la quarantaine tombent une à une devant l'exemple qu'elle a donné ; les navires du nord viennent toucher l'Algérie et y verser leurs produits ; ces côtes, autrefois si inhospitalières, où tous les dangers se trouvaient réunis, commencent à présenter presque partout des abris que des phares protecteurs signalent pendant la nuit ; les exilés de tous les pays, les victimes de toutes les révolutions trouvent dans l'Afrique française une patrie nouvelle et des élémens pour refaire leur fortune.

» Les lois de douane ne repoussent aucun produit étranger ; elles en admettent un grand nombre en franchise de droits ; elles ne demandent aux autres que des taxes légères qui ne réservent à la France aucun monopole.

» Il est peu de colonies qui se soient fondées avec moins de privilèges, avec des vues plus larges, plus désintéressées, avec une tendance plus prononcée à toutes les idées de progrès et d'une liberté commerciale conforme aux faits et à la politique pratique.

» L'opinion pubique, dans son impatience naturelle peut-être, mais irréfléchie, se demande avec anxiété quels sont les résultats obtenus en Afrique, ce qu'a produit la guerre, ce qu'a produit la politique, ce qu'a produit la colonisation ?

» Deux années ne sont pas encore écoulées depuis que les Arabes agissant, non plus comme autrefois par efforts isolés et capricieux, mais ensemble, à l'ordre et sous la direction d'une volonté unique qui avait le double caractère de la puissance politique et religieuse, incendiaient les propriétés aux portes d'Alger, interceptaient nos communications et dominaient en maîtres dans presque toutes les provinces d'Oran, d'Alger, de Titery et partie de celle de Constantine ; deux années ne sont pas encore écoulées, depuis qu'avec d'incroyables efforts nous suivons persévéramment une politique énergique ; nous venons à peine de nous fixer à Médéah, occupé et déserté plusieurs fois ; à Milianah, où nous étions prisonniers ; à Mascara et à Tlemcen pris et abandonnés en 1835 et 1836.... et déjà la France nous demande si tout est fini, si nous n'allons pas lui renvoyer son armée... La conquête des peuples, l'affermissement de sa domination, l'exploitation du sol ne s'effectuent pas si vite. Ces premiers efforts ont été suivis de tout le succès désirable ; c'est la persévérance qui seule peut couronner l'œuvre. Les résultats se préparent ; ils ne peuvent encore être complets, et les germes semés par tant de labeurs, au prix de tant de sacrifices, de tant de pertes bien autrement regrettables, ne fructifieront pas, si nous congédions l'armée ou si nous suspendons nos travaux.

» La plus grande partie de la côte nous est soumise ; les armées françaises sont établies dans les villes de l'intérieur et s'avancent jusqu'au désert sans rencontrer aucune résistance sérieuse ; la ligue formée au nom de Mahomet et de la haine politique est brisée ; les tribus, détachées une à une du faisceau, ne viennent pas acheter par une parade le droit momentané de faire une récolte qui n'existe plus ; elles viennent vaincues, lasses de la guerre, haletantes, épuisées, demander la paix, un gouvernement et des chefs choisis par nous ; le pouvoir ennemi que nous avions créé en 1834, nous l'avons brisé par la force ; le Jugurtha nouveau se cache dans le voisinage du désert ; il peut inquiéter, troubler un moment sur la frontière ; il ne peut plus rien de sérieux, et il s'usera avec le temps dans ses efforts impuissans.

» Le premier acte de notre puissance est un acte de générosité et de véritable force ; le séquestre est aboli, les vaincus rentrent dans les biens qu'ils avaient abandonnés : une ère nouvelle commence.

» De vastes édifices, des quais, des ports, des canaux, des ponts se construisent partout ; des routes immenses sillonnent déjà le territoire, et relient ensemble les villes que nous occupons ; l'Afrique voit renaître ces moyens de communication qu'elle avait oubliés depuis la domination des Romains. Le commerce élève comme par enchantement, dans la province de Constantine, une cité nouvelle qui compte déjà plus de 5,000 habitans ; une autre sort de ses ruines au pied du petit Atlas, à 48 kilomètres d'Alger ; des villages se construisent dans le Sahel ; Mers-el-Kébir prépare un entrepôt réel, Mostaganem prend une importance que l'on n'avait pas soupçonnée, toutes les vieilles cités se relèvent, s'alignent, se nivellent pour les usages des peuples civilisés ; 40 mille Européens travaillent incessamment sous la protection de l'armée et transforment la barbarie en une terre hospitalière.

» Six mille navires de toutes les nations fréquentent nos ports ; ils nous apportent une valeur de 66 millions : ces richesses qui circulent développent en France, à l'étranger et dans la colonie un travail immense, premier fondement de toute société après la famille ; la propriété se constitue dans les mains des Européens, et représente déjà des valeurs considérables qui commencent à établir le crédit.

» Le revenu public s'accroît même pendant la guerre, et les Arabes d'une seule province encore incomplètement soumise, versent déjà au trésor plus d'un million d'impôt.

» A mesure que la domination française s'affermira, le commerce, l'agriculture et la population prendront un nouveau développement, les dépenses diminueront, le revenu public grandira, et la France recueillera les avantages directs et indirects qu'elle doit désirer pour compensation de ses sacrifices.

» Nulle part l'homme ne reste indifférent au bien-être, lorsqu'il peut se le procurer ; nous avons déjà, par une foule d'exemples, la preuve que les indigènes, en relations fréquentes avec nous, apprécient bientôt des objets et des usages qui leur étaient inconnus ; remplis d'intelligence, orgueilleux, aimant le luxe et l'éclat, ils n'ont pas perdu les goûts qui les ont distingués au-

trefois : ces goûts sommeillent, ils se réveilleront au contact de la civilisation.

» Que nous soyons assez forts pour commander la paix, assurer la liberté des communications et prévenir les exactions ; que chacun puisse être riche sans danger, et l'Arabe devenant producteur par l'appât de l'argent, deviendra aussi consommateur par sa possession.

» La richesse en se répandant le rendra moins turbulent, le gouvernement deviendra moins difficile et moins coûteux, les denrées se multiplieront pour fournir à notre consommation et à nos échanges, les besoins de l'armée seront assurés à moins de frais, et le numéraire qui se répandra augmentera les chances de paix, et avec elle tous les autres avantages.

» Alors nous verrons s'agrandir les sources actuelles des revenus, et d'autres s'ouvriront par l'augmentation de la population européenne.

» Les produits et denrées nécessaires aux consommations locales y alimenteront d'abord le petit commerce qui peuplera ces villes et en relèvera les ruines, en attendant qu'une industrie plus ingénieuse et plus féconde devine les besoins des Arabes et leur demande les produits du crû du pays.

» Autour des centres de consommation, le colon, plus sûr de l'avenir, s'établira dans les limites assignées à la colonisation européenne ; il y succèdera à l'armée qui aura préparé par ses travaux la grande culture que nul ne pourrait entreprendre sans elle ; les fermes domaniales seront concédées ou aliénées avec fruit, et le sol, travaillé par des mains européennes, retrouvera l'admirable fécondité dont la nature l'a doté.

» Alimenté par les relations avec l'intérieur de l'Afrique, assurées et protégées, comme nous l'avons di plus haut, par les produits de nos cultures, par les consommations chaque jour plus étendues des populations indigènes et européennes, le commerce deviendra plus spécial au pays, étendra le cercle de ses opérations et fournira à nos bâtimens des cargaisons de retour : le prix du fret diminuera, les transports et le travail augmenteront sur l'une et l'autre rive de la Méditerranée, et les revenus de la douane s'accroîtront ainsi que tous les produits qui tiennent essentiellement au mouvement des affaires, tels que ceux des postes, des licences, des patentes, des octrois par terre et par mer, des abattoirs, des marchés, etc.

» A ces ressources, anciennes ou nouvelles, qu'une organisation forte et politique permettra de créer ou de féconder pour augmenter les recettes sans nuire au travail, il faut ajouter une autre branche de revenus à peu près encore inconnue, et qui sera d'un puissant intérêt, tant comme élément de colonisation que comme une source de produits, aussitôt que nous nous serons mis en mesure de l'exploiter.

» Il fut une époque où l'on disait, où l'on écrivait, que l'Algérie ne possédait ni eau, ni pierres, ni bois ; le temps a fait justice de ces exagérations et de bien d'autres, dans un sens ou dans l'autre.

» L'Algérie possède des forêts riches en chênes-lièges, qui manquent à l'Europe, et en arbres d'essences diverses propres à tous les usages.

» Les forêts, dont l'existence a été constatée, soit par l'armée dans ses expéditions, soit par la commission scientifique, soit par les agens forestiers qui depuis quatre ans, se livrent à des explorations intéressantes, comprennent au minimum une étendue de plus de 70,000 hectares ; il existe, en outre, des espaces presque aussi vastes, couverts de broussailles susceptibles de former des taillis, quand on pourra les protéger contre les incendies et la dent des bestiaux.

» D'après les expériences faites, les agens calculent que les forêts de l'Algérie peuvent donner, terme moyen, environ 60 stères par hectare tous les 20 ans ; donc, il suffira d'exploiter tous les vingt ans 2,700 hectares pour fournir à la consommation annuelle sans nuire à la reproduction, et en évaluant même aux 4/5 les frais d'exploitation, en raison des difficultés qu'elle présente, on arriverait encore à obtenir un avantage net de près de 480,000 fr. par année, sur 160,000 stères.

» Les premières années le simple nettoyage donnera des produits élevés et après les premiers écorçages, le liége pourra fournir un revenu annuel de près de 700 mille francs.

» Enfin nous possédons des mines de fer, de cuivre, des carrières et des sources minérales qui toutes pourront être successivement exploitées.

» Voici encore quelques compensations qui ont bien une certaine valeur ; nous pouvons tirer de l'Algérie des moyens de force en Europe. Ses excellens chevaux, dont la production est sans limite appréciable, donneraient à notre cavalerie légère une très-grande supériorité sur celle des nations qui nous avoisinent, en achetant beaucoup de poulains de 3 à 4 ans et les préparant soit en Afrique, soit en France, pour la remonte de nos chasseurs et de nos hussards ; nous nous créerons une véritable, une excellente cavalerie légère ; il n'est pas un officier de cette arme qui ne reconnaisse les immenses avantages que nos quatre régimens d'Afrique doivent aux qualités de leurs chevaux. Une autre cause qui ne tient pas absolument à la bonté du cheval, se trouve dans les principes et les habitudes des cavaliers arabes que les nôtres gagnent promptement, soit par l'exemple de nos auxiliaires, soit par ce qu'ils voient faire à l'ennemi. Il est certain qu'un chasseur, après deux campagnes en Afrique, est un homme de cheval bien supérieur à un cavalier formé à l'école régimentaire de France.

» L'Afrique ne sera pas seulement une grande école militaire pour notre cavalerie ; les officiers d'infanterie n'y gagneront pas moins. Il s'y formera une pépinière d'hommes capables du commandement, parce que la grande division de l'armée sur la surface du pays, les nombreux détachemens qu'on est obligé d'y faire et qui sont commandés par des officiers subalternes, fourniront à grand nombre d'entr'eux l'occasion de s'instruire et de se distinguer. Qui peut calculer les avantages que la France retirerait de ces précédens dans une guerre d'Europe ?

» Nous avons ainsi passé en revue les diverses branches du revenu que nous pouvons trouver en Afrique ; nous avons indiqué les compensations importantes que le commerce peut nous offrir, nous avons démontré que le principe de la colonisation existe déjà par la propriété.

» Mais, revenu, commerce, colonisation, population civile, tout cela repose sur la domination politique, la domination repose sur l'armée.

» Répétons-le encore une fois, car là est toute la question : si l'armée est réduite, la confiance est ébranlée, les capitaux se resserrent, la population civile n'augmente pas, les travaux cessent, les affaires commerciales se ralentissent, l'arabe doute de notre force ou de notre constance, les hostilités renaissent et, comme l'homme de la Fable, nous épuisons éternellement nos efforts à pousser un rocher que nous ne pouvons affermir au sommet. Si, au contraire, l'armée reste forte, bien organisée, bien distribuée sur le territoire, le progrès continuera par la permanence de ces causes, et nous recueillerons les fruits de notre persévérance.

» Donc, attendons l'avenir, sachons le préparer, continuons nos efforts, et les résultats ne nous manqueront pas, si nous ne manquons pas à nous-mêmes.

» Les principes fondamentaux sont désormais hors de discussion ; ils sont écrits dans les faits matériels comme dans les mœurs des Arabes, dans nos fautes comme dans nos succès.

» Il n'y a point d'occupation féconde, pas de compensation sans la colonisation.

» Il n'y a pas de colonisation raisonnablement possible sans la domination politique.

» Il faut dominer par tout et coloniser progressivement.

» La domination commence à s'établir ; la ruine d'Abd-el-Kader en était le premier degré, elle est consommée ; ce qui existait est détruit, il faut reconstruire ; il faut étendre, consolider, régler cette domination, autrement dit, il faut organiser et gouverner les Arabes : or, pour gouverner ces peuples si peu accessibles, si guerriers, si différens de mœurs, si mobiles et si ardens, il faut évidemment autant de forces matérielles, de persévérance et d'énergie qu'il en a fallu pour les vaincre.

» Commerce, agriculture, industrie, population civile, revenu public, tout a pris naissance par l'armée, tout peut se développer par elle, tout périrait sans la protection puissante et éclairée qu'elle seule peut donner à tous les intérêts.

» Ses devoirs à elle doivent peut-être varier dans les moyens comme ils changent dans le but ; ils ne diminueront pas d'importance, et en facilitant le développement de la colonisation qu'elle a fait naître, elle ajoutera une gloire nouvelle à toutes celles qu'elle a conquises. »

FIN DE LA PARTIE MODERNE.

# TABLE DES MATIÈRES.

## PARTIE MODERNE.

(VOIR A LA FIN DE LA PARTIE ANCIENNE LA TABLE DES MATIÈRES DES CHAPITRES QUI LA COMPOSENT.)



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02705 1419
BOOK CARD
DO NOT REMOVE
A charge will be made
if this card is mutilated
or not returned
with the book.
GRADUATE LIBRARY
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ANN ARBOR, MICHIGAN
GL
CLAUSOLLES

